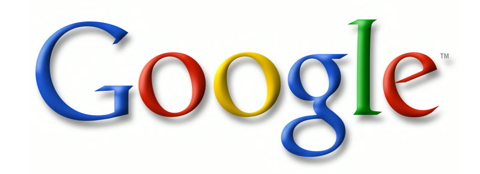



HARVARD COLLEGE
LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
PURCHASED APRIL, 1927



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

[illegible]

[illegible] ÉDITION,

[illegible]

TOME PREMIER.

LILLE.

CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

[illegible]

[illegible]

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE OUTHENIN CHALANDRE FILS.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS ;

PAR F. X. DE FELLER.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 1000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TOME PREMIER.

LILLE,
CHEZ L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, N° 55.

1832.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Le succès qu'ont obtenu les sept premières éditions de cet ouvrage, nous dispense de rappeler son mérite. Ce Dictionnaire est indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire des hommes. Moins volumineux que la *Biographie universelle*, il en est en quelque sorte l'*abrégé* : nous osons ajouter qu'il a sur elle l'avantage d'avoir été fait sous l'inspiration d'une seule idée littéraire, politique et religieuse.

C'est dans le même esprit qu'il a été continué : nos collaborateurs, tous ecclésiastiques ou hommes religieux, n'ont pas eu de peine à s'identifier avec Feller, qui a toujours été leur modèle ; et, nous pouvons le dire, leurs jugemens sur les actions et les ouvrages sont ceux qu'il aurait prononcés lui-même.

Notre but a été de donner plus de développement à la chro-

nologie et à la bibliographie ; on trouvera plus de dates et d'ouvrages annoncés dans cette édition que dans les précédentes.

C'eût été injustice et ingratitude de mettre de côté tous les articles ajoutés au dictionnaire primitif de Feller. Aussi il en est parmi eux que nous avons conservés ; d'autres ont été modifiés ; beaucoup enfin ont subi une nouvelle rédaction. Nous nous sommes efforcés surtout de mettre entre ces notices une juste proportion, suivant l'importance des personnages dont nous indiquions les actions ou les œuvres.

Nous avions promis 1000 articles nouveaux dans notre prospectus : les souscripteurs jugeront par ce volume, qui en contient plus de 250, que nous irons bien au-delà de nos promesses. Des recherches minutieuses nous donnent au reste l'espoir de réparer tous les oublis et de ne faire aucune omission.

TABLE DES MATIÈRES.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

HISTOIRE SAINTE AVANT JÉSUS-CHRIST.

HISTOIRE PROFANE AVANT JÉSUS-CHRIST.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

HISTOIRE PROFANE DEPUIS JÉSUS-CHRIST.

NOTICE

SUR L'ABBÉ DE FELLER.

François de Feller naquit à Bruxelles, le 18 août 1735. Il eut pour père Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas, qui, peu de temps après la naissance de François, fut anobli par l'impératrice Marie-Thérèse, pour ses services, et devint haut officier de la ville et prevôté d'Arlon, dans la partie autrichienne du duché de Luxembourg. Dominique de Feller avait une propriété considérable, avec un château, à Autel, village à peu de distance d'Arlon, où il faisait ordinairement sa résidence, et où il mourut. La mère de François de Feller se nommait Marie-Catherine Gerber; elle était fille de Jean Gerber, conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et alors intendant des biens domaniaux de la maison d'Autriche à Luxembourg. C'est chez Jean Gerber, son aïeul maternel, domicilié dans cette ville, que le jeune Feller fut placé dès ses premiers ans pour y être élevé. Il y avait à Luxembourg un collége de jésuites : il fut confié à ces pères, et suivit les classes qu'ils dirigeaient. La surveillance, même un peu sévère, de son grand-père, et les soins de ses maîtres, lui firent employer fructueusement des années dont la légèreté de l'âge empêche quelquefois qu'on ne sente le prix, et dont trop souvent s'empare l'amour de la dissipation et du plaisir. Feller, dans un âge plus avancé, reconnaissait combien il devait à ces circonstances heureuses, qui lui avaient, de bonne heure, fait prendre l'habitude du travail, que peut-être il n'aurait pas contractée, disait-il, s'il n'y avait pas été un peu contraint. Il en était résulté pour lui un double avantage. Son application avait eu les plus heureux résultats, et

il était devenu un des meilleurs écoliers du collége de Luxembourg : il avait dans toutes ses classes obtenu des succès qui lui avaient valu les distinctions les plus flatteuses. Son aïeul mourut en 1751. Feller était dans sa dix-septième année; il fut sensible à cette perte, et jamais il n'oublia ce bon parent. N'y ayant plus de raison pour qu'il demeurât à Luxembourg, on l'envoya à Reims, au pensionnat des jésuites, faire son cours de philosophie. Il parcourut cette nouvelle carrière avec la même distinction, et soutint des thèses où il fut fort applaudi. La physique faisait partie de ce cours; il l'étudia avec soin, sentit que les sciences exactes étaient nécessaires pour y réussir, s'y appliqua, et prit beaucoup de goût pour elles; ce qui lui donna occasion de les cultiver par la suite. Pressé de prendre un état à l'âge de dix-neuf ans, il ne resta pas long-temps indécis. Elevé dans la piété, naturellement porté à la dévotion, occupé, depuis son enfance, d'études qui lui avaient plu, il crut trouver de quoi satisfaire ce double penchant dans l'institut des jésuites, qui réunissait l'exercice des vertus religieuses à l'amour et à la culture des lettres. Il l'embrassa, et entra, vers la fin de septembre 1754, au noviciat de la société, à Tournai. C'est alors qu'il ajouta à son prénom celui de *Xavier*, en l'honneur du saint de ce nom, l'un des ornemens de la compagnie dans laquelle il entrait; mais Dieu le soumit à une rude épreuve. Pendant la première année de sa probation, il lui survint une telle faiblesse d'yeux, que souvent il en perdait presque totalement l'usage. Il savait que c'était un obstacle à son admission définitive. D'abord il essaya de cacher ce mal, qui n'offrait rien d'extérieur; mais il sentit qu'il serait difficile de le dérober long-temps à la connaissance de ses compagnons de noviciat, et même de ses supérieurs. La crainte d'être exclu d'un état auquel il se croyait appelé et qui lui plaisait, le mettait dans une perplexité qui lui ôtait tout repos. Au lieu de recourir aux remèdes humains, ce qui n'aurait servi qu'à faire connaître sa maladie, il s'adressa à Dieu avec ferveur, et le supplia de lever l'obstacle qui pouvait contrarier sa vocation. Il fut écouté de celui qui a dit : *Demandez et vous recevrez.* Il

éprouva d'abord un peu de soulagement, et bientôt les symptômes qui l'inquiétaient disparurent. Sa vue s'affermit, il la conserva bonne, et même dans sa vieillesse il put lire les caractères les plus déliés sans fatigue [1].

Le pieux novice, rassuré, acheva tranquillement son temps d'épreuve. Lorsqu'il l'eut fini, et qu'il eut été admis au nombre des membres de la société, il fut, suivant l'usage de l'institut, employé à l'enseignement. Il professa les humanités à Luxembourg et à Liége, puis la rhétorique et les belles-lettres. L'habitude des classes, un travail assidu, une mémoire des plus heureuses, avaient prodigieusement étendu la sphère de ses connaissances. Il possédait parfaitement ses auteurs; il savait par cœur Virgile, Horace, et plusieurs autres écrivains classiques; il pouvait les expliquer sans livre. Le soin donné aux ouvrages profanes n'avait pas nui aux études religieuses : l'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ n'étaient pas moins présentes au P. de Feller que les auteurs sur lesquels il était obligé de faire des leçons, et l'on assure qu'il suffisait de lui indiquer un chapitre de la Bible ou d'A-Kempis, pour qu'aussitôt il le récitât de suite. Il sortit des classes qu'il régentait d'excellens élèves, dont les prémices en littérature, recueillies dans les *Musœ Leodienses*, faisaient concevoir les espérances les plus flatteuses, et attestaient l'habileté du maître.

Après avoir achevé son cours de régence, le P. de Feller devait aller faire sa théologie. Il fut, pour cet effet, envoyé à

[1] Dans l'article FELLER de la *Biographie universelle*, ce fait est raconté autrement. « Feller, y est-il dit, admis au noviciat, se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue; cependant les remèdes qu'on lui prescrivit, et le régime auquel il fut obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne ressentit plus de maux d'yeux, etc. » Tout cela roule sur une fausse supposition. Il était de règle absolue chez les jésuites que pendant le noviciat on ne s'occupât que de sa vocation et d'exercices spirituels qui y avaient rapport. Toute étude quelconque était rigoureusement interdite; il était par conséquent impossible qu'il y eût abus ou excès de lecture. On a donc préféré ici raconter le fait tel qu'il est exposé dans la notice de Liége; non qu'on prétende qu'il y ait eu dans la guérison de Feller quelque chose de surnaturel; mais la foi nous enseigne que nous pouvons nous adresser à Dieu pour des avantages temporels, et qu'il daigne écouter nos prières, surtout lorsque notre demande se rapporte à des biens spirituels, comme l'était dans cette circonstance, la vocation à l'état religieux.

Luxembourg. Il s'était, de longue main, préparé à cette étude nouvelle. L'Ecriture sainte lui était, comme on l'a dit, très-familière. Pendant qu'il enseignait la rhétorique, il avait lu les principaux ouvrages des Pères ; enfin il avait parcouru à plusieurs reprises la théologie dogmatique du P. Petau. Déjà possesseur de si précieux matériaux, il fit de rapides progrès : il trouvait même du temps pour une autre tâche qui lui fut imposée. On le chargea de prêcher en latin le carême devant un auditoire nombreux, composé de jeunes étudians qui faisaient à Luxembourg leur théologie, leur philosophie et leur rhétorique. On fut étonné de la facilité avec laquelle Feller s'acquitta de cet emploi ; on ne le fut pas moins de la beauté et de la solidité de ses discours. Cependant il ne les écrivait point, et quelques heures de méditation lui suffisaient pour ranger dans sa mémoire le développement des divers points qu'il avait à traiter.

Le P. de Feller n'avait pas fini son cours de théologie en 1763, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Le roi Stanislas les avait conservés en Lorraine, et l'impératrice Marie-Thérèse dans ses états héréditaires. Une partie des jésuites français reflua dans les colléges des Pays-Bas, qu'on fut obligé de vider en partie pour leur faire place ; les jeunes jésuites qui n'avaient point achevé leur théologie allèrent la continuer dans d'autres provinces. Le P. de Feller était de ce nombre, et fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, où les jésuites avaient un bel établissement ; il y fut bien reçu, et son mérite ne tarda point à s'y faire connaître. On le chargea de prononcer divers discours académiques, il le fit de manière à augmenter encore la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Il passa environ cinq ans dans les pays étrangers ; il y mit à profit son séjour pour augmenter son instruction. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut non-seulement la Hongrie, mais encore l'Autriche, la Bohème, la Pologne, et une partie de l'Italie, ses tablettes à la main, observant tout, tenant note de ce que les divers lieux offraient d'intéressant ou de curieux sur les mœurs et le caractère des peuples, sur l'histoire, sur la physique, l'histoire naturelle,

l'agriculture, le commerce, etc. Il visitait les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, et descendait jusque dans les usines; de sorte qu'il revint avec de bons mémoires, pleins de faits et d'anecdotes, qu'il a depuis mis en ordre, en y ajoutant des observations recueillies dans d'autres pays, où depuis il eut occasion de voyager; recueil précieux, publié en 1820.

Le P. de Feller revint aux Pays-Bas en 1770. Le 15 août de l'année suivante, il s'engagea par les quatre vœux. Il avait encore enseigné à Nivelle depuis son retour. Ses supérieurs lui firent quitter cette carrière pour celle de la prédication. C'est là que sa belle mémoire, chargée des richesses que ses longues études lui avaient acquises, le servit merveilleusement; s'il n'improvisait point ses sermons, du moins il n'avait pas besoin d'une longue préparation. On assure qu'il lui suffisait de dresser son plan d'une manière sommaire, l'avant-veille du jour où il devait prêcher; d'employer le lendemain quelques heures à le méditer, et que le troisième jour il prononçait son discours avec une facilité d'élocution qu'on aurait crue être le produit d'un long travail.

C'est au milieu de ces occupations que le P. de Feller eut la douleur de voir abolir un institut qu'il chérissait, et où il avait passé ses plus belles années. Il remplissait alors les fonctions de prédicateur dans le collége des jésuites à Liége; il y prit l'habit d'ecclésiastique séculier, et ne quitta point cette ville. Il avait déjà publié quelques ouvrages: s'il avait changé d'état, il ne changeait point d'occupation. En se dévouant à la profession d'homme de lettres, il résolut de consacrer sa plume à la composition d'écrits utiles, surtout à la religion; et en effet, bientôt il en mit plusieurs au jour. Il continua d'écrire jusqu'en 1787, qu'éclata la révolution brabançonne: on sait qu'il y prit part, qu'il écrivit pour elle, et qu'il fut chargé de rédiger le recueil des pièces imprimées alors pour soutenir l'insurrection. Les innovations de l'empereur Joseph II, le danger dans lequel ces innovations mettaient la religion catholique, les atteintes portées à la saine doctrine, le bouleversement des séminaires et des écoles ecclésiasti-

ques, pouvaient sans doute exciter le zèle de Feller, et il lui était bien permis de se prononcer contre des mesures funestes; mais du blâme qu'elles méritaient, à l'approbation de la révolte contre le souverain, il y a loin, et il nous paraît difficile de justifier Feller dans tout ce qu'il fit et écrivit sur un sujet si délicat.

En 1794, l'approche des armées françaises et leurs succès dans la Belgique obligèrent l'abbé de Feller de quitter Liége. Il se retira en Westphalie, où l'évêque de Paderborn l'accueillit avec bienveillance, et lui donna un logement dans l'ancien collége des jésuites : il y passa deux ans. Il quitta ce séjour pour aller à Barteinstein, résidence du prince de Hohenloë, qui l'avait invité à s'y rendre; enfin, en 1797, il se fixa à Ratisbonne, où le prince-évêque lui fit l'accueil le plus favorable, l'admit à son intimité, et s'en faisait accompagner dans ses voyages à Freysingen et à Berchtesgaden, domaines de son évêché. D'autres offres obligeantes et même avantageuses avaient été faites à l'abbé de Feller; il aurait pu trouver un établissement en Italie; on avait voulu l'attirer en Angleterre : il préféra à ces différens partis l'honorable hospitalité que lui accordait le prince-évêque, jusqu'à ce qu'il pût retourner dans sa patrie, vers laquelle se portaient ses vœux; mais il était destiné à ne plus la revoir.

Jusque là sa santé s'était soutenue. Au mois d'août 1801, il fut pris d'une fièvre lente, qui d'abord ne parut pas dangereuse : insensiblement elle l'affaiblit. L'hiver sembla lui rendre quelque vigueur; la fièvre avait cessé : elle reprit au printemps, et le progrès du mal fut tel, qu'il ne douta plus que sa fin n'approchât. Il n'en fut point effrayé, et ne songea qu'à se bien préparer pour ses derniers momens. Le 27 avril 1802, il se fit apporter le saint viatique, qu'il reçut avec une foi vive. Le 12 mai suivant, ayant éprouvé une faiblesse, il demanda qu'on lui lût les prières des agonisans. Les sachant de mémoire, il en répétait lui-même les paroles avec ceux qui les récitaient. On dit même qu'à un passage où il est question de sainte Thècle, il se rappela et déclama des vers de saint Grégoire de Nazianze en l'honneur de cette sainte. Il languit en-

core quelques jours, et le 21 mai 1802, il expira dans de grands sentimens de piété.

Si la mort de Feller fut une perte pour les lettres, elle n'en fut pas une moins grande pour la religion. Il l'avait défendue constamment contre les attaques de l'incrédulité et contre les sophismes de la philosophie moderne. Il avait repoussé toutes les innovations dangereuses. Sa piété était solide et éclairée; il était resté très-attaché à son institut, qu'il regardait avec raison comme saint et utile. Il regretta toute sa vie l'état religieux. Rejeté dans le monde, il y vécut comme il l'aurait fait dans un collége de jésuites, fidèle aux mêmes devoirs, pratiquant les mêmes exercices, livré aux mêmes travaux. Son dévoûment pour le saint Siége ne se démentit point; quelques gens ont trouvé ce dévoûment outré, vraisemblablement parce qu'ils péchaient par le défaut contraire. Il avait l'esprit vif, un zèle ardent, quelquefois peut-être un peu exagéré, mais avec des intentions droites. On ne peut lui refuser de l'instruction et de la vertu, quoiqu'on puisse lui souhaiter quelquefois un peu plus de mesure. Dans la société, il était doux, complaisant et poli; et s'il a eu des ennemis, on peut dire que ses amis étaient nombreux et tous dignes d'estime. Il a beaucoup écrit; s'il n'a pas toujours rencontré juste, il a au moins toujours écrit avec bonne foi et cherché la vérité; jamais aucun autre intérêt n'a guidé sa plume. Ses ouvrages sont en grand nombre. On a de lui: 1° *Jugement d'un écrivain protestant, touchant le livre de Justinus Febronius*, 1771. C'est la réfutation du fameux ouvrage de M. de Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves, qui par la suite en rétracta la doctrine. 2° *Entretiens de Voltaire et de M. P., docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique, par rapport au salut.* 3° *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers*, facétie de Voltaire. 4° *Examen critique de l'Histoire naturelle* de M. de Buffon. L'abbé de Feller y attaque la théorie de la terre de cet auteur. 5° Une édition de l'*Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, traduit de l'anglais de Jenyns, avec des notes, un volume in-12, 1779. Jenyns, l'un des

lords du commerce, après avoir été fort religieux dans sa jeunesse, était tombé dans le déisme. 6° *Dissertation en latin sur cette question : Num solâ rationis vi, et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes qui hujus veritatis cognitionem absque revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxiliis habuerunt?* Cette question avait été proposée par l'académie de Leyde. Le prix fut adjugé à un discours où l'auteur avançait que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative, paradoxe que releva l'abbé de Feller dans une autre dissertation insérée dans son journal du 1er octobre 1780. 7° Une édition des *Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets*, 1 volume in-8°, 1782, en latin et en français. Ces ordonnances étaient en si grand nombre et si peu d'accord les unes avec les autres, les changemens qu'on cherchait à introduire si peu conformes à la discipline ecclésiastique, que tous les évêques des états autrichiens, à quelques-uns près qui flattaient le monarque, en étaient fatigués et en gémissaient. Le cardinal Bathiani eut le courage d'en faire de vives représentations à son souverain, et toutes les personnes attachées à la religion y applaudirent : lorsque ces remontrances furent rendues publiques, une lettre, sans nom d'auteur, les attaqua ; Feller y répondit victorieusement. 8° Une édition de l'*Histoire et fatalités des sacriléges vérifiés par des faits et exemples*, etc., *par Henri Spelman, avec des additions considérables et des extraits, en latin et en français, des livres des Machabées et autres livres saints*, 1789. 9° *Traité sur la mendicité*, 1775. L'abbé de Feller n'en est que l'éditeur; mais il y a fait des changemens considérables et beaucoup d'additions. 10° *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. Ces discours ne manquent point d'un certaine éloquence, et l'auteur s'y attache à discuter avec précision et solidité les questions qui en sont l'objet. 11° Une édition de la *Vie de saint François-Xavier*; c'est celle du P. Bouhours, mais augmentée de quelques opus-

cules de piété. 12° *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques ;* ouvrage plein de détails curieux sur ces disputes. 13° *Supplément au Véritable état*, etc. ; continuation du sujet traité dans le livre mentionné ci-dessus. 14° *Coup d'œil jeté sur le congrès d'Ems, précédé d'un supplément au Véritable état;* ces trois ouvrages se tiennent, et sont intéressans pour l'histoire ecclésiastique de ce temps. 15° *Défense des réflexions sur le* Pro memoriâ *de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédens;* tous sont cités presqu'à chaque page de la *Réponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Saltzbourg, au sujet des nonciatures.* Ces mêmes ouvrages, écrits en latin, ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et à Paderborn, 1782 et 1791 : ils devaient aussi être traduits en italien. 16° *Dictionnaire de géographie*, 1782, 2 vol. in-12; 2ᵉ édition, Liége, de 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. C'est, pour le fond, le dictionnaire de Vosgien, mais considérablement augmenté et refondu presqu'en entier. L'abbé de Feller ayant voyagé en Hongrie, a été à portée de traiter avec un soin particulier les articles qui concernent ce royaume. Les observations qu'il avait rapportées de ses voyages ont beaucoup contribué à donner plus de perfection à ce dictionnaire, et à y établir une sorte d'accord entre la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire, et même la théologie et la morale. 17° *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations,* etc., Liége, 1771; 2ᵉ édition, Paris, 1778; 3ᵉ édition, Liége, 1788, avec des augmentations considérables. L'auteur s'attache à prouver que le mouvement de la terre, admis aujourd'hui presque universellement, n'est pas tellement démontré qu'on ne puisse encore défendre le système contraire; quant à la pluralité des mondes, il la soutient impossible. L'astronome Lalande écrivit contre cet ouvrage. Feller lui répondit, et la dispute en resta là. 18° *Catéchisme philosophique,* ou *Recueil d'observations propres*

à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis, Liége, 1773, 1 vol. in-8°, et Paris, 1777; il y en eut une 3ᵉ édition, Liége, 1787, 3 vol. in-8°, contrefaite à Rouen la même année, et à Paris en 1784; et une 4ᵉ édition, considérablement augmentée, Liége, 1805, 3 vol. in-12; autre édition en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 vol. in-8°, faite, dit-on, sur une copie revue par Feller, et chargée de corrections et de notes de sa main; enfin, et plus nouvellement encore, Mᵐᵉ la comtesse de Genlis vient de faire réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Raval; mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchemens, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de Feller. Cet ouvrage, plein d'érudition, passe pour un de ceux où l'auteur a montré le plus de talent. Il a été traduit en allemand et en italien; on en préparait aussi une traduction en anglais. 19° *Examen impartial des époques de la nature* de M. de Buffon, plusieurs éditions; la 4ᵉ est de Maestricht, 1792, 1 vol. in-8°. Divers écrivains s'élevèrent en même temps contre ce que ce livre avait de dangereux; l'abbé de Feller crut aussi devoir payer son tribut dans cette occasion, et réfuta solidement cette brillante et romanesque théorie, fruit de l'imagination, et depuis entièrement abandonnée, du vivant même de son auteur. 20° *Dictionnaire historique*, 1ʳᵉ édition en 1781, 6 vol. in-8°; une seconde édition, augmentée considérablement, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une 3ᵉ en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur. C'est cette même édition que l'on a reproduite en 1818, avec un *Supplément*. On sait que le fond de ce dictionnaire est emprunté de celui de Chaudon, et que cela donna lieu, de la part de celui-ci, à des plaintes de plagiat qui n'étaient pas tout-à-fait dénuées de fondement, mais auxquelles l'abbé de Feller répondit. Sans entrer dans cette discussion, on peut dire, ce semble, que rien ne ressemble moins au dictionnaire de Chaudon que celui de l'abbé de Feller, puisque ce dernier est fait dans un tout autre but, et que l'esprit en est entière-

ment différent. Dans celui de Chaudon, la cause de la religion n'est pas soutenue d'une manière assez prononcée, les nouveautés dangereuses ne sont pas combattues, ou le sont faiblement. Il s'agissait de suppléer à ce qu'il avait de défectueux; c'est ce que l'abbé de Feller a entrepris et exécuté. « Il s'est, dit un critique judicieux, servi des matériaux de M. Chaudon, et a seulement changé ce qui lui a paru devoir l'être. Ainsi, sans toucher au fond, il s'est borné à réparer les omissions, à supprimer les réflexions blâmables, à en substituer d'autres qui méritassent d'être approuvées par tous les bons esprits, à rectifier les jugemens dictés par la partialité, » à en faire, en un mot, un livre que la jeunesse lût, non-seulement sans danger, mais qui l'éloignât encore de celui des nouvelles doctrines: un livre enfin auquel les personnes pieuses pussent applaudir. Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait, et il est bien difficile qu'un livre de cette nature le soit. Nous en donnons aujourd'hui une nouvelle édition; le public jugera si nous avons amélioré les travaux de Feller, et si nos soins et nos peines méritent son suffrage. 21° *Réclamations belgiques,* ou *Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8°. Ce sont les pièces publiées en faveur de l'insurrection brabançonne. 22° Quelques *Notes sur la bulle de Pie VI*, Auctorem fidei, *au sujet du concile de Pistoie.* Le cardinal Gerdil les a réfutées. (*Voyez* GERDIL et GALIFET.) 23° *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liége, 60 gros volumes. Depuis 1774 jusqu'en 1794, il en paraissait deux cahiers par mois. Ce journal et celui qui est intitulé *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de dissertations sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières, mais dans lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en faveur de la religion, et d'en combattre les adversaires. Toutes les démarches faites pour rétablir au complet un seul exemplaire de ce *Journal* ont été infructueuses, même en Belgique; mais l'extrait qu'on en a publié à Bruges, 3 vol. in-8°, 1818—1820, console bien de cette perte, puisqu'il

contient tous les passages auxquels Feller renvoie dans le *Dictionnaire*. 24° *Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liége, 1820, 2 vol. in-8°. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différens voyages. Il les avait mises en ordre, et se disposait à livrer à l'impression son ouvrage, quand la mort le surprit. Il y a dans cet itinéraire des faits curieux, des choses intéressantes; mais il est surchargé de minuties; on y retrouve à chaque pas l'abbé de Feller; la moindre aventure y est notée, quoique souvent elle n'ait aucun intérêt pour le lecteur. Mais c'est peut-être l'ouvrage qui peint le mieux son auteur : on l'y retrouve souvent dans sa vie privée, dans le commerce de ses amis, et l'on aime sa bonté et sa franchise. 25° *Réflexions sur l'Instruction de M. l'évêque de Boulogne* (Asseline) *touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique*, par F.-X. de Feller, in-8° de 39 pag., à Liége, chez Desoër, 1800. L'abbé de Feller, dans cette brochure, et dans quelques autres encore qu'il a composées sur la même matière, professe des principes si contraires à l'opinion qu'on a de lui, que ses ennemis cesseraient de l'accuser d'ultramontanisme, et s'appuieraient de son autorité s'ils les connaissaient.

Feller a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom supposé de *Flexier de Raval*, anagramme du sien. On dit qu'il a laissé de nombreux matériaux pour la réimpression de la plupart. Il ne reste qu'à former des vœux pour que ceux qui en sont dépositaires s'empressent d'en faire jouir le public.

P. S. Pour n'omettre aucune des productions de l'abbé de Feller, nous devons ajouter qu'on a publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8°, un recueil des meilleurs articles du Journal historique et littéraire sous le titre *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller.

CHRONOLOGIE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

HISTOIRE SAINTE.

NOTICE HISTORIQUE

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'À LA CONQUÊTE DE LA PALESTINE PAR LES ROMAINS.

La première de toutes les époques nous présente le plus grand spectacle. Dieu crée le ciel et la terre par sa parole. Il fait l'homme à son image; tous les hommes sont renfermés dans le premier, et sa femme même est tirée de lui. Sur ce fondement sont établies la concorde des mariages et la société du genre humain. La perfection et la puissance de l'homme disparaissent par la chute d'Adam et d'Eve. La terre commence à se peupler, et les crimes s'accumulent. Caïn, le premier de tous les enfans, commit un horrible fratricide, et fut la tige des méchans : le penchant au mal passa des pères aux fils. Tubalcaïn inventa le fer meurtrier. On ne s'en servit d'abord que contre les animaux féroces, mais bientôt les hommes s'armèrent les uns contre les autres. Ils se livrèrent à l'iniquité. Dieu, ne reconnaissant plus en eux son image, les punit par un déluge universel. La seule famille de Noé, composée de huit personnes, est réservée pour la réparation du genre humain. Les descendans de Noé s'accrurent tellement, qu'ils ne purent plus vivre réunis en un même corps. On proposa de se séparer, et, pour laisser un monument frappant de cette séparation, peut-être aussi pour se précautionner contre un second déluge, on convint auparavant de construire une tour extrêmement élevée : c'est la tour de Babel[1], premier monument de l'orgueil et de la faiblesse des hommes. Alors Dieu confondit les langues; et les ouvriers ne s'entendant plus, ces hommes inconsidérés furent obligés d'abandonner leur entreprise.

Après le partage des trois enfans de Noé, et la première distribution des terres, tous les hommes étant de nouveau livrés aux vices et à l'erreur, Dieu se choisit un peuple particulier, dont Abraham fut le père : c'est la nation juive qui passa ensuite en Egypte sous Jacob, petit-fils d'Abraham. Ici *tout commence*, dit Bossuet; *il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paraisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former.*

Les Israélites passent dans les déserts de Sinaï, sous la conduite de

[1] Voyez la Bible *de Vence*, t. II, édit. 1820.

Moïse, que Dieu avoit suscité pour être le libérateur et le législateur de ce peuple choisi. Après la mort de cet homme illustre, les Juifs firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et par des pontifes. Ce peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgrâces, toujours selon ses mérites, vivait, en quelque état qu'il fût, dans l'attente du Messie. Enfin, devenus la proie des Romains, ils se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui détruisirent leur ville capitale, et les chassèrent de l'héritage de leurs ancêtres. Depuis cette époque, ils sont dispersés sur la surface de la terre, et n'ont jamais été rassemblés en corps de peuple; mais la foi du Messie et de ses merveilles dure encore aujourd'hui parmi eux, comme un témoignage toujours vivant de la vérité de nos Ecritures et des promesses du Sauveur.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE SAINTE.

LISTE DES PATRIARCHES.

Création et formation d'Adam et d'Eve,	* 4004
Naissance de Caïn,	4003
Naissance d'Abel,	4002
Naissance de Seth,	3874
Naissance d'Enos,	3799
Naissance de Caïnan,	3710
Naissance de Malaléel,	3609
Naissance de Jared,	3544
Naissance d'Enoch,	3412
Naissance de Mathusala,	3317
Naissance de Lamech,	3130
Mort d'Adam, âgé de 930 ans,	3074
Enoch ne meurt pas, mais il est enlevé à l'âge de 365 ans,	3017
Seth, fils d'Adam, meurt âgé de 912 ans,	2962
Naissance de Noé,	2978
Enos meurt âgé de 905 ans,	2864
Naiss. de Japhet, fils aîné de Noé,	2448
Naissance de Sem,	2446
Mort de Lamech, père de Noé,	2353
Mort de Mathusala, âgé de 969 ans,	2348
Déluge universel,	2348
Naissance d'Arphaxad,	2346
Naissance de Salé,	2311
Naissance d'Héber,	2281
Naissance de Phaleg,	2247
Naissance de Réhu,	2217
Naissance de Sarug,	2185
Naissance de Nachor,	2155
Naissance de Tharé,	2126
Mort d'Arphaxad et de Phaleg,	2008
Mort de Noé,	2029
Naissance d'Abraham,	** 1996
Naissance de Sara,	1986
Abraham va en Mésopotamie,	1929
Vocation d'Abraham,	1921
La famine qui afflige la terre de Chanaan oblige Abraham et Loth de se transporter en Egypte,	1920
Melchisédech bénit Abraham, qui a vaincu Chodorlahomor, et Dieu promet une nombreuse postérité au saint patriarche,	1921
Naissance d'Ismaël,	1910
Circoncision établie,	1897
Sodome est consumée par le feu du ciel,	1897
Naissance d'Isaac,	1896
Mort de Salé, fils d'Arphaxad,	1878
Dieu demande qu'Abraham lui sacrifie son fils Isaac,	1871
Sara meurt âgée de 127 ans,	1859
Isaac épouse Rébecca,	1856
Mort de Sem,	1846
Naissance de Jacob,	1836
Mort d'Abraham,	1821
Mort d'Héber,	1817
Naissance de Ruben,	1758
Naissance de Siméon,	1757
Naissance de Juda,	1755
Naissance de Dan,	1753
Naissance de Nephtali et de Gad,	1754
Naissance d'Issachar et d'Aser,	1749
Naissance de Zabulon,	1748
Naissance de Lévi,	1748
Naissance de Joseph,	1745
Jacob revient dans la terre de Chanaan,	1739

* Les dates sont réduites aux années avant Jésus-Christ, comme dans le Dictionnaire.

** Voyez, à l'article Tharé, la raison de la différence qui se trouve ici entre les chronologistes. — On sait qu'en général la diversité des opinions en fait de chronologie, relativement aux anciens temps, et l'incertitude des moyens imaginés pour les concilier, ne permettent pas aux critiques circonspects de rien décider définitivement en bien des occasions: et c'est la raison de la différence que l'on pourra quelquefois remarquer dans cet ouvrage, quant à la détermination précise des années, dans le cas surtout où une scrupuleuse uniformité eût pu faire supposer une certitude qui n'existe pas.

Naissance de Benjamin, 1738
Joseph vendu et conduit en Egypte, 1728
Joseph y devient ministre, 1715
Naissance de Manassès, fils de Joseph, 1712
Naiss. d'Ephraïm, fils de Joseph, 1710
La famine des sept ans commence, 1708
Jacob et sa famille vont en Egypte, 1706
Mort de Jacob, âgé de 147 ans, 1689
Naissance de Caath, fils de Lévi, 1662
Joseph meurt en Egypte, 1635
Naissance d'Amram, fils de Caath, 1630
Naissance d'Aaron, fils d'Amram, 1574
Edit de Pharaon contre les enfans mâles des Hébreux, 1573
Naissance de Moïse, fils d'Amram, 1571
Moïse revient en Egypte pour délivrer et en faire sortir les Hébreux, 1491

LISTE DES GOUVERNEURS, DES JUGES ET DES ROIS DES ISRAÉLITES.

Moïse, 1491
Josué, 1451
Anarchie et ensuite première servitude de 8 ans, sous Cushan ou Cuscan, roi de Mésopotamie.
Othoniel, 1405
Seconde servitude de 18 ans, sous Eglon ou Heglon, roi des Moabites.
Aod ou Ehud, 1325
Troisième servitude de 20 ans, sous Jabin, roi de Chanaan.
Débora et Barac, 1285
Quatrième servitude de 7 ans, sous les Madianites.
Gédéon, 1245
Abimélech, 1236
Thola, 1232
Jaïr, 1209
Cinquième servitude de 18 ans, sous les Philistins et les Ammonites; elle commence en la cinquième année de Jaïr.
Jephté, 1187
Abesan, Ibisan ou Ibtsan, 1181
Aibalon ou Elon, 1174
Abdon ou Habdon, 1166
Samson né vers 1155
Sixième servitude de 40 ans, sous les Philistins. Samson venge à diverses fois les Israélites.
Héli, 1159
Samuel, 1109

ROIS DES ISRAÉLITES.

Saül, 1095
David, 1054
Salomon, 1015
Division des royaumes de Juda et d'Israël, en 975. (Voyez Roboam et Jéroboam dans le Dictionnaire.)

ROIS DE JUDA.

Roboam, 975
Abia, 958
Asa, 955
Josaphat, 914
Joram, 889
Ochosias ou Achazja, 885
Athalie, 884
Joas, 878
Amasias ou Amatja, 826
Ozias ou Azarias, 810
Joatham ou Jotham, 759
Achaz, 742
Ezéchias, 726
Manassès ou Manassé, 698
Amon, 643
Josias, 641
Joachaz, 610
Joachim ou Jéojakim, 610
Jéchonias, 599
Sédécias, 599
Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda, ruine le temple et emmène le peuple en captivité. 588

ROIS D'ISRAEL.

Jéroboam I, 972
Nadab, 954
Basaa ou Bahasca, 953
Ela, 930
Zambri, 929
Amri, 929
Achab, 918
Ochosias, 898
Joram, 896
Jéhu, 885
Joachas, 856
Joas, 839
Jéroboam II, 826
Après la mort de Jéroboam, il y eut en Israël une anarchie de 11 ans et demi.
Zacharie, 769
Sellum, 773
Manahem, 773
Phaceïa, 761
Phacée ou Pékan, 759
Osée, 739
Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empare de la ville de Samarie, et détruit le royaume d'Israël, qui avait duré 250 ans, depuis la division des deux royaumes.

PONTIFES DES JUIFS.

Aaron,	1490
Eléazar I,	1452
Phinées.	
Abisué ou Abiscuah.	
Bocci ou Bokki.	
Ozi ou Huzi.	
Zararias ou Zérahja.	
Merajoth.	
Amarias ou Amarja.	
Héli,	1157
Achitob ou Achitub I,	1116
Achiclech, Achias, Ahija.	
Abiathar,	1061
Sadoc ou Tsadok I,	1014
Achimaas, Achimas ou Abimahars,	975
Azarias ou Hazarja I,	958
Joannam ou Johanam I,	914
Isus,	889
Axioramus,	887
Phidéas,	884
Joïadas I,	882
Zacharie,	850
Joannam II,	838
Azarias II,	810
Amarias,	762
Achitob II,	745
Sadoc II,	730
Sellum,	721
Elcias, Sobnas, *intrus*,	700
Eliacim,	697
Azarias III,	612
Sararias ou Saréas.	
Josédech,	587
Jésus ou Josué,	536
Joachim,	502
Eliasib,	461
Joïadas II,	441
Jonathan,	397
Jeddoa ou Jaddus,	350
Onias I,	324
Simon,	300
Eléazar II,	287
Manassès,	275
Onias II,	
Jason,	176
Ménélaüs, et ensuite Lysimachus,	173
Matathias,	168
Judas,	167
Jonathas,	161
Simon,	143
Jean Hyrcan,	135

PONTIFES-ROIS.

Aristobule I,	104
Alexandre Jannée,	79
Hyrcan III,	40

Hérode Iduméen s'empare du royaume, qui est divisé après sa mort.

PONTIFES.

Ananel,	37
Aristobule II,	34
Ananel rétabli,	31
Jésus, fils de Phabet,	30
Simon, fils de Boëtus,	24

	Depuis J. C.
Mathias,	1
Joazar,	2
Eléazar, fils de Boëtus,	3
Jésus,	4
Joazar rétabli,	5
Ananus,	6
Ismaël,	16
Eléazar, fils d'Ananus,	17
Simon, fils de Camithus,	18
Joseph Caïphas,	19
Jonathas, fils d'Ananus,	37
Simon Canthara,	40
Mathias, fils d'Ananus,	43
Elionée,	44
Simon Canthara rétabli,	45
Joseph, fils de Canée, rétabli,	58
Ananus, fils d'Ananus,	61
Jésus, fils de Damnée,	62
Jésus, fils de Gamaliel,	65
Mathias, fils de Théophile,	66
Phanaclius,	67

Jérusalem est prise, et le temple ruiné par Titus.

HISTOIRE PROFANE AVANT JÉSUS-CHRIST.

PEUPLES ANCIENS DE L'ASIE.

ASSYRIE.

Nous avons très peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens, qui est, suivant quelques savans, le royaume le plus ancien. Mais en quelque temps qu'on en veuille placer les commencemens, selon les diverses opinions des historiens, il est certain que lorsque le monde était partagé en plusieurs petits états, dont les princes songeaient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, poussa ses conquêtes du côté de l'orient, agrandit et embellit Ninive. Sa femme, Sémiramis, qui joignit à l'ambition un courage et une suite de conseils admirables dans une femme, soutint les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie. Ninias succéda à sa mère. On connaît à peine les noms de ses successeurs jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier. En général, toute cette partie de l'histoire ancienne peut être regardée comme un vrai chaos. On ne la connaît guère que par Ctésias et Hérodote, historiens aussi peu sûrs l'un que l'autre. On puiserait avec autant de confiance l'histoire dans la mythologie. *Faciliùs*, dit Strabon, *Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quàm Ctesiæ, Herodoto et eorum similibus.* « Les historiens les » plus judicieux, dit Bossuet, ne font cette monarchie ni si ancienne ni si » grande que les autres historiens nous la représentent. »

LISTE DES ROIS D'ASSYRIE,

Telle qu'on la trouve ordinairement chez les historiens, mais que l'on doit considérer comme fabuleuse ou défectueuse.

Le chiffre marque, dans cette première partie, l'année où commence le règne.

Assur s'établit en Assyrie, lui donne son nom, et bâtit Ninive.		Ascatadès,	1633
Bélus,	2229	Amyntès,	1595
Ninus,	2174	Belochus,	1550
Sémiramis,	2164	Lamptidès,	1485
Ninias ou Zameïs,	2108	Sosarès,	1463
Arius,	2042	Lampraès,	1415
Aralius,	2012	Panyas,	1415
Xerxès ou Bazlus,	1972	Sosarmus,	1370
Armamithrès,	1942	Mitrœus,	1348
Bélochus,	1904	Teutame,	1321
Balæus,	1869	Teuteus,	1289
Séthos ou Altadas,	1817	Arabellus,	1245
Mamythus,	1785	Chalaüs,	1203
Manchaleus,	1755	Anabus,	1158
Sphærus,	1727	Babius,	1120
Mamylus,	1705	Thinœus,	1083
Sparétus,	1675	Dercylus,	1053
		Eupacmès ou Eupalès,	1013

Laosthènes,	975	Ephcabérès,	879
Piritiadès,	930	Ocrazarès ou Anacyndarax,	827
Ophrathœus,	900	Sardanapale.	787

Division de l'empire d'Assyrie en MÉDIE, ASSYRIE proprement dite et BABYLONIE.

ROYAUME DES MÈDES.

LES successeurs de Ninus, à commencer depuis son fils Ninias, vécurent dans une telle mollesse, qu'à peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre. Cependant, malgré quelques conquêtes de peu de durée et peu soutenues que firent sur eux leurs ennemis, ils se maintinrent en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbacès, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, découvrit la mollesse si long-temps cachée dans le secret du palais. Alors Sardanapale, célèbre par ses infamies, devint insupportable à ses sujets, et Arbacès, secondé par Bélésis, prit le nom de roi. Au reste, il paraît certain qu'Arbacès, révoltant les Mèdes contre Sardanapale, ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. En ce cas, il faut distinguer le temps de leur affranchissement d'avec celui de leur premier roi Déjocès. Celui-ci s'attacha principalement à adoucir et à civiliser ses peuples. Phraortès, son fils, d'une humeur plus belliqueuse, attaqua les Perses, et les assujettit à son empire : il se rendit ensuite maître de presque toute la haute Asie. Enflé de ses succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens. Nabuchodonosor, leur roi, après avoir défait son armée, poursuivit les Mèdes, s'empara de leurs villes, prit Ecbatane d'assaut, la livra au pillage, et en enleva tous les ornemens. Phraortès lui-même ayant été pris, fut percé de javelots par ordre de Nabuchodonosor. L'histoire des Mèdes et la chronologie de leurs rois ne sont pas sans de grandes obcurités.

NOUVEAUX ROIS DES MÈDES.

Arbaces et Bélésis se soulèvent contre l'Assyrie,	770	Scythes en Asie,	635
Les Mèdes soumis aux Assyriens,	766	Cyaxares,	611
Déjocès, premier roi des Mèdes,	710	Scythes,	607
Phraortès,	657	Astyages,	596
		Cyrus avec Astyages, comme roi,	560

NINIVE OU SECOND EMPIRE D'ASSYRIE.

DES débris de l'empire assyrien sortirent encore le royaume de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive retinrent le nom de *rois d'Assyrie*, et furent les plus puissans. Parmi leurs conquêtes, on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Téglatphalassar avait régné à Ninive peu de temps après la mort de Sardanapale. C'est Salmanasar, son successeur, qui prit Samarie, après un siége de trois ans, et qui mit fin au royaume d'Israël.

NOUVEAUX ROIS D'ASSYRIE.

Phul, nommé aussi Ninus,	770	Sennachérib,	714
Téglatphalassar ou Thylgam,	758	Assaradin ou Ezaradon,	710
Salmanasar,	729	Ezaradon prend Babylone, et réunit	

les deux royaumes sous le nom de celui de Babylone, 680
Saosduchin, qu'on croit être le Nabuchodonosor de Judith, 668
Cinaladan ou Sarac, 648
Nabopolassar, 626
Nabuchodonosor le Grand. 605
Evilmérodac ou Ilvamoradus, 562
Laborosochord, avec Nériglissor, 561
Laborosochord seul, 556
Nabonide, Nabonadius, Labynitus ou Balthasar, 555
Darius Médus ou Astyages, déjà roi des Mèdes, 538

BABYLONIE OU CHALDÉE.

Bélésis ou Nabonassar (qu'il ne faut pas confondre avec Nabopolassar), qui s'était uni avec Arbacès pour détrôner Sardanapale, retint pour lui la Babylonie. Ses successeurs sont peu connus, et la liste qu'on en donne ne mérite aucune confiance, au jugement des meilleurs critiques, qui ne sont pas non plus d'accord sur ce qui regarde le commencement de cet empire. Ezaradon, roi d'Assyrie, envahit ce royaume, et le confondit, avec celui d'Assyrie, sous le nom commun de royaume de Babylone. Il joignit encore à ses conquêtes la Syrie et une partie de la Palestine, détachée sous le règne précédent. Babylone, dit M. Bossuet, semblait être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étaient pleins d'esprit et de courage; l'Orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. Voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient se réunit contre eux. Des peuples entiers, soumis à leur domination devenue odieuse, se joignirent avec les principaux seigneurs à Cyrus et aux Mèdes. Babylone, qui se croyait invincible, devint captive des Mèdes, qu'elle avait subjugués, et périt enfin par son orgueil. Ainsi les Mèdes, qui avaient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second. Mais à cette dernière fois, la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

NOUVEAUX ROIS DE BABYLONE.

Bélésis, 770
Nabonassar son fils [1], 747
Nadius, 733
Chinzirus.
Porus.
Jugée.
Mérodac-Baladan ou Mordokempad, 721
» »
» »
» »
» »
Mésessi-Mordacus, 709
Babylone est prise par Ezaradon, roi de Ninive, 680
Nabopolassar réunit les deux empires de Babylone et de Ninive. 605
Voyez la liste des derniers rois d'Assyrie depuis Nabopolassar.

SYRIE.

L'Assyrie, après avoir été gouvernée par les successeurs de Cyrus, fut conquise comme tout l'empire des Perses par Alexandre-le Grand. Après la mort de ce prince, Seleucus, l'un de ses généraux, eut presque toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. C'est ce qui composa le royaume de Syrie, du nom de cette province, où Séleucus bâtit Antioche, qui fut sa principale demeure. Son règne fut illustre. Le royaume de Syrie se soutint, sous ses descendans, avec gloire, durant cent ans; mais des usurpateurs s'en approprièrent chacun une partie. Réduit à la province de Syrie (aujourd'hui

[1] C'est ce prince qui a donné son nom à l'ère de Nabonassar qui fut en usage dans tout l'Orient depuis 747 avant Jésus-Christ.

Sourie), Pompée s'en empara sur Antiochus l'Asiatique, et en fit une province romaine. Il fut le dernier prince de la maison des Séleucides. La Syrie a passé depuis successivement aux Sarrasins, aux chrétiens, aux sultans d'Egypte et aux Turcs, à qui elle appartient depuis l'an 1516 de J.-C.

ROIS DE SYRIE.

Séleucus I Nicanor,	312
Antiochus I Soter,	282
Antiochus II Deus,	622
Séleucus II Callinicus,	247
Séleucus III Céraunus,	227
Antiochus III le Grand,	224
Séleucus IV Philopator,	187
Antiochus IV Epiphanès,	176
Antiochus V Eupator, sous la tutelle de Lysias,	164
Démétrius Soter,	162
Alexandre Balas,	151
Démétrius II Nicanor,	146
Antiochus VI, fils de Balas,	145
Diodote ou Tryphon,	143
Antiochus VII Sidétès,	139
Démétrius Nicanor rétabli,	131
Alexandre Zébina, tyran,	129
Séleucus V,	127
Antiochus VIII Gripus,	126
Antiochus IX Cyzicénus,	114
Séleucus VI, fils de Gripus,	97
Antiochus X, fils de Cyzicus,	95
Antiochus XI n'est pas compté,	94
Philippe, Démétrius III, Antiochus XII,	93
Tygranes,	84
Antiochus XIII,	69
Tygranes soumis aux Romains,	66
La Syrie, province romaine,	63

MONARCHIE DES PERSES.

La Perse avait depuis très long-temps ses rois particuliers. Chodorlahomor régnait dans une de ces contrées du temps d'Abraham. On sait que ce prince conquit les villes de Sodome et de Gomorrhe, et qu'il défit cinq rois voisins; mais ce royaume, alors peu considérable, ne comprenait qu'une seule province, et les Perses, divisés en douze tribus, ne faisaient tous ensemble que six-vingt mille hommes, lorsque Cyrus régna sur eux. Ce conquérant sut tirer les plus grands avantages de ceux mêmes qui l'avaient aidé dans ses conquêtes. Il se servit des richesses des Mèdes, et de leur nom toujours respecté en Orient. Cyrus rendit la monarchie si puissante, qu'elle ne pouvait guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Elle se soutint après lui un peu plus de 200 ans. Cambyse, fils de Cyrus, commença à corrompre les mœurs des Perses : présage de la décadence de l'empire. Le dernier roi fut Darius Codoman, défait par Alexandre à la bataille d'Arbelles, et tué ensuite par Bessus. C'est ainsi que finit la monarchie des Perses, qui depuis furent soumis aux Grecs. *Pour entendre ce qui l'a perdu*, dit un grand historien, *il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, surtout avec Alexandre.*

Cyrus,	536
Cambyse,	529
Smerdis, l'un des mages,	523
Darius, fils d'Hystaspe,	522
Xerxès le Grand,	486
Artaxerxès-Longue-Main,	465
Xerxès II,	424
Sogdien,	424
Darius Nothus,	424
Artaxerxès Mnémon,	405
Artaxerxès Ochus,	360
Arsès ou Arsames,	339
Darius Codoman,	330
Alexandre se rend maître de l'empire d'Asie,	331

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE LE GRAND EN PERSE.

Alexandre Eumène,	331
Antigone.	
Séleucus I Nicanor,	312
Antiochus I Soter	282
Antiochus II Deus,	262
Ces trois derniers princes sont en même temps rois de Syrie.	

LA PERSE PREND LE NOM D'EMPIRE DES PARTHES.

La Parthie avait toujours été soumise aux Perses, puis aux Macédoniens sous Alexandre Eumènes, Antigone, Séleucus Nicanor et Antiochus, lorsque la brutalité d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, fit révolter cette province. Arsacès ou Arsaces, jeune homme plein de courage, fut le chef de la rébellion, et le fondateur de l'empire des Parthes, qui, faible dans ses commencemens, s'étendit peu à peu dans toute l'Asie, et fit trembler même les Romains. Les successeurs d'Arsaces furent appelés *Arsacides*. Les Macédoniens tentèrent, en différens temps, de recouvrer cette province; mais ce fut toujours en vain. L'empire des Parthes eut des rois si redoutables et si puissans, que non-seulement ils conservèrent leur trône, mais qu'ils étendirent beaucoup les bornes de leur état. Mithridate, l'un d'eux, qui commença à régner vers l'an 164, porta ses conquêtes du côté de l'Orient plus loin qu'Alexandre. Mithridate II, surnommé le Grand, fit la guerre aux Romains avec succès. Les Parthes ayant résisté aux armes de Pompée, de Lucullus, de Cassius, de Crassus, de Marc-Antoine, de divers empereurs, Rome ne put jamais leur faire subir le joug. Leur empire se soutint ainsi avec gloire jusqu'à Artabane, leur dernier roi; il fut tué par Artaxerxès, qui rétablit l'empire des Perses.

ROIS DES PARTHES.

Arsaces I,	256	Mnaskirès,	86
Tyridate ou Arsaces II,	254	Sinathrockès,	77
Artabane I,	217	Phraates III,	70
Phriapatius ou Arsaces III.		Mithridate III,	61
Phraates I.		Orodes, Hérodes ou Yrodes,	53
Mithridate I,	164	Phraates IV,	37
Phraates II,	139	*Il règne 40 ans, jusqu'en l'an 4 de J.-C.*	
Artabane II,	128	*Voyez la suite après l'article de l'empire*	
Mithridate II, dit le Grand,	125	*d'Occident.*	

TYR.

Tyr, l'une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde, fut bâtie par les Sidoniens. On croit qu'Agénor en fut le fondateur. Son industrie et l'avantage de sa situation la rendirent maîtresse de la mer, et le centre du commerce de tout l'univers. Ses richesses lui ayant inspiré de l'orgueil, et son orgueil ayant irrité plusieurs princes, elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens.

Nabuchodonosor mit le siége devant Tyr, lorsque Ithobal en était roi : il ne la prit qu'au bout de treize ans. Avant sa prise, les habitans s'étaient retirés, avec la plupart de leurs effets, dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondemens, et n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle était au plus haut degré de splendeur et de puissance lorsque Alexandre l'assiégea. Il combla le bras de mer qui la séparait du continent, et après sept mois de travaux il s'en rendit maître, et la ruina entièrement.

Moïse, que Dieu avoit suscité pour être le libérateur et le législateur de ce peuple choisi. Après la mort de cet homme illustre, les Juifs firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et par des pontifes. Ce peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgrâces, toujours selon ses mérites, vivait, en quelque état qu'il fût, dans l'attente du Messie. Enfin, devenus la proie des Romains, ils se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui détruisirent leur ville capitale, et les chassèrent de l'héritage de leurs ancêtres. Depuis cette époque, ils sont dispersés sur la surface de la terre, et n'ont jamais été rassemblés en corps de peuple; mais la foi du Messie et de ses merveilles dure encore aujourd'hui parmi eux, comme un témoignage toujours vivant de la vérité de nos Ecritures et des promesses du Sauveur.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE SAINTE.

LISTE DES PATRIARCHES.

CRÉATION et formation d'Adam et d'Eve,	* 4004
Naissance de Caïn,	4003
Naissance d'Abel,	4002
Naissance de Seth,	3874
Naissance d'Enos,	3799
Naissance de Caïnan,	3710
Naissance de Malaléel,	3609
Naissance de Jared,	3544
Naissance d'Enoch,	3412
Naissance de Mathusala,	3317
Naissance de Lamech,	3130
Mort d'Adam, âgé de 930 ans,	3074
Enoch ne meurt pas, mais il est enlevé à l'âge de 365 ans,	3017
Seth, fils d'Adam, meurt âgé de 912 ans,	2962
Naissance de Noé,	2978
Enos meurt âgé de 905 ans,	2864
Naiss. de Japhet, fils aîné de Noé,	2448
Naissance de Sem,	2446
Mort de Lamech, père de Noé,	2353
Mort de Mathusala, âgé de 969 ans,	2348
DÉLUGE UNIVERSEL,	2348
Naissance d'Arphaxad,	2346
Naissance de Salé,	2311
Naissance d'Héber,	2281
Naissance de Phaleg,	2247
Naissance de Rébu,	2217
Naissance de Sarug,	2185
Naissance de Nachor,	2155
Naissance de Tharé,	2126
Mort d'Arphaxad et de Phaleg,	2008
Mort de Noé,	2029
Naissance d'Abraham,	** 1996
Naissance de Sara,	1986
Abraham va en Mésopotamie,	1929
Vocation d'Abraham,	1921
La famine qui afflige la terre de Chanaan oblige Abraham et Loth de se transporter en Egypte,	1920
Melchisédech bénit Abraham, qui a vaincu Chodorlahomor, et Dieu promet une nombreuse postérité au saint patriarche,	1921
Naissance d'Ismaël,	1910
Circoncision établie,	1897
Sodome est consumée par le feu du ciel,	1897
Naissance d'Isaac,	1896
Mort de Salé, fils d'Arphaxad,	1878
Dieu demande qu'Abraham lui sacrifie son fils Isaac,	1871
Sara meurt âgée de 127 ans,	1859
Isaac épouse Rébecca,	1856
Mort de Sem,	1846
Naissance de Jacob,	1836
Mort d'Abraham,	1821
Mort d'Héber,	1817
Naissance de Ruben,	1758
Naissance de Siméon,	1757
Naissance de Juda,	1755
Naissance de Dan,	1755
Naissance de Nephtali et de Gad,	1754
Naissance d'Issachar et d'Aser,	1749
Naissance de Zabulon,	1748
Naissance de Lévi,	1748
Naissance de Joseph,	1745
Jacob revient dans la terre de Chanaan,	1739

* Les dates sont réduites aux années avant Jésus-Christ, comme dans le Dictionnaire.

** Voyez, à l'article THARÉ, la raison de la différence qui se trouve ici entre les chronologistes. — On sait qu'en général la diversité des opinions en fait de chronologie, relativement aux anciens temps, et l'incertitude des moyens imaginés pour les concilier, ne permettent pas aux critiques circonspects de rien décider définitivement en bien des occasions: et c'est la raison de la différence que l'on pourra quelquefois remarquer dans cet ouvrage, quant à la détermination précise des années, dans le cas surtout où une scrupuleuse uniformité eût pu faire supposer une certitude qui n'existe pas.

Naissance de Benjamin, 1738
Joseph vendu et conduit en Egypte, 1728
Joseph y devient ministre, 1715
Naissance de Manassès, fils de Joseph, 1712
Naiss. d'Ephraïm, fils de Joseph, 1710
La famine des sept ans commence, 1708
Jacob et sa famille vont en Egypte, 1706
Mort de Jacob, âgé de 147 ans, 1689
Naissance de Caath, fils de Lévi, 1662
Joseph meurt en Egypte, 1635
Naissance d'Amram, fils de Caath, 1630
Naissance d'Aaron, fils d'Amram, 1574
Edit de Pharaon contre les enfans mâles des Hébreux, 1573
Naissance de Moïse, fils d'Amram, 1571
Moïse revient en Egypte pour délivrer et en faire sortir les Hébreux, 1491

LISTE DES GOUVERNEURS, DES JUGES ET DES ROIS DES ISRAÉLITES.

Moïse, 1491
Josué, 1451
Anarchie et ensuite première servitude de 8 ans, sous Cushan ou Cuscan, roi de Mésopotamie.
Othoniel, 1405
Seconde servitude de 18 ans, sous Eglon ou Heglon, roi des Moabites.
Aod ou Ehud, 1325
Troisième servitude de 29 ans, sous Jabin, roi de Chanaan.
Débora et Barac, 1285
Quatrième servitude de 7 ans, sous les Madianites.
Gédéon, 1245
Abimélech, 1236
Thola, 1232
Jaïr, 1209
Cinquième servitude de 18 ans, sous les Philistins et les Ammonites; elle commence en la cinquième année de Jaïr.
Jephté, 1187
Abesan, Ibisan ou Ibtsan, 1181
Aibalon ou Elon, 1174
Abdon ou Habdon, 1166
Samson né vers 1155
Sixième servitude de 40 ans, sous les Philistins. Samson venge à diverses fois les Israélites.
Héli, 1159
Samuel, 1109

ROIS DES ISRAÉLITES.

Saül, 1095
David, 1054
Salomon, 1015
Division des royaumes de Juda et d'Israël, en 975. (Voyez ROBOAM et JÉROBOAM dans le Dictionnaire.)

ROIS DE JUDA.

Roboam, 975
Abia, 958
Asa, 955
Josaphat, 914
Joram, 889
Ochosias ou Achazja, 885
Athalie, 884
Joas, 878
Amasias ou Amatja, 826
Ozias ou Azarias, 810
Joatham ou Jotham, 759
Achaz, 742
Ezéchias, 726
Manassès ou Manassé, 698
Amon, 643
Josias, 641
Joachaz, 610
Joachim ou Jéojakim, 610
Jéchonias, 599
Sédécias, 599
Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda, ruine le temple et emmène le peuple en captivité. 588

ROIS D'ISRAEL.

Jéroboam I, 972
Nadab, 954
Basaa ou Bahasca, 953
Ela, 930
Zambri, 929
Amri, 929
Achab, 918
Ochosias, 898
Joram, 896
Jéhu, 885
Joachas, 856
Joas, 839
Jéroboam II, 826
Après la mort de Jéroboam, il y eut en Israël une anarchie de 11 ans et demi.
Zacharie, 769
Sellum, 773
Manahem, 773
Phaceïa, 761
Phacée ou Pékan, 759
Osée, 739
Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empare de la ville de Samarie, et détruit le royaume d'Israël, qui avait duré 250 ans, depuis la division des deux royaumes.

PONT.

Le Pont, royaume de l'Asie mineure, entre l'Arménie et la Paphlagonie, fut ainsi nommé parce qu'il était en partie le long du Pont-Euxin. Le Pont a eu des rois particuliers, dont la succession est bien incertaine et bien interrompue. On prétend qu'Artabaze en fut le premier, et qu'il fut tué par Darius fils d'Hystaspe, roi de Perse. Ses successeurs régnèrent sans beaucoup d'éclat jusqu'à Mithridate le Grand, qui, après avoir dépouillé Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomède, roi de Bithynie, chacun de ses états, se vit lui-même attaqué par les Romains leurs alliés. Ce prince fut défait par Lucullus, qui rétablit Ariobarzane et Nicomède, et réduisit le Pont en province romaine. Mithridate ayant appris, pour comble d'infortune, que Pharnace son fils s'était révolté contre lui, et qu'il avait pris le titre de roi, se donna la mort de désespoir.

Quoique le Pont fût réduit en province, les Romains y nommèrent encore des rois pendant quelque temps; mais ensuite le Pont fut gouverné par un proconsul, comme les autres provinces éloignées de l'empire.

ROIS DE PONT.

Artabaze créé roi de Pont, par Darius fils d'Hystaspe, roi de Perse,	486
Rhodobate.	
Trois anonymes.	
Mithridate I,	402
Ariobarzane,	363
Mithridate II,	336
Mithridate III,	301
Ariobarzane II,	294
Deux anonymes, et Mithridate IV, *règnent successivement l'espace de* 82 *ans.*	
Pharnace,	183
Mithridate V, ou Evergète,	157
Mithridate VI, ou Eupator,	125
Mort de Mithridate,	64
Le Pont fut province romaine pendant quelques années.	
Darius, fils de Pharnace,	39
Mithridate VII,	29
Polémon et quelques autres,	21

BITHYNIE.

La Bithynie, province de l'Asie mineure, célèbre par ses villes de Nicée, Pruse, Nicomédie, Chalcédoine, Héraclée, eut ses rois; mais la succession en est incertaine jusqu'à Zipoëthès, Thracien, qui s'y établit tandis qu'Alexandre faisait la guerre dans l'Orient. Il s'y maintint jusqu'après la célèbre bataille d'Ipsus, en 297, que cette province échut à Lysimaque, avec la Thrace, et ce qu'il possédait déjà en Europe. Lysimaque régna avec gloire jusqu'en 277, que Séleucus, roi de Syrie, lui ayant livré bataille, il la perdit avec la vie. Après la mort de ce prince, Ptolémée Céraunus épousa la veuve de Lysimaque, et s'empara de ses états. Il en fut bientôt puni : une armée de Gaulois vint dans l'Asie mineure, lui livra bataille, et il y fut tué. Nicomède, frère de Zipoëthès, donna à ces étrangers la Galatie, à laquelle ils donnèrent leur nom; et avec leurs secours il remonta sur le trône de Bithynie, qu'il laissa à ses descendans. L'un d'eux, Nicomède III, ayant été dépouillé de ses états par Mithridate, roi de Pont, Pompée le rétablit. Il mourut sans postérité, et par reconnaissance il laissa son royaume aux Romains.

ROIS DE BITHYNIE.

Dœdalbus ou Dydalsus,	383	Nicomède I,	281
Botiras.		Zélas,	246
On ignore combien ces deux premiers rois ont régné.		Prusias I,	230
		Prusias II,	190
Bias,	378	Nicomède II,	149
Zipoëthès,	328	Nicomède III,	92

Nicomède donne en mourant la Bithynie aux Romains, qui ne s'en rendent les maîtres qu'après une longue guerre.

PEUPLES ANCIENS DE L'AFRIQUE.

EGYPTE.

L'ÉGYPTE est une des plus anciennes monarchies du monde, et son histoire, par conséquent, est une des plus obscures. Mesraïm, fils de Cham, peupla cette grande contrée qui lui avait été destinée, et à laquelle il donna son nom; car Moïse appelle l'Égypte la *terre de Mesraïm*. Il est impossible de suivre la succession de ses premiers rois; c'est un tissu de fables, de contradictions et d'absurdités, que M. Guérin du Rocher a tâché de débrouiller à l'aide d'une critique savante et de recherches immenses (*Histoire véritable des temps fabuleux*). L'histoire profane nous apprend peu de choses de ce pays, jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui vainquit Psamménite, souverain de l'Egypte, soumit ses états, et se les rendit tributaires. Les Perses en furent maîtres jusqu'en 327 avant Jésus-Christ, que ce pays devint une des conquêtes d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce vainqueur, Ptolémée, l'un de ses généraux, s'en empara, et ses descendans en jouirent jusqu'en l'année 30, que les Romains conquirent l'Egypte et en firent une province, après la défaite d'Antoine et la mort de la reine Cléopâtre. L'année 639 depuis Jésus-Christ, le calife Omar les en dépouilla, et sa postérité s'y maintint jusqu'en 1171, que le fameux Saladin établit l'empire des Mamelucks en Egypte. Les descendans de ce prince étendirent même beaucoup les bornes de leur empire; mais enfin ce pays reçut la loi de Sélim, empereur des Turcs. Ils le possèdent encore, et le gouvernent par leurs pachas, mais ils doivent peu compter sur cette possession lointaine, déchirée par des divisions intestines qu'entretiennent des puissances rivales et ennemies, et qui privent la Porte de presque tous les revenus de cette province.

ROIS D'ÉGYPTE (D'APRÈS LENGLET).

Ménès ou Mesraïm, 2965

ROIS DE THÈBES.

Athotis I,	2903	Sirius,	2609
Athotis II,	2844	Chnub-gneuros,	2591
Diabiès,	2812	Ravosis,	2569
Pemphos,	2793	Biuris,	2556
Toëgar-Amach,	2775	Saophis,	2546
Stoëchus,	2691	Sen-Saophis,	2517
Gosormiès,	2685	Moschéris,	2490
Marès,	2655	Musthis,	2450
Anoiphès,	2629	Pammus-Archondès,	2426

Apappus,	2391	Anchunius-Ochy,	2194
Achescus-Ocharas,	2291	Penthé-Athyris,	2134
Nitocris, Reine,	2290	Staménemis,	2118
Myrtœus,	2284	Sistosi-Chermès,	2095
Thyosimarès,	2262	Mœris,	2040
Thinillus,	2250	Siphoas,	1986
Semphucratès,	2242	»»	1983
Chuter,	2224	Thuron ou Nilus,	1969
Meuros,	2217	Amutantée,	1964
Choma-Ephta,	2205		

ROIS DE MEMPHIS.

Sa ou Curcidès,	2903
Spanis,	2840
2 Roix inconnus,	2804
Sésonchosis,	2732
Aménémès,	2683
Amosis,	2654
Acésephtrès,	2622
Achoreus,	2609
Amiysès,	2600
Chamoïs,	2596
Amésisès,	2584
»»	2519
Usé,	2505
Ramessès,	2455
Ramessès-Ménos I,	2426
Thysimarès,	2411
Ramessès-Séos,	2381
Ramessès-Ménos II,	2358
Ramessès-Boëtis,	2339
Ramessès-Vaphrès,	2300
Concharis,	2271
Salati,	2266
Béon,	2247
Apachnas,	2203
Apophis,	2163
Janias,	2104
Certos,	2054
Assys,	2010
Mysphragmutosis,	1961
Tmosis ou Tethmosis,	1936
Aménophis Ier, roi de Memphis soumet toute l'Egypte.	1926
Orus,	1906
Achenchérès I,	1859
Bathosis,	1847
Achenchérès II,	1838
Achenchérès III,	1826
Armaïs,	1813
Ramessès I,	1809
Ramessès-Myamum,	1808
Aménophis II,	1747

XIX DYNASTIE.

Sésostris,	1722
Rhampsès,	1663
Aménophis III,	1597
Aménophis IV,	1596
Ramessès II,	1558
Amménémès,	1499
Thuoris,	1472

XX DYNASTIE.

Néchepsos,	1455
Psammuttis,	1436
»»	1423
Certos,	1419
Rampsès,	1399
Amensès,	1354
Ochyras,	1328
Amédès,	1314
Thuoris ou Solybrès,	1287
Athotis ou Phusannus,	1237
Censenès,	1209
Vennéphès,	1180

XXI DYNASTIE.

Smédès,	1138
Psusennès,	1112
Néphelchérès,	1066
Aménophis V,	1062
Osochor, ou Euchoreus,	1053
Pinachès,	1047
Susennès,	1038

XXII DYNASTIE.

Sésonchis ou Sésac,	1008
Osoroth,	973
3 Rois inconnus,	958
Tacellottis,	933
3 Rois inconnus,	920
Pétubatès,	875
Osorcho,	836
Psammus,	828
Zeth,	817
Bocchoris,	786
Sabacon I,	742
Suécus,	730
Taraca,	718
Sabacon II,	698
Séthos,	692
Anarchie,	687
12 *Seigneurs*,	685
Psamméticus,	670
Nécos ou Nécao,	616
Psamméthès,	600

Apriès ou Ephrée,	594
Perthamis,	575
Amasis,	569
Psamménit,	526
L'Egypte est conquise par Cambyse,	525

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS CAMBYSE JUSQU'A ALEXANDRE.

Cambyse,	525
Le mage Smerdis,	523
Darius fils d'Hystaspe,	522
Xerxès,	486
Artaxerxès,	465
Xerxès II,	424
Sogdien,	424
Ochus ou Darius Nothus,	424
Amyrthée,	413
Néphéritès ou Néphrée I,	407
Achoris,	389
Psammuthis,	376
Néphéritès II,	375
Nectanébé I,	375
Tachos,	363
Nectanébé II,	362
Artaxerxès Ochus,	351
Arsès ou Arsames,	339
Darius Codoman,	336
Alexandre soumet l'Egypte,	332

EGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Alexandre n'ayant laissé aucun successeur qui fût en état de soutenir le fardeau de sa gloire, ses généraux partagèrent entre eux son vaste empire. L'Egypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye et la Cyrénaïque, échurent à Ptolémée, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Egypte. Ce prince augmenta de beaucoup les états qui lui étaient échus, et laissa son royaume à ses descendans. (*Voyez* son article dans le Dictionnaire.)

L'Egypte, qui est aujourd'hui la proie des barbares, et bien différente de ce qu'elle était autrefois. Elle était regardée parmi les anciens comme l'école de la politique et de la sagesse, et comme le berceau de la plupart des arts et des sciences. Homère, Pythagore, Platon, Lycurgue, Solon, Démocrite, Euripide, et beaucoup d'autres allèrent exprès en Egypte pour y puiser des lumières qui manquaient alors à la Grèce. Il nous reste trop peu de monumens de l'esprit des Egyptiens pour savoir de quel genre étaient ses lumières; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur religion était l'opprobre de l'humanité; que plusieurs de leurs lois paraissent ridicules, et que, malgré leurs pyramides, ils ne connaissaient ni les cintres, ni les voûtes. C'est ce que démontre le savant M. Goguet, dans son *Origine des lois*.

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Ptolémée Lagus,	322
Ptolémée Philadelphe,	285
Ptolémée Evergète,	246
Ptolémée Philopator,	221
Ptolémée Epiphanès,	204
Ptolémée Philométor,	180
Ptolémée Evergète II ou Physcon,	146
Ptolémée Soter ou Lathur,	116
Ptolémée Alexandre,	106
Ptolémée Soter *rétabli*,	88
Bérénice, nommée Cléopâtre, seule,	80
Bérénice et Alexandre,	79
Ptolémée Denys ou Aulétès,	73
Bérénice, pendant l'exil d'Aulétès,	58
Ptolémée Denys et Cléopâtre sa sœur,	51
Ptolémée le Jeune et Cléopâtre,	47
Cléopâtre seule,	44
L'Egypte province romaine,	30

PEUPLES ANCIENS DE L'EUROPE.

GRÈCE.

SICYONE.

Sicyone, ville du Péloponèse, est le plus ancien royaume de la Grèce, mais son histoire est sujette à bien des incertitudes. Egialée en fut, dit-on, le premier roi. Après la mort de Zeuxippe, qui en fut le dernier, le gouvernement fut déféré aux prêtres d'Apollon durant 35 ans. Enfin Agamemnon, roi de Mycènes, s'empara de ce petit état. Ils passèrent ensuite l'un et l'autre au pouvoir des Héraclides. Sicyone, qui était dominée par les tyrans depuis l'an 400, et qui gémissait sous ce joug insupportable, crut pouvoir le secouer, et donna le gouvernement à Clinias, l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens; mais Abantidas le fit périr, se défit de tous ses parens et de ses amis, et monta lui-même sur le trône. Aratus, fils de Clinias, échappa seul aux fureurs du tyran; et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de vingt ans, il forma une conspiration contre Nicolès, successeur d'Abantidas, et se saisit de la ville. Le tyran n'eut que le temps de s'enfuir. Aratus rendit la liberté à sa patrie, et entra avec elle dans la ligue des Achéens. La liste de ses rois n'est rien moins qu'authentique; nous ne la donnons que comme des conjectures propres à suppléer, en quelque sorte, comme dit Petau, à la lumière qui manque dans une matière très obscure : *Ut in re perobscurâ conjectura permittatur aliquid.*

Egialée,	1773	Polybe,	1350
Apis,	1721	Janisque,	1310
Egyre,	1696	Phœste,	1268
Erat,	1662	Adraste,	1260
Plemnée,	1616	Zeuxippe,	1256
Orthopolis,	1568	Agamemnon,	1209
Corone,	1505	Hippolyte et Lacestade entr'eux,	1124
Epopée,	1450	*Les Héraclides se rendent maîtres de Sicyone,*	1120
Lamédon,	1415		
Sicio,	1375		

ARGOS.

Inachus jeta les fondemens du royaume d'Argos dans le Péloponèse, l'an 1223 avant Jésus-Christ. Environ 300 ans après, Danaüs, chassé de l'Egypte par son frère, vint à Argos, détrôna Gélanor, légitime possesseur, et s'empara de la couronne. C'est de Danaüs que les Grecs s'appelaient *Danaï.* Ses successeurs furent Lyncée, Abas, Prœtus, Acrisius. Ce dernier n'eut qu'une fille, nommée Danaé, qui fut mère de Persée. Ce jeune prince ayant tué par mégarde Acrisius, son aïeul, ne put vivre à Argos, lieu de son parricide : il bâtit Mycènes, et y établit le siége de son royaume. Vers l'an 1208, Argos devint république, et elle eut beaucoup de part à toutes les guerres de la Grèce. L'an 330, la guerre s'éleva entre les Argiens et les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appelé *Thyrea.* Les deux partis étant près d'en venir aux mains, convinrent que, pour épargner le sang, on nommerait de part et d'autre un certain nombre de combattans, et que le terrain en litige resterait aux vainqueurs. Trois cents soldats s'avancèrent

de chaque côté au milieu du champ de bataille, et combattirent avec un courage égal. La nuit seule put les séparer, et il ne resta que trois champions; deux du côté des Argiens, et un de celui des Lacédémoniens. Les premiers se regardant comme vainqueurs en portèrent la nouvelle à Argos; Nicocrate (c'était le nom du Lacédémonien) était resté sur la place, avait dépouillé les corps morts des Argiens, et se regardait aussi comme vainqueur, disant que les Argiens avaient pris la fuite. Le différend n'ayant point été terminé, les troupes livrèrent combat; les Lacédémoniens remportèrent la victoire, et le champ *Thyrea* leur demeura. Nicocrate ne voulant pas survivre à ses braves compagnons, se tua de sa propre main sur le champ de bataille.

ROIS D'ARGOS.

Inachus,	1823	Sthénélus,	1522
Phoronée,	1773	Gelanor, peu de mois,	1511
Apis, tyran, et en même temps Argus,	1713	Danaüs,	1510
Criasus ou Pirasus,	1678	Lyncée,	1460
Phorbas,	1624	Abas,	1419
Triopas,	1589	Prœtus,	1396
Crotopus,	1543	*Acrisius est tué par Persée, qui bâtit Mycènes*,	1379

MYCÈNES.

Acrisius, dernier roi d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il serait un jour privé du royaume et de la vie par son petit-fils, résolut de sacrifier Danaé, sa fille unique, à sa propre sûreté. Aussitôt qu'elle eut accouché de Persée, il les fit enfermer l'un et l'autre dans un coffre, et les fit exposer aux flots de la mer. Ils furent jetés dans l'île de Sériphe, aujourd'hui Serphino, dans l'Archipel. Dicty, frère de Polydecte, princesse de cette île, les prit sous sa protection, et éleva le jeune enfant avec beaucoup de soin. Persée, né avec un courage héroïque, se signala par plusieurs actions, et soumit même plusieurs peuples. Comme il ignorait sa destinée, il retourna dans sa patrie, et tua par mégarde Acrisius, son aïeul. Il lui succéda dans ce royaume; mais, inconsolable de ce funeste accident, il ne put demeurer dans un lieu où il avait commis ce parricide involontaire. Il bâtit Mycènes, et en fit la capitale de ses états et le lieu de sa demeure. Huit de ses descendans lui succédèrent jusqu'à Penthile et Comètès, qui en furent chassés par les Héraclides. Ayant recouvré sa liberté, cette ville fut détruite par les Argiens l'an 468, et tout le pays leur fut soumis.

ROIS DE MYCÈNES.

Persée II,	1348	Tisamène,	1132
Sthénélus,	1337	Penthile et Comètès, derniers rois d'Argos,	1129
Eurysthée,	1329	*A cette époque, les Héraclides ou les descendans d'Hercule entrent au Péloponèse.*	
Atrée et Thyeste,	1291		
Agamemnon,	1226		
Egisthe,	1209		
Oreste, roi de Mycènes et d'Argos,	1202		

ATHÈNES.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. Mais ces deux grandes

républiques, contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce. Toujours ennemies par la contrariété de leurs intérêts, elles eurent néanmoins la même destinée, de passer sous le joug de ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers.

Athènes, capitale de l'Attique, fut le siége des sciences et le théâtre de la valeur. Cécrops vint de l'Egypte avec une colonie, soumit les peuples de ce pays, et fonda douze bourgs, dont il forma le royaume d'Athènes. Ce fut Thésée, l'un de ses successeurs, qui renferma ces douze bourgs dans une même enceinte, et n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie. Codrus, dix-septième roi, ayant consulté l'oracle sur les événemens de la guerre qui était entre les Athéniens et les Héraclides, apprit que le peuple dont le chef périrait serait victorieux. Cette réponse décida de ses jours et de la victoire des Athéniens; il s'exposa dans la mêlée, et y perdit la vie. Après sa mort, ses deux fils, Médon et Nélée, se disputèrent la couronne; mais les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, et ils s'érigèrent en république sous la conduite des archontes, dont le gouvernement d'abord était à vie. Le premier fut Médon, fils de Codrus; et le treizième et dernier, Alcméon. Les Athéniens s'apercevant que la souveraineté n'avait changé que de nom, fixèrent alors la dignité des archontes à dix ans. Le premier fut Charops, et le septième et dernier, Eryxias. Enfin, jaloux de leur liberté, ils rendirent cette charge annuelle. Ces changemens continuels excitèrent des factions; et Athènes, déchirée par de fréquentes dissentions, crut y mettre fin en se dépouillant de son autorité entre des mains sages et prudentes. Elle jeta les yeux sur Dracon, qui fit des lois si sévères, que l'on dit qu'elles avaient été écrites avec du sang : aussi n'eurent-elles lieu que tant qu'il vécut. Solon lui succéda. (*Voyez* Solon dans le Dictionnaire.) Il s'éleva dans Athènes des tyrans qui corrompirent tout le bien que ce législateur avait fait. Tels furent Pisistrate et ses fils Hipparque et Hippias. Mais celui-ci ayant été chassé, la démocratie fut rétablie. Les Lacédémoniens, vainqueurs dans la guerre du Péloponèse, prirent Athènes, et la firent gouverner par trente capitaines, appelés les *trente Tyrans;* Thrasybule, Athénien, en délivra sa patrie. Philippe de Macédoine, Alexandre le Grand son fils, et Cassandre, successeur de ce conquérant dans le royaume de Macédoine, donnèrent encore atteinte à la liberté d'Athènes; mais elle se rétablit bientôt après. Enfin cette ville ayant été prise par Sylla, les Athéniens plièrent sous le joug que les Romains imposèrent à tous les peuples. S'étant attachés à Antoine, ils furent faits tributaires par Auguste, et réduits en province romaine sous Vespasien.

ROIS D'ATHÈNES.

Cécrops I,	1582	Thésée,	1260
Cranaüs,	1532	Ménestée,	1230
Amphictyon,	1523	Démophoon,	1207
Ericthonius,	1513	Oxythès ou Xynthis;	1174
Pandion I,	1463	Aphydas,	1162
Erecthée,	1423	Thymoëtès ou Thymitès	1161
Cécrops II,	1373	Mélanthe,	1153
Pandion II,	1333	Codrus,	1116
Egée,	1308		

ARCHONTES PERPÉTUELS D'ATHÈNES.

Médon, Ier archonte,	1095	Archippe, IIIe,	1039
Achaste, IIe,	1075	Thersippe, IVe,	1020

Phorbas, Ve,	991	Léocratès,	717
Mégaclès, VIe,	916	Apsander,	707
Diognète, VIIe,	933	Eryxias,	697
Phéréclès, VIIIe,	893	*Anarchie de trois ans*,	687
Ariphron, IXe,	889		
Thespiée, Xe,	858	**ARCHONTES ANNUELS.**	
Agamestor, XIIe,	818	Ctéon fut le premier,	684
Æschyle, XIIe,	778	Dracon donne ses lois,	624
Alcméon, XIIIe,	756	Mort de Cylonitès,	600
ARCHONTES DE DIX ANS.		Solon donne ses lois,	594
Charops,	757	Pisistrate, tyran,	561
Æsimédès,	747		
Clidicus,	737		
Hippomènes,	727		

La liste des archontes d'Athènes étant trop longue et de peu d'usage, nous renvoyons les lecteurs curieux au premier volume des Tablettes de l'abbé Lenglet.

LACÉDÉMONE ou SPARTE.

On croit que Lélex vint dans la Laconie vers l'an 1516, qu'il se rendit maître du pays, et jeta les premiers fondemens de Lacédémone. Cette ville, qui s'éleva dans la suite à un très haut degré de puissance, fut d'abord gouvernée successivement par treize rois, descendans de Lélex, jusqu'à Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, qui régnaient ensemble, et qui furent dépossédés par les Héraclides 80 ans après la prise de Troie. Il se passa peu de choses considérables sous le règne de ces premiers rois, si ce n'est l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, et fille de Tyndare, roi de Lacédémone, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie. Proclès et Eurysthène, fils d'Aristodème, descendans d'Hercule, usurpèrent ensemble le royaume de Lacédémone. Depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement entre ces deux familles, dont l'une fut celle des Eurysthénides ou Egydési; l'autre, celle des Proclides ou Eurypontides. La première, qui fut la plus célèbre, eut trente et un rois; l'autre n'en eut que vingt-quatre. Après quoi cette ville supprima la royauté, et se gouverna absolument en forme de république. Dans la suite, Philopémen, préteur des Achéens, rasa les murailles de Sparte, et en fit un canton de la république des Achéens : république réduite, quelque temps après, en province romaine par le consul Mummius.

ROIS DE LACÉDÉMONE.

Lélex,	1516	Œbalus.	
Mylès.		Hippocoon.	
Eurotas.		Tyndare, père de Castor, de Pollux, d'Hélène et de Clytemnestre.	
Lacédémon.		Ménélas, mari d'Hélène.	
Amiclas.			
Argalus.		Oreste,	1189
Cynortas.		Tisamène et Penthile,	1132

NOUVEAUX ROIS DE LACÉDÉMONE, DE LA RACE D'HERCULE.

Aristodème. 1129

EURYSTHÉNIDES.		PROCLIDES.	
Eurysthène,	1125	Proclès, sous Euryphron,	1125
Agis I,		Pritanis,	1026
Echestrate,	1059	Eunomus,	987
Labotas,	1022	Polydectes,	908
Dorissus,	986	Lycurgue, tuteur de Charilas,	891
Agésilaüs,	957	Lycurgue voyage,	894

PROCLIDES.

Lycurgue fait ses lois,	884
Charilas,	873
Nicander,	809
Théopompus,	770
Zeuxidamus,	723
Anaxidamus,	690
Agasiclès ou Hégésiclès,	645
Ariston,	597
Démarate,	510
Léotychidas,	491
Archidamus I,	469
Agis II,	427
Agésilas,	400
Archidamus II,	388
Agis III, vaincu par Antipater,	355
Eurydamidas ou Eudamidas I,	326
Archidamus III,	295
Eudamidas II.	
Agis IV règne 4 ans : il est étranglé par les éphores,	244
Eurydamus,	240
Epiclidas.	
Lycurgue, tyran [1],	219
Machanidas, tyran, est tué par Philopémen,	206
Nabis est tué,	192
Les Romains rendent la liberté aux Lacédémoniens,	184

EURYSTHÉNIDES.

Archélaüs,	913
Téléclus,	853
Alcamènes,	813
Polydore,	776
Eurycrates I,	724
Anaxander,	687
Eurycrates II.	
Anaxandridès II,	597
Cléomènes I,	519
Léonidas I, tué aux Thermopyles,	480
Cléombrote I,	480
Pausanias, I	479
Plistarchus,	469
Elistonax,	466
Pausanias I,	408
Agésipolis I,	394
Cléombrote II,	380
Agésipolis II,	371
Cléomènes II,	370
Areus ou Arétas,	309
Acrotatus I,	265
Areus II,	264
Léonidas II est chassé,	257
Cléombrote III,	254
Léonidas II rappelé,	239
Cléomènes III,	238
Il fuit en Egypte,	222
Agésipolis III, peu de mois [1],	219

[1] La race d'Hercule finit à Lacédémone, 219 ans avant J.-C.

THÈBES.

Cadmus vint de Phénicie, et se rendit maître du pays appelé depuis Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins la forteresse Cadmée, à laquelle il donna son nom, et en fit le siége de sa puissance. Thèbes, sous ses rois, fut presque toujours en proie à des divisions intestines. Les malheurs de l'infortuné Laïus, l'un des successeurs de Cadmus, la plongèrent dans la désolation. Polynice, fruit de l'inceste d'OEdipe et de Jocaste, arma contre son frère Etéocle, roi de Thèbes, et fit alliance avec Adraste, roi d'Argos, son beau-père, et avec quelques autres. C'est cette guerre qu'on appelle l'*Entreprise des sept braves devant Thèbes*. Ils vinrent porter leurs armes jusqu'aux portes de Thèbes, mais sans pouvoir s'en rendre maîtres. Les épigones ou enfans des capitaines de cette armée, plus heureux, emportèrent Thèbes dix ans après. Xanthus, quatorzième roi, étant mort, les Thébains s'érigèrent en république. Ils jouirent ensuite très long-temps d'une paix profonde; ils augmentèrent peu à peu leur puissance. Long-temps après, ayant fait alliance avec les Lacédémoniens, ils donnèrent lieu à la première guerre du Péloponèse, qui dura vingt-sept ans, où toute la Grèce prit parti. Subjugués ensuite par Philippe, roi de Macédoine, dont ils avaient refusé l'alliance, ils se révoltèrent contre son fils Alexandre. Ce vainqueur de tant de peuples le fut aussi des Thébains; il prit leur ville, et la fit raser.

ROIS DE THÈBES.

Cadmus,	1519	Nictée et Labdamus.	
Nictée et Polydore,	1475	Nictée et Laïus,	1419

Lycus et Laïus I,	1415	Thersander,	1141
Amphion,	1395	Tisamènes,	2219
Laïus II,	1358	Damasicton.	
Créon,	1302	Ptolomæus.	
OEdipe,	1292	Xanthus.	
Etéocle,	1254	*Thèbes devient république.*	
Créon, tuteur de Ladamas,	1251		

CORINTHE.

Corinthe, ville autrefois très puissante, fut d'abord soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Ensuite Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et vingt-septième roi, fut détrôné par la race des Héraclides, qui laissa la couronne à ses descendans. Automénès étant mort, Corinthe s'érigea en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appelait *prytanis,* ou modérateur. Elle se maintint libre jusqu'à Cypsélus, qui gagna le peuple, se fit tyran, et transmit l'autorité à son fils Périandre. Six ans après, Corinthe recouvra sa liberté.

ROIS DE CORINTHE HÉRACLIDES.

Aletès,	1099	Agémon,	800
Ixion,	1061	Alexandre,	784
Aeglas,	1023	Télestès,	759
Prymnès,	986	Automénès,	747
Anonyme,	954	*Les* Prytanes, *magistrats annuels,*	746
Bacchis,	935	Cypsélus *se fait tyran de Corinthe,*	656
Agelastès,	900	Périandre, fils de Cypsélus,	585
Eudème,	870	Psammiticus,	582
Aristodème,	835	*Corinthe devient république,*	

MACÉDOINE.

Caranus, de la race des Héraclides, vint de Corinthe, et fonda le royaume de Macédoine, entre la mer Egée et la mer Adriatique. L'histoire des premiers rois de Macédoine est assez obscure; elle ne renferme que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces et les peuples voisins. Quoique indépendans, ils ne dédaignaient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Sparte, selon que leur intérèt le demandait. Tels furent les commencemens de ce royaume, qui devint sous Philippe l'arbitre de la Grèce, et qui, sous Alexandre, triompha de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, père de Philippe, dépouillé d'une partie de ses états par les Illyriens, eut recours aux Olynthiens. Il leur céda quelques terres voisines de leur ville, afin qu'ils l'aidassent à réparer ses pertes; mais ce furent les Thessaliens qui eurent la gloire de le rétablir. Il voulut pour lors rentrer en possession des terres qu'il avait cédées aux Olynthiens : ce fut un sujet de guerre. C'est dans cette circonstance qu'Amyntas fit alliance avec les Athéniens; mais il mourut peu de temps après, et laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et un fils naturel appelé Ptolémée.

Alexandre, comme l'aîné, succéda à son père. Il ne régna qu'un an, durant lequel il essuya une guerre cruelle contre les Illyriens. A sa mort, Pausanias, de la famille royale, profitant de la minorité des légitimes successeurs, s'empara de l'autorité. Mais les Athéniens, fidèles à l'alliance qu'ils avaient faite avec Amyntas, et prenant la Macédoine sous leur pro-

tection, chassèrent l'usurpateur, et rétablirent Perdiccas, qui cependant ne jouit pas long-temps de la paix. Ptolémée, son frère naturel, lui disputa la couronne. Ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Pélopidas, général thébain, qui prononça en faveur de Perdiccas, et emmena avec lui Philippe à Thèbes, où il demeura plusieurs années.

ROIS DE MACÉDOINE DESCENDUS DES HÉRACLIDES.

Caranus,	887	Alexandre Aïgus,	317
Cœnus,	779	Cassandre, usurpateur,	317
Thurimas,	767	Philippe,	298
Perdiccas I,	729	Antipater et Alexandre ensemble,	297
Argée,	678	Démétrius Poliorcètes,	294
Philippe I,	640	Pyrrhus,	287
Eropas,	602	Lysimaque,	286
Alcétas,	576	Arsinoé, veuve de Lysimaque,	282
Amyntas I,	547	Séleucus,	281
Alexandre I,	497	Ptolémée Céraunus,	280
Perdiccas II,	454	Méléagre,	
Archélaüs,	413	Antipater,	279
Amyntas II,	399	Sosthènes,	
Pausanias,	398	*Anarchie*,	277
Amyntas III,	397	Antigonus Gonathas,	276
Argée II, tyran,	392	Démétrius II,	243
Amyntas III, rétabli,	390	Antigonus Doton,	232
Alexandre II,	371	Philippe,	220
Ptolémée Alorites,	370	Persée,	179
Perdiccas III,	366	Persée vaincu par les Romains,	168
Philippe, fils d'Amyntas,	360	Andriscus,	149
Naissance d'Alexandre,	355		
Alexandre le Grand,	336	*La Macédoine est réduite en province par les Romains*,	148
Philippe Aridée,	324		

ITALIE.

Janus, premier roi d'Italie, civilisa les peuples de ce pays par sa prudence et sa vertu. Saturne ayant été chassé de ses états par Jupiter, et s'étant retiré en Italie, Janus l'associa au gouvernement. Après sa mort, il fut adoré comme un Dieu.

Enée ayant passé, dit-on, en Italie, épousa Lavinie, fille de Latinus, quatrième roi latin, et succéda à son beau-père, après avoir arraché le sceptre et la vie à Turnus, roi des Rutules. Ascagne, après la mort d'Enée son père, réunit ce royaume à celui d'Albe, qu'il avait fondée. Au reste, tout ce qui regarde l'origine du royaume des Latins est de la plus grande incertitude, et les faits que quelques auteurs nous ont transmis sont plus dignes de l'*Enéide* de Virgile que de l'histoire.

ROIS LATINS.

Janus,	1389	Latinus Sylvius,	109
Saturne,	1353	Alba Sylvius,	104
Picus ou Jupiter,	1320	Capetus ou Sylvius Atis,	100
Faunus ou Mercure,	1283	Capys,	97
Latinus,	1239	Calpetus,	94
Enée,	1204	Tiberinus,	93
Ascagne ou Iule,	1197	Agrippa,	92
Sylvius Posthumus,	1159	Alladius,	88
Æneas Sylvius,	1130	Aventinus,	86

Procas,	827	Numa Pompilius,	715
Numitor,	80●	Tullus Hostilius,	672
Amulius usurpe sur Numitor,	799	*Combat des Horaces et de Curiaces,*	669
Numitor rétabli par Romulus,	755	Ancus Martius,	640
Romulus fonde Rome et en devient le premier roi,	752	Tarquin l'Ancien,	616
Interrègne,	716	Servius Tullius,	578
		Tarquin le Superbe,	534

ROME, RÉPUBLIQUE.

Rome, sous les rois, reçut divers accroissemens. Ce fut Tarquin, surnommé le Superbe, qui fit construire les murailles de cette ville, en pierre : elles n'avaient été jusqu'alors qu'en terre. Ce prince orgueilleux était monté sur le trône par le meurtre de Servius Tullius son beau-père; son avarice, son insolence et sa cruauté l'en précipitèrent. La violence que son fils Sextus fit à Lucrèce, dame romaine, fut le signal de la liberté. Comme Tarquin était au siége d'Ardée, on le déclara déchu de la royauté. Rome s'érigea en république sous l'autorité de deux magistrats annuels appelés *consuls*. Cependant, dans les plus pressans besoins de la république, on nommait un général, sous le nom de dictateur, qui réunissait lui seul toute l'autorité. Les consuls avaient sous eux plusieurs sortes de magistrats, comme préteurs, tribuns, questeurs, édiles, censeurs, préfets, etc.

Cette révolution fut l'époque de la gloire de Rome. Elle s'avança par degrés à la monarchie universelle. L'Italie entière reçut sa loi; la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, la Grande-Bretagne, une partie même de l'Allemagne, furent ses conquêtes. Cette république avait pour bornes, au temps de Jules-César, l'Euphrate, le mont Taurus et l'Arménie au levant; l'Etholie au midi, le Danube au septentrion, et l'Océan au couchant. Presque tout l'univers connu du temps des derniers Romains leur était soumis. Leurs succès frappèrent tellement les peuples conquis, que les exploits des Scipion, des Sylla, des César, sont plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. L'empire romain, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province romaine, et une des pièces de ce vaste et fragile édifice.

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Tarquin est chassé de Rome, la royauté abolie, et l'on établit tous les ans deux consuls pour gouverner l'état. Les deux premiers sont Lucius Junius Brutus et Lucius Tarquinius Collatinus. La même année, les Romains font alliance avec les Carthaginois, 509

Guerre avec Porsenna,	508	Création des tribuns militaires,	444
Dictateur créé pour la première fois,	498	Création des censeurs,	443
On établit, pour la première fois, deux tribuns du peuple,	493	On commence à Rome à soudoyer les troupes,	406
Coriolan est obligé de sortir de Rome,	491	Prise de Rome par Brennus, général des Gaulois : elle est reprise presqu'en même temps par Furius Camillus,	390
Coriolan assiége Rome, et en 489 il en lève le siége. Il est tué,	488	Anarchie de 5 ans à Rome,	375
300 Fabiens tués par les Véiens,	477	Création du préteur,	367
Les Romains envoient à Athènes pour avoir les lois de Solon,	464	Consuls tirés du peuple pour la première fois,	366
Jeux séculaires célébrés pour la première fois,	459	Premières lois des Romains contre le luxe,	358
Ambassadeurs envoyés à Athènes pour obtenir les lois de Solon,	454	Guerre de 49 ans contre les Samnites,	343
Création des décemvirs,	451		

Manlius Torquatus fait couper la tête à son fils, quoique victorieux, pour avoir combattu contre ses ordres,	340	Persée est vaincu par Paul-Emile,	168
Les Romains passent sous le joug aux Fourches Caudines,	321	Troisième guerre punique,	149
Fabius Maximus, dictateur,	301	Troisième guerre de Macédoine,	148
Guerre contre Pyrrhus,	280	Corinthe et Carthage sont détruites,	146
Première guerre punique,	264	Guerre d'Achaïe; la Grèce soumise,	145
Attilius Régulus est fait prisonnier,	256	Guerre de Numance ou d'Espagne,	141
Asdrubal est vaincu par Métellus,	251	Mort du jeune Scipion,	129
Annibal prend Sagonte,	219	Carthage est rétablie, mort de Polybe,	123
Seconde guerre punique,	218	Guerre des Cimbres,	113
Les Romains défaits à Cannes par Annibal,	216	Guerre de Jugurtha,	111
Première guerre de Macédoine,	214	Toulouse pillée par les Romains,	106
Prise de Syracuse en Sicile, par Marcellus,	212	Guerre de Mithridate,	94
Annibal retourne en Afrique,	203	Guerre de Marius et de Sylla,	88
Scipion défait Annibal en Afrique,	202	Guerre de Sertorius,	77
Seconde guerre contre Philippe de Macédoine,	200	Guerre de Catilina,	63
Guerre contre Antiochus,	193	Premier triumvirat de César, etc.,	60
Mort de Scipion l'Africain, l'Ancien,	184	Pompée, seul consul,	52
Mort de Philopémen et d'Annibal,	183	Guerre civile de César et Pompée,	49
Guerre contre Persée, roi de Macédoine,	171	Pompée vaincu à Pharsale,	48
		Correction du calendrier romain,	45
		César dictateur perpétuel,	45
		Meurtre de César,	44
		Deuxième triumvirat d'Auguste, etc.,	43
		Brutus et Cassius battus à Philippes,	42
		Bataille d'Actium,	31

FASTES CONSULAIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE ROMAINE.

Les Romains, comme nous l'avons dit plus haut, donnaient à leurs premiers magistrats le nom de *consuls*. Le peuple, assemblé au champ de Mars, en élisait deux nouveaux tous les ans. Les consuls étaient chargés de conduire les armées; ils étaient les chefs du sénat, réglaient les affaires de la république. Les seuls patriciens, dans les premiers temps, pouvaient parvenir au consulat. Les plébéiens y eurent part dans la suite : ils firent même une loi par laquelle il devait y avoir un consul plébéien. Dans la suite on laissa la liberté de créer deux consuls plébéiens. Leur autorité était presque souveraine, tant que subsista le gouvernement républicain : elle diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laissèrent que les marques, et le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre justice aux particuliers. Leur magistrature commençait au 1er janvier et finissait avec l'année. Lorsqu'un consul mourait ou abdiquait dans le cours de l'année, on en élisait un autre, qui s'appelait *consul suffectus;* il n'était point mis dans les Fastes. Depuis Auguste, il y en eut une infinité qui ne jouissaient quelquefois de cette dignité qu'un mois ou même moins. Ceux qui étaient élus au 24 octobre, et qui n'avaient pas pris possession du consulat, s'appelaient *consules designati.* Les consuls appelés *consulaires*, étaient ordinairement envoyés pour gouverner les provinces consulaires, sans avoir jamais été consuls. Le nom de *consul* subsista jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité. L'empereur Justin voulut la rétablir; il se créa lui-même consul; mais ce rétablissement ne fut que passager.

La table chronologique des consuls qui suit est nécessaire, non-seulement pour l'histoire de la république romaine, mais même pour celle de l'empire et des lois impériales, ainsi que pour l'histoire de l'Eglise.

Ans de R.	Ans av. JC.	Consuls.
245	509	Lucius Junius Brutus ayant été tué dans un combat, on mit à sa place Sp. Lucretius Tricipitinus ; et celui-ci étant encore mort dans l'année, M. Horatius Pulvillus fut subrogé.
		L. Tarquinius Collatinus, Egerii filius. On l'oblige de se défaire de sa charge, et on met à sa place P. Valerius, lequel fut ensuite surnommé *Publicola*.
246	508	P. Valerius Publicola II,
		P. Lucretius Tricipitinus.
247	507	Publ. Valerius Publicola III,
		M. Horatius Pulvillus II.
248	506	Sp. Lartius (ou Largius) Flavus ou Rufus,
		P. Herminius Aquilinus.
249	505	M. Valerius Volesus,
		P. Posthumius Tubertus.
250	504	P. Valer. Publicola IV,
		P. Lucretius Tricipitinus II.
251	503	P. Posthumius Tubertus II,
		Agrippa Menenius Lanatus.
252	502	Opiter Virginius Tricostus,
		Sp. Cassius Vicellinus.
253	501	T. Posthumius Cominius Auruncus,
		T. Lartius Flavus, premier Dictateur.
254	500	M. Tullius Longus,
		Ser. Sulpitius Camerinus.
255	499	P. Veturius Geminus,
		T. Ebutius Elva.
256	498	T. Lartius Flavus II,
		Q. Clælius Siculus.
257	497	A. Sempronius Atratinus,
		M. Minucius Augurinus.
258	496	A. Posthumius Albus Regillensis est fait Dictateur.
		T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
259	495	Ap. Claudius Sabinus,
		P. Servilius Priscus.
260	494	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus,
		T. Veturius Geminius Cicurinus.
261	493	Sp. Cassius Viscellinus II,
		T. Posthumius Cominius Auruncus II.
262	492	T. Geganius Macerinus,
		P. Minucius Augurinus.
263	491	M. Minucius Augurinus II,
		A. Sempronius Atratinus II.
264	490	Q. Sulpitius Camerinus,
		Sp. Lartius Flavus II.
265	489	C. Julius Iulus,
		P. Pinarius Rufus Mamercinus.
266	488	Sp. Nautius Rutilus,
		Sext. Furius Fusus.
267	487	C. Aquilius Tuscus,
		T. Sicinius Sabinus.
268	486	Sp. Cassius Viscellinus III,
		Proculus Virginius Tricostus.
269	485	Q. Fabius Vibulanus,
		Ser. Cornelius Cossus Maluginensis.
270	484	L. Æmilius Mamercinus,
		Q. Fabius Vibulanus II.
271	483	M. Fabius Vibulanus,
		L. Valerius Publicola Potitus.
272	482	C. Julius Iulus,
		Q. Fabius Vibulanus III.
273	481	Cæso Fabius Vibulanus,
		Sp. Furius Fusus.
274	480	Cn. Manlius Cincinnatus,
		M. Fabius Vibulanus II,
275	479	Cæso Fabius Vibulanus II,
		A. Virginius Tricostus Rutilus.
276	478	L. Æmilius Mamercinus II,
		C. Servilius Structus Ahala,
		C. Cornelius Lentulus fut subrogé.
277	477	C. Horatius Pulvillus,
		T. Menenius Lanatus.
278	476	A. Virginius Tricostus Rutilus,
		C. Servilius Structus.
279	475	P. Valerius Publicola,
		C. Nautius Rufus.
280	474	L. Furius Medullinus Fusus,
		M. Manlius Vulso.
281	473	L. Æmil. Mamercinus III,
		P. Vopiscus Julius Iulus.
282	472	P. Pinarius Rufus Mamercinus,
		P. Furius Fusus.
283	471	Ap. Claudius Sabinus,
		T. Quintius Capitolinus Barbatus.
284	470	L. Valer. Publicola Potitus II,
		T. Æmil. Mamercinus IV.
285	469	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus,
		T. Numicius Priscus.
286	468	T. Quintius Capitolinus Barbatus II,
		Q. Servilius Priscus.
287	467	T. Æmil. Mamercinus II,
		Q. Fabius Vibulanus IV.
288	466	Sp. Posthumius Albus Regillensis,
		Q. Servilius Priscus II.
289	465	Q. Fabius Vibulanus V,
		T. Quintius Capitolinus Barbatus III.
290	464	A. Posthumius Albus Regillensis,
		Sp. Furius Medullinus Fusus.
291	463	P. Servilius Priscus,
		L. Ebutius Elva.
292	462	T. Lucretius Tricipitinus,
		T. Veturius Geminus Cicurinus.
293	461	P. Volumnius Amintinus Gallus,
		Ser. Sulpitius Camerinus.
294	460	P. Valerius Publicola II,
		D. Clodius Sabinus Regillensis.

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
295	459	Q. Fabius Vibulanus VI,
		L. Cornelius Maluginensis Cossus.
296	458	C. Nautius Rutilus,
		L. Minutius.
297	457	C. Horatius Pulvillus,
		Q. Minutius Augurinus.
298	456	M. Valerius Maximus,
		Sp. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
299	455	T. Romilius Rocus Vaticanus,
		C. Veturius Cicurinus.
300	454	Sp. Tarpeius Montanus Capitolinus,
		A. Æterius Pontinalis.
301	453	Sex. Quintilius Varus,
		P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
302	452	P. Cestius Capitolinus,
		C. Menenius Lanatus.
		Ils abdiquent et font place aux décemvirs.
		DÉCEMVIRS.
303	451	Ap. Claudius Crassinus,
		T. Genucius Augurinus,
		P. Cestius Capitolinus,
		P. Posthumius Albus Regillensis,
		Sex. Sulpitius Camerinus,
		A. Manlius Vulso,
		T. Romilius Rocus Vaticanus,
		C. Julius Iulus,
		T. Veturius Crassus Cicurinus,
		P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
		Ces décemvirs sont établis à Rome pour former les lois de la république romaine, après le retour des députés que l'on avait envoyés à Athènes pour y demander les lois que Solon avait autrefois données aux Athéniens. Jusque là les Romains n'avaient pas eu un corps de lois; celles qui leur avaient servi furent d'abord émanées de la volonté des rois, et ensuite des anciens usages; mais sur les lois de Solon se formèrent les LOIS DES DOUZE TABLES, *dont il ne nous reste que des fragmens, qui font voir la perte que la jurisprudence a faite dans ces lois.*
304	450	App. Claudius Crassinus,
		M. Cornelius Maluginensis,
		M. Sergius,
		L. Minutius,
		Q. Fabius Vibulanus,
		P. Poecelius,
		T. Antonius Merenda,
		K. Duillius,

ANS de R.	ANS av. JC.	DÉCEMVIRS.
304	449	Sp. Appius Cornicensis,
		M. Rabuleius.
305	449	Ap. Claudius Crassinus *et les autres décemvirs de l'année précédente retinrent, par la force, l'administration des affaires. L'abus qu'ils firent de leur autorité, surtout* Appius Claudius, *causa une émeute parmi le peuple, et l'on fut obligé de les supprimer, et de revenir à l'élection des consuls.*
		CONSULS.
		L. Valerius Publicola Potitus,
		M. Horatius Barbatus.
306	448	Lar. Herminius Aquilinus,
		T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
307	447	M. Geganius Macerinus,
		C. Julius Iulus.
308	446	T. Quinctius Capitolinus Barbatus IV,
		Agrippa Furius Fusus.
		Au lieu de ces deux consuls, Denys d'Halicarnasse, livre XI, met les deux suivans.
		M. Minutius,
		C. Quintius.
309	445	M. Genucius Augurinus,
		C. Curtius Philo.
		TRIBUNS MILITAIRES,
		Avec autorité de consuls, savoir :
310	444	A. Sempronius Atratinus,
		L. Attilius Longus, et
		T. Clœlius Siculus, qui abdiquent.
		L. Papirius Mugillanus, consul la même année avec
		L. Sempronius Atratinus.
311	443	M. Geganius Macerinus II,
		T. Quinctius Capitolinus Barbatus V.
312	442	M. Fabius Vibulanus,
		Posthumius Ebutius Elva Cornicensis.
313	441	C. Furius Pacilus Fusus,
		M. Papirius Crassus.
314	440	Proculus Geganius Macerinus,
		L. Menenius Lanatus.
315	439	T. Quinctius Capitolinus Barbatus VI,
		Agrippa Menenius Lanatus.
		Tribuns militaires, savoir :
316	438	Mam. Æmilius Macerinus,

ANS de R.	av. JC.	TRIBUNS MILITAIRES.
316	438	T. Quinctius Cincinnatus, L. Julius Iulus.
317	4 7	M. Geganius Mamercinus, L. Serg. Fidenas.
318	436	M. Cornelius Maluginensis, L. Papir. Crassus.
319	435	C. Julius Iulus, L. Virginius Tricostus.
320	434	C. Jul. Iulus II, L. Virginius Tricostus II.
		Trois tribuns militaires, savoir:
321	433	M. Fabius Vibulanus, M. Fossius Flaccinator, L. Sergius Fidenas.
		Trois tribuns militaires, savoir:
322	432	L. Pinarius Rufus Mamercinus, L. Furius Medullinus, Sp. Posthumius Albus Regillensis.
		CONSULS.
323	431	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Julius Manto.
324	430	C. Papirius Crassus, L. Julius Iulus.
325	429	L. Sergius Fidenas II, Hostius Lucretius Tricipitinus.
326	428	T. Quinctius Pennus Cincinnatus II, A. Cornelius Cossus.
327	427	C. Servilius Structus Ahala, L. Papir. Mugillanus II.
		TRIBUNS.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
328	426	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Furius Pacilus, M. Posthumius Albus Regillensis, A. Cornelius Cossus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
329	425	A. Sempronius Atratinus, L. Furius Medullinus, L. Quinct. Cincinnatus, L. Horatius Barbatus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
330	424	Ap. Claudius Crassus Regillensis. Sp. Nautius Rutilus, L. Sergius Fidenas, Sex. Julius Iulus.
331	423	C. Sempron. Atratinus, } Cons. Q. Fabius Vibulanus.

ANS de R.	av. JC.	TRIBUNS.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
332	422	M. Manlius Vulso Capitolinus, Q. Antonius Merenda, L. Papirius Mugilanus, L. Servilius Strictus.
333	421	T. Quinctius Capitolinus Barbatus, } Cons. Humerius Fabius Vibulanus. *Le P. Petau met, au lieu des Consuls précédens, quatre tribuns militaires, savoir:*
		Quatre tribuns militaires, savoir:
334	420	T. Quinctius Pennus Cincinnatus III, M. Manlius Vulso Capitolinus, L. Furius Medullinus III, A. Sempronius Atratinus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
335	419	Agrippa Menenius Lanatus, Sp. Nautius Rutilus, P. Lucretius Tricipitinus, C. Servilius Axilla II.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
336	418	M. Papirius Mugillanus, C. Servilius Axilla III, L. Sergius Fidenas, Q. Servilius Priscus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
337	417	P. Lucretius Tricipitinus, L. Servilius Structus, Agrippa Menenius Lanatus, Sp. Veterius Crassus Cicurinus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
338	416	A. Sempronius Atratinus, M. Papir. Mugillanus, Sp. Nautius Rutilus, Q. Fabius Vibulanus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
339	415	P. Cornelius Cossus, Quinctius Cincinnatus, C. Valerius Pennus Volusus, N. Fabius Vibulanus.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
340	414	Q. Fabius Vibulanus,

Ans de R.	Ans av. JC.	TRIBUNS.	
340	414	Cn. Cornelius Cossus,	
		P. Post. Albus Regillensis,	
		L. Valerius Potitus.	
341	413	M. Corn. Cossus,	
		L. Fur. Medullinus.	
342	412	Q. Fab. Ambustus,	
		C. Furius Pacilus.	
343	411	M. Papir. Mugillanus,	Consuls.
		C. Nautius Rutilus.	
344	410	M. Æmilius Mamercinus,	
		C. Valerius Potitus Volusus.	
345	409	Cn. Cornelius Cossus,	
		L. Furius Medullinus.	
		Trois tribuns militaires, savoir :	
346	408	C. Julius Iulus,	
		P. Cornelius Cossus,	
		C. Servilius Ahala.	
		Quatre tribuns militaires, savoir :	
347	407	C. Valerius Potitus Volusus,	
		C. Servilius Ahala,	
		N. Fabius Vibulanus,	
		L. Furius Medullinus,	
		Quatre tribuns militaires, savoir :	
348	406	P. Cornelius Rutilus Cossus,	
		L. Valerius Potitus,	
		Cn. Cornelius Cossus,	
		N. Fabius Ambustus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
349	405	B. Julius Iulus,	
		M. Æmilius Mamercinus,	
		T. Quinctius Capitolinus Barbatus,	
		L. Furius Medullinus,	
		T. Quinctius Cincinnatus,	
		A. Manlius Vulso Capitolinus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
350	404	P. Cornelius Maluginensis,	
		Sp. Nautius Rutilus,	
		Cn. Cornelius Cossus,	
		C. Valerius Potitus,	
		K. Fabius Ambustus,	
		M. Sergius Fidenas.	
		Huit tribuns militaires, savoir :	
351	403	M. Æmilius Mamercinus,	
		M Furius Fusus,	
		Appius Claud. Crassus,	
		L. Julius Iulus,	
		M. Quinctilius Varus,	
351	403	L. Valerius Potitus,	
		M. Furius Camillus,	
		M. Posthumius Albinus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
352	402	Q. Servilius Ahala,	
		Q. Sulpicius Camerinus,	
		Q. Servilius Priscus Fidenas,	
		A. Manlius Vulso,	
		L. Virginius Tricostus,	
		M. Sergius Fidenas.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
353	401	L. Valerius Potitus,	
		L. Julius Iulus,	
		M. Furius Camillus,	
		M. Æmilius Mamercinus,	
		Cn. Cornelius Cossus,	
		K. Fabius Ambustus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
354	400	P. Licinius Calvus,	
		P. Mælius Capitolinus,	
		P. Mænius,	
		Sp. Furius Medullinus,	
		L. Titinius,	
		L. Publilius Philo.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
355	399	C. Duillius,	
		L. Attilius Longus,	
		Cn. Genucius Aventinensis,	
		M. Pomponius,	
		Volero Publilius Philo,	
		M. Veturius Crassus Cicurinus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
356	398	L. Valerius Potitus,	
		L. Furius Medullinus,	
		M. Valerius Maximus,	
		M. Furius Camillus,	
		Q. Servilius Priscus,	
		Q. Sulpitius Camerinus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
357	397	L. Julius Iulus,	
		L. Furius Medullinus,	
		C. Sergius Fidenas,	
		A. Posthumius Albinus,	
		A. Manlius Vulso,	
		P. Cornélius Maluginensis.	

Ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.
		Six tribuns du peuple, savoir :
358	396	P. Licinius Calvus,
		L. Attilius Longus,
		P. Mælius Capitolinus,
		L. Titinius,
		P. Mænius,
		C. Genucius Aventinensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
359	395	P. Cornelius Cossus,
		P. Cornelius Scipio,
		M. Valerius Maximus,
		K. Fabius Ambustus,
		L. Furius Medullinus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas.
		Six tribuns militaires, savoir :
360	394	M. Furius Camillus,
		L. Furius Medullinus,
		C. Æmilius Mamercinus,
		Sp. Posthumus Albinus Regillensis,
		P. Cornelius Scipio,
		S. Valerius Publicola.
		CONSULS.
361	393	L. Lucretius Flavus,
		Ser. Sulpitius Camerinus,
362	392	L. Valerius Potitus,
		M. Manlius Capitolinus.
		TRIBUNS.
		Six tribuns militaires, savoir :
363	391	L. Lucretius Flavus,
		Ser. Sulpitius Camerinus,
		M. Æmilius Mamercinus,
		L. Furius Medullinus,
		Agrippa Furius Fusus,
		C. Æmilius Mamercinus.
		Six tribuns militaires, savoir :
364	390	Q. Fabius Ambustus,
		K. Fabius Ambustus,
		C. Fabius Ambustus,
		R. Sulpitius Longus,
		Q Servilius Priscus Fidenas,
		Servilius Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
365	389	L. Valerius Publicola,
		L. Virgilius Tricostus,
		P. Cornelius Cossus,
		A. Manlius Capitolinus,
		L. Æmilius Mamercinus,
		L. Posthumius Albinus Regillensis.

Ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.
		Six tribuns militaires, savoir :
366	388	T. Quinctius Cincinnatus,
		L. Servilius Priscus Fidenas,
		L. Julius Iulus,
		L. Aquilinus Corvus,
		L. Lucretius Tricipitinus,
		Ser. Sulpitius Rufus.
		Six tribuns militaires, savoir :
367	387	L. Papirius Cursor,
		C. Sergius Fidenas,
		L. Æmilius Mamercinus,
		L. Menenius Lanatus,
		L. Valerius Publicola,
		C. Cornelius Cossus.
		Six tribuns militaires, savoir :
368	386	L. Furius Camillus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas,
		L. Quinctius Cincinnatus,
		L. Horatius Pulvillus,
		P. Valerius Potitus Publicola,
		Ser. Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
369	385	A. Manlius Capitolinus,
		P. Cornelius Cossus,
		T. Quinctius Capitolinus,
		L. Quinctius Capitolinus,
		L. Papirius Cursor,
		C. Sergius Fidenas.
		Six tribuns militaires, savoir :
370	384	Ser. Cordelius Maluginensis,
		P. Valerius Potitus Publicola,
		M. Furius Camillus,
		Ser. Sulpitius Rufus,
		C. Papirius Crassus,
		T. Quinctius Cincinnatus.
		Six tribuns militaires, savoir :
371	383	L. Valerius Publicola,
		A. Manlius Capitolinus,
		Ser. Sulpitius Rufus,
		L. Lucretius Tricipitinus,
		L. Æmilius Mamercinus,
		M. Trebonius Flavus.
		Six tribuns militaires, savoir :
372	382	Sp. Papirius Crassus,
		L. Papirius Crassus,
		Ser. Cornelius Maluginensis,

Ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.
372	382	Q. Servilius Priscus Fidenas,
		Ser. Sulpitius Prætextatus,
		L. Æmilius Mamercinus.
		Six tribuns militaires, savoir :
373	381	M. Furius Camillus,
		A. Posthumius Albinus Regillensis,
		L. Posthumius Albinus Regillensis,
		L. Furius Medullinus,
		L. Lucretius Tricipitinus,
		M. Fabius Ambustus.
		Six tribuns militaires, savoir :
374	380	L. Valerius Publicola,
		P. Valerius Potitus Publicola,
		L. Menenius Lanatus,
		C. Sergius Fidenas,
		Sp. Papirius Cursor,
		Ser. Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
375	379	P. Manlius Capitolinus,
		C. Manlius Capitolinus,
		C. Julius Iulus,
		C. Sextilius,
		M. Albinius,
		L. Antistius.
		Six tribuns militaires, savoir :
376	378	Sp. Furius Medullinus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas,
		C. Licinius Calvus,
		P. Clelius Siculus,
		M. Horatius Pulvillus,
		L. Geganius Macerinus.
		Six tribuns militaires, savoir :
377	377	L. Æmilius Mamercinus,
		Ser. Sulpitius Prætextatus,
		P. Valerius Potitus-Publicola,
		L. Quinctius Cincinnatus,
		C. Veterius Crassus Cicurinus,
		C. Quinctius Cincinnatus.
378	376	*Anarchie à Rome, sans consuls ni tribuns.*
379	375	
380	374	
381	373	
382	372	
		Cependant, suivant quelques auteurs, ces mêmes années sont remplies par des consuls ; mais nous suivons ici les marbres du Capitole.
		Six tribuns militaires, savoir :
383	371	F. Lurius Medullinus,

Ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.
383	371	P. Valerius Potitus Publicola,
		V. Manlius Capitolinus,
		Ser. Sulpitius Prætextatus,
		C. Valerius Potitus,
		Ser. Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
384	370	Q. Servilius Priscus Fidenas,
		M. Cornelius Maluginensis,
		C. Veterius Crassus Cicurinus,
		Q. Quinctius Cincinnatus,
		A. Cornelius Cossus,
		M. Fabius Ambustus.
		Six tribuns militaires, savoir :
385	369	L. Qu nctius Capitolinus,
		Sp. Servilius Structus,
		Serv. Cornelius Maluginensis,
		L. Papirius Crassus,
		Serv. Sulpitius Prætextatus,
		L. Veterius Crassus Cicurinus.
386	368	Camillus DICTATEUR, sans consul ni tribun.
		Six tribuns militaires, savoir :
387	367	A. Cornelius Cossus,
		L. Veterius Crassus Cicurinus,
		M. Cornelius Maluginensis,
		P. Galerius Potitus Publicola,
		M. Geganius Macerinus,
		P. Manlius Capitolinus,
		M. Fur. Camillus, âgé de 80 ans, est créé DICTATEUR.
		CONSULS.
388	366	L. Æmilius Macerinus, est patricien.
		L. Sextius Sextius Lateranus, est plébéien.
389	365	L. Genucius Aventinensis,
		Q. Servilius Ahala.
390	364	C. Sulpitius Peticus,
		C. Licinius Calvus.
391	363	L. Æmilius Mamercinus,
		Cn. Genucius Aventinensis.
392	362	Q. Servilius Ahala II,
		L. Genucius Aventinensis II.
393	361	C. Licinius Calvus,
		F. Sulpitius Peticus II.
394	360	M. Fabius Ambustus,
		C. Petilius Libo Visolus.
395	359	M. Popilius Lænas,
		Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus.
396	358	C. Fabius Ambustus,

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
396	358	C. Plautinus Proculus.
397	357	M. Marcinus Rutilus,
		Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus II.
398	356	M. Fabius Ambustus II,
		M. Popilius Lænas II.
399	355	C. Sulpitius Peticus III,
		L. Valerius Publicola II.
400	354	M. Fabius Ambustus III,
		T. Quintius Pennus Capitolinus.
401	353	C. Sulpitius Peticus IV,
		M. Valer. Poplicola III.
402	352	Pub. Valerius Poplicola IV,
		C. Martius Rutilus.
403	351	C. Sulpitius Peticus V,
		T. Quintius Pennus Cincinnatus.
404	350	M. Popilius Lænas III,
		L. Cornelius Scipio.
405	349	L. Furius Camillus,
		Ap. Claudius Crassus,
406	348	M. Popilius Lænas IV,
		M. Valerius Corvus.
407	347	C. Clautius Hypsæus,
		T. Manlius Imperiosus Torquatus.
408	346	M. Valerius Corvus,
		C. Petilius Libo Visolus.
409	345	M. Fabius Dorso,
		Ser. Sulp. Camerinus.
410	344	C. Martius Rutilus,
		T. Manlius Imperiosus Torquatus.
411	343	M. Valerius Corvus,
		A. Corn. Cossus Arvina,
412	342	C. Martius Rutilus,
		Q. Servilius Ahala.
413	341	C. Plautinus Hypsæus,
		L. Æmilius Mamercinus.
414	340	T. Manlius Imperiosus Torquatus,
		P. Decius Mus.
415	339	T. Æmilius Mamercinus,
		Q. Publilius Philo.
416	338	Lucius Furius Camillus,
		C. Mœnius.
417	337	C. Sulpitius Longus,
		P. Ælius Pætus.
418	336	L. Papirius Crassus,
		Cæso Duillius.
419	335	M. Valerius Corvus,
		M. Attilius Regulus.
420	334	T. Veturius Calvinus,
		Sp. Posthumius Albinus.
421	333	D. Papirius Cursor,
		C. Petilius Libo Visolus.
422	332	A. Cornelius Cossus Arvina II,
		Cn. Domitius Calvinus.
423	331	M. Claudius Marcellus,
		C. Valerius Potitus Flaccus.
424	330	L. Papirius Crassus,
		L. Plautius Venno.
425	329	L. Æmilius Mamercinus Privernas II

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
425	329	C. Plautius Decianus.
426	328	C. Plautius Proculus,
		P. Cornelius Scapula.
427	327	L. Cornelius Lentulus,
		Q. Publius Philo II.
428	326	C. Petilius Libo Visolus,
		L. Papirius Mugillanus.
429	325	L. Furius Camillus II,
		D. Junius Brutus Scæva.
430	324	L. Papirius Cursor (*dictateur*).
431	323	L. Sulpitius Longus,
		Q. Aulius Serretanus.
432	322	Q. Fabius Maximus Rullianus,
		L. Fulvius Corvus.
433	321	T. Veterius Calvinus II,
		Sp. Posthum. Albinus II.
434	320	L. Papirius Cursor II,
		Q. Publius Philo III.
435	319	L. Papirius Cursor III,
		Q. Æmilius (ou Aulius) Serretanus.
436	318	L. Plautius Venno,
		M. Fossius Flaccinator.
437	317	Q. Æmilius Barbula,
		C. Junius Bubulcus Brutus.
438	316	Sp. Nautius Rutilus,
		M. Popilius Lænas.
439	315	C. Papirius Cursor IV,
		Q. Publius Philo IV.
440	314	M. Pœtilius Libo,
		C. Sulpitius Longus.
441	313	L. Sulpitius Cursor V,
		Junius Bubulcus Brutus II.
442	312	M. Valerius Maximus,
		P. Decius Mus.
443	311	C. Junius Bubulcus Brutus II.
		Q. Æmilius Barbula II.
444	310	Q. Fabius Maximus Rullianus II,
		C. Marcius Rutilus.
445	309	L. Papirius Cursor (*dictateur*).
446	308	P. Decius Mus II,
		Q. Fabius Maximus Rullianus III.
447	307	Ap, Claudius Cæcus,
		L. Volumnius Flamma Violens.
448	306	Q. Marcius Tremulus,
		P. Cornelius Arvina.
449	305	Posthumius Megellus,
		T. Minucius Augurinus, auquel fut substitué
		M. Fulvius Corvus Pætinus.
450	304	P. Sempronius Sophus,
		P. Sulpitius Saverrio.
451	303	Ser. Cornelius Lentulus,
		C. Genutius Aventinensis.
452	302	M. Pivius Dexter,
		M. Æmilius Paulus.
		Point de consuls à Rome, mais deux dictateurs, savoir :
453	301	Q. Fabius Rullianus,

ANS de R.	av. JC.	CONSULS.
453	301	M. Valerius Corvus.
454	300	Q. Apuleius Pansa ,
		M. Valerius Corvus.
455	299	M. Fulvius Perinus.
		T. Manlius Torquatus, auquel fut substitué
		M. Valerius Corvus.
456	298	L. Cornelius Scipio ;
		Cn. Fulvius Contumalus ,
457	297	Q. Fabius Maximus Rullianus IV,
		P. Decius Mus III.
458	296	Ap. Claudius Cæcus II,
		L. Volumnius Flamma Violens.
459	295	Q. Fabius Maximus Rullianus V,
		P. Decius Mus IV.
460	294	L. Posthumius Megellus,
		M. Attilius Regulus.
461	293	L. Papirius Cursor,
		Sp. Carvilius Maximus.
462	292	Q. Fabius Maximus Gurges ,
		D. Junius Brutus Scæva.
463	291	L. Posthum. Megellus III,
		C. Junius Brutus Bubulcus.
464	290	P. Cornelius Rufinus,
		M. Curius Dentatus.
465	289	M. Valerius Maximus Corvinus,
		Q. Cædicius Noctua.
466	288	Q. Martius Tremulus,
		P. Cornelius Arvina.
467	287	M. Claudius Marcellus,
		Sp. Nautius Rutilus.
468	286	M. Valerius Maximus Potitus,
		C. Ælius Pœtus.
469	285	C. Claudius Canina ,
		M. Æmilius Lepidus ou Barbula.
470	284	C. Servilius Tucca ,
		L. Cæcilius Metellus ou Denter.
471	283	P. Cornelius Dolabella Maximus,
		Cn. Domitius Calvinus.
472	282	C. Fabricius Luscinus,
		Q. Æmilius Papus.
473	281	L. Æmilius Barbula ,
		Q. Marcius Philippus.
474	.80	P. Valerius Lævinus,
		T. Coruncianus Nepos.
475	279	P. Sulpicius Savetrio ,
		P. Decius Mus.
476	278	Q. Fabr. Luscinus II,
		Q. Æmilius Papus II.
477	277	P. Cornelius Rufinus II,
		C. Junius Brutus Bubulcus II.
478	276	C. Fabius Maximus Gurges II ,
		C. Cenucius Clepsina.
479	275	M. Curius Dentatus II ,
		L. Cornelius Lentulus Caudinus.
480	274	M. Curius Dentatus III,
		Ser. Cornelius Merenda.
481	273	C. Fab. Dorso Licinus ,
		C. Claudius Canina II.
482	272	L. Papirius Cursor II ,
		Sp. Carv. Maximus II.
483	271	C. Quinctilius Claudus ,
		L. Genucius Clepsina.
484	270	C. Genucius Clepsina II,
		Cn. Cornelius Blasio.
485	269	Q. Ogulinus Gallus ,
		C. Fabius Pictor.
486	268	P. Sempronius Sophus ,
		Ap. Claudius Crassus.
487	267	M. Attilius Regulus ,
		L. Julius Libo.
488	266	M. Fabius Pictor ,
		D. Junius Pera.
489	265	Q. Fabius Maximus Gurges III,
		L. Mamilius Vitulus.
490	264	Ap. Claudius Caudex,
		M. Fulvius Flaccus.
491	263	M. Valerius Maximus Messala ,
		M. Otacilius Crassus.
462	262	L. Posthumius Megellus ,
		Q. Mamilius Vitulus.
493	261	L. Valerius Flaccus,
		T. Otacilius Crassus.
494	260	Cn. Cornelius Scipio Asina ,
		C. Duillius Nepos.
495	259	L. Cornelius Scipio,
		C. Aquilius Florus.
496	258	A. Attilius Calatinus ,
		C. Sulpitius Paterculus.
497	257	C. Attilius Regulus Serranus,
		Cn. Cornelius Blasio.
498	257	A. Manl. Vulso Longus ,
		Q. Cædicius ;
		Fut subrogé en sa place ,
		M. Attilus Regulus.
499	255	Ser. Fulvius Pætinus Nobilior,
		M. Æmilius Paulus.
500	254	Cn. Cornelius Scipio Asina II ,
		A. Attilius Calatinus.
501	253	Cn. Servilius Cæpio ,
		C. Sempronius Blesus.
502	252	C. Aurelius Cotta.
		P. Servilius Geminus.
503	251	L. Cœcilius Metellus II,
		C. Furius Pacilus.
504	250	C. Attilius Regulus II,
		L. Manlius Vulso.
505	249	P. Claudius Pulcher ,
		L. Junius Pullus.
506	248	C. Aurelius Cotta,
		P. Servilius Geminus II.
507	247	L. Cæcilius Metellus ,
		M. Fabius Buteo.
508	246	M. Otacilius Crassus,
		M. Fabius Licinius.
509	245	M. Fabius Puteo ,

ANS. de R.	ANS. av. JC.	CONSULS.
509	245	C. Attilius Balbus.
510	244	A. Manlius Torquatus Atticus,
		C. Sempr. Blesus II.
511	243	C. Fundanius Fundulus,
		C. Sulpitius Gallus.
512	242	C. Lutatius Catulus,
		A. Posthumius Albinus.
513	241	A. Manlius Torquatus Atticus,
		Q. Lutatius Cerco.
514	240	C. Claudius Centho,
		M. Sempronius Tuditanus.
515	239	C. Mamilius Turinus,
		Q. Valerius Falto.
516	238	T. Sempronius Gracchus,
		P. Valerius Falto.
517	237	L. Cornelius Lentulus Caudinus,
		Q. Fulvius Flaccus.
518	236	P. Cornelius Lentulus Caudinus,
		C. Licinius Varus.
519	235	T. Manlius Torquatus,
		C. Attilius Bulbus II.
520	234	L. Posthumius Albinus,
		Sp. Carvilius Maximus.
521	233	Q. Fabius Maximus Verrucosus,
		M. Pomponius Matho.
522	232	M. Æmilius Lepidus,
		M. Poblicius Malleolus.
523	231	M. Pomponius Matho II,
		C. Papirius Maso.
524	232	M. Æmilius Barbula,
		M. Junius Pera.
525	229	L. Posthumius Albinus,
		Cn. Fulv. Centumalus.
526	228	Spur. Carvillius Maximus II,
		Q. Fabius Maximus Verrucosus II.
527	227	P. Valerius Flaccus,
		M. Attilius Regulus.
528	226	M. Valerius Messala,
		L. Apullius Fullo.
529	225	L. Æmilius Papus,
		C. Attilius Regulus.
530	224	Q. Fluvius Flaccus,
		T. Manl. Torquatus II.
531	223	C. Flaminius Nepos,
		P. Furius Philus.
532	222	Cn. Corn. Scipio Calvinus,
		M. Claudius Marcellus.
533	221	P. Corn. Scipio Asina,
		M. Minucius Rufus.
534	220	L. Veturius Philo,
		C. Lutatius Catulus.
535	219	M. Livius Salinator,
		L. Æmilius Paulus.
536	218	P. Cornelius Scipio,
		T. Sempronius Longus.
537	217	Cn. Servilius Geminus,
		C. Flaminius Nepos II;

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
		On substitue à ce dernier,
538	216	M. Attilius Regulus II.
		C. Terentius Varro,
539	215	L. Æmilius Paulus II.
		L. Posthumius Albinus
		T. Sempronius Gracchus;
		Et en la place de Posthumius,
		M. Claudius Marcellus;
		On lui substitue
		Q. Fabius Maximus Verrucosus III.
540	214	Q. Fabius Macimus Verrucosus IV,
		M Claud. Marcellus III.
541	213	Q. Fab. Maximus. Q. Fil.
		T. Sempronius Gracchus II.
542	212	Q. Fulvius Flaccus II,
		Ap. Claudius Pulcher.
543	211	P. Sulp. Galba Maximus,
		C. Fulvius Centumalus.
544	210	M. Valerius Lævinus II,
		M. Claudius Marcellus IV.
545	209	Q. Fabius Maximus Verrucosus V,
		Q. Fulvius Flaccus III.
546	208	M. Claudius Marcellus,
		T. Quinctius Crispinus.
547	207	C. Claudius Nero.
		M. Livius Salinator.
548	206	Q. Cæcilius Metellus,
		C. Veturius Philo.
549	205	P. Cornelius Scipio,
		P. Licinius Crassus.
550	204	M. Cornelius Cethegus,
		P. Sempronius Tuditanus.
551	203	Cn. Servilius Cœpio,
		C. Servilius Geminus.
552	202	T. Claudius Nero,
		M. Servilius Pulex Geminus.
553	201	Cn. Cornelius Lentulus,
		P. Ælius Pœtus.
554	200	P. Sulp. Galba Maximus II,
		C. Aurelius Cotta.
555	199	L. Cornelius Lentulus,
		C. Villius Topulus.
556	198	T. Quinctius Flaminius,
		Sex. Ælius Pœtus Catus.
557	197	C. Cornelius Cethegus,
		Q. Minutius Rufus.
558	196	L. Furius Purpureo,
		M. Claudius Marcellus.
559	195	M. Porcius Cato,
		L. Valerius Flaccus.
560	194	P. Cornelius Scipio Africanus,
		T. Sempronius Longus.
561	193	L. Cornelius Merula,

Ans de R.	Ans av. JC.	CONSULS.
561	193	Q. Minutius Thermus.
562	192	L. Quintius Flaminius,
		Cn. Domitius Ahenobarbus.
563	191	M. Acilius Glabrio,
		P. Cornelius Scipio Nasica.
564	190	L. Cornelius Scipio,
		C. Lælius Nepos.
565	189	Cn. Manlius Vulso,
		M. Fulvius Nobilior.
566	188	C. Livius Salinator,
		M. Valerius Messala.
567	187	M. Æmilius Lepidus,
		C. F. Flaminius Nepos.
568	186	Sp. Posthumius Albinus,
		Q. Marcius Philippus
569	185	Ap. Claudius Pulcher,
		M. Sempronius Tuditanus.
570	184	P. Claudius Pulcher.
		L. Porcius Licinius.
571	183	Q. Fabius Labeo,
		M. Claudius Marcellus.
572	182	L. Æmilius Paulus,
		M. Bæbius Tamphilus.
573	181	P. Cornelius Cethegus.
		M. Bæbius Tamphilus.
574	180	Ap. Posthumius Albinus,
		C. Calpurnius Piso;
		On substitue à ce dernier
		Q. Fulvius Flaccus.
575	179	L. Manl. Acidin. Fulvianus,
		Q. Fulvius Flaccus.
576	178	M. Junius Brutus,
		A. Manlius Vulso.
577	177	C. Claudius Pulcher,
		T. Sempronius Gracchus.
578	176	Cn. Cornelius Scipio Hispalus;
		On lui substitue
		C. Valerius Lævinus,
		Q. Petilius Spurinus.
579	175	P. Mutius Scævola,
		M. Æmilius Lepidus II.
580	174	Sp. Posthumius Albinus,
		Q. Mutius Scævola,
581	173	L. Posthumius Albinus,
		M. Popilius Lænas.
582	172	C. Popilius Lænas,
		P. Ælius Ligus.
		Ces deux derniers consuls sont tirés du peuple pour la première fois.
583	171	P. Licinius Crassus,
		C. Cassius Longinus.
584	170	H. Hostilius Mancinus,
584	170	A. Attilius Serranus.
585	169	Q. Marcius Philippus II,
		C. Servilius Cæpio.
586	168	L. Æmilius Paulus,
		T. Licinius Crassus.
587	167	Q. Ælius Pœtus,
		M. Junius Pennus.
588	166	C. Sulpitius Gallus,
		M. Claudius Marcellus.
589	165	T. Manlius Torquatus,
		Cn. Octavius Nepos.
590	164	A. Manlius Torquatus,
		Q. Cassius Longinus.
591	163	T. Sempronius Gracchus II,
		M. Juventius Phalna.
592	162	P. Cornelius Scipio Nasica,
		C. Marcius Figulus.
593	161	M. Valerius Messala,
		C. Fanius Strabo.
594	160	L. Anicius Gallus,
		M. Cornelius Cethegus.
595	159	Cn. Corn. Dolabella,
		M. Fulvius Nobilior.
596	158	M. Æmilius Lepidus,
		C. Popilius Lænas.
597	157	Sex. Julius Cæsar,
		L. Aurelius Orestes.
598	156	L. Cornelius Lentulus Lupus,
		C. Marcius Figulus II.
599	155	P. Cornelius Scipio Nasica,
		M. Claudius Marcellus II.
600	154	Q. Opirius Nepos,
		L. Posthumius Albinus.
		On substitue à ce dernier
		M. Acilius Glabrio.
601	153	Q. Fulvius Nobilior,
		T. Annius Luscus.
602	152	M. Claudius Marcellus III,
		L. Valerius Flaccus.
603	151	L. Licinius Lucullus,
		A. Posthumius Albinus.
604	150	L. Quinctius Flaminius,
		M. Acilius Balbus.
605	149	L. Marcinus Censorinus,
		M. Manilius Nepos.
606	148	Sp. Posthumius Albinus,
		L. Calpurnius Piso Cæsonius.
607	147	P. Cornelius Scipio Africanus Æmilianus,
		C. Livius Mamilianus Drusus.
608	146	Cn. Corn. Lentulus,
		L. Mummius Achaïcus.
609	145	Q. Fab. Maximus Æmilianus,
		L. Hostilius Mancinus.
610	144	Ser. Sulpitius Galba,
		L. Aurelius Cotta.
611	143	Appius Claudius Pulcher,

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
611	143	Q. Cæcilius Metellus Macedonicus.
612	142	L. Cæcilius Metellus Calvus,
		Q. Fabius Maximus Servilianus.
613	141	Q. Servilius Nepos,
		Q. Pompeius Nepos.
614	140	C. Lælius Sapiens,
		Q. Servilius Cæpio.
615	139	C. Calpurnius Piso,
		M. Pompilius Lænas.
616	138	P. Cornelius Scipio Nasica Serapio,
		D. Junius Brutus Callaicus.
617	137	M. Æmilius Lepidus Porcina,
		C. Hostilius Mancinus.
618	136	P. Furius Philus,
		Sex. Attilius Serranus.
619	135	Ser. Fulvius Flaccus,
		Q. Calpurnius Piso.
620	134	P. Corn. Scipio Africanus Æmilianus II,
		C. Fulvius Flaccus.
621	133	P. Minucius Scævola,
		L. Calpurnius Piso.
622	132	P. Popilius Lænas,
		P. Rupillus Nepos.
623	131	P. Licinius Crassus Mucianus,
		L. Valerius Flaccus.
624	130	C. Claudius Pulcher,
		M. Perpenna.
625	129	C. Sempronius Tuditanus,
		M. Aquilius Nepos,
626	128	Cn. Octavius Nepos,
		T. Annius Luscus Rufus.
627	127	C. Cassius Longinus,
		L. Cornelius Cinna.
628	126	M. Æmilius Lepidus,
		L. Aurelius Orestes.
629	125	M. Plautius Hipseus,
		M. Fulvius Flaccus.
630	124	C. Cassius Longinus,
		C. Sextius Calvinus.
631	123	Q. Cæcilius Metellus Balearius,
		T. Quintius Flamininus.
632	122	Cn. Domitius Ahenobarbus,
		C. Fannius Strabo.
633	121	L. Opimius Nepos,
		Q. Fabius Maximus Allobrogicus.
634	120	P. Manilius Nepos.
		C. Papirius Carbo.
635	119	L. Cæcilius Metel. Dalmaticus,
		L. Aurelius Cotta.
636	118	M. Porcius Cato,
		L. Marcius Rex.
637	117	Q. Cæcilius Metellus,
		Q. Mutius Scævola.
638	116	C. Licinius Geta,
		Q. Fab. Maximus Eburnus.
639	111	M. Æmilius Scaurus,
		M. Cæcilius Metellus.
640	114	M. Acilius Balbus,
		C. Porcius Cato.
641	113	P. Cæcilius Metellus Caparius,
		Cn. Papirius Carbo.
642	112	M. Livius Drusus,
		L. Calpurnius Piso.
643	111	P. Cornelius Scipio Nasica,
		L. Calpurnius Piso Bestia.
644	110	M. Minucius Rufus,
		Sp. Posthumius Albinus.
645	109	Q. Cæcilius Metellus Numidicus,
		M. Junius Silanus.
646	108	Ser. Sulpitius Galba,
		Quintus Hortensius Nepos,
		Auquel on substitue
		M. Aurelius Scaurus.
647	107	L. Cassius Longinus,
		Auquel on substitue
		M. Æmilius Scaurus II,
		C. Marius Nepos.
648	106	M. Attilius Serranus,
		Q. Servilius Cæpio.
649	105	P. Rutilius Rufus,
		Cn. Marlius Maximus.
650	104	C. Marius Nepos II,
		C. Flavius Fimbria.
651	103	C. Marius Nepos III,
		L. Aurelius Orestes.
652	102	C. Marius Nepos IV,
		Q. Lutatius Catulus.
653	101	C. Marius Nepos V,
		Manil. Aquillius Nepos.
654	100	C. Marius Nepos VI,
		M. Valerius Flaccus.
655	99	M. Antonius Nepos,
		A. Posthumius Albinus.
656	98	Q. Cæcilius Metellus Nepos,
		T. Didius Nepos,
657	97	C. Corn. Lentulus,
		P. Licinius Crassus.
658	96	Cn. Domitius Ahenobarbus,
		C. Cassius Longinus.
659	95	L. Licinius Crassus,
		Q. Mutius Scævola.
660	94	C. Cælius Caldus,
		L. Domitius Ahenorbarbus.
661	93	M. Valerius Flaccus,
		M. Herennius Nepos.
662	92	C. Claudius Pulcher,
		M. Perpenna Nepos.
663	91	L. Marcius Philippus,
		Sex. Jolius Cæsar.
664	90	Sex. M. Junius Cæsar,
		P. Rutilius Rufus.
665	89	Cn. Pompeius Strabo,
		L. Porcius Cato.

Ans de R.	Ans av. JC.	CONSULS.
666	88	L. Cornelius Sulla Felix,
		Q. Pompeius Rufus.
667	87	Cn. Octavius,
		L. Cornelius Cinna;
		On lui substitue
		L. Cornelius Merula.
668	86	L. Cornelius Cinna II,
		C. Manrius VII;
		On lui substitue
		L. Valerius Flaccus.
696	85	L. Cornelius Cinna III,
		Cn. Papirius Carbo.
670	84	Cn. Papirius Carbo II,
		L. Cornelius Cinna IV.
671	83	L. Corn. Scipio Asiaticus,
		Cn. Junius Norbanus.
672	82	C. Marius,
		Cn. Papirius Carbo III.
673	81	M. Tullius Decula,
		Cn. Corn. Dolabella.
674	80	L. Corn. Sulla Felix II,
		Q. Cæcil Metellus Pius.
675	79	P. Serv. Vatia Isauricus,
		Ap. Claudius Pulcher.
676	78	M. Æmilius Lepidus,
		Q. Lutatius Catulus.
677	77	D. Jun. Brutus Lepidus,
		M. Æmilius Livianus.
678	76	Cn. Octavius,
		M. Scribonius Curio.
679	75	L. Octavius;
		C, Aurelius Cotta.
680	74	L. Licinius Lucullus,
		M. Aurelius Cotta.
681	73	M. Terentius Varro Lucullus
		C. Cassius Varus.
682	72	L. Gellius Poplicola,
		Cn. Cornelius Lentulus Claudianus.
683	71	C. Aufidius Orestes,
		P. Cornelius Lentulus Sura.
684	70	M. Licinus Crassus,
		Cn. Pompeius Magnus.
685	69	Q. Hortensius,
		Q. Cæcilius Metellus Creticus.
686	68	L. Cæcilius Metellus,
		Q. marcius Rex.
687	67	C. Calpurnius Piso,
		M. Acitius Glabrio.
688	66	M. Æmilius Lepidus,
		L. Volcatius Tullus.
689	65	L. Aurelius Cotta,
		L. Manlius Torquatus.
690	64	L. Julius Cæsar,
		L. Marcius Figulus.
691	63	M. Tullius Cicero,.

Ans de R.	Ans av. JC	CONSULS.
691	63	D. Antonius Nepos.
692	62	D. Junius Silanus,
		L. Licinius Murena.
693	61	M. Puppius Piso,
		M. Valerius Messala Niger.
694	60	L. Afranius Nepos,
		Q. Cæcilius Metellus Celer.
695	59	C. Julius Cæsar,
		M. Calpurnius Bibulus.
696	58	L. Calpurnius Piso Cæsonius,
		A. Gabinius Nepos.
697	57	P. Cornelius Centulûs Spinther,
		Q. Cæcilius Metellus Nepos.
698	56	Cn. Cornel. Lentul. Marcellinus,
		L. Marcius Philippus.
699	55	Cn. Pompeius Magnus II,
		M. Licinius Crassus II.
700	54	L. Domirius Ahenobarbus,
		Ap. Claudius Pulcher.
701	53	Cn. Domitius Calvinus,
		M. Valerius Messala.
702	52	Cn. Pompeius Magnus III, seul;
		Au bout de 7 mois il s'associe
		C. Cæcilius Metellus Scipio.
703	51	Ser. Sulpitius Rufus,
		M. Claudius Marcellus.
704	50	M. Æmilius Paulus,
		C. Claudius Marcellus.
705	49	C. Claudius Marcellus II,
		L. Cornelius Lentulus Crus.
706	48	C. Julius Cæsar I (*dictateur*).
		P. Servilius Vatia Isauricus,
		Quintus Fusius Calenus,
		Publius Vatinius.
707	47	C. Julius Cæsar II (*dictateur*).
		M. Antonius, magister equitum.
708	46	C. Julius Cæsar, III, *consul et dictateur*.
709	45	M. Æmilius Lepidus.
		C. Julius Cæsar IV, *dictateur et seul consul*.
		M. Lepidus, magister equitum.
		Consuls pour trois mois.
		Q. Fabius Maximus,
		C. Trebonius.
		Au premier, mort subitement, fut substitué
		Caninius Rebilus.
710	44	C. Julius Cæsar V, *dictateur et consul*.
		M. Antonius, consul et magister equitum.

Ans de R.	av. JC.	Consuls.
		César nomme pour consul à sa place,
		M. Æmilius Lepidus.
711	43	L. Vibius Pansa,
		A. Hirtius.
712	42	L. Minucius Plancus.
		M. Æmilius Lepidus II.
713	41	L. Antonius,
		P. Servilius Vatia Isauricus.
714	40	Cn. Domitius Calvinus II,
		Cn. Asinius Pollio;
		On leur substitue
		L. Cornelius Balbus,
		P. Caninius Crassus.
715	39	L. Marcius Censorinus,
		C. Calvisius Sabinus.
716	38	Ap. Claudius Pulcher,
		C. Norbanus Flaccus;
		On leur substitue
		C. Octavianus Cæsar I,
		Q. Pedius.
		Commencement du triumvirat d'Octave, de Marc-Antoine et de Lepidus.
		Autres consuls substitués.
		C. Carrinas,
		Publ. Ventidius.
717	37	M. Vipsanius Agrippa,
		L. Caninius Gallus.
718	36	L. Gellius Poplicola,
		M. Cocceius Nerva.
719	35	L. Cornificius,
		Sext. Pompeius.
720	34	M. Antonius Nepos,
		L. Scribonius Libo.
721	33	C. Cæsar Octavianus II,
		L. Volcatius Tullus.
722	32	Cn. Domitius Ahenobarbus,
		C. Sesius.
723	31	C. Cæsar Octavianus III,
		M. Valerius Messala Corvinus.
724	30	C. Cæsar Octavianus IV,
		M. Licinius Crassus;
		On substitue à ce dernier,
		Caius Antistius, *puis*
		Marcus Tullius, *ensuite*
		Lucius Sænius.
725	29	C. Cæsar Octavianus V,
		Sex. Apuleius;

Ans de R.	av. JC.	Consuls.
		On substitue à ce dernier,
		Potitus Valerius Messala.
726	28	C. Cæsar Octavianus VI,
		M. Vipsanius Agrippa II.
727	27	C. Cæsar Octavianus Augustus VII,
		M. Vipsanius Agrippa III.
728	26	C. Cæsar Octavianus Augustus VIII,
		T. Statilius Taurus.
729	25	C. Cæsar Octavianus Augustus IX,
		M. Junius Silanus.
730	24	C. Cæsar Octavianus Augustus X,
		C Norbanus Flaccus.
731	23	C. Cæsar Octavianus Augustus XI,
		Aulus Terentius Varro.
		Auguste abdique le consulat, et nomme en sa place
		P. Sectius,
		C. Calpurnius Piso.
732	22	M. Claudius Marcellus Æserninus,
		L. Arruntius Nepos.
733	21	M. Lollius,
		Q. Æmilius Lepidus.
734	20	M. Apuleius Nepos,
		P. Silius Nerva.
735	19	C. Sentius Saturninus,
		Q. Lucretius Vespillo.
736	18	P. Cornelius Lentulus,
		Cn. Cornelius Lentulus.
737	17	C. Furnius,
		C. Julius Silanus.
338	16	L. Domitius Ahenobarbus,
		P. Cornelius Scipio.
739	15	M. Lucius Drusus Libo,
		L. Calpurnius Piso.
740	14	Cn. Cornelius Lentulus,
		M. Licinius Crassus.
541	13	Tiberius Claudius Nero,
		F. Quintilius Varus.
542	12	M. Valerius Messala,
		P. Sulpitius Quirinus;
		A Valerius Messala on substitue
		Caius Valgius, *puis*
		Caius Caninius Rebilus.
743	11	Q. Ælius Tubero,
		Paulus Fabius Maximus.
744	10	Julius Antonius Africanus,
		Q. Fabius Maximus.
745	9	Nero Claudius Drusus,
		L. Quinctius Crispinus.
746	8	C. Asinius Gallus,
		C. Marcius Censorinus.
747	7	Tiberius Claudius Nero,
		Cl. Calpurnius Piso.
748	6	C. Antistius Vetus,

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
748	6	Decimus Lælius Balbus.
749	5	Caïus Cæsar Octavianus Augustus XII,
		L. Cornelius Sylla.
750	4	C. Calvisius Sabinus,
		L. Passianus Rufus.
751	3	Cn. Cornelius Lentulus,
		M. Valerius Messalinus.
752	2	Caïus Cæsar Octavianus Augustus XIII,
		M. Plautius Silvanus;
		A ce dernier on substitue
		C. Caninius Gallus.
753	1	Cossus Cornelius Lentulus,
		P. Calpurnius Piso.
	dep JC.	(ÈRE CHRÉTIENNE).
754	1	Caïus Julius Cæsar.
		L. Æmilius Paulus.
755	2	P. Alfinius ou Afranius Varus,
		P. Vinucius Nepos.
756	3	L. Ælius Lamia,
		M. Servilius Geminus.
757	4	Sex. Ælius Catus,
		C. Sentius Saturninus.
758	5	Cn. Cornelius Cinna,
		L. Valerius Messala.
759	6	M. Æmilius Lepidus,
		L. Aruntius Nepos.
760	7	Q. Cæcilius Metellus Creticus,
		A. Licinius Nerva.
761	8	M. Furius Camillus,
		Sex. Nonnius Quinctilianus.
762	9	Q. Sulpitius Camerinus,
		C. Poppæus Sabinus;
		On leur substitue
		M. Papius Mutilus,
		Q. Poppæus Secundus.
763	10	P. Cornelius Dolabella,
		C. Julius Silanus.
764	11	M. Æmilius Lepidus,
		T. Statilius Taurus.
765	12	T. Germanicus Cæsar,
		C. Fonteius Capito;
		A ce dernier on substitue
		Caïus Vitellius Varro.
766	13	C. Silius Nepos,
		L. Munacius Plancus.
767	14	Sex. Pompeius,
		Sex. Apuleius.
768	15	Drusus Cæsar,
		C. Norbanus Flaccus,
769	16	T. Statilius Sisenna Taurus,
		L. Scribonius Libo;

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		Fut subrogé à l'un des deux
		Julius Pomponius Græcinus.
770	17	C. Cæcilius Rufus,
		L. Pomponius Flaccus.
771	18	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus II,
		Germanicus Cæsar II.
772	19	N. Julius Silanus,
		L. Norbanus Flaccus.
773	20	M. Valerius Messala,
		M. Aurelius Cotta.
774	21	Claudius Tiberius Nero,
		Drusus Cæsar II.
775	22	Decimus Haterius Agrippa,
		C. Sulpitius Galba.
776	23	C. Asinius Pollio,
		C. Antistius Vetus.
777	24	Servilius Cornelius Cethegus,
		L. Vitellius Varro.
778	25	Cossus Cornelius Lentulus Isauricus,
		M. Asinius Agrippa.
779	26	C. Calvisius Sabinus,
		Cn. Cornelius Lentulus Cossus Getulicus.
780	27	L. Calpurnius Piso,
		M. Licinius Crassus.
781	28	Ap. Junius Silanus,
		P. Silius Nerva.
782	29	C. Rubellius Geminus,
		C. Fusius Geminus.
783	30	M. Vinucius Nepos,
		C. Cassius Longinus.
784	31	Cl. Tiber. Nero Cæsar Augustus,
		L. Ælius Sejanus;
		Furent subrogés successivement,
		C. Memmius Regulus,
		Faustus Cornelius Sylla,
		Sextidius Catulinus,
		L. Fulcinius Tiro,
		L. Pomponius Secundus.
785	32	C. Domitius Ahenobarbus,
		A. Vitellius;
		Fut subrogé
		M. Furius Camillus.
786	33	Ser. Sulpitius Galba,
		L. Cornelius Sulla;
		Furent subrogés
		L. Salvius Otho,
		Vibius Marsus.
787	34	L. Vitellius Nepos,
		Paulus Fabius Persicus.

Ans de R.	dep JC.	CONSULS.
788	35	C. Cestius Gallus,
		M. Servilius Geminus.
789	36	Sext. Papinius Gallianus,
		Q. Plautius Plautianus.
790	37	Cn. Acerronius Proculus,
		C. Pontius Nigrinus.
791	38	M. Aquilius Julianus,
		P. Nonius Asprenas.
792	39	C. Cæsar Caligula II,
		L. Apronius.
793	40	Caïus Caligula Cæsar III,
		L. Gellius Poplicola.
794	41	C. Caligula Cæsar IV,
		Cneïus Sentius Saturninus.
795	42	Claudius Imperator II,
		Licinius Largus.
796	43	Claudius Imperator III,
		L. Vitellius.
797	44	C. Quinctius Crispinus,
		T. Statilius Taurus.
798	45	M. Vinitius Quartinus,
		M. Statilius Corvinus.
799	46	C. Valerius Asiaticus II,
		M. Valerius Messala.
800	47	Claudius Cæsar IV,
		L. Vitellius.
801	48	A. Vitellius,
		L. Vipsanius Poplicola.
802	49	C. Pompeius Longinus Gallus,
		Q. Veranius Lætus.
803	50	C. Antistius Vetus,
		M. Suillius Rufus Nervilianus.
804	51	Claudius Cæsar V,
		Ser. Cornelius Scipio Orfitus.
805	52	P. Cornelius Sulla Faustus,
		L. Salvius Otho.
807	53	D. Junius Silanus,
		Q. Hatirius Antoninus.
808	54	Q. Asinius Marcellus,
		M. Acilius Aviola.
809	55	Claudius Nero Cæsar,
		L. Antistius Vetus.
210	56	Q. Volusius Saturninus,
		P. Cornelius Scipio.
811	57	Claudius Nero Cæsar II,
		L. Calpurnius Piso.
812	58	Claudius Nero Cæsar III,
		Valerius Messala.
813	59	C. Vipsanius Poplicola,
		L. Fonteius Capito.
814	60	Claudius Nero Cæsar IV,
		Cossus Cornelius Lentulus.
815	61	C. Cæsonius Pœtus,
		C. Petronius Sabinus.
816	62	P. Marius Celsus,
		L. Asinius Gallus.
817	63	L. Memmius Regulus,
		Paul. Virgilius Rufus.
818	64	C. Lecanius Bassus,
818	64	M. Licinius Crassus.
819	65	P. Silius Nerva,
		C. Julius Atticus Vestinus.
820	66	D. Suetonius Paulinus,
		L. Pontius Telesinus.
821	67	L. Fonteius Capito,
		C. Julius Rufus.
822	68	C. Silius Italicus,
		M. Galerius Trachalus.
823	69	C. Sulpit. Galba Cæsar,
		T. Vicinius Crispinianus.
824	70	T. Fl. Vespasianus Cæsar II,
		T. Vespasianus.
825	71	T. Fl. Vespasianus Cæsar III,
		M. Cocceius Nerva.
826	72	T. Fl. Vespasianus Cæsar IV,
		T. Vespasianus Cæsar II.
826	73	T. Fl. Domitianus II,
		M. Valerius Messalinus.
827	74	T. Fl. Vespasianus Cæsar V,
		T. Vespasianus Cæsar III;
		On lui substitue
		T. Fl. Domitianus III.
828	75	Fl. Vespasianus Cæsar VI
		T. Vespasianus Cæsar IV,
		On lui substitue
		T. Fl. Domitianus IV.
829	76	T. Fl. Vespasianus Cæsar VII,
		T. Vespasianus Cæsar V,
		On lui substitue
		Fl. Domitianus V.
830	77	Flav. Vespasianus Cæsar VIII,
		T. Vespasianus Cæsar VI;
		On lui substitue
		Fl. Domitianus VI.
831	78	L. Cæsonius Commodus Verus,
		C. Cornelius Priscus.
832	79	Fl. Vespasianus Aug. IX,
		T. Vespasianus Cæsar VII.
833	80	T. Vespasianus Augustus VIII,
		Fl. Domitianus VII.
834	81	M. Plautius Sylvanus,
		M. Asinius Pollio Verrucosus.
835	82	Fl. Domitianus VIII,
		T. Flavius Sabinus.
836	83	Fl. Domitianus Aug. IX,
		T. Virginius Rufus.
837	84	Fl. Domitianus Aug. X,
		Ap. Junius Sabinus.
838	85	Fl. Domitius Aug. XI,
		T. Aurelius Fulvius.

Ans de R.	Ans av. JC.	CONSULS.
839	86	Fl. Domitianus Aug. XII, Sern. Corn. Dolabella.
840	87	Fl. Domitianus Aug. XIII, A. Volusius Saturninus.
841	88	Fl. Domitianus Aug. XIV, L. Minutius Rufus.
842	89	T. Aurelius Fulvius, A. Sempronius Atratinus.
843	90	Fl. Domitianus Aug. XV, M. Cocceius Nerva II.
844	91	Mr Ulpius Trajanus, M. Acilius Glabrio.
845	92	Fl. Domitianus Aug. XVI, A. Volusius Saturninus.
846	93	Sex. Pompeius Collega, Cornelius Priscus.
847	94	L. Nonius Asprenas Torquatus, M. Aricius Clemens.
848	95	Fl. Domitianus Aug. XVII, T. Flavius Clemens.
849	96	C. Fulvius Valens, C. Antistius Vetus.
850	97	Cocceius Nerva III, T. Virginius Rufus.
851	98	Cocceius Nerva Augustus IV, Ulpius Trajanus II.
852	99	C. Socius Senecio II, A. Cornelius Balma.
853	100	Ulp. Trajanus Aug. III, M. Corn. Fronto III.
854	101	Ulp. Trajanus Aug. IV, Sex. Articulæus Prætus.
855	102	C. Socius Senecius III, L. Licinius Sura.
856	103	Ulp. Trajanus Aug. V, L. Appius Maximus.
857	104	Suranus II, P. Neratius Marcellus.
858	105	T. Julius Candidus, A. Julius Quadratus.
859	106	C Socius Senecio IV, L. Tutius Cerealis.
860	107	C. Socius Senecio V, L. Licinius Sura IV.
861	108	Ap. Annius Trebonius, M. Attilius Bradua.
862	109	A. Cornelius Palma, C. Calvisius Tullus.
863	110	Claudius Crispinus, Solenus Orfitus.
864	111	C. Calpurnius Piso, M Vettius Bolanus.
865	112	Ulp. Trajanus Aug. VI, C. Julius Africanus I.
866	113	L. Publius Celsus II, C. Claudius Crispinus.
867	114	Q. Ninnius Hasta, P. Manlius Vopiscus.
868	115	M. Valerius Messala,
868	115	C. Pompilius Carus Pedo.
869	116	Æmilius Ælianus, L. Antistius Vetus.
870	117	Quinctius Niger, T. Vipsanius Apronianus.
871	118	Ælius Adrianus Aug., Tib. Claudius Fuscus Salinator.
872	119	Ælius Adrianus Aug. II, Q. Junius Rusticus,
873	120	L. Catilius Severus, T. Aurelius Fulvus.
874	121	M. Annius Verus II, L. Augur.
875	122	M. Acilius Aviola, C. Cornelius Pansa,
876	123	Q. Arrius Pætinus, C. Veranius Apronianus.
877	124	M. Acilius Glabrio, C. Bellitius Torquatus.
878	125	P. Corn. Asiaticus II, Q. Vettius Aquilinus.
879	126	M. Lollius Pedius Verus, Q. Junius Lepidus Bibulus.
880	127	Gallicanus, Titianus.
881	128	L. Nonius Asprenas Torquatus, M. Annius Libo.
882	129	P. Juventius Celsus II, M. Annius Libo II.
883	130	Q. Fabius Catulinus, Q. Julius Balbus.
884	131	Sp. Octavius Pontianus, M. Antonius Rufinus.
885	132	Serius Augurinus, Arius Severianus.
886	133	Hiberus, Sisenna.
887	134	C. Julius Servilius, C. Vibius Juven. Verus.
888	135	Pompeianus Lupercus, L. Junius Atticus Acilianus.
889	136	L. Cejonius Commodus, Sex. Vetulenus Civica Pompeianus.
890	137	L. Ælius Cæsar Verus II, P. Cælius Balbinus Nibullius Pius.
891	138	Sulpitius Camerinus, Quinctius Niger Balbus.
892	139	Antonius Aug. Pius II, Bruttius Præsens.
893	140	Antonius Aug. Pius III, M. Aurelius Cæsar.
894	141	M. Peduceus Priscinus, T. Hæmius Severus.
895	142	L. Cuspius Rufinus, L. Statius Quadratus.
896	143	T. Bellitus Torquatus, T. Claudius Atticus Herodes.
897	144	Lollianus Avitus, C. Gavius Maximus.

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
898	145	Antoninus Pius Aug. IV,
		M. Aurelius Cæsar II.
899	146	Sex. Erutius Clarus II,
		Cn. Claudius Severus.
900	147	M. Valerius Largus,
		M. Valerius Messalinus.
901	148	L. Bellicius Torquatus II,
		M. Salvius Julianus Vetus.
902	149	Serg. Cornelius Scipio Orfitus,
		Q. Nonius Priscus,
903	150	Romulus Gallicanus,
		Antistius Vetus.
904	151	Sex. Quintilius Gorgianus Candianus,
		Sex. Quintilius Maximus.
905	152	M. V. Acilius Glabrio,
		M. Valerius Verianus Homullus.
906	153	C. Bruttius Præsens II,
		M. Antonius Rufinus.
907	154	L. Ælius Aurelius Junius Commodus,
		T. Sextilius Lateranus.
908	155	C. Julius Severus,
		M. Rufinus Sabinianus.
909	156	M. Cejonius Silvanus,
		C. Serius Augurinus.
910	157	Barbatus ou Barbarus,
		Regulus.
911	158	Q. Flavius Tertullus,
		Claudius Sacerdos.
912	159	Plautius Quinctillus,
		Statius Priscus.
913	160	T. Clodius Vibius Varus,
		Ap. Ann. Attilius Bradua.
914	161	M. Aurelius Antoninus Cæsar III,
		L. Ælius Aurelius Verus Cæsar II.
915	162	Q. Junius Rusticus,
		C. Vettius Aquilinus.
916	163	L. Papirius Ælianus,
		Junius Pastor.
917	164	M. Julius Pompeius Macrinus,
		L. Cornelius Juventius Celsus.
918	165	L. Arrius Pudens,
		M. Gavius Orfitus.
919	166	C. Servilius Pudens,
		L. Fusidius Pollio.
920	167	L. Aurelius Verus III,
		T. Nimidius Quadratus.
921	168	T. Junius Montanus,
		L. Vettius Paulus.
922	169	Q. Socius Priscus,
		P. Cælius Apollinaris.
923	170	M. Cornelius Cethegus,
		C. Erucius Clarus.
924	171	L. Septimus Severus II,
		L. Alfidius Herennianus.
925	172	Claudius Maximus,
		Cornelius Scipio Orfitus.
926	173	M. Aurelius Severus II,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
926	173	T. Claudius Pompeianus.
927	174	Gallus,
		Flaccus.
928	175	Calpurnius Piso,
		M. Salvius Julianus.
929	176	E. Vitrasius Pollio II,
		M. Flavius Aper II.
930	177	L. Aurelius Commodus Augustus,
		Plautius Quinctillus.
931	178	Julianus Vettius Rufus,
		Gravius Orfitus.
932	179	L. Aurelius Commodus Augustus II,
		T. Annius Aurelius Verus;
		et au 1er juillet ou leur substitue,
		P. Helvius Pertinax,
		M. Didius Severus Julianus.
933	180	L. Fulvius Bruttius Præsens II,
		S. Quintilius Condianus.
934	181	L. Aurelius Commodus Augustus III,
		L. Antistius Burrhus.
935	182	C. Petronius Mamertinus,
		Corn. Trebellius Rufus.
636	183	L. Aurelius Commodus Augustus IV,
		M. Aufidius Victorinus.
937	184	L. Eggius Marcellus.
		Cn. Papirius Ælianus.
938	185	Priarius Maternus.
		M. Attilius Bradua.
939	186	L. Aurelius Commodus Augustus V,
		M. Acilius Glabrio II.
940	187	Clodius Crispinus,
		Papirius Ælianus.
641	188	C. Allius Fuscianus II,
		Duillius Silanus II.
942	189	Junius Silanus,
		Q. Servilius Silanus.
		On leur substitue
		Severus,
		Vitellius.
943	190	L. Aurelius Commodus Augustus VI,
		M. Petronus Septimianus,
		Cassius Apronianus,
944	191	M. Attilius Metilius Bradua,
945	192	L. Aurelius Commodus Augustus VII,
		P. Helvius Pertinax.
946	193	Q. Socius Falco,
		C. Julius Erucius Clarus.
		On leur substitue au 1er mars,
		Fl. Claudius Sulpicianus,
		Fabius Cilo Septimianus;

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		et au 1er juillet,
		Ælius et Probus.
947	194	L. Septimius Severus II,
		Clod. Albinus Cæsar II.
948	195	Q. Flavius Scopula Tertullus,
		Tincius Flavius Clemens.
949	196	Cn. Domitius Dexter II,
		L. Valerius Messala Priscus.
950	197	App. Claudius Lateranus,
		M. Morius Rufinus.
951	198	T. Aturius Saturninus,
		C. Annius Trebonius Gallus.
952	199	P. Corn. Anulinus II,
		M. Aufidius Fronto.
953	200	C. Claudius Severus,
		C. Aufidius Victorinus.
954	201	L. Annius Fabianus,
		M. Nonius Mucianus.
955	202	L. Septimius Severus Augustus III,
		M. Aurelius Antoninus Aug.
956	203	P. Septimius Geta Cæsar,
		L. Fulvius Plautianus II.
957	204	L. Fabius Septimianus Cilo I,
		M. Flavius Libo.
958	205	M. Aurelius Antoninus Augustus II,
		P. Septimius Geta Cæsar.
959	206	M. Nummius Annius Albinus,
		Fulvius Æmilianus.
960	07	M. Flavius Aper,
		Q. Allius Maximus.
961	208	M. Aurelius Antonius Augustus III.
		P. Septimius Geta Cæsar II.
962	209	T. Claudianus Civica Pompeianus,
		Lollianus Avitus.
963	210	Man. Acilius Faustinus,
		C. Cæsonius Macer Triarinus Rufinus.
964	211	Q. Elpidius Rufus Lollianus Gentianus,
		Pomponius Bassus.
965	212	C. Julius Asper
		P. Asper; ou
		C. Julius Asper II,
		C. Julius Asper.
966	213	M. Aurelius Antonius Augustus IV,
		D. Cæcilius Balbinus II.
		Furent subrogés
		M. Antonius Gordianus,
		Helvius Pertinax.
967	214	Silius Messala,
		Q. Aquilius Sabinus.
968	215	Æmilius Lætus II,
		Anicius Cerealis.
969	216	C. Atius Sabinus II,
		Sex. Cornelius Anullinus.
970	217	C. Bruttius Præsens,
		T. Messius Extricatus.

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		Furent subrogés
		Macrinus Augustus,
		Diadumenianus Cæsar.
971	218	Antonius Augustus,
		Q. M. Coclatinus Adventus II.
972	219	M. Aurelius Antonius Augustus I,
		Licinius Sacerdos II.
973	220	M. Aurelius Antonius Augustus II.
		M. Aurelius Eutychianus Comazon.
974	221	Annius Gratus Sabinianus,
		Claudius Seleucus.
975	222	M. Aurelius Antoninus Augustus IV,
		M. Aurelius Severus Alexander Cæsar.
976	223	L. Marius Maximus,
		L. Roscius Ælianus.
977	224	Claudius Julianus II,
		Claudius Crispinius.
978	225	M. Mætius Fuscus, ou Rufus, ou Priscus et Priscianus,
		L. Turpillius Dexter.
979	226	M. Aurelius Severus Alexander Aug. II,
		C. Marcellus Quinctilius II.
980	227	L. Cæcilius Balbinus,
		Max. Æmilius Æmilianus, ou Mummius Albinus.
981	228	T. Manilius Modestus ou Vettius Modestus,
		Sergius Calpurnius Probus.
982	229	M. Aurelius Severus Alexander Aug. III,
		Cassius Dio III;
		à ce dernier on substitue
		M. Antoninus Gordianus.
983	230	L. Calpurn. Virius Agricola,
		Sex. Catius Clementinus.
984	231	M. Aurelius Claudius Civica Pompeianus,
		Pelignianus, ou Pelignus, ou Felicianus,
985	232	P. Julius Lupus,
		Maximus.
986	233	Maximus II,
		Ovinius Paternus.
987	234	Maximus III,
		C. Cælius Urbanus, ou Maximus, ou Urinatius Urbanus.
988	235	L. Catilius Severus,
		L. Ragonius Urinatius Quintianus.
999	236	C. Julius Maximus Augustus.
		C. Julius Africanus.
990	237	P. Titius Perpetuus,
		L. Ovinius Rusticus Cornelianus,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
		Au 1er mai furent mis
		Julianus Silanus,
		Enn. Messius Gallicanus;
		à ce dernier on subrogea
		L. Septimius Valerianus;
		et au mois de juillet,
		T. Claudius Julianus,
		Celsus Ælianus.
991	238	M Ulpius ou Pius Crinitus,
		Proculus Pontianus.
992	239	M. Antoninus Gordianus Augustus,
		M. Acillus Aviola,
993	240	Vettius Balbinus II,
		Venustus.
994	241	M. Antoninus Gordianus Augustus. II,
		Tit. Claud. Civica Pompeianus II,
995	242	C. Vettius Aufidius Atticus,
		C. Asinius Prætextatus.
995	243	C. Julius (ou Julianus) Arrianus
		Æmilius Papus.
997	244	Perepinus,
		A. Fulvius Æmilianus.
998	245	M. Julius Philippus Augustus,
		T. Fabius Junius Titianus.
999	246	Bruttius Præsens,
		Nummius Albinus II.
1000	247	M. Julius Philippus Augustus II,
		M. Julius Philippus Cæsar.
1001	248	M. Julius Philippus Augustus III,
		M. Julius Philippus Cæsar II.
1002	249	M. Fulvius Æmilianus II,
		Junius (ou Vettius) Aquilinus.
1003	250	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. II,
		Annius Maxim. Gratus.
1004	251	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. III,
		Q. Herennius Hetrusus Messius Decius Cæsar.
1005	252	C Vibius Trebonianus August. II,
		C. Vibius Volusianus Cæsar.
1006	253	C. Vibius Volusianus Augustus II,
		M. Valerius Maximus.
1007	254	P. Licinius Valerianus Augustus II,
		M. Valerius Maximus.
1008	255	P. Licinius Valerianus Augustus III,
		P. Licinius Gallienus Augustus II.
1009	256	M. Valerius Maximus II,
		M. Acilius Glabrio.
		Ont été subrogés
		Antonius,
		Gallus.
1010	257	P. Licinius Valerianus Augustus IV,
		P. Licinius Gallienus Augustus III,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
		Furent subrogés au 1er juillet,
		M. Ulpius Crinitus II,
		L. Domitius Aurelianus.
1011	258	M. Aurelius Memmius Tuscus,
		Pomponius Bassus.
1012	259	Fulvius Æmilianus,
		Pomponius Bassus II.
1013	260	L. Corn. Sæcularis II,
		Junius Donatus.
1014	261	P. Licinius Gallienus Augustus IV,
		L. Petronius Taurus Volusianus.
1015	262	P. Licinius Gallienus Augustus V,
		Ap. Pompeius Faustinus.
1016	263	M. Nummius Albinus II,
		Maximus Dexter.
1017	264	P. Licinius Gallienus Augustus VI,
		Annius (ou Amulius) Saturninus.
1018	265	P. Licinius Valerianus Cæsar II,
		L. Cæsonius Macer Lucillus (ou Lucianus ou Lucinius) Rufianus.
1019	266	P. Lucinius Gallienus August. VII,
		Sabinillus.
1020	267	Ovinius Paternus,
		Arcesilaus.
1021	268	Ovinius Paternus II,
		Marianus.
1022	269	M. Aurelius Claudius Augustu
		Paternus.
1023	270	Flavius Antiochianus.
		Furius Orfitus.
1024	271	L. Domitius Valerius Aurelianus Aug. II,
		M. Cejonius Virius Bassus II, ou Pomponius Bassus.
1025	272	Quietus,
		Voldumianus.
		Fut subrogé au 1er juillet,
		Q. Falson ou Nao Falconius ou Nicomac.
		M. Claudius Tacitus,
1026	273	M. Mœius Furius Placidianus.
1027	274	L. Valerius Domitius Aurelianus Aug. III,
		C. Julius Capitolinus.
1028	275	L. Valer. Domitius Aurelianus Au IV,
		T. Nonius (ou Avonius) Marcellinus;
		on lui substitua au 1er février,
		M. Aurelianus Gordianus,
		et au 1e juillet,
		Vettius Cornificius Gordianus.
1029	276	M. Claudius Tacitus Augustus II,
		Fulvius Æmilianus;

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		lui fut substitué au 1er février,
		Ælius Corpianus.
1030	277	M. Aurel. Valer. Probus Augustus,
		M. Aurelius Paullinus.
1031	278	M. Aurelius Valerius Probus Augustus II,
		M. Furius Lupus.
1032	279	M. Aurelius Valerius Probus Aug. III,
		Ovinius Paternus.
1033	280	Junius Messala,
		Gratus.
1034	281	M. Aurelius Valerius Probus Aug. IV,
		C. Junius Tiberianus.
1035	282	M. Aurelius Valerius Probus Aug. V,
		Pomponius Victorinus.
1036	283	M. Aurelius Carus August. II,
		M. Aurel. Carinus Cæsar.
		Le 1 juillet fut substitué,
		M. Aurelius Numerianus Cæsar Matronianus.
1037	284	M. Aurelius Carinus II,
		M. Aurel. Numerianus II;
		on leur substitua au 1er mai,
		Diocletianus,
		Annius Bassus;
		auxquels on substitua encore au 1er septembre ou novembre,
		M. Aurel. Valer. Maximianus,
		M Julius Maximus.
1098	285	C. Aurelius Valer. Diocletianus II,
		Aristobulus.
1039	286	M. Junius Maximus II,
		M. Vettius Aquilinus.
1040	287	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. III,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug.
1041	288	M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug.
		Pomponius Januarius.
1042	289	Annius Bassus II,
		L. Ragonius Quinctianus.
1043	290	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IV,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. III.
3044	291	C. Junius Tiberianus,

ANS de R.	ANS dep JC	CONSULS.
1044	291	Cassius Dio.
1045	292	Afranius Hannibalianus,
		M. Aurel. Asclepiodotus.
1046	293	C. Aurel. Valer Diocletianus Aug., V,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug. V.
1047	294	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar,
		C Galerius Valer. Maximianus Cæsar.
1048	295	Numericus Tuscus,
		Annius Corn. Anulinus.
1049	296	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VI,
		Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar II.
1050	297	M. Aurel. Valer. Maximianus Aug.
		C. Galerius Maximianus Cæsar II.
1051	298	Anicius Faustus II,
		Severus Gallus.
1052	299	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VII,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. VI.
1053	300	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar III,
		C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar III.
1054	301	Posthumius Titianus II,
		Fl. Popilius Nepotianus.
1055	302	Fl. Valer. Constantius Chlorus Cæsar IV,
		Cr Gal. Maxim. Cæsar IV.
1056	303	C. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VIII,
		M. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VII.
1057	304	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IX,
		M. Aurel. Valerius Maximianus Aug. VIII.
1058	305	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar,
		Galerius Valer. Maximianus Cæsar V.
1059	306	Fl. Valerius Constantius Augustus VI,
		C Galer. Valer. Maximianus Aug. VI;
		On croit qu'on leur subrogea au 1er mars,
		P. Cornelius Anulinus Cæsar;
		Severus Cæsar (1).

(1) Nous finirons ici les fastes consulaires, à cause des difficultés sur les consulats occasionés par les différens empereurs qui divisaient l'empire romain. D'ailleurs leur autorité, souveraine tant que la république avait subsisté, diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laissèrent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre la justice aux particuliers. Le nom de consul a duré jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité l'an 541 de J C. ; ce qui l'exposa à la haine des Romains, qui aimaient tout ce qui leur donnait une faible image de leur antique et puissante république.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

SUCCESSION CHRONOLOGIQUE DES PAPES,

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'A NOS JOURS.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Le nom de *pape* signifie *père* en grec. Il se donnait autrefois à tous les évêques; mais depuis Grégoire VII, il a été particulier à l'évêque de Rome : ce pontife l'ordonna ainsi dans un concile. Ce n'est pas tant ce décret que l'usage qui a déterminé à ne donner en Occident le nom de *pape* qu'au seul pontife romain.

La grandeur temporelle du pontife romain date de très loin. Constantin avait donné à la seule basilique de Latran plus de 1,000 marcs d'or, et environ 30,000 marcs d'argent, et lui avait assigné des rentes. Les papes, chargés de nourrir les pauvres et d'envoyer des missionnaires en Orient et en Occident, avaient obtenu sans peine des secours plus considérables. Ils possédaient, auprès de Rome, des revenus et des châteaux, qu'on appelait les *Justices de Saint-Pierre*. Les empereurs et les rois lombards leur avaient donné plusieurs terres. Divers citoyens avaient enrichi, par donation ou par testament, une Eglise dont les chefs avaient étendu la religion et adouci les mœurs des Barbares qui inondaient l'empire. Dans l'avilissement où Rome était tombée, les papes conçurent le dessein de la rendre indépendante, et des Lombards qui la menaçaient sans cesse, et des empereurs grecs qui la défendaient mal. Cette révolution, la principale source de la grandeur temporelle des papes, fut commencée sous Pépin, père de Charlemagne, et consommée sous son fils; mais il faut convenir que Constantin, en abandonnant l'ancienne capitale de l'empire, où le pape seul fixa dorénavant l'attention et les respects du public, parut dès lors consentir que Rome devînt le domaine des souverains pontifes, et c'est ce qui, peut-être plus que toute autre chose, a fait naître l'idée de la prétendue donation de Constantin.

Quoi qu'il en soit, il est constant que l'indépendance de Rome, et la souveraineté temporelle du pape sont, dans l'état actuel des choses, indispensables à l'unité et au bon gouvernement de l'Eglise. « Le pape, dit le » président Hainault, n'est plus, comme dans les commencemens, le su- » jet de l'empereur; depuis que l'Eglise s'est répandue dans l'univers, il » a à répondre à tous ceux qui y commandent, et, par conséquent, au- » cun ne doit lui commander. La religion ne suffit pas pour imposer à tant » de souverains; et Dieu a justement permis que le père commun des fi- » dèles entretînt par son indépendance le respect qui lui est dû. Ainsi donc, » il est bon que le pape ait la propriété d'une puissance temporelle, en » même temps qu'il a l'exercice de la spirituelle; mais pourvu qu'il ne » possède la première que chez lui, et qu'il n'exerce l'autre qu'avec les » limites qui lui sont prescrites (1). — L'union de toutes les églises occiden-

(1) Abrégé chronologique de l'Histoire de France, remarques sur la 2e race, édit. de 1768.

» tales sous un pontife souverain, dit un auteur protestant et philosophe, » facilitait le commerce des nations, et tendait à faire de l'Europe une » vaste république : la pompe et la splendeur du culte, qui appartenaient » à un établissement si riche, contribuaient en quelque sorte à l'encoura- » gement des beaux-arts, et commençaient à répandre une élégance gé- » nérale de goût en la conciliant avec la religion (1). » Voltaire observe que les papes d'Avignon étaient trop dépendans des volontés des rois de France, et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. Les patriarches de Constantinople, jouet continuel des caprices des empereurs, tantôt ariens, tantôt iconoclastes, tantôt monothélites, etc., sont l'image de ce que seraient les papes, ou du moins de ce qu'ils auraient été durant plusieurs siècles, sans leur indépendance. *Voyez* l'article ETIENNE II.

L'élection des papes a été différente dans les différens siècles de l'Eglise. Le peuple et le clergé les élisaient d'abord. Les empereurs s'attribuaient le droit de confirmer ces élections. Justinien, et les autres empereurs après lui, exigeaient même une somme d'argent pour obtenir la confirmation. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude, en 681. Louis le Débonnaire déclara, en 824, par une constitution solennelle, qu'il voulait que l'élection des papes fût libre : cette liberté reçut pourtant des atteintes pendant les désordres du 10ᵉ et du 11ᵉ siècle. Mais après que le schisme de Pierre de Léon et de Victor IV eut été éteint, tous les cardinaux réunis sous l'obéissance d'Innocent II, et fortifiés des principaux membres du clergé de Rome, acquirent tant d'autorité, qu'après sa mort ils firent seuls l'élection du pape Célestin II, en 1143. Depuis ce temps-là ils se sont toujours maintenus dans la possession de ce droit; le sénat, le peuple et le reste du clergé ayant enfin cessé d'y prendre part, Honorius III, en 1216, ou selon d'autres, Grégoire X, en 1274, ordonna que l'élection se fît dans un conclave.

Le pape peut être considéré sous quatre sortes de titres : 1° comme chef de l'Eglise; 2° comme patriarche; 3° comme évêque de Rome; 4° comme prince temporel. Sa primauté lui donne le droit de veiller sur toutes les églises particulières. Ses droits de patriarche ne s'étendaient autrefois que sur les provinces suburbicaires, c'est-à-dire, sur une partie de l'Italie, la même qui, pour le civil, dépendait du préfet de la ville de Rome : on a voulu depuis les étendre sur tout l'Occident. Comme évêque de Rome, il exerce dans le diocèse de Rome les fonctions d'ordinaire, qu'il n'a point droit d'exercer dans les autres diocèses. Enfin, comme prince temporel, il est souverain de Rome et des états qui lui sont acquis par donation ou par prescription.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été rempli avec plus de supériorité de génie que la chaire pontificale. Les papes sont presque toujours des vieillards respectables; blanchis dans la connaissance des hommes et des affaires, et n'éprouvant plus cette ardeur de jeunesse, qui fait faire tant de fausses démarches. Leur conseil est composé de ministres qui leur ressemblent : ce sont ordinairement des cardinaux, animés du même esprit que les papes, et qui sont, comme eux, sans passions qui les aveuglent. De ce conseil émanent des ordres qui embrassent l'univers. La foi est annoncée sous leurs auspices, depuis la Chine jusqu'à l'Amérique; et il faut avouer que le zèle pour la foi et la propagation de l'Evangile n'existe dans

(1) Hume, Histoire de la maison de Tudor, tome XIII, page 9.

aucun siége épiscopal au même degré que dans celui de Rome ; que l'Eglise de Rome est aujourd'hui, comme elle a toujours été, non-seulement dans le droit, mais dans le fait, la mère et la reine de toutes les églises. « Rome » chrétienne, dit un voyageur philosophe, ne doit rien à la politique : » si elle a étendu sa puissance dans les régions enveloppées des plus » épaisses ténèbres ; si elle a soumis à ses lois des peuples qui échappèrent » aux armes, et ne reconnurent jamais l'empire des plus célèbres conqué- » rans ; si des hordes sauvages, qui n'ont jamais prononcé les noms d'A- » lexandre et de César, ont écouté la voix de ses pontifes avec respect, et » en ont reçu les instructions comme des oracles ; si, dévouée à la paix, » Rome a fait des conquêtes que lui eût enviées Rome consacrée à la guerre, » ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions humaines : les pas- » sions humaines ne servirent qu'à les rendre plus éclatantes, puisqu'elles » se liguèrent pour opposer de plus grands obstacles à l'exécution de pro- » jets qu'elles avaient tant d'intérêt à traverser. » *Disc. sur l'hist., le gouv.*, etc., par le comte d'Albon. Ce passage de l'auteur moderne a beaucoup de rapport avec un autre beaucoup plus vieux : *Ut civitas sacerdotalis et regia, per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divina, quam dominatione terrena. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terra marique protuleris, minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit, quam quod pax christiana subjecit.* (Leo M. *Serm.* 1. *in nat. apost. Petri et Pauli.*) Un auteur moins grave appliquait à Rome chrétienne ces vers de Virgile :

Super et Garamantas et Indos
Proferet imperium : jacet extra sidera tellus,
Extra anni solisque vias ; ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid., lib. VI.

Pour nous en tenir à ce qu'elle a fait dans ces derniers temps, sans parler de ses anciennes et magnifiques conquêtes, n'est-ce pas Rome, Rome seule, qui, par ses missionnaires, par les secours et les moyens qu'elle leur donnait, a réparé les ravages que les hérésies avaient faits dans les églises d'Europe? N'est-ce pas Rome qui a formé de nouvelles chrétientés dans les trois parties du globe ; chrétientés florissantes et nombreuses, où l'on a vu revivre, avec la première vivacité de la foi, l'innocence des premières mœurs? N'est-ce pas Rome, dont *les missions*, pour me servir des paroles de M. de Buffon, *ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées?* (Hist. nat., t. III, p. 506.) Paraissez, peuples ignorans, superstitieux, sanguinaires, anthropophages, répandus dans tant de plages et d'îles lointaines de l'un et de l'autre hémisphère, dites-nous à qui vous devez la lumière qui est venue vous éclairer au sein des ténèbres, à qui vous avez l'obligation d'être chrétiens, d'être hommes? A quel métropolitain de la Germanie devez-vous la reconnaissance d'un si grand bienfait? Hélas! en voyant la stérilité dont Dieu a frappé ces grands siéges, au milieu de tant de moyens de soutenir et de propager la foi, dirait-on qu'ils font partie de cet arbre dont les branches et les fruits ont couvert le monde (1)..? Je ne dirai rien de tant de fondations et d'établissemens de tous les genres faits à Rome pour toutes les nations, pour la conservation de la foi de Rome. Mais si la froide philosophie, si le dur égoïsme, la fausse et hypocrite tolérance, ne nous ont pas rendus encore insensibles sur le sort de nos frères ; si la véritable philan-

(1) Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. *Isaï.* 49.

thropie, qui n'est autre chose que la charité chrétienne, sait encore apprécier le prix de la religion, le malheur du schisme, de l'hérésie, de l'ignorance, de la barbarie, de la férocité, de l'anthropophagie, ne jugera-t-on pas que c'est un crime de lèse-humanité que de soustraire au siége de Rome les ressources qui opèrent de si grands biens....? Voyez l'état et la constante situation de la cour du pontife, voyez la marche uniforme et réglée des dépenses romaines. On n'y donne rien à la prodigalité, à la fantaisie, au luxe. Il n'y a là ni meute, ni haras, ni courses inutiles, ni chasses bruyantes, ni cette multitude de fastueux palais où la satiété digère la substance des peuples et les biens de l'Eglise. *Le Pape*, dit le protestant Addisson, *est ordinairement un homme de grand savoir et de grande vertu, parvenu à la maturité de l'âge et de l'expérience, qui a rarement ou vanité ou plaisir à satisfaire aux dépens de son peuple, et n'est embarrassé ni de femmes, ni d'enfans, ni de maîtresses.* (Supp. au *Voyage* de Missoni, pag. 126.) Aussi les intérêts de la religion trouvent-ils toujours accès chez lui. Rien n'est refusé à une cause si chère. Dans ces temps de détresse et d'une persécution générale, que ne fait-il pas encore! et si l'on pèse ces considérations avec l'impartialité convenable, quel jugement portera-t-on de ces déclamations contre les frèles secours qu'on porte dans la capitale du monde chrétien, pour mettre son pontife en état d'opérer de si grandes choses, aussi honorables à la religion que consolantes pour l'humanité? Dans quel principe ces déclamations peuvent-elles prendre leur origine? N'y eût-il que l'intérêt que tout bon catholique prend naturellement à la splendeur de la capitale du christianisme, du siége de son pontife, du centre de l'unité, de la mère féconde de toutes les églises, il ne songera jamais à mettre en comparaison avec elle, moins encore à lui préférer dans son affection et l'essor de la libéralité, ou dans la détermination de ses dépenses quelconques, quelque ville de la Germanie, de la Russie, de la grande ou petite Tartarie. Ce qu'était Jérusalem pour les Juifs, Rome l'est pour les chrétiens. Jamais sa destinée ne sera indifférente aux enfans de la foi; ils ne lui trouveront jamais trop de prospérité et de splendeur; ils souhaitent, comme Tobie, qu'*elle soit construite en pierres précieuses, et que toutes ses rues retentissent des chants d'allégresse* (1), et que tous *les rois de la terre*, suivant l'expression de saint Jean, dans son admirable prophétie touchant la cité sainte, *y portent leur magnificence et leur splendeur* (2). Et j'ose dire que la haine de Rome n'est pas une marque équivoque d'une apostasie secrète. « O Eglise romaine! ô » cité sainte! s'écriait Fénélon; ô chère et commune patrie de tous les chré» tiens! Il n'y a en Jésus-Christ ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni Juif. » Tout fait un seul peuple dans votre sein; tous sont concitoyens de Rome, » et tout catholique est Romain. Mais d'où vient que tant d'enfans dénaturés » méconnaissent aujourd'hui leur mère, s'élèvent contre elle, et la regar» dent comme une marâtre! D'où vient que son autorité leur donne tant » de vains ombrages? »

(1) Ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus, et per vicos ejus alleluia cantabitur. *Tob.* 15.

(2) Reges terræ afferent gloriam suam et honorem in illam. *Apoc.* 21.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES PAPES.

Le caractère italique, suivi d'une étoile, marque les antipapes : le chiffre marque l'année de leur mort, et non celle de leur élection.

S. Pierre mort en	66
S. Lin,	78
S. Anaclet,	91
S. Clément,	100
S. Evariste,	109
S. Alexandre I,	119
S. Sixte I,	127
S. Télesphore,	139
S. Hygin,	142
S. Pie I,	157
S. Anicet,	168
S. Soter,	177
S. Eleuthère,	192
S. Victor I,	202
S. Zéphirin,	219
S. Callixte I,	222
S. Urbain I,	230
S. Pontien,	235
S. Anthère,	236
S. Fabien,	250
S. Corneille,	252
**Novatien, premier antipape en*	252
S. Lucius,	253
S. Etienne I,	257
S. Sixte II,	259
S. Denis,	269
S. Félix I,	274
S. Eutychien,	283
S. Caïus,	296
S. Marcellin,	304
S. Marcel,	310
S. Eusèbe,	310
S. Melchiade ou Miltiade,	314
S. Sylvestre,	335
S. Marc,	336
S. Jules I,	352
S. Libère,	366
S. Felix II.	
Les uns le mettent au rang des papes, d'autres à celui des antipapes, et d'autres enfin le font tour à tour l'un et l'autre.	
S. Damase,	384
Ursicin. *	
S. Sirice,	398
S. Anastase I,	402
S. Innocent I,	417
S. Zozime,	418
S. Boniface I,	422
Eulalius. *	
S. Célestin I,	432
S. Sixte III,	440
S. Léon le Grand,	461
S. Hilaire,	468
S. Simplice,	483
S. Félix III,	492

S. Gélase,	496
S. Anastase II,	498
S. Symmaque,	514
Laurent. *	
Hormisdas,	523
S. Jean I,	526
Félix IV,	530
Boniface II,	532
Dioscore. *	
Jean II,	535
Agapet ou Agapit,	536
Sylvère,	538
Vigile,	555
Pélage I,	560
Jean III,	573
Benoît I,	578
Pélage II,	590
S. Grégoire le Grand,	604
Sabinien,	606
Boniface III,	607
Boniface IV,	615
S. Dieudonné I,	618
Boniface V,	625
Honorius I,	638
Severin,	640
Jean IV,	642
Théodore I,	649
S. Martin I,	655
S. Eugène I,	657
Vitalien,	672
Dieudonné II ou Adéodat,	676
Donus I ou Domnus,	678
Agathon,	682
S. Léon II,	683
Benoît II,	685
Jean V,	686
Pierre. *	
Théodore. *	
Conon,	687
Théodore. *	
Paschal. *	
S. Sergius I,	701
Jean VI,	705
Jean VII,	707
Sisinnius,	708
Constantin,	715
Grégoire II,	731
Grégoire III,	741
Zacharie,	752
Etienne II, élu et non sacré, n'est pas compté par la plupart des historiens.	
Etienne II ou III,	757
Paul I,	767
Constantin. *	
Etienne III ou IV,	772

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		et au 1er juillet,
		Ælius et Probus.
947	194	L. Septimius Severus II,
		Clod. Albinus Cæsar II.
948	195	Q. Flavius Scopula Tertullus,
		Tincius Flavius Clemens.
949	196	Cn. Domitius Dexter II,
		L. Valerius Messala Priscus.
950	197	App. Claudius Lateranus,
		M. Morius Rufinus.
951	198	T. Aturius Saturninus,
		C. Annius Trebonius Gallus.
952	199	P. Corn. Anulinus II,
		M. Aufidius Fronto.
953	200	C. Claudius Severus,
		C. Aufidius Victorinus.
954	201	L. Annius Fabianus,
		M. Nonius Mucianus.
955	202	L. Septimius Severus Augustus III,
		M. Aurelius Antoninus Aug.
956	203	P. Septimius Geta Cæsar,
		L. Fulvius Plautianus II.
957	204	L. Fabius Septimianus Cilo I,
		M. Flavius Libo.
958	205	M. Aurelius Antoninus Augustus II,
		P. Septimius Geta Cæsar.
959	206	M. Nummius Annius Albinus,
		Fulvius Æmilianus.
960	07	M. Flavius Aper,
		Q. Allius Maximus.
961	208	M. Aurelius Antonius Augustus III.
		P. Septimius Geta Cæsar II.
962	209	T. Claudianus Civica Pompeianus,
		Lollianus Avitus.
963	210	Man. Acilius Faustinus,
		C. Cæsonius Macer Triarinus Rufinus.
964	211	Q. Elpidius Rufus Lollianus Gentianus,
		Pomponius Bassus.
965	212	C. Julius Asper
		P. Asper; ou
		C. Julius Asper II,
		C. Julius Asper.
966	213	M. Aurelius Antonius Augustus IV,
		D. Cæcilius Balbinus II.
		Furent subrogés
		M. Antonius Gordianus,
		Helvius Pertinax.
967	214	Silius Messala,
		Q. Aquilius Sabinus.
968	215	Æmilius Lætus II,
		Anicius Cerealis.
969	216	C. Atius Sabinus II,
		Sex. Cornelius Anullinus.
970	217	C. Bruttius Præsens,
		T. Messius Extricatus.

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		Furent subrogés
		Macrinus Augustus,
		Diadumenianus Cæsar.
971	218	Antonius Augustus,
		Q. M. Coclatinus Adventus II.
972	219	M. Aurelius Antonius Augustus I,
		Licinius Sacerdos II.
973	220	M. Aurelius Antonius Augustus II.
		M. Aurelius Eutychianus Comazon.
974	221	Annius Gratus Sabinianus,
		Claudius Seleucus.
975	222	M. Aurelius Antoninus Augustus IV,
		M. Aurelius Severus Alexander Cæsar.
976	223	L. Marius Maximus,
		L. Roscius Ælianus.
977	224	Claudius Julianus II,
		Claudius Crispinius.
978	225	M. Mætius Fuscus, ou Rufus, ou Priscus et Priscianus,
		L. Turpillius Dexter.
979	226	M. Aurelius Severus Alexander Aug. II,
		C. Marcellus Quinctilius II.
980	227	L. Cæcilius Balbinus,
		Max. Æmilius Æmilianus, ou Mummius Albinus.
981	228	T. Manilius Modestus ou Vettius Modestus,
		Sergius Calpurnius Probus.
982	229	M. Aurelius Severus Alexander Aug. III,
		Cassius Dio III;
		à ce dernier on substitue
		M. Antoninus Gordianus.
983	230	L. Calpurn. Virius Agricola,
		Sex. Catius Clementinus.
984	231	M. Aurelius Claudius Civica Pompeianus,
		Pelignianus, ou Pelignus, ou Felicianus,
985	232	P. Julius Lupus,
		Maximus.
986	233	Maximus II,
		Ovinius Paternus.
987	234	Maximus III,
		C. Cælius Urbanus, ou Maximus, ou Urinatius Urbanus.
988	235	L. Catilius Severus,
		L. Ragonius Urinatius Quintianus.
999	236	C. Julius Maximus Augustus.
		C. Julius Africanus.
990	237	P. Titius Perpetuus,
		L. Ovinius Rusticus Cornelianus,

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		Au 1er mai furent mis
		Julianus Silanus,
		Enn. Messius Gallicanus;
		à ce dernier on subrogea
		L. Septimius Valerianus;
		et au mois de juillet,
		T. Claudius Julianus,
		Celsus Ælianus.
991	238	M Ulpius ou Pius Crinitus,
		Proculus Pontianus.
992	239	M. Antoninus Gordianus Augustus,
		M. Acillus Aviola,
993	240	Vettius Balbinus II,
		Venustus.
994	241	M. Antoninus Gordianus Augustus. II,
		Tit. Claud. Civica Pompeianus II,
995	242	C. Vettius Aufidius Atticus,
		C. Asinius Prætextatus.
995	243	C. Julius (ou Julianus) Arrianus
		Æmilius Papus.
997	244	Perepinus,
		A. Fulvius Æmilianus.
998	245	M. Julius Philippus Augustus,
		T. Fabius Junius Titianus.
999	246	Bruttius Præsens,
		Nummius Albinus II.
1000	247	M. Julius Philippus Augustus II,
		M. Julius Philippus Cæsar.
1001	248	M. Julius Philippus Augustus III,
		M. Julius Philippus Cæsar II.
1002	249	M. Fulvius Æmilianus II,
		Junius (ou Vettius) Aquilinus.
1003	250	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. II,
		Annius Maxim. Gratus.
1004	251	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. III,
		Q. Herennius Hetrusus Messius Decius Cæsar.
1005	252	C Vibius Trebonianus August. II,
		C. Vibius Volusianus Cæsar.
1006	253	C. Vibius Volusianus Augustus II,
		M. Valerius Maximus.
1007	254	P. Licinius Valerianus Augustus II,
		M. Valerius Maximus.
1008	255	P. Licinius Valerianus Augustus III,
		P. Licinius Gallienus Augustus II.
1009	256	M. Valerius Maximus II,
		M. Acilius Glabrio.
		Ont été subrogés
		Antonius,
		Gallus.
1010	257	P. Licinius Valerianus Augustus IV,
		P. Licinius Gallienus Augustus III,

ANS de R.	ANS dep JC.	CONSULS.
		Furent subrogés au 1er juillet,
		M. Ulpius Crinitus II,
		L. Domitius Aurelianus.
1011	258	M. Aurelius Memmius Tuscus,
		Pomponius Bassus.
1012	259	Fulvius Æmilianus,
		Pomponius Bassus II.
1013	260	L. Corn. Sæcularis II,
		Junius Donatus.
1014	261	P. Licinius Gallienus Augustus IV,
		L. Petronius Taurus Volusianus.
1015	262	P. Licinius Gallienus Augustus V,
		Ap. Pompeius Faustinus.
1016	263	M. Nummius Albinus II,
		Maximus Dexter.
1017	264	P. Licinius Gallienus Augustus VI,
		Annius (ou Amulius) Saturninus.
1018	265	P. Licinius Valerianus Cæsar II,
		L. Cæsonius Macer Lucillus (ou Lucianus ou Lucinius) Rufianus.
1019	266	P. Lucinius Gallienus August. VII,
		Sabinillus.
1020	267	Ovinius Paternus,
		Arcesilaus.
1021	268	Ovinius Paternus II,
		Marianus.
1022	269	M. Aurelius Claudius Augustu
		Paternus.
1023	270	Flavius Antiochianus.
		Furius Orfitus.
1024	271	L. Domitius Valerius Aurelianus Aug. II,
		M. Cejonius Virius Bassus II, ou Pomponius Bassus.
1025	272	Quietus,
		Voldumianus.
		Fut subrogé au 1er juillet,
		Q. Falson ou Nao Falconius ou Nicomac.
		M. Claudius Tacitus,
1026	273	M. Mœius Furius Placidianus.
1027	274	L. Valerius Domitius Aurelianus Aug. III,
		C. Julius Capitolinus.
1028	275	L. Valer. Domitius Aurelianus Au IV,
		T. Nonius (ou Avonius) Marcellinus;
		on lui substitua au 1er février,
		M. Aurelianus Gordianus,
		et au 1e juillet,
		Vettius Cornificius Gordianus.
1029	276	M. Claudius Tacitus Augustus II,
		Fulvius Æmilianus;

doue, y assista comme légat du pape Sylvestre. L'empereur Constantin s'y trouva aussi. On dressa dans ce concile le symbole de Nicée, qui fut retouché et augmenté dans le concile suivant.

II. CONCILE GÉNÉRAL.

381. I. Concile général de Constantinople, composé de 150 évêques, contre Macédonius, qui combattait la divinité du Saint-Esprit, et contre Apollinaire. On retoucha le symbole de Nicée, et on y ajouta, entre autres choses, ce qu'on y lit à présent sur la divinité du Saint-Esprit, et ce qui suit jusqu'à la fin.

III. CONCILE GÉNÉRAL.

431. Concile général d'Ephèse. Il s'y trouva plus de 200 évêques; saint Cyrille d'Alexandrie y présida pour le pape Célestin I. La sainte Vierge y fut déclarée *Mère de Dieu*, et on condamna Nestorius, évêque de Constantinople. On y renouvela la condamnation de Pélage.

IV. CONCILE GÉNÉRAL.

451. Concile général de Chalcédoine, dans l'Asie mineure. On y condamna Eutychès et Dioscore, évêque d'Alexandrie, qui soutenaient qu'il n'y avait en J. C. qu'une seule nature. On excommunia Eutychès, et Dioscore fut chassé de son siége d'Alexandrie.

V. CONCILE GÉNÉRAL.

553. II. Concile général de Constantinople, de 151 évêques. Il fut convoqué : 1° pour condamner les erreurs d'Origène et quelques écrits de Théodoret, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Edesse; 2° pour confirmer les quatre premiers conciles généraux, et particulièrement celui de Chalcédoine, que les acéphales contestaient.

VI. CONCILE GÉNÉRAL.

680 et 681. III. Concile général de Constantinople, où se trouvèrent plus de 160 évêques sur la fin; deux patriarches, l'un de Constantinople, et l'autre d'Antioche; et l'empereur, afin que sa présence retînt les esprits mutins. Ce concile fut assemblé pour détruire entièrement le monothélisme, et pour reconnaître en J. C. deux volontés, une divine et l'autre humaine, et autant d'actions qu'il y a de natures. On excommunia Sergius, Pyrrhus, Paul, Macarius, et tous leurs sectateurs.

VII. CONCILE GÉNÉRAL.

787. II. Concile général de Nicée, de 377 évêques, convoqué par l'empereur Constantin et sa mère Irène. Les légats du pape Adrien présidèrent, et Taraise, patriarche de Constantinople, y assista. On y régla la vénération due aux saintes images.

VIII. CONCILE GÉNÉRAL.

869. IV. Concile général de Constantinople, où se trouvèrent 102 évêques, 3 légats du pape et 4 patriarches. On y brûla les actes d'un conciliabule que Photius avait assemblé contre le pape Nicolas et contre Ignace, légitime patriarche de Constantinople. On y condamna Photius, qui s'était emparé de cette dignité; et Ignace fut rétabli avec honneur. Le culte des images de la sainte Vierge et des saints y fut encore maintenu.

IX. CONCILE GÉNÉRAL.

1123. I. Concile général de Latran, sous Callixte II. Il y avait plus de 300 évêques et plus de 600 abbés. Il fut tenu pour la paix de l'Eglise, troublée depuis plus de 45 ans à l'occasion du droit de la collation des bénéfices, que l'empereur prétendait. On y travailla à rétablir la discipline ecclésiastique, beaucoup affaiblie par la longueur et la multitude des schismes. On y chercha aussi les moyens de retirer la Terre-Sainte de la puissance des Infidèles.

X. CONCILE GÉNÉRAL.

1139. II. Concile général de Latran, de près de 1000 évêques, sous Innocent II, pape, et en présence de Conrad III, empereur. Il fut assemblé pour condamner les schismatiques, pour rétablir la discipline de l'Eglise, et pour anathématiser les erreurs d'Arnaud de Brescia, ancien disciple d'Abailard.

XI. CONCILE GÉNÉRAL.

1179. III. Concile général de Latran. Il y avait 302 évêques, sous Alexandre III, pape. Il fut assemblé pour annuler les ordinations faites par les antipapes, condamner les erreurs des Vaudois; et pour travailler à la réforme des mœurs.

XII. CONCILE GÉNÉRAL.

1215. IV. Concile général de Latran; le pape Innocent III y présida. Il y avait deux patriarches : celui de Constantinople et celui de Jérusalem; 71 archevêques, 412 évêques, et 800 abbés, le primat des maronites, et saint Dominique, instituteur de l'ordre des frères prêcheurs. Ce concile fut assemblé pour condamner les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques, et pour la conquête de la Terre-Sainte.

XIII. CONCILE GÉNÉRAL.

1245. I. Concile général de Lyon, où présida le pape Innocent IV, et où assistèrent les patriarches de Constantinople, d'Antioche, d'Aquilée et de Venise, 140 évêques, Baudouin II, empereur d'Orient, et saint Louis, roi de France. On y excommunia Frédéric II. On y donna le chapeau rouge aux cardinaux, et enfin on décida qu'on enverrait une nouvelle armée de croisés dans la Palestine, sous la conduite de saint Louis.

XIV. CONCILE GÉNÉRAL.

1274. II. Concile général de Lyon, où présidait Grégoire X, et où assistèrent les patriarches d'Antioche et de Constantinople, 15 cardinaux, 500 évêques, 70 abbés, 1000 docteurs. On y travailla à réunir les grecs et les latins, sur la procession du Saint-Esprit. On ajouta au symbole de la foi, qui avait été dressé au concile de Constantinople, le mot *Filioque*. On chercha les moyens de recouvrer la Terre-Sainte.

XV. CONCILE GÉNÉRAL.

1311. Concile général de Vienne en France, assemblé par ordre de Clément V. Il y avait les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, 300 évêques, 3 rois, Philippe IV, roi de France, Edouard II, roi d'Angleterre, Jacques II, roi d'Aragon. On y parla particulièrement des erreurs et des crimes des templiers, des béguards et des béguines; d'une expédition dans la Terre-Sainte; de la réformation des mœurs du clergé, et de la nécessité d'établir dans les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales.

XVI. CONCILE GÉNÉRAL.

Concile de Pise en 1409, que plusieurs regardent comme général. L'objet principal de ce concile fut l'extinction du schisme, après la mort du pape Grégoire XI, en 1378. Il s'y trouva 22 cardinaux, 4 patriarches, 92 évêques, des députés de presque toutes les universités, de même que des ambassadeurs de la plupart des cours. On y élut Alexandre V pape; mais le schisme ne fut pas éteint pour cela.

XVII. CONCILE GÉNÉRAL.

1414. Concile général de Constance en Allemagne. Il fut assemblé par les soins de l'empereur Sigismond, pour anathématiser les hérésies de Wiclef et de Jean Hus, et pour éteindre les schismes qui déchiraient l'Eglise depuis 37 ans. On y comptait 4 patriarches, 47 archevêques, 160 évêques, 564 abbés et docteurs. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, y assista. Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés, après avoir été convaincus de leurs erreurs, et avoir refusé de les abjurer avec une opiniâtreté dont l'hérésie seule est capable. Martin V approuva tous les décrets qu'on y fit en matière de foi.

XVIII. CONCILE GÉNÉRAL.

1431. Concile général de Bâle, ville de Suisse sur le Rhin, sous Eugène IV, Sigismond étant empereur. Il fut assemblé à l'occasion des troubles de Bohême au sujet de la communion sous les deux espèces. Le concile accorda aux Bohémiens l'usage du calice, pourvu qu'ils n'improuvassent pas l'action de ceux qui ne communieraient que sous une espèce. On y travailla aussi à la réformation du clergé. Ce concile n'est pas regardé comme œcuménique dans toutes les sessions. A la fin, ce ne fut qu'une assemblée tumultueuse.

XIX. CONCILE GÉNÉRAL.

1439. Concile général de Florence. Il fut commencé dès l'an 1438, à Ferrare; mais la peste, qui se fit sentir dans cette ville, obligea de transférer ce concile à Florence. Eugène IV y présida. Il y avait 150 évêques. Joseph, patriarche de Constantinople, avec Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'y trouvèrent. Il fut assemblé particulièrement pour réunir les grecs avec les latins.

XX. CONCILE GÉNÉRAL.

1512. V. Concile général de Latran, où présida Jules II, puis Léon X Maximilien I étant alors empereur d'Allemagne. Ce concile dura 5 ans Il y avait 15 cardinaux et près de 80 archevêques et évêques. Il fut assemblé : 1° afin d'empêcher une espèce de schisme naissant; 2° pou terminer plusieurs différends qui existaient entre le pape Jules II et Loui XII, roi de France; 3° pour réformer le clergé. On arrêta, dans ce concile, qu'on ferait la guerre à Sélim, empereur des Turcs. On nomm pour chefs de cette expédition, l'empereur Maximilien I, et François roi de France. La mort de Maximilien et l'hérésie de Luther, qui caus de grands troubles en Allemagne, renversèrent ce grand dessein.

XXI. CONCILE GÉNÉRAL.

1545. Concile général de Trente, ville épiscopale[1], dont l'évêque est souve rain et prince d'Empire, sous la protection de la maison d'Autriche. C concile dura près de 18 ans, depuis 1545 jusqu'en 1563, sous cinq pape Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV; et sous les règnes d Charles-Quint et de Ferdinand, empereurs d'Allemagne. Ce concile ava

rassemblé 5 cardinaux, légats du saint Siége, 3 patriarches, 33 archevêques, 235 évêques, 7 abbés, 7 généraux d'ordre monastique, 160 docteurs en théologie. Il fut convoqué pour condamner les erreurs des luthériens, et pour la réformation des mœurs des ecclésiastiques et des autres fidèles.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Des principaux événemens concernant l'histoire ecclésiastique, et des maux et persécutions que l'Eglise a soufferts, depuis le commencement de la révolution, en mai 1789, jusqués et compris l'an 1820.

ÉTATS GÉNÉRAUX ET ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

1789

Mai. 4 Procession des états-généraux à Versailles.

5 Ouverture des états-généraux. L'ordre du clergé y était composé de quarante-huit archevêques ou évêques, de trente-cinq abbés ou chanoines, et de deux cent deux curés.

8 Députation du clergé à la noblesse pour la réunion des trois ordres. La noblesse s'y refuse (le 13).

20 Renonciation du clergé à ses priviléges pécuniaires.

22 La chambre du clergé se divise par bailliages pour l'examen de ses cahiers.

Juin. 12 Elle est invitée par celle du tiers-état à se réunir à elle. Dès le 13 et jours suivans, quelques curés, sans attendre la décision, se rendent dans la chambre du tiers.

17 Le tiers, composé des députés des communes, se constitue en assemblée nationale, et prête serment en cette qualité.

25 M. de Juigné, archevêque de Paris, est insulté par le peuple, et poursuivi à coups de pierres en sortant de l'assemblée. Pour subvenir aux besoins du rigoureux hiver précédent, ce prélat avait vendu sa vaisselle, engagé son patrimoine, et fait de gros emprunts.

Le roi exige des membres du clergé et de la noblesse qu'ils se réunissent aux communes. Ils obéissent (le 27).

Juill. 3 L'archevêque de Vienne (Pompignan) est nommé président de l'assemblée nationale, sur le refus de cette présidence par le duc d'Orléans.

Août. 4 Fameuse séance de l'assemblée nationale prolongée dans la nuit. On y abolit le droit de colombier, celui de chasse, etc.

7 L'assemblée déclare que les biens ecclésiastiques appartiennent à la nation. Dîmes supprimées à compter de 1790. Traitement alloué aux titulaires, pensions aux religieux et religieuses.

26 Décret qui proclame la liberté des cultes.

Oct. 29 Emission des vœux de religion provisoirement suspendue dans les monastères des deux sexes.

Nov. 2 Décret qui met les biens du clergé à la disposition de la nation, à la charge de pourvoir à la subsistance des ministres, des pauvres et du culte. Le décret est rendu dans les salles de l'archevêché.

6 Bulle d'érection du siége de Baltimore, dans l'Amérique septentrionale, pour les catholiques, sur la demande du gouvernement des Etats-Unis.

9 Décret par lequel le roi est supplié de surseoir et faire surseoir à la nomination de tout bénéfice, les cures exceptées.

13 Décret qui ordonne aux titulaires de bénéfices et supérieurs de maisons religieuses, de faire la déclaration détaillée de leurs biens, sous peine, pour ceux qui feraient des déclarations frauduleuses, d'être déchus de tout droit à ces bénéfices ou à ces pensions.

1790.

Févr. 5 Décret proposé par Treilhard, d'après lequel les ecclésiastiques seront obligés de déclarer le nombre des bénéfices et pensions dont ils jouissent.

1790.

Févr. 13 Suppression des ordres religieux.

19 Décret sur le traitement des religieux supprimés.

Mars. 10 Vingt-sept maisons religieuses sont vendues à Paris. Profanation d'une église par un calviniste, maire de ville.

17 Décret sur la vente de quatre cents millions de biens ecclésiastiques.

Avril. 12 L'archevêque d'Aix offre quatre cents millions de la part du clergé. Il n'est point écouté. Don Gerle, chartreux, fait la motion que la religion catholique soit déclarée religion nationale; il la retire le lendemain. Le 15, il quitte le costume religieux, et paraît en habit d'ecclésiastique séculier. Le curé de Saint-Laurent de Paris met une cocarde au saint-Sacrement.

14 Décret sur l'entretien des ministres de l'autel. L'administration des biens ecclésiastiques est confiée aux départemens.

19 Protestation d'une partie de l'assemblée en faveur de la religion catholique; elle reste sans effet.

20 Les catholiques de Nîmes demandent que la religion catholique soit déclarée religion de l'état. Six mille signatures. Le club de Nîmes fait une adresse contraire. Des dragons calvinistes font marcher leurs chevaux sur le peuple qui sortait de vêpres. Rixes sanglantes.

Mai. 23 Rixes semblables à Mautauban.

31 Instruction sur la vente des biens ecclésiastiques, dits *nationaux*.

Juin. 21 Rapport sur les troubles de Nîmes; décret portant que le roi sera chargé d'y faire maintenir la tranquillité.

23 Décret sur le traitement du clergé.

Juill. 8 Nouvelle fixation des évêchés. Le travail est fait par Bois-Landry, marchand de la Rue Saint-Denis, député.

10 Décret qui rend les biens des réfugiés à leurs héritiers ou ayant droit.

12 Talma, acteur du Théâtre-Français, se plaint de ce que le curé de Saint-Sulpice lui a refusé le sacrement du mariage, et réclame le droit de citoyen. Décret sur la constitution ecclésiastique; création d'évêchés; hiérarchie nouvelle, et établissement de la constitution civile du clergé.

Août. 17 Décret portant que les protestans d'Alsace continueront de jouir de leurs droits et liberté.

19 Boucher dénonce la demande faite par le roi au pape, pour la sécularisation des religieux, dans le dessein de tranquilliser leur conscience.

25 Décret qui exclut les ecclésiastiques de toute fonction judiciaire.

Sept. 8 Décret sur le traitement des religieux; il commencera à être payé à compter du premier janvier 1791.

Oct. 10 L'évêque de Clermont veut parler contre la constitution civile du clergé. On refuse de l'entendre.

15 Conférence à Rome de vingt-quatre cardinaux, au sujet des affaires du clergé de France.

25 Décret qui exige des prêtres le serment de maintenir la constitution civile du clergé.

Nov. 1 Pillage d'abbayes, pillage de la métropole d'Avignon, profanation des hosties consacrées. On prend un calice à un prêtre après sa messe.

2 Assemblée à Quimper pour la nomination d'un évêque. On y lit une bulle supposée du pape pour autoriser l'élection.

11 Décret qui permet aux évêques d'accorder les dispenses de mariage sans recourir au pape.

19 Décret sur l'élection des curés pour les paroisses.

27 Emissaires répandus autour de Paris et de Versailles, pour engager les paysans à se défaire de leurs curés. Deux cents patriotes envoyés dans les départemens pour le même objet. L'un d'eux est arrêté avec une liste de nobles et de prêtres à égorger. Péthion dit dans l'assemblée que la théologie est à la religion ce que la chicane est à la justice. Décret rendu, malgré les réclamations de l'abbé Maury, sur la motion d'un calviniste, et sous la présidence d'un juif, pour l'exécution de la constitution civile du clergé.

Déc. 9 Décret qui restitue aux protestans les biens confisqués sur eux sous Louis XIV.

10 Des religieux du district d'Autun sont poursuivis comme perturbateurs du repos public, pour avoir formé opposition à la vente des biens ecclésiastiques.

1790

Déc. 12 Talleyrand, évêque d'Autun, propose la vente des cloches, pour fabriquer de la monnaie de cuivre.

16 Cinq curés du diocèse de Clermont viennent désavouer le dire de leur évêque et de vingt-neuf de ses collègues. Ils obtiennent les honneurs de la séance. L'université rejette la constitution civile du clergé. Deux jours après, trente ou quarante membres de l'université, restés après une assemblée, démentent l'acte de la veille et signent un acte d'adhésion. Dumouchel, recteur, est à leur tête.

25 Camus ne veut pas qu'on appelle le pape *souverain pontife*, comme le fait le roi. Il dit que la patrie est en danger, si le roi ne sanctionne pas le décret du 27 novembre, qui ordonne le serment. L'évêque d'Autun est le seul ecclésiastique qui le prête.

27 Le roi, pressé, sanctionne le décret qui ordonne le serment. Grégoire et d'autres le prêtent.

28 Cent curés et trente évêques le refusent. L'évêque de Lydda, Gobel, le prête.

1791.

Janv. 2 L'évêque de Clermont veut parler sur le serment; Treilhard l'en empêche.

Décret portant que le délai fixé pour la prestation du serment expirera le
3 lendemain à une heure.

Affiche dans Paris, portant que ceux qui ne prêteront pas le serment seront
4 regardés comme perturbateurs du repos public. Le roi est prié de faire procéder à la nomination des évêchés vacans. Mirabeau dénonce l'affiche comme inconstitutionnelle. Bailly dit qu'elle est le résultat d'une erreur commise dans les bureaux.

6 Barnave s'élève contre les sermens avec restriction. Décret en conséquence. Charles Lameth demande que les ecclésiastiques qui n'ont pas prêté le serment soient responsables des désordres qui auraient lieu par suite de leur désobéissance.

7 Mirabeau demande qu'on abrége le temps exigé précédemment pour être évêque ou curé; décret en conséquence.

Motion pour fixer les retraites de ceux qui refuseront le serment. Ils déclarent n'en point vouloir.

13 Décret qui porte que l'élection des évêques et des curés se fera à la pluralité des suffrages.

26 Décret pour le remplacement des évêques et curés déchus pour non prestation de serment.

Févr. 3 Décret qui supprime, dans les dispenses de mariage, la distinction de catholiques et non catholiques.

7 Décret qui soumet les ecclésiastiques à la fonction de jurés au criminel. On objecte la maxime : *Ecclesia abhorret a sanguine*. C'est, dit Robespierre, un acte de charité.

8 Décret qui accorde aux curés dits *réfractaires* une pension de 300 francs, à compter du jour de leur remplacement.

17 Camus observe que le délai accordé aux fonctionnaires pour prêter le serment expiré.

Mars. 1 Décret sur la motion de Treilhard, portant que les nouveaux évêques pourront recevoir l'institution canonique d'un évêque qui ne serait pas le métropolitain.

3 Décret qui ordonne de porter à la Monnaie l'argenterie des églises et des couvens.

10 Bref du pape aux évêques de France. Il y discute plusieurs articles de la constitution civile du clergé, et compare ce qui se passe en France à ce qui s'était passé en Angleterre sous Henri VIII.

14 L'évêque de Lydda, Gobel, est nommé évêque *constitutionnel* de Paris.

24 Jugement du tribunal du district de Sainte-Geneviève, présidé par Target, qui, sur le refus des évêques de Brienne et Jarente, renvoie le nouvel évêque de Paris à Talleyrand, évêque d'Autun, pour en obtenir l'institution canonique.

25 Installation de Gobel : douze constituans y assistent.

Avril. 1 Garde préposée à l'édifice et sacristie de chaque paroisse pour empêcher tout prêtre insermenté de dire la messe ou faire d'autres fonctions.

Mai. 4 Décret qui nomme l'église de Sainte-Geneviève, *Panthéon*.

La mesure du 1er avril est révoquée, et sur la motion de l'évêque d'Autun, la
7 liberté illimitée des cultes est décrétée.

1791

Mai. 10 Décret qui supprime les banquiers en cour de Rome.

13 Bref du pape adressé aux évêques, au clergé et aux fidèles de France. Il y déclare les élections des nouveaux évêques illégitimes, sacriléges, et contraires aux canons.

15 Bailly dénonce à l'assemblée que l'on ondoie les enfans dans les maisons.

22 Dédicace de Saint-Louis du Louvre pour le culte calviniste.

23 Décret qui conserve les communautés composées de plus de quinze religieuses.

Juin. 1 Violences exercées contre les catholiques assemblés pour l'office dans l'église des Théatins. Elles restent impunies.

6 Motion contre l'athéisme et le déisme. L'assemblée regarde ces crimes comme de simples opinions. Les prêtres de Strasbourg sont dénoncés pour être allés, dit-on, égarer le peuple.

9 Décret portant qu'aucun acte de la cour de Rome ne peut être publié ou exécuté, s'il n'est approuvé du corps législatif, et sanctionné par le roi.

19 Décret qui ordonne de poursuivre les fonctionnaires publics qui exerceraient sans avoir prêté serment.

21 L'assemblée décrète qu'elle assistera à la procession de la Fête-Dieu, qui, cette année, se célébrait le 23 de ce mois.

Juill. 12 Translation des restes de Voltaire au Panthéon.

16 Décret de déportation contre les prêtres du Bas-Rhin dénoncés par leur département.

30 Une députation de Saint-Girons demande, au nom des citoyens de cette commune, qu'on les préserve de l'hypocrisie des prêtres réfractaires.

Août. 4 Rapport et projet de décret présenté par Legrand, pour la répression des prêtres réfractaires. Il demande que les évêques et curés qui n'ont point prêté le serment soient tenus de se retirer à dix lieues de leurs diocèses ou cures, sous peine d'être mis en arrestation, et privés de leur pension.

Sept. 30 Clôture de l'Assemblée Constituante.

PREMIÈRE ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

Oct. 8 Motion d'un député d'Auvergne, tendant à réprimer les prêtres.

9 Le département des Deux-Sèvres rend un arrêté pour faire sortir du district de Châtillon les prêtres réfractaires. On fait retirer cet arrêté.

13 Service extraordinaire du culte calviniste, dans l'église de l'Oratoire, à l'occasion de l'achèvement de la constitution.

16 Troubles à l'occasion du service divin dans la chapelle du collége des Irlandais.

17 Troubles à Montpellier au sujet de la messe.

23 Discussions sur les prêtres non assermentés.

25 Un prêtre marié se présente à la barre et demande sa pension. Déclamation des journalistes contre le saint Siége.

26 Ouvrage de Fauchet. Il pose en principe l'esprit de révolte des prêtres non assermentés, veut qu'ils n'aient aucun traitement, parce que, dit-il, on ne paie pas ses ennemis; on y gagnera, dit-il, trente millions.

Nov. 6 Attroupemens dans le département de Maine-et-Loire attribués aux prêtres. Troubles dans le Calvados. Les habitans croient pouvoir, en vertu de la constitution, se choisir de nouveaux curés.

11 Motion de Picard pour qu'on fasse une loi contre les prêtres.

19 Adresse des prêtres insermentés de Paris, au roi.

29 Décret qui révoque la faculté qui avait été accordée aux prêtres insermentés, de louer des édifices pour y exercer leur culte.

Déc. 5 Adresse du département de Paris au roi, sur le *veto*, contre le décret du serment civique.

10 La section de la Croix-Rouge invite l'assemblée à faire de la loi contre les prêtres un décret constitutionnel.

31 L'assemblée abolit le cérémonial du jour de l'an.

1792

Janvier. Violences contre un prêtre insermenté de Brive, par des hommes armés qui lui enlèvent son argent. Vexations contre les religieuses de Saint-François de Sablé.

1792

22 Prêtre à la barre; il présente sa femme et ses quatre enfans. Faux avis donné par Thibaut, d'un prêtre sermenté tué à l'aute

25 Violences par des militaires sur le curé insermenté de Maurepas, près Péronne. Arrêté du département de Loire-Inférieure, qui oblige tous les prêtres insermentés de se rendre à Nantes, et de comparaître toutes les vingt-quatre heures au département. Mêmes mesures à Angers.

Février. 10 Violences en Auvergne et en Bretagne sur des religieux.

Suppression des sœurs grises à Marseille. Des jeunes gens jouent à la boule avec des têtes de morts.

14 Vexations à Toulouse au sujet du culte.

23 Carmélites de cette ville tourmentées. Lettres de prêtrise accordées à un aventurier qui sortait des galères.

29 Le département du Cher défend aux prêtres insermentés de dire la messe sans la permission du curé constitutionnel.

Mars. 12 Persécutions contre les prêtres dans les départemens.

17 Décret pour s'emparer des biens des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel. Persécutions dans le département du Finistère et soixante autres départemens, contre les prêtres. Elles sont excitées par les prêtres constitutionnels.

19 Nouveau bref de Pie VI sur les affaires ecclésiastiques. Il y loue la conduite de ceux qui ont rétracté leur serment; il exhorte les autres à se reconnaître, et à satisfaire à l'Eglise.

25 Ouvrage de l'évêque Viviers de Savines, où il cherche à concilier la constitution civile du clergé avec les principes catholiques. Dans divers lieux, des laïques disent la messe. Violences contre les catholiques à Limoges.

Avril. 5 Impiétés dans l'église du Christ au Puy-de-Dôme. Point de célébration de la fête de Pâques. Femmes maltraitées dans l'île de Rhé, à cause de la religion.

6 Suppression des congrégations, même de celles employées à l'instruction publique et au service des hôpitaux. Suppression du costume ecclésiastique et religieux, sur la motion de l'évêque Torné. Les évêques et les curés constitutionnels déposent sur le bureau leurs croix et leurs calottes.

8 Eglises fermées à Lyon pendant le temps de Pâques. Femmes fouettées en allant à l'église. Eglises fermées à Poitiers. A Bordeaux, violences contre une jeune femme catholique.

28 Arrestation de Philippe Papon, curé de Couligny. Violences à Ville-Franche d'Aveyron à l'occasion de la messe.

Mai. 5 Décret qui ordonne la réunion des prêtres insermentés dans les chefs-lieux de district sous la surveillance des municipalités.

8 Demande de Laval pour la déportation des prêtres. Désordres dans le Berri. Plusieurs prêtres trouvés morts dans les bois.

18 Le département de Saône-et-Loire accuse les prêtres d'entraver la levée des impôts. La dénonciation n'en nomme aucun.

24 Décret de déportation des prêtres insermentés. Lecointre votait pour leur mise *hors de la loi*.

26 Tout prêtre accusé par vingt citoyens sera déporté. Violences à Dinan et à Rennes contre les religieuses, et à Hondrevilles, département de Vaucluse, pour forcer à aller à la messe des intrus. Troubles à Noyon. Religieuses de la Rochelle outragées. Femmes fustigées pour attachement à la religion.

Juin. 11 Lettre du ministre Roland au roi, contenant des menaces s'il ne sanctionne pas le décret de déportation des prêtres.

20 Attroupement à la tête duquel est Santerre, admis à la barre. Il demande que le *veto* soit retiré au roi. Violences commises sous le prétexte d'un *veto*.

22 Décret qui ôte les registres de l'état civil aux ecclésiastiques, et les confie aux officiers municipaux.

26 Violences à Laval; les prêtres y sont incarcérés. Faux bref du pape Pie VI imprimé à Besançon.

Juill. 15 Violences à Bordeaux contre trois prêtres. On coupe la tête à l'un, l'autre est assommé, le troisième périt sous le bâton. Le frère de l'un d'eux assiste à cette exécution en plantant l'arbre de la liberté.

19 Motion de s'emparer des palais épiscopaux.

Août. 2 Ecclésiastique attaqué dans la rue Saint-Honoré, sauvé par douze cavaliers.

10 A minuit, le tocsin sonne; les Marseillais et les faubourgs marchent contre le

1792 château des Tuileries. Il est forcé. Décret qui suspend le roi et convoque une convention nationale. Massacre des Suisses. Le roi se retire au sein de l'assemblée.

19 Déportation des prêtres insermentés décrétée en principe, sur la proposition de Cambon. A Troyes, religieuses enlevées la nuit de leur couvent; prêtre assassiné, maisons pillées.

Sept. 2 Massacre des prêtres dans les prisons : aux Carmes, à Sainte-Pélagie, à la Conciergerie; à la Force, à Saint-Firmin, à l'Abbaye, au Grand-Châtelet, à Bicêtre, au cloître des Bernardins, etc. Il dure jusqu'au 7. Trois évêques et plus de trois cents prêtres y périssent. Mêmes horreurs à Meaux.

7 On viole les tombeaux, et on déterre les cercueils de plomb pour en faire des balles.

10-11 A Pierre-Encise, massacre de prêtres et de prisonniers.

21 L'Assemblée législative déclare que sa session est terminée. La Convention annonce qu'elle est constituée.

CONVENTION NATIONALE.

21 La Convention ouvre ses séances. Décret sur la motion du comédien Collot-d'Herbois, qui abolit la royauté et proclame la république.

Oct. 11 La junte impériale établie à Condé et à Valenciennes ordonne le rétablissement de la dîme.

18 Proposition par Manuel de réunir plusieurs cures ensemble, et de faire payer le culte par ceux qu'il intéresse.

23 La section des *Sans-culottes* demande qu'on mette le scellé sur les effets des prêtres insermentés.

Nov. Mariage de l'évêque constitutionnel de l'Eure, Lindet, célébré à Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine, par un vicaire déjà père de famille.

Déc. 14 Jacob Dupont, député, se déclare *athée* en pleine assemblée.

1793

Janv. 13 Basseville, secrétaire de la légation française, est massacré à Rome, en haine de la révolution. L'académie française de cette ville est brûlée.

21 Louis XVI, condamné à mort par la Convention, périt sur l'échafaud.

Fév. 8 L'exécution du décret du 19 janvier contre les auteurs des massacres du 2 septembre est suspendue.

21 Un curé du Calvados se plaint des persécutions auxquelles l'expose son mariage. Lecointre les attribue au mandement de l'évêque Fauchet. Décrété que le comité de législation s'occupera des mandemens des évêques. On demande que leur traitement soit réduit à 4000 francs.

• Décret qui ordonne le désarmement des nobles et des prêtres.

Nouveau décret de déportation des prêtres insermentés. Il s'exécute d'une manière atroce. Ils sont traînés de ville en ville, garottés, livrés aux insultes de la populace, et mis dans des cachots. Une maladie contagieuse en enlève un grand nombre.

Juin. 20 Fonfrède demande que l'on garantisse la liberté du culte. Ordre du jour.

Août. 12 La Convention annule toute destitution de ministres du culte, prononcée pour cause du mariage qu'ils auraient contracté.

Sept. 17 Elle décrète que les biens des prêtres déportés seront séquestrés.

18 Suppression des vicaires épiscopaux. Toute commune qui renverrait son curé pour cause de mariage est condamnée à lui payer son traitement dans le lieu où il voudrait se retirer.

Octob. 5 Décret qui abolit le calendrier Grégorien, et substitue à l'ère chrétienne l'ère républicaine, à commencer du 22 septembre 1792.

15 Marron, ministre protestant, apporte à l'assemblée quatre coupes, seules pièces d'argenterie de son culte, dit-il.

18 Dunand, prêtre, envoie à la commune ses lettres de prêtrise. Chaumette fait descendre de la tribune des enfans pour brûler ces lettres au milieu de la salle.

26 Dans la séance des Jacobins, on propose d'ordonner aux prêtres de livrer leurs lettres d'ordination ou de les brûler.

Nov. 1 Fouché envoie du département de la Nièvre dix-sept caisses remplies d'or et d'argent, de calices, ciboires, etc., dépouille des églises. Deux citoyens portant deux crosses d'évêque et une croix entrent à la Convention.

1793.

Nov. 4 La commune de Mennecy, près de Corbeil, apporte à la Convention tous les ornemens de son église. Elle déclare ne plus vouloir de curé, et demande, en échange, la vente du presbytère. Un curé renvoie ses lettres, et demande une place de commis. Un autre, en les renvoyant, veut qu'on en fasse un *auto-da-fé*.

6 Adresse à la Convention pour que la liberté des cultes ne soit plus un vain mot, c'est-à-dire, pour que le salariement du culte catholique soit supprimé.

7 Gobel, évêque de Paris, vient abjurer, au sein de la Convention, le culte catholique; d'autres évêques constitutionnels et députés suivent son exemple. Julien de Toulouse, ministre et député, en fait autant du culte protestant. Décret pour substituer à la religion catholique un culte *raisonnable*. Un curé renonce à la prêtrise; il reconnaît avoir été un charlatan, et avoir enseigné ce qu'il ne croyait pas. Il demande une pension pour lui et ses enfans. La châsse de sainte Geneviève est envoyée à la Monnaie; les reliques de la sainte sont brûlées en place de Grève.

8 Levasseur dit qu'à Lusarche un prêtre insermenté fanatisait le peuple; mais qu'on a pris des mesures sévères, et arrêté une quarantaine d'individus, et qu'un soleil d'or a été envoyé à la Monnaie. Les Invalides apportent huit caisses d'argenterie provenant des dépouilles de leur église, et promettent un ciboire d'or et sept cent cinquante marcs d'argent. Cet exemple est suivi par beaucoup de communes. La ville de Paris se signale par le même dépouillement, et par une procession sacrilége, où des hommes et des femmes revêtus d'ornemens sacerdotaux, et portant en triomphe, avec dérision, les vases sacrés et autres objets religieux, vont les offrir à la Convention. On applaudit à ces baccanales.

10 Fête impie de la *Raison*, célébrée à Notre-Dame. Décret portant que cette église sera dorénavant nommée *Temple de la Raison*. Horreurs et sacriléges qui y sont commis à l'occasion de cette fête.

12 Les sections du Muséum et des Droits-de-l'Homme défendent à leurs prêtres de dire la messe. La commune de Paris ordonne d'enlever toutes les statues qui ornent le portail de Notre-Dame. La section de Bonne-Nouvelle fait abattre son clocher, et propose d'abattre tous ceux de la capitale, comme contraires au système d'*égalité*. Motion pour faire mettre tous les prêtres en arrestation.

15 Décret qui réhabilite la mémoire de la Barre, jeune gentilhomme d'Abbeville, décapité dans ce lieu, pour sacrilége, par arrêt du 5 juin 1766. Ordonné qu'il sera élevé à Toulouse une colonne sur la place où fut exécuté Calas. Des sections brûlent les confessionnaux et les livres liturgiques. Bustes de Pelletier et de Marat inaugurés dans l'église de Saint-Sulpice.

17 Anacharsis Cloots fait sa profession de foi à l'assemblée, et déclare qu'il ne reconnaît d'autre dieu que la nature, et d'autre souverain que le genre humain, peuple-dieu, etc. Mention honorable. Massieu, évêque marié, en mission dans le département des Ardennes, se joint à des clubistes, pour promener sur un âne un mannequin représentant le pape.

19 Décret portant que les prêtres mariés, quoiqu'ils n'aient pas prêté le serment, ne sont sujets ni à la réclusion ni à la déportation. Dépouilles des églises de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Roch apportées à l'assemblée.

20 De nouvelles processions sacriléges se rendent à la Convention. Une, sous la forme d'un enterrement, vient avec un cercueil, célébrant, dit-elle, les funérailles du culte.

22 Des jacobins se rendent à Strasbourg pour détruire ce qu'ils appellent des *préjugés*. Ils remplacent l'autel de la cathédrale par celui de la patrie.

28 Carrier écrit de Nantes que quatre-vingt-dix prêtres, embarqués dans un bateau de la Loire, y ont péri. Il les avait fait submerger. C'est ce qu'on appela depuis *noyade*, supplice de l'invention de ce représentant, qui le répéta à plusieurs reprises.

Déc. 4 La commune de Montmédy envoie, pour les frais de la guerre, une caisse d'argenterie provenant de la dépouille des églises.

5 André Dumont, en mission dans le nord, écrit: « La *déprêtrisation* est ici à l'ordre du jour; on ferme les églises, on brûle les confessionnaux, on fait des gargousses avec les livres du lutrin. » Les administrations de Rouen écrivent que les églises y sont fermées.

7 Le club d'Abbeville mande que les Français, mûrs pour la philosophie, ne veulent d'autre culte que celui de la Raison.

1793.

Déc. 31 Pelletier, curé de Virreville en Dauphiné, écrit que toutes les religions sont *fausses*.

1794.

Janv. 5 Guillot de Folleville, se disant évêque d'Agra, pris dans l'armée vendéenne, est exécuté à Angers. La commune d'Ambert annonce l'envoi de son argenterie d'église. Nicolas Vanchempule, prêtre habitué de Saint-Nicolas-des-Champs, accusé de conspiration et d'avoir gardé du sang de Louis XVI, est mis à mort.

10 Lamourette, évêque constitutionnel, accusé de complot contre la république, subit la même peine.

14 Ordre au ministre de l'intérieur de rendre compte des mesures qu'il a prises pour la déportation des prêtres insermentés.

17 Les administrateurs du district de Saint-Omer apportent six mille marcs d'argent, produit de la dépouille des églises.

La société populaire de Douay demande à la Convention que les ministres du culte ne soient plus payés aux frais du trésor public.

31 Bernard de Saintes mande de Montbéliard qu'il a autorisé le district de Porentruy à faire des échanges de numéraire contre des ciboires et calices.

Fév. 8 La société populaire, la municipalité et le district de Troyes, admis par députation à la barre, font offrande de sept mille sept cent quatre-vingt-quatorze marcs d'or et d'argent, et de treize mille sept cent quarante-quatre marcs de cuivre, dépouilles de leurs églises.

Mars. 7 Décret qui supprime les pensions à titre de *nouveaux convertis*.

12 Le comité de législation se livre à la recherche des moyens propres à faciliter l'exécution des décrets sur la confiscation des biens des prêtres insermentés, déportés ou reclus.

27 Gouttes, ex-constituant et évêque constitutionnel d'Autun, est condamné à mort. Roux, en mission dans le département des Ardennes, écrit que Massieu son collègue, et lui, ont fait à Sédan l'inauguration d'un *temple de la Raison*.

Avril. 4 La société populaire de Cette propose de mettre la *mort* à l'ordre du jour. La Convention improuve la pétition.

5 Camille Desmoulins, traduit au tribunal révolutionnaire, et interrogé sur son âge, répond : « J'ai l'âge du sans-culotte *Jésus*, trente-trois ans.

13 Gobel, ex-évêque constitutionnel de Paris, est décapité.

23 Décret sur le divorce. L'assemblée l'autorise.

Mars. 7 Sur la proposition de Robespierre, la Convention décrète que « le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. » Il sera célébré le 20 prairial (8 juin) une fête en l'honneur de l'Etre suprême. La liberté des cultes est maintenue.

Juin. 8 Fête à l'Etre suprême, célébrée au Champ-de-Mars, sous la présidence de Robespierre. Elle est accompagnée de chants d'imprécations, de la composition de Chénier, contre la religion catholique. C'était le jour de la Pentecôte.

Juill. 9 Discours de Robespierre au club des Jacobins, dans lequel il déplore l'inexécution du décret « qui a mis la probité et la vertu à l'ordre du jour. »

27 Robespierre mis hors la loi. Lui, son frère, et Saint-Just leur complice, périssent le lendemain sur l'échafaud.

Août. 2 Exclusion des nobles et des prêtres de tout culte, des fonctions publiques. Le jour suivant, suppression de ce décret.

28 Pie VI donne la bulle *Auctorem fidei* contre l'évêque et le synode de Pistoie.

Sept. 12 Décret portant que les cendres de Marat seront transportées au Panthéon, et que le corps de Mirabeau en sera expulsé.

18 La république française ne paie ni les frais ni les salaires d'aucun culte.

Nov. 24 Décret d'accusation contre Carrier, auteur des *noyades*. Il est mis en accusation le 24, exécuté le 26.

1795.

Janv. 27 Décret qui renvoie les religieuses dans leurs familles.

Fév. 21 Décret sur la liberté des cultes, conformément à la déclaration des droits de l'homme. Il reste sans exécution presque partout.

Mars. 15 Lettre encyclique de quelques évêques constitutionnels à leurs collègues, pour une réorganisation de leur église.

Mai. 20 Décret qui accorde aux communes des édifices pour l'exercice des cultes.

1795

Juin. 5 Sévestre annonce à la Convention la mort du jeune prince, fils de Louis XVI, dans la prison du Temple.

Décret portant que la fille de Louis XVI (MADAME) sera échangée contre les représentans du peuple, ambassadeurs et ministres français détenus en Autriche.

Juill. 30 Massacre des royalistes à Vannes. M. de Hercé, évêque de Dol, l'abbé de Hercé son frère et son grand-vicaire, et seize autres ecclésiastiques, venus en qualité d'aumôniers des troupes, et pris à Quiberon, sont fusillés.

Sept. 23 Nouveau décret de la Convention sur la police des cultes. Nouveau serment demandé aux prêtres. On exige qu'ils reconnaissent la souveraineté du peuple. On prononce des peines rigoureuses contre ceux qui exerceraient leurs fonctions sans avoir prêté ce serment.

Oct. 25 La Convention ordonne la réclusion ou la déportation des prêtres qui y avaient été condamnés en 1792 et 1793.

26 Clôture de la Convention.

28 Installation du nouveau corps législatif, divisé en deux chambres.

GOUVERNEMENT DIRECTORIAL.

Nov. 4 Installation du Directoire exécutif, composé de cinq membres, Rewbell, Laréveillère-Lépeaux, Letourneur de la Manche, Barras, et Carnot, élu sur le refus de Sieyes.

13 Deuxième lettre encyclique des évêques constitutionnels réunis à Paris, invitant à la formation de presbytères, et indiquant un concile pour le premier mai 1796. Il n'eut pas lieu.

Déc. 19 La princesse, fille de Louis XVI (MADAME), sort de la prison du Temple, et part pour Bâle. Elle est échangée le 27.

1796

Fév. 23 Arrêté du Directoire exécutif qui fait fermer l'église de Saint-Louis de Versailles, et charge l'administration du département de Seine-et-Oise d'empêcher le rassemblement convoqué par un écrit intitulé *Acte du synode*, etc., pour l'élection d'un évêque.

Mars. 9 Décret de déportation contre tout fonctionnaire public qui n'aura pas prêté le serment de *haine à la royauté*.

Mai. 31 Loi qui rend les biens des ecclésiastiques déportés à leurs héritiers.

Juill. 2 Lettre de Buonaparte au Directoire exécutif, par laquelle il annonce la prise de Bologne, Fort-Urbain et Ferrare, sur le pape. Armistice accordé à Pie VI moyennant treize millions, la cession des légations de Ferrare et de Bologne, et l'envoi de beaucoup d'objets d'art à Paris.

10 Un envoyé du pape arrive dans cette ville.

19 Tentative d'assassinat sur la personne de Louis XVIII.

Août. 26 Rejet de la résolution sur la déportation des prêtres.

Oct. 21 Manifeste du pape à toutes les cours catholiques.

Déc. 16 Première réunion des *théophilanthropes*, à Paris, dans le local de l'institution des aveugles; culte de l'invention du directeur Laréveillère-Lépeaux.

25 Un homme veuf des deux sœurs demande au conseil des Cinq-cents d'épouser sa belle mère. Ordre du jour.

31 Traité d'alliance entre l'empereur et le pape.

1797

Janv. 7 Résolution qui ordonne la commémoration du 21 janvier.

21 Le directoire prête le serment de *haine à la royauté* dans l'église de Notre-Dame, avec les autorités constituées.

31 Rupture de l'armistice qui avait été conclu avec le pape

Fév. 10 Invasion de la Romagne, du duché d'Urbain, de la Marche d'Ancône, de Notre-Dame de Lorette, par Buonaparte. Il envoie à Paris les dépouilles de la chapelle et la statue de la Vierge, avec ces mots : « *Je vous envoie la Madone ; vous en ferez ce que vous voudrez.* »

7 Message du Directoire, et envoi de pièces contre les prêtres insermentés. Séance orageuse aux Cinq-cents à ce sujet.

19 Traité de paix entre la France et le pape, dit de *Tolentino*. Il coûte au pape trente-un millions, et en outre des tableaux, des statues, et autres objets précieux.

1797

Avril. 29 Ratification du traité conclu avec le pape.

Mai. 17 Associations des Irlandais unis.

Juin. 17 Rapport de Camille Jordan sur la révision des lois relatives au culte et à ses ministres.

24 En Angleterre, procédure à la cour du banc du roi contre *l'Age de raison*, ouvrage de Thomas Payne. L'auteur étant absent, on procède contre l'imprimeur nommé Williams. Le jury le déclare coupable.

28 Pétition de cent vingt-deux communes demandant le rappel des prêtres.

Juill. 11 Discussion sur les cultes.

15 Mort d'Emmanuel de Rohan, grand-maître de Malte. M. de Hompesch est élu le 17 pour le remplacer.

16 Déclaration exigée des ministres du culte.

31 Réunion de la Romagne, du Ferrarais et du Bolonais, domaines du pape, à la république cisalpine.

Août. 15 Concile des constitutionnels à Notre-Dame de Paris. Il était composé de soixante-douze membres, dont vingt-six seulement étaient évêques. Loi rendue pour le rappel des prêtres bannis de France en 1792. Elle est rapportée le 4 septembre, et celle du 28 septembre 1795 est maintenue.

Sept. 4 Révolution du 18 fructidor, à l'aide des troupes introduites dans Paris sous les ordres d'Augereau.

5 Nouvelle formule du serment à prêter par les ecclésiastiques. Déportation de cinquante-quatre députés, et des directeurs Carnot et Barthélemy, de plusieurs journalistes, et de ce qui restait en France de la famille des Bourbons. Par suite, une multitude de prêtres sont embarqués pour Sinnamari, dans la Guiane, et la plupart y périssent.

Oct. 19 Le roi d'Espagne autorise les ex-jésuites à rentrer dans ses états.

Nov. 8 On force le pape à reconnaître la république cisalpine.

11 Arrivée des déportés à Cayenne.

12 Clôture du concile des constitutionnels.

25 Décret qui supprime les corporations laïques et ecclésiastiques dans la Belgique, et déclare leurs propriétés *nationales*.

Déc. 4 Rapport aux Cinq-cents sur la législation des cultés.

28 Duphot, général français, est tué dans une émeute à Rome.

1798.

Janv. 11 Arrestation à Paris de l'ambassadeur du pape.

Fév. 2 Invasion de Rome par les Français sous les ordres du général Berthier.

15 Haller, Suisse et calviniste, est dépêché au pape, alors sur son trône, et recevant les complimens du sacré collége à cause de l'anniversaire de son exaltation, et lui annonce que son règne a cessé. La république est proclamée, et le règne pontifical aboli.

19 Le pape est enlevé de Rome dans la nuit, conduit à Sienne, et logé dans le couvent des augustins.

24 Le directoire cisalpin dépose et bannit le cardinal Mattei pour refus de prêter le serment de *haine à la royauté*.

Mars. 26 Clôture du saint Office et du collége de la Propagande.

Mai. 13 Les biens du clergé cisalpin sont déclarés *nationaux*.

19 Buonaparte s'embarque à Toulon pour l'expédition d'Egypte.

26 Publication d'un indult du pape pour la réduction des fêtes dans le territoire de la république romaine. Le pape est transféré à Florence et logé à la Chartreuse.

Juin. 12 Malte est livrée à Buonaparte par la faiblesse du grand-maître de Hompesch, et la perfidie de quelques chevaliers parjures.

20 Bref du pape qui condamne le serment de *haine à la royauté*.

Juill. 17 Lucien Buonaparte s'oppose à ce qu'on force les catholiques d'ouvrir les boutiques et de travailler le dimanche.

Août. 22 Le général Humbert, chargé de favoriser l'insurrection de l'Irlande, débarque à Killala, et après quelques succès est battu et pris.

Sept. 22 Premier jour de l'an VII, Buonaparte fait célébrer au Caire l'anniversaire de la fondation de la république française. Sur une table sont placés sur la même ligne, le bonnet de la liberté, le croissant, les droits de l'homme et l'Alcoran.

Nov. 5 Incendie d'une partie de l'église de Saint-Sulpice.

1798.
Nov. 24 Les Français évacuent Rome.
28 Sommation du général Mack au commandant français du château Saint-Ange.
Déc. 14 Rome est reprise par les Français sous les ordres du général Macdonald.

1799.
Janv. 8 Arrêté de l'administration centrale de la Seine, qui permet à tout particulier d'inhumer un corps dans un terrain à lui appartenant, moyennant une déclaration.
12 Le ministre de l'intérieur fait suspendre la vente de la cathédrale de Reims.
Fév. 27 Le conseil des Cinq-cents arrête l'aliénation des biens du culte protestant.
Mars. 4 Proclamations de Paul I, dans laquelle il se déclare grand-maître de l'ordre de Malte, et en établit le chef-lieu à Pétersbourg.
14 Projet de Duplantier pour que la fête de la souveraineté du peuple soit célébrée tous les ans. Adopté par les Cinq-cents.
22 Arrêté du Directoire concernant les pensions ecclésiastiques.
27 Le pape Pie VI est enlevé de la Chartreuse de Florence, et traîné de ville en ville, pendant plus de six semaines, éprouvant à l'âge de plus de quatre-vingts ans toutes les incommodités d'un pénible voyage. Il arrive à Valence le 14 juillet.
Avril. 24 Limitations mises par le directoire helvétique aux pensions religieuses.
28 Départ des ministres français de Rastadt. Ils sont arrêtés à quelques lieues de cette ville. Roberjot et Bonnier sont tués; Jean de Bry échappe.
Mai. 27 Motion de Bertrand du Calvados, en faveur de la liberté de la presse.
Juin. 1 Arrêté du Directoire exécutif, relatif aux pensions ecclésiastiques.
26 Boulay de la Meurthe énonce son opinion sur les cultes. Il veut qu'aucun ne soit persécuté. « Quant aux prêtres réfractaires, dit-il, je ne les regarde pas comme prêtres, mais comme rebelles. »
Juill. 8 Les jacobins se réorganisent et s'assemblent dans la salle du Manége. Ils en sont bientôt expulsés.
Août. 3 Arrêté du Directoire, qui ordonne que le pape Pie VI soit transféré à Dijon. Cet arrêté n'est point exécuté.
29 Mort du pape Pie VI à Valence, à près de 82 ans, et plus de 24 ans de pontificat.
Sept. 30 Prise de Rome et de Civita-Vecchia par les Napolitains et les Anglais. Les Turcs s'emparent d'Ancône.
Oct. 9 Buonaparte, parti d'Egypte, débarque à Fréjus.
16 Il arrive à Paris.
Nov. 10 Abolition du Directoire. Création d'une commission exécutive provisoire pour l'organisation d'un nouveau gouvernement.

GOUVERNEMENT CONSULAIRE.

Déc. 1 Ouverture à Venise du conclave pour l'élection d'un nouveau pape. Il est composé de trente-cinq cardinaux.
13 Nouvelle constitution nommée de l'*an VIII*. Nouveau gouvernement. Trois consuls, un corps législatif, un tribunat. Buonaparte *premier consul*.
28 Amnistie accordée aux habitans des départemens de l'ouest.

1800.
Fév. 4 Pacification des départemens de l'ouest par le général Brune.
7 Acceptation de la constitution de l'an VIII.
Mars. 5 Clôture de la liste des émigrés.
14 Grégoire-Barnabé Chiaramonti, de l'ordre de Saint-Benoît, évêque d'Imola et cardinal, est élu pape à Venise, et prend le nom de Pie VII.
21 Il est couronné dans cette ville.
Mai. 15 Il adresse, suivant l'usage, une circulaire à tous les évêques, pour leur faire part de son avénement au souverain pontificat.
Juin. 14 Bataille de Marengo, qui de nouveau change le sort de l'Italie.
Juill. 3 Le pape Pie VII fait son entrée solennelle dans Rome.
Sept. 5 Malte, occupée par les Français, capitule et se rend aux Anglais.
Octob. Le cardinal Spina vient à Paris, et entame des négociations pour un arrangement spirituel avec le gouvernement français.
Déc. 10 Le roi d'Espagne ordonne dans ses états la promulgation et l'exécution de la bulle *Auctorem fidei* contre le concile de Pistoie.

1801.

Mars. 7 Bref de Pie VII en faveur des jésuites établis en Russie. Le pape déroge en ce point au bref de Clément XIV pour la suppression.

Mai. 31 Martyre de Jacques Ly, prêtre chinois et missionnaire à Cérée.

Juin. 29 Ouverture d'un concile des constitutionnels à Paris.

Juill. 15 Convention sur les matières ecclésiastiques, conclue entre le souverain pontife et le premier consul.

Août. 15 Elle est ratifiée par Pie VII, qui donne à ce sujet la bulle *Ecclesia Christi*. S. S. adresse aux évêques de France un bref, et leur demande la démission de leurs siéges.

Oct. 4 Arrivée à Paris du cardinal Caprara en qualité de légat du saint Siége.

28 Nouvel acte de schisme de la part de l'église de Hollande, par l'élection et le sacre sans institution canonique de Jean-Jacques van Rhin pour évêque de Harlem.

1802.

Mars. 26 Sur quatre-vingt-un évêques qui restaient de l'ancien clergé de France, quarante-cinq donnent leur démission; les trente-six autres expriment au pape leurs regrets de ne pouvoir suivre cet exemple. Treize qui étaient en Angleterre, à la tête desquels étaient M. Dillon, archevêque de Narbonne, écrivent au pape pour lui exposer leurs motifs.

Avril. 5 La convention du 15 juillet, connue sous le nom de *concordat*, est présentée par le ministre des cultes Portalis à l'acceptation du corps législatif, et adoptée comme loi de l'état. Les articles organiques joints, mais non convenus avec le pape, sont aussi adoptés et proclamés. Publication de deux bulles du pape, l'une du 15 août 1801, commençant par ces mots : *Ecclesia Christi;* l'autre du 29 novembre de la même année, commençant par ceux-ci : *Qui Christi Domini :* par cette dernière, le pape anéantit toutes les églises épiscopales existantes en France, et crée à leur place soixante nouveaux siéges, dont dix métropoles. Buonaparte nomme à plusieurs des siéges nouvellement établis.

Avril. 9 Le cardinal-légat est admis à l'audience du premier consul avec les honneurs dus à sa dignité.

18 Jour de Pâques, rétablissement de l'exercice public du culte catholique. La cérémonie s'en fait à Notre-Dame avec la plus grande solennité. La messe est célébrée par le cardinal-légat. Le discours est prononcé par M. de Boisgelin, nommé archevêque de Tours, et la cérémonie est terminée par le Te Deum.

19 Publication de l'indult du pape pour la réduction des fêtes.

Mai. 24 Le pape, dans une allocution en consistoire, se plaint des *articles organiques* rédigés sans sa participation, et opposés à la discipline de l'Eglise. Il annonce qu'il en a demandé le changement ou la modification. On ne fait point droit à ses plaintes.

Juin. 8 Circulaire du ministre des cultes Portalis aux évêques, touchant divers objets relatifs à leur ministère, sur lesquels ils sont les seuls juges, et n'ont point de conseils à recevoir d'aucune autorité séculière.

1803.

Janv. 17 Promotion au cardinalat de MM. de Belloy, archevêque de Paris, Fesch, archevêque de Lyon, Cambacérès, archevêque de Rouen, et de Boisgelin, archevêque de Tours.

Avril. 6 Réclamations des évêques de France non démissionnaires contre le concordat, et protestations contre les mesures qui les privaient de leurs juridictions et de leurs siéges. Les signatures sont au nombre de trente-huit, y compris celle de l'évêque d'Asope, *in partibus*, et celle de M. de la Tour, nommé à l'évêché de Moulins, et non sacré. Ces réclamations avaient été rédigées, dit-on, par M. Asseline, évêque de Boulogne, prélat aussi éclairé que pieux.

17 Le chevalier de Tomasi est nommé par le pape grand-maître de l'ordre de Malte.

Juin. 1 Bulle de Pie VII pour l'organisation des églises du Piémont. De dix-sept siéges qu'il y avait, huit seulement sont conservés; savoir, Turin, Saluces, Acqui, Asti, Alexandrie, Ivrée, Verceil et Mondovi. Par la suite, le siége d'Alexandrie est transféré à Casal.

Sept. 16 Concordat entre le souverain pontife et la république italienne, composée de divers états, pour y établir l'uniformité dans le gouvernement ecclésiastique.

1804.

Fév. 6 Conférences à Ratisbonne sur l'état de l'église d'Allemagne. Tout y avait été bouleversé par l'envahissement des souverainetés ecclésiastiques dont la plupart des princes d'Allemagne s'étaient emparés, et par la suppression des chapitres et des monastères, pour servir d'indemnités aux princes séculiers. Ces conférences, au nombre de huit, durèrent depuis le 6 février jusqu'au 21 mars, et furent sans résultat.

Avr. 8-15 Déclarations des évêques de France non démissionnaires, en faveur des droits de Louis XVIII. Ils s'y élèvent aussi contre la déclaration portée au concordat relativement aux biens ecclésiastiques, et contre les lois organiques.

Mai. 18 Un sénatus-consulte défère le titre d'empereur à Buonaparte, avec l'hérédité de la dignité impériale dans sa famille.

Juin. 6 Louis XVIII adresse à tous les souverains de l'Europe une protestation contre ce titre, et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu.

EMPIRE.

Nov. 28 Pie VII arrive à Paris.

Déc. 2 Buonaparte est couronné empereur dans l'église de Notre-Dame, et sacré par les mains du saint Père.

1805.

Fév. 1 Le pape tient un consistoire à Paris dans les salles de l'archevêché. Il y donne le chapeau aux cardinaux de Belloy et Cambacérès. Il érige l'Eglise de Ratisbonne en métropole de l'Allemagne, et nomme à ce siége le comte de Dalberg, ancien archevêque de Mayence Le lendemain S. S. sacre à Saint-Sulpice deux nouveaux évêques, celui de Poitiers et celui de la Rochelle.

Mars. 22 Second consistoire pour nommer à des églises vacantes.

Mai. 16 Pie VII part de Paris le 4 avril, et arrive à Rome au milieu des acclamations de tout un peuple ravi de revoir son souverain.

26 Napoléon est couronné roi d'Italie, et sacré dans la cathédrale de Milan, par le cardinal Caprara, archevêque de cette ville.

Juin. 26 Le pape, dans une allocution prononcée en consistoire secret, rend compte aux cardinaux de son voyage et des fruits que la religion en a retirés. Il les informe aussi de la rétractation de Scipion Ricci, ancien évêque de Pistoie, de sa soumission aux décisions dogmatiques de Pie VI, et de sa réconciliation avec l'Eglise romaine.

Juill. 14 Trois députés de l'ordre de Malte, venus de Catane, annoncent au pape la mort du grand-maître Tomasi, et sollicitent son approbation pour la nomination de son successeur dans la personne du bailli Caraccioli.

Oct. Les armées françaises s'emparent à l'improviste d'Ancône. Le pape s'en plaint, et ne reçoit aucune satisfaction.

1806.

Janv. 1 Le calendrier républicain est aboli. On reprend le calendrier grégorien.

14 Une lettre ministérielle défend de recevoir l'acte de mariage d'un prêtre. Un ministre, en 1802, avait appelé la rétractation d'un prêtre marié un *véritable scandale*.

Mars. 30 Décrets de Napoléon pour envahir de nouveaux états, et en créer de grands fiefs, dont il se réserve de donner l'investiture. Outre le port et la forteresse d'Ancône, qu'il avait fait occuper, il s'empare des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo. Il en fait mettre en vente les biens ecclésiastiques, etc.

Juin. 6 M. de Dalberg, archevêque électeur, archi-chancelier de l'empire d'Allemagne, nomme le cardinal Fesch son coadjuteur. Les représentations du pape au sujet des empiétemens de l'empereur Napoléon n'étant point écoutées, S. S. cesse de donner des bulles pour les évêchés d'Italie.

Oct. 20 Ouverture du grand sanhédrin des Juifs à Paris. L'objet de cette réunion était de fondre les mœurs des Juifs avec celles de l'Europe, et de les faire renoncer à l'habitude de l'usure. On ne voit pas que cette assemblée ait eu les résultats qu'on en attendait.

Nov. 24 Un décret impérial autorise provisoirement l'association des dames Ursulines pour l'instruction gratuite des jeunes filles.

Déc. 17 Son éminence le cardinal Fesch fait la cérémonie de l'ouverture et de la bénédiction de l'église des Dames du Refuge, dites de Saint-Michel, rue du faubourg Saint-Jacques, dans l'ancienne maison de la Visitation.

1807.

Mai. 24 Canonisation à Rome de François Caracciolo, fondateur des clercs réguliers mineurs; de Benoît, surnommé le Maure, frère convers chez les frères mineurs; d'Angèle Marici, fondatrice des Ursulines, et de Collette Boilet, née à Corbie en Picardie, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire. Il y avait quarante ans qu'il n'y avait eu de canonisation.

Sept. 30 Divers décrets de Napoléon en faveur de la religion et du clergé. Les évêques sont autorisés à faire des visites dans les maisons d'éducation; les biens sont rendus aux fabriques; le nombre des succursales auxquelles un traitement est assuré est porté à trente mille. Deux mille quatre cents bourses sont créées et réparties en différens diocèses. La congrégation des sœurs de la charité, et d'autres congrégations de filles vouées au service des malades, ou à l'éducation de la jeunesse, sont autorisées; les frères des écoles chrétiennes sont rétablis; les lazaristes, les prêtres des missions étrangères, ceux du Saint-Esprit, sont rappelés à leur ancienne destination, etc. On entrevoit l'espoir d'autres améliorations propres à faire reprendre à la religion quelque ascendant; mais il ne se réalise pas.

1808.

Fév. 2 Des troupes françaises occupent Rome. On prend pour prétexte de cette violation de territoire, le refus du saint Père d'entrer dans la confédération du Rhin, et de n'avoir point fermé aux Anglais les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia. On exile les cardinaux, etc. Le pape proteste inutilement contre ces violences.

Mars. 27 Un ordre du jour du général français annonce aux troupes pontificales que désormais elles n'auraient plus d'ordre à recevoir des prêtres.

Avril. 12. Décret qui réunit au royaume d'Italie les provinces d'Urbain, d'Ancône, de Macerata et de Damerino. Décret du même jour qui confisque les biens des cardinaux qui ne se rendront pas dans le lieu de leur naissance.

7 On désarme la plus grande partie de la garde pontificale, et on met en prison les nobles de cette garde.

8 Par un bref du pape Pie VII, l'évêché de Baltimore, aux Etats-Unis, est érigé en métropole. Quatre évêchés suffragans sont créés, savoir, New-Yorck, Philadelphie, Boston, et Beards-Town dans le Kentuckey.

10 Décret de la congrégation des rites, qui déclare *vénérable* Marie Clotilde de France, reine de Sardaigne.

Mai. 5 Abdication forcée de Charles IV et de Ferdinand VII son fils, rois d'Espagne. Napoléon rappelle de Naples son frère Joseph, qu'il avait créé roi des Deux-Siciles, et lui donne le trône d'Espagne.

Juin. 11 Des officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Gabrielli, prosecrétaire d'état, mettent le scellé sur ses papiers, et lui intiment l'ordre de partir pour son évêché de Sinigaglia. Nouvelles réclamations du pape, aussi peu écoutées que les précédentes.

Juill. 11 Allocution du pape en consistoire secret. Il y proteste solennellement contre les actes de violence employés à son égard.

Sept. 6 Deux officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Pacca, qui avait remplacé le cardinal Gabrielli dans la charge de prosecrétaire, pour l'arrêter. Le pape, informé de ce nouvel acte de violence, se rend chez le cardinal, prend son ministre par la main, et remonte avec lui dans ses appartemens. Le lendemain on enlève le cardinal Antonelli.

1809.

Janv. 19 Des soldats français cernent le palais de l'ambassadeur d'Espagne, et mettent en arrestation le chevalier Vorgas, alors malade dans son lit. On arrête aussi deux auditeurs de rote, et plusieurs autres particuliers de la même nation.

Mai. 17 Décret impérial daté de Vienne en Autriche, qui réunit les états romains à l'empire français, sous prétexte qu'ils n'ont été donnés au souverain pontife qu'à titre de fiefs. Le même décret accorde au pape pour dédommagement deux millions de revenu.

Juin. 6 Le pape Pie VII proteste contre cette spoliation, refuse tout dédommagement, et lance une bulle d'excommunication contre les auteurs, fauteurs et exécuteurs des violences exercées contre le saint Siége, sans désigner toutefois personne.

Juill. 3 Déclarations des évêques catholiques d'Irlande, dans laquelle ils désapprouvent et condamnent quelques écrits de l'abbé Blanchard, dans lesquels il s'élève contre le concordat de 1801, et le traite de mesure illégale et nulle.

1809.

Juill. 6 Le pape Pie VII est enlevé de Rome nuitamment, après que les portes de son appartement ont été brisées. Il est placé dans un carrosse fermé à clef, et traîné de ville en ville, par une chaleur étouffante, sans égard pour son âge et ses infirmités. Il arrive enfin à Savone, après cinq semaines d'un voyage pénible. Napoléon fait venir tous les cardinaux à Paris.

13 Circulaire de Napoléon adressée aux évêques, et datée du camp de Znaym, dans laquelle il essaie de justifier l'invasion des états ecclésiastiques, et fait parade de zèle pour la religion.

Nov. 16 Convocation d'une commission d'évêques, pour chercher les moyens de pourvoir aux besoins des églises dépourvues de pasteurs.

1810.

Janv. 11 Réponse de la commission aux questions proposées par le gouvernement. Elle propose d'assembler un concile national dont l'empereur prendrait l'avis. Les évêques demandent la suppression de quelques articles organiques du concordat.

Fév. 8 Un décret fait droit à la demande des évêques concernant la suppression de certains articles organiques.

Mars. 17 On fait décréter par le sénat que le pape prêtera serment de ne rien faire contre les quatre articles de 1682. Les plus magnifiques promesses sont employées pour l'engager à souscrire à cette condition : il s'y refuse.

Mars. 25 Décret portant que l'édit de 1682 sur les quatre articles du clergé est une loi de tout l'empire.

26 Adresse et lettre encyclique des évêques d'Irlande à tous les évêques catholiques, au sujet du *veto* que l'on voulait donner au roi d'Angleterre sur le choix des évêques catholiques.

Avril. 3 Exil de treize cardinaux pour s'être abstenus de paraître à la cérémonie du mariage de Napoléon. Il leur est ordonné de quitter l'habit de cardinal, et de ne plus paraître qu'en noir. On leur ôte la pension qu'on leur avait accordée en dédommagement de leurs bénéfices et de leurs biens, dont on s'était emparé, et on les disperse dans différentes villes, deux à deux.

Oct. 14 Le cardinal Maury est nommé à l'archevêché de Paris. Il en donne avis au pape.

Nov. 5 Bref de Pie VII, daté de Savone, en réponse à la lettre du cardinal Maury. Le pape s'étonne qu'il ait accepté la nomination dont il lui fait part. Il lui ordonne d'y renoncer.

Déc. 18 Autre bref du pape adressé à l'abbé d'Astros, grand-vicaire de Paris. Le pape y déclare que l'administration du cardinal est contraire aux lois de l'Eglise, et qu'il n'a aucun pouvoir à Paris. Il déclare en outre, que pour lever tout doute à cet égard il lui ôte tout pouvoir et juridiction. Ce bref, intercepté par le gouvernement, n'arrive point à son adresse.

1811.

Janv. 1 L'abbé d'Astros est arrêté et conduit à Vincennes, pour avoir eu connaissance du bref du 5 novembre, relatif au cardinal Maury, et pour refus de nommer la personne qui le lui avait communiqué. D'autres ecclésiastiques éprouvent le le même sort.

7 Perquisition dans les papiers du pape à Savone. On fouille jusque dans son secrétaire. Ses papiers et ceux de toutes les personnes de sa maison sont envoyés à Paris. On lui ôte toutes les personnes qui composaient sa maison, jusqu'à son confesseur. L'évêque de Savone lui-même est mandé à Paris.

Mars. Une commission composée de cardinaux et d'évêques, chargée d'indiquer le parti à prendre relativement aux dispenses et aux institutions canoniques, dans l'état d'interruption de communication où l'on était avec le saint Siége, donne sa réponse.

Avril. 25 Annonce d'un concile national composé des évêques de France et d'Italie pour le 25 juin. Par la suite, il fut indiqué pour le 17 du même mois.

27 Napoléon ayant résolu d'envoyer une députation à Savone, douze évêques se réunissent chez le cardinal Fesch, et signent une lettre au pape pour servir comme de lettres de créance aux députés. Le cardinal Fesch en écrit une particulière. Dix-sept autres évêques en écrivent de leur côté. Les députés sont l'archevêque de Tours, les évêques de Trève et de Nantes.

Mai. 9 Arrivée à Savone des évêques députés. Ils reçoivent ordre de s'adjoindre l'évêque de Faenza, qui arrive deux jours après.

f

1811.

Mai. 10 Les députés sont admis à l'audience du pape ; les négociations durent jusqu'au 19 mai. Elles se terminent par une note rédigée, dit-on, dans le cabinet du pape, et approuvée, mais non signée par lui, dans laquelle il consent à accorder l'institution canonique aux évêques nommés.

Juin. 17 Ouverture du concile national dans l'église métropolitaine de Paris. Il est composé de quatre-vingt-quinze, tant cardinaux qu'archevêques et évêques. M. de Dalberg se trouvant à Paris, est invité d'y assister, ainsi que l'évêque de Capharnaum, son suffragant. Le cardinal Fesch préside l'assemblée.

20 Première congrégation particulière. Elle est suivie de plusieurs autres. Dans la cinquième, tenue le 27, on lit pour la seconde fois une adresse qui devait être présentée à l'empereur le dimanche suivant; mais les évêques d'Italie s'étant plaints de ce qu'elle était rédigée dans l'esprit des articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient point, et quelques changemens y ayant été faits, Napoléon ne voulut point la recevoir, et contremanda la députation.

21 Le cardinal Caprara meurt à Paris. Il est inhumé dans les caveaux de Sainte-Geneviève, après de magnifiques obsèques.

28 Napoléon ayant ordonné qu'on s'occupât sans délai de l'objet du concile, une commission particulière s'assemble chez le cardinal Fesch. Le 3 juillet suivant, elle décide à la majorité l'incompétence du concile pour aviser aux moyens de suppléer aux bulles pontificales, même en cas de nécessité.

Juill. 10 Décret impérial qui dissout le concile.

12 Les évêques de Gand, de Tournai et de Troyes, que l'on croyait avoir influé sur la décision de l'incompétence du concile, sont arrêtés et conduits à Vincennes.

27 Convocation des évêques chez le ministre des cultes. On essaie de faire revivre le concile.

Août. 5 Congrégation générale. On y forme un décret composé de cinq articles, dont le précis est que les siéges ne pourront vaquer plus d'un an; que l'empereur y nommera; que le pape donnera l'institution dans les six mois; que les six mois écoulés, le métropolitain pourra procéder à l'institution, que ces articles seront soumis à l'approbation du pape, et lui seront portés par une députation.

19 En conséquence de cet arrêté, une députation de neuf prélats est nommée pour porter au pape le décret du 5. Quatre-vingt-cinq évêques souscrivent une lettre pour servir aux députés de lettres de créance. Le cardinal Fesch en écrit une particulière. Les neuf prélats partent avec ces dépêches, et arrivent à Savone les derniers jours d'août.

Sept. 5 Le pape donne audience à la députation.

20 S. S. consent à confirmer par un bref les articles que lui présente la députation. Ce bref, parvenu à Paris, est mis sous les yeux du conseil d'état, qui fut choqué, dit on, de ce que l'Eglise de Rome y prenait le titre de *maîtresse de toutes* les églises. Il fut question de le renvoyer au pape. On se contenta de ne point l'admettre. Les négociations furent rompues; et le concile assemblé à si grands frais n'eut point d'autre issue.

1812.

Juin. 20 Le pape arrive à Fontainebleau. On ignore quel fut le motif qui détermina Buonaparte à cette translation. Pie VII mène dans ce nouvel exil une vie aussi retirée qu'à Savone; il ne sort pas même pour se promener dans les jardins. Il reçoit les cardinaux et les évêques qui, de Paris, viennent le visiter.

Nov. 23 Le ministre des cultes écrit aux chapitres de Gand, de Tournai et de Troyes, que ces siéges sont vacans par la démission de leurs évêques respectifs, et que les chapitres aient à nommer des grands-vicaires. En effet, on avait forcé les trois évêques enfermés à Vincennes de souscrire leur démission, après quoi on les fit partir, l'évêque de Tournai pour Gien, l'évêque de Gand pour Beaune, et l'évêque de Troyes pour Falaise.

Déc. 18 Napoléon arrive à Paris après la campagne désastreuse de Moscou.

1813.

Janv. 19 Buonaparte se rend inopinément à Fontainebleau, entre chez le pape, et le presse de conclure un nouveau traité.

25 Le pape se décide à signer les articles qui devaient servir de base à un autre concordat; ils étaient, pour la substance, conformes, mais avec plus de développement, à ceux qui avaient été arrêtés dans la congrégation du 5 août, et qu'il avait confirmés par un bref resté sans exécution; mais, voyant qu'il n'était

1813.

rétabli ni dans son autorité spirituelle, ni dans ses droits temporels, il rétracta ces concessions.

Avril. 25 Le ministre des cultes annonce aux chapitres de Gand, de Tournai et de Troyes, que, sur la démission des titulaires de ces siéges, l'empereur y a nommé, et leur recommande de donner incessamment des pouvoirs à ceux qui en ont été pourvus. Cela donne lieu à de nouveaux troubles.

Juill. 22 Une partie du chapitre de Gand ayant donné des pouvoirs à l'abbé de la Brue, nommé à cet évêché, la majorité du clergé refuse de le reconnaître. Les séminaristes suivent cet exemple. Le supérieur est envoyé à Vincennes; deux professeurs sont enfermés à Pierre-Châtel; des séminaristes, même dans les ordres, sont forcés de partir comme conscrits, et quarante périssent dans la citadelle de Wesel, victimes d'une maladie contagieuse. Les autres sont envoyés à Sainte-Pélagie. Tous ne reviennent dans leur patrie qu'après la délivrance des Pays-Bas.

Oct. 18 Bataille sanglante de Leipsick, qui achève de ruiner les affaires de Napoléon.

Déc. 19 L'évêque de Plaisance se présente chez le pape, et lui demande s'il serait disposé à entrer dans des arrangemens. Sa Sainteté répond qu'elle est décidée à ne parler d'affaires que lorsqu'elle sera de retour à Rome.

1814.

Janv. 19 L'évêque de Plaisance retourne à Fontainebleau. Le lendemain 20, il obtient une audience du pape, et lui présente un modèle de traité, par lequel on lui rendrait la partie occidentale de ses états. Le saint Père s'en réfère à sa réponse du 19 décembre, et dit qu'il ne demandait qu'à retourner à Rome.

23 Le pape part de Fontainebleau. Il n'avait été informé de son départ que la veille, et peu de précautions furent prises pour que son voyage se fît commodément, par une saison rigoureuse. On fit partir de Fontainebleau les cardinaux l'un après l'autre, et on les conduisit dans différens exils qui leur avaient été assignés en Languedoc et en Provence.

Mars. 10 Décret qui annonce que le pape rentre en possession de la partie de ses états dont on avait formé les départemens de Rome et de Trasimène.

31 Pie VII fait son entrée à Bologne, le même jour que les souverains alliés faisaient la leur à Paris, et que le gouvernement de Napoléon cessait.

RESTAURATION DE LA MONARCHIE.

Avril. 11 Napoléon signe son abdication. On lui laisse la souveraineté de l'île d'Elbe. Il part le 20, et s'embarque à Fréjus le 26.

12 Entrée de MONSIEUR à Paris. Il descend à *Notre-Dame* pour y rendre grâces à Dieu des événemens qui rappellent sa famille en France et son frère sur le trône.

Mai. 3 Louis XVIII rentre dans sa capitale et se rend à la métropole, où l'on chante le *Te Deum* pour son rétablissement dans les droits de ses ancêtres. Cet heureux retour fut suivi de plusieurs événemens favorables à la religion et à ses ministres.

24 Rentrée du pape à Rome, après cinq ans d'absence et de persécutions. Le saint Père descend à la basilique de Saint-Pierre, et après avoir rendu grâces à Dieu, retourne en triomphe au palais Quirinal.

Juill. 7 M. Cortois de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo, part pour Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire près du pape.

Août. 7 Le pape Pie VII rétablit la société de *Jésus*.

Sept. 7 Bref du pape Pie VII aux catholiques de Hollande contre l'élection d'un nouvel archevêque d'Utrecht. Cette élection avait eu lieu le 10 février de cette année, et l'élu, Willibrod van Os, avait été sacré le 25 février suivant.

Bref du pape concernant l'érection d'un évêché en Suisse, et la séparation des cantons helvétiques d'avec le diocèse de Constance.

Nov. 1 Ouverture d'un congrès à Vienne pour la pacification générale de l'Europe. Il s'y trouve des ministres de toutes les puissances européennes. Le pape y envoie le cardinal Gonsalvi en qualité de légat pour y défendre les droits de l'Eglise.

1815.

Janv. 20 Le prélat Ciamberlani, supérieur de la mission de Hollande, remplissant les devoirs de sa mission, est enlevé à Malines, et conduit à Anvers par la force armée, en vertu d'ordres émanés du gouvernement des Pays-Bas.

21 Service expiatoire à Saint-Denis et dans toutes les églises de France, pour la

1815.

crime de régicide commis envers le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette son épouse. Leurs restes, recherchés avec soin, sont déposés dans le caveau destiné à la sépulture des Bourbons.

Fév. 21 Les frères trappistes occupent leur nouveau monastère près de Laval.

Mars. 1 Buonaparte, échappé de l'île d'Elbe, débarque près de Cannes sur les côtes de Provence avec une poignée de soldats. Sa troupe se grossit insensiblement, et il se dirige vers la capitale presque sans trouver d'obstacles.

20 Louis XVIII quitte Paris et se retire dans les Pays-Bas. Buonaparte arrive presqu'en même temps, et le drapeau tricolore flotte de nouveau sur le pavillon des Tuileries.

INTERRÈGNE.

Avril. 3 Pie VII, obligé de sortir de Rome, dont les environs étaient occupés par les troupes de Murat, arrive à Gênes.

Juin. 2 Le pape rentre à Rome, après la chute de Murat.

Juin. 9 Acte du congrès pour la pacification de l'Europe. On y signe un traité en cent-vingt articles. On rend au saint Siége, non-seulement les Marches, le duché de Bénévent, et la principauté de Ponte-Corvo, mais encore les trois légations de Bologne, Ravenne et Ferrare, que Pie VII avait été obligé de céder par le traité de Tolentino. Le pape rentre en possession de ces domaines le 18 juillet.

18 Bataille de Waterloo, perdue par Buonaparte.

FIN DE L'INTERRÈGNE.

Juill. 8 Louis XVIII rentre à Paris.

28 Représentations des évêques des Pays-Bas au sujet de quelques articles de la constitution projetée, lesquels leur paraissaient menacer l'indépendance du gouvernement ecclésiastique, et affaiblir les droits et la liberté des églises catholiques.

Août. 24 Le roi des Pays-Bas sanctionne cette constitution et la déclare loi fondamentale du royaume, sans qu'il ait été fait droit à ces réclamations.

Oct. 7 Ouverture de la session des chambres à Paris. Plusieurs propositions sont faites en faveur de l'Eglise et du clergé.

13 Murat ayant débarqué en Calabre avec quelques aventuriers, est arrêté par les habitans, traduit devant une commission militaire, et fusillé. On ne peut s'empêcher de penser qu'il avait présidé pareille exécution à l'égard d'un prince innocent.

Nov. 20 Traité onéreux dicté à la France par les souverains alliés.

1816.

Ukase impérial qui bannit les jésuites de la Russie. La cause de cette disgrâce fut la conversion de quelques personnes de distinction, qu'on attribua au prosélytisme de ces Pères, et qui n'était vraisemblablement que l'effet d'une conviction personnelle d'après leurs prédications.

Projet de loi pour autoriser les donations en faveur des établissemens ecclésiastiques, présenté par le ministre de l'intérieur à la Chambre des députés.

Janv. 25 Ordonnance du roi qui rend aux catholiques anglais leurs colléges et séminaires en France, et la jouissance des biens y attachés.

Fév. 1 Bref du pape aux évêques d'Irlande, concernant es concessions à faire au gouvernement anglais pour parvenir à l'émancipation des catholiques.

3 Ordonnance du roi qui rétablit la congrégation de Saint-Lazare et celle du Saint-Esprit, pour les missions.

Mars. 8 Promotion de cardinaux. Il n'y en avait point eu depuis douze ans. Le 11, le pape leur donne le chapeau.

29 Installation des jésuites au collége impérial de Madrid.

Mai. Les religieuses trappistes, rentrées en France, s'établissent près de l'ancienne abbaye de la Trappe. Le séminaire des missions étrangères reprend l'œuvre qui était le but de son institution, et fait partir un missionnaire pour la Chine. De jeunes séminaristes se disposent à le suivre.

19 Rétablissement des jésuites à Mexico.

Juin. 26 Des jeunes gens pieux, aidés de deux ecclésiastiques connus, recommencen l'œuvre charitable de l'abbé de Fénelon pour l'instruction et le soulagement de jeunes Savoyards ; elle avait été abandonnée depuis la mort de ce vénérable

1816.

ecclésiastique qui y consacrait son temps et sa fortune, et qui périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. En moins de deux mois, plus de cent cinquante de ces enfans se trouvaient déjà réunis sous la bienfaisante influence de cette association.

Juill. 1 Bref du pape à M. de Broglie, évêque de Gand, en réponse à la lettre que ce prélat avait écrite à S. S. sur la conduite qu'il avait à tenir vis-à-vis du gouvernement des Pays-Bas.

8 Cédule du roi d'Espagne pour la formation d'écoles dans les maisons religieuses de l'un et l'autre sexe, aux fins d'y former la jeunesse à la religion et aux mœurs. Cette mesure est autorisée par un bref du pape, qui exempte même de l'office, s'il est nécessaire, les religieux et religieuses qui se consacreront à l'enseignement.

Août. 8 Edit du roi de Naples contre les sociétés secrètes.

Sept. 25 Ordonnance du roi qui autorise une association sous le nom de *société des Missions de France*, destinée à suppléer à la pénurie d'ecclésiastiques. S. M. leur laisse la jouissance du mont Valérien, qu'ils desservent dans le temps du pèlerinage.

Oct. 9 Les filles de la Croix, dont la destination est l'éducation des jeunes filles pauvres, reprennent l'habit religieux.

Déc. 24 Adoption de la loi qui autorise les donations faites aux établissemens ecclésiastiques.

1817

Janv. 18 Installation du chapitre royal de Saint-Denis par monseigneur le grand-aumônier de France. A la suite, les restes des anciens rois dont la sépulture avait été violée, et qu'on avait exhumés de la fosse où ils avaient été déposés, sont portés dans les caveaux de l'église. Le 20, les mêmes devoirs sont remplis à l'égard des corps de madame Adélaïde et de madame Victoire, rapportés de Trieste.

Mars. 4 M. de Broglie, évêque de Gand, étant dans le cours de ses visites pastorales, est cité à comparaître devant un conseiller de la cour de Bruxelles.

Avril. 9 Ordonnance du roi qui affecte une somme de trois millions neuf cent mille francs à l'amélioration du sort du clergé.

Juin. 5 Concordat entre S. S. Pie VII et S. M. le roi de Bavière, qui règle les affaires ecclésiastiques de ce royaume.

11 Concordat ou convention conclue entre le souverain pontife Pie VII et Louis XVIII, roi de France, pour servir de règle aux affaires ecclésiastiques de ce royaume. Des lettres apostoliques du 11 juillet ratifient cette convention, et une bulle du 27 établit quarante-deux nouveaux siéges.

17 Bref du pape aux évêques et chapitres de l'Eglise de France, par lequel S. S. les prévient de nouvelles circonscriptions à faire dans les évêchés, et leur demande leur assentiment.

Juill. 10 Cinquante religieux trappistes, embarqués à Weymouth sur une frégate de l'état, débarquent sur les côtes de Bretagne, pour venir s'établir à la Meilleraye, ancienne abbaye de leur ordre, diocèse de Nantes. Leur installation s'y fait solennellement le 7 août suivant.

11 Lettres apostoliques pour l'érection et la création de quelques archevêchés et évêchés en Piémont.

23 Le pape annonce en consistoire le concordat passé avec le gouvernement français.

Août. 22 Le roi donne la barette à M. le cardinal de Périgord, grand-aumônier. La même cérémonie se répète pour M. le cardinal de la Luzerne et M. le cardinal de Beausset, les 24 et 26 du même mois.

Oct. 1 Consistoire secret dans lequel le pape déclare deux cardinaux réservés *in petto* dans le consistoire du 8 mai 1816, et institue des archevêques et évêques pour trente et un siéges de France. Leurs bulles arrivent à Paris bientôt après.

1818.

Janv. 21 Le collége Urbain de la Propagande, fermé depuis vingt ans, est rendu à sa destination. M. Pédicini, secrétaire de la Propagande, après les avoir présentés au saint Père, y introduit quatorze jeunes séminaristes.

Fé 16 Concordat entre le souverain pontife et le roi des Deux-Siciles, pour le réglement des affaires ecclésiastiques de ce royaume.

21 Bref du pape Pie VII aux membres du bureau des catholiques irlandais. S. S.

1818

daigne y entrer dans des détails au sujet de la mission du père Richard Hayes, de l'ordre des frères mineurs, et explique les causes de son renvoi.

Mars. Rétablissement du siége archiépiscopal de Smyrne.

Avril. 8 Consistoire dans lequel S. S. déclare cardinaux MM. Fabrice Scaberas Testaferrata, et François Guidobono Calvachini, réservés *in petto*, le premier dans le consistoire secret du 8 mars 1816, le second dans celui du 24 août 1807, et élève à la même dignité M. Casimir Hastelin.

Mai. 18 Départ pour Rome du conseiller d'état Portalis, chargé d'une mission importante près du saint Siége.

20 Ordonnance du roi pour l'augmentation du traitement des fonctionnaires ecclésiastiques.

Sa Sainteté approuve dans les formes canoniques l'institution des religieuses de l'adoration perpétuelle du saint Sacrement.

Juin. 18 Publication du concordat de Bavière, pour le réglement des affaires ecclésiastiques de ce royaume.

Sept. 15 Adoption de la résolution par laquelle le canton de Fribourg arrête le rétablissement des jésuites dans cette ville. L'abbaye d'Einsiedlen, en Suisse, est proposée pour le siége à ériger dans les petits cantons.

16 Bref du pape adressé à l'évêque d'Hélie, vicaire apostolique du district de Londres, par lequel ce prélat est autorisé et invité à exiger des ecclésiastiques français, résidant en Angleterre, la signature d'un formulaire, par lequel ils reconnaissent qu'ils communiquent avec tous ceux qui sont unis de communion avec le souverain pontife Pie VII, comme avec des membres de l'Eglise. Plusieurs pretres français s'empressent de souscrire ce formulaire.

Oct. 2 Allocution du pape en consistoire secret, dans laquelle S. S. informe les cardinaux que ce qui restait de difficultés entre le saint Siége et le roi de Bavière est heureusement terminé par la déclaration solennelle de ce prince, que le serment preté aux constitutions du royaume ne regarde que l'ordre civil

2 Convention passée à Aix-la-Chapelle, entre le roi de France et les souverains alliés, au moyen de laquelle les troupes formant l'occupation militaire du territoire français sont retirées.

Nov. Colléges de jésuites ouverts dans les états du roi de Sardaigne.

Déc. Congrégation *anté-préparatoire* dans le palais de son éminence le cardinal Litta, relative à la béatification du vénérable serviteur de Dieu, le père Paul de la Croix, prêtre et fondateur de la congrégation des clercs-déchaussés de la Croix et Passion de Notre-Seigneur J. C.

1819

Avril. 2 L'empereur et l'impératrice d'Antriche arrivent à Rome, et y sont reçus avec les honneurs dus à leur haut rang. Ils visitent le pape, qui les accueille avec la tendresse d'un père, et s'entretient long-temps avec eux.

Mai. Déclaration de LL. EE. les cardinaux de Périgord et de la Luzerne, et de MMgrs. de Clermont, ancien évêque de Châlons, et de Pressigny, nommé à l'archevêché de Besançon, réclamant contre l'omission dans la loi concernant la liberté de la presse, d'une mesure répressive des outrages faits par les écrivains à la religion de l'état.

26 Translation des reliques de saint Denis et ses compagnons de l'église paroissiale de la commune de ce nom, dans l'église de l'ancienne abbaye.

Août. 19 Lettre du pape aux cardinaux, archevêques et évêques de France, par laquelle S. S. leur fait part des mesures qu'elle a cru devoir prendre pour satisfaire aux désirs de S. M. T. C., en suspendant l'exécution du concordat de 1817, et pourvoir au gouvernement des diocèses.

22 Allocution du pape en consistoire au sujet de ladite suspension ; S. S. y communique au sacré collége les motifs qui l'y ont déterminée, et les moyens provisoires qu'elle a cru devoir adopter en attendant que ce concordat pût recevoir sa pleine exécution.

25 Erection par S. M. T. C. de cinq cents nouvelles succursales en faveur des diocèses où le nombre de celles qui sont établies n'est pas proportionné aux besoins des localités.

Sept. 23 Déclaration des cardinaux, archevêques et évêques de France, par laquelle ils adhèrent aux mesures provisoires prises par le saint Siége pour le gouvernement des églises pendant la suspension du dernier concordat.

1819.

Oct. 18 Rétablissement des trois archi-diaconés de Paris, sous les titres nouveaux de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis.

1820.

Mars. RÉVOLUTION en Espagne. Le comte de l'Abisbal, parti de Madrid, proclame à Ocana, ville de la Nouvelle-Castille, la constitution dressée à Cadix par les cortès en 1812. Saragosse, le 5 de ce mois, se déclare en faveur de cette constitution. Le général Ballesteros, appelé dans le conseil du roi, déclare que son acceptation peut seule tout pacifier, et le roi l'accepte. On sait que, faite dans des temps de troubles et pendant la prison du roi, cette constitution est extrêmement défectueuse et tend au républicanisme.

8 Le roi de Naples rétablit dans ses états les religieux hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu; congrégation utile, connue en France sous le nom de *Frères de la charité*, et en Italie, sous celui de *Fate ben fratelli*. leurs couvens et leurs hôpitaux leur sont rendus. Le 8 mars, ils reprennent avec beaucoup de solennité leur habit, et le roi honore le couvent de sa visite. Ils n'étaient pas destinés à jouir long-temps de ces avantages.

25 Les jésuites établis en Russie depuis le règne de Catherine II, et en possession de divers établissemens dans cet empire, déjà frappés de bannissement par un ukase impérial, reçoivent ordre d'en sortir, avec défense d'y rentrer sous aucun prétexte. L'empereur d'Autriche en accueille une partie pour les employer à l'enseignement dans ses états.

Juill. RÉVOLUTION à Naples, faite par les *Carbonari*. Les 16 et 17 du même mois, scènes horribles à Palerme. Journées suivantes non moins désastreuses. Les prisons sont forcées et ouvertes à une foule de brigands qui s'en échappent, et donnent le signal du massacre. Les archives de Palerme, les caisses publiques, le palais de justice sont dévastés et pillés. Cette ville devient le théâtre de tous les crimes, suites accoutumées des mouvemens révolutionnaires.

Août. 14 Décret des cortès d'Espagne, qui supprime les jésuites dans ce royaume. Le décret est proposé et adopté séance tenante.

28 RÉVOLUTION en Portugal. Elle commence par la révolte de trois régimens de ligne et de deux de milice à O-Porto. La constitution espagnole est proclamée; les autorités sont déposées.

Sept. 16 Sur un rapport fait le 3 de ce mois au nom d'une commission, il est arrêté que tous les couvens d'ordres religieux seront supprimés en Espagne; même ceux de l'ordre de Malte et des hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Défense est faite d'émettre et de recevoir des vœux, ou de fonder des couvens par la suite. Malgré l'opposition que le roi manifeste pour cette mesure, il est obligé de donner sa sanction au décret.

16 La révolution de Portugal commencée à O-Porto, mais jusqu'alors repoussée à Lisbonne, s'opère dans cette ville. Les troupes consignées dans leurs quartiers en sortent malgré la consigne, et se réunissent au peuple sur une des grandes places de la ville, et le renvoi de la régence est décidé.

Oct. 1 Ouverture à Naples du parlement national. Le discours émané du trône a été lu par le prince lieutenant général.

18 Les jésuites, réunis en assemblée générale à Rome, pour nommer un successeur à leur dernier général, tandis qu'on les proscrit de toutes parts, ne perdent ni le courage ni l'espoir, et nomment pour remplir la place vacante le père Louis Forti de Vérone, qui s'est rendu célèbre dans la carrière de la prédication.

Presque dans le même temps, les pères du tiers-ordre de Saint-François sont rétablis à Sutri, ville de l'état de l'Église, d'après le vœu de l'évêque et des habitans.

Nov. 11 Mouvement séditieux à Lisbonne, au moyen duquel la constitution espagnole y est immédiatement mise en vigueur, avec cette restriction néanmoins, que les députés du prochain parlement pourront y faire toutes les modifications qu'ils jugeront convenables, *sans cependant la rendre moins libérale*. La junte est obligée de donner sa démission; mais, par une sorte de contre-révolution, elle est rétablie le 18, et les troupes qui avaient favorisé ce mouvement reviennent sur leur première démarche.

22 Projet de loi présenté au parlement napolitain, concernant les ordres religieux. Par le premier article, il est interdit à qui que ce soit, dans le royaume des Deux-Siciles, d'entrer dans un ordre monastique, et d'y prononcer des

1820.

vœux. Tout monastère ayant moins de douze religieux sera aboli, etc.; mêmes mesures que celles qui, dans le temps, furent prises en France, reproduites en Espagne.

Déc. 10 L'archevêque de Valence en Espagne proteste contre le décret par lequel les cortès dépouillaient de leurs biens les ordres religieux. Son patrimoine est confisqué, et il est condamné à l'exil.

23 La police fait saisir chez les libraires de Paris le *Catéchisme du soldat français*.

30 Les grands-vicaires et le secrétaire de l'évêque de Gand (M. de Broglie), accusés de soutenir le prélat dans son opposition au gouvernement des Pays-Bas, sont mis aux arrêts.

1821.

Février. 8 Le cardinal Gonsalvi, ministre et secrétaire d'état, publie, au nom du pape, une ordonnance qui enjoint aux sujets du saint Siége parfaite neutralité dans la guerre que l'Autriche allait déclarer aux insurgés de Naples.

17 L'empereur d'Autriche explique, dans un manifeste, les motifs qui l'ont déterminé à faire marcher ses troupes contre les révolutionnaires de Naples.

27 Les souverains rassemblés à Laybach terminent leurs conférences.

28 Louis XVIII confie aux évêques du royaume la surveillance sur les écoles secondaires ou séminaires de leurs diocèses.

Mars. 5 Le général des capucins, vieillard septuagénaire, exilé par les cortès d'Espagne, arrive à Paris.

13 L'armée piémontaise s'étant révoltée, le roi de Sardaigne abdique la couronne en faveur de son frère Charles-Félix.

24 Après avoir battu les révoltés napolitains, l'armée autrichienne entre dans Naples.

28 Les principautés de Ponte-Corvo et de Bénévent, dont les insurgés s'étaient emparés, sont rendués au saint Siége.

Avril. 10 Le pape publie un édit qui défend dans ses états les sociétés secrètes.

18 Le cardinal patriarche de Lisbonne, ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution du Portugal, la régence révolutionnaire de Lisbonne le fait enfermer dans un couvent.

23 Les cortès d'Espagne font jeter en prison les ecclésiastiques et les particuliers qui sont soupçonnés de n'être point favorable au nouveau régime constitutionnel.

M. de Haller, membre du consistoire de Berne, ayant embrassé la religion catholique, expose dans un écrit les motifs de sa conversion.

Mai. 2 Les cortès de Lisbonne décrètent que le peuple nommera les membres du jury chargés de juger les préventions de délits commis par la voie de la presse contre la religion.

5 Buonaparte meurt à l'île de Sainte-Hélène.

15 Ferdinand VII, roi de Naples, fait jeter au feu les écrits impies ou séditieux que les révolutionnaires avaient publiés.

19 Le roi de Saxe établit un comité de censure pour examiner les livres publiés ou à publier dans son royaume.

30 D'après un concordat conclu avec le saint Siége, Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, reconnaît les droits des évêques catholiques établis dans son royaume, et dote les chapitres de huit églises cathédrales.

31 Le roi d'Espagne accorde au saint Siége une indemnité de 6,000 écus par an, en dédommagement de ce que la cour de Rome perdrait par suite du nouveau régime constitutionnel.

Juin. 2 Le roi de Naples fait faire un catalogue des livres dangereux.

8 Les cortès d'Espagne font arrêter l'archevêque de Burgos, l'évêque d'Osma et d'autres ecclésiastiques, accusés d'être contraires au régime constitutionnel.

21 Sur les représentations de l'ambassadeur de Russie, Mahmoud II fait suspendre l'exécution du firman qui ordonnait la destruction des églises grecques dans l'empire ottoman.

Juill. 16 Le pape refuse les bulles aux évêques de Séville et de Cadix, nommés par les cortès.

19 Georges IV, roi d'Angleterre, est couronné.

Août. 4 Mort de la reine Caroline, son épouse.

22 Le gouverneur de l'île de Chypre fait pendre, à la porte de son palais, l'archevêque grec, plusieurs évêques et primats.

1821

Sept. 13 Bulle du pape contre la secte des carbonari.

15 Le roi de Bavière déclare que le serment exigé des catholiques de son royaume ne touche que les rapports civils : ainsi sont aplanies les difficultés qui arrêtaient l'exécution du concordat conclu en 1817 entre le saint Siége et la cour de Munich.

La Russie oblige la Porte Ottomane à faire relever les églises grecques que l'on avait démolies.

Déc. 22 Les jésuites sont rappelés dans le royaume de Naples.

26 La république de Genève rend une loi sur la célébration du mariage; les catholiques réclament; cette loi, qui permet le divorce, a été en partie abrogée.

1822.

Janv. 3 Les restes de Voltaire et de Rousseau, déposés dans le temple auquel on avait donné le nom de Panthéon, sont transportés au cimetière du Père La Chaise. L'église de Sainte-Geneviève, rendue à la religion, est bénie par l'archevêque de Paris.

26 Osman-Aga, pacha turc, embrasse la religion chrétienne, et reçoit le baptême à Rome.

Fév. 11 Les livres impies que le libraire Carlisle avait ramassés à Londres, dans son magasin appelé le *Temple de la raison*, sont saisis par ordre du gouvernement, et sa boutique est fermée.

Mai. 8 Le pape, par un bref, supprime plusieurs fêtes dans l'île de Malte, où elles ne sont plus que de dévotion.

26 Les femmes et les enfans grecs enlevés par les Turcs sont exposés en vente dans le bazar de Constantinople; les chrétiens s'empressent de les racheter.

Juin. 19 Le parlement d'Angleterre rejette le bill relatif à l'émancipation des catholiques irlandais.

Août. 15 Les Grecs célèbrent la fête de la Sainte-Vierge dans l'ancien Parthénon, après s'être emparés de la citadelle d'Athènes.

24 Le pape, par un bref adressé à l'évêque de Baltimore et à ses suffragans, exprime sa douleur de ce qu'un mauvais prêtre ait réussi à répandre la discorde et le schisme dans l'église de Philadelphie.

Sept. 8 L'archevêque de Strigonie, primat de Hongrie, ouvre et préside, dans l'église de Saint-Sauveur, le concile du clergé du royaume.

26 Le grand-duc de Hesse pose, dans la ville de Darmstadt, la première pierre d'une église catholique qui devait y être élevée.

Déc. 2 Le pape crée cardinal M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, et nomme plusieurs évêques français à des siéges vacans.

1823.

Janv. 10 Le comité de censure établi à Pétersbourg reçoit ordre d'arrêter la publication de tout ouvrage immoral ou dangereux pour la tranquillité publique, et de proposer des réglemens contre les abus de la presse.

Le pape refuse d'admettre, comme ministre d'Espagne à Rome, un chanoine de Madrid que les cortès y avaient envoyé, et dont les écrits avaient été mis à l'index. Les cortès donnent ordre au nonce apostolique de quitter Madrid; ce qui eut lieu peu après.

Mars. 10 Le pape nomme douze cardinaux dans un consistoire secret.

16 Le duc d'Angoulême part pour se mettre à la tête de l'armée française qui doit entrer en Espagne.

Avril. 17 Le congrès du Mexique envoie à Rome pour annoncer au saint Siége que, d'après son décret, la religion catholique est la religion dominante dans ces contrées.

Mai. 24 Le duc d'Angoulême fait son entrée à Madrid.

27 Le roi de Prusse ordonne, par une circulaire, à toutes les autorités de son royaume, de sévir contre les sociétés secrètes.

30 La diète germanique, rassemblée à Francfort-sur-le-Mein, établit des lois contre la licence de la presse.

Juin. 2 Les catholiques se réunissent à Londres, sous la présidence du duc de Norfolck, pour aviser au moyen d'obtenir la liberté religieuse.

10 Iturbide, ex-empereur du Mexique, s'embarque pour l'Italie; le congrès mexicain lui avait assigné une pension de 25,000 piastres.

19 Le parlement d'Angleterre rejette une nouvelle proposition faite en faveur des catholiques.

1823.

Juill. 6 Pie VII fait une chute dangereuse dans ses appartemens.

10 La confédération germanique adopte une pragmatique sanction relative aux catholiques des états de Wurtemberg, de Baden, des deux Hesse, de Nassau et de Francfort.

12 Le bill en faveur des catholiques d'Irlande, approuvé par la chambre des communes d'Angleterre, est rejeté par celle des pairs.

14 Le nonce apostolique, qui de Madrid s'était retiré à Bordeaux, retourne dans la capitale d'Espagne.

15 La magnifique basilique de Saint-Paul à Rome est consumée par un violent incendie.

Août. 10 Le duc d'Angoulême prend Cadix, et délivre le roi d'Espagne, qui y était détenu prisonnier.

20 Pie VII meurt des suites de sa dernière chute, âgé de 83 ans, après en avoir passé 23 sur le siége pontifical.

Sept. 2 Trente-quatre cardinaux entrent en procession dans le palais Quirinal, pour procéder à l'élection d'un nouveau pontife.

28 Le cardinal della Genga, élu pape, prend le nom de Léon XII.

Oct. 1 Le roi d'Espagne, sorti de Cadix, vient au quartier-général du duc d'Angoulême.

5 Le pape Léon XII est couronné dans l'église de Saint-Pierre.

17 Le général Riégo subit la peine de mort.

Déc. 2 Le duc d'Angoulême, revenu d'Espagne, fait son entrée aux Tuileries, et le lendemain assiste au *Te Deum* chanté dans l'église de Notre-Dame.

17 La Charte constitutionnelle pour le Brésil est publiée à Rio-Janeiro.

1824.

Janv. 15 Mort de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. Lors de la dernière révolution, il avait abdiqué en faveur de son frère Charles-Félix, actuellement régnant.

Févr. 21 Mort d'Eugène Beauharnais, prince d'Eichstatd, duc de Leuchtemberg, ex-vice-roi d'Italie, beau-fils de Napoléon, et gendre de Maximilien, roi de Bavière.

Mars. 13 La princesse de Lucques, ex-reine d'Etrurie, fille de Charles IV, roi d'Espagne, meurt à Rome.

27 Les restes du duc d'Enghien sont tirés des fossés de Vincennes, et transférés dans un mausolée qui lui avait été érigé.

Avril. 30 Le prince don Miguel prend les armes pour détruire, comme il disait, une faction ennemie du trône. Forcé de rendre à son père son autorité, il part pour aller voyager hors du royaume.

Mai. 22 Iturbide, ex-empereur du Mexique, part d'Angleterre pour retourner dans le Mexique, et y produire une révolution.

Juin. 26 La bulle pour le jubilé universel de l'année sainte 1825 arrive à Paris.

Juill. 14 Iturbide, ayant débarqué dans un port du Mexique, est arrêté et fusillé.

Sept. 11 Convention relative au corps d'armée française qui doit continuer à occuper quelques places fortes en Espagne.

16 Mort de Louis XVIII.

27 Charles X fait son entrée solennelle dans Paris.

Déc. 24 Léon XII ouvre la porte sainte pour commencer le jubilé dans l'église de Saint-Pierre.

1825.

Janv. 1 Nouvelle convention entre les cours de Madrid et de Paris, relativement au séjour des troupes françaises en Espagne.

3 Mort de Ferdinand IV, roi de Naples.

12 Le gouvernement anglais reconnaît l'indépendance des républiques de la Colombie et du Mexique.

Mai. 29 Charles X est couronné et sacré à Reims.

Juin. 6 Il fait son entrée solennelle dans Paris.

16 Bolivar, ayant défait l'armée royaliste, le Pérou se constitue en république.

Juill. 8 L'ordonnance du roi de France qui, moyennant l'acquit de cent cinquante millions, reconnaît l'indépendance de Saint-Domingue, est acceptée et promulgué dans l'île.

27 La ville de Salins est détruite par un incendie.

Août. 26 Le général espagnol Bessière est fusillé.

1825.

Sept. 7 Le roi de Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil, sous l'empereur don Pédro, son fils.

24 Trois envoyés de la république d'Haïti arrivent à Paris, pour négocier un emprunt.

Oct. 13 Mort de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Son fils, Louis I, lui succède.

Déc. 2 Alexandre, empereur de Russie, meurt à Tangarock.

26 Nicolas I est proclamé empereur de Russie. La conspiration tramée contre lui, par quelques troupes, est apaisée.

1826.

Janv. 2 Le grand-duc Constantin, frère aîné de l'empereur Nicolas, rassemble à Varsovie le sénat et l'armée, et leur fait prêter serment de fidélité au nouvel empereur.

Fév. 15 Le jubilé est ouvert dans l'église de Notre-Dame à Paris.

Mars. 8 La forteresse de Missolonghi est prise par Ibrahim-Pacha.

10 Mort de Jean VI, roi de Portugal.

Avril. 3 Les évêques de France exposent leurs sentimens sur l'indépendance des rois dans l'ordre temporel.

Juin. 21 L'empereur don Pédro abdique la couronne de Portugal, en faveur de sa fille dona Maria, âgée de sept ans, qui doit être mariée à l'infant don Miguel.

Juill. 8 Le sultan Mahmoud ordonne que son armée soit exercée d'après la discipline des troupes européennes. Le corps des janissaires se révolte et est détruit.

Août. 5 L'empereur Nicolas fait son entrée dans Moscou, où il est couronné.

12 De jeunes Égyptiens arrivent en France pour y perfectionner leurs études; le gouvernement français leur permet de bâtir une mosquée.

Oct. 29 L'infant don Miguel est fiancé, à Vienne, avec sa nièce, la princesse dona Maria.

Nov. 4 Guerre entre les Russes et les Persans.

Déc. 13 Le duc de Chavès, chef des royalistes portugais, réfugié en Espagne, publie un manifeste contre la proclamation de la constitution donnée au Portugal par don Pédro. Les frontières du Portugal sont envahies. Le guerre est terminée après quelques mois de troubles.

1827.

Janv. 5 Mort du duc d'Yorck, frère et héritier présomptif du roi d'Angleterre.

Avril. 18 L'empereur Nicolas convoque une haute cour nationale pour juger les conjurés qui avaient pris part à la révolte du 26 décembre.

Mai. 12 Les Grecs du Péloponèse choisissent pour leur président le comte Capo-d'Istrias.

Juin. 5 Les Grecs livrent aux Turcs, par capitulation, l'Acropolis ou citadelle d'Athènes.

Juill. 6 La France, la Russie et l'Angleterre font un traité qui a pour but de pacifier la Grèce.

18 Le pape adresse au rédacteur de l'Ami de la Religion et du roi un bref dans lequel il le félicite sur son zèle pour la défense de la religion et du saint Siége. Un autre bref avait déjà été adressé au même rédacteur, au sujet des *Mémoires* qu'il a publiés *pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIII*e *siècle*.

Août. 8 Mort de Georges Canning, premier ministre d'Angleterre.

31 La Porte refuse de se conformer à l'ultimatum qui lui avait été présenté par les ambassadeurs des trois puissances alliées. La France fait bloquer le port d'Alger.

Sept. 5 L'infant don Miguel est déclaré régent du Portugal.

28 Le roi Ferdinand VII arrive à Tarragone, dans le dessein de pacifier la Catalogne.

Oct. 3 Concordat entre le pape Léon XII et le roi des Pays-Bas.

20 Les flottes d'Angleterre, de France et de Russie, sous les ordres des amiraux Codrington, Rigny et Hayden, détruisent la marine turque dans le port de Navarin.

24 Les Russes entrent dans Tauris.

Déc. 4 Le roi et la reine d'Espagne font leur entrée à Barcelonne.

19 L'infant don Miguel, venant de Vienne, arrive à Paris.

1828.

Janv. 2 Ouverture des cortès portugaises (3e session) par l'infante régente Isabelle.

3 Ouverture du congrès mexicain.

4 Changement du ministère en France : le ministère Martignac remplace le ministère Villèle.

25 Renouvellement du ministère anglais : ministère Wellington.

29 Ouverture de la session du Parlement britannique.

1828.

Fév. 5 Ouverture de la session législative de France.
22 Traité de paix conclu à Tourkmant-chaï entre les Russes et les Perses.
25 Arrivée de l'infant don Miguel à Lisbonne.
Mars. 3 Abdication de l'empereur don Pedro comme roi de Portugal.
14 Dissolution des Cortès portugaises par l'infant régent don Miguel.
Avril. 9 Ouverture de la convention colombienne à Ocana.
18 Insurrection à Chuquisaca (haut Pérou) contre le président Sucre.
21 Ouverture de la session du Storthing de Norwége.
26 Déclaration de la Russie contre la Porte Ottomane.
Mai. 3 Convocation des trois états de Portugal par don Miguel.
7 L'armée russe passe le Pruth.
Juin. 8 Passage du Danube à Issatscha par l'armée russe.
16 Ordonnances relatives aux petits séminaires.
30 L'infant don Miguel se déclare roi de Portugal.
Juill. 4 Election de M O'Connel comme membre des Communes.
29 Arrivée des Russes devant Varna.
Août. 17 Départ de l'expédition française pour la Morée.
18 Les évêques français adressent au roi un mémoire au sujet des ordonnances du 16 juin relatives aux écoles ecclésiastiques.
15 La procession pour le vœu de Louis XIII a lieu.
18 Clôture de la session législative en France.
20 Mort du docteur Gall.
31 Voyage de Charles X dans les départemens de l'est.
Sept. 4 Victoire des Russes près d'Akhaltsik (Asie mineure).
7-15 Neuvaines pour l'église de France; on fait signer à tous les fonctionnaires de l'Université la déclaration prescrite par l'ordonnance du 16 juin.
19 Retour du roi à Paris, les conseils généraux se prononcent presque tous en faveur des jésuites
18-19 Profanation et vol dans plusieurs églises et notamment dans celle du Grand-Hallet, province de Liége.
26 Evacuation des Turcs de la Morée.
29 Ordonnance qui fixe le nombre des écoles secondaires ecclésiastiques dans plusieurs diocèses.
Réjouissances publiques à Lisbonne à l'occasion de la fête de don Miguel.
Vols sacriléges dans les églises d'Erchin, de Raucourt, etc.
Oct. 2 Madame, duchesse de Berri, revient de son voyage dans les Pyrénées.
6-7 Occupation de Navarin, Modon et Coron par les Français.
8 Lettre fameuse de M. de Clermont-Tonnerre au ministre de l'instruction publique.
11 Prise de Varna par les Russes.
Béranger est poursuivi pour ses chansons.
Voyage des députés libéraux dans la France (Lafayette, B. Constant, Ch. Dupin).
30 Prise du château de Morée par les Français.
Nov. 5 Mort de l'impératrice mère, Marie Fédérowna à Saint-Pétersbourg.
M. Cousin, professeur de philosophie, suspendu l'année précédente de ses fonctions, a la croix d'honneur.
8 Quarantaine pour l'église de France.
16 Protocole de Londres sur les affaires de la Grèce.
19 Retour du quartier-général russe à Jassy.
23 Rentrée en France de la dernière division qui restait en Espagne depuis la campagne de Cadix.
Déc. 30 Convention entre la France et l'Espagne sur les sommes dues par ce dernier pays à la France.

1829.

Janv. 27 Ouverture de la session législative.
Févr. 5 Ouverture de la session du Parlement britannique.
9 Projet de loi sur l'administration départementale et communale présenté à la Chambre des Députés de France.
10 Mort du pape Léon XII.
12 Massacre de la légation russe à Téhéran.

1829
Fév. 16 Election du général Jackson à la présidence des Etats-Unis.
27 Prise de Sizéboli par les Russes.
Mars. 19 Rapport sur les lois communale et départementale.
30 Adoption du bill pour l'émancipation des catholiques par la chambre des Communes en Angleterre.
31 Le cardinal Castiglione est proclamé pape sous le nom de Pie VIII.
Avril. 8 Retrait des lois communale et départementale.
10 Adoption du bill d'émancipation des catholiques par la Chambre des lords.
21 Arrivée à Paris de 4 Chinois envoyés par M. Lannot prêtre de la congrégation de Saint-Lazare.
Mai. 18 Vols sacriléges à Mont-de-Marsan, à Nîmes, etc. : plusieurs procès ont lieu à cette occasion.
22 Assassinat de M. Calemard de Lafayette.
17 Mort de la reine d'Espagne (Marie-Joséphine-Amélie de Saxe).
24 Couronnement de l'empereur Nicolas à Varsovie.
Lettre encyclique du pape Pie VIII.
Juin. 8 Mission d'Agen.
8 Circulaire de M. Bourdeau, garde-des-sceaux, sur la liberté de la presse.
24 Prorogation du Parlement anglais.
30 Prise de Silistrie par les Russes.
Juill. 1 Bataille de Kanily (Asie) entre les Russes commandés par le comte Paskevitch-Erivanski, et les Turcs commandés par le pacha d'Erzeroum.
9 Nomination du Père Jean Roothaan, comme général des jésuites.
13 Ouverture de l'assemblée nationale de la Grèce à Argos.
20-24 Passage du Balkan par l'armée russe.
31 Clôture des deux Chambres en France.
Août. 8 Le ministère Polignac remplace le ministère Martignac.
20 Les Russes prennent Andrinople.
Sept. Le général Lafayette est à Lyon.
11 Association dite Bretonne pour le refus de l'impôt.
Le général Espagnol Barradas, qui commandait une expédition au Mexique est obligé de capituler.
14 Traité de paix entre les Russes et les Turcs.
Oct. 19 Ouverture de la session des états-généraux des Pays-Bas à La Haye.
Nov. 17 Le prince de Polignac est nommé président du conseil des ministres.
Déc. 11 Arrivée de la nouvelle reine d'Espagne (Marie Christine de Naples) à Madrid.

1830.
Janv. 1 Instruction relative à l'affaire de Paul-Louis Courier.
4 Achat de manuscrits mexicains par la bibliothèque royale.
7 Convocation des Chambres pour le 2 mars.
12 Mort de sir Thomas Lawrence, peintre célèbre.
13 Fin de la guerre entre la Russie et la Perse.
22 Mort de la veuve de Jean VI roi de Portugal.
26 Le choléra-morbus apparaît à Orembourg (Russie).
Fév. 4 Ouverture du parlement Anglais
8 Une commission offre au roi Charles X les titres du domaine de Chambord.
Mars. 2 Ouverture des chambres en France.
3 Audience de réception des ambassadeurs Turcs en Russie.
Révolution à Mexico.
Le prince Léopold accepte la souveraineté de la Grèce.
6 Le brick l'*Adonis* part de Toulon pour Alger.
11 Note des tributs payés par les divers gouvernemens au dey d'Alger.
12 Mort du marquis de Lally-Tolendal, pair de France.
17 Adresse de la chambre des députés.
18 Protocole de la Conférence de Londres relatif aux affaires de la Grèce.
20 Les chambres sont prorogées au 1[e] septembre.
31 Mort du maréchal Gouvion-Saint-Cyr.
Avril. 7 Affaire du curé de Saint-Vrain.
9 Arrivée à Paris du prince de Saxe-Cobourg.
12 Abdication de Bolivar (Amérique du Sud). Mort du grand duc de Bavière.
16 Les membres de la régence révolutionnaire de Portugal arrivent à Terceira.

1830.

Fév. 20 Procès de Potter et consorts à Bruxelles.
25 Congrès et nouvelle constitution à Colomba. Le dauphin part pour Toulon.
Mai. 3 Potter et consorts sont condamnés au bannissement.
8 Incendies dans le Calvados.
15 Arrivée à Paris du roi et de la reine de Naples.
16 Embarcation des troupes pour Alger.
18 Dissolution de la chambre des députés.
20 Démission de MM. les ministres de Chabrol et Courvoisier.
21 Nouveau ministère. MM. de Peyronnet, Chantelauze, Montbel et Capelle.
22 L'empereur Nicolas fait remise d'un million de ducats au gouvernement turc, sur la contribution de guerre fixée à 10,000,000 de ducats.
26 L'expédition d'Alger met à la voile.
27 Abdication de Léopold (Grèce).
31 Fête donnée au Palais-Royal par le duc d'Orléans au roi de Sicile. Charles X y assiste.
Juin. 2 Naufrage des bricks le *Silène* et l'*Aventure* sur les côtes d'Afrique.
15 Proclamation du roi Charles X.
19 Débarquement de l'armée d'Afrique.
23 Occupation de Sidi-Ferruch.
26 Mort de Georges IV roi d'Angleterre.
Juillet. 1 Troubles à Montauban. M. de Preissac député.
5 Prise d'Alger.
24 Affaire des Incendiaires de la Normandie.
25 Prorogation du Parlement anglais.
Ordonnances de Charles X.
Protestation de certains députés ; combats dans Paris.
La lutte continue. Premier acte de la commission municipale.
31 Proclamation du duc d'Orléans.
Août. 4 Les Chambres se réunissent.
9 Nouvelle charte faite par la Chambre des députés qui se donne le droit d'être le pouvoir constituant.

RÉVOLUTION DE 1830.

Louis-Philippe proclamé roi des Français : ministère doctrinaire de M. Guizot.
13 Serment de la magistrature.
16 Embarcation de la famille royale à Cherbourg.
27 Mort du duc de Bourbon, prince de Condé.
Quatre des ex-ministres sont écroués à Vincennes.
29 Révolution à Bruxelles.
Sep. 8 Le général Clausel est envoyé en Afrique.
26 Société des *Amis du Peuple* : manége Pellier.
27 L'empereur d'Autriche fait couronner son fils.
29 La Chambre des députés décrète d'accusation les ex-ministres.
30 L'armée hollandaise évacue Bruxelles : gouvernement provisoire. Scènes tumultueuses au Luxembourg; commencement des émeutes.
Oct. 3 Affaire de la société des *Amis du Peuple*.
13 Le choléra-morbus fait d'affreux ravages en Russie.
18 Nouvelle émeute à Paris.
19 L'émeute continue : on demande la tête de Polignac.
31 Bombardement d'Anvers.
Nov. 3 Nouveau ministère doctrinaire, mais plus libéral que le précédent, de Lafitte.
4 Ouverture du parlement Anglais.
18 Mort du roi de Naples.
21 Le ministère Grey remplace en Angleterre le ministre Vellington : triomphe des libéraux anglais.
23 Affaire du comte de Kergorlay.
Déc. 7 Mort du pape Pie VIII.
10 Mort de Benjamin Constant qui n'avait pas été nommé à l'académie française. Insurrection de Varsovie.
16 Procès des ex-ministres à la cour des pairs.
17 Mort de Bolivar.
18 Proclamation de l'empereur de Russie aux Polonais.

1830.

Déc. 22 Condamnation des ex-ministres à la prison perpétuelle : émeutes.

24 Défense archiépiscopale de célébrer la messe de minuit pour éviter des profanations.

30 Les ex-ministres sont transférés au fort de Ham.

1831.

Janv. 4 Funérailles de Mme de Genlis.

6 Suppression de la société des missions de France.

7 Le duc de Mortemart accepte l'ambassade de Russie.

10 Manifeste du peuple Polonais.

Fév. 11 Le cardinal Capellari est élu pape.

12 L'armée Russe entre en Pologne.

Evénemens de Saint-Germain l'Auxerrois : l'église est dévastée et profanée; l'archevêché est pillé, détruit, et de ce beau palais il ne reste que des ruines. L'archevêque est obligé de chercher un asile.

17 Changement du sceau de l'état.

Emeutes sur la place du Carrousel au sujet d'anciens bas-reliefs représentant les triomphes de l'armée française en Espagne.

21 Troubles en Irlande.

22 Visites domiciliaires chez les partisans de la branche aînée des Bourbons.

23 M. Surlet de Chokier est élu régent de la Belgique.

Mars. 3 Les ouvriers se réunissent pour demander de *l'ouvrage et du pain*. Emeutes.

10 Nouveaux troubles dans Paris : on casse les vitres de l'hôtel de l'ambassadeur de Russie.

M. de La Mennais continue son journal de l'*Avenir* : il demande à plusieurs reprises que le clergé, qui est devenu depuis quelque temps l'objet des insultes du parti triomphant, soit en dehors des affaires et ne reçoive plus un traitement qui peut gêner son indépendance.

L'abbé Châtel veut se faire le fondateur d'un nouveau culte chrétien : son but apparent est de célébrer les offices en français.

Plusieurs séminaires sont transformés en casernes.

13 Ministère Perrier.

15 Tous les fonctionnaires sont astreints à prêter serment à Louis-Philippe.

21 Le ministère désapprouve les associations dites *nationales*.

Intervention des troupes autrichiennes en Italie.

26 Première séance publique du conseil d'état tenue au Louvre.

31 Conférence entre le feld-maréchal Diebitch et les parlementaires polonais.

Avril. 2 Traité de commerce avec la république d'Haïti et les états du Mexique.

7 Abdication de don Pédro qui revient en Europe.

8 Une ordonnance décide que la statue de Buonaparte sera rétablie sur la colonne de la place Vendôme.

10 On apprend qu'une révolte a éclaté à St. Pierre de la Martinique dans la 1re quinzaine de février.

Pendant ce mois et les précédens on enlève les croix sur les clochers et sur les places publiques.

15 Attroupemens sur les places de Grève et du Châtelet : scènes affreuses; la force armée est employée.

Le bill de *réforme* est rejeté en Angleterre à la majorité de 8 voix.

20 Ouverture des Chambres, séance royale.

Mai. 2 On apprend la mort du roi de Sardaigne, âgé de 66 ans (né le 13 fév. 1763). Le prince de Carignan lui succède.

4 L'anniversaire de la mort de Buonaparte donne lieu aux singuliers pèlerinages des amis de l'Empereur qui vont déposer au pied de la colonne des couronnes d'immortelles. Intervention de la force armée et des pompes. Le général Lobau dirige l'attaque contre les rebelles.

10—11 Attroupemens sérieux.

14 Mort de Labbey de Pompières.

La Vendée montre sur plusieurs points son attachement aux princes de la branche aînée des Bourbons.

16 Le général Bonnet est envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la Vendée.

20 On apprend les événemens d'Anvers (15 et 16 mai).

1831.

Mai. 28 Louis-Philippe revient à Paris après un voyage dans l'Est : les journaux de l'opposition supposent à celte course un but politique. Les élections ne tardent pas à avoir lieu.

29 Funérailles de M. Grégoire, ancien évêque de Blois. L'abbé Châtel et quelques autres prêtres officient ; l'Eglise est ouverte de force.

30 Troubles à Tarascon.

Juin. 2 Dissolution de la chambre des députés.

4 Le prince Léopold est élu roi des Belges.

9 Mort de Diebitch.

10 Arrivée de don Pedro à Cherbourg.

15 Emeute à Paris devant la maison d'un horloger insulté par un colporteur.

Les élections ont lieu pendant ce mois.

Les processions pour la Fete-Dieu n'ont été faites que dans peu d'endroits.

Juillet. 10 Ouverture des Chambres.

Expédition de l'amiral Ronsin contre le Portugal.

12 et 16 Affaire de Tarascon jugée par un conseil de guerre à Toulon.

Acquittement des prévenus le 16.

14 Une troupe de jeunes gens essaient de planter un arbre de la liberté. La force armée est employée pour repousser ces révolutionnaires.

25, 26, 27. Anniversaire des *glorieuses journées* de juillet 1830.

Pendant ce mois le choléra-morbus fait de rapides progrès dans le nord de l'Europe : le grand duc Constantin succombe à cette maladie.

Août. 4 Hostilités entre la Hollande et la Belgique : la Belgique demande des secours à la France.

10 Incendie de Péra.

17 Le sang coule dans la Grèce, le président Capo-d'Istrias emploie la force pour repousser les demandes à main armée *d'assemblée générale* et de *constitution*.

Pendant ce mois ont lieu dans les journaux de longues discussions sur l'hérédité de la pairie ; embarras du gouvernement à cette occasion.

Les saint-simoniens établis depuis deux ans à Paris font des voyages et des prédications ; leur doctrine ne fait aucune impression sur les gens éclairés ; mais elle produit quelques effets dans les masses.

Sep. 8 Couronnement du roi d'Angleterre.

Capitulation de Varsovie, après deux jours de combats.

14 Scènes tumultueuses à Stettin à l'occasion du choléra-morbus.

17 L'hôtel des affaires étrangères est assailli à coups de pierres par une troupe assez nombreuse, qui crie *vive la Pologne*, *mort aux Russes*.

Mouvemens insurrectionnels promptement réprimés.

28 Arrêté du sous-préfet de Beaupréaux, ordonnant la suppression de la communauté religieuse des trapistes de la Meilleraye. Le sous-préfet, accompagné d'un détachement, pénètre dans l'intérieur du couvent.

Vers la fin de ce mois, on tente de révolutionner le canton de Neuchâtel.

Oct. 10 Une dépêche télégraphique donne la nouvelle du rejet du bill de réforme en Angleterre.

30 Le choléra-morbus désole l'Egypte.

31 Troubles sérieux à Bristol.

Nov. 21 Nomination de 36 nouveaux pairs en France.

22 Evénemens de Lyon.

Ce mois est remarquable par la proposition du député Bricqueville qui a demandé une loi d'exil contre la famille de Charles X, par la brochure de Châteaubriant, par les procès du *National* et de la *Tribune*, qui avaient accusé le ministère d'avoir embrigadé des ouvriers pour combattre contre les attroupemens précédens.

Le choléra-morbus paraît en Angleterre, notamment à Sunderland.

23 On adresse à Louis-Philippe une requête pour la réhabilitation du maréchal Ney.

Déc. 6 Rentrée du parlement anglais.

12 Le choléra-morbus qui paraissait décliner à Sunderland reprend un nouvelle activité dans les premiers jours du mois.

17 Communication de Casimir Perrier relative aux affaires de Lyon.

1832.

Janv. On attend avec impatience le résultat des négociations relativement aux affaires

Uladislas I, 3 mois en	1100	*Interrègne jusqu'en*			1284
Borzivoi II, en 1100..... et de rechef en 1109, jusqu'en	1124	Wenceslas IV,			1305
Suatopluc,	1109	Wenceslas V,			1306
Uladislas II ou Ladislas,	1125	Henri de Carinthie,			1310
Sobieslas I,	1140	Jean de Luxembourg, en			1346
Uladislas III,	1174	Charles IV,	}		1378
Sobieslas II,	1178	Wenceslas,	}	empereurs,	1419
Frédéric I,	1190	Sigismond,	}		1437
Conrad II,	1191	Albert d'Autriche,			1439
Wenceslas II, 3 mois en	1191	Ladislas V,			1458
Henri Bretislas,	1196	Georges Podiebrad,			1471
Uladislas IV,	1197	Uladislas VI,			1516
Premislas ou Ottocare,	1230	Louis,			1526
Wenceslas III,	1253	Ferdinand I,	}		1564
Premislas II, ou Ottocare II,	1278	Maximilien,	}	empereurs,	1575
		Rodolphe,	}		1611

(Voyez *la suite dans la liste des empereurs d'Allemagne*, pag. ciij.).

HONGRIE.

Les Huns, peuple barbare et vagabond, ayant reçu quelque grand échec, vers l'an 93 avant J. C., se répandirent de tous côtés durant plus de trois siècles, sans pouvoir se fixer. Attila, qui était à leur tête au commencement du cinquième siècle, les conduisit en Germanie, en Italie et en France. Il essuya de grandes pertes, qui l'obligèrent de se retirer dans la Pannonie. Attila étant mort, ses enfans ne s'accordèrent point entre eux; et d'autres Huns ou Hongres, venus d'au-delà du Volga, soumirent ceux-ci, et s'emparèrent de la partie de la Pannonie, qui d'eux a retenu le nom de Hongrie. Saint Etienne, descendant de ces princes hongrois, fut élu roi vers l'an 1000. C'est depuis ce temps que les Hongrois formèrent un état fixe et stable. Ce royaume fut électif jusqu'en 1687, qu'il fut reconnu héréditaire en faveur de la maison d'Autriche, qui le possédait par élection depuis Ferdinand I, l'an 1527. Cependant les Hongrois, peuple altier et peu fait au joug, tentèrent plusieurs fois de secouer celui de l'Autriche; le voisinage des Turcs fut souvent favorable à leurs desseins. On connaît les révoltes qui, dans le dernier siècle, inondèrent la Hongrie de sang. Mais depuis le règne de Marie-Thérèse, ils ont passé de la haine de leurs souverains à l'amour le plus tendre; et ils ne contribuèrent pas peu, dans la guerre de 1741, à lui conserver l'héritage de ses pères. Joseph II les ayant dépouillés de tous leurs priviléges, il est naturel que leurs sentimens aient souffert quelque altération.

ROIS DES HUNS OU DE HONGRIE.

Saint Etienne,	1038	Geisa II,	1161
Pierre, déposé en	1041	Etienne III,	1174
Aba ou Owon,	1044	Bela III,	1196
Pierre, rétabli en	1047	Emeric,	1204
André I,	1061	Ladislas II,	1204
Bela I,	1063	André II,	1235
Salomon,	1074	Bela IV,	1270
Geisa I,	1077	Etienne IV,	1272
Saint Ladislas I,	1095	Ladislas III,	1290
Colaman,	1114	André III, jusqu'en	1301
Etienne II,	1131	Wenceslas,	1304
Bela II,	1141	Othon de Bavière,	1309

Charobert,	1342	Uladislas V,	1458
Louis I,	1342	Mathias Corvin,	1490
Marie, seule,	1392	Uladislas VI,	1516
Marie et Sigismond, empereur, jusqu'en	1437	Louis II,	1526
Albert d'Autriche,	1440	Jean de Zapolszki,	1540
Uladislas IV, ou Ladislas,	1444	Ferdinand, frère de Charles-Quint, depuis lequel la maison d'Autriche possède la Hongrie,	1564
Jean Corvin Huniade, régent,	1453		

(Voyez *la liste des empereurs d'Allemagne*, pag. ciij.)

SUÈDE.

Il y a des auteurs qui prétendent que ce royaume eut des rois 2000 ans avant J. C.; mais on n'a rien de certain jusque vers la fin du quatorzième siècle, qu'Eric XIII, fils d'Uratislas, duc de Poméranie, monta sur le trône de Suède, de Danemarck et de Norwége. Marguerite sa tante, reine de ces trois royaumes, se voyant sans enfans, fit assembler les états du pays, et, de leur consentement, Eric fut couronné à Upsal. On convint aussi dans cette assemblée, que les trois royaumes ne pourraient être séparés. Ils restèrent unis jusqu'en 1523.

Christiern II, roi de Danemarck, s'étant fait élire roi de Suède en 1520, après la mort de Stenon, qui en était administrateur, promit de traiter ses nouveaux sujets avec douceur, mais il exerça des cruautés inouïes. Ses sujets le chassèrent, et appelèrent au trône Gustave Wasa, fils du duc de Gripsholm, qui étant retenu prisonnier à Copenhague depuis la première descente en Suède de Christiern en 1518, trouva le moyen de s'échapper. Il se sauva en 1520 dans son pays, et se tint caché durant quelque temps dans les montagnes de la Dalécarlie. Cependant les Suédois et ceux de Lubeck favorisant son entreprise, il s'établit et se maintint sur le trône de Suède. Cette couronne fut depuis détachée de celle de Danemarck, et elle fut déclarée héréditaire en sa faveur.

Après la mort de Charles XII, les Suédois conférèrent presque toute l'autorité au sénat. Ce corps en ayant abusé, le gouvernement n'avait plus d'activité, et les droits de la royauté étaient avilis. Gustave III forma le projet de délivrer ses sujets d'un joug qui s'appesantissait sur eux et sur lui; et il a exécuté en 1772 cette révolution qui lui a été fatale. Gustave IV abdiqua en 1809, Charles XIII lui succède et adopte pour son héritier Bernadotte, soldat de fortune, parvenu au grade de maréchal.

ROIS DE SUÈDE DEPUIS LE VIIIe SIÈCLE.

Eric V,	717	Olaüs II,	1018
Tordo III,	764	Amund II,	1037
Biorne III,	816	Amund III,	1037
Bratemunder,	827	Hackon III,	1054
Siwast,	834	Stenchil,	1059
Heroth,	856	Indegelde III se fait chrétien, et règne jusqu'en	1064
Charles VI,	868	Halstein,	1080
Biorne IV,	882	Philippe,	1110
Indegelde I,	891	Indegelde IV,	1129
Olaüs,	900	Ragnalde,	1129
Indegelde II,	907	Magnus I,	1141
Eric VI,	926	Saint Eric IX,	1160
Eric VII,	940	Charles VII,	1168
Eric VIII,	980		

Canut,	1192	Gustave Wasa I,	1560
Suercher III,	1210	Eric XIV,	1568
Eric X,	1220	Jean III,	1592
Jean,	1223	Sigismond, roi de Pologne, déposé en	1604
Eric le Bègue,	1250	Charles IX,	1611
Valdemar,	1279	Gustave-Adolphe II,	1632
Magnus II,	1290	Christine se démet en	1654
Birger II,	1310	Charles-Gustave,	1660
Magnus III,	1365	Charles XI,	1697
Albert,	1388	Charles XII,	1718
Marguerite, reine de Danemarck,	1412	Ulrique-Eléonore et Frédéric de Hesse,	1751
Eric XIII,	1488	Adolphe-Frédéric,	1771
Christophe,	1448	Gustave III de Holstein-Eutin,	1792
Charles Canutson,	1471	Gustave-Adolphe,	1800
Christiern I,	1481	Charles XIII,	1818
Jean II,	1513	Charles-Jean (Bernadotte), proclamé en	1818
Christiern II,	1523		
La Suède se soustrait au Danemarck.			

DANEMARCK.

Les Cimbres habitèrent autrefois le Danemarck. Ils se rendirent très puissans, et soumirent les peuples voisins. Plus de 100 ans avant J. C.; ils vinrent au nombre de plus de 20,000 hommes jusqu'en Italie. Le consul Carbo marcha contre eux en 109, et les mit en fuite. Quatre ans après ils revinrent, et remportèrent une grande victoire sur le consul Silanus. L'année suivante, ils battirent encore Scaurus dans les Gaules. Mais l'an 98 avant J. C., le consul C. Marius leur livra bataille, et défit entièrement leur armée : cette victoire mit fin à la guerre.

Les Danois, que l'on croit être les mêmes que les Cimbres, firent de fréquentes incursions en Angleterre et en Ecosse dans le sixième et le septième siècle, et y causèrent chaque fois de grands désordres. Le royaume de Danemarck, qui de tout temps a été électif, fut déclaré héréditaire en 1660, et la noblesse fut dépouillée de ses plus beaux priviléges.

ROIS DE DANEMARCK.

Gormo, depuis 714 jusqu'à	764	Suénon II,	1074
Sigefridus,	765	Harald IV,	1080
Getticus,	809	Saint Canut,	1086
Olaüs III,	810	Olaüs IV,	1095
Hemmingius,	812	Eric III,	1106
Ringo Siwardus,	817	Nicolas,	1134
Harald I, Klack,	843	Eric IV,	1139
Siwardus II,	846	Eric V,	1147
Eric I,	847	Suénon III,	1157
Eric II,	863	Waldemar I, dit le Grand,	1182
Canut I,	873	Canut V,	1203
Gormo II,	897	Waldemar II,	1241
Harald II,	909	Eric VI,	1250
Gormo III,	930	Abel,	1252
Harald III,	980	Christophe I,	1259
Suénon I,	1015	Eric VII,	1286
Canut II le Grand, roi de Danemarck et d'Angleterre,	1036	Eric VIII,	1320
Canut III, dit Hardi Canut,	1042	Christophe II,	1336
Magnus,	1048	Waldemar III ou IV,	1375
		Olaüs V, avec sa mère la reine Marguerite, jusqu'en	1387

Marguerite, reine de Danemarck et de Suède,	1412
Eric IX,	1439
Christophe III, roi de Danemarck, jusqu'en	1448
Christiern I,	1481
Jean, jusqu'en	1513
Christiern II,	1523
Frédéric I,	1533
Christiern III, jusqu'en	1559
Frédéric II,	1588
Christiern IV,	1648
Frédéric III,	1670
Christiern V,	1699
Frédéric IV, jusqu'en	1730
Christiern VI,	1746
Frédéric V,	1766
Christiern VII,	1808
Frédéric VI, proclamé en	1808

MOSCOVIE ou RUSSIE.

Les Moscovites ont eu, durant très long-temps, si peu de relations avec les autres peuples de l'Europe, que les commencemens de leur histoire sont presque ignorés. On sait seulement que, sur la fin du dixième siècle, les Russes, les Bulgares et les Turcs ravagèrent la Thrace : on croit être assuré que Wlodomir régnait en Russie l'an 987, et qu'il se fit chrétien. Ses successeurs sont peu connus jusqu'à 1474, qu'Iwan Basilowitz ou Jean Basilide, grand-duc de Russie, affranchit sa nation du joug des Tartares, qui la dominaient depuis environ 300 ans, et jeta les fondemens de l'empire de Russie, devenu si puissant sous Pierre le Grand, prince d'un génie actif et hardi, que les uns ont trop élevé, et les autres mis peut-être trop bas (*Voyez son article dans le Dictionnaire*). Les noms de czar, d'autocrator ou d'empereur, sont communs aux souverains russes.

CZARS DE RUSSIE. (1).

Swiatoslaw ou Spendoblos, *C'est lui qui commença à introduire la religion chrétienne dans le pays.*	945
Joropalk Olegh et Wlodomir, *C'est Wlodomir qu'on nomme l'apôtre et le Salomon de la Russie.*	1015
Swiatopalk,	1055
Isiaslaw, Wsévolod, Igor et Viaczeslaw,	1078
Wsévolod II,	1093
Michel Swiatopalk,	1114
Wlodomir II,	1125
Matilaw,	1132
Joropalk II,	1138
Wiaczeslaw II,	1139
Wsévolod III,	1146
Isiaslaw II,	1155
Rostilaw,	1155
Georges,	1157

GRANDS DUCS DE WLODOMIR.

André,	1175
Michel,	1177
Wsévolod IV,	1213
Georges II,	1238
Jaroslaw II,	1246
Saint Alexandre Newski,	1262
Jaroslaw III,	1270
Basile Alexandrowitz,	1277
Démétrius Alexandrowitz,	1294
André Alexandrowitz,	1295

GRANDS-DUCS DE MOSCOU.

Daniel Alexandrowitz,	1302
Georges ou Jurii,	1320
Basile Jaroslawitz,	1323
Georges Danielowitz,	1328
Iwan Danielowitz ou Jean I,	1340
Simon Iwanowitz, surnommé l'Orgueilleux,	1350
Iwan II, Iwanowitz,	1360
Démétrius II,	1362
Démétrius III,	1389
Basile II, ou Vasili,	1425
Basile III, dit Basilowitz,	1472
Iwan III,	1505
Basile IV, dit Iwanowitz,	1534
Iwan IV, premier czar, surnommé Basilowitz,	1584
Fœdor ou Théodore,	1598
Boris Godounowe,	1605
Démétrius, imposteur,	1606
Basile Zuinski, déposé en	1610
Uladislas, prince de Pologne,	1611

(1) Les commencemens de l'histoire de Russie étant fort obscurs, nous n'avons mis que les princes sur lesquels nous avions des dates certaines.

CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOW.

Michel Fœdorowitz,	1645
Alexis Michaelowitz,	1676
Fœdor Alexiowitz,	1682
Pierre Alexiowitz et Iwan V, ensemble jusqu'en	1696
Pierre I, ou le Grand, seul, jusqu'en	1725
Catherine,	1727
Pierre II, Alexiowitz,	1730
Anne Iwanowna,	1740
Iwan ou Jean VI,	1741
Elisabeth Petrowna,	1762
Pierre III,	1762
Catherine Alexiewna,	1796
Paul Petrowitz,	1801
Alexandre I,	1825
Nicolas I, né le 8 mai 1779, proclamé le 15 décembre	1825

PROVINCES-UNIES.

Ces provinces dépendaient autrefois de l'Espagne, mais par un acte du 26 juillet 1581 les états-généraux proclamèrent leur indépendance. Animé par les princes d'Orange, riche de son commerce, enthousiaste de sa liberté, le peuple obligea les Espagnols à reconnaître sa nationalité, à la paix de Munster, en 1648. Un siècle après, intimidé par la présence des armées françaises, toujours à ses portes, il proclama un stathouder, comme les Romains, dans les temps difficiles, nommaient un dictateur. Guillaume de Nassau fut élu, et le stathoudérat déclaré héréditaire dans sa famille.

En 1793, ce pays tomba au pouvoir de la France et prit le nom de Belgique. Napoléon en forma le royaume de Hollande en faveur de son frère Louis Buonaparte. Mais celui-ci ayant abdiqué en 1810, la Hollande fut incorporée à la France jusqu'en 1814, époque de la chute de Napoléon. Alors elle fut réunie aux provinces belges, et reprit l'ancien nom de royaume des Pays-Bas.

Enfin, en 1830, les provinces belges se sont séparées de la Hollande et ont formé le royaume de Belgique, dont l'indépendance a été reconnue par les cinq grandes puissances.

STATHOUDERS.

Guillaume I, de Nassau, assassiné en	1584
Maurice,	1625
Henri-Frédéric,	1647
Guillaume II,	1650
Guillaume-Henri ou Guillaume III,	1702
Interrègne jusqu'en	1747
Guillaume IV,	1751
Guillaume V, né le 8 mars	1748

ROI DES PAYS-BAS.

Guillaume-Frédéric, fils de Guillaume V, né le 24 avril 1772, proclamé en	1814

ROI DES BELGES.

Léopold I, prince de Saxe-Cobourg, né le 16 octobre 1790, proclamé le 9 juillet	1831

AMÉRIQUE.

1° ETATS-UNIS (du Nord).

Ces états sont un démembrement d'anciennes possessions anglaises de l'Amérique. Irritées de la conduite hautaine et presque tyrannique du Parlement anglais, ces colonies proclamèrent leur indépendance par acte du 4 juillet 1776. Cette république fut reconnue par la France en 1778; en 1783 l'Angleterre elle-même la déclara libre et indépendante.

Les Etats-Unis forment une république fédérative de 18 états, gouvernée par un congrès que dirige un président nommé pour quatre ans.

PRÉSIDENS DU CONGRÈS.

Georges Washington, élu en	1789	James Madisson réélu,	1813
réélu,	1793	Monsroé,	1817
John Adams,	1797		1821
Thomas Jefferson,	1801		1825
réélu,	1805	Jackson,	1829
James Madisson,	1807		

2° RÉPUBLIQUES DU CENTRE ET DU MIDI.

1° Le Mexique fut soumis à l'Espagne en 1521 par Fernand-Cortès et il resta sous la domination de cette puissance jusqu'en 1820, époque où il devint une république fédérative gouvernée par un congrès.

2° Les Etats-Unis de l'Amérique centrale ou le Guatimala, qui appartenaient aussi à l'Espagne, se sont détachés de la métropole en 1821, et forment une confédération divisée en 15 états et gouvernée par un congrès.

3° La Colombie était encore une possession espagnole composée du *nouveau royaume de Grenade* et de la *Capitainerie de Caracas*, et connue sous le nom de *Terre-Ferme*. Elle a commencé à se détacher de l'Espagne en 1811 : elle forme depuis 1822 une république.

4° Le Pérou qui, avant la découverte qu'en ont faite en 1524 les Européens, formait un empire puissant gouverné par les Incas qui se disaient les *Fils du soleil*, s'est soulevé contre l'Espagne en 1821 et constitué en république.

5° La république de *Bolivia*, ou le *Haut-Pérou*, était aussi une colonie espagnole qui s'est détachée de la métropole avec le Pérou en 1821, et du Pérou en 1825.

6° La Plata ou Buénos-Ayres, découvert en 1515 par Jean Dyas de Solis, dépendait des Espagnols : en 1810 ce pays s'est soulevé et a formé une république.

7° Le Chili, conquis en 1540 par l'espagnol Valdivia, a rompu en 1818 les liens qui l'unissaient à l'Espagne, et forme une république.

8° La Guyane, occupée par les Français en 1635, par les Hollandais en 1663, est depuis 1803 et surtout depuis 1814 entièrement aux Anglais.

3° BRÉSIL.

Le Brésil est une colonie du Portugal, qui l'a possédé depuis le commencement du 16e siècle jusqu'en 1822, époque où don Pedro fils de Jean VI, roi de Portugal, en fut proclamé empereur. Ce prince a établi dans ses états, qui sont environnés de républiques, le système constitutionnel.

Don Pedro, né le 12 octobre 1798, empereur du Brésil le 12 octobre 1822.
En 1831, ce prince a été contraint d'abdiquer : il est remplacé par son fils Pierre II, né le 2 décembre 1825, proclamé le 7 avril 1831.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

* **AA** (Pierre van der), jurisconsulte et professeur de droit, naquit à Louvain vers l'an 1530. Sa famille possédait dès le 10e siècle des fiefs considérables et avait donné plusieurs châtelains à Bruxelles : elle avait embrassé les erreurs du protestantisme. Adolphe, Philippe, et Gérard van der Aa ses parens se firent remarquer par leur opposition au gouvernement de Philippe II dans les Pays-Bas, et contribuèrent à l'affranchissement de la contrée, qui depuis fut désignée sous la dénomination de *Provinces-Unies*. Pierre van der Aa était professeur de droit à Louvain en 1559, assesseur du conseil souverain de Brabant en 1565, président du conseil à Luxembourg en 1574. Il mourut en 1594. Il a laissé quelques harangues; ses ouvrages sont *Commentarium de privilegiis creditorum*, et *Prochiron sive Enchiridion judiciarium*.

AA (Pierre van der), géographe et libraire de Leyde, a donné un Atlas de 200 cartes faites sur les voyages de long cours, depuis 1246 jusqu'en 1690 : on les trouve séparément, ou jointes à un grand nombre de figures, représentant des villes, des maisons de campagne, des cérémonies de différens peuples, des plantes, des animaux, et sous le titre de *Galerie agréable du monde, où l'on voit en un grand nombre de cartes et de figures, les empires, royaumes, républiques, provinces, villes des quatre parties du monde*, Leyde, 66 vol. in-fol., qui se relient en 35. Ce grand recueil n'a de mérite que par son immensité : on désirerait surtout dans les cartes plus de clarté et d'exactitude. Cet éditeur a encore publié diverses collections de voyages, écrites en hollandais, grand nombre de cartes géographiques, plusieurs ouvrages intéressans sur la botanique, entre autres le *Botanicon parisiense* de Vaillant. Van der Aa mourut vers l'an 1730. La liste détaillée de ses nombreux ouvrages géographiques se trouve dans son catalogue, qui parut à Amsterdam, en 1729.

* AA (C. C. Henri van der), ministre luthérien, né à Zwoll, en 1718, et mort en 1793, fut un des fondateurs et le secrétaire de la société hollandaise des sciences, érigée à Harlem en 1752. Nommé, en 1742, président de la communion luthérienne de cette ville, il y prêcha pendant 51 ans, avec un succès qui fit l'admiration de sa secte. On a de lui des *sermons* et quelques *mémoires* sur l'histoire naturelle.

AAGARD (Nicolas et Christian), deux frères, nés à Wibourg en Danemarck, vers le commencement du 17e siècle, sont connus dans la littérature, le premier par quelques ouvrages de philosophie et de physique, tels que *De stilo novi Testamenti*; *De ignibus subterraneis*; *De nido phœnicis*, et quelques autres, dont on trouve le catalogue dans *Bartholini bibliotheca septentrionis eruditi*, pag. 200; le second, par des poésies latines pleines de douceur et de pureté pour son temps, rassemblées dans le tome 1er des *Deliciæ quorumdam poetarum danorum*, *Frederici Rostgaard*, pag. 339.

* AAGÉSEN (svend), historien danois, de la fin du 12e siècle, connu aussi sous le nom de *Sueno Agonis*. Il paraît avoir

été le secrétaire de l'archevêque Absalom, qui le détermina à composer une histoire de Danemarck, sous ce titre : *Compendiosa historia Regum Daniæ à Skioldo ad Canutum VI*, ouvrage dont le stile ne vaut pas celui de *Saxo Grammaticus*, mais dont la critique historique est bien préférable ; car ses récits sont conformes aux anciennes traditions des Irlandais dont les savans du Nord reconnaissent la vérité. Aagésen a publié aussi *Historia legum Castrensium regis Canuti magni* ; c'est une traduction latine de la loi donnée par *Canut le Grand* sous le nom de *Loi de Witterlag*, et une notice historique sur son origine. Ces deux ouvrages se trouvent dans le Recueil intitulé *Suenonis Agonis filii... quæ extant opuscula ; Soræ*, 1642. L'histoire de Danemarck d'Aagésen est encore, avec des notes, dans les *Scriptores* de *Langebek*, tom. 1er p. 42, ainsi que la traduction des *Leges Castrenses*, t. 3, p. 139.

AALAM, ou Ebn-al-Alam, astrologue arabe, célèbre dans le 9e siècle. Découragé par l'inconstance de la fortune, il se retira dans une solitude, d'où il sortit ensuite pour faire des voyages.

AALST. *Voyez* Aelst.

* AARE (Dirk van der), évêque et seigneur d'Utrecht, avait été auparavant prévôt de cette ville. Il fut obligé de soutenir contre Guillaume comte de Hollande une guerre opiniâtre : il fut battu et fait prisonnier ; mais les habitans de l'Evêché d'Utrecht le délivrèrent. Pendant la captivité de Guillaume qui avait été pris par le comte de Brabant, Aare se vengea, en s'emparant de plusieurs places de la Hollande, qu'il fallut rendre dès que son ennemi fut sorti de sa prison. Mais bientôt fort de l'alliance du comte de Loos, gendre de Guillaume, qui était devenu son ennemi, il marche contre la Hollande qu'il avait achetée, remporte quelques succès, mais est obligé de renoncer à ses projets. Aare mourut l'an 1212 : il fut enterré dans la cathédrale d'Utrecht.

*AARHUSIUS (Jacques-Matthieu). On lui doit 1° *Exilium pietatis*, Lugd. Bat. 1627, in-4 ; 2° *Grammatica, reth. dialect. SS. de tropis sacræ Scripturæ, vel Introductio ad sacram Scripturam*, Hafniæ, in-4 ; 3° *Tractatus de usu philologiæ*, 1635, in-4.

AARON, frère aîné de Moïse, l'un et l'autre fils d'Amram et de Jochabed, de la tribu de Lévi, naquit en Egypte, trois ans avant son frère, l'an 1574 avant J. C. Moïse étant destiné de Dieu pour délivrer les Hébreux de la captivité, s'associa pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimait avec plus de facilité que lui. Ils se rendirent à la cour de Pharaon, et opérèrent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce prince. Aaron accompagna toujours Moïse, et porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au roi. Ce fut sa verge qui servit à produire les premiers miracles : elle fut transformée en serpent, fit changer les eaux en sang, remplit l'Egypte de grenouilles, et couvrit tout le pays de moucherons. Après le passage de la mer Rouge, pendant que Moïse était sur la montagne de Sinaï, Aaron eut la faiblesse de céder aux instances du peuple infidèle qui demandait un Dieu visible, et voulait qu'on lui fît un veau d'or. Son repentir lui mérita le pardon de sa faute, et le Très-Haut daigna même le choisir pour être sacré grand-prêtre. Cette préférence occasiona des troubles parmi un peuple indocile, et qui toujours murmurait contre Dieu. Coré, Dathan, et Abiron, jaloux de l'honneur du sacerdoce, se révoltèrent, et furent abîmés avec leurs familles dans la terre qui s'entr'ouvrit. Cette terrible punition fut suivie de plusieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes du parti des rebelles ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en sortit un feu qui les consuma. Comme la sédition ne cessait point encore, le feu du ciel enveloppa cette multitude révoltée, en dévora plus de 14,000, et l'eût exterminée entièrement, si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivans, pour apaiser la colère de Dieu. Son sacerdoce fut confirmé par un nouveau miracle, qui fit cesser entièrement les murmures du peuple. Dieu ordonna qu'on mît dans le tabernacle les verges des différentes tri-

bus, et voulut qu'on déférât la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleurirait. Le lendemain, celle de Lévi parut chargée de fleurs et de fruits. Aaron fut donc reconnu grand-prêtre. Il soutint avec Hur, les bras de Moïse, qui priait pendant que Josué combattait les Amalécites. Il mourut l'an 1452 avant J.-C., âgé de 123 ans, sur la montagne d'Hor, à la vue de la terre promise, dans laquelle il ne put entrer, en punition de sa défiance lorsque Moïse frappa le rocher dans le désert de Cadès. Les Juifs ont eu 80 grands-prêtres jusqu'à l'entière destruction du temple. Cette dignité était à vie, jusqu'à l'invasion des Romains, qui en disposèrent à leur gré, la donnant à leurs partisans, ou la livrant au poids de l'or. M. Bergier, dans son *Dictionnaire théologique*, a vengé Aaron des fausses imputations que quelques protestans ont élevées contre sa conduite.

AARON (saint), naquit au commencement du 6e siècle, en Bretagne, jadis appelée l'*Armorique*, et fut le fondateur du premier monastère qui ait été élevé dans cette province, et qui était situé dans une île qu'un bras de mer séparait de la ville d'Aleth : il le dirigeait quand saint Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la manière qu'on devait attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. Saint Aaron gouverna son monastère avec autant de sagesse que d'édification, et mourut en 580. On l'honore le 22 juin dans le diocèse de Saint-Malo, et sa fête s'y célèbre du rit *double mineur*. Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieux. L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'*Aaron*. En 1159, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, transféra son siége dans l'église de Saint-Malo, qui appartenait à un monastère de la même île. La ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitans, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui occupa toute l'île d'Aaron. L'église honore un autre saint du même nom, martyrisé en Angleterre.

AARON ou AHAROUN d'Alexandrie, prêtre et médecin, vivait sous le règne d'Héraclius, au commencement du VIIe siècle (vers l'an 622). Il écrivit, sous le titre de *Pandectes*, et en syriaque, un ouvrage composé de trente livres. Ce fut le premier traité de médecine que les Arabes possédèrent dans les idiomes de l'Orient. Il fut traduit vers l'an 683 en arabe, par un juif de Bassora nommé Badekjawaich, qui voulut le mettre à la portée de tout le monde. Les *Pandectes* d'Aaron ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais Rhazes nous en a conservé des fragmens, qu'on trouve dans l'*Histoire de la médecine*, du savant Sprengel. Aaron est le premier auteur qui fasse mention de la petite-vérole, dont Paul d'Egine, son contemporain, ne parle pas, et dont on a mal à propos attribué la première description à Rhazes.

* AARON-ACHARON, de Nicomédie, rabbin du 14e siècle, a composé les ouvrages suivans : *L'Arbre de la foi* (*Etz-Chaïm*), qui est l'exposition et l'explication de la loi mosaïque, suivant les Caraïtes; le *jardin d'Eden* (*gan-Eden*), qui fait connaître les préceptes de cette loi; la *Couronne de la loi* (*Cheder-Thora*), commentaire du Pentateuque; le *Gardien de la foi* (*Notzer Emunim*), où sont encore exposés les fondemens de la même religion.

* AARON ou HAROUN, surnommé Al-Raschild ou *le Juste*, cinquième calife de la race des Abbassides, et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie, naquit l'an 765 de J.-C. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe fut soumise à sa domination. Huit grandes victoires remportées en personne, les arts et les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre. Il l'eût été encore davantage, si à la bravoure et à la magnificence il n'eût mêlé la perfidie et l'ingratitude; mais les brillantes qualités de ce prince ont été ternies par beaucoup de vices et de grands crimes. Il usa de la plus noire perfidie à l'égard d'Yahya, qui avait soigné sa jeunesse, et sacrifia sans raison la famille des Barmécides, à qui il devait une partie de sa gloire. Sa prétendue dévotion à Mahomet était feinte, et sa générosité tenait plus à l'orgueil qu'à la grandeur

d'âme. Il imposa un tribut de 70,000 pièces d'or (environ un million) à l'impératrice Irène, fit trembler jusque dans Constantinople Nicéphore, qui lui succéda; il le vainquit plusieurs fois, et étendit plus loin qu'aucun calife les bornes de son empire. Aaron envoya, en 807, une ambassade au grand Charlemagne, qu'il regardait comme le seul prince digne d'être en correspondance avec lui. Parmi les présens qu'il lui fit offrir, on remarquait une horloge d'eau ou clepsydre, qui fut regardée comme un prodige, un jeu d'échecs, dont les restes se voient à la bibliothèque royale où ils ont été déposés en 1793, et des plants de fruits et de légumes alors peu cultivés, ou la plupart inconnus en France. Aaron mourut l'an 809, après un règne de 23 ans, et à l'âge de 47 ans. Il eut pour successeur Amyn son fils.

AARON - HARISCON, c'est - à - dire, AARON Ier, rabbin caraïte, médecin à Constantinople, en 1294, auteur d'un savant *Commentaire sur le Pentateuque*, qui se trouve manuscrit à la bibliothèque du roi; d'une *Grammaire hébraïque*, imprimée à Constantinople en 1581, in-8; et de quelques autres livres sur l'Ecriture sainte, restés manuscrits. [Le rabbin Mardochée fait beaucoup d'éloges d'Aaron, dans son livre intitulé : *Dod Mardochai* ou *Notice sur les Caraïtes*, publiée et traduite en latin par Volfius.]

AARON (Isaac), interprète de Manuel Comnène pour les langues occidentales, trahissait ce prince en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, et ses biens furent confisqués. Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvait lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite la victime de son conseil : Isaac l'Ange étant monté sur le trône en 1203, lui fit couper cette langue qui avait fait tant de mal. Il se mêlait de magie.

AARON-ABEN-CHAIM, chef des synagogues de Fez et de Maroc, au commencement du XVIIe siècle, est auteur 1° d'un *Commentaire sur Josué*, intitulé : *Le cœur d'Aaron*. Ce livre rare fut imprimé à Venise en 1609, in-fol. 2° *L'offrande d'Aaron*, commentaire diffus du Siffra, ancien commentaire du Lévitique, etc. Il mourut à Venise, où il s'était rendu pour faire imprimer ses ouvrages. On peut consulter, sur cet auteur, et sur les rabbis hébreux, l'excellent *Dict. hist.* publié en italien par M. de Rossi, Parme 1802, 2 vol. in-8.

* AARON (Pietro), chanoine de Rimini, et religieux de l'ordre des Porte-Croix de Florence, naquit dans cette dernière ville, vers la fin du XVe siècle. Il a laissé, en latin et en italien, quelques ouvrages sur la musique : comme *Il Toscanello della musica, libritre;* Venise 1522, 1529, 1530, in-fol. On trouve le titre des autres dans les bibliothèques d'Haym et de Fontanini. On remarque dans les ouvrages d'Aaron, et dans ceux qui ont été écrits sur la musique vers cette époque, une idée qui paraît maintenant bien singulière, mais qui nous fait connaître combien alors on aimait à rattacher tout à la religion et à en rappeler le souvenir jusque dans les moindres choses. Cette idée consiste à rapporter toutes les règles de la musique à dix préceptes principaux, en l'honneur des dix commandemens de Dieu, et à six autres secondaires, pour honorer les six commandemens de l'Eglise.

AARON de Bisitra (Pierre-Paul), religieux de l'ordre de Saint-Basile, et évêque de Fogaras, siége principal des Grecs-Unis, en Transylvanie, s'est distingué par son austérité, son zèle, et ses travaux pour la foi. Il mourut en odeur de sainteté, vers 1760, à Nagybania; dans le collége des Jésuites. Son corps, transporté à Balas-Salva, dans le monastère des Basilites, est encore aujourd'hui sans aucune corruption, mais desséché, et à peu près dans l'état où le pieux évêque s'est trouvé les dernières années de sa vie, parfaitement semblable à saint Basile : *Cùm tantùm spiritu vivens, præter ossa et pellem, nulla corporis*

parte constare videretur. (Lect. Brev. rom.) On a de lui, *Definitio et exordium sanctæ œcumenicæ synodi florentinæ, ex antiquâ græco-latinâ editione desumpta*, Balas-Salva, 1762, in-12. Cet ouvrage, imprimé en langue valaque, contribua beaucoup à resserrer l'union des Grecs avec l'Eglise romaine.

* AARSCHOT (Duc d'), zélé partisan des Espagnols et de leur domination dans les Pays-Bas au 16e siècle. Ses services lui méritèrent la décoration de la Toison d'or que lui donna Philippe II, un commandement dans l'armée et une place au conseil d'état (*Raad van state*). On pense bien qu'il ne prit aucune part à la confédération des nobles qui se soulevèrent contre l'Espagne et contre Rome. Ayant pendant ce temps-là quitté les affaires, il se voua au culte de la vierge Marie dont il portait et faisait porter aux membres de sa maison l'effigie frappée sur une médaille ; distinction qui valut des indulgences à ceux qui suivirent son exemple. Aarschot prit parti contre la maison d'Orange et demanda le rétablissement des anciens priviléges ; mais il fut fait prisonnier à Gand. Rendu à la liberté, il devint stathouder de Bruges d'où il fut député en 1588 à la diète de l'empire. Enfin pour éviter les ennuis que sa fidélité à la religion catholique lui suscitait continuellement en Hollande, il alla à Venise et y mourut en 1595.

AARSSEN (François van), fils d'un greffier des états-généraux des Provinces-Unies, naquit à La Haye en 1572. Il fut élevé par du Plessis-Mornai, et travailla à égaler son maître. Il se rendit recommandable dans sa patrie par le succès de ses ambassades en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où il se rendit en 1640, pour négocier le mariage du prince Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles Ier. Les relations qu'il en a laissées sont faites avec assez d'exactitude, en tout ce qui ne tient pas aux préjugés de sa secte. Il mourut très riche, à l'âge de 69 ans, l'an 1641. Aarssen fut rampant et ambitieux : il vendit sa plume à Maurice de Nassau, et a mérité le reproche d'avoir trop aimé l'argent. Un de ses descendans a laissé : *Voyage d'Espagne, curieux, historique*, etc., Paris, 1665, in-4 ; ouvrage oublié et sans mérite.

AARSENS, *voyez* AERTSEN.

ABA, ou OWON, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il était beau-frère de saint Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Exilé par Pierre, surnommé l'Allemand, neveu et successeur de saint Etienne, il le défit et l'obligea de se retirer en Bavière. Les exactions et les brigandages de Pierre lui avaient fait perdre la couronne. Aba, élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang et ravagea l'Autriche et la Bavière ; mais, ayant été défait par l'empereur Henri III, dit le Noir, il fut massacré, en 1044, par ses propres sujets, dont il était devenu le tyran.

ABA, fille de Zénophanes, l'un des tyrans de la ville d'Olbe, en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucer, souverains et grands pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville et sur le pays qui en dépendait. Marc-Antoine et Cléopatre lui en conservèrent la propriété ; mais après la mort d'Antoine, la souveraineté et le grand-pontificat d'Olbe rentrèrent dans la famille des Teucer.

ABACO, *voyez* ABBACO.

ABACUC, *voyez* HABBACUC.

* ABAD I (Mohammed-Ben-Ismael-Aboul-Cacim-Ben), premier roi maure de Séville, vivait au commencement du onzième siècle. Sa richesse, sa popularité et ses vertus l'appelèrent au trône : les discordes politiques qui déchiraient l'Espagne depuis la chûte des Ommyades, avaient lassé les habitans de Séville qui reconnurent Abad pour leur souverain. Ce prince ajouta à son royaume celui de Cordoue dont il fit mourir le roi. Après avoir fait preuve pendant 26 ans d'un talent très-grand dans l'art de gouverner les hommes, il mourut l'an 1041 ; son fils Abou-Amrou-Ben-Abad lui succéda.

* ABAD III (Mohammed-Ben), roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de son siècle. Alphonse VI, roi de Castille, après lui avoir fait la guerre, recherchа

son alliance, et obtint sa fille en mariage avec plusieurs places pour dot. Cette alliance fut, suivant quelques auteurs, la cause de sa perte. Les rois, ses voisins, alarmés de son alliance avec un chrétien, sollicitèrent l'appui du roi de Maroc, qui marcha contre Alphonse, et le défit en bataille rangée ; ensuite il prit Cordoue, assiégea Séville, et se préparait à donner l'assaut, lorsque Abad, sacrifiant sa couronne et même sa liberté pour sauver ses sujets de l'horreur du pillage, vint se remettre, avec sa famille, à la discrétion du vainqueur, qui eut la barbarie de le faire charger de chaînes; et, redoutant jusqu'aux vertus qui rendaient ce bon roi si cher à son peuple, il l'envoya finir ses jours dans une prison d'Afrique, où ses filles étaient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur père et leurs frères. L'infortuné Abad vécut six ans dans cette prison, ne regrettant le trône que pour ses sujets, ne supportant la vie que pour ses enfans, et composant, dans ses longs loisirs, des poésies qu'on a conservées, où il console ses filles, où il rappelle sa grandeur passée, et se donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune.

ABAGA, ou ABAKA, roi des Tartares, soumit les Perses, se rendit redoutable aux chrétiens de la Terre-Sainte par sa puissance et sa valeur, et envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon, en 1274. Ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de pompe, dans la troisième session, le 4 juillet 1274. Ils étaient au nombre de seize, et rendirent au pape des lettres de leur souverain, publiant la puissance de leur nation par des discours pompeux et pleins de l'emphase de l'éloquence orientale. Ils ne venaient pas pour reconnaître la foi des chrétiens, mais pour faire alliance avec eux contre les Musulmans.

ABAILARD, ou ABÉLARD (Pierre,) religieux de l'ordre de Saint-Benoît, devenu fameux par ses amours avec Héloïse, et plus encore depuis que Bayle a voulu le présenter comme une victime de la haine et de la jalousie, et que Pope a redit ses malheurs en beaux vers, naquit à Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il était l'aîné de ses frères; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse, pour se livrer entièrement à l'étude. La dialectique était la science pour laquelle il se sentait le plus d'attrait et de talent. Dévoré par la passion d'embarrasser par ses raisonnemens les hommes les plus déliés de l'Europe, il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, et le plus grand dialecticien de son temps. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, et n'eut pas de peine à réussir ; mais l'avantage qu'il eut dans plusieurs disputes, entre autres sur le système de l'existence métaphysique d'une nature universelle, joint à sa présomption et à sa jactance, lui attira l'inimitié de son maître et de ses condisciples. Ce redoutable athlète se sépara d'eux pour aller soutenir des assauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Melun, ensuite à Corbeil, enfin à Paris. Son nom devint si célèbre, que tous les autres maîtres se trouvèrent sans disciples. Le successeur de Guillaume de Champeaux dans l'école de Paris, lui offrit sa chaire, et ne rougit pas de se mettre au nombre des siens. Abailard devint le docteur à la mode ; et son imprudence croissant avec sa vanité, il ne se défia pas d'une liaison avec une jeune personne de qualité, nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Les suites en furent telles, que l'oncle, devenu furieux, fit mutiler le docteur, quoique lié depuis avec la nièce par les liens d'un mariage secret. Abailard alla cacher son opprobre dans l'abbaye de Saint-Denis en France, où il se fit religieux; Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil. Les disciples d'Abailard le pressaient de reprendre ses leçons publiques : il ouvrit d'abord son école à Saint-Denis, et ensuite à Saint-Ayoul-de-Provins. L'affluence des étudians fut si grande, que quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à 3,000. Cependant son *Traité de la Trinité* fut condamné au concile de Soissons vers 1121. Saint Bernard lui écrivit pour l'engager à se rétracter et à corriger ses livres. Il refusa et voulut atten-

dre la décision du concile de Sens, qui était près de s'assembler, et demanda que saint Bernard y fût présent. L'abbé de Clairvaux s'y trouva en effet; il produisit des propositions extraites des ouvrages d'Abailard, et le somma de les justifier ou de les rétracter. Celui-ci ne fit ni l'un ni l'autre : il en appela au pape, et se retira. Par respect pour son appel, le concile se contenta de condamner les propositions, et ne nota point sa personne. On dit, pour l'excuser, qu'il vit bien que saint Bernard et les évêques du concile de Sens étaient prévenus contre lui, et que sa justification n'eût servi de rien; mauvais prétexte, dont un opiniâtre peut toujours se servir quand il le veut. S'en rapporter au jugement du concile, en appeler ensuite, avant même qu'il soit prononcé, est un trait de révolte et de mauvaise foi : les évêques étaient ses juges légitimes; en refusant de se justifier, il méritait condamnation. En effet, il fut condamné à Rome aussi-bien qu'à Sens. Innocent II confirma les décrets de ce concile, et ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, et que leur auteur fût enfermé, avec défense d'enseigner. Abailard, aussi malheureux en écrits qu'en amours, publia son apologie; et, croyant devoir poursuivre son rappel au saint Siége, il partit pour Rome. En passant à Cluny, Pierre le Vénérable, abbé de ce monastère, homme éclairé et compatissant, le retint dans sa solitude, et entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur et sa piété. Il peignit son repentir au pape, et obtint son pardon. Il travailla en même temps à le réconcilier avec saint Bernard, et y réussit. Quoique Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante était alors au Paraclet; c'était un oratoire que son amant avait bâti près de Nogent-sur-Seine, en 1122, à l'honneur de la Trinité. Héloïse y vivait saintement, avec plusieurs autres religieuses. Abailard trouva dans le monastère de Cluny la paix de l'âme, que les plaisirs et la gloire n'avaient pu lui procurer. Devenu très infirme, il fut envoyé au monastère de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, et y mourut en 1142, à 63 ans. Héloïse demanda les cendres d'Abailard, et les fit enterrer au Paraclet. Pierre le Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. Quelques éloges qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'ait eu une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il aurait été moins célèbre et plus heureux. Des écrivains protestans ont dit qu'il fut condamné et persécuté, non pour ses erreurs, mais pour avoir soutenu aux moines de Saint-Denis que leur saint n'était pas le même que saint Denis l'Aréopagite : c'est une imposture. Ce point ne fut mis en question ni à Soissons, ni à Sens, ni à Rome : Abailard fut condamné pour des erreurs qu'il avait enseignées sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur la Grâce et sur plusieurs autres chefs. On peut en voir la censure dans le recueil de ses ouvrages, publiés à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1616, et quelquefois celle de 1626), en un gros vol. in-4, sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre, 1° plusieurs *lettres* : la première est un récit des différentes infortunes de l'auteur, jusque vers le temps du concile de Sens; la troisième, la cinquième et la huitième sont adressées à Héloïse; 2° des *Sermons*; 3° des *Traités dogmatiques*. L'*Hexameron in Genesim* d'Abailard, est imprimé dans le tome 3 du *Trésor des anecdotes* de Martène. On trouve dans ces différens ouvrages, de l'imagination, du savoir et de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulières, de vaines subtilités, d'expressions barbares. Dom Gervaise donna, en 1720, en 2 vol. in-12, la *Vie d'Abailard et d'Héloïse*. Trois ans après, il fit imprimer en 2 vol. in-12 les véritables *lettres* de ces deux amans, avec des notes historiques et critiques, et une traduction qui n'est qu'une longue paraphrase où l'on rencontre assez souvent des expressions libres et légères. On a publié, sous le nom d'Abailard et d'Héloïse, différentes *lettres*, qui sont purement romanesques. Voyez *Pope*

et *Colardeau*. La meilleure édition des véritables *Lettres* d'Abailard et d'Héloïse est celle de Londres, 1718, in-8, en latin. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, et n'est pas commune. On en a donné de belles éditions en 1782; 2 vol. in-12, avec une traduction nouvelle par Bastien, et en 1796, 3 vol. in-4, avec la Vie des auteurs, par de Launaye, et la traduction ou paraphrase de dom Gervaise; mais toutes ces éditions, faites pour réhabiliter la mémoire de ces deux amans, faire l'apologie de leurs amours, et donner de la célébrité au déréglement de leur jeunesse, ne sont connues que des frivoles lecteurs de romans. Voyez *Héloïse*.

* ABAFFI (Michel), fils d'un magistrat d'Hermanstadt, fut élu, en 1661, prince de Transylvanie. Dès sa jeunesse, il avait embrassé la carrière des armes, et il s'y fit avantageusement connaître. L'empereur Léopold, regardant la Transylvanie comme une barrière utile à ses états, fit élire vayvode, par la Diète, son protégé Jean Kéméni. Ali pacha, qui commandait l'armée turque, pour lui opposer un antagoniste, fit nommer Michel Abaffi qui fut reconnu l'année suivante de toute la Transylvanie, Kéméni ayant été tué dans une bataille contre les Turcs. La paix de Témeswar, en 1664, assura à Abaffi cette souveraineté, à la condition de payer un tribut à l'empereur et à la Porte. Placé entre les Polonais, les Impériaux et les Ottomans, il s'attacha d'abord à ne mécontenter aucune de ces puissances; mais croyant ensuite qu'il entrait dans ses intérêts de soutenir les rebelles de Hongrie, il déclara la guerre à l'empereur. Les victoires du duc de Lorraine l'obligèrent bientôt à se soumettre, et à conclure une convention par laquelle il conserva son autorité. Il régna ensuite paisiblement et mourut à Weissenbourg, l'an 1690, à l'âge de 58 ans, laissant sa principauté à Michel, son fils, dont le règne fut très orageux, et qui se vit contraint d'abandonner sa souveraineté à l'Autriche pour une pension et le titre de prince du Saint-Empire.

* ABAFFI (Michel) fils du précédent, succéda à son père; l'empereur Ferdinand III le prit d'abord sous sa protection et lui donna des tuteurs à cause de sa minorité. Le comte de Rékéli lui disputa sa principauté : les Turcs avec lesquels il s'était allié, s'emparèrent de plusieurs villes de la Transylvanie, mais les troupes impériales reprirent ce qu'ils avaient enlevé et assurèrent à l'Autriche la possession de cette province. Le traité de Carlowitz en 1699 diminua singulièrement le pouvoir du prince; et bientôt après l'empereur, sous prétexte qu'Abaffi avait contrevenu à ses ordres en épousant la fille de Georges Bethlem, comte de Transylvanie, le dépouilla de sa principauté moyennant une pension de 15 mille florins et le titre de prince du St.-Empire. Abaffi mourut à Vienne à l'âge de 36 ans le 1er févr. 1713. Il fut le dernier prince de la Transylvanie qui dès lors fut une province autrichienne.

ABANCOURT (Charles-Xavier-Joseph Franqueville d'), né à Douai, vers l'an 1750, était neveu de Calonne. Il servait en qualité de capitaine dans le régiment de Mestre-de-camps cavalerie, lorsqu'il fut porté, après la journée du 20 juin 1789, au ministère de la guerre. D'Abancourt, homme intègre et ami de son roi, fut poursuivi par les facticux, qui le firent décréter d'accusation le 10 août de la même année. Il fut conduit dans les prisons de la Force, de là à Orléans, et ensuite massacré à Versailles, le 9 septembre suivant, avec les autres prisonniers de la haute cour.

* ABANCOURT (François-Jean Willemain d'), littérateur et poète, né à Paris le 22 juillet 1745, y est mort le 10 juin 1803. Il a laissé des poésies et quelques ouvrages dramatiques assez peu estimés. 1° *Fables*, 1777, in-8; 2° *Epîtres*, 1780, in-8; 3° *la mort d'Adam*, tragédie traduite de Klosptock; 4° *le Mausolée de Marie Joséphine de Saxe, dauphine de France*, poème qui a concouru pour le prix de l'académie française, 1767, in-4 : 5° quelques pièces de théâtre, savoir : l'*Ecole des Femmes*, *le Sacrifice d'Abraham*, *la Bienfaisance de Voltaire*, *la Convalescence de Mo-*

lière, etc. Il avait fait une riche collection de pièces de théâtre soit imprimées soit manuscrites.

* ABANCOURT (Charles FRÉROT D'), adjudant-général de l'armée française. Il résida long-temps en Turquie, où il avait été envoyé pour une mission particulière. De retour en France, on lui confia le dépôt des cartes et des plans militaires; ensuite il fut nommé chef du bureau topographique de l'armée du Danube. Il profita des avantages de cette place pour lever une carte générale de la Suisse, qui est estimée. Il est mort à Munich en 1801.

ABANO. *Voyez* APON.

*ABANY (Mad. Marie-Thérèse PÉROUX D'), née en 1753, morte à Saint-Germain-en-Laye en mars 1821, a publié l'*Amazone française* ou *Jeanne d'Arc*, Paris 1819, 2 v. in-8; ouvrage qui n'a pas eu de succès, et reproduit en 1824, sous ce titre : *Jeanne d'Arc, poème en 24 chants*, édition augmentée d'une notice sur la vie de cette héroïne, de l'histoire de son procès et de détails authentiques sur ses derniers momens, par A. Antoine, 2 vol. in-8. On a encore d'elle : *Seïla, fille de Jephté, juge et prince des Hébreux*, Paris 1801, 2 vol. in-12.

ABARBANEL. *Voyez* ABRABANEL.

*ABARCA (Pierre), jésuite, né en 1619, à Jaca en Aragon, et mort à Palencia en 1693, a publié, en latin, des *Traités sur la science et la volonté de Dieu, la prédestination, la Trinité, l'incarnation, et les perfections de J.C.* Il a aussi composé une *Histoire des rois d'Aragon* dont Hermilly fait beaucoup d'éloges.

*ABASCAL (don Jose-Fernando), né à Oviédo en 1743, entra à 19 ans dans le régiment de Majorque infanterie, en qualité de cadet, et se fit remarquer dans la guerre contre les Anglais en 1762. Charles IV l'éleva au grade de colonel, et peu après à celui de brigadier; enfin, il fut envoyé en 1796, avec le titre de lieutenant du roi, dans l'île de Cuba, pour défendre la Havane contre les attaques des Anglais. Le commandement général et l'intendance du royaume de la nouvelle Galice furent la récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance. Les Indiens s'étant réunis au nombre de trente mille pour s'emparer du pays, il marcha contre eux et les repoussa dans leurs limites. Il s'occupa ensuite de l'administration du pays et de l'instruction publique. Il établit plusieurs nouvelles écoles, et fit de grands embellissemens à la ville de Guadalaxara, capitale du pays. En 1804, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp et pourvu de la vice-royauté du Pérou. Il s'était embarqué pour s'y rendre, lorsqu'il fut pris par les Anglais et conduit à Lisbonne; mais il parvint à s'échapper, et fit 1300 lieues par terre pour regagner Lima. Dans cette nouvelle résidence, il s'occupa du bonheur de ses administrés; et par la justice de son administration il parvint non-seulement à retenir cette colonie dans le devoir, mais il ranima le commerce du Pérou, appauvri par des pertes énormes; il secourut Buenos-Ayres envahi par les Anglais, et envoya au général Liniers des secours qui le mirent en état de forcer les ennemis à capituler. Enfin, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les troupes françaises, il fit passer dans la péninsule de fortes sommes d'argent, du salpêtre, de la poudre, pour l'aider dans la guerre de l'indépendance, et il s'occupa de fortifier et d'approvisionner les villes les plus importantes de son gouvernement. Il créa aussi un régiment appelé les *Volontaires de l'union espagnole du Pérou*, pour maintenir la bonne intelligence entre les Espagnols et les Américains. Les cortès, satisfaits de sa conduite, lui accordèrent, par un décret du 30 mai 1812, le titre de marquis, avec la dénomination qu'il avoit donnée à son régiment. Après avoir pourvu à tous les besoins militaires, il continua à s'occuper de police et d'administration; il fit construire une école de chirurgie et de médecine qu'il dota; il établit une académie de dessin et un collége pour l'enseignement gratuit des connaissances élémentaires; il dessécha des mines dont on ne tirait aucun parti. Il fut remplacé, en 1816, dans son gou-

vernement par Pézuela; celui-ci voulut l'obliger, suivant l'usage, de rendre compte de son administration avant son départ; mais tous les habitans s'opposèrent à cette mesure, et il s'embarqua à Callao pour revenir dans sa patrie. Il mourut à Madrid le 31 juin 1821. Il joignait, aux talens militaires et administratifs, une modération bien rare dans les dissentions civiles. Pendant tout le temps de son gouvernement, il n'infligea aucun châtiment pour des matières politiques, et il ne versa de sang que sur les champs de bataille.

* ABASCANTUS, médecin, né à Lyon dans le 2.e siècle, renommé par son antidote contre la morsure des serpens, connu sous le nom d'*Abascantus.*

* ABASQUE (Jean) fut une des victimes de la rage révolutionnaire. Né en 1752 à Clouen, il devint vicaire dans le lieu de sa naissance et se distingua par sa piété et ses bonnes œuvres. A l'époque de la *révolution*, il n'abandonna point son troupeau qu'il édifiait par son courage et qu'il entretenait avec zèle dans les principes inséparables d'attachement à la religion et au trône. Il refusa le serment que l'on imposait à tous les prêtres, et resta dès lors caché pour se soustraire aux terribles effets de la loi du 26 août 1792, qui chassait du sol de la France tous les ecclésiastiques non assermentés. Mais il ne put se soustraire à l'active persécution de Jean-Bon-St.-André, ministre protestant, nommé proconsul à Brest. Abasque fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire; l'exécution de cet arrêt eut lieu le même jour 14 avril 1794 (25 germinal an II). Abasque mourut comme il avait vécu, avec le calme de l'homme juste et l'espoir du vrai chrétien.

ABASSA, pacha d'Erzerum, puis de Bosnie, en 1622 de J.-C., irrité contre Mustapha I.er, empereur des Turcs, se révolta sous prétexte de venger la mort du sultan Othman II, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le mufti et le général des janissaires profitèrent de cette rébellion pour déposer Mustapha, et pour placer Amurat IV sur le trône. Le sultan, peu de temps après, s'accommoda avec Abassa. Il l'envoya, en 1634, contre les Polonais, à la tête d'une armée de 60,000 hommes. Il aurait remporté une victoire signalée, sans la lâcheté des Moldaves et des Valaques. Il fut employé ensuite contre les Persans, qui attaquèrent la ville de Van; mais la mort d'Abassa, arrivée en 1636, fit tomber cette place au pouvoir des Persans. Abassa avait des qualités brillantes et dangereuses.

ABASSA, sœur d'Aaron-Al-Raschild, fut mariée par son frère à Giafar, à condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils eurent bientôt un fils, qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connaissance, Giafar perdit la faveur de son maître, et peu après la vie; et Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Plusieurs années après, une dame qui la connaissait, touchée de son malheur, lui demanda ce qui le lui avait attiré. Elle répondit qu'elle avait eu autrefois quatre cents esclaves, et qu'elle se trouvait dans un état où deux peaux de mouton lui servaient, l'une de chemise, l'autre de robe; qu'elle attribuait sa disgrâce à son peu de reconnaissance pour les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu; qu'elle reconnaissait sa faute, faisait pénitence, et vivait contente. La dame lui donna cinp cents dragmes d'argent, qui lui causèrent un plaisir aussi vif que si elle eût été rétablie dans son premier état. Abassa avait beaucoup d'esprit, dit-on, et faisait fort bien des vers.

* ABATUCCI (Jacques-Pierre), né d'une des premières familles de Corse en 1726, embrassa la carrière des armes où ses ancêtres s'étaient illustrés, et se déclara d'abord pour le parti opposé à Paoli; mais sacrifiant ses prétentions aux besoins de la patrie, il se réconcilia avec ce général, et consentit à servir sous ses ordres dans la guerre contre les Génois. Abatucci se signala principalement dans la guerre contre les Français, et il fut le dernier chef qui posa les armes; mais sa

soumission franche et loyale entraîna celle de ses partisans, et lui fit obtenir le grade de lieutenant-colonel. Cependant ses principes d'indépendance lui occasionèrent des affaires désagréables. Impliqué dans une procédure criminelle, il fut d'abord condamné à une peine infamante; mais ensuite il fut acquitté par le parlement de Provence, et réintégré dans son grade par Louis XVI, qui le nomma en même temps chevalier de St. Louis et ensuite maréchal-de-camp. En 1793, il défendit l'île de Corse contre Paoli et les Anglais; mais la prise de Toulon lui ôtant tout espoir de secours, il se rendit en France, où il obtint le grade de général de division. Ses infirmités l'empêchèrent de servir dans ce grade. Les Anglais ayant évacué la Corse en 1796, il retourna dans sa patrie, et y mourut en 1812.

* ABATUCCI (Charles), fils du précédent, entra à l'école de Metz, et devint adjudant-général dans la campagne de Hollande. S'étant signalé au premier passage du Rhin, il obtint le grade de général de brigade, et peu après celui de général de division. Il n'avait pas 26 ans lorsqu'il fut tué, en 1796, dans la grande île du Rhin, en défendant Huningue contre les Autrichiens, après avoir donné des preuves de la plus grande intrépidité. Il avait été chargé d'effectuer le passage du Lech, et déjà un premier bataillon avait été englouti, lorsqu'il se précipite lui-même dans le fleuve à la tête d'un second bataillon, et il exécute heureusement le passage. Il redescendit même le fleuve à la nage pour sauver plusieurs soldats qui avaient été entraînés par la rapidité des flots. Le général Moreau lui fit élever un monument dans l'endroit même où il avait reçu le coup mortel; mais les alliés l'ont détruit dans la seconde invasion en 1815.

* ABAUNZA (Pierre), de Séville, a fait un ouvrage autrefois très estimé qui se trouve dans le *Novus Thesaurus juris civilis et Canonici*, de Gerard Murman, 7 vol. in-fol., Lahaye 1751 : il a pour titre : Ad Titulum XV, de Sagittariis Libro V, Decretalium prælectio. Abaunza mourut en 1649, à l'âge de 50 ans.

ABAUZIT (Firmin), naquit le 11 novembre 1679, à Uzès, de parens calvinistes, qui l'emmenèrent de bonne heure à Genève. Il voyagea en Angleterre et en Hollande, où il connut Bayle et se lia avec lui. De retour à Genève, il devint bibliothécaire de cette ville, où il vécut dans une assez grande obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude, à peu de distance de Genève; c'est là qu'il termina sa carrière au commencement de 1767, âgé de quatre-vingt-sept ans. On a de lui quelques ouvrages en faveur de l'arianisme; entre autres, un *Commentaire sur l'Apocalypse*, où les erreurs de cette secte sont défendues avec une ardeur bien peu assortie à la philosophie que l'auteur affectait. Si l'abbé Bergier s'est occupé à le réfuter, ce n'est pas qu'il le regardât comme un adversaire fort redoutable, mais parce que l'enthousiasme avec lequel J.-J. Rousseau avait parlé, dans la nouvelle Héloïse, de ce fanatique auquel il avait fait plusieurs plagiats, eût pu le faire prendre pour un homme important. Le compilateur Manuel en parle sur le même ton dans son *Année française*. Abauzit a donné aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de Genève*, de Jacques Spon. 1730, 2 vol in-4 et 4 vol. in-12, et plusieurs autres ouvrages et dissertations où l'on admire l'étendue et la variété de ses connaissances.

* ABBA, célèbre canoniste, qui fleurissait en 1250. Il a commenté les cinq livres des *Décrétales*, in-folio. Venise, 1588.

* ABBACO (Paul de l') mathématicien et poète du 14e siècle. Il était de Florence, son portrait se voit dans l'une des voûtes de la galerie des Médicis. Ses vers ne valent pas ceux des poètes célèbres de son temps; mais ses connaissances en mathématiques lui firent donner le nom sous lequel il est connu, *Paul de l'arithmétique* (*Abbaco* veut dire *arithmétique* en Italien). Il mourut peu de temps avant Boccace dont la mort arriva en 1375.

ABBADIE (Jacques,) célèbre ministre calviniste, naquit à Nay en Béarn, en 1657. Après avoir étudié à Sedan, voyagé

en Hollande et en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministère, d'abord en France, puis à Berlin, et ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killaloé. Il mourut en 1727, à Sainte-Mary-la-Bonne, près de Londres, à l'âge de 70 ans. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractère, et l'éloquence de ses sermons, lui avaient fait beaucoup d'amis dans cette ville, parmi les grands et les gens de lettres. Il était versé dans les langues, dans l'Ecriture et dans les Pères. Il a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages (*voy.* les Mémoires de Nicéron, tome 33). Ses *Traités de la vérité de la religion chrétienne* en 2 vol. in-12; *de la divinité de J.-C.*, in-12, et de *l'art de se connaître soi-même*, formant en tout 4 vol. in-12, traduits en différentes langues, écrits avec beaucoup de force dans le raisonnement et d'énergie dans le style, eurent le suffrage des catholiques et des protestans (*voy.* les Lettres de Mad. de Sévigné). *L'art de se connaître soi-même* a été fondu presque tout entier dans l'Encyclopédie, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Sa *Vérité de la religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8, ne fut pas également applaudie, et passa, même chez les savans de la réforme, pour un ouvrage faible et une apologie très incomplète. Les gens sensés de toutes les communions se moquèrent également du *Triomphe de la Providence et de la religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1713, en 4 vol. in-12; ouvrage plus digne de Nostradamus et de Jurieu que d'un théologien sage. Voltaire prétend que cette production fit tort à son *Traité de la religion chrétienne*, comme si un homme qui démontre une chose, ne pouvait déraisonner dans une autre. Le même Voltaire avance qu'Abbadie est mort fou; anecdote démentie par des témoins oculaires: tous les hommes qui témoignent de l'attachement à la religion chrétienne, doivent, au jugement de cet écrivain cynique, passer pour des insensés. On a encore d'Abbadie, 1° un volume de *Sermons*, 1680, in-8, moins connus que son traité sur la religion; 2° la *Défense de la nation britannique*, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle), Londres 1692, in-8, édition rare; La Haye, 1693, in-12; 3° Les *Caractères du chrétien et du christianisme*, 1785, in-12. Abbadie avait la mémoire la plus heureuse: il composait ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les faisait imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition nous a privés de deux livres importans, dont l'un était une *Nouvelle manière de démontrer l'immortalité de l'âme*. Un autre Abbadie, chanoine de Comminges, a donné une *Dissertation touchant le temps auquel la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Toulouse, 1703, in-12. Il soutient qu'elle y fut prêchée avant le milieu du second siècle.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre et un de ses généraux, sauva la vie à son neveu à la bataille de Honaïn, que ce prophète aurait perdue, si Abbas n'eût rappelé les fuyards. Il mourut l'an 652 de J.-C. Sa mémoire est révérée chez les Mahométans, qui l'ont mis dans la première classe de leurs docteurs et de leurs saints.

ABBAS ou ABD-ALLAH, fils du précédent, fut regardé par les Musulmans comme leur *Rabbani*, c'est-à-dire, comme le docteur des docteurs; c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des 37 califes Abbassides, qui détrônèrent les califes Ommiades, descendait de ces deux Abbas. Leur domination dura 524 ans. Long-temps despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent dépossédés à leur tour par les Tartares.

ABBAS. *Voy.* SCHAH-ABBAS.

* ABBATE (Nicola dell') peintre, né à Modène en 1509 ou 1512, et mort en 1571, a orné les salles et les plafonds de l'Institut de Bologne de fresques représentant différens sujets de l'Odyssée. Ses tableaux très estimés sont rares en Italie: le musée royal en possède un: c'est le *mariage mystique de sainte Catherine d'Alexan-*

drie. Les ouvrages d'Abbate rappellent le *Primatice* dont il ne fut point l'élève : son maître fut *Ruggiero Ruggieri* qui accompagna le Primatice en France. Toute la famille d'Abbate se distingua dans la même carrière.

ABBATIUS (Balde-Ange), médecin italien, né au XVIe siècle, à Gubbio, dans l'Etat-Ecclésiastique, se fit un nom dans la pratique de son art. Il est connu dans la république des lettres par un traité en latin *sur les vipères*. Cet ouvrage, où l'auteur traite en physicien de la nature de ces reptiles, et en médecin éclairé des maladies où ils peuvent être administrés, fut imprimé en 1587 ou 1591, in-4. Il est peu commun.

ABBÉ (Louise l'). *Voy.* LABBÉ.

ABBON, surnommé *le Courbe* (*Abbo Cernuus*), moine de Saint-Germain-des-Prés, fit en vers latins barbares la *Relation* du siége de Paris par les Normands, vers la fin du IXe siècle (l'an 896). Ce versificateur oublié, qui lui-même était Normand, fut témoin de ce siége, et s'il n'est pas bon poète, il est historien exact. Il entre dans les plus grands détails, et paraît assez impartial. Son poème contient plus de 1,200 vers dans les deux livres qu'on en a publiés. Le troisième, qui ne contient rien d'intéressant, et dont le manuscrit est imparfait, n'a jamais vu le jour. On trouve le poème d'Abbon dans le tôme 2 de la collection de Duchêne, et il a été réimprimé beaucoup plus correct, avez des notes, dans les *Nouvelles annales de Paris*, publiées par dom Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1753, in-4. On a encore d'Abbon une *lettre* dans la *Bibliotheca Patrum*, tome 5, et des sermons dans le 9e volume du *Spicilegium* d'Achéry.

ABBON *de Fleury*, *ABBO Floriacensis*, né au milieu du Xe siècle, à Orléans, se livra avec une égale ardeur à tous les arts et à toutes les sciences, grammaire, arithmétique, poésie, rhétorique, musique, dialectique, géométrie, astronomie, théologie. Après avoir brillé dans les écoles de Paris et de Reims et à l'abbaye de Ramsey en Angleterre, il fut élu abbé du monastère de Fleury, dont il était moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenait les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuèrent quelques violences envers ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une *apologie* qu'il adressa aux rois Hugues et Robert. Il dédia, quelque temps après, aux mêmes princes, un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois et ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de la Réole, en Gascogne. Il y retourna une seconde fois, quelque temps après, toujours pour le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques et les Gascons, lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchait de réunir les esprits, et qu'il donnait même tort à ses domestiques, un Gascon le perça d'un coup de lance dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée au 13 novembre dans les martyrologes de France, et dans celui des Bénédictius. Le *recueil* de ses lettres fut publié en 1687, in-folio, sur les manuscrits de Pierre Pithou, à la suite du *Codex canonum vetus*, ainsi que quelques autres de ses ouvrages. Aimoin, son disciple, a écrit sa vie et y a inséré quelques fragmens de ses écrits. On trouve le tout dans le tome 8 des *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*.

ABBOT (Robert), professeur de théologie protestante dans l'université d'Oxford, né à Guilfort en 1562, était fils d'un tondeur de draps du comté de Surrey. Le roi Jacques I, qui aimait les docteurs, et qui prétendait bien l'être lui-même, lui donna l'évêché de Salisbury, en récompense de ce qu'il avait publié en 1616, in-4, à Londres, un livre latin (*Défense du pouvoir souverain*) contre Bellarmin et Suarez. On a encore de ce théologien, 1° plusieurs *traités* de controverse, où il y a plus de fanatisme que de raison ; 2° une *Réponse à l'apologie*

de Henri Garnet, jésuite; ouvrage du même genre. Abbot ne fut évêque que trois ans; il mourut en 1617. *Voy.* l'art. suiv.

ABBOT (George), d'abord principal du collége d'Oxford, ensuite nommé à deux évêchés, et enfin archevêque de Cantorbéry, était frère cadet du précédent; mais il ne sut pas se ménager, comme lui, les bonnes grâces du roi Jacques I. Il les perdit en s'opposant au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. Quelques personnes, irritées de l'indulgence d'Abbot pour les non-conformistes, profitèrent de l'aversion de Jacques I. Ils l'accusèrent d'irrégularité pour avoir fait un meurtre par mégarde. Abbot confondit ses ennemis; mais six ans après, ils furent appuyés par le duc de Buckingham, qui haïssait l'archevêque. Abbot, suspendu des fonctions de sa primatie, se retira dans sa patrie, puis au château de Croyden, où il mourut en 1633. Nous avons de ce savant prélat, 1° six *Questions théologiques*, en latin, Oxford, 1598, in-4; 2° des *Sermons* sur le prophète Jonas, in-4; 3° l'*Histoire du massacre de la Valteline*, à la fin des Actes de l'église anglicane, de Jean Fox, Londres, 1631, in-fol.; 4° une *Géographie*, in-4, assez bonne pour son temps; 5° un *Traité de la visibilité perpétuelle de la vraie Eglise*, in-4. Ces quatre derniers ouvrages sont en anglais. *Voy.* sur *Robert* et *George Abbot*, les Mémoires de Nicéron, tome 16. George Abbot a laissé une réputation bien équivoque, même parmi les protestans. Clarendon dit que tout son christianisme consistait à avilir la papauté. Dans ce genre, plus on lui montrait de fureur, plus on lui inspirait d'estime. Il mourut, ajoute-t-il, laissant à son successeur une tâche difficile à remplir, celle de réformer une église qu'il avait remplie de ministres faibles et plus encore de ministres vils.

* ABBT (Thomas), savant allemand, fils d'un perruquier, naquit à Ulm, en 1738. Il annonça, dès ses premières années, les dispositions les plus précoces pour les sciences, et publia, en 1751, à l'âge de 13 ans, sa première dissertation *de Historiâ vitæ magistrâ*. La même année, il soutint deux thèses, l'une sur les *miroirs ardens*, l'autre sur la *rétrocession miraculeuse de l'ombre d'Achaz*. Quelques années après, 1756, Abbt passa à l'université de Halle, s'adonna à l'étude de la philosophie et des mathématiques, accepta une chaire de professeur à Francfort sur l'Oder, et puis à Rinteln en Westphalie. Dégoûté de sa place, il se livra à la composition, et voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. De retour à Rinteln, il publia son célèbre *Traité du mérite*, qui lui valut la place de conseiller du comte régnant de Schaumbourg-Lippe; mais il ne jouit pas long-temps de l'amitié dont l'honorait ce prince; il mourut le 27 novembre 1766, âgé seulement de 28 ans. Quoique enlevé à la fleur de son âge, Abbt a été un des écrivains qui ont le plus contribué à la restauration de la langue allemande. Les œuvres de Thomas Abbt ont été recueillies par M. Nicolaï, et publiées en 6 volumes in-8, Berlin, 1790, avec la vie de l'auteur. Les principaux ouvrages d'Abbt sont, 1° ses livres *du Mérite*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Traité du vrai mérite*, de Lemaître de Claville, production médiocre et oubliée; il a été traduit en français par M. Dubois, ancien préfet du Gard, mais cette traduction est peu estimée; 2° *De la mort pour la patrie*; ce fut à Francfort-sur-l'Oder qu'il publia cet ouvrage, pour ranimer ses concitoyens, que la guerre avait découragés; 3° des *thèses*, dont les plus remarquables sont celles où il soutient que Moïse a été inhumé par les hommes et non par Dieu; que la confusion des langues n'a pas été une peine infligée au genre humain; 4° quelques livres d'histoire, entre autres, *Fragmens des événemens les plus anciens du genre humain*; ouvrage continué sous le même titre par M. Miller, et une *Histoire du Portugal jusqu'à la fin du* XVe *siècle*. On trouve quelques autres pièces d'Abbt dans le *Journal hebdomadaire allemand*, et dans d'autres écrits périodiques. Il publia, en 1766, une satire ingénieuse contre l'esprit de

persécution qui animait les protestans, quoiqu'on ait tant de fois vanté leur prétendue tolérance. La vie d'Abbt a été écrite en allemand par Fréd. Nicolaï, sous le titre *Monument à la mémoire de M. Th. Abbt*. La *Bibl. histor.* de Gatterer en a donné un extrait, t. VI.

ABDALCADER, mystique persan, naquit dans la province de Ghilan en Perse, ce qui lui fit donner le surnom de Ghili. Les Musulmans révèrent ce docteur comme un grand saint de leur religion. Il connaissait à fond la loi musulmane, et l'observait dans toute son étendue. La prière de ce Mahométan ressemble un peu à celle du pharisien dont il est parlé dans l'Evangile : *O Dieu tout-puissant, comme je ne t'oublie jamais, et que je te rends un culte perpétuel, de même daigne te souvenir quelquefois de moi!*

ABDALLAH, père de Mahomet, était de la tribu de Coréich, et conducteur de chameaux. Les Mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le père fut recherché en mariage par une reine de Syrie. Il mourut à Yatreb, aujourd'hui Médine, ne laissant pour héritage à son fils que 5 chameaux et 4 esclaves.

ABDALLAH, (Ben-Zobaïr, ou *fils de Zobaïr*,) fut proclamé calife en 680 par les Arabes de la Mecque et de Médine, qui s'étaient révoltés contre Yésid; il essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, et en demeura paisible possesseur pendant quelques années, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yesid dans le califat de Syrie, Abdel-Mélek, fit mettre le siége devant la Mecque. Abdallah, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où ayant été renversé par un coup de pierre, il fut pris et eut la tête tranchée à l'âge de 72 ans. Ce prince avait de la bravoure et de la piété, mais son avarice était si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Avant Abdallah, disent-ils, on n'avait jamais vu d'homme brave qui ne fût libéral. On dit que ce prince était si attentif dans ses prières, qu'un jour qu'il s'acquittait de ce devoir, un pigeon se posa sur sa tête et y resta long-temps sans qu'il s'en aperçût.

ABDALLAH, fils d'Yésid, célèbre jurisconsulte musulman, avait coutume de dire qu'un docteur devait toujours laisser à ses disciples quelque point de la loi à éclaircir, et qu'ainsi il ne devait jamais rougir de dire : *Je ne sais point*. Ce devrait être la devise de tous les docteurs, et dans ce siècle de suffisance plus que dans tous les autres.

ABDALLAH, fils d'Abbas, et oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avait procuré. Après sa mort, il prétendit lui succéder; il prit les armes, et se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandait les troupes d'Abou-Giaffar, son concurrent et son neveu, il s'enfuit à Barrah, et y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giaffar, pour le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, et ne souhaiter qu'une réconciliation avec Abdallah. Celui-ci, séduit par ces artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec les démonstrations de l'amitié la plus sincère. Mais, peu de temps après, le plancher de la chambre où était Abdallah s'écroula tout à coup, et le fit périr avec une partie de ses amis. Cet événement avait été concerté par le calife, qui avait fait disposer son appartement de façon qu'au premier ordre, on était sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Sa mort arriva l'an de J.-C. 755. Ses troupes avaient défait en bataille rangée le dernier calife des Ommiades; et il avait exercé des cruautés inouïes contre tous ceux de cette maison qui étaient tombés entre ses mains.

* ABDALLATIF (Abdel-Lathyf), historien arabe, né en 1161, s'adonna d'abord à la médecine; mais bientôt, avide de plus vastes connaissances, il quitta sa patrie, voyagea sous la protection du grand Saladin, qui lui assigna une pension sur son trésor, parcourut toute l'Egypte, et se fixa enfin à Damas. Il mourut en 1231, dans un pèlerinage de la Mecque, laissant un grand nombre d'ou-

vrages, dont deux particulièrement l'ont mis au nombre des plus célèbres historiens modernes de l'Orient. Le premier, qui est perdu pour l'Europe, était une *Description de l'Egypte*, dans laquelle l'auteur avait rassemblé tout ce qu'il avait vu, et tout ce que les anciens avaient écrit sur cette contrée. L'autre, qui est intitulé : *Instructions et réflexions sur les objets et les événemens vus en Egypte*, se divise en deux parties. La première parle de la situation et du climat de l'Egypte, de ses plantes, de ses animaux, des monumens, des édifices, etc. La seconde traite du Nil et de ses particularités. M. Sylvestre de Sacy a donné en 1810, in-4 ; une traduction française de cet ouvrage avec des notes. Cette traduction est plus estimée que celles qui ont été publiées dans les autres langues.

ABDALMALEK, cinquième calife Ommiade, surnommé *l'écorcheur de pierres*, à cause de son avarice, commença à régner en 684. Il fit la conquête des Indes, de la Mecque, de Médine, et pénétra jusqu'au fond de l'Espagne. Son haleine était, dit-on, si infecte, qu'elle tuait les mouches qui reposaient sur ses lèvres. Il mourut après un règne de plusieurs années. Il ajoutait beaucoup de foi aux songes, et l'on a fait à ce sujet des contes aussi ridicules qu'indécens. Il passe pour le premier souverain arabe qui ait frappé monnaie.

ABDALMALEK, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté et la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, et avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

ABDALONYME, ABDOLONYME, ABDOLOMINE, ou ALYNONIME (car ce nom est rendu différemment par les historiens), prince sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie, quoiqu'il fût issu du sang royal. Alexandre le Grand, qui faisait des rois et qui les détrônait à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdalonyme. Alexandre ayant ensuite demandé au nouveau roi comment il avait pu supporter sa misère, Abdalonyme lui répondit : *Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur! Je n'ai jamais manqué de rien tant que je n'ai rien possédé; mes mains ont fourni à tous mes besoins*. Alexandre charmé de cette réponse ajouta à ses états une contrée voisine, et lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses. C'est ainsi que Quinte-Curce et Justin rapportent son histoire, que l'abbé Millot regarde comme fabuleuse. Fontenelle a donné sous le nom d'Abdalonyme, une *comédie* en cinq actes ; Planchesne en tira *le Jardinier de Sidon*, opéra-comique. La première de ces pièces fut mise en vers, en trois actes. Enfin, Delille a puisé dans l'histoire de ce prince un bel épisode pour son *poëme* des Jardins, et l'abbé Picardet en a fait le sujet d'un *roman* moral.

ABDAS (Saint), évêque persan, vivait du temps de Théodose le Jeune, sous le règne d'Isdegerde, et de Varane V, au commencement du 5ᵉ siècle ; ayant fait abattre un temple de payens consacré au feu, il reçut aussitôt l'ordre de le rebâtir. Mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, et suscita aux fidèles une horrible persécution, qui dura plus de trente ans, et alluma une grande guerre entre l'empire des Grecs et celui des Perses. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme l'évêque d'avoir abattu le temple, mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir. *Car il me semble*, dit-il, *que c'est la même chose d'adorer le feu ou de lui bâtir un temple.*

* ABDEL-AZYZ, fils de Mousa, aida son père dans la conquête de l'Espagne. Ce jeune musulman s'empara, l'an 713, des provinces de Jaen, de Murcie et de Grenade : il vainquit près de Carthagène les Goths commandés par le comte Théodomir et acheva la réduction de la presqu'île par la prise de Tarragone. Son père ayant été appelé à Damas lui laissa le commandement de l'Espagne avec le titre de vice-roi qui lui fut confirmé par le calife Soleïman. Alors l'armée musulmane pénétra en France. On assure qu'ayant

appris la disgrâce de son père, il ne voulut plus reconnaître l'autorité du calife, et que celui-ci, pour le punir, le fit assassiner l'an 717. D'autres attribuent aussi sa mort à l'indignation de ses officiers qui voyaient avec peine l'attachement d'Abdel pour Egilone veuve de Rodrigue dernier roi des Goths.

* ABDEL-AZIS, chef des Wahabis ou mahométans réformés de l'Arabie, devint à la fin du 18e siècle si puissant que la Porte en conçut de l'inquiétude et chargea le pacha de Bagdad de combattre ces sectaires. L'adresse et les présens d'Abdel éloignèrent ses ennemis : il profita de leur absence pour s'emparer d'Iman Hussein, ville où est le tombeau d'Ali, puis de la Mecque où est celui de Mahomet. Un traître le poignarda le 13 nov. 1803. Son fils Seboud lui succéda.

* ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED, de Médine, est auteur d'un Traité arabe sur le café, que l'on croit écrit vers la fin du 16e siècle et dont M. de Sacy a donné un fragment dans la Crestomathie arabe.

ABDEL-MEDEK, Ethiopien, eunuque du palais du roi Sédécias, obtint de son maître la délivrance du prophète Jérémie.

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, demanda des troupes au sultan Sélim, pour se défendre contre Mahomet son neveu, qui l'avait détrôné. Mahomet dans le même temps, fut secouru par don Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua avec près de 800 bâtimens au royaume de Fez. Le vieux roi africain livra bataille en 1578 au jeune Portugais, et défit complétement son armée. Trois rois périrent dans cette journée : les deux rois maures, l'oncle dans sa litière, le neveu dans un marais, et don Sébastien, dont on ne put retrouver le corps.

* ABDEL-MELECK, fils de Mérwan et 5e calife ommiade de Damas, étudiait le droit quand il apprit la mort de son père l'an 685 ; il ferma aussitôt le Koran et dit : *Voilà le dernier entretien que nous aurons ensemble.* Les difficultés qu'éprouvaient ses sujets pour aller visiter le tombeau du Prophète le déterminèrent à agrandir le temple de Jérusalem ; et il voulut qu'on fit le pèlerinage dans cette ville où était le tombeau de J. C. qui est aussi pour les Mahométans un prophète. Abdel devint très puissant, mais son règne fut très agité, 1° par sa guerre avec Justinien II, qu'il termina au moyen d'un traité humiliant, 2° par celle qu'il fit à Mossab frère d'Abdallah fils de Zobaïr qu'il vainquit et qu'il tua, 3° par celle qu'il entreprit contre Abdallah lui-même et qu'il confia à son général Hedjadj. La mort d'Abdallah le rendit maître de l'Arabie : il était déjà souverain en Syrie, en Egypte et dans d'autres lieux encore : ses dernières années furent troublées par des révoltes. Il mourut l'an 705 après un règne de 21 ans. Il était tellement avare qu'on lui donnait le surnom de *Sueur de la pierre.*

* ABDEL-MOUMEN, ou selon les historiens espagnols, Abd-Ulménom, second chef de la secte des Unitaires ou Almohades mahométans, naquit l'an 1101. Il était fils d'un potier de village dans le royaume de Trémessen en Afrique, avait fait quelques études et s'était attaché à la fortune de Tomrut qui voulait ramener les peuples au vrai mahométisme. La foule des prosélytes devint une armée qui attaqua Tachefyn, roi de Maroc. Tomrut étant mort, Abdel lui succéda comme général et comme iman. Il continua la guerre contre Maroc dont il se rendit maître, envoya des troupes en Espagne et fit occuper Xérès, Malaga, Cordoue et Séville : enfin de succès en succès il acheva la conquête de la partie occidentale du nord de l'Afrique. Il allait descendre en Espagne pour en chasser les chrétiens lorsqu'une mort inopinée vint le surprendre l'an 1162. On assure qu'un perroquet qu'il avait élevé répétait sans cesse : *Gloire, puissance au calife Abdel-Moumen, Prince des croyans !*

ABDÉNAGO, nom chaldéen qui fut donné à Azarias, l'un des compagnons de Daniel, jetés dans une fournaise ardente, par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avaient pas voulu adorer la statue, et que le vrai Dieu, dont ils n'avaient pas voulu renier le culte, conserva sans atteinte au milieu des flammes.

Le nom d'*Abdénago* veut dire serviteur de *Nago* ou *Négo*, soleil ou étoile du matin.

ABDÉRAME I, dit *le Juste* (si un conquérant peut l'être), était le fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Les Sarrasins, révoltés contre Joseph, (Jousouf-eb-Fahry) vice-roi pour les califes abbassides, l'appelèrent en Espagne l'an 754 de J.-C. Il remporta plusieurs victoires sur ce prince, et lui ôta la vie dans la dernière. Il fit la conquête de la Castille, de l'Aragon, de la Navarre, du Portugal, et prit le titre de roi de Cordoue. Cet Abdérame, surnommé *le Juste*, fit tant de ravages en Espagne, qu'il en fut appelé *le second destructeur*. Il contruisit la grande mosquée de Cordoue, et mourut après 32 ans de règne, l'an 787 de J.-C. Il était contemporain de Charlemagne.

* ABDÉRAME II (Abdoul-Rahaman-Ben-Al-Haken), surnommé *el Muzzaffer*, ou *le Victorieux*, quatrième calife ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda en 822, à l'âge de 30 ans. A son avénement au trône, Abdoullah, son grand oncle, voulut lui ravir la couronne, et prit les armes contre lui. Abdérame l'attaqua, le défit, et le força à s'enfermer dans Valence, où il mourut du regret d'avoir échoué. Après ce premier succès, il eut de nouvelles guerres à soutenir. Les Français occupaient la Catalogne; les pirates normands pillaient Lisbonne et l'Andalousie; et les Espagnols des Asturies menaçaient ses frontières. Abdérame chassa les premiers de Barcelone, et obligea les Normands à repasser la mer; mais ces succès furent balancés par des revers: deux armées, envoyées contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, furent repoussées, et plusieurs villes qui étaient sous sa domination se révoltèrent. Cependant il parvint à les soumettre, conclut un traité avec Ramire, et ne songea plus qu'à jouir des avantages de la paix. Cordoue fut embellie, ornée de beaux édifices, et entourée de forteresses; des colléges furent fondés, et il ouvrit des écoles pour tous les arts connus. Abdérame favorisa les lettres et encouragea les savans, mais il fut l'irréconciliable ennemi des chrétiens. Il permit aux Musulmans par un édit de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran ou de Mahomet. Malgré sa haine et sa puissance, ce fut précisément sous son règne que les chrétiens commencèrent à balancer la puissance musulmane. Ramire le vainquit, l'Aragon eut ses souverains, la Navarre devint un royaume, et tout le nord de l'Espagne se déclara contre le calife de Cordoue. Abdérame mourut d'une attaque d'apoplexie, l'an 852, à l'âge de 62 ans. Il a composé en arabe des *Annales sur l'Espagne*, qui se conservent à la bibliothèque de l'Escurial. Mohammed, l'aîné de ses enfans, lui succéda.

ABDÉRAME III (Abdoul-Rahaman), huitième calife ommiade d'Espagne, surnommé le *Protecteur du culte du vrai Dieu*, était neveu d'Abdoullah, calife de Cordoue. Les Arabes le placèrent sur le trône en 912, au préjudice du fils de son oncle. Abdérame justifia leur choix et apaisa les provinces rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il déclara la guerre au roi de Léon, Ordogno II qui, dans deux batailles rangées, triompha de toute la valeur musulmane. Le calife, sans perdre courage, suspendit pour quelque temps le feu de la guerre, implora le secours des Maures d'Afrique, et reparut dans la Castille avec une armée de cent cinquante mille hommes. Ramire II, alors roi de Léon, le joignit près de Simancas. La bataille dura une journée entière, et coûta la vie à 80,000 musulmans, qui périrent par l'épée ou dans les eaux du Pimerga et du Duero. Abdérame voulut en vain rallier ses troupes près de Salamanque; attaqué de nouveau, il ne trouva de salut que dans la fuite. Il sut cependant réparer ses pertes, et pénétra même plusieurs fois dans la Castille et dans le royaume de Léon. Malgré le tumulte de la guerre, Abdérame protégea les sciences et les arts, fonda une école de médecine, *la seule qui fût alors en Europe*, fit construire à quelques lieues de Cordoue une ville et un palais dont on voit encore les débris, et créa une marine avec laquelle il conquit Ceuta en Afrique. Il

mourut en 961, à l'âge de 73 ans. Son fils, Al-Hakem II, lui succéda, et se para, comme son père, du titre pompeux de *prince des croyans* (Emir-el-Mouménÿn). On cite d'Abdérame un trait de générosité qui paraîtra surprenant dans un prince maure. Don Sanche, roi de Léon, chassé de ses états, et malade, alla implorer son secours. Abdérame l'accueillit, lui fit prodiguer toute sorte de soins, lui donna un corps d'armée, et parvint à le rétablir sur le trône.

ABDÉRAME, général du calife Hescham, après avoir conquis l'Espagne, pénétra jusqu'en France, prit Bordeaux, vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, dans une bataille sanglante, dévasta le Poitou, et parvint jusqu'à Tours, portant partout la désolation et le carnage. Charles Martel, secondé par Eudes, arrêta ses conquêtes, et lui arracha la victoire et la vie dans une bataille fameuse, donnée près de Poitiers, en 732. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins, et le terme de leurs progrès en France. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu cet Abdérame avec Abdérame I.

ABDÉRAME, se fit souverain de Safie, dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder son neveu Amadin, qui gouvernait cet état. Il régna long-temps en paix, et fut assassiné à son tour. Il avait une fille d'une grande beauté, qu'un jeune homme nommé Ali-Ben-Guécimen parvint à connaître. Abdérame en ayant été informé jura de venger cet affront, mais Ali-Ben fut instruit de ses projets et se mit en état de les déjouer. Il se rendit à l'invitation perfide que lui avait faite Abdérame en le priant de venir un jour de fête à la Mosquée : Ali était accompagné de son ami Yahaya ; à peine fut-il arrivé que prévenant les desseins du roi, il le poignarda au moment où il faisait son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1505.

ABDIAS, le 4e des douze petits prophètes, imite et copie même Jérémie. On ne sait rien de son pays, ni de ses parens. On ignore même le temps auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée et d'Isaïe : d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Saint Jérôme parle de son tombeau, que saint Paul vit à Samarie ; il paraît porté à croire, avec la plupart des commentateurs hébreux, qu'il est ce même Abdias, intendant d'Achab, dont il est parlé dans l'article suivant. On n'a de ce prophète qu'un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens.

ABDIAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, du temps du prophète Elie, se conserva pur et sans tache, au milieu d'une cour impie et corrompue. Lorsque Jézabel poursuivait les prophètes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissait de pain et d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophète. Il y a encore eu d'autres Abdias : 1° un intendant des finances de David ; 2° un des généraux d'armée du même roi ; 3° un lévite qui rétablit le temple sous le règne de Josias.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé d'une histoire du combat des apôtres : *Historia certaminis apostolici*. Il nous dit, dans sa préface, qu'il avait vu Jésus-Christ ; qu'il était du nombre des soixante-douze disciples ; qu'il suivit en Perse saint Simon et saint Jude, qui l'ordonnèrent premier évêque de Babylone. Mais en même temps il cite Hégésippe, qui n'a vécu que 30 ans après l'ascension de Jésus-Christ, et veut nous faire accroire qu'ayant écrit lui-même en hébreu, son ouvrage a été traduit en grec par un nommé Eutrope, son disciple, et du grec en latin, par Jules Africain, qui vivait en 221. Ces contradictions démontrent que le prétendu Abdias est un imposteur. Wolfanze Lazius, qui déterra le manuscrit de cet ouvrage dans le monastère d'Ossak, en Carinthie, le fit imprimer à Bâle en 1551, comme un monument précieux. Il y en a eu plusieurs autres éditions, sans que cette histoire ait acquis plus d'autorité.

ABDISSI, patriarche de Muzal, dans l'Assyrie orientale, vint baiser les pieds du pape Pie IV, qui l'honora du *pallium* en 1562. Ce savant prélat promit de faire

observer, dans les pays de sa juridiction, les décisions du concile de Trente; qui avait approuvé sa profession de foi. De retour dans son pays, il convertit plusieurs *nestoriens*. Abraham Ecchellensis a donné son *catalogue* des écrivains chaldéens. Rome, 1653; et depuis, à Mayence, 1655, in-8.

ABDOLOMINE. *Voyez* ABDALONYME.

ABDON, douzième juge du peuple d'Israël, successeur d'Ahialon, gouverna pendant huit ans. Il laissa 40 fils et 30 petits-fils, qui l'accompagnaient toujours, montés sur 70 ânes ou ânons. Il mourut l'an 1148 avant Jésus-Christ. Il y a eu trois autres Abdon, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi, qui avait été trouvé dans le temple.

ABDON (Saint), Persan, vint à Rome avec saint Sennen son compatriote, où tous deux confessèrent la foi, et furent mis à mort en 250, durant la persécution de Décius. Les chrétiens enlevèrent leurs corps, et les déposèrent dans la maison d'un sous-diacre, nommé Quirin. Sous le règne de Constantin le Grand, les reliques de ces saints furent transportées dans le cimetière des Pontiens, ainsi appelé de ceux qui l'avaient fait bâtir. On l'appelait encore *ad ursum pileatum*, de quelque signe qu'on y voyait. Il prit ensuite le nom des deux saints martyrs. Il était auprès du Tibre, sur le chemin du Porto, et à peu de distance de Rome. On y voit encore sur un ancien morceau de sculpture, les noms et les figures de nos saints, ayant sur la tête une couronne et un bonnet persan. Saint Abdon et saint Sennen sont nommés dans l'ancien calendrier de Libère, et dans plusieurs martyrologes. Leurs *Actes*, qui sont modernes, méritent peu de croyance, comme l'a démontré le cardinal Noris.

* ABDOUL-KÉRYM, personnage distingué du pays de Cachemire. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. Il habitait Delhi l'année 1738, lors de l'invasion de Nadir dans l'Inde, et il eut le bonheur d'échapper au carnage que les Persans firent dans cette ville. Son goût pour les voyages le porta à suivre l'armée victorieuse, et il obtint la permission de faire le voyage de la Mecque. De retour à Delhi en 1743, il écrivit en persan ses *Mémoires*, où l'on trouve des détails très circonstanciés et très exacts sur les opérations militaires et la vie de Nadir, la relation de son pèlerinage et un précis curieux des événemens politiques de l'Indostan vers la fin du règne de Mohammed-Châz et au commencement du règne suivant. Ces *Mémoires* ont été traduits en anglais par M. Gladwin; Calcutta 1788, in-8. Cette édition est devenue extrêmement rare. Langlès en a extrait et traduit en français la relation de son pèlerinage sous ce titre : *Voyage de l'Inde à la Mecque*, par Abdoul-Kérym, favori de Thamas-Koulikan, avec des notes géographiques et littéraires, par Langlès, Paris 1798, 2e édit. 1825, in-18. Ce voyage se trouve dans une petite *Collection de voyages traduits de différentes langues*, et publiés par Langlès, 1798, 2 vol. in-18.

* ABDOUL-RAHHYM, personnage savant et distingué de l'empire Mogol sous le règne de l'empereur Akbar, fut chargé par ce prince de traduire en persan les Commentaires que l'empereur Babour avait composés en turc ou en tartare : la bibliothèque royale possède des exemplaires de cette traduction importante pour l'histoire de l'Indoustan. Abdoul mourut l'an 1028 à Dehli.

* ABDUL-HAMID, sultan, succéda à son frère Mustapha III en 1774 : il était le 5e fils d'Achmet III, et était né le 20 mai 1725. Il avait 50 ans quand on le fit sortir du sérail où il n'avait fait que des arcs et des flèches pour s'en servir dans la guerre contre la Russie. Son armée quoique composée de 400,000 h. fut vaincue par les généraux Soltikow, Kamensky, Suwarow et Romanzow. Malgré le traité humiliant que fit alors le sultan, la Russie attaqua continuellement son empire, et finit par envahir la Crimée. Abdul-Hamid, sollicité par les Anglais et secouru par Gustave III, déclara la guerre à Catherine : mais la Crimée n'en devint pas moins une province russe, et les succès des Otto-

mans contre les Russes et les Autrichiens ne purent empêcher le prince Potemkin de s'emparer de tout ce que possédait la Turquie au-delà du Danube. Abdul-Hamid mourut en 1789, laissant son empire chancelant à son neveu Sélim.

ABDULMUMEN, de la secte des Almohades ou Mouhavedites, fils d'un potier de terre, se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir pris la ville d'assaut, et l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi, et étrangla de ses propres mains Isaac, successeur de la couronne. Abdulmumen conquit ensuite les royaumes de Fez, de Tunis et de Trémecen; il se disposait à passer en Espagne, lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Le père était un des hommes les plus braves de son siècle; mais sa valeur prenait sa source dans sa férocité, plus que dans l'élévation de son âme.

ABEILLE (Gaspard), prieur de Notre-Dame de la Merci, naquit à Riez en Provence, en 1648. Dans sa première jeunesse, il vint à Paris, où il se fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en qualité de secrétaire. Le poète suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. Le prince de Conti et le duc de Vendôme l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisait par sa conversation vive et animée. Les bons mots qui auraient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendait piquans par le tour qu'il leur donnait et les grimaces dont il les accompagnait. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de différens masques. Quand il lisait un conte ou une comédie, il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la pièce qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré : il fut reçu à l'académie française le 11 août 1704 à la place de Charles Boileau, abbé de Beaulieu. Nous avons de lui des *Odes*, des *Epîtres*, plusieurs *Tragédies*, une *Comédie* et deux *Opéras*. Un prince disait de sa tragédie de *Caton*, que si Caton d'Utique ressuscitait, il ne serait pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille : On peut ajouter que si l'auteur de *Caton* revenait au monde, il n'y serait reçu ni comme un Racine, ni comme un Corneille. Il savait bien ce qui fait le bon poète; mais il ne l'était pas. Son style est faible, lâche et languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avait dans son caractère. Il mourut à Paris, en 1718. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, tom. 42. D'Alembert a publié son *Eloge*.

ABEILLE (Scipion), frère du précédent, a laissé une *Histoire des os*, 1685, in-12, avec des vers qui prouvent qu'il n'était pas sans talent pour la poésie. Il mourut en 1697. Il avait été chirurgien-major du régiment de Picardie. On a de lui un Traité relatif à cet emploi. Il le publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait chirurgien d'armée*. Abeille a laissé d'autres ouvrages.

* ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulon, le 2 juin 1719, membre de la société d'agriculture, inspecteur-général des manufactures de France, et ensuite secrétaire du bureau du commerce; mort à Paris, le 28 juillet 1807, fit partie des états de Bretagne en 1757, fonda une société d'agriculture et a publié un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, l'économie rurale, le commerce et la politique. Les principaux sont : 1° *Corps d'observations de la société d'agriculture, de commerce et arts, établie par les états de Bretagne*, 2 vol. in-8. Abeille développe dans ce livre les principes des *économistes*, dont il fut grand partisan. Montaudoin, négociant de Nantes, eut une grande part à la rédaction de cet ouvrage. 2° *Réflexions sur la police des grains en Angleterre et en France*, 1764, in-8, brochure rare. 3° *Principes sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8. Cet ouvrage fut critiqué par le journal du Commerce. Abeille a été l'éditeur des *Observations de M. de Malesherbes, sur l'histoire naturelle de Buffon*, 1798, 2 vol. in-4 et in-8.

* ABEILLON (Jean-Baptiste) né vers 1750, était curé d'Aslampède au diocèse de Viviers, lorsque l'on exigea des prêtres le serment à *la Constitution civile du clergé*. Il le refusa courageusement et fut par conséquent compris dans le décret d'août 1792 qui proscrivait tous les ecclésiastiques non assermentés. Abeillon se retira dans les montagnes du Velay (Haute-Loire), mais il ne put échapper à la vigilance des commissaires Reguaud, Lacoste et Faure qui avaient été envoyés par la Convention pour faire, comme ils le disaient, la *guerre au fanatisme*, c'est-à-dire, à tout ce qui restait d'hommes religieux dans cette partie de la France où la révolution n'avait pu faire pénétrer qu'avec peine ses pernicieuses maximes. Abeillon fut amené au Puy où son martyre eut lieu le 17 juin 1794 (29 prairial an II).

ABEL, second fils de nos premiers parens, offrait à Dieu les premiers nés de ses troupeaux; Caïn, son frère, jaloux de ce que ses offrandes n'étaient pas aussi agréables au ciel, le tua l'an 8874 avant J.-C. Les rêveries que les rabbins ont écrites sur la conduite d'Abel ne méritent aucune attention. Le récit simple et naïf de l'Ecriture donne lieu à plusieurs réflexions. 1° Le sort des deux frères dut faire sentir à nos premiers parens les suites horribles de leur péché, l'excès des misères auxquelles était condamnée leur postérité. 2° La destinée d'Abel démontre que les récompenses de la vertu ne sont pas de ce monde. Dieu avait dit à Caïn, pendant qu'il méditait son crime : « Si » tu fais bien, n'en recevras-tu pas la » récompense? Si tu fais mal, ton péché » s'élèvera contre toi. » Cependant Abel reçoit pour toute récompense de sa piété, une mort violente et prématurée. Dieu a donc accompli sa promesse dans une autre vie. Selon saint Paul, *Abel, par sa foi*, a offert à Dieu de meilleurs sacrifices que Caïn; par-là, il a mérité le nom de *Juste*. « Dieu lui-même, dit cet apôtre, a rendu » témoignage à ses offrandes, et par cette » foi, il parle après sa mort. » *Fide plurimam hostiam Abel, quam Caïn, obtulit Deo; per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo; et per illam defunctus adhuc loquitur.* Quelle a pu être la foi d'Abel, sinon une ferme croyance à la vie future? Le témoignage que Dieu lui a rendu serait illusoire, si la piété d'Abel était frustrée de toute récompense. L'indulgence avec laquelle Dieu traite Caïn après son crime serait un nouveau sujet de scandale. L'Eglise cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, et d'agréable odeur, particulièrement dans le canon de la messe, *sicut accepta habere dignatus es munera pueri justi Abel.* Gessner a fait un poème allemand sur la mort d'Abel. Il a été traduit plusieurs fois en français, en prose et en vers. M. Legouvé a donné sur ce même sujet une tragédie en trois actes.

ABEL. *Voyez* ABLE.

* ABEL, roi de Danemarck, monta sur le trône en 1250, après avoir fait assassiner Eric, son frère aîné; mais il ne jouit pas long-temps de son usurpation; il fut tué, deux ans après, par les Frisons révoltés pour faire supprimer une taxe extraordinaire, imposée par son frère, et qu'il voulut maintenir. Aussi fourbe qu'inhumain, il avoit eu l'art de cacher sa cruauté naturelle sous les dehors de la bonté et de l'amitié.

* ABEL (Frédéric-Godefroy), poète et médecin, né en 1714, à Halberstadt, se livra d'abord à l'état ecclésiastique qu'il quitta, malgré les espérances qu'il avait de remplacer le chef de l'école de saint Jean à Halberstadt, pour professer plus librement ses opinions. Il embrassa l'état de médecin, qu'il exerça pendant près de 50 ans avec succès. Néanmoins, il convenait qu'il n'avait aucune confiance dans la médecine, et il ne cessait de répéter que cette science manquait entièrement de principes solides, et qu'il était impossible qu'elle en eût, à cause de la variété de l'organisation humaine. On lui doit, comme médecin : *Dissertatio de stimulantium mechanicæ operandi ratione*; et comme poète, une *Traduction de Juvénal*, en vers métriques, plus remarquable par la fidélité, que par l'é-

légance et l'harmonie. Il mourut en 1794. Son père, qui était prédicateur à Vestdorf, était un savant antiquaire, et a laissé plusieurs ouvrages.

* ABEL (Charles-Frédéric), célèbre musicien du roi de Pologne. Les malheurs de la guerre ayant réduit cette cour à une rigoureuse économie; il quitta Dresde et parcourut l'Allemagne dans un état voisin de la détresse; enfin, il se rendit en Angleterre, où il devint directeur de la chapelle de la reine, par la protection du duc d'Yorck. Il était moins renommé pour la composition que pour l'exécution; ses morceaux, cependant, furent très-répandus, et souvent joués dans les fêtes publiques. Il passait pour le plus habile violon de son temps. Ses œuvres ont été gravées à Londres, et publiées depuis à Paris, à Berlin et à Amsterdam. La passion qu'il avait pour le vin a probablement abrégé ses jours. Il mourut à Londres, le 22 juin 1788.

ABEL (Gaspard), ministre luthérien et savant antiquaire, né à Hindemburg en 1676, mort à Westdorf en 1763. On a de lui: *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques et grecques; Historia monarchiarum orbis antiqui*, Leipsick, 1715, in-8, et plusieurs dissertations et traités particuliers. Il a traduit aussi en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau*.

ABÉLA (Jean-François), commandeur de l'ordre de Malte, est connu par un livre rare et curieux. Il le publia à Malte, en 1647, in-fol., sous le titre de *Malta illustrata*. Cet ouvrage, divisé en 4 livres, et assez bien écrit en italien, renferme la description de l'île de Malte et de ses principales antiquités. Il a été traduit en latin par Jean-Antoine Seiner, et se trouve dans le 15ᵉ vol. du recueil intitulé : *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*.

ABÉLARD. *Voyez* ABAILARD.

* ABELIN (Jean-Philippe), historien, né à Strasbourg, mort vers 1646, plus connu sous le nom de Louis Gottfreid ou Gotofreidus, qu'il a mis à la tête de la plupart de ses ouvrages, a publié un grand nombre d'écrits. Les plus répandus sont : 1° *Theatrum europæum*. Il n'a publié sous son véritable nom que le premier volume, qui contient l'histoire de l'Europe, depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628. La meilleure édition de cette énorme compilation, écrite en allemand, est celle de Francfort, 1718, 21 vol. in-fol. Les volumes composés par Abelin, Schléder et Schneider, sont bien supérieurs à ceux de leurs nombreux continuateurs. 2° Les tomes 17, 18, 19 et 20 du *Mercurius gallo-belgicus*, ouvrage écrit en latin, et où l'on trouve la relation des événemens qui se sont passés en Europe depuis 1628 jusqu'en 1636. Les premiers volumes sont de Gothard Artur. 3° *Description du royaume de Suède*, en allemand, Francfort, 1632, in-fol. 4° *Chronique historique* ou *Description de l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'en* 1619, avec un grand nombre de figures gravées par Mathieu Mérian, en allemand, Francfort, 1632, in-fol. 5° Le 12ᵉ et dernier vol. de l'*Histoire des Indes orientales*, sous ce titre : *Historiarum orientalis Indiæ tom.* XII. *J.-Ludovicus Gotofridus ex anglico et belgico sermone in latinum transtulit*, etc.; ouvrage rare et précieux, lorsqu'il est complet. Il a été payé 4,000 fr. pour la bibliothèque du roi. 6° *P. Ovidii Nasonis metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis*, etc. Francfort, 1619, in-8.

* ABELL, célèbre chanteur anglais et habile joueur de luth. Il a publié, à Londres, un *Recueil de chansons* en plusieurs langues, et mourut pauvre et dans l'obscurité, vers l'an 1704, après avoir gagné, dans ses voyages, beaucoup d'argent, qu'il dissipa par ses extravagances.

ABELLI (Louis), grand-vicaire de Bayonne, curé de Paris, et ensuite évêque de Rhodez, naquit dans le Vexin français, en 1604. Il se démit en 1667, de son évêché trois ans après sa nomination, pour vivre en solitaire dans la maison de Saint-Lazare, à Paris. Il y mourut en 1691, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *Medulla theologica*, in-12, qui lui a fait donner, par Boileau, le titre de *moelleux Abelli* (*Lutrin*,

ch. II), ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon. 2° La *Vie de saint Vincent de Paul*, in-4. Il se déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, et surtout contre l'abbé de Saint-Cyran. M. Collet en a donné une plus étendue en 2 vol. in-4, dont on a un bon abrégé en 1 vol. in-12; mais celle d'Abelli, aujourd'hui très rare, lui est bien supérieure par le ton simple, touchant et onctueux, que l'auteur a su y répandre. On s'occupait de la réimprimer. 3° *La tradition de l'Eglise, touchant le culte de la sainte Vierge*. Les ministres calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, à cause de certaines expressions exagérées et inexactes, qui semblaient justifier les reproches faits aux catholiques. 4° Des *Méditations*, en 2 vol. in-12, très répandues. Enfin quelques autres ouvrages également propres à nourrir la piété. L'auteur était un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales et pastorales. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, tome 41.

* ABEN-BITAR, ou AL-BEITHAR, c'est-à-dire, le Vétérinaire, célèbre botaniste et médecin arabe, naquit à Benana, village près de Malaga. Comme il aimait la botanique avec passion, il voyagea beaucoup pour s'y perfectionner, et parcourut une partie de l'Afrique et de l'Asie. Saladin le nomma premier médecin de l'Egypte, et après la mort de ce prince, Melék-al-Kamil, soudan de Damas, lui donna l'intendance générale de ses jardins. On croit qu'il mourut en 1248. Al-Beithar a laissé un ouvrage intitulé : *Recueil de médicamens simples*. On le conserve, manuscrit, dans la bibliothèque de l'Escurial, et on n'en connaît que la préface qui se trouve dans la *Bibliot. arab. hisp.* t. 1, p. 278; et l'article consacré aux limons, publié en latin par André Alpage, Paris, 1602, in-4.

ABENDANA (Jacob), Juif espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilége* d'explications sur plusieurs endroits de l'Ecriture sainte, Amsterdam, 1685, in-fol., et d'autres ouvrages estimés par les hébraïsans.

ABEN-HEZRA (Abraham), célèbre rabbin espagnol, que les Juifs ont surnommé *le Sage, le Grand et l'Admirable*, titre qu'il ne justifie pas toujours par ses écrits. Il naquit à Tolède, en 1119. Philosophe, astronome, médecin, poète, cabaliste, commentateur, il embrassa tous les genres, et réussit dans plusieurs. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires*. Le premier, il renonça aux allégories si familières aux docteurs de sa nation, et s'attacha au sens grammatical des mots et à l'explication littérale du texte. C'est lui aussi qui le premier osa soutenir que les Hébreux n'avaient pas traversé la mer Rouge par un miracle, mais que Moïse avait profité d'une basse marée pour traverser le golfe à son extrémité. Cette opinion fausse et erronée ne fit pas fortune, et elle est si opposée aux paroles du texte, que nous n'en dirions rien, si les protestans modernes n'accréditaient cette opinion hardie, et toutes celles qui expliquent les miracles de l'Ecriture sainte par des raisons naturelles. Voy. *Lettres de quelques Juifs*, etc., par l'abbé Guénée. Son livre intitulé *Jésud-Mora*, est fort rare. C'est une exhortation à l'étude du *Talmud*, dont peu de gens profiteront. On a encore de lui *Elegantiæ grammaticæ*, Venise, 1546, in-8, et quelques autres ouvrages sur la médecine, l'astronomie, et la morale, dont le catalogue se trouve dans Bartholomio, avec une notice sur sa vie. Il mourut à Rhodes vers l'an 1195, à l'âge d'environ soixante-quinze ans.

* ABEN-GNEFIL, médecin arabe dans le 12.e siècle, est auteur d'un traité peu commun, intitulé : *De virtutibus medicinarum et ciborum*, in-fol. Venise 1581.

* ABEN-MELLER, savant rabbin du 16.e siècle. Il a publié un commentaire sur la Bible, en hébreu, intitulé : *Perfection de la beauté*. La meilleure édition est celle de Hollande. Il a été traduit en latin. L'auteur s'est attaché particulièrement à expliquer le sens grammatical.

* ABEN-PACE, ou ABOUBEKR-MOHAMMED-EBN-EL-SAYEG, philosophe arabe né à Cordoue et mort à Fez dans le commence-

ment du 12[e] siècle. Il n'a laissé que des esquisses et des pensées morales recueillies par Aboul-Haçan : quelques auteurs français l'ont comparé à Vauvenargues, et des Arabes le préfèrent à Avicenne et à Algazaly. Voyez sur ce philosophe la *vie d'Ebn-Yokdan* traduite en anglais par Pokock ; et la Bibliothèque arab. hisp. de Casiri.

* ABEN-RAGEL (Ali), astrologue de Cordoue, vivait dans le 2[e] siècle : il a laissé un ouvrage sur *le Jugement et le sort des étoiles*, traduit en latin sous ce titre *de Judiciis seu fatis stellarum* : un poème sur *l'Astrologie judiciaire* qui se trouve à la bibliothèque de l'Escurial et qui n'est peut-être que le premier. On raconte chez les Arabes les anecdotes les plus extraordinaires sur l'accomplissement des prophéties d'Aben.

ABENZOAR. *Voy.* AVENZOAR.

*ABERCROMBY (sir Ralph), habile général anglais, fut d'abord cornette dans les gardes du corps et passa par tous les grades inférieurs avant d'arriver au rang qu'il occupait quand il combattit contre les républicains français. Il se trouva à l'attaque du camp de Famars, en 1793, aux actions sanglantes qui eurent lieu devant Dunkerque, et dirigea une partie du siége de Valenciennes. Pendant la campagne de 1794, il commanda l'avant-garde de l'armée anglaise, et dans l'hiver de 1796, il sauva, quoique blessé, les restes des troupes de sa nation. Commandant de l'armée anglaise en Irlande, puis en Hollande sous le duc d'Yorck (1799), il montra de la sagesse et de la modération dans le premier de ces emplois, et de l'intelligence et de la bravoure dans le second, où il échoua, parce qu'on méprisa ses conseils. Il fut choisi, en 1800, pour commander en chef l'expédition contre l'Egypte occupée alors par une armée française ; il y débarqua le 9 mai 1801, prit le fort d'Aboukir, et marcha contre Alexandrie. L'armée française l'attaqua le 21 dans ses retranchemens, et Abercromby, blessé mortellement dans cette affaire, mourut au bout de quelques jours, à bord d'un vaisseau qui le transporta à Malte, où il fut inhumé avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite.

ABERCROMBY (Jean), auteur écossais, mort en 1606, à Londres, où il occupait une place dans les jardins royaux. Il a publié en anglais le *Calendrier du jardinier*, qui parut sous le nom de M. Mawe, jardinier du duc de Leeds ; le *Dictionnaire universel du jardinage et de la botanique*, 1779, in-4 ; *Vade-mecum du jardinier*, et quelques autres ouvrages du même genre. Un seul paraît avoir été traduit en français, sous ce titre *Traité abrégé de la culture des arbres fruitiers*, Leipsick, in-8.

* ABERLI (Jean-Louis), peintre, né à Wintterthur, mort à Berne en 1786, se fit un nom par ses dessins coloriés de paysages suisses, qui ont trouvé un grand nombre d'imitateurs.

* ABERNÉTHY (Jean), théologien irlandais, né à Colraine, dans le comté de Londonderry en 1680, fut pasteur de la congrégation d'Antrim, et mourut en 1740, après une vie très agitée, employée dans des disputes polémiques. Il a laissé deux volumes de *Sermons*, sur les attributs divins.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephthé. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles, et autant de belles-filles et de gendres.

ABGARE, nom que plusieurs rois d'Edesse ont porté. Le plus connu est celui qui écrivit, dit-on, à J.-C., et auquel ce divin législateur envoya son portrait avec une lettre ; mais on n'ajoute pas beaucoup de foi à ces faits, qu'on croit communément avoir été imaginés dans des temps postérieurs. La lettre d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à J.-C., se trouvent dans Eusèbe. M. Tillemont et d'autres savans les regardent comme véritables ; mais outre que le sentiment commun est que J.-C. n'a rien écrit, il est certain que cette lettre, loin d'être distinguée comme elle aurait dû l'être, dès les premiers temps de l'Eglise, a été rejetée et mise au rang des apocryphes, par un concile de Rome,

sous le pape Gélase en 494. *Voy.* Tillemont, Dupin, Alexandre.

ABIA, fils et successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son père. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante. Il mourut l'an 955 avant J.-C., laissant 22 fils et 16 filles. *Voy.* dans le ch. 14 du IIIe liv. des Rois, la prédiction terrible que fit un prophète au sujet d'un autre Abia, fils de Jéroboam.

ABIA, chef de la huitième des 24 classes des prêtres juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, était de la classe d'Abia.

ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce qu'il s'était fait juif, ou chrétien, suivant quelques auteurs. L'armée d'Abia fut taillée en pièces par celle d'Izates. Abia se donna la mort de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

ABIANTHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père Achimélech, et lui succéda dans la grande sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva, et le relégua à Arathath, vers l'an 1014 avant J.-C. Ce fut ainsi que Dieu accomplit ce qu'il avait fait prédire à Héli, plus de 100 ans auparavant, qu'il ôterait à sa maison la souveraine sacrificature, pour la transporter dans une autre.

ABIATHAR, fils d'Ophni et petit-fils d'Héli, grand-prêtre, succéda à son aïeul dans cette dignité avec Achitob, fils de Phinées : l'exercice de la grande sacrificature leur fut attribué alternativement d'année en année ; mais la judicature fut confiée à Samuel, prophète et prêtre de la tribu de Lévi.

* ABICHT (Jean-Georges), savant orientaliste et théologien luthérien, mort en 1740 à Wittemberg, où il remplissait les fonctions de professeur et de pasteur. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue ses *Dissertations* sur la langue et les antiquités hébraïques. Sa dispute avec Francke sur l'usage des accens a jeté quelque jour sur cette matière obscure. Il a aussi écrit avec succès contre l'harmonie préétablie de Leibnitz. La liste de ses ouvrages a été donnée par Michel Kant, dans ses *Vies des théologiens saxons*, tom. 1. pag. 1; elle se trouve encore dans ses *Acta Hist. eccles.* V. p. 289.

ABIGAIL, femme du pays de Juda, qui devint l'épouse de David, avait eu pour premier mari un homme d'une avarice extrême nommé Nabal. Le roi ayant demandé à Nabal quelques rafraîchissemens dont il avait un grand besoin, essuya un refus dont il allait se venger, lorsqu'Abigail lui apporta des vivres pour calmer sa colère. David fut si touché de sa libéralité, de sa beauté et de ses grâces, qu'il l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1060 avant J.-C. *Voyez* DAVID.

* ABILD-GAARD (Nicolas), peintre d'histoire, né à Copenhague, où il est mort en 1806. Il obtint une grande réputation malgré la faiblesse de son coloris qui est grisâtre. Ses meilleurs tableaux, qui se trouvaient dans le château de Copenhague, furent détruits par l'incendie de cet édifice en 1794.

* ABILD-GAARD (Pierre-Chrétien), célèbre médecin et naturaliste danois, frère du précédent, contribua à fonder l'école vétérinaire de Copenhague. Il eut aussi beaucoup de part à l'établissement de la société d'histoire naturelle de la même ville à laquelle on doit plusieurs mémoires très intéressans. Abild-Gaard a donné, en même temps que M. Cuvier, une description du fameux *Megatherium*, et publié plusieurs mémoires particuliers dans ceux de l'académie des sciences de Copenhague, dont il était secrétaire, et dans ceux de la société d'histoire naturelle. Il mourut en 1808.

ABIMÉLECH (en hébreu *Père-Roi*), roi de Gérare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, que ce patriarche faisait passer pour sa sœur et qui l'était en effet, puisqu'elle était née du même père, sans avoir eu la même mère. Mais Abraham, dans la crainte qu'on ne la lui prît ou qu'on ne le tuât à cause d'elle, ne disait pas que c'était sa femme. Dieu menaça de la mort Abimélech qui rendit aussitôt Sara et lui fit de grands présens. Il s'excusa sur l'ignorance où il était qu'elle fût la femme

d'Abraham. Il fit avec ce patriarche une alliance avantageuse ; le lieu où elle fut jurée s'appela *Ber-sabée* ou le *Puits du serment*. Cette conduite de la part d'Abimélech prouve combien le lien conjugal était respecté dans ces temps simples, qu'une philosophie corrompue ose regarder comme barbares. Cette observation devient plus sensible encore sous Abimélech son fils. Isaac ayant également appelé Rébecca sa *sœur*, selon l'usage des Hébreux qui appelaient *sœurs* leurs cousines (*voy.* SARA), le roi ayant découvert que c'était son épouse, lui en fit des reproches, dans la crainte que quelqu'un de ses sujets ne se rendît coupable d'un grand crime : *Induxeras super nos grande peccatum* ; et il ordonna, sous peine de la vie, de respecter l'épouse de l'étranger : *Præcepitque omni populo dicens : Qui tetigerit uxorem hominis hujus morietur*. Gen. 26. Dans la suite, jaloux de la prospérité d'Isaac il le chassa : mais voyant que Dieu était avec ce patriarche, il renouvela l'alliance qu'avait jurée son père.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de son père, massacra soixante et dix de ses frères : Joathan, le plus jeune, échappa seul au carnage. Abimélech usurpa la domination sur les Sichimites ; la cruauté qu'il avait exercée contre ses frères, il l'exerça contre ses nouveaux sujets qui, trois ans après, se révoltèrent contre lui et le chassèrent. Abimélech les vainquit, prit leur ville, et la détruisit de fond en comble. De là, il alla mettre le siége devant Thèbes, qui était à trois lieues de Sichem : il y fut blessé à mort par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui jeta du haut d'une tour. Abimélech, honteux de mourir de la main d'une femme, se fit ôter la vie par son écuyer, l'an 1235 avant J.-C. Son successeur fut Thola.

* ABIOSI, en latin, *Abiosus*, médecin et mathématicien du 15e siècle, a composé *Dialogus in astrologiæ defensionem cum vaticinio a diluvio, etc.*, ouvrage mis à l'index : *Trutina rerum terrestrium et cœlestium*, et plusieurs autres traités en latin et en italien.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel. Josué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétablirait. Hiel de Béthel ayant entrepris, environ 137 ans après, de rétablir Jéricho, perdit Abiram, son premier-né, lorsqu'il jeta les fondemens de cette ville, et Ségub, le dernier de ses enfans, lorsqu'il en posait les portes.

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conspira contre Moïse et Aaron, avec Coré et Dathan. Mais leur révolte et leurs murmures furent sévérement punis ; car, s'étant présentés avec leur encensoir devant l'autel, la terre s'ouvrit, et les dévora tout vivans, avec 250 de leurs complices, l'an 1489 avant Jésus-Christ.

ABISAG, jeune Sunamite, que David s'associa dans sa vieillesse, mais avec laquelle il vécut dans la continence. Après la mort de ce roi, Adonias demanda cette vierge en mariage, s'imaginant par-là se frayer un chemin au trône ; mais Salomon, démêlant ses vues, le fit mourir. Saint Jérôme, s'attachant au sens allégorique des saintes lettres, a vu dans Abisag, jeune, belle et chaste, une image de la sagesse, qui devient la seule et fidèle compagne de la vieillesse de l'homme juste, après que tous les avantages de la nature l'ont abandonné : sa beauté incomparable, la douceur de ses entretiens, ses chastes embrassemens fortifient et raniment son âme, et empêchent qu'elle ne se ressente du froid et de la faiblesse du corps.

ABISAI, un de ces héros qui se rendirent recommandables sous le règne de David, par leur valeur et par leur attachement à ce prince, tua 800 hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, et massacra un géant philistin, armé d'une lance dont le fer pesait 300 sicles.

ABIU, fils d'Aaron, fut consacré prêtre du Dieu vivant ; mais ayant mis du feu profane dans son encensoir, il fut dévoré par les flammes avec son frère Nadab, l'an 1490 avant Jésus-Christ. Nous avons observé ailleurs que ces punitions effrayantes étaient nécessaires au commencement d'une législation telle que celle de Moïse. *Voyez* AARON.

ABLAINCOURT. *Voyez* BRUHIER.

ABLANCOURT (d'). *Voyez* PERROT.

ABLAVIUS, ou ABLABIUS, préfet du prétoire depuis l'an 326 jusqu'en 337, gagna les bonnes grâces de Constantin le Grand, qui le nomma, en mourant, pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder aux instances des soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivait en philosophe. Constance, redoutant le pouvoir que lui avait donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui remirent une lettre par laquelle il semblait l'associer à l'empire; mais comme il demandait où était la pourpre qu'on lui envoyait, d'autres officiers entrèrent et le tuèrent. Ce meurtre indigna d'autant plus contre le lâche et fanatique Constance, que la violence y fut mêlée avec la perfidie. Il laissa une fille, nommée Olympiade, qui devait épouser Constant, mais ce prince ayant été tué en 350, Constance fit épouser, en 360, à Olympiade le roi d'Arménie, Arsace Ier.

ABLE, ou ABEL (Thomas), chapelain de Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, homme pieux et zélé catholique, fut étranglé, éventré et écartelé à Smith-field, en 1540, pour avoir soutenu que Henri ne pouvait se faire reconnaître chef de l'église anglicane. Son traité, *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio*, avait déja irrité ce prince contre lui.

ABNER, fils de Ner, général des armées de Saül, servit ce prince avec une fidélité inviolable. Après la mort de Saül, il fit donner la couronne à Isboseth son fils. Quelque mécontentement l'engagea ensuite à se ranger du parti de David, qui lui témoigna beaucoup d'amitié; Joab, jaloux de sa faveur, et voulant d'ailleurs venger la mort de son frère Asaël, le tira à part, et le tua lâchement. David, cruellement affligé de cette perte, lui fit dresser un magnifique tombeau, et l'honora d'une épitaphe, l'an 1048 avant Jésus-Christ.

ABONDANCE. *Voyez* DABONDANCE.

ABOUBEKER. *Voyez* ABUBEKER.

ABOUGIAFAR. *Voyez* JOAFHAR.

* ABOU-HADJAD ou MAHOMET VIII, que les Espagnols appellent *Mahomet-Guadix*, succéda à Mahomet VI, dit *le Vieux*, qui avait été replacé sur le trône après Mahomet VII, et fut le meilleur et le plus sage des rois qui gouvernaient les Maures en Espagne. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les maintenir dans cette paix dont ils avaient si rarement joui. Pour se l'assurer, il commença par fortifier ses places, par lever une forte armée, par s'allier avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille pour lui demander son amitié. Dom Juan, occupé de ses querelles avec le Portugal, signa volontiers le traité : Abouhadjad n'y manqua jamais, et s'occupa constamment de faire fleurir l'agriculture, le commerce et les beaux arts dans ses états. Il éleva plusieurs monumens à Grenade, et surtout à Guadix qu'il aimait de prédilection, et fit de sa cour l'asile des talens et de la politesse. Après avoir occupé le trône pendant 13 ans, il mourut l'an 1392, laissant ses états florissans à son fils Joseph, qui lui succéda sans contradiction.

ABOU-HANYFEH, né à Houfa, et mort en prison à Bagdad, vers l'an 767, fut le chef des Anéfites, l'une des quatre sectes principales du mahométisme. Ce Musulman donnait à sa secte des leçons et des exemples. Un brutal lui ayant donné un soufflet, ce mahométan répondit ces paroles dignes d'un chrétien, et qu'on ne remarque que parce qu'il ne l'était pas : *Si j'étais vindicatif, je vous rendrais outrage pour outrage; si j'étais un délateur, je vous accuserais devant le calife; mais j'aime mieux demander à Dieu qu'au jour du jugement, il me fasse entrer au ciel avec vous.* Ces infidèles connaissaient les livres, les dogmes et les maximes des chrétiens, et s'en paraient assez maladroitement et par lambeaux, comme avait fait Mahomet; et c'est pour cela que leurs sentences sont la plupart supérieures à celles des anciens philosophes. *Voy.* MAHADI. Abou-Hanyfeh avait été mis en prison parce que dans un con-

seil d'*oulémas* ou docteurs, il s'opposa, lui seul, à un acte de tyrannie d'Abdallah II. Il avait été tisserand dans sa jeunesse; il étudia le droit, et fut nommé cadhy ou juge à Bagdad, mais il refusa cette charge. Il fut empoisonné. Il était partisan de la maison d'Ali, et s'était élevé plusieurs fois contre l'usurpation des Abbassides. Son principal ouvrage est intitulé *Mesned* ou *Appui*.

ABOU-JOSEPH, né à Coufa, l'an 731 de J.-C., docteur mahométan, grand justicier de Bagdad (Cadhy al Cadhat, juge des juges), travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanyfeh. Il était d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes; ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposait à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tirait du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il fit cette réponse ingénieuse : *Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais; mais si je recevais à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiraient pas pour me payer.* Aaron-al-Raschild, son contemporain, faisait beaucoup de cas de ce Musulman. *Voy.* Duval (Valentin).

ABOU-MANSOUR (Hyaja-Ben-Aly-Ben-Aby-Mansour, dit Mouneddjem, ou l'Astronome), célèbre astronome arabe de la fin du 9e siècle. C'est lui qui fut chargé de diriger les observatoires de Bagdad et de Damas. Il s'occupait aussi de littérature, et a composé un recueil des vies des poètes arabes.

ABOU-MOSLEM, gouverneur du Khoraçan, fit passer la dignité de calife en 746, de la race des Ommiades à celle des Abbassides. On dit qu'il causa, par cette révolte, la mort à plus 60,000 hommes. Il fut puni de sa rébellion, et massacré par l'ordre du calife Almansor en 755.

ABOU-NAVAS, ou Aboun-avas (Abou-aly-al-haçan), poète arabe du premier rang; il fut appelé à la cour d'Aaron-al-Raschild, poète lui-même et protecteur des poètes. Ce monarque versificateur le reçut avec distinction, et lui donna un appartement dans son palais. Après la mort d'Aboun-avas, ses poésies furent recueillies et on en possède plusieurs manuscrits en Europe.

* ABOU-OBAID-AL-CACEM-BEN-SALLAM est auteur de plusieurs ouvrages arabes parmi lesquels on remarque ses *Traditions prophétiques*, dont un manuscrit est à Leyde, et un *Recueil de proverbes et d'apologues*, dont un exemplaire est à la bibliothèque royale. Le premier de ces livres coûta à Abou 40 ans de travail; le second a servi à Scaliger pour faire ses *Centuries de proverbes arabes*. Abou fut cadhy de Tarsous : il mourut à la Mecque l'an 838.

* ABOU-OBÉIDAH, l'un des compagnons de Mahomet, conquit presque toute la Syrie, dont Omar lui donna le commandement. Il mourut de la peste l'an 639. Il était l'un des dix musulmans qui, selon Mahomet, devaient entrer dans le paradis.

* ABOU-OSAIBAH, dont le nom a été altéré par les biographes qui l'appellent Abi-Osbaïa, Abi-Obbaïa, etc., est un médecin arabe du 13e siècle : il fut l'élève d'Aben-Bitar, et composa un traité de médecine, peu connu. L'ouvrage qui a fait sa réputation est une *Biographie des Médecins* sous un titre arabe qui signifie *Fontes in altum erumpentes*. Dans cette histoire, Abou-Osaïbah traite successivement de l'origine de la médecine, des premiers médecins, des médecins après Esculape, de l'école d'Hippocrate, de celle de Galien, des médecins égyptiens avant le mahométisme, des médecins arabes, etc. Cet ouvrage divisé en 15 chapitres, a été regardé par Freind comme une rapsodie : Reiske, qui connaissait l'arabe, a donné une liste des médécins dont Abou-Osaïbah a retracé la vie, et faisait un grand cas de cette biographie. Le savant orientaliste Jourdain partage cette opinion. On doit regretter que la traduction latine qu'en avait faite Reiske n'ait pas paru.

* ABOU-RYHAN (Mohammeh-Ben-Ahmed, surnommé Al-Byrouny, parce qu'il était né dans la ville de Byroun, en Orient), géographe et astronome, fut honoré par les musulmans du titre de *Très Subtil*. Il voyagea pendant 40 ans dans

les Indes, où son père était émir, il vint en Egypte où il devint émir du Caire; mais son *Introduction à l'Astrologie judiciaire* ne prouve pas qu'il ait bien profité de ses courses. Il est auteur d'une *Table astronomique*, d'une *Géographie*, d'un traité de *Chronologie* qui est à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Il mourut l'an 941.

* ABOU-SAHAL, médecin arabe, fut selon d'Herbelot et Fabricius le maître d'Avicenne; Jourdain en doute et dit seulement qu'un savant nommé Abou-Sahal accompagna Avicenne dans sa fuite, mais qu'on ignore si ce fut celui dont il est ici question. La bibliothèque royale possède sous le nom de ce médecin un manuscrit qui est intitulé Al-Myah ou *Centiloquium*, parce qu'il est divisé en 100 chapitres où il est question de toutes les maladies. Quelques Arabes accusent Abou-Sahal d'avoir été peu versé dans la médecine : mais ce jugement peut être attribué à la haine du christianisme, religion que professait ce médecin.

* ABOU-SAID-BEN-ABOUL-HOCEIM, est auteur d'une version arabe du *Pentateuque*, dont MM. Sylvestre de Sacy et Schnurrer ont publié la préface ; il en existe au moins six exemplaires : le plus beau est celui en trois langues de la bibliothèque *Barberin* de Rome, dont Morino, Lelong, Bianchini, etc., ont parlé, et que Roni a décrit avec détail en 1782.

* ABOU-THALEB-AL-HOCEINY, dédia à Saladin (Milékel-Aadel-Seyfed-dyn Abou-Bekr), sultan de Damas et d'Egypte, la traduction persane des *Institutes de Tymour ou Tamerla*, qu'il avait faite d'après l'original turc, et qu'a mise en français, en 1787, M. Langlès.

* ABOUL-ABBAS-AL-SAFFAH, commença cette dynastie des Abbassides, si célèbre dans l'Orient par son amour pour les sciences, et qui subsista pendant cinq siècles. Le surnom d'Al-Saffah, qui signifie *le Sanguinaire*, lui fut donné parce qu'il ne parvint au califat qu'après une grande effusion du sang des Ommiades. On rapporte qu'Abdallah, son oncle, qui contribua beaucoup à son élévation, désespérant d'éteindre la race des Ommiades qui étaient en très grand nombre, promit une amnistie à tous ceux qui se rendraient auprès de lui. Ce monstre, les voyant rassemblés, les fit envelopper par des soldats, qui les massacrèrent à ses yeux; et, sur leurs corps encore sanglans, il fit servir à ses officiers un magnifique festin. On ne peut lire, sans frissonner, ces détails; mais ils peignent le caractère et les mœurs de ces conquérans. Aboul-Abbas, débarrassé ainsi de ses concurrens, ne chercha plus qu'à affermir son autorité, et il y parvint par sa fermeté et les conquêtes de ses généraux. Il mourut de la petite vérole à l'âge de 33 ans, l'an 752 de J. C., après un règne de 4 ans. Mansour lui succèda.

* ABOUL-ABBAS-EL-HACKAM II, fils d'Abdérame III, lui succéda dans le califat d'Espagne en 961. Il prit, comme lui, le titre d'*Emir-el-Moumenyn*. Moins guerrier que son père, mais aussi sage, aussi habile, il jouit de plus de tranquillité. Son règne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits, la vigilance d'Abdérame avaient éteint les révoltes. Les rois chrétiens, divisés entre eux, ne songèrent pas à troubler les Maures. La trève conclue avec la Castille et Léon, ne fut rompue qu'une seule fois. Le calife, qui commanda lui-même son armée, fit une campagne glorieuse et prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son règne, Hackam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux, à cultiver les sciences, à rassembler dans son palais une immense quantité de livres, surtout à faire respecter les lois.

* ABOUL-CACEM, ou APELCHASEM suivant les historiens grecs, prince musulman qui combattit à la bataille où périt Soliman I, fit la guerre aux Grecs, leur enleva Nicée et arriva jusqu'à la Propontide. Taticius, général d'Alexis-Comnène, le battit mais ne put l'empêcher de s'emparer de Chio. Manuel Butumite commandant de la flotte grecque, détruisit les vaisseaux d'Aboul : ce revers amena la déroute complète de son armée de terre. Au lieu de s'emparer de Nicée, Alexis attira dans sa cour le prince vaincu. Pendant que Aboul-

Cacem était retenu par les plaisirs à Constantinople, Mélik-Schah envoyait une armée pour s'emparer de Nicée. Alexis donna des troupes à Aboul pour la repousser : mais en même temps il employait tous les moyens de se maintenir dans la possession des provinces qu'il défendait. Las d'être le jouet de l'empereur, Aboul-Cacem alla auprès de Mélik-Schah pour se justifier : son ennemi ne fut point apaisé par ses présens : il le fit étrangler.

ABOUL-FARADJ (Grégoire), *voyez* ABUL-FARAGE.

ABOUL-FARADJ-ALY, célèbre auteur arabe, né à Ispahan l'an 897, mort à Bagdag le 20 novembre 967. Il étudia la jurisprudence, la médecine, et s'adonna particulièrement à l'histoire et à la poésie. On a de lui un *Recueil des anciens chants* ou *Poésies arabes*, en 4 vol. in-fol. ; monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. La bibliothèque royale en possède un exemplaire qui fut rapporté d'Egypte par la commission des savans français en 1801.

* ABOUL-FAZL, un des plus élégans écrivains de l'Inde, fut à la fois premier visir et historiographe du grand mogol Akbar. Il mourut assassiné, l'an 1604, par l'ordre de Sélim, héritier présomptif de la couronne, qui voyait avec peine la faveur dont l'honorait son père. Aboul-Fazl a laissé une *histoire* de la maison et du règne d'Akbar ; la troisième partie de cet ouvrage, qui est un traité séparé du précédent, fut composée par une société de savans présidée par Aboul-Fazl. Il parle dans ce livre des institutions d'Akbar, de son gouvernement, des productions de l'Indoustan, de la religion du pays, etc. Le manuscrit s'en conserve dans la bibliothèque de M. Langlès, qui en a donné des extraits dans les *Recherches asiatiques* : on a aussi publié en anglais un *Extrait* long et très détaillé de ce même ouvrage, Calcutta, 1783—86, 3 vol. in-4.

ABOUL-FÉDA (Ismaël), prince d'Hamah, et tout à la fois historien et géographe, naquit en 1273 à Damas, où l'approche des Tartares avait forcé sa famille de se retirer. Il passa ses premières années dans le tumulte des camps, et se distingua dans plusieurs occasions remarquables, au siége de Tripoli, de Saint-Jean-d'Acre, et dans presque toutes les affaires qui eurent lieu contre les Croisés. Appelé par la mort d'un de ses parens à la principauté d'Hamah, il s'en vit dépouillé par l'ambition de ses deux frères et par l'injustice du sultan. Instruit de leurs démêlés, il y envoya un gouverneur pour y exercer l'autorité en son nom. Cependant, après 11 ans d'une injuste détention, Hamah entra dans la famille de son légitime souverain, et Aboul-Féda monta sur le trône en 1312, comblé des bienfaits et des faveurs du sultan d'Egypte. Il mourut en 1331 à l'âge de 60 ans, laissant après lui la réputation d'un prince doué des qualités les plus éminentes et d'un talent supérieur. Au milieu des troubles qui agitèrent sa patrie et des incursions fréquentes des Tartares, il cultiva les lettres avec ardeur, s'appliqua à l'étude de l'astronomie, de la médecine, du droit, de la botanique, de l'histoire et de la géographie. Deux ouvrages sur ces dernières sciences ont établi la réputation dont il jouit ; le premier a pour titre : *Histoire abrégée du genre humain* ; elle traite de l'histoire des Hébreux, des quatre dynasties des anciens rois de Perse, des rois de la Grèce, des empereurs romains, des rois d'Arabie, de l'histoire de Mahomet et de son empire, jusqu'en 1328. Cette histoire ne brille pas par le stile, mais elle a un mérite plus essentiel, l'exactitude des faits et la précision. Plusieurs parties en ont été traduites avec ou sans le texte. Muratori a inséré la partie qui regarde l'histoire de Sicile dans sa collection des historiens d'Italie, et M. Sylvestre de Sacy a donné à la suite de la nouvelle édition du *Specimen historiæ Arabum*, publié à Oxford en 1806, l'histoire des Arabes avant Mahomet, avec le texte arabe et une traduction latine. *Voyez*, dans cet auteur, la liste des autres parties de l'histoire d'Aboul-Féda, publiées jusqu'à ce jour. Sa géographie intitulée *Vraie situation des pays*, a été aussi publiée par parties, et n'est pas moins estimée que l'ouvrage précédent,

sous le rapport des descriptions et des mœurs, mais non sous celui des situations et de la topographie. (C'est lui qui reconnut en 1320 la vraie longueur de la mer Caspienne, et qui la trouva plus petite que Ptolémée ne l'avait supposé. On le surnommait *Al-Mélik al-Mouwayyed* et *Imâd Eddyn*, *le Roi victorieux* et *la Colonne de la religion*).

* ABOUL-GHAZY-BÉHADER, khan tartare, né en 1605, monté en 1644 sur le trône qu'il abdiqua en 1663, a composé une histoire généalogique des Tartares, en tartare, qui a été traduite en russe, puis en allemand et en français : c'est un ouvrage important pour l'histoire du nord de l'Asie.

* ABOUL-HAÇAN, astronome arabe du 13e siècle, dut la plus grande partie de ses connaissances à ses voyages en Espagne et en Afrique, et a composé un ouvrage qui passe pour le plus complet qu'aient les Arabes sur les instrumens astronomiques. Il est intitulé *des Commencemens et des Fins* : M. Sidellot qui l'a traduit en français a obtenu en 1810 un des prix décennaux.

* ABOUL-MAHAÇAN, historien, né à Alep, vivait vers le milieu du 15e siècle. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue son *Histoire de l'Egypte et du Caire*, dont il a donné lui-même un abrégé qui a été publié en partie à Cambridge en 1792, avec une traduction latine. Son grand ouvrage s'étend depuis la conquête des Arabes jusqu'à son temps : il a servi à don Berthereau pour son *Histoire des Croisades*. M. Sylvestre de Sacy fait de cet auteur un très grand cas. Aboul Mahaçan a fait aussi un dictionnaire biographique dont on a cinq volumes à la Bibliothèque royale, qui ne vont que jusqu'à MYM.

ABOUL-OLA, le prince des poètes arabes, naquit à Moara, en 973, et y mourut en 1059. Ce poète, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu. La petite vérole lui fit perdre la vue à l'âge de quatre ans. Des Musulmans l'accusèrent d'irréligion et de libertinage, et il avait mérité ce reproche. (Fabricius et Golius ont publié, le premier en 1678, le second en 1656, des extraits de ses poésies).

* ABOUL-WAFFA, mathématicien arabe du 10e siècle, se proposa de corriger les observations contenues dans la *Table Vérifiée*. Son ouvrage est intitulé la *Table Intelligente*.

* ABOVILLE (François Marie, comte d'), général, pair de France, né à Brest le 23 janvier 1730, commença à servir comme surnuméraire dans l'artillerie à l'âge de 14 ans ; de grade en grade il parvint à celui de colonel : ce fut en cette qualité qu'il fit la guerre d'Amérique sous le général Rochambeau. L'un de ses beaux faits d'armes eut lieu à Yorck-Town, où les Anglais furent forcés de déposer les armes. Maréchal-de-camp en 1789, lieutenant-général en 1792, il commanda l'artillerie des armées du Nord et des Ardennes. Chargé de la direction de l'arsenal de Paris, il devint après le 18 brumaire premier inspecteur de l'artillerie, entra le 15 septembre 1802 au sénat, et eut en 1804 la sénatorerie de Besançon : en 1809 il fut gouverneur de Brest. Au premier retour des Bourbons, il fut fait pair de France. Buonaparte le mit pendant les cent jours sur la liste de ses pairs ; mais il s'excusa sur ses infirmités. Au second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 24 juillet qui l'excluait de la chambre des pairs : on l'y replaça par l'ordonnance du 14 août. Le général Aboville était grand officier de la légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il avait des connaissances très étendues dans son arme : il inventa pour le service de l'artillerie des *Roues à Voussoir* dont les voitures connues sous le nom de *vélocifères* ont fait usage. Il est mort à Paris en 1819.

ABRAAMIUS (Saint), évêque d'Arbelles, souffrit le martyre dans la cinquième année de la persécution du roi Sapor II, qui répond à l'an 348 de J.C.

ABRABANEL (Isaac), ministre des finances en Portugal et en Espagne, naquit à Lisbonne en 1437. Les généalogistes juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Ismaël ; mais ces généalogies hébraïques et turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une

1832.
de Belgique : la fin des échanges des traités diplomatiques est fixée au 15, puis au 31 janvier.
Sur la fin du mois on discute le budget : l'affaire Kesner devient l'occasion d'un débat très sérieux ; on demande une enquête.
31 L'Angleterre et la France signent seules le dernier protocole relativement aux affaires de Belgique.
Fév. 2 Découverte d'une grande conspiration contre le gouvernement. Plusieurs personnes sont tuées; plus de 250 sont arrêtées.
On apprend l'entrée des Autrichiens dans la Romagne.

HISTOIRE PROFANE DEPUIS JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE ROMAIN.

César, vainqueur des Gaules, après la défaite de Pompée, son rival, dans les champs de Pharsale, ville de Thessalie, revint triomphant à Rome, où il fut nommé dictateur perpétuel. Il ne jouit pas long-temps de ce titre qui lui donnait l'autorité suprême ; il fut assassiné dans le sénat par Brutus et Cassius. Antoine, sous prétexte de venger sa mort, s'unit avec Octavien, neveu de Jules-César, et avec Lépidus ; mais Octavien ne voulant pas partager le gouvernement avec eux, les défit l'un et l'autre. Il revint triomphant à Rome, et il prit le nom d'Auguste. Il donna alors la paix à la terre, visita les différentes provinces de l'empire, et vint mourir à Nole, après un règne aussi long qu'heureux (*Voy.* son article dans ce Dictionnaire).

Comme depuis Jules-César la république prit le nom d'empire romain, ceux qui étaient à la tête du gouvernement furent nommés *empereurs*. Ce nom était commun aux généraux. On donne ordinairement aussi le nom de *César* aux douze premiers, c'est-à-dire, à ceux qui portèrent le sceptre impérial depuis Jules-César jusqu'à Domitien.

Dès le milieu du 2e siècle, on remarque que l'empire commençait à s'affaiblir. Les empereurs se virent obligés de s'associer quelques princes à l'empire, et ils eurent de puissans ennemis, qui s'arrogèrent quelquefois le titre d'*empereur*. On vit plusieurs fois les différentes armées s'en nommer chacune un, et il y en a eu jusqu'à cinq à la fois, qui, tous cinq rivaux, se faisant mutuellement la guerre, donnaient lieu aux Barbares de profiter de leurs divisions, et d'envahir les meilleures provinces.

Cependant l'empire se soutenait encore dans une grande force, lorsque Constantin le Grand transféra le siége impérial à Constantinople, qu'il fit bâtir l'an 329 de l'ère chrétienne. Après sa mort, arrivée l'an 337, ses trois fils, Constantin le Jeune, Constance et Constant partagèrent l'empire. Constantin eut les Gaules et tout ce qui était par-delà les Alpes par rapport à Rome. Rome, l'Italie, l'Afrique, la Sicile, plusieurs îles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce, furent la portion de Constant; et Constance, qui eut la Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Egypte, tint son siége à Constantinople. Constantin et Constant étant morts, Constance fut seul empereur en 353. C'est ainsi que, jusqu'à Théodose le Grand, l'empire romain eut tantôt un seul, tantôt plusieurs maîtres, et depuis, il fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

EMPEREURS ROMAINS.

Auguste, jusqu'à l'an 14
Tibère, 37
Caligula, 41
Claude, 54
Néron, 68
Julius Vindex, dans les Gaules; L. Claudius Macer, en Afrique; et Fonteius Capito, dans la Germanie.
Galba, 69
Othon, 69
Vitellius, 69
Vespasien, 79
Titus, 81
Domitien, 96
Nerva, 98
Trajan, 117
Adrien, 138
Antonin le Pieux, 161
Marc-Aurèle, 180
et Lucius Vérus, 170
Commode, 192
Pertinax, 193
Didier, Julien, et les trois suivans, 193
Niger, 195
Albin, 197
Septime-Sévère, 217
Caracalla, 212
et Géta, 218
Macrin, 221
Héliogabale, 222
Alexandre Sévère, 235
Maximien, 238
Gordien l'Ancien, } Gordien le fils, } 237
Maxime, Pupien et Balbin, 238
Gordien le Jeune, 244
Philippe, père et fils, 249
Dèce, 251
Gallus, et les deux suivans, 253
Hostilien, 253
Volusien, 253
Emilien, 253
Valérien, 260
et Gallien son fils, 267

Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire sous Valérien et Gallien.

Sulpitius Antoninus, deux Posthumes, Victorinus, Lælianus ou Ælianus, Lollianus, Aurelius Marius, Tetricus, Ingenus Régillien, Macrin et ses deux fils, Balista Valens, Pison, Emilien, Saturnin, Trebellien, Celsus, Auréole, Mœonius et Zénobie.
Claude II, } Quintille son frère, 17 jours, } 270
Aurélien, 275
Tacite, } Florien, trois mois, } 276
Probus, 282

Trois tyrans.

Saturnin, Proculus et Bonosius.
Carus, 283
Carin, 285
et Numérien son frère,
Dioclétien, 284
Maximilien Hercule, } abdiquent en 305
Constance Chlore, 305
Galère, 311

Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire depuis l'an 284, jusqu'en 311.

Julien, Amandus et Ælianus, Carausius, Allectus, Achilleus, Maxence, Alexandre, etc.
Sévère II, avec les trois suivans, 307
Maximin, 313
Constantin le Grand, 337
Licinius, 323
Constantin le Jeune, 340
Constance, 361
Constant, frères, 350

Tyrans sous l'empire de Constance et de Constant.

Magnence, Vétranion et Népotien.
Julien l'Apostat, 363
Jovien, 364
Valentinien I, en Occident. 375
Valens en Orient, 378
Gratien, 383
Valentinien II, 392
Théodose le Grand, 395

Tyrans sous les règnes de Gratien, de Valentinien II et de Théodose.

Magnus, Maximus, Eugène et Victor.

Ici commence la division de l'empire en Orient et en Occident.

PREMIER EMPIRE D'OCCIDENT.

HONORIUS, fils de l'empereur Théodose, eut l'Occident en partage. Il n'avai que onze ans lorsque son père mourut. Son règne fut l'époque de la déca-

dence de l'empire romain; car dès lors on remarque que les Barbares cherchaient à pénétrer dans les provinces romaines, et même s'y établissaient. Les Huns, les Goths, les Vandales, et divers autres peuples, saccagèrent successivement l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Goths en Espagne.

Honorius n'ayant point voulu remplir les engagemens que les Romains avaient contractés avec Alaric, général de ce dernier peuple, ce prince revint sur ses pas, prit Rome en 409, et l'abandonna au pillage. Tandis qu'Honorius était à Ravenne dans une honteuse indolence, divers tyrans s'élevèrent dans l'empire : Attale à Rome, Jovin en Angleterre et dans les Gaules, Héraclien en Afrique, et d'autres qui se firent déclarer empereurs. Honorius s'en défit heureusement, par le moyen de ses capitaines, et surtout de Constance. Il avait associé celui-ci à l'empire, et lui avait fait épouser sa sœur Placidie, veuve d'Ataulphe, de laquelle Constance eut Valentinien III, qui régna après lui. Cet empire se soutint faiblement sous douze empereurs, jusqu'à Augustule, qui fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules, peuples venus des environs du Pont-Euxin. Telle fut la fin de l'empire romain, qui, décomposé et déchiré, obéit à divers princes, lesquels se partagèrent les membres épars de ce grand corps. L'Italie fut soumise à des rois, après l'avoir été à des empereurs; et nous placerons ci-dessous la liste chronologique de ces princes.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Honorius règne en	395	Majorien,	457
Constantin, tyran,	421	Sévère III,	461
Constance, 7 mois.		*Interrègne de plus d'un an*,	465
Jovin.		Anthémius,	467
Héraclien et Attale.		Olybrius,	472
Jean tyran.		*Interrègne*,	472
Valentinien III,	424	Glycérius,	473
Pétrone Maxime,	455	Julius Népos,	474
Avitus,	455	Augustule fut le dernier empereur romain en Occident.	
Interrègne,	456		

ROIS D'ITALIE.

Odoacre règne en	476	Ataric ou Etaric,	541
Théodoric,	493	Totila ou Baduilla,	541
Athalaric,	526	Téïas est le dernier roi,	552
Théodat,	534	Narsès gouverne 15 ans,	552
Vitigès,	536	*Aux rois d'Italie succédèrent les rois lombards.*	
Théodebalde,	540		

LOMBARDIE.

Les Lombards, connus depuis le 3ᵉ siècle, habitaient dans la Marche de Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder. Sous l'empereur Tibère, ils avaient fait alliance avec Arminius, chef des Chérusques. Ces peuples s'étant prodigieusement augmentés, parcoururent l'Allemagne sous la conduite de leurs ducs. Ils vinrent dans la Pannonie (le long du Danube) sur la fin du vᵉ siècle, et s'y établirent. Narsès, général de l'empereur Justinien, les attira l'an 568 en Italie; ils y vinrent au nombre de 200,000 sous la conduite d'Alboin, et mirent tout à feu et à sang. Ce général prit

Pavie après un siége de trois ans, et forma un état sous le nom de Lombardie. Il fut ensuite proclamé roi, en 571, par son armée. Cléphis lui succéda en 574. Après sa mort, les Lombards furent gouvernés par trente ducs durant dix ans, puis ils eurent des rois jusqu'à Didier, qui en fut le vingt-unième et dernier.

Ce prince, extrêmement ambitieux, aspirait à l'empire de toute l'Italie. Il arma pour la soumettre à son joug. Le pape Adrien, qui était alors sur le saint Siége, implora le secours de Charlemagne. Didier fut vaincu, fait prisonnier avec sa femme et ses enfans, et conduit en France; ce roi malheureux y mourut quelque temps après. Ainsi fut éteint le royaume de Lombardie, qui avait duré 206 ans sous vingt-un rois (*Voyez* les articles d'Adrien, de Charlemagne et de Didier.) Toute la partie de l'Italie jusqu'à Rome avait été soumise aux Lombards, si l'on en excepte Ravenne et quelques autres places le long de la côte. Leur religion était aussi barbare que leurs mœurs, et ils ne l'abandonnèrent entièrement que lorsqu'ils furent soumis à la France.

ROIS DES LOMBARDS.

Alboin, depuis 568 jusqu'en	571	Perthárithe,	688
Cléphis,	574	Cunibert le Pieux,	700
Interrègne.		Luitper, 8 mois,	701
Autharis,	590	Reguibert,	702
Agilulfe,	616	Aribert,	712
Adaloald,	629	Luitprand,	736
Ariovald,	630	Hildebrand avec Luitprand.	
Rotharis,	646	Rachis,	749
Rodoald,	651	Astolfe,	756
Aribert,	661	Didier,	774
Godebert,	662	*Ici finit le royaume des Lombards; Charlemagne ayant défait ces peuples, prit le nom de* roi d'Italie.	
Grimoald,	671		
Garibald,			

EXARCAT DE RAVENNE.

Lorsque les Barbares se furent rendus maîtres de l'Italie, les empereurs d'Orient y envoyèrent de temps en temps des généraux pour y maintenir leurs droits. Le général Narsès ayant été rappelé en 568, Longin prit sa place et s'établit à Ravenne avec le titre d'*exarque*. Il fut rappelé ensuite. Plusieurs autres généraux y furent envoyés successivement, qui portèrent le même titre.

Luitprand, roi des Lombards, s'empara de Ravenne en 726, sous l'exarque Paul; mais ce gouverneur, avec le secours du pape et des Vénitiens, la reprit l'année suivante. Elle fut enfin prise en 752 par Astolphe, roi des Lombards, sur Eutychès, le dernier des exarques, qui fut chassé de toute l'Italie, et obligé de retourner à Constantinople. Deux ans après, Pépin, roi de France, obligea Astolphe à donner cette ville avec l'exarcat au pape; ce que Charlemagne confirma, en y ajoutant de nouvelles terres.

EXARQUES DE RAVENNE.

Longin, 1er exarque, depuis	568	Lemigius,	616
jusqu'en	584	Eleuthère,	619
Smaragde,	590	Isaac,	638
Romain,	597	Platon,	641
Callinique,	602	Théodore I Calliopas,	649
Smaragde, pour la 2e fois,	611	Olympius,	652

Théodore Calliopas, pour la 2e fois,	666	Eutychès,	713
Grégoire,	678	Scholasticus,	727
Théodore II,	687	Paul,	728
Jean Platyn,	702	Eutychès, pour la 2e fois,	752
Théophylacte,	710		
Jean Rizocope,	711	*Fin des exarques.*	

EMPIRE D'ORIENT.

Depuis le partage qu'Arcadius fit avec son frère Honorius, l'empire ne fut plus réuni sur une même tête, comme il l'avait été plusieurs fois depuis Constantin le Grand, qui lui-même avait été empereur d'Occident, puis seul souverain de tout l'empire, après la mort de Licinius. Constantin eut sept successeurs à Constantinople, jusqu'à Théodose, qui fut empereur d'Orient durant 12 ans, avant d'être empereur d'Occident; ou plutôt les empereurs de Constantinople, jusqu'après Théodose, agissant de concert avec les empereurs de Rome, ces deux empires n'en faisaient qu'un. Mais sous les enfans de Théodose, ces deux empires furent totalement séparés d'intérêts, et prirent le nom d'Orient et d'Occident. Arcadius doit donc être regardé comme le premier empereur d'Orient. Il régna à Constantinople, la rivale de Rome. Quoique cette capitale de l'empire d'Orient passât, du temps même de son fondateur, pour une merveille, les autres empereurs qui lui succédèrent l'agrandirent, la fortifièrent et y ajoutèrent tous les agrémens dont sa situation pouvait être susceptible. Tout y était digne d'admiration : les églises, les palais, les lieux publics, les quais, les ponts, les maisons même des particuliers. Mais tel est le sort des choses humaines, cette ville superbe fut sujette aux pestes, aux famines, aux tremblemens de terre, aux feux du ciel, aux incursions des Barbares ; et il ne s'est passé aucun siècle, depuis sa fondation, qu'elle n'ait été désolée par tous les fléaux.

EMPEREURS D'ORIENT.

(On ne sait point au juste en quel temps ont régné les empereurs marqués par une étoile.)

Arcadius, depuis 395 jusqu'en	408	Léonce,	698
Théodose II le Jeune, mort en	450	Absimare Tibère,	705
Marcien,	457	Justinien II rétabli,	711
Léon I,	474	Philippique Bardanne,	713
Léon II le Jeune,	474	Anastase II,	715
Zénon,	491	Théodose III,	717
Basilisque, Marcien et Léonce. *		Léon III l'Isaurien,	741
Anastase I,	518	Constantin Copronyme,	775
Justin I,	527	*Artabasde.* *	
Justinien I,	565	*Nicéphore.* *	
Justin II,	578	*Nicétas.* *	
Tibère II,	582	Léon IV Chazare,	780
Maurice,	602	Constantin et Irène,	797
Phocas,	610	Irène, seule,	802
Héraclius,	641	Nicéphore, }	812
Héraclius Constantin, trois mois en	641	Staurace, 2 mois après, }	
Héracléonas, 9 mois en	651	Michel Curopalate,	813
Tibère, peu de jours,	641	Léon l'Arménien,	820
Constant II,	668	Michel le Bègue,	829
Maurice. * }		Théophile,	842
Grégoire. * }		Michel III,	867
Constantin III Pogonat,	685	Basile le Macédonien,	886
Justinien II Rhinotmède,	695	Léon le Philosophe,	911

Alexandre,	912	Théodora, impératrice,	1056
Constantin VI Porphyrogénète, Christophe, Etienne, Constantin VII, } augustes en	913	Michel VI Stratiotique,	1057
Constantin, seul, depuis 948 jusqu'à	969	Isaac Comnène,	1059
Romain II,	963	Constantin X Ducas,	1067
Nicéphore Phocas,	969	Michel Andronic et Constantin Ducas frères,	1068
Jean Zimiscès,	976	Romain Diogène,	1071
Basile II,	1025	Michel Ducas, seul,	1078
Constantin VIII,	1028	Nicéphore Botoniate,	1083
Romain Argyre,	1034	Alexis Comnène,	1118
Michel IV Paphlagonien,	1041	Jean Comnène,	1143
Michel Calaphate,	1042	Manuel Comnène,	1180
Zoé et Théodora, sœurs, 2 mois,	1042	Alexis Comnène,	1183
Constantin Monomaque,	1054	Andronic Comnène,	1185
		Isaac l'Ange,	1185
		Alexis l'Ange, dit Comnène,	1203
		Alexis Ducas Murtzuphle,	1204

EMPIRE DES FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

Voici ce qui donna lieu à l'empire des Français à Constantinople, qui ne dura que 58 ans. Alexis l'Ange, dit *le tyran*, avait détrôné Isaac l'Ange, et s'était mis, en 1195, sur le trône. Alexis, fils d'Isaac, voyant les Français et les Vénitiens aller à la conquête de la Terre-Sainte, implora leur secours. Ils se joignirent à lui en 1203, prirent Constantinople après huit jours de siége, et le rétablirent sur le trône. L'année suivante, Alexis Ducas Murtzuphle fit assassiner l'empereur que les croisés avaient rétabli, et s'empara de la couronne. Les Français, à cette nouvelle, revinrent attaquer la ville, la prirent dans trois jours, et en restèrent maîtres. Alors Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur de Constantinople. Il eut quatre successeurs, jusqu'en 1261, que Baudouin II fut dépossédé par Michel Paléologue, tuteur des enfans de Théodore Ducas, qui avait régné à Andrinople. Ce tuteur fit mourir ses pupilles, et reprit Constantinople sur les Latins (c'était le nom des Français à Constantinople), par l'intelligence des Grecs qui étaient dans la ville. Ainsi succéda l'empire Grec à celui des Latins; et il subsista près de 200 ans, après lesquels il fut envahi par les Ottomans.

EMPEREURS FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

Baudouin, depuis 1204, jusqu'en	1206	Robert de Courtenai,	1228
Henri son frère,	1216	Baudouin II de Courtenai,	1261
Pierre de Courtenai,	1220		

EMPIRE GREC A NICÉE.

Alexis Ducas Murtzuphle, tyran de Constantinople, en ayant été chassé par les Français et les Vénitiens, Théodore Lascaris, que le clergé avait autorisé à prendre les armes contre ce tyran, voyant Constantinople au pouvoir des Français, sortit de cette ville avec Anne son épouse, et trois filles qu'il avait, et se retira à Nicée en 1204, où il fut couronné empereur. Il forma son empire d'une partie de celui de Constantinople. Théodore Lascaris n'eut que trois successeurs; Jean Lascaris, dernier empereur, fut privé en 1255, de la vue, par ordre de Michel Paléologue, son tuteur, qui usurpa sa couronne. Ce fut le même Paléologue qui se rendit ensuite maître de l'empire de Constantinople. Cent ans après, Amurat I, empereur des Turcs, prit Andrinople en 1362, qu'il fit la capitale de son empire. Elle l'a été jusqu'en 1453, que Mahomet II prit Constantinople.

EMPEREURS GRECS A NICÉE.

Théodore Lascaris I, depuis 1204 ou 1206 jusqu'en	1222	Adronic, dit le Jeune,	1342
Jean Ducas Vatace, jusqu'en	1255	Jean Paléologue,	1391
Théodore Lascaris II, Jean Lascaris, et Michel Paléologue, jusqu'en	1261	Jean Cantacuzène abdique en	1355
Michel, seul, jusqu'en	1282	Manuel Paléologue,	1419
Andronic, dit le Vieux,	1332	Jean Paléologue II,	1448
		Constantin Paléologue, jusqu'en 1453, que Mahomet prit Constantinople.	

SECOND EMPIRE D'OCCIDENT, ou D'ALLEMAGNE.

L'EMPIRE d'Occident, qui avait fini l'an 475 dans Augustule, dernier empereur romain, qui avait ensuite été rempli par le règne des Hérules, des Ostrogoths et des Lombards, fut renouvelé par Charlemagne, le jour de Noël, en 800. Ce prince s'étant rendu à Rome, le pape Léon III le couronna empereur dans l'église de Saint-Pierre, aux acclamations du clergé et du peuple (*Voy.* l'article CHARLEMAGNE dans ce Dictionnaire). Nicéphore, qui était pour lors empereur d'Orient, donna les mains à ce couronnement; et ces deux princes convinrent entre eux que l'état de Venise servirait de limite aux deux empires. Charlemagne exerça toute l'autorité des Césars partout ailleurs que dans Rome, où il laissa à l'Eglise tous ses priviléges, et au peuple tous ses droits. Nul pays, depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, et Bayonne, jusqu'en Bavière, n'était exempt de sa puissance législatrice.

Après la mort de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, son fils et son successeur, en 840, l'empire fut divisé entre les quatre fils de Louis. Lothaire I fut empereur, Pepin roi d'Aquitaine, Louis roi de Germanie, et Charles le Chauve roi de France. Ce partage fut une source éternelle de divisions. Les Français conservèrent l'empire sous huit empereurs, jusqu'en 912, que Louis III, dernier prince de la race de Charlemagne, mourut sans laisser d'enfant mâle. Conrad, comte de Franconie, gendre de Louis, fut élu empereur. L'empire passa ainsi aux Allemands, et devint électif; car il avait été héréditaire sous les empereurs français qui l'avaient fondé. C'étaient les princes, les seigneurs et les députés des villes qui choisissaient l'empereur, jusque vers la fin du treizième siècle, que le nombre des électeurs fut fixé. Rodolphe, comte de Hapsbourg, fut élu empereur. Il est le chef de l'illustre maison d'Autriche, qui vient de la même souche que la maison de Lorraine, réunie à elle depuis 1736. Charles, VI du nom, mort en 1740, était le dernier empereur de la maison d'Autriche, dans laquelle on les avait choisis durant plus de 300 ans. Charles VII, de la maison de Bavière, lui succéda. François-Etienne, de la maison de Lorraine, élu en 1745, mourut en 1765. Son fils, Joseph-Benoît, né en 1741, régna depuis la mort de son père, et sa maison a conservé l'empire jusqu'en 1806, époque où François II, son petit-fils, échangea cette dignité contre celle d'empereur d'Autriche.

EMPEREURS D'OCCIDENT OU D'ALLEMAGNE.

Charlemagne, depuis 800 jusqu'en	814	*Interrègne de trois ans*,	
Louis le Débonnaire,	840	Charles le Gros,	888
Lothaire I,	855	Gui,	894
Louis II,	875	Arnoul,	898
Charles le Chauve,	877	*Bérenger* et *Lambert*.	

Louis III,	912
Conrad I,	918
Henri l'Oiseleur,	936
Othon le Grand,	973
Othon II,	983
Othon III,	1002
Henri II,	1024
Conrad II le Salique,	1039
Henri III le Noir,	1056
Henri IV,	1106
Henri V,	1125
Lothaire II,	1137
Conrad III,	1152
Frédéric I Barberousse,	1190
Henri VI,	1197
Philippe,	1208
Othon IV,	1218
Frédéric II,	1250
Conrad IV,	1254
Guillaume,	1256
Troubles et interrègne jusqu'en	1273
Rodolphe de Hapsbourg, en 1273, jusqu'en	1291
Adolphe de Nassau,	1298
Albert d'Autriche,	1308
Henri VII de Luxembourg jusqu'en	1313
Frédéric, en	1314
Il n'est pas compté.	
Louis de Bavière, jusqu'en	1347
Charles IV,	1378
Wenceslas, déposé en	1400
Robert, palatin du Rhin, jusqu'en	1410
Josse de Moravie, 4 mois en	1411
Sigismond de Luxembourg, jusqu'en	1438
Albert II d'Autriche,	1439
Frédéric III,	1493
Maximilien I,	1519
Charles V,	1557
Ferdinand I,	1564
Maximilien II,	1576
Rodolphe II,	1612
Mathias,	1619
Ferdinand II,	1637
Ferdinand III,	1658
Léopold,	1705
Joseph I,	1711
Charles VI,	1740
Ici finissent les princes de la maison d'Autriche.	
Charles VII de Bavière est élu empereur en 1742, meurt en	1745
François I, duc de Lorraine, élu empereur en 1745, mort en	1765
Marie Thérèse, fille de Charles VI, meurt en	1780
Joseph II, empereur, né le 13 mars 1741, mort en	1790
Léopold II, empereur, mort en	1792
François II, empereur en	1792
Il se démet de cette dignité et devient empereur d'Autriche le 4 août	1806

Lorsque le trône impérial était électif, les princes qui avaient droit de l'élire étaient regardés comme les principaux membres de l'empire. On dispute beaucoup sur l'origine des électeurs comme sur toutes les origines. Quelques-uns la rapportent à Othon III en 997, d'autres à Frédéric II, d'autres enfin à Rodolphe de Hapsbourg. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nombre de ces princes électeurs fut incertain jusqu'à Frédéric II, dans le 13e siècle.

La bulle d'or, publiée par Charles IV en 1356, fixa le nombre des électeurs à sept : trois ecclésiastiques, qui sont les archevêques de Mayence, de Trèves, et de Cologne, et quatre laïques, le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg. Par la paix de Munster en 1648, cet ordre fut changé : le duc de Bavière avait été mis à la place du comte palatin du Rhin; et l'on fut obligé de créer un huitième électorat pour le fils de Frédéric V, comte palatin du Rhin, dépouillé de son titre en 1622, pour s'être fait proclamer roi de Bohême. Enfin, en 1692, l'empereur Léopold créa un neuvième électorat en faveur d'Ernest de Brunswick, duc de Hanovre, dont le fils Georges monta sur le trône d'Angleterre en 1714. Par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière en 1777, cet électorat fut supprimé.

Quand l'empereur voulait s'assurer d'un successeur, il le faisait élire par les électeurs roi des Romains; et si l'empereur sortait de l'empire, ou était hors d'état de gouverner, il tenait les rênes du gouvernement en qualité de vicaire-général de l'empire. Lorsqu'il n'y avait point de roi des Romains, les électeurs palatins et de Saxe avaient le vicariat de l'empire, quoique le duc de Bavière disputât ce droit au premier. Divers changemens ont été apportés à cette constitution par suite des guerres dont l'Allemagne fut le théâtre au commencement de ce siècle. En 1802 les électorats de Trèves et de Cologne furent supprimés, ainsi que celui de Mayence qui fut remplacé par celui de Ratisbonne. On en créa quatre nouveaux, ceux de Saltzbourg, Baden, Wurtemberg et Hesse. En 1806 cette organisation disparut, l'empire d'Autriche était devenu héréditaire; quelques électorats furent érigés en royaumes et d'autres en grands duchés.

AUTRICHE.

L'AUTRICHE, l'une des provinces les plus considérables de l'empire, lui servit long-temps de rempart contre les incursions des Barbares et surtout des Hongrois. Othon I érigea ce pays en marquisat pour son frère Léopold : Henri III, qui tirait son origine de ce prince, fut créé duc d'Autriche par l'empereur Frédéric Barberousse : cette famille s'éteignit l'an 1240. Un parti nombreux appela alors à ce duché Ottocar II, roi de Bohême, qui en fit la conquête, mais il fut dépossédé par l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, tige de l'illustre maison d'Autriche, devenue si puissante, et qui a fourni seize empereurs à l'Allemagne : ses descendans par les femmes règnent encore aujourd'hui sur l'Autriche. Cet état a été érigé en empire héréditaire le 4 août 1806 (1).

EMPEREUR D'AUTRICHE.

François II, archiduc d'Autriche, né le 12 février 1768, roi de Bohême et de Hongrie, ancien empereur d'Allemagne, empereur d'Autriche le 11 août 1804.

EMPIRE DES PARTHES.

L'EMPIRE des Parthes continue à prospérer : ses guerres avec les Romains sont nombreuses. (*Voyez ce qui est dit de ce royaume, page* XXI.)

ROIS DES PARTHES.

Praatace, peu de mois, l'an de J. C.	13
Orodes II quelques mois,	15
Vonones I,	15
Artabane III,	18
Tiridate,	35
Artabane, rétabli,	36
Cinname, peu de jours.	
Artabane, rétabli, meurt,	43
Vardanes, chassé,	43
Gotharze,	43
Vardanes, rétabli,	43
Gotharze, rétabli,	47
Vonones II, peu de mois,	50
Vologèse, } Artabane IV, }	50
Pacore I,	90
Chosroès I,	107
Parthamaspates,	117
Chosroès, rétabli,	117
Vologèse II,	133
Vologèse III,	189
Artabane V, dernier roi des Parthes arsacides en 214, tué en	226

SECOND EMPIRE DES PERSES.

ARTAXERXÈS, simple soldat persan, qui se prétendait issu des anciens rois de Perse, se révolta en 226 contre Artabane, dernier roi des Parthes. Il

(1) CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. Par acte du congrès de Vienne en 1815, une confédération entre les princes souverains et les villes libres d'Allemagne a été établie sous le nom de *Confédération germanique*. Tous les membres de cette confédération, présidée par l'Autriche, envoient des députés à une diète générale qui se tient à Francfort-sur-le-Mein, pour y délibérer sur les intérêts communs. Le but de cette confédération est le maintien de la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des états confédérés.

Les puissances qui font partie de la Confédération sont, outre l'Autriche, la Prusse, le Danemarck (pour le duché de Holstein), les Pays-Bas (pour le grand duché de Luxembourg,) la Bavière, le Hanovre, la Saxe, le Wurtemberg et presque tous les petits princes de l'Allemagne.

commença par se rendre maître de la Parthie, et ayant remporté quelques avantages sur Artabane, il le tua dans une bataille qu'il lui livra. Ainsi ce rebelle rétablit l'empire des Perses, qui avait fini sous Darius, et qui subsiste encore aujourd'hui, mais qui a passé à des princes de différentes nations.

Cet empire eut premièrement 28 princes, depuis Artaxerxès jusqu'à Jezdégirdes III, lequel fut tué par Omar, roi des Sarrasins, qui lui succéda. Les Sarrasins en furent maîtres durant 418 ans. Ils en furent dépossédés en 1061 par le sultan Gélal-Edin. Ses successeurs en furent souverains jusqu'en 1396, que Tamerlan s'en empara, à la tête de 20,000 Tartares. Quatre princes de la faction dite d, *Bélier noir*, succédèrent à Tamerlan jusqu'en 1467, qu'Usum-Cassan, de la faction du *Bélier blanc*, qui n'était que gouverneur de l'Arménie, se révolta et s'empara de la Perse sur Jooncha, et le fit mourir avec son fils Acen-Ali. Après la mort d'Usum-Cassan, en 1478, la Perse fut livrée aux troubles et aux divisions. Cependant Ismaël, issu d'une de ses filles, s'empara du trône et s'y maintint. Il recouvra tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé envahir, et rendit l'empire des Perses aussi brillant que jamais. C'est depuis lui qu'on marque l'empire des Sophis. Ses descendans en ont été tranquilles possesseurs jusqu'en 1747, que Thamas-Koulikan s'en est emparé. Depuis sa mort, la Perse est tellement agitée au sujet d'un successeur, que cette partie de l'histoire, quoique si voisine de nous, est très embrouillée.

Le second empire des Perses fut d'abord très puissant, les Romains n'ayant jamais remporté que de très faibles avantages sur eux; mais depuis que les Sarrasins s'en rendirent maîtres, les divisions auxquelles il fut exposé diminuèrent de beaucoup son ancienne gloire, et ses forces s'affaiblirent. Ce n'est qu'avec le temps et avec bien de la peine que cet empire a reconquis les provinces qui en avaient été démembrées.

ROIS DES PERSES ET DES PARTHES.

Artaxare ou Artaxerxès, roi des Perses et des Parthes,	223	Jezdégirdes II,	440
Sapor I,	238	Prozès,	457
Hormisdas I,	269	Balascès ou Obalos,	488
Vararanès I, ou Bahram,	272	Cavades ou Kobad,	491
Vararanès II,	279	Chosroès le Grand,	531
Narsès,	294	Hormisdas III,	579
Hormisdas II,	303	Chosroès II,	590
Sapor II,	310	Siroès, 8 mois,	628
Artaxerxès II,	380	Adeser, 7 mois,	629
Sapor III,	384	Sarbazas, 2 mois,	629
Vararanès III,	389	Tourandokht, reine, 16 mois,	630
Jezdégirdes I,	397	*Elle eut pour successeurs cinq princes qui ne firent que paraître.*	
Vararanès IV,	420	Jezdégirdes III, dernier roi,	632

De l'an 632 à l'an 1376, la Perse fut au pouvoir des Sarrasins.

NOUVEAUX ROIS DE PERSE.

Tamerlan occupa ce royaume vers l'an	1396	Baysancor en	1488
Ses descendans sont chassés.		Rustan en	1490
Usum-Cassan en	1467	*Ahmed, usurpateur, en*	1497
Jecoub en	1478	Alvand en	1496
Julaver en	1485		

SOPHIS.

Ismaël I, sophi en 1499 jusqu'en	1523	Thamas, jusqu'en	1575
		Ismaël II,	1577

Mohammed Khodabende,	1585	Mahmoud,	1725
Hainzeil,	1585	*Ashraff*, *usurpateur*,	1730
Ismaël III,	1586	Thamas II, déposé en	1732
Abbas le Grand, jusqu'en	1628	Mirza Abbas,	1736
Mirtza,	1642	Thamas-Koulikan, assassiné l'an 1747 à l'âge de 59 ans.	
Abbas II,	1665	*Après sa mort, il y a eu diverses révolutions.*	
Soliman, jusqu'en	1694		
Hussein,	1721		

ARABIE.

Les Arabes, qui étaient gouvernés par les Romains depuis que Pompée eut défait leur roi Arétas l'an 63, tentèrent en vain plusieurs fois de secouer leur joug. Leurs gouverneurs les rangèrent toujours à leur devoir jusqu'en 625, que Mahomet fit révolter l'Arabie et y établit sa doctrine. La partie de l'Arabie voisine de la mer Rouge dépend des Turcs; l'intérieur a des princes particuliers, les uns indépendans, les autres simplement tributaires du Grand-Seigneur.

Les Arabes suivirent à peu près le même culte que les Egyptiens, jusqu'à ce que saint Jude les convertit, dit-on, au christianisme; mais Mahomet, qui était Arabe, leur fit adopter toutes ses rêveries, et ils furent ensuite les propagateurs de sa secte. Il y a encore beaucoup de chrétiens grecs vers les monts de Sinaï et d'Horeb, vers la mer Rouge et dans les déserts de l'Arabie-Pétrée et de l'Arabie-Déserte; il y en a moins dans l'Arabie-Heureuse.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs nommèrent à sa place Aboubeker, qui prit le titre de *calife*, c'est-à-dire, vicaire ou lieutenant; et ce titre devint commun à tous ceux qui occupèrent la même place.

Chef de la religion et de l'état, les califes réunissaient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains mahométans relevaient d'eux, comme leurs vassaux. Les peuples révéraient dans les califes les vicaires du prétendu prophète. Tout pliait, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le poids de leur autorité. Insensiblement cette énorme puissance s'affaiblit par la nonchalance de ceux qui en étaient revêtus; elle dégénéra en vains titres, et à la fin s'anéantit.

CALIFES DES SARRASINS.

Mahomet, depuis 622 jusqu'à	632	Ybrahim,	744
Abonbeker,	634	Mervan II,	750
Omar,	644	Aboul-Abbas,	754
Othman,	656	Abougiafar-Almanzor,	775
Moavia en Egypte,	661	Mohammed-Mahadi,	785
Ali en Arabie,		Hadi,	786
Hasan,	661	Aaroun-al-Raschild,	809
Moavia seul,	680	Amin,	813
Yésid I,	683	Mamoun,	833
Moavia II,	684	Motassem,	842
Mervan I,	685	Vatek Billah,	847
Abdalmalek,	705	Mota Vakel,	861
Valid I,	715	Mostanser,	862
Soliman,	717	Mostain Billah,	866
Omar II,	720	Motaz,	869
Yésid II,	724	Mothadi Billah,	870
Hescham,	743	Motamed Billah,	892
Valid II,	744	Mothaded Billah,	902
Yésid III,	744	Moctafi Billah,	908

Moktader Billah,	932	Mostarched,	1135
Kaher,	934	Rascheld,	1136
Rhadi,	940	Moctafi II,	1160
Motaki,	944	Mostandged,	1170
Mostakfi,	946	Mosthadi,	1180
Mothi,	974	Nasser,	1225
Thaï,	991	Daher,	1226
Kader,	1031	Mostanser,	1243
Kaiem Bamrillah,	1075	Mostazem, tué à 46 ans,	1238
Moctadi Bamrillah,	1094		
Mostadher,	1118	*En lui finit la dignité de calife en Asie.*	

EMPIRE OTTOMAN ou DE TURQUIE.

Les Turcs, originaires de la Tartarie, où l'on trouve encore le pays de Turquestan, parurent dans les armées de l'empereur Héraclius vers l'an 622; mais ce n'étaient que des troupes auxiliaires, qui se renfermaient dans leurs déserts dès qu'on n'avait plus besoin de leurs services. On les vit reparaître vers l'an 766; enfin ils formèrent un corps de nation au commencement du x[e] siècle. Leurs armes eurent des succès dans les siècles suivans. Un de leurs khans, nommé Othman ou Osman, fils d'Ortogule, se rendit maître de plusieurs provinces de l'Asie mineure en 1300. Son règne fut glorieux. Ses successeurs augmentèrent beaucoup ses conquêtes, et mirent fin à l'empire des Sarrasins, fondé par Mahomet l'an 622, et à celui des Grecs, dont le leur est aujourd'hui composé.

SULTANS OTTOMANS.

Othman ou Osman, meurt en	1326	Osman I,	1622
Orchan ou Orkan,	1360	Mustapha, rétabli,	1623
Amurat I,	1389	Amurat IV,	1640
Bajazet I,	1403	Ibrahim,	1649
Soliman I,	1410	Mahomet IV, déposé en	1687
Musu Chélébi,	1413	Soliman III,	1691
Mahomet I,	1421	Achmet II,	1695
Amurat II,	1451	Mustapha II,	1703
Mahomet II,	1481	Achmet III, abdique en	1730
Bajazet II,	1512	Mahomet V,	1759
Sélim I,	1522	Osman II,	1757
Soliman II,	1566	Mustapha III,	1774
Sélim II,	1574	Achmet IV,	1789
Amurat III;	1595	Sélim III,	1807
Mahomet III,	1603	Mustapha IV, détrôné en	1808
Achmet I,	1617	Mahmoud II, né en 1784, proclamé empereur le 11 août	1808
Mustapha, chassé,	1618		

ROYAUME DE JÉRUSALEM.

Les chrétiens, sensibles aux peines qu'enduraient leurs frères captifs chez les infidèles, entreprirent d'enlever la Terre-Sainte aux conquérans barbares qui l'avaient envahie. La résolution en fut prise en 1095, au concile de Clermont. Tous les princes de l'Europe y envoyèrent des troupes sous la conduite de Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne. Ce généralissime s'étant rendu maître de la Palestine, fut élu roi de Jérusalem. (*Voy.* son article.)

Ses descendans jouirent de ce royaume jusqu'en 1187, que Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie, après avoir remporté plusieurs avantages sur les chrétiens, défit Gui de Lusignan à la bataille de Tibériade, se rendit maître de Jérusalem et de la plus grande partie du royaume. Telle fut la fin du royaume de Jérusalem, qui avait duré 88 ans, sous neuf rois. Cependant les Français y possédèrent encore quelques terres le long des côtes de Syrie, jusqu'en 1291, que Malec-Araf, sultan d'Egypte, les chassa entièrement, après s'être rendu maître de la ville d'Acre, qui leur restait.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroi de Bouillon meurt en	1101	Baudouin V,	1186
Baudouin I,	1118	Gui de Lusignan,	1192
Baudouin II,	1131	Henri,	1197
Foulques,	1142	Amauri II,	1205
Baudoin III,	1161	Jean de Brienne,	1237
Amauri I,	1173	Frédéric II, empereur d'Allemagne.	
Baudouin IV,	1185		

ROYAUME DE CHYPRE.

Depuis Théodose le Grand, l'île de Chypre fut toujours sous la domination des empereurs grecs, jusqu'à ce que le peuple s'étant révolté, un certain Isaac Comnène s'en rendit maître. Quelques années après, Richard, roi d'Angleterre, qui allait à la Terre-Sainte pour combattre les Sarrasins, fut jeté par la tempête, en 1191, sur les côtes de cette île : maltraité par Comnène, il le dépouilla de ses états, et les donna à Gui de Lusignan, pour le dédommager du royaume de Jérusalem qu'il venait de perdre, et qu'il espérait conquérir lui-même pour lui. La maison de Lusignan se maintint sur ce trône jusqu'en 1473, après la mort de Jacques, fils naturel de Jean III, quinzième roi. Jean III avait laissé son royaume à sa fille Charlotte, qui le porta en mariage à Louis de Savoie; mais Jacques, fils naturel du même Jean, quoique lié à l'état ecclésiastique, se révolta contre Charlotte, et lui enleva la couronne. Il se maria ensuite avec Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien, du consentement du sénat, qui lui constitua même une dot. Il mourut peu de temps après, et laissa Catherine enceinte. Cette princesse accoucha d'un fils qui ne vécut que deux ans; ce qui la porta à donner son royaume aux Vénitiens, quoique Charlotte, légitime héritière, vécût encore.

La république posséda cette île jusqu'en 1571, que les Turcs s'en rendirent maîtres sous Sélim II.

ROIS DE CHYPRE.

Gui de Lusignan, depuis 1192 jusqu'en	1194	Pierre II, dit Pétrin,	1382
Amauri I,	1205	Jacques I,	1398
Hugues I,	1218	Jean II,	1432
Henri I,	1253	Jean III,	1458
Hugues II,	1277	Charlotte,	1464
Hugues III, dit le Grand,	1284	Jacques II,	1473
Jean I,	1285	Jacques III,	1475
Henri II,	1324	Catherine Cornaro; elle cède son royaume aux Vénitiens,	1489
Hugues IV,	1361	*Les Turcs prennent l'île de Chypre,*	1571
Pierre I,	1372		

ORDRE DE MALTE.

A Jérusalem, dans la Palestine et en Chypre.

L'ORDRE des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis les chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui les chevaliers de Malte, doit sa naissance à l'ordre de Saint-Benoît.

Vers le milieu du onzième siècle, des négocians d'Amalfi, qui commerçaient en Syrie, obtinrent du calife d'Egypte la permission de fonder à Jérusalem un monastère du rit latin. On y plaça des bénédictins qu'on fit venir de l'Italie. A côté de ce monastère, appelé *Sainte-Marie de la Latine*, on bâtit, pour les pauvres pèlerins et les malades, un hôpital, dont la chapelle fut érigée d'abord sous l'invocation de saint Jean l'Aumônier, ensuite de saint Jean-Baptiste. C'est du titre de cette chapelle que vient le nom d'Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Leur origine n'a rien de bien relevé aux yeux du monde. Ce n'étaient d'abord que des oblats ou frères laïques, employés par les religieux au service de l'hôpital; c'est ce qu'atteste Guillaume de Tyr. L'habit qui distinguait ces hospitaliers était un manteau noir, appelé depuis manteau à bec, orné d'une croix blanche. Bientôt l'abbé se vit obligé de les armer pour la défense des pèlerins, que les voleurs arabes attaquaient sur les chemins. Devenus militaires, ils eurent un capitaine choisi parmi eux pour les commander en campagne. Insensiblement et à mesure que l'hôpital s'enrichissait, ils ne voulurent plus reconnaître d'autre chef au dehors ni au dedans, et à la fin ils secouèrent entièrement l'autorité des moines. Alors ils commencèrent à faire un corps à part, et quittèrent la règle de saint Benoît, pour suivre celle de saint Augustin. Tels furent, selon les écrivains suivis par don Mabillon, les commencemens de cet ordre illustre.

Un mélange d'amour pour la religion et de goût pour les armes, donna à cette congrégation religieuse et guerrière de nombreux prosélytes. Après la prise de Jérusalem sur les croisés en 1187, ils se retirèrent à Acre, qu'ils défendirent vaillamment l'an 1290. Ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna, dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demeurèrent jusqu'en 1310. C'est cette année qu'ils prirent Rhodes, qui fut dès lors le liège de l'ordre. L'empereur Soliman s'étant rendu maître de cette île en 1522, les chevaliers, qui lui avaient opposé une courageuse défense, furent quelque temps errans en Italie, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint leur fit présent de Malte en 1525, aussi-bien que de Tripoli; mais cette dernière place leur fut bientôt enlevée par les amiraux de Soliman. Malte n'était qu'un rocher presque stérile; il est devenu florissant, grâce aux soins infatigables de l'ordre de Saint-Jean.

Depuis que Villiers de l'Ile-Adam y eut transporté ses chevaliers, le même Soliman, qui les avait chassés de Rhodes, voulut s'emparer de Malte. Il envoya, en 1565, trente mille soldats devant cette place, défendue seulement par sept cents chevaliers et huit mille fantassins. Le grand-maître de la Valette soutint quatre mois de siége : les infidèles se voyant toujours repoussés, se retirèrent la rage dans le cœur; et depuis cette époque, cette petite île, perdue dans l'immensité des mers, a toujours bravé la puissance ottomane.

GRANDS-MAITRES DE MALTE.

Gérard le Bienheureux, natif de Martigues en Provence, directeur de l'hôpital établi à Jérusalem après la conquete de cette ville par Godefroi de Bouillon en 1099, et regardé communément comme le premier grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, aujourd'hui ordre de Malte, meurt en 1120
Raymond Dupuy, gentilhomme dauphinois, vers 1160
Auger de Balben, aussi du Dauphiné, 1161
Geibert ou Girbert Affalit, du Carcassès, et non Arnaul de Comps, grand-maître imaginaire, 1169
Castus, inconnu, 1173
Joubert de Syrie, né en Palestine, 1177
Roger des Moulins, qualifié le premier grand-maître, 1187
Garnier de Naplouse, en Syrie, 1191
Ermengard Daps ou de Daps, 1192
Godefroi de Duisson, 1202
Alphonse de Portugal abdique en 1204
Geoffroi le Cat, ou le Rat, Français, meurt en 1207
Guérin de Montaign, Auvergnat, maréchal de l'ordre, 1220
Bertrand, de Texis, ou peut-être Texica, 1231
Guérin, 1236
Bertrand de Comps, Dauphinois, prieur de Saint Gilles, 1241
Pierre de Villebride, 1243
Guillaume de Châteauneuf, Français, maréchal de l'ordre, 1259
Hugues de Revel, d'une maison illustre en Catalogne, 1278
Nicolas Lorgue, 1289
Jean de Villiers, Français, 1297
Odon de Pins, issu d'une maison illustre en Catalogne, 1300
Guillaume de Villaret, anciennement de Villeroé, Provençal, 1307
Foulques de Villaret, sous qui se fait la conquete de l'île de Rhodes, 15 août 1310, abdique en 1311
Helion ou Hélie de Villeneuve, Provençal, 1346
Dieudonné de Gozon, natif de Languedoc, 1353
Pierre de Cornillan ou de Corneillan, de la langue de Provence, 1355
Roger de Pins, né en Languedoc, 1365
Raymond Bérenger, Dauphinois ou Provençal, commandeur de Castel-Sarrasin, 1374
Robert de Juillac, grand-prieur de France, 1376
Jean Fernandès d'Hérédia, grand prieur d'Aragon, de Saint-Gilles et de Castille, 1396
Richard Caracciolo, Napolitain, 1383; reconnu par les langues d'Italie et d'Angleterre, 1395
Philibert de Naillac, grand-prieur d'Aquitaine, 1421
Antoine Fluvia ou de la Rivière, Catalan, grand-prieur de Chypre, 1437
Jean de Lastic, grand-prieur d'Auvergne, 1454
Jacques de Milly, grand-prieur d'Auvergne, 1461
Pierre Raymond Zacosta, Catalan, 1467
J.-B. des Ursins, prieur de Rome, 1476
Pierre d'Aubusson, de la maison de la Feuillade, et depuis cardinal-diacre, le 14 mars 1489, meurt en 1503
Emeri d'Amboise, frère du cardinal Georges d'Amboise, grand-prieur de France, 1512
Gui de Blanchefort, Limousin, grand-prieur d'Auvergne, 1512
Fabrice Caretta, de la langue d'Italie, 1521
Philippe de Villiers de l'Ile-Adam, Parisien, grand-prieur de France: sous lui l'ordre perd Rhodes en 1522 et s'établit à Malte en 1530, 1534
Pierrin Dupont, Piémontais, bailli de Sainte-Euphémie, 1535
Didier de Saint-Jaille, dit Tolon, prieur de Toulouse, 1536
Jean Omedès, Aragonois, Bailli de Capse, 1553
Claude de la Sangle, Français, 1557
Jean de la Valette-Parisot, prieur de Saint-Gilles, 1568
Pierre Guidalottidel Monte ou du Mont, grand-prieur de Capoue, 1572
Jean l'évêque de la Cassière, de la langue d'Auvergne, maréchal de l'ordre, 1581
Hugues de Loubeux de Verdalle, Provençal, et depuis cardinal, meurt le 12 mai 1595
Martin de Garzez, de la langue d'Aragon, châtelain d'Empeste, 1601
Alof de Vignacourt, Champenois, grand'-croix et grand-hospitalier de France, 1622
Louis-Mendez de Vasconcellos, Portugais, bailli d'Acre, 1623
Antoine de Paul, Provençal, prieur de Saint Gilles, 1636
Paul Lascaris Castellard, issu des comtes de Vintimille, bailli de Manosque, 1657
Martin de Redin, Navarrois, prieur de Navarre et vice-roi de Sicile, 1660
Annet de Clermont de Chattes Gessan, Dauphinois, bailli de Lyon, 1660
Raphael Cotoner, bailli de l'île de Majorque, 1663

Nicolas Cotoner son frère, bailli de Négrepont, 1680
Grégoire Carafe, Napolitain, prieur de Roccella au royaume de Naples, 1690
Adrien de Vignacourt, neveu d'Alof Vignacourt, grand-trésorier de l'ordre, 1697
Raymond Perellos de Roccafull, Aragonois, bailli de Négrepont, 1720
Marc-Antoine Zondadari, Siennois, 1722
Antoine-Manuel Vilhéna, Portugais, 12 décembre, 1736
Raymond Despuig Montanègre, de l'île de Majorque, 15 février, 1741
Emmanuel Pinto de Fonseca, Portugais, le 24 janvier, 1773
François-Ximenès de Texada, Espagnol, mort le 9 novembre, François-Marie des Neiges de Rohan de Polduc, élu le 12 novembre. 1775

En 1798 Napoléon Buonaparte s'empara de Malte, ou pour mieux dire, il surprit cette place. Elle tomba ensuite au pouvoir des Anglais qui la possèdent encore; et l'ordre de Malte n'ayant plus de domaine, ses chevaliers se trouvèrent dispersés dans les diverses parties de l'Europe.

FRANCE.

Au commencement du 5[e] siècle, Pharamond, à la tête d'un peuple aguerri, tantôt ennemi, tantôt allié des Romains, passa le Rhin, et se rendit maître de quelques provinces que la décadence de l'empire laissait au premier occupant. Clovis, le 5[e] roi qui porta le sceptre après lui, soumit, en 507, les Gaules, qui prirent le nom de France. A sa mort, il partagea le royaume à ses enfans; funeste maxime, suivie par ses successeurs, et qui fut la source fatale des troubles qui le désolèrent. Charlemagne étendit sa puissance presque par toute l'Europe. Il rétablit même l'empire d'Occident, qui passa à son fils. Cependant avec lui s'assoupit pour quelque temps la gloire de la nation. Louis le Débonnaire succéda à toute sa puissance; mais sa faiblesse et celle de ses enfans donnèrent lieu aux provinces éloignées de secouer le joug, et aux Barbares de faire des incursions dans ses vastes états. Ses successeurs, plus faibles encore, leur laissèrent envahir les plus belles parties de leur domaine et les plus beaux droits de leur couronne. Des princes plus actifs, surtout ceux de l'auguste maison de Bourbon, ont rendu à l'empire Français son premier éclat. En 1789, une faction destructive, préparée depuis long-temps par les modernes philosophes et soutenue par des hommes puissans, parvint à renverser le trône. L'an 1792 la France fut constituée en république, en 1804 érigée en empire, et subit dans ces intervalles de longs bouleversemens. Après 24 ans de malheurs et d'orages, Louis XVIII est rentré dans ses états. En 1814 l'esprit révolutionnaire a forcé une seconde fois les Bourbons de sortir de France, où l'esprit de légitimité les a ramenés après un exil de cent jours. La branche aînée de la famille régnante a été remplacée par la branche cadette, l'an 1830.

ROIS DE FRANCE.

Pharamond, vers 420
Clodion, mort en 448
Mérovée, 456
Childéric, 481
Clovis I, 511
Partage du royaume entre les fils de Clovis.
Thierry à Metz, meurt en 534
Clodomir à Orléans, meurt en 524
Childebert à Paris, meurt en 855
Clotaire à Soissons, meurt en 561
Autre partage entre les fils de Clotaire I, qui régnait en 561
Charibert à Paris, meurt en 567
Gontran à Orléans, 593
Chilpéric I à Soissons, 584
Sigebert à Metz, 574
Clotaire II, fils de Chilpéric I, en 628
Dagobert I, 638
Clovis II, 655
Clotaire III, 670
Childéric II en Austrasie en Neustrie, 673

Thierry II, déposé et rétabli,	691
Clovis III,	695
Childebert II,	711
Dagobert II,	715
Clotaire, déclaré roi en	717
règne 2 ans, jusqu'à	719
Interrègne de 2 ans.	
Childéric III, depuis	742
jusqu'à	752

Ici commence la 2e race.

Pépin le Bref, depuis	752
jusqu'à	768
Charlemagne,	814
Louis I le Débonnaire,	840
Charles II le Chauve,	877
Louis II dit le Bègue,	879
Louis III,	880
Carloman,	884
Charles le Gros,	888
Eudes,	898
Charles III le Simple,	929
Robert usurpe en	922
Raoul lui succède en	923
et règne jusqu'en	936
Louis IV d'Outremer,	954
Lothaire,	986
Louis V le Fainéant,	987

Ici commence la 3e race.

Branche des Capétiens.

Hugues Capet,	996
Robert,	1031
Henri I,	1060
Philippe I,	1108
Louis VI, dit le Gros,	1137
Louis VII, dit le Jeune,	1180
Philippe II Auguste,	1223
Louis VIII Cœur-de-lion,	1226
Louis IX (Saint),	1270
Philippe III, le Hardi,	1285
Philippe IV le Bel,	1314
Louis X le Hutin,	1316
Interrègne de 5 mois.	
Jean I, huit jours.	
Philippe V le Long,	1322
Charles IV le Bel,	1328

1re Branche des Valois.

Philippe VI de Valois,	1350
Jean II le Bon,	1364
Charles V le Sage,	1380
Charles VI le Bien-aimé,	1422
Charles VII le Victorieux,	1461
Louis XI,	1483
Charles VIII,	1498

1re Branche d'Orléans.

Louis XII, Père du peuple,	1515

2e Branche des Valois.

Francois I, le Père des lettres,	1547
Henri II,	1559
Francois II,	1560
Charles IX,	1574
Henri III,	1589

Branche des Bourbons.

Henri IV le Grand,	1610
Louis XIII le Juste,	1643
Louis XIV le Grand,	1715
Lous XV le Bien-aimé,	1774
Louis XVI,	1793
Louis XVII,	1795
Révolution, de 1793 à	1804
Empire de 1804 à	1814
Louis XVIII, restauré en 1814, mort en	1824
Charles X, chassé de France, le 16 août	1830

2e Branche d'Orléans.

Louis-Philippe I, né le 6 octobre 1773, élu roi des Français le 9 août	1830

ILE DE CORSE.

Les Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de cette île. Les Carthaginois la soumirent depuis, et enfin les Romains la conquirent entièrement sous Scipion. Dans le huitième siècle, les Sarrasins s'en saisirent; mais ils en furent chassés quelque temps après. Sous l'empire de Charlemagne, elle fut envahie par des barons romains, de la maison Colonne. Dans la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour à tour. Le traité de Cambrai en assura enfin la possession aux Génois, qui en avaient acheté plusieurs parties. Ils combattirent longtemps avec les Pisans pour la possession de cette île, qui leur resta jusqu'à la cession qu'ils en firent aux Français. Ceux-ci s'en sont rendus maîtres en 1769. Il y avait eu, avant cette nouvelle domination, beaucoup de révoltes en Corse; le gouvernement des Génois paraissait trop dur à ces fiers insulaires; s'accommodent-ils beaucoup mieux de celui des Français?

ANGLETERRE.

Une partie de la Grande-Bretagne fut soumise aux Romains jusqu'en 409, que cette province, désolée par les Pictes et les Ecossais, implora le secours de l'empire contre ces Barbares. Constance, touché de leurs malheurs, leur envoya, en 421, une légion qui défit ces ennemis. Il engagea en meme temps les habitans du pays à relever le mur de séparation qui avait été construit par l'empereur Sévère. Les Bretons, qui manquaient d'adresse et d'ouvriers, se contentèrent de bâtir un rempart de gazon, que les Ecossais renversèrent aussitôt qu'ils furent assurés de la retraite des Romains. Honorius leur envoya encore des troupes qui les délivrèrent des Barbares, et qui leur déclarèrent *que l'empire ne pouvait plus leur donner de secours*. Le départ des Romains fut encore un signal pour les Barbares ; ils revinrent en plus grand nombre. Les Bretons abandonnèrent leurs demeures et se retirèrent dans les bois.

Ayant vainement, du fond de leurs forêts, imploré la protection des mêmes Romains, et le désespoir leur tenant lieu de force, ils repoussèrent les Barbares; mais ce succès n'eut pas de suite. Les Pictes revinrent et les firent trembler de nouveau. C'est alors que Vortigerne, leur roi, prince livré à la débauche, appela à son secours les Saxons qui habitaient vers l'embouchure de l'Elbe.

Cette alliance, qui paraissait avantageuse aux Bretons, devint fatale à leur liberté. Ils repoussèrent, à la vérité, leurs premiers ennemis; mais les Saxons, à qui Vortigerne avait donné par reconnaissance l'île de Tanet, sur les côtes de Kent, y envoyèrent bientôt une nombreuse colonie. Ils s'unirent avec les Anglais, leurs voisins, et les Jutes habitans de la Chersonèse-Cimbrique, armèrent ensemble une flotte de 18 vaisseaux, et vinrent dans la Grande-Bretagne, sous la conduite d'Hengist. On leur donna des terres à condition qu'ils combattraient pour le salut du pays. Peu après, sous différens prétextes, ils prirent les armes contre les Bretons, et donnèrent lieu à une guerre sanglante qui dura vingt années. Enfin ces trois peuples, devenus maîtres de l'île jusqu'aux frontières de l'Ecosse, formèrent sept petits royaumes. Egbert, roi de Westsex, réduisit sous sa seule domination tous ces petits états en 801. Sur la fin de la guerre, une partie des Bretons, naturels du pays, se retira dans la province de la France qui d'eux prit le nom de *Bretagne;* une autre se retira dans la principauté de Galles, où leurs princes se maintinrent jusqu'en 1282, que cette principauté fut unie à l'Angleterre. C'est depuis ce temps que les fils aînés des rois d'Angleterre portent le nom de princes de Galles.

Les descendans d'Egbert lui succédèrent jusqu'en 1017, que Canut II, roi de Danemarck, entra en Angleterre, tua Edmond II, dernier roi, et monta sur le trône. Edouard III, neveu d'Edmond, étant mort en 1066 sans enfans, institua pour son héritier Guillaume le Conquérant, fils naturel de Robert, duc de Normandie. Il y en eut quatre de cette maison, jusqu'en 1135; puis un de la maison des comtes de Blois; quinze de la maison d'Anjou, qui héritèrent de cette couronne par droit du sang du côté des femmes, depuis 1154 jusqu'en 1585; six rois descendans d'un prince de Galles, et quatre de la maison de Stuart. La maison d'Hanovre occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre, et sait tenir d'une main ferme le timon d'un navire presque toujours agité par la tempête.

ROIS D'ANGLETERRE ET DE WESTSEX.

Les rois de Westsex s'étant rendus maîtres des sept petits royaumes qui divisaient l'Angleterre, c'est par eux que nous commencerons notre liste.

Céolric meut en	597
Céolulfe,	611
Ciniagisil,	643
Cénowalck,	672
Saxeburge, reine	673
Census,	685
Escuin,	685
Cedowalla,	689
Ina se fait moine en	726
Adelard,	740
Cudred,	754
Sigebert déposé en	755
Cinulphe,	784
Brithrick.	800
Egbert I roi de toute l'Angleterre,	837
Etulphe, ou Etholwolph,	857
Ethelbald,	860
Ethelbert,	866
Ethelred I,	871
Alfred le Grand,	900
Edouard I l'Ancien,	924
Aldestan,	940
Edmond I,	946
Edred,	955
Edvy,	959
Edgard,	975
Saint Edouard II le Jeune,	979
Ethelred II,	1014
Suénon, roi de Danemarck,	1015
Edmond II,	1017
Canut, roi de Danemarck,	1037
Harald I,	1039
Hardi Canut,	1042
Edouard III le Confesseur,	1066
Harald II,	1066
Guillaume le Conquérant, duc de Normandie,	1087
Guillaume II, dit le Roux,	1100
Henri I,	1135
Etienne,	1154
Henri II Plantagenet,	1189
Richard I Cœur de lion,	1189
Jean Sans-terre,	1216
Henri III,	1272
Edouard I,	1307
Edouard II,	1327
Edouard III,	1377
Richard II,	1399
Henri IV,	1413
Henri V,	1422
Henri VI,	1461
Edonard IV,	1461
Edouard V,	1483
Richard III,	1485
Henri VII,	1509
Henri VIII,	1547
Edouard VI,	1553
Marie, reine,	1558
Elisabeth, reine,	1602
Jacques I,	1625
Charles I est décapité,	1649
Interrègne,	1653
Olivier Cromwel, protecteur,	1658
Richard Cromwel, chassé en	1660
Charles II,	1685
Jacques II, obligé de fuir,	1688
Guillaume III de Nassau,	1702
Anne, reine,	1714
Georges I de Brunswick,	1727
Georges II,	1760
Georges III,	1820
Georges IV,	1830
Guillaume IV, duc de Clarence, frère du précédent, né le 21 août 1765, roi d'Angleterre le 1er juin	1830

ECOSSE.

Les Ecossais, colonie des Hyberniens, eurent des rois long-temps avant J. C. Mais comme ces peuples ne lièrent jamais beaucoup de commerce avec les autres nations de l'Europe, on ne peut guère faire fond sur la succession de leurs rois jusqu'à l'an 550, temps ou régnait Congale II. Les Ecossais, guerriers cruels et infatigables, restèrent toujours indépendans. Les Romains avaient beaucoup de peine à s'opposer à leurs fréquentes incursions dans l'Angleterre, puisque l'empereur Adrien se vit obligé de construire, l'an 121, un mur de 30 lieues au nord de l'Angleterre, pour la séparer et la mettre à l'abri de leurs fureurs. Vers l'an 209, l'empereur Sévère en fit aussi faire un de l'est à l'ouest. Jacques VI, soixante-sixième roi d'Ecosse, étant parvenu au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I, réunit ces deux royaumes sous le nom de *Grande-Bretagne*. L'union parfaite n'a cepen-

dant été consommée qu'en 1707. C'est alors que son parlement a été incorporé à celui d'Angleterre.

ROIS D'ÉCOSSE.

Congale meurt en	558
Chiaule,	580
Aldam,	606
Kenet.	
Eugène III,	620
Ferchard I,	632
Donald I,	647
Ferchard II,	668
Maldouin,	688
Eugène IV,	692
Eugène V,	699
Amberchelet,	700
Eugène VI,	717
Mordac,	730
Ersinius,	761
Eugène VII,	764
Ferchard III,	767
Solvatius,	787
Achanis,	809
Congale III,	814
Dongal,	820
Alpin	823
Kenet I,	854
Donald V,	858
Constantin II,	874
Ethus,	875
Grégoire,	893
Donald II,	904
Constantin III,	943
Malcom,	958
Indulphe,	968
Duphus,	973
Cullenus,	978
Kenet III,	994

Constantin IV,	995
Crimus,	1003
Malcom II,	1033
Duncan I,	1040
Machabée,	1057
Malcom III,	1093
Donald III,	1894
Duncan II, tué en	1095
Donald rétabli, meurt en	1098
Edgard,	1106
Alexandre,	1124
David,	1153
Malcom IV,	1165
Guillaume,	1214
Alexandre II,	1249
Alexandre III,	1286
Interrègne,	1292
Jean Bailleul,	1306
Robert I de Brus,	1329
David II,	1371
Robert II Stuart,	1390
Robert III,	1406
Interrègne juqu'en	1424
Jacques I,	1437
Jacques II,	1460
Jacques III,	1488
Jacques IV,	1513
Jacques V,	1542
Marie Stuart, reine,	1587
Jacques VI, proclamé roi d'Angleterre en	1603
Les successeurs de Jacques VI sont en même temps rois d'Angleterre et d'Ecosse.	

IRLANDE.

L'IRLANDE ou Hybernie était peuplée autrefois par les Scots et Milésiens, qui fondèrent une monarchie dont ils font remonter l'antiquité jusque dans les temps fabuleux. Dans la suite, ce pays a été gouverné par plusieurs rois qui régnaient chacun dans une province, et cela a duré jusqu'au 12e siècle. L'Irlande fut convertie à la religion catholique au 5e siècle, par saint Patrice, et s'est distinguée depuis par son attachement à la foi et le grand nombre de saints qu'elle a produits et qui lui ont mérité le nom d'île des saints. Au commencement du 9e siècle, elle fut long-temps en proie aux ravages des Danois et autres peuples du nord, et ce ne fut qu'au bout de deux siècles que Brien-Borolhmh, un de ses rois, les chassa entièrement. En 1172, Henri II, roi d'Angleterre, profita de quelques divisions pour s'emparer de l'Irlande, qui depuis fut toujours sous la domination des rois d'Angleterre. Henri VIII est le premier qui ait pris le titre de roi. Ses prédécesseurs prenaient seulement la qualité de seigneurs d'Irlande.

ESPAGNE.

On nommait autrefois l'Espagne à laquelle le Portugal était joint, *Ibérie* et *Hespérie*. Ce dernier nom, qui signifie *pays d'occident*, lui a été donné par les Grecs à cause de sa situation à leur égard : pour celui d'*Ibérie*, il paraît venir du fleuve *Iberus*, ou l'*Ebre*, ou plutôt du terme chaldaïque *Albérin* qui signifie *fin, extrémité*, parce que les anciens regardaient cette région comme l'extrémité du monde. On l'a aussi nommé *Celtibérie*, du moins à ce qu'il paraît par un passage de Diodore de Sicile qui appelle les *Lusitaniens* (peuples de l'*Estramadure* actuelle) *les plus courageux de Celtibériens*. Les premiers habitans de l'Espagne furent des Africains qui passèrent le détroit de Gibraltar, des Gaulois qui traversèrent les Pyrénées, des Phéniciens et des Carthaginois que le commerce y attira. Les Carthaginois y dominèrent jusqu'à l'an 200 avant J. C. Elle leur fut alors enlevée par les Romains : ceux-ci la possédèrent jusqu'au commencement du 5e siècle. A cette époque, les brigands connus sous le nom de *Goths*, ayant parcouru tous les pays du Nord, entraînèrent avec eux, dans leurs courses, des Scythes, des Daces, des Gètes; c'est pourquoi on les confond quelquefois avec ces peuples. Après avoir fait diverses tentatives sur l'Orient, où ils furent défaits et vaincus même plusieurs fois, ils se jetèrent du côté de l'Occident. Ils s'emparèrent, en 376, de la Dacie, et là ils se partagèrent en deux bandes. Ceux qui habitèrent le pays le plus oriental vers le Pont-Euxin, s'appelèrent *Ostrogoths* ou Goths de l'Orient; et ceux qui demeurèrent plus à l'Occident, s'appelèrent *Visigoths*. Ils furent, les uns et les autres, alliés des Romains durant quelque temps; mais, peu contens d'une paix qui ne leur était point avantageuse, ils passèrent souvent le Danube, et firent de grands ravages sur les terres de l'empire. Théodose les défit totalement, et les repoussa même au-delà de la Thrace en 379. Mais enfin ils se rendirent si puissans par les peuples qui se joignaient à eux, et si redoutables par leur nombre, qu'ils pénétrèrent sans obstacle jusqu'en Italie.

Honorius, pour se défaire de cette foule d'ennemis, leur céda une partie des Gaules et l'Espagne. Trois ans après, Alaric prit Rome en 409 et la saccagea. Ataulphe, son beau-frère, lui succéda, et commença, en 412, le royaume des Visigoths dans l'Aquitaine et la Gaule-Narbonnaise. Deux ans après, ces peuples furent battus et obligés de se retirer en Espagne, toujours sous le nom de Visigoths, tandis qu'Arménéric, à la tête des Suèves, après avoir ravagé plusieurs provinces des Gaules, s'établissait dans la Lusitanie et la Galice. Cependant les Goths avaient peine à quitter les provinces méridionales de la France, et ils s'y seraient volontiers établis; mais Clovis gagna sur eux deux célèbres batailles, tua de sa propre main, en 507, Alaric leur roi, et purgea entièrement la France de ces peuples entreprenans.

ROIS VISIGOTHS EN ESPAGNE DEPUIS LE 6e SIÈCLE.

Liuva I règne à Narbonne, meurt en	572	Sisebut,	621
Leuvigilde son frère, en Espagne,	586	Recarède II, 7 mois en	621
Recarède I,	601	Suintila,	631
Liuva II,	603	Sisenand,	636
Vitteric, tué en	610	Chintila,	640
Gondmart,	612	Tulca ou Fulga,	642
		Chindasuind,	653

Recesuind,	672	Egiza ou Egica,	701
Wamba,	680	Vittiza,	710
Ervige,	687	Rodrigue,	712

ROIS D'ESPAGNE DEPUIS LA CONQUÊTE DES MAHOMÉTANS.

ROIS DE LÉON ET DES ASTURIES.

Pélage, proclamé en 718, meurt en	737	Ordogno II,	923
Favilla,	739	Froila II,	924
Alphonse I le Catholique,	757	Alphonse IV abdique en	927
Froila I,	768	Ramire II,	950
Aurelio,	774	Ordogno III,	958
Silo,	783	Ordogno le Mauvais, usurpateur, chassé en	960
Mauregat,	788	Sanche I le Gros,	967
Vérémond ou Bermude,	791	Ramire III,	982
Alphonse II le Chaste,	842	Vérémond II,	999
Ramire I,	850	Alphonse V,	1027
Ordogno,	866	Vérémond III,	1037
Alphonse III le Grand,	910		
Garcias,	913		

ROIS DE CASTILLE, ÉRIGÉE EN ROYAUME EN 1035.

Ferdinand I,	1065	Alphonse X, dit le Sage,	1284
Sanche II,	1072	Sanche IV,	1295
Alphonse VI,	1109	Ferdinand IV,	1312
Alphonse VII,	1118	Alphonse XI,	1350
Urraque et Alphonse,	1126	Pierre le Cruel,	1368
Alphonse VIII.	1157	Henri II,	1379
Sanche III, roi de Castille;	1158	Jean I,	1390
Ferdinand II, roi de Léon, comme régent,	1187	Henri III,	1406
Alphonse IX, dit le Bon,	1214	Jean II,	1454
Henri I,	1217	Henri IV,	1474
Ferdinand III, roi de Castille et de Léon,	1252	*Ferdinand V épouse Isabelle d'Aragon, et les deux royaumes restent unis.*	

ARAGON.

Ce royaume, qui eut des souverains particuliers pendant plus de 400 ans, fut réuni à la Castille par le mariage d'Isabelle, héritière d'Aragon, avec Ferdinand, roi de Castille l'an 1474. Ce fut ce prince qui, s'étant rendu maître en 1497 de Grenade, que les Maures avaient bâtie, et qui était le siége de leur domination, mit fin à leur royaume. Ferdinand, étant mort sans enfans mâles, laissa l'Espagne à Philippe, archiduc d'Autriche, son gendre. Il y a eu six rois de cette maison. Charles II, qui en était le dernier, mourut sans enfans. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles d'Autriche, fils de l'empereur Léopold, se disputèrent sa succession, elle resta à Philippe; Ferdinand, Charles III et Charle IV lui succédèrent.

ROIS D'ARAGON.

Ramire,	1063	Pierre II,	1213
Sanche Ramirez,	1094	Jacques le Victorieux, aussi roi de Valence, de Murcie, etc.	1276
Pierre I,	1104	Pierre III,	1285
Alphonse I,	1134	Alphonse III,	1291
Ramire II abdique en	1137	Jacques II,	1327
Raymond Bérenger,	1162	Alphonse IV,	1336
Alphonse II, appelé auparavant Raymond,	1193	Pierre IV,	1387

Jean I,	1395
Martin,	1410
Ferdinand, dit le Juste,	1416
Alphonse V,	1458
Jean II,	1479
Ferdinand V,	1504

ROIS D'ESPAGNE, DEPUIS L'UNION DES ROYAUMES DE CASTILLE ET D'ARAGON.

Philippe I d'Autriche,	1506
Jeanne, sa femme, seule,	1516
Charles-Quint abdique en	1556
Philippe II,	1598
Philippe III,	1621
Philippe IV,	1665
Charles II,	1700
Philippe V abdique en	1724
Louis I,	1724
Philippe V remonte sur le trône, meurt en	1746
Ferdinand VI,	1759
Charles III,	1789
Charles IV, abdique en 1808, meurt en	1819
Ferdinand VII, né le 13 octobre 1784, proclamé le 19 mars	1808
Interrègne et révolution jusqu'en	1814
époque où Ferdinand rentra dans ses états.	

NAVARRE.

La Navarre, qui avait fait partie du royaume d'Espagne, et qui avait été soumise à Charlemagne en 788, se révolta contre Louis le Débonnaire, et secoua le joug en 831 Aznar fut son premier roi. Ses descendans conservèrent le trône jusqu'en 1234, que Sanche VII, quinzième roi, mourut sans enfans. Une de ses sœurs, nommée Blanche, lui succéda, et porta pour dot la Navarre à Thibaud V, comte de Champagne. Ces comtes la possédèrent jusqu'en 1285, qu'elle passa aux rois de France sous Philippe le Bel, puis successivement et toujours par alliance, à la maison d'Evreux, aux rois d'Aragon, aux comtes de Foix, et à la maison d'Albret.

Ferdinand II, roi d'Aragon, en enleva, sur les princes de cette dernière maison, la plus grande partie dite aujourd'hui la Haute-Navarre, en 1513. Il ne resta à Henri d'Albret, roi de Navarre, que la partie qui est au nord des Pyrénées. Ce prince épousa, en 1527, Marguerite de Valois, sœur de François I, de laquelle il eut Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère de Henri le Grand. Ce dernier prince ayant succédé à Henri III, unit en 1589 le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

ROIS DE NAVARRE.

Aznar,	comtes de Navarre,	836
Sanche-Sancion,		853
Garcias,		857
Garcias-Ximenès I,		880
Fortunio,		905
Sanche-Garcias I,		926
Garcias I,		970
Sanche II,		994
Garcias II,		1000
Sanche III, ou le Grand,		1035
Garcias III,		1054
Sanche IV,		1076
Sanche-Ramirez V,	rois d'Aragon,	1094
Pierre,		1104
Alphonse,		1134
Garcias-Ramirez,		1150
Sanche VI, dit le Sage,		1194
Sanche VII, dit le Fort,		1234
Thibaut I, comte de Champagne,		1253
Thibaut II,		1270
Henri I, dit le Gros,		1274
Philippe le Bel, du chef de la reine Jeanne,	rois de France,	1305
Louis Hutin,		1316
Philippe le Long,		1322
Charles le Bel,		1328
Philippe d'Evreux et Jeanne,		1343
Jeanne,		1349
Charles le Mauvais,		1387
Charles III,		1425
Jean, fils de Ferdinand, roi d'Aragon,		1479
Eléonore, fille de Jean,		1479
François-Phœbus,		1483
Catherine et Jean d'Albret, dépouillés de la Haute-Navarre, en 1512; ce dernier meurt en		1516
Henri II meurt en		1555

Antoine de Bourbon, du droit de Jeanne d'Albret sa femme,	1562	Henri III parvient à la couronne de France sous le nom de Henri IV, en	1589
La même Jeanne d'Abert,	1572		

PORTUGAL.

Le royaume de Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois, aux Romains, fut successivement conquis par les Suèves, les Alains et les Visigoths, sur la fin du 5e siècle. Les Maures s'en emparèrent sur ceux-ci, et le possédèrent très long-temps. Lorsque les chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne l'an 1094, avec des secours pour Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures en plusieurs occasions. Alphonse ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume de Portugal. Alphonse lui donna alors le titre de comte, et lui fit épouser Thérèse, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alphonse, qui lui succéda. Ce prince ayant défait cinq rois maures en 1139 fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui assembla les troupes à Lamégo, et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville, par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne, non pas les princes naturels. Sanche, troisième souverain, conquit sur les Maures, en 1189, le petit royaume des Algarves, et le joignit au Portugal. Cette maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. Après la mort du cardinal Henri, ce royaume fut réuni à celui d'Espagne, et voici comment.

Sébastien, roi de Portugal, petit-fils de Jean III, son prédécesseur, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Maures l'an 1578, et ne laissa point de postérité. Le cardinal Henri, cinquième fils d'Emmanuel le Fortuné, et frère de Jean III, monta sur le trône, et mourut l'année suivante. Henri avait, à la vérité, un frère nommé Louis, duc de Béja, mais il avait été déclaré incapable de succéder à la couronne, pour avoir épousé une fille de basse naissance. Louis eut un bâtard, nommé Antoine, qui s'imaginant avoir droit à la couronne, prit la qualité de roi en 1580, après la mort de Henri son oncle, ce qui occasiona de grands troubles, son père et ses descendans ayant été déclarés déchus du trône. C'est dans ces circonstances que Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc d'Albe, à la tête d'une puissante armée, en Portugal, et se mit en possession de ce royaume, dont il était héritier légitime par les droits de sa mère Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel. Antoine, battu partout, se retira en France, où il mourut en 1595.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal, jusqu'en 1640, que les Portugais, irrités contre la fierté des Espagnols, se révoltèrent, et proclamèrent roi Jean, duc de Bragance, qui tirait son nom de Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille du roi Emmanuel. Sa postérité s'est maintenue sur le trône.

ROIS DE PORTUGAL.

Henri, comte de Portugal,	1112	Ferdinand,	1383
Alphonse Henriquez I,	1185	*Interrègne*,	1385
Sanche I,	1211	Jean I, dit le Grand,	1433
Alphonse II,	1223	Edouard,	1438
Sanche II,	1248	Alphonse V, dit l'Africain,	1481
Alphonse III,	1279	Jean II, dit le Parfait,	1495
Denys le Libéral,	1325	Emmanuel le Fortuné,	1521
Alphonse IV,	1357	Jean III,	1557
Pierre le Sévère,	1367	Sébastien,	1578

Henri, cardinal,	1580
Antoine, roi titulaire,	1595
Philippe I, rois d'Espagne,	1598
Philippe II, rois d'Espagne,	1621
Philippe III, rois d'Espagne,	1640
Jean IV, duc de Bragance,	1656
Alphonse VI, déposé en	1667
Pierre II,	1706
Jean V,	1750
Joseph,	1777
Marie, avec son époux don Pédro, mort en	1786
Marie, seule, née le 21 décembre	1734
Jean VI, né le 13 mai 1667, proclamé le 20 mars	1816
Il reçut le *titre* d'empereur du Brésil, en novembre 1825, et mourut en	1826
Son fils aîné don Pédro, empereur du Brésil, lui a succédé dans le royaume de Portugal.	
Ce prince a abdiqué le 2 mai 1826, en faveur de sa fille Marie II, née le 4 avril 1819, fiancée le 29 octobre 1826 à son oncle	
Don Michel, né le 26 octobre	1802

ITALIE.

NAPLES.

Le royaume de Naples, pays si favorisé de la nature, et si souvent dévasté par les conquérans, excita l'ambition des Romains, qui le soumirent dès les premiers temps de la république. Dans le 5ᵉ siècle, il devint la proie des Goths, et ensuite des Lombards, qui en furent maîtres jusqu'à ce que Charlemagne mît fin à leur royaume. Les successeurs de ce prince le partagèrent avec les empereurs grecs, qui peu après s'en rendirent totalement maîtres; mais les Sarrasins les en dépouillèrent dans le 9ᵉ et le 10ᵉ siècle, et s'y rendirent très puissans, jusqu'à ce que les Normands le leur enlevèrent.

Tancrède de Hauteville, seigneur normand, se voyant une famille nombreuse, envoya ses deux aînés en Italie chercher fortune. Ces deux chevaliers, nommés Guillaume, dit *Bras-de-Fer,* et Drogon, se mirent au service de Rainulfe, seigneur de Capoue, et firent la guerre aux Sarrasins avec d'autres seigneurs qui se joignirent à eux. Robert Guiscard, l'un d'eux, et frère puîné de Bras-de-Fer et de Drogon, se rendit le plus illustre, et remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins. Il laissa deux fils, dont l'un, nommé Roger, eut en partage la Pouille et la Calabre. Tels furent les commencemens du royaume de Naples.

Un autre Roger, oncle du précédent, s'était rendu maître de la Sicile en 1058. En mourant, il laissa deux fils, dont l'un, nommé Roger II, s'empara de la Pouille et de la Calabre, après la mort de Guillaume, descendant de Robert Guiscard; de façon que les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis en 1129. Constance, dernière princesse du sang des Roger, et héritière des deux royaumes, les porta en mariage, en 1186, à Henri VI, fils de l'empereur Barberousse. Cette branche ayant manqué l'an 1265, après la mort du bâtard Mainfroi, dernier possesseur, le pape Clément IV donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile à Charles de France, comte d'Anjou, dont les descendans possédèrent la couronne jusqu'en 1384, que Jeanne Iʳᵉ adopta, par son testament, Louis I, duc d'Anjou, fils du roi Jean. En même temps, Charles de Duras ou Durazzo, cousin de cette reine, s'établit sur le trône, ce qui occasiona une longue guerre entre ces deux princes, et même entre leurs successeurs. La postérité de Charles de Duras s'y maintint, malgré les prétentions des successeurs du comte d'Anjou, qui portaient aussi le titre de rois de Naples.

Jeanne II, de la maison de Duras, dernière souveraine du royaume de Naples, institua pour son héritier, en 1434, par son testament, René d'Anjou, ce qui donna à cette maison un double droit sur ce royaume. René ne put le conserver; Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, le lui enleva en 1450. Depuis ce temps, les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis. La branche de Bourbon, régnante en Espagne, en est actuellement en possession. Les Français s'étaient rendus maîtres d'une grande partie de ce royaume en 1799; ils l'abandonnèrent quelques temps après, et s'en emparèrent de nouveau en 1806. Par acte du congrès de Vienne le roi Ferdinand IV a été rétabli dans son royaume et reconnu comme roi des Deux-Siciles. Son fils Ferdinand V lui a succédé en 1825.

ROIS DE NAPLES.

Roger,	1154	Alphonse II,	1495
Guillaume I, dit le Mauvais,	1166	Ferdinand II,	1496
Guillaume II, dit le Bon,	1189	Frédéric le Catholique,	1504
Tancrède,	1194	Ferdinand III, roi d'Espagne, s'empare du royaume de Naples, et meurt en	1616
Guillaume III,	1194	*Le royaume de Naples, comme celui de Sicile, demeura uni à la monarchie d'Espagne. Il fut cédé en 1714 à Charles VI, empereur, qui le perdit en*	1734
Constance et Henri,	1197	Charles III, roi d'Espagne, a régné jusqu'en	1759
Frédéric,	1250	Ferdinand IV, né le 12 janvier,	1751
Conrad I,	1254	chassé de ses états en	1806
Conrad II, dit Conradin,	1258	remonté sur le trône en	1814
Mainfroi,	1266	mort à 74 ans en février	1825
Charles d'Anjou,	1285	Ferdinand V, son fils, proclamé en mai de la même année.	
Charles II,	1309		
Robert,	1343		
Jeanne I,	1382		
Charles III,	1386		
Ladislas,	1414		
Jeanne II, dite Jeannelle,	1435		
Alphonse d'Aragon,	1458		
Ferdinand I,	1493		

VENISE.

Quelques familles de Padoue, pour éviter les fureurs des Huns, qui ravageaient l'Italie dans le cinquième siècle, se transportèrent dans les endroits marécageux du golfe Adriatique, où est aujourd'hui Venise. Comme ceux qui étaient établis dans ces petites îles sortaient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement. Pour augmenter le nombre des habitans, elle déclara Rialto, île du golfe qui lui appartenait, comme une place d'asile pour ceux qui voudraient s'y retirer. Les îles qui forment aujourd'hui la ville de Venise furent bientôt peuplées et florissantes par la liberté et le commerce.

Chaque île eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns dans la suite s'érigèrent en souverains, et secouèrent la domination de Padoue. Ils eurent recours à l'empereur grec et au pape, qui les autorisèrent dans leurs prétentions ; et ils s'érigèrent en république sous un doge ou duc. Le premier fut Paul-Luc Anafeste. Ces doges se rendirent souverains et indépendans. Ils se nommèrent même leurs successeurs jusqu'en 1172, que le sénat diminua l'autorité du doge, et établit un conseil qui pourrait même le déposer, au cas qu'il devînt incapable de remplir les fonctions de sa place. La dignité du doge est à vie.

Venise, du fond de ses lagunes, sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquê-

tes dans la Grèce; elle y possédait l'île de Crète et celle de Chypre, qui lui ont été depuis enlevées par les Turcs. Son commerce, autrefois très considérable, a été presque anéanti par les Français, les Anglais et les Hollandais. L'or des nations coulait à Venise par tous les canaux de l'industrie; mais depuis les grandes découvertes du seizième siècle, ce métal a pris une autre direction. Venise y a gagné peut-être. Elle a moins excité la jalousie des souverains, et a joui d'une tranquillité rarement troublée, et bien préférable aux richesses. Elle a cessé d'être république en 1797, et a été réunie à l'Autriche en 1814.

DOGES DE VENISE DEPUIS LE Xe SIÈCLE.

Pierre Orseolo II, jusqu'en	1009
Oton Orseolo déposé en	1026
P. Barbolano,	1032
Dominique Orséolo,	1032
Dominique Flabanico,	1043
Dominique Contareno,	1071
Dominique Silvio,	1084
Vital Faledro,	1096
Vital Michieli,	1102
Ordelafo Faledro,	1117
Dominique Michieli,	1130
Pierre Polano,	1148
Dominique Morosini,	1156
Vital Michieli II,	1172
Sébastien Ziani,	1179
Orio Mastropetro,	1192
Henri Dandolo,	1205
Pierre Ziani,	1229
Jacques Tiepolo,	1249
Marin Morosini,	1252
Regnier Zeno,	1268
Laurent Tiepolo,	1275
Jacques Contareno,	1279
Jean Dandolo,	1289
Pierre Gradenigo,	1311
Marin Giorgi,	1312
Jean Soranzo,	1328
François Dandolo,	1339
Barthélemi Gradenigo,	1343
André Dandolo,	1354
Marin Falieri,	1355
Jean Gradenigo,	1356
Jean Delphno,	1361
Laurent Celso,	1365
Marc Cornaro,	1367
André Contanero,	1382
Michel Morosini,	1382
Antoine Venieri,	1400
Michel Steno,	1413
Thomas Mocenigo,	1423
François Foscari, déposé en	1457
Pascal Malipiero,	1462
Christophe Moro,	1471
Nicolas Trono,	1473
Nicolas Marcello,	1474
Pierre Mocenigo,	1476
André Vendramino,	1478
Jean Mocenigo,	1483
Marc Barbarigo,	1486
Augustin Barbarigo,	1501
Léonor Loredano,	1521
Antoine Grimani,	1532
André Griti,	1538
Pierre Lando,	1545
François Donato,	1553
Marc-Antoine Trevisani,	1554
François Venieri,	1556
Laurent Priuli,	1559
Jérôme Priuli,	1567
Pierre Lauredano,	1570
Louis Mocenigo,	1577
Sébastien Venieri,	1578
Nicolas da Ponte,	1585
Paschal Cicogna,	1595
Marin Grimani,	1606
Léonard Donato,	1612
Marc-Antoine Memmo,	1615
Jean Bembo,	1618
Nicolas Donato,	1618
Antoine Priuli,	1623
François Contareno,	1624
Jean Cornaro,	1631
Nicolas Contareno,	1631
François Erizzo,	1646
François Molino,	1655
Charles Contareno,	1656
François Cornaro,	1656
Bernuce Valieri,	1658
Jean Pezaro,	1659
Dominique Contareno,	1675
Nicolas Sagredo,	1676
Louis Contareno,	1684
Marc-Antoine Giustiniani,	1688
François Morosini,	1694
Silvestre Valieri,	1700
Louis Mocenigo,	1709
Jean Cornaro,	1722
Sébastien Mocenigo,	1732
Charles Ruzzini,	1735
Louis Pisani,	1741
Pierre Grimani,	1752
François Loredano,	1762
Marc Foscarini,	1762
Aloisio Mocenigo,	1779
Paul Renieri,	1789
Louis Manin, né le 13 juillet,	1726

Par le traité de Presbourg (26 décemb. 1805), les états de Venise furent cédés à la France ; c'est ainsi que finit cette ancienne aristocratie, qui avait duré plus de 1100 ans. En 1815, le congrès de Vienne accorda à l'Autriche, en indemnité d'autres provinces qu'elle avait perdues, ces mêmes états auxquels on donna le nom de royaume Lombardo-Vénitien conjointement avec Milan, que récupéra aussi, à cette époque, l'empereur d'Autriche François II.

GÈNES.

L'HISTOIRE des révolutions de cette ville formerait un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut soumise par les Goths, à qui les Lombards l'enlevèrent. Presque entièrement détruite de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui l'annexa à l'empire français. Dans le dixième siècle, elle fut prise par les Sarrasins, qui ayant passé tous les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes et les enfans esclaves en Afrique. Rétablie pour la troisième fois, ses habitans s'adonnèrent au commerce, s'enrichirent, et devenus fiers et puissans à proportion de leurs richesses, s'érigèrent en république, qui fut bientôt en état de donner du secours aux princes chrétiens, lors des croisades. Les Pisans lui déclarèrent en vain la guerre en 1125; elle conserva toujours ses avantages. L'enthousiasme de la liberté rendit enfin cette république capable des plus grandes choses, et elle parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. La jalousie et l'ambition des citoyens y excitèrent ensuite de grands troubles, auxquels prirent part les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferrat, les Sforce et la France, successivement appelés par les différens partis qui divisaient la république. Enfin André Doria eut le bonheur et l'habileté de réunir les esprits, et d'établir la forme du gouvernement aristocratique qui y subsiste aujourd'hui. Il aurait pu s'emparer de la souveraineté; mais il se contenta d'avoir affermi la liberté, et d'avoir rétabli la tranquillité dans sa patrie. En ces temps florissans, Gènes posséda plusieurs îles dans l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. Elle tenait même Pera, l'un des faubourgs de Constantinople, mais l'agrandissement de la puissance ottomane a tellement affaibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paraît à présent dans les états du Grand-Seigneur. Aussi cette république est plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois, que par ce qu'elle est à présent; car elle a beaucoup perdu de ses domaines. Les Génois ne possèdent plus rien dans le Levant, où ils faisaient quelquefois la loi par leurs trésors, ni l'ile de Corse(*Voyez* ci-dessus, pag. CXXIII.) Telle est la vicissitude des choses humaines; elles ne font que passer. Le gouvernement de Gènes consiste dans un sénat dont les membres sont composés de la première noblesse, et présidés par un chef qu'on nomme *doge*, et qui n'exerce cette charge que deux ans.

DOGES DE GÈNES DEPUIS LE XIVe SIÈCLE.

Simon Boccanegra, premier doge, élu en 1339, se démet en	1344
Jean de Murta, meurt en	1350
Jean de Valentini, abdique le 9 octobre	1353
Simon Boccanegra, rétabli en 1356, meurt en	1363
Gabriel Adorno, deposé en	1371
Dominique Frégose ou de Campo-Fregoso, déposé en	1378
Nicolas Guarco, fuit en	1383
Leonardo Montaldo, meurt en	1384
Antoine Adorno, quitte en	1390
Jacques Frégose,	1392
Antoine Montaldo, fuit en	1393
François Giustiniani abdique et fuit,	1394
Antoine Guarco, se démet en	1394
Nicolas Zoaglio, se démet en	1394
Antoine Adorno, rétabli en 1394, se démet en	1396

Georges Adorno, abdique en	1415
Barnabé de Goano, chassé en	1415
Thomas Frégose, élu en 1415, abdique en	1421
Isnard Guarco, chassé en	1435
Thomas Frégose, rétabli et chassé en	1442
Raphaël Adorno, chassé en	1446
Barnabé Adorno, reconnu et chassé en	1447
Jean Frégose, meurt en	1448
Louis Frégose, déposé en	1450
Pierre Frégose, tué en	1458
Prosper Adorno, déposé en	1461
Jean-Baptiste Frégose élu en 1478, abdique en	1485
Paul Frégose, cède la ville au duc de Milan,	1487
Jean Frégose, élu le 29 juin 1512, est chassé par les Français le 25 mai	1513
Octavien Frégose, élu le 17 juin 1513, est dépouillé par Charles-Quint, qui s'empare de Gènes en	1522

Gènes recouvre sa liberté en 1528 par la valeur de l'illustre André Doria. Le gouvernement change de forme. On y régla qu'on élirait un doge tous les deux ans pour régir l'état, avec huit gouverneurs et un conseil de quatre cents personnes. Cette forme a été trouvée si sage, qu'on n'y a rien changé jusqu'à nos jours.

DOGES DEPUIS LE XVI[e] SIÈCLE.

Ubert Cattaneo est élu le 12 décembre	1528
Baptiste Spinola,	1531
Baptiste Lomellini,	1533
Christ Grimaldi Rosso,	1535
Jean-Baptiste Doria,	1537
André Giustiniani,	1539
Léonard Cattaneo,	1541
André Centurione,	1543
Jean-Baptiste Fornari,	1545
Benoît Gentile,	1547
Gaspard Grimaldi,	1549
Luc Spinola,	1551
Jacques Promontorio,	1553
Augustin Pinello,	1555
Pierre-Jean Giaregarcibo,	1557
Jérôme Vivaldi,	1559
Paul-Baptiste Giudice Calvo, } Baptiste Cicala Zoaglio, }	1561
Jean-Baptiste Lercaro,	1563
Octavien Gentile Oderico,	1565
Simon Spinola,	1567
Paul Moneglia Giustiniani,	1569
Giannotto Lomellini,	1571
Jacques Durazzo Grimaldi,	1573
Prosper Fatinanti Centurione,	1575
Jean-Baptiste Gentile,	1577
Nicolas Doria,	1579
Il est le premier traité de Sérénissime.	
Jérôme de Franchi,	1581
Jérôme Chiavari,	1583
Ambroise de Negro,	1585
David Vacca,	1587
Baptiste Negrone,	1589
Jean-Augustin Giustiniani,	1591
Antoine Grimaldi Ceba,	1593
Matthieu Senarega,	1595
Lazare Grimaldi Ceba,	1597
Laurent Sauli,	1599
Augustin Doria,	1601
Pierre de Franchi,	1603
Luc de Grimaldi,	1605
Sylvestre Invrea, } Jérôme Assereto, }	1607
Augustin Pincello,	1609
Alexandre Giustiniani,	1611
Thomas Spinola,	1613
Bernard Clavarezza,	1615
Jean-Jacques Imperiale,	1617
Pierre Durazzo,	1619
Ambroise Doria,	1621
Georges Centurione, } Fréderic de Franchi, }	1623
Jacques Lomellini,	1625
Jean-Luc Chiavari,	1627
André Spinola,	1629
Léonard Torre,	1631
Jean-Etienne Doria,	1633
Jean-François Brignole,	1635
Augustin Pallavicini,	1637
Jean Durazzo,	1639
Jean-Augustin de Marini,	1641
Jean-Baptiste Lercaro,	1643
Luc Giustiniani,	1645
Jean-Baptiste Lomellini,	1646
Jacques de Franchi,	1648
Augustin Centurione,	1650
Jérôme de Franchi,	1652
Alexandre Spinola,	1654
Jules Sauli,	1656
Jean-Baptiste Centurione,	1658
Jean-Bernard Frugoni,	1660
Antoine Invra,	1661
Etienne Mari,	1663
César Durazzo,	1665
César Gentile,	1667
François Barbarini,	1669
Alexandre Grimaldi,	1671
Augustin Saluzzo,	1673
Antoine Passano,	1675
Gianettino Odone,	1677
Augustin Spinola,	1679

Luc-Marie Invrea, 1681
Francois-Marie Imperiale Lercaro, 1683
Pierre Durazzo, 1685
Luc Spinola, 1687
Oberto Torre, 1689
Jean-Baptiste Cattanoo, 1691
Francois-Marie Invrea, 1693
Bendinelli Negrone, 1695
François Sauli, 1697
Jérôme Mars, 1699
Frédéric de Franchi, 1701
Antoine Grimaldi, 1703
Etienne-Honoré Feretto, 1705
Dominique-Marie Mari, 1707
Vincent Durazzo, 1709
François-Marie Imperiale, 1711
Jean-Antoine Giustiniani, 1713
Laurent Centurione, 1715
Benoît Viali, 1717
Ambroise Imperiale, 1719
César de Franchi, 1721
Dominique Negrone, 1723
Jérôme Veneroso, 1726
Luc Grimaldi, 2728
François-Marie Balbi, 1730
Dominique-Marie Spinola, 1732
Jean-Etienne Durazzo, 1734
Nicolas Cattaneo, 1736
Constantin Balbi, 1738
Nicolas Spinola, 1740
Dominique-Marie Canevato, 1742
Laurent Mari, 1744
Jean-François-Marie Brignole, 1746
César Cattaneo, 1748
Augustin Viali, 1750
Etienne Lomellini, } 1752
Jean-Baptiste Grimaldi, } 1752
Jean-Jacques Veneroso, 1754
Jean-Jacques Grimaldi, 1756
Matthieu Franzone, 1758
Augustin Lomellini, 1760
Rodolphe Brignole, 1762
Marie Gaetan de la Rovere, 1765
Marcellin Durazzo, 1767
Jean-Baptiste Negrone, 1769
Jean-Baptiste Cambiaso, 1771
Alexandre-Pierre-François Grimaldi, 1773
Horace Giustiniani, 1775
Joseph Lamessino, 1777

PREMIÈRES MAISONS NOBLES DE GÊNES.

Doria, Ficsco, Spinola, Grimaldi.

MAISONS NOBLES QUI, AVEC LES QUATRE PRÉCÉDENTES, FORMENT CE QU'ON APPELLE A GÊNES LES XXVII FAMILLES.

Imperiale, Pallavicini, Giustiniani, Sarvego, Usoi di Mare, di Negro, Cibo, Lomellini, Lercari, Franchi, Marini, Mari, Negrone, Ceba, Centurione, Serra, Gentile, Sauli, Calvi, Pinelli, Cattaneo, Vivaldi, Grilli, Fornari.

Par l'invasion des Français en Italie, Gènes devint, en 1796, état démocratique sous le nom de *République ligurienne*. En 1804 elle fut incorporée à la France, et on la céda au roi de Sardaigne en 1815.

TOSCANE.

La Toscane avait des ducs ou comtes dans ses principales villes, sous l'empire de Charlemagne; mais elle n'avait point encore alors de gouverneur général et perpétuel, ni de marquis chargé de garder ses marches ou frontières. Ce ne fut que sous l'empire de Louis le Débonnaire, au plus tôt, qu'on commença à voir un marquis de Toscane. Aux marquis succédèrent en cette province des gouverneurs amovibles, dont ayant insensiblement secoué le joug, elle se forma en république, et cet état persista durant près de quatre siècles. Enfin elle revint dans le 16e siècle au gouvernement ducal, et c'est celui qui subsiste encore de nos jours en Toscane. Cet état, florissant sous les Médicis, qui y appelèrent le commerce et les arts, a presque toujours été tranquille. Florence, rivale de Rome pour l'esprit, le génie et la politesse, attire chez elle autant d'étrangers que les premières villes d'Italie.

DUCS, MARQUIS, GOUVERNEURS ET GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

Boniface I, 2e du nom, comte de Lucques, peut être regardé, selon Muratori, comme le premier marquis de Toscane. Il se retira en France en 834

Adalbert I, fils du précédent, est au-

noncé pour duc et marquis de Toscane en 847, meurt en 890
Adalbert II, dit le Riche, fils du précédent, et duc marquis de Toscane, 917
Gui, fils aîné du précédent, et duc de Toscane, 929
Lambert succède au précédent, son frère, duc de Toscane : on lui crève les yeux, et il est dépouillé de son duché en 931
Boson, frère du roi Hugues, s'empare du marquisat de Toscane, est mis en prison en 936
Hubert ou Humbert, fils naturel du roi Hugues, créé duc de Toscane l'an 961, meurt en 1001
Hugues le Grand, fils du marquis Hubert, meurt en 1001
Adalbert III, fils aîné du marquis Otbert, 1014
Raginaire ou Reinier, fils du marquis Hugution, était vers 1014 duc et marquis de Toscane, déposé en 1027
Boniface II, dit le Pieux, fils de Thébald est nommé par l'empereur Henri III marquis de Toscane, et tué en 1052
Frédéric, dit aussi Boniface, fils et successeur du précédent, 1055
Beatrix et Godefroi le Barbu, reconnus propriétaires usufruitiers de la Toscane, 1076
Mathilde, appelée la Grande comtesse, fille de Boniface II, dit le Pieux, 1115
Après la mort de cette comtesse, on donne à la Toscane des gouverneurs amovibles, sous les titres de présidens et de marquis.
Rathbod, premier de ces gouverneurs, jusqu'à 1119
Conrad, duc de Ravenne, est fait président et marquis de Toscane, 1131
Rampert, président et marquis de Toscane, 1133
Henri le Superbe, duc de Bavière, est investi du duché de Toscane, 1139
Uldéric, créé marquis de Toscane, 1153
Welphe Est, 6e du nom, reçu duc de Toscane, meurt en 1195
Philippe, fils de l'empereur Frédéric I, nommé marquis de Toscane, 1208
La Toscane en république depuis 1208 *jusqu'en* 1531, *qu'elle devint grand-duché.*
Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent de Médicis, reconnu chef de l'état de Florence en 1531, est poignardé la nuit du 5 au 6 janvier 1537
Cosme de Médicis, dit le Grand, déclaré grand-duc de Toscane par le pape Pie V, le 27 septembre 1569, meurt en avril 1574
Fr.-Marie de Médicis, fils aîné de Cosme le Grand, 1587
Ferdinand I de Médicis, d'abord cardinal en 1563, puis marié le 30 avril 1589, meurt en 1609
Cosme II de Médicis, fils aîné du précédent, 1621
Ferdinand II, fils et successeur du précédent, meurt le 23 mai 1670
Cosme II, reconnu successeur de Ferdinand II son père, 1723
Jean-Gaston de Médicis, fils du précédent, 1737
François I de Lorraine, grand-duc de Toscane, élu empereur le 14 septembre 1745, meurt le 18 août 1765
Pierre-Léopold-Joseph, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, meurt en 1792
Ferdinand-Joseph son fils lui succède en 1792, meurt en 1824
Léopold II, archiduc d'Autriche, né le 3 oct. 1797, proclamé le 18 juin 1824

FERRARE, MODÈNE ET REGGIO.

Les villes de Ferrare, de Modène et de Reggio, après avoir été possédées par les ducs et marquis de Toscane, avaient été disputées entre les papes et les empereurs depuis la mort de la grande comtesse Mathilde, et s'étaient mises en liberté comme la plupart des autres villes d'Italie, à la faveur des troubles que les démêlés de ces deux puissances excitèrent. Ferrare, devenue libre, fut gouvernée par un podestat, qu'elle choisit entre les principaux nobles, et à qui elle confia l'autorité presque souveraine pour une ou plusieurs années. Cette ville, ainsi que les deux autres, eut des seigneurs perpétuels, puis des ducs, tous de la maison d'Est, qui règne encore à Modène et à Reggio de nos jours. Alphonse II étant mort en 1597, sans enfans mâles, le duché de Ferrare passa au saint Siége, ce qui fut reconnu par un traité sur la fin de décembre de la même année.

SEIGNEURS DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

Obizon, II[e] du nom, marquis d'Est, accepte des Modénois la seigneurie de Modène, dont il prend possession l'an 1288, meurt en 1293
Azzon d'Est, VIII[e] du nom, élu seigneur perpétuel de Modène, 1308
Foulques, fils de Fiesque, bâtard d'Azzon VIII, 1317
Renaud et Obizon III, fils du marquis Aldrovandin et d'Alde Rangona, 1352
Aldrovandin II, fils aîné du marquis Obizon, est élu seigneur de Modène, 1361
Nicolas II, frère d'Aldrovandin, confirmé vicaire de Modène, 1388
Albert d'Est, frère de Nicolas II, 1393
Nicolas III, fils et successeur du marquis Albert, 1441
Lionel, fils naturel et successeur de Nicolas III, seigneur de Modène, 1450

DUCS DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

Borso d'Est, fils naturel de Lionel, 1[er] duc, meurt en 1471
Hercule I, frère légitime de Borso, 1505
Alphonse d'Est I, fils aîné du précédent, 1534
Hercule II, fils aîné et successeur du duc Alphonse, 1559
Alphonse II, fils et successeur du précédent, 1597

DUCS DE MODÈNE ET DE REGGIO.

César d'Est, issu d'un fils naturel d'Alphonse I, est proclamé duc de Modène, et meurt en 1623
Alphonse III, fils du précédent, abdique pour se faire capucin, 1629
François I, fils et successeur du duc Alphonse III, 1658
Alphonse IV, fils du précédent, 1662
François II, fils et successeur du précédent, 1695
Renaud, fils du duc François, 1737
François-Marie d'Est, mort le 22 février 1782
Hercule Renaud, duc de Modène, 1802
François d'Autriche et d'Est, proclamé en 1815

PARME ET PLAISANCE.

Parme et Plaisance, deux villes célèbres de l'Emilie, furent du nombre de celles qu'Odoacre, roi des Hérules, conquit en Italie l'an 476. Elles passèrent ensuite sous la domination des Goths, qui les possédèrent jusque vers la fin de leur monarchie. L'an 532, Leutharis et Bucelin, deux capitaines des Allemands, soumis à l'empire de Théodebalde ou Thibaud, roi de Metz, ayant passé les Alpes pour faire des conquêtes sur les Goths et les Romains, se rendirent maîtres de Parme et de Plaisance. Mais ces deux généraux ayant péri avec leur armée l'an 553, Parme et Plaisance retournèrent aux Romains, leurs anciens maîtres. L'an 570, Alboin, roi des Lombards, prit sans effort ces deux villes, tandis qu'il faisait le siége de Pavie. Vingt ans après (l'an 590), le patrice romain, exarque de Ravenne, les reprit, ou plutôt elles lui furent livrées par leurs ducs révoltés contre le roi Autharis; l'année suivante Agilulfe, successeur d'Autharis, les fit rentrer sous la puissance des Lombards. L'an 601, Parme fut reconquise de nouveau par l'exarque Callinique. Astolphe, roi des Lombards, ayant détruit l'exarcat en 752, réunit de nouveau Parme et Plaisance à ses états. Enfin ces deux villes firent partie des conquêtes de Charlemagne, après l'extinction du royaume des Lombards en 774. Il serait trop long de raconter en détail les différentes révolutions que ces deux villes éprouvèrent dans la suite. Il suffira de dire qu'après avoir secoué le joug de l'Empire à la faveur des divisions qui s'élevèrent entre Frédéric II et la cour de Rome, elles se gouvernèrent quelque temps en forme de république; qu'ensuite, assujetties à différens seigneurs qu'elles choisirent ou qui les subjuguèrent, elles devinrent, en 1315, sous Matthieu Visconti, parties de l'état de Milan; mais

qu'à l'instigation du légat Bertrand du Poujet, elles secouèrent ce joug (Plaisance en 1322, et Parme en 1326) pour se donner au pape Jean XXIII. Retournées ensuite sous la domination de l'empire, le pape Jules II, dans la grande confédération qu'il fit faire en 1512 contre la France, se les fit céder par l'empereur Maximilien I, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'Empire. Don Cardonne, vice-roi de Naples, les remit l'an 1513 sous la puissance du duc de Milan; mais la même année, Léon X, nouveau pape, trouva le moyen de les retirer des mains de ce prince. L'an 1515, après la conquête du Milanais faite par les Français, Parme et Plaisance passèrent sous la domination du roi de France. Enfin l'an 1521, Léon X vint à bout de recouvrer ces deux villes par la voie des armes, avec le secours des Impériaux et du duc de Mantoue. Depuis ce temps, le saint Siége en jouissait tranquillement, lorsqu'en 1534 Alexandre Farnèse fut élu pape sous le nom de Paul III. Entre les enfans qui lui étaient nés d'un mariage secret qu'il avait formé dans sa jeunesse, il avait un fils nommé Pierre-Louis Farnèse, seigneur de Népi et de Frescati. Paul, parvenu au pontificat, lui donna, avec le consentement du sacré collége, les villes de Parme et de Plaisance, qu'il érigea en duchés, et prit en échange les villes de Népi et de Frescati, qu'il réunit au saint Siége pour le dédommager. La maison de Farnèse a conservé ces duchés jusqu'en 1731 qu'elle s'éteignit. Ils passèrent alors à don Carlos infant d'Espagne, dont la mère était une française. Ce prince conquit le royaume de Naples, et céda Parme et Plaisance à la maison d'Autriche. En 1801, les Français s'en emparèrent et les réunirent à la France. Par le congrès de Vienne ces états ont été cédés à Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche.

DUCS DE PARME ET DE PLAISANCE.

Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, est créé duc de Parme et de Plaisance par ce pontife, en 1545, assassiné le 10 septembre	1547
Octave Farnèse, fils du précédent,	1586
Alexandre, fils unique et successeur du précédent, est nommé par Philippe II, roi d'Espagne, gouverneur des Pays-Bas, meurt en	1592
Ranuce ou Rainuce I, fils aîné et successeur du précédent,	1622
Odoard I, ou Edouard, fils et successeur du précédent,	1649
Ranuce II, fils et successeur du duc Odoard, en	1694
François, second fils et successeur de Ranuce II, meurt sans postérité en	1727
Antoine, 3e fils de Ranuce II, meurt sans postérité en	1731
Don Carlos ou Charles, depuis roi d'Espagne, reconnu pour héritier légitime dès 1723 aux droits de la reine sa mère, cède ces duchés pour la couronne des Deux-Siciles, par le traité de	1735
Charles VI, empereur, devenu duc de Parme et de Plaisance par la cession de don Carlos, meurt le 20 octobre	1740
Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, cède les mêmes duchés par les préliminaires de la paix de	1748
Don Philippe, infant d'Espagne, frère germain de don Carlos, duc de Parme et de Plaisance, par les préliminaires de la paix de 1748, mort en	1765
Don Ferdinand-Marie-Philippe-Louis, duc de Parme, Plaisance et Guastalla, né le 20 janvier	1751
Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, née le 12 décembre 1791, proclamée en	1801

LUCQUES.

Le duché de Lucques faisait originairement partie du grand-duché de Toscane. Après la mort de la comtesse Mathilde en 1115, ce petit état adopta le gouvernement républicain, sans cependant se soustraire à l'obéissance des empereurs. Louis de Bavière l'érigea de nouveau en duché

vers l'an 1316. Son gouvernement changea plusieurs fois de forme, mais depuis le 15ᵉ siècle, il resta libre jusqu'à l'époque de sa réunion aux états de la princesse Elisa Bacciochi (Elisa Buonaparte). En 1815, il fut donné comme indemnité à la famille du duc de Parme, pour être un jour ramené au grand-duché de Toscane.

DUC DE LUCQUES.

Charles-Louis, infant d'Espagne, duc de Lucques, né le 22 décembre 1799, proclamé en 1815.

MILAN.

On croit que cette ville fut fondée par les Gaulois, qui passèrent en Italie 550 ans avant J. C. Elle s'accrut ensuite au point de devenir la principale ville de la Gaule cisalpine, et la résidence de plusieurs empereurs. Lorsque les villes de l'Italie, après avoir été long-temps sous la forme de république, commencèrent à perdre leur liberté et à devenir la proie des seigneurs particuliers, les Torriani acquirent à Milan la principale autorité. Ils en furent expulsés par Matthieu Visconti, qui fut reconnu pour seigneur de Milan en 1313. Jean Galéas son petit-fils, fut le premier qui gouverna Milan en véritable souverain, et il transmit sans contradiction son autorité à ses successeurs; sa postérité finit dans la maison de France. Le duc d'Orléans, père de Louis XII, héritier du duché de Milan par Valentine Visconti sa mère, se disposait à faire valoir ses droits à la mort du dernier mâle, lorsque François Sforce, soldat parvenu, parvint à se faire déclarer duc de Milan en 1450. Louis XII se rendit maître plusieurs fois de cette ville, mais il ne put s'y maintenir. François I la conserva quelque temps; mais la bataille de Pavie qu'il perdit fit passer tout le Milanais à la maison d'Autriche. Les Français s'en emparèrent de nouveau en 1796, et y établirent une république, qui fut érigée en royaume en 1805. Le Milanais est resté sous la domination de la France jusqu'en 1814, qu'il est retourné à la maison d'Autriche. Il forme aujourd'hui le royaume Lombard-Vénitien, avec le duché de Mantoue et les états de Venise.

SEIGNEURS ET DUCS DE MILAN.

MAISON DE VISCONTI.

Othon III Visconti, se rend seigneur de Milan en 1277, abdique et meurt en	1295
Matthieu, dit le Grand, abdique en 1321 et meurt en	1323
Galéas, meurt en	1328
Azzon,	1339
Luchin,	1349
Jean Visconti,	1354
Matthieu Galéas II et Bernabo gouvernent ensemble; le dernier meurt,	1385
Jean Galéas, créé premier duc de Milan en 1395, meurt en	1402
Jean-Marie,	1421
Philippe-Marie,	1447

MAISON DE SFORCE.

François Sforce,	1466
Galéas Marie,	1476
Jean Galéas,	1494
Louis-Marie Sforce est fait prisonnier par Louis de la Trémouille, et meurt au château de Loche en	1508
Maximilien Sforce, dépouillé plusieurs fois, cède ses droits au roi François I en	1514
François Sforce II, rentre en possession en 1521, meurt sans postérité en	1531

SAVOIE.

La Savoie, pays aussi montagneux que peu fertile, fut habitée par plu-

sieurs peuples différens, dont les plus renommés sont les Allobroges. Elle fit autrefois partie de la Gaule Narbonnaise : ensuite elle fut soumise aux Romains, jusques sur le déclin de l'empire, qu'elle devint la proie des Barbares. Enfin, sur la fin du dixième siècle, elle passa aux princes qui la possèdent encore aujourd'hui. Berthold, dont les ancêtres tiraient leur origine des princes saxons, et avaient rendu de grands services aux empereurs, fut fait comte de Maurienne par Othon III, l'an 998. Amédée II fut le premier, en 1108, qui porta le titre de comte de Savoie. Il y eut quinze comtes jusqu'en 1461, que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché en faveur d'Amédée VIII.

Les comtes et les ducs de Savoie, soit par alliance, soit par succession ou par conquêtes, augmentèrent leurs domaines et arrondirent leurs états. Enfin, ils ont eu le titre de rois. Philippe V, roi d'Espagne, fit cession du royaume de Sicile en 1713 à Victor-Amédée. Il le posséda jusqu'en 1718, qu'il l'échangea contre la Sardaigne avec l'empereur Charles VI. Son fils, Charles-Emmanuel, fut le père de ses sujets, également estimé comme politique et comme guerrier. Victor-Amédée, qui marcha sur ses traces, se vit forcé de céder en 1792 la Savoie à la France, et de se retirer dans l'île de Sardaigne. Victor-Emmanuel est rentré dans ses états en 1815 : par acte du congrès de Vienne le duché de Gênes y a été réuni. La loi salique est en vigueur en Savoie comme en France, et les filles n'y héritent point de la souveraineté.

COMTES ET DUCS DE SAVOIE.

Amédée II, 1er comte de Savoie en 1108, meurt en	1148
Humbert III,	1188
Thomas,	1233
Amédée III,	1253
Boniface,	2263
Pierre,	1268
Philippe I,	1285
Amédée IV,	1323
Édouard,	1329
Aymon,	1343
Amédée V,	1343
Amédée VI,	1391
Amédée VII,	1451
Louis,	1465
Amédée VIII,	1472
Philibert I,	1482
Charles I,	1489
Charles II,	1496
Philippe II,	1497
Philibert II,	1504
Charles III,	1553
Emmanuel-Philibert,	1580
Charles-Emmanuel I,	1630
Victor-Amédée I,	1637
François-Hyacinthe,	1638
Charles-Emmanuel II,	1675

ROIS DE SARDAIGNE.

Victor-Amédée II, 1er roi de Sardaigne, abdique en	1730
Charles-Emmanuel III, mort le 20 février	1773
Victor-Amédée III,	1796
Charles-Emmanuel-Ferdinand,	1802
Victor-Emmanuel, proclamé roi de Sardaigne en 1802, réintégré dans ses états de Piémont, en 1825, abdique en 1821, meurt en	1824
Charles-Félix de Savoie, né le 6 avril 1765, proclamé le 13 mars	1821

SUISSE ET GENÈVE.

La Suisse, appelée anciennement *Helvétie*, est une république divisée en treize cantons indépendans les uns des autres, mais unis pour leur défense mutuelle. La première époque de cette confédération est de l'an 1307. La Suisse relevait alors de l'empire germanique. Une partie de ce pays était domaine de la maison d'Autriche, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Les gouverneurs, éloignés du centre de l'état et des yeux du souverain,

traitaient ces peuples avec assez de dureté ; quelques-uns même exerçaient une vraie tyrannie ; enfin, sous le règne de l'empereur Albert, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, donnèrent le signal de l'indépendance. Après avoir tué leur gouverneur, ils prirent les armes et battirent plusieurs fois les Autrichiens, et surtout en 1315. Seize cents Suisses dissipèrent au passage des montagnes, dans un petit lieu appelé *Mortgat*, une armée formidable. Cette journée fut aussi célèbre dans l'histoire de la république helvétique, que celle des Thermopyles dans les annales grecques.

Les autres cantons s'unirent successivement à ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underwald.

Le canton de	Lucerne, en	1332
Idem,	Zurich en	1351
Idem,	Zug et Glaris,	1352
Idem,	Berne, en	1353
Idem,	Fribourg et Soleure, en	1481
Idem,	Bâle et Schaffouse, en	1501
Idem,	Appenzel, en	1523

La petite république de GENÈVE, alliée de la Suisse, faisait partie du duché de Savoie; mais en 1526, soutenue de l'alliance de Fribourg et de Berne, elle secoua entièrement le joug. Elle avait un évêque, qui était prince temporel. Les habitans, en adoptant les nouvelles opinions de Calvin, le chassèrent en 1535, et soutinrent leur révolte contre les armes des ducs de Savoie et les trésors de Philippe II, qui appuyaient les droits de l'évêque.

Genève fut réunie à la France et forma un département depuis 1798 à 1814.

La Suisse a reçu en 1815 quelques modifications importantes : elle forme aujourd'hui 22 cantons.

Lucerne.	Grisons.	Zug.
Berne.	St. Gall.	Glaris.
Zurich.	Bâle.	Underwald.
Neuchâtel.	Schaffouse.	Schwitz.
Genève.	Appenzell.	Uri.
Vaud.	Soleure.	Vallais.
Tessin.	Fribourg.	Argovie.
Thurgovie.		

POLOGNE.

LES premiers peuples qui habitèrent la Pologne furent, selon la plus commune opinion, les Sarmates. Les Suèves et les Goths s'y établirent ensuite. Ceux-ci en furent chassés par les Esclavons l'an 496. Le premier prince que l'on connaisse en Pologne fut Lesko, frère de Zecco, duc de Bohême. Ce prince étant mort sans postérité, le gouvernement fut remis entre les mains de douze principaux seigneurs de la cour, qui s'en acquittèrent avec gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs engagea les peuples à élire Cracus, en 700, seul duc. Ce fut ce premier duc qui bâtit Cracovie. L'an 999, l'empereur Othon III, allant visiter le tombeau de saint Albert à Gnesne, donna le titre de roi à Boleslas. Les empereurs usaient dès lors du droit de créer des rois. Boleslas reçut d'Othon la couronne, fit hommage à l'empire, et s'obligea à une légère redevance annuelle. Le pape Silvestre II lui conféra aussi, quelques années après, le titre de roi, prétendant qu'il

n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples jugèrent entre les empereurs et les pontifes romains, et la couronne devint élective. C'est en partie la source de tous les malheurs qui ont affligé la Pologne, malheurs qui se renouvellent presque à la mort de chaque roi.

Ce gouvernement mixte, composé de monarchie et d'aristocratie, possède un territoire immense, mais sans force intérieure, sans armée, sans places de défense. Portant dans son sein le germe de toutes les divisions, il a ouvert une voie de conquête aux puissances étrangères. En 1773, ce grand royaume a été démembré par ces puissances, ainsi que les politiques l'avaient prévu. L'Autriche a reculé ses frontières au-delà des monts Krapacks, et a acquis une nouvelle province. Le roi de Prusse, en réclamant la Prusse royale ou polonaise et quelques autres districts, a jeté les fondemens d'un grand commerce sur la mer Baltique, et a presque entièrement détruit celui que les Polonais y faisaient. Enfin la Russie a obtenu une partie de la Lithuanie. Tel fut l'arrangement fait entre ces trois puissances en 1795. Stanislas-Auguste Poniatowski, dernier souverain qui ait régné en Pologne, fut conduit à Pétersbourg où il termina sa vie en simple particulier. Par le traité du congrès de Vienne en 1815, le royaume de Pologne a été rétabli sous la protection de l'empereur de Russie qui prend le titre de roi de ce pays. En 1830, les Polonais ont cherché à reprendre leur nationalité et à se délivrer de la domination des Russes; trahis et vaincus ils sont retombés sous le joug.

DUCS DE POLOGNE DEPUIS LE VIe SIÈCLE.

Lesko I,	550
. . . .	
Cracus, en	700
Vanda, reine en	750
Les 12 palatins gouvernent.	
Przemislas, en	760
Interrègne.	
Lesko II,	810
Lesko III,	815
Popiel I,	850
Popiel II meurt vers	840
Interrègne.	
Piast, en 842, meurt en	861
Ziémovit,	892
Lesko IV,	913
Ziémomislas,	964
Micislas ou Miécislaw,	999
C'est le premier prince chrétien.	

ROIS DE POLOGNE.

Boleslas I,	1025
Micislas II,	1034
Interrègne.	
Richsa, veuve du précédent,	1041
Casimir I,	1058
Boleslas II,	1081
Uladislas I,	1102
Boleslas III,	1139
Uladislas II,	1146
Boleslas IV,	1173
Micislas III,	1177
Casimir II,	1194
Lesko V,	1227
Boleslas V,	1279
Lesko VI,	1289
Uladislas Loketek, frère de Lesko, et Przemislas, duc de Posnanie, ont le titre de gouverneur, jusqu'en	1295
Przemislas,	1296
Uladislas, déposé en	1300
Wenceslas, roi de Bohême,	1304
Uladislas, pour la seconde fois en 1304, jusqu'en	1333
Casimir III,	1370
Louis, roi de Hongrie,	1382
Interrègne de trois ans.	
Uladislas V, autrement Jagellon, duc de Lithuanie, depuis 1386 jusqu'en	1434
Uladislas VI,	1441
Interrègne jusqu'en	1447
Casimir IV,	1492
Jean-Albert,	1501
Alexandre,	1506
Sigismond I,	1548
Sigismond II,	1573
Henri, duc d'Anjou,	1575
Etienne Battori, prince de Transilvanie,	1586
Sigismond III,	1632
Uladislas VII,	1648
Jean Casimir,	1669
Michel,	1674
Jean Sobieski,	1696
Frédéric-Auguste I, déposé en	1704
Stanislas, élu (mais ne possède pas) en 1705, et forcé de quitter la Pologne en	1709

Frédéric-Auguste I, rétabli en 1709, jusqu'en 1733
Stanislas, élu pour la 2e fois en 1733, manque encore la couronne, et y renonce tout-à-fait en 1736
Frédéric-Auguste II, meurt en 1763
Stanislas-Auguste II, né le 17 janvier 1732

Il abdique en 1792. La même année, la Pologne est partagée entre l'Empire, la Prusse et la Russie. Elle reprend le titre de royaume en 1815. Alexandre I, empereur de Russie, en est reconnu roi; son frère Nicolas lui a succédé.

PRUSSE.

La Prusse fut long-temps habitée par des peuples idolâtres. Après une guerre opiniâtre, les chevaliers teutoniques, ordre religieux et militaire, les subjuguèrent en 1283, et les obligèrent de les reconnaître pour leurs souverains. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre au commencement du seizième siècle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse, qui obéissait aux chevaliers dont il était chef, lui fut accordée et à ses descendans sous le titre de duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs furent trop puissans pour ne pas vouloir se dispenser de cet assujettissement. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint, en 1656, par un traité avec la Pologne, la cessation de cet hommage, et se fit reconnaître, en 1663, duc souverain et indépendant. Bientôt le duché de Prusse devint un royaume. L'empereur Léopold lui donna ce nom en 1700, et cette érection en royaume fut faite en faveur de Frédéric-Guillaume I, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Prusse, qui n'était qu'un vaste désert, fut défrichée, repeuplée et embellie sous un second roi, Frédéric-Guillaume II, et surtout sous son fils Charles-Frédéric, qui a perfectionné tout ce que son père avait commencé. Ce prince a résisté à une partie de l'Europe, réunie contre lui dans la guerre de sept ans; il a étendu ses états par des conquêtes, les a gouvernés par de nouvelles lois, et enrichis par le commerce.

ROIS DE PRUSSE.

Frédéric I, couronné roi de Prusse en 1701, mourut en 1713
Frédéric-Guillaume I, 1740
Frédéric II, 1786
Frédéric-Guillaume II, 1797
Frédéric-Guillaume III, né le 3 août 1770, proclamé en 1797

BAVIÈRE.

La Bavière est le plus ancien duché de l'Allemagne. On croit retrouver dans le nom de *Bavern* que lui donnent les Allemands, des traces du mot *Boii*, peuples germains ou gaulois refoulés par les Romains dans la Bohème, et qui en sortirent vers le milieu du 5e siècle sous le nom d'*Ostrogoths*, ou *Goths orientaux*. Le premier chef ou duc des Bavarois fut *Aldiger*, qui se ligua avec plusieurs princes Allemands pour s'établir en France, mais qui fut repoussé à la bataille de *Tolbiac;* les Bavarois vaincus reconnurent le pouvoir de *Clovis*, qui plaça, pour les contenir, une colonie francque dans le pays qui prit dès lors le nom de *Franconie*. La religion chrétienne fut embrassée en Bavière sous *Theudon*, petit-fils d'Aldiger, vers le 7e siècle. Alors les Bavarois dépendaient des princes francs de l'Austrasie. La faiblesse des derniers méro-

vingiens donna aux peuples de la Bavière l'occasion de secouer le joug. Ce pays fut indépendant jusqu'à l'an 786, où Thassillon alors duc excite quelques soulèvemens en Allemagne, attire Charlemagne, et est vaincu par ce prince. Thassillon détrôné fut renfermé dans un couvent et mourut en odeur de sainteté. La Bavière, devenue une province de l'empire français, fut divisée en plusieurs comtés, et gouvernée par des princes du choix de l'empereur. Elle échut, sous *Louis le Débonnaire*, à son fils *Louis le Germanique*, qui fixa sa résidence à Ratisbonne. Ses successeurs furent rois de Bavière. Luitpold ou Léopold fut probablement le premier margrave de Bavière : il fut nommé au 9e siècle par Arnoul, roi d'Allemagne. Cette dignité n'était point héréditaire ; elle ne le fut qu'au 13e siècle. *Louis le Vieux* ou *le Sévère*, de la maison de *Wittelsbach*, duc de la basse Bavière et comte palatin du Rhin, laissa deux fils, *Rodolphe* et *Louis*, qui devinrent les chefs de la branche *Rodolphine* ou *palatine*, et de la branche *Ludovicienne* ou *Bavaroise*. Celle-ci conserva par succession directe le duché de Bavière qui devint un électorat l'an 1618 ; elle s'éteignit en 1777. Alors ce fut une des familles de la branche palatine, celle de *Birkenfeld*, qui hérita de la souveraineté de la Bavière qu'elle conserve encore. L'an 1805 Buonaparte érigea ce duché en royaume par le traité de Presbourg. Le 26 mai 1818, le roi *Maximilien Joseph* donna une charte constitutionnelle à la Bavière.

ROIS DE BAVIÈRE.

Maximilien-Joseph, né le 27 mai 1756, roi de Bavière en 1806, meurt en 1825

Louis-Charles-Auguste, né le 25 avril 1786, proclamé en septembre 1825

SAXE.

Le partie de l'Allemagne appelée la Saxe forme maintenant un royaume, une province de la Prusse, et quatre duchés (*Saxe-Attembourg*, *Saxe-Cobourg-Gotha*, *Saxe-Meiningen*, *Saxe-Weimar*.) Ce sont les descendans des anciens peuples connus sous le nom de *Cattes* et de *Suèves* qui prirent dans le moyen âge le nom de *Saxons*. Pendant plusieurs siècles ils résistèrent aux armes des Francs ; attaqués depuis le règne de Clovis, ils ne furent vaincus que par Charlemagne. Dans cet intervalle, ils s'étaient rendus maîtres de la Belgique, avaient soutenu contre les rois de France Thierry, Clotaire I et Clotaire II de longues guerres, et étaient restés possesseurs de cette province : Charles-Martel les avait combattus pendant vingt ans, et Charlemagne ne put les réduire qu'après 33 ans de combats. L'an 469, les Saxons firent une invasion en Espagne. Henigs, un de leurs rois, accompagné de guerriers nombreux levés sur les bords du Wéser, passa dans la Grande-Bretagne, et c'est du nom d'une de leurs tribus que cette île a pris le nom de *Terre des Angles*, ou *Angleterre*.

ROIS DE SAXE.

Frédéric-Auguste, né le 23 décembre 1750, roi de Saxe en 1806, mort le 5 mars 1827.
Antoine frère du précédent, né le 27 décembre 1755, roi de Saxe le 5 mai 1827.

WURTEMBERG.

Ce royaume a été fondé par le traité de Presbourg en 1805 : il occupe, avec le grand-duché de Bade, la contrée située entre le Haut-Danube, le

Haut-Rhin et le Mein, et occupé autrefois par les *Alemanni*, ou *Alamanni* ou *alambani* (*réunion d'hommes de toutes les nations, all*, tout, *mann*, homme). Ces peuples descendaient, comme les Saxons, des Suèves. Caracalla marcha contre eux, et les défit sans les soumettre. Vers le milieu du 3e siècle, ils s'emparèrent des forts que les Romains avaient bâtis sur les bords du Rhin, et ravagèrent une partie de la Gaule. Maximin les fit rentrer sur leur territoire qu'il envahit : mais ils ne se soumirent que sous Maxence.

Au milieu de l'invasion des Barbares, on ne peut suivre les variations qu'éprouva la fortune de ce peuple : on le retrouve au 9e siècle formant un comté dans le cercle de Souabe. Le Wurtemberg ne devint un duché que sous l'empereur Maximilien, l'an 1495. Il conserva ce titre jusqu'au traité de Presbourg en 1805, où Buonaparte l'érigea en royaume. Le peuple Wurtembergeois adopta la croyance de la Confession d'Augsbourg sous Ulric III.

ROI DE WURTEMBERG.

Guillaume, né le 27 septembre 1781, roi de Wurtemberg en 1816.

BOHÊME.

On croit que la Bohême tire son nom des Boïens, qui faisaient partie des peuples que Sigovèse amena des Gaules dans ces contrées, vers l'an 590 avant J. C., que ceux-ci furent chassés par les Marcomans, puis par les Esclavons, sur la fin du cinquième siècle. Zecco, à la tête d'une puissante armée, vint du Bosphore Cimmérien, et s'avança dans la Bohême, vers l'an 560 de l'ère chrétienne. Il soumit le pays, et s'attacha à le défricher, car il était tout couvert de bois. On ne connaît ses successeurs que depuis l'an 632, temps auquel régnait une princesse vertueuse, nommée Libussa, qui épousa Premislas, simple laboureur. Ce nouveau prince parut digne du trône, et fit de très bonnes lois. Il commença à régner en 632, et mourut en 676. Son fils lui succéda. Les souverains de la Bohême portèrent le titre de ducs jusqu'en 1061, que l'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, qui en était le dix-huitième duc. Il y a eu depuis 42 rois.

La Bohême relevait autrefois de l'empire; et en cas de vacance, l'empereur même avait le droit de conférer ce royaume, comme il fait les autres fiefs dévolus à l'empire; mais peu à peu les rois ont secoué cette dépendance, et se sont exemptés des charges auxquelles ils étaient assujettis. En 1648, la couronne a été reconnue héréditaire dans la maison d'Autriche, qui la possédait depuis long-temps par élection.

DUCS DE BOHÊME.

Premislas,	632	Boleslas II,	999
Nezamiste,	676	Boleslas III,	1002
Wnislas,	715	Jaromir,	1012
Cizezomislas,	757	Udalric,	1037
Neklan,	809	Bretislas I,	1055
Hostivitus ou Milchost,	890	Spitignée II,	1062
Borzivoi I, chrétien en	894		
Spitignée I,	907	Uratislas II, proclamé roi en 1086,	
Uratislas I,	916	règne jusqu'en	1092
Wenceslas I,	938	Conrad I, 7 mois en	1093
Boleslas I,	967	Bretislas II,	1100

place dans le conseil d'Alphonse V, roi de Portugal, et ensuite dans celui de Ferdinand le Catholique, roi de Castille; mais, en 1492, lorsque les Juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin, après avoir fait différentes courses à Naples, à Corfou, et dans plusieurs autres villes, où sa nation errante et superstitieuse était soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres juives*, qui l'appelle *Abarbanel*, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, et lui donnent des titres honorables. Il leur a laissé des *Commentaires* sur tous les livres hébreux de l'ancien Testament, qui sont fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est fort littéral et très clair, mais un peu diffus, ainsi que tous les glossateurs. On a encore de lui, 1° un *Traité de la création du monde*, Venise, 1592, in-4, contre *Aristote*, qui le croyait éternel; 2° un *Traité des principes de la religion*, en hébreu, traduit en latin par G.-H. Vorstius, Amst., 1638, in-4, et quelques autres *traités*, où il parle des chrétiens avec toutes les préventions du rabbinisme. C'était un homme vain et orgueilleux. *Voyez* les Mémoires de Nicéron, tome 41.

ABRADATE, roi de Suse, se livra, avec son armée, à Cyrus, pour reconnaître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonnière dans une victoire remportée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; à la première bataille, il fut renversé de son char et mis à mort par les Egyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le corps de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces deux époux. Cet événement se passa l'an 548 avant J.C. Il a fourni un épisode touchant à l'auteur de la Cyropédie.

ABRAHAM, premier patriarche de la nation juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an 1996 avant J. C. Son père Tharé était adonné au culte des étoiles, genre de superstition beaucoup plus excusable que l'idolâtrie, comme le dit l'auteur du livre de la *Sagesse*, chap. 13. Le fils, ennemi de cette erreur, et adorant le vrai Dieu, en reçut l'ordre de quitter son pays. Il se rendit à Haran, en Mésopotamie, où il perdit son père. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays : il vint à Sichem avec Sara sa femme, et Loth son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Egypte, où Pharaon lui enleva sa femme, croyant qu'elle était sa sœur, et la lui rendit ensuite avec des présens (événement qui se renouvela ensuite, presque avec les mêmes circonstances, à Gérare, avec le roi Abimélech). Abraham, sorti de l'Egypte, vint à Béthel avec Loth son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvait contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, et l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Loth ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor et trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, et délivra Loth. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, et lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisait avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de 100 ans; et circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoique âgée de 90 ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son père de le lui offrir en sacrifice. Abraham, sans raisonner sur un ordre qui devait lui paraître extraordinaire, et qui en effet n'était qu'une épreuve, allait obéir avec autant de promptitude que de courage; mais Dieu, content de sa soumission, arrêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bélier à la place de cet enfant des promesses du Seigneur. Sara, mère d'Isaac, mourut douze ans après : on l'enterra dans la caverne d'Ephron, qu'Abraham avait achetée pour sa femme Céthura, dont il eut six fils. Il avait déjà pris pour femme, du temps de Sara, Agar sa servante, mère d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu 175 ans, il mou-

rut l'an 1821 avant J.-C. Il fut enseveli près de Sara. La vivacité de sa foi, son attachement sincère au culte du vrai Dieu, lui ont mérité le nom de *Père des croyans*. Barbeyrac, ce détracteur acharné des Pères de L'Eglise et de tous les grands hommes qui se sont distingués par l'amour de la religion, s'est particulièrement attaché à déchirer la mémoire d'Abraham par des censures aussi injustes que puériles, que M. Bergier a solidement réfutées dans son *Dictionnaire théologique*. Pour juger sainement la conduite des patriarches, il faut se placer dans les mêmes circonstances, se mettre au ton des mœurs et des usages qui régnaient dans les premiers temps. Saint Ambroise montre, avec autant de raison que d'éloquence, que dans la droiture et la simplicité de ce saint patriarche, il y a plus de véritable grandeur que dans tout l'étalage des vertus philosophiques : *Minus est quod illa finxit quam quod iste gessit.* La fameuse maxime d'un des sept Sages de la Grèce, *Sequere Deum*, qui, pour le fastueux philosophe, n'était qu'un apophtegme de parade, exprime, en quelque sorte, toute la vie d'Abraham, fidèle à ses différentes vocations, et n'hésitant jamais de suivre la voix de Dieu, jusque dans le plus amer des sacrifices : *Hoc itaque quod pro magno inter septem Sapientium dicta celebratur, perfecit Abraham, factoque sapientium dicta prævertit.* On ne s'arrêtera point à rapporter les contes dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Abraham. On sait que les hommes crédules et superstitieux ont mêlé, de tout temps, la vérité avec le mensonge. On lui a faussement attribué un traité intitulé : *Jezira, ou de la Création*, Mantoue, 1562, in-4, et Amsterdam, 1642, in-4. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba. Ce qui est certain, c'est que l'auteur n'avait pas la tête bien saine. Son ouvrage ne contient qu'une feuille ou deux d'impression. Les commentaires de cinq rabbins, qui accompagnent l'édition de Mantoue, ne le rendent pas plus intelligible.

ABRAHAM (Saint), fut martyrisé avec saint Mahanès et saint Siméon, par Sapor II, roi de Perse, l'an 339. *Voy.* les *Act. mart. orient.*, d'Etienne-Evode Assemani, et la *Bibl. orient.* de Joseph Assemani.

ABRAHAM (Saint), de Syrie, fut pris par les Sarrasins comme il allait en Egypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains et vint fonder un monastère en Auvergne, dont il fut abbé, et où il mourut vers 472, plein de jours et de vertus. L'Eglise honore encore deux Abraham : le premier, évêque de Carhes en Mésopotamie, mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le Jeune l'avait fait venir. Le second était un solitaire, dont saint Ephrem a écrit la vie. On la trouve dans le t. 2, 1re part. de ses œuvres.

ABRAHAM-BENR-CHIJA ou CHAJA (c'est-à-dire le prince), célèbre rabbin espagnol, naquit vers l'an 1070 ; il était attaqué de deux différentes espèces de folies : il était astrologue et prophète. Il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358 ; mais on l'attend encore. Ce Nostradamus hébreu mourut 245 ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son libérateur. On a de lui un traité *De nativitatibus*, ou *Volume du Révélateur*. Il a aussi donné des *Traités* d'astronomie, de *géométrie* et de *musique*, qui se trouvent au Vatican. Rome, 1545, in-4.

* ABRAHAM de sainte Claire, autrement appelé Ulrich Mégerle, prédicateur de la cour de Vienne depuis l'an 1669 jusqu'à l'an 1709, naquit en 1642 à Krœhenheimstetten, en Souabe : il était entré de bonne heure dans l'ordre des Augustins. Ses discours étaient mêlés d'anecdotes, et avaient un caractère original et surtout plaisant. Les écrits qu'il a laissés ont même dans leur titre quelque chose de piquant et de bizarre : *Judas archicoquin ; Attention, soldat ; Quelque chose pour tous*, etc.

ABRAHAM USQUE, Portugais, Juif d'origine et de croyance, quoique Arnauld l'ait cru chrétien, se joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le 16e siècle, la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lengua espanola, traduzida palabra por palabra de la verdad hebraïca ; por muy excellentes letrados en Ferrara*, 1553, in-fol., caractères gothiques. Quoique les noms

et les verbes y soient traduits selon la rigueur grammaticale, cette version n'est regardée que comme une compilation du Kimchi, de Rasci, d'Aben-Ezra, de la paraphrase chaldaïque, et de quelques anciennes gloses espagnoles. Cette version est très rare et très recherchée. On en fit une autre édition à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on peut en reconnaître les différences aux interprétations diverses de plusieurs passages, selon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus sensible et plus facile pour les reconnaître, c'est la dédicace. La version à l'usage des Juifs, qui est la plus recherchée, est adressée à la senora Gracia Naci, et souscrite d'Athias et d'Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Est, et signée par Jérôme de Vargas et Duarte Pinel.

ABRAHAM-ECCHELLENSIS. *Voyez* ECCHELLENSIS.

* ABRAHAM (Vincent) fut une des victimes de la révolution. Il naquit vers l'an 1740, il était curé dans le diocèse de Reims, lorsqu'ayant refusé le serment imposé aux ecclésiastiques, il se retira; puis il vint à Paris où il fut arrêté après la journée du 10 août, et fut tué avec ses compagnons de martyre le 20 septembre suivant dans l'église des Carmes.

* ABRAHAM SEU, né à Flessingue en 1663 mort en 1714, a composé en flamand des ouvrages de piété, et une *Table chronologique des principaux événemens de l'Histoire ecclésiastique et civile, depuis la création, etc.*

ABRAM (Nicolas), né en Lorraine en 1589, jésuite en 1616, mort professeur à Pont-à-Mousson en 1655, publia un vol. in-8 de *notes* sur Virgile, et un savant *commentaire* en deux gros vol. sur quelques oraisons de Cicéron. On a détaché de cet ouvrage les analyses de ces oraisons, qui, formant un volume d'un usage plus fréquent et plus commode, ont fait tomber le commentaire. Elles ont été imprimées in-4, à Pont-à-Mousson, en 1633. On a encore de lui des questions théologiques, bon ouvrage, plein d'érudition et de critique, mais intitulé singulièrement : *Pharus veteris Testamenti*, à Paris, 1648, in-fol. De tous ses ouvrages, le plus digne d'être connu, suivant Simon, est son *Commentaire* sur la paraphrase de saint Jean, en vers grecs, par Nonnus. — Il a donné en outre, un traité en latin : *de la Vérité et du Mensonge*; un abrégé des *Rudimens de la langue hébraïque*, en vers latins, etc. On trouve la liste complète des ouvrages de ce savant modeste et simple, dans Bayle Sotwell (*Bibl. soc. Jes.*).

* ABRANCHES (Alvarès d'), général portugais, fut un des chefs de la révolution qui chassa, en 1640, la dynastie espagnole, pour porter sur le trône la maison de Bragance. Nommé, par le nouveau roi, gouverneur de la province de Beïra, il la mit en état de défense, rassembla des troupes, et battit les Espagnols pendant plusieurs campagnes. Il mourut en 1680, couvert d'honneur et de gloire.

* ABRESCH (Frédéric-Louis), habile critique, né à Hambourg en 1690, mort en 1782 à Zwol, où il remplissait les fonctions de recteur du collége. On a de lui : 1° *Animadversionum ad Æschillum libri duo*, Middelbourg, 1743, in-8, où l'on trouve beaucoup d'observations neuves et utiles; 2° une édition des *Lettres d'Aristenète*, Zwol, 1749, in-8, à laquelle il a joint deux livres de notes critiques : c'est la meilleure édition que nous ayons de cet écrivain; 3° un *Supplément* à ces lettres, Amsterdam, 1752, in-8; 4° *Dilucidationum thucydidearum*, Utrecht, 1753 et 1755; 2 parties in-8 avec un supplément, Zwol, 1763. Abresch n'est pas toujours heureux dans les éclaircissemens et les interprétations du texte de cet historien : aussi cet ouvrage est plus recherché pour l'étude des divers auteurs dont il y est parlé, que pour celle de Thucydide même; 5° une édition considérablement augmentée du *Gazophylacium græcorum*, de Philippe Cattier; 6° un grand nombre d'articles fort estimés sur divers auteurs grecs, insérés dans les *Miscellaneæ observationes*, publiées à Amsterdam.

ABREU (Emmanuel d'), fut décapité en haine de la foi, dans le Tunquin, l'an 1736, avec trois missionnaires de sa société, Barthélemi Alvarez, Vincent d'Acunha, et Gaspard Cratz.

* ABREU (Alexis), médecin portugais du 16e et du 17e siècle, resta neuf ans dans le royaume d'Angola en Afrique. De retour dans sa patrie, il fut nommé médecin du roi et publia en 1622 *De septem infirmitatibus*, ou *des maladies communes aux gens de cour*.

* ABREU (Don Joseph-Antonio) a publié en 12 vol. in-fol. la *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne avec tous les états de l'Europe*, ouvrage qui fut terminé en 1751.

* ABRIANI (Paul), carme italien, professa dans plusieurs villes, quitta l'habit religieux et mourut à l'âge de 92 ans l'an 1699 à Venise. Il est connu par sa Traduction en vers italiens des *Odes* et de l'*Art poétique d'Horace*, de la *Pharsale de Lucain* : il a laissé aussi des *poésies*, et des *discours académiques*.

ABSALON, fils de David et de Maacha, surpassait tous les hommes de son temps par les agrémens de sa figure : sa chevelure pesait 200 sicles, 31 onces. Ses desseins ambitieux et ses déréglemens ternirent ces belles qualités. Il massacra Amnon, un de ses frères, dans un festin, et ne se servit de la bonté que David eut de lui pardonner, que pour faire révolter le peuple contre lui. Ce fils indigne força son père de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Cet inceste exécrable et ses autres crimes furent bientôt punis. Le roi son père ayant levé une armée, dont il donna le commandement à Joab, celle de son fils fut taillée en pièces dans la forêt d'Ephraïm. Absalon ayant pris la fuite, et ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1023 avant J.-C. Ce père tendre regretta aussi sincèrement cet enfant incestueux et rebelle, que s'il n'avait pas eu à s'en plaindre.

ABSALON, ou Axel, suivant son véritable nom, archevêque de Lunden, en Scanie, primat des royaumes de Danemark, Suède et Norwége, ministre et général sous les rois Waldemar Ier et Canut VI, naquit en 1128 à Finsler, village de l'île de Zélande. Issu d'une famille illustre et alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et termina ses études dans l'université de Paris, regardée alors comme la première école du monde. En 1158, il fut élu évêque de Rosckild, et devint premier ministre et général des armées de Waldemar, qui venait de monter sur le trône. Le Danemarck fut redevable à sa valeur, à sa prudence et à la sagesse de ses conseils, de plus d'un demi-siècle de prospérité et de gloire. A la tête des armées, Absalon réduisit les Wendes, s'empara d'Arcona, leur capitale, y établit la religion chrétienne, et y fonda une église sur les ruines d'un temple fameux, où ce peuple adorait une idole grotesque. Ce ne fut pas la seule conquête d'Absalon ; devenu archevêque de Lunden, de la manière la plus honorable et la plus glorieuse pour lui, il soumit les Scaniens révoltés ; et, après l'avénement de Canut VI au trône, il repoussa le duc de Poméranie son rival, et aida le roi son maître à conquérir le Mecklembourg et l'Esdonie. Les affaires de l'état et les guerres qu'il se crut permis de soutenir, suivant les mœurs de son siècle, ne l'empêchèrent cependant pas de s'occuper des intérêts de la religion ; il rédigea le *Code ecclésiastique de Zélande*, convoqua en 1187 un concile national pour régler les cérémonies de l'Eglise et le chant des offices ; travailla à la conversion des peuples qu'il soumit, fonda plusieurs monastères, et y fit refleurir la régularité et la ferveur. Absalon aima et favorisa les lettres, et chargea le fameux Saxo Grammaticus de composer l'histoire du Danemark. Enfin, après une longue carrière, utile à la religion et à sa patrie, il mourut en 1201. Sa vie a été écrite par Wandal.

ABSIMARE-TIBÈRE fut salué empereur d'Orient, en 698, par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastère, après

lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Justidien le Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople, en s'y introduisant avec des soldats par un aqueduc, il traita Absimare avec ignominie. Un jour de spectacle il ordonna qu'on amenât dans l'hippodrôme Absimare et Léonce son prédécesseur. Il les fit coucher par terre, et leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts des souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle ridicule et barbare : *Vous marchez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulez aux pieds le lion et le dragon.* Cette comédie eut un dénoûment tragique pour Absimare et Léonce : Justinien leur fit trancher la tête en 705.

ABSTÉMIUS (Laurent), en italien Abstemio, né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, dans le 15e siècle, se fit un nom dans le temps de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbin, Guido Ubaldo, dont il avait été le maître, le nomma son bibliothécaire. Abstémius dédia à son disciple ses *Annotationes variæ*, qui sont un commentaire de quelques passages obscurs d'Ovide et de Valère-Maxime, et qu'on trouve dans le tom. 1 du *Trésor* de Gutter avec le titre emphatique *Lampas*. Il y a encore de lui un recueil de 220 fables, intitulé *Hecatomythium;* où il se trouve des traits aussi ridicules qu'indécens contre le clergé, surtout dans trois ou quatre qui méritent ce reproche : ces fables sont à l'index à Rome. On les trouve dans l'édition des fables d'Esope, Francfort, 1580.

ABUBEKER, ou ABOUBEKR (ce qui veut dire *père de la vierge*), beau-père et successeur de Mahomet. Après la mort de son gendre, les chefs de l'armée l'élurent calife, c'est-à-dire, *vicaire du Prophète*. Ali, gendre de Mahomet, à qui cet imposteur avait légué l'empire, en ayant été frustré, attendit dans l'Arabie des circonstances heureuses. Abubeker, son rival, se fixa d'abord à Cusa, puis à Bagdad, où il ramassa les feuilles éparses de l'Alcoran, et régla la partie de la discipline. Il mena ensuite les Musulmans en Palestine, et remporta une victoire contre le frère de l'empereur Héraclius. Il mourut peu de temps après, et fut enseveli à Médine, l'an de J.-C. 634, suivant les uns, et 640 suivant les autres. Les partisans d'Abubeker le regardent comme un héros et un saint, et ceux d'Ali comme un brigand et un usurpateur.

ABUCARA (Théodore), métropolitain de la province de Carie, dans le 8e siècle, fut d'abord partisan de Photius; mais, s'en étant repenti, le concile de Constantinople, tenu en 968, lui accorda séance dans ses assemblées. Génébrard et le jésuite Gretzer ont traduit en latin ses *Traités* contre les Juifs, les mahométans et les hérétiques, à Ingolstadt, 1606, in-4. On les trouve aussi dans le supplément de la *Bibliothèque des Pères*, de l'édition de Paris, de 1624. On a encore de lui un traité *De' unione et incarnatione*, Paris, 1685. (Avant de quitter le parti de Photius, il avait été envoyé, avec Zacharie, évêque de Chalcédoine, en ambassade auprès de l'empereur Louis Ier, pour l'engager à se soustraire à l'autorité du pape).

ABUDHAHER, père des karmatiens, secte née dans l'Arabie, répandit sa doctrine par la parole et par l'épée, suivant la coutume des Musulmans. Il fit piller la Mecque, égorger les pèlerins, enlever la pierre noire qu'on croyait descendue du ciel. Il amena ensuite son cheval, et lui fit faire ses ordures dans le temple, en joignant les railleries à l'outrage. Ses impiétés n'attiédirent point la dévotion musulmane. Le temple de la Mecque fut fréquenté comme auparavant. Les karmatiens rendirent la pierre, parce que cette relique ne leur produisait rien. Abudhaher, leur chef, tout persécuteur qu'il était des fidèles Musulmans, mourut paisible possesseur d'un grand état, l'an 953.

* ABUL-CACIM a été long-temps regardé comme un des compagnons de Muça conquérant de l'Espagne. On a attribué à ce personnage imaginaire une *Histoire de la conquête de l'Espagne par les Arabes*, ouvrage publié au commencement du 17e siècle par Michel de Luna, interprète au service de Philippe III, roi d'Es-

pagne : quelques savans espagnols ont démontré que ce livre est supposé. Il a été traduit en français par Le Roux et par Lobineau. Il est rempli de fables.

ABUL-FARAGE (Grégoire), dont le nom est *Aboul-Faradj* et qu'on appelle aussi *Barhebræus,* fils d'un médecin chrétien, et médecin lui-même, naquit en 1226, à Malatia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une *Histoire universelle* depuis Adam jusqu'à son siècle, très estimée des Orientaux, mais peu consultée par nos Occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Kan. Pokocke donna, en 1663 et 1672, à Oxford, en 2 vol. in-4, une traduction latine de cette histoire, et y joignit un supplément pour les princes orientaux, qui vaut mieux que l'ouvrage. M. Sylvestre de Sacy a traduit en latin plusieurs passages d'Abulfarage : ils se trouvent avec le texte arabe dans le *Specimen historiæ Arabum* de White, publié en 1806 à Oxford. On trouve dans Assemani, *Bibl. orient.*, t. 2, p. 275, le catalogue de 34 ouvrages d'Abul-Farage. Il a été accusé d'avoir quitté le christianisme; c'est une calomnie dont Pokocke a démontré la fausseté. A l'âge de 20 ans, il fut sacré évêque de Goubat, en Syrie, et mourut évêque d'Alep et primat des jacobites, l'an 1286, à 60 ans. Il y a eu encore trois poètes arabes de ce nom, fort célèbres en Asie, mais peu connus en Europe.

ABUL-FÉDA. *Voyez* Aboul-féda.

ABULOLO-AMED. *Voyez* Aboul-óla.

ABU-MOSLEM. *Voyez* Abou-moslem.

* ABUNDANCE (Jéhan d'), nom supposé d'un poète français du 16ᵉ siècle, connu aussi sous le nom de *Maistre Tyburce.* On a de lui 1° *Moralité, mystère et figure de la passion de N. S. J.C.* in-8, Lyon, sans date, ouvrage très rare, qui se trouvait dans la bibliothèque du duc de la Vallière. 2° *Le Joyeux Mystère des trois rois à 17 personnages*, in-8, et autres ouvrages, dont on trouve les titres dans la bibliothèque de du Verdier.

ABUNDIUS, évêque de Côme, en Italie, mort en 469, fut envoyé en qualité de légat au concile de Constantinople par saint Léon, et fit adopter, par les Pères de cette assemblée, la *Lettre* à Flavien. Ce prélat avait beaucoup de piété et de lumières.

ABYDÈNE (ou *habitant d'Abyde*), historien célèbre auteur de l'*Histoire des Chaldéens et de celle des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, dans l'ouvrage *contre Julien* de saint Cyrille, et dans la *Chronologie* du Syncelle; ces fragmens ont été recueillis par Scaliger. On y trouve des passages admirablement conformes au récit de l'Ecriture sainte, comme ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, etc. On ignore l'époque où florissait Abydène. (Maltebrun pense que cet auteur était un prêtre égyptien attaché au temple d'Osiris à Abydos, et qu'il vivait du temps des premiers Ptolémées. Il serait à souhaiter qu'on retrouvât cet ouvrage dont on assure qu'un exemplaire est dans une bibliothèque d'Italie, d'autant mieux que Abydène avait pris pour base de son travail l'*Histoire Babylonienne* de Bérose dont il n'eut que des fragmens.)

ACACE, surnommé *le Borgne*, chef de la secte des acaciens branche d'ariens, avait des talens dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition et semer ses erreurs. Cet homme turbulent et dangereux fit déposer saint Cyrille, eut part au bannissement du pape Libère, et causa d'autres troubles dans l'Eglise. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont perdus, entre autres la *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il était le successeur et le disciple, sans qu'on sache bien certainement si son maître a été dans les mêmes sentimens que lui. Il mourut vers l'an 365.

ACACE, successeur de saint Gennade dans la chaire de Constantinople, en 471. Ce prélat ambitieux, voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches orientaux, persuada à l'empereur Zénon, par les plus viles adulations, qu'il pouvait se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Hénoticon,* édit favorable aux eutychiens. Félix III, irrité contre Acace, prononça anathème contre lui dans un concile de Rome. Cette excom-

munication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du pape, et persécuta les catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople, trente ans après sa mort. Saint Gélase, successeur de Félix, refusa sa communion à ceux qui faisaient difficulté de condamner les erreurs d'Acace.

ACACE (Saint), évêque d'Amide sur le Tigre, dans le 5e siècle, vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui fut tellement touché de cette générosité héroïque, que tout païen qu'il était il voulut voir le saint évêque. Cette entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

ACACE, évêque de Bérée en Palestine, né vers l'an 322, embrassa l'état monastique : il fut ami de saint Epiphane et de saint Flavien, mais il n'eut pas toujours une conduite irréprochable. On le blâme surtout d'avoir été le persécuteur de saint Chrysostôme, dont il avait été l'ami; mais il reconnut sa faute. Nous avons de lui trois *Lettres* qu'on trouve dans le Recueil des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, par le père Lupus, ermite de Saint-Augustin. Acace remplit plusieurs missions à Rome, où il défendit la doctrine des *deux natures* de J.-C., devant le pape Damase. En 381 il assista au concile de Constantinople, et ses négociations avec le pape Sirice mirent un terme au schisme de l'Eglise d'Antioche.

* ACADÉMUS ou ÉCADÉMUS, citoyen d'Athènes du temps de Thésée, dont la maison servit à enseigner la philosophie; ce qui lui valut l'honneur de donner son nom à une secte de philosophes ou plutôt à trois sectes qui portèrent le nom d'*Académiques* : la vieille académie avait Platon pour chef; la seconde, Arcésilas; la troisième, Carnéade. Cicéron avait donné le nom d'*Académie* à une de ses maisons de campagne, située près de Pouzzole, où l'on voyait des portiques et des jardins plantés d'arbres, à l'imitation de l'académie d'Athènes.

* ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques ou anciens Mexicains, qui, après avoir été long-temps en guerre avec le roi de Caluacan, leur voisin, élevèrent à cette dignité Acamapixtli, petit-fils de Caluacan; il fut reconnu l'an 1380; et jura, en recevant la couronne, de veiller sans relâche à la sûreté et au bonheur de son royaume. Sous son empire, les Mexicains, jusqu'alors séparés en tribus, furent réunis; des lois sages furent établies, et le bon ordre régna parmi des peuples qui n'avaient encore connu qu'une liberté farouche. Acamapixtli embellit sa capitale Ténochtitlan, aujourd'hui Mexico, l'orna de monumens et de temples, fit construire des ponts, creuser des canaux, et élever des aqueducs qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il soutint une longue guerre contre Azafazalco roi de Tépéacan, pour affranchir son peuple d'un tribut onéreux, et s'il ne put les en dégager, il parvint du moins à l'alléger. Il mourut en 1420, après un règne de 40 ans, emportant dans la tombe les regrets de ses sujets. Son fils Vitzilocutli lui succéda, quoique Acamapixtli eût laissé aux Mexicains la liberté de se choisir un roi.

AÇARARIUS. *Voy.* ALSAHARARIUS.

ACARIE. *Voy.* MARIE DE L'INCARNATION.

*AÇARQ (D'), professeur à l'école royale militaire, et membre des académies d'Arras et de la Rochelle, mort vers la fin du 18e siècle. Il a publié une *Grammaire philosophique*, 2 vol. in-12; des *Observations sur Boileau, Racine, Crébillon, Voltaire, et sur la langue française en général*, in-8; un *Plan d'éducation*, in-8; des *Remarques sur la grammaire de Wailly; les Vies des hommes et femmes illustres d'Italie, depuis le rétablissement des sciences et des beaux arts*, traduites de l'italien de San-Sévérino, Paris, 1767, 2 vol. in-12, et le *Porte-feuille hebdomadaire*, 1770, ouvrage périodique dont il n'a paru que le premier cahier. Ces ouvrages ne sont pas sans mérite. On y trouve de la justesse, de la profondeur; mais on lui reproche, avec raison, d'avoir employé un jargon philosophique, ridicule surtout dans des ouvrages de grammaire.

*ACCA (Saint), évêque anglais du 8e siècle avait été d'abord bénédictin. Il alla à Rome d'où il amena des architectes qui embellirent son église d'Hagustald ou Hexam, dans le Northumberland. Il mourut l'an 730. Acca a composé *des offices pour son église*, *un Traité sur les souffrances des saints*, et des *Lettres à ses amis*, parmi lesquelles il y en a une adressée à Bède.

*ACCARIAS DE SERRIONE (Jos.), ancien avocat, né à Châtillon, près de Die, en 1709, mort à Vienne en Autriche en 1792. Ses principaux ouvrages sont : *le Commerce de la Hollande*, ou *Tableau des Hollandais dans les quatre parties du monde*, Amsterdam 1765, 3 vol. in-12; *l'Etna*, poème traduit du latin de Sévérus; *les Intérêts des nations de l'Europe, développés relativement au commerce*, Leyde, 1766, 2 vol. in-4, et Paris, 1767, 4 vol. in-12; *Richesses de la Hollande*, 1768, 3 vol. in-12; Londres, 1778, 2 vol. in-4 ou 5 vol. in-12, en société avec E. Luzac; *la Richesse de l'Angleterre*, Vienne 1771, in-4.

*ACCIAIUOLI (Nicolas), d'une famille originaire de Brescia qui s'adonnait, comme l'indique son nom, au commerce de l'acier, naquit à Florence l'an 1310. Catherine de Valois lui confia l'éducation de son fils Louis de Tarente qui épousa dans la suite Jeanne Ire, reine de Naples. Acciaiuoli fut fait grand sénéchal de ce royaume : malgré la sagesse de son administration, il ne put empêcher l'invasion du roi de Hongrie qui voulait venger la mort de son frère André que Jeanne son épouse avait périr. Mais ce fut Acciaiuoli qui fit rentrer cette reine dans Naples. La vie de ce ministre fidèle a été écrite par Matteo Palmieri, et se trouve dans la collection des historiens italiens par Muratori, tome 13.

ACCIAIUOLI (Reinier), d'une famille ancienne de Florence. (S'étant rendu en Grèce, il y acquit, en 1364, les baronnies de Vostza et Nivelet en Achaïe, et la seigneurie de Corinthe. Il conquit ensuite sur les Catalans, le duché d'Athènes, duquel dépendaient Thèbes, Argos, Mycène et Sparte. Ainsi le fils d'un marchand florentin devint maître de presque toute la Grèce.) Sa femme Euboïs ne lui ayant point donné d'enfant mâle, il laissa Athènes au roi de Naples, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avait épousé l'aînée de ses filles, et donna la Béotie avec la ville de Thèbes à Antoine, son fils naturel, qui, après la mort de son père, s'empara d'Athènes; mais Mahomet II la reprit sur ses successeurs, en 1455.

ACCIAIUOLI (Donat), savant illustre et bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avait confié différens emplois, et dont il fut gonfalonier en 1473, après avoir rempli plusieurs ambassades importantes. Il était né en 1428, de Nevio Acciaiuoli, petit-fils de Reinier. On a de lui, 1° quelques *Vies* de Plutarque, traduites en latin, Florence, 1478, in-fol.; 3° les *Vies* d'Annibal, de Scipion et de Charlemagne; 3° des *Notes* sur la morale et la politique d'Aristote, qu'il devait en partie à Argyropise son maître. Il mourut en 1478, âgé de 50 ans. La république dota ses filles pour reconnaître les services du père. Sa probité et son désintéressement étaient admirables. (Son portrait est un de ceux qui décore les voûtes de la galerie de Florence.)

ACCIAIUOLI (Zénobio), dominicain, né à Florence, en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican, depuis 1518 jusqu'en 1519, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé, 1° la *Version* de quelques ouvrages d'Olympiodore, de Théodoret et de saint Justin; 2° des *poëmes*, des *sermons*, des *lettres*, des *panégyriques*. Ces différens écrits ne sont guère au-dessus du médiocre.

*ACCIEN ou Baghy-syan, gouverneur d'Antioche à l'époque où les Croisés vinrent attaquer cette ville en 1097, se défendit long-temps, mais ne put prévenir la trahison qui livra cette place forte après un an de siége. Un bûcheron arménien mit fin à ses jours.

ACCIOLIN. *Voy.* Blanche, femme d'un citoyen de Padoue, etc.

ACCIUS (Lucius), poète tragique latin, né l'an 170 avant J.-C., avait pour

père un affranchi. Les anciens le préféraient, pour la force du stile, l'élévation des sentimens et la variété des caractères, à Pacuvius son contemporain, qui connaissait mieux son art, mais qui avait moins de génie. Tacite, Quintilien, Horace, Ovide, etc., le citent avec éloge. Il ne nous reste de ses tragédies que les titres, comme *Philoctète*, *Andromaque*, *Atrée*, *Clytemnestre*, *Médée*, *Andromède*, et deux comédies, le *Mariage* et le *Marchand*. Nous n'avons pas non plus les vers qu'il fit en l'honneur de Décimus Brutus. Ce héros romain fut si sensible à ces louanges, qu'il les fit afficher sur la porte des temples, et sur les monumens qu'on lui éleva après la défaite des Ibères. (Accius avait aussi composé des annales en vers; elles sont citées par plusieurs auteurs latins.) Il mourut dans une vieillesse fort avancée, vers l'an 100 avant J.-C. Pline rapporte qu'Accius, quoique de petite taille, se fit élever une très grande statue dans le temple des Muses.

ACCIUS (Zuccus), en Italien Accio Zucco, poète italien du 16e siècle, a commenté en mauvais sonnets italiens les fables d'Esope, mises en vers élégiaques par Romalius, poète latin du 13e siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort, avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8, parurent d'abord à Vérone en 1479; et à Venise en 1491, in-4. Jules Scaliger en fait un grand éloge; mais il ne faut pas prendre à la lettre ni les louanges ni les censures de ce critique.

ACCIUS NÉVIUS, *Voy*. Névius.

ACCOLTI (Benoît), jurisconsulte célèbre, né à Arezzo, en 1415, d'une famille noble, remplaça le Pogge dans l'emploi de chancelier de la république de Florence en 1459. Il a laissé 1° une histoire bien écrite, intitulée *De bello a christianis contra barbaros, pro Christi sepulchro et Judææ recuperandis, libri tres*, à Venise, 1532, in-4; ouvrage qui servit comme de texte au Tasse pour sa Jérusalem délivrée, mais qui était peu propre à l'inspirer; 2° *De præstantia virorum sui ævi*, à Parme, 1689, in-12. Sa mémoire était si heureuse, dit-on, qu'ayant un jour entendu la harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie, devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot. Il mourut en 1466.

ACCOLTI (François), frère du précédent, appelé le *Prince des jurisconsultes* de son temps, naquit à Arezzo, en 1418, et fut professeur de jurisprudence dans plusieurs académies. Il était d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, et d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissait était si grande, qu'à l'avénement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre : elle lui fut refusée, mais le pontife crut devoir au moins couvrir son refus d'un prétexte bien honorable, en déclarant qu'il la lui aurait volontiers accordée, s'il n'eût craint que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisît aux progrès de la jurisprudence. Ce fait, rapporté par un historien italien, n'est pas bien avéré. (C'est aussi sans preuves qu'on l'accuse d'avarice : il ne dut ses richesses qu'à son talent. On raconte qu'ayant voulu prouver à ses disciples les avantages d'une bonne réputation et les inconvéniens d'un mauvais cœur, il alla voler de la viande aux bouchers qui accusèrent deux de ses élèves mal famés : il alla ensuite déclarer quel était le voleur, et quel était le but qu'il avait eu en agissant ainsi. Il mourut en 1483.) On a de lui quelques *livres* sur la jurisprudence, et des *traductions* peu estimées de plusieurs ouvrages de saint Chrysostôme. Cet auteur est plus connu sous le nom d'*Arétin* ou François d'Arezzo qu'il avait du lieu de sa naissance, que sous celui d'*Accolti*, qu'il tenait de sa famille.

*ACCOLTI (Bernard), d'Arezzo, surnommé *Unico-Aretino* était fils de Benoît Accolti et neveu de François. Il obtint une grande célébrité à Rome par des poésies médiocres, sous le pontificat de Léon X : ses ouvrages imprimés sont au-dessous de sa réputation; cependant le cardinal Bembo en parle avec éloge, et l'Arioste en fait mention dans son IVe chant.

ACCOLTI (Pierre), connu sous le nom de cardinal d'Ancône, fils de Be-

noît, jurisconsulte mentionné ci-dessus, naquit en 1455 à Florence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut auditeur de rote, sous Alexandre VI. Jules II le nomma évêque d'Ancône, et le créa cardinal du titre de Saint-Eusèbe, dans sa promotion de 1511. Il eut jusqu'à sept évêchés, entre lesquels il faut compter l'archevêché de Ravenne, qu'il garda peu, et échangea pour l'évêché de Crémone, avec son neveu Benoît Accolti (*voy. ci-après*); il exerça à Rome les fonctions de cardinal-vicaire, et mourut dans cette ville le 12 décembre 1532, âgé de 77 ans. Ce fut lui qui, en 1519, rédigea la bulle contre Luther. Il est auteur de quelques *traités historiques*.

*ACCOLTI (Benoît), petit-fils de Benoît Accolti dont nous avons déjà parlé, chef d'une conspiration contre le pape Pie IV. Il avait pour complices Pierre Accolti son parent, le comte Antoine de Canossa, le chevalier Peliccione, Prosper d'Ettore et Thaddée Manfredi, tous accablés de dettes, et d'un esprit ardent et inquiet. Le motif ou plutôt le prétexte de cette conspiration était que Pie IV n'était pas légitimement pape. Ils ne voulaient l'assassiner que pour en mettre un autre à sa place. Accolti faisait espérer à ses complices de grandes récompenses. Il avait promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thaddée, Aquilée à Péliccione, et un revenu de 5,000 écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, accusé d'avoir demeuré à Genève, commença de devenir suspect au pape, en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses complices, et ils furent punis de leur crime par le dernier supplice, en 1564.

* ACCOLTI (Benoît), connu sous le nom de cardinal de *Ravenne*, neveu de Pierre Accolti, naquit en 1497. Il avait étudié la langue latine avec tant de succès, qu'il fut surnommé le *Cicéron* de son temps. Il fut abréviateur apostolique et évêque de Cadix sous Léon X. Clément VII le nomma son secrétaire, et le créa cardinal dans sa promotion du 3 mai 1527. En 1532, il fut envoyé en qualité de légat dans la Marche d'Ancône. Il eut sous Paul III une fâcheuse affaire qui le fit mettre au château Saint-Ange, et il ne recouvra sa liberté que par le sacrifice d'une somme de 59 mille écus d'or. Il mourut à Florence en 1549. Il a laissé quelques ouvrages latins et des poésies insérées dans le recueil *Quinque illustrium poetarum*, et depuis dans le t. 1er des *Carmina illustrium poetarum italorum*, Florence, 1719, in-8. On a aussi de lui un *Traité des droits du pape sur le royaume de Naples*..... Benoît Accolti, de Népi, son frère, cultiva la poésie et le théâtre. Sa *Virginia*, comédie, 1513, in-8, et ses vers, Venise, 1619, furent applaudis par ses contemporains.

ACCORDS (le seigneur des). *Voyez* TABOUROT (Etienne).

ACCURSE ou plutôt ACCORSO (François), né à Florence en 1151 ou 1182, et professeur en droit à Bologne. Il fut surnommé l'*Idole des jurisconsultes*, et ne serait certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en stile barbare, mais plus méthodique que celles des glossateurs qui avaient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un temps où il fallait peu de mérite pour réussir. Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé varient beaucoup sur l'époque de sa mort; ils le font mourir en 1260, 1265, 1279, etc. Cette dernière opinion est celle qui paraît la mieux fondée. Il laissa un fils qui se distingua dans le droit comme son père, et qui professa à Toulouse. Les *Commentaires d'Accurse* sont imprimés avec le *Corps du droit*, en 6 vol., à Lyon, 1589.

ACCURSE ou Accorso (Marie-Ange), né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savans et les plus ingénieux du 16e siècle. Il possédait les langues grecque, latine, française, espagnole, etc. Il demeura à la cour de Charles-Quint pendant 33 ans; et cet empereur l'employa à des missions importantes auprès de plusieurs cours du Nord. Il enrichit le Capitole d'un grand nombre de monumens anciens. Ses diatribes sur quelques

auteurs anciens et modernes, imprimées à Rome en 1524, in-fol., sont un témoignage de son érudition et de son discernement. La république des lettres lui est redevable de l'*Ammien-Marcellin*, d'Augsbourg, en 1533, augmenté de 5 livres, et de la première édition des *Lettres* de Cassiodore. Ce savant critique fut accusé de s'être approprié les notes de Fabricio Verano, sur Ausone, dans ses *Diatribæ in Ausonium, Solinum et Ovidium*, livre rare, publié à Rome en 1524, in-fol. Mais il se défendit contre cette accusation de plagiat, avec autant d'ardeur que s'il avait été question de l'enlèvement d'un trésor, et s'en purgea par serment. Ses *Diatribæ* sont accompagnées de la gravure des monumens antiques : comme l'*Apollon du Belvédère*, une *Minerve*, etc.

ACERBO (François), né à Nocera, en 1606, jésuite et poète, publia en 1666, à Naples, des poésies intitulées : *Ægro corpori a musa solatium*, in-4. Ce recueil, qui charma ses maladies, est très estimé par les gens pour qui la langue de Virgile et d'Horace n'est point un objet de mépris.

ACÈSE, évêque novatien, soutint au concile de Nicée (en 325) que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançait cette opinion, fâché de ce qu'il fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : *Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel.*

* ACÉVÉDO (Félix-Alvarez), l'un des principaux acteurs de la révolution de 1820, naquit à Otero, province de Léon, et se fit recevoir avocat à Madrid en 1804; mais il renonça bientôt après à cette profession pour entrer dans les gardes-du-corps du roi Charles IV. En 1808, ce corps s'étant dispersé pour s'opposer à l'invasion de Buonaparte, Acévédo se rendit dans la province de Léon, et fut nommé commandant du 8e corps des volontaires. L'année suivante, il parvint au grade de colonel, et se signala en différentes affaires. Ayant été fait prisonnier, il parvint à s'échapper et continua de combattre avec distinction jusqu'à la cessation des hostilités. Le peuple de la Galice s'étant insurgé au commencement de 1820 pour le rétablissement de la constitution de Cadix, abolie par Ferdinand VII, il fut proclamé commandant-général de l'insurrection, et peu après membre de la junte qui se forma pour le gouvernement de la province. Il se battit contre les troupes royales, et fut tué par les miliciens.

ACHAB, fils et successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle, et digne d'un tel époux. C'est à la prière de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, idole des Sidoniens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans et demi désolerait son pays. Le prophète ajouta de nouveaux prodiges qui ne le touchèrent pas davantage ; le feu du ciel consuma sa victime en présence de 850 prophètes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avait opéré à la prière d'Elie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite, avec une petite armée, deux victoires signalées sur Bénadad, roi de Syrie, qui était venu mettre le siége devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince ingrat, peu touché de ce bienfait du Très-Haut, continua ses déréglemens et ses injustices. Il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre lequel Jézabel suscita de faux témoins pour le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens léchèrent le sang qui avait coulé de ses blessures, dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth, vers l'an 893 avant J.-C. Son règne avait duré 22 ans.

ACHAB, fils de Cholias, un des deux faux prophètes qui séduisaient les Israélites à Babylone, et que le Seigneur menaça, par Jérémie, de livrer à Nabuchodonosor, pour les faire mourir aux yeux de ceux qu'ils avaient séduits ; de sorte, dit Jérémie, XXIX, 22, que tous ceux de Juda qui seront à Babylone se serviront de

leurs noms lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant : *Que le Seigneur vous traite comme il traita* Achab *et* Sédécias, *que le roi de Babylone fit frire dans une poèle ardente*. Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Susanne.

ACHAIE, ou ACHAIUS, roi d'Ecosse, fils d'Etwin, fut élevé, en 788, sur le trône. Il ne dut le diadème qu'à ses vertus, qui firent le bonheur du peuple qui lui déféra la couronne. Sous son règne, les lois furent respectées, l'union et la paix rétablies; et les ennemis du dehors repoussés mirent un terme à leurs incursions. Achaïus régna 31 ans, et mourut en 819. Il avait fait alliance avec Charlemagne, et lui avait envoyé le célèbre Alcuin, Rokan, Jean Scot, etc. On dit que, pour éterniser la mémoire de ce traité, il ajouta aux armes d'Ecosse un double champ semé de fleurs-de-lis.

ACHAN, fils de Carmi, de la tribu de Juda, cacha, à la prise de Jéricho, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et une règle d'or, contre la défense expresse que Dieu en avait faite. Ce péché fut fatal aux Israélites, qui furent repoussés au siége d'Haï. Achan, ayant été convaincu par le sort, Josué le fit lapider avec sa femme et ses enfans, et Haï fut prise.

ACHARD, abbé de Saint-Victor, à Paris, puis évêque d'Avranches en 1161. On lui attribue plusieurs traités restés manuscrits, entre autres, *de Tentatione Christi*, et *de Divisione animæ et spiritus*. Henri II, roi d'Angleterre, avait pour lui une estime particulière, quoiqu'il fût l'ami intime de saint Thomas de Cantorbéry. Il tint sur les fonts baptismaux Aliénor sa fille, depuis épouse d'Alphonse IX, roi de Castille. Il mourut en odeur de sainteté en 1171.

* ACHARD (Claude-François), secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothécaire de cette ville, où il naquit en 1753, exerça la médecine, s'occupa de littérature, et a laissé les ouvrages suivans : 1° *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, Marseille, 1785-87, 4 vol. in-4. Les deux premiers contiennent un vocabulaire français et provençal, et les deux derniers l'histoire des hommes illustres de la Provence. L'abbé Paul et quelques autres auteurs y ont coopéré. 2° *Description historique, géographique et topographique de la Provence, etc.*, in-4 dont il n'a paru que le premier vol. 3° *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départemens du midi*, in-4. 4° *Cours élémentaire de bibliographie, ou la Science du bibliothécaire*, 3 vol. in-8; ouvrage peu estimé, et qui n'est qu'une compilation des livres de Fournier et Peignot sur la même matière, etc. Achard est mort à Marseille en 1809.

* ACHARD (Antoine), né à Genève en 1696, mort en 1772, devint pasteur de l'église protestante française à Berlin, et membre de l'académie de cette ville. Le roi de Prusse le nomma, en 1740, membre du grand directoire français, avec le titre de conseiller privé. Quoique d'une constitution très faible, il prêchait souvent devant la famille royale de Prusse. Il excellait particulièrement dans la déclamation. Ses *Sermons sur divers textes de l'Ecriture-Sainte* ont été publiés à Berlin après sa mort, en 2 vol. in-8. Les mémoires de l'académie de cette ville renferment le canevas d'un ouvrage important qu'il avait entrepris sur la liberté de l'homme, en réponse aux objections de Spinosa, de Bayle et de Collins.—Son fils François, né à Berlin en 1753, et membre de plusieurs sociétés savantes, a publié un grand nombre de *Dissertations* dans les mémoires de l'académie de Berlin et autres académies, qui ont été recueillies et publiées en allemand. — Il ne faut pas le confondre avec *François Achard*, né à Genève en 1708, mort à Berlin en 1784, où il était conseiller de justice supérieure et membre de l'académie de la même ville. Celui-ci a laissé des *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle, et qui se trouvent dans les mémoires de l'académie de Berlin.

* ACHARD (François-Charles), chimiste distingué, né en Prusse en 1754, et mort en 1821. Il est particulièrement connu par la fabrication du sucre de betterave, qu'il a le premier exécuté en grand et avec

succès. Il a publié à Berlin plusieurs ouvrages écrits presque tous en allemand. Les principaux sont : 1° *Mémoires physiques et chimiques*, in-8, 1780; 2° *Leçons de physique expérimentale*, 4 vol. in-8, 1791-92; 3° *Analyse de quelques pierres précieuses*, traduite par Dubois, Paris, 1783, in-8; 4° *Recherches sur les propriétés des alliages métalliques*, Berlin, 1788, in-4. 5° *Instruction sur la culture et la récolte des betteraves, sur la manière d'en extraire le sucre et le sirop*, traduite en français par Copin, Paris, 1812; 6° *Traité complet sur le sucre de betterave*, traduit et abrégé par Angar avec des notes et observations par Derosne, Paris, 1812, in-8.

* ACHARDS (Eléazar-François de la Baume des), né à Avignon en 1679, fut nommé évêque d'Halicarnasse, et envoyé par Clément XII, en qualité de vicaire apostolique, pour terminer les différends élevés entre les missionnaires des différens ordres religieux qui étaient en Chine : il mourut à Cochin en 1741. L'abbé Fabre, d'abord son secrétaire, et ensuite provisiteur de la même mission, a fait imprimer, en 3 vol. in-12, une *Relation* de sa mission et des *Lettres* sur la visite de M. des Achards ; ouvrage dicté par l'esprit de parti, et condamné par un décret du saint-Office, le 16 juin 1746.

ACHARIUS (Eric), botaniste de Stockholm, mort dans cette ville au mois de février 1820, a publié : 1° *Lichenographiæ Sueciæ Prodromus*, 1798, in-8 ; 2° *Methodus qua omnes detectos Lichenes, secundum organa carpomorpha ad genera, species et varietates redigere, atque observationibus illustrare tentavit Acharius*, Stockholm, 1803, 2 vol. in-8, fig. 3° *Lichenographia universalis, in qua Lichenes omnes detectos, adjectis observationibus et figuris horum vegetalium, etc.* Gœttingue, 1810, in-4, 14 pl. col.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joatham, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Razin, roi de Syrie, qu'il avait vaincu d'abord, et par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Theglath-Phalassar, et fit faire un autel sacrilége pour lui plaire. Théglath-Phalassar rentra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avait de plus précieux dans le temple et le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés, en faisant fermer les portes du temple, et en défendant au peuple d'y aller offrir ses victimes et ses prières. Il mourut vers l'an 726 avant J.-C., et fut privé de la sépulture des rois. Sous le règne de ce prince, il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte d'un gnomon ou cadran solaire, qui est le plus ancien dont parle l'histoire.

ACHÉMÈNE, nom d'une famille de rois perses, qui occupa le trône jusqu'à Darius Codomanus, d'où vient le nom d'Achéméniens, que les anciens poètes ont donné aux Perses.

*ACHENWALL (Godefroi), né à Elbing, en Prusse, le 20 octobre 1719, est regardé comme le créateur de la science appelée *statistique*. Il était très versé dans l'histoire et dans le droit de la nature et des gens, qu'il enseigna dans plusieurs universités de l'Allemagne. Dans les voyages qu'il avait faits dans différens états de l'Europe, il en avait examiné les forces, les ressources intérieures, et les intérêts réciproques. Le résultat de ses observations fut un ouvrage auquel il donna le titre de *Statistique* ou *Science de l'état*, dont il publia, en 1748, le premier plan raisonné; et dans l'année suivante, il en fit paraître le Manuel. Tout ce qui n'était auparavant connu que comme des faits épars et des matériaux mal combinés ensemble, il l'a réuni dans un seul corps, et l'a soumis à des règles, à des principes, à un plan tout-à-fait systématique, et il en a formé une science qu'on peut appeler dynamique, ou Traité d'énumération des forces. Achenwall a donné d'autres ouvrages sur *l'histoire des états de l'Europe*, sur *le droit public, etc.*, sur *l'économie publique*. Le dernier qu'il publia a pour titre *Observations sur les finances de la France*. Ce studieux publiciste mourut à Gœttingue en mai 1772. Le célèbre Schlœtzer fut son disciple et son successeur dans la chaire qu'il occupait à cette université.

* ACHER, juge au tribunal d'Amiens, mort en 1815. On lui doit un bon *Abrégé des Vies des hommes illustres de Plutarque*, Lyon, 1797 et suiv. 4 vol. in-12.

ACHÉRY (don Luc d'), né à Saint-Quentin, en Picardie, en 1609, fit profession dans l'abbaye des Bénédictins de sa ville, puis il alla à Vendôme où il entra dans la congrégation de Saint-Maur, et s'y rendit recommandable par un savoir profond, joint à une piété tendre. Son soin principal, après ses premières études, fut de chercher toutes les pièces de l'antiquité qui pouvaient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Les morceaux qu'il a trouvés sont dans son *Spicilège*, en 13 vol. in-4, réimprimé en 1723, par les soins de M. de la Bare, en 3 vol. in-fol. C'est une collection où l'on rencontre beaucoup d'histoires, de chroniques, de vies de saints, d'actes, de chartes, de lettres, qui n'avaient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil, fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore, 1° l'*Epître* attribuée à saint Barnabé, imprimée en 1645; 2° les *OEuvres de Lanfranc*, en 1648, in-fol.; 3° celles de *Guibert*, abbé de Nogent, in-fol., en 1651; 4° *Regula solitariorum*, 1653, in-12; 5° un *Catalogue* in-4 des *ouvrages ascétiques des Pères*, en 1648 et 1671. Voyez un *Recueil* de ses lettres au cardinal Bona, et de celles que ce prélat lui écrivit, imprimé en 1755. Il mourut à Saint-Germain-des Prés, en 1685, à l'âge de 76 ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite et à l'étude. Alexandre VII et Clément X l'honorèrent de leur estime, et lui en donnèrent des marques. Ce savant religieux ne connut l'antiquité que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, et beaucoup de savans eurent recours à ses lumières. Il sanctifia les premiers, et éclaira les autres. On trouve l'éloge d'Achéry dans le *Journal de Trévoux*, 26 novembre 1685. Celui de M. Maugendre qui remporta le prix d'éloquence au jugement de l'académie d'Amiens, est plus détaillé et plus complet. Il a été imprimé en 1775.

ACHIAB, ou AQUIAB, neveu d'Hérode le Grand. Pendant la maladie de son oncle, il empêcha la reine Alexandre, mère de Mariamne, de s'emparer d'une des forteresses de Jérusalem, dont il était gouverneur, en faisant avertir à propos le roi de ce qui se tramait. Il sauva plusieurs fois la vie à son oncle. Un jour entre autres ce prince demanda une pomme et un couteau pour la peler; mais Achiab s'étant aperçu que c'était pour se percer, lui arracha le couteau, et prévint l'exécution de ce suicide.

ACHILLÉE (*L. Epidius Achillæus*), général romain en Egypte, sous Dioclétien, se fit reconnaître empereur à Alexandrie en 292, et se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien se mit enfin en marche avec une armée formidable; et le tyran ayant été défait, se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité se livra à toutes les fureurs de la vengeance. Achillée fut condamné à être dévoré par les lions. Alexandrie éprouva toutes les horreurs du pillage, et le reste de l'Egypte fut abandonné aux proscriptions et aux meurtres. Expédition peu assortie aux éloges que certains écrivains ont faits de la prétendue modération de cet empereur.

ACHILLES TATIUS. *Voyez* TATIUS.

ACHILLINI (Alexandre), natif de Bologne, professa la philosophie et la médecine avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyait des écoliers. Il mourut dans sa patrie, en 1512, à 49 ans, avec le surnom fastueux de *second Aristote*, après avoir fait imprimer différens ouvrages d'anatomie et de médecine. On lui attribue la découverte du marteau et de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouïe: Morgagni lui refuse l'honneur de cette découverte. Il est avec Mondinus le premier qui ait profité de l'édit de Frédéric II pour disséquer à Bologne. Il adopta les sentimens d'Averroès, et fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décriaient mutuellement, suivant l'usage établi depuis longtemps parmi les doctes. Ses ouvrages philosophiques furent recueillis in-fol., à Venise, 1545, 1568 et 1608. On a imprimé séparément dans la même ville ses

traités d'anatomie et de médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Philothée Achillini, son frère, auteur d'un poème intitulé *il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs italiens, et quelques leçons de philosophie morale, imprimé à Bologne, 1513, in-4.

ACHILLINI (Claude), petit-neveu du précédent, né à Bologne en 1574, et mort en 1640, fut un homme très savant en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne sa patrie. Sa vaste érudition était si admirée, que, de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Achillini tint aussi une place distinguée parmi les poètes de son temps. Ami et partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflure et de pointes, qui s'était emparé de la poésie italienne dans le 16e siècle. Le sonnet très connu qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont, *Sudate o fuochi a preparar metalli*, etc., et une pièce de vers sur la naissance du dauphin, lui obtinrent, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaine d'or de la valeur de mille écus. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés sans récompense. *Voyez*, sur les deux Achillini, les tomes 33 et 36 des *Mémoires* de Nicéron.

ACHILLIUS. *V.* AQUILLIUS-SEVERUS.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte d'Absalon, il résolut avec son frère Jonathas, d'aller informer David, qui fuyait, des résolutions qu'on prenait contre lui. Absalon ayant découvert leur dessein, les fit poursuivre; mais, étant arrivés à Bathurim ils se cachèrent dans un puits, d'où ils sortirent lorsque ceux qui les cherchaient furent retournés. Ils arrivèrent heureusement au camp de David. Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon. Son successeur fut son fils Azarias.

ACHIMELECH, grand pontife des Juifs, successeur d'Achitob son père, donna à David les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, poussé par sa jalousie contre ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre, avec 85 hommes de sa tribu. Doëg l'Iduméen, qui avait été le délateur de l'action du charitable pontife, se chargea de cet affreux assassinat, dont l'infamie est vivement exprimée dans un des plus beaux psaumes de David. Abiathar, l'un des fils d'Achimélech, échappa seul à ce massacre.

ACHIOR, chef des Ammonites qui servait dans l'armée assyrienne au siége de Béthulie, déplut à Holopherne, en vantant les mœurs, les lois, le caractère des Israélites, et la protection de Dieu sur ce peuple. Ce général, irrité, le fit conduire à Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévèrement après la prise de la ville; mais ses gardes, craignant les assiégés, le lièrent à un arbre. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holopherne, il embrassa la religion des Juifs, vers l'an 705 avant J. C.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire où périrent Saül et ses enfans, vers l'an 1055 avant Jésus-Christ.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinées, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut père d'Achias, qui fut aussi souverain pontife. Phinées ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son père. David connaissait la méchanceté et la malignité de ses conseils, et pria le Seigneur de ne pas permettre qu'on les suivît. Lorsque Achitophel voulut engager Absalon à poursuivre sans délai le roi fugitif, ce qui eût été un parti décisif, il ne fut pas écouté, et David eut le temps de se reconnaître et de se fortifier; le grand arbitre de la politique

humaine exauçant ainsi la prière de ce prince humilié : *Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel.* Désespéré de voir ses avis méprisés, Achitophel se pendit vers l'an 1033 avant J.-C.

ACHMET I, sultan des Turcs ou Ottomans, fils et successeur de Mahomet III, en 1603, et mort en 1617, âgé de 30 ans. Il fit construire une superbe mosquée dans l'hippodrôme de Constantinople ; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avait apportées des ruines de Troie. (Achmet n'imita pas la cruauté de son père, et se fit chérir de ses sujets. Après avoir combattu les rebelles d'Asie, il fut vaincu par Schah-Abbas, sophi de Perse. Il accorda ensuite des secours aux Hongrois et aux Transilvains, révoltés contre leur empereur Rodolphe II, auquel il enleva la ville de Gran. Plus politique que guerrier, Achmet I devint protecteur et arbitre des Hongrois, des Transilvains et des Moldaves, et força Schah-Abbas à lui payer tribut pour ses conquêtes. La prétendue modération d'Achmet n'était souvent que de l'indolence. Il se livrait aux plaisirs ; son sérail était habité par 3000 femmes, et ses seuls fauconniers montaient au nombre de 40,000. Après avoir régné 14 ans, il laissa trois fils qui régnèrent successivement, Othman, Amurath IV, et Ibrahim.)

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sultan Ibrahim, monta sur le trône après son frère Soliman III en 1691. Son grand vizir Oglu Kiuperli perdit la bataille de Salankemen, en Hongrie, le 19 août de la même année, et y fut tué. Le prince Louis de Bade, général de l'armée impériale, fut vainqueur en cette journée. Le changement perpétuel des ministres sous le règne d'Achmet II jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. Il mourut en 1695, avec la réputation d'un prince indolent, mais aimable. Il était d'une humeur gaie, bon poète, musicien, et jouait de plusieurs instrumens. (Outre les pertes considérables qu'il essuya contre les Impériaux, d'autres malheurs signalèrent le règne d'Achmet II. Il y eut une révolte dans son sérail, que suivirent la famine, la peste, plusieurs incendies dans Constantinople, et un violent tremblement de terre à Smyrne. Les Arabes, après avoir pillé la caravane de la Mecke (ce qui parut aux Musulmans le plus grand de tous les désastres), obligèrent Achmet à leur payer un tribut. Tant de chagrins conduisirent Achmet au tombeau : il n'y avait que quatre ans qu'il était monté sur le trône.)

ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frère Mustapha II. Les séditieux qui l'avaient élevé à l'empire l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mère, qui leur était suspecte. Il leur obéit d'abord ; mais las de dépendre de ceux qui lui avaient donné la couronne, il les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils ne tentassent de la lui ôter. Dès qu'il se vit affermi sur le trône, il s'appliqua à amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnaie, et établir de nouveaux impôts ; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement. Charles XII, après sa défaite à Pultawa, chercha un asile auprès d'Achmet, qui le reçut avec beaucoup d'humanité. Le sultan, d'après les idées du roi du Suéde, fit la guerre aux Russes, aux Persans et à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Moins heureux dans sa guerre contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu deux fois en Hongrie par le prince Eugène, perdit Témeswar, Belgrade, une partie de la Servie, de la Bosnie et de la Valachie. La paix ayant été conclue avec l'empire, il se préparait à tourner ses armes contre les Persans, lorsqu'une révolution le renversa du trône en 1730, et y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince était en prison quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, et mourut le 23 juin 1736, d'un coup d'apoplexie. Il existait en 1789 une de ses filles à Paris. Achmet, dit-on, la confia à une esclave chrétienne nommée *Fatme*, qui trouva le moyen d'enlever sa pupille après l'avoir baptisée : les

cérémonies du baptême lui furent suppléées à Gênes. Lorsqu'elle eut atteint sa 16e année, Fatmé lui révéla le mystère de sa naissance, et la princesse n'en fut que plus attachée à la religion qu'elle avait embrassée, et dont elle continua à suivre les lois avec l'exactitude la plus exemplaire. On a publié son histoire sous le titre de *Cécile, fille d'Achmet III*; Paris, 1787, 2 vol. in-12; ouvrage romanesque.

ACHMET, auteur arabe, a fait un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Egyptiens. Cet ouvrage, dont l'original est perdu, fut traduit par un auteur chrétien du 9e siècle, et a été publié en grec et en latin, avec *Artémidore*, par M. Rigault, en 1603, in-4.

ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman I, surnommé *le Magnifique*, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé en 1524 en Egypte, pour y étouffer une rébellion, et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Il gagna les cœurs et les esprits, et, dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le nom et les ornemens de souverain. Soliman, informé de sa rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans le bain. Sa tête fut envoyée au Grand-Seigneur.

ACHMET-GIEDICK, ou *le Brêche-dent*, grand vizir de Mahomet II, né dans l'Albanie, fut l'un des plus grands généraux de l'empire ottoman. Il prit Otrante, en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avait à Achmet, le fit mourir quelque temps après.

* ACHMET, fils aîné de Bajazet II, fut désigné par son père pour lui succéder après son abdication : mais il ne monta point sur le trône. Il fut, ainsi que Bajazet, obligé de se battre contre Sélim son frère cadet, que les janissaires et les grands appelaient à régner. Bajazet périt victime d'un parricide, et Achmet vaincu fut étranglé par son frère Sélim I, l'an 1512.

* ACHMET, dey d'Alger, parvint sur le trône le 30 avril 1805, à la suite d'une révolution sanglante, dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. Avare et féroce, il livra au pillage de sa soldatesque les propriétés des Juifs, et il fit périr, dans les plus cruels supplices, un grand nombre de ses sujets. Sa milice s'étant soulevée contre lui le 7 novembre 1808, il offrit pour la calmer le pillage des Maures, et demanda qu'on le laissât partir pour le Levant; mais sa lâcheté ne fit que le rendre plus odieux. Son palais fut pris d'assaut. Il fut tué d'un coup de fusil, et son corps livré aux insultes de la populace qui le traîna au milieu des rues et porta sa tête en triomphe.

* ACHMET pacha, guerrier distingué des Ottomans, avait été désigné par ses compagnons d'armes pour remplacer en qualité de grand-visir Rustan, accusé publiquement d'avoir assassiné Mustapha fils de Soliman. Le sultan obéit aux vœux de son armée : mais Achmet avait pour ennemie Roxelane, l'une de ses femmes, dont l'ambition ne reculait devant aucun crime pour obtenir le trône en faveur de Bajazet son fils. Le grand-visir n'ayant point voulu être son complice, elle l'accusa devant le sultan de concussion. Achmet mourut avec dignité, refusant le ministère de l'indigne valet que lui avait envoyé son maître, et voulant que la main d'un ami lui serrât le fatal cordon : c'était l'an 1554.

ACIDALIUS (Valens), né à Wistoch, dans la Marche de Brandebourg, brilla dans diverses académies d'Allemagne et d'Italie, et se fixa à Breslau, en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, et il mourut d'une fièvre chaude en 1595, à l'âge de 28 ans. Sa grande jeunesse ne l'avait pas empêché de publier de savantes *notes* sur Quinte-Curce : *Animadversiones in Q. Curtium*, Francfort, 1594, in-8; 1597, 1724. On a encore de lui des *poésies* latines, Francfort, 1612, in-8, et des

remarques sur Tacite, Quintilien : elles ont été publiées par son frère Chrétien Acidalius, et insérées dans divers classiques, ainsi que ses *Notes* sur Ausone. On lui a faussement attribué une dissertation qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Mulieres non esse homines*, c'est-à-dire, *Les femmes ne sont pas des êtres pensans et raisonnables comme les hommes*, 1641, in-12.

ACILIUS (Caïus), vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval, près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis qui la lui coupèrent, il imita le fameux Cynégire, soldat athénien ; et s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

ACILIUS. *Voyez* AQUILIUS-SEVERUS.

ACILIUS-GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de J. C. 91, avec M. Ulpius Trajan, depuis empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre pour y combattre les bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé ; mais cette adresse lui devint funeste. La jalousie qu'en conçut l'empereur, le porta à bannir Acilius-Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état. Baronius assure que la cause de sa mort fut son attachement à la religion chrétienne.

ACINDYNUS (Septimius), consul romain, l'an 414 avant J. C., est connu par un trait singulier auquel il donna occasion. Etant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payait pas les impôts, et le menaça de le faire pendre, s'il ne s'acquittait pas à un jour marqué. Un très riche particulier offrit à la femme de ce prisonnier la somme qu'il devait, pour prix de ses faveurs. La femme consulta son mari, qui, plus ennuyé de sa prison, que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin s'étant satisfait, donna à cette femme une bourse où il n'y avait que de la terre. Acindynus, instruit de cette fourberie, condamna cet avare débauché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où il avait tiré la terre qui remplissait cette bourse. Saint Augustin nous a transmis ce trait d'histoire ; mais Bayle l'a accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari ; il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle que si elle eût été commise par débauche.

*ACINDYNUS, moine grec du 14e siècle, fut accusé d'hérésie, et condamné par un synode tenu à Constantinople. Il soutenait que les moines du mont Athos ne voyaient pas, comme ils le disaient, dans leurs extases la lumière incréée et pure dont Dieu était environné quand il parut sur le mont Thabor; mais qu'elle était créée et finie. Il a défendu sa doctrine dans un traité *De essentia et operatione Dei*.

*ACKERMANN (Conrad), est regardé par les Allemands comme le créateur de leur théâtre. Il mourut en 1771 à Hambourg où il dirigeait alors une troupe comique.

* ACKERMANN, (Jean-Christian Gottlier), professeur de médecine à Altdorf en Franconie, où il mourut en 1801. Il était né à Zeulenrode dans la Haute-Saxe, où il se fit avantageusement connaître par plusieurs traductions d'excellens ouvrages italiens, français et anglais, avant d'être nommé professeur de médecine à Altdorf. Son habileté pratique égalait sa science théorique. Il était de plusieurs sociétés de médecine, et a publié plusieurs ouvrages sur son art. Ses *Vies d'Hippocrate*, de *Gallien*, et de *Théophraste* passent pour des chefs-d'œuvre.

ACOLUTH, savant orientaliste et professeur de théologie à Breslau, naquit à Bernstadt en 1654 et mourut en 1704. Il a fait quelques chapitres du Coran en quatre langues; il croyait que l'arménien était l'ancien égyptien.

ACOMINATUS. *Voy.* NICÉTAS.

ACONCIO (Jacques), dont le véritable nom est *Giacomo Cantio*, né à Trente, au commencement du 16e siècle, se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant,

et se retira en Suisse, puis à Strasbourg et de là en Angleterre. Il fut protégé par la reine Elisabeth, qui voulut bien accepter la dédicace de son livre *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, etc., libri VIII*, *Basileæ*, 1555, in-8. Cet ouvrage a été loué par quelques protestans, et blâmé par d'autres plus raisonnables. Salden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi bene, nemo melius; ubi male, nemo pejus*. Le but de l'auteur était de réduire à un très petit nombre les dogmes nécessaires à la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. C'est un système d'indifférence en matière de religion, ou, si l'on veut, un plan de pacification, publié sans sanction et sans autorité, le Législateur des chrétiens n'étant point intervenu pour corriger ou modifier son ouvrage. Du reste, ce livre est écrit avec méthode, et d'une bonne latinité, quoique le stile en soit quelquefois un peu affecté. Cet apostat mourut en Angleterre, vers l'an 1566. Son Traité *des stratagèmes de Satan* fut réimprimé à Amsterdam; 1674, in-8. On a encore du même auteur deux traités, l'un *De la méthode d'étudier*, l'autre *De la manière de faire des livres*; ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent et peu utile à ceux qui l'ont. *Voy.* les Mémoires de Nicéron, tom. 36.

ACORIS, roi d'Egypte, successeur de Néphérétès, régnait vers l'an 386 avant Jésus-Christ. Il n'est connu que par une ligue à laquelle il prit part avec Evagoras roi de Chypre, contre Artaxerxès Mnémon roi de Perse. Evagoras ayant été vaincu, la guerre fut suspendue jusqu'à l'an 377 avant Jésus-Christ, époque où il mit l'athénien Chabrias à la tête de ses troupes. Les Athéniens, sur la plainte d'Artaxerxès leur allié, redemandèrent Chabrias : Acoris n'ayant plus de général ne marcha point contre les Perses : il mourut avant le renouvellement des hostilités.

ACOSTA (Joseph), provincial des jésuites au Pérou, né à Médina del Campo vers l'an 1529, mourut à Salamanque, en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il avait quatre frères aussi jésuites, *Jérôme*, *Jacques*, *Christophe* et *Bernard*; mais Joseph fut le plus célèbre. Il donna en espagnol l'*Histoire naturelle et morale des Indes*, 1591, in-8, qui a été traduite en français, par Robert Regnault; et un traité *De procuranda Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8, qui peut être utile aux missionnaires. Il travailla long-temps, et avec succès, à la conversion des Indiens. *Voyez* le tome 30 des Mémoires de Nicéron....— Jean d'Acosta, de la même société, mourut pour la foi, à Nangasaki, en 1633.

ACOSTA (Uriel), d'abord chrétien, ensuite juif, puis matérialiste, était fils d'un gentilhomme portugais. Il était né à Oporto, vers la fin du 16ᵉ siècle. Cet homme, né avec une de ces imaginations ardentes qui mènent à la démence ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'Evangile, eut la témérité de le vouloir soumettre à son examen. Il fut puni de sa hardiesse, en tombant dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le christianisme, et de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les Juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération était faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observances de l'ancienne loi, qu'il le lui avait été de plier sa raison aux dogmes de la nouvelle. Il ne put garder le silence, et se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il fallait rejeter les rites et les traditions des pharisiens pour s'attacher aux saducéens, dont il avait embrassé les dogmes. Les Juifs le firent passer pour un athée, et un médecin de cette nation réfuta son système. Acosta publia alors son *Examen traditionum pharisaïcarum ad legem scriptam*; livre dans lequel il attaqua l'immortalité de l'âme, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis ni de l'enfer. Les Juifs lui répondirent à coups de pierres, et le firent ensuite emprisonner. La liberté lui fut rendue, en payant une amende. Acosta crut alors

devoir cacher ses erreurs, qui lui attiraient des disgrâces; et, pensant que toutes les religions lui étaient indifférentes, il rentra dans celle des Juifs. La loi de Moïse n'était, selon lui, qu'une pure fiction des hommes, et non pas l'ouvrage de Dieu : il ne la suivait qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importans : ce fut la source d'un nouveau chagrin. La synagogue l'excommunia de nouveau, et lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître-chantre d'Amsterdam, ensuite absous par le prédicateur de l'assemblée, et foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas ne servant qu'à l'inquiéter, il mit fin à toutes ces variations en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet, vers l'an 1640 ou 1647.

ACOSTA (Gabriel d') chanoine et professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament, savoir : *sur le 49e chapitre de la Genèse, sur Ruth, les Lamentations de Jérémie, Jonas et Malachie*, Lyon, 1640, in-fol.

ACOSTA. *Voyez* COSTA.

ACQUA VIVA. *Voy.* AQUAVIVA.

ACREL (Olaüs), chirurgien et médecin suédois, né près de Stockholm au commencement du 18e siècle. Le désir de se perfectionner dans son art le porta à visiter successivement les universités et les écoles les plus fameuses de France et d'Allemagne; et pour joindre la pratique à la théorie, il voulut servir deux ans comme chirurgien dans les armées françaises. Il se fixa en 1745 à Stockholm, et il s'y fit en peu de temps une grande réputation. Il fut d'abord nommé directeur-général de tous les hôpitaux du royaume, puis créé chevalier de Wasa, et enfin nommé commandeur de cet ordre. Il était membre de l'académie des sciences de Stockholm, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il a donné des idées nouvelles sur la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et il a publié, en suédois, un *Traité sur les plaies récentes*, Stockholm, 1745; *des Observations de chirurgie*, 1750; une *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, 1766; *et un Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, 1767. Il est mort en 1807, dans un âge très avancé.

ACRON, roi des Céniniens, fut le premier roi des environs de Rome qui prit les armes pour venger l'enlèvement des Sabines. Après une faible résistance, Romulus mit en fuite son armée et le tua de sa propre main. Les dépouilles de ce prince furent consacrées par le vainqueur à Jupiter *Férétrien* : elles furent appelées *opimes*, nom par lequel on désigna dès lors celles que l'on remportait sur un roi tué dans un combat.

ACRON, ou ACRON, médecin d'Agrigente, qui vivait vers l'an 444 avant J.-C., fit allumer le premier, selon Plutarque, de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, et par là mettre fin à la peste qui affligeait Athènes. Cette pratique était, au rapport de Suidas, déjà depuis long-temps en usage en Egypte. Pline est tombé dans l'erreur lorsqu'il a regardé Acron comme le fondateur de la secte des empiriques, qui ne commença que 200 ans plus tard.

ACRONIUS (Jean), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, naquit à Acroum en Frise, et mourut de la peste en 1664. On a de lui des traités sur le mouvement de la terre, sur la sphère et la médecine. M. Barbier s'est trompé quand il a cru qu'Acronius n'avait publié aucun écrit. La *Biographie* des médecins cite entre autres ouvrages de cet auteur *Scholia in Æmilium Macrum*. Il est aussi l'auteur du *Contectio astrolabii et annuli astronomici; de Sphærâ; de Motu terræ*, ouvrages cités dans sa correspondance avec Suffridus Pétri, professeur à Erford.

ACRONIUS ou ACRON (Hélénus). Placcius, dans son *Thesaurus anonymorum et pseudonymorum*, cite un Hélénus Acron commentateur d'Horace, et auteur de *notes* sur Perse. Il fut envoyé en ambassade auprès de Grégoire X, pour réunir les Grecs avec les Latins, et assista au deuxième concile de Lyon.

ACRONIUS ou ACRON (Jean), auteur, à

ce que l'on croit, de l'*Elenchus orthodoxus pseudoreligionis romano-catholicæ*, Deventer, 1616, in-4; ouvrage d'un fanatique turbulent qui vivait au commencement du 17e siècle.

ACROPOLITE (Georges), est un des auteurs de l'*Histoire byzantine*; il vivait dans le 13e siècle, et eut l'emploi de logothète à la cour de Michel Paléologue; ce qui lui a fait donner le nom de Logothète (1) sous lequel il est très connu. C'est presque tout ce qu'on sait de cet auteur. Son histoire, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est fort supérieure et très rare. Cet ouvrage commence où finit Nicétas, et comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs français en 1265. Il est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit ce qu'il avait vu lui-même. Léon Allateus et Douza ont commenté cet historien. C'était un homme de mérite qui cultiva les mathématiques avec succès.— Il eut un fils appelé Constantin, qui devint grand logothète de Constantinople et auquel nous devons les *Vies* de quelques saints, notamment celle de saint Jean Damascène dans les bollandistes, et d'autres ouvrages plus considérables, dont il ne reste que des extraits.

* ACROTATUS, fils aîné de Cléomène II, roi de Sparte, est connu pour s'être opposé au décret par lequel on se proposait de ne point punir de la perte des droits civiques les Lacédémoniens qui, l'an 330 avant Jésus-Christ, avaient pris la fuite devant Antipater leur vainqueur : cette opposition lui attira des injures et même de mauvais traitemens de la part de ses compatriotes. Peu de temps après les Agrigentins vinrent demander du secours contre Agathoclès; Acrotatus partit avant que les Ephores eussent donné leur réponse, emmena avec lui des vaisseaux, puis alla auprès des Tarentins qu'il disposa à secourir les habitans d'Agrigente; il vint lui-même dans cette dernière ville, d'où sa débauche, ses déprédations et même un meurtre qu'il commit par trahison le forcèrent de se retirer. Il retourna à Sparte, combattit ensuite contre les Mégalopolitains et fut tué dans un combat.

* ACROTATUS, fils d'Aréus et petit-fils du précédent, défendit Sparte pendant l'absence de son père, contre Pyrrhus, et le força même à lever le siége. Cet exploit précéda de peu de temps la mort du roi son père. Il monta sur le trône l'an 208 avant Jésus-Christ, et il mourut l'année suivante dans une expédition contre les Mégalopolitains.

* ACSENCAR (Cacym Eddaulah), fut l'un des principaux officiers de Mélik-Schah. Le visir Nedham était jaloux de sa gloire : il voulut le perdre ou tout au moins l'éloigner. Acsencar termina glorieusement toutes les expéditions dont il fut chargé; il était gouverneur d'Alep, quand Mélik-Schah vint à mourir. Alors il se rendit indépendant, mais le prince le vainquit et le tua l'an 1094. Acsencar laissait un fils nommé Zenky, ou Zenguy, ou Sanguin.

* ACSENCAR-AL-BOURSKY, ou BORSEQUIN, BORGEL, BURGOLDAS ou BURSO, joua un grand rôle sous Mélik-Schah et ses successeurs. Il réduisit les émirs indépendans à l'obéissance : il fut chargé du gouvernement de Bagdad, puis de celui de Mossoul. Sa fortune éprouva sur la fin de sa vie quelques vicissitudes : disgracié, puis rétabli dans ses honneurs, il battit les Croisés et en fut battu : enfin il resta maître du gouvernement de Moussoul et fut assassiné dans cette ville par les émissaires du prince des Ismaéliens.

ACTIA, mère d'Auguste. *V.* AUGUSTE.

* ACTISANÈS, roi d'Ethiopie, devint aussi roi d'Egypte. Il détrôna Aménophis dont la tyrannie avait excité le soulèvement de ses sujets. Son règne fut heureux. On assure que tout entier à son peuple, il faisait tous ses efforts pour mettre fin au brigandage. Les coupables n'étaient point envoyés à la mort, mais il leur faisait couper le nez pour les faire distinguer des autres citoyens : une ville leur était ouverte entre l'Egypte et la Palestine, et là, ils étaient obligés de se livrer au travail et de changer leur conduite.

(1) On appelait ainsi le chancelier et le surintendant des finances, à la cour de l'empereur de Constantinople. Voy. *Explicatio dignitatum*, apud *Phransam*.

Actisanès en mourant laissa aux Egyptiens le droit de lui donner un successeur.

ACTIUS ou Azzo. *V.* Visconti.

* ACTON, dont le vrai nom est Atton (Atto Vercellensis), évèque de Verceil en 945, était fils du comte Aldegaire : il naquit en Piémont au commencement du 10e siècle. La douceur de ses mœurs et la régularité de sa vie le firent estimer et rechercher par les rois Lothaire et Hugues Capet, qui, à sa considération, firent de riches présens à son église, et lui accordèrent de grands priviléges. Atton passait pour un profond théologien et pour un savant canoniste. Une partie de ses œuvres a été recueillie par d'Achéry (Spicilége, t. 8), et publiée en entier à Verceil par Baronzio, 2 vol. in-fol., 1768. Il y a des *lettres* sur différens sujets, des *traités* sur l'ordination des évêques, et autres matières de droit canonique.

* ACTON (Joseph), premier ministre de Ferdinand IV, roi de Naples, naquit le 1er octobre 1737, à Besançon. Son père, Edouard Acton, Irlandais de naissance et baronnet, vint s'établir en France en 1735, et exerça la médecine avec succès à Besançon, où il fixa son séjour. Il donna à son fils une éducation soignée dont il profita peu, et le fit recevoir dans la marine royale. Quelques désagrémens qu'il y éprouva, ou plutôt le refus d'un grade important qu'on crut devoir lui faire, le portèrent à quitter la France. Il parcourut l'Italie, et se fixa en Toscane, où le grand duc Léopold lui donna le commandement d'une frégate. Il parvint bientôt, sur la recommandation du marquis Tanucci, aux premiers grades de la marine. Lorsque le roi Charles III entreprit le siége d'Alger, Acton commandait les vaisseaux toscans réunis à ceux du roi d'Espagne; et ce fut cette expédition qui fut la cause de sa fortune. Acton parvint à sauver plusieurs milliers d'Espagnols qui allaient être enveloppés par les Maures. Cette action éclatante fit du bruit; et le roi de Naples, d'après l'avis de son ministre, lui offrit du service. Acton accepta, et bientôt, par ses intrigues et son adresse, il acquit la faveur du roi, et surtout celle de la reine. Nommé ministre de la marine, il fit des épargnes considérables pour fournir aux dépenses de la cour, et par cette indigne malversation, il gagna de plus en plus la confiance de son souverain. On lui donna le ministère de la guerre ; et à la disgrâce du marquis della Sambucca, Acton fut déclaré premier ministre. Dès ce moment, il gouverna avec une autorité illimitée; il établit un conseil de finances, dans lequel il fit entrer la reine, se lia en même temps avec Hamilton, ministre d'Angleterre, et sembla ne s'occuper plus que des intérêts de cette puissance. En même temps, afin d'avoir un appui et un surveillant adroit auprès de la reine, il lui fit faire la connaissance de lady Hamilton (*voyez* cet article), pour laquelle Marie-Caroline conçut l'amitié la plus intime. Le cabinet de Madrid perdit toute espèce d'influence sur celui de Naples : et quoique le roi conservât toujours de la déférence pour les avis de Charles III son père, on lui fermait la bouche par les mots d'intérêt de l'état et de bonheur des peuples. Sur le refus que fit Acton de recevoir une frégate chargée de blé, que le gouvernement français envoyait au secours de la Calabre, qu'un tremblement de terre venait de désoler, le roi d'Espagne écrivit des lettres très pressantes à son fils, pour l'engager à renvoyer ce ministre. Mais la reine soutint Acton, et le roi le conserva. Le cardinal de Bernis vint de Rome à Naples, pour tâcher de faire cesser cette lutte scandaleuse d'un fils contre son père; mais sa mission n'eut aucun effet; Acton sut conjurer tous les orages et braver ses plus puissans ennemis. Charles III, croyant pouvoir apporter d'utiles changemens au cabinet de Naples, avait invité son fils Ferdinand à faire un voyage à Madrid; et pour l'effectuer, il lui avait fait présent d'un magnifique vaisseau. Le roi, la reine, et le prince royal s'y embarquèrent en 1785; mais, par les secrètes manœuvres d'Acton, ce voyage se borna à visiter Livourne, Florence et quelques autres villes de l'Italie. Fier du triomphe qu'il remportait sur la France et sur l'Espagne, l'ambition d'Acton n'eut plus de bornes. Tandis qu'il exerçait de cruelles vengeances sur tous

les seigneurs, qui se plaignaient de sa hauteur et de son despotisme, il imposait des lois à ses maîtres, et les accoutuma presque à lui obéir. Suivant le système de Tanucci (*voyez* Tanucci), il recommença les anciennes disputes avec la cour de Rome, et de sa propre autorité, il supprima (dans cette même année 1785) un grand nombre d'églises et de monastères, secondé par sa créature le marquis de Santo-Marco, ministre du culte. C'est en vain que le marquis de Caracciolo, qu'on avait nommé, pour la forme, ministre des affaires étrangères, voulut s'opposer à de si violentes mesures : il ne fut pas écouté, et n'eut plus de voix dans le conseil. La mort de Charles III, en 1788, affranchit Acton de toute espèce de contrainte. Dans la même année, la révolution française éclata; mais le ministre n'aimait ni les Français ni leur gouvernement. Aussi la cour de Naples ne prit-elle qu'un intérêt peu actif aux malheurs de Louis XVI. Il songea plutôt, pour flatter les désirs de la reine, à former une double alliance avec l'Autriche. Les deux cours se rencontrèrent à Bologne le 14 juin 1791. Ce fut dans cette ville qu'on fit la remise de deux princesses napolitaines, destinées pour épouses, l'aînée à l'archiduc François (actuellement empereur), et la seconde, à Ferdinand, grand duc de Toscane. Le même jour, et à la même heure, entraient dans Bologne les tantes du malheureux Louis XVI. Ces mariages, conclus par la médiation d'Acton, ne manquèrent pas de lui donner une plus grande influence auprès de ses souverains. Sa conduite, cependant, fut digne d'éloges, en 1792, lorsque le gouvernement anarchique qui bouleversait la France fit paraître d'étranges prétentions, et voulait entièrement diriger le cabinet napolitain. Acton, qui jusqu'alors n'avait cédé ni aux promesses ni aux menaces, fut enfin contraint de fléchir à la vue d'une escadre française qui allait bombarder Naples. Il s'en vengea l'année suivante, et parvint à empêcher que le ministre français ne fût reçu près de la Porte Ottomane. Deux mois après, Ferdinand IV déclara la guerre à la France, et envoya à Toulon une escadre qui s'unit à celle des Anglais et des Espagnols; mais elle rentra bientôt dans le port de Naples. Il y avait déjà dans ce royaume un grand nombre de mécontens de toutes les classes, qui étaient prêts à embrasser les nouvelles maximes que les agens français s'efforçaient d'y répandre. On créa une junte d'état pour les réprimer, et Acton en eut la direction. Peut-être aura-t-il abusé de son autorité et commis des vengeances particulières; mais les circonstances difficiles où il se trouvait pouvaient néanmoins excuser en lui quelques actes de rigueur. Charles Lambert, poussé par l'amiral Latouche, avait ourdi en janvier une conspiration qui fut découverte à temps. En 1795, on en apprit une nouvelle, tramée par les personnages les plus distingués. Dans cette même année, Acton demanda sa démission; mais elle ne fut qu'apparente, et seulement pour feindre d'accéder aux demandes réitérées du gouvernement français. Il conclut enfin la paix avec ce dernier en 1797, mais il ne perdit pas pour cela la faveur de la reine, comme ses ennemis l'avaient espéré. Cette paix ne fut pour lui qu'un moyen pour gagner du temps, et conclure une alliance avec l'Empire, la Sardaigne et la Toscane. La Chèse, dernier envoyé français à Naples en 1798, présenta un mémoire de plaintes auxquelles on ne prêta aucune attention, et l'on continua à lever des troupes. L'armée, portée par les soins d'Acton à 120 mille hommes, était commandée par Micheroux, Damas et Marck (*voyez* ces noms), tous étrangers. Le ministre accompagna son souverain dans cette expédition, qui fut des plus malheureuses, l'armée napolitaine fut battue sur tous les points. Obligé de conclure de nouveau la paix avec la France, Ferdinand IV, d'après les sollicitations pressantes du ministre français, renvoya Acton, qui se retira en Sicile. Lorsque ce monarque fut contraint, en 1801, de quitter Naples, et qu'il passa, escorté par l'escadre anglaise, à Palerme, Acton rentra au service de ses anciens maîtres, dont il n'avait jamais perdu la faveur; et quoiqu'il ne prît pas le titre de

ministre, il n'en eut pas moins toute l'autorité. Dans les discussions fréquentes qui s'élevèrent entre la reine et les Anglais, qui avaient débarqué une forte armée en Sicile, où ils s'étaient rendus maîtres de tous les ports, Acton balança long-temps auquel des deux partis il devait s'attacher. Il avait d'abord cherché à les réunir; mais tous ses efforts furent vains; et voyant que les Anglais étaient les plus forts, il leva le masque, et après plusieurs propos insolens il osa répondre aux reproches que lui faisait la reine, « qu'il » était temps que sa majesté *permît au* » *roi d'être roi.* » Ce n'était pas la reconnaissance que Marie-Caroline devait attendre d'un homme qu'elle avait comblé de bienfaits et honoré de sa confiance. Cependant, sous les nouveaux protecteurs qu'il s'était choisis, ce ministre ne joua qu'un rôle très secondaire et presque humiliant. Enfin il mourut, chargé d'infirmités, en décembre 1808. Acton ne manquait pas de talens; il avait de l'instruction, connaissait parfaitement les hommes et les affaires. Il était en outre adroit, dissimulé, insinuant, et d'un caractère ferme. Il amassa des richesses immenses, satisfit son ambition et sa cupidité; mais sachant, par sa propre conduite, combien il avait mérité la haine du peuple et des grands, il vécut dans une crainte et une défiance continuelle; et pendant une longue carrière, il ne jouit que de peu d'instans de repos.

ACTUARIUS (Jean), médecin grec, qui donna le premier, dans le 13e siècle, l'analyse des purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, etc. Henri-Etienne fit, en 1567, une édition de ses ouvrages in-fol., traduits par différens auteurs, dans l'édition des *Medicæ artis principes.* Ce médecin avait beaucoup de goût pour les systèmes et pour la médecine raisonnée. Il joignait cependant l'expérience à la théorie. Le mot Actuarius désignait un office de la cour des empereurs : tous les médecins attachés au palais ont porté ce titre.

* ACUNA (don Antonio Osorio d'), Espagnol et évêque de Zamora, était d'une naissance illustre, et embrassa l'état ecclésiastique. Ferdinand le Catholique l'employa dans diverses ambassades. Il remplit ces missions à la satisfaction de son maître, qui le fit nommer, vers 1519, à l'évêché de Zamora, dans le royaume de Léon. D'un esprit inquiet et hardi, poussé d'ailleurs par des inimitiés particulières, il se jeta dans un parti séditieux, connu dans l'histoire d'Espagne sous le nom de *sainte ligue*, et leva un régiment formé de prêtres et d'un grand nombre de ses diocésains, à la tête duquel il se mit. En vain on lui représenta l'inconvenance de cette conduite pour un évêque, et ce qu'il devait à son souverain; il fut sourd à toutes les remontrances; et à l'affaire de Tordésillas, il soutint, avec ses prêtres, le choc de l'armée impériale. Son cri de guerre était : *A qui mis clerigos* : « A moi, mes prêtres. » Le mauvais succès de cette affaire ne le fit point rentrer dans le devoir. Il parvint à s'emparer de la ville de Tolède, et s'en fit proclamer archevêque; mais la ligue ne se soutint pas long-temps. Padilla, qui en était le chef, ayant été battu à Villadar le 24 avril 1521, et fait prisonnier, lui et les principaux de son parti périrent sur l'échafaud. L'évêque de Zamora s'enfuyait déguisé, pour se rendre en France, lorsqu'il fut arrêté sur les frontières de Navarre, et enfermé dans le château fort de Simancas. Il tenta de s'évader. Le fils du commandant de la forteresse le surprit comme il cherchait à exécuter ce projet; Acuna lui fendit la tête avec une brique cachée dans l'étui de son bréviaire. Charles-Quint crut ne plus devoir de ménagement à un prélat si violent, et l'abandonna à la rigueur des lois : il fut décapité, et sa tête exposée aux créneaux du château.

* ACUNA (Ferdinand d'), guerrier et poète du temps de Charles-Quint, se distingua par ses talens militaires et ses essais poétiques. Il traduisit en vers espagnols *le Chevalier délibéré d'Olivier de la Mausa*, auquel il ajouta un livre, *Ovide*, le *Roland* de *Boyardo*; ses poésies diverses, *Varias poesias*, ont été réunies; plusieurs sont en italien. Acuna était l'ami de Garcilano de la Véga, il mourut à Grenade en 1575.

* ACUNA (don Rodrigue d'), archevêque de Lisbonne, d'une des premières familles de Portugal, fut, en 1640, un des principaux agens de la conjuration qui remit la maison de Bragance sur le trône. Il était savant, versé dans les affaires, habile à manier les esprits, fort aimé des Portugais, et par conséquent haï des Espagnols. Une révolution ayant été de longue main et fort secrètement ménagée par Pinto, intendant du duc de Bragance, Acuna peignit sous de si vives couleurs la honte du joug espagnol, la dureté du gouvernement, et la cruauté de Vasconcellos, ministre absolu du roi d'Espagne, qu'il fut résolu de secouer cette servitude, et d'appeler le duc de Bragance au trône. En effet, la conjuration éclata, non sans qu'il y eût du sang répandu, mais du moins sans trouble; et ce prince fut proclamé roi. En attendant qu'il vînt prendre les rênes du gouvernement, l'archevêque de Lisbonne fut nommé unanimement président du conseil et lieutenant-général du royaume. Il prêta le premier serment au nouveau roi, et contribua beaucoup à l'affermir sur le trône. Il mourut chéri des Portugais. *Voyez* Jean IV.

* ACUNA (Christophe d'), missionnaire et jésuite espagnol, n'avait que 15 ans lorsqu'il entra dans la société en 1612. Après qu'il eut fini ses études, ses supérieurs l'envoyèrent en mission au Chili et au Pérou. Il fut recteur du collége de Cuença, et il y professait la théologie morale en 1638. Le conseil supérieur de Lima, voulant faire explorer la rivière des Amazones, chargea de cette expédition le général Texeira, et lui adjoignit le P. d'Acuna, avec ordre à celui-ci de repasser en Espagne pour y rendre compte au roi du résultat de ce voyage. Acuna resta neuf mois sur le fleuve, et eut occasion d'y faire d'utiles observations, et d'y recueillir des renseignemens curieux sur différentes peuplades, notamment sur ces femmes guerrières dont un certain cacique avait parlé à Orellana lors de la découverte, et qui donnèrent à celui-ci occasion de nommer le fleuve Rivière des Amazones. Depuis Acuna, M. de la Condamine vérifia de nouveau leur existence (1). Arrivé en Espagne, Acuna fut admis près du roi, et lui fit part de ses découvertes. Ce prince lui ayant permis de les publier, il les fit imprimer sous ce titre *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, Madrid, 1641, in-4. L'Espagne ne tira pas de ce voyage l'utilité qu'on en attendait : on craignit même que le livre d'Acuna ne nuisît aux intérêts de ce royaume, vu la révolution arrivée en Portugal. Philippe IV fit donc détruire tous les exemplaires qu'on put rencontrer. Deux toutefois échappèrent : l'un fut conservé dans la bibliothèque du Vatican, l'autre passa entre les mains de M. de Gomberville, qui en fit une version française, publiée après sa mort, sous le titre de *Relation de la Rivière des Amazones*, Paris, 1682, 2 vol. in-12. On dit que cette traduction n'est point exacte; elle fut réimprimée dans le voyage autour du monde de Wood's Rogers. Quant au P. d'Acuna, après être allé à Rome en qualité de procureur-général de sa province, il revint en Espagne avec le titre de qualificateur de l'inquisition. Ses supérieurs le renvoyèrent au Pérou, où il mourut vers l'an 1676.

ACUSILAS, fils de Cabas ancien historien grec, d'Argos, vivait avant la guerre du Péloponèse; il est auteur d'un ouvrage intitulé *les Généalogies*. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept Sages à la place de Périandre. Il est souvent cité par les anciens. M. Sturz a recueilli quelques fragmens de son histoire, qui sont parvenus jusqu'à nous : ils se trouvent à la fin de ceux de Phérécyde, Geræ, 1798.

ACYNDINUS. *V.* ACINDYNUS.

* ADA, dernière reine de Carie, régna pendant sept ans, après la mort d'Artémise, conjointement avec Hydricus qui, selon la coutume des Cariens, était à la fois son frère et son époux. Après la mort d'Hydricus, elle régna seule pendant quatre ans. Alors Pexodarus, le plus jeune de ses frères, ayant emprunté l'appui d'Orontobatès, favori de Darius roi de Perse, attaqua cette reine et lui enleva ses états,

(1) *Voyez* la relation abrégée de son voyage dans l'intérieur de l'Amérique. Maëstricht, 1778, 1 vol. in-12, p. 99.

à l'exception de la forteresse d'Alinde où elle se défendit jusqu'à l'arrivée d'Alexandre le Grand. Ce prince magnanime lui rendit la couronne et se conduisit à son égard comme un bon fils. Suivant Arrien, Ada l'avait adopté pour son enfant, et suivant Plutarque, Alexandre avait adopté cette reine pour sa mère. Après la mort d'Ada, la Carie fut réunie à la Perse.

ADAD, fils de Badad, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il fut en guerre avec les Madianites, qu'il défit dans une plaine qu'on appela *le champ de Moab*, et où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, qui s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Egypte : il y fut bien reçu du pharaon qui régnait alors, et qui lui donna un logement, lui assigna une terre, et pourvut à l'entretien de sa maison. Ce prince le prit même tellement en affection, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils. — La sainte Ecriture fait aussi mention d'un troisième Adad, dernier roi d'Idumée, et successeur de Balanam. Les rois de Syrie portaient assez communément le nom d'Adad ou Adab.

ADAIR (James), médecin écossais, mort en 1802, s'était fixé à Bath, où il eut plusieurs différends avec le célèbre Philippe Thicknesse. Il a publié *Avis aux malades qui affluent à Bath*, in-8, 1786; un *Aperçu de philosophie et de médecine sur l'histoire naturelle du corps et de l'esprit humain*, in-8, 1787 ; *Objections incontestables sur l'abolition de la traite des nègres*. — Il ne faut pas le confondre avec un écrivain américain du même nom, qui a publié, en 1775, une *Histoire des Indes américaines, et surtout des peuples voisins du Mississipi*, ouvrage curieux en 4 volumes.

ADALARD, ou ADÉLARD, ou ADALHART, né vers l'an 753, eut pour père le comte Bernard, fils de Charles Martel, et fut par conséquent cousin-germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie, en 772. L'empereur le nomma à cette abbaye, et lorsqu'il établit Pépin roi d'Italie, en 796, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur Louis le Débonnaire, s'étant révolté en 817, Wala, prince du sang, qui avait eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, et fut exilé. Adalard, frère de Wala, fut enveloppé dans sa disgrâce, et relégué dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoûtier. Il fut rétabli au bout de sept ans dans son abbaye, en 822 : l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célèbre abbaye de Corwey, ou la Nouvelle-Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à 72 ans, causa de vifs regrets aux gens de bien et aux savans. Il possédait les langues latine, tudesque et française. On l'appelait l'*Augustin* de son temps. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage était un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais et de toute la monarchie française*. Mabillon qui devait donner une édition de ses œuvres a fait la liste des sommaires qui sont au nombre de 52. Il est honoré comme saint, et ses reliques se conservent à Corbie en Picardie ; mais son nom n'est point dans le Martyrologe romain. Paschase Radbert a écrit sa vie, ainsi que saint Gérard ; celle-ci n'est que l'abrégé de l'autre.

ADALBERON, célèbre archevêque de Reims, chancelier de France, se distingua comme prélat et comme ministre, sous les rois Lothaire et Louis V : il sacra Hugues Capet en 987. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église et le chapitre de Reims.

ADALBERON (Ascelin), fut ordonné évêque de Laon, l'an 977, par le précédent. Prélat ambitieux et bas courtisan, il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Arnoul, archevêque de Reims, et Charles,

duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avait donné un asile dans sa ville épiscopale. Il mourut l'an 1030. Il est auteur d'un poème satirique en 430 vers hexamètres, dédié au roi Robert. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8, à la suite du panégyrique de l'empereur Bérenger. On y trouve quelques traits d'histoire curieux.

* ADALBERT I, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane, fut rétabli dans ce duché en 847, après la mort de son père, qui en avait été chassé par l'empereur Lothaire I. Adalbert régna dans les commencemens avec gloire, et devint le feudataire le plus puissant de toute l'Italie. Fier du rang qu'il occupait, il se mêla dans les querelles de Jean VIII et de Carloman frère de Charles le Chauve. Ce pape croyait devoir transmettre la couronne impériale à Charles le Chauve, qu'il protégeait. Adalbert, qui suivait le parti opposé, leva une forte armée, et, secondé par son beau-père Lambert, duc de Spolète, marcha contre Rome, qu'il remplit d'épouvante et de deuil, força Jean VIII à se réfugier dans la basilique de Saint-Pierre, et, méprisant l'excommunication que ce pape avait lancée contre lui, il arracha des Romains le serment de fidélité qu'il leur fit prêter à Carloman. Ce prince mourut vers l'an 887.

* ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, rendit sa cour la plus brillante et la plus somptueuse de toute l'Italie, protégea les sciences et les arts, qui à cette époque, commençaient à refleurir; mais cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. La maison des Carlovingiens venait de s'éteindre, et les seigneurs Italiens se disputaient les deux couronnes de Lombardie et de l'empire. Parmi un grand nombre de prétendans, les rivaux les plus redoutables étaient Guido, duc de Spolette, et Bérenger, duc de Frioul. Quoique Adalbert eût pu faire valoir les mêmes prétentions que les autres feudataires, il aima mieux ne s'occuper que de la sûreté et de l'indépendance de ses états, en tenant la balance entre les différens compétiteurs. Il s'attacha d'abord à Guido, qui était son oncle; mais il le quitta ensuite, et suivit successivement tous les divers partis dans lesquels l'entraînait son inconstance ou une fausse politique, et passa ainsi de malheur en malheur. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près de St.-Denino, et le fit prisonnier. Il recouvra sa liberté par une forte rançon; et, s'étant attaché à Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, la perfidie et l'ingratitude de ce prince forcèrent Adalbert à l'abandonner. Haï de tous les partis, et souvent persécuté, il traîna une misérable existence jusqu'à sa mort, arrivée, à ce que l'on croit, en 917. Les trois dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont presque entièrement ignorés. Muratori le regarde comme un des ancêtres de la maison d'Este, dont la ligne masculine s'éteignit dans la personne d'Hercule Renaud, duc de Modène. Béatrix, princesse d'Este, sa fille, et épouse de l'archiduc Ferdinand, mort en 1812, est mère de l'archiduc François, actuellement duc de Modène et de Reggio.

ADALBERT (Saint), évêque d'Augsbourg, mourut en 921. — Il y a un autre saint Adalbert, évêque de Prague, qui, après des travaux essuyés pour convertir les Bohémiens au christianisme, fut massacré par des idolâtres polonais, auxquels il était allé porter l'Evangile, le 29 avril 997. On l'appela l'*Apôtre de la Prusse*, où il fit plusieurs conversions. Boleslas, prince de Pologne, racheta le corps de ce martyr pour une somme d'un poids égal.—Il ne faut pas confondre ces deux saints avec Adalbert ou Adelbert, archevêque de Magdebourg, qui, sous l'empire d'Othon le Grand, travailla long-temps et avec de grands succès à la conversion des Slaves. Il fut moins heureux dans sa mission chez les Rugis, habitans de la Poméranie et de l'île de Rugen, qui résistèrent à ses instructions. Il mourut à Mersebourg, le 20 juin 981. Baronius, Pagi, Mabillon et d'autres savans ont cru qu'Adalbert avait prêché l'Evangile aux Russes ou Moscovites; mais il

paraît qu'ils se sont trompés, en prenant les Rugis pour les Russes.

ADALBERT ou ADELBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger II, naquit à Paris en 930. Son père l'associa au trône, mais il ne partagea pas son autorité avec lui. En 961, Adalbert, ayant réuni une armée de 60,000 hommes s'avança sur l'Adige, pour s'opposer à Othon I, qui avait entrepris la conquête de l'Italie. Mais les chefs de cette armée, qui haïssaient Bérenger, ainsi que tous les sujets de ce prince injuste et farouche, refusèrent de se battre, à moins que Bérenger n'abdiquât en faveur de son fils. Ce monarque s'y refusa, et l'armée se dispersa sur-le-champ. Othon, ne trouvant aucune résistance, se rendit maître de l'Italie en peu de jours. Bérenger s'enferma dans la forteresse de San-Leo, tandis qu'Adalbert parcourait l'Italie sous divers déguisemens, cherchant en vain à ranimer le zèle de ses sujets. Il se réfugia enfin auprès de Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, et il mourut dans cette ville vers l'an 974.

ADALBERT. *Voy.* ALDEBERT.

* ADALBERT, marquis d'Ivrée, fut l'ennemi de Bérenger I, roi d'Italie, dont il avait cependant épousé la fille nommée Gisèle. Deux fois il appela les Français en Italie (en 899 et en 921) pour l'aider à dépouiller son beau-père; ses deux tentives furent infructueuses; il obtint son pardon de la générosité de Bérenger. Adalbert eût de son mariage avec Gisèle un fils qui devint roi sous le nom de Bérenger II. Il épousa en secondes noces Ermengarde, fille d'Adalbert II : cette princesse l'entraîna dans des guerres qui contribuèrent à la ruine de Bérenger I. Adalbert mourut en 925.

ADAM, le premier des hommes et le père de tous les autres. Il fut formé le sixième jour de la création du monde. Dieu le plaça dans le paradis terrestre ou Eden dont il lui accorda une pleine jouissance, en exceptant seulement le fruit d'un arbre dont il lui défendit de manger. Adam, tenté par Eve, désobéit à son Créateur, qui le chassa du paradis, l'assujettit à la mort, à laquelle il n'était pas destiné, s'il eût été obéissant. Père et représentant de toute sa postérité, il l'entraîna dans le même malheur. Comme l'infortune d'un roi dépossédé, comme la disgrâce d'un ministre se communique à leur famille, la chute du premier des hommes les perdit tous. Des misères de tout genre, les maladies du corps et de l'esprit, furent une suite de cette fatale dégradation de la nature humaine. Toutes les contradictions physiques et morales, observées dans les choses créées, prennent leur dénoûment et leur explication dans la chute d'Adam, et dans ce que nous appelons *péché originel*. C'est de l'ignorance de cette source féconde d'explications satisfaisantes, que sont nés le manichéisme, le fatalisme, et d'autres systèmes erronés (*Voy. le Catéch. philos.*, n° 458). Dieu, après avoir annoncé son arrêt à Adam, lui promit un messie rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel et Seth, et plusieurs autres enfans dont l'Ecriture ne dit pas les noms. Il mourut à l'âge de 930 ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam; il faut s'en tenir à ce qu'en rapportent les livres saints. C'est une chose révoltante que le soin avec lequel les rédacteurs anglais de la nouvelle histoire universelle ont recueilli toutes ces extravagances. L'histoire d'Adam a passé, non sans être défigurée, dans les annales de toutes les nations; partout la tradition et les vieux livres en ont conservé quelques traits. « N'oublions pas (dit Voltaire), » au sujet des Indiens, qu'ils ont un pa- » radis terrestre, et que les hommes qui » abusèrent des bienfaits de Dieu furent » chassés de ce paradis : la chute de » l'homme dégénéré est le fondement de » la théologie de presque toutes les an- » ciennes nations.... Ce qu'il y a de plus » singulier encore, c'est que le *Vedam* » des anciens brachmanes enseigne que » le premier homme fut *Adimo*, et la » première femme *Procriti*. *Adimo* si- » gnifiait *Seigneur*, et *Procriti* voulait » dire la *vie*, comme *Heva*, chez les » Phéniciens et les Hébreux, signifiait » aussi la *vie* ou le *serpent*. Cette con-

» formité mérite une grande attention. » (Essai sur les mœurs, Disc. prél.) L'Ecriture ne dit rien de la vie et de la mort d'Adam. « Mais c'est avec grande raison que nous croyons, dit saint Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené après leur péché, une vie sainte, parmi les travaux et les misères dont ils étaient accablés, ont été délivrés des supplices éternels. » L'histoire d'Adam, qui est simple et laconique dans la Genèse, a fourni une ample matière aux conjectures des commentateurs, aux erreurs des hérétiques, et aux objections des incrédules : mais, à la considérer en elle-même, et sans faire aucun effort pour dissiper les difficultés qu'elle présente, elle est infiniment satisfaisante en comparaison de tout ce que la philosophie a imaginé sur l'origine des hommes. Les anciens athées, qui disaient que les hommes étaient fortuitement sortis du sein de la terre, comme les champignons; les matérialistes modernes, qui pensent que la naissance de l'homme a été un effet nécessaire du débrouillement du chaos; les savans physiciens, qui ont calculé et fixé les époques de la nature, sans nous apprendre comment les hommes, les animaux et les plantes ont pu éclore d'un globe de verre enflammé dans son origine, sont aussi peu sages les uns que les autres. Leurs rêves sublimes disparaissent devant le récit simple et naturel de l'auteur sacré : « Au commencement, Dieu créa le » ciel et la terre... Il dit : *Que la lu-* » *mière soit*, et la lumière fut... Il dit : » *Faisons l'homme à notre image et à* » *notre ressemblance*, et l'homme fut fait » à l'image de Dieu. » (Gen. I.) Par ce peu de paroles, l'homme apprend ce qu'il est, ce qu'il doit à Dieu et à soi-même, ce qu'il a lieu d'attendre de la bonté de son Créateur (*Voy*. Moïse). Le nom d'*adamites* a été donné à quelques sectaires cyniques et abominables qui, dans leurs assemblées, se mettaient nus, comme Adam et Eve l'étaient dans l'état d'innocence. Cette secte, renouvelée à Anvers dans le 13e siècle, fut portée en Bohême, au 15e, par un Flamand nommé Picard, et passa de là en Pologne, où l'on croit quelle subsiste encore. Quant aux *préadamites*, *voy*. au mot PEIRÈRE.

ADAM, de Brême, ainsi nommé non parce qu'il était de Brême mais parce qu'il y fut chanoine, naquit à Meissen : il vivait sur la fin du 11e siècle. Adelbert, archevêque de Brême, le mit à la tête de l'école de cette ville. On a de lui une *Histoire ecclésiastique*, qu'il composa dans sa jeunesse, divisée en quatre livres. Il y traite de l'origine, de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, et en particulier dans les diocèses de Brême et de Hambourg, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit *Traité de la situation du Danemarck*, imprimé à la suite de son histoire, dont la meilleure édition est celle de Helmstadt, en 1670, in-4. Lindenbruch avait publié l'un et l'autre de ces ouvrages avec d'autres traités, dès l'an 1595 ; Leyde, in-4.

ADAM de Saint-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor-lès-Paris, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voyait avant la révolution son épitaphe en dix vers, qu'il composa lui-même. Parmi ces vers on remarquait ceux-ci :

Unde superbit homo, cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

Il a fait aussi quelques traités de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grand Martial de la mère de vie*, Paris, 2 vol. in-4; le premier, gothique, est sans date ; le second, en lettres rondes, est de 1539.

ADAM, dit l'*Ecossais*, parce qu'il était de ce pays, surnommé aussi le *Prémontré*, parce qu'il avait embrassé l'institut de cet ordre vers 1158, était docteur en théologie et célèbre par les progrès qu'il avait faits dans cette science. Il enseigna l'Ecriture sainte et la tradition dans l'abbaye de l'Etang-Vert, de son ordre, en Ecosse. L'église de Withern, dans le même pays, siége épiscopal, étant devenue régulière et ayant été unie à l'ordre de Prémontré, Adam en fut élu abbé et

évêque. (Mulanus le Myre et Possevin ont prétendu qu'il avait été abbé général des Prémontrés en 1158, mais ils le confondent avec Adam de Cressy, revêtu de cette prélature à cette époque. Adam l'Ecossais est auteur de divers ouvrages qu'Amat de la Fontaine, alors abbé de Chambre-Fontaine, dans le diocèse de Meaux, fit imprimer à Paris en 1518. Ces ouvrages consistent en quelques *traités ascétiques* et cent *sermons*. Godefroi de Ghys Sitbrecht, prieur de Saint-Nicolas de Furnes, du même ordre, les fit réimprimer à Anvers, 1659, in-fol. On attribue aussi à Adam un traité intitulé *Soliloquium*, que d'autres néanmoins croient être l'ouvrage ou d'Adam le Chartreux, ou d'Adam de Saint-Victor. L'article *Adam le Prémontre*, dans Moréri, est fautif. Il y est qualifié *docteur de Sorbonne*, et la maison de Sorbonne ne fut fondée qu'en 1253, près de cent ans après. On y suppose aussi qu'Adam, après sa profession, en 1158, fut envoyé en Ecosse par saint Hubert, et ce saint était mort en 1134. La *Biographie universelle* place la mort d'Adam en 1180, ce qui est contraire à ce que dit Waghanare, historien de l'ordre, *floruit anno* 1180. En effet, l'époque de la mort d'Adam est restée ignorée.)

* ADAM de la Hale ou de la Halle, poète français du 13e siècle, et peut-être le premier auteur dramatique, a fait des *Jeux*, presque semblables à nos vaudevilles, puisque ce sont de petites pièces dialoguées et mêlées de chant. Le plus connu de ces *jeux* est celui de *Robin et de Marion* dont Legrand-d'Aussi a donné un extrait. La bibliothèque du roi possède en manuscrit plusieurs pièces de vers d'Adam. Ce poète licencieux et débauché se retira dans un couvent où il mourut.

ADAM, savant et pieux chartreux de Londres, florissait en 1340. On a de lui: 1° *Vie de saint Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Bibliot. ascetica*, tom. 10, p. 3; 2° deux *Traités sur les avantages de la tribulation*, Londres, 1530; 3° *Scala cœli; De sumptione Eucharistiæ; Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

* ADAM, d'Orleton, né à Héréford, devint évêque de cette ville, puis de Worchester, et de Winchester. Il était d'un caractère intrigant, qui occasiona beaucoup de troubles en Angleterre. Il mourut l'an 1376, aveugle et fort âgé, mais peu regretté. (On prétend que des factieux (partisans de l'ambitieuse Isabelle, femme d'Edouard II et chef des révoltés), l'ayant consulté sur le sort qu'ils destinaient au roi, Adam leur fit cette réponse ambiguë, qui coûta la vie à Edouard II: *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de ces deux façons: *Ne tuez pas le roi Edouard; il est bon de craindre*: ou *N'ayez point de crainte de tuer le roi Edouard; c'est une bonne action.*)

ADAM (Melchior), né en Silésie dans le 16e siècle, recteur du collége d'Heidelberg, publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque la vie des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins du 16e siècle et du commencemen du suivant. (Cet ouvrage a été réuni à un autre livre du même auteur sous le titre de *Dignorum laude virorum, quos musa vetat mori, immortalitas*, 5 vol. in-8 ou 1 in-fol. C'est une compilation mal digérée et mal écrite, où l'auteur n'a admis, à l'exception de quelques Allemands, que des prétendus réformés, et dont Bayle s'est beaucoup servi.)

ADAM (Jean), jésuite limousin, professeur de philosophie et prédicateur, mourut supérieur de la maison professe de Bordeaux en 1684. Il est connu par son zèle contre les prétendus disciples de saint Augustin, et contre les calvinistes. Il fut envoyé par Louis XIV à Sedan pour y travailler au rétablissement de la foi catholique. On a de lui 1° *le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude*; 2° *la Vie de saint François de Borgia*; 3° *Calvin défait par soi-même et par les armes de saint Augustin qu'il avait usurpées*; 4° une traduction de l'*Office de l'Eglise*, qu'il opposa aux Heures de Port-Royal; 5° des *Sermons pour l'Avent*, Bordeaux, 1685, in-8, et plusieurs autres livres. On lit dans le *Menagiana* qu'un seigneur de la cour dit à la reine Anne d'Autriche, après

avoir entendu un de ses sermons, où Adam comparait les Parisiens aux Juifs, la reine à la sainte Vierge, le cardinal Mazarin à saint Jean l'Evangéliste, qu'il était préadamite. La reine lui demanda ce que cela voulait dire : « C'est que je ne crois pas, répondit-il, que le père Adam soit le premier homme du monde. »

ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur célèbre, né a Nancy en 1700, mort le 13 mai 1759, de l'ancienne académie de Saint-Luc à Rome, et de l'académie Clémentine à Bologne, se distingua par la beauté de son ciseau. Il passa dix ans dans la première de ces villes, et restaura douze statues en marbre, dites la *Famille de Lycomède*, qu'on avait trouvées à deux lieues de Rome, dans les ruines du palais de Marius. Ce fut le cardinal de Polignac qui chargea Adam de ce travail long et difficile. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, et il s'en acquitta avec autant de zèle que de gloire. Ses principaux ouvrages sont : 1° *le Triomphe de Neptune ;* 2° *Groupes de cinq figures et de cinq animaux*, en plomb bronzé, à Versailles ; 3° le *Bas-relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde*, en bronze ; 4° le *Groupe de la Seine et de la Marne*, en pierre, à Saint-Cloud ; 5° deux *Groupes* en marbre, représentant *la chasse et la pêche*, à Berlin ; 6° *Mars caressé par l'Amour*, à Belle-Vue ; 7° une *Statue* représentant *l'Enthousiasme de la poésie ;* 8° *saint Jérôme*, en marbre, aux Invalides, et à présent à Saint-Roch : les connaisseurs regardent cette statue comme le meilleur de ses ouvrages. On a aussi de lui un *Recueil de sculptures antiques grecques et romaines*, Paris, 1764. Ce recueil, dont il avait fait les dessins, est encore fort estimé. — Il a eu deux frères, Nicolas-Sébastien et François-Gaspard, tous les deux excellens sculpteurs. Le beau mausolée de la reine de Pologne à Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, est de Nicolas. François-Gaspard remporta, comme ses frères, les prix des académies de Rome et de Paris, et partagea leur imagination et leur goût. Attiré par les bienfaits du roi de Prusse, il n'a presque travaillé que pour lui ; ses ouvrages embellissent Potsdam. Ces trois frères étaient fils de Jacob-Sigisbert Adam, né à Nancy en 1670, excellent sculpteur aussi, connu par plusieurs ouvrages en bronze et en plomb d'une grande beauté, et par ses modèles en terre.

* ADAM (Nicolas), né à Paris en 1716, fut élève de Le Beau, et professa pendant plusieurs années avec distinction l'éloquence au collége de Lisieux. Le duc de Choiseuil, qui avait de l'amitié pour lui, l'envoya en qualité de chargé d'affaires auprès de la république de Venise, où il resta pendant 12 ans. A son retour, il publia plusieurs ouvrages élémentaires, où l'on trouve de la méthode : le plus connu est *La vraie manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*, 5 vol. in-8, souvent réimprimés; on a aussi de lui des *traductions littérales d'Horace et de Phèdre*. Adam parlait presque toutes les langues de l'Europe, et possédait à un rare degré le talent de communiquer ce qu'il savait. Il désirait ardemment une réforme dans l'enseignement, et accueillait avec plaisir les jeunes gens qui annonçaient des dispositions. Il mourut à Paris en 1792, à l'âge de 76 ans.

*ADAM ou ADAMI (Jacob), ecclésiastique de Poméranie, contribua à l'établissement du protestantisme en Alsace ; il prêcha et enseigna le nouveau culte à Benshheim. Il avait fait ses études à Dantzig : il fut appelé dans cette ville à la cure de Ste. Elisabeth. Il continua dès lors à prêcher la nouvelle doctrine, abolit la confession et adopta plusieurs des articles du protestantisme. Ses querelles avec Michel Colet et Jean Walther firent beaucoup de bruit.

* ADAM (Robert), célèbre architecte, né en 1728, à Kirkaldy en Ecosse, et mort en 1792. Il fit, aux frais du gouvernement anglais, un voyage en Italie, où il se perfectionna dans son art. De retour à Londres, il y construisit un grand nombre d'édifices qui lui firent beaucoup d'honneur. De concert avec son frère, architecte comme lui, il bâtit dans cette ville une suite de maisons, sur un plan uniforme, situées près des bords de la Tamise,

et qui conserve le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage de deux frères. Il construisit ensuite des châteaux dans plusieurs campagnes, qui sont presque tous dans le stile gothique, que les Anglais, par un goût assez singulier, semblent encore aimer de préférence aux autres stiles. Le talent de cet architecte consiste dans l'art des distributions intérieures, et dans les ornemens, où il a montré de l'originalité, de la variété, et de la noblesse. Mais quoi qu'en disent ses compatriotes, qui voudraient le mettre au-dessus de tous les architectes français qui ont vécu sous Louis XV, on aura toujours de la peine à croire qu'aucun des ouvrages de Robert puisse être comparé à l'église de Sainte-Geneviève (le Panthéon), à l'Ecole de médecine, et à tant d'autres monumens qu'on admire dans Paris. L'ouvrage qui a établi sa réputation est intitulé *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spolatro, en Dalmatie.* Il en fit faire les dessins et les gravures en Italie, et le publia, à Londres, en 1764, 9 vol. in-fol. Ce magnifique ouvrage est digne de faire suite aux *Ruines de Palmire et de Balbeck*, autre production d'artistes écossais. Robert a fait précéder la sienne d'une introduction très intéressante, et d'un bon stile; elle donne de nouveaux renseignemens sur l'architecture des Romains, qu'on ne connaît qu'assez confusément, et seulement par quelques édifices publics; les ruines de celui de Dioclétien, considéré comme habitation particulière, sont le seul monument qui nous reste dans ce genre. On n'ignore pas que cet empereur, qui avait d'ailleurs un goût décidé pour l'architecture, passa neuf années de sa vie dans ce palais, après avoir résigné l'empire. Robert fut nommé, en 1762, architecte du roi; mais ayant été appelé au parlement britannique pour représenter le comté de Kinross en Ecosse, il fut contraint d'abandonner sa première place. Adam était généralement estimé pour ses talens, ses connaissances, l'affabilité et la noblesse de son caractère. Il fut intimement lié avec Hume, Robertson, Smith, Fergusson, et autres grands hommes de ce temps-là.

ADAM (Maître). *Voyez* BILLAUT.

ADAM (Jean), jésuite sicilien, après avoir travaillé vingt ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consiste à être suspendu par les pieds à une potence, et à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

ADAM (Alexandre), savant écrivain, né en 1741, dans le comté de Moray en Ecosse, fut chargé, en 1771, de la direction de la principale école d'Edimbourg, et mourut le 18 décembre 1809 d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Principes de grammaire anglaise et latine*, 1772, plusieurs fois réimprimés; 2° *Antiquités romaines*, ou *Tableau des mœurs, usages et institutions des Romains*, 1791, et 1813, in-8, trad. de l'anglais en français sur la 7e édition, par le comte de Laubepin, avec des notes du traducteur, Paris, 1818, 2 vol. in-8, 2e édition augmentée, Paris, 1825, 2 vol. in-12. Cet ouvrage peut faire suite aux *Antiquités grecques* de M. Robinson, traduites aussi en français, 2. vol. in-8; 3° un *Sommaire de géographie et d'histoire*, in-8, 1794; 4° *Biographie classique*, in-8.

* ADAMAN, abbé de Hy, vivait vers l'an 690, et a publié: 1° une Description de la Palestine sous ce titre: *De locis Terræ sanctæ, et de situ Jerusalem.* Cet ouvrage, composé de 3 livres, et publié par Gretzler, Ingolstadt, 1619, in-4, a long-temps joui d'une grande réputation et a contribué puissamment à faire naître le désir de voir ces contrées; 2° une *Vie de saint Colomban*, abbé de Luxeuil.

* ADAMI (Adam), bénédictin et docteur en théologie, né à Mulheim, au duché de Berg, en 1610, avait fait profession à l'abbaye de Brunvilliers, de la congrégation de Burnsfeld. Il fut recteur du collége des bénédictins à Cologne, prieur de l'abbaye de Saint-Jacques de Mayence, et abbé de Murhart en Souabe. L'empereur Ferdinand III, après la victoire remportée sur les protestans, l'employa pour faire rentrer dans les mains des catholiques les biens qui leur avaient été enle-

vés. Ses talens et son habileté à traiter les affaires engagèrent les abbés du duché de Wurtemberg à le charger de leurs intérêts près du congrès assemblé pour le traité de Westphalie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, où l'électeur de Cologne l'envoyait pour demander le pallium, il plut au cardinal Chigi, qui le fit nommer évêque d'Hiérapolis. Il mourut en 1663, agé seulement de cinquante-trois ans. On a de lui une histoire estimée du traité de Westphalie, intitulée : *Arcana pacis Westphaliæ*, Francfort-sur-le-Mein, 1693, in-4. Jean Godefroi la fit réimprimer sous le titre suivant *Adami hierapolitani historica relatio de pacificatione Osnabrugo-monasteriensi*, 1737. Il préparait l'histoire de sa congrégation, que la multiplicité des affaires dont il était chargé ne lui permit pas de finir.

ADAMI (Léonard), savant critique et habile historien, naquit en 1690 à Bolsena, dans les états de Florence. Il possédait à fond les langues grecque, hébraïque, arabe et syriaque, et il devint bibliothécaire du cardinal Imperiali. On lui doit une savante *Histoire des Arcadiens* en latin, Rome, 1716, in-4, dont il n'a donné que le premier volume : il allait publier le second, lorsque la mort l'enleva en 1719.

* ADAMI (Ernest-Daniel), musicien et pasteur Polonais, né à Idung le 19 novembre 1716, a publié en 1750 en langue allemande un ouvrage sur le *Triple écho* qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach, dans le royaume de Bohême, et des dissertations sur les *beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin*. On ne sait quand il mourut.

ADAMITES. *Voyez* Prodicus.

* ADAMS (John), président des Etats-Unis de l'Amérique, naquit à Braintrée, dans le Massachussets, le 19 octobre 1755. Avant la révolution qui détacha son pays de la domination anglaise, il exerçait la profession d'homme de loi. A l'époque des premiers troubles, il se fit remarquer par son esprit d'opposition contre le gouvernement anglais, se prononça l'un des premiers pour l'indépendance de l'Amérique, et fut l'un des principaux promoteurs de la fameuse résolution du 4 juillet 1776, qui déclara les colonies de l'Amérique *états libres, souverains et indépendans*. Employé dans plusieurs négociations importantes, il parut avec Franklin à la cour de Versailles, pour négocier un traité d'alliance entre la France et les Etats-Unis. De retour en Amérique, il eut une grande part à toutes les délibérations importantes des congrès, occupa deux fois la place de vice-président, et à la troisième élection de Washington pour la présidence, celui-ci ayant déclaré son intention formelle de se retirer des affaires publiques, Adams fut porté à la magistrature suprême, malgré les efforts du parti républicain. Il eut, pendant son administration, des contestations très vives avec le directoire de France, et s'attacha, pendant tout le temps que durèrent ses fonctions, à affermir et à consolider les nouvelles institutions d'un gouvernement naissant. Adams, devenu vieux, se retira des affaires, et mourut à New-Yorck, le 4 juillet 1826, âgé de 82 ans. On le regarde avec raison comme un homme d'état célèbre, et un de ceux qui ont le plus influé sur la révolution politique de l'Amérique. Il eut des vertus et de belles qualités. On les louerait davantage, si l'homme sage, avant de prodiguer des éloges aux auteurs des révolutions, n'avait à flétrir le résultat de leur conduite, qui est toujours un attentat contre l'ordre établi, et un crime que rien ne saurait excuser. (*Voyez* Washington.) Adams a laissé plusieurs ouvrages. 1° *Défense des constitutions*, Londres, 3 vol. in-8 ; 2° *Histoire des républiques*. Le but de ce livre, rempli d'érudition, est de prouver que la démocratie pure est le pire de tous les gouvernemens. Enfin, quelques ouvrages relatifs à l'insurrection américaine, entre autres une *Histoire de la querelle entre l'Amérique et la mère-patrie*, qui produisit dans le temps une vive sensation.

* ADAMS (Samuel), né dans le Massachussets, fut, comme le précédent, un des principaux auteurs de la révolution des Etats-Unis. Quoique déjà avancé en âge à l'époque des premiers troubles, il ne se fit pas moins remarquer par la vi-

vacité de ses idées et son activité à les mettre en exécution. Il s'impatientait de ce que les hostilités ne commençaient pas assez tôt entre les colonies et la mère-patrie, et plus d'une fois on l'entendit se plaindre de la lenteur et de la prudence de Washington. Il eut une part très active dans toutes les mesures qui furent prises à cette époque, fut élu successivement membre du congrès et gouverneur de Massachussets. On s'accorde à louer dans Adams la simplicité de ses mœurs, l'éloquence mâle et pleine de nerf et de vigueur qu'il déploya en plusieurs circonstances. Sa fortune, au-dessous de la médiocre, et son extérieur simple et grossier, l'ont fait surnommer le Caton de l'Amérique.

ADAMS (John), célèbre médecin anglais. Il était fils d'un apothicaire de Londres, et suivit quelque temps la même profession; mais un *Traité sur les poisons*, qu'il publia en 1796, lui valut un diplôme de médecin, et il fut envoyé à l'île de Madère, pour y soigner la phthisie. A son retour à Londres en 1805, il reçut une licence pour exercer la médecine, quoiqu'il n'eût point passé les deux années requises à l'université. Il est le seul qui ait obtenu cette faveur. Il mourut des suites d'une chute le 20 juin 1818. On a encore de lui un *Traité sur les cancers*, des *Recherches sur les épidémies*, et quelques autres ouvrages qui justifient sa grande réputation.

ADAMSON (Patrick), né en 1543 à Perth, après avoir fait ses études dans l'université de Saint-André, fut maître d'école, puis il passa en France, avec le fils d'un gentilhomme de son voisinage. C'est pendant son séjour en France qu'il fit quelques vers en l'honneur de Jacques I qui venait de naître et qu'il appelait roi d'Ecosse, d'Angleterre et de France : ce dernier titre le fit arrêter, et il resta six mois en prison. Il se retira à Bourges où il était pendant la Saint-Barthélemi. De retour en Ecosse, il se maria, et devint, par la protection du régent d'Ecosse, archevêque de Saint-André en 1576. Quand les presbytériens l'emportèrent sur les épiscopaux, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractations, tout ce qu'il avait dit auparavant en faveur de l'épiscopat. Mais cette démarche n'apaisa point ses ennemis, et Adamson, abandonné du roi Jacques, qui l'avait privé de ses revenus, mourut dans la dernière misère en 1691. Il a laissé des *Poésies* latines, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4, et un traité *De sacro pastoris officio*, Londres, 1619, in-8. Ses *Rétractations* avec sa *Vie* se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4.

* ADANSON (Michel), botaniste, né à Aix en Provence, le 7 avril 1727, fut conduit à Paris à l'âge de trois ans. Il reçut une éducation très soignée, y répondit par des succès prématurés, et, très jeune encore, il remporta les premiers prix de l'université. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il renonça aux plus belles espérances pour se livrer à l'étude des sciences naturelles. Il en suivit les cours au collége royal, et prit pour guides Réaumur et Bernard de Jussieu. Entraîné par le désir de faire de nouvelles découvertes dans la science qui captivait toute son attention, il fit en 1748 un voyage au Sénégal, à ses propres frais, et lorsqu'il avait à peine 21 ans. Il visita les Açores, les Canaries, et rapporta dans son pays des richesses immenses des trois règnes de la nature. Ayant observé que les célèbres Tournefort et Linné étaient tombés dans plusieurs méprises, parce que leur méthode et leur système étaient fondés sur un petit nombre de caractères, il créa une méthode établie sur l'universalité des parties, et l'étendit à tous les êtres, ou, selon son expression, *à toutes les existences*. Il publia par souscription, en 1757, l'*Histoire naturelle du Sénégal*, 1 vol. in-4, avec une carte exacte et bien dressée. Il plaça à la fin de cet ouvrage une nouvelle classification des testacés ou animaux à coquilles, et les rangea suivant sa méthode universelle, dont il donnait ainsi un aperçu. Pendant son voyage, il fut honoré du titre de correspondant par l'académie des sciences; mais il se fit connaître plus particulièrement de cette illustre compagnie, en lui lisant, en 1756, un mémoire sur le *baobab*, arbre énorme

dont le tronc a 40 à 60 pieds de diamètre, et que jusqu'alors on avait placé au nombre des hyperboles dont les voyageurs sont trop souvent prodigues dans leurs récits. Adanson, non-seulement démontra l'existence du *baobab*, mais il fit encore connaître l'accroissement progressif de cet arbre extraordinaire. Son *mémoire*, qui est un chef-d'œuvre dans ce genre, fut d'abord inséré dans les *mémoires* des savans étrangers, et dans ceux de l'académie en 1761. Secondé par la généreuse amitié de M. de Bombarde, il fit paraître en 1763 son livre *Familles des plantes*, 2 vol. in-8. Adanson avait rassemblé dans cet ouvrage des connaissances immenses, et il semblait destiné à faire prendre une nouvelle face à la botanique; mais quelques accessoires qui prêtaient à la critique en arrêtèrent le succès. On blâma la nouvelle orthographe que l'auteur voulait introduire; son livre ne fut pas trouvé assez élémentaire, et l'on désapprouva la nouvelle dénomination qu'il donnait aux plantes, différente de celle de Linné. Adanson sentit la justesse des censures et prépara une nouvelle édition de son ouvrage, que les circonstances ne lui permirent pas de publier, mais que M. du Petit-Thouars a promise au public. Il avait fait les changemens nécessaires et de nombreuses additions; mais, entraîné par des idées gigantesques, il conçut le plan d'une encyclopédie complète. Ce projet échoua; les commissaires nommés pour en examiner le plan, tout en admirant les connaissances de l'auteur, n'en firent cependant pas un rapport avantageux, et le gouvernement refusa les moyens de l'exécuter. Cet écrivain laborieux a laissé grand nombre de mémoires, et une prodigieuse quantité de manuscrits. Il mourut le 3 août 1806. La révolution l'avait privé de tous ses biens, et l'on dit qu'ayant été nommé membre de l'Institut, il refusa de s'y rendre, parce qu'il n'avait point de souliers. Il reçut une modique pension du gouvernement. Peu de temps après sa mort, qui arriva le 3 août 1806, M. Le Joyaud publia une *Notice* sur sa vie, et M. Cuvier prononça en 1807 son *Eloge*.

* ADAOUST (P. Aug. D'), né à Aix le 10 février 1751, mort dans la même ville le 7 septembre 1819. On a de lui : l'*Air*, poème en 4 chants, Paris, 1816, in-18; une *Traduction*, en vers français, de l'*Art poétique d'Horace*, une *Ode sur l'électricité*, dédiée à Franklin, la première *Eglogue* de Virgile, traduite en vers, et quelques autres pièces insérées dans divers recueils littéraires. Il a laissé en porte-feuille l'*Egoïste sans le savoir*, comédie en 5 actes et en vers, des Odes, des Fables, des Paraphrases et des *Imitations* des *psaumes*.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendait depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion : David défit ce prince dans deux grandes batailles.

* ADDINGTON (Antoine), médecin anglais, célèbre surtout pour le traitement de l'aliénation mentale : il avait établi à Reading une maison de fous, et il fit une fortune considérable. Intimement lié avec lord Chatam, le parti de lord Bute le choisit pour négocier la rentrée de ce ministre, qui s'était retiré après la paix de 1762. Il a publié le résultat de cette négociation dans une brochure. On a encore de lui un *Essai sur le scorbut, suivi d'une méthode pour conserver l'eau douce à la mer*, 1753, in-8, et un *Essai sur la mortalité des bestiaux*, in-8. Il mourut en 1790.—Son fils, *Henri Addington*, fut élevé à la pairie avec le titre de *vicomte Sidmouth*, et fait lord président du conseil, en remplacement du duc de Portland. — Il y a un autre *Addington* (Etienne), prêtre non-conformiste, qui a publié une *Grammaire grecque*, et une *Vie de St. Paul*, in-8.

* ADDISSON (Joseph), naquit à Miston, en Angleterre, en 1672. Ses talens pour la littérature, la poésie et la philosophie se développèrent de bonne heure. Il était encore étudiant dans l'université d'Oxford, lorsqu'il composa plusieurs poèmes, et les publia sous le titre de *Musarum anglicarum analecta*; productions qu'un poète d'un âge plus avancé n'aurait pas désavouées. Il n'écrivit dans sa langue qu'à l'âge de vingt-deux ans, et commença par une traduction en vers

d'une partie du quatrième livre des Géorgiques de Virgile. Son beau poème à l'honneur de Guillaume III, en 1695, lui valut une pension de 300 livres sterling, qu'il employa à voyager. Il demeura une année en France, connut, à Paris, le célèbre Boileau, et passa ensuite en Italie. Les autres pièces qu'il fit pour chanter les victoires de sa nation le firent aimer du peuple et connaître des grands. De retour en Angleterre, il occupa plusieurs places importantes, et fut enfin nommé, en 1717, secrétaire d'état; mais il se démit de cette place pour se livrer entièrement aux belles-lettres. Dans cette carrière, il eut constamment pour protecteurs le fameux lord Somey et lord Halifax. Il mourut à Holland-House, le 17 juin 1719. Cet auteur est le premier Anglais qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance et une noblesse soutenue. Son *Caton* est une des plus belles pièces qui aient paru sur le théâtre de Londres; mais les monologues sont trop longs. On y admire cependant un morceau pathétique et sublime sur l'immortalité de l'âme, qui vaut seul une bonne pièce. Le désordre de Shakespeare se fait encore un peu sentir dans la régularité d'Addisson. Cependant le succès de cette pièce doit être attribué en grande partie aux idées républicaines que l'auteur y a répandues, comme étant un des plus attachés au parti des Whigs. Ce poète ne s'est pas moins illustré par ses productions de morale et de critique. Il y a plusieurs morceaux de lui dans le *Spectateur* et dans le *Curateur*, où la raison et le bon goût sont embellis par l'esprit et par les grâces. Les pièces qu'il inséra dans le *Babillard*, de Richard Steele, ne sont pas moins estimées. Parmi ses ouvrages de poésie, on distingue son *Poème sur la bataille de Hochstet*. On lui reproche seulement de n'y avoir pas assez respecté les têtes couronnées qui étaient en guerre avec les Anglais. Addisson aurait dû rendre, dans ses vers et dans sa prose, plus de justice à Louis XIV, qui, pour être un voisin dangereux, n'en était pas moins un grand roi. Il reçut le nom de *Sage*, pour avoir cherché dans tous ses écrits à plier le génie anglais à l'ordre, aux règles, aux convenances. Il le mérita aussi par son caractère et sa conduite. Il montra, dans la littérature, toute la politique d'un courtisan. Il détestait Pope dans le fond du cœur; mais il prenait sur lui de le ménager au dehors. On dit qu'il devait donner une tragédie sur la mort de Socrate, et un dictionnaire anglais, mais que ses places et ses infirmités l'en empêchèrent. Addisson respecta toujours la religion; tous ses écrits en respirent la vérité et les salutaires influences : ils contiennent d'excellentes réflexions sur les erreurs de la philosophie moderne; mais ses préventions contre les catholiques font tort à son jugement et à sa philosophie. Ses écrits ont été imprimés à Londres, 1726, 3 vol. in-12; *ibid.*, 1761, 4 vol. in-4. Plusieurs des ouvrages d'Addisson ont été traduits en français, savoir : 1° *Remarques sur divers lieux d'Italie*, contenues dans le quatrième volume du voyage de Misson; Utrecht, 1723, in-12. 2° *Le Babillard* (avec Steele), par Armand de la Chapelle; 1734-35, 2 vol. in-12; 1737, 2 vol. in-8. 3° *Le Spectateur* (avec Steele), par J.-P. Moët, 1754-55, 9 vol. in-12, 3 vol. in-4. 4° *Le Mentor moderne*, par Van-Effen; Rouen, 1725; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. 5° *Free holder*, ou *l'Anglais jaloux de la liberté*, 1727, in-12. 6° *Caton*, tragédie, traduite successivement par Dubos, Guillemard, Deschamps; par Dampmartin, précédée de la *Rivalité de Carthage et de Rome*, 1792, 2 vol. in-8. Chéron-Labruyère en a publié aussi une imitation en vers français, et en trois actes, 1789, in-8. 7° *Remarques sur le Paradis perdu de Milton*, par Dupré de Saint-Maur, ou Boismorand; par Barrek, et par Delille, à la tête de sa traduction en vers de ce poème. 8° *De la religion chrétienne*, par G. Seigneux de Correvon; Lausanne, 1757, 2 vol. in-8; Genève, 1772, 3 part. in-8. 9° *Dialogue sur les médailles*, par Jansen, dans l'*Allégorie*; 1799, in-8. La vie d'Addisson a été écrite d'abord par des Maizaux, en anglais; Londres, 1733, in-12; dans la même langue, par Johnson, et traduite en français, par M. Boulard, avec celle de Milton, Paris, 1805, 2 vol.

in-18. L'*Addissoniana* en anglais a été publié à Londres, en 1804, 2 vol. in-8.

ADDISSON (Lancelot), père du précédent, a laissé quelques ouvrages de controverse et de théologie, et deux *traités* curieux, l'un sur les révolutions des royaumes de Fez et de Maroc, l'autre sur l'état des Juifs en Barbarie.

ADDY (William), écrivain anglais, né au commencement du 17e siècle. Il est particulièrement connu par une *Méthode sténographique*, ou *Art d'écrire par abréviations*, in-8, Londres, 1695. Cette méthode est d'un grand usage en Angleterre; et on a cherché à l'introduire en France pendant notre révolution. Bertin a publié sur ce sujet un *Système de sténographie*, ou *l'Art d'écrire aussi vite que la parole*, 4e édition, 1803, in-8.

* ADEL SCHAH ou ALI-KOULICAN, roi de Perse, neveu de Thamas-Koulican, monta sur le trône après l'assassinat de ce prince par ses sujets. On le soupçonna d'être le chef de cette conspiration; au moins est-il certain qu'il en était instruit et qu'il en attendait le succès avec une impatience assez manifeste. Quoiqu'il ne fût que le cinquième héritier, le trône lui fut offert par l'armée; et il l'accepta avec reconnaissance. Son premier soin fut de faire périr les enfans et les femmes de Thamas, sur lesquelles on exerça de grandes cruautés. Il était à la fleur de l'âge, naturellement brave, libéral et bienfaisant, il fut reçu aux cris et aux applaudissemens de tout le peuple qui espérait sous lui un règne heureux et tranquille; mais il ne sut pas profiter de ces avantages : son élévation l'étonna, il fut ébloui par sa fortune, et l'indépendance corrompit son cœur. Enivré de sa grandeur et de ses richesses, il les fit servir aux plus infâmes débauches, qu'il porta aux derniers excès. L'élévation d'un Géorgien nommé Korab-Kan, auquel il donna toute sa confiance, quoiqu'il sût bien que les Persans ne pouvaient souffrir qu'on les soumît à la domination d'un étranger, acheva de le rendre odieux. Son propre frère, Ibrahim-Mirza, marcha contre lui, et après l'avoir vaincu, lui fit crever les yeux, un an après la mort de Thamas-Koulican.

* ADEL ou ADIL, roi de Suède, fils et successeur d'Othar, régnait dans le 6e siècle. Son premier soin, après avoir reçu la couronne, fut de venger son père tué dans un combat contre les Danois : il attaqua donc le Danemarck par mer, vainquit Jarmerick dans une bataille qui dura trois jours, et accorda la paix au vaincu, à condition que ce roi de Danemarck épouserait sa sœur Swavilda. Cette princesse, imposée par la force à Jarmerick, ne tarda pas à être la victime de son époux; elle fut accusée d'avoir des relations criminelles avec Broder, son beau-fils, et condamnée à être écartelée par des chevaux sauvages. Adel vengea ce crime par une nouvelle invasion; il prit Jarmerick et le fit périr dans d'horribles supplices. Une partie du Danemarck fut réunie à la Gothie, l'autre fut laissée à Broder qui paya un tribut au roi de Suède. Adel mourut au moment où il célébrait sa victoire par des sacrifices aux dieux d'Upsal. Il avait régné six ans : son successeur fut Ostan, ou Estein.

ADÉLAIDE (Sainte), fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fut mariée à Lothaire, roi d'Italie, fils de Hugues, comte de Provence. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, lorsqu'elle perdit son époux; elle se détacha du monde, et n'eut plus d'autres pensées que la piété, et l'éducation de sa fille Emma, qui fut depuis reine de France, épouse de Lothaire. Dépouillée de ses états et prisonnière dans le château de Garde, la religion la soutint et la consola dans ses malheurs. Echappée à une dure captivité, elle se réfugia en Allemagne, où l'empereur Othon I se déclara son protecteur, et devint bientôt son époux. Adélaïde, au comble des prospérités, ne s'enorgueillit pas de son bonheur, et ne se servit de sa puissance et de ses richesses que pour faire du bien. Restée veuve une seconde fois, elle s'adonna plus que jamais à la pratique de toutes les vertus, et sut trouver dans la prière assez de force et de courage pour soutenir de nouvelles épreuves. Othon II, son fils, mé-

prisa ses conseils, oublia ce qu'il devait à sa mère, et la bannit de sa cour. Adélaïde pleura sur les égaremens de son fils, et ses larmes furent exaucées; il rappela sa mère, et se montra docile à ses avis. Enlevé à ses sujets à la fleur de l'âge, il laissa son empire au jeune Othon III, son fils, et la régence à son épouse Théophanie. Celle-ci se déclara l'ennemie d'Adélaïde, et l'accabla d'outrages; mais une mort prématurée vint mettre un terme à ces injustes rigueurs. Adélaïde fut appelée à la régence; et, placée à la tête d'un grand empire, elle sut se sanctifier et gouverner avec sagesse. Elle partagea son temps entre l'administration des affaires publiques et les exercices de piété, fit de pieux établissemens, contribua à répandre la foi parmi les infidèles, et gouverna avec bonté, tempérant par la douceur la rigueur des lois. Elle mourut pleine de jours et de vertus, à Seltz, en Alsace, en 999, dans un voyage qu'elle avait entrepris pour réconcilier Rodolphe son neveu, roi de Bourgogne, avec ses sujets. Son nom ne se lit pas dans le Martyrologe romain, mais on le trouve dans plusieurs calendriers d'Allemagne. Saint Odillon a écrit sa vie, *Apud Leibnitz collect. script. brunswicensium*, tom. 2, p. 262. Gerbert, depuis pape sous le nom de Silvestre II, l'appelle, dans ses lettres, *la terreur des empires et la mère des rois*.

* ADÉLAIDE de France, femme de Louis-le-Bègue, ou II du nom, ne put obtenir du pape Jean VIII le titre d'épouse légitime du roi de France. Louis avait répudié Ausgarde dont il avait eu deux enfans : le pape refusa de reconnaître la validité du divorce, et Louis mourut (879), avant d'avoir pu faire couronner Adélaïde qui, peu de mois après donna le jour à Charles surnommé *le Simple*.

ADÉLAIDE, femme de Hugues Capet. *Voyez* HUGUES CAPET.

* ADÉLAIDE, ou ALIX DE SAVOIE, fille de Humbert II, comte de Maurienne, épousa Louis VI, dit le Gros, roi de France, avec lequel elle vécut pendant 22 ans dans une union parfaite. Après la mort de ce monarque, dont elle avait eu six fils et une fille, elle contracta un second mariage avec Matthieu de Montmorency, connétable de France, dont elle eut une seule fille. Les écrivains de son temps vantent la pureté de ses mœurs et son zèle pour la religion. Sur la fin de ses jours, elle obtint de son époux la permission de se retirer à l'abbaye de Montmartre qu'elle avait fondée, et où elle mourut en 1154, à l'âge de 60 ans. — Adélaïde, marquise de Suse, épousa après la mort de son premier époux, un duc de Souabe, ensuite un marquis de Montferrat, puis un comte de Maurienne. Chacun de ces mariages, promptement dissous par la mort, augmenta son marquisat de Suse, qui devint, entre ses mains, un des fiefs les plus importans de l'Italie. Elle gouverna avec sagesse et fermeté, et partagea avec Mathilde, comtesse de Toscane, l'admiration de son siècle. Elle mourut l'an 1091. Sa fille Berthe, qu'elle avait eue du comte de Maurienne, épousa l'empereur Henri IV.

*ADÉLAIDE (Madame) de France, fille aînée de Louis XV et tante de Louis XVI, naquit à Versailles le 3 mai 1732. Jusqu'aux premiers troubles de la révolution, elle vécut à la cour, où sa piété et ses vertus la faisaient honorer et respecter de tout le monde. A cette époque, madame Adélaïde, et madame Victoire, sa sœur, princesse également recommandable par les qualités de son cœur et les agrémens de son esprit, demandèrent au roi, leur neveu, la permission de sortir du royaume. Elles quittèrent Paris le 19 février 1791, et se retirèrent à Rome. Les difficultés et les outrages qu'elles essuyèrent en traversant la France, purent leur faire prévoir les excès où se porterait un peuple qu'on s'efforçait d'égarer. Elles furent arrêtées à Moret et à Arnay-le-Duc; et ce ne fut que d'après les ordres précis du roi et de l'assemblée nationale, qu'il leur fut permis de continuer leur route. Elles résidèrent jusqu'en 1796 à Rome, d'où elles passèrent à Naples. Les deux princesses furent bientôt forcées de quitter ce nouveau séjour, que Ferdinand IV leur avait donné. Les armées françaises pénétrèrent

dans ce royaume, et à leur approche, elles s'embarquèrent pour Trieste. C'est là que les deux princesses finirent leur pénible carrière, madame Victoire, le 8 juin 1799, et madame Adélaïde, le 18 février 1800. Les émigrés français, réfugiés en grand nombre dans cette ville, leur rendirent les derniers devoirs, et dans une terre étrangère, ils pleurèrent encore une fois sur les malheurs des Bourbons. On a publié en 1803 les *Mémoires historiques* de Mesdames Adélaïde et Victoire de France, par Charles Montigny, 2 vol. in-12.

ADÉLAIDE, ou ALÉID, ou en Hollandais ALYT VAN POELGEEST, devint la favorite d'Albert de Bavière dont elle dirigeait les volontés. La haute faveur dont elle jouissait et l'abus qu'elle faisait de son crédit excitèrent le mécontentement d'un grand nombre de nobles qui complotèrent contre ses jours. A la tête des conjurés était Guillaume, fils d'Albert, qui rougissait de voir son père gouverné par une maîtresse. Adélaïde fut assassinée dans son lit en 1392. Albert furieux cita à la cour des Pairs ceux qui étaient accusés de ce meurtre : ils ne parurent point devant ce tribunal et leurs biens furent confisqués. Le fils d'Albert fut obligé lui-même de se soustraire par la fuite à la vengeance de son père.

ADÉLARD. *Voyez* ADALARD.

ADELBERT. *V.* ALBERT DE MAYENCE.

* ADELBERT, ou ALBERT, comte de Bavière, archevêque de Brême, et de Hambourg au 11e siècle, et à ce titre, métropolitain des pays septentrionaux, tenait ces dignités de l'empereur Henri III, dont il avait la faveur, et du pape Benoît IX. Il accompagna l'empereur dans ses voyages d'Italie, de Flandres, de Hongrie, et contribua en 1046 à l'exaltation de Sviger, évêque de Bamberg, devenu pape sous le nom de Clément II, duquel, dit-on, il n'eût tenu qu'à lui d'occuper la place ; désintéressement difficile à croire de la part d'un prélat courtisan, que l'histoire, d'ailleurs, peint comme ambitieux et avide d'honneurs. Il dirigea en 1051 le concile de Mayence, où l'empereur assistait en personne, gouverna pendant la minorité de Henri IV, parvenu à l'empire à l'âge de six ans, et sut s'insinuer dans sa confiance la plus intime. Il n'en usa pas toujours pour le bien. On l'accusa d'avoir vendu au plus offrant les bénéfices ecclésiastiques, et d'avoir, par une concussion inouïe, *crebra servitiorum exactione,* tiré des abbayes des sommes énormes, sous le prétexte de l'entretien de la cour. Pour mieux conserver encore l'administration des affaires, il retint Henri dans les provinces de Saxe, qui dépendaient de sa métropole. A la diète de Tribur, en 1068, les Etats se plaignirent du gouvernement d'Adelbert, et chargèrent les archevêques de Mayence et de Cologne d'en prévenir Henri. Le favori fut obligé de s'éloigner ; mais bientôt le prince le rappela. Ce prélat, si jaloux du pouvoir, si fier et si hautain avec ses pairs, était humble, doux et obligeant avec ses inférieurs, aimait et soulageait les indigens ; il ne se couchait pas qu'il n'eût lui-même lavé les pieds à trente ou quarante pauvres rassemblés dans son palais. Il mourut à Goslar en 1072, à la suite d'une dyssenterie.

* ADELBOLD, 19e évêque d'Utrecht, né à la fin du 10e siècle, et issu d'une famille noble de l'évêché de Liége, se consacra dès sa jeunesse au service des autels dans la collégiale de Saint-Ursmart, à Laubes ; mais il n'y embrassa pas l'état monastique, comme quelques-uns l'ont cru. Il étudia néanmoins dans le monastère sous l'abbé Folcuin ou Hériger, son successeur, et fréquenta les écoles de Liége et de Reims. Dans cette dernière, il eut pour maître le célèbre Gerbert, qui fut pape sous le nom de Sylvestre II. Ses succès dans les sciences divines et humaines furent tels que, dès 996, il était rangé parmi les savans les plus célèbres de ce temps, et que sa réputation s'était étendue jusqu'à la cour de Henri II, roi de Germanie, depuis empereur, et mis ensuite au rang des saints. Ce prince appela Adelbold près de lui, et le fit son chancelier. L'évêché d'Utrecht étant venu à vaquer par la mort de saint Alfred, le roi y fit placer

Adelbold. Ses premiers soins furent de faire réparer les lieux saints, la plupart tombés en dégradation; il rebâtit l'église de Saint-Martin, l'une des principales de sa ville épiscopale, en releva plusieurs autres, et fonda la collégiale de Riel de Dicé, sous l'invocation de sainte Walburge. Il se crut obligé de prendre part à quelques expéditions guerrières pour défendre les biens de son église et les préserver du pillage; usage que l'oubli de la discipline de l'Eglise et les mœurs guerrières de ce temps-là faisaient tolérer. Il mourut estimé et regretté, le 27 novembre 1027, après dix-neuf ans d'épiscopat. On a de lui, 1° *Vie de saint Henri* (Henri II, dont il est question dans cet article), monument précieux, qui malheureusement n'est point entier; ce qui en reste a été inséré dans les *Vies* des saints de Bamberg, données par Gretzer, en 1611, et dans le premier volume de *Scriptores rerum brunswic.*, de Leibnitz. 2° *De ratione inveniendi crassitudinem sphæræ*, avec une lettre adressée à Sylvestre II, son ancien maître. Don Bernard Pèze a imprimé ce traité dans le troisième vol. de son *Thesaurus anecdotorum*. 3° Une *Vie de sainte Walburge*, et quelques autres ouvrages de piété. On trouve dans les écrits d'Adelbold une élégance, une beauté et une clarté de style rare dans le siècle où il vivait.

* ADELER (Cort Siversen), célèbre marin et grand amiral de Danemarck, naquit en 1622 à Brevig en Norwége. Il fit ses premières armes en Hollande sous l'amiral Tromp, passa ensuite à Venise sous le nom de Curtius Siversen, et parvint de grade en grade au commandement d'une flotte. Cette république fut redevable à son habileté et à sa bravoure, du succès qu'elle obtint contre les Turcs vers le milieu du 17e siècle. Il signala particulièrement sa valeur le 16 mai 1654. Une flotte turque de 77 vaisseaux ayant attaqué les Vénitiens, qui n'avaient que 22 voiles, Adeler avec un seul vaisseau brûla ou coula à fond 18 galères ennemies; et cette journée coûta la vie à plus de 5,000 Musulmans. La nuit sépara les combattans; mais le lendemain, Adeler rencontra la Capitane turque, montée par Ibrahim pacha; ils s'attaquèrent à l'abordage; le capitaine norwégien tua de sa main le pacha turc, et lui enleva sa riche armure, que l'on conserve comme un trophée dans le muséum de Copenhague. La république, en reconnaissance de ses services, lui accorda une pension de 1,400 ducats, reversible à ses héritiers jusqu'à la 3e génération, le créa chevalier de Saint-Marc et lieutenant-amiral. Le bruit de ses exploits le fit rechercher par plusieurs puissances; mais il refusa les offres les plus avantageuses, préférant retourner dans sa patrie, sur l'invitation de Frédéric III, roi de Danemarck. Par ses soins, ce royaume eut bientôt une flotte respectable; et au moment où la guerre avec la Suède venait d'éclater, Adeler fut anobli, et reçut le grade de grand amiral. Il se préparait à mettre à la voile contre les Suédois, lorsqu'il fut surpris par la mort dans la 53e année de son âge, l'an 1675.

* ADELGISE, prince de Bénévent, successeur de Radelgaire son frère qui mourut en 854, fut en guerre continuelle contre les Sarrasins qui attaquaient le midi de l'Italie. Une défaite qu'il essuya l'an 856 fut la cause de l'invasion de ses états, dans lesquels il ne rentra que six ans après, l'an 862, moyennant un tribut. Cette soumission humiliante ne le délivra pas des Sarrasins qui continuèrent de dévaster ses provinces. Il eut recours à l'assistance de l'empereur d'Occident Louis II, des empereurs d'Orient Constantin et Basile, et de Lothaire roi de Lorraine. Louis II vint en personne commander les troupes qu'il amenait à la délivrance de l'Italie : les autres alliés lui envoyèrent des secours. Les Sarrasins furent vaincus l'an 871, et le sultan de Bari tomba au pouvoir des chrétiens. Délivrés du brigandage des musulmans, les Italiens eurent à souffrir celui de leurs défenseurs, et Adelgise méprisé par ses alliés n'avait plus aucune autorité dans ses états. Une conspiration se forme contre les Francs, et ils sont tous dés-

armés le même jour; Louis, sa femme Angelberga et sa fille, sont faits prisonniers. Adelgise ne tarda pas à être épouvanté des conséquences que pourrait avoir cet attentat commis sur la personne de l'empereur : il lui fait promettre de ne pas tirer vengeance de cet affront, et à cette condition il lui rend la liberté : mais à peine échappé de sa prison, Louis envoie sa femme contre Adelgise avec une forte armée ; lui-même, peu de temps après, en conduit une seconde contre le pays des Lombards. Adelgise lutta avec succès, et Jean vint rétablir la paix entre ces deux souverains. Le prince de Bénévent avait à combattre une armée de Sarrasins : mais son courage et ses forces avaient suffi pour déjouer ses ennemis du dehors. Sur la fin de sa vie il essuya plusieurs défaites, et fut contraint d'acheter une paix précaire à des conditions honteuses. Il fut assassiné dans son palais l'an 878 par ses gendres et ses neveux : Gaidérisa, son petit-fils, lui succéda.

* ADELGISE fut associé l'an 759 au trône des Lombards par Didier ou *Desiderio* son père, dans des circonstances difficiles. Il épousa l'an 770 Gisile, sœur de Charlemagne, en même temps que le roi de France s'unissait à Désidérata, sœur d'Adelgise. Charlemagne répudia sa femme l'année suivante : il envahit la Lombardie l'an 773, assiéga Didier dans Pavie, et Adelgise à Vérone, et fut maître du royaume. Après que son père eut été fait prisonnier, le jeune prince Lombard alla chercher des secours en Grèce : Constantin Copronyme et Léon IV le reçurent avec distinction, mais ne lui accordèrent rien. Ce ne fut que 13 ans après qu'il obtint de Constantin VII le commandement d'une armée avec laquelle il débarqua en Calabre l'an 388 : il fut vaincu et tué sur le champ de bataille. Suivant quelques historiens, il survécut à cette défaite ; mais retiré en Grèce, il ne fit plus de tentatives contre l'Italie.

ADELGREIFF (Jean Albert), né dans un village voisin d'Elbing, se distingua par sa folie, et aurait peut-être formé une secte fougueuse, si on l'avait laissé dogmatiser à son aise. Il disait que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu en terre, pour extirper tout le mal du monde, et pour châtier les souverains avec des verges de fer. C'est pourquoi il se donnait ces titres : *Nous Jean Albrecht ADELGREIFF, Syrdos, Amade, Canamata, Kihi Schmalkilmandis, Elioris, Archi-Souverain Pontife, Empereur, Roi de tout le royaume divin, Prince de paix de tout l'univers, Juge des vivans et des morts, Dieu et Père, dans la gloire duquel Christ viendra au dernier jour pour juger le monde, Seigneur de tous les seigneurs, et Roi de tous les rois.* L'an 1636, on le mena prisonnier à Kœnigsberg : il avoua qu'il avait été fouetté en Transilvanie pour cause d'adultère. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, et il fut condamné au dernier supplice, le 28 octobre de la même année. Quand on lui lut la sentence, il l'écouta sans la moindre émotion et dit : *Puisque la chose ne pouvait être autrement, il fallait qu'elle arrivât.* Il soutint qu'il ressusciterait le 3e jour.

ADELMAN, chanoine et écolâtre de l'église de Liége, évêque de Brescia dans le 11e siècle, écrivit à l'hérétique Bérenger une lettre sur l'eucharistie, où il défend ce mystère avec une sagesse et une modération dignes de la vérité. On trouve cette lettre dans une collection sur l'eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8, et dans la *Bibliothèque des Pères*. (Il avait aussi composé un poème rythmique *De viris illustribus sui temporis ;* ce poème est appelé *Alphabétique*, parce que chacun des tercets qui le composent commence par une des lettres, rangées dans l'ordre où elles sont dans l'alphabet. Il a été publié par Mabillon, *Analecta, tom.* 1). Il mourut vers 1062.

ADELME, fils de Kentred, frère d'Inas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Sherburn (aujourd'hui Sarisbourg) dans le 7e siècle, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, imprimés à Mayence en 1601. Il passe pour le premier Anglais qui apprit à sa nation l'u-

sage de la langue latine et les règles de la poésie. Sa vie a été écrite par Guillaume de Malmesbury, et se trouve dans les *Acta sanctorum*. (Avant d'être évêque, il avait été abbé de Malmesbury. Adelme a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, l'astronomie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Ses traités sont intitulés *De laude virginum*, *De virginitate*, *De celebratione paschatis*. Il mourut en 709).

ADELPHE, philosophe platonicien qui adopta les principes des *gnostiques*, qui n'étaient que le développement du platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libyen, et de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les maximes du platonisme et avec celles des gnostiques. Il composa de ce mélange un corps de doctrine qui séduisit beaucoup de monde dans le 3e siècle. Il prétendait avoir pénétré plus avant que Platon dans la connaissance de l'Etre suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, et écrivit contre lui.

*ADELSTAN. *Voyez* ATHLESTAN.

* ADELUNG (Jean Christophe), littérateur et grammairien allemand, naquit le 30 août 1734 à Spontekow en Poméranie. Les talens distingués qu'il fit paraître dans ses premières études lui méritèrent, en 1759, la chaire de professeur au gymnase d'Erfurt. Il l'abandonna en 1761 pour aller se fixer à Leipsick, où il se livra pendant 25 ans aux immenses travaux qui l'ont rendu si recommandable parmi les littérateurs allemands. Son plus beau titre à la gloire est son *Dictionnaire grammatical et critique*, qui fut pour l'Allemagne à peu près ce qu'a été pour nous le Dictionnaire de l'académie. Il avait pris pour type du bon allemand, le dialecte misnique, renonçant peut-être à tort aux ressources que pouvaient lui offrir les dialectes particuliers. J. H. Voss et J. H. Campe ont entrepris de remédier aux défauts de ce dictionnaire, qui a été réimprimé à Leipsick, en 4 v. in-4, de 1793 à 1801, avec d'importantes augmentations qui lui ont donné un nouveau prix. Parmi les nombreuses productions d'Adelung, on distingue 1° trois *Grammaires allemandes*; 2° *Traité du stile allemand*, un des meilleurs ouvrages connus dans son genre; 3° *Tableau de toutes les sciences, arts et métiers, qui ont pour objet de satisfaire aux besoins de la vie*; 4° *Histoire des folies humaines, ou Biographie des célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins*, etc.; 5° *Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain*; 6° *Histoire de la philosophie*; 7° *Mithridate, ou Tableau universel des langues, avec le Pater en cinq cents langues ou idiomes*, etc., etc. Adelung possédait des connaissances très étendues, et il a laissé dans plusieurs genres un grand nombre d'ouvrages, qu'il serait aussi long qu'inutile de détailler ici. D'un caractère doux, franc et jovial, il ne prit aucune part aux événemens du monde, et s'occupa constamment 14 heures par jour, aux études les plus sérieuses et les plus pénibles. Ce fut le 10 septembre 1806, que la littérature allemande perdit un de ses plus grands philologues : il emporta les regrets de ses nombreux amis et l'estime de tous ceux qui s'intéressaient aux progrès des lettres.

* ADENEZ-LE-ROI, appelé aussi Adam, ménestrel de Henri III duc de Flandre et de Brabant, a composé plusieurs romans, entre autres celui de *l'enfance d'Ogier le Danois* mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandres; il en existe plusieurs traductions en prose, imprimées dans le 16e siècle : *celui de Cléomadis*, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant et traduit en prose par Philippe Camus; *Le Roman d'Aymeri de Narbonne*; *Le Roman de Guillaume d'Orange* dont quelques extraits se trouvent dans l'histoire du Languedoc par Catel : le *Roman de Pepin et de Berthe*, sa femme, ouvrage où la tradition historique est respectée par l'auteur : le *Roman de Buesson de Commarchis*. Adenez remporta un grand nombre de couronnes à l'occasion de ses poésies : ce qui sans doute a été la cause du surnom de *Roi* qu'on lui a donné, comme s'il eut été alors le vainqueur, le Roi des poètes,

ADEODAT, pape. *Voy.* DIEUDONNÉ.

ADER (Guillaume), médecin de Toulouse, auteur d'un traité imprimé en 1620, sous ce titre : *Enarrationes de ægrotis et morbis in evangelio.* Il y examine si l'on aurait pu guérir par la médecine les maladies dont J. C. délivrait par miracle. Il décide que non, et que les infirmités que le Messie avait guéries étaient incurables. Mais, quand ces maladies eussent été du ressort de la médecine, la guérison n'en serait pas moins miraculeuse, puisqu'elle s'opéra dans un moment et par quelques paroles. Ader vivait au commencement du 17e siècle. C'était un homme savant; il a laissé deux *poèmes* en langue gasconne et en honneur d'Henri IV, et quelques ouvrages de médecine.

* ADGILLUS I, roi de Frise, fut placé sur le trône par Clotaire, roi des Francs, qui avait conquis cette province. Sage, humain, bienfaisant, il rendit ses sujets heureux. Adgillus fut le premier qui a mis la Frise à l'abri de la mer par des digues; et à cet effet il fit élever des tertres ou *terpes*, afin de procurer aux habitans et à leurs troupeaux un abri contre les grandes inondations. Plusieurs de ces *terpes* existent encore. Cependant le plus grand des bienfaits de ce prince est d'avoir protégé et étendu, parmi ses peuples, la religion chrétienne, que lui-même professait. Mais son successeur, Adgillus II, ennemi du christianisme, détruisit ses pieux travaux, et les Frisiens retombèrent dans leurs anciennes superstitions, presque aussitôt après la mort d'Adgillus I, arrivée en 710.

* ADHAD-EDDAULAH, dont le vrai nom est FANA-KHOSROU, empereur de Perse, fils de Rokn-Eddaulah, naquit à Ispahan l'an 936. D'abord il succéda à son oncle Imâd-Eddaulah, qui gouvernait les provinces du Farès et du Kirmân; sa puissance réunie à celle de son père qui régnait dans l'Ahwâz, excita la jalousie de Mansour I qui gouvernait le Khoraçan : celui-ci déclara la guerre à Adhad et à Rokn : les hostilités furent terminées par un traité de paix et par une alliance. Sur ces entrefaites une révolte fit descendre du trône son cousin Azz-Eddaulah qui régnait à Bagdad; Adhad vint à son secours, et chassa les Turcs qui avaient pris part à ce soulèvement; mais au lieu de rendre la couronne à Azz, il le fit prisonnier, et il se disposait à s'emparer de ses états, quand son père le menaça de sa vengeance s'il exécutait un pareil projet. Mais son père mourut l'an 976 : alors Adhad ne se contenta pas de son héritage qui le rendait maître du Farès, du Kirman et de l'Ahwâz : il se rappela son projet d'usurpation et marcha contre l'Irac. Azz-Eddaulah s'enfuit, et quoiqu'il revînt avec des secours, battu près de Tekryt, il devint le prisonnier de son vainqueur qui ordonna sa mort, et qui par cette conquête fut le souverain le plus puissant de l'Asie. Les rois recherchaient l'amitié d'Adhad, les poètes chantaient sa gloire, ses guerriers augmentaient sa puissance : une maladie cruelle vint détruire ses jouissances, des attaques fréquentes d'épilepsie lui faisaient perdre la mémoire et menaçaient ses jours; après un règne glorieux il mourut l'an 983, laissant quatre fils entre lesquels ses états furent partagés. Il paraît qu'il ne conçut le vide des grandeurs humaines qu'à sa mort : au moment de rendre le dernier soupir, il dit : *A quoi m'auront servi mes richesses et ma puissance, puisqu'elles m'abandonnent aujourd'hui?*

* ADHÉMAR, ou AYMAR DE MONTEIL, évêque du Puy, florissait à la fin du 11e siècle. Né à Valence en Dauphiné, et issu d'une famille illustre, il porta les armes dans sa jeunesse, et entra ensuite dans l'état ecclésiastique. C'est vers 1080 qu'il fut nommé évêque du Puy en Velay. Son premier soin fut de faire rentrer son église dans les biens dont elle avait été dépouillée. Urbain II étant venu en France en 1095, et ayant assemblé à Clermont en Auvergne un concile, dans lequel il fit décider la première croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte, il ne vit personne qui convînt mieux qu'Adhémar pour être à la tête de cette expédition, et il l'en déclara chef. En effet, Adhémar offrait tout ce qu'il fallait pour une pareille mission, de l'esprit, de l'éloquence, du savoir, de la prudence, du

courage ; et il avait fait preuve d'habileté dans le métier de la guerre. Adhémar partit, et à la qualité de chef il joignit celle de légat et de vicaire du pape. Les historiens rendent justice à son admirable conduite dans cette entreprise. Il sut maintenir l'union parmi les chefs, détourner du vice par ses exhortations, encourager à supporter les fatigues par son exemple. Malheureusement une maladie contagieuse s'étant mise dans l'armée après la prise d'Antioche, Adhémar en fut attaqué et mourut le 1er août 1098. Les princes croisés sentirent vivement cette perte. Guillaume de Tyr, en parlant de ce prélat, se sert de ces expressions : *Immortalis memoriæ dominus Adhemarus*. On croit avec assez de fondement qu'il est auteur du *Salve, Regina*.

* ADHÉMAR (Guillaume), gentilhomme provençal, célèbre par son esprit, mérita l'estime et l'amitié de l'empereur Frédéric Barberousse, et de l'impératrice Béatrix son épouse. Il dédia à cette princesse un *Traité des femmes illustres*, en vers. Il laissa d'autres pièces de poésie, et mourut vers l'an 1190.

* ADHERBAL, célèbre général carthaginois. Il commandait en Sicile pendant la première guerre punique, et remporta sur les Romains, l'an 250 avant J. C., la victoire navale la plus complette dont aient jamais pu se glorifier les Carthaginois.

ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le sénat donna la basse Numidie à Adherbal, et la haute à Jugurtha, mais celui-ci n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siége devant Cirta, capitale des états d'Adherbal, prit la ville, et mit à mort le roi, l'an 113 avant J. C.

* ADIMANTUS, général athénien, vivait dans le 5e siècle avant Jésus-Christ. Philoclès avait proposé de couper aux prisonniers le pouce droit, afin qu'ils ne pussent plus porter la lance : Adimantus fut le seul qui s'opposât à cet acte de cruauté. A la bataille d'Ægos-Potamos, il fut aussi le seul prisonnier que les Lacédémoniens ne mirent pas à mort. C'était son humanité qui lui avait valu cette distinction : Conon prétendit qu'il la devait à la trahison, mais cette accusation n'eut pas de suite, et Xénophon ne paraît pas croire à sa culpabilité.

* ADIMANTUS, disciple de Manès, fit un ouvrage pour démontrer que les deux Testamens se contredisent, et que par conséquent le nouveau n'est point révélé et n'a pas d'autorité. Saint Augustin a répondu à ce livre qui n'existe plus. Adimantus vivait dans le 3e siècle.

ADIMARI (Raphaël), né à Rimini sur la fin du 16e siècle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie. Cet ouvrage parut à Brescia, en 1616, 2 vol. in-4, sous ce titre : *Sito Riminese*. Elle est assez estimée, quoique les Italiens lui préfèrent celle de Clémentini. *Voyez* ce nom.

ADIMARI (Alexandre), d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, étudia avec soin les lettres grecques et romaines, et cultiva avec succès la poésie. On a de lui une traduction, en vers italiens, des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations. Cette traduction, estimée des Italiens à cause des notes, parut à Pise en 1631, in-4. Le nom d'Adimari est celui d'une famille puissante de Florence qui soutint le parti guelfe, et qui produisit beaucoup d'hommes célèbres. Adimari était né en 1579.

ADLERFELDT (Gustave), naquit près de Stockholm en 1671 : il étudia avec éclat dans l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit le prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avait auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle passe pour être aussi exacte qu'impartiale. Cet officier suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses mémoires. Le fils de l'auteur en fit une traduction française sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, imprimée en 4 vol. in-12, Amsterdam, 1740.

* ADLUNG (Jacques), professeur au

gymnase d'Erfurt et célèbre organiste de l'église luthérienne de cette ville, né à Bindersleben en 1699, mort à Erfurt le 5 janvier 1762. Un incendie, qui le priva d'une partie de sa fortune, consuma plusieurs de ses manuscrits. Il nous reste de lui deux savans Traites sur la musique, où les questions épineuses de ce bel art sont traitées avec beaucoup de clarté : 1° *Introduction à la science musicale*, in-8, Erfurt, 1758; réimprimée en 1783, par les soins de Ch. Hiller de Leipsick, qui l'a augmentée d'un chapitre; 2° *Les sept Etoiles musicales*, Berlin, 1768, in-4, dont Albrecht a été l'éditeur. On a encore de lui un Traité curieux de l'orgue en latin, intitulé *Instruction sur la construction, l'usage et la conservation des orgues, etc., avec des augmentations*, par J. F. Agricola, directeur de la chapelle du roi, Berlin, 1768, in-4, avec fig. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, en fut l'éditeur, et y ajouta des notes.

* ADLZREITER (Jean), né en 1596 et mort en 1662, devint chancelier privé de l'électeur de Bavière, et le servit habilement dans plusieurs occasions. Il s'est fait un nom comme historien par ses *Annales Boïcæ gentis*, Munich, 1662 et 1710, qui renferment l'histoire de la Bavière jusqu'à l'an 1662, époque de sa publication.

* ADMIRAL (Henri L'), né à Auzelles (Puy-de-Dôme) en 1744, de parens pauvres, fut d'abord domestique chez le ministre Bertin, et obtint, par son crédit, la place de directeur de la loterie de Bruxelles, que la révolution vint lui ravir. Désespéré et sans ressource, il forma le projet d'assassiner Robespierre et Collot-d'Herbois qu'il regardait comme les principaux auteurs des maux de la France. La difficulté de parvenir jusqu'au premier lui fit attaquer le second au moment où il rentrait chez lui. Il lui tira un coup de pistolet, mais il le manqua. Il fut arrêté et conduit au comité de sûreté générale; où il répondit avec fermeté. Quoiqu'il n'eût aucun complice, on prétendit trouver dans son projet les preuves d'une conspiration ourdie par l'étranger pour renverser la république, et on y impliqua 52 personnes, parmi lesquelles se trouvaient les deux Sombreuil, M. de Sartine fils, et la malheureuse Renaud qui s'était présentée chez Robespierre quelques jours après. Tous portèrent leur tête sur l'échafaud révolutionnaire. L'Admiral conserva son sang-froid jusqu'à la fin. Il regrettait seulement d'avoir compromis autant de braves gens, et mourut en disant : « J'ai conçu seul mon » projet, et j'ai voulu servir ma patrie. »

ADOLPHE, de Nassau, fut élu empereur d'Allemagne en 1292. Il n'était qu'un pauvre gentilhomme d'une famille illustre, il est vrai, mais sans crédit : il ne dut son élévation qu'au désir qu'avaient les électeurs de se rendre indépendans du chef de l'empire. Il n'avait pas de quoi faire face aux frais de son couronnement, et comme il ne put extorquer des Juifs ce dont il avait besoin, ce fut l'électeur de Mayence qui lui fit les avances nécessaires pour chercher de nouvelles ressources. Adolphe se mit à la solde d'Edouard I contre Philippe le Bel auquel il écrivit insolemment. Quoiqu'il eût reçu une forte somme, il n'agit pas contre la France. Il dépouilla quelques-uns des seigneurs de l'Allemagne; l'on ne vit bientôt en lui qu'un vil spoliateur. Il fut cité devant une diète électorale, accusé de beaucoup de crimes, et déposé le 23 juin 1298. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avait été élu, lui livra bataille auprès de Spire, le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, et Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée dont il mourut.

ADOLPHE X, comte de Clèves, est célèbre par l'institution de l'ordre des *Fous* en 1380. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent dans cette société, qui ne paraît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On les reconnaissait à un *fou* d'argent en broderie qu'ils portaient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de Saint-Michel, tous les confrères s'assemblaient à Clèves, et se régalaient à frais communs. La société s'appliquait ensuite à terminer les différends survenus entre les confrères. Cet ordre ne sub-

siste plus depuis long-temps. Adolphe X était le second fils d'Adolphe IX, comte de la Marche, et de Marguerite, fille de Théodoric X, comte de Clèves. Il fut, bien jeune encore, nommé à l'évêché de Munster en 1357, et cinq ans après, en 1362, créé, par Urbain V, archevêque de Cologne. Accusé de prodigalité et d'inconduite, il devait comparaître devant le pape, qui siégeait alors à Avignon; mais ne se fiant peut-être pas à ses moyens de défense, il se démit de son archevêché, et épousa Marguerite, fille de Gérard comte de Juliers. Il hérita du comté de Clèves par la mort du prince Jean, et eut aussi le comté de la Marche, comme successeur de son frère aîné, Engelbert. Il mourut à Clèves l'an 1394, laissant plusieurs enfans, dont l'aîné Adolphe fut le 1er duc de Clèves.

* ADOLPHE I, fils du précédent, dernier comte de Clèves, fut le premier duc de cette seigneurie et dut cet honneur à la reconnaissance de l'empereur Sigismond, qui en le lui accordant au concile de Constance en 1417, voulut récompenser les nombreux services qu'il avait rendus à l'empire. A peine eut-il obtenu ce titre, qu'il fut obligé de lutter pendant de longues années contre son frère Gérard pour le partage de leurs fiefs; la guerre qui suivit cette dispute dura près de 20 ans, car ce ne fut que l'an 1437, que ces différends de familles furent terminés. Adolphe mourut l'an 1448, laissant une grande réputation de piété et de justice.

* ADOLPHE II, comte de Holstein, seigneur du 12e siècle, prit part aux querelles de Henri le Superbe et d'Albert l'Ours, qui se disputaient la possession de la Saxe: il embrassa le parti de Henri, et fut, par suite des revers ou des succès de ce prince, tour à tour faible et puissant. Après la guerre il rebâtit Lubeck, dont la splendeur offensa Henri, parce qu'elle nuisait à la prospérité de Lunébourg; Henri la brûla, puis la fit reconstruire. La fin de la vie d'Adolphe fut marquée par de nouvelles guerres. Il mourut l'an 1164 au siége de Demmin en Poméranie.

* ADOLPHE I, duc de Holstein, fils de Frédéric I, roi de Danemarck, naquit le 25 janvier 1526, et fut un des plus grands guerriers de son temps. Il était avec Charles-Quint au siége de Metz, il prit part aux querelles qui agitaient l'Allemagne, et se battit avec Philippe II contre les Hollandais. Fatigué d'une vie aussi belliqueuse, il se retira à Gottorp qu'il rebâtit, et mourut l'an 1586. Il reçut de la main de la reine Elisabeth la décoration de la Jarretière, et fut, dit-on, sur le point de se marier avec elle. Il est la tige de la maison des Holstein-Gottorp.

* ADOLPHE, fils de Gérard, comte de Holstein, fut investi en 1440, par Christophe III, roi de Danemarck, du duché de Slewigh, et s'occupa constamment du bonheur de ses sujets, dont il étouffa l'esprit de révolte en leur donnant des lois. Après la mort de Christophe, la couronne de Danemarck lui fut offerte par les grands et le peuple; mais il la refusa (exemple bien rare parmi les princes), en disant: «que ce fardeau était » au-dessus de ses forces. » Il mourut en 1459. Il avait montré, dès son enfance, une sagesse prématurée et un mépris profond pour le luxe. Marguerite, reine de Danemarck, ayant voulu enrichir sa parure d'un collier de perles, il le rejeta avec une espèce d'horreur.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II, de Holstein-Eutin, roi de Suède, né le 14 mai 1710, fut couronné en 1751, après la mort de Frédéric de Hesse-Cassel, qui mourut sans postérité, et dont il avait été nommé successeur par la diète, dès l'an 1743; il était auparavant évêque de Lubeck. Ce prince commença par réformer les lois, à l'exemple du roi de Prusse, dont il avait épousé la sœur en 1744; mais son autorité étant extrêmement limitée, il ne put faire tout le bien qu'il eût voulu. Ami des talens, autant que de la justice, il les protégea et encouragea. Il fit fleurir le commerce, et à sa mort, arrivée en 1771, ses sujets le pleurèrent comme un père. En 1755, il avait fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide destinée à servir de monument aux opérations qu'avaient faites plusieurs académiciens français pour déterminer la

figure de la terre. Il établit à Stockholm la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions et belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un événement funeste. Des amis du roi formèrent le projet de rétablir le pouvoir absolu auquel la reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait renoncé : leur complot fut découvert, et plusieurs de ceux qui y étaient entrés périrent sur l'échafaud. Gustave, son fils, qui lui succéda, rétablit, de concert avec les états, en 1772, l'autorité royale, en renfermant dans de justes bornes celle des sénateurs. Dans la diète de 1789, ces bornes ont été plus resserrées encore : la noblesse y a perdu plusieurs prérogatives; l'ordre des paysans et celui des bourgeois ont acquis plus de considération, et le roi jouit du droit de faire la paix et la guerre. *Voyez* Gustave III.

ADOLPHE II, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, né en 1458, et mort en 1526, passait pour un grand prédicateur et un habile théologien. Il fut d'abord très opposé à Luther : mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine, parce qu'il la trouvait commode et assortie à ses inclinations.

* ADOLPHE, fils d'Arnold duc de Gueldre, fut poussé dès son enfance par sa mère Catherine de Bourbon à résister aux volontés de son père, et ne tarda pas à former contre lui un parti puissant. Il parvint même à s'emparer de sa personne et à l'enfermer au château de Buren. Jean, duc de Clèves, chercha à le délivrer, mais il n'obtint qu'une trève pendant laquelle le duc de Bourgogne, Charles, beau-frère d'Adolphe, devait interposer sa médiation entre le père et le fils. Adolphe ne voulut rien céder qu'auparavant son père n'abdiquât; plusieurs entrevues eurent lieu sans succès : enfin Adolphe s'étant retiré de la cour du duc de Bourgogne, fut poursuivi, arrêté et enfermé dans un château où il resta jusqu'à la mort du duc. La fin de la vie d'Adolphe fut occupée par de nouvelles guerres au milieu desquelles il périt à Doornick, en 1477, à l'âge de 39 ans, il était né en 1438.

* ADOLPHE (Jean), duc de Saxe, né le 4 septembre 1685. Il entra avec le titre de capitaine dans les troupes hessoises en 1701, et il se signala par plusieurs traits de bravoure, notamment au siége de Juliers, où il monta un des premiers à l'assaut, franchit les palissades et entra dans la citadelle. En 1704, il fut élevé au grade de lieutenant-général; et après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il passa, en 1710, au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Il obtint des succès sur Charles XII et ses généraux ; et non moins habile à calmer les troubles intérieurs qu'à vaincre les ennemis, il pacifia la Lithuanie, la Pologne, et il prit Dantzick sous le règne d'Auguste III. Enfin, il combattit avec gloire jusqu'à sa mort, arrivée à Weissenfels en 1744, après la bataille de Wildorf.

ADON (Saint), archevêque de Vienne en Dauphiné en 860, avait été élevé, dès sa plus tendre jeunesse, dans l'abbaye de Ferrières. Il parut avec éclat dans divers conciles ; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, et il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par ce saint, en 870. Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, et fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas I, Charles le Chauve, et Louis de Germanie, l'estimaient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, et déféraient avec confiance à ses avis. Il mourut le 16 décembre 875, à 76 ans. L'Eglise l'honore d'un culte public, et son nom se trouve dans le Martyrologe romain. *Voyez* sa Vie dans Mabillon. L'embarras des affaires ne nuisit pas à son recueillement, et n'empêcha pas qu'il ne trouvât du temps pour la prière et pour l'étude. Ce prélat est auteur 1° d'une *Chronique universelle*, depuis Adam, citée par les auteurs les plus

exacts. Elle fut imprimée à Paris en 1512, 1522, in-fol., en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, 1561, in-8, et l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde. 2° D'un *Martyrologe,* dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très estimée, Anvers, 1613, in-fol. M. Georgi, secrétaire de Benoît XIV, en a donné une plus correcte encore, avec des notes et des dissertations savantes.

ADONIAS, 4ᵉ fils de David et d'Aggith, ayant projeté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel, pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie, vers l'an 1014 avant J. C.

ADONIBESECH, roi de Besech, dans la terre de Chanaan, était un prince puissant et cruel qui, ayant vaincu soixante et dix rois, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnait à manger, sous sa table, les restes de ce qu'on lui servait. Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent le même traitement, vers l'an 1330 avant J. C.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins, pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris et mis à mort l'an 1323 avant J. C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil à la prière de Josué. *Voy.* ce dernier nom.

ADORNE (François), jésuite, d'une ancienne famille de Gênes, féconde en grands hommes, mort en 1586, à 56 ans, composa, à la prière de saint Charles, dont il était confesseur, un savant *Traité de la discipline ecclésiastique.*

ADORNE (Jean-Augustin), frère du précédent, fondateur de la congrégation des clercs réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté, l'an 1590. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le saint Sacrement.

* ADORNO, doge de Gênes, fut élevé à cette dignité dans un moment où cette ville était en proie aux factions. Ses ennemis l'obligèrent plusieurs fois à fuir, pour faire place à ceux qu'on lui opposait; mais le zèle de ses amis parvint toujours à le rétablir sur le trône ducal. Né avec un cœur généreux, et doué d'un génie vaste et profond, il sut faire respecter son nom par tous les princes de l'Europe. Le pape Urbain VI, assiégé dans le château de Nocéra par Charles III, roi de Naples, lui dut sa délivrance. Il envoya à son secours une flotte puissante, qui le ramena à Gênes avec ses cardinaux. Il s'occupa ensuite de punir les Maures de leur brigandage, et leur enleva l'île de Gerbi. Il entra encore dans l'expédition contre le roi de Tunis, qui fut obligé de rendre tous les chrétiens captifs, de payer un tribut aux Génois, et de promettre qu'à l'avenir ses sujets n'exerceraient plus de brigandages. Pour déjouer les projets du duc de Milan, qui excitait les factions de Gênes, afin de s'emparer plus facilement de cet état, il se détermina à mettre sa patrie sous la protection de Charles VI, roi de France, qui s'engagea, par un traité signé le 25 octobre 1396, à respecter tous les priviléges des Génois qui reconnurent sa suzeraineté. Adorno renonça au titre de doge, et prit celui de vicaire ou gouverneur royal. Il mourut de la peste l'année suivante. — Il y a eu plusieurs autres personnages du même nom et de la même famille qui ont été doges de Gênes. Leur rivalité avec les Frégosi fit répandre beaucoup de sang, et précipita successivement la république sous le joug du duc de Milan, des Français et de l'empereur.

* ADRAMAN, ou le *Fils de la Bouchère de Marseille,* était enfant lorsqu'il fut fait prisonnier par les Turcs; il devint pacha de Rhodes, et grand-amiral de la flotte du sultan. Sa fortune lui excita des ennemis qui l'accusèrent d'avoir incendié une partie de Constantinople : il fut étranglé l'an 1706; mais son innocence fut reconnue après sa mort. Il laissait 22 enfans dont quelques-uns se sont distingués par leur valeur.

ADRETS (François de Beaumont, baron des), naquit, en 1513, d'une ancienne

famille du Dauphiné. Il avait un esprit ardent, et il était fait pour être chef de parti. Il se mit du côté des huguenots en 1562, par ressentiment contre le duc de Guise. Il prit Valence, Vienne, Grenoble, Lyon, et se signala autant par sa valeur et par sa célérité, que par l'atrocité de ses vengeances. Il tuait, brûlait, et saccageait avec une inhumanité qui faisait frémir ses officiers mêmes. Son seul aspect, son regard farouche, son nez recourbé, son visage décharné et marqué de taches de sang noir, tel qu'on peint Sylla, imprimaient l'effroi aux plus intrépides. Son caractère atroce se montre tout entier dans le barbare plaisir qu'il se donna sous les rochers de Mornas, au pays du Rhône, puis à Montbrison en Forez. Ayant réduit ces postes, il s'amusait, après son dîner, à voir sauter, l'un après l'autre, les soldats et les officiers de la garnison catholique, soit du haut des rochers, soit de la plate-forme des tours, dans le fossé où ses gens les recevaient sur leurs piques. Il sortit néanmoins de son caractère dans l'une de ces rencontres, et, pour la première fois, son cœur s'ouvrit à la pitié. Un de ces malheureux ayant pris deux fois son essor, et s'arrêtant chaque fois au bord du précipice : *Lâche*, lui cria des Adrets, *voilà deux fois que tu recules. — Et moi, je vous le donne en dix, brave général*, lui répliqua le soldat. Cette force d'âme, dans une situation si capable de l'étouffer, plut au tyran, et obtint la grâce au proscrit. Il fut à l'égard des catholiques ce que Néron avait été à l'égard des premiers chrétiens. Il recherchait, il inventait les supplices les plus bizarres, et goûtait la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tombaient entre ses mains. Ce monstre voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força de se baigner dans le sang des catholiques, dont il venait de faire une sanglante boucherie ; et ces horreurs avaient l'approbation des chefs du parti : l'amiral de Coligny disait *qu'il fallait se servir de lui comme d'un lion furieux, et que ses services devaient faire passer ses insolences*. On donna cependant le gouvernement du Lyonnais à un autre. Des Adrets, piqué, voulut se faire catholique ; mais on le fit saisir à Romans, et il aurait péri par le dernier supplice, si la paix qui se fit alors ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, et mourut le 2 février 1586, abhorré des catholiques et méprisé des huguenots. « Les horreurs exercées par le » baron des Adrets, dit un écrivain mo- » derne, suffisent seules pour justifier les » mesures les plus sévères qu'on prend » dans quelques pays contre l'introduc- » tion des sectes et des dogmatisans anti- » catholiques. Que d'affreux spectacles la » France se fût épargnés, si elle avait » veillé, comme l'Italie et l'Espagne, à » écarter ou éteindre dans sa naissance » un fléau qui devait en produire tant » d'autres, et qui, en établissant le règne » des erreurs par le fer et le feu, a mis la » monarchie à deux doigts de sa perte ! » Peut-être toutes les suites de ce malheur » ne sont-elles pas encore calculées, et le » philosophisme, qu'on peut considérer » comme le produit des dernières héré- » sies, nous apprendra dans peu à quelle » somme elle se monte. » Cet homme féroce et vénal laissa des fils et une fille qui n'eurent point de postérité. César de Vaussète, son gendre, se maria en secondes noces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa première femme ; et c'est de ce mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom Vaussète. Sa *Vie* a été écrite par Gui Allard, à Grenoble, 1675, in-12. Elle est d'un stile simple, mais les faits sont vrais. Une autre *Vie* des Adrets a été publiée par J. C. Martin, 1803, in-8.

* ADRIA (Jean-Jacques), médecin et historien du 16e siècle, naquit à Mazara, où il fit ses premières études, et termina son éducation à Naples et à Palerme. Il fut le médecin de Charles-Quint. Il mourut en 1560, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été publiés et d'autres sont restés manuscrits à la bibliothèque de Palerme.

ADRIAM (Marie), jeune héroïne, née à Lyon. Elle n'avait que 16 ans lorsque cette ville fut attaquée, en 1793, par les troupes de la Convention. Animée du

même enthousiasme que les habitans, elle prit des habits d'homme et servit comme canonnier pendant tout le siége. Cette ville ayant été obligée de se rendre, elle fut interrogée, par un des juges, comment elle avait osé braver les périls de la guerre et prendre les armes contre sa patrie. « C'est, au contraire, répondit-» elle avec fermeté, pour la défendre et » la sauver contre ses oppresseurs. » Condamnée à mort, elle la subit avec courage.

ADRIAN, ou ADRIANSEN (Corneille), de l'ordre de Saint-François, né à Dordrecht en 1521, et mort en 1581, âgé de 60 ans, prêcha avec tant de zèle et de succès à Bruges, qu'il fut appelé l'apôtre de cette ville. Les hérétiques, dont il était le fléau, tâchèrent de le perdre de réputation par tous les moyens imaginables. Van Meteren dans son histoire des Pays-Bas, a rassemblé diverses calomnies contre ce religieux, que M. de Thou, qui ne le copie que trop pour les affaires des Pays-Bas, répète après lui. Jean Boileau dans son *Historia Flagellantium* accuse aussi Adrian. Les *Sermons* publiés sous son nom sont remplis de turlupinades, et même d'expressions obscènes que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le dessein de rendre sa mémoire méprisable et odieuse. C'est ce que nous apprennent Sanderus et Valère André, beaucoup mieux instruits de ces sortes d'objets que van Meteren, dont le jugement est presque toujours offusqué par le fanatisme de secte. On lisait dans l'église des récollets de Bruges, dans celle de l'hôpital de Saint-Jean de la même ville, où Adrian fut inhumé, et dans celle des frères-mineurs, des épitaphes honorables à sa mémoire; ce qui rend encore plus invraisemblables les calomnies de ses ennemis, répétées par la Biographie universelle.

ADRIANI (Marcel-Virgile), occupait la chaire de belles-lettres, et la place importante de chancelier de la république de Florence. Il était très versé dans la littérature, et est appelé par Varchi l'homme le plus éloquent de son temps. (Sa traduction latine de Dioscoride (*De materia medica*), qu'il dédia au pape Léon X, lui fit tant d'honneur qu'on l'appelait le Dioscoride florentin. Il mourut en 1521, âgé de 57 ans.)

* ADRIANI (Adrien), jésuite flamand né à Anvers, mort en 1580 dans la maison de Louvain qu'il gouverna pendant plusieurs années. Il a publié plusieurs Traités en flamand, qui ont obtenu plusieurs éditions in-4 et in-8; *le Mont de piété*, 1548; *sur l'Oraison dominicale*; *sur l'Inspiration* ou *le Langage intérieur de Dieu*, 1570, trad. en latin par G. Brunesius, Cologne, 1601; *de la Vie active*; *des Biens temporels*; *des OEuvres de miséricorde*, réimp. en 1668; *de l'Origine et des Progrès de la vie cénobitique*, 1570; *de la Pauvreté évangélique*, 1570; *de l'Obéissance*, 1571; *de la Confession*, 1573; *de la Communion fréquente ou seulement annuelle, et s'il y a mérite de s'abstenir de la communion*.

ADRIANI (Jean-Baptiste), naquit à Florence d'une famille noble, en 1513, fut secrétaire de la république, et jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville, en 1579. On a de lui l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1574, in-4. Cette suite ne dépare point l'ouvrage de ce célèbre historien. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimait à cause de son exactitude. (On croit que Côme, grand duc de Toscane, lui avait fourni ses *Mémoires*. Adriani était l'ami des écrivains les plus illustres de son temps, comme Annibal Caro, Varchi, Flaminio, les cardinaux Bembo et Contarini. Il fit l'oraison funèbre de Côme I, et celles de Charles V et de l'empereur Ferdinand, où il a de l'éloquence et autant de vérité qu'on peut en mettre dans des panégyriques. On a encore de lui une *Lettre* curieuse à Vasari, sur les peintres dont il est parlé dans Pline, in-4. L'édition in-fol. de l'*Histoire de son temps* à Venise, 1583, est fort chère.)

ADRIANI (Marcel), fils de Jean-Baptiste, né en 1533, obtint très jeune la chaire que son père avait occupée dans l'université de Florence, et a laissé quelques productions, qui eurent beaucoup

de succès, comme une traduction en italien du *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère (1758, in-8); une autre des *OEuvres Morales* de Plutarque, etc. Il est mort en 1604.

* ADRIANO, peintre espagnol de Cordoue, était aussi frère lai dans un couvent de carmes déchaussés. Le meilleur de ses ouvrages est un *Crucifiement* qui est, ainsi que ses autres compositions, dans sa ville natale. Il était si modeste et si pieux, que l'on ne pouvait obtenir de lui la conservation de ses tableaux qu'il avait l'habitude d'effacer quand ils étaient terminés, qu'en le priant au nom des âmes du purgatoire. Il mourut à Cordoue en 1630.

ADRICHOMIA (Cornélie), religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, a traduit en vers les *Psaumes* de David, dans le 16e siècle.

ADRICHOMIUS (Christien), né à Delft en Hollande l'an 1533, ordonné prêtre en 1561, mourut en 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les protestans. Son ouvrage le plus célèbre est le *Theatrum Terræ Sanctæ*, avec des cartes géographiques; à Cologne, 1590, 1593, 1600, 1628 et 1682, in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties dont la première renferme la *géographie* de la Terre-Sainte, la deuxième une *description de Jérusalem*, et la troisième une *chronique de l'ancien et du nouveau Testament*, depuis la création, jusqu'à la mort de saint Jean qu'il place à l'an 109 depuis J. C. Il était meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* est très estimée; Bonfrérius en a corrigé les cartes. Son nom de famille était Adrichem, dont il fit Adrichomius. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, tome 38. Il a pris souvent le nom de *Christian. Crucis*.

ADRIEN (Ælius), empereur romain, né selon Eutrope à Italica, près de Séville, en Espagne, et à Rome selon Spartien, était cousin-germain de Trajan, qui l'adopta, et auquel il succéda sur le trône impérial en 117. (Il eut pour père Ælius Adrianus Ater, parent de Trajan, et pour mère Domitia Paulina, d'une famille illustre de Cadix. Il servit long-temps en Espagne dans les légions romaines, puis il en commanda une qu'il conduisit en Mésie sous le règne de Dioclétien. Il avait eu pour tuteur Trajan : il épousa sa petite nièce Julia Sabina. Nommé questeur et chargé des registres du sénat, il quitta bientôt ce poste pour marcher avec l'empereur contre les Daces. Après avoir passé successivement des fonctions civiles aux charges de l'armée, après avoir été consul, tribun, préteur, il commandait l'armée impériale lorsque Trajan mourut. On ne peut affirmer qu'il ait été adopté par ce prince, dont il avait reçu le diamant que Nerva lui avait donné à lui-même à l'époque de son adoption. Les uns pensent qu'il avait été en effet adopté depuis plus d'un an; d'autres disent que les lettres d'adoption envoyées au sénat étaient supposées.) Dès qu'il fut sur le trône, son premier soin fut de faire la paix avec les Parthes, et de maintenir la discipline militaire. De retour à Rome, il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, et le fit accorder à l'image de Trajan. Un an après, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates et les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque temps en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, et fixa les bornes de l'empire. Il s'éleva quelque temps après une sanglante persécution contre les chrétiens, dont un grand nombre furent immolés à la fureur des païens dans toutes les provinces de l'empire; mais sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, Adrien fit enfin cesser le massacre. Il bâtit une ville en Egypte à l'honneur d'Antinoüs, objet infâme d'une luxure que Dieu a autrefois punie par le feu du ciel. Jérusalem fut relevée par ses soins et par ceux des Juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuèrent à ce rétablissement qu'ils croyaient devoir leur être favorable. Ce n'était pourtant pas pour eux qu'on rebâtissait Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu messie nommé *Barcochebas*, il leur fut défendu d'entrer

dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'Ælia Capitolina, et même de la regarder de loin. On mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardait Béthléem : et comme les chrétiens, qui n'avaient point du tout songé à se révolter, lui étaient, on ne sait pourquoi, aussi odieux que les Juifs, Adrien éleva une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J. C., et une de Vénus en marbre au Calvaire, fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, et lui consacra la caverne où le Sauveur était né. Adrien devint plus cruel que jamais sur la fin de son règne, et fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie à son palais de Tibur. Les remèdes ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir : souvent il demanda du poison ou une épée pour terminer sa vie ; il offrit même de l'argent, et promit l'impunité à ceux qui voudraient lui rendre ce prétendu service. Son médecin se tua lui-même, de peur d'être forcé à lui donner du poison. Enfin, un esclave nommé Mastor, qui s'était fait connaître par sa force et sa hardiesse, se détermina, tant par menaces que par promesses, à obéir à l'empereur ; mais quand il fallut en venir à l'exécution, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avait donnée à tant d'autres. Il se la donna cependant à lui-même, en mangeant et en buvant des choses contraires à sa maladie. Il expira en disant : « Les médecins ont tué l'em- » pereur. *Turba medicorum Cæsarem* » *perdidit.* » (Dion Cass. et Spartien, *in Adriano.*) Il mourut en 138, dans la 62e année de son âge, et la 21e de son règne. Ælius Spartianus nous a conservé ces vers qu'il fit avant de mourir, et qui marquent son inquiétude sur l'état de son âme après sa mort, inquiétude que la philosophie s'efforce en vain de dissimuler :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ jam abibis in locos
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Il avait une passion extrême pour tout ce qui était extraordinaire, et une connaissance peu commune des mathématiques, de l'astrologie judiciaire, de la physique, de la musique, et généralement de tous les arts de curiosité. « Mais, dit Bacon, c'était en lui un tra- » vers d'esprit, de vouloir tout com- » prendre, et négliger ce qu'il y a de » plus utile dans la sphère des connais- » sances humaines. » Il s'appliqua sérieusement à la magie, et voulut être initié dans tous les mystères de la Grèce. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçait son portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs. Il s'amusa avec les gens qui se moquaient de lui, et l'engagèrent dans plus d'une fausse démarche, flattant ses vices et applaudissant à tous ses caprices. Favorin, un des principaux courtisans, répondit à un de ses amis qui lui reprochait d'avoir cédé mal à propos à l'empereur : *Voulais-tu que je ne cédasse pas à un homme qui a trente légions d'armées ?* Il parvint cependant à connaître cette espèce d'hommes, et les chassa tous, comme avait déjà fait Vespasien, sans excepter Favorin, qui abusa étrangement de l'ascendant qu'il avait pris sur lui. Sa vanité allait si loin, qu'il faisait mettre à mort ceux qui osaient se donner pour ses rivaux dans quelque art ou dans quelque science. On loue ce prince pour deux choses qui, au commencement de son règne, le rendirent vraiment recommandable. 1° Ayant été élevé à l'empire, dit Spartien, il se défit de ses haines particulières, oublia les injures qu'il avait reçues, au point que quand il eut été fait empereur, il dit à un de ses plus grands ennemis : *Vous n'avez plus rien à craindre présentement.* 2° Un jour qu'il passait, une femme se mit à crier : *Ecoutez-moi, César.* Et comme il répondit qu'il n'avait pas le temps, cette femme lui répliqua : *Ne soyez donc pas empereur (Noli ergo imperare).* Frappé de ces paroles, il s'arrêta, et entendit les plaintes qu'on lui portait. Adrien composa lui même l'histoire de sa vie et de ses principales

actions, et la fit publier sous le nom d'un de ses domestiques. Cette histoire, qui n'était apparemment qu'un panégyrique, comme celle que des philosophes de nos jours ont publié de leur vie, n'existe plus, et donne lieu de croire que celles-ci n'existeront pas long-temps. Les hommes même vertueux et amis de la vérité qui ont écrit leur histoire, ont mal réussi dans ce genre d'ouvrage, où l'égoïsme vient se placer sans que l'écrivain s'en aperçoive. Adrien éleva un grand nombre de monumens : on lui attribue le pont du Gard, l'arène de Nîmes, le pont sur le Tibre qu'on appelle le Pont St. Ange, le mausolée ou môle d'Adrien, maintenant le château St. Ange, sur le sommet duquel était autrefois un char et la statue de cet empereur, et sur lequel on voit maintenant un ange en bronze tenant une épée.

ADRIEN (Saint), servait comme officier dans les armées romaines, et persécuta les chrétiens sous le règne de Maximilien-Galère; mais il fut si touché de leur courage et de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour il souffrit d'horribles supplices, et reçut à Nicomédie la couronne du martyre, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale. Saint Adrien est nommé sous le 4 de mars dans le Martyrologe dit de saint Jérôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 de septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

ADRIEN (Saint), africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérida, près de Naples. Le pape Vitalien, qui lui connaissait une grande science de l'Ecriture sainte, et une expérience consommée dans les voies intérieures de la piété, le choisit pour remplacer dignement saint *Deusdedit,* archevêque de Cantorbéry. L'humble religieux représenta au souverain pontife qu'il serait du bien de l'Eglise d'élire en sa place Théodore, parce qu'il était beaucoup plus capable que lui de remplir les devoirs d'une charge aussi importante. Vitalien se rendit, mais après avoir obtenu qu'Adrien aiderait Théodore de ses avis, et qu'il porterait une partie du fardeau. Adrien, devenu abbé du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, près de Cantorbéry, s'y montra très zélé pour l'étude des saintes lettres, et pour la pratique de tous les exercices capables de conduire les moines à la perfection qu'exige leur état. Il mourut le 9 janvier 710. Il y avait trente-neuf ans qu'il édifiait l'Angleterre par le spectacle de ses vertus, et qu'il l'éclairait par la lumière de sa doctrine toute céleste. Le moine Joscelin, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau. On trouve le nom de saint Adrien dans les calendriers d'Angleterre. — Il ne faut pas le confondre avec saint ADRIEN, évêque de Saint-André, en Ecosse, martyrisé en 874.

ADRIEN I, pape, né à Rome d'une ancienne famille, joignit aux vertus du christianisme le génie ferme des anciens Romains, et le caractère prudent et adroit des Romains des temps modernes. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards, que ce prince détrôna. Le roi de France, venu à Rome pendant le siége de Pavie, confirma au souverain pontife la donation de Pepin, et y fit de grandes augmentations. Le second concile de Nicée ayant été convoqué contre les iconoclastes, il y envoya ses légats, qui y eurent la première place. Ce pontife mourut en 795, après avoir enrichi de beaucoup d'ornemens l'église de Saint-Pierre. Les Romains, qu'il avait secourus dans une famine occasionée par un débordement du Tibre, le pleurèrent comme leur père. Charlemagne, ami d'Adrien, partagea leur douleur, et lui fit une épitaphe. (Adrien avait fait présent à ce prince du recueil des Canons, des Lettres des papes et des Décrétales, et avait accompagné ce don d'un petit poème dédicatoire, dont chaque vers commençait par une lettre du nom de Charlemagne.)

ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, après la mort du pape Nicolas I, en 867. Les ambassadeurs de l'empereur Louis se plaignirent

de n'avoir pas assisté à l'élection : lorsqu'on eut répondu que ce n'était point par mépris, mais dans la crainte que l'usage ne s'établît d'attendre les envoyés du prince pour l'élection du pape, l'empereur ratifia la nomination d'Adrien. Il était âgé de 76 ans. Il tint un concile à Rome contre Photius, et envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même patriarche, qui y fut déposé et soumis à la pénitence publique, en 869. Ce pape, qui avait agi de concert avec l'empereur grec et le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un et l'autre au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendait être de son patriarcat. Il eut encore quelques démêlés avec Charles le Chauve, roi de France, au sujet d'Hincmar, évêque de Laon, qui avait appelé au saint Siége d'une sentence lancée contre lui par le concile deVerberie. Adrien mourut en 872, en odeur de sainteté. On a de lui plusieurs *lettres*.

ADRIEN III, romain de naissance, élu pape en 884, après Marin ou Martin II, ne garda la tiare qu'un an et quatre mois. Sa vertu, son zèle, sa fermeté, promettaient beaucoup. Il ne put que se déclarer contre Photius.

ADRIEN IV, né en Angleterre, sur la fin du 10e siècle, à Langley, dans lé Herz-Fordshire, fils d'un clerc nommé Robert, qui se fit moine à Saint-Alban, subsista quelque temps des aumônes de ce monastère. Il erra long-temps de pays en pays avant de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de Saint-Ruf, près d'Avignon, qui l'agrégèrent à leur ordre. Enchantés de son caractère aimable, de son esprit vif, de son intelligence accompagnée de réserve et de raison, ils le choisirent pour leur abbé et pour général de leur ordre. L'état où on l'avait vu lui fit des ennemis de tous ceux qui prétendaient à la supériorité ; ils l'accusèrent de divers crimes, dont il se justifia pleinement devant le pape Eugène III, qui le créa cardinal et évêque d'Albano, et l'envoya légat dans le Danemarck et dans la Norwége. A son retour, Anastase IV étant mort, le sacré collége l'éleva au souverain pontificat le 3 décembre 1154. Il s'en montra aussi digne par l'élévation de ses sentimens, que s'il eût été de la plus haute naissance. Il excommunia les Romains jusqu'à ce qu'ils eussent fait mourir l'hérétique Arnaud de Brescia, disciple d'Abailard, et enthousiaste turbulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avait usurpé les biens de l'Eglise. Il redemanda à l'empereur Frédéric I Barberousse les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolète, la Sardaigne et la Corse ; il n'en put rien obtenir alors. Le roi d'Angleterre Henri II lui demanda l'investiture de l'Irlande, et il la lui accorda. Ce pape, si jaloux de soutenir les droits de son siége, ne le fut point d'enrichir sa famille : il laissa sa mère dans la pauvreté. Il mourut à Anagni, l'an 1159, avec la réputation d'un pontife sage et zélé pour l'Eglise. (C'est le seul pape qu'ait fourni l'Angleterre. Il reste de lui quelques lettres qu'on trouve dans la *Collection des conciles*. *Voyez* l'histoire d'Adrien dans Fleury. Son véritable nom était *Brekspère* on *Briselance*.)

ADRIEN V, pape en 1276, était né à Gênes, et se nommait Ottobon de Fiesque. C'est lui qui étant sur le point de mourir répondit à ses parens : *J'aimerais bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé, que pape mourant*. Il mourut à Viterbe, un mois après son élection. On a prétendu qu'il n'avait jamais été sacré évêque, ni même ordonné prêtre ; cette opinion, adoptée par Fleury, livre 86 et 72, est trop invraisemblable pour être admise sans de nouvelles preuves.

ADRIEN VI (Adrien Florent Boyers, naquit à Utrecht, en 1459, d'un père nommé *Florent Boyers*, que les uns font tisserand, les autres constructeur de vaisseaux, et quelques-uns valet d'un pilote. Il fut fait professeur de théologie, doyen de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'université de Louvain, dans laquelle il n'avait été d'abord que pensionnaire gratuit. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ce fut Marguerite d'Angleterre, sœur d'Edouard IV et veuve du duc de Bourgogne Charles le Téméraire

qui fit les frais de son doctorat. Ferdinand V, roi d'Espagne, auprès duquel il avait été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose, en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximenès, homme qui devait, comme lui, tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour Charles V, depuis Charles-Quint, lorsque celui-ci alla en Allemagne l'an 1520. Pendant cette régence orageuse qui vit naître en Espagne contre Charles-Quint la *ligue sainte*, occasionée par le mécontentement général d'une partie de la noblesse, du clergé et du peuple froissés par les préférences accordées aux Flamands, Adrien se conduisit avec faiblesse et ce ne fut pas par ses soins que finit l'insurrection. Quelque temps après, en 1522, il fut élu pour succéder à Léon X, qui l'avait fait cardinal. Adrien s'appliqua à réformer le clergé et la cour romaine. La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, l'empêchèrent d'être aussi cher aux Romains qu'il pouvait se promettre de l'être par ses bonnes qualités. A sa mort, arrivée en 1523, quelques furieux écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie*. « Il mourut, dit l'abbé Bérault, ré» véré partout pour ses vertus, et haï des » Romains : ils lui reprochaient la dureté, » l'épargne sordide et la bassesse des sen» timens ; ce qui ne signifiait dans leur » bouche que la régularité, la frugalité et » la modestie. » Ce pontife eut beaucoup de traits de ressemblance avec Adrien IV. L'un et l'autre ne firent rien pour leur famille, et tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. Adrien VI était aussi simple dans ses mœurs, et autant économe que son prédécesseur (Léon X) avait été prodigue et fastueux. Lorsque les cardinaux le pressaient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse était qu'il voulait avant tout acquitter toutes les dettes de l'Eglise. Les palefreniers de Léon X lui ayant député l'un d'entre eux pour lui demander de l'emploi : *Combien le feu pape avait-il de palefreniers?* lui demanda Adrien. — *Cent*, lui répondit l'orateur ; sur cela le pontife fit le signe de la croix et lui dit : *J'en aurais bien assez de quatre ; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les cardinaux*. Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques, par son *Commentaire sur le quatrième livre des Sentences*, Paris, 1512, in-fol. Ce livre, imprimé d'abord lorsqu'il professait à Louvain, fut réimprimé sans sa participation lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition : *Que le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi* ; proposition qui ne prouve rien en faveur des théologiens français, qui l'ont répétée souvent pour attaquer l'infaillibilité du souverain pontife, puisqu'elle peut s'entendre des opinions particulières des papes, et ne s'applique point essentiellement à leurs décisions solennelles, moins encore à leurs décrets acceptés par le corps des évêques. On a encore de lui *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8. Gaspard Burman publia en 1727 à Utrecht, in-4, la vie de ce pontife. Dans ce siècle, où l'histoire de toutes les nations a essuyé les atteintes les plus affligeantes, on a vu un abbé Millot s'élever contre la mémoire de ce pontife, et essayer de le ravaler au rang des pédans. Il n'en faut pas davantage pour apprécier le mérite de ce faiseur d'Elémens d'histoire générale.

ADRIEN, auteur du 5e siècle, a composé en grec une *Introduction à l'Écriture sainte*, imprimée à Augsbourg, en 1602, in-4.

ADRIEN, chartreux ingénieux et savant, est auteur du traité intitulé *Liber utriusque fortunæ*, qu'on avait attribué à Pétrarque, et dont la 1re édition, publiée à Cologne, 1471, in-4, est rare et recherchée.

ADRIEN DI CORNETO, cardinal, ainsi nommé du lieu de sa naissance, de la famille Castellesi suivant quelques-uns, et suivant d'autres d'une origine obscure, fit à Rome d'excellentes études, et devint très versé dans les sciences humaines. Innocent VIII l'envoya nonce en Angleterre et en Ecosse. Il plut si bien à Henri VII, qu'il lui donna les évêchés d'Héréford, de Bath et de Wels. Alexandre VI le rappela à Rome, le fit son secrétaire, le chargea

de différentes nonciatures, et enfin le décora de la pourpre romaine. Echappé à un complot d'empoisonnement, tenté par ce pape et César Borgia son fils, contre lui et plusieurs cardinaux, pour s'emparer de leurs richesses, il chercha un asile sur le territoire de Trente, où il resta jusqu'à l'exaltation de Léon X; mais bientôt après, impliqué dans la conspiration du cardinal Pétrucci contre Léon, il fut de nouveau obligé de s'enfuir. On ignore où il se retira et ce qu'il devint; on a présumé qu'un de ses domestiques l'avait tué pour le voler. Il a laissé 1° un ouvrage intitulé *De vera philosophia*, plein d'érudition et écrit avec élégance : c'est un traité de religion. 2° Un autre traité *De sermone latino et modis latine loquendi*, dédié à Charles-Quint; Rome, 1515, in-fol. Il y donne d'excellentes règles pour rétablir dans sa pureté primitive la langue latine corrompue au moyen âge.

* ADRY (Jean-Félicissime), oratorien, né en 1749, à Vincelotte, près Auxerre, après avoir professé pendant plusieurs années la rhétorique au collége de Troyes, devint bibliothécaire dans la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré. Il conserva cette place jusqu'à la révolution, qui vint l'en priver, sans diminuer cependant son goût pour les recherches bibliographiques. Il continua à s'y livrer, et donna des éditions de différens ouvrages de *Cicéron*, de *Juvénal*, de *Phèdre*, du *Télémaque*, et d'autres auteurs qu'il a enrichis de notes, de préfaces ou de supplémens. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* quelques articles de cet écrivain, et un biographe récent lui attribue la partie hébraïque dans les essais de traductions interlinéaires en plusieurs langues, publiés par Boulard. Adry est encore auteur d'une *Notice* sur M. de Sacy, de l'académie française, sur Boccace, sur le collége de Juilly, de recherches curieuses sur les Elzevirs, insérées dans le même *Magasin encyclopédique*, et publiées à part en 1806; d'une *histoire* de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano; avec la vie de Mme de Hautefort, duchesse de Schomberg, par une de ses amies (Mme de Montmorency-Luynes); 2e édit., 1807. Il est mort le 20 mars 1818, après avoir passé plusieurs années dans un état de souffrances continuelles. Il a laissé une bibliothèque précieuse, et plusieurs manuscrits parmi lesquels on cite une *Histoire* littéraire de Port-Royal, et une *Vie* de Malebranche.

ADSON (Herméric), 36e abbé de Luxeuil en 960, était né au commencement du 10e siècle dans les environs de Condat, aujourd'hui St.-Claude, (départ. du Jura). Il a écrit un livre des *Miracles de saint Wandalbert*, troisième abbé de Luxeuil, dans lequel on désirerait un peu plus de critique. Il jouit, pendant sa vie, d'une très grande considération, et fut consulté des évêques et des rois. Les premiers le chargèrent d'organiser des écoles dans leurs diocèses. On lui attribue aussi un *Traité sur l'Antechrist*, composé, dit-on, à la demande de la reine Gerberge, femme de Louis d'Outremer. On le trouve dans les *OEuvres* d'Alcuin et de Raban-Maur. — Il ne faut pas le confondre avec ADSON, abbé de Deuvres, au diocèse de Bourges, qui mourut en 992, et dont on a les *Vies* de saint Bercaire, de saint Fredtbergt et de saint Mansuet. Quelques biographes, entre autres le savant auteur de l'article ADSON dans la *Biographie universelle*, attribuent à l'abbé de Luxeuil la vie de saint Mansuet.

'ÆELRÈDE, ou ETHELRÈDE, abbé de Reverby, puis de Riéval, en Angleterre, contemporain de saint Bernard, est auteur du *Miroir de la charité*; ouvrage dans lequel ce père aurait reconnu son caractère et son stile. On a encore de lui un *Traité de l'amitié* et quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douai, 1631, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de savoir et de piété.

ÆGIDIUS, bénédictin, natif d'Athènes, florissait dans le 8e siècle. On lui attribue un poème sur les *venins*, sur les *urines*, et sur la *connaissance du pouls*, ouvrage qui selon quelques critiques aurait été traduit par un autre Ægidius (Gilet de Corneil), qu'on fait aussi bénédictin et médecin de Philippe Auguste, roi de France,

et qui, selon d'autres, aurait pour auteur l'Ægidius français. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue, qu'on le lisait dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4.

* ÆGIDIUS, diacre, poète et grammairien, florissait à Paris vers la fin du 13e siècle. On a de lui 1° *Carolinus, ou Instruction puérile à Louis, fils du roi de France*, en latin; 2° *Histoire de la première expédition de Jérusalem*, insérée dans la collection des historiens de Duchêne. Il a enrichi d'un commentaire l'*Aurora* de Pierre de Riga (*voyez* ce mot); c'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques.

ÆLF (Samuel), savant théologien suédois, mort vers la fin du 18e siècle. Il cultivait aussi les belles-lettres avec succès. On a de lui des *Poésies* latines, remarquables par l'harmonie de la versification et par la pureté du stile.

ÆLFRICUS, surnommé le *Grammairien*, abbé de Malmesbury, est auteur 1° d'un *Dictionnaire saxon, latin et anglais*; ouvrage exact et méthodique, publié par Sommer, à Oxford, 1659; 2° d'une *Histoire saxonne de l'ancien et du nouveau Testament*, à Londres, 1623 et 1638; 3° d'une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la vie de Bède, à Cambridge, 1641. Il mourut vers l'an 1016.

ÆLIAN. *Voyez* ELIAN et SPARTIEN.

ÆLIANUS MECCIUS ou MÉVIUS l'Italien, médecin loué par Galien qui fut son disciple, vivait dans le 2e siècle sous le règne de l'empereur Adrien. Il employa le premier, (pendant une peste qui ravagea l'Italie), la thériaque comme remède et préservatif, c'est ce qu'atteste Galien qui lui attribue en outre un traité sur la dissection des muscles. Ce médecin joignit à de grandes lumières beaucoup d'urbanité.

ÆLIEN (A. Pomponius Ælianus), tyran dans les Gaules, sous Dioclétien. *Voyez* AMAND (Cnéius Salvius).

* ÆLIUS SEXTUS POETUS CATUS, romain digne des premiers siècles de la république, par la rigidité de ses mœurs, la simplicité de ses mets et son horreur pour le luxe des habillemens, est l'auteur du *droit Ælien*, c'est-à-dire qu'il a publié les formules (1) des lois que les patriciens avaient faites après la publication de celles qu'avait divulguées Cn. Flavius, et que l'on appelle le *droit Flavien*. On attribue aussi au même Ælius l'ouvrage connu sous le nom de *Tripartites d'Ælius*, ainsi appelé parce qu'il était divisé en trois parties, dont la première comprenait le *texte de la loi*, la seconde *son commentaire*, la troisième, *sa formule*, *legis actio*. Ælius fut successivement édile, consul et censeur. Il vécut pendant la deuxième guerre punique.

ÆLIUS SPARTIANUS. *Voyez* SPARTIEN.

AELST (Everard van), peintre, né à Delft en Hollande, l'an 1602, mort en 1658. Il représenta avec succès les sujets inanimés, particulièrement des oiseaux morts, des casques et toutes sortes d'instrumens de guerre. Ses ouvrages sont finis avec soin; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité; aussi ses tableaux, quoique peu intéressans, sont-ils toujours bien payés et fort rares.

AELST (Guillaume van), peintre de Delft, né en 1620, et mort en 1679, était neveu et élève du précédent. Il voyagea, dans sa jeunesse, en France et en Italie, et se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher, et il y épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfans. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art: sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel.

ÆMILIANUS. *Voy.* EMILIEN.

* ÆMILIUS (Antoine), professeur d'histoire à l'académie d'Utrecht, fit ses études sous Gérard Vossius, recteur de Dordrecht. Il a donné un commentaire et une explication des *Annales de Tacite*.

(1) On appelait chez les Romains la formule d'une loi, ce que nous appelons la procédure, c'est-à dire, ce qu'il faut faire pour user du bénéfice de la loi.

ÆMILIUS MACER. *Voy.* MACER.

ÆNEAS GAZEUS. *Voy.* ENÉE DE GAZE.

ÆNEAS SYLVIUS. *Voyez* PIE II.

ÆNOBARBUS. *Voyez* DOMITIEN.

*ÆPINUS (Jean), mot grec, *Aipeinos*, élevé, traduit du mot allemand *huch*, *hœch* ou *hoch*, haut, qui était son nom propre, fut l'un des coopérateurs les plus actifs de Luther. Né en 1499, il mourut l'an 1553. Sa vie de plus d'un demi siècle fut consacrée à la prédication de la prétendue réforme. Il fit ses premières études en Angleterre dans l'ordre des capucins; il vint ensuite faire ses vœux en Allemagne : mais il alla bientôt rejoindre Luther à Wittemberg. Il ne réussit point dans ses prédications; il fut même emprisonné dans sa patrie (Marche de Brandebourg). Rendu à la liberté, il devint recteur à Stralsund, puis à Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il exerça le plus d'influence, lorsqu'il fut inspecteur ecclésiastique. A propos de l'*Interim* proposé par Charles-Quint en attendant un concile, il fit un livre polémique pour en dissuader les protestans d'Allemagne. Il se déclara contre les disciples de Mélanchthon qui admettaient plusieurs articles rejetés par Luther comme indifférens : on voit qu'Æpinus était un des sectateurs les plus exagérés de la doctrine protestante.

*ÆPINUS (François-Marie-Ulric-Théod.), naquit à Rostoch, le 13 décembre 1724. Destiné d'abord à la médecine, il prit le bonnet de docteur, après quoi il abandonna cette partie pour se livrer à son attrait pour la physique et les mathématiques, qu'il parvint à combiner ensuite de la manière la plus heureuse. Il fut appelé à Pétersbourg, où ses talens lui méritèrent des décorations et des places honorables. Bientôt après, fatigué des honneurs et du tumulte de la cour, il se retira à Dorpt, en Livonie, où il mourut en août 1802. Personne mieux que lui n'a réuni la justesse du raisonnement à l'exactitude et à la finesse des observations. Parmi les ouvrages nombreux qu'il a laissés, on remarque 1° *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation, où il soumet au calcul les phénomènes de l'électricité et du magnétisme, qui dépendent de l'équilibre des forces électriques et magnétiques neutralisées à distance, indépendamment de la figure des corps sur lesquels elles sont répandues. On y trouve une théorie complète de l'électrophore et du condensateur dont, suivant M. Biot, Æpinus peut être regardé comme l'inventeur. M. l'abbé Haüy a publié (Paris, 1787, in-8) un exposé succinct de la doctrine d'Æpinus, tiré de l'ouvrage dont nous parlons. 2° *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, traduites en français par Raoult, de Rouen. (3° Il a publié aussi plusieurs mémoires sur l'électricité de la Tournaline; 4° dans le recueil de l'académie de Strasbourg, il y a aussi plusieurs articles intéressans d'Æpinus.)

ÆQUICOLA. *Voyez* MARIUS ÆQUICOLA.

AÉRIUS, hérésiarque du 4e siècle, sectateur d'Arius et né dans le Pont, fut auteur de la secte des aériens. Aérius ajoutait aux erreurs de son maître que l'évêque n'était point supérieur au prêtre, que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques. Il condamnait aussi les prières pour les morts. Aérius était moine. L'élévation de son ami Eustache sur le siége de Constantinople excita sa jalousie, et fut la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses sectateurs ne pouvant être admis dans aucune église, s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, en pleine campagne, où ils étaient quelquefois couverts de neige. Leur chef vivait du temps de saint Epiphane, et sa secte subsistait encore du temps de saint Augustin.

AERTSEN, ou AARTSEN (Pierre), surnommé *Pietro Longo* et *Lange pier*, à cause de sa grande taille, peintre, né à Amsterdam en 1507, mort dans cette ville en 1573. Il fut d'abord l'élève d'Allart Klaassen, peintre distingué d'Amsterdam, puis de Jean Mandyn, artiste connu d'Anvers. Dès l'âge de 18 ans il se rendit célèbre par sa manière hardie et fière, qui n'appartient qu'à lui seul. L'académie

d'Anvers s'empressa de le mettre au nombre de ses membres. Il entendait les fonds, l'architecture et la perspective. Il était extraordinaire dans les draperies et les ajustemens de ses figures, qui ressemblaient quelquefois à des masques : cette singularité paraissait lui être propre. Ses premiers ouvrages furent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendait avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire, et s'y fit admirer. Le tableau représentant la mort de la sainte Vierge, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étaient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier, d'un mérite rare, ainsi que quelques autres que ce peintre avait faits, furent détruits en 1566 par les hérétiques durant les guerres qu'ils excitèrent dans les Pays-Bas. Aertsen, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainsi périr sous ses yeux. Il reste encore assez de ses ouvrages pour juger de son mérite qui consistait surtout dans un pinceau vigoureux et un coloris plein de force.

ÆSCHINES. *Voyez* ESCHINES.

ÆSCHINES, fanatique d'Athènes, suivit les erreurs des montanistes. Il enseignait que les apôtres étaient inspirés par le Saint-Esprit, et non par le Paraclet; que le Paraclet promis avait dit, par la bouche de Montan, plus de choses, et des choses plus importantes que l'Evangile.

* ÆSCHRIOU de Pergame, médecin empirique du 2e siècle. Galien en parle avec éloge, et le cite comme l'inventeur d'un remède contre la morsure des animaux enragés, qui consistait en un mélange de cendres d'écrevisses, de gentiane et d'encens, qu'il faisait prendre intérieurement, tandis qu'il appliquait sur la plaie un emplâtre composé de poix, d'opopanax et de vinaigre.

ÆSCHYLE. *Voyez* ESCHYLE.

ÆSINUS (François), ainsi nommé, parce qu'il était de la ville de Jési (*Æsium*), joignait à une naissance distinguée les avantages bien plus précieux d'une vertu pure et à l'abri de toutes les atteintes. Nommé à l'évêché de sa ville natale, il y renonça pour entrer dans l'ordre des mineurs. Là, ses talens pour la prédication lui méritèrent, de la part du souverain pontife, la charge de prédicateur apostolique. Le relâchement qui s'était introduit dans son ordre excitant son zèle, il s'employa près du saint Siége pour en obtenir la réforme, et y réussit; mais ses confrères ne voulant point la recevoir, il les quitta pour entrer chez les capucins, dont il devint par la suite général. Bernardin d'Ast et plusieurs autres mineurs suivirent le même parti qu'Æsinus. La bibliothèque du Vatican possède quelques opuscules de sa composition, qui furent très estimés du pape Marcel. Il mourut l'an 1549.

ÆSOPE. *Voyez* ESOPE.

AETHERIUS, architecte, vivait au commencement du 6e siècle, sous le règne d'Anastase I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople un édifice nommé *Chalcis*, et l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit cette forte muraille, depuis la mer jusqu'à Sélymbria, du Pont-Euxin à la Propontide, pour empêcher les courses des Bulgares et des Scythes. Il florissait vers l'an 500 de J. C.

AÉTION, peintre grec, se rendit très célèbre par ses tableaux, entre autres par celui des *Noces de Roxane et d'Alexandre le Grand*. La beauté de celui-ci, exposé publiquement aux jeux olympiques, mérita les applaudissemens de tous les spectateurs; et Proxénidas, président des jeux, homme fort riche et d'une grande considération, en fut tellement enchanté, qu'il donna sa fille en mariage à cet artiste. Lucien assure qu'il a vu ce tableau en Italie; la brillante description qu'il en donne a inspiré Raphaël dans l'un de ses plus beaux tableaux.

AÉTIUS, surnommé l'*Athée*, d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque et patriarche de Constantinople sous Julien l'Apostat, naquit dans la Célé-Syrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint

avec chaleur, et y en ajouta de nouvelles. Suivant lui, Dieu ne demandait de nous que la foi ; les actions les plus infâmes étaient des besoins de la nature. Saint Epiphane nous a conservé 47 propositions erronées de cet hérétique, recueillies d'un traité où il y en avait plus de 300. (Il avait été interdit par Léonce, après que cet évêque arien l'eut ordonné diacre. Chef d'anoméens, il fut ensuite excommunié par eux. Les eusébiens le condamnèrent dans les conciles d'Ancyre, de Séleucie, de Constantinople ; il fut dégradé par les acaciens et exilé à Cilicie par Constance. Enfin, Julien l'Apostat étant parvenu à l'empire, le rappela et le combla d'honneurs.) Il mourut à Constantinople l'an 366.

AÉTIUS, comte de l'empire, gouverneur des Gaules, (était né à Dorostore, dans la Mœsie : son père Gaudence, scythe d'origine, se distingua par son courage et parvint aux premiers emplois militaires. Aétius fut un des otages donnés à Alaric. Rendu à la liberté, il favorisa en 424 l'usurpation de Jean, mais il reconnut bientôt Valentinien qui régnait en Occident. Pour obtenir les faveurs de la cour, il chercha à perdre Boniface qui jouissait d'un grand crédit : le résultat de ses manœuvres fut la révolte de Boniface et l'invasion de Genséric en Afrique. Cependant l'intrigue fut découverte. Placidie, qui régnait pour Justinien, n'osa punir Aétius qui était alors dans les Gaules, mais elle combla de faveurs le comte Boniface. Aétius irrité se jette sur l'Italie, rencontra son rival et le blesse mortellement. Pour se soustraire au courroux de Placidie, Aétius alla chez les Huns, et vint à leur tête demander son pardon. Il fut renvoyé dans les Gaules où il servit l'empire avec bravoure. Il vainquit Théodoric,) défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicaire, roi des Bourguignons, et une autre, en 451, sur Attila, roi des Huns, dont l'armée de 400,000 hommes fut totalement mise en déroute dans les champs *Catalauniques*, près de Châlons-sur-Marne. Il laissa échapper Attila. Mais lorsque ce guerrier barbare menaça en 452 l'Italie, le nom d'Aétius suffit pour l'arrêter. Le sénateur Maxime, dont la femme avait été outragée par l'empereur Valentinien, cherchait alors à venger cet affront. Il craignait la fidélité d'Aétius ; il le perdit auprès du prince qui le tua lui-même de son épée. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandait son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre : *Vous vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche*. Ce fut l'an 454 de J. C. Ce grand capitaine était le rempart de l'empire contre les Barbares qui l'inondaient de tous côtés. S'il ne poursuivit pas sa victoire contre Attila, ce fut, dit-on, par la crainte de rendre trop puissantes les nations qui avaient partagé les honneurs de cette journée.

AÉTIUS, médecin d'Amida, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie, vers la fin du 5e siècle. Il paraît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivait la méthode des Egyptiens. Il excellait dans la pratique de la chirurgie, et dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin chrétien dont nous avons des écrits sur la médecine. Il vivait au commencement du 6e siècle. On a de lui un ouvrage en 16 livres, intitulé *Tetrabiblos*, imprimé en latin, à Paris, 1567, in-fol. ; Lyon, 1549, in-fol., ou 1560, 4 vol. in-12. L'original de ce recueil est grec ; mais il n'y a que les huit premiers livres qui soient imprimés à Venise, chez Alde, 1534. C'est un recueil des écrits des médecins qui avaient vécu avant lui, et surtout de Galien, Dioscoride, etc. Quoique son ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercherait vainement ailleurs. Janus Cornanius traduisit en latin le *Tetrabiblos*, et le fit imprimer à Bâle, chez Froben, en 1542, sous le titre *de Contracta ex veteribus medicina*. (La bibliothèque royale contient un manuscrit d'Aétius.)

AFER (Domitius), né à Nîmes, l'an 15 ou 16 avant J. C., orateur à Rome.

maître de Quintilien, reçut quelques talens en naissant : mais il les avilit par le rôle de délateur, qu'il exerça sous le règne de Tibère et sous ses trois successeurs. Ce scélérat gagna l'esprit de Caligula par ses adulations. Cet empereur, qui voulait créer son cheval consul, fit accorder cette dignité à Afer. Il mourut l'an 59 de J. C., sous Néron. (Il avait écrit un traité sur les *preuves*, et deux livres sur *l'art oratoire*: il ne reste de lui que des sentences que l'on trouve dans Quintilien, Dion et Pline le Jeune.)

* AFFICHARD (Thomas l'), naquit à Pont-Floh, diocèse de Saint-Paul de Léon, le 22 juillet 1698. Il travailla pour plusieurs théâtres et même pour celui des Marionnettes. Si l'on en excepte les pièces qu'il fit pour ce dernier théâtre, il fut toujours aidé dans ses compositions par Panard, ou Romagnesi, ou Gallet ou d'autres encore. Ces pièces ne sont pas sans mérite; on en peut voir la liste dans le *Dictionnaire des théâtres de Paris*, tom. 3, p. 253. On trouve aussi sous le nom de *Théâtre de l'Affichard*, 1746, in-12, quelques pièces qui sont ce qu'il y a de plus distingué dans ses ouvrages. Ce volume contient : *les Acteurs déplacés*, *la Famille*, *l'Amour imprévu*, *la Nymphe des Tuileries*, *le Fleuve de Scamandre*, *les Effets du hasard*. L'Affichard a composé aussi quelques romans peu connus. Il mourut le 20 août 1753.

* AFFLITO (Matthieu), célèbre jurisconsulte, né à Naples vers 1430, joignait aux connaissances profondes de sa profession une probité et une douceur extrêmes, qui lui attirèrent l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Le roi Ferdinand I, et le duc de Calabre, depuis Alphonse II, son fils, l'appelèrent au conseil d'état, et le nommèrent président de la chambre royale. Il mourut vers l'an 1510, après avoir publié un *Traité des fiefs*, plusieurs fois réimprimé, et autres ouvrages. Cette famille a produit plusieurs autres hommes célèbres, parmi lesquels on distingue Jean-Marie d'Afflito, dominicain et grand mathématicien, mort à Naples en 1673, qui s'acquit une grande réputation dans l'art des fortifications, et qui publia, en Espagne, un traité sur cette matière, en 2 vol. in-4.

* AFFO (Irénée), naquit en novembre 1742 à Bussetto, petite ville de l'ancien état Pallavicin. Il se destina de bonne heure à l'état religieux et entra en 1765 chez les récollets, parmi lesquels il se fit remarquer par de grands talens, qui lui méritèrent de l'infant don Ferdinand la chaire de professeur de philosophie à Guastalla. C'est là qu'il composa l'*Historia di Guastalla*, en 4 vol. in-4. Il la commence au règne de Charlemagne, et embrasse les dynasties qui ont régné dans ce petit état jusqu'en 1776; c'est-à-dire celles de Torelli, des Gonzagues, des Bourbons ducs de Parme. Cet ouvrage, rempli de recherches précieuses et exactes, offrirait encore plus d'intérêt s'il n'avait été écrit sous le règne d'un infant susceptible et minutieux. Affo a composé encore une *Historia di Parma*, ouvrage qui a mérité d'être classique en Italie; il a de plus laissé manuscrite une *Histoire de Pierre-Louis Farnèse*, très curieuse, mais dont l'infant défendit l'impression. Il mourut en janvier 1802.

* AFFRY (Louis-Auguste-Augustin d'), d'une des plus anciennes familles du canton de Fribourg, naquit à Versailles en 1713. Sa conduite brave et courageuse dans les campagnes de 1746, 47 et 48, lui mérita le grade de maréchal-de-camp et d'envoyé extraordinaire auprès des états-généraux des Provinces-Unies. Nommé colonel des gardes suisses en 1780, il se conduisit dans les momens orageux du commencement de la révolution, en sujet fidèle à son souverain. Arrêté le 10 août, il échappa aux massacres de septembre, et se retira dans sa terre de Saint-Barthélemi dans le pays de Vaud, où il mourut l'an 1793, inconsolable de la mort d'un de ses fils, qui périt aux Tuileries en défendant son roi.

* AFFRY (Louis-Augustin-Philippe, comte d') fils du précédent, naquit à Fribourg en 1743. Après avoir commencé sa carrière militaire par le grade d'aide-major aux gardes suisses en France, il

devint lieutenant-général. C'est dans ce dernier titre qu'il commanda l'armée du Haut-Rhin jusqu'en 1792. Rentré dans sa patrie après le licenciement des Suisses, il fit partie du conseil secret de Fribourg et fut en 1798 mis à la tête des troupes du canton qui alors était menacé d'une invasion des troupes françaises. Fribourg fut occupé; mais, grâce aux soins du comte d'Affry, il ne ressentit que faiblement les maux inséparables de la guerre : le canton même resta tranquille au milieu de l'effervescence générale. Le comte d'Affry avait été nommé membre du gouvernement provisoire; mais exclu par une mesure générale, il resta dans la retraite jusqu'au moment où Buonaparte premier consul appela les députés de la Suisse pour régler les affaires qui divisaient ce pays. Ce fut à lui que le Consul confia l'acte de médiation et l'établissement de la nouvelle constitution, lui donnant les fonctions de *Landammann*, avec des pouvoirs extraordinaires. Le comte d'Affry remplit sa mission avec succès. La Suisse l'envoya comme député au couronnement de l'empereur, pour le complimenter; au commencement de la guerre d'Allemagne, pour lui rappeler la neutralité de la Suisse; au mariage de l'archiduchesse Marie-Louise, pour lui faire ses félicitations. Il mourut en 1810 à Berne d'une attaque d'apoplexie. Il a laissé un fils qui a servi avec distinction dans les armées françaises. Il était commandant-général des troupes qui envahirent une partie de la Franche-Comté en 1815.

AFRANIUS (L.), poète comique, d'un esprit vif. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Cicéron et Horace vantent sa finesse. Il vivait vers l'an 100 avant Jésus-Christ. Il ne nous reste de ce poète que quelques fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, in-fol. Afranius s'attacha à peindre les coutumes de son temps et de son pays, et non comme on le faisait autrefois celles des siècles antérieurs et de la Grèce; ce qui fit donner à la comédie le nom de *togata*, du mot *toga*, toge romaine, au lieu de celui de *palliata*, du mot *pallium*, manteau grec.

AFRANIUS (Quintianus), sénateur romain, fit une sanglante satire contre Néron, qui le fit mourir pour être entré dans la conspiration de Pison.

AFRICAIN (Sexte-Jules), historien chrétien, né à Nicopolis, dans la Palestine, écrivit, sous l'empire d'Héliogabale, une chronographie, pour convaincre les païens de l'antiquité de la vraie religion, et de la nouveauté des fables du paganisme. Cette chronique, divisée en cinq livres, renfermait l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Nous n'avons plus de cet ouvrage que des fragmens conservés par Eusèbe, le Syncelle, l'auteur du *Chronicon paschale*, et quelques Pères de l'Eglise dans la chronique d'Eusèbe. Il écrivit à Origène une lettre sur l'histoire de Susanne, qu'il regardait comme supposée; et une autre à Aristide, pour accorder ce que rapportent saint Matthieu et saint Luc sur la généalogie de Jésus-Christ. L'explication qu'il donne de cette opposition apparente, n'est pas la plus satisfaisante. En supposant, comme tout concourt à le prouver, que Héli ou Joachim (car ces deux noms sont les mêmes dans l'Ecriture), dont il est parlé au verset 23 du 3e chapitre de saint Luc, est père de Marie, et beau-père de Joseph, toutes les difficultés disparaissent. (*Voyez* JOACHIM.) Cet auteur florissait dans le 3e siècle. Ce fut à sa prière qu'Héliogabale rebâtit la ville de Nicopolis, fondée dans le même lieu où était celle d'Emmaüs. On a des fragmens d'un livre qu'on lui attribue, mais dont on ne sait pas s'il est réellement l'auteur, intitulé *les Cestes*. Ces fragmens, imprimés dans les *Mathematici veteres*, à Paris, 1693, in-fol., ont été traduits en français par M. Guiscard, dans ses *Mémoires critiques et historiques* sur plusieurs points d'antiquités militaires, Berlin, 1774, 4 vol. in-8.

*AGA-MAHMED ou MOHAMMED, empereur de Perse, issu d'une des premières familles du Khorasan : il était encore au berceau lorque Kerym-Koulikan fit égorger, en 1738, son père et ses frères. Le

barbare vainqueur lui conserva la vie, mais il prit la précaution de l'empêcher de perpétuer sa race. Il n'en fut pas moins un homme d'état et un grand guerrier. Après la mort de Kerym, il parvint à s'évader de Chyras, où il était gardé comme otage, et il retourna dans l'Esterabad que son père avait gouverné. Il s'en empara, et favorisé par les guerres civiles que se faisaient les successeurs de Kerym, il s'empara, soit par la force, soit par la ruse et la perfidie à laquelle il eut souvent recours, du Mazanderan, du Ghilan, du Schirvan et de la Perse méridionale. Il se proposait de tourner toutes ses forces contre la Russie, lorsqu'il fut assassiné, en 1797, par un de ses officiers.

AGABUS, un des soixante-douze disciples de J. C., prédit la prison de saint Paul, et la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, selon les Grecs. Le martyrologe romain fixe sa fête au 13 de février.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu, et que Samuel fit mettre à mort à Galgala, devant l'autel du Seigneur. C'est à tort que les philosophes modernes ont accusé ce grand-prêtre de cruauté. Il n'était que le ministre de la justice de Dieu, qui lui avait ordonné expressément de faire mourir Agag, prince impie et barbare. En général, les tyrans dévoués au glaive des Israélites étaient les fléaux des nations voisines, des monstres de sang et de carnage. C'est ordinairement la peine du talion qui est exécutée contre eux. (*Voyez* ADONIBESECH, CHANAAN, JOSUÉ, DAVID, etc.)

* AGAISSE (Henri) jeune prêtre, né à Rézé, diocèse de Nantes, en 1773, n'était pas encore dans les ordres quand la révolution le força de quitter la France. Retiré à Tolède, il revint en 1797 dans sa patrie sur la foi de quelques journaux qui annonçaient que les prêtres pouvaient rentrer en France. Bientôt il fut arrêté, condamné à l'exportation et envoyé à Cayenne où il mourut peu de temps après son arrivée le 22 septembre 1798. Ses vertus et son zèle ont excité l'admiration de tous ceux qui l'ont connu.

* AGANDURU (Roderic-Moriz), moine Espagnol, de la congrégation des Augustins déchaussés, vivait sous Philippe III et Philippe IV. Lorsque ces religieux missionnaires eurent converti, pour trop peu de temps, les Japonais, et les Tagales (grande île de Luçon) qui sont restés fidèles à la foi catholique, Aganduru fut chargé de venir porter au pape Urbain VIII l'hommage de ces nouveaux chrétiens. Ce missionnaire a laissé 1° l'*histoire des conversions faites au Japon et aux Philippines* : 2° la *relation détaillée de son ambassade religieuse* : 3° l'*histoire générale des îles Moluques et Philippines*, depuis leur découverte jusqu'à son temps.

AGANICE. (*Voyez* AGLAONICE.)

AGAPET I (Saint), pape en 535, après Jean II, avait beaucoup de vigueur dans le caractère, et se montrait pénétré de l'importance et des rigoureux devoirs de sa place. Il alla à Constantinople, tant pour satisfaire aux instances de Théodat, roi des Goths, qui craignait une guerre de la part de l'empereur, que pour s'opposer aux hérétiques et à la protection que leur accordait Justinien. Ce prince, qui eut la faiblesse de vouloir décider en théologie, et de troubler l'Eglise en détournant l'autorité impériale des objets qui lui étaient propres, pour l'employer dans des choses qui étaient d'un tout autre ressort, menaça le pape de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'eutychien Anthyme; il lui répondit : *Je croyais avoir affaire à un empereur catholique ; mais c'est, à ce que je vois, à un Dioclétien*. La fermeté du pontife imposa à l'empereur et aux eutychiens. Anthyme, devenu patriarche de Constantinople, par les intrigues de l'impératrice Théodora, retourna à son évêché de Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Chalcédoine. Ce pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en souscrivant à ce concile. Memnas, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, fut élu patriarche. Le pape le sacra lui-même. Les catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévère et quelques autres évêques du parti des eutychiens, il se

proposa de les faire examiner dans un concile. Mais il tomba malade, et mourut à Constantinople, le 17 avril 536, après avoir siégé onze mois et trois semaines. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, le 20 du mois de septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire. Les Grecs font sa fête le 17 d'avril. On a de lui des lettres qui respirent le zèle, la piété, et cette magnanimité pontificale qui, ne sachant flatter ni craindre les hommes, ne cède qu'à la raison et au devoir. Le désintéressement du saint pontife l'avait rendu si pauvre, qu'il fallut engager les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre pour payer les frais nécessaires à son voyage de Constantinople.

AGAPET II succéda au pape Marin ou Martin III en 946. Il appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie, et régla le différend qui était entre l'église de Lorches et celle de Saltzbourg, touchant le droit de métropole. Il mourut en 956, avec la réputation d'un pontife recommandable par sa charité et par son zèle.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople dans le 6e siècle, adressa à l'empereur Justinien un ouvrage, ou lettre en 72 chapitres, intitulé : *Charta regia*, contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Les Grecs, qui faisaient un grand cas de cette lettre, l'appelaient *la Royale*. Elle est dans la *Bibliothèque des Pères*, et a été imprimée plusieurs fois in-8. L'édition la plus correcte est celle qu'en a donnée Banduri, dans un recueil intitulé : *Imperium orientale*, *Parisiis*, 1711, 2 vol. in-fol. Louis XIII, dans sa jeunesse, la traduisit du latin en français ; sa traduction a été imprimée plusieurs fois.

AGAPIT, ou AGAPET (Saint), étant encore fort jeune, fut arrêté par les païens, qui lui firent souffrir de cruelles tortures à Préneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome. On met son martyre sous Aurélien, vers l'an 273. Son nom est célébré dans les Sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire le Grand, ainsi que dans le Martyrologe de Bède, et dans celui qui porte le nom de saint Jérôme. Il est honoré d'un culte particulier dans le diocèse de Besançon.

AGAPIUS, moine grec du mont Athos, dans le 17e siècle. On a de lui un traité intitulé : *Le Salut des pécheurs*, dans lequel il enseigne bien expressément le dogme de la transsubstantiation, tel qu'il est dans l'église latine. Ce livre fut imprimé à Vienne en 1641 et 1664. Il est en grec vulgaire.

AGAR, égyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mère d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham par ordre de Dieu. Sans doute que ses contestations avec Sara, et les troubles qui en résultaient, provoquèrent cet ordre sévère. Il paraît, par le texte de la Genèse, qu'elle se proposait de contester à Isaac son héritage, ou le droit de primogéniture, en faveur d'Ismaël. Cependant la Providence veilla sur elle et son fils, qui, près de mourir de soif dans le désert, fut sauvé par une source d'eau vive qu'un ange indiqua à la mère. Il devint dans la suite père d'un grand peuple.

* AGASIAS, célèbre sculpteur d'Ephèse, auteur de la statue connue sous le nom de *gladiateur de la ville de Borghèse*, et qu'on voyait au musée de Paris en 1814. Elle fut trouvée avec l'*Apollon du Belvédère*, à Nettuno, autrefois *Antium*, lieu de la naissance de Néron, où cet empereur avait rassemblé un grand nombre de chefs-d'œuvre enlevés à la Grèce par un de ses affranchis. Si on examine la forme des lettres de l'inscription, cette statue remonte à la plus haute antiquité. Elle est parfaitement conservée, à l'exception du bras droit, habilement restauré par l'Algarde. Les connaisseurs conviennent aujourd'hui que cette statue ne représente point un gladiateur, mais appartient à un groupe ; et bien considéré, l'action et l'attention de la figure semblent se porter vers quelque objet plus élevé, comme un chevalier dont elle soutiendrait l'attaque, où comme se pré-

parant à monter à un assaut. Les traits du gladiateur sont d'un stile moins idéal, mais non moins parfait que celui de l'Apollon du Belvédère. M. Winckelmann s'exprime ainsi en parlant de cette statue, que l'on juge d'ailleurs antérieure à l'introduction des jeux barbares des gladiateurs en Grèce : « Elle est un assemblage » des beautés seules de la nature dans » un âge parfait, sans aucune addition de » l'imagination. »

AGASICLÈS, ou HÉGÉSICLÈS, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone, de la seconde branche des Héraclides de Sparte, vers l'an 580 avant J. C., célèbre par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait comment un roi pouvait vivre tranquille : *C'est en traitant ses sujets comme un père traite ses enfans*. Quelqu'un disait à ce prince qu'il s'étonnait de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisait pas venir auprès de lui Philophane, sophiste très éloquent du temps : *Je veux*, répondit-il, *être le disciple de ceux dont je tiens le jour*. (Plusieurs auteurs anciens citent cette réponse d'Agasiclès, et entre autres les *Apophthegmes laconiques*, attribués à Plutarque ; il faut cependant observer que, à cette époque, il n'y avait pas encore de sophistes dans la Grèce.)

AGATHARCIDES, célèbre géographe et historien grec, né à Guide, fut dans sa jeunesse lecteur de l'historien Héraclide Lembus ; plus tard il fut lecteur de Ptolémée Alexandre qui régna en Egypte vers l'an 104 avant J. C. Il est le premier qui ait donné la description du rhinocéros. Cette description du rhinocéros est très différente de la figure de l'animal qui porte aujourd'hui ce nom. Il vivait vers l'an 160 avant J. C. Strabon, Josèphe et Photius le citent avec éloge. Il nous reste de lui des fragmens de quelques-uns de ses ouvrages, savoir *De mari Rubro ; de Asia*, en dix livres ; *Europiaca*, dont Athénée cite les livres 28, 34 et 38.

AGATHARQUE, peintre de Samos, le premier qui appliqua dans la ville d'Athènes la perspective aux décorations théâtrales, environ 480 ans avant J. C. ; (c'est ce qu'atteste Vitruve.—Il est question dans Démosthène et dans Plutarque d'un autre Agatharque qui aurait été contemporain d'Alcibiade et qui aurait décoré la maison de ce voluptueux athénien : le premier de ces auteurs ajoute que ce peintre fut retenu prisonnier par Alcibiade pour avoir cherché à séduire sa maîtresse, et qu'il fut forcé de terminer promptement les peintures qu'il avait commencées ; le second raconte qu'il ne faut attribuer cette captivité qu'au désir qu'avait Alcibiade de voir finir son palais. Cet artiste était très habile, et il se vantait lui-même de la célérité avec laquelle il achevait ses tableaux : ce qui, aux yeux de Zeuxis son contemporain, était un sujet de blâme d'autant plus grand que lui-même se vantait de sa lenteur.)

AGATHE (Sainte), vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une beauté rare, mourut en prison après avoir souffert divers tourmens pour n'avoir pas voulu condescendre à l'amour de Quintinus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J. C. Son supplice fut affreux : après avoir eu le visage meurtri elle fut le lendemain soumise à la question : mais ayant résisté à la douleur la plus aiguë, on lui arracha le sein, et elle fut jetée toute nue sur des charbons ardens. Les actes grecs de son martyre ont été corrompus. Ceux que nous avons en latin sont moins défectueux, et sont d'ailleurs d'une très haute antiquité ; Tillemont en a donné l'abrégé, tom. 3, pag. 409 et suiv. Nous avons de plus deux panégyriques de sainte Agathe, écrits, l'un dans le 7e siècle, par saint Adhelme d'Angleterre, et l'autre dans le 9e siècle, par saint Méthodius, patriarche de Constantinople ; et deux hymnes composées en son honneur. On en trouve une parmi les poésies du pape Damase ; l'autre, qui est de saint Isidore de Séville, a été publiée par Bollandus. Son nom se trouve dans le canon de la messe. Le musée royal possède un tableau de Sébastien del Piombino qui représente le martyre de sainte Agathe.

AGATHIAS (le Scolastique), natif de Myrine ville éolienne de l'Asie au 6e siècle, exerçait sa profession d'avocat à Constantinople. Il est auteur d'une *Histoire* sur

cette ville, qui peut servir de suite à celle de Procope. Elle a été traduite en français par le président Cousin, dans le 2e vol. de son Histoire de Constantinople. (Il était aussi poète, fit un *Recueil* d'épigrammatistes grecs depuis Auguste, qui est une suite des *Anthologies* précédentes. Brunk, dans le 3e vol. de ses *Analecta*, a recueilli plusieurs *épigrammes* d'Agathias.)

AGATHCCLÉE. *Voyez* PTOLÉMÉE IV.

* AGATHOCLES, naquit à Thermes en Sicile, vers l'an 359 avant J. C., d'un potier de terre nommé Cyrinus, originaire de Reggio. Il exerça d'abord la même profession que son père; puis il s'enrola dans les troupes d'Agrigente et devint à cause de sa taille et de son courage, chef d'un corps de mille hommes ou *chiliarque*.... Sa fortune s'accrut encore par un riche mariage: mais après la mort de Timoléon, ses opinions démocratiques le firent chasser par Sosistrate qui s'était emparé du pouvoir. Réfugié à Crotone et à Tarente, il fut banni de ces deux villes où il avait voulu dominer. Sans asile, il devint chef de brigands, et lorsque Sosistrate eut été chassé d'Agrigente par le peuple, il rentra dans cette ville, commanda l'armée et fut tyran de Sicile. Les Syracusains méditèrent sa perte, et pour accomplir ce projet, ils appelèrent Acestoride de Corinthe qui chercha à le tuer. Agathoclès informé de sa résolution, fit prendre à un jeune homme qui lui ressemblait ses vêtemens et ses armes, et se sauva. Il reparut bientôt devant Syracuse où l'on fut obligé de le recevoir après qu'il eut fait des sermens qu'il ne tint point: car il fit massacrer bientôt par ses gardes plus de 4000 Syracusains. Après avoir feint d'abdiquer, il accepta la couronne; son règne commença par l'entière abolition des dettes, et le partage égal des terres de son royaume. Il chercha ensuite à agrandir ses possessions, et chassa les Carthaginois de presque toutes les villes de la Sicile. Amilcar le vainquit et le força de se renfermer dans sa capitale. Pendant qu'il était assiégé, il forma le hardi projet d'aller attaquer ses ennemis en Afrique: il fut si heureux dans cette entreprise, qu'après une victoire navale, il débarqua près de Carthage et vint mettre le siége devant cette ville dont il avait défait les troupes commandées par Hannon. Syracuse avait été délivrée par cette audacieuse diversion; mais l'insurrection de quelques villes forcèrent Agathoclès à revenir en Sicile où sa présence fit rentrer les rebelles dans l'ordre. Il retourna en Afrique où son fils Archagathe commandait ses troupes; mais ce jeune guerrier avait été vaincu; lui-même repoussé par les Carthaginois, abandonné par les Africains qui s'étaient joints à lui, est arrêté par ses soldats; il s'échappe laissant ses enfans au milieu des rebelles qui les égorgent et qui font la paix avec les Carthaginois. Son retour à Syracuse fut signalé par d'horribles massacres. Le nombre de ses ennemis s'accrut tous les jours: ils prirent pour chef Dinocrate qui eut en peu de temps près de 25 mille hommes sous ses ordres. Malgré le peu de soldats qu'il avait avec lui, Agathoclès défait ses ennemis qu'il immole impitoyablement, excepté Dinocrate auquel il accorde son amitié. L'Italie, les îles Lipariennes et d'autres lieux encore furent sur la fin de sa vie le théâtre de ses exploits. Une intrigue de famille amena sa mort. Il avait voulu écarter du trône son petit fils Archagathe: celui-ci le fit empoisonner par Ménon qui trempa le cure-dent du prince dans un poison si subtil que, dès qu'il l'eut approché de sa bouche, il consuma ses dents et ses lèvres, et lui fit éprouver les douleurs les plus cuisantes: pour mettre fin à ses maux, il se fit placer sur un bûcher où il mourut âgé de 72 ans, l'an 287 avant J. C. Quelques écrivains ont trouvé cette mort invraisemblable et ont attribué le trépas d'Agathoclès à ses chagrins domestiques. Ce prince dont la conduite fut souvent si cruelle, aimait à se rappeler son origine en se servant de vases de terre. On n'est point d'accord sur les causes de son élévation; Timée et Diodore de Sicile l'attribuent à la fortune; Polybe et Scipion l'Africain assurent qu'elle fut l'ouvrage de son mérite. La vie d'Agathoclès a été écrite en anglais, et traduite par *Eydous*: c'est la satyre de *Cromwell*. Voltaire a fait une

tragédie sur *Agathoclès* et Philippon, un petit ouvrage qui a pour titre *Agathocle et Monck, ou l'art d'abattre et de relever les trônes*.

AGATHON, poète tragique et comique d'Athènes ou de Samos, contemporain de Platon, dont il nous reste quelques fragmens dans Aristote et Athénée, recueillis par Grotius. On rapporte que ses actions valaient mieux que ses pièces. Après la représentation de sa première tragédie, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, sans doute afin que les plaisirs de la table les dédommageassent de l'ennui du théâtre. Il vivait l'an 368 avant J. C.

AGATHON (Saint), pape, naquit en Sicile, et se rendit principalement recommandable par une humilité profonde, une douceur admirable de caractère, et une grande inclination à faire du bien. La manière dont il remplit, pendant plusieurs années, la place de trésorier de l'Eglise romaine, le fit juger digne de succéder au pape Domnus, en 678. L'année suivante il présida, par ses légats, au sixième concile général convoqué à Constantinople contre les *monothélites*, par les soins de l'empereur Constantin Pogonat. Il écrivit à ce prince une belle lettre, dans laquelle il réfutait le monothélisme par la constante tradition de l'Eglise romaine. « L'univers catholique, dit-il, reconnaît cette Eglise » pour la mère et la maîtresse de toutes » les autres. Sa primauté vient de saint » Pierre, le prince des apôtres, auquel » J. C. confia la conduite de tout son » troupeau, avec promesse que sa foi » ne faillirait jamais. » Cette lettre ayant été remise aux Pères du concile, ils la reçurent avec respect, et déclarèrent unanimement que *Pierre avait parlé par la bouche d'Agathon*. Ce saint pape procura le rétablissement de saint Wilfrid sur le siége d'Yorck, abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Il mourut en 682, après avoir siégé deux ans et demi. Le grand nombre de miracles qu'il fit lui mérita, suivant Anastase, le surnom de *Thaumaturge*. Il est honoré par les Grecs comme par les Latins qui honorent sa mémoire le 10 janvier.

* AGÉDORN, poète allemand, sur le compte duquel on a très peu de renseignemens. Il a publié dans le genre de La Fontaine des *Fables* et des *Contes* qui jouissent en Allemagne d'une certaine réputation.

* AGELET (Joseph Lepaute d'), naquit à Thone-la-Long, l'an 1751. Elève de l'astronome Lalande, il s'embarqua, en 1773, comme astronome lui-même, dans une expédition pour les terres australes, commandée par M. de Kerguelin. De retour de son voyage, il fut nommé membre de l'académie des sciences à laquelle il présenta un très grand nombre d'observations sur les planètes et les étoiles. On a de lui des *Mémoires* sur l'aphélie de Vénus et sur la longueur de l'année. Il périt dans l'expédition de M. de la Peyrouse, avec lequel il était parti comme astronome.

AGELLIUS (Antoine), évêque d'Acerno, dans le royaume de Naples, vit le jour à Sorrente, et mourut en 1608. Il publia des *Commentaires sur les Psaumes*, imprimés à Rome, in-fol; *sur Jérémie*, in-4, et sur *Habacuc* in-8, assez estimés. Il fut employé par le pape Grégoire XIII à l'édition grecque des Septante, de Rome. Ses *Commentaires sur les Psaumes* sont ce qu'il a fait de mieux.

AGÉSANDRE, rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs (Polydore et Athénodore), le groupe de *Laocoon*, un des plus beaux restes de l'antiquité trouvés dans les bains de Titus, sous le pontificat de Jules II, par Félix de Frédis. On le voyait à Rome dans la cour du Belvédère au Vatican. Il fut transporté à Paris, où il était encore en 1815. Pline en fait un grand éloge au 36e livre de son Histoire naturelle. Il y en a en France plusieurs belles copies, et une plus belle encore dans les galeries de Florence, faite par un chevalier de Saint-Jacques. (Le Laocoon fut rendu, dans la même année, à Pie VII, et il est au *Musée* du Vatican.)

AGÉSILAS I, fils de Doryssus, roi de Sparte. Son règne fut très court, au rapport de Pausanias; mais Eusèbe le fait régner 44 ans.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, monta sur le trône au préjudice de Léotichidès, à qui il appartenait. (Agésilas était en effet le second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Agis, son frère aîné, étant mort, il fit déclarer illégitime et par conséquent indigne de régner son fils Léotichidès, qui passait pour être celui d'Alcibiade. Un oracle avait annoncé de grands malheurs pour l'époque d'un *règne boiteux*. Quoique Agésilas fût réellement boiteux, on interpréta cette prophétie dans un sens allégorique, et l'on prétendit que le règne d'un enfant illégitime était le règne boiteux indigné par l'oracle. Agésilas monta sur le trône l'an 399 avant J. C.) Ce roi, disgracié de la nature, petit, de mauvaise mine, réparait par les qualités de l'âme les défauts de sa figure. (Alors Sparte était au faîte de la fortune : elle avait vaincu Athènes, détruit ses murs, et soumis presque toute la Grèce (*Voy. Lysandre*). Agésilas porta la guerre contre les Perses, dont le roi Artaxerxès Mnémon suscitait continuellement des ennemis à Lacédémone. Ainsi 60 ans avant Alexandre les Grecs entrèrent en Asie et furent vainqueurs. Leurs succès eurent été plus grands encore, si, par les soins d'Artaxerxès une ligue ne s'était pas formée en Grèce contre Sparte.) Il fallut qu'Agésilas se hâta de venir arrêter les Athéniens et les Béotiens, qui désolaient sa patrie. Sa marche fut si rapide, qu'il fit en 30 jours le chemin que Xerxès n'avait fait qu'en un an. Il tailla en pièces l'armée ennemie à Coronée. Il fit ensuite la conquête de Corinthe. C'est après ces avantages qu'il fit la paix avec les Perses, l'an 387 avant J. C., par l'entremise d'Antalcidas dont le traité porta le nom. (La Grèce eût été tranquille si les Spartiates avaient été moins ambitieux. Cinq ans après, Phœbidas s'empara de Thèbes, et quoique sa conduite parût blâmée par ses concitoyens, ils gardèrent la citadelle de Thèbes et punirent à peine le traître. Thèbes fut reprise par Pélopidas, et la guerre fut allumée entre les deux peuples; presque toute la Grèce y prit part. Sparte fut vaincue à Leuctres, l'an 371 avant J. C., et c'est après cette défaite qu'Agésilas ordonna que les lois seraient suspendues pendant un jour, pour n'être pas dans la nécessité de punir les nombreux déserteurs qui avaient quitté le champ de bataille. Bientôt Lacédémone fut assiégée par Epaminondas : Agésilas, qui avait cherché à retremper le courage de ses compatriotes par quelques succès, et qui leur avait fourni l'occasion de s'emparer d'une petite ville du pays des Mantinéens, revint défendre sa patrie et força sans combat Epaminondas à se retirer. Le Thébain proposa même la paix aux Spartiates, qui la refusèrent et qui furent sur le point de s'en repentir. Mais, après la bataille de Mantinée qu'ils perdirent, ils obtinrent une suspension d'armes pendant laquelle Agésilas alla en Egypte, pour défendre Tachos contre le roi de Perse, puis Nectanébus, cousin de Tachos, qu'il rendit vainqueur et qu'il affermit sur son trône.) En revenant, Agésilas relâcha au port de Ménélas dans la Cyrénaïque, où il mourut l'an 361 avant J. C., âgé de 84 ans, le 44e de son règne. Ce roi ne voulut pas qu'on lui dressât de statue; la postérité lui en a élevé, et il eut pour historien son ami Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile, et Cornélius Népos. Corneille a fait une tragédie dont le sujet est pris dans la vie d'Agésilas. (Cynisca, sa sœur, fut la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques, sur des chevaux qu'elle avait dressés elle-même, à la prière d'Agésilas.)

AGÉSIPOLIS, roi de Lacédémone, digne collègue d'Agésilas II, par son courage et ses vertus guerrières. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée, et pilla les Olynthiens. Il mourut vers l'an 380 avant J. C.

AGGÉE, le 10e des douze petits prophètes, encouragea les Juifs au rétablissement du temple, en leur prédisant que le second serait plus illustre que le premier : allusion qui désignait l'arrivée de J. C. dans ce nouveau temple; car il est bien certain qu'à tous autres égards il

était très inférieur au premier. Aggée prophétisait vers l'an 516 avant l'ère chrétienne.

* AGIER (Pierre-Jean), ancien avocat au parlement, et l'un des présidens de la Cour royale de Paris, naquit dans cette ville le 28 décembre 1748. Son père, procureur au parlement, lui fit donner une éducation soignée, à laquelle il répondit par de brillans succès, en remportant au concours de l'université le prix d'honneur et les quatre autres premiers prix. Il entra dans la carrière du barreau, fut député suppléant aux états généraux et devint membre de la commune de Paris. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé *de poursuivre les auteurs et complices des conspirations des 13 et 14 juillet, de la cour contre le peuple; et des 5 et 6 octobre, d'une faction contre la cour.* Dans le rapport qu'il présenta en décembre, sur ces divers événemens, entre autres maximes il avança : *Que les ordres du roi ne pouvaient servir d'excuse aux exécuteurs de commandemens tyranniques.* Ce ne fut pas la seule fois qu'il énonça des opinions de ce genre, et les discours qu'il fit alors, rappellent plus ou moins l'esprit de cette époque. Il embrassa avec chaleur la cause de l'église constitutionnelle, qu'il a soutenue jusqu'à la fin de sa carrière. Retiré, pendant la terreur, dans une paisible retraite, il reparut après ces jours de calamité, devint président du tribunal révolutionnaire, après la chute de Fouquier-Tinville, occupa divers emplois qui passèrent comme les gouvernemens de cette époque, et arriva enfin sous Buonaparte à la place de vice-président de la cour devenue royale. Il est mort dans ses fonctions le 22 septembre 1823, et en lui est tombé un des plus fermes soutiens de l'église constitutionnelle et des opinions de Port-Royal, qu'il professait franchement et sans détour. Le président Agier ne se borna pas, pendant sa vie, à la carrière de la magistrature; il ambitionna celle d'écrivain, et a publié, sur différentes matières, vingt-deux volumes, sans compter les brochures de circonstance, les articles fournis à la nouvelle édition de *Denizart*, et à la *Chronique religieuse.* Voici la liste de ses ouvrages, telle que nous la trouvons à la tête du *Catalogue* de sa bibliothèque, publié par un de ses amis, qui l'a fait précéder d'*Aperçus sur la vie et les ouvrages de M. Agier.* 1° *Le Jurisconsulte national;* réunion de trois brochures, relatives à une constitution, et reproduites ensemble en 1789, in-8; 2° *Vues sur la réformation des lois civiles*, etc.; 1793; 3° *Traité du mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de la France*, 2 vol. in-8; 4° *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, 1811, in-8; 5° *Vues sur le second avénement de J. C., ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza*, 1818, in-8; 6° *Psaumes nouvellement traduits sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel*, 1809, 3 vol. in-8; 7° Le même ouvrage en latin, in-18, 1818; 8° *Prophéties concernant J. C. et l'Eglise, éparses dans les Livres saints, avec des explications et des notes*, 1819, in-8; 9° *Les Prophètes, nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques. Isaïe*, 1820, 2 vol. in-8; 10° *Jérémie*, 1821, 2 vol. in-8; 11° *Ezéchiel*, 1821, 2 vol. in-8; 12° *Daniel*, 1822, 1 vol. in-8; 13° *Les petits prophètes*, 1822, 2 vol. in-8; 14° *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1823, 2 vol. in-8. Dans tous ces ouvrages, Agier a été le défenseur du jansénisme.

AGILULPHE, duc de Turin, roi des Lombards, dut son élévation au trône au choix de Théodelinde veuve d'Autharis, 3e roi des Lombards, que le peuple engagea à se donner un nouvel époux. Il mourut à Pavie en 590, après avoir soumis toute l'Italie, à l'exception de Ravenne. (La couronne d'or d'Agilulphe avait la forme d'un cercle orné de figures de saints. On la voyait dans le cabinet des médailles de la bibliothèque royale; en 1804, elle a été volée et fondue par les voleurs. Son fils Adelvald lui succéda.)

* AGIS I, fils d'Eurysthène, fut roi de Sparte (980 avant J. C.). Sous son règne les Lacédémoniens envoyèrent un grand nombre de colonies; on dit encore, mais sans aucun fondement, que ce fut lui qui réduisit en captivité les habitans d'Hélos

(Hélotes, Hilotes, Ilotes). Son fils Echestratus lui succéda ; les rois de sa branche (il y avait à Sparte deux rois tous deux sortis de la même tige, mais appartenant à deux branches différentes) prirent le nom d'Agiades.

AGIS II, fils d'Archidamus, fut roi de Sparte, l'an 427 avant Jésus-Christ. Il vainquit les Athéniens et les Argiens, et se distingua dans la guerre du Péloponèse. On lui attribue une sentence très connue et très vraie : *Les envieux sont bien à plaindre d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs.* On rapporte qu'il dit à un orateur qui lui demandait une réponse pour ceux qui l'avaient envoyé : *Dis-leur que tu as eu bien de la peine à finir, et moi à t'entendre.* Il mourut l'an 399 avant J. C. Ce fut Agésilas (*Voyez* AGÉSILAS), et non son fils Léotichidès qui lui succéda.)

* AGIS III, fils d'Archidamus et petit-fils d'Agésilas, de la deuxième branche des Héraclides, succéda à son père, et monta sur le trône de Sparte, l'an 338 avant J. C. Il fut un des princes qui défendirent avec le plus de zèle la liberté de son pays contre l'ambition d'Alexandre. Envoyé dans sa jeunesse comme ambassadeur à Philippe de Macédoine, ce roi le voyant seul, tandis que les autres états de la Grèce le faisaient complimenter par plusieurs députés, s'écria : « Quoi ! Sparte » ne m'envoie qu'un ambassadeur ! » « Il » suffit pour un seul homme, » lui répondit Agis laconiquement. Sa haine pour les Macédoniens était irréconciliable, et il n'attendait qu'une occasion propice pour la faire éclater. Après la bataille d'Issus, il enrôla 8,000 hommes parmi les Grecs mercenaires, et à la solde du roi de Perse, qui se retiraient dans leur pays. Darius s'étant engagé à pourvoir à tous les frais, Agis équipa une flotte, fit voile vers l'île de Crète, et en subjugua une grande partie. Lors de son retour à Sparte, Alexandre venait de gagner la bataille d'Arbelles, où Darius fut entièrement défait. Agis ne se découragea point, il excita différens états de la Grèce à s'affranchir du joug des Macédoniens, leva une armée de 20,000 hommes et de 2,000 chevaux, et marcha contre Antipater, qui venait le combattre avec 40,000 soldats. Les Lacédémoniens ne furent pas effrayés par la supériorité du nombre des ennemis, et ils se battirent avec leur courage accoutumé. La bataille fut sanglante, et Agis blessé grièvement. Au moment où quelques-uns de ses soldats l'emmenaient dans sa tente, il fut sur le point d'être enveloppé par les ennemis. Agis leur ordonna de l'abandonner et de conserver leurs jours pour la défense de la patrie. Il resta seul ; et quoique ses forces fussent presque entièrement épuisées, il combattit à genoux jusqu'à ce que, atteint par un dard, il expira, étendu sur son bouclier, en 355 avant J. C., après avoir régné neuf ans. Ce roi était brave, juste et éclairé.

AGIS IV, fils d'Eudamidas II, fut roi de Sparte l'an 243 avant J. C. Il entreprit d'abord, après son élévation au trône, d'abolir les dettes et de rendre les biens communs. Alors il n'y avait plus que 700 Spartiates dont cent avaient tout le territoire et les 600 autres ne possédaient rien. Cette réforme, qui anéantissait le droit sacré de la propriété, ne plut qu'aux dissipateurs, aux gens obérés et aux pauvres. Léonidas, collègue d'Agis, fit rejeter ce projet injuste. Agis fut mis en prison et étranglé par ordre d'un éphore, vers l'an 235 avant J. C. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleurait : *Essuyez vos larmes ; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je mérite moins d'être plaint que les auteurs de ma mort.* Ce n'est pas le premier prince qui, en dépouillant ses sujets, ait cru faire un acte de justice. (La mort d'Agis a fourni le sujet de plusieurs tragédies ; l'une par Guerin du Bouscal en 1642, une autre par M. Laignelot en 1782 ; *Agis* est aussi une des plus belles pièces d'Alfieri.)

AGIS, poète d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais au rapport de Quinte-Curce un des plus adroits flatteurs de son temps, eut plus de crédit auprès d'Alexandre le Grand que ses généraux mêmes. Agis et ses confrères ne cessaient de répéter à ce prince qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux n'auraient rien de plus

pressé, lorsqu'il paraîtrait dans l'empirée, que de lui céder leur place.

AGNAN ou AIGNAN, en latin *Anianus* (Saint), était selon l'opinion commune originaire de Vienne dans les Gaules, et vécut quelque temps reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut attiré par la réputation du saint évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, situé dans le faubourg d'Orléans, et qui n'était plus dans la suite qu'un prieuré de Cluny. Saint Euverte, qui sentait sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé; il quitta l'administration de son diocèse, et mourut peu de temps après, c'est-à-dire le 7 septembre 391. Saint Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. Il y avait près de soixante ans qu'il était évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siége devant Orléans. Il avait prévu l'orage, et avait fait le voyage d'Arles, pour demander du secours au général Aétius. Cependant les Barbares pressaient le siége. Saint Agnan encourageait son peuple, et l'exhortait à mettre en Dieu sa confiance. Tous adressèrent au ciel de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur avait été promis. Enfin, lorsque tout semblait désespéré, les Romains, auxquels s'étaient joints les Goths, vainquirent et dispersèrent les barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prières et à la prudence du saint évêque, qu'à la bravoure d'Aétius, qui, presque seul, soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine. On met la mort de saint Agnan au 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent-des-Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de Saint-Pierre, qui a pris le nom du saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillèrent sa châsse en 1562, et brûlèrent ses reliques avec celles de plusieurs autres saints qui reposaient dans le même lieu. Agnan obtint par ses prières la guérison du gouverneur de la ville d'Orléans; et on assure que c'est de là que commence le privilége accordé aux évêques d'Orléans de délivrer à leur entrée dans la ville tous les prisonniers. Ce privilége est du moins ancien. Yves de Chartres (*Epist. ad sanct. Aurel.*) en parle comme d'un usage qui, de son temps, avait déjà passé en coutume. On a publié à Orléans, en 1803, *Abrégé de la vie et des miracles de saint Agnan*, in-8.

AGNANIE (Juvénal d') embrassa l'ordre des capucins dans la province du Tyrol, où il obtint les emplois les plus honorables, et se fit une réputation rare par l'austérité de ses vertus et l'étendue de ses connaissances. Il est auteur des ouvrages suivans: 1° *Manuductio neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi*, Vienne, 1680, in-8; 2° *Necessaria defensio contra injustum agressorem*, in-8. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheilbert, contre les miracles. 3° *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*. Vienne, 1686, in-4; 4° *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4; 5° *Artis magnæ sciendi synopsis, seu mentis humanæ fœcundatæ commonitorium*, Saltzbourg, 1689, in-4; 6° *Theologia rationalis ad hominem et ex homine, etc.*, Vienne, 1703, in-4.

* AGNEAU DE VIENNE (Jean-Baptiste d'), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1728, avait fait profession à Séez, et survécut à la suppression de son ordre. On a de lui les ouvrages suivans, qui tous parurent avant la révolution: 1° *Lettre en forme de dissertations contre l'incrédulité*, 1756, in-12; 2° *Eclaircissement sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux*, 1757, in-12; 3° *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757, in-12, nouv. édit., 1771; 4° *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, Paris, 1769, in-12; 5° *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, 2 vol. in-4; 6° *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-12; 7° *Eloge de Montaigne et discours sur sa religion*, 1775, in-12; 8° *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-8; 9° *Lettres sur l'histoire de France*, 1782, in-12; une 2e

édition en 1787; 10° *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8; une nouv. édit. en 1786, in-12; 11° *Histoire d'Artois*, 1re et 2e parties, 1785, in-8; 3e partie, 1786; 4e partie, 1787; 5e et dernière partie, 1787, in-8; 12° *le Triomphe de l'humanité, ou la mort de Léopold de Brunswick*, poème qui a concouru pour le prix annuel de l'académie française, 1787, in-8; 13° *le Triomphe du chrétien*, 1788, in-8, etc. D'Agneau de Vienne mourut en 1792. On dit qu'il avait adopté les idées de la révolution. Si cela est, il put encore être témoin d'événemens bien propres à le faire changer de sentiment.

* AGNELLO (André), de Ravenne, vivait dans le 9e siècle ; il a fait l'histoire précieuse, quoique inexacte, des évêques et archevêques de sa ville natale, publiée par le P. Bacchini en 1708, sous le titre suivant *Agnelli qui et Andreas, abbatis S. Mariæ ad Blachernas, liber Pontificalis*, etc., 2 vol. in-4.

AGNÈS (Sainte), vierge qui, selon saint Augustin et saint Ambroise, fut à l'âge de 12 à 13 ans martyrisée à Rome au commencement du 4e siècle l'an 303 sous l'empereur Dioclétien. Prudence en parle dans l'hymne 14, et saint Ambroise dans son livre *de Virginitate*. « Tous les peuples, » dit saint Jérôme, se réunissent pour » célébrer dans leurs discours et dans leurs » écrits les louanges de sainte Agnès, qui » sut triompher de la faiblesse de son âge, » comme de la cruauté du tyran, et qui » couronna la gloire de la chasteté par celle » du martyre. » Les actes de sainte Agnès, quoique du 7e siècle, n'ont pas des caractères suffisans d'authenticité. On doit dire la même chose de ceux qu'Etienne Assémani a publiés en chaldaïque. Ils contredisent Prudence et saint Ambroise en supposant que sainte Agnès termina son martyre par le feu (*Voy.* Tillemont, t. 5). Son nom se trouve dans le canon de la messe. L'Eglise latine célèbre sa fête le 21 janvier. (Le Musée royal possède deux beaux tableaux de Ste. Agnès, l'un au moment où elle rend la vue à un jeune homme, l'autre dans l'instant où elle va recevoir le coup mortel.)

AGNÈS de Montepulciano (Sainte), se dévoua à Dieu, à l'âge de 15 ans, dans le couvent des dominicaines, à Proceno, au comté d'Orviette, et mourut à Montepulciano sa patrie, le 20 avril 1317, âgée de 40 ans. Ses vertus et les prodiges dont Dieu l'illustra pendant sa vie et après sa mort, la firent canoniser par Benoît XIII, en 1726.

* AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa Philippe Auguste l'an 1196, après qu'il eut renvoyé Ingelburge, fille de Valdemar, roi de Danemarck. Philippe se voyant près d'être condamné par un concile pour avoir répudié son épouse légitime, renvoya Agnès ; qui vint mourir à Poissy l'an 1201. Le pape Innocent III légitima deux enfans qu'elle avait eus de Philippe Auguste.

* AGNÈS de France, impératrice d'Orient, naquit en 1171. Accordée, à l'âge de 8 ans, au jeune Alexis, fils de l'empereur Manuel Comnène, elle partit sur-le-champ pour Constantinople, où elle fut fiancée avec grande pompe en 1180. Cette princesse était fille de Louis le Jeune et sœur de Philippe Auguste. Agnès n'avait encore que 11 ans lorsqu'elle vit périr sous ses yeux Alexis, massacré par l'ordre d'Andronic Comnène. Alexis venait de monter sur le trône, et sa faiblesse avait enhardi l'ambition de son meurtrier. Le cruel Andronic épargna Agnès, mais il la contraignit de devenir son épouse. Il ne naquit point d'enfant de cette horrible union. Andronic fut à son tour assassiné quatre ans après ; et Agnès, qui demeura toujours à Constantinople, épousa, en 1205, et au bout de 20 années de veuvage, Théodore Branas, gouverneur d'Antioche. Elle en eut une fille qui fut belle-mère de l'historien Guillaume de Villehardouin.

* AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert I, et petite-fille de Rodolphe, comte de Hapsbourg, 1er empereur de cette maison en Allemagne, naquit en 1280. Son nom est devenu trop fameux par l'horrible vengeance qu'elle tira de l'assassinat de l'empereur Albert, enveloppant sans discernement dans la même proscription l'innocent et le coupable,

Dieu toucha enfin son cœur, et la porta au repentir et à la pénitence. Devenue veuve d'André, roi de Hongrie, qu'elle avait épousé en 1296, elle fonda un monastère sur le lieu même où son père avait été assassiné. Libre de tout lien, elle y passa plus de 50 ans, se livrant aux exercices de la mortification la plus austère, et mourut en 1354, âgée de près de 80 ans.

AGNES SOREL. *Voy.* SOREL.

* AGNÉSI (Marguerite-Gaétane-Angélique-Marie), naquit à Milan le 16 mars 1280. Elle annonça dès sa plus tendre enfance les plus rares talens; à l'âge de 9 ans, elle savait déjà le latin : le grec, l'hébreu, le français, l'allemand et l'espagnol, ne furent qu'un jeu pour son extrême facilité. Ayant abandonné les langues pour se livrer à l'étude des mathématiques et de la philosophie, elle obtint du pape Benoît XIV la permision de remplacer son père dans la chaire de l'université de Bologne. Se sentant bientôt après appelée de Dieu à une plus sublime perfection (elle quitta le monde et les sciences pour se vouer au service des malades. Elle a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, 1° *Instituzioni analitiche*, 1748, 2 vol. in-4, traduites en français par d'Antelmi, sous les yeux et avec quelques notes de l'abbé Bossu, avec ce titre : *Traité élémentaire du calcul différentiel et du calcul intégral*, traduit de l'italien de mademoiselle Agnési, 1775, in-8; 2° *Traité sur les vertus et les mystères de J. C.*; 3° deux *Paraphrases*, l'une du traité de saint Laurent Justinien, *De sacro connubio*, l'autre du traité de saint Bernard, *De passione Christi*; 4° quelques *Observations* sur un ouvrage du marquis Gorini-Corio. Mademoiselle Agnési mourut en odeur de sainteté à Milan, dans un établissement fondé pour des femmes pauvres, âgée de 81 ans, le 9 janvier 1799.

AGNODICE, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son goût pour la médecine, en allant entendre ceux qui l'enseignaient, parce que la loi s'y opposait, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement qu'elle prit des leçons d'Hiérophile. (*Voy.* HIÉROPHILE.) Les dames d'Athènes s'intéressèrent tellement pour elle, que la loi qui défendait aux filles l'exercice de la médecine fut abrogée en sa faveur.

* AGNOLO (Baccio d') de Florence, né en 1460, fut d'abord sculpteur : ce fut lui qui orna l'église de Santa-Maria-Novella et d'autres lieux d'une sculpture particulière qui consistait dans une sorte de *marqueterie* ou de *gravure sur bois*, appelée en Italie *Tarsia* ou *Rimesso*. Il cultiva ensuite, avec cet art, celui de l'architecture, et se distingua par un grand nombre d'arcs de triomphe élevés sur le passage de Léon X lorsque ce pape visitait l'Italie. Il construisit à Florence plusieurs palais et *villa*. Son atelier devint une académie célèbre où se rendirent Raphaël et Michel-Ange. Agnolo mourut en 1543, à l'âge de 83 ans.

* AGNOLO (Gabriel d'), architecte napolitain, naquit vers l'an 1432. Son émulation étant excitée par le talent et la renommée de Novello di San Lucano et de Gio Francesco Mormando, il contribua ainsi que ses deux riveaux à ramener dans l'architecture le bon goût qu'il avait puisé dans les restes des monumens des anciens Romains. On lui doit le palais Gravine, que les troubles de Naples empêchèrent d'achever. Les églises de Sainte Marie-Egyptienne et de Saint-Joseph, et divers autres monumens, lui assurent un nom célèbre parmi les architectes de son pays. Agnolo mourut vers l'an 1510, dans un âge très avancé.

* AGNONIDE, orateur, chassé d'Athènes par Antipater après la mort d'Alexandre, obtint son rappel par l'entremise de Phocion. Cependant ce fut lui qui osa se porter l'accusateur de cet homme vertueux et qui le fit condamner à mort; déjà il avait eu l'audace d'intenter contre Théophraste une accusation d'impiété que le peuple, alors plus juste envers ce sage qu'envers Phocion, repoussa avec indignation. Agnonide reçut le châtiment qu'il méritait; il fut à son tour condamné au dernier supplice.

* AGOBARD, archevêque de Lyon, prit inconsidérément le parti de Lothaire, révolté contre l'empereur Louis le Débon-

naire, et fit même une apologie, que nous avons encore, de sa conduite et de celle des autres princes rebelles. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 835; mais s'étant réconcilié avec Louis, il fut rétabli, et mourut auprès de lui en 840, considéré par sa piété et son zèle. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la première édition de 1606. Ce savant les acheta d'un relieur, qui voulait en couvrir des livres. Baluze en a donné ensuite une plus belle édition en 1666, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8. Ils ont été réimprimés dans le t. 14 de la *Bibliothèque des Pères*. Agobard écrivit contre Félix d'Hugel, contre les Juifs, contre les épreuves judiciaires, les duels; contre l'opinion des peuples de son temps, qui attribuaient toutes les tempêtes aux sorciers. Son *Traité du sacerdoce* est particulièrement estimé. Dans le *livre sur les images*, il ne se déclara pas pour le culte qu'on leur rend, quoiqu'il se tînt éloigné de l'hérésie des iconomaques. Il est honoré à Lyon d'un culte public, ainsi qu'en Saintonge, où il est appelé saint Aguebaud.

* AGORACRITE, natif de Pharos, élève chéri de Phidias, qui, pour le placer au-dessus de ses rivaux, allait jusqu'à mettre le nom d'Agoracrite à ses propres ouvrages, « sans s'apercevoir, dit un auteur » célèbre, que l'élégance du ciseau dé» voilait l'imposture et trahissait l'ami» tié. » Agoracrite fit, pour les Athéniens, une Vénus qui était un chef-d'œuvre. Ce sculpteur mourut vers l'an 150 avant J. C.

* AGOSTI (Jules), de Reggio, mourut en 1704 dans un âge peu avancé. Il avait composé les tragédies d'*Artaxerce* et de *Cianippe*; on cite aussi de lui les *larmes de Marie pendant la passion de J. C*, oratorio qui, dit-on, produisait beaucoup d'effet.

AGOSTINI. *Voy.* AUGUSTIN (Léonard).

AGOULT (Guillaume d'), gentilhomme et poète provençal, mort en 1181, fut un des meilleurs chansonniers de son temps. L'ouvrage le plus connu de ce troubadour est un poème non imprimé, et intitulé : *La maniera d'amar dal tems passat*. Il veut y prouver qu'il n'y a point d'honneur sans probité, point de probité sans amour, et point d'amour quand on n'a pas soin de l'honneur de sa dame. La famille d'Agoult existe encore dans la Provence et le Dauphiné.

* AGOULT (Charles-Constance-César-Loup-Joseph-Matthieu D'), évêque de Pamiers, né à Grenoble en 1749, d'une famille très ancienne et très illustre de Provence. Il avait été sacré le 13 mai 1787, et pendant son trop court épiscopat, il fonda un hôpital, et se fit chérir par la manière pleine de charmes dont il recevait, obligeait, conseillait et consolait les malheureux de toutes les classes. Pendant la tenue des états-généraux, il reçut les témoignages les plus honorables de l'estime publique, et on déféra presque constamment à ses avis dans les circonstances les plus importantes. Il se retira à Soleure en Suisse dès 1789, après avoir adhéré, avec la grande majorité de l'épiscopat, à l'exposition des principes de l'archevêque d'Aix. Il passa ensuite en Angleterre, où il eut des relations avec le célèbre Edmond Burke. En 1801, il rentra en France, après avoir donné sa démission de l'évêché de Pamiers sur l'invitation du pape. A l'époque de la restauration, en 1814, il adressa plusieurs *Mémoires* à S. M. Louis XVIII, qui le fit sonder pour savoir s'il consentirait à rentrer dans les affaires publiques; mais il refusa constamment. Il mourut à Paris le 21 juillet 1824, sincèrement regretté de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui une *Ordonnance épiscopale sur l'élection de Bernard Fond, curé de Serres, comme évêque constitutionnel de l'Arriége; un Avertissement pastoral au clergé et aux fidèles du diocèse de Pamiers, pour les prémunir contre le schisme; Conversation avec E. Burke sur l'intérêt des puissances de l'Europe; Projet d'une banque nationale; Réponse aux objections faites contre ce projet; Lettre à un jacobin*, ou *Réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale*. L'appendice, qui fait suite à ces lettres, est regardé comme un chef-d'œuvre. On

y trouve tous les principes de l'ancienne constitution française. L'évêque de Pamiers a publié quelques autres brochures de circonstance, et a laissé plusieurs manuscrits, fruits de ses longs et continuels travaux.

* AGOULT (Antoine-Jean, vicomte d'), de l'ancienne famille de Provence de ce nom, fut constamment attaché à la maison de Bourbon dont il a partagé toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, sous-lieutenant des gardes du corps en 1781, il fut mestre-de-camp en 1783, et commandeur de l'ordre de Saint-Lazare en 1787. Il émigra en 1791, fit la campapagne de 1792 sous le prince de Condé, rejoignit Louis XVIII à Vérone et l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Il est rentré en France avec ce prince, qui le nomma 1er écuyer de MADAME, lieutenant-géné al commandeur de Saint-Louis, et gouverneur de Saint-Cloud. Il est mort le 9 avril 1828, à l'âge de 78 ans. Il était frère de l'évêque de Pamiers, mort quelques années avant lui.

* AGRAIN (Eustache d'), croisé célèbre de la première croisade, partit du Languedoc en 1096 avec Raymond, comte de Toulouse. Ses brillans exploits, joints à ses belles qualités, lui méritèrent du roi Baudouin les dignités de prince de Sidon et de Césarée, de connétable et vice-roi de Jérusalem. Nommé vice-roi d'Acre, pendant la captivité de Baudouin, ses succès contre le soudan d'Egypte le firent surnommer *l'épée et le bouclier de la Palestine*.—Son petit-fils, Hugues d'Agrain, fut chargé par Amaury, roi de Jérusalem, d'une ambassade au Caire, qu'il remplit avec distinction. Cette famille, originaire du Vivarais, s'est alliée à des maisons souveraines, et avait obtenu le droit de porter l'épée nue à la procession de Notre-Dame au Puy. Il existe encore deux branches de cette maison.

AGREDA (Marie d'), religieuse cordelière, de la famille Coronel, supérieure du couvent de l'Immaculée Conception à Agreda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Cette fille s'imagina avoir eu une vision, dans laquelle Dieu lui donna des ordres exprès d'écrire la vie de la sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637 ; mais un confesseur éclairé, qui la dirigeait pendant l'absence de son confesseur ordinaire, lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement, et ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute puissance, abîme de la grâce de Dieu, histoire divine et la vie de la très-sainte Vierge* Marie, *mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur* Marie de Jésus, *abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda.* On trouve cette production toute écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut défendue à Rome ; et le P. Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la première partie en français, la Sorbonne la censura très vivement, l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne. La traduction entière de ce franciscain parut à Bruxelles, 1717, en 8 vol. in-12, et en 3 vol. in-4. Ses ouvrages ayant été mûrement examinés, selon les règles établies dans la savante dissertation de Benoît XIV, la congrégation des Rites publia, en 1774, un décret pour imposer silence sur la béatification de cette religieuse. L'année suivante, il se tint encore une congrégation à ce sujet, après laquelle le pape devait donner le décret *de non procedendo ulterius*, qui cependant est encore resté suspendu. Il n'est pas possible qu'un homme sensé, qu'un chrétien solidement instruit dans sa religion, soutienne la lecture du livre de Marie d'Agreda, sans des mouvemens de pitié envers cette bonne fille, et d'indignation contre les promoteurs et les éditeurs de ces prétendues révélations. Elle mourut le 24 mai 1665.

AGRICOLA (Cnæus Julius), consul et général romain, natif de Provence, gouverneur de la Grande-Bretagne sous Vespasien, s'y rendit illustre par sa va-

leur. Il soumit le premier l'Ecosse et l'Irlande aux Romains; il réduisit les Bretons, et conserva ses conquêtes par ses vertus et par le maintien de la discipline militaire. Ses victoires furent l'objet de la jalousie de Domitien, qui le rappela. Cet empereur lui ordonna d'entrer de nuit à Rome, pour qu'il n'eût pas les honneurs du triomphe. Agricola, trop sage pour témoigner son ressentiment à ce monstre, se retira chez lui, et y vécut dans un repos honorable, simple dans son extérieur, poli dans ses discours, et se bornant à deux ou trois amis. On dit que Domitien hâta la fin de ses jours par le poison, mais il ne faut pas toujours croire les crimes, quelque facilité que les hommes, et des hommes tels que Domitien, aient à les commettre. Tacite, gendre d'Agricola, nous a laissé une vie de son beau-père, digne de l'un et de l'autre. Agricola mourut vers l'an 90 de J. C.

AGRICOLA (Rodolphe ou mieux Huesmann) professeur de philosophie à Heidelberg, l'un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, naquit en 1444, à Baffeln, près de Groningue, d'une famille obscure. Après avoir étudié sous Thomas à Kempis. Il voyagea dans la France et l'Italie, et s'arrêta pendant quelque temps à Ferrare; où le duc Hercule d'Est, le bienfaiteur des gens de lettres, fut aussi le sien, et où il eut pour maître de philosophie Théodore de Gaze. Après bien des courses au milieu desquelles il vit Erasme jeune encore dont il prédit la célébrité, il fut nommé syndic de Groningue, envoyé en cette qualité à la cour de l'empereur, et ensuite professeur à Heidelberg, où il mourut en 1485. Il fut enseveli en habit de cordelier, comme il l'avait demandé. Ce savant possédait les langues, la peinture, la musique, l'art oratoire, la poésie et la philosophie. On recueillit tous ses ouvrages en 2 vol. in-4, à Cologne, en 1529, parmi lesquels on distingue son *Abrégé de l'histoire ancienne* et ses trois livres *De inventione dialectica*. Les savans de son temps lui ont donné des éloges un peu outrés. On a dit que, lorsqu'il écrivait en vers latins, c'était un autre Virgile, et en prose, un autre Politien. Erasme son ami lui prodigue les plus grandes louanges. *Voy.* les Mémoires de Nicéron, tome 23.

AGRICOLA (Jean Islebius), ou mieux Schnitter, moissonneur, ainsi nommé parce qu'il était d'Eisleben, où il naquit en 1490 ou 1492, dans le comté de Mansfeld; compatriote et contemporain de Luther, il fut aussi son disciple. Il soutint d'abord les sentimens de son maître avec beaucoup de zèle, mais il les abandonna ensuite, et devint son ennemi déclaré. Après mille variations dans sa doctrine et dans sa foi, il renouvela une erreur que Luther avait été obligé d'abandonner, et devint chef d'une secte qu'on appela secte des *Antinomiens*. Luther avait enseigné que nous étions justifiés par la foi, et que les bonnes œuvres n'étaient point nécessaires pour le salut. Agricola conclut de ce principe que, lorsqu'un homme avait la foi, il n'y avait plus de loi pour lui; qu'elle était inutile, soit pour le corriger, soit pour le diriger, parce qu'étant justifié par la foi, les bonnes œuvres étaient inutiles; et parce que, s'il n'était pas juste, il le devenait en faisant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine: Agricola la rétracta plusieurs fois, et la reprit autant. Mais Luther n'abandonnant jamais ses principes sur la justification, et les admettant avec Agricola, il ne pouvait le réfuter solidement, ni le détromper, puisque les conséquences de l'un étaient évidemment liées aux principes de l'autre. Comme Agricola rejetait toute espèce de loi, on appela ses disciples *Antinomiens*, c'est-à-dire, sans lois. Craignant le ressentiment de Luther, il se retira à Berlin, où il obtint, en 1540, la place de premier prédicateur de la cour. Il fut un des théologiens choisis pour rédiger l'*Interim* d'Augsbourg, qui ne satisfit ni les catholiques ni les protestans. Agricola mourut en 1566. On a de lui des *Commentaires sur saint Luc*, in-8; *Historia passionis J. C.* 1543, in-fol.; une traduction allemande de l'*Andrienne* de Térence, et un *Recueil de* 750 *proverbes allemands*.

Voyez sur cet hérétique l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim.

AGRICOLA (Georges), ou mieux BAUER, médecin allemand, naquit à Glauchen dans la Misnie, en 1494 La connaissance qu'il avait des métaux et des fossiles le mit bien au dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines, surtout celles de Chemnitz en Saxe, et en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ces connaissances. La plupart de ceux qui ont écrit depuis sur cette matière, l'ont copié. Ce n'est qu'à la fin du 18e siècle que cette science à fait des progrès rapides. Ce qu'il avance est en général exact, et son stile est d'une élégance peu commune. Parmi les différens ouvrages qu'il a composés, on distingue son traité *De re metallica*, en 12 livres, à Bâle, 1561, in-fol. Agricola mourut à Chemnitz l'an 1555. Les luthériens, pour lesquels il avait marqué beaucoup d'éloignement, le laissèrent cinq jours sans sépulture. On joint ordinairement à son traité *De re metallica*, celui qui est intitulé : *De ortu et causis subterraneorum*, Bâle, en 1558, in-fol.

*AGRICOLA (Georges-André), médecin, né à Ratisbonne en 1672, mort en 1738, a publié un *Essai sur la multiplication des arbres, des plantes et des fleurs*, Ratisbonne, 1716, 2 vol. in-folio, qui fit beaucoup de bruit dans le temps en Allemagne, et qui a été traduit en français sous ce titre : l'*Agriculture parfaite* ou *Nouvelle découverte touchant la culture et la multiplication des arbres, des arbustes et des fleurs*, *ouvrage curieux qui renferme les plus beaux secrets de la nature pour aider la végétation de toutes sortes d'arbres et de plantes*, *et pour rendre fertile le territoire le plus ingrat*, Amsterdam, 1720, deux parties, in-8 avec 34 planches. Il paraît que cet ouvrage n'a pas eu tout le succès que le titre promettait, puisqu'il n'a pas été réimprimé. Pouvait-il obtenir cet honneur, puisque l'auteur prétendait avoir trouvé le secret de faire sortir d'une feuille ou d'une branche de grands arbres en moins d'une heure? Agricola fit des dupes auxquelles il demandait pour la connaissance de son secret vingt-cinq florins.

AGRIPPA I (Hérode), fils d'Aristobule, et petit-fils d'Hérode le Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibère lui donna la conduite de son petit-fils; mais Agrippa paraissant plus attaché à C. Caligula fils de Germanicus, et Tibère le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après, par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui fit présent d'une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait traînée dans son cachot, lui donna le titre de roi, avec les tétrarcats de Philippe et de Lysanias, qui pour lors étaient vacans. L'an 41e de J. C., l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode, fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professait cependant la loi de Moïse, et, comme s'il en eût été un des plus ardens zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par-là il gagnerait l'affection des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa cruelle politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il lui fit trancher la tête. Après cela, il voulut pleinement satisfaire les Juifs en emprisonnant saint Pierre, qui devait être exécuté après Pâques, lorsque Dieu le tira miraculeusement de ses mains. Mais Agrippa ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. Après la fête de Pâques, il retourna à Césarée, dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortége de personnes de considération, tant de ses propres états que des pays voisins. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'habileté de l'artiste

relevait encore la richesse. Elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquaient une sorte de respect qui tenait de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens et des Sidoniens, qui étaient venus lui demander pardon d'une faute pour laquelle leur nation avait, quelque temps auparavant, encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs et les flatteurs qui l'environnaient firent entendre des acclamations réitérées. *Ce n'est point*, s'écriaient-ils, *la voix d'un homme*, *c'est la voix d'un dieu.* Le roi, enivré de ces louanges impies, et entraîné par l'orgueil, oublia qu'il était mortel; il fut frappé, dans l'instant, par l'ange vengeur de la souveraine majesté de Dieu, déchiré par de cruelles douleurs, et rongé tout vivant par les vers, la 7e année de son règne et la 44e de J. C. Voy. *Act. Apost.*, c. 12; Josèphe, *Antiq. jud.*, l. 19. (Il laissa un fils de son nom et trois filles dont l'aînée fut la fameuse Bérénice.)

AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, était fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume, comme on ôte une dignité, et le lui échangea pour d'autres provinces, auxquelles Néron ajouta quatre villes. La Judée devint alors province romaine et eut des gouverneurs. A la mort de son oncle Hérode, roi de Chalcis, il obtint la surintendance du temple, le droit de nommer le grand-prêtre et le royaume de Chalcis au préjudice d'Aristobule, fils d'Hérode. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siége de Gamala; il se trouva aussi au siége mémorable de Jérusalem avec Titus. Il mourut sous Domitien, l'an 90 de J. C. Ses mœurs n'étaient pas à l'abri des soupçons, puisqu'on l'accusa même d'un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice. C'est en sa présence que saint Paul plaida sa cause à Césarée. Rien de plus remarquable que la confiance avec laquelle cet apôtre cita Agrippa lui-même, comme ayant pleine connaissance des faits étonnans qui remplissent l'histoire de J. C. Agrippa, bien loin d'en disconvenir, assura que peu s'en fallait qu'il n'embrassât le christianisme; mais sa vie était une mauvaise préparation à un changement de cette nature. Le récit de cette affaire, telle qu'on la lit au chap. 26 des Actes des Apôtres, est des plus intéressans.

AGRIPPA-LANATUS (Ménénius), consul romain l'an 503 avant J. C., vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois depuis l'établissement du consulat à Rome. Ce héros était éloquent, et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'était retiré sur le *Mont-Sacré*; il le gagna par l'apologue des membres du corps humain révoltés contre l'estomac. Il mourut lorsque l'on célébrait la réunion du sénat et du peuple. Ses emplois, loin de l'enrichir, ne lui laissèrent pas de quoi le faire enterrer. L'état paya ses funérailles, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfans.

AGRIPPA (Marcus Vipsanius), d'une famille obscure, d'après Suétone, et selon Cornélius-Népos, d'une famille de chevaliers, parvint, par ses vertus civiles et militaires, aux plus grandes dignités de l'empire : trois fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, et une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure aux fameuses journées de Philippes et d'Actium, qui assurèrent l'empire à Auguste. Ce prince, qui lui devait ses succès, lui demanda s'il devait abdiquer le gouvernement. Agrippa lui répondit avec le zèle d'un républicain et la franchise d'un soldat : il lui conseilla de rétablir la république; mais les avis de Mécène l'emportèrent sur ceux de ce citoyen généreux. Auguste l'engagea à répudier sa femme, fille de la sage Octavie, et lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les déréglemens ne sont que trop connus. Agrippa passa ensuite dans les Gaules, arrêta les conquêtes des Germains, dompta les Cantabres, et fit plus que de remporter des victoires; il refusa le triomphe. Il marcha ensuite en Orient, où, secondé par Hérode, roi de Judée, il

fut victorieux ; après ce nouveau succès, il refusa encore le triomphe. Son seul nom soumit les Pannoniens ; c'est au retour de cette campagne qu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Outre le temps qu'il avait employé à la guerre, il en avait passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics et d'autres édifices, parmi lesquels on distinguait le fameux Panthéon, temple consacré à tous les dieux, qui subsiste encore sous le titre de Notre-Dame de la Rotonde. Sa mort arrivée environ l'an 12 avant J.C. fut pleurée par Auguste et par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen et de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'était destiné à lui-même. Agrippa laissa de sa première femme Cécilia Attica une fille nommée Agrippine qui devint l'épouse de Tibère. Il n'eut point d'enfant de Marcella sa seconde femme. Il eut de Julie trois fils, Caïus, Lucius et Agrippa Portunius, et deux filles, Julie et Agrippine.

AGRIPPA LE JEUNE, ou AGRIPPA-POSTHUME, dernier fils du précédent et de Julie, né après la mort de son père, 12 ans avant J. C., fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos vrais, mais indiscrets, contre ce prince, son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'ile de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils ; ayant apris que ce prince voulait, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes ; il n'en défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il était d'un naturel farouche et d'un caractère emporté. La force du corps lui tenait lieu de tout mérite. Il avait pris le nom de Neptune, parce qu'il passait son temps sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher et à nager.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (Henri-Corneille), médecin et philosophe, naquit à Cologne, en 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien I : puis il servit dans les armées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit et la médecine, entre lesquels il se partagea. Sa plume insolente lui suscita bien des querelles ; il en eut de très vives avec les cordeliers à Dôle où il était professeur d'hébreu, à Paris et à Turin avec les théologiens. Ces querelles l'obligèrent de fuir en différens pays. Il fut vagabond et presque mendiant en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lyon, où était alors Louise de Savoie, mère de François I. Cette princesse l'honora du titre de son médecin ; mais elle le chassa d'auprès d'elle, pour avoir refusé de prédire, par le cours des astres, dans lesquels Agrippa prétendait lire, les affaires de France. Ce médecin vagabond alla ensuite dans les Pays-Bas, où son *Traité de la Vanité des sciences*, et sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Après avoir passé une partie de sa vie dans les cachots, il mourut, suivant le Naudeana, à Lyon, en 1534 ; et suivant d'autres biographes, à Grenoble, en 1535, dans un hôpital, aussi détesté que l'Arétin. Agrippa fut au nombre de ces écrivains, aujourd'hui plus communs que jamais, qui attribuent toutes leurs infortunes à la jalousie de leurs ennemis, plutôt qu'à leur caractère et à leur conduite. On a imprimé ses ouvrages en 2 vol. in-8, *apud Beringos fratres*, en lettres italiques et sans date. Il prétendait que les sciences sont pernicieuses aux hommes : assertion soutenue avec beaucoup d'éloquence par J. J. Rousseau, et qu'on ne peut nier être vraie à certains égards, surtout par rapport à la généralité des hommes, qui certainement n'est pas en état de s'occuper des sciences, moins encore d'en faire un bon usage. Son *Traité de la philosophie occulte*, traduit en français, en 1727, en 2 vol. in-8,

le fit accuser d'être sorcier. Il avait toujours, suivant Paul Jove, un diable à sa suite sous la figure d'un chien noir. Le démon ayant étranglé un de ses disciples, notre magicien lui ordonna d'entrer dans le cadavre, et de lui faire traverser cinq ou six fois la place publique de Louvain, afin que le peuple prît cette mort pour une apoplexie naturelle. Voilà ce que rapportent des historiens très graves sur Agrippa, et ce qui aujourd'hui n'en paraît pas moins incroyable. Il y a cependant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entre autres du cadavre d'un jeune homme de Dalem, en Lorraine, animé, pendant près d'un an, par le démon : chose consignée dans les archives de la ville de Nancy, et attestée par les actes judiciaires signés de M. Remy, procureur-général, et d'une multitude de témoins jurés. Agrippa eut l'impudence de proposer à Charles-Quint de lui procurer d'immenses trésors par le secours de la magie ; mais, pour réponse, il reçut ordre de sortir de ses états. La déclamation de l'*Excellence des femmes au-dessus des hommes* (*De præstantia sexus feminini*) prouve qu'il n'y avait point de paradoxe qui ne pût passer par sa tête. Il la composa pour flatter Marguerite d'Autriche. On a encore d'Agrippa une dissertation sur le péché originel, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parens ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel : opinion absurde, réfutée par le texte même de la Genèse, qui ordonna aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité (*voyez* BEVERLAND, RYSSEN). On a dit de cet écrivain : *Nullis hic parcit ; contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia. Ipse philosophus, dæmon, heros, deus et omnia.* On a publié *La vanité des sciences*, et l'*Excellence du sexe féminin*, en 1726, 3 vol. in-12, traduits par Gueudeville (*voy.* Paul Jove.., *Elog. doct. vir.*).

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Germanie et en Syrie. (Elle fit preuve de fermeté et de grandeur d'âme lorsque les légions romaines commandées par son époux se révoltèrent contre Tibère : elle quitta le camp, et son départ ramena les rebelles au devoir.) Après la mort de son mari, Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle. Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnait d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiéta tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Tibère, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, l'exila dans l'île de Pandataire, aujourd'hui *santa Maria*, où il la laissa mourir de faim, l'an 33 de J. C. Cette femme se montra supérieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibère et dans le lieu de son bannissement, qu'elle avait été tranquille à la tête des armées. Du nombre de neuf enfans qu'elle laissa, les plus connus sont Caligula, qui fut empereur, et Agrippine, dont nous allons parler. S'il fallait juger par ce qu'ils furent des sentimens que leur inspira la mère, et du genre d'éducation qu'elle leur donna, il faudrait conclure qu'elle était elle-même un monstre.

AGRIPPINE, fille de la précédente, sœur de Caligula et mère de Néron, joignit aux mœurs les plus déréglées la cruauté d'un tyran. (Elle naquit dans la cité des Ubiens, sur les bords du Rhin. Elle épousa à 14 ans Domitius Ahénobarbus, dont elle eut un fils qui porta le même nom. Après la mort de Domitius, elle devint la femme de Crispus Passienus, qu'elle fit bientôt assassiner pour avoir ses biens. Son oncle Claude étant devenu empereur après la mort de son frère Caligula, elle acquit un grand pouvoir sur lui, et après que Messaline fut morte, elle devint son épouse. Cette femme, d'une ambition démesurée, et d'une esprit pénétrant, connut bientôt le caractère de son époux, et ne manqua pas d'en profiter.) Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions. Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, et pour assurer l'empire à son fils ; voulant ajouter

à la qualité de fille, de sœur, d'épouse d'empereur, celle de mère. Comme on lui disait que Néron lui donnerait la mort un jour : *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne*. Il régna effectivement. Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, par le moyen de la fameuse Locusta, et fit proclamer son fils empereur. Néron, élevé par Sénèque et par Burrhus, parut d'abord digne de tels maîtres; mais il oublia bientôt les services de sa mère. Agrippine, qui s'était attribué l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver, intrigues, caresses, complots, plaisirs; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle était accoutumée à ce crime : on l'avait déjà accusée d'une liaison criminelle avec son frère. Néron, irrité de ses complots et insensible à ses caresses, avait déjà essayé de la faire périr, près d'Antium, dans un voyage qu'elle entreprit par mer. Il la fit enfin massacrer dans sa chambre, l'an 59 de J. C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit, en lui montrant son sein : *Frappe plutôt ce sein qui a porté Néron*. Ce fils abominable arriva un moment après que sa mère eut expiré, et parcourut, dit-on, des yeux les différentes parties de son corps, et, selon quelques historiens, dit en plaisantant : *Je ne croyais pas qu'elle eût tant de beauté*. Ce fut le prix dont ce scélérat paya ses bienfaits. Cette princesse avait beaucoup d'esprit et d'agrémens; mais elle ternit ces qualités par les crimes que lui firent commettre son ambition et son orgueil. Ce fut pour satisfaire ses passions, plutôt qu'en vue du bien du genre humain, qu'à l'imitation de tant d'illustres scélérats de tous les siècles, qui veulent couvrir leurs forfaits par quelque action de bien, elle établit une colonie à Ubium sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. On lit dans Tacite que cette princesse avait laissé des mémoires qui lui ont beaucoup servi à écrire ses *Annales*.

AGUADO (François), jésuite espagnol, né en 1566. Il fut le confesseur du duc Olivarez, ensuite ministre de Philippe IV, et mourut à Madrid en 1654. On a de lui : *Del perfetto Religioso*, Madrid, 1629, in-fol. Ses ouvrages ont été imprimés dans la même ville et la même année, en 6 vol.

AGUESSEAU (Henri-François d') naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant du Limousin, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, et surtout celle de Racine et de Boileau, avait des charmes infinis pour lui. Il cultivait comme eux la poésie, en avait le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat du roi au Châtelet, en 1690, et peu de mois après, à l'âge de 22 ans, avocat-général au parlement de Paris, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit *qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait*. Après avoir exercé six ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur-général. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il était. Il régla les juridictions qui étaient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure, et fit plusieurs réglemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplacerait un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseillait un jour de prendre du repos : *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver des extrémités de la famine, il fit renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, et étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avait faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Après la mort de Louis XIV, en 1715, le chancelier Voisin n'ayant survécu à ce prince que de

deux ans, le régent jeta les yeux sur d'Aguesseau, et le nomma pour lui succéder. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'était encore que procureur-général, il fut appelé à un conseil ou le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; et ce projet, dont il montra les dangers et les avantages, fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince, mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, qui était alors chancelier. Le régent lui reprit les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta, pour la seconde fois, en 1722, et il retourna à Fresne. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury, mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737; on les avait donnès à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux. D'Aguesseau répondit qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. Ces sentimens étaient dignes d'un homme qui n'avait jamais demandé ni désiré aucune charge. Les honneurs étaient venus le chercher. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appelait *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avait conçu et l'instruction de ses enfans. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formaient ses délassemens. La chancelier de France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit sur la législation des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1749. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Il n'était étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. Il n'était pas moins honoré des savans étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier. La réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, détermina cette nation à un changement qu'elle n'aurait pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée. Elle le chargea d'assembler chez lui toutes les semaines les membres des conseils des finances et des dépêches. Il rendait compte des objets discutés, par une lettre sur laquelle le roi écrivait sa décision. La sobriété et l'égalité d'âme lui conservèrent jusqu'à l'âge de 82 ans une santé vigoureuse; mais, dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, et une pension de 100,000 livres. Il en jouit peu de temps, et ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs, des expressions de l'Ecriture sainte qui lui étaient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il mourut le 9 février 1751. La plus grande partie de ses *ouvrages* est publiée en 13 vol in-4, 1759 à 1789. Ses principes d'éloquence étaient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition, et les charmes de l'art et de la persuasion. Son stile est très châtié, mais on y désirerait quelquefois plus de chaleur. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé, et qu'il voulait retoucher encore. Son père lui ré-

pondit avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau ; il le serait moins si vous le retouchiez encore.* D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne Le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avait dit qu'on avait vu, pour la première fois, les grâces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le 1er décembre 1735, laissant six enfans. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant, à peine avait-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. *Je me dois au public*, disait-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.* Il voulut être enterré auprès d'elle, dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. On voit au pied d'une croix, que leurs enfans ont fait placer auprès de leur sépulture, l'inscription suivante :

Christo Servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt et speraverunt
Henricus Franciscus d'Aguesseau,
Galliarum Cancellarius,
Et Anna Le Febvre d'Ormesson,
Ejus conjux ;
Eorum liberi
Juxta utriusque parentis exuvias
Hanc crucem
Dedicavere.
Anno reparatæ salutis
M. DCC. LIII.

Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. Ce monument, détruit pendant la révolution, a été relevé en 1800 par la piété de ses descendans et la reconnaissance publique. (Sa statue a été placée en 1810 devant le palais du Corps législatif, et fait pendant à celle de l'Hôpital.)

* AGUESSEAU (Henri-Cardin-Jean-Baptiste DE FRESNE D'), dernier descendant du célèbre chancelier, était, avant la révolution, conseiller d'état et avocat-général au parlement de Paris. En 1789, il fut député de la noblesse du bailliage de Meaux aux Etats-généraux, et il se réunit un des premiers au tiers-état. Il donna sa démission en 1790, et fut accusé par Chabot, le 4 juin 1792, de tenir chez lui des conciliabules pour dissoudre l'assemblée. A la fin de 1799, il fut élu président du tribunal d'appel de Paris, et le 1er janvier, on l'envoya en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement danois. De retour à Paris en 1805, il fut appelé au sénat conservateur en 1808. Le roi le créa pair de France et le décora de l'ordre du Saint-Esprit en 1814. Il est mort le 22 janvier 1826. Il était membre de l'académie française. En lui s'est éteinte la famille d'Aguesseau, qui s'était illustrée dès le 16e siècle. Antoine d'Aguesseau, aïeul du chancelier, avait été premier président du parlement de Bordeaux.

AGUI, ou SULTAN AGUI, roi de Bantam, dans l'île de Java, fils du sultan Agoum. Son père, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains de son fils, vers la fin du 17e siècle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Spelman, homme qui aimait les grandes entreprises, résolut de secourir Agui. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison et mourut dans les fers.

* AGUILA (C. J. E. H. D'), mort à Paris en mai 1815, a publié : 1° *Causes anciennes et nouvelles des événemens de la fin du 18e siècle*, 4 vol. in-8 ; 2°, *Découverte de l'orbite de la terre ; du point central de l'orbite du soleil ; leur situation et leur forme ; de la section du zodiaque par le plan de l'équateur, et du mouvement concordant des deux globes*, Paris, 1806, in-8, avec 8 planches ; 3° *Histoire des événemens mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède, des Goths, etc., pour servir à l'histoire politique et morale de l'Europe pendant le 18e siècle*, Paris, 1807, 2 vol. in-8, reproduite en 1815, avec quelques pièces préliminaires, sous le titre d'*Histoire du règne de Gustave III.*

AGUILLON, *Aguillonius* (François),

célèbre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. On a de lui un *Traité d'optique*, estimé dans le temps, et imprimé à Anvers, 1613, in-fol. Depuis Newton, ce livre est devenu inutile, mais il a pu servir à Newton.

AGUIRRE (Joseph Saenz d'), né à Logrono dans la Vieille-Castille le 24 mars 1630, fut un des ornemens de l'ordre de Saint-Benoît, dans le dernier siècle. D'abord, premier interprète des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du tribunal du saint Office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'affermissement de l'autorité du saint Siége. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont: 1° une *Collection des Conciles d'Espagne*, 4 vol. in-fol., fort recherchée quoiqu'on puisse y désirer plus de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-fol. La meilleure est celle de 1693 et 1694. 2° *La Théologie de saint Anselme*, en 3 vol. in-fol. 3° *Défense de la chaire de saint Pierre, contre la déclaration du clergé de France*, Salamanque, 1683, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des conciles d'Espagne*, qui avait précédé sa collection, et ses *Ludi Salmanticenses*, qui sont des dissertations théologiques, qu'il avait faites, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant de recevoir le bonnet de docteur. La modestie, vertu devenue si rare parmi les savans de nos jours, était celle de ce cardinal. Il avait mérité de la part de Bossuet, son adversaire, cet éloge qui le peint en entier en peu de mots : « Le cardinal d'Aguirre, disait l'évêque » de Meaux, est la lumière de l'Eglise, » le modèle des mœurs, l'exemple de la » piété. »

AGULIERS, *Voy.* DESAGULIERS.

AGYLÉE, *Agylæus* (Henri), homme de lettres, natif de Bois-le-Duc, en 1533, mort en 1595, âgé de 62 ans, a traduit le *Nomocanon* de Photius avec plus de fidélité que d'élégance. En outre, il a publié la traduction latine des *Novelles* de Justinien par Haloandre, avec des corrections et des variantes, Paris, 1560, in-4; *Justiniani edicta, Justini, Tiberii, Leonis Philosophi constitutiones, et Zenonis una*, Paris, 1560, in-8. Il possédait parfaitement la langue grecque (Il avait pris part aux troubles politiques de son temps, fut député aux Etats-généraux, conseiller au conseil suprême, et avocat fiscal en 1586.)

AHIAS, prophète de Silo, prédit à Jéroboam qu'il serait roi de dix tribus, que son fils Abia mourrait, et que sa famille serait détruite, pour le punir de son ingratitude et de son idolâtrie, vers l'an 924 avant J. C. Il avait écrit l'histoire de Salomon.

* AHMED-BEN-THOULOUN (Aboul-Abbas), chef de la dynastie des Thoulounites qui a donné quatre princes à l'Egypte (9e et 10e siècles de l'ère moderne), était le fils d'un esclave turc qui appartenait au calife Mamoun et qui obtint de lui des emplois distingués. Il naquit l'an 835 (220 de l'hégyre), il hérita des dignités de son père et devint même gouverneur de l'Egypte. Pendant les querelles des califes, il se rendit indépendant; il poussa ses armes jusqu'en Asie. Un de ses affranchis se révolta contre lui, et s'empara de plusieurs de ses villes; Ahmed ne put réprimer cette insurrection. Il mourut à Antioche l'an 884 (270 de l'hég.)

* AHMED-CHAH-L'ABDALY, fut le fondateur du royaume de Candahar, dans le milieu du 18e siècle. Il était avec son frère enfermé dans une forteresse où le retenait le gouverneur de Candahar, lorsque Nadir-Chah s'empara de cette ville; il lui dut la liberté. Dès lors il s'attacha à sa personne et le suivit dans sa conquête de l'Indoustan. Devenu officier de cavalerie, il chercha long-temps à venger la mort de son bienfaiteur : il revint ensuite avec les Afghans dans ses montagnes, se fit reconnaître leur souverain, et s'établit à Candahar. Devenu roi, il fit plusieurs invasions dans l'Indoustan et dans le nord de l'Inde. Il combattit avec les Mahrattes (1761) et les vainquit à la bataille de

Pannibet. Enfin après une brillante carrière, Ahmed mourut en 1773, laissant sa couronne à son fils Tymour-Chah.

AHMED-KHAN, ou NICODAR ou NYGOUDAR, fut le premier empereur mogol qui embrassa le mahométisme. Il monta sur le trône l'an 1282 (681 de l'hég.); il était le 9e prince de la race de Gengiskan (Djenguyz-Khan). Cette révolution religieuse et les réformes qui en furent la suite excitèrent contre lui une conjuration qu'il réprima par la mort des chefs. Dans sa famille on se révolta aussi : à la tête de la rébellion était le fils de son frère auquel il avait succédé (Arghoun-Khan, fils d'Abaca-Khan), qui regardait son oncle comme un usurpateur; après une défaite, dans laquelle ce jeune guerrier fut fait prisonnier, il parvint à réunir une forte armée avec laquelle il s'empara de l'empereur. Ahmed fut détrôné et périt en 1284 après deux ans et neuf mois de règne.

* AHMED-RESMY-HADJY, fut revêtu auprès de Moustapha III de la place qui correspond en France à celle de chancelier; il fut chargé en 1758 (1171 de l'hég.) d'une mission importante auprès de la cour de Vienne dont celle de Constantinople recherchait les bonnes grâces : il alla ensuite de la part de son souverain féliciter Frédéric le Grand des succès qu'il avait obtenus sur les Russes, les Autrichiens et les Français. Il a laissé une relation abrégée de ces deux ambassades.

* AHRENDT, antiquaire, né à Altona, dans la basse Saxe, en 1760, fut envoyé en Norwége, comme botaniste, par le gouvernement danois, parcourut successivement la Suède, le Danemarck, l'Italie, la France et l'Espagne, toujours à pied et mal vêtu, bravant l'intempérie des climats, et vivant souvent de la manière la plus misérable, à la recherche des alphabets des 9e, 10e et 11e siècles. Son originalité et la singularité de son extérieur lui attirèrent quelques aventures fâcheuses. On dit que, dans son humeur sauvage, il se battit un jour à coups de poings contre un antiquaire allemand, et qu'il perdit un œil dans ce combat. Lors de son dernier voyage en Italie, le désordre de son extérieur et la véhémence de ses discours le firent prendre pour un *Carbonaro*, et enfermer dans les prisons napolitaines. Mis en liberté, il retournait en Allemagne lorsque la mort le surprit en février 1824. Ses papiers et ses collections ont été envoyés dans sa patrie, par les soins du chargé d'affaires de S. M. le roi de Danemarck. La *revue encyclopédique* ajoute qu'il était sur le point de publier un grand ouvrage sur l'état physique et les antiquités de la Norwége.

* AICHAH, fille d'Abubecker, devint à l'âge de neuf ans la femme de Mahomet qui, par ce mariage, voulut s'attacher son père de plus en plus par de nouveaux liens. Mahomet l'aima tendrement; il la conduisait avec lui dans ses expéditions. Malgré l'attachement qu'elle avait de son côté pour son époux, elle ne fut pas à l'abri des odieux soupçons de la jalousie, et elle se vit contrainte de se justifier. C'est par elle que les Musulmans ont connu les derniers momens de Mahomet et par conséquent ses volontés relativement à la succession du califat. Elle éloigna de cette dignité Ali à qui elle avait voué une haine profonde, parce qu'il avait fortifié Mahomet dans la crainte qu'il éprouvait d'être trompé par sa femme. Aichah fut pendant quelque temps étrangère aux affaires politiques de l'Arabie : elle jouit en paix du respect que lui attirait le titre de *Veuve du Prophète* : les Mahométans lui donnèrent même le surnom de prophétesse, et la placèrent au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre. Après la mort d'Omar, elle sembla se rapprocher d'Ali qui aspirait au califat; plus tard elle se prononça contre lui, leva une armée, combattit le calife; mais elle fut défaite et tomba au pouvoir du vainqueur qui eut néanmoins pour elle le plus grand respect. Elle mourut à la Mecque l'an 678 (58 de l'hég.).

* AICHER (don Othon), religieux bénédictin à l'abbaye de Saint-Lambert en Styrie, diocèse de Saltzbourg, naquit vers 1629, et se rendit célèbre par des talens et une étendue de connaissances qui le placèrent parmi les personnages les plus érudits de l'ordre de Saint-Benoît.

Il professa dans l'université de Saltzbourg les humanités, la rhétorique, la poésie, l'histoire, et laissa un grand nombre d'excellens ouvrages dont les principaux sont : 1° *Commentaires* sur les Philippiques de Cicéron et sur la 1re décade de Tite-Live, fort estimés; 2° *Theatrum funebre exhibens epitaphia nova et antiqua, seria, jocosa*, etc. Saltzbourg, 1675, 4 vol. in-4; 3° *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, etc. 1676; in-8; 4° *De comitiis Romanorum*, ib., 1678 in-8; 5° *Iter oratorium*, ib.; 1673; 6° *Iter poeticum*, ib., 1674; 7° *De principiis cosmographiæ*, ib. 1678; 8° *Ephemerides ab anno* 1687 *usque ad* 1699. Il laissa, en outre, un grand nombre de traités et de dissertations dont il est fait mention dans l'*Histoire de l'Université de Saltzbourg*, par un religieux de l'abbaye de Saint-Blaise, et dans les Lettres apologétiques de don Bernard Pèse. Il mourut à Saltzbourg en 1705.

* AIDAN, Irlandais, né dans une des îles Hébrides, évêque de Lindisfarne au 7e siècle, avait embrassé l'état religieux au monastère d'Yona dans l'une de ces îles. Oswald, roi de Northumberland, demanda à Segène, abbé de ce monastère, quelques-uns de ses moines pour travailler à la conversion de ceux de ses sujets qui n'avaient point encore embrassé le christianisme. Segène se rendit aux désirs du roi, et mit à la tête de cette colonie de missionnaires, Aidan, à qui il fit recevoir l'ordination épiscopale. Oswald donna à Aidan la terre de Lindisfarne, petite île de la côte de Northumberland, qui prit de là le nom d'Holy-Island, l'*Ile sainte*. Aidan y établit son évêché, y bâtit un monastère sous la règle de saint Colomban, et aidé de ses frères, travailla avec ardeur et succès à l'objet de sa mission. Le vénérable Bède, dans son *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, parle d'Aidan, et le représente comme un modèle consommé de toutes les vertus chrétiennes. Il mourut le 31 août 651, en grande réputation de sainteté. On lui attribue des miracles.

*AIGNAN (Etienne), homme de lettres, né en 1773 à Baugency-sur-Loire, d'une famille de robe, fit d'excellentes études au collége d'Orléans. La chaleur de ses discours et l'ardeur de son zèle, dans les premiers jours de la révolution, lui valurent à 19 ans la place de procureur syndic ou d'agent national près le district d'Orléans, qu'il occupa pendant tout le régime de la terreur. Ses discours et ses proclamations furent souvent empreints de la plus violente démagogie, notamment lors de la condamnation d'Hébert et de Danton (1794). En 1800, il fut nommé secrétaire général à la préfecture du Cher, et en 1808, aide des cérémonies. Le titre d'académicien qu'il recherchait depuis long-temps et qu'il obtint en 1814 excita de vives réclamations et même des plaisanteries; son discours de réception, prononcé le 18 mai 1815, parut médiocre et fut froidement accueilli; il avait succédé à Bernardin de Saint-Pierre. Il fut un des rédacteurs de la *Minerve*; aussi le *Constitutionnel* n'oublia pas de faire de sa personne le plus touchant éloge. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essai sur la critique*, poème en 3 chants, trad. en vers libres de l'angl., de Pope, 1801, in-8. On a prétendu que le titre n'était pas exact, que cet ouvrage n'était pas une traduction en vers libres, mais une traduction libre en vers réguliers; 2° *Polyxène*, tragédie en 3 actes et en vers, 1804, in-8, pièce vivement critiquée par la *Décade*; 3° l'*Iliade*, trad. en vers français, 1809, 3 vol. in-12, 2e édit. 1812, 2 vol. in-8, dont le peu de beautés ont été empruntées presque littéralement à Rochefort; 4° *Clisson* et *Nephtali*, deux opéras joués avec peu de succès, et que la classe des beaux-arts de l'institut a cependant mentionnés avec éloge dans son rapport sur les prix décennaux. 5° *Brunehaut* ou *les Successeurs de Clovis*, tragédie en 5 actes et en vers, qui est une des meilleures pièces d'Aignan, 1811, in-8; 6° *Arthur de Bretagne*, tragédie représentée au théâtre français en janvier 1816, sifflée dès le commencement, et qui n'a pu être achevée; 7° une édition des *OEuvres de Racine*, avec les notes de tous les commentateurs et des études sur Racine, 1824, 6 vol. in-8; 8° *Histoire*

du Jury, Paris, 1822, in-8, trad. en italien et en allemand; 9° *Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature ancienne et moderne*, ou *Choix d'ouvrages remarquables et curieux*, trad. ou extraits de diverses langues, avec des notices et des remarques, Paris, 1823, 3 vol. in-8. Il devait y avoir 6 vol., mais la mort de l'auteur a empêché la publication des 3 autres vol.; 10° *Extrait des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis l'année* 1757 *jusqu'à la révolution*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, ouvrage posthume : le 1er vol., contenant l'Histoire ecclésiastique est de M. Aignan, à l'exception de l'introduction; le 2e, relatif à l'Histoire civile, est de M. Norvins. 11° Chants funèbres aux mânes des neuf victimes, mélodrame, 1795. On lui attribue *la mort de Louis XVI*, tragédie, imprimée en 1795, à laquelle M. Berthevin, d'Orléans, homme de lettres auquel on doit plusieurs ouvrages qui ont du mérite, a aussi travaillé. Enfin, il a publié plusieurs romans trad. de l'angl., quelques brochures politiques et un *Abrégé du voyage de Mungo-Parck*, 1798, in-12, sous le voile de l'anonyme. Il était un des collaborateurs des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés par Ladvocat, 1821 et années suiv., et a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, entre autres une *Histoire ancienne* et une traduction de l'*Odyssée* presque terminée. L'esprit de parti a eu beaucoup de part aux éloges qu'il a pu recevoir. En général, ses œuvres dramatiques et ses traductions, qui sont la meilleure partie de ses ouvrages, annoncent esprit un correct et laborieux plutôt qu'un génie original. C'est le jugement qu'en a porté un biographe qui, cependant, ne lui est pas défavorable.

* AIGNEAUX (Robert et Antoine), nés à Vire, dans le milieu du 16e siècle, se distinguèrent par leurs poésies. Ils avaient fait ensemble leurs études de droit et de médecine à Paris et à Poitiers : ils préférèrent ensuite tous deux la culture des lettres. Ils firent en vers les *Traductions de Virgile et d'Horace* qui ont beaucoup contribué à leur réputation : on y remarque, ce qui était rare à cette époque, l'alternative des rimes masculines et féminines. Ils moururent dans un âge peu avancé, l'un (Robert) à 49 ans, l'autre à 52.

* AIGREFEUILLE (Charles d'), docteur en théologie et chanoine de l'église cathédrale de Montpellier, a publié en 1737 et 1739, une *Histoire civile et ecclésiastique de la ville de Montpellier*, 2 vol. in-folio.

* AIGREMONT (le général baron d'), colonel au 13e régiment de cuirassiers en 1809, se signala à la bataille de Wagram, où il déploya le plus grand courage, ce qui lui valut le titre d'officier de la légion d'honneur. De là il passa en Espagne, et s'y distingua en plusieurs rencontres, notamment à la bataille de Lérida, qui eut lieu le 23 avril 1810. Le succès de cette journée auquel il contribua, lui valut le grade de général de brigade. Le 23 avril 1814, il se rendit auprès du duc de Berri, sur la route d'Abbeville, et fut nommé le lendemain chevalier de Saint-Louis. Depuis, il a été élevé au grade de maréchal-de-camp. Il est mort en janvier 1827. C'était un de nos officiers les plus distingués de l'arme de la cavalerie.

* AIGUILLON (Marie-Madeleine de Vignerod, duchesse d'), nièce du cardinal de Richelieu par sa mère Françoise Duplessis, était fille de René de Vignerod, seigneur de Pontcourlay. Elle parut à la cour de Louis XIII et devint dame d'atours de la reine Marie de Médicis. Renvoyée par suite des querelles de la reine-mère avec Richelieu, elle fut même en butte à quelques persécutions. Mais le roi et son oncle travaillaient à sa grandeur; elle reçut de ce dernier le duché d'Aiguillon qu'il acheta en 1638. Après la mort de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon se livra à la piété et à la bienfaisance, sous la direction de saint Vincent de Paul. Elle mourut en 1675 : elle avait été mariée en 1620 à Antoine du Roure de Combalet qui la laissa de bonne heure veuve sans enfans. Fléchier a fait l'oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon.

AIGUILLON (Armand Vignerod Duplessis Richelieu, duc d'), neveu de la

précédente, pair de France, ministre sous Louis XV, est né en 1720. Il parut avec éclat à la cour de Louis XV, qui remarqua non sans quelque jalousie avec quelle distinction l'accueillait la duchesse de Châteauroux qu'il aimait lui-même. D'Aiguillon fut envoyé en conséquence à l'armée d'Italie. Il se distingua, en 1742, à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé, et fut ensuite nommé successivement gouverneur d'Alsace et commandant de la Bretagne. Le parlement de cette dernière province ayant résisté à quelques édits bursaux, il déploya un appareil et une sévérité qui excitèrent contre lui la haine des Bretons, et la cour fut obligée de le remplacer, pour mettre fin aux débats scandaleux qui eurent lieu entre lui, et le parlement qui l'accusait d'exaction et d'infidélité. Cependant il avait repoussé l'attaque des Anglais qui, en 1758, furent battus à Saint-Cast et forcés de se rembarquer. Cette victoire semblait devoir faire taire les Bretons qui cependant plaisantèrent sur d'Aiguillon qu'ils accusaient d'avoir été, pendant l'action, caché dans un moulin. Aussi le procureur-général Lachalotais disait-il méchamment que *s'il ne s'était pas couvert de gloire, il s'était couvert de farine*. Le parlement de Bretagne informa contre d'Aiguillon qui à son tour accusa Lachalotais d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie, le fit enfermer et occasiona par-là le tumulte le plus séditieux. Louis XV avait d'abord paru vouloir étouffer l'affaire ; mais, cédant aux plaintes qui se renouvelaient, le procès fut évoqué au parlement de Paris, et cette cour rendit un décret qui le déclarait « prévenu de faits » qui entachaient son honneur, et sus» pendu des fonctions de la pairie jusqu'à » son jugement. » D'Aiguillon usa alors de la protection de la comtesse Dubarry, et par l'ordre du roi qu'obtint cette favorite, toutes les pièces de la procédure furent enlevées du greffe : ainsi se termina le procès. L'année suivante, il contribua à l'exil de Choiseul, et lui succéda dans le ministère des affaires étrangères. Son début dans la carrière politique fut signalé par le partage de la Pologne contre les intérêts de la France. Louis XV ne put s'empêcher de dire à cette occasion : « Si Choiseul eût été ici, le partage n'au» rait pas eu lieu. » La suite de ses opérations ne fut guère plus heureuse ; néanmoins, peu de temps avant la mort de Louis XV, il réunit le département de la guerre à celui des affaires étrangères ; mais l'avénement de Louis XVI fut le signal de sa disgrâce. Il fut exilé en 1775, et mourut en 1780, avec la réputation d'un courtisan plein d'esprit et de dextérité, mais dépourvu des talens et des vues profondes si nécessaires à un homme d'état. On peut affirmer que sa conduite impolitique dans plusieurs circonstances ne contribua pas peu à mécontenter les esprits, et qu'au lieu d'affermir l'autorité royale, il en affaiblit les bases et fut l'un de ceux qui par leur légèreté amenèrent cette terrible catastrophe qui ébranla la société et dont nous ressentons aujourd'hui plus que jamais les terribles effets. On lui attribue, quoique les dates ne se concilient guère avec celle de sa naissance, une collection de pièces impies et libres, imprimées sous ce titre : *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite*, Ancône, 1735, in-4. Ce recueil n'a été tiré, dit-on, qu'à 7 exempl., par le duc lui-même, qui l'a imprimé dans sa terre de Verret ; 2° *Suite de la nouvelle Cyropédie* ou *Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8. Il a eu pour collaborateurs la princesse de Conti, Grécourt et le P. Vinot de l'oratoire. Dix ans après la mort de d'Aiguillon, sa mémoire qui avait été violemment attaquée par Cazalès, fut vivement défendue par son fils.

AIGUILLON (Armand-Vignerod-Duplessis-Richelieu, duc d'), fils du précédent, pair de France, colonel du régiment Royal-Pologne cavalerie, et commandant des chevau-légers de la garde du roi, fut député par la noblesse de la sénéchaussée d'Agen aux Etats-généraux de 1789 ; l'un des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers-état, il fut le second qui vota la suppression des priviléges de la noblesse dans la fameuse nuit du 4 août. On l'accusa aussi d'avoir été un des instigateurs des

événemens des 5 et 6 octobre, on dit qu'on l'avait vu alors déguisé en femme de la halle : ces accusations n'ont jamais été prouvées. Ennemi de la cour, il chercha à la priver du droit de nommer à toute espèce de place, et il se montra le partisan constant de *la souveraineté du peuple*. Après la session, il remplaça le général Custines dans le commandement des troupes employées dans les gorges de Porentrui : il s'y fit peu remarquer par ses talens militaires. Une lettre interceptée, où il traitait l'assemblée d'*usurpatrice* à l'occasion de la journée du 10 août, le fit décréter d'accusation, et l'obligea de quitter la France. Il se rendit à Londres, où il fut mal reçu des émigrés. De là il passa à Hambourg. Il venait d'obtenir sa radiation de la liste des émigrés, et se disposait à rentrer dans sa patrie, lorsqu'il mourut le 4 mai 1800. On peut le dire, d'Aiguillon fut un des déserteurs de la cause de son ordre.

* AIKIN (Jean), médecin anglais, né en 1747 à Kilworth, comté de Leicester, d'un ministre presbytérien qui enseignait la théologie dans l'école de Warrington. Il avait étudié la médecine à Edimbourg et à Manchester, et il l'exerça dès l'an 1780 successivement à Chester, à Warrington et à Yarmouth. Ses opinions religieuses et politiques, comme partisan de la révolution française, ayant nui à l'accroissement de sa clientelle, il vint s'établir, en 1792, à Londres, où il s'adonna presque exclusivement à la littérature qu'il cultivait depuis long-temps et qui avait pour lui plus d'attraits. Il mourut le 7 décembre 1822, après avoir publié en anglais un très grand nombre d'ouvrages qui sont écrits avec élégance, qui prouvent beaucoup de connaissances et de facilité, et annoncent en même temps un esprit sage, réfléchi et un goût délicat. Il y a dans sa critique une sévérité mêlée de politesse qui se rapproche de la manière française. Ces ouvrages sont : 1° des *Pièces diverses*, en prose, 1773, in-12, qu'il donna avec sa sœur Lætitia Aikin, connue sous le nom de mistriss Barbauld, qui s'est fait aussi une réputation en Angleterrepar ses écrits ; 2° une traduction de la *Vie d'Agricola*, 1774, in-8, 2e édition, avec les mœurs des Germains, accompagnée de notes fort étendues et d'une carte de l'Allemagne ancienne, 1777 et 1815, in-8 ; 3° *Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie*, 1777, in-8, souvent réimprimée ; 4° *Mémoires biographiques sur la médecine dans la Grande-Bretagne*, depuis la renaissance des lettres jusqu'au temps d'Hervey, 1780, in-8. On y trouve des détails curieux et peu connus sur plus de cinquante médecins et chirurgiens qui vécurent entre les années 1230 et 1677. Il se proposait de donner une histoire complète de la médecine ; mais le défaut de renseignemens le fit renoncer à cette entreprise. Benjamin Hutchinson a fondu son travail dans un ouvrage intitulé : *Biographia medica*, 1799, Londres, 2 vol. in-8 ; 5° *Esquisses anglaises*, 1788, in-8, plusieurs fois réimprimées ; 6° *Poèmes*, 1795, in-8 ; 7° *Aperçu du caractère et des services publics de feu J. Howard*, 1791, in-8, excellent morceau de biographie qui a été traduit en allemand, 1792, in-8, et en français par M. Boulard, 1796, in-12 ; 8° *Les soirées au logis*, 1795-96, 6 vol. in-12, qu'il a données avec sa sœur mistriss Barbault. Cet ouvrage, particulièrement destiné pour la jeunesse, a été souvent réimprimé, et trad. en franç., en 6 vol. in-12 ; 9° *Lettres d'un père à son fils sur différens sujets relatifs à la littérature et à la conduite de la vie*, 1793-1800, 2 vol. in-8 ; 10° une *Description des environs de Manchester*, 1797, in-4 ; 11° une traduction d'un *Choix d'éloges de d'Alembert*, 1799, 2 vol. in-8 ; 12° *Biographie générale* ou *Vie des personnes remarquables de tous les siècles et de tous les pays*, qu'il a publiée avec le docteur Enthfield, son ami, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston, Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4 ; 13° *Les Arts de la vie*, pour se procurer la nourriture, le vêtement, l'abri, décrits dans une suite de lettres, 1802, in-18 ; 14° *Le Compagnon des bois*, 1802, in-8 ; 15° *Lettres sur un cours de poésie anglaise, adressées à une jeune dame*, 1804, in-12 ; 16° *Esquisses géographiques*, ou *Ta-*

bleau de l'état physique et politique de toutes les parties du globe, 1805, 2 vol. in-8 ; 17° *Essais littéraires et divers*, 1811, in-8 ; 18° *Vies de J. Selden, écuyer, et de l'archevêque Usher*, avec des notices sur les hommes de lettres anglais les plus remarquables, 1812, in-8 ; 19° *Annales du règne de George III, depuis son avénement au trône jusqu'à la paix générale de* 1815, 2 vol. in-8, 2e édition, 1820, continuée jusqu'à la fin du règne de George III, 3 vol. in-8, trad. en franç., par Eriès, 1817 et 1820, 3 vol. in-8 ; 20° *Revue annuelle et Histoire de la littérature*, ouvrage périodique, qu'il publia depuis 1801 jusqu'à sa mort. Enfin, il a donné des éditions accompagnées d'*Essais critiques des saisons* de Thompson ; de l'*Art de conserver la santé*, par Armstrong ; du *Poème de la chasse*, de Sommerville ; du *Spleen et autres poèmes*, de Matthieu Gréen ; de l'*Essai sur l'homme* de Pope ; des *OEuvres poétiques* de Milton. Il a aussi réimprimé les *OEuvres des poètes anglais*, avec des additions au travail de Johnson, et de jolies gravures. Il a laissé plusieurs enfans qui cultivent également la littérature avec succès. En général, il ne faut chercher dans les œuvres de cet auteur ni des vues neuves ni des pensées profondes : mais on en est dédommagé par les connaissances, la réflexion, le goût et l'impartialité dont il donne constamment des preuves.

AILHAUD (Jean), chirurgien, né à Lourmain en Provence en 1674, mort à Aix en 1756. Il est particulièrement connu par les poudres purgatives auxquelles il a donné son nom et dont il se disait l'inventeur. Il obtint, pour les débiter, un privilége exclusif. Elles lui valurent des sommes immenses avec lesquelles il acheta des terres considérables, et devint un des plus grands propriétaires de Provence. On a de lui : *Traité de l'origine des maladies et des effets de la poudre purgative*, en latin et en français, 2e édition augmentée, 1748, in-8. La poudre d'Ailhaut n'était qu'une *combinaison de résiné, de scammonée et de suie*.

AILHAUD (Jean-Baptiste-Gaspard), Baron de la Pellet, fils du précédent, acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut le 22 septembre 1800. Il a publié : 1° *Médecine universelle prouvée par le raisonnement*, ou *Précis du traité de J. Ailhaud*, 1760, in-12, nouvelle édition, Carpentras, 1764, 5 vol. in-12 ; 2° *Lettres à M. Barbeu du Bourg, au sujet de la poudre purgative*, Paris, 1762, in-12 ; 3° *l'Ami des malades* ou *Discours historique et apologétique de la poudre purgative*, Paris, 1765, in-12 ; 4° *Traité de la vraie cause des maladies, et Manière la plus sûre de les guérir par le moyen d'un seul remède*, Paris, 1776, in-12.

* AILLAUD (l'abbé P. Touss.), professeur de rhétorique, ensuite bibliothécaire da la ville de Montauban, né à Montpellier le 1er novembre 1759, mort à Montauban à la fin de 1826. Ses principaux ouvrages sont : 1° l'*Egyptiade*, poème sur la campagne du général Buonaparte en Egypte, calqué sur le plan de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais où on ne trouve rien de ce qui constitue un poème épique. Cependant il y a quelques bons vers, et l'on doit regretter que l'auteur ait plus consulté son admiration pour son héros, que la force de son talent poétique. Il ne se fait remarquer que par un grand excès d'adulation ; 2e édition, Paris, Lenormand, 1813, in-8 ; 2° *les Argonautes de l'humanité*, poème en 11 chants, Montauban, 1817, in-8 ; 3° *le Triomphe de la révélation*, poème en 4 chants ; 4° *le nouveau Lutrin* ou *les Banquettes*, poème héroï-comique en 8 chants, Montauban, 1803, in-8 ; 5° *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en* 1815, Montauban et Paris 1823, in-8. Il avait entrepris une *nouvelle Henriade*, poème héroïque qui devait avoir 12 chants, mais il n'a publié que le premier.

AILLY (Pierre d') évêque, naquit à Compiègne, en 1350, d'une famille pauvre. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1380. Ensuite il fut élu chancelier de l'université de Paris, confesseur et aumônier de Charles VI, qui le nomma aux siéges

du Puy et de Cambrai. Dès qu'il eut ce dernier évêché, il se démit de sa charge de chancelier en faveur du fameux Gerson son disciple. Son zèle pour l'extinction du schisme qui désolait alors l'Eglise l'a rendu célèbre. Il fit divers voyages à Rome et à Avignon pour cet effet. Il eut des conférences avec les différens papes qui se disputaient alors la tiare. Il prêcha en 1405 devant l'antipape Pierre de Lune sur la Trinité; et il parla sur ce mystère avec tant d'éloquence, que ce pontife en institua la fête. Il ne se distingua pas moins au concile de Pise, Jean XXII, qui connaissait tout son mérite, l'éleva à la dignité de cardinal en 1411. D'Ailly alla en cette qualité au concile de Constance, et y brilla également par son zèle et par son éloquence. Il revint ensuite à Avignon, où, selon la plus commune opinion, il termina ses jours le 8 août 1419. Martin V l'avait fait son légat en cette ville. La relation de ses obsèques par Jean Le Robert le fait mourir en 1420. Fleury dit qu'il mourut à Cambrai le 28 août 1425. Moréri et Ladvocat le font mourir en Allemagne. Le collége de Navarre, qui le reconnait pour son second fondateur, qui l'avait eu au nombre de ses boursiers, et dans le sein duquel il avait acquis le titre d'*aigle des docteurs de la France*, et de *marteau des hérétiques*, hérita de ses livres et de ses manuscrits. Le plus connu de ses ouvrages est le *Traité de la réforme de l'Eglise*, divisé en six chapitres, et publié avec les ouvrages de Gerson, son disciple. « Au lieu de déclamations insultantes, dit l'abbé de Bérault, il donna des conseils précis, pratiques et très engageans. Il s'éleva même avec force contre ces réformateurs subalternes, qui déprisaient autant la dignité que la conduite des prélats du premier ordre, et dit qu'ils feraient beaucoup mieux d'écarter la poutre qui couvre leurs yeux, que d'observer malignement la paille qui gène l'œil de leurs frères, ou plutôt de leurs pères et de leurs maîtres. Il proteste ensuite que le sacré collége s'est déclaré plus hautement que personne pour la réforme, et que l'Eglise romaine est disposée à se prêter à tous les réglemens que l'esprit de sagesse et de vérité suggérera au concile. » La plupart de ses autres écrits ont paru à Strasbourg, 1490, in-fol., et quelques-uns ont été imprimés séparément à Paris, à la fin du 15e siècle. Tels sont les suivans : *Concordia astronomiæ cum theologia*, 1490, in-4; *De anima*, Paris, 1494; in-4; *De vita Christi*, Paris, 1483, in-4; et plusieurs autres ouvrages, la plupart de scolastique ou de piété, et quelques-uns concernant l'astrologie judiciaire, dont ce prélat faisait plus de cas qu'il ne convenait à son état et à ses lumières. Ce fut du reste un homme savant, irréprochable dans ses mœurs, attentif à maintenir la discipline de l'Eglise.

*AILRED, ETHELRED OU EALRED, abbé de Révesby, dans le comté de Lincoln, naquit en 1109, et fut élevé avec Henri fils de David roi d'Ecosse. Il écrivit plusieurs ouvrages d'histoire : 1° *Histoire de la guerre de l'Etendard sous le roi Etienne*; 2° *Généalogie des rois d'Angleterre*; 3° *Histoire de la vie et des miracles d'Edouard le Confesseur*; 4° *Histoire de la religieuse de Wathun*. Il fit aussi des sermons et des livres de piété.

* AIMERIC DE MALEFAYE ou MALEFAYDA, d'abord doyen et ensuite patriarche d'Antioche en 1142, après Raoul, aussi Français, était né dans le bourg de St. Viancé, diocèse de Limoges. Il avait embrassé jeune l'état ecclésiastique, et était passé en Orient après la première croisade. Il fut dans ces contrées légat du saint Siége, sous le pontificat d'Alexandre III. Des pèlerins s'étaient fixés en divers lieux de la Terre-Sainte, et y vivaient en ermites, exposés souvent à des violences et à de mauvais traitemens de la part des Sarrasins; Aimeric les rassembla, les réunit à d'autres ermites qui vivaient sur le mont Carmel, et en forma une congrégation à laquelle il donna pour premier général Berthold son frère. En 1180, Alexandre III la confirma. Aimeric mourut en 1187. On a de lui : 1° un ouvrage intitulé *De insti-*

tutione primorum monachorum, in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium, inséré au 5 vol. de la *Bibliothèque des Pères.* Il entreprend d'y prouver que le prophète Elie est le fondateur des carmes : prétention soutenue par ses religieux, mais réfutée par le P. Papebroch. 2° *Prise de Jérusalem par Saladin*, 3° *Epistola ad Hugonem eterianum*, dans le tome 1er du *Trésor* de don Martenne.

AIMERICH (Matthieu), jésuite espagnol, mort à Ferrare en 1799. On lui doit : 1° *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ, vel adhuc latentis*, Ferrare, 1784, 2 tomes en 1 vol. in-4 ; 2° *Censorini* (Q. Moderati) *de vita et morte linguæ latinæ Paradoxa philologica, etc.* 1784, in-8, ouvrage curieux, dont on n'a tiré qu'un petit nombre ; 3° *Novum Lexicon historicum et criticum antiquæ romanæ litteraturæ deperditæ*, Bassano, 1737, in-8.

AIMOIN, bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, né à Villefranche en Périgord, composa une *Histoire* de France en cinq livres. Les deux derniers furent finis après sa mort par une main étrangère. Ce n'est qu'une compilation pleine de fables et de faux miracles. Les légendes sont les sources où il a puisé. On trouve cette histoire dans le tome III de la *Collection* de Duchêne, et dans celle de Duchesne. Il écrivait aisément, mais sans élégance. Il mourut en 1108. Il est aussi l'auteur d'une vie de saint Abbon dont il était l'élève : cet ouvrage est important.

AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle communément *les quatre fils Aimon.* Le prince Renaud, l'aîné de ces quatre fils, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, et mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires allemands. *Voy.* Jean Berthelt, *Hist. Luxemb.*; Ferrarius, *Catal. sanct.* ad 7 jan. Les *quatre fils Aimon* ont donné matière à un roman qui fait partie de la *Bibliothèque bleue.*

AIMON, HAIMON, ou HEMMON, évêque d'Halberstadt dans le 9e siècle, fut disciple d'Alcuin, se trouva, en 858, au concile assemblé à Mayence contre Gotescalc, et mourut le 27 mars de l'an 863. Il écrivit des *Commentaires* sur les Psaumes, sur Isaïe, et sur l'Apocalypse; des *Sermons* sur les évangiles des dimanches et fêtes de l'année; imprimés à Cologne en 1536, et un abrégé de l'histoire sacrée, intitulé *De christianarum rerum memoria.*

AIMON, moine de l'abbaye de Savigni, de l'ordre de Cîteaux, était Breton, et natif de Landacob. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Savigni, au diocèse d'Avranches en Normandie, différente de l'abbaye de ce nom qui est dans le diocèse de Lyon, de l'ordre de Saint-Benoît. Il écrivit divers ouvrages de piété, et mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1174.

* AINE (M. J. Baptiste-Nicolas D'), maître des requêtes et intendant de province, mort le 24 septembre 1804. Il a trad. de l'anglais les *Eglogues* de Pope insérées dans la *nouvelle Bigarrure*, tom. 11 p. 75, et l'*Economie de la vie humaine*, 1752, in-12, petit traité de morale de Robert Dodsley, qui obtint beaucoup de succès, et fut attribué au lord Chesterfield.

* AIOUB-BEN-CHADY (Nedjm-Eddyn), fils de Chady gouverneur de Tekryt, fut le père du grand Saladin et la tige de la race des Aïoubites. Il ne fut que pendant peu de temps dans le gouvernement de son père ; chassé de Tekryt, il alla auprès de Zenki, ou Zengui ou Sanguin, auquel il avait auparavant accordé l'hospitalité et qui le combla de bienfaits. Il en obtint un gouvernement qui ne tarda pas à être attaqué et pris. Alors Saladin son fils était visir en Egypte ; il l'appela auprès de lui. Aïoub mourut d'une chûte de cheval l'an 1173 (568 de l'hég.).

AIRAULT, ou plutôt AYRAULT (Pierre), célèbre avocat de Paris, ensuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette dernière ville en 1536. Il y exerça la charge de président par *interim* pendant les troubles funestes de la ligue, qu'il ne favorisa jamais, contre laquelle même il se déclara. Il mourut à Angers en 1601.

On a de lui deux bons ouvrages : 1° le *Traité de l'ordre et instruction judiciaires, dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France*, Paris, 1598, in-8; livre plein de recherches. 2° Celui *de la puissance paternelle*, in-4, fait à l'occasion d'un de ses fils, qui s'était fait jésuite sans son consentement. Ménage, son petit-fils, a publié sa vie en latin, in-4, en 1675.

*AISSÉ (Mlle), née en Circassie en 1693 ou 94, fut vendue à l'âge de 4 ans au comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, par un marchand d'esclaves, qui disait l'avoir trouvée dans un palais d'une ville de Circassie pillée par les Turcs. Le comte l'amena en France, et la confia à sa belle-sœur. Une réunion de circonstances romanesques ont rendu sa personne célèbre sans la rendre plus heureuse. Elle-même en fait l'aveu dans plusieurs de ses lettres. Une maladie de langueur qu'elle éprouva quelques années avant sa mort, décida son retour vers la religion, et l'engagea de faire le sacrifice de la passion la plus violente qu'elle eût éprouvée. Il paraît que les combats qu'elle eut à surmonter abrégèrent sa vie. Elle mourut en 1733, âgée seulement de 38 ans. Elle écrivait dans ses derniers momens : « La vie que » j'ai menée a été bien misérable. Ai-je » jamais joui d'un instant de joie? Je » ne pouvais être avec moi-même, je » craignais de penser. » C'est la meilleure leçon qu'on puisse offrir aux femmes dans l'aveu des peines qui suivent et accompagnent les grandes passions. Il paraît aussi qu'elle eut pour séducteur celui qui l'avait achetée, et que fidèle à sa passion malheureuse, elle rejeta les offres les plus séduisantes que lui faisaient tour à tour l'intérêt ou la bassesse. Les *Lettres* de Mlle Aïssé n'ont été publiées que long-temps après sa mort en 1787, 1 vol. in-12, et en 1806, avec celles de mesdames de Villars, la Fayette et de Tencin, en 3 vol. in-12. Elles contiennent des anecdotes assez intéressantes sur la cour et sur plusieurs personnes célèbres de son temps. Sa manière de narrer est facile, coulante, et ne manque pas de piquant; mais le ton n'est pas habituellement celui d'une femme de bonne compagnie.

AISTULFE, ou ASTOLFE ou ATHAULF, roi des Lombards, après avoir enlevé l'exarcat de Ravenne aux Romains, se disposait à s'emparer des terres de l'Eglise. Le pape Etienne II, défenseur de ses peuples et de ses domaines, passa en France pour demander du secours au roi Pépin. Ce prince le reçut avec beaucoup de distinction, et partit pour le venger. Aistulfe ayant mis le siége devant Rome, fut d'abord forcé de l'abandonner, puis de se reconnaître vassal du roi de France, qui était venu l'assiéger dans Pavie, et qui, après s'être rendu maître de l'exarcat, le donna au pape. Aistulfe mourut en 756.

AITZEMA (Léon van), naquit à Dolkum, en Frise, en 1600, d'une famille noble. A l'âge de seize ans, il publia ses *Poemata juvenilia*. Les villes anséatiques le firent leur résident à La Haye, où il mourut, en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, en 7 vol. in-fol. et 15 vol. in-4. Elle est estimable par les actes publics qu'elle renferme, depuis 1621 jusqu'en 1669. Elle est en général fidèle et exacte, surtout dans la partie que l'auteur a faite sur des mémoires que lui ont fournis des personnes instruites. On a donné une continuation de cette histoire, en 3 vol. in-fol., qui vient jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aitzema qu'est puisée l'*Histoire des Provinces-Unies*, 8 vol. in-4, Paris, 1757-1771. On a encore de cet écrivain une *Histoire latine de la paix de Munster*, 1654, in-4, estimée pour l'exactitude, mais non pas pour la diction.

AJALA, ou plutôt AYALA (Martin Perez de), archevêque, né dans le diocèse de Carthagène, en 1504, de parens obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant ensuite été ordonné prêtre, et s'étant fait connaître à Charles V, cet empereur l'envoya, en qualité de théologien, au concile de Trente,

et lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat savant et zélé gouverna son diocèse en digne pasteur, et mourut l'an 1566. On a de lui un traité latin *des Traditions apostoliques*, en dix livres, Paris, 1562 in-8, et *De vera ratione christianismi instructio*, Cologne, 1554, in-12. C'est une instruction chrétienne adressée à un docteur juif nouvellement converti, suivie d'une dissertation pleine de savoir et d'onction sur l'invocation des saints, leurs prières pour nous, le jeûne, etc.

AKAKIA (Martin), dont le véritable nom est *Sans-Malice* qu'il a traduit en grec, professeur en médecine dans l'université de Paris, et l'un des principaux médecins de François I, était né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit *Ars medica, quæ est ars parva*, et *de ratione curandi*, de Galien. Ce dernier est accompagné d'un commentaire. Il fut un des principaux députés de l'université au concile de Trente l'an 1545. Il mourut en 1551.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, médecin et professeur royal en chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ 40 ans. Il est auteur, suivant quelques bibliographes, d'un traité intitulé *Consilia medica*, 1598, in-fol. : quelques auteurs l'attribuent à son père. Son dernier petit-fils mourut en 1677, de chagrin d'avoir été rayé de la faculté ou seulement interdit pendant six mois, parce qu'il avait consulté, contre son serment, avec des médecins étrangers. (Cette famille eut, pendant long-temps, des médecins distingués qui furent attachés aux rois Charles IX, Henri III et Louis XIII.)

AKBAR (Mohammed), empereur du Mogol, né en 1542, eut à combattre, pendant un règne de près de 50 ans, les insurrections de son premier ministre, des gouverneurs de provinces, des seigneurs, et même de son propre fils Sélim. Ces expéditions continuelles, où il combattit en personne et avec la plus grande bravoure, ne l'empêchèrent pas de s'occuper des sciences et des arts : il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, et il chargea Aboul-Fazl, son grand-visir, de la rédaction de cet ouvrage qui renferme une *description exacte et détaillée de l'Indoustan*. *Voyez* ABOUL-FAZL. Il mourut le 13 octobre 1605. M. Langlès a donné des détails fort intéressans sur la vie de cet illustre monarque. Contre l'usage des princes de sa nation, il se montra constamment généreux, clément, quelquefois au-delà des bornes prescrites à la prudence. « Ce défaut, dit » l'historien persan Ferichtab, ne peut » être attribué qu'à son excessive bonté, » et non à la faiblesse de son caractère, car il réunissait, au contraire, » une fermeté inébranlable à la plus » étonnante intrépidité.

*AKERBLAD (J. D.), philologue suédois, mort à Rome en 1819. Il s'est adonné à la recherche des antiquités égyptiennes, et a donné la clef d'une écriture cursive des Cophtes, inconnue jusqu'alors. On assure qu'il est parvenu à retrouver l'alphabet des anciens Egyptiens, et qu'il l'a analysé dans l'ouvrage suivant : *Inscriptionis phœniciæ oxoniensis nova Interpretatio*, Paris, 1802, in-8, traduite sous le titre de *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette*, adressée à M. P. Silvestre de Sacy, 1802, in-8. Les deux éditions sont épuisées. Il a expliqué aussi un grand nombre d'inscriptions placées sur des monumens phéniciens.

AKIBA, rabbin, et un des principaux docteurs hébreux du collége de Tibériade, dans le 1er siècle de J. C., garda des troupeaux jusqu'à l'âge de 40 ans; mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser s'il devenait savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique comme la plupart de ses confrères, se jeta dans le parti du faux messie Barcochebas, et lui appliqua cette prophétie de Balaam : *Orietur stella ex Jacob, etc.* Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophètes, et commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à mort par l'empereur Adrien, l'an 135 de J. C. (Il fut écorché vif. (Selon les Juifs, il avait alors 120 ans. Sa femme, ses enfans et ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le *Livre de la créa-*

tion, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

ALABASTER (Guillaume), théologien anglican (né à la fin du 16e siècle à Hadleigh, dans le comté de Suffolck), se fit catholique, redevint anglican, et fut prébendé de Saint-Paul de Londres dans le 17e siècle. L'étude de la cabale le jeta dans des opinions absurdes. Il est auteur d'un lexique hébreu, in-fol., et de quelques autres livres intitulés ridiculement et composés de même. Tels sont : *Tractatus in revelationem Christi*, *modo cabalistico explicatam*, Antuerpiæ, 1602, in-4 ; *Tractatus de bestia apocalyptica*, Delphis, 1621, in-12 ;) *Spiraculum rubarum seu fons spiritualium expositionum ex æquivocis Pentaglotti significationibus ; Ecce sponsus venit, seu ruba pulchritudinis*, etc.

ALACOQUE. *Voy*. MARGUERITE MARIE.

ALAGON (Claude), de Mérargues en Provence, procureur syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon était le même que celui d'Aragon, et qu'il appartenait à cette maison illustre, médita, avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat de galères, a qui il avait communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, convaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris, en 1605. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devait être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAHAMAR, premier roi de Grenade, en 1237. Ses successeurs y régnèrent jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand et Isabelle.

ALAIN, prétendu roi des Alains, inconnu à tous les auteurs, dont on a voulu faire un personnage réel, sur la foi d'une fausse médaille. *Voyez* le *Mercure de France*, juillet 1724, pag. 1447.

ALAIN DE LILLE, évêque de Lille en Flandre, florissait en l'université de Paris, au milieu du 12e siècle. Il avait pris l'habit de Saint-Bernard du vivant de ce saint, fut premier abbé de la Rivour, dans le diocèse de Troies, et ensuite en 1151, évêque d'Auxerre. Il quitta l'épiscopat en 1167, pour se retirer dans la solitude, et mourut à Clairvaux, en octobre 1181. Il avait plus de 100 ans. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres *Vita sancti Bernardi ;* elle est dans le tom. 2 des Œuvres de ce père, édition de 1690; (*Testamentum suum*, dans le recueil de Nicolas Camusat; *Explanationes in prophetias Merlini angli :* ces prophéties faisaient beaucoup de bruit sous le règne de Louis le Jeune.) On a confondu souvent Alain de Lille avec un autre ALAIN de l'ISLE, qui, d'après l'abbé Le Bœuf, naquit soit à Lille de Médoc, soit à Lille dans le comtat Venaissin, qui fut surnommé *le docteur universel*, et dont la réputation de savoir était si brillante, que l'on disait de lui : *Sufficiat vobis vidisse Alanum*. Alain de l'Isle mourut à Cîteaux, vers le commencement du 13e siècle. On a recueilli le plus grand nombre de ses ouvrages à Anvers, 1654, in-fol. Rien de plus obscur que la vie d'Alain, qu'on a toujours confondu avec le précédent, et sur lequel on a débité mille fables. Don Brial, ancien bénédictin, a lu à l'institut un mémoire curieux sur Alain; il le fait naître à Lille en Flandre.) On remarque parmi ses ouvrages *l'Anti-Claudianus*, *seu de vero optimo et in omni virtute perfecto ; De planctu naturæ contra Sodomiæ vitium ; contra albigenses, valdenses*, etc. ; *Dicta de lapide philosophico*. Tous les ouvrages d'Alain ont été recueillis par le P. Charles de Visels, Anvers, 1654, in-fol.)

ALAIN CHARTIER. *Voyez* CHARTIER.

ALAMANI (Louis), gentilhomme florentin, et célèbre poète italien, naquit à Florence le 28 octobre 1475. Etant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernait alors la république de Florence, il fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François I, qui le combla de bienfaits, et le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint, en 1544. Il fut également en faveur auprès de Henri II, fils et successeur de François I, qui l'employa en diverses négociations, pour lesquelles Alamanni n'avait pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut en 1556 à Amboise, où était la

cour. Nous avons de lui, 1° le poème de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de Giron le Courtois : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4. 2° Un autre poème, *Della coltivazione*, Paris, 1544 in-4, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. 3° Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Juntes, en 1532, pour le premier tome; et pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. 4° On a aussi de lui *Antigone*, tragédie; *Flore*, comédie. 5° *Avarchide*, ou siége de Bourges, poème en 24 chants, Florence, 1570, in-4. 6° Cent vingt-deux *épigrammes*. On trouve dans tous ces ouvrages une versification facile, un stile mâle et pur, et beaucoup d'imagination. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le 9e siècle. Il entra dans les provinces de l'Empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que s'il lui donnait la bataille, *le fils de Marie* ne le sauverait pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni; car le jour du combat ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un affreux carnage. Alamir fut pris et eut la tête tranchée.

ALAMOS (Balthasar), Castillan, après être resté 11 ans en prison, obtint sa grâce de Philippe III, et fut employé par Olivares, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du 17e siècle. On a de lui une version de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine, l'an 509, et fit mourir plusieurs solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les chrétiens le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Pendant qu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, hérétiques eutychiens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J. C.; d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, et se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir ni mourir, comment voudriez-vous que J. C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible?*

* ALAN, ALLEN ou ALLEYN (Guillaume), cardinal, né à Rossal dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1558, chanoine d'Yorck. D'un caractère ardent, et nourri dans les principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentimens bien opposés. Alan, ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'Eglise romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à la tête du collége anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre. Il y composa quelques écrits de controverse qui furent déférés au gouvernement : Bientôt il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douai, et obtint succes-

sivement un canonicat à Cambrai et à Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations de l'église anglicane, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'église anglicane par ses écrits; il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Elisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua; mais le zèle d'Alan fut récompensé d'un chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé 1° *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1565. 2° Un écrit apologétique, intitulé *Courtes raisons pour la foi catholique*. 3° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences*. 4° Un écrit *sur les sacremens*. 5° Un autre *sur le culte des saints et de leurs reliques*, etc.

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca belgica* de Froppens.

ALARIC I, fut appelé le *hardi* et l'*entreprenant* par les Goths ses sujets. Il était en effet l'un et l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'arianisme vers l'an 330. Il avait rendu des services importans à l'empereur Théodose contre les Huns; mais ne se croyant pas assez récompensé, il le quitta à la tête des Goths qu'il commandait, et déclara la guerre aux Romains l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grèce, où il détruisit l'idolâtrie. Après l'avoir ravagée, il fut attaqué et vaincu par Stilicon, général de l'empereur Honorius. Il se déroba à la poursuite de ses ennemis, réunit une armée, se fit proclamer roi, et s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnaître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité, en 409, et permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises et ceux qui les auraient prises pour asile. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'explication de l'Apocalypse, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). Saint Jérôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitans*. Saint Augustin, Paul Orose, etc., en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome que pour aller faire la conquête de la Sicile et d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, et fut frappé de mort subite peu de temps après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrèrent au milieu de la rivière de Vafento, avec des richesses prodigieuses. Moins intolérant que son père Euric, qui avait conquis l'Espagne, il permit aux évêques de ses états de tenir une assemblée à Agde, en 406.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda l'an 484. Il régnait non-seulement sur la Péninsule, mais encore sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne. Clovis, fâché que de si belles contrées fussent possédées par des Barbares, attaqua Alaric, et le tua de sa propre main, à Vouillé en Poitou, l'an 507. (Les Visi-

précédente, pair de France, ministre sous Louis XV, est né en 1720. Il parut avec éclat à la cour de Louis XV, qui remarqua non sans quelque jalousie avec quelle distinction l'accueillait la duchesse de Châteauroux qu'il aimait lui-même. D'Aiguillon fut envoyé en conséquence à l'armée d'Italie. Il se distingua, en 1742, à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé, et fut ensuite nommé successivement gouverneur d'Alsace et commandant de la Bretagne. Le parlement de cette dernière province ayant résisté à quelques édits bursaux, il déploya un appareil et une sévérité qui excitèrent contre lui la haine des Bretons, et la cour fut obligée de le remplacer, pour mettre fin aux débats scandaleux qui eurent lieu entre lui, et le parlement qui l'accusait d'exaction et d'infidélité. Cependant il avait repoussé l'attaque des Anglais qui, en 1758, furent battus à Saint-Cast et forcés de se rembarquer. Cette victoire semblait devoir faire taire les Bretons qui cependant plaisantèrent sur d'Aiguillon qu'ils accusaient d'avoir été, pendant l'action, caché dans un moulin. Aussi le procureur-général Lachalotais disait-il méchamment que *s'il ne s'était pas couvert de gloire, il s'était couvert de farine*. Le parlement de Bretagne informa contre d'Aiguillon qui à son tour accusa Lachalotais d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie, le fit enfermer et occasiona par-là le tumulte le plus séditieux. Louis XV avait d'abord paru vouloir étouffer l'affaire ; mais, cédant aux plaintes qui se renouvelaient, le procès fut évoqué au parlement de Paris, et cette cour rendit un décret qui le déclarait « prévenu de faits » qui entachaient son honneur, et sus- » pendu des fonctions de la pairie jusqu'à » son jugement. » D'Aiguillon usa alors de la protection de la comtesse Dubarry, et par l'ordre du roi qu'obtint cette favorite, toutes les pièces de la procédure furent enlevées du greffe : ainsi se termina le procès. L'année suivante, il contribua à l'exil de Choiseuil, et lui succéda dans le ministère des affaires étrangères. Son début dans la carrière politique fut signalé par le partage de la Pologne contre les intérêts de la France. Louis XV ne put s'empêcher de dire à cette occasion : « Si Choiseuil eût été ici, le partage n'au- » rait pas eu lieu. » La suite de ses opérations ne fut guère plus heureuse ; néanmoins, peu de temps avant la mort de Louis XV, il réunit le département de la guerre à celui des affaires étrangères ; mais l'avénement de Louis XVI fut le signal de sa disgrâce. Il fut exilé en 1775, et mourut en 1780, avec la réputation d'un courtisan plein d'esprit et de dextérité, mais dépourvu des talens et des vues profondes si nécessaires à un homme d'état. On peut affirmer que sa conduite impolitique dans plusieurs circonstances ne contribua pas peu à mécontenter les esprits, et qu'au lieu d'affermir l'autorité royale, il en affaiblit les bases et fut l'un de ceux qui par leur légèreté amenèrent cette terrible catastrophe qui ébranla la société et dont nous ressentons aujourd'hui plus que jamais les terribles effets. On lui attribue, quoique les dates ne se concilient guère avec celle de sa naissance, une collection de pièces impies et libres, imprimées sous ce titre : *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite*, Ancône, 1735, in-4. Ce recueil n'a été tiré, dit-on, qu'à 7 exempl., par le duc lui-même, qui l'a imprimé dans sa terre de Verret ; 2° *Suite de la nouvelle Cyropédie* ou *Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8. Il a eu pour collaborateurs la princesse de Conti, Grécourt et le P. Vinot de l'oratoire. Dix ans après la mort de d'Aiguillon, sa mémoire qui avait été violemment attaquée par Cazalès, fut vivement défendue par son fils.

AIGUILLON (Armand-Vignerod-Duplessis-Richelieu, duc d'), fils du précédent, pair de France, colonel du régiment Royal-Pologne cavalerie, et commandant des chevau-légers de la garde du roi, fut député par la noblesse de la sénéchaussée d'Agen aux Etats-généraux de 1789 ; l'un des premiers de son ordre qui se réunirent au tiers-état, il fut le second qui vota la suppression des priviléges de la noblesse dans la fameuse nuit du 4 août. On l'accusa aussi d'avoir été un des instigateurs des

événemens des 5 et 6 octobre, on dit qu'on l'avait vu alors déguisé en femme de la halle : ces accusations n'ont jamais été prouvées. Ennemi de la cour, il chercha à la priver du droit de nommer à toute espèce de place, et il se montra le partisan constant de *la souveraineté du peuple*. Après la session, il remplaça le général Custines dans le commandement des troupes employées dans les gorges de Porentrui : il s'y fit peu remarquer par ses talens militaires. Une lettre interceptée, où il traitait l'assemblée d'*usurpatrice* à l'occasion de la journée du 10 août, le fit décréter d'accusation, et l'obligea de quitter la France. Il se rendit à Londres, où il fut mal reçu des émigrés. De là il passa à Hambourg. Il venait d'obtenir sa radiation de la liste des émigrés, et se disposait à rentrer dans sa patrie, lorsqu'il mourut le 4 mai 1800. On peut le dire, d'Aiguillon fut un des déserteurs de la cause de son ordre.

* AIKIN (Jean), médecin anglais, né en 1747 à Kilworth, comté de Leicester, d'un ministre presbytérien qui enseignait la théologie dans l'école de Warrington. Il avait étudié la médecine à Edimbourg et à Manchester, et il l'exerça dès l'an 1780 successivement à Chester, à Warrington et à Yarmouth. Ses opinions religieuses et politiques, comme partisan de la révolution française, ayant nui à l'accroissement de sa clientelle, il vint s'établir, en 1792, à Londres, où il s'adonna presque exclusivement à la littérature qu'il cultivait depuis long-temps et qui avait pour lui plus d'attraits. Il mourut le 7 décembre 1822, après avoir publié en anglais un très grand nombre d'ouvrages qui sont écrits avec élégance, qui prouvent beaucoup de connaissances et de facilité, et annoncent en même temps un esprit sage, réfléchi et un goût délicat. Il y a dans sa critique une sévérité mêlée de politesse qui se rapproche de la manière française. Ces ouvrages sont : 1° des *Pièces diverses*, en prose, 1773, in-12, qu'il donna avec sa sœur Lætitia Aikin, connue sous le nom de mistriss Barbauld, qui s'est fait aussi une réputation en Angleterre par ses écrits ; 2° une traduction de la *Vie d'Agricola*, 1774, in-8, 2e édition, avec les mœurs des Germains, accompagnée de notes fort étendues et d'une carte de l'Allemagne ancienne, 1777 et 1815, in-8 ; 3° *Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie*, 1777, in-8, souvent réimprimée ; 4° *Mémoires biographiques sur la médecine dans la Grande-Bretagne*, depuis la renaissance des lettres jusqu'au temps d'Hervey, 1780, in-8. On y trouve des détails curieux et peu connus sur plus de cinquante médecins et chirurgiens qui vécurent entre les années 1230 et 1677. Il se proposait de donner une histoire complète de la médecine ; mais le défaut de renseignemens le fit renoncer à cette entreprise. Benjamin Hutchinson a fondu son travail dans un ouvrage intitulé : *Biographia medica*, 1799, Londres, 2 vol. in-8 ; 5° *Esquisses anglaises*, 1788, in-8, plusieurs fois réimprimées ; 6° *Poèmes*, 1795, in-8 ; 7° *Aperçu du caractère et des services publics de feu J. Howard*, 1791, in-8, excellent morceau de biographie qui a été traduit en allemand, 1792, in-8, et en français par M. Boulard, 1796, in-12 ; 8° *Les soirées au logis*, 1795-96, 6 vol. in-12, qu'il a données avec sa sœur mistriss Barbault. Cet ouvrage, particulièrement destiné pour la jeunesse, a été souvent réimprimé, et trad. en franç., en 6 vol. in-12 ; 9° *Lettres d'un père à son fils sur différens sujets relatifs à la littérature et à la conduite de la vie*, 1793-1800, 2 vol. in-8 ; 10° une *Description des environs de Manchester*, 1797, in-4 ; 11° une traduction d'un *Choix d'éloges de d'Alembert*, 1799, 2 vol. in-8 ; 12° *Biographie générale* ou *Vie des personnes remarquables de tous les siècles et de tous les pays*, qu'il a publiée avec le docteur Enthfield, son ami, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston, Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4 ; 13° *Les Arts de la vie*, pour se procurer la nourriture, le vêtement, l'abri, décrits dans une suite de lettres, 1802, in-18 ; 14° *Le Compagnon des bois*, 1802, in-8 ; 15° *Lettres sur un cours de poésie anglaise, adressées à une jeune dame*, 1804, in-12 ; 16° *Esquisses géographiques*, ou *Ta-*

877. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8, et à Bologne, 1645, in-4, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. On trouve dans ce livre une trigonométrie très différente de celle des Grecs, et la première notion des tangentes, dont les Arabes se servaient dans leur gnomonique. Ils en avaient fait des tables qui leur fixaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, *et vice versa*. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. Albategnius a fait sur la précession des équinoxes et d'autres objets astronomiques des observations à l'exactitude desquelles les modernes se sont peut-être trop légérement rapportés. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses : en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations; d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paraîtra très hasardé, si l'on considère combien étaient défectueuses les observations des anciens, qui n'avaient ni nos méthodes, ni nos instrumens. Au reste si Albategnius était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très médiocre. C'est du moins l'avis de M. Delambre. « Halley, dit un » physicien moderne, a cru apercevoir » une accélération dans le mouvement de » la lune, en comparant les observations » des Babyloniens, celles d'Albategnius, » savant arabe, à celles des modernes. » Newton, pour expliquer cette accélé- » ration, suppose que la masse de la terre » augmente par le changement de l'eau » en terre, et que les vapeurs des queues » des comètes se condensent et se con- » vertissent en eaux, et ensuite en terre, » en sels, en *soustes*, en pierres, en co- » raux, etc. Voilà comme se font les dé- » couvertes dans ce siècle de lumières. » Je me contenterai d'observer, 1° que » cette explication suppose que l'eau se » change en terre, ce qui, en bonne phy- » sique, est regardé comme une erreur » populaire; 2° que diverses causes que » nous ne pouvons même soupçonner, et » qu'il est inutile de deviner, peuvent » produire cette accélération sans le se- » cours des comètes. Il serait pour le » moins tout aussi naturel d'en chercher » le principe dans la lune que dans la » terre; plus d'un astronome a cru le » trouver dans l'atmosphère du soleil, » dont la résistance, disent-ils, ralentit » le mouvement projectile de la lune, » fait prévaloir la force attractive de la » terre, et contraint la lune de se rap- » procher de la terre, en raccourcissant » le diamètre de l'orbite lunaire; 3° que » cette accélération n'est rien moins que » certaine; car, d'où sommes-nous assu- » rés de l'exactitude des observations as- » tronomiques des Babyloniens? quels » instrumens avaient-ils? Il est donc à » croire que la lune, comme le reste du » monde planétaire, continue à aller son » train. » Dans tous les cas, elle retardera, à ce qu'assure M. de Lalande, à proportion de ses avances, *comme la diminution*, dit-il, *qui est produite par l'attraction des planètes*, *deviendra*, *par la suite des siècles*, *une augmentation; ce qui nous paraît actuellement une accélération dans le mouvement de la lune*, *deviendra aussi un retardement*, *et ce n'est plus qu'une inégalité périodique*. Lettre de M. de Lalande. *Journal de Paris*, 1788, n° 5.

ALBE (Le duc d'). *Voyez* TOLÈDE.

ALBEMARLE. *Voyez* MONCK.

ALBEMARLE (Arnold-Juste de Keppel, lord), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain, en 1712, et il fut obligé de se rendre pri-

sonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBÈRE. *Voyez* ALBERT (Erasme).

ALBERGATI (Nicolas), cardinal du titre de Sainte-Croix, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426, par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après, à Sienne le 9 mai 1443, avec l'avantage d'avoir eu sous lui Thomas de Sarzane, et Æneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons, ou à dicter des lettres; il rétablit et embellit extrêmement son église et son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paléotti publia dans le 16e siècle, et qui est intitulé *Archiepiscopale bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les bienheureux titulaires de cette église.

* ALBERGATI-CAPACELLI (le marquis, François), sénateur de Bologne, naquit en cette ville en 1723. Sa gloire littéraire est presque effacée par une vie entière de licence et de débauches. Après la mort de sa première femme qu'il ne faut attribuer qu'à l'emportement d'Albergati, il épousa une comédienne, mademoiselle Bettina, à laquelle il porta un coup mortel dans un accès de jalousie. S'étant dérobé au châtiment qu'il méritait, il épousa à l'âge de 72 ans, une danseuse avec laquelle il ne fut pas plus heureux. Albergati a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : 1° *Novelle Morali*, Bologne et Paris, 1783, 2 vol. in-12; 2° *Collezione conpleta delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784, 6 vol. in-8. On dit que sur la fin de ses jours il revint à de meilleures mœurs et à de meilleurs sentimens. Il mourut en 1806, à l'âge de 82 ans.

* ALBERGOTTI (François), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des *Consultations* et des *Commentaires* sur le Digeste et sur quelques livres du Code.

* ALBERGOTTI (Augustin), évêque d'Arezzo, né dans cette ville le 25 novembre 1755, d'une famille ancienne et distinguée. Il fut ordonné prêtre le 10 août 1779, et se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans les diverses branches des sciences ecclésiastiques, mais il s'appliqua encore plus à se former à la piété. Devenu chanoine de Florence, il fit un voyage dans la haute Italie en 1785, et il visita avec soin les bibliothèques, les musées et tous les monumens de la religion et des arts. Il fut ensuite nommé grand-vicaire, et il remplit pendant 14 ans cet emploi avec prudence et avec zèle, s'efforçant de combattre les nouveautés qu'on cherchait à introduire en Toscane. Lorsque Pie VII fut conduit à Florence en 1798, il lui donna les plus grandes marques de dévouement, et s'efforça d'adoucir la situation des prêtres français et romains, que les circonstances amenèrent en cette ville. L'année 1799, la Toscane fut occupée par les Français, et Albergotti fut arrêté et conduit à Livourne pour y être embarqué pour la France; mais il trouva moyen de s'échapper, et en 1801 il fut nommé à l'évêché d'Arezzo. Ses premiers soins furent pour les séminaires; il s'efforça ensuite de propager la piété par ses lettres, ses homélies, ses mandemens et plusieurs visites pastorales qu'il

cour. Nous avons de lui, 1° le poème de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de Giron le Courtois : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4. 2° Un autre poème, *Della coltivazione*, Paris, 1544 in-4, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. 3° Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Juntes, en 1532, pour le premier tome; et pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. 4° On a aussi de lui *Antigone*, tragédie; *Flore*, comédie. 5° *Avarchide*, ou siége de Bourges, poème en 24 chants, Florence, 1570, in-4. 6° Cent vingt-deux *épigrammes*. On trouve dans tous ces ouvrages une versification facile, un stile mâle et pur, et beaucoup d'imagination. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le 9e siècle. Il entra dans les provinces de l'Empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que s'il lui donnait la bataille, *le fils de Marie* ne le sauverait pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni; car le jour du combat ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un affreux carnage. Alamir fut pris et eut la tête tranchée.

ALAMOS (Balthasar), Castillan, après être resté 11 ans en prison, obtint sa grâce de Philippe III, et fut employé par Olivares, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du 17e siècle. On a de lui une version de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine, l'an 509, et fit mourir plusieurs solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les chrétiens le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Pendant qu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, hérétiques eutychiens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J. C.; d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, et se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir ni mourir, comment voudriez-vous que J. C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible?*

* ALAN, ALLEN ou ALLEYN (Guillaume), cardinal, né à Rossal dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1558, chanoine d'Yorck. D'un caractère ardent, et nourri dans les principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentimens bien opposés. Alan, ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'Eglise romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à la tête du collége anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre. Il y composa quelques écrits de controverse qui furent déférés au gouvernement : Bientôt il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douai, et obtint succes-

sivement un canonicat à Cambrai et à Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations de l'église anglicane, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'église anglicane par ses écrits; il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Elisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua; mais le zèle d'Alan fut récompensé d'un chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé 1° *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1565. 2° Un écrit apologétique, intitulé *Courtes raisons pour la foi catholique*. 3° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences.* 4° Un écrit *sur les sacremens*. 5° Un autre *sur le culte des saints et de leurs reliques*, etc.

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca belgica* de Froppens.

ALARIC I, fut appelé le *hardi* et l'*entreprenant* par les Goths ses sujets. Il était en effet l'un et l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'arianisme vers l'an 330. Il avait rendu des services importans à l'empereur Théodose contre les Huns; mais ne se croyant pas assez récompensé, il le quitta à la tête des Goths qu'il commandait, et déclara la guerre aux Romains l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grèce, où il détruisit l'idolâtrie. Après l'avoir ravagée, il fut attaqué et vaincu par Stilicon, général de l'empereur Honorius. Il se déroba à la poursuite de ses ennemis, réunit une armée, se fit proclamer roi, et s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnaître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité, en 409, et permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises et ceux qui les auraient prises pour asile. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'explication de l'Apocalypse, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). Saint Jérôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitans*. Saint Augustin, Paul Orose, etc., en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome que pour aller faire la conquête de la Sicile et d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, et fut frappé de mort subite peu de temps après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrèrent au milieu de la rivière de Vafento, avec des richesses prodigieuses. Moins intolérant que son père Euric, qui avait conquis l'Espagne, il permit aux évêques de ses états de tenir une assemblée à Agde, en 406.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda l'an 484. Il régnait non-seulement sur la Péninsule, mais encore sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne. Clovis, fâché que de si belles contrées fussent possédées par des Barbares, attaqua Alaric, et le tua de sa propre main, à Vouillé en Poitou, l'an 507. (Les Visi-

goths ne conservèrent plus dans la Gaule que la Septimanie et la Provence. Amalaric son fils lui succéda : Théodoric roi d'Italie gouverna l'Espagne comme tuteur du jeune prince.) Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code théodosien*, fut publié par les ordres de ce roi.

* ALARY (l'abbé), né à Pampelune en 1731 embrassa la carrière des missions en 1753, et partit pour Siam, où il fit de nombreuses conversions, ainsi qu'au Bengale et à la Chine en 1772. Il rentra en France, et fut nommé directeur des missions étrangères. La révolution l'obligea de s'expatrier ; il passa en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1802. Il reprit alors la direction du séminaire des missions jusqu'en 1809, époque de la suppression de cet établissement. Depuis, il vécut dans la retraite, et mourut à Paris en 1817.

*ALARY (Etienne-Aimé), né à Montpezat en Vivarais le 29 septembre 1762, étudia au séminaire de Viviers, et y prit les ordres en 1785. A l'époque de la révolution il se réunit aux royalistes qui s'étaient rassemblés à Jalès, et fut mis hors la loi. Il passa dans l'étranger en 1792, et fut nommé aumônier du quartier-général du prince de Condé, et successivement confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. Son courage égalait ses sentimens religieux. Dans toutes les affaires, il exposa sa vie pour donner des secours temporels et spirituels aux blessés, ce qui le fit appeler *le brave des braves*. Devant Munich, il fut blessé en 1796, et il eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Constance en 1799. Rentré en France en 1803, il fut arrêté en 1804, et conduit à Sainte-Pélagie, puis au Temple, où il demeura plusieurs années. Après la restauration, il devint chapelain de la duchesse de Berry, et il mourut en 1819. Un jour dans une revue le comte d'Artois vanta son courage en disant que c'était *le plus intrépide grenadier de l'armée française*.

ALAVA-ESQUIVEL (Diégo), canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, et mourut en 1562. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur* ; très bon ouvrage, plein de vues sages et pures.

* ALAVIN, chef des Goths qui avaient été chassés de leur pays par les Huns. Il supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube, sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là : mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicien, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane, en 378 ; fin digne des cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les défenseurs de la divinité de J. C.

ALBAN (Saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, était, à ce que l'on croit, né à Vérulam, comté de Hertford, dans le 3e siècle. Il eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J. C. Ussérius a publié les anciens *actes* de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes*; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les miracles de saint Alban étant attestés par des auteurs dignes de foi, je » ne vois pas pourquoi on les révoquerait en doute. Il est certain, par les » écrits des anciens, que, de leur temps, » il s'opérait des miracles dans l'Eglise. » Il n'y aurait pas de raison pour soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance » d'une manière surnaturelle que dans le » siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas » converti le monde entier, pourquoi ne » voudrions-nous pas convenir que Dieu » aura donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, des lettres » de créance auxquelles on ne pouvait se

» refuser? Pourquoi enfin rejetterait-on » les miracles de saint Alban, la circon- » stance où il se trouvait étant assez im- » portante pour que le ciel interposât » son pouvoir d'une manière surnatu- » relle ? » — Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain; qu'ayant été banni par Hunéric, à cause de la foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

ALBANE (François l'), peintre célèbre, né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, fut élève de Denis Calvar ainsi que le Dominiquin qui était son ami. Les progrès qu'il fit sous ce maître habile furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très belle femme, dont il eut 12 enfans ressemblans à leur mère. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux et de la terre; il n'eut qu'à copier sa famille. Mais, comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes : les grâces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. Il a été surnommé l'Anacréon de la peinture. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 83 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages *à fresque* sont à Rome et à Bologne : le roi de France possède plusieurs de ses tableaux. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais-Royal. Les plus remarquables de ces tableaux sont : *Vénus endormie ; Diane au bain ; Danaé couchée ; Galathée sur la mer ; Europe sur le taureau; les quatre Elémens.*

ALBANI (Jean-Jérôme), naquit en 1504 à Bergame, (d'une famille noble d'Albanie, qui se réfugia en Italie après l'invasion des Turcs, et dont une branche se retira à Bergame, l'autre à Urbin.) Il se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plus tôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1770. Albani était veuf et avait des enfans ; ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont : 1° *De immunitate ecclesiarum*, 1553; 2° *De potestate papæ et concilii*, 1558; 3° *De cardinalibus, et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

* ALBANI (Alexandre), cardinal et bibliothécaire du Vatican, de l'ancienne famille Albani et de la branche d'Urbin, naquit à Urbin le 15 octobre 1692; il était neveu du pape Clément XI; Innocent XIII l'honora de la pourpre en 1721. Envoyé l'année précédente comme nonce extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne, il déploya dans cette mission la magnificence et la dignité qui convenaient à son nom, et qu'exigeait cet honorable emploi. Il aimait les arts et les lettres, et consacrait la plus grande partie de sa fortune, soit à acheter des tableaux et des livres, soit à faire exécuter des fouilles pour découvrir quelques monumens antiques, soit à encourager par des récompenses et des pensions les savans et les artistes. La superbe villa Albani, maison de campagne où il allait se délasser de ses travaux, était remplie de tableaux, de statues et de mille autres choses précieuses, offertes à la vue des amateurs. Il mourut aveugle le 11 décembre 1779, âgé de 87 ans, et laissa des *écrits historiques et littéraires* très estimés. Il était à sa mort premier cardinal diacre, le plus ancien de tout le sacré collége, et cardinal protecteur de l'ordre Prémontré.

ALBANI. *Voyez* CLÉMENT XI.

* ALBATEGNIUS, ou ALBATENIUS (AL-BATTANE Mohammed-Ben-Djabir-Ben-Senan, al Battani, al-Harrany), astronome arabe, faisait ses observations vers l'an

877. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8, et à Bologne, 1645, in-4, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. On trouve dans ce livre une trigonométrie très différente de celle des Grecs, et la première notion des tangentes, dont les Arabes se servaient dans leur gnomonique. Ils en avaient fait des tables qui leur fixaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, *et vice versa.* L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. Albategnius a fait sur la précession des équinoxes et d'autres objets astronomiques des observations à l'exactitude desquelles les modernes se sont peut-être trop légérement rapportés. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses : en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations; d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paraîtra très hasardé, si l'on considère combien étaient défectueuses les observations des anciens, qui n'avaient ni nos méthodes, ni nos instrumens. Au reste si Albategnius était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très médiocre. C'est du moins l'avis de M. Delambre. « Halley, dit un » physicien moderne, a cru apercevoir » une accélération dans le mouvement de » la lune, en comparant les observations » des Babyloniens, celles d'Albategnius, » savant arabe, à celles des modernes. » Newton, pour expliquer cette accélé- » ration, suppose que la masse de la terre » augmente par le changement de l'eau » en terre, et que les vapeurs des queues » des comètes se condensent et se con- » vertissent en eaux, et ensuite en terre, » en sels, en *soustes*, en pierres, en co- » raux, etc. Voilà comme se font les dé- » couvertes dans ce siècle de lumières. » Je me contenterai d'observer, 1° que » cette explication suppose que l'eau se » change en terre, ce qui, en bonne phy- » sique, est regardé comme une erreur » populaire; 2° que diverses causes que » nous ne pouvons même soupçonner, et » qu'il est inutile de deviner, peuvent » produire cette accélération sans le se- » cours des comètes. Il serait pour le » moins tout aussi naturel d'en chercher » le principe dans la lune que dans la » terre; plus d'un astronome a cru le » trouver dans l'atmosphère du soleil;- » dont la résistance, disent-ils, ralentit » le mouvement projectile de la lune, » fait prévaloir la force attractive de la » terre, et contraint la lune de se rap- » procher de la terre, en raccourcissant » le diamètre de l'orbite lunaire; 3° que » cette accélération n'est rien moins que » certaine; car, d'où sommes-nous assu- » rés de l'exactitude des observations as- » tronomiques des Babyloniens? quels » instrumens avaient-ils? Il est donc à » croire que la lune, comme le reste du » monde planétaire, continue à aller son » train. » Dans tous les cas, elle retardera, à ce qu'assure M. de Lalande, à proportion de ses avances, *comme la diminution*, dit-il, *qui est produite par l'attraction des planètes, deviendra, par la suite des siècles, une augmentation; ce qui nous paraît actuellement une accélération dans le mouvement de la lune, deviendra aussi un retardement, et ce n'est plus qu'une inégalité périodique.* Lettre de M. de Lalande. *Journal de Paris*, 1788, n° 5.

ALBE (Le duc d'). *Voyez* TOLÈDE.

ALBEMARLE. *Voyez* MONCK.

ALBEMARLE (Arnold-Juste de Keppel, lord), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain, en 1712, et il fut obligé de se rendre pri-

sonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBÈRE. *Voyez* ALBERT (Erasme).

ALBERGATI (Nicolas), cardinal du titre de Sainte-Croix, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426, par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après, à Sienne le 9 mai 1443, avec l'avantage d'avoir eu sous lui Thomas de Sarzane, et Æneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons, ou à dicter des lettres; il rétablit et embellit extrêmement son église et son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paléotti publia dans le 16e siècle, et qui est intitulé *Archiepiscopale bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les bienheureux titulaires de cette église.

* ALBERGATI-CAPACELLI (le marquis, François), sénateur de Bologne, naquit en cette ville en 1723. Sa gloire littéraire est presque effacée par une vie entière de licence et de débauches. Après la mort de sa première femme qu'il ne faut attribuer qu'à l'emportement d'Albergati, il épousa une comédienne, mademoiselle Bettina, à laquelle il porta un coup mortel dans un accès de jalousie. S'étant dérobé au châtiment qu'il méritait, il épousa à l'âge de 72 ans, une danseuse avec laquelle il ne fut pas plus heureux. Albergati a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : 1° *Novelle Morali*, Bologne et Paris, 1783, 2 vol. in-12; 2° *Collezione conpleta delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784, 6 vol. in-8. On dit que sur la fin de ses jours il revint à de meilleures mœurs et à de meilleurs sentimens. Il mourut en 1806, à l'âge de 82 ans.

* ALBERGOTTI (François), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des *Consultations* et des *Commentaires* sur le Digeste et sur quelques livres du Code.

* ALBERGOTTI (Augustin), évêque d'Arezzo, né dans cette ville le 25 novembre 1755, d'une famille ancienne et distinguée. Il fut ordonné prêtre le 10 août 1779, et se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans les diverses branches des sciences ecclésiastiques, mais il s'appliqua encore plus à se former à la piété. Devenu chanoine de Florence, il fit un voyage dans la haute Italie en 1785, et il visita avec soin les bibliothèques, les musées et tous les monumens de la religion et des arts. Il fut ensuite nommé grand-vicaire, et il remplit pendant 14 ans cet emploi avec prudence et avec zèle, s'efforçant de combattre les nouveautés qu'on cherchait à introduire en Toscane. Lorsque Pie VII fut conduit à Florence en 1798, il lui donna les plus grandes marques de dévouement, et s'efforça d'adoucir la situation des prêtres français et romains, que les circonstances amenèrent en cette ville. L'année 1799, la Toscane fut occupée par les Français, et Albergotti fut arrêté et conduit à Livourne pour y être embarqué pour la France; mais il trouva moyen de s'échapper, et en 1801 il fut nommé à l'évêché d'Arezzo. Ses premiers soins furent pour les séminaires; il s'efforça ensuite de propager la piété par ses lettres, ses homélies, ses mandemens et plusieurs visites pastorales qu'il

cour. Nous avons de lui, 1° le poème de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de Giron le Courtois : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4. 2° Un autre poème, *Della coltivazione*, Paris, 1544 in-4, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. 3° Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Juntes, en 1532, pour le premier tome; et pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. 4° On a aussi de lui *Antigone*, tragédie; *Flore*, comédie. 5° *Avarchide*, ou siége de Bourges, poème en 24 chants, Florence, 1570, in-4. 6° Cent vingt-deux *épigrammes*. On trouve dans tous ces ouvrages une versification facile, un stile mâle et pur, et beaucoup d'imagination. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le 9e siècle. Il entra dans les provinces de l'Empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que s'il lui donnait la bataille, *le fils de Marie* ne le sauverait pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni; car le jour du combat ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un affreux carnage. Alamir fut pris et eut la tête tranchée.

ALAMOS (Balthasar), Castillan, après être resté 11 ans en prison, obtint sa grâce de Philippe III, et fut employé par Olivares, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du 17e siècle. On a de lui une version de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine, l'an 509, et fit mourir plusieurs solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les chrétiens le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Pendant qu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, hérétiques eutychiens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J. C.; d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, et se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir ni mourir, comment voudriez-vous que J. C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible?*

* ALAN, ALLEN OU ALLEYN (Guillaume), cardinal, né à Rossal dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1558, chanoine d'Yorck. D'un caractère ardent, et nourri dans les principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentimens bien opposés. Alan, ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'Eglise romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à la tête du collége anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre. Il y composa quelques écrits de controverse qui furent déférés au gouvernement : Bientôt il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douai, et obtint succes-

sivement un canonicat à Cambrai et à Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations de l'église anglicane, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'église anglicane par ses écrits; il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Elisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua; mais le zèle d'Alan fut récompensé d'un chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé 1° *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1565. 2° Un écrit apologétique, intitulé *Courtes raisons pour la foi catholique*. 3° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences.* 4° Un écrit *sur les sacremens*. 5° Un autre *sur le culte des saints et de leurs reliques*, etc.

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca belgica* de Froppens.

ALARIC I, fut appelé le *hardi* et l'*entreprenant* par les Goths ses sujets. Il était en effet l'un et l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'arianisme vers l'an 330. Il avait rendu des services importans à l'empereur Théodose contre les Huns; mais ne se croyant pas assez récompensé, il le quitta à la tête des Goths qu'il commandait, et déclara la guerre aux Romains l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grèce, où il détruisit l'idolâtrie. Après l'avoir ravagée, il fut attaqué et vaincu par Stilicon, général de l'empereur Honorius. Il se déroba à la poursuite de ses ennemis, réunit une armée, se fit proclamer roi, et s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnaître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité, en 409, et permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises et ceux qui les auraient prises pour asile. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'explication de l'Apocalypse, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). Saint Jérôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitans*. Saint Augustin, Paul Orose, etc., en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome que pour aller faire la conquête de la Sicile et d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, et fut frappé de mort subite peu de temps après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrèrent au milieu de la rivière de Vafento, avec des richesses prodigieuses. Moins intolérant que son père Euric, qui avait conquis l'Espagne, il permit aux évêques de ses états de tenir une assemblée à Agde, en 406.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda l'an 484. Il régnait non-seulement sur la Péninsule, mais encore sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne. Clovis, fâché que de si belles contrées fussent possédées par des Barbares, attaqua Alaric, et le tua de sa propre main, à Vouillé en Poitou, l'an 507. (Les Visi-

goths ne conservèrent plus dans la Gaule que la Septimanie et la Provence. Amalaric son fils lui succéda : Théodoric roi d'Italie gouverna l'Espagne comme tuteur du jeune prince.) Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code théodosien*, fut publié par les ordres de ce roi.

* ALARY (l'abbé), né à Pampelune en 1731 embrassa la carrière des missions en 1753, et partit pour Siam, où il fit de nombreuses conversions, ainsi qu'au Bengale et à la Chine en 1772. Il rentra en France, et fut nommé directeur des missions étrangères. La révolution l'obligea de s'expatrier ; il passa en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1802. Il reprit alors la direction du séminaire des missions jusqu'en 1809, époque de la suppression de cet établissement. Depuis, il vécut dans la retraite, et mourut à Paris en 1817.

*ALARY (Etienne-Aimé), né à Montpezat en Vivarais le 29 septembre 1762, étudia au séminaire de Viviers, et y prit les ordres en 1785. A l'époque de la révolution il se réunit aux royalistes qui s'étaient rassemblés à Jalès, et fut mis hors la loi. Il passa dans l'étranger en 1792, et fut nommé aumônier du quartier-général du prince de Condé, et successivement confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. Son courage égalait ses sentimens religieux. Dans toutes les affaires, il exposa sa vie pour donner des secours temporels et spirituels aux blessés, ce qui le fit appeler *le brave des braves*. Devant Munich, il fut blessé en 1796, et il eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Constance en 1799. Rentré en France en 1803, il fut arrêté en 1804, et conduit à Sainte-Pélagie, puis au Temple, où il demeura plusieurs années. Après la restauration, il devint chapelain de la duchesse de Berry, et il mourut en 1819. Un jour dans une revue le comte d'Artois vanta son courage en disant que c'était *le plus intrépide grenadier de l'armée française*.

ALAVA-ESQUIVEL (Diégo), canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, et mourut en 1562. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur* ; très bon ouvrage, plein de vues sages et pures.

* ALAVIN, chef des Goths qui avaient été chassés de leur pays par les Huns. Il supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube, sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là : mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicien, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane, en 378 ; fin digne des cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les défenseurs de la divinité de J. C.

ALBAN (Saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, était, à ce que l'on croit, né à Vérulam, comté de Hertford, dans le 3e siècle. Il eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J. C. Usségrius a publié les anciens *actes* de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes* ; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les miracles de saint Alban étant attestés par des auteurs dignes de foi, je » ne vois pas pourquoi on les révoquerait en doute. Il est certain, par les » écrits des anciens, que, de leur temps, » il s'opérait des miracles dans l'Eglise. » Il n'y aurait pas de raison pour soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance » d'une manière surnaturelle que dans le » siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas » converti le monde entier, pourquoi ne » voudrions-nous pas convenir que Dieu » aura donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, des lettres » de créance auxquelles on ne pouvait se

» refuser? Pourquoi enfin rejetterait-on » les miracles de saint Alban, la circon- » stance où il se trouvait étant assez im- » portante pour que le ciel interposât » son pouvoir d'une manière surnatu- » relle? » — Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain; qu'ayant été banni par Hunéric, à cause de la foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

ALBANE (François l'), peintre célèbre, né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, fut élève de Denis Calvar ainsi que le Dominiquin qui était son ami. Les progrès qu'il fit sous ce maître habile furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très belle femme, dont il eut 12 enfans ressemblans à leur mère. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux et de la terre; il n'eut qu'à copier sa famille. Mais, comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes : les grâces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. Il a été surnommé l'Anacréon de la peinture. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 83 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages *à fresque* sont à Rome et à Bologne : le roi de France possède plusieurs de ses tableaux. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais-Royal. Les plus remarquables de ces tableaux sont : *Vénus endormie ; Diane au bain ; Danaé couchée ; Galathée sur la mer ; Europe sur le taureau; les quatre Elémens.*

ALBANI (Jean-Jérôme), naquit en 1504 à Bergame, (d'une famille noble d'Albanie, qui se réfugia en Italie après l'invasion des Turcs, et dont une branche se retira à Bergame, l'autre à Urbin.) Il se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plus tôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1770. Albani était veuf et avait des enfans ; ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont : 1° *De immunitate ecclesiarum*, 1553; 2° *De potestate papæ et concilii*, 1558; 3° *De cardinalibus, et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

* ALBANI (Alexandre), cardinal et bibliothécaire du Vatican, de l'ancienne famille Albani et de la branche d'Urbin, naquit à Urbin le 15 octobre 1692; il était neveu du pape Clément XI; Innocent XIII l'honora de la pourpre en 1721. Envoyé l'année précédente comme nonce extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne, il déploya dans cette mission la magnificence et la dignité qui convenaient à son nom, et qu'exigeait cet honorable emploi. Il aimait les arts et les lettres, et consacrait la plus grande partie de sa fortune, soit à acheter des tableaux et des livres, soit à faire exécuter des fouilles pour découvrir quelques monumens antiques, soit à encourager par des récompenses et des pensions les savans et les artistes. La superbe villa Albani, maison de campagne où il allait se délasser de ses travaux, était remplie de tableaux, de statues et de mille autres choses précieuses, offertes à la vue des amateurs. Il mourut aveugle le 11 décembre 1779, âgé de 87 ans, et laissa des *écrits historiques et littéraires* très estimés. Il était à sa mort premier cardinal diacre, le plus ancien de tout le sacré collége, et cardinal protecteur de l'ordre Prémontré.

ALBANI. *Voyez* CLÉMENT XI.

* ALBATEGNIUS, ou ALBATENIUS (AL-BATTANE Mohammed-Ben-Djabir-Ben-Senan, al Battani, al-Harrany), astronome arabe, faisait ses observations vers l'an

877. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8, et à Bologne, 1645, in-4, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. On trouve dans ce livre une trigonométrie très différente de celle des Grecs, et la première notion des tangentes, dont les Arabes se servaient dans leur gnomonique. Ils en avaient fait des tables qui leur fixaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, *et vice versa*. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. Albategnius a fait sur la précession des équinoxes et d'autres objets astronomiques des observations à l'exactitude desquelles les modernes se sont peut-être trop légérement rapportés. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses : en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations; d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paraîtra très hasardé, si l'on considère combien étaient défectueuses les observations des anciens, qui n'avaient ni nos méthodes, ni nos instrumens. Au reste si Albategnius était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très médiocre. C'est du moins l'avis de M. Delambre. « Halley, dit un » physicien moderne, a cru apercevoir » une accélération dans le mouvement de » la lune, en comparant les observations » des Babyloniens, celles d'Albategnius, » savant arabe, à celles des modernes. » Newton, pour expliquer cette accélé- » ration, suppose que la masse de la terre » augmente par le changement de l'eau » en terre, et que les vapeurs des queues » des comètes se condensent et se con- » vertissent en eaux, et ensuite en terre, » en sels, en soustes, en pierres, en co- » raux, etc. Voilà comme se font les dé- » couvertes dans ce siècle de lumières. » Je me contenterai d'observer, 1° que » cette explication suppose que l'eau se » change en terre, ce qui, en bonne phy- » sique, est regardé comme une erreur » populaire; 2° que diverses causes que » nous ne pouvons même soupçonner, et » qu'il est inutile de deviner, peuvent » produire cette accélération sans le se- » cours des comètes. Il serait pour le » moins tout aussi naturel d'en chercher » le principe dans la lune que dans la » terre; plus d'un astronome a cru le » trouver dans l'atmosphère du soleil, - » dont la résistance, disent-ils, ralentit » le mouvement projectile de la lune, » fait prévaloir la force attractive de la » terre, et contraint la lune de se rap- » procher de la terre, en raccourcissant » le diamètre de l'orbite lunaire; 3° que » cette accélération n'est rien moins que » certaine; car, d'où sommes-nous assu- » rés de l'exactitude des observations as- » tronomiques des Babyloniens? quels » instrumens avaient-ils? Il est donc à » croire que la lune, comme le reste du » monde planétaire, continue à aller son » train. » Dans tous les cas, elle retardera, à ce qu'assure M. de Lalande, à proportion de ses avances, *comme la diminution*, dit-il, *qui est produite par l'attraction des planètes, deviendra, par la suite des siècles, une augmentation; ce qui nous paraît actuellement une accélération dans le mouvement de la lune, deviendra aussi un retardement, et ce n'est plus qu'une inégalité périodique*. Lettre de M. de Lalande. *Journal de Paris*, 1788, n° 5.

ALBE (Le duc d'). *Voyez* TOLÈDE.

ALBEMARLE. *Voyez* MONCK.

ALBEMARLE (Arnold-Juste de Keppel, lord), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain, en 1712, et il fut obligé de se rendre pri-

sonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBÈRE. *Voyez* ALBERT (Erasme).

ALBERGATI (Nicolas), cardinal du titre de Sainte-Croix, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426, par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après, à Sienne le 9 mai 1443, avec l'avantage d'avoir eu sous lui Thomas de Sarzane, et Æneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons, ou à dicter des lettres; il rétablit et embellit extrêmement son église et son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paléotti publia dans le 16e siècle, et qui est intitulé *Archiepiscopale bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les bienheureux titulaires de cette église.

* ALBERGATI-CAPACELLI (le marquis, François), sénateur de Bologne, naquit en cette ville en 1723. Sa gloire littéraire est presque effacée par une vie entière de licence et de débauches. Après la mort de sa première femme qu'il ne faut attribuer qu'à l'emportement d'Albergati, il épousa une comédienne, mademoiselle Bettina, à laquelle il porta un coup mortel dans un accès de jalousie. S'étant dérobé au châtiment qu'il méritait, il épousa à l'âge de 72 ans, une danseuse avec laquelle il ne fut pas plus heureux. Albergati a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : 1° *Novelle Morali*, Bologne et Paris, 1783, 2 vol. in-12; 2° *Collezione conpleta delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784, 6 vol. in-8. On dit que sur la fin de ses jours il revint à de meilleures mœurs et à de meilleurs sentimens. Il mourut en 1806, à l'âge de 82 ans.

* ALBERGOTTI (François), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des *Consultations* et des *Commentaires* sur le Digeste et sur quelques livres du Code.

* ALBERGOTTI (Augustin), évêque d'Arezzo, né dans cette ville le 25 novembre 1755, d'une famille ancienne et distinguée. Il fut ordonné prêtre le 10 août 1779, et se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans les diverses branches des sciences ecclésiastiques, mais il s'appliqua encore plus à se former à la piété. Devenu chanoine de Florence, il fit un voyage dans la haute Italie en 1785, et il visita avec soin les bibliothèques, les musées et tous les monumens de la religion et des arts. Il fut ensuite nommé grand-vicaire, et il remplit pendant 14 ans cet emploi avec prudence et avec zèle, s'efforçant de combattre les nouveautés qu'on cherchait à introduire en Toscane. Lorsque Pie VII fut conduit à Florence en 1798, il lui donna les plus grandes marques de dévouement, et s'efforça d'adoucir la situation des prêtres français et romains, que les circonstances amenèrent en cette ville. L'année 1799, la Toscane fut occupée par les Français, et Albergotti fut arrêté et conduit à Livourne pour y être embarqué pour la France; mais il trouva moyen de s'échapper, et en 1801 il fut nommé à l'évêché d'Arezzo. Ses premiers soins furent pour les séminaires; il s'efforça ensuite de propager la piété par ses lettres, ses homélies, ses mandemens et plusieurs visites pastorales qu'il

cour. Nous avons de lui, 1° le poème de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de Giron le Courtois : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4. 2° Un autre poème, *Della coltivazione*, Paris, 1544 in-4, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. 3° Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Juntes, en 1532, pour le premier tome; et pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. 4° On a aussi de lui *Antigone*, tragédie; *Flore*, comédie. 5° *Avarchide*, ou siége de Bourges, poème en 24 chants, Florence, 1570, in-4. 6° Cent vingt-deux *épigrammes*. On trouve dans tous ces ouvrages une versification facile, un stile mâle et pur, et beaucoup d'imagination. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le 9e siècle. Il entra dans les provinces de l'Empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que s'il lui donnait la bataille, *le fils de Marie* ne le sauverait pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni; car le jour du combat ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un affreux carnage. Alamir fut pris et eut la tête tranchée.

ALAMOS (Balthasar), Castillan, après être resté 11 ans en prison, obtint sa grâce de Philippe III, et fut employé par Olivares, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du 17e siècle. On a de lui une version de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine, l'an 509, et fit mourir plusieurs solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les chrétiens le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Pendant qu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, hérétiques eutychiens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J. C.; d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, et se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir ni mourir, comment voudriez-vous que J. C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible?*

* ALAN, ALLEN ou ALLEYN (Guillaume), cardinal, né à Rossal dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1558, chanoine d'Yorck. D'un caractère ardent, et nourri dans les principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentimens bien opposés. Alan, ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'Eglise romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à la tête du collége anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre. Il y composa quelques écrits de controverse qui furent déférés au gouvernement : Bientôt il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douai, et obtint succes-

sivement un canonicat à Cambrai et à Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations de l'église anglicane, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'église anglicane par ses écrits; il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Elisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua; mais le zèle d'Alan fut récompensé d'un chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé 1° *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1565. 2° Un écrit apologétique, intitulé *Courtes raisons pour la foi catholique*. 3° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences.* 4° Un écrit *sur les sacremens*. 5° Un autre *sur le culte des saints et de leurs reliques*, etc.

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca belgica* de Froppens.

ALARIC I, fut appelé le *hardi* et l'*entreprenant* par les Goths ses sujets. Il était en effet l'un et l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'arianisme vers l'an 330. Il avait rendu des services importans à l'empereur Théodose contre les Huns; mais ne se croyant pas assez récompensé, il le quitta à la tête des Goths qu'il commandait, et déclara la guerre aux Romains l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grèce, où il détruisit l'idolâtrie. Après l'avoir ravagée, il fut attaqué et vaincu par Stilicon, général de l'empereur Honorius. Il se déroba à la poursuite de ses ennemis, réunit une armée, se fit proclamer roi, et s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnaître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité, en 409, et permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises et ceux qui les auraient prises pour asile. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'explication de l'Apocalypse, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). Saint Jérôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitans*. Saint Augustin, Paul Orose, etc., en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome que pour aller faire la conquête de la Sicile et d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, et fut frappé de mort subite peu de temps après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrèrent au milieu de la rivière de Vafento, avec des richesses prodigieuses. Moins intolérant que son père Euric, qui avait conquis l'Espagne, il permit aux évêques de ses états de tenir une assemblée à Agde, en 406.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda l'an 484. Il régnait non-seulement sur la Péninsule, mais encore sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne. Clovis, fâché que de si belles contrées fussent possédées par des Barbares, attaqua Alaric, et le tua de sa propre main, à Vouillé en Poitou, l'an 507. (Les Visi-

goths ne conservèrent plus dans la Gaulé que la Septimanie et la Provence. Amalaric son fils lui succéda : Théodoric roi d'Italie gouverna l'Espagne comme tuteur du jeune prince.) Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code théodosien*, fut publié par les ordres de ce roi.

* ALARY (l'abbé), né à Pampelune en 1731 embrassa la carrière des missions en 1753, et partit pour Siam, où il fit de nombreuses conversions, ainsi qu'au Bengale et à la Chine en 1772. Il rentra en France, et fut nommé directeur des missions étrangères. La révolution l'obligea de s'expatrier ; il passa en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1802. Il reprit alors la direction du séminaire des missions jusqu'en 1809, époque de la suppression de cet établissement. Depuis, il vécut dans la retraite, et mourut à Paris en 1817.

*ALARY (Etienne-Aimé), né à Montpezat en Vivarais le 29 septembre 1762, étudia au séminaire de Viviers, et y prit les ordres en 1785. A l'époque de la révolution il se réunit aux royalistes qui s'étaient rassemblés à Jalès, et fut mis hors la loi. Il passa dans l'étranger en 1792, et fut nommé aumônier du quartier-général du prince de Condé, et successivement confesseur des ducs d'Angoulême et de Berri. Son courage égalait ses sentimens religieux. Dans toutes les affaires, il exposa sa vie pour donner des secours temporels et spirituels aux blessés, ce qui le fit appeler *le brave des braves*. Devant Munich, il fut blessé en 1796, et il eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Constance en 1799. Rentré en France en 1803, il fut arrêté en 1804, et conduit à Sainte-Pélagie, puis au Temple, où il demeura plusieurs années. Après la restauration, il devint chapelain de la duchesse de Berry, et il mourut en 1819. Un jour dans une revue le comte d'Artois vanta son courage en disant que c'était *le plus intrépide grenadier de l'armée française*.

ALAVA-ESQUIVEL (Diégo), canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, et mourut en 1562. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur* ; très bon ouvrage, plein de vues sages et pures.

* ALAVIN, chef des Goths qui avaient été chassés de leur pays par les Huns. Il supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube, sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là : mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicien, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane, en 378 ; fin digne des cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les défenseurs de la divinité de J. C.

ALBAN (Saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, était, à ce que l'on croit, né à Vérulam, comté de Hertford, dans le 3e siècle. Il eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J. C. Usserius a publié les anciens *actes* de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes*; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les miracles de saint Alban étant attestés par des auteurs dignes de foi, je » ne vois pas pourquoi on les révo- » querait en doute. Il est certain, par les » écrits des anciens, que, de leur temps, » il s'opérait des miracles dans l'Eglise. » Il n'y aurait pas de raison pour soute- » nir que Dieu n'a manifesté sa puissance » d'une manière surnaturelle que dans le » siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas » converti le monde entier, pourquoi ne » voudrions-nous pas convenir que Dieu » aura donné aussi à ceux de ses servi- » teurs qui ont vécu ensuite, des lettres » de créance auxquelles on ne pouvait se

» refuser? Pourquoi enfin rejetterait-on » les miracles de saint Alban, la circon- » stance où il se trouvait étant assez im- » portante pour que le ciel interposât » son pouvoir d'une manière surnatu- » relle? » — Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain; qu'ayant été banni par Hunéric, à cause de la foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

ALBANE (François l'), peintre célèbre, né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, fut élève de Denis Calvar ainsi que le Dominiquin qui était son ami. Les progrès qu'il fit sous ce maître habile furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très belle femme, dont il eut 12 enfans ressemblans à leur mère. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux et de la terre; il n'eut qu'à copier sa famille. Mais, comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes : les grâces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. Il a été surnommé l'Anacréon de la peinture. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 83 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages *à fresque* sont à Rome et à Bologne : le roi de France possède plusieurs de ses tableaux. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais-Royal. Les plus remarquables de ces tableaux sont : *Vénus endormie ; Diane au bain ; Danaé couchée ; Galathée sur la mer ; Europe sur le taureau; les quatre Elémens.*

ALBANI (Jean-Jérôme), naquit en 1504 à Bergame, (d'une famille noble d'Albanie, qui se réfugia en Italie après l'invasion des Turcs, et dont une branche se retira à Bergame, l'autre à Urbin.) Il se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plus tôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1770. Albani était veuf et avait des enfans ; ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont : 1° *De immunitate ecclesiarum*, 1553; 2° *De potestate papæ et concilii*, 1558; 3° *De cardinalibus, et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

* ALBANI (Alexandre), cardinal et bibliothécaire du Vatican, de l'ancienne famille Albani et de la branche d'Urbin, naquit à Urbin le 15 octobre 1692; il était neveu du pape Clément XI; Innocent XIII l'honora de la pourpre en 1721. Envoyé l'année précédente comme nonce extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne, il déploya dans cette mission la magnificence et la dignité qui convenaient à son nom, et qu'exigeait cet honorable emploi. Il aimait les arts et les lettres, et consacrait la plus grande partie de sa fortune, soit à acheter des tableaux et des livres, soit à faire exécuter des fouilles pour découvrir quelques monumens antiques, soit à encourager par des récompenses et des pensions les savans et les artistes. La superbe villa Albani, maison de campagne où il allait se délasser de ses travaux, était remplie de tableaux, de statues et de mille autres choses précieuses, offertes à la vue des amateurs. Il mourut aveugle le 11 décembre 1779, âgé de 87 ans, et laissa des *écrits historiques et littéraires* très estimés. Il était à sa mort premier cardinal diacre, le plus ancien de tout le sacré collége, et cardinal protecteur de l'ordre Prémontré.

ALBANI. *Voyez* CLÉMENT XI.

* ALBATEGNIUS, ou ALBATENIUS (AL-BATTANE Mohammed-Ben-Djabir-Ben-Senan, al Battani, al-Harrany), astronome arabe, faisait ses observations vers l'an

877. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8, et à Bologne, 1645, in-4, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. On trouve dans ce livre une trigonométrie très différente de celle des Grecs, et la première notion des tangentes, dont les Arabes se servaient dans leur gnomonique. Ils en avaient fait des tables qui leur fixaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, *et vice versa*. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. Albategnius a fait sur la précession des équinoxes et d'autres objets astronomiques des observations à l'exactitude desquelles les modernes se sont peut-être trop légérement rapportés. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses : en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations; d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paraîtra très hasardé, si l'on considère combien étaient défectueuses les observations des anciens, qui n'avaient ni nos méthodes, ni nos instrumens. Au reste si Albategnius était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très médiocre. C'est du moins l'avis de M. Delambre. « Halley, dit un » physicien moderne, a cru apercevoir » une accélération dans le mouvement de » la lune, en comparant les observations » des Babyloniens, celles d'Albategnius, » savant arabe, à celles des modernes. » Newton, pour expliquer cette accélé- » ration, suppose que la masse de la terre » augmente par le changement de l'eau » en terre, et que les vapeurs des queues » des comètes se condensent et se con- » vertissent en eaux, et ensuite en terre, » en sels, en soustes, en pierres, en co- » raux, etc. Voilà comme se font les dé- » couvertes dans ce siècle de lumières. » Je me contenterai d'observer, 1° que » cette explication suppose que l'eau se » change en terre, ce qui, en bonne phy- » sique, est regardé comme une erreur » populaire; 2° que diverses causes que » nous ne pouvons même soupçonner, et » qu'il est inutile de deviner, peuvent » produire cette accélération sans le se- » cours des comètes. Il serait pour le » moins tout aussi naturel d'en chercher » le principe dans la lune que dans la » terre; plus d'un astronome a cru le » trouver dans l'atmosphère du soleil, » dont la résistance, disent-ils, ralentit » le mouvement projectile de la lune, » fait prévaloir la force attractive de la » terre, et contraint la lune de se rap- » procher de la terre, en raccourcissant » le diamètre de l'orbite lunaire; 3° que » cette accélération n'est rien moins que » certaine; car, d'où sommes-nous assu- » rés de l'exactitude des observations as- » tronomiques des Babyloniens? quels » instrumens avaient-ils? Il est donc à » croire que la lune, comme le reste du » monde planétaire, continue à aller son » train. » Dans tous les cas, elle retardera, à ce qu'assure M. de Lalande, à proportion de ses avances, *comme la diminution*, dit-il, *qui est produite par l'attraction des planètes, deviendra, par la suite des siècles, une augmentation; ce qui nous paraît actuellement une accélération dans le mouvement de la lune, deviendra aussi un retardement, et ce n'est plus qu'une inégalité périodique*. Lettre de M. de Lalande. *Journal de Paris*, 1788, n° 5.

ALBE (Le duc d'). *Voyez* Tolède.

ALBEMARLE. *Voyez* Monck.

ALBEMARLE (Arnold-Juste de Keppel, lord), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain, en 1712, et il fut obligé de se rendre pri-

sonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBÈRE. *Voyez* ALBERT (Erasme).

ALBERGATI (Nicolas), cardinal du titre de Sainte-Croix, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426, par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après, à Sienne le 9 mai 1443, avec l'avantage d'avoir eu sous lui Thomas de Sarzane, et Æneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons, ou à dicter des lettres; il rétablit et embellit extrêmement son église et son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paléotti publia dans le 16e siècle, et qui est intitulé *Archiepiscopale bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les bienheureux titulaires de cette église.

* ALBERGATI-CAPACELLI (le marquis, François), sénateur de Bologne, naquit en cette ville en 1723. Sa gloire littéraire est presque effacée par une vie entière de licence et de débauches. Après la mort de sa première femme qu'il ne faut attribuer qu'à l'emportement d'Albergati, il épousa une comédienne, mademoiselle Bettina, à laquelle il porta un coup mortel dans un accès de jalousie. S'étant dérobé au châtiment qu'il méritait, il épousa à l'âge de 72 ans, une danseuse avec laquelle il ne fut pas plus heureux. Albergati a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : 1° *Novelle Morali*, Bologne et Paris, 1783, 2 vol. in-12; 2° *Collezione completa delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784, 6 vol. in-8. On dit que sur la fin de ses jours il revint à de meilleures mœurs et à de meilleurs sentimens. Il mourut en 1806, à l'âge de 82 ans.

* ALBERGOTTI (François), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des *Consultations* et des *Commentaires* sur le Digeste et sur quelques livres du Code.

* ALBERGOTTI (Augustin), évêque d'Arezzo, né dans cette ville le 25 novembre 1755, d'une famille ancienne et distinguée. Il fut ordonné prêtre le 10 août 1779, et se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans les diverses branches des sciences ecclésiastiques, mais il s'appliqua encore plus à se former à la piété. Devenu chanoine de Florence, il fit un voyage dans la haute Italie en 1785, et il visita avec soin les bibliothèques, les musées et tous les monumens de la religion et des arts. Il fut ensuite nommé grand-vicaire, et il remplit pendant 14 ans cet emploi avec prudence et avec zèle, s'efforçant de combattre les nouveautés qu'on cherchait à introduire en Toscane. Lorsque Pie VII fut conduit à Florence en 1798, il lui donna les plus grandes marques de dévouement, et s'efforça d'adoucir la situation des prêtres français et romains, que les circonstances amenèrent en cette ville. L'année 1799, la Toscane fut occupée par les Français, et Albergotti fut arrêté et conduit à Livourne pour y être embarqué pour la France; mais il trouva moyen de s'échapper, et en 1801 il fut nommé à l'évêché d'Arezzo. Ses premiers soins furent pour les séminaires; il s'efforça ensuite de propager la piété par ses lettres, ses homélies, ses mandemens et plusieurs visites pastorales qu'il

fit dans son diocèse, où il prêchait toujours. En 1807 il établit une maison de passionistes pour les missions et les exercices spirituels, mais il fut ensuite obligé de la dissoudre pour se conformer aux décrets de Buonaparte contre les monastères. Dans la nouvelle invasion de la Toscane, il eut souvent à lutter contre l'esprit d'une administration ombrageuse et tyrannique; il parvint cependant à conserver les deux sanctuaires du Mont-Alverne et de Camaldule, si chers à la piété des peuples par les plus respectables souvenirs. Il se rendit à Rome en 1814 pour féliciter Pie VII sur son retour et son heureuse délivrance. Plusieurs fois son humilité le porta à renoncer à l'épiscopat, mais ce pontife lui ordonna de n'y point penser. Il continua à donner tous ses momens à l'administration de son diocèse et aux œuvres de charité qui furent toujours pour lui un objet de prédilection. Il érigea sur le Mont-Alverne un hospice pour les pèlerins, et dans les années de disette il redoublait ses largesses, et donnait abondamment pour les couvens, pour les prêtres exilés, pour les missions étrangères. L'esprit de pénitence lui faisait en même temps pratiquer des austérités qu'il avait soin de cacher à tout le monde. Une maladie de langueur, pendant laquelle il donna des marques extraordinaires de patience, l'enleva le 6 mai 1825. Parmi ses ouvrages qui sont nombreux, on remarque son écrit sur la *Vie et le Culte de saint Donat;* son ouvrage sur la *Dévotion au Sacré Cœur*, qui fut approuvé et encouragé par le célèbre cardinal Gerdil, et son livre sur la *Vie et le Culte de la sainte Vierge*.

ALBERIC ou ALBERT, fut chanoine et gardien de l'église d'Aix-la-Chapelle, et selon d'autres, d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4 rares; elle se trouve aussi dans le *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol.

ALBERIC, moine français dans l'abbaye de Cluny, devint cardinal et évêque d'Ostie en 1138. Il fut légat du saint Siége en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient et en France. C'est lui qui convoqua, l'an 1138, le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

ALBERIC DE ROSATE, ou ROXIATI, de Bergame, ami de Bartholc, et l'un des plus savans jurisconsultes du 16e siècle, a fait des *Commentaires* sur le 6e livre des *Décrétales*. (On a de lui un *dictionnaire de droit*, un traité *de Statutis*, des *commentaires* sur le *Code de Justinien*, sur les *Pandectes*.)

ALBERIC, un des fondateurs de l'ordre de Cîteaux, disciple et compagnon de saint Robert, abbé de Molesme, mort le 26 janvier 1109, est honoré en ce jour par les cisterciens d'Italie, en vertu d'un décret de la congrégation des rites. *Voy.* Benoît XIV, *De canon.*, *lib.* 1, *caput* 13.

ALBERONI (Jule), né à Firuenzoula, dans le Parmésan, le 30 mai 1664, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de 14 ans : pour le bien de l'humanité et le repos de l'Europe, il eût été à souhaiter qu'il l'eût cultivée toujours. Le jeune homme crut avoir fait sa fortune en obtenant une place de clerc sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison, et un canonicat de son église. Quelque temps après, ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poète Campistron, qui avait été volé, se réfugia chez lui. Alberoni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Vendôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, et en parla à ce prince, qui se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenaient cachés. Ce service l'attacha à ce général. Il le suivit à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anct. Alberoni la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc nommé général des armées en Espagne, eut besoin de

lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui, par ses intrigues et son esprit, s'était mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea, dès ce moment, Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de Toscane. La princesse des Ursins espérant perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négociation, et s'en acquitta avec succès (*Voyez* ELISABETH FARNÈSE). Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle ses grâces et son esprit donnaient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Alberoni cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avait flatté le pape, en faisant rendre à son nonce, en Espagne, la clef et les papiers de la nonciature, qui lui avaient été ôtés. Il envoya en même temps des escadres, pour défendre l'Italie menacée par les Turcs, qui assiégeaient l'île de Corfou. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Ayant formé le projet de reconquérir ce que l'Espagne avait perdu en Italie, il y réorganisa la marine et l'armée; contrarié par l'alliance que le régent avait conclue avec l'Angleterre, en faveur de l'Autriche, il attaque l'empereur, lui enlève la Sardaigne, envahit la Sicile, et fait triompher de nouveau le pavillon espagnol. Mais bientôt après une flotte anglaise détruisit la flotte espagnole dans la Méditerranée. Alberoni cependant ne se découragea pas, et pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses vastes projets, il s'unit avec Pierre le Grand, avec Charles XII, et avec la Porte ottomane. Son dessein était d'armer le Turc contre l'empereur, le Czar et le roi de Suède contre les Anglais; de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de Charles XII, d'ôter la régence de la France au duc d'Orléans, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ces nouveaux projets se dissipèrent comme ils s'étaient formés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisane, et en instruisit le roi Georges. Ces deux princes s'unirent encore plus fortement contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre, en 1718, et ne firent la paix qu'à condition qu'Alberoni serait renvoyé. Ce ministre, obligé d'abandonner l'Espagne, après s'être vu sur le point de jouer le rôle le plus brillant en Europe, se rendit à Gênes, où le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligences avec les Turcs. Il l'était effectivement; et c'est sans doute le premier cardinal qui ait invité les infidèles à répandre le sang chrétien. Innocent XIII fit examiner, par des commissaires du sacré collége, la conduite de leur confrère. Alberoni fut enfermé un an chez les jésuites de Rome; mais son esprit remuant ne le quitta pas. On connaît son entreprise sur la petite république de Saint-Marin, qui ne lui réussit pas plus que celles qu'il avait tentées sur de plus puissans royaumes. *L'inaction est mortelle pour un ambitieux, et celui-là* (dit l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*), *eût voulu deux mondes pour avoir le funeste plaisir de les bouleverser.* Est-ce bien l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* (Frédéric II, roi de Prusse), qui a pu faire une pareille réflexion? Ce cardinal mourut en 1752, âgé de 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin, mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. On a publié, après sa mort, un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom, et qui, peut-être, n'est pas indigne de lui; mais il n'a fait illusion à personne. Cet écrit est attribué, avec plus de vraisemblance, à Maubert de Gouvest; Jean Rousset a écrit sa *Vie*, en 1 vol. in-12. On trouve aussi des détails curieux touchant son caractère, dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon.

ALBERT (Saint), fils de Godefroi III,

duc de Lorraine et de Marguerite de Limbourg, était évêque de Liége. Il se distingua particulièrement par le zèle avec lequel il défendit les libertés de l'Eglise. Sa fermeté épiscopale lui mérita l'honneur du martyre, près de Reims, en 1192. L'archiduc Albert donna en 1612 le corps de l'illustre martyr au couvent des carmélites de Bruxelles, qu'il avait fait construire en 1607, et l'y porta lui-même sur ses épaules, accompagné du nonce apostolique et de plusieurs prélats et seigneurs. Mais, lors des réformes qui ont ravagé les maisons religieuses des Pays-Bas, les dépositaires de ces reliques, dépouillées de leur état, les transportèrent, en 1783, dans le couvent des carmélites de Saint-Denis près Paris, où elles se réfugièrent pour vivre conformément à leur institut. Les Belges ayant réussi, en 1790, à remettre la religion dans ses droits, ces religieuses, prévoyant le sort que ces reliques pourraient peut-être un jour éprouver en France, les firent rapporter dans leur patrie. Elles arrivèrent à Bruxelles le 25 juin 1790, avec le corps de saint Albert, et occupèrent, quelque temps après, le nouveau couvent que la piété belge leur bâtit (le leur ayant été détruit), et déposèrent ce saint dépôt sous la table du maître autel.

ALBERT (Le Bienheureux), patriarche de Jérusalem, naquit d'une famille noble d'Italie, à Castro di Gualteri, dans le diocèse de Parme. Il entra de bonne heure chez les chanoines religieux de Mortara, dans le Milanais, et fut élevé en 1183, sur le siége épiscopal de Verceil. Sa prudence, sa droiture et son habileté dans les affaires, engagèrent le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse à le choisir pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le créa prince de l'Empire, et, en sa considération, accorda diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Célestin III le combla aussi de bienfaits. Innocent III, qui pensait à son égard comme ses prédécesseurs, l'employa avec succès dans des négociations importantes. La réputation du B. Albert était parvenue jusqu'en Orient; Monaco, onzième patriarche latin de Jérusalem, étant mort en 1204, les chrétiens de la Palestine nommèrent l'évêque de Verceil pour lui succéder. Innocent III applaudit à ce choix, persuadé qu'Albert était plus propre que personne à conduire une église qui se trouvait dans des conjonctures fort critiques. Il le fit venir à Rome, confirma son élection, et lui donna le *pallium*. Le serviteur de Dieu se rendit d'autant plus volontiers à ce que le souverain pontife exigeait de lui, que le patriarcat l'exposait à des persécutions, peut-être au martyre. Le nouveau patriarche vécut en Palestine dans un martyre continuel. Il joignait aux travaux et aux persécutions du dehors les austérités de la pénitence, et consacrait à la prière tous les momens qu'il pouvait dérober à ses occupations extérieures. Si les chrétiens l'honoraient et l'aimaient comme leur père, les Sarrasins ne pouvaient s'empêcher de le respecter à cause de son éminente sainteté. Entre autres bonnes œuvres qu'il fit, il donna une règle aux carmes. Ces religieux étaient primitivement des ermites qui vivaient sur le mont Carmel. Ils regardaient le prophète Elie comme leur fondateur et leur modèle, parce qu'il avait vécu sur la même montagne, ainsi qu'Elisée son disciple. Un nommé Berthold réunit ces ermites en corps de communauté. Brocard, qui en était supérieur en 1204, ou plutôt en 1209, s'adressa au patriarche Albert, pour lui demander une règle. Le saint homme dressa pour cet ordre des constitutions pleines de sagesse. Il y était ordonné aux frères de prier nuit et jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de la croix jusqu'à Pâques; de ne jamais manger de viande, de s'appliquer au travail des mains, de garder le silence depuis vêpres jusqu'à tierce du lendemain, etc. Les commissaires nommés par le pape Innocent IV, en 1246, firent des additions à cette règle, qu'ils adoucirent en quelques points. Le nouvel ordre s'accrut considérablement en peu de temps. Quelques écri-

vains ont essayé de prouver que, depuis Elie et ses successeurs, les enfans des prophètes, il y avait toujours eu des ermites sur le mont Carmel, jusqu'à la venue du Messie; qu'ils embrassèrent avec ardeur la religion chrétienne; qu'ils continuèrent le même genre de vie qu'auparavant, jusqu'aux 12e et 13e siècles; qu'ayant alors obtenu une règle du patriarche Albert, ils introdusirent en Europe leur ordre, connu sous le nom de carmes. Le P. Papebroch, l'un des continuateurs de Bollandus, traita de chimère cette antiquité, et soutint qu'il n'y avait point eu d'ermites sur le mont Carmel avant le 12e siècle. Les carmes tâchèrent, par divers écrits, de venger la gloire de leur ordre, qu'ils croyaient attaquée. Le P. Papebroch, qui garda d'abord le silence, leur fit une réponse dont ils ne furent pas contens. La contestation devint si vive, que l'affaire fut portée devant Innocent XI et Innocent XII. Ces deux papes ne décidèrent rien sur l'authenticité des mònumens produits par les carmes. Enfin Innocent XII donna un bref, le 29 novembre 1698, par lequel il défendit d'agiter cette matière à l'avenir. (*Voy.* PAPEBROCH.) Lorsque les divers ordres religieux placèrent dans l'église du Vatican les statues de leurs fondateurs, les carmes ne manquèrent pas d'y placer celle d'Elie, mais sans y mettre d'inscription; ils vainquirent cet obstacle, et on y lit aujourd'hui: *Universus Carmelitarum ordo fundatori suo Eliæ.* Le B. Albert avait été invité, par le pape Innocent III, au concile général de Latran, qui se tint en 1215, mais il ne put y assister. Il fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, étant à la procession de la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Il reçut le coup mortel des mains d'un scélérat qu'il avait repris et menacé pour ses crimes. Il est honoré en ce jour parmi les saints de l'ordre des carmes.

ALBERT I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et premier duc d'Autriche, naquit en 1248, et fut couronné empereur après avoir remporté une victoire éclatante sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, et l'avoir percé de sa main en 1298 à Gelheim entre Worms et Spire. Ce fut sous ce prince que se forma la république des Suissès. La Suisse, quoique dépendante de la maison d'Autriche, avait conservé quelques priviléges: Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avait établis traitaient si durement le peuple, qu'il se révolta. Telle est la narration ordinaire de cet événement; mais elle n'est pas d'acord avec tous les historiens. Plusieurs donnent aux Suisses tous les torts dans la contestation qui s'éleva entre eux et les princes autrichiens. (*Voyez* TELL.) Albert se préparait à réduire le peuple, lorsque son neveu Jean, duc de Souabe, le tua sur le bord de la rivière de Reuse, en 1308.

*ALBERT II du nom, dans les successions des ducs d'Autriche, 4e fils de l'empereur Albert I, hérita de ses possessions autrichiennes, ses trois frères aînés étant morts sans postérité. Jusque là, il avait pris peu de part aux affaires publiques, et l'on prétend même qu'il avait embrassé l'état religieux. Quoi qu'il en soit, il prit les rênes du gouvernement, et il se maria à 27 ans. Il en avait à peine 32, lorsqu'une paralysie, suite du poison, le priva de l'usage de ses jambes; il n'en commanda pas moins ses armées en personne, se faisant tantôt attacher sur son cheval, tantôt porter dans une litière. Il eut la prudence de refuser l'empire que lui offrit le pape Jean XXII, après avoir déposé et excommunié l'empereur Louis IV, nommé ordinairement *Louis de Bavière.* Il se déclara même pour cet empereur, et après sa mort il se rangea du parti du prince Charles, fils du roi de Bohême, qui avait réuni tous les suffrages. Il en obtint de grands avantages pour sa famille, mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Séduit par l'espoir de profiter des dissentions qui régnaient à Zurich, il marcha contre cette ville; mais la nécessité de la défense extérieure ayant réuni tous les habitans, il fut constamment repoussé et obligé de retourner à

Vienne, après avoir perdu la bataille de Morgarten. Il mourut de chagrin le 16 août 1358, dans sa 60 année. On lui [a donné le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards. Ce fut cet Albert qui ordonna le premier que les états héréditaires de la maison d'Autriche ne seraient plus partagés entre les membres de cette famille, mais appartiendraient à l'aîné. Cette ordonnance a été renouvelée par Maximilien.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils du précédent, lui succéda ; mais il fut bientôt dépouillé d'une partie de ses états par son frère Léopold, qui ne jouit pas long-temps de son usurpation. Car ayant voulu recommencer la guerre contre les Suisses, il fut tué à la bataille de Sempach le 9 juillet 1386, laissant quatre enfans auxquels Albert rendit leur héritage, lorsqu'ils furent en âge de le réclamer. Il montra beaucoup de sagesse dans l'art de gouverner : il vint à bout, par une négociation habile, d'engager la Bavière à renoncer au Tyrol, dont la souveraineté était pour l'Autriche d'une extrême importance. S'occupant ensuite d'administration, il s'appliqua avec succès à maintenir dans ses états une police exacte, et à y faire fleurir les arts et les sciences. Il protégea les lettres, et fonda des chaires de mathématiques et de théologie dans l'université de Vienne; mais ce qui le fit le plus chérir de ses sujets, ce fut les efforts qu'il fit pour restreindre les priviléges des seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, vexaient les bourgeois des villes, et troublaient à chaque instant la tranquillité publique. Il s'occupa aussi de la guerre, et seconda l'ordre teutonique dans une espèce de croisade contre la Suisse. Il venait d'entrer en Bohême pour secourir Winceslas contre ses sujets révoltés, lorsqu'il fut attaqué subitement d'une maladie qui l'enleva au mois d'août 1395. Il se maria d'abord avec Elisabeth, fille de l'Empe-Charles IV, qui ne lui donna pas d'enfans; puis avec Béatrix, fille de Frédéric, bourgrave de Nuremberg, dont il eut un fils qui avait, à l'époque de sa mort, 16 ans.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique du précédent, et surnommé *le Pieux*, eut à combattre Guillaume, fils aîné de Léopold, qui, non moins ambitieux que son père, essaya de lui enlever l'Autriche, seule province qui lui était restée; enfin, il fut convenu qu'ils régneraient conjointement. Albert, peu de temps après, entreprit le pèlerinage de la Terre-Sainte dont les circonstances ont été rapportées d'une manière plus ou moins fabuleuse par les poètes et les romanciers du temps. A son retour il épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Il se conduisit avec tant de prudence dans les dissentions qui s'étaient élevées entre ses oncles Sigismond roi de Hongrie et Winceslas roi de Bohème, qu'il se concilia leur amitié, et parvint à les réconcilier. Entraîné par son goût pour les exercices pieux, il se retirait souvent dans un couvent de chartreux, où il se faisait appeler le *frère Albert*, et il assistait aux matines, aux prières, il observait les jeûnes et se conformait exactement à tout ce qui est prescrit par les règles de l'ordre. Un seigneur qui s'était révolté contre Sigismond, et qu'il assiégeait dans la forteresse de Zaïm, le fit empoisonner, et il mourut le 4 septembre 1414 à l'âge de 27 ans. Il laissa un fils de son nom qui devint empereur, et qui alors n'avait que 7 ans.

ALBERT V, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1428, et fut connu, dans cette dignité, sous le nom d'Albert II. Sa douceur, sa générosité, promettaient beaucoup. Albert était resté orphelin à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de trois cousins de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses états. Délivré enfin de ces tuteurs ambitieux, il se fit aimer de ses sujets. Il punit sévèrement des courtisans spoliateurs, établit une sage administration, et fit succéder la paix intérieure aux troubles qu'avaient excités ses tuteurs. Devenu gendre de l'empereur Sigismond (auquel il succéda ensuite), il se réunit à lui pour combattre les hussites. Il contint les Moraves, délivra l'Autriche de

tous ses ennemis. En 1437 il fut élu roi de Bohème après la mort de Sigismond; quelque temps après, les Hongrois le proclamèrent leur souverain. Lors de la lutte qui s'éleva entre le pape Eugène IV et le concile de Bâle, Albert montra assez de modération. Il était allé s'opposer à l'invasion d'Amurat II, petit-fils de Bajazet; mais, attaqué par la fièvre épidémique, qui avait détruit son armée, il mourut en Hongrie, en 1439, âgé de 42 ans. (Sa femme Elisabeth était enceinte à sa mort; quatre mois après elle donna le jour à un prince nommé Ladislas le Posthume.)

* ALBERT, de Mecklembourg, roi de Suède, 2e fils du duc Albert I, et d'Euphémie fille de Magnus roi de Suède. C'est à la suite d'une insurrection contre Magnus et son fils Haquin que les grands choisirent pour leur roi le jeune Albert en 1363 : ce choix fut confirmé par les états de Suède. Magnus fit des tentatives pour remonter sur le trône; le Danemarck lui fournit des troupes avec lesquelles il livra bataille à son gendre : mais celui-ci le fit prisonnier. C'était par quelques actes arbitraires et quelques violences que Magnus s'était attiré la haine de son peuple ; Albert commit les mêmes fautes. Les grands conspirèrent contre lui : ils s'adressèrent à Marguerite, reine de Danemarck, la *Sémiramis du Nord*, qui entra en Suède. Albert, soutenu par le peuple, accepta un combat dans lequel il fut fait prisonnier avec son fils Eric. Pendant sa captivité qui dura sept ans, la Suède fut en proie à tous les malheurs de la guerre civile et de la guerre étrangère. Enfin Marguerite rendit à Albert la liberté, à condition que Stockholm lui serait livré 3 ans après. Albert ne tint point sa promesse : cependant, après la mort de son fils, il abandonna la Suède à Marguerite et alla finir ses jours dans le couvent Dobran dans le Mecklembourg : il y mourut l'an 1412.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis souverain des Pays-Bas, né en 1559, était le sixième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. En 1577, Grégoire XIII lui conféra le chapeau de cardinal, et Philippe II l'archevêché de Tolède. Il eut, en 1583, le gouvernement du Portugal, et sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas dont les sept provinces unies venaient de se séparer. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Ardres, et ensuite Hulst, qui se rendit le 15 août de la même année. Porto-Carero, gouverneur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1567 ; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 5 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser en 1598, Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Elisabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveler la guerre contre les Hollandais, qui ne voulaient point rentrer sous la domination autrichienne. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord 8 ou 900 hommes chargés de la garde d'un pont; et sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis; mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement, et le défit; cependant le vainqueur fut obligé de lever le siége de Nieuport, comme si l'archiduc avait eu l'avantage. Quelque temps après, Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siége si mémorable dura trois ans, trois mois et trois jours: et Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avait coûté la vie à plus de 100,000 hommes, des sommes immenses, et la perte de deux villes bien fortifiées; car Maurice, pendant le siége, avait pris l'Ecluse et Grave. L'archiduc, fatigué d'une guerre sans résultat, songea à la paix; elle commença par une trève de huit mois, en 1607, et continua par une autre de douze ans, en 1609. Il employa ce temps de repos au bien de ses provinces, où sa bonté et sa douceur lui avaient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, en 1621 à 62 ans, avec des sentimens de piété qu'il

avait exprimés dans toute sa conduite. Ce prince avait refusé deux fois la couronne impériale. L'histoire de sa vie a été imprimée à Cologne, 1690. *V.* ISABELLE.

ALBERT I, L'OURS, surnommé aussi *le Beau*, fils d'Othon le Riche, prince d'Anhalt, fut le fondateur de la maison de Brandebourg. L'empereur Conrad III lui donna le duché de Saxe qu'il ne put réunir aux margravites de Luzace et de Salzwédel dont il avait fait l'acquisition. Henri le Généreux retenait cette seigneurie : à sa mort, Albert voulut l'enlever de force : mais Henri le Lion, fils du dernier duc, fut secouru par les princes saxons, et Albert fut chassé de la Saxe et même de ses propres états. Il recouvra par un traité ses fiefs, reçut de Conrad le titre d'électeur et de margrave de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Stader, alors éteinte. La Marche de Brandebourg n'était presque qu'une grande forêt : Albert la fit défricher, et bâtit des villes, des églises et des colléges. Il fut en guerre avec les Venedes; puis avec Jazko roi de Pologne qui lui prit ses états, mais qu'Albert reconquit ensuite. Il fit le pèlerinage de Jérusalem : à son retour il construisit plusieurs villes, parmi lesquelles plusieurs historiens comptent Berlin, Francfort sur l'Oder, Lendsberg, etc. Il mourut l'an 1170, honoré de l'estime de tous les princes d'Allemagne.

* ALBERT, margrave et électeur de Brandebourg était le 3e fils de Frédéric I, à qui l'empereur Sigismond avait donné l'électorat de la marche de Brandebourg. Né le 24 novembre 1414 à Tangermunde, il se distingua de bonne heure par sa valeur et sa prudence et mérita le double surnom de l'*Achille* et de l'*Ulysse* de l'Allemagne. Les guerres auxquelles il prit part sont celles de Louis le Contrefait contre son père Louis le Barbu qui fut fait prisonnier, et celle qu'il soutint contre la ville de Nuremberg dont il était le bourgrave et qui s'était révoltée contre lui. Dans cette dernière guerre, il ne fut vaincu qu'une seule fois, tandis qu'il gagna sept batailles. On cite de lui une foule de traits de courage : un jour il résista seul contre seize ennemis, et, comme on lui parlait du danger qu'il avait couru, il dit : *où aurais-je pu mourir plus glorieusement?* Après la mort de l'un de ses frères et l'abdication de l'autre, il devint margrave de Brandebourg. L'an 1476 il en confia l'administration à son fils Jean le Cicéron, ne se réservant que le droit de conseil et les honneurs de sa dignité : il resta ainsi tranquille à Francfort sur le Mein où il mourut l'an 1486.

ALBERT, margrave de Brandebourg, premier duc de Prusse, grand-maître de l'ordre teutonique, naquit le 17 mai 1490; il fut élu en 1510. Il profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produites dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit, en 1525, une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissait aux chevaliers dont il était chef, lui fut accordée et à ses descendans, sous le titre de duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs devinrent trop puissans, pour ne pas vouloir se dispenser de cet assujettissement. Il avait essayé lui-même de s'en délivrer; à cette occasion la guerre fut déclarée. Mais le grand-maître fut abandonné de la diète, de l'Empire, de Maximilien I, de Charles-Quint et même du pape. Il avait vendu ses propres biens pour lever des troupes; c'était trop peu pour soutenir cette lutte : l'an 1525, il fit à Cracovie un traité par lequel il renonçait à l'ordre teutonique et recevait la Prusse inférieure à titre de duché pour lui et ses descendans, moyennant des redevances à la Pologne. Il embrassa dès lors la religion protestante et épousa en 1527, Dorothée, fille du roi de Danemarck. Cet abandon de l'ordre teutonique et de la religion catholique lui attira une foule d'ennemis qu'il n'aurait pu vaincre : les représentations du roi de Pologne furent plus puissantes que les armes d'Albert qui resta tranquille possesseur de son duché. Il mourut le 20 mars 1568. Il laissa ses états à son fils Albert-Frédéric.)

* ALBERT LE BELLIQUEUX, que sa beauté fit surnommer l'*Alcibiade* de l'Alle-

magne, était fils de Casimir, margrave de Culmbach, et de Suzanne princesse de Bavière ; il naquit à Quobzbach en 1522. Il se distingua dans la guerre de Charles-Quint contre les Français (1544) : il se prononça ensuite pour l'empereur contre les protestans et s'arma contre eux : dans cette guerre malheureuse, Albert fut fait prisonnier par le duc de Brunswick, et il ne fut relâché que 5 ans après, l'an 1552. Plus tard il abandonna les drapeaux de Charles-Quint sous lesquels il se rangea depuis. Mais dans l'intervalle, il se mit à la tête d'un corps d'aventuriers avec lesquels il pilla et brûla tous les lieux qu'il parcourait : c'est ainsi qu'il parvint jusqu'au Rhin, sans avoir égard aux remontrances de ses alliés. Quelques différends qu'il eut avec les troupes françaises le ramenèrent auprès de Charles-Quint dont il protégea l'invasion en Lorraine et l'attaque qu'il fit contre Metz. Cependant Albert se maintenait dans ses usurpations, surtout dans celles qu'il avait faites aux évêques de Bamberg et de Wurtzbourg. La chambre impériale le condamna à rendre ce qu'il leur avait pris, son refus amena une guerre dans laquelle il fut vaincu. Privé de tous ses états, obligé de quitter l'Allemagne, il languit quelque temps dans l'indigence : mais au moment où il se rendait à un congrès réuni à Ratisbonne, pour faire sa soumission, il mourut l'an 1558, laissant une réputation de courage, d'avidité, de cruauté et de débauche justement méritée.

ALBERT LE COURAGEUX, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, se rendit illustre par sa prudence et ses exploits sous l'empereur Maximilien I, et mourut en 1500. C'est le père de Georges de Saxe, qui fut un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT, surnommé *le Grand*, non parce qu'il naquit dans un siècle où les hommes étaient petits, comme le dit un écrivain célèbre, ni parce que son nom de famille était *Groot*, qui signifie *grand* en allemand, aucun membre de cette maison n'ayant joui de cette distinction, mais à cause de l'étendue de ses connaissances, étonnantes pour son siècle, était né à Lawingen en Souabe, en 1193 ou 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les dominicains en 1221, où il fut provincial. Le pape Alexandre IV, qui connaissait les succès qu'avait eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appela à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, et quelque temps après l'évêché de Ratisbonne ; mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel et au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques. Le pape Grégoire X l'appela au concile général tenu à Lyon en 1274. Il mourut en 1280, à Cologne, âgé de 87 ans. Le plus illustre de ses disciples fut saint Thomas d'Aquin. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon, de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. On pourrait lui appliquer ce que Cicéron disait d'un auteur volumineux, *qu'on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits*. On n'y voit que de longs commentaires sur Aristote, sur saint Denis l'Aréopagite, sur le *Maître des sentences*, dans lesquels il y a de bonnes choses ; mais quel homme aurait le courage de lire 21 vol. in-fol., pour ne recueillir que quelques pensées justes, revêtues d'un latin grossier ? Albert était recommandable comme religieux et comme évêque, mais il ne l'est guère comme écrivain. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares, et beaucoup de choses étrangères. Il suivait l'esprit et le goût de son siècle ; c'était à qui argumenterait le mieux sur les choses les plus abstraites. (*Voyez* DUNS.) On a dit qu'Albert le Grand avait une tête d'airain, qui répondait sans hésiter à toutes les questions ; comme si une tête artificielle pouvait faire des raisonnemens suivis. Mais s'il s'agit précisément d'une tête automatique d'où sortaient quelques sons articulés, on ne peut douter que la chose ne soit possible, depuis les deux têtes parlantes que l'on a vues à Paris en 1783. On a raconté encore qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hol-

lande et roi des Romains, qu'il avait invité à dîner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs et des fruits conservés : image de l'été, qu'on a prise à lettre. On lui a attribué de ridicules recueils de *secrets*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. On y trouve même des indécences et des recherches aussi vaines que peu dignes d'un religieux. Tel est entre autres celui qui parut à Amsterdam, en 1655, in-12, sous le titre *De secretis mulierum et naturæ.*

ALBERT, ou ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre cet empereur, devenu odieux par sa simonie et l'usurpation des droits de l'Eglise. Enfermé pendant 4 ans, Albert recouvra la liberté, mais il n'en fut pas moins opposé aux prétentions de l'empereur. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, et offrit néanmoins de se soumettre, à condition que l'empereur renonçât aux investitures par la crosse, et à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir par le sceptre; montrant par-là que la simonie et les sacriléges de ce prince étaient le seul objet de ses plaintes. Ce prélat, d'un caractère ferme et actif, mourut en 1137.

ALBERT, ou ALBÈRE (Erasme), naquit près de Francfort. Luther fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités de saint François avec J. C.*, les inepties les plus remarquables, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des cordeliers*. (*Voy.* ALBIZI.) Il fit imprimer ce recueil en allemand, en 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur; puis en latin, à Wittemberg, en 1542, in-4, et il l'intitula *Alcoran*, prétendant calomnieusement que les franciscains estimaient autant les *Conformités*, que les Turcs leur *Alcoran*. Luther honora d'une préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en français, et l'imprima en 1556, 1 vol. in-12; puis à Genève, en 1560, en 2 vol. in-12. Les hérétiques ainsi que les incrédules ont, dans tous les temps, fait un triomphe des sottises de quelques catholiques inconsidérés; pauvre ressource, que la vérité dédaigne, mais que l'erreur saisit avidement, n'en ayant pas d'autre. On a encore d'Albert : *Judicium de spongia Erasmi*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand. Il mourut à Neubrandebourg, en 1551.

ALBERT (Charles d'), duc de Luynes, né en 1578, d'une maison ancienne, à Mornas, dans le Comté Venaissin, fut page et gentilhomme ordinaire de Louis XIII, et gagna les bonnes grâces de ce prince. Après la mort du maréchal d'Ancre, Charles d'Albert eut une bonne part des biens qu'on avait confisqués à cet ancien favori, et fut mis à la tête des affaires de l'état en 1617. Quatre ans après, il reçut l'épée de connétable, le 22 avril 1621, en présence des princes du sang et de tous les grands du royaume. On se régla, pour le cérémonial, sur ce qui s'était pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait connétable par Charles VI. La conformité des noms d'Albert et d'Albret flattait la vanité de ce favori. Louis XIII, quelque temps après, se dégoûta de lui. Il l'avait élevé par caprice; par un autre caprice, il devint jaloux des honneurs qu'on lui rendait. Voyant un ambassadeur qui allait chez le connétable : *Il s'en va*, dit-il, *à l'audience du roi Luynes*. Le favori, averti des discours du monarque, parut s'en inquiéter si peu, qu'il disait devant tout le monde : *J'ai su gagner ses bonnes grâces; je saurai bien les conserver. Il est bon de temps en temps que je lui donne de petits chagrins, cela réveille l'amitié.* Les huguenots ne pouvant se résoudre à demeurer tranquilles, et donnant tous les jours de nouvelles scènes et de nouvelles inquiétudes, de Luynes persuada à Louis XIII de les mettre hors d'état de renouveler les anciennes tragédies. On porta les armes contre eux en 1621. De Luynes se saisit de toutes leurs places, depuis Saumur jusqu'aux Pyrénées; mais il échoua devant Montauban. Il mourut la même année, d'une fièvre pourprée, au camp de Longuetille, près de Monheur, le 15

décembre, âgé de 43 ans. Ses équipages et ses meubles furent pillés avant qu'il eût rendu l'esprit, et il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. L'abbé Ruccelai, et un nommé Contade, eurent la générosité de donner ce qu'il fallut pour embaumer son corps. On le fit transporter à Maillé, bourg à deux lieues de Tours, érigé, l'an 1619, en duché-pairie, sous le nom de Luynes, où il fut inhumé.

ALBERT (Honoré d') duc de Chaulnes, dut sa fortune à son aîné le duc de Luynes, qui lui fit épouser, en 1619, la riche héritière Charlotte d'Ailli, comtesse de Chaulnes. Il fut fait maréchal de France en 1620, et l'année d'après duc et pair. C'était une clause de son contrat de mariage. Une autre condition fut que tous les enfans porteraient le nom et les armes de la mère. Après la mort du connétable de Luynes, le maréchal de Chaulnes se soutint par ses biens, par ses alliances, et par son assiduité à faire sa cour au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui fit donner le gouvernement de la Picardie en 1633, et, trois ans après, le commandement d'une petite armée pour défendre cette frontière. De trois maréchaux de France qui firent le siége d'Arras en 1640, de Chaulnes était le plus ancien, et celui en qui le cardinal avait le plus de confiance. C'était aussi le plus vigilant et le plus modéré. Les deux autres étaient Châtillon et la Meilleraye. Il mourut le 30 octobre 1649, à 69 ans.

ALBERT (Joseph d') de Luynes, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VI, en France, et mourut en 1758, âgé de 87 ans. Il avait contracté dès sa jeunesse un goût vif pour les lettres, qu'il cultiva fort assidûment pour un homme du monde. On a de lui un recueil de différentes pièces de littérature, contenant : *Timandre instruit par son génie*, et le *Songe d'Alcibiade*, 1759, in-8.

* ALBERT (le père), capucin, né à Paris, a publié : *Conférences sur le symbole des apôtres*, dans lesquelles toutes les principales vérités de la religion sont expliquées, et les décisions des conciles sur chaque article sont rapportées familièrement par dialogues, de la même manière qu'elles ont été prononcées dans les missions et ailleurs, Paris, 1688, in-12. *Voyez Journal des savans*, 1689, p. 167, première édition. On a encore de lui : *Manière de prêcher selon l'esprit de l'Evangile*, nouv. édition, Paris, 1701, in-12, et Lyon, 1730.

* ALBERT (Antoine), ecclésiastique du 18e siècle. On lui doit un *Dictionnaire portatif des prédicateurs français*, Lyon, 1757, in-8, dont l'édition est épuisée. On a imprimé, en 1824, un autre *Dictionnaire des prédicateurs français*, sous le nom de l'abbé P*****, que nous n'indiquons point ici pour en conseiller la lecture, mais pour prémunir ceux qui pourraient se laisser prendre par la lecture du titre ou de la préface, l'ouvrage nous ayant paru fort inexact, plein de bévues, et la croyance et les intentions de l'auteur fort équivoques. On a aussi d'Albert *Nouvelles observations sur les différentes manières de prêcher*, 1757, 1 vol. in-12.

* ALBERT (Henri-Christophe), professeur de langue anglaise à Hall, naquit à Hambourg en 1762, et mourut en 1800. On lui doit une bonne *Grammaire*, Hall, 1784, in-8. Il a aussi donné pour les Anglais une *Grammaire allemande*, Hambourg, 1786. On a encore de lui un *Essai sur Shakespeare*, des *Recherches sur la constitution anglaise*, et un *Drame sur la mort de Charles I*.

ALBERT GIRARD. *Voy.* GIRARD.

ALBERT DURER. *V.* DURER.

ALBERT. *Voy.* ALBÉRIC, chanoine d'Aix, etc.

* ALBERT DE RIOMS (le comte) naquit en Dauphiné l'an 1738. Nommé chef d'escadre des armées navales de France, pour s'être distingué dans plusieurs combats contre les Anglais et notamment dans la guerre des Etats-Unis pour leur indépendance, il mérita, l'an 1790, le commandement de 30 vaisseaux de ligne pour aller au secours de l'Espagne, dans l'affaire de Nootka-Sund. Au commencement de la révolution française, il essaya vainement de contenir ses troupes dans la fidélité jurée à Louis XVI, et émigra pour voler dans

l'armée des princes, avec lesquels il combattit dans la campagne de 1792. Il rentra sur le sol français avec les autres émigrés, et mourut en 1800 à l'âge de 66 ans.

* ALBERT DE SIBOURG florissait, suivant quelques auteurs, en 1445, et suivant le père Le Long, en 1410. Il embrassa l'état monastique dans l'abbaye de Sibourg, près de Cologne. On a de lui : 1° *Glossaire sur l'ancien et le nouveau Testament*; 2° *Histoire des papes*, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V; 3° *Histoire des empereurs romains*, depuis Auguste jusqu'à Frédéric III, en 1440, c'est-à-dire jusqu'à son temps. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne.

* ALBERT (Joseph-Jean-Baptiste), lieutenant-général des armées françaises, né le 28 août 1771 dans les Hautes-Alpes, entra au service, en 1790, dans le premier bataillon de ce département, et devint capitaine aide-de-camp d'Augereau en 1795. Il se distingua aux Pyrénées, en Italie, en Allemagne; fut nommé colonel en 1802, et se trouvait chef de brigade au siége de Dantzick pendant lequel il eut une affaire brillante dans le Nehrung où il fit 1200 prisonniers et prit plusieurs pièces d'artillerie. Il est fait mention de lui d'une manière fort honorable dans les bulletins de l'armée *Gallo-Batave* (an 10) et dans ceux de la grande armée (1807). Le général Albert fit la campagne de 1809 à la tête d'une brigade de grenadiers réunis : il coopéra aux victoires d'Essling et de Wagram. Dans la guerre contre la Russie, il se signala au passage de la Dwina, et fut nommé général de division sur le champ de bataille de la Bérézina. La campagne de 1813 lui fournit de nouvelles occasions de déployer sa capacité militaire : avec moins de 6,000 hommes, il résista à un corps russe cinq fois plus nombreux. En 1814, il arrêta la marche victorieuse d'un corps russe qui marchait sur Bonn, et il le repoussa avec perte. Le 8 juillet de la même année, il fut nommé chevalier de St. Louis; pendant la campagne de 1815, il commandait une division de l'armée du Rhin. A l'époque de la restauration, le général Albert fut appelé au commandement de la 19e division militaire à Lyon, et il fixa l'attention du duc d'Orléans, qui le choisit pour son premier aide-de-camp. Il est mort en 1822.

ALBERTET, ou ALBERT, mathématicien et poète provençal, au 13e siècle, né à Sisteron. Il eut une dame de ses pensées, suivant la coutume de son siècle, et fit toute sa vie des vers pour elle; et en mourant, il laissa ses vers à un de ses amis, pour les remettre à sa maîtresse; mais cet infidèle ami les rendit à un rimailleur d'Uzès, qui les publia sous son nom. Ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté : c'était alors la peine de ces larcins littéraires.

ALBERTI, ou DE ALBERTIS (Léon-Baptiste), architecte, peintre, sculpteur et mathématicien, né à Florence, d'une noble et ancienne famille, vers la fin du 14e siècle, fut surnommé par quelques écrivains le *Vitruve florentin*. Après avoir reçu une excellente éducation, il entra dans les ordres et en 1447 il était chanoine de la cathédrale de Florence. Il a écrit sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Son ouvrage le plus considérable et le plus connu est un traité *De architectura, seu de re ædificatoria*, en 10 livres, dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre, trop loué peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Son *Traité sur la peinture*, en 3 livres, a été réimprimé à la suite du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol. Parmi ses ouvrages d'architecture, on cite comme un chef-d'œuvre l'église de Saint-François de Rimini. Il a aussi été un excellent littérateur et un bon jurisconsulte, et on a de lui : 1° un traité *De jure*; 2° un dialogue intitulé : *Momus* ou *De principe*; 3° *Hecatomphile*, poème, en prose; 4° un livres de cent *Fables* ou *apologues*; 5° un *Traité sur la vie et les mœurs de son chien*, ouvrage satirique. Comme sculpteur, il a publié un traité en italien sous le titre *Della statua*. L'année de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. On croit qu'il mourut vers 1480. Sa vie a été écrite par Poretti.

ALBERTI (Aristotile), autrement appelé *Ridolfo Fioravanti*, célèbre mécanicien, né à Bologne, vivait dans le 15ᵉ siècle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta, en 1555, à Bologne, le clocher de Sainte-Marie del Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa, dans la ville de Cento, celui de l'église de Saint-Blaise, qui penchait de cinq pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages dont le souverain de ce pays fut si satisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnaie et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

ALBERTI (Léandre), né à Bologne en 1479, fut provincial des dominicains, parmi lesquels il s'appliqua à faire fleurir la science et la piété. Il a publié 1° une *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1517, in-fol.; 2° une *Description de toute l'Italie*, 1596, in-4, pleine de recherches mais faite sans critique; 3° quelques *Vies* particulières; 4° l'*Histoire de Bologne* sa patrie, imprimée avec les cinq livres d'additions de Caccianemici, à Bologne, in-4. Il mourut en 1552, à l'âge de 74 ans. Kiriander a traduit en latin sa *Description de l'Italie*.

ALBERTI (Jean), plus connu sous le nom de *Widmanstadius*, de Widmanstadt, lieu de sa naissance, jurisconsulte, très savant dans les langues orientales, au 16ᵉ siècle, donna, en 1543, un *Abrégé de l'Alcoran*, avec des notes critiques; ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche et de chevalier de Saint-Jacques que lui conféra l'empereur Ferdinand. Il publia, in-4, en 1556, un *Nouveau Testament*, en syriaque, à l'usage des jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand I. On n'y trouve point la 2ᵉ épître de saint Pierre, la 2ᵉ et la 3ᵉ de saint Jean, celle de saint Jude, ni l'Apocalypse. Il composa encore une *Grammaire syriaque*, dont la préface est curieuse : il mourut en 1559.

* ALBERTI (Salomon), professeur de médecine à Wittemberg, naquit à Nuremberg en 1540 et mourut à Dresde en 1600. Elève du fameux Jerôme Patricio de Padoue, il fut l'un des créateurs de la science anatomique. On lui doit des ouvrages estimés, entre autres *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, Wittemberg, 1583; *Tres orationes*, etc., Nuremberg, 1585; il a traduit en latin quelques ouvrages de Galien; enfin on lui attribue la découverte du limaçon de l'oreille, des conduits lacrymaux, etc.

ALBERTI (Georges-Guillaume), ministre luthérien, né en 1723. Après avoir fait ses études, il exerça les fonctions de prédicateur à Tundern, bourg du Hanovre; il fit un long séjour en Angleterre, pendant lequel il étudia la langue du pays; c'est en cette langue qu'il composa les *Pensées sur l'Essai de Hume sur la religion naturelle*, par Aléthophile de Gœttingue, nom sous lequel il s'est déguisé. De retour en Allemagne, il publia 1° *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752-55; 2° *Essai sur la religion, le culte, les mœurs et les usages des quakers*, ibid., 1750. Il mourut en 1758.

* ALBERTI (Jean), ministre luthérien et philologue à Harlem, puis professeur en théologie dans l'université de Leyde, était né à Asse, au pays de Drente en Hollande, en 1698. Il avait étudié à Franker, sous Elsner Raphelius et le célèbre Lambert Bos, connus sous le titre de *Philologues sacrés*; et à leur exemple il s'adonna à la littérature biblique. On a de lui 1° *Observationes philologicæ in sacros novi Fœderis libros*, Leyde, in-8; ouvrage qui suppose de vastes recherches et une lecture immense; 2° *Periculum criticum in quo loca quædam cum veteris ac novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum, illustrantur, vindicantur, emendantur*, Leyde, in-8; 3° *Glossarium græcum in sacros novi Fœderis libros; accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito*, Leyde, 1785, in-8. Il entreprit aussi une nouvelle *édition* du dic-

tionnaire d'Hésychius, dont il donna le premier volume, in-fol., Leyde, 1746. Il préparait le second, mais il n'eut pas le temps de l'achever, la mort l'ayant enlevé le 13 août 1762, à 65 ans. Il laissa la réputation d'un excellent et laborieux lexicographe. Le second volume du dictionnaire d'Hésychius fut complété par Ruhnkénius, et parut à Leyde, en 1766.

ALBERTI (André), auteur d'un *Traité de perspective*, imprimé en 1670, in-fol., en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son temps.

* ALBERTI, de Villanova (François d') né à Nice en 1737, est célèbre par un excellent Dictionnaire italien et français, français et italien, qui a eu plusieurs éditions. Il fit aussi *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana* fort estimé. Il mourut en 1800 à Lucques.

*ALBERTINI (Paul degli), né à Venise vers l'an 1430, entra fort jeune dans l'ordre des servites. Dès l'âge de 16 ans il professait avec distinction la philosophie : en même temps il se faisait remarquer par ses prédications. La république de Venise le chargea de plusieurs missions, dont il s'acquitta de manière à satisfaire ce gouvernement, qui même, dit-on, l'envoya en ambassade vers le Grand-Seigneur. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1475. On fit frapper à sa mort une médaille de bronze en son honneur. Sansovino, qui avait habité Venise, cite de lui les traités suivans écrits en latin : 1° *De notitia Dei*; 2° *De condendo christiano testamento*; 3° *De ortu et progressu sui ordinis*; et de plus une *explication du Dante*. Le P. Possevin, *in Apparatu sacro*, attribue faussement ces ouvrages au P. Paul Nicolletti, ermite de Saint-Augustin.

* ALBERTINI (François), savant antiquaire naquit à Florence vers la fin du 15[e] siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique et s'attacha à un cardinal. Il publia l'an 1505 *Traité des merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, qu'il revit depuis et dédia au pape Jules II en 1509 : il a été depuis réimprimé plusieurs fois. On a encore de lui *Tractatus brevis de laudibus Florentiæ et Savonæ*. On le trouve ordinairement réuni à la troisième édition de l'ouvrage précédent, qui a été donnée en 1515. 2° *Mémoires sur les statues et les peintures qui sont à Florence de la main d'habiles maîtres*, Florence, 1510, in-4.

ALBERTINI (François), Calabrois, se démit d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il mourut en 1619. Nous avons de lui 1° une *Théologie*, en 2 vol. in-fol., où il veut concilier la théologie avec la philosophie ; 2° un traité *De angelo custode*, où il avance cette étonnante assertion, « que les animaux ont des anges gardiens. »

ALBI (Henri), né à Bollène en 1590, dans le Comtat Venaissin, prit l'habit de jésuite en 1606, fut élevé aux charges de son ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie et la théologie. Il fut successivement recteur des colléges d'Avignon, d'Arles, de Grenoble et de Lyon. Il mourut à Arles, en 1569, après avoir publié 1° l'*Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affairet d'état*, 1653, in-4, livre écrit d'un stile pesant; 2° plusieurs *Vies* particulières, écrites de la même façon ; 3° l'*Anti-Théophile paroissial*, in-12 ; ouvrage plein d'humeur, qu'il opposa au *Théophile paroissial*, fait par le P. Bassée capucin. Benoît Puys, curé de Saint-Dizier de Lyon, lui répondit sur le même ton. La liste des ouvrages d'Albi est dans le 23[e] vol. de Niceron.

ALBICUS, archevêque de Prague, avait été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohème. Il fit autant de tort à l'Eglise par sa facilité à l'égard de l'hérésiarque Jean Hus et des autres disciples de Wiclef, que son prédécesseur Stincon lui avait fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus était si grande, qu'il ne voulait même pas confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avait pour tout domestique qu'une vieille servante qu'il laissait mourir de faim. Il a composé trois traités de médecine sous les titres suivans : *Praxis medendi*; *Regimen sanitatis*; *Regimen pestilentiæ*, imprimés

à Leipsick, 1484, in-4, long-temps après la mort de l'auteur.

* ALBIGNAC (Philippe-François, comte d'), lieutenant-général des armées du roi et commandeur de l'ordre royal de St. Louis, naquit d'une ancienne famille du Rouergue, vouée depuis long-temps au service militaire, et fut élevé aux pages du roi. Il émigra en 1792, et servit comme aide-de-camp dans l'armée des princes. Depuis, il fut attaché au service de l'Autriche. En 1799 il rentra en France, et prit du service dans les gendarmes d'ordonnance, commandés par le comte de Laval-Montmorency. Il fit la campagne de Tilsitt (1806) dans ce corps, où il fut successivement maréchal-des-logis chef et officier. Ce corps ayant été licencié après la campagne de 1807, Jérôme Buonaparte, roi de Westphalie, l'attacha à son service, en lui conférant le grade de lieutenant-général et le titre de comte de Ride. Il en fit ensuite son ministre de la guerre et son grand écuyer. Envoyé sur les bords de l'Elbe en 1809, il poursuivit Schiller avec tant d'activité, qu'il le réduisit à se donner la mort. De retour à la cour de Cassel, le comte d'Albignac se fit beaucoup d'ennemis par sa sévérité dans l'exécution de ses devoirs; il s'en fit davantage encore, en blâmant hautement les désordres dont il était témoin; enfin, il offrit sa démission qui fut acceptée, et il rentra en France, où il fut employé en qualité de chef d'état-major du 6[e] corps d'armée commandé par le général Gouvion St. Cyr, et peu après par le vice-roi d'Italie. En 1813, il obtint le commandement du département du Gard et fut chargé de l'organisation de la 4[e] division de réserve. Il fut mis à la demi-solde au moment de la restauration. Lors du débarquement de Buonaparte, il suivit le maréchal Gouvion St. Cyr qui se rendait à Orléans; enfin, la défection s'étant mise dans l'armée, il alla dans le midi auprès du duc d'Angoulême; mais il ne restait plus au prince d'autre parti que celui de la retraite. Le comte d'Albignac en reçut des pleins pouvoirs avec lesquels il se rendit à Lyon, et de là dans les Pays-Bas. Il rentra en France avec S. M. en 1815, et fut nommé secrétaire-général du département de la guerre. Il fut ensuite chargé de l'organisation et du commandement de la nouvelle école militaire de Saint-Cyr. Le mauvais état de sa santé l'obligea de prendre sa retraite après six ans de service, et il mourut le 31 janvier 1824, après avoir reçu les consolations puissantes de la religion.

ALBIN ou ALBINUS (Bernard), dont le vrai nom était *Weiss*, né l'an 1653, à Dessaw, dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célèbres médecins de son temps. Après avoir été reçu docteur en médecine dans l'université de Leyde, il voyagea dans les Pays-Bas, en France et en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder, en 1680, puis l'an 1709, dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Frédéric de Brandebourg en faisait beaucoup de cas. Il lui donna un canonicat à Magdebourg; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de traités sur diverses maladies, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, de M. Carère. (Herman Boerhaave a raconté les principaux détails de la vie d'Albinus dans un éloge historique.)

ALBIN (Bernard-Sifroy), fils du précédent, professeur en médecine à Leyde, né en 1683, et mort en 1771. Il s'était marié à une jeune fille à l'âge de 73 ans. Il passe pour un des plus grands anatomistes de l'Allemagne. Il a laissé 3 vol. ornés de figures très bien gravées. Le premier est une explication des *Tables anatomiques* de Barthélemi Eustachius, Leyde, 1714, in-fol. Le second offre *les figures des muscles* du corps humain, Londres, 1749, in-fol; et le troisième traite des *os*, Leyde, 1753, in-fol. Les explications sont en latin. (On assure qu'on lui doit les descriptions les plus exactes et les détails les plus précieux en anatomie, surtout sur les muscles et sur les os. Il avait pour frère puîné Christien Bernard Albin, qui

s'est également distingué dans la carrière de la médecine, en l'université d'Utrecht, où il a été professeur. On a de lui 1° l'*Histoire naturelle des araignées et autres insectes*, Londres, 1736, in-4, avec figures.

ALBIN (Eléazar), a donné une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 306 estampes coloriées, traduite en français par Derham, La Haye, 1750, 3 vol. in-4, moins estimée que celle d'Ewarts. Albin a aussi donné l'*Histoire des insectes*, Londres, 1736, 4 tom. en 2 vol. in-4.

ALBINOVANUS, poète latin, contemporain d'Ovide, qui lui donnait le titre de *divin*. Il nous reste de lui deux *Elégies*, que Jean Le Clerc fit imprimer en 1703, in-8, et 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de Théodore Goralle, avec un commentaire assez diffus, et un fragment d'un poème intulé : *Voyage de Germanicus*. On cite du même auteur une 3e *Elégie* sur la mort de Drusus, fils de Livie.

ALBINUS (*Decimus Claudius*), né à Adrumette, en Afrique, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, et porta les armes de bonne heure. Marc-Aurèle le mit à la tête de ses troupes et l'honora du consulat, (fait douteux, puisque les fastes consulaires ne citent pas son nom. A cette époque, Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires qui lui méritèrent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin Septime-Sévère le nomma césar. Albinus ne se contenta pas de ce titre; il se fit couronner empereur dans les Gaules, où il avait passé avec son armée, ou bien il fit proclamer la république. Sévère marcha contre lui et l'atteignit. Une sanglante bataille, donnée près de Trévoux, le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissans rivaux. Albinus fut défait et contraint de se donner la mort. Le vainqueur, après avoir foulé aux pieds son cadavre, le fit porter à Rome, pour qu'il y fût mangé par les chiens. Tous ses amis et ses parens périrent du dernier supplice. Cet usurpateur était digne d'un meilleur sort : il avait quelques vertus et du courage. Il menait une vie retirée, sans faste, sans débauche; mais la solitude rendait son caractère mélancolique, et son humeur difficile et brusque. On dit qu'il mangeait prodigieusement. Son règne ne fut que d'environ quatre ans. Son extrême blancheur lui avait fait donner le nom d'Albinus.

* ALBINUS, romain, est le pieux plébéien, qui, s'enfuyant de Rome à l'approche de Brennus, avec sa femme et ses enfans, fit descendre sa famille de son char pour y placer les vestales et les objets de leur culte qu'il conduisit à Cæré, en Etrurie.

ALBINUS (Pierre), poète et historien allemand du 16e siècle, naquit à Schneberg, dans la Misnie. Son nom était *Weiss*, c'est-à-dire *Blanc* en allemand; mais il le changea en celui d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie et de mathématiques dans l'académie de Wittemberg, puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna, en 1599, in-fol., une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avait déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques estimés des Allemands : *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582. Ses poésies latines sont imprimées à Francfort, 1612, in-8.

* ALBITTE l'aîné (Antoine-Louis), député à la Convention nationale, né à Dieppe, étudiait en droit au moment de la révolution, et venait de se faire recevoir avocat, lorsqu'il fut député, en septembre 1791, à l'Assemblée Législative par le département de la Seine-Inférieure. Ses études avaient été dirigées vers le barreau. Cependant on le vit avec surprise s'occuper presque exclusivement d'objets relatifs à l'organisation militaire, et faire plusieurs rapports à ce sujet. Au commencement de 1792, il dénonça les ministres Narbonne et Bertrand de Molleville, et il demanda leur mise en accusation. Peu de temps après, il demanda la démolition des places fortes de l'intérieur, comme pouvant servir de point d'appui aux contre-révolutionnaires. Il fut aussi un des principaux auteurs de la journée du 10 août 1792, et dès le lendemain il fit décréter, concurremment

avec son collègue Sers, que les statues des rois seraient renversées et remplacées par une statue de la liberté. Nommé député à la Convention nationale, il se montra disposé à seconder tous ses excès. Il rendit compte de sa mission dans le département de la Seine-Inférieure, où il avait été envoyé avec Lecointre pour y effectuer le désarmement des suspects et la déportation des prêtres insermentés. Il provoqua la réduction des pensions ecclésiastiques, la vente des biens des émigrès, et il sollicita un décret pour que ceux d'entre eux qui seraient arrêtés, armés ou non armés, fussent punis de mort. Le 21 décembre, il s'opposa à ce que Louis XVI pût se choisir un conseil de défense, et il vota la mort sans sursis et sans appel. Il fut envoyé successivement en mission auprès de l'armée sous Lyon, à l'armée du midi, à Marseille, à Toulon, dans les départemens de l'Ain et du Mont-Blanc, et partout il exerça les plus grandes rigueurs et les actes les plus arbitraires; il termina sa funeste tournée par faire traduire au tribunal révolutionnaire le général Brunet. Le 9 thermidor vint enfin mettre un terme à sa puissance, et l'obligea de garder le silence pendant plus d'un an; enfin, ayant organisé les mouvemens insurrectionnels du 1er prairial (21 mai 1795), il fut dénoncé et décrété d'accusation; mais il parvint à s'échapper, et l'amnistie du 14 brumaire le rendit à son existence politique. Il devint maire de Dieppe. Il fut nommé sous-inspecteur aux revues, et il suivit l'armée française à Moscou. Excédé de fatigues, de froid et de faim, il mourut pendant la retraite de 1812. Albitte, surpris très jeune par la révolution, n'eut point cependant les vertus de la jeunesse : il se jeta dans l'exagération démagogique avec toute la violence de son âge. Ses cruautés ont plus d'une fois fait frémir l'humanité. On peut le peindre par lui-même : lors des représentations du *Caïus Gracchus* de Chénier le public applaudit cet hémistiche : *Des lois, et non du sang*; Albitte s'écria avec transport : *du sang, et non des lois*; telle fut la folie de quelques révolutionnaires.

ALBIZI, ou DE ALBIZIS, appelé autrement Barthélemi de Pise, naquit dans le 14e siècle à Rivano, en Toscane. Il se fit cordelier, et s'illustra dans son ordre par son livre des *Conformités de saint François avec J. C.* Le chapitre général, assemblé à Assise en 1399, auquel il présenta cette production singulière, lui fit don de l'habit que le saint fondateur avait porté pendant sa vie. Ces bons religieux n'ont considéré, dans l'ouvrage, que l'honneur de leur fondateur et la consolation de ses enfans : ils n'ont pas prévu ce qu'une critique sévère et littérale en dirait un jour, moins encore le scandale que les hérétiques s'empresseraient d'en faire naître (*Voyez* ALBERT Erasme). Albizi mourut à Pise en 1401. La première édition de son fameux ouvrage fut faite à Venise, in-fol. sans date et sans nom d'imprimeur, sous ce titre *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo.* La seconde, de 1510, en caractères gothiques, à Milan, in-fol. est de 256 feuillets. François Zéno ou Zéni, vicaire-général des franciscains italiens, l'orna d'une préface. La troisième édition fut encore imprimée à Milan, en 1513, in-fol., caractères gothiques, avec une nouvelle préface de Jean Marpelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, et l'on n'en trouve guère d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; mais il y fit bien des retranchemens, et ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de Saint-François.* Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, et, pour la masquer, on changea les deux premiers feuillets. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1623, in-8, sous le titre de *Antiquitates franciscanæ, sive Speculum vitæ beati Francisci et sociorum, etc.* On fit dans cette édition des changemens très considérables. Le P. Valentin Marée, récollet, en a donné une édition refondue et retouchée, à Liége, en 1658, in-4, sous ce titre *Traité des conformités du disciple avec son maître, c'est-à-dire, de saint François avec J. C., en tous les mys-*

tères de sa naissance, vie, passion, mort, etc. Quoique ce récollet ait encore fait de grands retranchemens, il s'en faut de beaucoup qu'il n'en reste plus à faire. On attribue encore à Barthélemi Albizi : 1° six livres *de la Vie et des louanges de la Vierge*, ou *les conformités de la Vierge avec J. C.*, 1596, Venise, in-4 ; 2° des *Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-8 ; 3° enfin *la Vie du bienheureux Gérard, laïc*, manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin.

* ALBIZZI, nom d'une famille célèbre de Florence, qui rivalisa long-temps avec les Alberti et les Médicis. Pierre Albizzi, chef de cette famille, et l'un des principaux directeurs du parti guelfe, eut la principale part à l'administration depuis 1372 jusqu'en 1378. Enfin, le parti gibelin ayant triomphé, il fut arrêté et mis en jugement. Ses juges, convaincus de son innocence, refusèrent de prononcer sa condamnation; mais le peuple demandant avec fureur sa mort, il se dévoua au salut de sa famille et même de ses juges qu'on menaçait de mettre en pièces, et marcha courageusement au supplice en 1379. Thomas Albizzi, son neveu, fut l'âme de tous les conseils, depuis 1382 jusqu'à 1417, et il éleva Florence au plus haut degré de splendeur.

* ALBIZZI (Renaud), fils de Thomas Albizzi, marcha sur les traces de son père. Le parti des Albizzi à Florence, depuis la mort de Thomas, avait été dirigé par un vieillard dont Renaud blâmait la lenteur. Il se réunit aux Médicis pour faire déclarer la guerre à Güinigi seigneur de Lucques, espérant que la conquête de ce duché lui ouvrirait la porte du pouvoir. Cette guerre n'eut pas le succès qu'il en attendait : les Florentins furent obligés d'accorder la paix aux habitans de Lucques. Renaud ne se découragea pas : reprenant sa vieille haine contre les Médicis, il chercha à faire décider leur exil : il n'y parvint pas du vivant de Nicolas d'Uzzano ; mais à la mort de ce gouverneur de Florence, il prit l'autorité, exila Côme de Médicis, et méditait des mesures de rigueur contre ses partisans, lorsqu'il fut contraint de céder à la médiation du pape Eugène IV et de consentir au rappel de son rival. Renaud perdit son pouvoir, il fut même exilé, et ne parvint jamais à rentrer dans sa patrie.

ALBIZI (François), de Césène, cardinal, mourut en 1684, âgé de 61 ans. Il dressa la bulle contre le livre de *Jansenius*, sous Urbain VIII.

ALBO. *Voy.* JOSEPH-ALBO.

* ALBOIN (*Albovinus*), roi des Lombards, était fils d'Audoin dont il fut le successeur en 561. Il régnait sur la Norique et la Pannonie, qui forment aujourd'hui l'Autriche et une partie de la Hongrie. Il fit la guerre aux Gépides, habitans de la Dacie et Servie, qu'une haine invétérée séparait des Lombards. De concert avec les Avares gouvernés alors par Baïan ou Cagan, il attaqua Cunimond, roi des Gépides, et le tua dans une bataille sanglante dans laquelle fut détruite la nation vaincue. Après la mort de Clodowinde, fille de Clotaire I, il épousa Rosamonde, fille de Cunimond, qui était au nombre des captives, et que ce roi lui avait refusée quand, d'après les ordres de son père, il avait été se faire armer chevalier par le roi des Gépides dont il avait tué le fils. Après ces premiers succès, Alboin entra en Italie, sur l'invitation de Narsès qu'une cour ingrate avait offensé. De l'an 568, à l'an 572, Alboin parcourut la presqu'île en vainqueur, poussant devant lui les troupes grecques trop lâches pour défendre le dernier débris de l'empire d'Occident. Pavie devint la capitale de ce nouveau royaume qui occupait toute l'Italie excepté Rome, l'exarcat de Ravennes et Venise. Alboin périt victime de la fureur de sa femme à qui ce prince avait imposé, au milieu d'un festin, l'ordre de boire dans une coupe faite avec le crâne de Cunimond son père. Un soldat, nommé Péridée, fut l'instrument de sa vengeance. Elle se mit dans son lit à la place de la femme qu'il aimait, et elle le menaça de la jalousie d'Alboin, s'il n'exécutait pas ses ordres ; Alboin fut assassiné par Péridée au moment où ce prince était endormi. *Voy.* ROSAMONDE.

ALBON (Jacques d'), marquis de Fron-

sac, connu dans l'histoire sous le nom de *maréchal de Saint-André*, descendait d'une ancienne famille du Lyonnais. Henri II, qui l'avait connu étant dauphin, et qui n'avait pu le connaître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur, que des agrémens de son caractère et de sa figure, le fit maréchal de France, en 1547, et premier gentilhomme de sa chambre. Il avait donné des preuves de son courage au siége de Boulogne et à la bataille de Cérisolles, en 1544. François de Bourbon, comte d'Enghien, qui commandait l'armée, jaloux des louanges qu'on donnait à la bravoure de Saint-André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers : *Ou qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permettre de le suivre!* Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée en 1552 et 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Marienbourg; il ruina Cateau-Cambrésis, et se couvrit de gloire à la retraite du Quesnoi. Il se distingua à la bataille de Renti, et fut moins heureux à celle de Saint-Quentin, en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambrésis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guise, et combattit avec eux, en 1562, à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un coup de pistolet, par un nommé Aubigni ou Bobigni, à qui, suivant Brantôme, *il avait fait autrefois déplaisir*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, l'appelaient l'*Arquebusier du Ponant*. Le maréchal de Saint-André aimait le jeu, la bonne chère, le luxe, les femmes, enfin tous les plaisirs; ce qui préjudiciait quelquefois à ses qualités guerrières, et diminuait les succès qu'il eût pu se promettre. Sa politesse égalait l'urbanité grecque et romaine. Il fut un des triumvirs qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement pendant quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut de son mariage avec Marguerite de Lustrac, qu'une fille qui mourut fort jeune au monastère de Longchamp, dans le temps qu'on la destinait à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois.— Albon (Antoine), parent du précédent, fut comme lui gouverneur de Lyon, et s'y distingua par son zèle contre les calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, et devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut en 1674.

ALBON (Claude-Camille-François, comte d'), descendant du maréchal de Saint-André, né à Lyon, en 1753, fut doué d'une grande facilité d'écrire, et embrassa une multitude d'objets sur lesquels il a raisonné d'une manière intéressante par son impartialité et la sagesse de ses réflexions. Quoique dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*, 4 vol. in-12, il rapporte le pour et le contre, les lieux communs de la philosophie du jour, et les observations qui les combattent, on voit sans peine que son suffrage est pour les bons principes, puisqu'il a le courage de les développer et de les appuyer avec une force qui ne peut émaner que de la persuasion. Il mourut dans sa terre de Franconville dans la vallée de Montmorency, âgé de 36 ans. Il prenait le nom de roi d'Yvetot, petite terre en Normandie, dont il était seigneur. Il y fit construire plusieurs halles, avec cette inscription fastueuse *Gentium commodo, Camillus III*. Son enrôlement dans la secte des économistes l'a entraîné dans quelques erreurs de spéculation et de calcul, lui a fait prendre quelquefois un ton d'enthousiasme qui n'honorait pas son jugement, et a rendu même sa conduite ridicule par des démarches inconsidérées, telles que l'érection d'un pompeux mausolée à l'empirique Court de Gébelin, mort au baquet de Mesmer. Son *Eloge de François Quesnai* est plein d'idées romanesques, écrit avec le ton exalté qu'inspire l'esprit de parti. Il y a plus de sagesse dans son *Dialogue entre Titus et Alexandre*, où il plaide la cause de l'humanité contre les fureurs des conquérans. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, et un poème *sur la Paresse*, qu'on prétend traduit du grec de Nicander. (Rivarol a plaisanté avec esprit sur les poésies et les ouvrages philan-

thropiques d'Albon, *Petit Dictionnaire de nos grands hommes.*)

ALBORNOS (Gilles Álvarez Carrillo), issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, naquit à Cuença, en Espagne, fut archevêque de Tolède. Alphonse II, roi de Castille, lui eut de grandes obligations dans la guerre contre les Maures; mais son successeur, Pierre le Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avait déplu par son zèle contre ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant *qu'il serait aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir, que l'était le roi don Pierre de quitter sa femme pour une maîtresse.* Le pape Innocent VI l'ayant envoyé comme général et comme légat dans l'Italie, qui avait secoué l'autorité des papes pendant leur séjour à Avignon, il la remit sous l'obéissance du saint Siége, et fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avait employé les grandes sommes qu'il lui avait fait tenir pour la conquête de l'Italie, le cardinal ne lui répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs et de serrures. *Voilà,* lui dit-il, *à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs et les serrures dans ce chariot.* Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Le collége des Espagnols à Bologne est de sa fondation. La vie politique d'Albornos a été écrite par Sépulvéda, sous ce titre : *Historia de bello administrato in Italia per annos XV, et confecto ab Æg. Albornosio*, Bologne, 1623, in-fol. Il est prouvé par cette histoire que ce fut par le zèle et le courage d'Albornos que les donations faites à l'Eglise par Pepin et Charlemagne reçurent leur entier accomplissement. Le chevalier de Lescale publia, en 1629, un ouvrage assez curieux, intitulé : *La vertu ressuscitée*, ou la Vie du cardinal Albornos, surnommé *le Père de l'Eglise*, histoire parallèle; dédiée à monseigneur le cardinal de Richelieu, surnommé *Père de la France* ; avec les portraits d'Albornos et de Richelieu couronnés par les anges, et ces deux devises : *Duo lucida sidera cœlis : — Duo numina prospera terris.*

ALBRECHT. *V.* ADELGREIFF.

ALBRET (Charles, sire d'), (comte de Dreux, vicomte de Tartas, était fils d'Arnaud, sire d'Albret, grand chambellan de France sous Charles V. La famille d'Albret, l'une des plus anciennes maisons de France, tire son nom du pays d'Albret en Gascogne. Charles était en 1390 de l'expédition d'Afrique commandée par Louis II duc de Bourbon.) En 1402, il refusa d'abord la place de connétable que Charles VI, son cousin, lui donna, et ce n'était point sans raison : il n'avait ni l'expérience, ni la capacité nécessaires pour un si grand emploi. Cependant il l'accepta quelque temps après. La faction de Bourgogne le lui fit perdre en 1411; celle d'Orléans l'y rétablit en 1414. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien fortifiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siége, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. D'Albret fit encore une plus grande faute : les vainqueurs, affaiblis, proposèrent de réparer les dommages qu'ils avaient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre, toute raisonnable qu'elle était, fut rejetée par le connétable, qui ne doutait pas de leur entière défaite. En effet, les Français étant six contre un, la bataille ne pouvait pas se perdre, si les chefs qui les commandaient avaient été aussi habiles que les soldats étaient vaillans. Mais d'Albret et ses lieutenans ne surent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos. L'armée française combattit confusément, ainsi qu'elle l'avait fait aux funestes journées de Crécy et de Poitiers, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt, le 25 octobre 1415. Il demeura sur la place 12,000 Français, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'é-

tait ni craint ni aimé, et il n'était pas fait pour l'être. (La seigneurie d'Albret a été érigée au duché-pairie par Henri II l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et de Jeanne d'Albret son épouse.

ALBRET (César Phébus d'), comte de Miossins, descendait d'Etienne d'Albret, bâtard légitimé en 1527 par François I. Il apprit la guerre en Hollande, et y servit long-temps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal-de-camp en 1646, et se trouva peu après aux siéges de Mardick et de Dunkerque. Le zèle qu'il témoigna pour la reine-mère, Anne d'Autriche, et pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua autant que ses services à lui mériter le bâton de maréchal de France : il le reçut le 15 février 1654. Etienne, bâtard d'Albret, son trisaïeul, était grand-oncle de Henri IV. Le maréchal d'Albret mourut en 1676, à 62 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin et délicat : il fut remarqué chez Ninon et chez Mlle d'Aubigné. Saint-Evremond et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossins, qu'il portait alors. Il avait fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret son neveu, tué en 1678, dans la maison du marquis de Bussy en Picardie, et le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, ALBRICUS, ou ALBRICIUS, philosophe et médecin, né à Londres, vivait vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivans : 1° *De origine deorum* ; 2° *De ratione veneni;* 3° *Virtutes Antiquorum;* 4° *Canones speculativi*. Son *Traité de l'origine des dieux* se trouve dans *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8.

ALBUFERA. *Voyez* SUCHET.

ALBUMAZAR, dont les véritables noms sont Djafarben-Mohammed-ben-Omar (Abou-Machar), est né à Balkh, dans le Khoraçan, l'an 806 avant. J. C. Il fut philosophe, médecin et astrologue du 9e siècle. Il fit ses études en Afrique. Ses ouvrages ont été imprimés en latin, à Venise, 1506, in-4. Celui de la *Révolution des années*, connu sous le titre de *Milliers d'années*, l'a fait regarder comme un des grands astronomes de son temps. (Cet ouvrage contient cependant une foule d'idées bizarres, de rêveries obscures, de prophéties ridicules. Albumazar est mort à Vacith en 885 avant J. C., après avoir vécu, dit-on, 100 années lunaires.)

* ALBUQUERQUE (don Juan-Alphonse d'), gouverneur de Pierre le Cruel, roi de Castille, fut le ministre d'Alphonse XI qui lui confia l'éducation de son fils. Loin de corriger ses inclinations vicieuses, il ne fit que le flatter ; le jeune prince eut en lui la plus grande confiance : il le nomma, à son avénement au trône en 1350, à la charge de grand-chancelier. Ce fut Albuquerque qui lui conseilla l'assassinat d'Eléonore de Guzman maîtresse du dernier roi, et qui favorisa la passion de Pierre le Cruel pour Maria de Padilla. Cette femme prit sur le roi un empire que n'avait point voulu son ministre : il fit des remontrances à son maître qui ne vit plus en lui qu'un censeur importun. Albuquerque exilé devint le chef d'une conspiration qui fut découverte et qui le força de passer en Portugal. Bientôt il réunit des troupes ; il poussait la guerre avec vigueur quand il mourut en 1354. On dit qu'il fut empoisonné par un médecin juif qu'avait payé Pierre le Cruel.

ALBUQUERQUE (Alphonse, duc d') surnommé le *Mars portugais*, naquit à Lisbonne en 1452. Nommé vice-roi des Indes orientales, par don Emmanuel, roi de Portugal, il établit la domination de ce prince dans le pays où il avait été envoyé. Il conquit successivement Goa, Malaca, Adem, et se rendit maître d'Ormus dans le golfe Persique. Ses belles actions lui firent donner le nom de *Grand*. Il mourut au port de Goa dans un vaisseau, à 63 ans, au retour de son expédition d'Ormus, en 1515. Il tirait son origine des enfans naturels des rois de Portugal. (Sa mort fut attribuée au vif chagrin qu'il éprouva en se voyant remplacé dans sa vice-royauté par Soarez, son ennemi personnel. Des courtisans envieux avaient indisposé contre ce héros le roi Emmanuel, qui se repentit ensuite de son injustice involontaire. On lui avait peint

Albuquerque comme un rebelle qui visait à la souveraineté des Indes.)

ALBUQUERQUE (Blaise d') fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, et prit, après la mort de son père, le nom d'Alphonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regrettait beaucoup le célèbre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des *Mémoires* de ce que son père avait fait : ces mémoires furent imprimés à Lisbonne en 1576.

ALBUQUERQUE COELHO (Edouard d') marquis de Basto, comte de Fernambuco dans le Brésil, chevalier de Christ, en Portugal, et gentilhomme de la chambre du roi Philippe V, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencé en 1630. (Il avait pris part à cette guerre, s'était signalé à San-Salvador de Bahia, et lorsque les Portugais l'eurent emporté sur les Espagnols, il revint à Madrid où il mourut l'an 1658.)

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, né à Rome, s'attacha tellement aux manières grecques, dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, surnommé *l'Augure*, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius, Grec ou Romain, fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île, et le devint lui-même. Le sénat le bannit, comme concussionnaire. Il se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut. Cicéron, dans Brutus, a vanté son éloquence et ses connaissances dans la littérature grecque. Il avait composé quelques harangues qui ne nous sont pas parvenues.

ALCAÇAR (Louis d'), jésuite espagnol, né en 1554, est mort à Séville, sa patrie, en 1613. On publia, en 1614, à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros commentaire, en 2 vol. in-fol., sur l'Apocalypse. Le premier volume a pour titre *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi*; et le second *In eas veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis*. Son ouvrage a eu plusieurs éditions. Les écrivains postérieurs, et Bossuet en particulier, en ont fait grand usage. Les anciens croyaient que l'Apocalypse n'annonçait que des choses très éloignées, et ne pouvait par conséquent trouver d'explication que dans un avenir qu'ils ne connaissaient pas. Alcaçar ayant découvert le rapport de l'Apocalypse avec l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, trouva dans cette découverte la source des explications les plus naturelles. De nouvelles recherches ont répandu sur cet objet de nouvelles lumières, qui ont dissipé en grande partie les ténèbres qui couvraient ce livre mystérieux; de manière que Bossuet a eu raison de dire que dans un grand nombre de chapitres, on croyait lire une histoire, plutôt qu'une prophétie. *Voy.* Saint Jean.

* ALCALA (don Parafan de Rivera, duc d') fut vice-roi du royaume de Naples sous Philippe II : il succéda au duc d'Albe. Il fut le bienfaiteur des Napolitains qu'il préserva de la disette, de la peste, des brigands et des Musulmans. Il mourut à Naples en 1571, après avoir été 12 ans vice-roi, et à l'âge de 63 ans.

* ALCALA Y HENARÈS (Alphonse d'), poète espagnol et marchand établi à Lisbonne dans le 17e siècle. Ses poésies sont originales : dans chacune de ses 5 *Nouvelles*, il s'est astreint à éviter une des voyelles : ainsi dans la 1re, il n'y a pas d'*a*, dans la 2e pas d'*e*, etc. Ses autres poésies sont un *Viridarium anagrammaticum*.

ALCAMÈNE, 9e roi de Sparte, fils de Téléclus de la branche aînée des rois de Sparte, et connu dans l'histoire par ses apophthegmes, vivait vers l'an 747 avant J. C. Il disait que, pour conserver la république, il ne fallait rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandait un jour pourquoi il vivait en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit : *Qu'un homme riche acquérait plus de gloire en suivant la raison qu'en s'abondonnant à sa cupidité*. Ces sentences avaient apparemment plus de sel en grec qu'elles n'en ont en français. (Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messénie en prenant la ville d'Amphée l'an 743 avant J. C. Son fils Polydorus lui succéda peu après.)

ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre

chez les anciens par sa *Vénus-Aphrodite* et son *Vulcain*, vivait vers l'an 428 avant J. C. (Il fit aussi le fronton postérieur du temple de Jupiter-Olympien, sur lequel il avait représenté le combat des Centaures contre les Lapithes aux noces de Pyrithoüs, chef-d'œuvre dont Pausanias a laissé la description.)

ALCÉE, de Mitylène, contemporain de Sapho, vivait vers l'an 604 avant J. C.; il fut inventeur des vers alcaïques, et s'adonna aux armes avant que de cultiver la poésie. Il nous reste de lui quelques fragmens assez agréables dans le *Recueil des neufs poètes grecs*, Plantin, 1568, in-8, et dans le *corpus poetarum*, 1606 et 1611, 2 vol. in-fol. Il nous y apprend que s'étant trouvé dans une bataille, il prit la fuite. Il déclamait contre les tyrans Périander et Pittacus, avec une véhémence qui ne peut plaire qu'à des républicains outrés, et que des gens modérés traiteront de grossièreté et d'indécence. Tombé au pouvoir de Pittacus, il n'obtint son pardon que par une expiation humiliante. Après avoir, pour une seconde fois, pris la fuite devant l'ennemi, il voyagea dans plusieurs contrées, et mourut vers l'an 640 avant J. C. Ce qui nous reste de ses poésies a été traduit par M. Coupé, dans le tome 6 de ses *Soirées littéraires*. — Un autre Alcée d'Athènes, différent du lyrique, inventa d'après Suidas la tragédie.

ALCENDI, *Alchindus* (Jacques), médecin arabe, était en réputation vers l'an 1115. Peut-être est-il le même que ce fameux péripatéticien du même nom, qui vivait sous le règne d'Almansor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet *Alchindus*, également médecin arabe et astrologue, qui vivait après le 12e siècle, puisque Averroës fait mention de lui, et qu'il a été fort suspect de magie. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la *Bibliothèque ancienne et moderne* de M. Carrère.

ALCIAT ou ALCIATI (André), de Milan, naquit le 8 mai 1492, d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie et à Bologne, (il publia à 15 ans l'explication des termes grecs qui se trouvent dans le *Digeste*: cet ouvrage le fit connaître de la manière la plus avantageuse. En 1521 il fut nommé professeur de droit à Avignon, où il eut beaucoup de succès, mais où ses services ne furent point exactement payés. Ce dernier motif le rappela à Milan : mais ayant parlé de la nécessité d'unir l'histoire et la littérature à l'étude du droit, il s'attira la haine de ses collègues.) Alors François I l'appela à Bourges, pour donner du lustre à cette université entièrement déchue. Alciat ne fut que cinq ans dans cette ville, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. L'amour de l'argent et l'inconstance le firent retourner en Italie, où il courut de ville en ville, donnant ses leçons au dernier enchérisseur. (Il avait été invité par des promesses, et même par des menaces, par François Sforce, duc de Milan. Alciat revint à Pavie, puis il alla à Bologne, ensuite il revint à Pavie, fut appelé encore à Ferrare, enfin il revint à Pavie, où il mourut âgé de 58 ans, l'an 1550.) Il fut le premier, après la renaissance des lettres, qui embellit les matières que ses prédécesseurs avaient traitées dans un stile barbare. « Il avait, dit un histo-» rien, la gravité et la modération des » anciens dans les réponses qu'il donnait » sur les causes; et il était beaucoup » plus réservé qu'eux dans celles qu'il » faisait aux objections de ses disciples. » Ses *Emblèmes* ont fait mettre ce jurisconsulte au rang des poètes. La morale y est ornée des agrémens de l'esprit. On y trouve de la douceur, de l'élégance et de la force, mais on y souhaiterait quelquefois plus de justesse et de naturel. On les a traduites en plusieurs langues. Ce fut Peutinger qui les publia pour la première fois à Augsbourg, 1531, in-8; mais l'édition la plus recherchée est celle de Padoue, 1661, in-4, avec des commentaires. Ses ouvrages de jurisprudence furent imprimés en 1571, en 6 vol. in-fol. On ne trouve pas dans ce recueil, *Responsa*, Lugduni, 1561, in-fol. *Historia mediolanensi* in-8, 1625; et dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ* de Grævius, *De formula romani imperii*,

1559, in-8, *Epigrammata*, 1529, in-8.

ALCIAT (François), de Milan, cardinal, élève et neveu du précédent, fut comme lui un des plus grands ornemens du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, et où il eut saint Charles Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome, où le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui dans l'emploi de dataire, et ensuite le nomma cardinal. Muret assure, dans une de ses Oraisons qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat et Sirlet étaient l'*ornement du siècle, le soutien des lettres, et les véritables modèles de la vertu et de l'érudition*. Le cardinal Alciat mourut à Rome l'an 1580, âgé de 58 ans, et fut enterré dans l'église des chartreux, où l'on voit son portrait et son épitaphe. Il avait été protecteur de leur ordre et de celui de Saint-François.

ALCIAT (Térence), de la même famille, naquit à Rome en 1570. Après cinq ans d'étude en droit, il entra dans la société des jésuites en 1591, où il exerça successivement les emplois de préfet du collége de Rome, de professeur en philosophie et en théologie, de sous-supérieur de la maison professe, et de sous-provincial, jusqu'en l'année 1651, qu'il mourut d'apoplexie. C'est lui que le pape Urbain VIII avait choisi pour opposer une histoire du concile de Trente à celle de Fra-Paolo; mais la mort le surprit avant la fin de son ouvrage, et lui fit laisser l'exécution de ce dessein au père Sforce Palavicin, depuis cardinal. Alciat écrivit la *Vie* du P. Fabri, jésuite.

ALCIAT (Jean-Paul), gentilhomme milanais, suivit d'abord la profession des armes; puis s'étant retiré à Genève avec Georges Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste Socin et divers autres, pour y embrasser la prétendue réforme, il tomba d'abîme en abîme, jusqu'à s'engager dans les erreurs de Socin sur le mystère de la Trinité. La sévérité dont on usa à Genève à l'égard de Gentilis épouvanta ces unitaires, qui se réfugièrent en Pologne. Gentilis dont les opinions sur la Trinité étaient différentes des leurs, les y suivit: Jean-Paul Alciat que l'on a accusé de s'être fait turc, mourut socinien à Dantzick, vers l'an 1670.

ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, naquit vers l'an 450 avant J. C. (Il descendait d'Ajax par son père, et par sa mère de la famille illustre des Alcméonides. Après la mort de son père tué à la bataille de Coronée, il fut élevé dans la maison de Périclès son tuteur et son parent, trop ambitieux pour s'occuper sérieusement de son éducation. Il eut pour maître Socrate, et profita si bien des leçons du philosophe, qu'entraîné par son naturel vers le mal, il revenait au bien par les conseils de ce sage. Son caractère se pliait à tout: philosophe, voluptueux, guerrier, débauché à Athènes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de Tissapherne, héros à la tête des armées, Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il remporta plusieurs prix aux jeux olympiques. (Il fit ses premières armes dans l'expédition de Potidée où il fut blessé; il était aussi au combat de Délium, où les Athéniens furent vainqueurs. Tant que Cléon vécut, il ne parut pas se mêler des affaires publiques: à sa mort, Athènes et Sparte venaient par les soins de Nicias de faire un traité de paix de 50 ans. Alcibiade, mécontent de n'avoir pas été consulté, chercha à le faire rompre, et comme alors il y avait à Athènes des députés de Sparte qui étaient venus pour terminer quelques différends, il les engagea à déclarer qu'ils n'avaient pas eu de pleins pouvoirs pour examiner cette affaire, quoiqu'ils en fussent réellement revêtus. Le motif que leur donna le jeune ambitieux était d'empêcher les Athéniens d'abuser de leur position pour leur dicter la loi; son but réel était de rompre toute négociation. Il réussit au gré de ses désirs. La guerre fut déclarée; mais quoique Alcibiade fût chargé de la diriger, elle n'eut rien de remarquable.) Son éloquence détermina les Athéniens à envoyer une flotte en Sicile. Nommé général d'une escadre, il se rendit maître de Catane par surprise, mais il ne put pousser plus loin ses exploits, ayant été rappelé par les Athéniens, pour être jugé sur l'accusation

d'impiété et de sacrilége qu'on avait intentée contre lui. Ce héros fut condamné à mort par contumace ; et comme on lui porta cette nouvelle, il dit : *Je ferai bien voir que je suis encore en vie*. Il jugea pourtant à propos de disparaître, et se réfugia chez les Spartiates, qui le reçurent à bras ouverts. Arrivé à Sparte, il changea sa façon de vivre, et prit celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des nourritures grossières, et paraissant ne plus se souvenir des cuisiniers et des parfumeurs d'Athènes qu'il quittait. Socrate son maître, n'aurait plus eu raison de lui dire, *que s'il se comparait avec les jeunes gens de Lacédémone, il serait un enfant à leur égard*. Alcibiade servit les Lacédémoniens contre sa patrie avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'île de Chio et plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de défiance contre lui aux magistrats que ceux-ci ordonnèrent de le faire mourir. (Sa conduite d'ailleurs avec Timæa femme d'Agis, dont le fils Léotichyde fut exclu du trône, excita le mécontentement du roi.) Alcibiade averti de cet ordre se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, et négocia en même temps son retour à Athènes. Le peuple athénien, léger et inconstant, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, et ordonna aux prêtres et aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre qui ils avaient fait prononcer des anathèmes. Avant de rentrer dans sa patrie, il avait obligé les Lacédémoniens à demander la paix, et s'était emparé de plusieurs villes sur les frontières d'Asie. Quelque temps après les Athéniens le nommèrent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui l'on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape persan, lui offrit un asyle, qu'il accepta ; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâche cruauté de le faire tuer à coups de flèches, vers l'an 404 avant J. C., à l'âge d'environ 45 ans. « L'histoire ancienne et moderne, dit un auteur, » n'offre pas un caractère aussi étonnant » que celui d'Alcibiade : c'est un assemblage unique et presque monstrueux de » talens et de défauts qu'aucun autre » homme ne paraît avoir jamais rassemblé » au même degré. Son ambition démesurée » était toujours prête à sacrifier le bien » de l'état à sa propre grandeur ; plein » de vanité et d'orgueil, il ne pouvait » souffrir la moindre contradiction, le » moindre obstacle à ses désirs ; il voulait tout emporter par la force ; il bravait les lois et la religion ; au sein d'une » république et dans une ville libre, il » se croyait fait pour commander à ses » concitoyens. Son luxe insolent excitait » l'indignation des honnêtes gens ; ses » mœurs corrompues, ses débauches publiques, faisaient gémir la vertu. Sans » caractère et sans principes, fourbe, » artificieux, il se pliait avec une souplesse perfide aux goûts et aux usages » de tous les peuples chez lesquels il se » trouvait, et il excellait dans l'art » de flatter les hommes pour les subjuguer et les faire servir à ses desseins. » Austère et frugal à Sparte, efféminé » et voluptueux dans la Perse, chasseur » infatigable, et buveur déterminé dans » la Thrace, c'était un Protée qui, suivant l'occasion, prenait toutes les formes. » La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et Cornélius Népos. (M. Delamarre a traduit en français l'ouvrage allemand de Meissner, intitulé *Alcibiade enfant, jeune homme, homme fait et vieillard*. Voy. le *Voyage d'Anacharsis*, et l'*Iconographie* de Visconsi.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur, natif de la ville d'Elée, en Grèce, vivait vers l'an 424 avant J. C. On lui attribue *Liber contradicendi magistros*, dans *Oratorum collectio et rhetorum, græce*, Venise, 1513, 3 vol. in-fol. On y trouve aussi de lui une *Harangue d'Ulysse contre Palamède*. Cet orateur, disciple de Gorgias, ne s'était pas borné à imiter

servilement son maître ; il avait eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui par une façon de parler encore plus guindée et plus embarrassée d'ornemens ; ce qui fait douter que la harangue attribuée à Alcidamas soit véritablement de lui, par la raison qu'on n'y trouve rien de ce qui caractérisait l'élocution du disciple de Gorgias.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, qui usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator. Alcime ayant entrepris d'abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes ; Dieu l'en punit en le frappant de paralysie, dont il mourut après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME, (ou plutôt Latinus Alcimus Aléthius), historien, orateur et poète, natif d'Agen, dans le 4e siècle, avait écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat*, et celle de *Salluste*, consul et préfet des Gaules sous le règne de cet empereur, que nous n'avons plus ; il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *Corpus poetarum* de Maitaire. Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCINOUS, philosophe platonicien, et qui florissait, à ce que l'on croit, au commencement du 11e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduit en latin par Marsile Ficin, et sur lequel Jacques Charpentier fit un bon commentaire. Paris, 1573, 2 vol. in-4.

* ALCIONIUS, ou ALCYONIUS, ou ALCIONIO, né à Venise de parens pauvres : cependant il fit ses études à la fin desquelles l'indigence le força d'être correcteur d'imprimerie. Il continua à s'occuper des langues grecque et latine ; il traduisit en latin les harangues d'Isocrate et de Démosthène, ainsi que quelques ouvrages. La plupart de ces traductions ont été imprimées ; on leur reproche des inexactitudes qui ont été relevées par un savant espagnol, Jean Genesco Sepulveda, qui était alors à Bologne. Cette critique fit tant de peine à Alcionius qu'il acheta tous les exemplaires de cet ouvrage qu'il mit au feu. Alcionius alla à Florence où il obtint la chaire de grec : Jules Médicis son protecteur étant devenu pape sous le nom de Clément VII, Alcionius le suivit à Rome, et le soutint dans sa querelle contre les Colonne. Mais n'ayant pas été dédommagé, comme il l'attendait, des sacrifices qu'il fit pour la cause du pontife et des blessures qu'il reçut en la défendant, il entra dans le parti opposé. Mais il mourut en 1527 à l'âge de 40 ans. Alcionius a laissé plusieurs ouvrages, entre autres *Medices legatus sive de Exilio*, que l'on a cru être le livre de Cicéron *de Gloria* retrouvé par l'auteur. *V.* l'article ALCIONIUS dans les *Scrittori Italiani* du comte Mazzuchelli.

ALCIPHRON, auteur grec, qui nous a laissé quelques *Lettres*, dont la plupart sont censées écrites par des courtisans et des parasites. Elles sont propres à faire voir le point de corruption, de mollesse et d'avilissement où étaient arrivés les Grecs. Ce compilateur était un génie faible et imitateur. Quoique l'époque où il a vécu ne soit pas bien déterminée, on pense que Lucien lui a servi de modèle et d'original. Nous avons une traduction latine de ses *Lettres*, par Etienne Burgler, Leipsick, 1715, in-8. On comprend que le traducteur n'a pas rendu un grand service à la littérature ni aux mœurs ; mais on ne comprend pas même comment il s'est trouvé, en 1785, un écrivain assez mal avisé pour faire passer dans la langue française un amas de bagatelles et d'obscénités où l'on ne voit ni traits d'histoire, ni sentimens moraux, ni rien qui puisse contribuer à perfectionner l'esprit et le cœur. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Alciphron, philosophe de Magnésie, qui vivait du temps d'Alexandre le Grand.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Damocréta, qui avait dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat, qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avait, de peur qu'elles ne donnassent la vie à des enfans qui pussent un jour venger le tort qu'on faisait à leur aïeul.

Damocréta, outrée de désespoir, épia le temps où les femmes les plus considérables de la ville étaient dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, ramassant plusieurs morceaux de bois qu'on avait préparés pour des sacrifices, elle y mit le feu, voulant brûler à la fois et le temple et toutes les personnes qui y étaient renfermées. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie et en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles. (Cet événement arriva peu avant la 3e guerre de Messénie.)

ALCMAN, un des plus anciens poètes grecs, né à Sardes en Lydie, est le premier qui ait fait des vers galans. Il mourut de la maladie pédiculaire. Athénée et Plutarque nous ont conservé quelques petits fragmens de ses poésies. (Ils ont été imprimés dans le recueil des lyriques grecs à la suite du Pindare de Henri-Etienne, et après *Carmina novem illustrium Feminarum* de Fulvius Ursinus. Ils ont été traduits dans les soirées littéraires, tom. 7, p. 55.) Il vivait sous Ardys II, roi des Lydiens, l'an 670 avant J. C.

* ALCMÆON, de Crotone, fils de Périthus, fut un disciple de Pythagore. Il paraît qu'il s'occupa beaucoup de physique, de médecine et d'anatomie : il disséquait les animaux. Son ouvrage sur la *Nature des choses* est perdu ; on ne le connaît que par la réfutation qu'en a faite Aristote. On trouve dans Plutarque et dans Stobée l'exposé de ses opinions.

* ALCOCK (Jean), savant et pieux évêque anglais, naquit à Beverley, en Yorkshire, au milieu du 15e siècle, et fit ses études dans l'université de Cambridge, où il prit ses degrés. Il parvint par son seul mérite aux premières dignités de l'Eglise et de l'état. Nommé d'abord doyen de Westminster, il fut promu en 1440 à l'évêché de Rochester, d'où il passa en 1466 sur le siége de Worcester, et en 1476 sur celui d'Ely. Henri VII le fit grand-chancelier d'Angleterre, et l'envoya en ambassade près du roi de Castille. Son goût pour l'architecture, et ses connaissances dans cet art, lui valurent, dit-on, la surintendance des bâtimens royaux. L'Angleterre lui dut plusieurs établissemens utiles. Il mourut en octobre 1500, à Wisbeach, en odeur de sainteté, et fut inhumé à Kingsten, dans une chapelle qu'il avait fait bâtir. Parmi les écrits qu'a laissés ce savant prélat, nous citerons 1° *Mons perfectionis ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4 ; 2° *Galli cantus ad confratres suos curatos in synodo apud Bardwell*, Londres, 1499, in-4 ; 3° *Abbatia Sancti-Spiritus, in pura conscientia fundata*, Londres, 1531, in-4; 4° *Les Psaumes de la pénitence*, en vers anglais ; 5° *Homeliæ vulgares ;* 6° *Meditationes piæ ;* 7° *Le mariage d'une vierge avec Jésus-Christ*.

* ALCOCK (Simon), florissait au 14e siècle, et vivait encore en 1320. Il était docteur en théologie, et s'était rendu célèbre par ses prédications. On allait le consulter sur les questions épineuses de l'école, sur les passages difficiles de l'Ecriture-Sainte et sur les cas de conscience. Il a laissé des *Expositions sur le Maître des sentences*, et un livre intitulé *De modo dividendi thema pro materia sermonis*, utile aux prédicateurs.

ALCON, chirurgien, appelé par Pline *Medicus vulnerum*, avait fait de si grands bénéfices dans sa profession, qu'après avoir payé à l'empereur une amende d'un million de notre monnaie, il gagna en peu d'années un pareille somme. Il était très expert dans l'art de traiter les hernies par l'incision, et dans l'art de réduire les fractures.

ALCUDIA (duc d') prince de la paix. *Voyez* Godoï.

ALCUIN (Flaccus Albinus), écrivain connu du 8e siècle, naquit dans le Yorckshire, auprès de Londres; il fut élève de Bède et d'Ecbert. Il était diacre de l'église d'Yorck, où il enseignait les sciences ecclésiastiques, lorsqu'il fut appelé en France par Charlemagne, qui le prit pour son maître et qui lui donna pour le fixer près de lui plusieurs bénéfices considérables et le fit même son aumônier. Ce prince écoutait ses leçons en disciple qui veut s'instruire. (Il paraît être le fondateur de l'école *Palatine*, ainsi nommée parce qu'elle se tenait sous le palais de Charlemagne : école qui semble avoir été l'origine de

l'université de France. A cette école était jointe une académie dont chaque membre prenait le nom d'un illustre personnage de l'antiquité ; Charlemagne avait celui de David, et Alcuin celui de Flaccus Albinus. Alcuin retourna en Angleterre d'où il revint trois ans après, l'an 792. Ce fut alors qu'il fonda sous les auspices de Charlemagne plusieurs écoles, à Aix-la-Chapelle, à Tours, etc., et fit renaître les lettres dans les vastes états de ce prince.) Charlemagne l'honora de sa familiarité, et s'en servit dans plusieurs négociations. Il l'engagea à écrire contre l'hérésie de Félix et d'Elipand. Il mourut dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, en 804. Ses œuvres ont été publiées à Paris, en 1617, par André Duchêne, in-fol. ; mais la meilleure édition est celle de Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol., avec des notes et des dissertations. Le père Chifflet a aussi publié un écrit intitulé *La Confession d'Alcuin*, 1656, in-4, que le père Mabillon prouve être de ce savant. Il y a dans ses œuvres de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épîtres, des poésies ; on y découvre sans peine une science plus étendue que profonde. Alcuin avait plus de génie que de goût, plus d'érudition que d'élégance, et il était plus disert qu'éloquent ; son stile est surchargé de paroles inutiles, ses pensées sont communes, ses ornemens affectés, et, malgré l'art de sa dialectique, ses raisonnemens allongés manquent de nerf, quelquefois de justesse ; ce qui n'empêche pas que l'on n'ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Sa doctrine est très saine sur tous les points de la foi, et il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

ALDANA (Bernardin), capitaine espagnol, était gouverneur de Lippa, sur les frontières de la Hongrie. Les Turcs ayant assiégé Temeswar, en 1552, Aldana s'imagina qu'après ce siége ils viendraient l'attaquer. Dans cette crainte, il envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils lui en venaient rendre compte, lorsque par hasard ils furent suivis par quelques troupeaux, qui formaient en marchant de gros nuages de poussière. Les sentinelles ayant aperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant surprendre par une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château et la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'était passé dans cette malheureuse place, sur laquelle ils n'avaient formé d'abord aucun dessein, y vinrent avec diligence, éteignirent le feu, et la rétablirent. Aldana fut arrêté et condamné à mort : mais Marie, reine de Bohème, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand son beau-père, qu'en considération de la nation espagnole, on changerait la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, et fit oublier sa lâcheté passée. On la ragarda comme une terreur passagère, causée par les cruautés atroces que les Turcs venaient d'exercer contre les garnisons de Vesprim, de Temeswar et d'autres places, malgré des capitulations solennellement jurées (*Voy.* Istuanfii *de redd. Pann.* l. 17 et 18). L'impuissance d'ailleurs où était Ferdinand de défendre la Hongrie, le mauvais état des places, la certitude de n'être point secouru, et de recevoir, pour prix d'une belle, mais inutile défense, une mort indigne et cruelle, semblent diminuer la faute d'Aldana.

ALDE (Manuce). *Voyez* MANUCE.

ALDEBERT, ou ADALBERT, ou ADELBERT, est le nom d'un imposteur, Français de naissance, qui séduisait le peuple par le récit de ses rêveries dans le 8e siècle. Il affecta une dévotion particulière pour être élevé à l'ordre de prêtrise, et devint évêque à force d'argent. Il employait surtout le secours des visions, pour insinuer ses erreurs. Il disait avoir une lettre écrite par J. C., et tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avait été rapportée par l'archange saint Michel. Il se vantait encore de posséder des reliques d'une vertu admirable, qu'il distribuait au peuple abusé, avec des rognures de ses cheveux et de ses ongles. Il remettait les pé-

chés sans confession, se moquait des églises et des pèlerinages, faisait bâtir des oratoires à la campagne, et dressait des croix au bord des fontaines et dans les bois. Il voulait qu'on y priât Dieu, et s'y faisait invoquer lui-même. Il fut déposé, et ses erreurs furent condamnées dans le concile de Soissons, assemblé par Pépin en 744, et depuis, dans un autre, convoqué à Rome par le pape Zacharie en 746 ou 748.

ALDEGRAFF, ou ALDEGREVER (Henri), peintre et graveur, né en 1502, à Soest en Westphalie, mort en 1558 dans la même ville, se rendit célèbre par un pinceau correct et un burin plein de légèreté. Son dessin cependant tient un peu de la manière gothique. Cet artiste mourut pauvre et a laissé une *OEuvre*, composée de 390 pièces, qui s'est vendue en 1805 pour 660 francs, chez M. de Saint-Yves.

ALDERETE (Bernard et Joseph), jésuites espagnols, natifs de Malaga, florissaient au commencement du 17e siècle. Ils ont donné 1° les *Origines de la langue castillane*, 1606, in-4; 2° *Les Antiquités d'Espagne*, 1614, in-4, livre savant.

* ALDERETE (Diego-Gracian d'), fils d'un grand-officier de la maison de Ferdinand et d'Isabelle, naquit à la fin du 15e siècle. Envoyé à Louvain pour y faire ses études, il s'y distingua par de brillans succès, et fut choisi par Charles-Quint pour être son secrétaire, fonction qu'il occupa aussi auprès de Philippe II. Cet homme recommandable par ses vertus civiles et domestiques, a obtenu une place honorable parmi les littérateurs espagnols, par les ouvrages suivans : 1° *Traduction* des ouvrages de Xénophon, Salamanque, 1552, in-fol.; 2° *Traduction* de plusieurs ouvrages de Plutarque, d'Isocrate, de Dion Chrysostôme, d'Agapet, Dion, et des Offices de saint Ambroise; 3° *Traduction* de Thucydide, Salamanque, 1554, in-fol.; 4° *Histoire de la conquête de la ville d'Afrique sur les côtes de la Barbarie*; 5° *Traduction* des arrêts de la Cour d'amour; 6° *Collection d'ouvrages* sur l'art militaire, grecs, latins, français, traduits en espagnol. Alderète mourut à l'âge de 90 ans, sous le règne de Philippe II.

ALDINI (Tobie), de Césène, médecin du cardinal Odoard Farnèse, est auteur de *Descriptio plantarum horti farnesiani*, Romæ, 1625, in-fol.

* ALDINI (Antoine), diplomate italien, créé comte par Buonaparte, né à Bologne en 1756, et neveu du fameux Galvani, fit ses études dans sa patrie, et alla ensuite à Rome, où il étudia le droit sous d'habiles maîtres. De retour à Bologne, il s'y distingua par ses plaidoieries et fut nommé professeur de droit à l'université. Les Bolonais s'étant soustraits à la domination du pape lors de l'entrée des Français en Italie, ils envoyèrent à Paris comme ministre plénipotentiaire Aldini, qui y fut reçu en cette qualité par le directoire. Il devint ensuite président du conseil de Modène, qui venait aussi de se constituer en république, et enfin président du conseil des anciens de la république cisalpine. Après la bataille de Marengo, il fit partie de la commission du gouvernement, et fut envoyé à Paris pour traiter des affaires de la république. En 1801 il fit partie de la *Consulta* tenue à Lyon, et peu après son retour en Italie, il obtint la présidence du conseil d'état, mais ayant voulu lutter d'opinions avec Melzi, vice-président de la république, il fut exclu du conseil. Lorsque Buonaparte fut déclaré roi d'Italie, il l'appela auprès de lui comme ministre-secrétaire d'état de ce royaume, et il conserva ce titre jusqu'à sa chute en 1814. S'étant alors rapproché de l'empereur d'Autriche, il fut envoyé par ce prince au congrès de Vienne en 1815; il alla ensuite se fixer à Milan, quoiqu'il eût acquis à Bologne de très belles propriétés. Il est mort le 5 octobre 1336.

ALDRIC (Saint), évêque du Mans, issu d'une famille distinguée par sa noblesse, mort en 856, avait composé un *Recueil de canons*, tirés des conciles et des décrétales des papes. Cette compilation si utile s'est perdue. Il reste de lui trois testamens et un réglement pour le service divin, dans les *Analectes* de Mabillon, et dans les *Miscellanea* de Baluze. Cet

évêque était aussi pieux que savant. Ce n'est point, comme quelques-uns l'avancent, du temps de saint Aldric, que l'usage des orgues fut inventé. Cet instrument, décrit par Cassiodore, et même par Claudien, est d'une origine plus ancienne ; mais il est vrai que ce n'est que de son temps qu'on en a placé dans les églises. On ne connaissait pas cet instrument en France avant l'année 757, que le premier orgue y fut apporté de Constantinople par les ambassadeurs que Constantin Copronyme envoya à Pépin. Les Français furent ravis d'entendre les orgues dans les églises. Valafride Strabon rapporte qu'une femme en fut tellement extasiée, qu'on ne put la faire revenir à elle-même, et qu'elle en mourut :

Dulce melos tantum vanas deludere mentes
Cœpit, ut una, suis decedens sensibus, ipsam
Femina perdiderit, vocum dulcedine, vitam.

ALDRINGER, célèbre général de l'empereur Ferdinand II, né à Luxembourg, de parens pauvres, étudia avec quelques gentilshommes de Franconie, au service desquels il s'était mis dès sa première jeunesse, et fut dans la suite chancelier du comte Mandrucci ; peu de temps après on l'employa dans la chancellerie de Trente. Mais un motif de dépit l'ayant porté à prendre le parti de la guerre, du rang de simple soldat, il s'éleva jusqu'à celui de général des armées de l'empire, après s'être distingué en plusieurs occasions contre les protestans et les Suédois, réunis aux Français. L'an 1630, il prit, avec Galas, la ville de Mantoue. Deux ans après, il fut blessé en défendant le passage du Lech ; et cette même année, étant allé au secours de Landshut, dans la Bavière, il se noya au passage de l'Iser, après avoir fait son devoir en brave capitaine. Il avait été élevé à la dignité de comte de l'Empire.

ALDROVANDUS, ou ALDROVANDI (Ulysse), professeur de médecine et de philosophie à Bologne, né en cette ville en 1527, de la famille noble de ce nom. Il s'occupa toute sa vie de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zèle infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointemens considérables payés par lui, pendant long-temps, aux plus célèbres artistes, pour avoir des figures exactes des substances des trois règnes, altérèrent tellement sa fortune, que, quoique aidé dans ses dépenses par plusieurs souverains zélés pour les progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte, son neveu, il se trouva à la fin de ses jours réduit à l'indigence. Plusieurs écrivains assurent que cet homme illustre mourut à l'hôpital ; mais est-il croyable que les souverains qui avaient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie, auquel il laissa, par testament, une immense collection d'histoire naturelle, l'aient laissé mourir dans un tel abandon ? Quoi qu'il en soit de cette anecdote, propre à prouver que le monde n'est pas plus fidèle ni plus conséquent dans l'accueil qu'il fait à la science, que dans celui qu'il fait quelquefois à la vertu, Aldrovandus mourut aveugle à Bologne en 1605, âgé d'environ 80 ans, et fut inhumé avec pompe, ce qui cependant ne détruit pas ce qu'on raconte de sa pauvreté. Ce ne serait pas le premier homme de mérite, totalement oublié, que la mort aurait rappelé au souvenir et à l'admiration de ses concitoyens. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle*, est en 13 vol. in-fol. Il n'y a que les six premiers dont il soit vraiment auteur ; les autres ont été faits sur son plan, et avec les matériaux qu'il avait rassemblés, par divers savans, à cet effet pensionnés du sénat de Bologne. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet, peu de choix et de méthode ; mais c'est le fumier d'Ennius, et malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La description de son cabinet des métaux, réuni à celui de Cospean, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Il avait déjà paru seul, 1698, *ibid.*, in-fol.

ALEANDRE (Jérôme), né le 13 février 1430, à la Motte, petite ville sur les confins du Frioul et de l'Istrie, enseignait les humanités à 15 ans, dans un âge où

on les étudie encore. Les souverains connurent ses talens, et les récompensèrent. Louis XII l'appela en France, et le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diète de Worms, en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes et nonce en France. François I le mena avec lui, en 1525, à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un et l'autre. Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut à Rome en 1542. Nous avons de lui 1° *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1527, in-folio; 2° *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-8.

ALEANDRE (Jérôme), petit-neveu du précédent, antiquaire, poète, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces différens arts avec un égal succès. Il mourut à Rome en 1629, âgé de 55 ans, d'une indigestion à laquelle sa santé, naturellement délicate, ne put résister. Le cardinal Barberini, auquel il était attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui quelques ouvrages sur les diverses matières qu'il avait embrassées, tels qu'un *Commentaire sur les Institutes de Caïus*, Venise, 1660, in-4, et quelques *Explications d'antiques*, Paris, 1617, in-4.

ALÉGAMBE (Philippe), jésuite de Bruxelles, né en 1592, fut d'abord attaché au duc d'Ossone en Espagne et en Sicile : il prit l'habit de jésuite à Palerme, fit sa théologie à Rome et enseigna la philosophie à Gratz. Devenu gouverneur du jeune prince d'Eggemberg, il parcourut avec lui toute l'Europe : enfin il revint à Rome où il fut préfet de la maison professe de son ordre, et où il mourut à 60 ans, l'an 1652. Il a augmenté et continué la *Bibliothèque des écrivains de la société*, que Ribadeneira avait fait imprimer en 1608, in-8, en 1 petit vol., dont le père Alegambe fit un gros in-fol., imprimé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, et réimprimé à Rome, et considérablement augmenté par le P. Nathanaël Sotwell en 1676, in-fol. Le savant père Oudin a laissé une *Bibliothèque des auteurs jésuites*, plus ample et plus exacte que celle d'Alegambe. On a de ce dernier plusieurs autres ouvrages où la piété est réunie à l'érudition, entre autres de petits traités sur les vanités des honneurs et des plaisirs du monde; ils sont élégamment écrits, pleins de philosophie chrétienne, et bien propres à détromper l'homme des illusions qui l'égarent. On lui doit encore *Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol.; ouvrage qui formerait un résultat bien honorable à la religion, si on le faisait contraster avec le caractère de ces gens dont Cicéron a dit : *Philosophi in suis lectulis plerique moriuntur.*

ALEGRAIN (Jean), d'Abbeville, célèbre cardinal et patriarche de Constantinople, sous Grégoire IX, fut ensuite légat *a latere* en Espagne et en Portugal, et mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALÈGRE (Yves, baron d'), chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, de l'illustre et ancienne maison d'Alègre, en Auvergne, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, en 1495, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII, qui lui donna le gouvernement de Milan. Il eut celui de Bologne en 1512, et fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au succès de laquelle il contribua beaucoup. C'est après avoir perdu dans cette journée ses deux fils qu'il dit : *je vous suis, mes enfans*, et qu'en même temps il se précipita au milieu des ennemis qui lui donnèrent la mort. Ce général habile était le compagnon de Bayard et de Gaston de Foix. La maison d'Alègre a produit d'autres personnes illustres dont plusieurs ont été chambellans des rois de France.

ALÈGRE (Yves, marquis d') de la même maison, se distingua en divers siéges et combats, et notamment à la bataille de Fleurus en 1690; il servit en Allemagne jusqu'à la paix de Riswick, se distingua à la bataille de Nimègue et défendit Rome avec valeur. Mais lorsque les légions de Tirlemont furent forcées, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre.

Il ne rentra en France qu'en 1712. Il se signala dans la guerre contre les Impériaux, et c'est à ses exploits qu'il dut le bâton de maréchal de France le 2 février 1724 ; il mourut à Paris, le 7 mars 1733, à 80 ans.

* ALÈGRE (le père d'), doctrinaire, sur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement, a laissé trois volumes de *Sermons* estimés et répandus. Ils furent imprimés à Avignon, d'abord en deux volumes ; et après la mort de l'auteur on en publia un troisième. Cette collection a pour titre : *Sermons nouveaux sur les vérités les plus intéressantes de la religion*, 3 vol. in-12. En général, ces sermons ne sont point sans mouvement et sans pathétique ; mais on y trouve aussi des pensées plus brillantes que solides, et quelquefois du mauvais goût ; et s'ils offrent de belles périodes, on en rencontre d'ambitieuses et de recherchées. Il ne faut pas confondre les *Sermons nouveaux* du P. d'Alègre avec les *Sermons nonveaux pour les principales solennités*, par l'abbé Durand ; ni avec les *Sermons nouveaux sur divers textes de l'Ecriture-Sainte,* 1 vol. in-12, 1778 ; ou avec *Sermons nouveaux pour l'Avent, le Carême*, etc., 9 vol. in-8 ; ni encore avec les *Nouveaux Sermons*.

ALEMAN (Louis), connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugey, qui appartenait à son père. Il fut nommé archevêque d'Arles, et ensuite cardinal et vice-camerlingue de l'Eglise. Il fut président du concile de Bâle, à la place du cardinal Julien ; le pape Eugène fut déposé dans ce concile, et l'on élut à sa place Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugène IV, irrité de ce procédé schismatique, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre ; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit et l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450. Il s'est élevé une sorte de dispute entre plusieurs auteurs, tant français qu'italiens, pour savoir si le cardinal Aleman s'est repenti, avant sa mort, de tout ce qu'il avait fait durant le schisme. Les uns, comme Garnefeld, dans la *Vie* du cardinal ; Saussay, dans le *Martyrologium gallicum ;* Sponde, à l'année 1450 ; d'Attichi, dans *Flores card.;* et Oderic Rainaldi, prétendent qu'il témoigna un repentir sincère, et qu'il demanda pardon au pape Nicolas V, d'autres disent qu'il n'existe aucun monument certain de ce repentir. (Ce qu'il y a de certain, c'est que le pape Clément VII béatifiat cet archevêque en 1527.)

* ALEMAN (Mathieu), de Séville, fut sous Philippe II l'un des surintendans et contrôleurs des finances d'Espagne (milieu du 16ᵉ siècle). Il se retira de bonne heure des affaires pour se livrer aux lettres. Ses principaux ouvrages sont un *Traité d'orthographe de l'Espagnol (ortografia Castellan)*, publié en 1609 ; une *vie et* un *éloge de saint Antoine de Padoue ;* et surtout sa *vie de Picaro Guzman d'Alfuache*, roman qui marcha long-temps presque à l'égal de celui de *Don-Quichotte* dont il fut le précurseur, et qui a été traduit dans plusieurs langues, notamment en français. Lesage l'a plutôt imité que traduit.

ALEMAND (Louis-Augustin), avocat de Grenoble, sa patrie, naquit en 1653. Il fit imprimer, en 1690, les remarques posthumes de Vaugelas, augmentées d'une préface et de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 vol. d'un *Journal historique de l'Europe,* sur le plan du *Mercure* et du *Journal des savans,* et quelques autres ouvrages.

* ALEMBERT (Jean Le Rond d'), géomètre, littérateur, philosophe, secrétaire perpétuel de l'académie française, des académies des sciences de Paris, Berlin, Pétersbourg, etc., naquit à Paris le 16 novembre 1717. (Un voile impénétrable cacha long-temps au public le mystère de sa naissance ; mais enfin le temps a tout découvert, et l'on sait aujourd'hui que d'Alembert était fils naturel de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, et de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit philosophique, sa beauté et le dérèglement de ses mœurs. Abandonné dès sa

naissance par ceux qui lui avaient donné le jour, il fut exposé sur les marches de Saint-Jean-Le-Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. Un commissaire de police le recueillit, et, soit qu'il eût des instructions particulières, soit que l'existence de cet enfant parût assez délicate pour exiger des soins assidus, il fut confié à la femme d'un pauvre vitrier, qui l'éleva comme son enfant, et chez laquelle d'Alembert passa plus de 30 ans. Il fit ses études avec succès, et annonça de bonne heure un talent distingué.) Mis dans une pension à 4 ans, il en sortit à 10, parce que son maître, homme de mérite, n'avait plus rien à lui apprendre. Il entra en seconde au Collége-Mazarin à 12 ans. Pendant sa 1re année de philosophie il commenta l'épître de saint Paul aux Romains, et, comme le dit Condorcet, il commença comme finit Newton. Ses maîtres désirèrent se l'attacher; mais son goût prononcé pour les sciences exactes mit obstacle à leurs projets. Il cultiva fort jeune les mathématiques, n'ayant encore ni protecteur, ni maître, et il ne dut qu'à lui seul les progrès qu'il fit dans cette science. Cependant les conseils de ses amis lui firent suspendre ses études chéries, et il songea à embrasser un état de vie qui lui donnât de l'aisance et un rang honorable dans le monde. Aussi se fit-il recevoir d'abord avocat, puis médecin. Mais bientôt ses penchans et son goût le rappelèrent vers les mathématiques, et dès lors il s'y adonna tout entier. D'Alembert se fit connaître fort jeune encore à l'académie des sciences, et présenta à cette compagnie, en 1739, un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide; et l'année suivante il fit paraître celui qui a pour objet le calcul intégral. L'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741 lorsqu'à peine il avait atteint sa 24e année; et ce témoignage aussi flatteur que distingué préluda aux faveurs que les académies savantes s'empressèrent d'accorder au jeune mathématicien. Depuis cette époque jusqu'à l'âge de quarante ans environ, d'Alembert ne vécut que pour les sciences exactes, et ce fut dans cet intervalle qu'il composa les dissertations, les mémoires et les ouvrages qui lui ont mérité un des premiers rangs parmi les géomètres ses contemporains. Parmi ses productions mathématiques on distingue 1° son *Traité de dynamique*, in-4, 1743 ou 1758, qui fut le fondement de sa réputation comme mathématicien. « Il ajouta, dit Condorcet, un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle précédent, et de nouvelles branches de la science du mouvement à celle de Galilée et de Newton. » 2° *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, in-4, 1744 ou 1770; 3° *Réflexions sur la cause générale des vents*, in-4, 1747. Cette dissertation, où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides, valut à son auteur une place à l'académie de Berlin, le prix proposé par cette société, et une pension de 1200 francs, dont le gratifia dans la suite le roi de Prusse, à qui cet ouvrage était dédié. 4° *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre*, in-4, 1749; 5° *Essai d'une nouvelle théorie sur la résistance des fluides*, in-4, 1752; 6° *Recherches sur différens points importans du système du monde*, 3 vol. in-4, 1754, 1756; 7° *Opuscules mathématiques*, 8 vol. in-4. Ces différens écrits, et quelques autres qui nous restent de d'Alembert sur les mêmes matières, sont sans contredit le véritable fondement de sa gloire et de sa réputation. « Il partagea avec Euler l'honneur d'être un des plus célèbres géomètres de son siècle; peut-être même le placerait-on au premier rang, a dit M. Lacroix, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus, si son exposition était toujours lumineuse et facile, si son stile était en harmonie avec ce qu'il écrit, si la trop grande finesse de ses aperçus ne le jetait souvent dans des voies détournées, et s'il avait soigné les détails de ses ouvrages mathématiques. Aussi les découvertes de d'Alembert ont pris dans les écrits de ses successeurs une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des

traités où elles ont paru pour la première fois ; et ses œuvres mathématiques, peu recherchées, n'ont pas été réunies en collection. » Nous avons parlé jusqu'à présent de d'Alembert comme géomètre, nous allons le suivre maintenant dans une nouvelle carrière. La littérature et la philosophie, qui semblaient devoir être étrangères à un auteur enfoncé dans les profondes méditations des sciences abstraites, devinrent tout à coup le sujet de ses études et de ses productions. Il commença sa carrière littéraire par son *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie. Ce morceau ou plutôt cet ouvrage où se trouvent réunies la précision du stile, la clarté des idées, la force et l'élégance, avec une généalogie savante et bien raisonnée des sciences et des connaissances humaines, est le seul titre incontestable qu'il offre à la postérité comme grand écrivain. Il fut beaucoup loué et beaucoup critiqué; mais toutes les préventions ont disparu, et le discours préliminaire de l'Encyclopédie est le morceau le plus remarquable de cette énorme compilation. En attachant son nom à ce grand ouvrage, et en se chargeant, pour ainsi dire, du vestibule de ce vaste édifice, d'Alembert s'imposa l'obligation de travailler à son succès. Il en rédigea la partie mathématique, et quelques articles d'histoire et de belles-lettres ; et il eût sans doute travaillé plus long-temps à la nouvelle Babel, sans le refroidissement qui survint entre lui et Diderot. Vers cette époque (1751) il fut reçu à l'académie française, et continua la publication de ses productions littéraires. En général, et à l'exception de quelques morceaux, elles n'offrent rien de bien remarquable, et quelques-unes même portent l'empreinte d'une imagination stérile, d'une prétention et d'une recherche trop affectées : on voit, par exemple, dans ses *Eloges des académiciens*, de l'enflure dans le stile, un certain apprêt, et un désir trop marqué de faire de l'effet et de produire de la sensation dans l'auditoire, par une pensée fine et délicate. Cependant ses éloges ne sont pas sans mérite, quoique bien inférieurs à ceux de Fontenelle. Après avoir peint d'Alembert comme géomètre et littérateur, il nous reste à le présenter comme philosophe, à le montrer tout entier tel qu'il s'est représenté lui-même, ennemi déclaré de la religion, et apôtre zélé de l'incrédulité. Lié avec tous les écrivains qui, vers le milieu du dernier siècle, firent la guerre au christianisme, d'Alembert partagea leurs sentimens et leurs projets ; il fut même un des coryphées du parti, et à la mort de Voltaire, il devint ou *il usurpa*, suivant l'expression de Grimm, *la souveraineté de l'illustre Eglise dont Voltaire avait été le chef et le soutien*. Cependant d'Alembert n'était pas un frondeur hardi de la religion, il n'eut jamais l'emportement du philosophe de Ferney ; d'un caractère moins vif et moins inquiet, il mit dans son zèle plus de circonspection, de prudence et de lenteur, et se peignait lui-même dans sa correspondance comme un homme *qui donne des soufflets en faisant semblant de faire des révérences* ; et cette comparaison exprime assez bien le genre d'attaque suivi par d'Alembert, quoiqu'il se soit écarté, en plus d'une rencontre, de cette modération dont il faisait parade, comme on peut s'en convaincre par ses lettres du 16 juin et du 18 octobre 1760. Toutes ses productions à l'exception de celles qui ont rapport aux mathématiques se ressentent plus ou moins de ses affections anti-religieuses. La préface de l'Encyclopédie, et les articles de philosophie et d'histoire qu'il composa pour cet ouvrage, quoique moins blâmables que ses autres livres que nous indiquerons, portent cependant une teinte de cet esprit philosophique qu'il servit avec tant de complaisance et de dévoûment. D'Alembert seconda Diderot dans l'entreprise si irréligieuse de l'Encyclopédie, et composa même avec lui une des parties de l'apologie de l'abbé de Prades (*Voyez* ce nom). La brochure intitulée *De la destruction des jésuites en France*, et *la lettre* qui lui sert de supplément, est, suivant la Biographie universelle, ce qu'il y a de plus impartial sur les jésuites et leurs adversaires ; mais quiconque l'a lue, a pu se convaincre que sous prétexte de se moquer tour à tour des jé-

suites et des jansénistes, il a tourné la religion en ridicule; et voilà sans doute pourquoi Voltaire l'engagea à continuer sur le même ton, et applaudissait à ce genre d'attaque. Les *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, qui, sous le rapport littéraire, ne sont pas exemps de reproches, en méritent de plus graves sous le rapport moral; et les *Éloges académiques*, où l'on trouve plus de réserve, perdent ce mérite par les notes artificieuses que l'auteur y a insérées. Là, il se met à l'aise et donne un plus libre cours à sa malignité, quelquefois même aux dépens de la vérité. Mais pourquoi nous arrêter à ces premières productions de d'Alembert, pour faire connaître ses opinions et son dévoûment à la nouvelle philosophie? Ouvrons cette fatale *Correspondance*, triste monument de la haine et de l'orgueil de nos modernes incrédules, l'âme de d'Alembert s'y montre tout entière, et il se peint lui-même avec des traits assez affreux, sans qu'il soit nécessaire de dérouler ses autres écrits. Cette *Correspondance* avec Voltaire et le roi de Prusse avait été écrite, à ce qu'il paraît, pour la postérité : l'auteur avait fait faire deux copies de la première : l'une fut confiée à Condorcet, et l'autre à Watelet. Cette précaution annonce assez qu'il la destinait au public, et que la divine Providence l'aveuglait jusqu'à lui faire élever ce monument honteux de la corruption et de la perversité de son cœur. Là, dit un auteur peu suspect, M. Lacretelle, *d'Alembert et Voltaire firent un déplorable assaut de mépris pour la religion chrétienne. Un grand poète et un grand géomètre semblent s'y donner le divertissement de jouer une conspiration.... Une pensée domine dans leurs lettres, c'est celle de réunir contre la révélation toutes les forces de l'esprit philosophique*... D'Alembert, dans ses lettres, donne à son ami des conseils et des renseignemens utiles à leur cause; il le met au fait de tout ce qui se passait à Paris, lui indique les sujets à traiter, les hommes à tourner en ridicule, applaudit à ses sarcasmes, et paraît tout dévoué au triomphe de la philosophie. La *Correspondance* avec le roi de Prusse n'a pas un esprit différent; d'Alembert s'y montre l'ambassadeur de la philosophie auprès du monarque. Tantôt il recommande au roi des sujets à placer, de jeunes philosophes à favoriser; tantôt il le presse de chasser les jésuites, et Frédéric est obligé de lui reprocher son acharnement. Là, enfin, il le sollicite de demander au Grand-Seigneur la réédification du temple de Jérusalem, *pour les embarras de la Sorbonne et les menus plaisirs de la philosophie. Cette réédification*, écrivait-il, *est ma folie comme celle de la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney*. (OEuvres de d'Alembert, tom. XVIII, p. 309). Au milieu de tant de sarcasmes, des aveux étonnans échappent à sa plume : il se plaint, il s'indigne *de l'incroyable démence et sottise de l'auteur du* Système de Nature; *et ce n'est pas*, ajoute-t-il, *la première fois que la philosophie a été menteuse et absurde* (Lettre du 16 février 1788). Ainsi commençait-elle à rougir de ses propres œuvres, et encore à son berceau, elle ne fut approuvée que du délire de la passion. D'Alembert vécut toujours à Paris, refusa la présidence de l'académie de Berlin, et résista aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui voulait lui confier l'éducation de son fils. Il jouissait d'une grande réputation, avait une correspondance très étendue, et obtint successivement pour 14,000 livres de pensions. Il passa les dernières années de sa vie dans des infirmités douloureuses, et mourut de la pierre le 29 octobre 1783, à l'âge de 66 ans. On dit que ses amis se relevaient pour le garder dans ses derniers instans, et l'empêcher de démentir les principes qu'il avait professés; ils se vantèrent après sa mort d'avoir mis obstacle à ce qu'il ne fît le *plongeon*, et La Harpe écrivait qu'un d'eux lui avait dit que d'Alembert faisait le *couard*. Grimm le traite assez mal : suivant lui, *il était accusé d'affecter très passionnément la gloire d'être le chef du parti encyclopédiste, et d'avoir commis pour l'intérêt de cette gloire plus d'une injustice, plus d'une noirceur littéraire* (*V.* CONDORCET)... *Ce qu'on ne saurait nier*,

c'est que les passions qu'inspire l'esprit de parti, étaient bien sûrement celles dont il pouvait être plus susceptible.... Parlant ensuite du titre de chef qu'on lui donnait après la mort de Voltaire : *Cette dénomination*, dit-il, *ne fut jamais universellement reconnue. Aux yeux de beaucoup de gens, il l'avait plutôt usurpée que conquise; et aux yeux même du grand nombre, la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique* (Correspondance, t. 2, p. 373). Ce portrait de d'Alembert ressemble assez à celui d'un autre critique qui lui reproche, *sous le masque de la modération, toutes les convulsions d'un amour-propre outré et vindicatif; une grande apparence de zèle pour la vérité et la gloire des lettres, et dans le fond la fausseté la plus raffinée, et la vanité d'un mérite de coterie.* Quoi qu'il en soit de son caractère et des passions de son cœur, d'Alembert sera toujours regardé comme un des propagateurs les plus zélés de la nouvelle philosophie, et un ennemi des plus adroits du christianisme, qu'il attaqua avec autant de ménagement que d'adresse; et la postérité apprendra de sa plume elle-même, qu'il favorisa ou plutôt qu'il dirigea cette conspiration qui, plus tard, renversa le trône et l'autel. Son mérite comme géomètre n'a pas été contesté, quoiqu'on ait répété souvent ce bon mot, qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et grand littérateur parmi les géomètres; et il occupe dans cette catégorie un rang distingué. Comme écrivain, il n'est pas au-dessus du médiocre, et trop de défauts ternissent ses productions pour lui donner un rang plus honorable : considéré comme philosophe, il ne mérite que le mépris, puisqu'il tourna contre le ciel les dons qu'il en avait reçus, et fit servir pour le mal des talens qu'il pouvait si utilement employer. Bon géomètre, médiocre écrivain, mauvais philosophe, voilà en trois mots d'Alembert tout entier. Tous les ouvrages philosophiques et littéraires de d'Alembert ont été réunis et publiés à Paris sous le titre d'*OEuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, 18 vol. in-8, 1805. Cette collection renferme 1° les *Mélanges de littérature et de philosophie*; les morceaux les plus frappans des mélanges sont l'*Essai sur les gens de lettres* : d'Alembert exige d'eux beaucoup d'indépendance; le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, dont nous avons déjà parlé; *Abus de la critique en matière de religion* : l'auteur montre beaucoup de dextérité et d'esprit dans cet écrit, où il a l'art de cacher sa pensée, et de tenir un milieu perfide entre ceux qui attaquent de front la religion chétienne et ceux qui n'en disent rien. 2° *Eloges lus dans les séances de l'académie française*. 3° *Correspondance* avec Voltaire et le roi de Prusse; enfin, quelques *Dissertations* et d'autres pièces moins importantes. *V.* son éloge par Condorcet.

ALENÇON (Robert IV, comte d'). *Voy.* ROBERT IV, comte d'Alençon, où nous parlons des princes qui ont possédé, depuis Robert, le duché d'Alençon. *Voy.* aussi FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon.

ALÉOTTI (Jean-Baptiste), architecte italien, né près de Ferrare, mort en 1630, était dans une si grande pauvreté, qu'il fut obligé, pendant sa jeunesse, de servir les maçons en qualité de manœuvre, mais il apporta en naissant de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler, il en apprit toutes les règles, ainsi que celles de la géométrie et fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique, qui s'élevèrent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne, lesquelles sont très exposées aux inondations. C'est à lui que l'on doit la citadelle de Ferrare. Mantoue, Parme et Venise renferment des monumens qui font honneur à son nom.

ALER (Paul), né à Saint-Guy, petite ville du duché de Luxembourg, le 9 novembre 1656, entra chez les jésuites, et se distingua par son zèle et ses lumières, particulièrement à Trèves et à Cologne, où sa mémoire a été long-temps en vé-

nération. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliotheca coloniensis* du P. Hartzheim, pag. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant et estimable religieux mourut à Dueren, dans le comté de Juillers, le 2 mai 1727. Parmi ses ouvrages, celui qui a pour titre *Gradus ad Parnassum* est devenu livre élémentaire pour ceux qui étudient la poésie latine. On a aussi du P. Aler plusieurs tragédies latines, comme *Joseph*, *Tobie*, etc.)

ALERIA (Jean, évêque d'). *V*. André.

ALES, ou Halès (Alexandre d'), prit son nom d'un village d'Angleterre où il naquit. Il enseigna à Paris la philosophie et la théologie, avec beaucoup d'éclat, dans l'école des frères mineurs, chez lesquels il avait pris l'habit en 1222. Ses contemporains, qui aimaient les titres emphatiques, lui prodiguèrent celui de *Docteur irréfragable* et de *Fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nurenberg en 1484, et à Venise, en 1575, en 4 vol. in-fol., n'y trouveront qu'une *Fontaine d'ennui*; non qu'il n'y ait de fort bonnes choses, mais parce qu'il y faut mettre trop de temps et de peines pour les découvrir. Alès mérite peut-être plus de considération par sa piété et ses vertus que par sa science. Il fait paraître plus de sensibilité que de connaissance d'antiquités ecclésiastiques. Il mourut à Paris le 27 août 1245. On voyait dans l'église des cordeliers son épitaphe en vers, où il était appelé

Gloria doctorum, decus et philosophorum.

ALÈS, *Alésius* (Alexandre), théologien de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique; mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut en 1565. Il était ami de Mélanchthon, et Bèze l'appela l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur saint Jean*, in-8; sur les *Epîtres de Timothée*, 2 vol. in-8; sur l'*Epître à Tite*, in-8; sur celle *aux Romains*, in-8. Lors du schisme de Henri VIII, il passa à Londres, où il enseigna sous la protection de Cranmer; mais cet archevêque ayant été disgracié, Alésius se rendit en Allemagne et professa la philosophie à Francfort-sur-l'Oder. L'électeur de Brandebourg le députa en 1541 aux conférences de Worms; le cardinal de Granvelle qui y présidait pour Charles-Quint ne lui permit pas de discuter. En 1554, il assista avec Mélanchthon aux conférences de Macbourg et à celle de Nauenbourg, contre les disciples d'Osiander.

ALÈS DE CORBET (le vicomte P.-Alexandre d'), des académies d'Angers et de Marseille, et lieutenant des maréchaux de France, né le 18 avril 1715, mort vers la fin du 18e siècle, a publié 1° *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, 1749, in-12; 2° *nouvelles Observations sur les deux systèmes de la noblesse commerçante ou militaire*, Paris, 1758, in-12; 3° *Origine de la noblesse française*, Paris, 1776, in-12; 4° *de l'Origine du mal*, 1758, 2 vol. in-12; 5° *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*, Avignon, 1759, in-12. Sa sœur, Mlle d'Alès du Lude, a publié *Abrégé de la vie de M. Le Pelletier*, mort à Orléans en odeur de sainteté en 1756, Orléans, 1760, in-12.

ALÉSIO (Matthieu-Pierre d'), né à Rome, mort en 1572, se distingua également par son pinceau et par son burin. Il était élève de Michel-Ange, et avait su très bien saisir le genre de son maître. De toutes ses productions, la plus curieuse et la plus correcte est le *saint Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville, en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale a une aune (4 pieds) de large : qu'on juge par-là des autres proportions du corps. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux.

ALESSI (Galéas), le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans, non-seulement pour des palais et des églises, mais encore

pour des fontaines publiques et des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits; mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à Gènes. Alessi était encore, dit-on, très instruit dans d'autres sciences, et très capable de traiter les affaires les plus importantes. (*Voyez* la *Vie des peintres, des sculpteurs, et des architectes modernes*, de Léon Pascoli : les ouvrages d'Alessi y sont justement appréciés.)

ALÉTHIUS. *Voyez* ALCIME.

ALEXANDRE, fils d'Amyntas I, roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 501 avant J. C. Il avait, jeune encore et du vivant de son père, tué de sa propre main des ambassadeurs persans qui avaient insulté sa mère et ses sœurs. Son attachement pour les Grecs se montra dans diverses circonstances : forcé de suivre Xerxès dans son expédition contre la Grèce, il fut envoyé par Mardonius auprès des Athéniens pour les détacher des autres Grecs, et leur offrir les plus grands avantages qu'ils refusèrent. Un jour que Pausanias allait être attaqué, Alexandre eut soin de l'en prévenir pour qu'il se tînt sur ses gardes. Enfin l'année de son avénement au trône, il se présenta aux jeux olympiques : comme on ne voulait point le recevoir sous le prétexte qu'il n'était pas Grec, il prouva qu'il était originaire d'Argos. Ses liaisons avec le grand roi lui avaient procuré des richesses immenses : il en profita pour enrichir Delphes et Olympie par des présens précieux. Pindare fut attiré à sa cour. Alexandre mourut l'an 468 avant J. C. laissant Perdiccas son fils pour successeur.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, fut roi de Macédoine l'an 367 avant J. C. Pendant la tyrannie d'Alexandre de Phères, il s'empara de plusieurs villes de la Thessalie ; sans doute il aurait étendu ses conquêtes et les aurait conservées, s'il n'avait été obligé de comprimer la révolte de Ptolémée Alorités. Ce fut Pélopidas qui lui enleva ces places et qui vint ensuite à son secours. Mais à peine le général thébain eut-il rétabli l'ordre et emmené à Thèbes pour otage le jeune Philippe frère du roi, que celui-ci fut tué par Ptolémée Alorités dans un festin, et ce qui est à peine croyable, d'après les conseils de sa mère Eurydice dont cet assassin était l'amant : c'était l'an 366 avant J. C.

ALEXANDRE LE GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella le 20 septembre 356 ans avant J. C., la même nuit où le temple de Diane, à Ephèse, fut incendié. Ce prince annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. Les amusemens de sa jeunesse furent des prodiges de force et d'adresse, ou des méditations sérieuses sur la politique et la force des autres nations. Il dompta le cheval Bucéphale, qu'aucun écuyer n'avait pu réduire. *Qu'on me donne*, disait-il, *des rois pour rivaux, et je disputerai le prix aux jeux olympiques.* Il gémissait des victoires de Philippe, et se plaignait *qu'il prenait tout, et qu'il ne lui laisserait rien à faire.* Lorsque des ambassadeurs perses vinrent en Macédoine, il les interrogea non sur les frivolités qui d'ordinaire occupent l'enfance, mais sur l'administration, l'emplacement, les ressources de la Perse et des pays environnans. Une imagination exaltée de cette sorte ne pouvait manquer de devenir fatale au repos du monde,(ou puissamment seconder la marche de la civilisation. Dans tous les cas, ce caractère bouillant avait besoin d'un guide. Léonidas, parent d'Olympias, homme d'une grande sévérité de mœurs, fut son gouverneur, et Aristote fut son maître. Son père ayant été obligé de quitter la Macédoine pour porter la guerre aux Bysantins, quelques peuples profitèrent de son absence pour se soulever : Alexandre défit alors les Médares, les chassa de leur ville, la repeupla en lui donnant son nom. Il se signala à Chéronée, en défaisant le bataillon sacré des Thébains, et mérita ces paroles de son père : *Mon fils, cherche un autre royaume : celui que je te laisserai est trop petit pour toi.* Cette bonne intelligence entre Philippe et Alexandre fut détruite, lorsque le premier répudia Olympias mère du second : celui-ci fut obligé de se retirer en Epire :

mais il ne tarda pas à obtenir son pardon. Il revint auprès de son père dont il sauva les jours dans un combat contre les Triballes. Philippe ne survécut pas long-temps à ce danger : il fut assassiné l'an 337. Alexandre après avoir puni ses meurtriers, se hâta d'aller en Grèce pour s'y faire donner le commandement général des troupes grecques que son père avait obtenu pour aller combattre les Perses ; il revint aussitôt contre les Illyriens, les Triballes et les Thraces qui s'étaient soulevés. Pendant qu'il battait ces peuples rebelles, le bruit de sa mort se répandit en Grèce : les Thébains se révoltèrent, et Athènes se disposait à suivre leur exemple, lorsque Alexandre vint faire le siége de Thèbes qu'il prit et détruisit de fond en comble, excepté la maison de Pindare qu'il respecta par admiration pour son génie. Les Athéniens épouvantés se soumirent : Alexandre leur ordonna seulement d'exiler l'un de leurs orateurs les plus acharnés contre lui. Bientôt tout fut prêt pour l'expédition d'Asie : Antipater fut son lieutenant en Europe : après avoir été confirmé dans son commandement à Corinthe et avoir recueilli de ses généraux de sages conseils à Ægé, il partit à l'âge de 22 ans, l'an 334 avec 35 mille hommes. Il mit 20 jours pour arriver à Sestos où il traversa l'Hellespont. Il offrit à Ilium un sacrifice en l'honneur de Minerve, et couvrit de fleurs la tombe d'Achille.) Il défit l'armée de Darius au passage du Granique. Il conquit la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie et la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à un autre pour les parcourir. Ensuite, après avoir coupé le nœud gordien, (il s'avança vers le *Cydnus* où il se baigna tout couvert de sueur, imprudence qui mit ses jours en danger, mais qui lui donna l'occasion de montrer tout l'héroïsme de son caractère. Philippe son médecin lui présenta un breuvage dont il attendait la guérison du roi : en même temps Alexandre reçut une lettre de son ami Parménion qui lui annonçait la trahison de Philippe que l'or de Darius avait gagné et qui devait empoisonner son maître. Sans confiance pour une telle révélation, il accepte le remède, et pendant qu'il le prend, il fait lire à Philippe la lettre de Parménion. Après avoir été guéri, Alexandre continua sa marche vers la Cilicie.) Il battit une seconde fois l'armée de Darius à Issus ; et, dans cette journée, il s'empara de ses trésors, fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfans. Il les reçut avec la bonté d'un père et la magnificence d'un roi. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant celui qu'elles prenaient pour le roi, lui en firent des excuses, après avoir aperçu leur erreur. *Non, ma mère*, répondit le conquérant à Sysigambis, mère de Darius, *vous ne vous êtes point trompée; celui-ci est un autre Alexandre.* La bataille d'Issus fut suivie de la reddition de plusieurs villes, et surtout de Tyr, qui lui résista pendant quelque temps. Après le siége de cette ville, il passa en Judée, pour punir les Juifs qui lui avaient refusé des secours que leur liaison avec les Perses ne leur permettait pas de lui accorder. Jaddus, leur grand sacrificateur, vint avec beaucoup de pompe au-devant du monarque irrité, qui, changeant tout à coup de résolution, descendit de cheval, et adorant le nom du vrai Dieu, écrit sur la tiare du pontife, assura les Juifs de sa protection. Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, où il était dit qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses ; et Alexandre étant entré dans le temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain dispensateur des victoires et des couronnes, dans le livre duquel sont écrites les destinées des peuples et des empires. Il marcha ensuite du côté de l'Egypte, où il s'arrêta pour bâtir la ville d'Alexandrie, qu'il voulait rendre le centre du commerce de toutes les nations. Il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye, pour faire répondre à l'oracle qu'il était fils de ce Dieu. Darius lui avait fait faire des propositions fort avantageuses qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées, s'il avait été à la place d'Alexandre : *Et moi aussi*, lui répondit son maître, *si j'étais Parmé-*

nion. Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi ; (il se dirigea par la Phénicie vers l'Assyrie où Darius avait réuni, selon Justin, 500 mille combattans, et selon d'autres, plus d'un million d'hommes :) il le défit à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J. C. La journée d'Issus lui avait ouvert la Phénicie et l'Egypte ; et la victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse. (Il entra à Persépolis, capitale de l'empire. Ici s'opère dans le grand homme dont nous retraçons les actions, le changement le plus funeste. Les vices succèdent aux vertus ; et dans cette âme qui fut si généreuse, à peine l'amitié peut-elle trouver quelques-unes de ces idées sublimes qui dirigèrent pendant quelques années le vainqueur de l'Asie. Après avoir souillé sa gloire par quelques excès, il courut à la poursuite de Darius qui fut tué par Bessus et qu'il s'empressa de venger. Une insurrection dans son armée amena la mort de quelques officiers, entr'autres de Philotas, puis de Parménion, son père. On le vit ensuite parcourir le nord de l'Asie, et chercher même à combattre les Scythes. Il alla ensuite dans les Indes.) Il attaqua Porus, de tous les rois de ce pays le plus digne de combattre Alexandre. Porus voulut en vain s'opposer à ce torrent impétueux. Alexandre le vainquit, et le rétablit ensuite sur son trône, le rendant néanmoins son tributaire, ainsi que les autres rois des Indes, où il envoya plusieurs colonies grecques, et fit bâtir près de 70 villes. Ce fut avant de passer l'Hydaspe pour combattre Porus, que, frappé du danger de ce passage, il dit ces mots qui le font connaître tout entier : « O Athéniens, à quels dangers je » m'expose pour être loué de vous ! » De retour à Babylone, il y mourut d'un excès de vin, l'an 324 avant J. C., à l'âge de 32 ans. On a dit, dans tous les temps, beaucoup de bien et beaucoup de mal d'Alexandre. Si on ne le regarde que comme un ambitieux, qui a fait tuer un grand nombre d'hommes, qui a porté le fer et le feu chez des nations paisibles, il doit être odieux, ainsi que tous les conquérans. Mais cette impression de haine s'affaiblit, si l'on fait attention que ce vainqueur de l'univers était, dans le cours même de ses conquêtes, poli et libéral ; qu'il faisait des lois après ses victoires, établissait des colonies, faisait fleurir le commerce, protégeait les arts, envoyait à son précepteur Aristote une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle ; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions mêmes, dit Montesquieu, il avait une saillie de raison qui le conduisait. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire, ne laissant rien derrière lui ni contre lui, n'éloignant point de sa flotte son armée de terre, se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il cimenta toutes les parties de son nouvel empire, en réunissant les Grecs et les Perses, et en faisant perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. La mort de Darius son ennemi, massacré par un traître, lui arracha des larmes. La famille de ce malheureux roi reçut tant de bontés prévenantes de sa part, qu'elle pleura sa mort, comme celle du meilleur des pères. Le meurtre de Clitus son ami, son amour pour l'eunuque Bagoas, qu'il laissa régner en son nom, la manie de vouloir passer pour le fils d'un dieu, la vengeance outrée qu'il exerça contre les Tyriens qui avaient tué ses envoyés, et contre d'autres peuples dont le seul crime était une défense aussi juste que courageuse, sa cruauté envers le brave Bétis, gouverneur de Gaze, etc., sont des taches bien grandes à sa réputation. La colère, le vin, l'orgueil, les femmes, l'amour contre nature, etc., se réunirent, vers la fin de ses jours, pour rendre sa mémoire méprisable et odieuse. Les historiens nous ont peint Alexandre d'une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, et le regard fier. Quelques anecdotes serviront à faire connaître son caractère, tel qu'il était quand les passions ne le dominaient pas. Un poète lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très libéralement, mais à condition qu'il ne se mêlerait plus

d'en faire. Un autre de ces flatteurs qu'on appelle historiens, lui lisait, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité était altérée par des exagérations ridicules : le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. Son amour pour les lettres et les arts se signala dans plusieurs occasions. (Il lisait continuellement Homère et l'avait toujours sous le chevet de son lit.) Sur la simple prière d'un philosophe (Anaximène) qui avait eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville (Lampsaque) qu'il avait juré de détruire. Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis tendres. Il est vrai que son attachement pour Ephestion fut soupçonné d'être peu honnête : mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables et courageuses, il semble mériter qu'on n'ajoute point une entière foi à cette accusation, quoique, sous le règne du paganisme et de la philosophie profane, ce genre d'abomination ne fût que trop commun. La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avaient comploté de prendre et de garder pour eux ce qu'ils trouveraient de meilleur dans les dépouilles des Perses : *Tant mieux*, dit-il, *c'est une marque qu'ils ont envie de se bien battre.* Il était d'une générosité rare, et on a évalué à 300 millions les dons faits à ses soldats. Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyait, il aperçut un des conducteurs, dont l'animal était mort en chemin, qui s'avançait avec peine sous le poids d'un sac qu'il apportait sur son dos ; il lui fit présent du sac. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat à qui le froid et la fatigue avaient fait perdre connaissance ; il le prit dans ses bras, le rapporta lui-même dans l'endroit où les autres l'attendaient avec du feu, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétablit Ces actions estimables sont balancées sans doute par un grand nombre de mauvaises ; mais elles n'en sont pas moins remarquables dans un prince privé des lumières de la vraie religion, dénué des principes d'une morale sûre et conséquente, qui était aveuglé au point de prendre pour la vraie et seule gloire l'injustice et la barbarie des conquêtes. L'histoire d'Alexandre a été écrite en latin par *Quintus Curtius Rufus*, avec plus d'éloquence que de vérité ; mais les faits principaux ne paraissent pas pouvoir être révoqués en doute. Plusieurs autres écrivains ont traité ce même sujet, leurs différens récits ont été savamment discutés par M. de Ste.-Croix, dans son ouvrage intitulé *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre.*

ALEXANDRE, fils de Polysperchon, fut un des généraux qui s'arrachaient les dépouilles d'Alexandre le Grand. Il parvint d'abord à s'emparer du Péloponèse : son alliance était recherchée par les deux partis, celui d'Antigone et celui de Cassandre, qui se disputaient l'héritage du héros macédonien. L'an 314 avant J. C., Alexandre tomba sous les coups de quelques assasins.

* ALEXANDRE, fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand, et devenu après la mort du Macédonien, roi de Thrace. Alexandre fut long-temps à la cour de son père : mais sans doute qu'il y éprouva du mécontentement, puisqu'il se réfugia auprès de Séleucus l'ennemi de Lysimaque. Dans la guerre qui se fit entre ces deux rois, celui de Thrace fut tué. Alexandre réclama le corps de son père qu'il ensevelit dans un tombeau élevé à sa mémoire dans la Chersonèse. Après la mort de Sosthènes (278 ans avant J. C.), Alexandre fut un des trois compétiteurs qui se disputèrent le trône de Macédoine : il ne réussit pas, et l'on ignore comment et quand il termina ses jours.

ALEXANDRE, 3e fils de Persée, dernier roi de Macédoine, fut conduit à Rome avec sa famille par Paul-Emile, vainqueur de son père (168 ans avant J. C.). Il précéda, comme Persée, le char du triomphateur. Envoyé à Albe avec son père, ils y furent gardés étroitement · mais celui-ci étant mort, on permit à Alexandre de

revenir à Rome, où il apprit le métier de tourneur et de ciseleur, et où plus tard il fut greffier. Sa vie fut dès lors trop obscure pour que l'histoire en ait conservé le souvenir.

* ALEXANDRE, tyran de Phères, dans la Thessalie, (était fils de Polydore que tua son frère Polyphron qui avait envie de régner seul. Alexandre voulut venger son père, et commença d'abord par s'emparer du pouvoir : il tua ensuite Polyphron et se fit une armée de partisans avides et pervers. Les Thessaliens opprimés eurent recours à Alexandre II, roi de Macédoine, puis aux Thébains qui leur envoyèrent Pélopidas. Celui-ci le vainquit, mais Alexandre s'échappa, réunit une nouvelle armée et se présenta une seconde fois devant les Thébains. Pélopidas ayant eu l'imprudence de venir auprès de lui, fut arrêté et ne recouvra sa liberté que par l'intervention menaçante d'Epaminondas. La cruauté d'Alexandre ne se ralentit point : Pélopidas fut rappelé de nouveau par les Thessaliens malheureux; il battit Alexandre à Cynocéphale; mais il périt lui-même au milieu de sa victoire. Le tyran se retira à Phères où il devint odieux à sa famille) et où il fut assassiné, quelques années après, par sa femme, aidée de ses trois frères, Tisiphon, Lycophron et Philolaüs. Il s'était rendu redoutable par ses cruautés.

* ALEXANDRE, roi d'Epire, fils de Néoptolème et frère d'Olympias, dut sa couronne à son beau-frère Philippe auprès duquel il fut élevé. Ce fut aux noces d'Alexandre que le roi de Macédoine fut tué : c'était lui qui avait fait cette union en donnant sa fille Cléopâtre au nouveau roi d'Epire. Alexandre fut appelé en Italie par les Tarentins pour les soutenir contre les Brutiens; plus malheureux que ne le fut plus tard Pyrrhus, il périt dans un combat l'an 328 avant J. C. A la nouvelle de sa mort, Alexandre le Grand, qui allait entrer dans l'Hyrcanie, fit porter à son armée le deuil de son oncle.

* ALEXANDRE, fils de Pyrrhus roi d'Epire, succéda à son père qui venait d'être tué en entrant à Argos. Il se jeta d'abord sur la Macédoine qu'il conquit en peu de temps : Démétrius vint lui enlever non-seulement sa conquête, mais encore ses propres états. Réfugié dans l'Acarnanie, il fut rappelé par les Epirotes qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Alexandre avait épousé sa sœur Olympias, dont il eut trois enfans; lorsqu'il mourut, ils étaient trop jeunes pour régner : leur mère gouverna l'Epire en leur nom.

* ALEXANDRE, 3[e] fils de Cassandre, roi de Macédoine, avait deux frères : l'un, Philippe, qui était l'aîné et qui succéda à leur père, mais qui ne fut pas long-temps sur le trône; l'autre, Antipater, auquel il disputa la couronne après la mort de Philippe. Dans cette guerre de deux frères rivaux, leur mère fut la première victime. Antipater crut que Thessalonice favorisait son frère : il la fit mourir d'une manière barbare. Chacun des deux concurrens avait trouvé un appui : Lysimaque soutenait Antipater son gendre; Pyrrhus et Démétrius étaient pour Alexandre. Démétrius se fit payer cher sa protection; mais il parvint à forcer Antipater à un accommodement. Cependant Alexandre, mécontent du prix élevé qu'avait mis Démétrius à sa protection, songea, dit-on, à le faire assassiner. Démétrius en fut prévenu, et ce fut lui qui fit mettre à mort Alexandre avec toute sa famille : il se fit ensuite proclamer roi de Macédoine (295 ans avant J. C.)

ALEXANDRE I BALAS, roi de Syrie, qui régna quelques temps après la mort d'Antiochus Epiphane, dont il se disait fils, ne fut qu'un imposteur. Il fit alliance avec les Juifs, qui lui donnèrent du secours contre Démétrius Soter. Il vivait l'an 151 avant J. C.

* ALEXANDRE II, roi de Syrie (Alexandre le Grand était considéré comme premier roi de ce pays), était un imposteur nommé *Zabinas*, esclave acheté que Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, opposa à Démétrius Nicanor, roi de Syrie, qu'il voulait détrôner. *Zabinas* se fit passer pour le fils d'Alexandre Balas avec lequel il avait quelque ressemblance d'âge, de taille et de figure. Le peuple, trompé par ces apparences, désirait d'ailleurs voir tomber le gouvernement tyrannique de Démé-

trius. Une victoire remportée sur ce prince près de Damas acheva d'assurer l'élévation de *Zabinas* (126 ans avant J. C.). Ptolémée Physcon ne lui avait donné la couronne qu'à la condition de lui payer un tribut annuel ; Alexandre se crut assez puissant pour le lui refuser. Le roi d'Egypte prit aussitôt le parti d'Antiochus Epiphane, roi légitime, et le replaça sur le trône. *Zabinas* se retira à Antioche : la mauvaise conduite de ses partisans excita contre lui une révolte au moment où Ptolémée Physcon arrivait pour le chasser de cette ville. *Zabinas* s'enfuit sur un petit navire qui allait en Grèce ; mais il fut pris et rendu au roi d'Egypte qui le fit mourir.

*ALEXANDRE Jannée, 3e fils d'Hircan, roi des Juifs, succéda à son frère Aristobule l'an 102 avant J. C. Comme lui, il prit le titre de roi, et réunit à son pouvoir royal celui de grand-prêtre. Il porta la guerre en Syrie ; mais obligé de venir défendre ses états attaqués par Ptolémée Lathyr, roi d'Egypte, il reçut des secours de la mère de ce prince qui voulait le détrôner : son royaume ayant été mis à l'abri de toute invasion, il retourna faire la guerre en Syrie ; on l'accuse de l'avoir poussée avec cruauté. Ses peuples s'étant révoltés contre lui, il s'environna d'une garde étrangère ; il alla ensuite en Arabie où il fut vaincu. Cette défaite amena une nouvelle révolte des Juifs qui souffrirent cruellement dans cette guerre civile ; on dit qu'il en mourut plus de 50 mille. Après avoir fait quelques conquêtes en Syrie, il mourut d'intempérance l'an 76 avant J. C.

*ALEXANDRE, fils d'Aristobule II, roi des Juifs, fut fait prisonnier avec son père et amené à Rome par Pompée. Il s'évada et vint en Judée gouvernée alors par Hircan auquel Pompée avait donné la couronne des Juifs. Il avait une armée de dix à douze mille hommes avec laquelle il envahit le pays. Hircan appela les Romains à son secours ; Gabinius, gouverneur de Syrie, envoya Marc-Antoine qui défit Alexandre près de Jérusalem ; cependant on lui accorda la paix. Plus tard il prit le parti de César et obtint quelques succès ; mais Gabinius le poursuivit, lui livra bataille et le vainquit. Peu de temps après Alexandre tomba au pouvoir de Métellus Scipion qui lui fit trancher la tête à Antioche l'an 49 avant J. C.

ALEXANDRE-SÉVÈRE (Marcus-Aurélius-Sévérus-Alexander), empereur romain, était né à Arco en Phénicie vers l'an 209, d'un Syrien appelé Génésius Marcianus qui parvint au consulat : sa mère Mammée était fille de Mæsa et sœur de Sœmias, mère d'Héliogabale : il fut adopté par ce prince qui lui donna le nom d'Alexandre, au lieu de celui d'Alexianus qu'il portait auparavant. Cet empereur, fâché que le jeune césar n'imitât point toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie ; mais, connaissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste et empereur, l'an 222, à l'âge de 13 ans, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha, par les sages conseils de sa mère Mammée, tous les abus du règne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passait ses jours entre des savans et des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, et consulter les autres. Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts et les sciences. Il payait non-seulement les professeurs qui les enseignaient, mais encore les écoliers pauvres qui avaient du goût pour l'étude. Il donnait un logement dans son palais aux gens de lettres distingués. Il savait récompenser et punir à propos. Un certain Turinus vendant le crédit qu'il avait auprès de l'empereur à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, et qu'on allumât autour de lui du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crieroit : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.* A son avénement, le palais impérial était un goufre où s'engloutissaient tous les revenus de l'empire. Il y avait beaucoup de charges inutiles ; il les supprima. Il ne garda, pour le service journalier, que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, et surtout celui des tables, fut proscrit. On ne servait sur celle d'Alexandre-

Sévère, les jours de cérémonies, que deux faisans et deux poulardes. Pour faire un bon choix des personnes destinées aux emplois publics, il les indiquait avant de les nommer et demandait sur elles tous les renseignemens dont il avait besoin pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. On pouvait dire alors ce qu'on savait pour et contre les candidats. Quand ils étaient nommés, il leur accordait toutes sortes d'honneurs, s'ils en étaient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litière. Il arrêta les fureurs des païens contre la religion chrétienne, et donna même un édit en faveur de ceux qui la professaient. On trouve dans ce rescrit cette maxime : *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce ;* maxime que dans ce siècle on lit d'une manière absolument inverse. C'était à l'occasion d'une place destinée à une église, que les païens voulaient enlever aux chrétiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. Son bon esprit lui avait fait comprendre la sagesse de leur morale, et son bon naturel la lui faisait goûter. Lampride rapporte qu'il adorait J. C. en son particulier, et qu'il plaça son image dans son *Lararium*, ou chapelle domestique. Il n'eut cependant pas le bonheur d'embrasser la foi chrétienne; au moins n'en existe-t-il point de preuve. La conversion des princes est si difficile, leurs lumières sont combattues par tant de moyens de séduction, l'esprit de l'Evangile est si loin du faste, de l'orgueil et de la corruption des cours, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, si les plus spécieuses apparences et les plus favorables dispositions sont si rarement couronnées par l'événement. Obligé de faire la guerre à Artaxerce, il le vainquit, et se distingua autant par le maintien de la discipline que par son courage. Les Gaulois, accoutumés à la licence, se soulevèrent contre lui. Un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner, avec sa mère, près de Mayence, en 235, à l'âge de 26 ans. Le sénat décerna l'apothéose à l'un et à l'autre. Cet empereur avait toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* et de *Dieu*, que la flatterie et l'impiété païenne avait prodigués à tant d'empereurs qui n'avaient mérité que ceux de *tyran* et de *monstre*. *Voyez* MAMMÉE.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, fils de Basile le Macédonien, naquit l'an 870 et monta sur le trône en 911 ; après Léon le Philosophe son frère, qui l'avait désigné pour son successeur avant de mourir. Avant d'être empereur, Alexandre, par crainte de son frère, avait contenu ses passions : dès qu'il fut couronné, il leur donna un libre cours, et l'empire fut livré aux compagnons de ses plaisirs. La haine, la vengeance, l'aveuglement le plus absolu, dirigèrent sa conduite tyrannique. Il dépose le patriarche Eutyme ; il rétablit à sa place Nicolas qui avait été chassé de Constantinople peu auparavant; il exile Zoé mère de Constantin Porphyrogénète, il voulait même immoler ce jeune prince qui ne dut son salut qu'à la faiblesse de sa santé : les courtisans d'Alexandre lui dirent que la nature ne tarderait pas à le délivrer de ce rival. Enfin son insolence attira sur l'empire une guerre dangereuse, il osa insulter les députés du roi des Bulgares qui lui demandaient le renouvellement des anciens traités. Alexandre ne vit pas les maux dont furent suivies ses bravades. Après un an et 20 jours de règne, il mourut sans laisser d'enfans (912).

ALEXANDRE I (Saint), successeur de saint Evariste, dans le siége de Rome, l'an 109 de J. C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucun détail sur sa vie. Il est compté parmi les martyrs dans le canon de la messe. Il a aussi le nom de *martyr* dans le *Sacramentaire* de Grégoire le Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, et dans tous les martyrologes. Les *Epîtres* qu'on lui attribue sont supposées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé *Anselme* de Badage ou de Baggio, était de Milan. On le tira du siége de Lucques, pour le placer sur celui de Rome en 1061. Cette élection ayant été faite sans la parti-

cipation de l'empereur Henri IV, ce prince violent et simoniaque opposa au nouveau pape un homme très corrompu dans ses mœurs, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'*Honorius II*. Alexandre l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, et le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentait le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand que le pape, soutenu des armées de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes normands avaient enlevées au saint Siége. Nous avons de ce pape plusieurs *Epîtres*, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des malheurs qu'essuyaient les Juifs. Plusieurs chrétiens, indignes de ce nom, avaient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France de ne s'être pas prêtés à ces cruautés, contre un peuple autrefois chéri de Dieu, et que sa justice a dispersé sur la terre. La lettre qu'il écrivit à Harold, roi de Norwége, n'est pas moins remarquable, et prouve la puissance religieuse qu'exerçait alors pour le bien de l'humanité, le pontife romain, dans les glaces du Nord comme dans les sables brûlans du Midi. « Comme » vous êtes encore peu instruit, lui écri» vait-il, dans la foi et la sainte disci» pline, c'est à nous, qui avons la charge » de toute l'Eglise, de vous éclairer par » de fréquentes instructions, mais la » longueur du chemin nous empêchant » de le faire par nous-même, nous en » avons donné la commission à l'arche» vêque de Brême, notre légat. Soyez » donc assuré qu'en suivant sa voix, c'est » au saint Siége même que vous rendez » obéissance. » Il mourut le 21 avril 1073.

ALEXANDRE III, (Rolando Rainuce) natif de Sienne, était cardinal et chancelier de l'Eglise romaine. Après la mort d'Adrien IV, en 1159, tous les cardinaux le choisirent pour lui succéder, à l'exception de trois cardinaux dyscoles, dont deux nommèrent l'antipape Victor III, qui eut la brutalité d'arracher la chape des épaules du vrai pape pour s'en revêtir; mais il la mit à contre-sens, ce qui fit dire qu'il avait été élu *à rebours*. L'empereur Frédéric Barberousse assembla, l'an 1160, un conciliabule à Pavie, qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur. Quelque temps après, le pape se réfugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous le nom de Pascal III, et l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre quittant la France, où il avait été très bien accueilli par le roi Louis le Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, et obligé de fuir, offrit la paix au pontife. On se donna un rendez-vous à Venise, où l'empereur baisa les pieds de celui contre lequel il s'était armé. Calixte III, successeur de l'antipape Pascal III, abjura le schisme. Le sage et pacifique Alexandre le reçut avec la bonté d'un père, et le fit manger à sa table. Rien de plus opposé que le caractère de ce pape à la fable qui raconte qu'il mit le pied sur la gorge de l'empereur Frédéric, en disant : *Super aspidem et basiliscum ambulabis*. Les plus grands ennemis du saint Siége avouent que c'est un conte destitué de toute vraisemblance. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le troisième concile général de Latran, en 1179, et mourut deux ans après, le 30 août, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude, et, en rendant la liberté aux sujets, il sut aussi apprendre la justice aux rois : il obligea celui d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de saint Thomas de Cantorbéri. Il a été le premier pape qui s'est réservé la canonisation des saints; réglement profondément sage, et nécessaire, non-seulement pour rendre la canonisation respectable, et la faire généralement recevoir, mais surtout pour remédier aux abus et à la légèreté avec laquelle la plupart des métropolitains procédaient à un jugement d'une telle importance. Plusieurs de ses

prédécesseurs avaient déjà tâché de remédier à ce désordre, mais leurs efforts n'avaient pas complétement réussi. (*V.* saint Ulric.) La canonisation de saint Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen, en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandrie de la Paille fut bâtie en son honneur. Luce III fut son successeur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segni, fut élu pape après Innocent IV, en 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avait inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'était emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendians. Il accorda plusieurs bulles aux frères prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de Saint-Amour, sur *les périls des derniers temps*, et l'*Evangile éternel*, composé par les franciscains. Le roi saint Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce temps il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de Saint-Guillaume, et trois de Saint-Augustin. Alexandre travaillait à réunir l'Eglise grecque avec la latine, et à armer les princes chrétiens contre les infidèles, lorsqu'il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261, regardé comme un bon prince et un pontife zélé. Urbain IV lui succéda.

ALEXANDRE V naquit dans l'île de Candie, de parens très pauvres, qu'il ne connut jamais. Cet homme, qui devait un jour être pape, mendia de porte en porte. Un cordelier, qui remarqua dans ce jeune homme beaucoup de dispositions, l'instruisit et lui donna l'habit de son ordre; ce qui lui procura les moyens d'aller aux universités d'Oxford et de Paris. De retour en Lombardie, Galéas Visconti, duc de Milan, le fit précepteur de son fils, et sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novarre, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, et le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, et il y présida depuis la 19e session. Alexandre V, devenu pontife, n'oublia pas son ancien état, et son caractère parut assez élevé pour assortir ses sentimens et sa conduite à une si haute dignité. Il avait coutume de dire qu'*il ne pouvait être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parens, puisqu'il n'avait jamais connu ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni neveu.* Cependant sa reconnaissance lui fit accorder aux religieux mendians de grands priviléges. Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise.

ALEXANDRE VI naquit à Valence en Espagne. La plupart des auteurs italiens, presque toujours excessifs, soit en louange, soit en satire, n'ont point épargné ce pontife. Ils racontent qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII, en 1492. Il était de la famille de Lenzuoli par son père, et de celle de Borgia par sa mère. Il prit ce dernier nom lorsque son oncle maternel, Calixte III, fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, et vice-chancelier. Sixte IV l'envoya légat en Espagne, où il fit paraître beaucoup d'esprit et de déréglement. Il eut (à ce qu'on prétend) d'une dame romaine, nommée Vénoza, quatre fils et une fille, tous dignes de leur père. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche et de cruauté. La voix publique l'accusait, lui et son frère aîné, le duc de Candie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrèce. On l'accusait d'avoir tué son rival, et de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtrait, malgré tous ses vices, employa toutes sortes de moyens pour hâter son élévation. Il n'y a point de forfaits dont on ne l'ait chargé dans cette vue : meurtres, assassinats, empoisonnemens, simonie; on lui impute tous les crimes. Ce pontife, si décrié, ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son temps; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples, et dès que ce prince

s'en fut rendu maître, il se ligua avec les Vénitiens et avec Maximilien, pour lui arracher sa conquête. Louis XII, le père de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avait besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César de Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, et ne fut payé que d'ingratitude. Il finit, dit-on, une vie infâme par une mort honteuse. On raconte qu'en 1503, le pape et son fils César voulant hériter du cardinal Corneto et de quelques autres cardinaux, prirent, par mégarde, le poison qu'ils leur avaient préparé; que le premier en mourut, et que Borgia son fils n'échappa à la mort qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire, qu'on ne soupçonnera pas de trop de zèle pour défendre la mémoire des papes, a donné quelques raisons d'en douter, dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV*. « J'ose dire à Gui» chardin, dit-il : l'Europe est trompée » par vous, et vous l'avez été par votre » passion; vous étiez l'ennemi du pape, » vous en avez trop cru votre haine et » les actions de sa vie. Il avait, à la vé» rité, exercé des vengeances cruelles et » perfides contre des ennemis aussi » perfides et aussi cruels que lui. De là » vous concluez qu'un pape de 74 ans » n'est pas mort d'une façon naturelle; » vous prétendez, sur des rapports va» gues, qu'un vieux souverain, dont les » coffres étaient remplis alors de plus » d'un million de ducats d'or, voulut » empoisonner quelques cardinaux pour » s'emparer de leur mobilier. Mais ce » mobilier était-il si important? Ces ef» fets étaient presque toujours enlevés » par les valets de chambre avant que » les papes pussent en saisir quelques » dépouilles. Comment pouvez-vous » croire qu'un homme prudent ait voulu » hasarder, pour un aussi petit gain, » une action aussi infâme, une action » qui demandait des complices, et qui, » tôt ou tard, eût été découverte? Ne » dois-je pas croire le journal de la ma» ladie du pape, plutôt qu'un bruit po» pulaire? Ce journal le fait mourir » d'une fièvre double-tierce : il n'y a » pas le moindre vestige de preuve de » cette accusation intentée contre sa » mémoire. Son fils Borgia tomba ma» lade dans le temps de la mort de son » père; voilà le seul fondement de l'his» toire du poison. » Les protestans ont souvent opposé aux catholiques les vices d'Alexandre VI, comme si la dépravation d'un pontife pouvait retomber sur une religion sainte, et que le christianisme, pour être l'ouvrage de Dieu, dût anéantir, dans ses ministres, le germe des passions humaines. Ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre VI vicieux, c'est son caractère. Il l'aurait été également, quelque place qu'il eût occupée (*V.* Jean XII.) La Providence permit que ses crimes ne troublassent pas l'Eglise, et que, dans ce temps critique, elle n'eût ni schismes ni hérésies à combattre. « Si Dieu a permis, dit un au» teur moderne, que les chefs d'une » religion sainte ne fussent pas toujours » des hommes sans reproches et sans » vices, c'est parce que la conservation » de la religion chrétienne ne dépend » pas de la sagesse et de la vertu de ses » pontifes, mais de la parole de J. C. et » de l'effet immuable de la promesse so» lennelle qu'il a faite de conserver son » Eglise jusqu'à la fin des siècles. Le » sort des empires de la terre dépend de » la sagesse et de la conduite de leurs » monarques : il ne faut qu'un prince » faible ou vicieux pour les précipiter » du faîte de la gloire dans la confusion » et le néant. Les péchés des princes et » des peuples, dit l'Ecclésiastique (ch. » 10, v. 8), renversent les états, et en » donnent la possession à des peuples » étrangers. Si donc les faiblesses, les » scandales, l'imbécillité ou l'imprudence » de quelques papes n'ont pu ébranler » les fondemens de la vraie Eglise, c'est » que Dieu lui-même les a affermis, et » leur a donné une consistance que les » hommes et le temps ne peuvent ébran-

» ler. (Dan. 2, v. 44). Telle est la con» clusion qu'on doit tirer de quelques » endroits humilians de l'histoire de » l'Eglise. » C'est principalement depuis ce pontife, que les papes ont commencé à jouer un rôle dans le monde comme princes séculiers. Ceux qui l'ont comparé à Néron ne savent pas que la politique d'Alexandre VI fut aussi adroite que celle de cet empereur fut insensée. La bulle *Inter cætera,* qui partage les terres nouvellement découvertes entre les rois d'Espagne et de Portugal, a donné lieu à bien de gauches déclamations sur le pouvoir temporel du pape. Outre que ce pouvoir était alors une opinion reçue, il est tout naturel de ne voir dans cette bulle qu'une décision conciliatoire propre à prévenir des disputes et des guerres entre deux puissans princes. Ce qui semble avoir le ton d'une véritable concession, n'est que le langage d'un arbitre qui parle dans un différend, et qui fixe les lots des contendans. Au lieu de blâmer un tel décret, ne faudrait-il pas plutôt regretter le temps où les pontifes, d'une parole, cimentaient la concorde des rois; où, à la voix du père commun des chrétiens, s'évanouissaient, sans résistance et sans bruit, les semences des plus longues et des plus sanglantes contestations? Alexandre Gordon a écrit la *Vie* de ce pape en anglais. Cet ouvrage curieux, et assez impartial, a été traduit en français, en 1732, in-12, 2 vol. J. Burchard avait aussi publié la vie d'Alexandre VI en latin, Hanovre, 1607, in-4. Tout le monde connaît ce distique latin, au sujet de la simonie reprochée à ce pape :

Vendit Alexander claves, altaria, Christum:
Vendere jure potest, emerat ille prius.

ALEXANDRE VII, naquit à Sienne en 1599, de l'illustre maison de Chigi. D'abord inquisiteur à Malte, vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola et cardinal, il fut enfin pape en 1655, après la mort d'Innocent X. Il commença son pontificat par des réformes qui donnèrent une grande idée de lui. Un de ses premiers soins fut d'approuver la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre les cinq propositions de l'évêque Jansénius, et il prescrivit le fameux formulaire de 1665, devenu indispensable pour distinguer les sectaires d'avec les catholiques, l'erreur employant tous les jours de nouveaux artifices pour surprendre la vigilance des pasteurs et séduire leurs ouailles. (Ce formulaire était une déclaration par laquelle on affirmait que le livre de Jansénius renfermait les cinq propositions condamnées: il devait être signé individuellement par tous les ecclésiastiques séculiers ou réguliers.) Les jansénistes ne manquèrent pas de parler de ce formulaire comme d'une tyrannie odieuse, d'une violence exercée sur les esprits et les consciences, et ils ont cabalé plus d'une fois dans les cours et les tribunaux civils, pour se mettre à l'abri d'un moyen qui les décèle et les démasque. Il faut convenir néanmoins qu'il n'y eut jamais moyen plus légitime, plus raisonnable et plus canonique. « Ce » moyen, dit un grand archevêque, a » toujours été en usage dans l'Eglise de » J. C.; il a fait, depuis la fondation du » christianisme jusqu'à ce siècle, la sau» vegarde de la doctrine catholique; sans » lui l'arianisme devenait la religion du » monde entier, et après lui le nestoria» nisme eût joui du même triomphe; tous » les symboles, toutes les professions de » foi, eussent échoué dans l'épreuve qui » devait distinguer les fidèles des sectai» res, les uns et les autres les récitant » avec un empressement égal. L'hérésie a » imaginé, dans tous les temps, des sub» tilités que les déclarations générales » d'orthodoxie, et même l'énumération » ordinaire des articles de la croyance » catholique, ne combattaient pas d'une » manière formelle. Par ce moyen, les » sectaires se mêlaient à la société des » fidèles, la troublaient et la corrom» paient, sans qu'on pût effectuer une » séparation essentielle à la pureté de la » foi, et même à la tranquillité de l'état. » Dans ces circonstances, l'Eglise exi» geait des déclarations si précises et si » directement opposées à l'erreur, qu'il » n'y avait pas moyen de tergiverser. Le » mot *Omousios*, et quelque temps après

» le mot *Théotocos*, ont étouffé les deux » plus grandes hérésies qui aient désolé » l'Eglise de Dieu. Les symboles les plus » orthodoxes, les professions de foi les » plus claires, n'avaient pu ôter le mas- » que à l'erreur, jusqu'à ce qu'on eût » touché le point formel et précis d'une » manière qui ne se prêtait à aucune » équivoque. Il fallait jurer la consub- » stantialité, la maternité divine, comme » l'expression exclusivement sûre de l'or- » thodoxie. On disait anathème à qui- » conque hésitait un moment, et c'est » par cette prudente sévérité que la pu- » reté de la doctrine de J. C. est parve- » nue jusqu'à nous. L'usage des formulai- » res, les sermens particulièrement diri- » gés contre quelque erreur tortueuse et » habile à tromper la vigilance des pas- » teurs, sont donc autorisés dans l'Eglise » de Dieu. Le formulaire d'Alexandre VII » n'est pas une nouveauté; c'est l'imitation » des moyens que les Pères et les conciles » ont adoptés dans les plus beaux temps » de l'Eglise, pour conserver l'intégrité » du dogme et de la morale; le droit » d'employer ces moyens ne peut être » enlevé aux évêques, il leur appartient » de droit divin. Ils sont, selon l'expres- » sion de saint Paul, les gardiens du dépôt » de la foi. Les empêcher d'y veiller d'une » manière efficace, c'est anéantir leur » ministère. » (*Voyez* CLÉMENT XI, JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) Quelques années après, Alexandre eut une affaire très sérieuse avec la France. L'ambassadeur de cette couronne, duc de Créqui, ayant refusé de se conformer à la loi qui abrogeait des franchises nuisibles à l'ordre public, et faisant le maître dans Rome, fut insulté par la garde corse. Quoique le pape fût lui-même dans le cas de demander satisfaction, il fut obligé par Louis XIV, devenu singulièrement absolu à l'égard de tous les souverains de l'Europe, de casser cette garde, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction, (ce monument fut abattu, du consentement de Louis XIV, sous le pontificat de Clément IX) et d'envoyer le cardinal Chigi, son neveu, en qualité de légat *a latere*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de la conduite des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagemens au duc de Modène, pour ses droits sur Comacchio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome. Il protégea les gens de lettres. Ce pape avait des talens qui le rendaient digne de leur entretien. En 1650, on publia au Louvre un vol. in-fol. des *poésies* qu'il avait faites dans sa jeunesse, lorsqu'il était de l'académie des *Filomati* de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le collége de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut l'an 1667. (*V*. son portrait dans les *Mémoires* du cardinal de Retz.)

ALEXANDRE VIII, né à Venise, en 1610, du grand-chancelier de la république, Marc Ottoboni, étudia d'abord à Padoue, et ensuite à Rome, où il fit éclater son génie pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse et de Frascati, puis cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, en 1689, après la mort d'Innocent XI. Louis XIV, qui avait eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France, de l'année 1682, et continua de refuser des bulles aux prélats qui avaient été de cette assemblée. Dans cette bulle, datée du 4 août 1690, il parle en homme très convaincu de l'obligation de condamner lesdits articles. *Nos qui jurium ecclesiasticorum assertores in terris à Domino constituti sumus, dies noctesque in amaritudine animæ nostræ cogitantes, manus nostras cum lacrymis et suspiriis levavimus ad Dominum, eumque toto cordis affectu rogavimus, ut nobis potenti gratiæ suæ auxilio adesset, quo ardua hac in re commissi nobis apostolici muneris partes salubriter exequi valeremus, eaque consideratione adducti, ac ne supremo judici rationem villicationis nostræ reddituri, negligentiæ in credita nobis administratione argueremur*, etc. (*Voy.*

Innocent XII.) Ce pontife secourut l'empereur Léopold I et les Vénitiens, par de grandes sommes, pour combattre plus avantageusement les Turcs. Il mourut le 1er février 1691. Il rétablit, en faveur de ses parens, la plupart des dignités que Innocent XI avait abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife ; mais il eut des qualités que l'autre n'avait pas ; l'activité, la prudence, la politique et la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur les pauvres que sur ses parens.

ALEXANDRE (Saint), surnommé le *Charbonnier*, homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente, et d'une profonde humilité, vivait à Comane, déguisé en charbonnier, et subsistait du travail de ses mains. Saint Grégoire de Nysse ayant appris par révélation quel était cet homme, obscur en apparence, le fit amener ; et ses réponses aux questions qu'on lui proposa convainquirent le peuple qu'il était autre qu'il ne paraissait être. On l'obligea ensuite à se faire consacrer, et à quitter ses vêtemens pauvres, pour prendre ceux qui convenaient à la dignité épiscopale. Il gouverna l'église de Comane avec autant de zèle que de sainteté, et donna sa vie pour la foi, sous l'empire de Décius vers 218.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Jérusalem, fut persécuté sous l'empereur Sévère, vers le commencement du 3e siècle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siége de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce, qu'il avait eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origène, qu'il avait ordonné prêtre, contre Démétrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dèce, en 249. Il laissa une très belle bibliothèque à Jérusalem. (De tout ce qu'il avait écrit il ne nous reste que quatre fragmens de lettres conservés par Eusèbe.)

ALEXANDRE (Saint), évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, succéda, en 313, à saint Achillas. Il prononça anathème contre Arius, qu'il n'avait pu ramener à la foi orthodoxe, et qui avait eu des prétentions sur ce siége. Saint Alexandre assista au *concile de Nicée* dans un âge fort avancé, et mourut en 326. Il assura, avant que d'expirer, comme par un esprit prophétique, que saint Athanase lui succéderait. On lit, dans Rufin, que saint Athanase, encore enfant, ayant baptisé quelques enfans de son âge, avec lesquels il jouait sur le bord de la mer, saint Alexandre approuva ce baptême comme valide, supposant que le jeune Athanase avait eu l'intention sérieuse de baptiser ; mais Hermant, Tillemont et plusieurs autres savans regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact, et d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de saint Athanase.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Bysance, fort zélé pour la religion chrétienne, et défenseur de la foi catholique, confondit un philosophe, et obtint de Dieu la punition d'Arius. Il mourut en 337.

ALEXANDRE (Saint), fondateur des *Acemètes*, né dans l'Asie mineure, d'une famille noble, se retira du monde, après avoir occupé une charge dans le palais de l'empereur. *Acemètes*, mot grec, signifie des gens qui ne dorment point, parce que des six chœurs de solitaires dont sa communauté était composée, il y en avait toujours un qui veillait pour chanter les louanges du Seigneur. Il mourut vers l'an 430, sur les bords du Pont-Euxin. Quelques auteurs ont mal à propos confondu les acemètes avec les moines scythes, qui prétendaient faire approuver la proposition *Unus de Trinitate passus est*. Les acemètes, au contraire, voulaient la faire condamner, ce qui les fit regarder comme favorables à Nestorius, tandis que les moines scythes étaient suspects d'eutychianisme. Il est à croire que les uns et les autres étaient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputaient trop et s'entendaient trop peu. *Voyez* Hormisdas et Jean II, papes.

ALEXANDRE NEWISKY ou Newskoi (Saint), grand-duc des Russies, était fils de Jaroslas, et arrière-neveu de Georges I.

(Il naquit en 1218. Jaroslas son père confia à Fédor et à Alexandre ses fils le commandement de Nowogorod sa capitale, qu'il était obligé de quitter pour voler à la frontière du midi, menacée par de nombreux ennemis. Après la mort de Fédor, Alexandre, chargé seul du gouvernement, défendit avec vigueur les bords de la Phélonia attaqués par les Tshudes ou Esthoniens. (Il obtint, encore du vivant de son père, sur le bord de la Newa, une pleine victoire sur les chevaliers de l'ordre teutonique, renforcés du secours des Suédois.) C'est à cause de cette victoire qu'il eut le surnom de Newiski qui rappelait ce beau fait d'armes dû à sa valeur.) Il succéda à son père l'an 1244, gouverna toujours ses états avec beaucoup de prudence et de valeur, jusqu'à ce qu'il fut attaqué d'une très rude maladie à son retour de la Crimée. Il choisit dès lors la vie monastique, changea son nom d'Alexandre en celui d'Alexis, et mourut en 1281, ou, comme d'autres le veulent, en 1263. Les Russes disent qu'il opéra des miracles après sa mort, et le révèrent comme un saint. L'empereur Pierre I a fait bâtir à son honneur une église et un couvent, et l'impératrice Catherine Ire a fondé, en 1725, pour conserver sa mémoire, un ordre de chevalerie, qui se nomme l'ordre de Saint-Alexandre. Sans rien prononcer sur les vertus et les miracles attribués à Alexandre, nous nous contenterons d'observer, avec les bollandistes (*Act. SS. maj. art.* 1. *Ephem. græc.et mosc. n.* 20), qu'il ne faut pas aisément rejeter les anciens saints des Russes; que le schisme de ces peuples ne fut consommé que long-temps après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois zélés catholiques, et unis à l'église de Rome; qu'ils reçurent la foi sous saint Ignace, patriarche de Constantinople, ensuite plus généralement par la prédication de Reinsbert, évêque de Colberg, sous le duc Wlodomir, etc. (Pierre I institua sous le nom de S. Alexandre de Newskoi un ordre de chevalerie qui existe encore.)

ALEXANDRE POLYHISTOR (Cornélius), affranchi de Cornélius Lentulus, disciple de Cratés, naquit selon Etienne de Byzance à Coup en Phrygie, ou selon Suidas, à Milet l'an 85 avant J. C. Il écrivit 42 *Traités* de grammaire, de philosophie et d'histoire, dont nous n'avons plus que quelques fragmens dans Athénée, Plutarque, Eusèbe et Pline. On y trouve une concordance remarquable avec l'Histoire sainte, surtout dans ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, etc., fruit de la tradition primitive, encore subsistante, ou de la connaissance des livres inspirés qu'une version beaucoup plus ancienne que celle des Septante, et dont parle Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, avait répandue parmi les nations.

ALEXANDRE de Paphlagonie, né à Abonotique, était un charlatan dans le genre d'Apollonius de Thyane. Il courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachait que pour ses richesses, et qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province, et de magicien s'érigea en prophète, au moyen de quelques oracles des sibylles, vrais ou supposés, qu'il arrangeait à sa fantaisie. Il avait de l'esprit, du savoir faire et de l'intrigue, et surtout l'avantage d'une taille et d'une figure imposante, qui n'était pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avénement prochain du dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenait caché dans un œuf, et en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal était d'une privauté admirable, et faisait mille tours amusans. Il n'en fallait pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices et des dons précieux, on lui éleva des statues d'argent, on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles; car il fallait bien qu'on rapportât quelque chose, pour tout ce qu'on lui présentait. Marc-Aurèle, qui se laissait aisément amuser par des cajoleries philosophiques, ne fut pas le dernier à être la dupe du charlatan, qui fut honorablement introduit à sa cour. Le préfet du prétoire eut la faiblesse de le faire consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jetterait un lion

dans le Danube. La condition fut remplie et la bataille perdue. Le prophète ne se démonta point pour une prédiction qu'il prétendait avoir été mal entendue. Il ne fallut rien moins que sa mort, arrivée vers 178, pour arrêter la superstition, d'autant plus qu'il avait assuré qu'il vivrait 110 ans, et qu'il mourut à 70, d'un ulcère à la jambe. Lucien nous a laissé son histoire et son portrait.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, vivait au commencement du 3e siècle. On cite parmi ses nombreux ouvrages, 1° un *Commentaire* sur les météores d'Aristote, à Venise, Alde, 1527, in-fol.; 2° un *Traité de l'âme et du destin*, avec le Thémistius d'Alde, 1234, in-fol.; 3° un *Traité des figures, des sens et des paroles*, avec les *Rhetores græci* d'Alde, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'âme*, Bâle, 1548, in-4. Donat l'a aussi traduit, Rostock, 1618, in-4.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, ou de Tralles, ville de l'Asie mineure, médecin et philosophe célèbre au 6e siècle. (Son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent par leurs connaissances et dont les plus célèbres sont Anthémius architecte, et Alexandre.) On le regarde, d'après Arétée, comme le meilleur médecin qu'aient eu les Grecs depuis Hippocrate. Il voyagea, pour s'instruire, dans les Gaules, en Espagne, en Italie, et se fixa à Rome, où il fit des cures merveilleuses. Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, grand aumônier de France, communiqua à Jacques Goupil le manuscrit qu'il possédait, pour la publication des ouvrages qui nous restent de lui, Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version, Lausanne, 1748, 2 vol. in-8.

* ALEXANDRE de Paris, surnommé *de Bernay* parce qu'il naquit dans cette ville de Normandie, était un poète du 12e siècle; il employa, dans son poème d'*Alexandre le Grand*, les vers de douze syllabes, qui, depuis ce temps, ont été nommés alexandrins, non parce qu'Alexandre fut l'auteur de ce mètre qui était en usage dès l'an 1140, avant Alexandre, mais parce qu'Alexandre était le héros de ce poème traduit ou imité de Quinte-Curce. Cet ouvrage rimé était passable pour son siècle. Il composa aussi les romans d'*Elène, mère de saint Martin; d'Atys et Prophilias*, etc. Au 16e siècle il a paru un abrégé du *roman d'Alexandre* sous ce titre : *Histoire du très noble et très vaillant roi Alexandre le Grand, jadis roi et seigneur de tout le monde, avec les grandes prouesses qu'il a faites en son temps*. Paris, Bonfous, sans date.

ALEXANDRE D'ALÈS. *Voyez* ALÈS.

ALEXANDRE DE MÉDICIS, premier duc de Florence, en 1530, était fils naturel de Laurent de Médicis, surnommé *le Jeune*, et neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, et aux armes de Charles-Quint. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siége opiniâtre, convaincu qu'il était plus glorieux de donner des couronnes que de les recevoir, disposa de la souveraineté de cette ville en faveur d'Alexandre, et lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devait être qu'un doge héréditaire. Son autorité était tempérée par des conseils qui leur laissaient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre ne fut pas plus tôt installé qu'il gouverna en tyran, ne connaissant d'autres règles que ses caprices; livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, il se faisait un jeu de déshonorer les familles, et de violer même l'asile des cloîtres pour satisfaire sa lubricité. Parmi les confidens de ses débauches était Laurent de Médicis, un de ses parens. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, animé d'ailleurs d'une jalousie violente contre Alexandre, conçut le projet de l'assassiner, et l'exécuta la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'était âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la li-

berté qu'ils réclamaient, et le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, et Côme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste et aussi modéré que celui de son prédécesseur avait été violent et tyrannique. *V.* MÉDICIS.

ALEXANDRE FARNÈSE, cardinal distingué par ses lumières et ses vertus, mort en 1589, avait coutume de dire *qu'il ne trouvait rien de plus insupportable qu'un soldat lâche, et qu'un ecclésiastique ignorant.*

ALEXANDRE FARNÈSE, 3e duc de Parme, général de Philippe II, dont il était parent par sa mère, était aussi parent du pape Paul III, par son père; ce fut un des capitaines les plus distingués du 16e siècle. Sa valeur à la journée de Lépante (16 septembre 1561)', au siége d'Anvers, qu'il prit en faisant une espèce de digue ou de pont sur l'Escaut (1), pour empêcher les secours des Hollandais qui firent de vains efforts pour la détruire, et dans un grand nombre de siéges et de batailles, lui fit beaucoup de réputation. Il se signala surtout en s'emparant de Breda, St. Ghilain et Tournai, et en forçant Dunkerque, Bruges, Ypres, Gand et Anvers à lui ouvrir leurs portes. Dans les guerres qu'il entreprit, il eut la gloire de tenir long-temps en échec les deux plus fameux capitaines de cette époque, Maurice de Nassau et Henri IV. Le catholiques de France ayant demandé de l'assistance à Philippe II, ce prince leur envoya le duc de Parme avec une armée considérable. Alexandre secourut les Parisiens contre Henri IV, mais les Hollandais le forcèrent de rentrer en Flandre. S'étant présenté une seconde fois en France, en 1592, il obligea Henri IV de lever le siége de Rouen. Une blessure qu'il reçut au bras à la prise de Caudebec fut la cause de sa mort, arrivée le 2 décembre de la même année, à Arras : il avait alors 47 ans. Son corps fut transporté à Parme, et déposé aux Capucins, à côté de son épouse, Marie de Portugal, morte en 1577. Ses deux fils, Odoard et Ranuce, y firent graver une épitaphe qui finit par ces mots :

Heu ? quale, Roma, amittis, et quantum decus !

Ce fut un prince sage, vertueux, d'une activité et d'une prudence singulière. Tandis qu'il soumettait une partie des Pays-Bas à Philippe, par ses victoires, il ramenait les provinces Walonnes par son esprit conciliant. C'en était fait de la république de Hollande, si ses avis avaient été constamment suivis, et surtout si le ministère d'Espagne, jaloux peut-être de la gloire du jeune prince, ne l'avait laissé toujours manquer d'argent. Marnix de Sainte-Aldegonde, lors de la reddition d'Anvers, qu'il avait inutilement défendue, rendit un témoignage public à sa générosité, à sa bonne foi, à son extrême fidélité dans ses engagemens et ses promesses, à toutes ces qualités qui font l'habile général, l'honnête homme et le grand prince. Ses mœurs répondaient à ses autres vertus. Après la prise de Nuys, il ne voulut même pas voir la femme du gouverneur, dont on lui vantait la beauté, et lui procura une retraite sûre. Un auteur latin, qui en a parlé avec autant de vérité que d'éloquence, observe que la religion dirigeait et animait toutes ses opérations. *Inter cætera quæ, urbe recuperata, disponenda esse videbantur, prima sacrorum cura exstitit. Nihil enim Parmensi cordi erat perinde ac religio : noverat quippe christianus heros quod Paulinus Nolanus olim cecinit :*

Arma fide semper, nunquam cognovimus armis
Indiguisse fidem.

Poëme 23, v. 136.

ALEXANDRE de Saint-Elpide, général des ermites de Saint-Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un *Traité de la juridiction de l'empire, et de l'autorité du pape,* imprimé à Rimini en 1624. Il vivait au commencement du 14e siècle.

ALEXANDRE (Noël), né à Rouen en 1639, dominicain en 1655, successivement professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, docteur de

(1) Ce n'était ni une digue ni un pont proprement dit; c'était une estacade vaste et magnifique, couronnée de deux forts, et dont le milieu était occupé par 32 vaisseaux. En barrant le fleuve, ce grand ouvrage servait encore aux transports et aux communications nécessaires, et en ce sens c'était un véritable pont.

Sorbonne en 1675, et provincial en 1706, mourut à Paris en 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands travaux usèrent sa vue, et il l'avait entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelait que *son maître*, quoique quelques-uns de ses ouvrages eussent été proscrits, en 1684, par un décret de l'inquisition de Rome, contre lequel il se justifia avec autant de modestie et de calme, que de dignité et de force. En 1704, il souscrivit au fameux *cas de conscience*, et fut exilé à Châtellerault, mais sa rétractation le fit rappeler. Ses principales productions sont 1° *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol. et 25 vol. in-8. Cette histoire a été réimprimée à Lucques, en 1754, avec des notes de Constantin Roncaglia, qui rectifient ou éclaircissent plusieurs passages. On estime surtout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. 2° *Theologia dogmatica et moralis*, en 11 vol. in-8, et en 2 vol. in-fol., Paris, 1703, estimée, quoiqu'un peu diffuse. Bien qu'attaché aux sentimens des théologiens de son ordre, il était juste et modéré à l'égard de ceux qui ne les adoptaient pas. « Je ne puis souffrir, dit-il dans » son *Histoire ecclésiastique*, ceux qui, » à l'exemple de Jansénius, censurent » témérairement des opinions qui ne sont » point condamnées dans l'Eglise, et » qui, faisant de mauvais parallèles de la » doctrine molinienne avec les erreurs » des pélagiens, blessent la vérité, vio» lent la charité, troublent la paix de » l'Eglise. » Sa latinité est aisée, coulante, et d'une lecture agréable; quoiqu'elle ne soit pas toujours pure, elle n'a rien de la barbarie de certains scolastiques. 3° Des *Commentaires sur les Evangiles et sur les Epîtres de saint Paul*, 1703 et 1710, 2 vol in-fol. en latin; 4° une *Apologie des dominicains, missionnaires à la Chine*, in-12, etc. On a donné un catalogue raisonné de tous ses ouvrages, à Paris, 1716, 1 vol. in-4. (On trouve la liste des ouvrages d'Alexandre dans le tome 33 des *Mémoires de Nicéron* et dans le 4e du *Necrologe des plus célèbres défenseurs de la foi.*)

ALEXANDRE DE SAINTE-THÉRÈSE, savant religieux de l'ordre des carmes, né à Bruxelles en 1639, enseigna longtemps avec honneur la philosophie, la théologie et l'Ecriture-Sainte à Louvain, et composa divers ouvrages en latin. Le plus important a pour titre *Clypeus religionis*, Cologne, 2 vol. in-4, 1679. Il y dévoile les artifices dont se servent les novateurs pour séduire en matière de religion, et il défend la primauté du souverain pontife et l'obéissance qui lui est due.

ALEXANDRE (Don Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémentaires*, in-8, 1734, année de la mort de l'auteur, qui était d'Orléans. Il avait alors 82 ans. C'était un homme d'un caractère solide, doux et uni.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris et mort dans un âge avancé à Saint-Denis, en 1728, est connu par deux ouvrages utiles : 1° *La médecine et la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1758. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes. 2° *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8 : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux, et des animaux qui sont en usage dans la médecine. Don Alexandre avait acquis une assez grande connaissance des simples. Egalement pieux et charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses frères, et surtout des pauvres qu'il aimait tendrement. Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 4:9 et 490.

ALEXANDRE I, roi d'Ecosse, fils de sainte Marguerite et de Malcolm III, succéda en 1107 à son frère Edgar. L'impétuosité de son caractère lui fit donner le surnom de *farouche*. Il pacifia, par son courage, les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et

dota diverses églises et plusieurs monastères, une entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de saint Colm. L'église Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné 17 ans. Il ne s'était pas marié, et laissa le trône à David, son frère puîné.

* ALEXANDRE II, roi d'Ecosse, fils de Guillaume le Lion, succéda à son père l'an 1214. Il était né en 1198 et n'avait par conséquent que 16 ans. Dès qu'il fut monté sur le trône, il fut en guerre avec Jean-sans-Terre qui pénétra en Ecosse : à son retour il entra en Angleterre. Dans une seconde expédition, il vint jusqu'à Richemond ; enfin, lorsque les barons Anglais se révoltèrent contre Jean, il vint les appuyer ; mais Jean s'étant réconcilié avec le pape, auquel il avait donné sa couronne, se disposait à se venger cruellement d'Alexandre lorsque la mort vint terminer ses jours. Plus tard quand la couronne d'Angleterre eut été donnée par l'aristocratie anglaise à Henri III, Alexandre épousa la sœur de ce prince, et ce mariage fit jouir l'Ecosse de 18 années de paix. Après la mort de sa première femme, le roi d'Ecosse épousa la fille de Couci, baron français. Il en eut un fils qui lui succéda ; Alexandre s'étant embarqué pour aller apaiser une révolte, tomba malade et mourut en 1249 à l'âge de 51 ans.

ALEXANDRE III, fils du précédent, naquit en 1240 et monta sur le trône d'Ecosse l'an 1249. Ce jeune prince, trop peu expérimenté pour prendre les rênes de l'état, fut circonvenu par la famille puissante des Cumings qui le tint en prison. On avait fait épouser à cet enfant Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre ; Henri vint délivrer son gendre et sa famille. Dès lors Alexandre fut en guerre avec Haquin roi de Norwége qui élevait des prétentions sur les îles occidentales de l'Ecosse, et qui fit une invasion dans le royaume. Les Ecossais le rencontrèrent à Largs, où se livra un combat fameux dans lequel les Norwégiens furent vaincus complétement. Haquin ne survécut pas longtemps à cette défaite : son successeur Magnus, loin de continuer la guerre, se lia d'affection avec Alexandre qui lui donna pour son fils Eric, Marguerite sa fille. Les derniers événemens du règne d'Alexandre sont une révolte de ses barons qu'il apaisa avec les troupes que lui donna Eric, sa présence au couronnement d'Edouard, comme premier pair d'Angleterre (1282), enfin son second mariage avec Iolette, fille du comte de Dreux. Il mourut dans une partie de chasse, entraîné par son cheval dans un précipice. Il ne laissa pour héritier qu'une petite fille née de la reine de Norwége et qui était en très bas âge.

* ALEXANDRE JAGELLON, 3e fils de Casimir IV, fut nommé roi de Pologne par la diète l'an 1501. Il était auparavant grand-duc de Lithuanie, et dès lors les Lithuaniens furent réunis aux Polonais et ne firent qu'une même nation dont tous les membres avaient les mêmes droits. Alexandre succédait à son frère Jean Albert. Soit perfidie, comme le disent quelques écrivains, soit vengeance, comme le rapportent les Polonais, Alexandre retint prisonnier Schamatéi, chef des Bulgares, dont il était allié et qui lui demandait des secours. Sous ce règne le gouvernement passa des mains du roi dans celles de son favori Gliuski, qui régna au gré de ses caprices. Sur la fin de la vie d'Alexandre les Polonais furent en guerre avec les Tartares : ils remportèrent sur leurs ennemis dans les environs du Niémen la plus brillante victoire. Alexandre, étendu sur son lit, n'eut que le temps d'élever les mains au ciel pour témoigner sa joie, et il mourut après 5 ans de règne en Pologne, et 14 en Lithuanie (15 août 1507).

*ALEXANDRE (Benoît-Stanislas), fils de Jean Sobieski, roi Pologne, naquit à Dantzig en 1677. Lorsqu'en 1697 la couronne de Pologne fut vacante, il se mit sur les rangs pour l'obtenir; mais il la refusa, parce que l'on avait exclu son frère aîné. Plus tard il fut pour cette même couronne l'un des concurrens les plus actifs de ce même frère. Alexandre mourut à Rome à 37 ans, après y avoir pris l'habit de capucin.

ALEXANDRE SAUL (le Bienheureux). *Voyez* SAULI.

* ALEXANDRE (Gérard), né en 1744, ancien curé de Chaveaux, devint chanoine de l'église collégiale de Saint-Symphorien, à Reims. Malgré le décret qui exilait les prêtres *non assermentés*, il resta à Reims; mais la Convention ayant envoyé dans cette ville en 1792 une bande d'assassins qui devaient y renouveler les sanglans exploits de Paris, l'abbé Alexandre fut bientôt découvert. Les agens de la Convention le forcent d'abord avec un autre prêtre, l'abbé Romain, à servir dans la garde nationale. Mais pensant que placés au milieu de leurs concitoyens ces ecclésiastiques pouvaient trouver des défenseurs, ils les conduisent en prison, d'où ils sont amenés vers l'hôtel de ville, pour être présentés à la municipalité... A peine sont-ils arrivés à la place sur laquelle est situé cet hôtel, qu'ils voient les corps sanglans et inanimés des abbés de Lescure et de Vachères qui venaient d'être égorgés. Alexandre est distrait tout à coup de cet affreux spectacle par un triste gémissement; c'était l'abbé Romain qui, frappé d'un coup de sabre, tombait et expirait à ses côtés. Lui-même en avait été atteint et s'attendait à partager le même sort que son malheureux compagnon; mais ce supplice parut trop doux; plusieurs des cannibales s'écrient tout à coup : *qu'il meure brûlé vif!* Les autres assassins applaudissent à ce projet atroce; ils forcent les maisons voisines et y prennent tout le bois qu'ils y trouvent, en dressent un bûcher qu'ils allument sur-le-champ, et quand la flamme est assez ardente, ils y jettent sans pitié le bon ecclésiastique. Ses cris de douleur sont accueillis par des acclamations de joie : trois fois cette malheureuse victime de la fureur révolutionnaire chercha à sortir du bûcher, et trois fois elle y fut inhumainement repoussée. Alexandre sentit alors naître en lui une pieuse et sainte résignation : il mourut dans les flammes en invoquant le nom de son Créateur.

* ALEXANDRE-PAULOWITZ, I du nom, czar ou empereur de toutes les Russies, roi de Pologne, est le fils aîné de Paul I, et de sa seconde femme Sophie-Dorothée-Marie de Wurtemberg-Stuttgard. Il est né le 22 décembre 1777. Son père ne prit aucun soin de son éducation, se contentant de l'assujettir, ainsi que ses frères, à toute la rigueur du service militaire. Mais son enfance fut dirigée par Catherine II son aïeule, qui le confia aux soins de M. de Laharpe, colonel suisse du pays de Vaud. Ce gouverneur ne négligea rien pour communiquer à son élève ses idées philosophiques. Il lui transmit surtout ce système politique qui, depuis Pierre le Grand, est suivi par la cour russe, et qui était interrompu sous le règne de Paul I, système qui tend à transporter les arts et la civilisation dans les provinces les plus reculées de l'empire russe, et à établir un jour sur des bases fixes la prépondérance et peut-être la domination de la Russie sur l'Europe et sur l'Asie. Alexandre fut marié le 9 octobre 1793, à Elisabeth Alexiowna (Louise-Marie-Auguste de Baden), et fut empereur le 24 mars 1801. Il fut couronné à Moscou le 27 septembre suivant. Le jour de son couronnement, Alexandre signala cet événement par plusieurs actes importans : amnistie pour les déserteurs, liberté rendue aux prisonniers pour dettes, diminution d'impôts, exemption de recrutement pour cette année, abolition de la censure, introduction des livres français en Russie, uniformité des poids et mesures, grande amélioration dans l'administration de la justice, nécessité de l'unanimité des suffrages dans les condamnations à mort; tels furent les changemens qu'apporta le premier ukase de l'empereur. L'an 1802, il eut à Mémel une entrevue avec le roi de Prusse, et de cette époque date l'alliance et l'amitié de ces deux princes. Alexandre fit un nouvel ukase par lequel il réorganisa son gouvernement, établit un sénat, et se composa un ministère qui marcha dans les mêmes voies de régénération que lui. En même temps il accueillait avec bonté toutes les plaintes, il protégeait les sciences et les arts, fondait une école publique à Téflis dans la Géorgie (1804). Il ouvrait l'université de Wilna et fondait celle de Cherson, établissait un séminaire pour l'instruction des clercs catholiques, créait le Muséum de marine à Pétersbourg;

enfin il donnait à l'enseignement une impulsion si puissante que déjà en 1805 il y avait en Russie 494 instituts d'éducation dirigés par 1475 maîtres et fréquentés par plus de 33 mille écoliers qui lui coûtaient à peu près deux millions de roubles ; ajoutons encore pour la gloire de cet empereur que ce fut lui qui organisa l'enseignement de la médecine, de la chimie et de la chirurgie en Russie. Alexandre avait maintenu la paix qu'il avait trouvée établie entre la France et la Russie ; mais à l'époque de la rupture du traité d'Amiens, Buonaparte se plaignit de la marche politique du cabinet de Saint-Pétersbourg ; des explications très vives furent échangées et les ambassadeurs des deux cours revinrent chacun dans leur pays. Alors se forma la redoutable coalition entre la Russie, l'Angleterre et la Suède dans l'intention de s'opposer à l'agrandissement de la France. Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu entre les trois cours dans le moment même où Buonaparte se donnait la couronne d'Italie. La guerre fut déclarée en 1805. La lutte devait être terrible, elle le fut en effet ; Napoléon déploya dès lors une activité qui surprend encore ; il sut profiter du peu d'accord qui existait entre ses ennemis. Déjà l'Autriche que sa situation exposait au premier coup, avait succombé presque sans résistance, avant que la Prusse eût permis à la Russie de laisser passer ses armées sur son territoire. Déjà Vienne était prise quand les deux empereurs de Russie et d'Autriche purent se réunir ; ils tentèrent la fortune à Austerlitz le 2 décembre 1805, et cette journée où deux princes puissans furent vaincus par un jeune général qui voulait commencer une dynastie, eut les conséquences les plus décisives pour les affaires de l'Europe. L'Autriche fit la paix de Presbourg ; la guerre continua contre la Russie et la Prusse, qui s'étaient réunies pour venger l'affront que les armées de l'empereur Alexandre avaient reçu à Austerlitz : ce prince arriva trop tard pour soutenir les Prussiens, et en un jour la bataille d'Iéna renversa l'édifice que le grand Frédéric avait passé sa longue vie à élever ; les armées russes prirent position derrière la Vistule. Attaquées vivement à Pultusk, elles furent obligées d'accepter la bataille d'Eylau où la fortune se déclara encore pour les Français. Rien, malgré cette victoire, ne fut encore décidé. Au printemps suivant 1807, les Russes furent battus à Friedland, et peu de jours après le Niémen fut témoin de l'entrevue qui eut lieu entre le roi de Prusse, l'empereur de Russie, et l'empereur des Français. Là, furent signés les préliminaires de la paix, qui fut conclue définitivement les 8 et 9 juillet 1807. Dès lors Alexandre se sépara entièrement de l'Angleterre ; plus tard (1808), il eut à Erfurt une conférence avec Napoléon, et là furent traités entre eux les intérêts du monde ; là fut convenu le *système continental*. Alexandre se rendit en Finlande, province conquise par Pierre le Grand et que la Russie venait de conquérir de nouveau ; il y ouvrit les états de cette province et reçut le serment de ses nouveaux sujets. L'adoption du système continental, c'est-à-dire, l'exclusion de toutes les marchandises anglaises du continent, l'isolement dans lequel on voulait placer l'Angleterre dont le commerce demande cependant tant de communication, alarma les Anglais qui employèrent toutes leurs nombreuses ressources pour faire échouer les projets de Napoléon ; ils soulevèrent l'Autriche contre la France, à laquelle la Russie restait fidèle ; bientôt la victoire de Wagram força l'Autriche à une nouvelle paix que semblait devoir consolider à jamais l'union du jeune vainqueur avec la fille des césars. L'archiduchesse Marie-Louise fut le gage de ce traité. Depuis cette époque l'ambition de Napoléon ne connut plus de bornes. Alexandre changea un peu sa politique ; il apporta au système continental des modifications qui en détruisaient l'efficacité ; les deux empereurs se firent des plaintes mutuelles à la suite desquelles la guerre fut déclarée. L'an 1812 l'armée française, composée alors des troupes de presque toute l'Europe, se dirigea vers la Wistule ; les batailles de Smolensk et de la Moskowa amenèrent l'entrée des Français à Moscou ; cette capitale

de l'empire russe fut livrée aux flammes, ou par les ordres d'Alexandre, ou par ceux du sénat, ou par le patriotisme barbare du gouverneur de cette grande cité. Cet acte de désespoir fut un moyen de salut; l'armée française, après des batailles sanglantes, des marches longues et pénibles, avait mis tant de rapidité dans cette course victorieuse, que ses approvisionnemens n'avaient pu la suivre. Arrivée à Moscou, elle ne trouva que des cendres et des ruines. Napoléon croyait que son rival lui demanderait la paix : Alexandre en effet entra en négociations; il les prolongea, et déjà l'hiver faisait sentir ses rigueurs prématurées, lorsque l'armée française se disposa à rentrer en Pologne; la retraite devint une déroute, et le froid moissonna l'armée la plus belle que l'Europe eût jamais vue. Alexandre fut bientôt à Varsovie; ce fut de cette ville qu'il publia son manifeste dans lequel il appela tous les rois et les peuples de l'Europe contre Napoléon (22 février 1813). Cet appel fut entendu. Les défections se multiplièrent, la Prusse en donna le premier exemple; en vain pour arrêter les armées alliées, Napoléon fit-il la campagne de Saxe; en vain gagna-t-il les batailles de Lutzen et de Bautzen; en vain remporta-t-il quelques succès éphémères en Silésie : il ne put obtenir qu'une trève pendant laquelle ses ennemis détachèrent l'empereur d'Autriche des intérêts de leur ennemi et le firent entrer dans leurs rangs. L'armistice expirait le 16 août : les trois armées alliées marchèrent sur Dresde où se donna la fameuse bataille des 27 et 28 que les Français gagnèrent et où périt le général Moreau, dont les deux jambes avaient été fracassées par un boulet. Malgré ce succès les Français continuèrent leur retraite. Ils se dirigèrent sur Leipsick où fut livré le 18 octobre la bataille la plus sanglante comme la plus décisive de la campagne; le compagnon d'armes de Buonaparte, Bernadotte, commandait l'armée des alliés auxquels il avait amené ses Suédois. Le résultat de cette affaire fut la continuation de la retraite des Français qui furent repoussés jusqu'en deçà du Rhin à travers les petits états de la confédération qui s'étaient déclarés contre eux. La paix fut offerte à Napoléon qui la refusa dans le mois de décembre 1813. Les alliés entrèrent en France; les trois princes firent à Chaumont le 24 février une déclaration par laquelle ils garantissaient l'indépendance de la Suisse. Après diverses rencontres où les succès furent variés, 150 mille hommes commandés par le général Schwartzemberg se dirigèrent sur Paris, qui fut attaqué le 30 mars 1814, et où ils entrèrent le lendemain par suite d'une capitulation faite entre le généralissime des alliés et Marmont. Déjà depuis longtemps il existait entre Alexandre et quelques fidèles royalistes des relations secrètes, dont le but était le retour des Bourbons; ce prince contribua puissamment au rétablissement de leur trône. Pendant tout le temps qu'il fut en France, Alexandre se conduisit avec une modération qui lui attira l'estime et l'affection des Français; il visita nos monumens et nos manufactures : le 21 avril, environ un siècle après que Pierre le Grand avait honoré de sa présence l'académie des sciences, l'empereur Alexandre vint, avec le roi de Prusse, à la séance publique de l'académie française, dans laquelle on décerna le prix d'éloquence au jeune Villemain pour l'*éloge de Montaigne*. Il alla visiter au château de la Malmaison l'impératrice Joséphine. Il alla jusqu'à Compiègne au devant de Louis XVIII, qui fit son entrée à Paris le 3 mai; enfin, après des discussions longues et difficiles, les puissances alliées signèrent avec le roi de France le 30 mai 1814, le traité de paix définitif. Deux jours après, l'empereur de Russie et le roi de Prusse partirent pour Londres où ils furent accueillis de la manière la plus brillante. Les deux souverains assistèrent à une séance du parlement où l'on discuta sur le mariage de la princesse Charlotte de Galles. Après avoir visité les beaux établissemens de Londres, l'arsenal de Portsmouth, l'université d'Oxford, et avoir assisté à une revue navale de 100 bâtimens de guerre, Alexandre et Frédéric-Guillaume retournèrent à Calais, d'où le czar partit aussitôt pour Carlsruhe où

il était attendu par l'impératrice son épouse : de là il continua sa route pour Saint-Pétersbourg où il fut reçu avec magnificence, quoiqu'il eût défendu toute fête dispendieuse. Ce prince qu'on appelait le pacificateur de l'Europe, refusa le titre de *Béni* que le sénat voulait lui décerner, disant que la modestie était une vertu aussi-bien pour un prince que pour ses sujets. Bientôt après il se rendit au *congrès de Vienne* (25 septembre 1814), où il réclama la couronne de Pologne. Pendant qu'il agrandissait ses états à l'occident, il reculait à l'orient les frontières de son empire et la domination russe s'étendit dès lors jusqu'à la mer Caspienne. Le congrès de Vienne touchait à sa fin, lorsqu'on apprit la nouvelle du débarquement de Buonaparte. Aussitôt les alliés s'engagèrent par un acte formel à réunir toutes les forces de leurs états, pour faire respecter et exécuter les articles et conditions du traité de Paris, et maintenir les dispositions de celui de Vienne. La lutte ne fut pas longue : les Prussiens et les Anglais, après une bataille de deux jours à Waterloo, mirent en déroute l'armée française : les Russes étaient en marche ; le seul corps d'armée du général Barclay de Tolly continua sa route : Alexandre vint en France où il arriva le 11 juillet 1815. Son séjour à Paris n'offrit rien de remarquable. Il reçut de Louis XVIII le cordon bleu du Saint-Esprit, et dit que c'était un nouveau lien qui l'attachait à la France. Il partit bientôt pour Bruxelles où il négocia le mariage de la grande duchesse Anne avec le prince royal des Pays-Bas. Il partit pour la Pologne à laquelle il donna une constitution. Ce fut Alexandre qui conçut l'idée de la formation d'un grand conseil ou de la *Sainte-Alliance*, par laquelle les rois s'engagèrent à se défendre réciproquement contre les attaques des peuples rebelles, et à se préserver de la contagion des idées politiques du siècle présent. Depuis cette époque l'empereur s'est occupé constamment de l'administration de ses vastes états. Il a renvoyé, le 1er janvier 1816, les jésuites que des esprits malveillans accusaient d'avoir cherché à faire des prosélytes pour la religion romaine. Il eut avec la Turquie quelques démêlés qui se sont terminés par l'évacuation des Turcs de la Valachie et de la Moldavie (1824). A l'imitation des Romains, il a établi des *colonies militaires* dans les parties les moins habitées de son empire ; destinées à peupler un pays désert, elles sont toujours prêtes au moindre signal à se réunir en masse ; ce système fera époque dans l'histoire moderne. Alexandre a installé lui-même le gouvernement de Pologne et a présidé la diète de ce pays, aux députés duquel il a adressé un *discours en français*. En quittant Varsovie, il se proposait d'aller visiter les provinces éloignées de ses états : il vint dans la Crimée où il fut saisi d'une maladie que les uns attribuent à ce voyage fait dans des contrées malsaines, les autres à une chûte ancienne qui aurait amené à la jambe une érysipèle laquelle aurait été aggravée par le froid ; quelques-uns enfin, mais en petit nombre, à un crime que rien ne contribue à faire admettre. Après avoir souffert peu de jours, il mourut le 1er décembre 1825 à l'âge de 48 ans. Il était à Tongarock, à 500 lieues de sa capitale. Ce prince nous touche encore de trop près pour qu'il puisse être jugé sainement. Il fut admirateur de Buonaparte, dans les premiers jours de sa gloire, et son ennemi acharné dans les temps de son malheur. Il avait été modeste dans la victoire ; il fut ambitieux comme Buonaparte, et s'agrandit aux dépens de la Perse et de la Pologne. De Paris il lance à Saint-Pétersbourg l'ukase fameux par lequel il fait ajouter à son titre de czar de toutes les Russies les titres de czar de Cazan, d'Astracan, de Pologne, de Sibérie, de la Chersonèse Taurique. Le traité de Tilsitt avait étonné l'Europe : on ne peut connaître encore les motifs qui le déterminèrent à faire alliance avec le soldat heureux qui était arrivé jusqu'à son rang : on n'oserait dire qu'il fut entraîné par l'ambition de Buonaparte qui lui aurait promis de partager avec lui la domination de l'Europe, ou qu'il fut assez aveugle pour ne pas voir que la paix européenne ne pouvait avoir une longue durée. Il paraît qu'il avait été partisan

des idées libérales et philosophiques jusqu'à son second voyage en France : dès lors il changea de système : les livres français furent soumis à une inspection sévère avant d'entrer en Russie ; il y eut une censure pour les ouvrages russes ; les sociétés secrètes furent défendues. Il eut des relations avec la mystique Mme de Krudner, et peut-être faut-il croire qu'il craignait d'inspirer ou de propager des principes d'insurrection, puisqu'il ne défendit point ses coréligionnaires les Grecs, qui avaient été auparavant et sans nul doute poussés par les Russes à secouer le joug des Turcs. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'Alexandre avait de hautes pensées, de grandes vues, qu'il fut l'un des plus grands princes de la Russie, et sans contredit le plus paternel de tous les czars. M. Alphonse Rabb a publié en 1826 *une histoire d'Alexandre I, empereur de toutes les Russies, et des principaux événemens de son règne*, Paris, Treuttel et Wurtz, 2 vol. in-8. L'ordre de succession appelait à régner après lui le prince Constantin son frère, alors vice-roi de Pologne, qui a cédé ses droits à son plus jeune frère aujourd'hui régnant sous le nom de Nicolas I.

ALEXANDRE D'IMOLA. *V.* TARTAGNI.

ALEXANDRE ALEXANDRI. *Voyez* ALEXANDRI.

ALEXANDRI, ou plutôt ALLESSANDRI (Alexandre), jurisconsulte napolitain, né en 1461, et mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence et dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., et réimprimés *cum notis Variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, devenu rare, montre dans cet écrivain autant de science que de crédulité ; alliance qui paraît d'abord impossible, mais qui se réalise souvent, particulièrement dans notre siècle, où l'on voit les hommes les plus célèbres tomber dans ces mêmes contradictions.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (Jules), né à Trente dans le 16e siècle, fut successivement médecin de Charles-Quint, de Ferdinand I, et de Maximilien II. Il reçut des bienfaits considérables de ce dernier empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie, l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit, en vers et en prose, divers ouvrages, qui font voir de l'étude et de l'expérience : 1° *De medicina et med co dialogus*, Tiguri, 1557, in-4 ; 2° *Salubrium, sive De sanitate tuenda libri* 33, Coloniæ, 1675, in-fol. ; 3° *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8. Cet ouvrage est en vers, etc. Alexandrini est le premier qui indiqua le rapport intime qui existe entre les modifications de l'âme et l'organisation physique du corps : idée dont plus tard on a abusé.

ALEXIS, poète comique grec, oncle de Ménandre, vivait du temps d'Alexandre le Grand, vers l'an 336 avant J. C. Il était né à Thurium dans la Lucanie, et vint de bonne heure à Athènes. On trouve des fragmens de ce poète dans le recueil de Crispin, qui a pour titre : *Vetustissimorum auctorum græcorum georgica, bucolica et gnomica poemata, etc.* M. Coupé en a donné une traduction dans le tom. 5 de ses *Soirées littéraires*. Il devint très vieux : on le voyait un jour se traîner avec peine ; on lui demanda ce qu'il faisait : il répondit : *je meurs en détail.*

ALEXIS, nom d'un saint honoré dans l'Eglise grecque et latine, dont l'histoire est rapportée par Métaphraste. Sa vie renferme des singularités étonnantes ; et, quoiqu'on ne doute pas de l'existence de ce saint, et de la légitimité du culte qu'on lui rend, on est très porté à ne pas adopter la totalité des choses qu'on en raconte. Sa légende est tirée particulièrement d'un poème composé par Joseph le Jeune, qui florissait dans le 9e siècle ; d'une *Vie* anonyme du saint, écrite dans 10e siècle, et citée par les bollandistes ; d'une homélie de saint Adalbert, évêque de Prague et martyr, ainsi que de plusieurs autres monumens. *V.* JEAN CALYBITE.

ALEXIS ARISTENE, diacre de l'église de Constantinople, dont on a des notes sur un recueil de canons, qui sont dans les *Pandectæ canonum* de Béveridge.

ALEXIS I (COMNÈNE), empereur de Constantinople, où il naquit l'an 1048. Il était le 3e des cinq fils de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac Comnène. Jean ne voulut point recevoir la couronne que lui offrait, en abdiquant, Isaac son frère chéri. Aussi entre ce dernier empereur et Alexis, on trouve Constantin Ducas, Eudocie, Romain Diogène, Michel Parapinace et Nicéphore Botoniate, c'est-à-dire, que dans cet intervalle il s'écoula trente et une années. Pendant ce temps, Alexis qui avait reçu une excellente éducation, fit de grands progrès dans l'art militaire, et fut regardé comme un héros dans sa jeunesse. Nommé général contre les Turcs avec son frère Isaac, sous le règne de Michel Parapinace, il faillit être victime de la défection d'un chef de Francs, Oursel ou Rusélius; ce ne fut qu'avec peine qu'il échappa aux Turcs qui avaient pris son frère : il revint à Constantinople où Isaac le rejoignit après avoir été mis en liberté, et où il fut pendant quelque temps dans un funeste repos Cependant le rebelle Rusélius faisait des progrès; Alexis fut envoyé contre lui, mais ce fut la trahison qui le mit en son pouvoir; son or fut plus heureux que ses armes; l'avidité d'un Turc lui vendit ce guerrier farouche que fit mourir dans les supplices le cruel Michel. Une révolution soudaine donna le pouvoir souverain à Nicéphore-Botoniate, alors commandant les troupes d'Asie à Nicée. Alexis fut employé par le nouvel empereur à battre plusieurs rebelles, qui dans ce temps de commotions politiques profitaient des troubles qui en sont la suite, pour lever l'étendart de la révolte. Il s'empara de Bryenne, gouverneur de Dyrrachium déjà révolté sous le dernier régne; il battit Basilace qui avait surpris Thessalonique, il étouffa le soulèvement des Patzinaces, peuples des bords du Danube. Tant de services devaient être payés par une disgrâce complète et peut-être par la mort, lorsque Alexis, informé des desseins de ses ennemis, va au camp de Zurule avec quelques amis fidèles. L'armée le proclama empereur l'an 1081. De retour dans la capitale, il renferme Botoniate dans un cloître, cherche à réparer les malheurs que cette révolution avait causés, et récompense ses compagnons par de brillantes dignités. L'empire, menacé d'un côté par les Turcs, de l'autre par les Normands, réclamait ses soins et ses talens : l'empereur défait les premiers et les force à demander la paix. Il marche ensuite contre Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, fils de Tancrède. Ce Normand illustre voulait faire passer la couronne sur la tête d'un imposteur, qu'il prétendait être Michel Parapinace; mais son seul but était de s'emparer de la Grèce. Battu d'abord par Robert, Alexis remporta ensuite deux victoires signalées sur ce duc qui vint alors à mourir, et dont la mort fut pour l'empire un sujet de joie. Cette guerre fut suivie d'une irruption de Scythes, qu'il tailla en pièces dans une bataille générale. Peu de temps après, il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés qui l'alarmèrent beaucoup. Il craignit que Bohémond, fils de Guiscard, et par conséquent son ennemi déclaré, ne profitât de cette guerre sainte pour lui arracher la couronne. Il prit le parti de dissimuler, et de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettait de la secourir par terre et par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, et les Grecs soutiennent au contraire qu'il en remplit toutes les conditions avec une ponctualité que les Croisés, disent-ils, ne méritaient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siége d'Antioche; mais il n'est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que les affaires devenaient sérieuses. Les Français furent indignés de cette retraite; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, et en les recevant avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Bohémond fut le seul qui voulût rester en guerre avec lui; mais il en triompha bientôt par un traité de paix. Il pacifia aussi son empire en traitant avec les Turcs, qui avaient ravagé l'Asie, et mourut en 1118, âgé de 70 ans, après un règne de 37. La plupart des historiens peignent ce prince avec les couleurs les plus noires. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés, dans l'histoire

qu'elle a écrite de son père. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique et la satire. Si l'on doit blâmer Alexis d'avoir trop songé à l'agrandissement de sa famille, de n'avoir pas respecté le droit de propriété, de s'être cru non l'administrateur mais le maître de la fortune publique, on ne peut que le louer de sa sobriété, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple. « Sa mésintel- » ligence avec les pèlerins armés de l'Oc- » cident, dit l'abbé Bérault-Bercastel, et » la mauvaise foi qu'on lui a reprochée, » vraisemblablement avec hyperbole, ne » l'empêchaient pas d'être soumis au » saint Siége. Il envoyait souvent des » présens à l'Eglise romaine, au Mont- » Cassin, et jusqu'à Cluny. Il employait » régulièrement une partie du jour à lire » les livres saints, et à s'entretenir avec » de pieux docteurs. Son zèle pour la con- » version des hérétiques allait jusqu'à pas- » ser des nuits entières avec eux, pour les » ramener de leurs égaremens. »

ALEXIS II COMNÈNE, né l'an 1168, était fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et de Marie, fille de Raymond, prince d'Antioche. Il succéda à son père, à l'âge de 12 ans, en 1180. Trop jeune et trop dépourvu d'expérience et d'esprit pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mère, et d'Alexis Comnène, son oncle. Injuste, ambitieux, avide d'argent, il irrita le peuple par ses exactions. Sur ces entrefaites arrive Andronic Comnène qui profite du mécontentement général pour faire chasser les tuteurs du jeune Alexis, et se mettre en leur place. Ce malheureux enfant se vit forcé par Andronic de signer l'arrêt de mort de sa sœur et de sa mère, et bientôt après d'associer à l'empire le bourreau de sa famille; mais celui-ci ayant fait déclarer aussitôt son collègue incapable de régner le fit étrangler en avril 1182. (Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied en disant *que son père avait été un parjure, sa mère une impudique, et lui un imbécile;* ensuite il le fit jeter dans la mer. (Il avait été fiancé à Agnès de France, qu'il n'épousa pas : Andronic le maria à Irène sa fille.)

* ALEXIS (le faux), vivait sous le règne d'Isaac l'Ange. A l'aide de quelques traits de ressemblance qu'il avait avec Alexis II, fils de Manuel Comnène, il chercha à se faire passer pour ce prince. Ce fut à la cour d'Azeddin, sultan d'Iconium, qu'il débita d'abord son imposture : détrompé par l'ambassadeur d'Isaac, le sultan, qui avait été un moment disposé à lui donner des secours, lui permit seulement de lever des troupes. Alexis réunit 8 mille hommes presque tous Musulmans : ils obtinrent des avantages; peut-être cette révolte eût-elle amené une révolution dans l'empire, tant était faible alors le pouvoir impérial! mais un prêtre étant entré dans la chambre où reposait Alexis, saisit une épée suspendue au chevet du lit et lui coupa la tête : les partisans de cet imposteur se dispersèrent aussitôt.

ALEXIS III, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, et le fit enfermer dans une prison après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur était un débauché avare, et un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs et les Bulgares, et il ne termina cette guerre honteuse, qu'en achetant bassement la paix à force d'argent. Les peuples murmuraient, l'impératrice Euphrosine faisait tous ses efforts pour suppléer à la faiblesse de son époux. Isaac l'Ange avait un fils qui s'était retiré en Allemagne, auprès de l'empereur Philippe, son beau-frère. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de Français et de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses pères. (Il avait promis aux Croisés de faire cesser le schisme d'Orient et de récompenser ses libérateurs.) Le siége fut mis devant Constantinople, qui se rendit en juillet 1203. Alexis l'Ange voyant sa capitale au pouvoir de son ennemi, prit la fuite pendant la nuit (et se retira à Zagora en Thrace, avec sa fille Irène et ses trésors. Isaac fut tiré de sa prison, mais une nouvelle révolution amena sur le trône Alexis

Murtzuphle que les Latins chassèrent. Alors fut créé l'empire français d'Orient, l'an 1204. Alexis l'Ange erra long-temps dans la Grèce : Murtzuphle vint se joindre à lui ; mais il lui fit crever les yeux, ne voyant en lui qu'un rival de plus. Enfin ayant perdu toutes ses ressources, il tomba au pouvoir de Boniface marquis de Montferrat, alors maître d'une grande partie de l'empire, et fut relégué en Lombardie. Il obtint sa liberté après la mort de l'empereur Boniface. Il vint en Asie l'an 1210 : son but était de détrôner par les soins du sultan d'Iconium le vaillant Lascaris, qui devait sa couronne à sa valeur. Celui-ci tua le sultan, vainquit Alexis, lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère, où il mourut vers 1220.)

ALEXIS IV, *le Jeune*, empereur de Constantinople, neveu du précédent, et fils d'Isaac l'Ange (qui fut détrôné et privé de la vue par Alexis III), tira son père des fers, et tout aveugle qu'il était, lui remit le sceptre, et se contenta d'être son collègue. (Pour replacer son père sur le trône, il fallut qu'il échappât lui-même à la poursuite de l'usurpateur Isaac, qu'il allât chercher des secours auprès de sa sœur Irène, épouse de Philippe, empereur d'Allemagne ; qu'il priât les chevaliers français et vénitiens de la 5e croisade de venir délivrer Constantinople, après la prise de Zara. Il réussit dans son entreprise : l'usurpateur prit la fuite; mais il ne put payer ses libérateurs ; il se conduisit avec faiblesse : les impôts qu'il leva, l'abaissement dans lequel il était devant les Latins, indignèrent et soulevèrent les Grecs.) Il s'éleva un nouveau tyran, qui détrôna Alexis IV, et le fit étrangler en 1204. *Voyez* ALEXIS V.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maître de la garde-robe, sous Isaac l'Ange et Alexis IV, détrôna ce dernier prince et le fit étrangler. (Il avait obtenu la confiance du jeune empereur, qu'il engagea à se déclarer contre les Latins ses libérateurs. A la suite d'un incendie qui dévora une grande partie de Constantinople pendant huit jours en 1203, le peuple força le sénat d'élire un nouvel empereur : ce fut un jeune homme nommé *Canabe* qui fut choisi. Murtzuphle profita du trouble qui régnait alors pour s'emparer de l'ancien et du nouvel empereur, qu'il fit mettre à mort. Les Croisés ne voulurent point entendre ses propositions et reconnaître son pouvoir : ils lui imposèrent des conditions qui rendaient tout accommodement impossible.) Ils mirent le siége devant Constantinople, et donnèrent le premier assaut le 9 avril de la même année 1204. La ville fut prise et pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, et Baudoin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, (qui erra quelque temps dans la Grèce, et qui chercha à se réunir à Alexis III dont il avait épousé la fille. Ce vieil empereur détrôné feint de l'accueillir avec bienveillance ; mais il lui fait ensuite crever les yeux, malgré les cris de la malheureuse Eudocie. Murtzuphle privé de la vue allait se retirer en Asie, quand il fut arrêté par les troupes de Baudoin qui le fit condamner à mort :) il fut précipité du haut de la colonne que Théodose le Grand avait fait élever à Constantinople sur la place appelée Taurus. Cet événement eut lieu en juin 1204. Le surnom de *Murtzuphle* lui avait été donné, parce que ses sourcils se joignaient et lui tombaient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Tour à tour artificieux, dissimulé, avare et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, et s'appropria leurs richesses, qui lui appartenaient, disait-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étaient dans le ministère, il leur substitua ses parens et ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Un historien judicieux observe que depuis le schisme des Grecs, le trône de cet empire a presque toujours été occupé par des imbéciles ou des tyrans.

ALEXIS (Guillaume), surnommé le *Bon-Moine*, religieux bénédictin, dans l'abbaye de Lyre, diocèse d'Evreux puis prieur de Busy en Perche, vivait encore en 1500, et a laissé différentes poésies, bonnes pour le temps. Les principaux

ouvrages que l'on connaît de lui, sont : 1° quatre *Chants royaux*, présentés aux jeux du Puy, à Rouen, in-4, sans date ; 2° *Le passe-temps de tout homme et de toute femme*, Paris, in-8 et in-4, sans date. L'auteur dit l'avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III; c'est un livre de morale sur la misère de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. 3° *Le grant blason des faulces amours*, in-16 et in-4, sans date; et dans beaucoup d'éditions, de *la Farce de Pathelin*, et des *Quinze joyes de mariage* : c'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEXIS-MICHAELOWITZ (c'est-à-dire fils de Michel), czar de Moscovie, fut père de Pierre le Grand, et naquit en 1630. (A la mort de son père Michel Féodorowitz, en 1646, il fut couronné par les soins de son gouverneur Morosou qui fut son premier ministre et qui administra dès lors la Russie dans l'intérêt de son ambition personnelle. La mauvaise direction du gouvernement amena un soulèvement qui fit enfin sortir Alexis de sa voluptueuse léthargie. Il prit les rènes de l'état et dès lors tous ses soins furent pour la nation dont il était le chef. Ainsi sa première entreprise fut la conquête des provinces que la Russie avait cédées aux Polonais par le dernier traité : il défendit ensuite les Polonais contre Charles-Gustave roi de Suède qui avait fait une invasion en Pologne, et s'était emparé de la Lithuanie. Après le traité de Carlis qui termina cette guerre, Alexis chercha à éclairer ses peuples en faisant traduire en russe quelques ouvrages scientifiques des autres pays plus civilisés; à faire rendre la justice d'après des lois connues de tous, et pour cela il fit réunir toutes les lois des différentes provinces de son empire et elles furent traduites en russe ; à encourager l'industrie par l'établissement de manufactures importantes, particulièrement pour la soie et pour la toile ; par la création de plusieurs ports sur la mer Noire et sur la mer Caspienne ; enfin à faire fleurir l'agriculture en imposant à des prisonniers de guerre l'ordre de défricher les déserts où ils devaient terminer leur vie. Pendant qu'il travaillait à la prospérité de son empire, il se tramait loin de lui une conspiration. Stenko Razin, chef des Cosaques du Don, parvint en 1669, à réunir 200 mille rebelles qui ne furent vaincus qu'après de sanglantes journées et la prise de leur chef qui fut mis à mort en 1671. La haine qu'Alexis portait aux Turcs lui fit contracter une nouvelle alliance avec les Polonais : en battant ces infidèles, il contribua aux victoires de Jean Sobieski.) Alexis mourut quelque temps après, en 1677. Il protégea le commerce, veilla à la discipline de ses armées et à l'exécution des lois de son royaume ; il augmenta ses états par la conquête de Smolenska, de Kiovie et d'une partie de l'Ukraine, et favorisa la population dans le pays de ses conquêtes.

ALEXIS-PÉTROWITZ, fils de Pierre le Grand, czar de Russie, et d'Eudoxie Féderowna Lapouskin, naquit à Moscou en 1695, et à l'âge de 16 ans épousa Charlotte de Brunswick-Wolfenbutel. Loin de marcher sur les traces de son père, il condamnait, par ses discours, et encore plus par ses mœurs et par ses actions, tout ce que Pierre le Grand entreprenait pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menait une vie obscure; il avait un caractère un peu sauvage, un attachement excessif aux anciens usages de la nation, et un profond mépris pour les établissemens nouveaux. Il était presque toujours enfermé avec une finlandaise, nommée Euphrosine, qui l'entretenait dans une vie oisive. Pierre résolut de le déshériter. Le czarowitz parut consentir à ce que le czar projetait; cependant à peine son père eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asile auprès de l'empereur, dont l'épouse était sa belle-sœur. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, et l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tyrol, et ensuite à Naples. Le czar découvrit la demeure de son fils, et l'engagea à revenir à Moscou, lui promettant de ne pas le punir. Le prince obéit sans retard. Mais dès qu'il fut arrivé, Pierre fit envi-

ronner, par des gardes, le château où il était; on lui ôta son épée, et il fut conduit comme un criminel devant son père. Les principaux de la noblesse et le clergé étaient assemblés; le czar le déclara indigne de sa succession, et l'y fit renoncer solennellement. Les confidens du czarowitz, et ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, et la plupart périrent par les supplices. Son confesseur même fut appliqué à la question, pour révéler la confession du fils, et eut la tête tranchée. La czarine Eudoxie, sa mère, fut transférée dans un monastère, près du lac de Ladoga; et la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlusselbourg. Le czar retenait toujours son fils prisonnier, et le traitait comme coupable de lèse-majesté. On instruisit son procès, et il fut jugé avec la dernière rigueur: on le condamna au dernier supplice. Ce jugement fut rapporté à ce malheureux prince, qui mourut le lendemain à l'âge de 23 ans, en 1718. Il avait un fils qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine. Lamberti, historien contemporain, *le plus impartial de tous, et le plus exact*, suivant Voltaire, rapporte que le czar coupa lui-même la tête de ce fils infortuné, après lui avoir donné le *knout*. Il y a des historiens qui justifient Alexis sur plusieurs reproches qu'on lui a faits, et qui attribuent ses malheurs à l'impératrice Catherine, seconde femme de Pierre, qui voulait faire régner son propre fils, mort quelque temps après Alexis. On ne peut lire, sans une vive compassion, le procès criminel de ce prince, tel qu'il est rapporté par Voltaire (Histoire de Pierre le Grand, tom. 2, ch. 20). On voit que l'infortuné Alexis est condamné en partie sur ce qu'il avait dit dans le secret de la confession sacramentale, et sur ses plus intimes pensées. Voltaire fait un parallèle de sa fuite avec celle de Louis XI, lorsqu'étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII son père, et se retira chez le duc de Bourgogne. « Le dauphin était bien plus » coupable que le czarowitz, puisqu'il » s'était marié malgré son père, qu'il » avait levé des troupes, qu'il se retirait » chez un prince naturellement ennemi » de Charles VII, et qu'il ne revint jamais » à sa cour, quelque instance que son » père pût lui faire. Alexis, au contraire, » ne s'était marié que par ordre du czar, » ne s'était point révolté, n'avait point » levé de troupes, ne se retirait point » chez un prince ennemi, et retourna » aux pieds de son père sur la première » lettre qu'il reçut le lui. » (La mort de cet Alexis a fourni à M. Carrion-Nisan le sujet d'une tragédie.)

AL-FARABI, premier philosophe musulman du 10e siècle, a perdu beaucoup de temps à l'explication des rêveries de l'Alcoran; mais il s'occupa aussi des arts utiles et agréables. On dit qu'il excellait dans la musique, et qu'au son du luth, il faisait à son gré rire ou pleurer, danser ou dormir. (Après avoir parcouru diverses contrées, il s'établit à Damas, où le prince de cette ville, Seif-ed-Daulah, le retint à sa cour, et lui assigna 4 drachmes par jour. Al-Farabi mourut l'an 950 de J. C. Casiri nous a donné la nomenclature de ses ouvrages dans sa *Bibl. arab. hisp.* tom. 1, part. I, pag. 130. On a imprimé son traité *De Intelligentiis* dans les Œuvres philosophiques d'Avicenne, et son traité *De causis* dans celles d'Aristote, avec les commentaires d'Averroès. Il avait composé, dit-on, des ouvrages sur toutes les sciences.)

* ALFÉNUS VARUS, célèbre jurisconsulte de Rome, naquit à Crémone d'un cordonnier : il vivait vers l'an 754 de la république. Ses talens et sa conduite lui donnèrent une telle réputation qu'il devint consul, et succéda à Servius Sulpicius le plus grand maître de jurisprudence qui fût alors à Rome. On lui doit les 1res collections du Droit civil en 40 livres, auxquelles il donna le nom de *Digestes* : le jurisconsulte Paulus en a fait un abrégé. Malgré l'opinion de M. Dacier, cet Alfenus ne peut être celui dont parle Catulle dans la 10e épigramme. Horace s'est déchaîné contre lui : mais d'un autre côté, il paraît que Virgile lui dut la conservation de son patrimoine.

AL-FERGAN (Ahmed-Ben-Kotair, Al-Farganensis ou Al-Fraganius), astronome arabe, florissait du temps du càlife Al-Mamoun, qui mourut l'an 833 de J. C. On a de lui une *Introduction à l'astronomie*, dont Abulfarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam, en 1669, in-4, avec des notes curieuses.

* **ALFIERI** (Le comte Victor), célèbre poète italien, naquit à Asti en Piémont, d'une illustre famille, le 7 janvier 1749. Il perdit son père Antoine Alfiéri lorsqu'il n'avait qu'un an; et étant passé sous la tutelle d'un oncle, Pellegrino Alfiéri, celui-ci le fit entrer en 1758 dans le collège des nobles, à Turin. Son oncle étant mort, il se trouva à 16 ans libre et maître de sa fortune, et quitta le collége dans un état d'ignorance absolue. Il ne savait point le latin, presque pas la langue italienne, et ne pouvait écrire ni s'exprimer qu'en français. Sa plus grande passion fut celle des voyages. En moins de 4 ans, il parcourut toute l'Europe sans presque s'arrêter en aucun lieu. Une inclination qu'il conçut pour une dame à Turin, en 1772, lui inspira tout à coup du goût pour la poésie, et lui révéla son talent. Il ébaucha une tragédie (Cléopâtre), et une petite pièce (les Poètes), où il fit lui-même la critique de sa tragédie. Ces deux productions, jouées ensemble à Turin en 1775, eurent beaucoup de succès et excitèrent son émulation. Il s'appliqua avec un travail assidu à l'étude de l'italien et du latin, et se nourrit de la lecture des classiques de ces deux langues. Parmi les italiens, il prit pour modèle le Dante et Pétrarque, et parvint à les savoir par cœur. En moins de 7 ans, il écrivit sa *Traduction de Salluste*, son *Traité de la Tyrannie*; composa les 5 grandes odes sur la *Révolution de l'Amérique*, et donna 14 tragédies : *Philippe II*, *Polynice*, *Antigone*, *Agamemnon*, *Virginie*, *Oreste*, *Conjuration des Pazzi*, *Don Garcia*, *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon*, *Octavie*, *Mérope* et *Saül*, toutes reçues avec un enthousiasme extraordinaire. Sa *Mérope* est faite sur un autre plan que celui que se proposèrent Maffei et Voltaire sur le même sujet. Les chœurs de *Saül* sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique. Alfiéri avait l'âme naturellement républicaine : les idées d'indépendance et de liberté dominent toujours dans ses écrits, surtout dans ses tragédies. En 1786, il vint à Paris pour assister à l'édition de son théâtre. Alfiéri avait fait de nouvelles tragédies : *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, *Brutus I et Brutus II*; il passa en France quelques années, pendant lesquelles éclata la révolution française; Alfiéri en fut d'abord un partisan très zélé, ce qui est facile à voir par l'ode *sur la prise de la Bastille*; mais, révolté par les horreurs de 1792, il s'empressa de sortir d'une terre qui dévorait ses habitans, et abjura hautement ses premières opinions. « Je connaissais les grands, » disait-il, mais je ne connaissais pas » encore les petits. » Il fut traité comme un émigré, et perdit la plus grande partie de sa fortune, qu'il avait placée sur la banque de France, ainsi que ses meubles et ses livres, qui lui furent injustement confisqués : il sauva cependant les ballots de la belle édition de son théâtre, sortie des presses de Didot. A peine arrivé à Florence, il fit paraître son fameux sonnet contre la France :

> Re senza trono, nobili avviliti,
> Milizia senza disciplina alcuna, etc.

Ce laborieux écrivain entreprit à l'âge de 48 ans l'étude du grec, et se mit en état de traduire avec succès les écrivains les plus difficiles. Des nombreuses éditions de ses ouvrages, nous ne citerons que les plus recherchées : *Teatro del conte Vittorio Alfieri da Asti*, Paris, Didot aîné, 1788, 6 vol. in-8; Pise, 1804, 6 vol. in-12 : traduit élégamment en français par E.-M.-C.-B. Petitot, Paris, Gignet et Michaud, 1802, 4 vol. in-8. L'action de ses pièces est toujours une et marche rapidement; les caractères sont tracés avec force, et les situations éminemment tragiques sont soutenues par un stile mâle, pur, extrêmement concis, rempli d'images frappantes et de pensées sublimes. *Marie Stuart*, *Mirrha*, *Mérope*, *Antigone*, les rôles de *don Carlos*, dans *Philippe II*, celui de *Jocaste* dans *Polynice*, *etc.*, peuvent servir à com-

battre l'opinion de ceux qui assurent qu'il ne parle point au cœur. Ses pièces, malgré la simplicité de l'action, produisent de l'effet sur le théâtre. Alfiéri n'est cependant pas exempt de défauts. Presque tous les plans de ses tragédies sont conçus d'une manière uniforme, et son stile est quelquefois un peu dur à force d'être concis. Quoi qu'il en soit, il occupe le premier rang parmi les poètes tragiques de l'Italie. Alfiéri a donné aussi : *Traité du prince et des lettres*, inséré dans le *Opere varie filosofico-politiche*, *etc.*, Paris, 1800, 4 vol. in-12. Ses *OEuvres posthumes*, publiées à Londres et à Florence, 1804, 13 volumes, contiennent un drame d'Abel, qu'il a appelé *Tramélogédie;* une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, une *Alceste* de sa composition, les *Perses*, traduits d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, et les *Grenouilles* d'Aristophane. Toutes ces pièces sont en vers blancs de onze syllabes (*versi sciolti*). Il a laissé en outre une traduction de *Salluste*, très estimée, une des *comédies* de Térence, et une autre traduction de l'Enéide, qu'il n'a point eu le temps de retoucher. Ses *Satires*, au nombre de 16, et ses *Comédies*, ne sont pas dignes de sa plume. Ses œuvres complètes ont été imprimées sous la date d'*Italia*, 1809, 22 vol. in-16. On y trouve les *Mémoires de sa vie*, écrits par lui-même, et qui sont aussi à la suite de la collection de ses œuvres posthumes. Ces mémoires ont été traduits en français par M***, Paris, Nicole, 1809. Alfiéri a joui aussi d'une très grande réputation comme poète lyrique, et il l'a méritée par ses odes, ses sonnets et ses autres compositions. Il est aussi un excellent prosateur, et a été un des premiers qui ont purgé la langue italienne des gallicismes bizarres introduits par plusieurs écrivains du dernier siècle. Après avoir été long-temps agité par des passions désordonnées, il arrêta enfin son choix sur une femme aussi illustre qu'estimable; c'était la princesse de Stuart, épouse du prince de ce nom, arrière-petit-fils de Jacques II, frère du cardinal d'Yorck, et appelé communément le Prétendant d'Angleterre. Devenue veuve en 1785, elle s'unit à Alfiéri par un mariage secret, qui cessa d'être tel à leur retour de Paris, et lorsqu'ils se fixèrent à Florence. Alfiéri mourut le 8 octobre 1803, à l'âge de 54 ans; il fut inhumé dans l'église de *Santa-Croce*, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes. Sa veuve lui fit élever un tombeau, exécuté par le célèbre *Canova*. Ce monument est placé entre celui de Machiavel et de Michel-Ange. L'épitaphe qu'on y lit avait été faite par Alfiéri lui-même. Cet auteur obtint une grande célébrité, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. Ses manières brusques et franches le faisaient quelquefois taxer de fierté, mais il était obligeant, bon époux et bon fils, comme il l'a fait paraître dans l'Epître qu'il adressa à sa mère (qui était de la famille de Tournon), en lui dédiant sa *Mérope*. La jeunesse d'Alfiéri fut signalée par beaucoup d'écarts; il professa même les doctrines philosophiques; mais dans ses dernières années, il revint de toutes ces opinions, et l'on assure qu'il mourut chrétiennement.

ALFONSE I, surnommé *le Catholique*, roi d'Oviédo et des Asturies, (descendait du roi Récarède, était fils de don Pédro duc de Biscaye, et était cousin de don Pélage. Lorsque les Sarrasins eurent envahi l'Espagne l'an 713, il se réunit à Pélage pour défendre à la tête d'un parti de Basques, l'indépendance des Asturies.) Alfonse épousa Hermesinda, fille de Pélage; et de ce mariage sortirent tous les rois chrétiens qui ont régné pendant plusieurs siècles en Espagne, et dont les états se réunirent sous Isabelle et Ferdinand. Favila, fils de Pélage, étant mort sans enfans, Alfonse fut élu roi des Asturies, en 739. (Alfonse se distingua par sa valeur. Pendant un règne de 18 ans, il fit aux Maures une guerre active et cruelle; il les vainquit en plusieurs occasions, leur enleva plus de 30 villes, pénétra en Galice, porta ses armes jusqu'à Salamanque, faisant un désert de tous les lieux qu'il parcourait. Il mourut en 757, à l'âge de 64 ans, à Canges. Son fils Froïla lui succéda.)

ALFONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies, (était fils de Froïla; mais il ne succéda pas à son père. Eloigné du trône par l'usurpateur Manregat son oncle, il ne fut proclamé roi qu'après l'abdication de Bermude. Il fixa son séjour à Oviédo qu'il embellit: alors les Sarrasins s'étant répandus dans la Galice, il alla les attaquer et les défit près de Lugo; il remporta sur eux plusieurs autres victoires dont le résultat fut l'agrandissement de son royaume. Une conspiration fut tramée contre lui, on n'en connaît ni le motif ni les circonstances: on sait qu'il fut emprisonné dans le monastère d'Obélia, et qu'il fut presque aussitôt délivré. Comme il n'avait pas d'enfant, il demanda aux Cortès la permission de léguer sa couronne à don Ramire son cousin; puis il abdiqua et vécut encore sept ans comme simple citoyen. (Il mourut en 842, après un règne de 53 ans, dans un âge très avancé. Il eut le nom de *Chaste*, parce qu'il vécut en continence avec son épouse, et qu'il abolit le tribut infâme de cent filles que les chrétiens livraient au sérail de Cordoue. Il envoya en 797 une ambassade à Charlemagne, dont il fut l'ami et l'allié contre les infidèles; et tandis qu'il attaquait ceux d'Aragon, Charlemagne combattait les infidèles dans la Catalogne.

ALFONSE III, dit *le Grand*, roi de Léon et des Asturies, succéda à Ordogno, son père, en 866 à l'âge de 18 ans. Son règne fut illustré par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Il eut aussi à essuyer plusieurs révoltes de ses sujets. (A peine fut-il sur le trône que Froïla, comte de Galice, lui disputa la couronne, et le força d'aller chercher un asile en Biscaye. L'usurpateur ne jouit pas long-temps de son crime; il fut poignardé par les grands qui rappelèrent leur légitime souverain. Replacé sur le trône de ses pères, Alfonse fut encore en butte à de nouveaux soulèvemens: les provinces d'Alava et de Galice furent deux fois forcées de rentrer dans l'ordre. (Mais la révolte la plus sensible à son cœur fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. L'an 288 Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, est battu, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alfonse abdique la couronne en faveur de ce fils, qui avait voulu la lui enlever; et par une tendresse aveugle pour Ordogno, son deuxième fils, il divise ses états, et donne à celui-ci la Galice avec la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise.) Condamné dès lors à une vie obscure, Alfonse chercha à se soustraire à une tranquillité qui était si opposée à ses inclinations. Il obtint d'aller, comme lieutenant de son fils, combattre les Maures; l'an 912, il entra sur leur territoire, y mit tout à feu et à sang, et revint chargé de dépouilles, à Zamora, où il mourut le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une *Chronique des rois d'Espagne*, depuis Vamba jusqu'à Ordogno, père de l'auteur.

* ALFONSE IV, surnommé *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, était fils d'Ordogno II auquel il succéda en 924. Trois ans après il abdiqua en faveur de son frère Ramire au préjudice de son fils Ordogno, et se retira ensuite dans le couvent de Salsagun. Mais bientôt il s'ennuya de la vie monastique, réclama sa couronne, et entra dans la ville de Léon qui s'était déclarée pour lui. Ramire l'y assiégea: au bout d'un an les habitans se rendirent et livrèrent Alfonse qui eut les yeux crevés, et qui fut renfermé dans le monastère de Ruiforco où il mourut un an après (933).

* ALFONSE V, roi de Léon et de Castille, fils de Bermude II, avait 5 ans lorsque son père mourut en 999. Sa mère dona Elvire et don Mélando Gonzalès, comte de Galice, s'occupèrent de son éducation et du gouvernement de l'état. Le royaume fut tranquille pendant leur régence, et le jeune prince fut par leurs soins digne du trône. Alfonse profita des troubles qui régnaient dans l'Espagne musulmane pour enlever aux émirs une partie de leurs états: en 1026 il passa le Duero; mais il fut tué au siége de Viseu à l'âge de 33 ans. Il fut regretté vivement de ses sujets.

ALFONSE VI, *le Vaillant*, roi de Léon

et de Castille, (était fils de Ferdinand le Grand qui divisa ses états entre ses trois enfans. Dans ce partage (1065) Alfonse eut le royaume de Léon et des Asturies. Trois ans après Sanche II, son frère, qui était roi de Castille, l'attaqua, le battit à Volpellar, et le fit prisonnier. Alfonse fut relégué dans un couvent à Sahagun, après avoir été forcé d'abdiquer en faveur de Sanche. Mais il s'échappa et trouva un asile à la cour du roi maure de Tolède où il resta jusqu'à la mort de son frère Sanche qui fut assassiné en 1072. Les Castillans le rappelèrent, et l'ayant fait jurer qu'il était étranger à la mort de son frère, ils le proclamèrent leur souverain. Ce prince fut perfide comme Sanche; il attaqua son frère don Garcie, roi de Galice, le défit, et l'ayant fait prisonnier, le chargea de fers. La reconnaissance d'Alfonse était aussi faible que les liens de famille.) Alfonse, aidé par le Cid, si célèbre par sa bravoure, prit la ville de Tolède le 25 mai de l'an 1085; il en fit la capitale de ses états, s'y donna le titre d'empereur, et y mit sur le siége épiscopal Bernard, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Il soumit encore Talavera, Huescar, Madrid, Médina-Cœli, et plusieurs autres villes considérables qu'il prit sur les Maures. (Ces conquêtes alarmèrent les musulmans, qui se liguèrent contre Alfonse et qui appelèrent à leur secours les Maures de l'Afrique: ils vainquirent le roi de Léon près de Médina. Celui-ci invoqua aussitôt l'assistance des chevaliers français; Philippe I en envoya un si grand nombre qu'à leur approche les rois maures de Séville et de Badajoz se soumirent. Alfonse fit alliance avec eux; il épousa même, à l'étonnement des musulmans et des catholiques, Zaïde, fille du roi de Séville; enfin l'ambition le pressait tellement, qu'il convint avec son beau-père de réunir leurs armes pour conquérir l'Espagne. Les musulmans d'Afrique, venus pour faire réussir ce projet, changèrent bientôt d'avis, et c'est à Alfonse lui-même qu'ils déclarèrent la guerre; ils remportèrent sur lui les deux victoires de Badajoz et d'Uclès: mais quoique âgé de 72 ans, il se distingua par son activité et sa vigueur; il vengea la mort de son fils unique don Sanche tué en 1108, et répara ses pertes par des succès brillans. Il vainquit à son tour ses ennemis et rentra à Tolède chargé de dépouilles.) Il fit épouser sa fille Thérèse, qu'il avait eue de Chimène de Gusman, à Henri de Bourgogne, petit-fils de Hugues Capet, qui l'avait secouru contre les Sarrasins, et qui fut le premier roi de Portugal, selon quelques auteurs. Il contribua d'une grande somme d'argent pour bâtir l'église de Cluny. On ajoute qu'il avait dessein de prendre l'habit religieux de cet ordre, si saint Hugues, qui en était abbé, ne lui eût conseillé de vivre sur le trône, où il pouvait travailler avec plus d'utilité pour le bien de la religion. Il mourut le 1er juillet 1109, âgé de 70 ans, après en avoir régné 34.

ALFONSE VII. *Voy.* ALFONSE I, roi d'Aragon.

ALFONSE IX, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Noble*, et *le Bon*, fils de Sanche II, monta sur le trône avant l'âge de trois ans, en 1158. (Sa longue minorité fut troublée par des ambitieux qui se disputaient la régence. A 15 ans il fut déclaré majeur par les Cortès de Burgos; alors il prit les rênes de l'état.) Il reconquit tout ce que ses voisins les rois de Léon, d'Aragon et de Navarre, avaient usurpé sur lui pendant son enfance. (Ces princes étaient encore ligués contre lui; il les détermina à porter tous ensemble, au lieu de s'affaiblir les uns les autres, leurs armes contre les Maures. Les premiers pas des chrétiens furent signalés par des succès: mais aussitôt les Maures du midi de l'Espagne implorèrent le secours du roi de Maroc qui vint avec une foule de guerriers. Alfonse n'avait pas de forces suffisantes pour lutter contre tant d'ennemis, la prudence l'engageait à attendre les renforts de ses alliés, mais le désir téméraire de remporter seul la victoire fut la cause de la sanglante défaite d'Alarcos en 1195. Lui-même blessé à la cuisse se réfugia à Tolède; alors il eut deux ennemis à combattre, les Musulmans qui le poursuivaient, et ses alliés qui l'accusaient d'avoir trompé leurs espérances. Les malheurs dont la

Castille était accablée furent attribués à la conduite criminelle du roi avec une juive qu'il aimait éperdument : les grands la poignardèrent et Alfonse ne vit dans cet événement tragique que la punition de ses déréglemens. Il repoussa cependant les princes chrétiens, s'allia de nouveau avec les rois de Navarre et d'Aragon, repassa la Sierra-Moréna, et l'an 1212 vengea ses affronts et sauva l'Espagne à la bataille de Muradad, où les Sarrasins, dit-on, perdirent près de 50 mille hommes.)Ce prince mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau étaient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir et y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès ; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avait essuyés avec une fermeté supérieure aux événemens.(Il créa l'université de la Palencia, qui est le premier établissement de ce genre en Espagne. Il laissa le trône à Henri I, son fils, sous la tutelle de la reine Eléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre.)

ALFONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé le *Sage*, et *l'Astrologue*, fils de Ferdinand III (saint Ferdinand) et son successeur, en 1252, à l'âge de 31 ans. Après la mort de son père, il dissipa tous les efforts que la Navarre et l'Aragon firent contre lui. Il fut élu empereur en 1257, par une faction de princes allemands, qui comptaient s'enrichir des trésors qu'il répandait parmi eux. Il fit en Castille des actes de souverain d'Allemagne. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric ; mais lorsque Rodolphe de Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Don Sanche son fils, connaissant le caractère pacifique de son père, se révolta contre lui et le détrôna. Alfonse le Sage se ligua avec les Mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit et le vainquit ; mais il ne put profiter de ses premiers avantages, et mourut de chagrin en 1284. Les *Tables Alfonsines*, dressées à grands frais par les juifs de Tolède, et fixées au 1er juin, jour de son avénement à la couronne, lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Son recueil de lois prouve qu'il veillait sur la justice comme sur les lettres. Quelques auteurs l'ont accusé d'impiété, pour avoir dit *que s'il avait été du conseil de Dieu, dans le temps de la création, il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres*. Mais les historiens ne s'accordent pas sur ce propos, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut jamais être sorti d'une tête sensée. Quelques auteurs disent précisément qu'il trouva le mécanisme des révolutions célestes, tel que Ptolémée le représente, un peu trop compliqué ; en quoi certainement il n'y a pas grand mal, quoique le principe qui exige la plus grande simplicité dans l'organisation du monde, puisse être faux. (*Voyez* les Observ. philos. sur les systèmes, nos 134, 135, édit. de 1788.) Ce prince avait lu, dit-on, la Bible avec ses gloses, et l'avait fait traduire en espagnol. Mariana a fait cette antithèse sur son règne : *Dumque cœlum considerat, observatque astra, terram amisit : En contemplant les cieux, il a perdu la terre.* Mariana fait allusion à la perte de l'empire et à la révolte des Castillans. Il est certain que son attachement à l'astronomie lui fit faire de grandes fautes en politique.

ALFONSE XI, roi de Léon et de Castille, successeur et fils de Ferdinand IV, en 1312, (ne faisait que de naître, quand son père mourut. Les 15 années que dura sa minorité furent agitées par des troubles intérieurs et par la guerre des Musulmans. En prenant les rênes de l'état, Alfonse punit les rebelles avec une sévérité qui le fit surnommer le *Vengeur* : il tourna ensuite ses armes contre les étrangers.) Il livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal, et en fit périr 60,000 en 1340. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde, et que le butin immense qu'on y ramassa, fit baisser d'un sixième le prix de l'or. (Le siége d'Algésiras qui dura deux ans est aussi un des événemens les plus remarquables de sa

vie. Alors les Maures employèrent des canons : c'est la première fois qu'il en est question dans l'histoire d'Espagne : ils furent employés en France sous le règne de Philippe de Valois après la bataille de l'Ecluse. La prise d'Algésiras amena une trève de 10 ans, qui ne fut point observée : car Alfonse faisait le siége de Gibraltar, (Gébel-al-Tarick, le Rocher de Tarick, celui qui le premier des Musulmans aborda en Espagne) lorsqu'il mourut de la peste en 1350. Son successeur, Pierre le Cruel, était le fils qu'il avoit eu de Marie de Portugal son épouse. Eléonore de Guzman fut sa favorite : elle lui donna quatre enfans.

*ALFONSE I, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur*, était fils de Sanche V. Il succéda à son frère Pierre I en 1104. De bonne heure il manifesta son penchant pour la guerre; ce qui lui valut la réputation de bravoure qu'il s'attira. L'occasion la plus éclatante qu'il eut de faire preuve de courage fut dans la guerre qu'il soutint contre sa seconde femme dona Urraque, fille d'Alfonse VI, roi de Castille, qui s'opposait à ce qu'il succédât à son beau-père et qu'il réunît toute l'Espagne chrétienne sous sa domination. Cette guerre dura pendant sept ans au bout desquels, après avoir obtenu des succès, il se vit contraint de demander la paix et de renoncer à la Castille aussi-bien qu'à sa femme. Alfonse dirigea alors ses armes contre les Musulmans : il leur enleva Saragosse, où il établit sa cour, passa l'Ebre, prit d'assaut les villes de Tarrazone et de Calatayud, se ligua avec le nouveau roi de Castille, et entra dans les royaumes de Valence, de Murcie et de Grenade. Après avoir reçu dans son camp d'anciennes familles de chrétiens mosarabes, qui depuis trois siècles s'étaient soustraites dans les montagnes au joug des Musulmans, il retourna dans ses états : mais il fut de nouveau attaqué par les Maures, et obligé de rappeler à son secours les chevaliers français qui l'avaient abandonné, se plaignant de son ingratitude. Après avoir remporté plusieurs victoires, il fut vaincu à son tour devant Fraga place forte sur les confins de la Catalogne; il fut même blessé, forcé de s'enfuir : accablé par la douleur et la honte, il mourut huit jours après en 1134. Sa mort fut une époque de malheurs pour l'Espagne chrétienne.

*ALFONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelone, et de la reine Pétronille, monta sur le trône à la suite de l'abdication de cette princesse. Il devint ensuite comte de Provence à la mort de Raymond Béranger, cette seigneurie ayant été inféodée à son père par l'empereur Frédéric Barberousse. Il se battit avec les Maures auxquels il enleva plusieurs villes du royaume de Valence. La guerre avec le roi de Navarre lui fit porter les armes du côté de la France. Après s'être emparé du Roussillon, il rentra dans le Languedoc et le Béarn. Il mourut à Perpignan (1196, 26 avril), après un règne de 34 ans, pendant lesquels il fit le bonheur de son peuple. Il laissa l'Aragon, la Catalogne et le Roussillon à Pierre II, son fils aîné, et le comté de Barcelonne à Alfonse son 2e fils. Ce roi fut un troubadour; il nous reste de lui une chanson.

*ALFONSE III, fils de Pierre III, prit la couronne d'Aragon après la mort de son père (1285), sans avoir juré de maintenir les priviléges de la noblesse et du peuple. Les Aragoniens furent mécontens. Alfonse chercha à les apaiser en les occupant de guerre : ainsi il dépouilla son oncle Jacques roi de Minorque : il fit encore quelques autres expéditions. Mais le mécontentement croissait : pour l'apaiser, il vint à Saragosse dans l'intention de se faire couronner; mais les Cortès d'Aragon qui s'étaient confédérés, sous le titre d'Union, le forcèrent à accepter de dures conditions : plus tard il chercha à diminuer les priviléges de la noblesse. Une guerre qu'il avait avec la France l'empêcha de réussir dans ses projets; il fut contraint de recevoir même un traité honteux que lui présentèrent les rois de France, de Naples et de Castille. Brouillé avec le saint Siége, il se réconcilia ensuite. Il était sur le point de se marier avec Eléonore d'Angleterre, lorsqu'il

mourut à l'âge de 26 ans, après six années de règne (1291).

ALFONSE IV, surnommé *le Débonnaire* ou *le Faible*, fils de Jacques II, roi d'Aragon succéda à son père, en 1327. Mais avant d'être couronné, il avait acquis une si grande réputation de prodigalité, que les Cortès le forcèrent de jurer qu'il n'aliénerait aucun domaine de l'état; le pape lui ayant fait don de la Sardaigne qui jusqu'alors avait appartenu à la république de Gènes, il soutint ses droits par les armes : les Espagnols obligés de combattre des peuples placés au milieu de la Méditerranée, formèrent une marine et prirent des habitudes de navigation qui dans la suite leur furent très utiles. Ce fut là tout l'avantage qu'ils retirèrent de cette guerre qui fut d'ailleurs très sanglante de part et d'autre. Malgré le serment qu'il avait fait avant d'être couronné, Alfonse distribua des apanages à sa famille : ce fut son fils aîné, l'infant don Pédro, qui dévoila son parjure. Ce fut pour le roi un chagrin qui le conduisit au tombeau le 24 juin 1336.

ALFONSE V, roi d'Aragon, surnommé *le Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avait été reconnu roi de Sicile en 1442, après s'être rendu maître de Naples. Il était fils de Ferdinand le Juste, auquel il succéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaisant, intrépide, affable, politique, Alfonse fut le héros de son siècle. Il accueillit dans ses états les Muses, bannies de Constantinople, établit la domination espagnole en Italie, ne tira presque rien de ses états d'Espagne, et ne songea qu'à faire des heureux. Ce prince allait volontiers sans suite et à pied dans les rues de sa capitale. Comme on lui faisait un jour des représentations sur le danger auquel il exposait sa personne : *Un père*, répondit-il, *qui se promène au milieu de ses enfans, n'a rien à craindre*. On connaît le trait suivant de sa libéralité. Un de ses trésoriers était venu lui apporter une somme de 10,000 ducats : un officier, qui se trouvait là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un : *Je ne demanderais que cette somme pour être heureux. — Tu le seras!* dit Alfonse, qui l'avait entendu et il lui fit emporter les 10,000 ducats. Ce bon roi avait, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmait, devant lui, que son maître était le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et demandait en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître niait le fait, et soutenait n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. Alfonse ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent aussitôt en faveur de cet infortuné; et lorsque les enchères allaient commencer, le père reconnut son fils, et mit sa mère en liberté. Ce prince ne pouvait souffrir la danse, et il disait assez plaisamment *qu'un fou ne différait d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restait moins long-temps dans sa folie*. Cicéron avait dit à peu près la même chose : mais la folie ne se guérit pas par des propos sensés. On a imprimé en 1765, in-12, le *Génie* de ce monarque guerrier, mais sage. L'auteur, M. l'abbé Méri de la Canorgue, y a recueilli les pensées et les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau, d'Antoine de Palerme, précepteur et historiographe d'Alfonse.

ALFONSE I, roi de Naples. *Voyez* le précédent.

*ALFONSE II, fils de Ferdinand, roi de Naples, fut d'abord, en qualité de duc de Calabre, chargé du commandement des armées. L'an 1469, il prit part à la guerre de Robert Malatesti contre le pape Paul II, qui voulait dépouiller ce seigneur de Rimini : ce fut lui qui défit les généraux du pontife romain assistés par les troupes vénitiennes. Neuf ans après, il se mêla dans les affaires des Florentins qu'il vainquit en plusieurs rencontres; il allait même s'emparer de la Toscane quand son père le rappela pour repousser les Turcs qui s'étaient emparés d'Otrante (1480) qu'il reprit après un long siége. Quand les Turcs eurent été repoussés, il alla contre les Vénitiens, ou pour mieux dire contre Louis Sforce, dit le Maure,

qui dépouillait de toute autorité Jean Galéas, jeune duc de Milan et son neveu. Cette guerre commençait quand la mort de son père appela le duc de Calabre au trône (1494). Louis le Maure fit venir les Français à son secours : les troupes de Charles VIII, roi de France, entrèrent bientôt à Naples, et Alfonse, aussi odieux à son peuple que l'avait été son père, se vit contraint, afin de ne pas perdre pour sa famille le trône de l'Italie méridionale, d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand II (1495). Il se retira ensuite dans un couvent où il mourut la même année à l'âge de 47 ans.

ALFONSE, Ier de ce nom, surnommé HENRIQUEZ, roi de Portugal, naquit à Guimaraens, au mois de juillet de l'an 1110, et selon d'autres, 1094. Il était fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, et de Thérèse de Castille. En 1139, il défit cinq rois ou généraux maures à Ourique, près de la rivière du Tage. Après cette victoire, il fut salué et couronné roi de Portugal, le 27 juillet de la même année, et emporta Lisbonne après un siége de 5 mois. Le titre de roi lui fut confirmé en 1169, par le pape Alexandre III. Il eut à soutenir une cruelle guerre avec Alphonse VII, roi de Castille, qui finit avec honneur, aussi-bien que celle qu'il eut pour la ville de Badajoz, contre Ferdinand II, roi de Léon. Ce fut lui qui fonda les monastères de Coïmbre, d'Alcobace et de Saint-Vincent près de Lisbonne. Il mourut à Coïmbre, le 7 novembre 1185.

* ALFONSE II, surnommé *le Gros*, roi de Portugal, fils de Sanche I, auquel il succéda en 1211, ne fut pas plus tôt monté sur le trône qu'il enleva à ses deux sœurs les apanages qui leur avaient été donnés, pour qu'elles ne fussent pas dans sa dépendance. Le pape et le roi de Léon prirent leur défense, l'un en excommuniant Alfonse, l'autre en entrant dans le Portugal avec une armée puissante qui força Alfonse à rendre à ses sœurs les places qu'il leur avait enlevées. Le roi de Portugal fut plus heureux contre les Maures qu'il battit en 1217 à la fameuse journée d'Alcaçardosal ; il vainquit encore l'an 1220 les chefs musulmans de Jaën et de Séville, et l'an 1221, celui de Badajoz. Dans cette croisade contre les ennemis de la croix, Alfonse se couvrit de gloire ; mais ayant condamné le clergé de son royaume à une taxe qui devait servir à faire face aux frais de la guerre, il fut en démêlé avec l'archevêque de Brague qui s'opposa à cet impôt. Alfonse fit séquestrer ses biens; mais le pape, à son tour, ayant excommunié le roi et mis le royaume en interdit, Alfonse entra en accommodement ; cette affaire n'était pas encore terminée, quand il mourut en 1223, à l'âge de 39 ans, après 12 ans de règne. On l'accuse généralement d'avoir cherché à diminuer la puissance ecclésiastique dans ses états.

* ALFONSE III, fils du précédent, roi de Portugal, naquit à Coïmbre le 5 mai 1210 : ce fut son frère Sanche II qui succéda à Alfonse II. Ce prince voyageait en France, quand il apprit que les seigneurs portugais, mécontens de l'administration faible de son frère, songeaient à le détrôner. Aussitôt il se rend en Portugal, se range du côté des rebelles, prend la régence et ensuite la couronne (1248). Ce prince fit oublier son usurpation par ses bienfaits, et surtout par la sagesse de son gouvernement. Il continua la guerre nationale contre les Musulmans, s'empara des Algarves (1251), et fut le 1er roi de Portugal qui prit le titre de roi des Algarves. Comme son père on le vit indisposé contre le clergé dont l'autorité lui portait ombrage : deux fois le royaume fut mis en interdit ; mais il était réconcilié avec l'Eglise quand il mourut le 16 février 1279. Il avait fait au pape un legs considérable, et lui avait donné le titre de *seigneur de son corps et de son âme*. Son fils Denis lui succéda.

ALFONSE IV, surnommé *le Brave*, fils de Denis *le Libéral*, roi de Portugal, naquit à Coïmbre en 1290, et succéda à son père en 1325. Avant de monter sur le trône, il empoisonna les derniers jours de son père, contre lequel l'ambition lui fit prendre plusieurs fois les armes : le bon Denis lui pardonna sa rébellion. Un mau-

vais fils ne pouvait être un bon roi : sa passion pour la chasse lui faisait abandonner les affaires du gouvernement à un point tel, qu'il osa dans un conseil entretenir ses ministres des plaisirs qu'il avait éprouvés dans une partie de ce genre qui avait duré un mois. Les conseillers eurent assez de courage pour lui dire qu'ils n'étaient point là pour entendre ses récits de chasse, mais pour l'aider de leurs avis. Alfonse n'entendit d'abord qu'avec rage ces libres représentations ; il sortit de la salle du conseil ; mais bientôt il y rentra ; c'était un homme entièrement changé ; il remercia ses conseillers de lui avoir dessillé les yeux obscurcis par sa passion, promit de s'occuper de son gouvernement et tint jusqu'à un certain point sa promesse. Une guerre pour des démêlés de famille ensanglanta la Castille et le Portugal. Son gendre, roi de Castille, n'avait pas pour Marie de Portugal les procédés auxquels elle avait droit ; Alfonse lui envoya d'abord un défi ; puis il s'arma contre lui, la guerre fut opiniâtre : enfin les deux rois se rapprochèrent, firent la paix, et se réunirent contre les Maures. Alfonse se distingua à la bataille célèbre de Tarifa (30 octobre 1340); sa flotte combinée avec celle de Castille et d'Aragon repoussa les vaisseaux des Musulmans ; tous ces succès amenèrent quelques instans de paix. Mais les derniers jours d'Alfonse furent souillés par sa coupable faiblesse, qui l'entraîna à livrer Inès de Castro que son fils avait épousée en en secret, et qui fut poignardée sous ses yeux. Cette lâcheté mit les armes à la main de son fils dont il n'apaisa la révolte qu'avec peine. Ainsi il fut mauvais père, comme il avait été mauvais fils ; il fut encore mauvais frère, car il persécuta l'infant Alfonse Sanche pendant presque toute sa vie. Il mourut en 1356, après un règne de 31 ans et à l'âge de 77 : son fils Pierre I lui succéda ; sous son règne Lisbonne éprouva un violent tremblement de terre (1344).

ALFONSE V, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal et des Algarves, naquit à Sintra au mois de janvier de l'an 1432. Edouard son père mourut en 1438, laissant ce jeune prince, à l'âge de 6 ans, sous la tutelle de sa mère Eléonore d'Aragon, fille de Ferdinand IV ; mais les états ayant refusé de lui obéir, don Pédro duc de Coïmbre, fils de Jean I et oncle d'Alfonse, fut élu régent du royaume. Ce roi étant parvenu à la majorité prit lui-même soin des affaires. (Poussé par les ennemis de don Pédro, il le déclara rebelle quoiqu'il eût bien gouverné ; il marcha contre lui, le tua et le priva de la sépulture ; mais plus tard il réhabilita sa mémoire.) Alfonse fut nommé *l'Africain*, pour avoir pris Tanger, Arzile, Alcaçar-Ceguer, villes d'Afrique, en 1471. Il perdit une bataille à Toro, contre Ferdinand V, roi d'Aragon, le 1er mars 1476, et fit la paix avec lui au mois d'octobre 1479. Dès l'année 1447, il avait épousé Elisabeth de Portugal, fille de son tuteur don Pedro, duc de Coïmbre. Ses sujets ayant découvert la Guinée, y firent connaître la religion chrétienne, et y formèrent divers établissemens. Alfonse épousa en secondes noces, en 1475, Jeanne de Castille, sa nièce, prétendue fille de Henri IV, dit l'*Impuissant*. C'est sur ce mariage qu'il fondait ses prétendus droits sur la Castille, contre Isabelle, épouse de Ferdinand. Ce fut par une dispense de Sixte IV. Mais ce pape se plaignit depuis qu'il avait été surpris, et fit mettre cette princesse dans un monastère, où elle vécut plusieurs années. Alfonse mourut âgé de 49 ans, le 24 août 1481.

ALFONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, de Bragance, en 1656, eut d'abord quelques avantages sur les Espagnols, et fut ensuite chassé de son trône comme un imbécile, par sa femme, amoureuse de don Pèdre, son frère cadet. Il mourut dans l'île de Tercère en 1683.

ALFONSE D'EST, duc de Ferrare et de Modène, eut de grandes contestations avec Jules II et Léon X. Il avait épousé, en 1501, Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et mourut le 31 octobre 1534.

ALFONSE D'EST, IIIe du nom, fils du duc César d'Est, et de la duchesse Virginie de Médicis, épousa, à l'âge de 16 ans, Isabelle, fille du duc Emmanuel de

Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il lâcha la bride à ses passions, et gouverna ses sujets avec un sceptre de fer; mais la mort de la duchesse son épouse l'ayant fait rentrer en lui-même, il réforma sévèrement sa conduite, fonda divers colléges, hôpitaux et autres établissemens utiles au public, et se fit ensuite capucin, à l'âge de 37 ans dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Pendant 16 ans, qu'il vécut dans cet ordre, il pratiqua exemplairement toutes les vertus de la vie religieuse, et mourut à Castelnovo le 24 mai 1644.

ALFONSE DE CASTRO. *Voy.* CASTRO.

ALFONSE DE BURGOS. *V.* ABNER.

ALFONSE TOSTAT. *Voy.* TOSTAT.

ALFONSE (Pierre). *Voyez* PIERRE.

ALFONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès. Ce juif converti est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *Introductiones hebraicæ*, Compluti, 1526, in-4. Il mourut l'an 1530.

ALFORD. *Voyez.* GRIFFITH.

ALFRED, ou ELFRED, appelé *le Grand*, avec plus de justice que tant d'autres monarques, succéda, dans le royaume d'Angleterre, à son frère Ethelred en 871, et à l'âge de 23 ans. Ce fut le 6e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne : il était le plus jeune des cinq fils du roi Ethelwolf. Dès sa tendre jeunesse il avait été à Rome, où il avait reçu sa première éducation sous les auspices de Léon IV. Ce pontife l'avait marqué de l'onction sainte, et l'appelait son *fils chéri*. Alfred y retourna, avec son père; il y perfectionna ses connaissances, et revint en Angleterre avec toutes les qualités qui constituent un grand monarque. Les Danois, maîtres de presque tout son pays, le vainquirent d'abord; (mais Alfred, après être resté caché six mois sous l'habit d'un berger, près du confluent de la Parret et de la Tone, apprit que l'on était prêt à s'armer contre les Danois : il sortit de sa retraite et forma le projet d'aller examiner le camp des ennemis : il y entra déguisé en berger troubadour, observa tout ce qui s'y passait, et revint sans avoir été connu auprès du comte de Divon son confident.) Ayant rassemblé ses troupes, il tailla en pièces ces usurpateurs, et leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro, leur roi, fut obligé de recevoir le baptême, et Alfred, reconnu souverain par les Anglais et les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit et la fortifia, et y fit construire des vaisseaux de guerre plus propres à la manœuvre que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le poliça, fit des lois, établit des jurés, et divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenait plusieurs centaines de familles. Il encouragea le commerce, protégea les négocians, leur fournit des vaisseaux, et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie qui avait désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliothèque, et ressuscita les sciences, les arts et les belles-lettres. Les prêtres anglais de son temps savaient peu de latin; il l'apprit le premier, et le fit apprendre. Il s'adonna en même temps à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nombre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguait un *Recueil de chroniques*, les *Lois des Saxons occidentaux*; des *Traductions de l'Histoire d'Orose*, de celle *de Bède*, *du Pastoral* et *des Dialogues de saint Grégoire*, *de la Consolation de la Philosophie* de Boèce, des *Psaumes de David*, etc. Assérius Ménévensis, auteur contemporain, a écrit son histoire : on la trouve dans *Historiæ britannicæ scriptores*, de Galle, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol. La manière dont il partagea son temps lui donna le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude et à la prière. Il divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales : l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avait point encore d'horloge, il fit faire six cierges qui brûlaient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissaient tour à tour lorsqu'il y en avait un de consumé. A la

fleur de son âge, et au plus haut point de sa gloire, il avait fait vœu de garder fidèlement cette distribution de temps, et il n'y manqua jamais. Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un père et comme un héros par son peuple, dont il avait été le législateur et le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets, et plus de valeur contre leurs ennemis, et peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois et les peuples, pour la gloire et la prospérité des états. L'Angleterre, avant lui, sauvage et agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix et de justice. On dit même que la sûreté publique y était si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passans, personne n'y toucha. Alfred réunissait les qualités qui caractérisent le saint, le guerrier, l'homme d'état. Il est nommé parmi les saints, sous le 26 d'octobre, dans deux calendriers saxons, dont il est fait mention dans une note de la traduction saxonne du nouveau Testament. Son nom se trouve aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le Martyrologe anglais de Wilson, sous le 28 d'octobre. Il ne paraît cependant pas que l'Eglise lui ait jamais décerné un culte public. Henri Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi (Col. conc. Brit.) : « O Alfred ! la merveille et l'étonnement de tous les siècles ! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps ; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collége; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. » Il mourut l'an 900, laissant le trône à Edouard, son fils aîné.

ALFRÈDE (Sainte), nommée aussi ETHELDRITE, était fille d'Oa, roi des Merciens et de la Quindrède. On voulut inutilement lui faire épouser Ethelbert, qui régnait sur les Est-Anglais; elle refusa cette alliance pour suivre le penchant intérieur qui la poussait vers le service de Dieu auquel elle voulait se livrer exclusivement. Peu de temps après, elle quitta la cour, et se retira au milieu des marais de Croyland, au comté de Lincoln, où elle vécut en recluse dans une petite cellule, pendant l'espace de quarante ans. Divers miracles attestèrent sa sainteté, quoique sa vie même fût le plus éclatant de tous les miracles. Elle mourut vers l'an 834.

ALGARDI (Alexandre), en français l'Algarde, sculpteur et architecte bolonais, naquit en 1593; il eut Louis Carrache pour maître, et fut ami de l'Albane dont les enfans lui servirent de modèle, et du Dominiquin qui le produisit à Rome, où il mourut, en 1654, âgé de 61 ans. L'église de Saint-Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très estimé, représentant *saint Léon* qui vient au-devant d'Attila. On voit encore de lui un excellent *groupe* de la décollation de saint Paul, dans l'église de ce nom à Bologne. Les Italiens, en faisant l'éloge de cet artiste, disent que c'est *un Guide en sculpture;* il est certain qu'il a toute la pureté et la finesse de dessein de ce grand peintre.

ALGAROTTI (François), né à Venise, d'une famille honnête, en 1712, après avoir fait ses premières études à Rome et dans sa patrie, fut envoyé par ses parens à Bologne, où il étudia pendant six ans, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale et l'anatomie. Il voyagea de bonne heure, autant par curiosité que par le désir de perfectionner ses talens. Il était encore fort jeune lorsqu'il vint, en 1733, à Paris, où il composa, en italien, la plus grande partie de son *Newtonianisme pour les dames,* ouvrage mal traduit par Duperron de Castéra, et mal jugé par ceux qui n'ont lu que la traduction. L'auteur fit pour Newton ce que Fontenelle avait fait pour Descartes. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en

France, passa en Angleterre, et de là en Allemagne et en Pologne. A Berlin, il fut comblé des faveurs de Frédéric II, qui lui conféra le titre de comte pour lui et ses descendans, le fit ensuite chambellan et chevalier de l'ordre du mérite. Le roi de Pologne, Auguste III, qui avait été électeur de Saxe, auprès duquel il s'était fixé, l'honora du titre de conseiller intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince pour revoir sa patrie, la mort vint le frapper à Pise, le 23 mai 1764. Il se fit élever un mausolée, et dicta lui-même son épitaphe, qui marque bien la bonne opinion qu'il avait de ses écrits : *Hic jacet Algarottus, sed non omnis.* Le roi de Prusse lui fit élever, dans le *Campo-Santo* de Pise, un magnifique monument, avec cette seconde inscription : *Algarotto Ovidii æmulo, Neutonis discipulo, Fridericus rex.* Le recueil de ses ouvrages a été publié, en italien, sous ce titre : *OEuvres du comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse*, à Livourne, chez Marc Coltellini, 1765, 4 vol. in-8. On les a traduits en français, Berlin, 1772, 8 vol., et 1784, 10 vol. in-8. (Algarotti a écrit sur la philosophie, les arts, et a laissé plusieurs poèmes très estimés. Les souverains d'Italie, et entre autres Benoît XIV, l'honorèrent de leur protection.)

ALGASIE, dame gauloise, illustre par sa piété, était liée d'amitié avec Hédibie, autre dame gauloise. Saint Jérôme avait alors une grande réputation parmi les interprètes de la Bible, elles lui envoyèrent, à Bethléem, un jeune homme, nommé Apodème, pour le consulter. Algasie lui fit onze questions sur divers endroits de l'Evangile et de saint Paul, et Hédibie lui en proposa douze, qui roulent toutes sur des endroits importans du nouveau Testament. On voit par ces questions que ces deux dames étudiaient l'Ecriture sainte avec beaucoup d'assiduité et de réflexion; mais on n'en doit pas conclure que ce serait une bonne étude pour les dames de nos jours; il faudrait pour cela qu'elles fussent des Algasies. *Voyez* EUSTOCHIUM.

ALGERUS, natif de Liége dans le 12e siècle, fut d'abord chanoine et doyen de la collégiale de Saint-Barthélemi, puis chanoine de la cathédrale de la même ville. Il renonça à ces dignités pour aller finir ses jours tranquillement à Cluny, où il se fit moine. Il mourut vers l'an 1130. Il fut en grande relation avec les personnes les plus distinguées de son temps. On a de lui un traité *De misericordiâ et justitiâ*, inséré dans le *Trésor des anecdotes* de don Martène, p. 1020; 2° *De veritate corporis et sanguinis Domini in Eucharistiâ*, contre Bérenger de Tours. Erasme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il en fit faire une édition à Anvers, qu'il soigna lui-même; on l'a depuis réimprimé à Louvain, en 1561, et inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, tome 6. Bellarmin y a trouvé cependant quelques inexactitudes.

ALHAZEN, auteur arabe, qui a composé, vers l'an 1100 de J. C., un *Traité sur l'optique*, et d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bâle, 1572, in-fol. (Il s'était vanté d'avoir un moyen de soustraire l'Egypte aux trop fortes inondations du Nil, et de suppléer à celles qui seraient insuffisantes. Le calife Hakem-Bi-Amrillah lui donna tout ce qu'il fallait pour faire réussir son projet : moins heureux que Mœris, Alhazen fut obligé de renoncer à son dessein, et pour se soustraire à la vengeance du calife, de faire le fou. Il mourut l'an 1130.)

ALHOY (L.), ancien oratorien né à Angers en 1755, mort à Paris en mai 1826, fut choisi, pendant la proscription de l'abbé Sicard, pour le remplacer à l'école des sourds-muets. Il fut nommé ensuite membre de la commission administrative des hospices, et en 1815 principal du collége de St. Germain. Il a publié 1° *Discours sur l'éducation des sourds-muets*, Paris, 1800, in-8 ; 2° *les Hospices*, poème peu connu, mais qui mérite de l'être par le talent avec lequel l'auteur y surmonte les plus grandes difficultés qu'on puisse trouver dans un sujet didactique, Paris, 1804 ; 3° *Promenades poétiques dans les hospices et hôpitaux de Paris*, 1826, in-8.

ALI, ou Aly-Ben-Aby-Thaleb, le dernier des quatre califes successeurs de Mahomet, était cousin-germain et gendre du Prophète; il en devint le confident et le sectateur. De nombreux exploits signalèrent son zèle et sa valeur; il se distingua au siége de Khaïbar : (déjà deux fois Abubeker et Omar avaient planté l'étendart du Prophète sur les remparts; ils avaient été repoussés. Mahomet en lui donnant ce même étendart dit qu'il le confiait à un ami de Dieu, et le lendemain Khaïbar fut pris. Pendant l'expédition de Mahomet en Syrie, Ali fut chargé du gouvernement); ensuite Mahomet l'envoya prêcher l'Alcoran dans l'Yémen, en Arabie, qu'il conquit plutôt par les armes que par la persuasion. Il devait succéder à ce prophète, dont il avait épousé la fille; mais Abubeker ayant été élu calife, il se retira dans l'Arabie. Son premier soin fut de faire un recueil de la doctrine de son beau-père, dans lequel il permettait beaucoup de choses que son rival avait proscrites. La douceur de sa morale disposa les esprits à lui donner le califat; et, après le massacre du calife Othmann, Ali fut mis à sa place vers le milieu du 7ᵉ siècle (656). Les Egyptiens, les Mecquois et les Médinois le reconnurent; mais un parti contraire s'éleva contre lui : (il était excité par des mécontens, surtout par Moaviah qu'il avait disgracié à l'époque de son avénement au califat, et par Aichah, seconde femme de Mahomet. Les ennemis d'Ali lui déclarèrent la guerre; mais il les vainquit à la bataille de *Kharibah* ou du *Chameau*, où périrent 17000 Arabes. Moaviah ne fut point découragé par cette défaite : il montrait les vêtemens ensanglantés d'Othmann, et cette vue excitait le peuple à la révolte. La guerre dura encore 11 mois, pendant lesquels on livra 90 combats où 70 mille Arabes furent tués (45 à Moaviah, et 25 à Ali). Fatigué de tant de combats, Ali proposa de terminer la querelle par un combat singulier ou par un arbitrage : le dernier parti fut adopté. Mais l'arbitre d'Ali se laissa tromper par Amrou, arbitre de Moaviah, qui lui persuada qu'il fallait renvoyer les deux califes et en nommer un troisième. Le premier, bon et simple, parla le premier dans ce sens et dit que son avis était de destituer Ali : Amrou parla de Moaviah dans un sens contraire. La guerre continua : pour y mettre un terme, trois Arabes résolurent d'assassiner le même jour Ali, Moaviah et Amrou. Ali seul fut atteint; un coup de sabre sur le crâne mit fin à ses jours, l'an 661 (24 janvier); il était âgé de 63 ans. Il a laissé plusieurs recueils de sentences, de proverbes et de poésies, dont des fragmens ont été publiés à Leyde en 1628 et d'autres en 1748: quelques-unes de ces pièces ont été traduites en français par Vattier. Ali eut de Fathymah, sa première et alors son unique épouse, trois fils, Haçan, Hocéïn, et Mohaçan; après la mort de Fathymah, il eut plusieurs autres femmes qui lui donnèrent 12 fils et 18 filles. Deux sectes irréconciliables divisent les mahométans : les uns regardent comme légitimes les trois premiers successeurs de Mahomet, c'est la secte d'Omar; les autres les regardent comme des usurpateurs, c'est la secte d'Ali.)

* ALI, roi de Maroc, 3ᵉ monarque Almoravide, succéda en 1110 à son père Yusef ou Joseph. Dans le commencement de son règne, il ne s'occupa que d'architecture, construisit de superbes édifices, et éleva la grande mosquée de Maroc. De l'an 1113 jusqu'à sa mort, il vint au secours des Musulmans d'Espagne; mais il ne fit rien de remarquable. L'an 1115 il rencontra Alfonse d'Aragon qui lui livra bataille; il fut vaincu et tué. Nous lui devons le *Recueil des œuvres d'Avicenne*.

* ALI-BEY, chef des Mamelucks, naquit près du Caucase vers l'an 1728. Amené à l'âge de 12 ans comme esclave, il fut vendu à Ibrahim-Kiaya qui s'empara du gouvernement de l'Egypte, et se rendit indépendant du sultan de Constantinople (1746). Ali se livra aux exercices militaires avec ardeur, fut affranchi à 20 ans, se maria, et devint l'un des 24 beys de l'Egypte. Après la mort de son protecteur Ibrahim (1757), il fut exilé par ses ennemis : son exil dura deux ans. L'an 1766,

il conçut le projet de devenir le maître de l'Egypte et il fut assez heureux pour le faire réussir. Pendant que la Porte, occupée d'une guerre contre les Russes, laissait Ali en repos, celui-ci étendait sa puissance en Egypte et en Arabie; il attaquait la Syrie, remportait des victoires signalées sur les Turcs de l'Asie; mais son fils adoptif qui commandait ses armées, le trompa et se réunit à ses ennemis : il parvint même à le chasser de l'Egypte. Les Mamelucks lui étaient restés fidèles; il avait aussi quelques alliés; il comptait sur de nombreux partisans au Caire; il marcha donc de nouveau contre l'Egypte. Dans le désert qui sépare Gaza de ce pays, un corps de cavaliers d'élite l'attendait, le surprit, et le fit prisonnier. Conduit devant son ancien esclave, il fut reçu avec des marques de respect par Mohammed; mais il mourut trois jours après de poison ou des suites de sa blessure. Ce fameux chef de Mamelucks avait conçu la pensée de faire du port de Djedda l'entrepôt du commerce de l'Inde, de faire abandonner la voie souvent périlleuse et toujours longue du cap de Bonne-Espérance, et de rouvrir l'ancienne route du commerce de l'Asie avec l'Europe par la mer Rouge et la mer Méditerranée.

ALI-BEY, appelé aussi *Castillo*, et dont le vrai nom était *Badia y-Leblich*, naquit en 1766 en Espagne, et fit d'excellentes études dans l'université de Valence. Il s'adonna ensuite avec une ardeur toute particulière à l'étude de l'arabe et des usages des Musulmans, et il obtint du prince de la Paix, ministre de Charles IV, l'autorisation de voyager en Asie et en Afrique, pour l'exécution de plans secrets très avantageux à l'Espagne. Il se rendit d'abord à Londres, prit le costume musulman; et, afin de mieux réussir dans ses projets, il se fit circoncire pour pouvoir, au besoin, réclamer les droits d'un vrai disciple de Mahomet. Il quitta Londres, en 1803, avec des lettres de crédit pour la valeur d'environ 3,000,000, et arriva en Afrique sous le nom d'Ali-Bey, prince de la race des Abbassides. Le luxe qu'il déployait, les titres qu'il était parvenu à se fabriquer pour constater sa prétendue origine, se disant fils d'Othman-Bey, l'extrême facilité avec laquelle il s'exprimait en arabe, tout accréditait son mensonge; aussi fut-il accueilli avec toutes sortes d'honneurs et de distinctions par l'empereur de Maroc, les pachas de Tripoli, le chérif de la Mecque, les beys du Caire, et il fut à même d'observer, dans le plus grand détail, toutes les cérémonies secrètes du mahométisme. Il revint en Europe en passant par Constantinople, et n'apprit qu'à Munich l'abdication de Charles IV. Quittant alors le costume musulman, il se rendit à Bayonne auprès de Buonaparte, qu'il instruisit de la mission secrète dont il avait été chargé, et l'on prétend qu'il ne lui demandait que 20,000 hommes pour lui soumettre les régences barbaresques. Le roi Joseph le nomma, en 1809, à l'intendance de Ségovie, et en 1810 à la préfecture de Cordoue. Lorsque les Français furent obligés d'évacuer Séville, il se rendit à Paris, où il maria sa fille à M. Delisle de Salles en 1815. Après la mort de ce dernier, il entreprit un nouveau voyage en Syrie, sous le nom d'*Ali-Othman*, et il mourut subitement à Alep vers la fin de 1819. On soupçonna qu'il avait été reconnu et qu'il avait été empoisonné. La pacha de Damas s'empara de ses papiers et de tout ce qui lui appartenait. Il avait publié, en 1814, le récit de son premier voyage sous ce titre *Voyage d'Ali-Bey en Asie et en Afrique pendant les années* 1804 *à* 1807, 3 vol. in-8, avec un atlas de 89 vues, plans et cartes géographiques. On y trouve des détails curieux et des conjectures sur l'Atlantide et sur l'existence d'une mer intérieure en Afrique.

*ALI-BEG, ou ALI-BEY ou ALI-BEIGH, interprète de la Porte Ottomane dans le 17e siècle, savait dix-sept langues. Il était né à Léopold en Pologne sous le nom de Bobrouski : enlevé très jeune par les Tartares, il fut vendu à des Turcs qui le portèrent au sérail de Mahomet IV; il y resta jusqu'à l'âge de 20 ans. Sous le turban des Mahométans, il fut secrètement fidèle au christianisme qu'il se proposait de professer publiquement en

Angleterre où il désirait terminer ses jours. Ce savant a laissé des mémoires en latin sur la *liturgie des Turcs*, sur les *pèlerinages à la Mecque*, une *grammaire turque*; un *dictionnaire Turc*, une *version turque de la Bible*, etc. Il mourut à Constantinople en 1675.

* ALI-EFFENDI, né à Philippopolis en Bulgarie, historien distingué, composa la vie des quatre sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman.

* ALI-PACHA, capitan-pacha, sous le règne de Sélim II, fut un marin distingué. Dans la guerre que les Turcs suscitèrent aux Vénitiens pendant le 16e siècle, il s'empara des îles de Chypre, de Candie, de Zante et de Céphalonie : il fit aussi plusieurs conquêtes dans la Dalmatie. Mais une ligue s'étant formée entre les princes chrétiens contre les Turcs, il ravagea, d'après les ordres de Sélim, les côtes de la mer Adriatique, et fit même trembler les Vénitiens pour leur capitale. Ali se dirigea ensuite vers le golfe de Lépante avec sa flotte, qui était de 280 galères; bientôt il apprend que celle des chrétiens s'avance contre lui : il sort du golfe, et, contre l'aveu de son conseil de guerre, il accepte, entre Lépante et Patras, la bataille qui lui est offerte. Depuis la bataille d'Actium aucun combat naval aussi fameux n'avait été livré dans ces mers (7 octobre 1571); malgré la supériorité du nombre, Ali disputa la victoire; mais ayant aperçu le vaisseau amiral des chrétiens, il s'élança sur lui avec impétuosité, brisa sa galère, fut emporté à l'abordage, et bientôt mis à mort : sa tête placée au bout d'une pique fut le signal de la victoire des chrétiens.

ALI-PACHA, l'un des plus grands capitaines de l'empire ottoman, se distingua tellement dans la guerre de Perse, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

ALI, pacha de Janina, appelé aussi *Ali Tependalenti*, ou Tébélem, parce qu'il était né dans la ville de Tépéléni ou Tébélem en 1744 d'une famille illustre, mais nombreuse; la fortune lui fut d'abord peu favorable. Son père lui-même, Ali-Bey, n'avait acquis ce qu'il possédait qu'en parcourant l'Albanie à main armée et en massacrant ses frères; Ali-Pacha marcha dignement sur de telles traces. Il commença sa carrière d'aventurier ou de brigand par voler des chèvres et des moutons : à quatorze ans il entra dans une bande de jeunes vagabonds qui parcouraient les routes pour piller et assassiner les voyageurs; on assure qu'un caprice du sort devint le signal du prompt rétablissement de ses affaires que la mort de son père avait mises dans le plus mauvais état; car il avait été obligé d'abandonner au Turc sa petite patrie. Au milieu de sa détresse, il méditait un jour à l'écart sur les moyens d'en sortir : par une sorte de mouvement involontaire il remuait le sable avec son bâton, lorsque tout à coup il sent de la résistance, il en cherche la cause, et y trouve un coffre rempli d'or : on ignore par quelle main cette précieuse cassette avait été déposée dans ce lieu : quoi qu'il en soit, il fut dès lors assez riche pour lever une troupe de deux mille hommes, avec laquelle il rentra dans sa patrie. Il se maria bientôt à la fille de Capélan, surnommé le Tigre, pacha de Delvino; il devint d'abord grand-prévôt des routes d'Italie, et vers la fin de 1788, il fut pacha de Janina. Mais pour arriver à un rang aussi élevé, il commit une foule de crimes qui lui attirèrent la bienveillance de la Porte. Ainsi il dénonça son beau-père Capélan, et son beau-frère Ali, pacha d'Argyro, qui furent décapités par ordre du Sultan; il dénonça et tua lui-même en vertu d'un firman de la Porte, Soliman, pacha de Delvino, qui le traitait comme son fils. Ce n'étaient là que des forfaits particuliers : il en commit de plus grands encore à la tête de ses troupes dans lesquelles il avait introduit la tactique européenne. Poussé par la vengeance, il s'empara de la ville de Cormovo où il avait été retenu prisonnier avec sa mère dans des temps plus malheureux; il massacre les hommes, vend les femmes et les enfans, et brûle la ville après l'avoir pillée. Sa sœur avait à se plaindre de la ville de Cardiki; il la surprend et en immole tous les habitans dans les

tourmens les plus affreux. Ali n'était pas rien que vindicatif; il était ambitieux. On le vit à plusieurs reprises chercher à se rendre indépendant, et pour assurer sa puissance, dès l'an 1797, il s'allia avec les Français qui par suite du traité de Campo-Formio, avaient pris possession de l'archipel ionien. Ali les trahit plusieurs fois; il les abandonna surtout après les désastres de Moscou. Il avait cherché aussi à s'appuyer sur l'Angleterre qui, en échange des présens qu'elle en avait reçus, et sans doute aussi pour des motifs de politique qu'il est facile de comprendre, lui envoya un train complet d'artillerie. Fort de la protection d'alliés aussi puissans, Ali ne mit plus de bornes à ses fureurs: il maltraita de la manière la plus barbare les Souliotes qui avaient résisté long-temps à ses armes, il immola dans le moment où ils assistaient au sacrifice les chrétiens de Nivitza et Vasili. Ali était une espèce de roi qui tenait presque sous sa domination et faisait trembler les visirs et les vaïwodes. La cour de Constantinople ne vit pas sans peine une telle conduite. Le Sultan lui ordonna de venir en rendre compte, sous peine d'être déclaré coupable de lèze-majesté et d'être mis au ban de l'empire: Ali n'obéit point; une armée commandée par Ismaël son ennemi personnel qui venait d'être investi du pachalik de Janina, fut envoyée contre lui. Ces troupes en traversant la Grèce commirent toutes sortes de désordres. Les Grecs prirent les armes pour secouer le joug des Ottomans; tel fut le prétexte du commencement de l'insurrection de la Grèce qu'Ali s'empressa de favoriser, en déclarant aux chrétiens d'Albanie qu'il allait lui-même leur donner une charte constitutionnelle, et en répandant le bruit que lui-même allait se faire chrétien. Cependant le sort des armes ne favorisa point Ali; les pays parcourus par les troupes musulmanes se soumirent sans combat; ses soldats et même ses fils l'abandonnèrent, et lui-même n'ayant plus qu'une faible troupe de compagnons fidèles et dévoués, se retira dans la citadelle de Janina avec ses trésors et de nombreux approvisionnemens, brûla la ville, qui aurait pu gêner sa défense, et attendit de pied-ferme l'ennemi qui s'avançait. Plusieurs mois se passèrent sans que les armes eussent rien décidé. Le Sultan fatigué d'une si longue résistance, donna le commandement de l'armée au Scéraskier-Kourschid, pacha d'un âge déjà très avancé, mais d'un courage que la vieillesse n'avait point amorti: il parvint à forcer Ali à se retirer dans le dernier de ses châteaux; mais celui-ci, aussi opiniâtre dans sa défense que ses ennemis dans l'attaque, déclara que si on le poussait à bout, il avait deux cents milliers de poudre auxquels il mettrait le feu, et qu'il se ferait ainsi sauter avec ses trésors et sa forteresse. On savait qu'il était homme à exécuter sa menace; les troupes musulmanes l'investirent de moins près; alors Kourschid voyant que la force ne pouvait le réduire eut recours à la ruse et employa un moyen auquel se laissa prendre Ali, quoiqu'il l'eût employé très souvent lui-même: une entrevue lui fut proposée, on lui offrit sa grâce, avec la liberté de se retirer avec ses trésors partout où il voudrait, à condition toutefois qu'il viendrait à Constantinople se prosterner devant le Sultan qui avait juré de se contenter de cet acte de soumission. Plusieurs conférences eurent lieu dans l'île du lac; Ali consentit à accepter de pareilles offres: il avait eu auparavant la précaution, chaque fois qu'il sortait pour ses entrevues, de confier à Sélim son ami et son lieutenant la garde du château, avec l'ordre de tenir continuellement une mèche allumée pour faire sauter la place, si on voulait le surprendre; il était convenu entr'eux que le château ne serait rendu que lorsqu'on lui rapporterait une bague qu'il avait partagée avec lui. Dans un moment où Kourschid venait de jurer sur l'Alcoran que ses jours seraient respectés, et qu'il venait de recevoir le firman de son pardon, Ali eut la faiblesse de remettre le signe qui devait empêcher l'explosion des poudres. Sélim qui les gardait, ayant la moitié de la bague, éteint la mèche et tombe sous un coup de poignard; en même temps plusieurs officiers de Kour-

schid présentent à Ali le firman qui ordonnait sa mort : Ma tête, répliqua-t-il aussitôt avec fureur, ne se livre pas si aisément ; et en même temps trois coups de pistolet font tomber trois de ceux qui l'environnent ; il tomba lui-même percé de deux balles ; c'était le 5 février 1823. Sa tête envoyée à Constantinople fut attachée à la grande porte du sérail : toute sa famille, excepté sa femme, périt de la main du bourreau. On peut lire l'histoire d'Ali-Pacha dans le *Voyage dans la Grèce* de M. Poucqueville, ancien consul de France près de ce féroce Albanais ; *Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, visir de Janina*, par le même ; *Notice sur la fin tragique d'Ali-Pacha*, par le même, *enfin la vie d'Ali-Pacha*, par M. Alfonse de Beauchamp.

ALIBRAI. *Voyez* DALIBRAI.

* ALIGNAN (Benoît), évêque de Marseille, naquit à la fin du 12[e] siècle, à Alignan-du-Vent, à 6 lieues de Pézenas ; dans le bas Languedoc. Il était issu d'une famille distinguée, qui le plaça pour faire ses premières études dans un monastère de bénédictins, dont il prit l'habit. Nommé à l'abbaye de Grasse, diocèse de Carcassonne, il contribua de tout son pouvoir à ramener les révoltés à l'obéissance de Louis VIII, pendant la guerre des Albigeois : c'est lui qui, presque seul, fit soumettre les villes de Béziers et de Carcassonne, qui prêtèrent serment de fidélité au roi, entre ses mains. En 1229, il fut porté à l'évêché de Marseille ; il parvint à réunir les esprits divisés pour des droits seigneuriaux. Il se croisa, et partit en 1239 pour la Terre-Sainte, avec Thibault, comte de Champagne, et roi de Navarre. De retour en France, l'an 1242, il assista au concile de Lyon, sous Célestin IV, en 1245. Il ne put accompagner saint Louis lorsqu'il partit en 1248 pour sa première croisade, mais il repartit pour la Terre-Sainte en 1260. Ce fut alors qu'Alexandre IV, pour relever les affaires des Croisés, engagea Alignan à prêcher une nouvelle croisade, qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Il mourut en 1268, après s'être démis de son évêché. Il avait constamment pratiqué la règle de saint Benoît, même après avoir été sacré évêque, et se fit nommer toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Sur la fin de sa vie il entra dans l'ordre des frères mineurs, dont la règle était plus sévère que celle des bénédictins, et plus conforme à ses vues de perfection. Il est auteur d'un ouvrage de théologie resté manuscrit, et dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque royale ; il est intitulé *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summa Trinitate et fide catholica in decretalibus*. On trouve dans le tome 7 du *Spicilegium* d'Achery, une lettre d'Alignan au pape Innocent IV : *De rebus in Terra Sancta gestis*. Cet évêque passait pour un des hommes les plus instruits de son temps.

ALIGRE (Etienne d'), chancelier de France, naquit à Chartres. Son mérite lui ayant procuré les places d'intendant du comte de Soissons et de tuteur du comte son fils, il obtint, par la protection de ce seigneur, l'entrée au conseil. Son caractère complaisant, son application et sa probité le firent aimer et estimer. Son intégrité et ses connaissances fixèrent le choix de Henri IV, qui le nomma président des états de Bretagne. Louis XIII le fit conseiller d'état. Le marquis de la Vieuville, alors ministre d'état, lui procura les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier à la fin de la même année. D'Aligre, qui manquait de fermeté pour une place si importante, ne la conserva que l'espace de deux ans, et fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours en 1635, à 76 ans. Son fils, Etienne d'Aligre, aussi chancelier, mourut en 1677, à 85 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

* ALIGRE (Etienne-François d'), naquit en 1726 d'une famille distinguée d'abord dans la carrière militaire, et qui depuis avait embrassé la magistrature (V. l'article précédent). Il était président à mortier en 1768. Lorsque Laverdy le fit agréer pour la place de premier président du parlement de Paris, on s'étonna de voir à la tête de la magistrature un homme encore jeune et célibataire. Louis

XV en fit la réflexion. D'Aligre cependant se distingua dans ce poste honorable ; il se faisait remarquer surtout par la clarté et la précision dans la manière dont il prononçait les arrêts. Dans le temps où le ministre Necker, qui jouissait alors du plus grand crédit, préparait la convocation des états-généraux, d'Aligre demanda à S. M. une audience en présence de ce ministre, et l'obtint. Il y lut un *mémoire*, dans lequel il annonçait les malheurs qui devaient naître de cette convocation. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture, et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Ormesson de Noiseau lui succéda en 1788. D'Aligre fut un des premiers français qui émigrèrent. Après avoir échappé à la mort lors de la prise de la Bastille, par la présence d'esprit d'un de ses gens, il se retira à Londres, où il s'était fait précéder par 4 millions placés sur la banque anglaise. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick en 1798. Sa première femme, dont il n'a point eu d'enfans, était la dernière descendante de la famille Talon.

ALIPIUS ou ALIPE, d'Antioche, géographe dans le 4e siècle, dédia à l'empereur Julien une *Géographie*, que Bayle dit n'être pas de lui, parce qu'il est difficile de croire qu'il y aurait parlé, comme il fait, de l'Angleterre sur le rapport d'autrui, tandis qu'il avait été long-temps lieutenant-gouverneur dans cette province. Il n'est pas sûr non plus que cette géographie soit celle que Jacques Godefroi a publiée en grec et en latin, Genève, 1628, in-4. C'est à lui que Julien avait donné la commission de faire rebâtir le temple de Jérusalem. (Plus tard il fut accusé avec d'autres personnes d'avoir eu recours à la magie pour savoir quel serait le successeur de Valens ; on le bannit. Son fils, accusé de même, avait été condamné à mort : on le mit auparavant à la torture. Il avait été tellement maltraité qu'il n'avait plus rien d'humain sur le corps. A la vue de ce malheureux jeune homme, le peuple même demanda et obtint sa grâce.)

ALIPIUS (Saint), d'Andrinople, petite ville de la Paphlagonie, surnommé *le Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du 7e siècle. *Voyez* saint SIMÉON-STYLITE.

ALIPUS, évêque de Tagaste, fut l'ami et le disciple de saint Augustin, qui en fait une mention touchante dans ses *Confessions*. Il alla visiter la Palestine, et y vit saint Jérôme, avec lequel il se lia étroitement. A son retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaste, vers l'an 393. Il aida beaucoup saint Augustin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les donatistes et les pélagiens. Il assista à plusieurs conciles, entreprit divers voyages, et travailla avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de l'Eglise. On voit qu'il était âgé en 429, par une lettre que saint Augustin lui écrivit en cette année, et dans laquelle il l'appelle vieillard. On croit qu'il mourut peu de temps après. Il est nommé, dans le martyrologe romain, au 15 août.

ALIX, 4e fille de Thibault IV, comte de Champagne, fut épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste. Elle faisait, par ses grâces et son amabilité les charmes de la cour de Champagne, lorsqu'elle s'unit au roi de France, devenu veuf en 1160 de Constance de Castille, sa seconde épouse, qui mourut sans avoir donné d'héritier au trône. Ce ne fut qu'après quatre années de mariage qu'Alix mit au monde, en 1165, un fils surnommé *Dieu-Donné*, parce qu'il fut le fruit des prières et des vœux de tout le peuple. Il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Louis VII étant mort, son fils n'ayant encore que 14 ans et demi, Alix réclama la régence ; mais Philippe déclara qu'il voulait gouverner par lui-même ; et par un acte de politique inouï à son âge, il déjoua tous les projets de sa mère, qui avait imploré l'appui du roi d'Angleterre Henri II, afin de s'emparer du gouvernement de l'état qu'elle voulait soustraire à la famille puissante des comtes de Flandre à laquelle appartenait Isabelle de Hainault, épouse de Philippe-Auguste. En 1190, ayant résolu d'aller combattre dans la Palestine, il assembla tous les grands de l'état, et nomma, de leur con-

sentement, Alix pour gouverner en son absence; elle administra avec beaucoup de sagesse, et mourut à Paris le 4 juin 1206, respectée des grands et regrettée des peuples. L'histoire de France parle de plusieurs autres princesses du nom d'Alix; celle dont nous venons de parler est la plus célèbre.

* ALIX (Pierre), naquit à Dôle en 1600, fut nommé abbé de Saint-Paul à Besançon en 1632, et peu de temps après chanoine de l'église de Saint-Paul de la même ville; ses connaissances étaient très étendues et très variées; il joignait à la science de la théologie celle des mathématiques, dans laquelle il se rendit très habile. Il essaya de défendre contre le pape Alexandre VII les prétentions du chapitre de Besançon sur l'élection des archevêques; les ouvrages qu'il a composés pour cet objet sont presque les seuls qui nous restent de lui. Le père Vernerey, inquisiteur à Besançon, ayant censuré un dialogue qu'il avait composé, intitulé *Dialogue entre Porte-Noire et le Pilori*, il y répondit par une brochure qui a pour titre *Eponge pour effacer la censure du P. don Vernerey*. Plusieurs traités d'algèbre, et l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Paul*, que lui attribue le P. Lelong dans sa *Bibliothèque historique de la France*, ont été perdus. Alix mourut le 6 juillet 1676.

ALKMAAR (Henri d'), poète du 5e siècle, traduisit en allemand le poème gaulois *Rainier le Renard*, composé d'abord en prose par Pierre de Saint-Cloud, et mis en vers en 1290, par Jaquemars Giclée, de Lille en Flandre. C'est une satire où l'on critique d'une manière souvent très plaisante et pleine de sel, les mœurs du moyen âge, et où les gens d'Eglise entre autres ne sont pas épargnés. M. Gottsched en a donné une belle édition en allemand, enrichie de figures et de quelques dissertations préliminaires. (La *Fable du renard* a été traduite en latin, et en plusieurs langues vivantes. La traduction française a pour titre *le Renard ou le Procès des bêtes*, Bruxelles, 1739, in-8, réimprimée à Paris, en 1788, sous le titre de *les Intrigues du cabinet des rats*, avec 22 planches en taille-douce. Du reste, le véritable nom d'Alkmaar est Nicolas Baumann, jurisconsulte à Juliers.)

* ALLACCI (Léon), en latin *Allatius*, d'abord grand-vicaire d'Anglona, puis bibliothécaire du cardinal Barberini, et enfin du Vatican, naquit dans l'île de Chio, l'an 1586, de parens schismatiques grecs. Amené à Rome en 1600, il se perfectionna dans la philosophie et la théologie, et mérita par ses succès la confiance de Bernard Giustiniani, évêque d'Anglona. Les ouvrages que l'on a de lui, et le genre de personnages qu'il approcha, prouvent assez qu'il était revenu de l'erreur dans laquelle il naquit; mais il ne voulut jamais s'engager dans les ordres. Alexandre VII lui demandant un jour pourquoi il ne voulait point les recevoir: « C'est, lui répondit Allacci, » pour pouvoir me marier quand je voudrai. — Mais, ajouta le pontife, pourquoi ne vous mariez-vous donc pas? — » C'est, répliqua-t-il, pour pouvoir prendre les ordres quand il me plaira. » Il était doué d'une mémoire extrêmement heureuse, et sa facilité, jointe au goût du travail, en fit en peu de temps un des hommes les plus instruits et un des meilleurs littérateurs de l'Italie. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie et de liturgie; ceux qui se font le plus remarquer sont 1° *De Ecclesiæ orientalis et occidentalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, in-4; 2° *De utriusque Ecclesiæ in dogmate de purgatorio consensione*, Rome, 1655, in-8; 3° *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4. 4° *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8; 5° *De templis Græcorum recentioribus*, Cologne, 1645, in-8; 6° *Philo-Byzantinus de septem orbis spectaculis*, græc. et lat., *cum notis*, Rome, 1640, in-8, 7° *Eustathius archiepiscopus antiochenus in Hexameron*; *etc.*, Lyon, 1629, in-4. Dans cet ouvrage, rempli d'érudition, Allacci soutient que ce ne fut point l'âme de Samuel qui apparut à Saül; mais que cette apparition ne fut que l'effet des prestiges du diable et de la pythonisse; 8° *Symmicha, sive opusculorum græcorum et latinorum*

vetustiorum et recentiorum libri duo, Cologne, 1653, in-fol; 9° *De mensura temporum antiquorum et præcipue Græcorum*, Cologne, 1645, in-8 ; 10° *Concordia nationum christianarum Asiæ, Africæ et Europæ, in fide catholica*; 11° *De octava synodo Photii*, Rome, 1662; 12° *De patria Homeri*, Lyon, 1640. L'auteur, natif de l'île de Chio, veut prouver dans cet ouvrage qu'Homère y naquit aussi ; il joint à cette production une pièce de vers intitulée *Natales Homerici*. 13° *Apes urbanæ*, qui contient l'énumération de tous les savans qui ont illustré Rome et le pontificat d'Urbain VIII, depuis 1630 jusqu'en 1632; 14° La *Dramaturgia*, ou *Catalogue de tous les ouvrages dramatiques italiens publiés jusqu'à son temps*, réimprimé à Venise en 1755, in-4, avec des notes et des additions jusqu'à l'année de la réimpression. 15° *Poeti antichi raccolti dai codici manoscritti della biblioteca vaticana e Barberini*, Naples, 1661, in-8; recueil précieux d'anciennes poésies italiennes jusqu'alors inédites. Allacci mourut au mois de janvier 1669, à l'âge de 83 ans. On assure que pendant 40 années de suite il s'est servi de la même plume, et que l'ayant perdue, il fut sur le point d'en pleurer de chagrin : on ajoute, qu'en une seule nuit il copia le *Diarium romanorum pontificum*, qu'un moine cistercien lui avait prêté. On trouve le catalogue de ses ouvrages, que nous n'avons pas tous cités, dans les tomes 8 et 10 des *Mémoires* de Nicéron, et dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin.

ALLAINVAL (l'abbé Léonor-Jean-Christine Soulas d'), né à Chartres, mort à Paris le 2 mai 1753, donna au théâtre français quelques comédies qui eurent peu de succès, et au théâtre italien l'*Embarras des richesses*, qui fut mieux accueilli; le *Jour du carnaval*, et quelques autres pièces. Son *Ecole des bourgeois* est celle qui se rapproche le plus des pièces de Molière. On a encore de lui 1° *Lettre à Milord* ***, *au sujet de Baron et de la demoiselle le Couvreur*; 2° *Anecdotes de Russie, sous Pierre I*, 1645, in-12; 3° *Connaissance de la mythologie*, 1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez méthodique et bien fait; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est d'un jésuite qui l'avait donné à M. Boudot. L'auteur de l'*Embarras des richesses* l'éprouva peu pendant sa vie et encore moins à sa mort, qui vint à la suite d'une paralysie, pour laquelle il fut porté à l'Hôtel-Dieu, par les soins d'une personne charitable. (Il fut toujours dans la misère et n'avait souvent d'autre réduit pour passer la nuit que les chaises à porteur que l'on voyait alors au coin des rues. La Harpe a rendu un compte fort avantageux de son *Ecole des Bourgeois*.)

ALLAIS (Denis Vairasse d'), est ainsi nommé de la ville d'Allais en Languedoc, où il naquit ; il passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva, en 1665, sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont 1° une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; 2° *Un abrégé* de cette grammaire en anglais, 1683, in-12; 3° L'*Histoire des Sevarambes*, dernière édit., Hollande, 1716, 2 vol. in-12, réimprimée dans la collection des voyages imaginaires, in-8. Elle a été traduite en plusieurs langues. C'est un roman politique, dangereux pour les esprits faibles, et qui, en beaucoup d'endroits, n'est que plat et ridicule. Il renferme plusieurs allusions malignes ou impies. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain était un génie inquiet et frondeur. (*V.* le *Dictionnaire historique* de Prosper Marchand.)

ALLAIS de BEAULIEU. *Voy.* BEAULIEU.

*ALLAMAND (Jean-Nicolas-Séb.), professeur de philosophie et d'histoire naturelle, né à Lausanne en 1716, mort à Leyde en 1787. On lui doit 1° *Sermons sur divers sujets*, traduits de l'anglais sur la 3ᵉ édition de Foster, Leyde, 1739, tome 1. Il n'a donné que ce vol.; 2° *Elémens de chimie*, traduits du latin de Boerhaave, et augmentés par Tarin, Paris, 1754, 6 vol. in-12; 3° *Essai sur l'histoire naturelle des Corallines*, traduit de l'anglais d'Ellis, La Haye, 1756, in-4

4° *Histoire naturelle du Gnow, du Grand-Gerba et de l'Hippopotame*; Amsterdam, 1776, in-4, insérée dans *l'Histoire naturelle de Buffon*, publiée à Amsterdam, 1766-79, 38 vol. in-4; 5° *Essai sur les comètes*, traduit de l'anglais d'Olivier, Amsterdam, 1777, in-8; 6° *Nouvelle description du Cap-de-Bonne-Espérance, avec un Journal historique d'un voyage de terre sous le commandement du capitaine Henri Hop*, traduite du hollandais, Amsterdam, 1778, in-8. Il a eu part à la traduction du *Livre de Job et des Proverbes de Salomon*, traduit du latin de Schultens, et il a été l'éditeur du *Dictionnaire historique et critique* de Prosper Marchand et de l'*Introduction à la philosophie* de s'Gravesande.

* ALLARD, (Joseph-Félix) abbé, ancien professeur de rhétorique, au petit séminaire de Marseille, et auteur d'une traduction estimée de *l'Apologétique de Tertullien*. Ce savant ecclésiastique s'occupa, jusqu'à sa mort arrivée dans le mois de novembre 1831, de la littérature du moyen âge.

ALLARD (GUI), avocat et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale et particulière du Dauphiné, mourut en 1716, âgé d'environ 70 ans. Ses livres sont estimés par les familles de cette province, qui lui ont fourni des généalogies, et les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné avec les armoiries*, Grenoble, 1714, in-12. Ce livre n'est pas commun, non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises*, 1672, 1682, 4 vol. in-4.

ALLATIUS. *Voy*. ALLACCI.

* ALLÉ (Jérôme), né à Bologne vers la fin du 16e siècle, fit partie de la congrégation de Saint-Jérôme de Fiésole dans laquelle il s'éleva aux premières dignités. Il fut professeur de théologie, orateur sacré, et poète. Ses poésies sont *Quatre représentations* ou drames pieux dont les sujets sont 1° la *Bienheureuse Catherine de Bologne*, 2° *l'infortunée et la fortunée Clotilde*, 3° *la contrition triomphante*, 4° *l'Epouse inconnue et connue de Salomon avec les intermèdes de Samson, de David et d'Absalon*.

ALLECTUS, tyran en Angleterre, dans le 3e siècle, s'était attaché à Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre impériale dans cette île. Carausius le fit son lieutenant, et se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare et ambitieux, fit des exactions criantes, et commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, et se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodote, général de Constance Chlore, qui avait dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille, et le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains, dix ans après qu'elle en eut été détachée. On ignore la famille et la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avait pour la guerre quelques talens obscurcis par de grands vices.

* ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), sculpteur, naquit à Paris en 1710. Il ramena le bon goût dans la sculpture française, et mérita, soit par son talent, soit par l'heureuse influence qu'il exerçait sur son siècle, d'être reçu à l'académie. Le plus beau et le plus admiré de ses ouvrages est une *Vénus entrant au bain* et une *Diane* que l'on voit aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg. Allegrain est mort en 1795, à l'âge de 85 ans.

ALLEGRI. *Voyez* CORRÈGE.

* ALLEGRI (Alexandre), poète italien, né à Florence, qui vivait vers la fin du 16e siècle. Il donna dans le genre burlesque, fort en vogue de son temps, et surtout en Italie. Ses productions ne sont pas dépourvues d'agrément; on y voit briller partout cet esprit et cette aimable facilité que l'auteur avait puisés dans la société des hommes les plus instruits de son temps. Ses poésies, recueillies après sa mort, ont été imprimées par fragmens, la première partie à Vérone, 1605; la 2e *ibid.* 1607; la 3e à Florence, 1608, et la 4e à Vérone, 1613. Toutes ces poésies sont précédées de morceaux en prose extrêmement spirituels et facétieux. On les trouve ordinairement réunies en un seul volume, et précédées de trois lettres

adressées, l'une à Bembo, l'autre à Boccace, et la troisième à Pétrarque; elles ont pour titre : *Lettere di ser poi pedante*, et sont suivies de la *Fantastica visione di Carri da Cozzolatico*. Dans ces lettres, l'auteur tourne en ridicule les pédans, en empruntant leur stile. Allegri avait aussi composé d'autres poésies, entre autres une tragédie d'*Idoménée, roi de Crète*, dont Carlo Dati, qui l'avait lue, faisait de grands éloges; mais elles se sont perdues entre les mains de sa famille, qui en avait hérité. Le recueil des poètes latins publié à Florence, 1719, contient des poésies latines d'Allegri, qui prouvent la variété de son talent.

* ALLEGRI (Grégoire), célèbre compositeur de musique et chanteur de la chapelle du pape, naquit à Rome vers l'an 1587. Il eut Nanini pour maître, et se montra bientôt son rival. On parle beaucoup d'un *Miserere* de sa composition, dont la musique était si parfaite, que le pape avait défendu sous des peines sévères de la copier. On assure cependant que Mozart le retint après l'avoir entendu deux fois seulement. Le pape, en 1773, fit présent au roi George III de la première copie qui ait paru. Ce *Miserere* a été gravé à Paris, en 1810, dans la *Collection des classiques* de M. Choron. Allegri mourut le 6 février 1640.

ALLEMAN. *Voy.* ALEMAN.

ALLEMANT (Pierre l'). *Voy.* LALLEMANT.

* ALLEN (Ethan), est né à Salisbury dans le Connecticut vers 1752. Il se montra de bonne heure opposé au gouvernement anglais. Il prit une part active dans la révolte des *enfans des montagnes vertes*, fut exilé, puis condamné à mort. Cependant il resta dans son pays; sa retraite était connue; 500 guinées avaient été offertes à celui qui apporterait sa tête : aucun américain n'aurait voulu le livrer. Après la bataille de Lexington, 1er signal de l'indépendance américaine, Allen s'empara de Ticonderago et du lac Champlain, de concert avec le général Arnold dont l'heureux début n'annonçait pas sa future trahison (*Voyez* ARNOLD). Il conçut le projet d'enlever aux Anglais le Canada qu'ils venaient de prendre à la France : dans ce but, il attaqua Montréal, fut repoussé et tomba successivement entre les mains des sauvages et des Anglais. Ces deux peuples lui firent subir d'horribles traitemens, mais la cruauté des Anglais l'emporta sur la barbarie des Canadiens. Rendu à la liberté vers 1778, il passa le reste de sa vie dans le repos et mourut subitement en 1789. Seul de tous les chefs de la révolution américaine, il affectait du mépris pour les croyances religieuses, et cependant il croyait à la métempsycose et aux rêveries pythagoriciennes. Il fit un pamphlet satyrique contre Moïse et les oracles, sous ce titre *Théologie d'Allen, ou les oracles de la raison*, 1786. Trois ans après, peu avant de mourir, il montrait à ses amis un cheval blanc et en même temps il leur dit sérieusement : *Eh bien! c'est là le corps qui attend mon âme, quand je sortirai de cette vie.....!* Il était simple dans ses mœurs, brave jusqu'à la témérité, généreux après le combat; tout son culte était pour sa patrie.

* ALLEON DULAC (Jean-Louis), avocat né à Lyon, mort en 1768 à Saint-Etienne, où il occupait la place de directeur de la poste aux lettres. Il s'était adonné d'abord au barreau qu'il quitta pour s'occuper d'histoire naturelle. Il a publié 1° *Mélanges d'histoire naturelle*, 1762, 2 vol. petit in-8, 2e édition, 1765, 6 vol.; 2° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Lyon, 1765, 2 vol. petit in-8.

* ALLERSTAIN, ou HALLERSTAIN (le père), jésuite allemand, et missionnaire à la Chine. Ses vastes connaissances en mathématiques et en astronomie le firent distinguer par l'empereur Kien-Long, et appeler à Pékin. Bientôt après il fut nommé mandarin, et président du tribunal des mathématiques. C'est lui qui obtint du *heau-peau* (tribunal des fermes), les états de population des différentes provinces de la Chine, et qui a fait le dénombrement des Chinois pour la 25 et la 26e année de Kien-Long : la 25e la population était de 196,837,977 habitans; la 26e, elle s'élevait à 198,214,624. Ces

mémoires, reçus en France en 1779, confirmèrent les calculs du P. Amiot, et prouvent que la population chinoise a augmenté de 1,376,647 en un an. On trouve ces calculs dans la *Description générale de la Chine*, pag. 283 de l'édition in-4. La politique des conquérans tartares ne permet plus aujourd'hui ces recensemens, de peur de révéler aux Chinois le secret de leurs forces. Allerstain, d'après des renseignemens récens, est mort en 1775, âgé de 78 ans.

* ALLESTRY (Richard), théologien anglais, né en 1619 à Uppington. N'étant encore qu'étudiant à Oxford, dans les troubles de la guerre civile, il prit les armes pour Charles I et resta constamment attaché au parti du roi jusqu'à la restauration, où il revint à Oxford et prit le degré de docteur en théologie. Le roi le nomma prévôt du collége d'Eton, où il se fit estimer par sa bienfaisance. Il a laissé des *sermons qui* ont été recueillis en 1 vol. in-fol. en 1684.

ALLETZ (Ponce-Augustin), avocat, né à Montpellier, et mort à Paris en 1785, âgé de 80 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ont tous pour objet des matières utiles : la religion, la morale, l'histoire, l'éducation. L'université de Paris en a adopté quelques-uns, et l'on a fait de nombreuses éditions de quelques autres, tels que le *Catéchisme de l'âge mur*, solide, clair et méthodique. On distingue e coré parmi ses ouvrages 1° l'*Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12, bon abrégé de la collection de cet estimable ouvrage ; 2° un *Dictionnaire théologique* ; 3° les *Vies des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Clément XIV* ; 4° *Tableau de la doctrine des Pères et docteurs de l'Eglise* ; 5° *Précis de l'Histoire sacrée, par demandes et par réponses*, 1747-81, 1805, in-12, etc., etc. ; 6° *Dictionnaire portatif des conciles*, 1758, in-8 ; 7° *L'agronome*, ou *Dictionnaire portatif du cultivateur*, 2 vol. in-8, 1760, 1764, 1799 ; 8° *Tableau de l'histoire de France*, 2 vol. in-12, 1784 ; 9° *Les ornemens de la mémoire*, ou *Les traits brillans des poètes français les plus célèbres*. M. Alletz a peu créé : mais il avait l'art d'extraire et de recueillir les pensées de divers auteurs, de les disposer avec ordre, et d'en former un tout qui ne doit jamais sans doute dispenser de recourir aux sources, mais qui peut conduire sur la route.

* ALLEYN (Edouard), le plus célèbre acteur tragique de l'Angleterre à la fin du 16ᵉ et au commencement du 17ᵉ siècle, était né à Londres en 1566. Son père avait une fortune assez considérable : le goût d'Alleyn l'emporta sur le théâtre où il était déjà distingué en 1592. Il occupait les principaux rôles des pièces de Shakspeare et de Ben Johnson. Alleyn possédait un théâtre qui était très fréquenté : ce qui augmenta sa fortune déjà grossie par la succession de son père et de ses trois femmes qui moururent sans enfans, et par l'emploi de gardien de la ménagerie royale qui lui valait beaucoup. Il fit de ses richesses un emploi honorable et utile en construisant le collége ou hôpital de Tulwich dans le comté de Surry, à 2 lieues de Londres, établissement qui lui coûta 10,000 livres sterling, et auquel il donna un revenu suffisant pour y entretenir un chef, un gardien, quatre maîtres, douze pauvres, et douze enfans de 4 à 6 ans qui devaient y être élevés pendant dix ans. On dit que ce fut pour satisfaire au vœu qu'il fit un jour sur le théâtre de réparer les scandales de sa vie de comédien, qu'il construisit cet asile qui subsiste encore, et où il se retira pour se livrer jusqu'à la fin de ses jours à l'exercice de la piété. Il y mourut en 1626.

ALLEYN (Thomas), né dans le strafordeshire, en 1542, mort en 1632, favorisa le progrès des lettres par son crédit, ses soins et ses libéralités. Il avait rassemblé des manuscrits concernant toutes les sciences ; mais les siens, qui contenaient ses recueils et ses observations sur l'astronomie, les mathématiques et la physique, ont été perdus. Il fut admiré de tous les savans de son siècle, célébré par quelques-uns, et aimé des personnes les plus considérables.

ALLEYN (Guillaume), Anglais de nation, après avoir flotté quelque temps entre les diverses erreurs répandues

dans sa patrie, au sujet de la religion, se fixa enfin à l'Eglise anglicane, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique*, où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un meurtre. Ce livre est attribué à M. de Marigny, gentilhomme français, et fut dédié ironiquement à Cromwel, dont on peignait les traits sous des couleurs empruntées. Il mourut le 15 avril 1717.

* ALLIER (Claude), curé de Chambonas (département de l'Ardèche), fut l'un des royalistes qui contribuèrent à la formation du camp de Jalès. Arrêté en vertu d'un décret de l'Assemblée Législative (18 juillet 1792), il fut condamné à mort le 5 septembre 1793, et exécuté à Mende.

* ALLIER (Dominique), était l'un des chefs du camp de Jalès, le décret du 18 juillet 1792 le mit en accusation : il s'évada, alla à Coblentz, vint ensuite dans le midi de la France, ne réussit point dans ses projets, fut arrêté et mis à mort en 1798.

* ALLIER (Louis, de Hauteroche), chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, était issu d'une famille noble de Lyon. Jeté par la tourmente révolutionnaire à Constantinople, à l'époque de la célèbre ambassade du général Aubert du Bayet, il s'occupa d'antiquités, de chronologie et d'histoire. Il forma dès ce temps une collection de médailles grecques, qu'il augmenta beaucoup dans le cours de ses voyages dans l'Attique et en Egypte. Il revint en France en 1800, mais il fut renvoyé dans le Levant comme consul à Héraclée, dans la mer Noire, à Cos, dans l'Archipel ; ensuite comme attaché au consulat général de Smyrne et à l'inspection générale du Levant. Il parcourut en 1817 avec M. le baron Félix de Beaujour les établissemens français de Turquie. Pendant ce voyage il n'oublia pas sa collection de médailles qu'il enrichit par de nouvelles acquisitions. De retour à Paris, il classa, décrivit, et commença à faire graver ces médailles qui forment la plus belle suite qui existe pour l'Histoire de la Grèce. M. de Hauteroche en a légué une partie au cabinet du roi. Il a laissé plusieurs *mémoires* sur la numismatique. M. Soulange Bodin lui a consacré un article dans le 4e vol. de la *Revue Encyclopédique*, 1827. Ce savant numismate était membre de plusieurs sociétés savantes ; il est mort en 1827.

ALLIONI (Charles), médecin et professeur de botanique à l'université de Turin, mort en 1804, à 79 ans. On lui doit plusieurs bons ouvrages sur la botanique et l'histoire naturelle, parmi lesquels on distingue sa *Flore de Piémont*, imprimée sous ce titre *Flora pedemontana*, *sive Enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii*, 3 vol. in-fol., auxquels on joint ordinairement *Auctuarium ad Floram pedemontanam*, qui contient des additions et des corrections au précédent ouvrage, dont la partie typographique est belle et très soignée.

* ALLIOT, médecin, né à Bar-le-Duc vers le commencement du 17e siècle, se fit passer pour l'inventeur d'un remède contre le cancer ; c'était, selon Haller, une préparation arsénicale. Il avait été appelé à Paris par le duc de Lorraine François Nicolas, pour soigner son fils Ferdinand, dangereusement malade. La guérison de ce jeune prince augmenta la célébrité d'Alliot qui fut appelé à la cour de France (1665), pour guérir un cancer dont était affectée Anne d'Autriche, mère de Louis XIV : la tentative d'Alliot fut infructueuse, mais elle ne lui en valut pas moins le titre de médecin extraordinaire du roi avec une pension considérable. Cependant on découvrit bientôt en quoi consistait son charlatanisme, et Alliot tomba dans l'oubli avec son remède. On ne sait ni où ni quand il est mort.

ALLIX (Pierre), natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut l'an 1717 en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury, âgé de 76 ans. Il s'était réfugié dans cette île après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui 1° des *Réflexions sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament* ; 2° *La clef de l'épître de saint Paul aux Romains* ; 3° *Jugement de*

l'ancienne église judaïque contre les unitaires, 1699, in-8. Ce dernier ouvrage, écrit en anglais, est recherché et mérite de l'être : l'auteur y prouve le mystère de la Trinité par une multitude de passages de l'ancien Testament. 4° Une traduction du *Traité de* Ratramne, *du corps et du sang de J. C.*, Rouen, 1672, in-12 (*Voy.* Ratramne); 5° *De Messiæ duplici adventu*, 1701; Allix prétendit, dans cet ouvrage, que J. C. devait revenir en 1720 ou 1736. L'abbé de Longuerue a publié une *dissertation* sur la transsubstantiation. Cette dissertation a été publiée par les soins d'Allix, à Londres, 1686, qui ne se ressent que trop des erreurs des sacramentaires. (Allix était un homme d'une vaste érudition ; il possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il avait dans son parti une grande influence; mais il a essayé vainement de réunir les deux sectes principales de Luther et de Calvin, quoiqu'il y ait pendant long-temps employé tous ses efforts. *V.* pour la liste de ses ouvrages les *Mémoires* de Nicéron tom. 34.)

ALLORI (Alexandre), peintre florentin, excella dans le portrait et dans l'histoire. Son pinceau a des grâces. Rome et Florence possèdent ses principaux ouvrages. Il fut l'élève de Brouzine son oncle, et maître du fameux Civoli. L'étude particulière qu'il fit de l'anatomie, le rendit très habile dans le dessin; il entendait bien le nu. Il mourut en 1607, à 72 ans. (Le Musée royal de Paris possède son tableau de l'apparition de J. C. ressuscité à Madeleine. — Allori, Christophe, fils d'Alexandre, s'est distingué à Florence par le charme et la vivacité de son coloris. L'amour des plaisirs et la brièveté de sa vie l'ont empêché d'exécuter beaucoup d'ouvrages, mais ses élèves, peu renommés d'ailleurs, servirent à sa réputation en multipliant avec succès les copies de ses meilleurs tableaux.)

ALLOUETTE. *Voyez* Lallouette.

*ALLUT (Antoine), né à Montpellier en 1743, se fit recevoir avocat à Uzès où demeurait aussi sa sœur Mme Verdier, qui s'est fait un nom par des poésies pleines de charmes. Il fut nommé au corps législatif en 1791. Il parut plutôt dans les comités qu'à la tribune où il parut rarement; il ne fut pas réélu pour la Convention, et retourna à Uzès où il occupa le poste de procureur de la commune. S'étant prononcé à l'époque du 31 mai par des écrits et des adresses pour le parti de la Gironde, et contre celui de la Montagne, il fut proscrit comme *fédéraliste*, et échappa long-temps aux poursuites; mais enfin il fut arrêté et subit la peine de mort un mois avant la chute de Robespierre le 25 juin 1794. Il a fourni plusieurs articles importans à la grande encyclopédie, entre autres celui des *glaces coulées*, tom. 17. D'Alembert faisait un cas particulier de ses talens, et le regardait comme un de ses meilleurs collaborateurs. — Son cousin, *Scipion Allut*, mort vers 1786, a publié *Nouveaux mélanges de poésies grecques, auxquels on a joint deux morceaux de littérature anglaise*, Paris, 1779, in-8.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, en Espagne, connu dans l'histoire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard, après l'avoir vaincu l'an 210 avant J.C. On amena à ce héros une fille d'une rare beauté; mais ayant su qu'elle était fiancée au jeune Allutius, il lui dit : *Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je voulais vous en faire fût digne et de vous et de moi. Soyez ami de la république ; voilà toute la reconnaissance que j'exige de vous.* Il ajouta ensuite à ce don, comme une seconde dot, la somme d'argent que les parens de cette fille l'avaient obligé de prendre pour sa rançon. *Voy.* Scipion l'Africain.

ALMAGRO (Diégo d'), ainsi nommé d'une ville de Castille, où il avait été trouvé dans les rues en 1463, ensorte qu'on n'a jamais connu son père, accompagna François Pizarre, qui découvrit et conquit le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, à travers des milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. (Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, avec 15,000 Indiens et 600 Espagnols, et signala partout son cou-

rage. Charles-Quint, pour le récompenser, le nomma, en 1534, *adelentodo*, ou gouverneur; il prit ensuite le titre de marquis du Pérou. Sa juridiction comprenait 200 lieues. Les Péruviens, gouvernés par Pizarre, s'étant révoltés, il marcha contre eux en 1536, moins pour apaiser la révolte que dans l'espoir que son rival succomberait; il s'empara de Cusco par surprise, fit arrêter les frères de Pizarre, et se fit proclamer *adelentodo* du Pérou. Pizarre rassembla une armée à Zima, arriva sous les murs de Cusco, et battit Almagro le 25 avril 1638. Celui-ci, fait prisonnier, fut condamné à mort, et étranglé dans sa prison; il était âgé de 75 ans. — Son fils unique Diégo le vengea dans la suite. Il fit assassiner Pizarre, mais il périt aussi de la mort de son père en 1542, avec 40 de ses partisans. Les deux Almagro étaient d'un caractère dur et turbulent. On accuse le premier d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'Atabalipa, usurpateur du Pérou, et meurtrier d'Huescar.) *Voyez* ATABALIPA.

ALMAIN (Jacques), né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Cajetan, et mourut en 1515. Les principes qu'il établit sont aussi contraires à l'autorité royale, qu'à celle des pontifes. Richer, de Dominis, et d'autres novateurs, les ont adoptés, et y ont ajouté de nouvelles erreurs, qui en découlent comme des conséquences naturelles. C'était un grand scoliaste. Ses œuvres furent imprimées à Paris en 1517, in-fol. Le calviniste Goldats a inséré son commentaire sur Occam dans sa *Monarchia imperii romani*.

ALMAMON, ou AL-MAIMOUN, ou ABDALLA III, septième calife de la maison des Abbassides, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, se rendit maître d'une partie de la Candie, et s'illustra encore davantage par son goût pour les lettres. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des philosophes grecs, et en orna sa bibliothèque, qu'il avait formée lui-même à grands frais. Il aimait les savans, les récompensait, et l'était lui-même. Il établit des espèces d'académies, auxquelles il assistait quelquefois. Il ne haïssait pas les chrétiens, et rendait justice à ceux d'entre eux qui se distinguaient par leurs lumières et leurs vertus. Il mourut en 833.

ALMANDINI (Fortuné), capucin, originaire d'une famille noble de Bologne, se distingua dans son ordre par beaucoup d'application à l'étude, et mourut dans sa ville natale, en 1692. Il est éditeur de l'ouvrage du P. Jean-Antoine Cavatius, intitulé *Historia delle missioni d'Angola, del Congo, et d'altri regni nel Africo et nel Indie, con i costumi di quei paaci*. Bologne, 687, in-fol.

ALMANSOR, ou ADMANSOR. Il y a plusieurs princes mahométans de ce nom, dont ceux qui ont joué les plus grands rôles sont les trois suivans. Le premier était roi de Cordoue, et mourut l'an 1002, après avoir pris Barcelone, et fait sentir aux chrétiens, dans plus d'une rencontre, la supériorité de ses armes. — Le second, Joseph ALMANSOR, était roi de Maroc, et fut défait par les Espagnols l'an 1158 de J. C. — Le troisième, Jacob ALMANSOR, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, et gagna la fameuse bataille d'Alarcôs en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref, en 1199, pour faciliter le rachat des esclaves chrétiens. Almansor étant retourné en Afrique, prit une seconde fois Maroc, et fit mourir les habitans, contre la foi promise; de quoi ayant été repris par un marabout, il alla errant par le monde, et mourut, dit-on, boulanger à Alexandrie. — Abougiafar, célèbre par la fondation de Bagdad, où il transporta le siége de son empire, porta aussi le surnom d'ALMANSOR. Il était aïeul d'Aaron-Raschild. *Voy.* ce nom.

ALMANZOR. *Voyez* ALMÉON.

ALMÉIDA (François), comte d'Abrantès et premier gouverneur des Indes orientales, où le roi de Portugal Emmanuel l'envoya en 1505. (Déjà auparavant et encore jeune il avait accompagné ce prince à la cour d'Espagne, et s'était signalé par sa bravoure dans la guerre de Grenade

contre les Maures. Envoyé en Asie sept ans après la découverte du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama), toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur et par la sage conduite des chefs entre lesquels François Alméida se signala. Il défit, en 1508, l'armée navale de Campson, sultan d'Egypte, (qui voulait s'opposer à l'établissement des Portugais dans l'Inde : d'autres succès remportés sur d'autres ennemis attestèrent sa valeur et consolidèrent le commerce portugais dans ces parages. Pendant son administration, les îles Maldives, Ceylan et Madagascar furent découvertes par les Portugais.) N'ayant pu se soumettre à l'autorité d'Albuquerque dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et partit pour le Portugal. Son vaisseau relâcha dans la baie de Saldanha près du cap de Bonne-Espérance, et ce fut là qu'il mourut percé d'une flèche, dans une querelle qu'avaient eue les gens de son équipage avec les Cafres, habitans de la contrée; c'est l'an 1509 qu'il fut enlevé à son roi et à ses concitoyens, qui versèrent tous des larmes sur sa mort.

* ALMÉIDA (don Laurent d'), fils du précédent, s'illustra dans l'expédition que son père fit aux Indes. Il reconnut les îles Maldives et Ceylan. Il alla ensuite rejoindre la flotte portugaise qui devait assiéger Calicut. Il mourut dans un combat contre les Turcs : dans cette dernière affaire, il fut d'abord grièvement blessé; puis s'étant fait attacher à un mât, il exhortait les marins à se défendre avec vigueur, quand il reçut le coup de la mort.

ALMÉIDA (Apollinaire), Portugais, entra chez les jésuites, fut sacré évêque de Nicée, et se dévoua aux travaux apostoliques dans l'Ethiopie, où, après d'immenses travaux, il fut lapidé, en 1638, par les schismatiques.

* ALMÉIDA (Théodore), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, mort dans la même ville en 1803. C'était un homme aussi zélé qu'instruit; son attachement à la cour de Rome lui attira la disgrace du marquis de Pombal, et le força de se retirer en France, où il resta jusqu'au renvoi de ce ministre. De retour en Portugal, l'académie royale des sciences de Lisbonne, qui y était nouvellement établie, s'empressa de l'admettre parmi ses membres. Il avait cultivé les sciences physiques avec beaucoup de succès. Sous lui, l'étude de la physique, de la philosophie et des mathématiques prit une nouvelle direction; et l'on peut dire qu'il opéra une véritable révolution dans l'enseignement de ces sciences. On lui doit 1° des *Entretiens sur la dévotion au cœur de Jésus*, Bordeaux, 1826, in-18; 2° des *Récréations philosophiques*, 5 vol. in-8, 1751, estimées; 3° l'*Heureux indépendant*, espèce de poème en prose, ou de roman moral, que M. Corréa de Sarra assure avoir eu peu de succès; cependant, il a été traduit en espagnol par Vasquez, et d'après cette traduction, en français par l'abbé Jamet, Caen, 1820, 2 vol. in-12. L'auteur a eu en vue de porter ses lecteurs à combattre leurs passions et à s'abandonner à la Providence. Il a pris le Télémaque pour modèle, et a choisi pour son héros Uladislas, roi de Pologne, prince généreux, qui renonça au trône par amour pour la paix, et vécut dans la retraite; 4° *Harmonie de la raison et de la religion, ou Réponse philosophique aux argumens des incrédules*, traduite aussi en français, sur la 2e édition espagnole, par M. Remard, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Paris, 1823, 2 vol. in-12. Le P. Alméida, au lieu de recourir aux argumens de la théologie, s'attache à réfuter les incrédules par des exemples, des raisonnemens, des comparaisons sensibles, et il traite, dans une suite d'entretiens ou de conversations familières, de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de nos dogmes, du culte et des pratiques les plus pénibles à la nature dans ce que la religion nous prescrit, et enfin des obligations de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. L'auteur n'est pas toujours assez serré dans ses raisonnemens; peut-être aussi son dialogue n'est-il pas dans la forme la plus appropriée au goût actuel; toutefois l'ouvrage est solide en lui-même, et il ne peut que produire beaucoup de bien

dans ces temps malheureux, où l'on cherche à corrompre jusqu'aux habitans des campagnes, en répandant parmi eux les productions les plus horribles de l'impiété; 5° *Trésor de patience caché dans les plaies de Jésus-Christ*, traduit par l'abbé Jamet, in-18, Lyon, 1826, ouvrage composé de 49 méditations sur la passion de Notre-Seigneur, bien propre à nous inspirer l'amour de notre divin Maître et la patience dans les afflictions. Ces Méditations sont suivies de douze entretiens de l'âme affligée avec son Dieu.

ALMELOWEEN (Thomas Janson van) né en 1657 à Mydregt près d'Utrecht, médecin hollandais, était neveu du célèbre imprimeur Janson dont il ajouta le nom au sien. Il étudia à Utrecht les belles-lettres sous Gravius, la théologie sous Leusden, et la médecine sous Munnick; il fut ensuite professeur d'histoire, de langue grecque et de médecine à Hardewick. C'est à l'art de guérir qu'il s'attacha plus particulièrement, sans cependant abandonner ses études classiques. Il devint très fort en bibliographie, donna plusieurs éditions savantes, celles de Strabon, de Juvénal, de Quintilien. Il avait réuni à grands frais toutes les éditions de ce dernier écrivain. Il a publié aussi les *Aphorismes d'Hippocrate, Celse, Sereni Sammonici de medicina præcepta saluberrima*, etc. Il a donné la description des plantes de Malabar, dans l'*Hortus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 et suiv. 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre *Flora Malabarica*, 1596, in-fol. Parmi ses autres ouvrages, les plus connus sont 1° *De Vitis Stephanorum*, Amsterdam, 1682, in-12. 2° *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12 : 3° *Bibliotheca promissa et latens*, 1692, in-12; 4° *Amœnitates theologico-philologicæ*, 1694, in-8; 5° *Plagiariorum syllabus*; 6° *Fasti consulares*. Amsterdam, 1740, in-8. On ne peut s'empêcher d'être étonné des immenses travaux auxquels se livra Alméloween. Il mourut à Amsterdam l'an 1712.

ALMÉON, prince arabe, et mathématicien, vivait dans le 11e siècle, ou dans le 10e, selon quelques auteurs. — Il y a un autre ALMÉON, surnommé *Almansor*, que quelques-uns confondent avec le premier, qui a laissé des *Observations astronomiques sur le soleil*. Le dernier a composé des *Aphorismes* ou maximes d'astrologie, intitulées : *Almanzoris aphorismi, seu propositiones et sententiæ astrologicæ ad Saracenorum legem*. Hervatius les publia, en 1530, à Bâle, avec Julius Firmicus et quelques autres.

* ALMICI (Pierre-Camille), prêtre de l'Oratoire, naquit à Brescia, le 2 novembre 1714. Les succès qu'il eut dans la théologie et dans les langues anciennes le firent remarquer parmi ses confrères, et lui méritèrent l'estime et l'admiration de ses contemporains. Presque aucune science n'échappa à son vaste génie et à son goût pour l'étude. L'histoire, la chronologie, les antiquités, la critique, la diplomatique et la liturgie occupèrent tour à tour ses momens. On a de lui 1° *Reflexions critiques sur le livre de Febronio*, intitulé *De statu Ecclesiæ et legitima potestate summi pontificis*; 2° *Dissertation sur la manière d'écrire la vie des grands hommes* suivie d'un appendice sur la *manière d'écrire sa propre vie*; 3° *Observations sur les Italiens et les Français comparés entre eux*; 4° *Méditation sur la vie et les écrits de Fra Paolo Sarpi, etc.* Almici mourut en 1779, âgé de 65 ans. On trouve son éloge historique dans la nouvelle collection d'Opuscules donnée par Mandelli, tom. 38, art. 3.

* ALMODOVAR (Le duc d'), ministre d'Espagne en Russie, ambassadeur en Portugal et en Angleterre, se retira sur la fin de sa vie à Madrid, où il occupa une place honorifique, et se livra à l'étude des lettres. Il publia, sous le titre de *Decada epistolen*, un journal qui contient des détails curieux sur la France littéraire. *L'Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal, était interdite en Espagne, et par conséquent peu connue; Almodovar en publia une traduction, que de nombreuses corrections rendent beaucoup moins dangereuse et plus exacte. Ce ministre mourut à Madrid en 1794.

ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez et de Maroc. Le pre-

mier auteur de cette race fut Abdalla le Mohavedin.

* ALMON (Jean) libraire anglais, dont les pamphlets menaçans ont inquiété le règne de Georges III, naquit à Liverpool, en 1738, s'établit à Londres, en 1759. Ses principaux ouvrages sont 1° *Examen du règne de Georges II*, publié en 1760; 2° *Examen de l'Administration de Pitt*; 3° *Anecdotes de la vie de Chatam*; 4° *Anecdotes biographiques sur les personnages les plus illustres de ce temps*. Dans la lutte entre Wilkes et Bute, Almon se prononça contre le ministère, et à cette occasion il fit paraître 5° *Des Jurés et des Libelles*, pamphlet pour lequel il fut traduit au banc du roi; mais cette affaire criminelle n'eut pas de suite. Alors parurent les *Lettres de Junius* dont l'auteur inconnu attaquait l'autorité et les puissances du jour; peu après parut la fameuse *Lettre de Junius au roi* dont l'édition fut poursuivie : les libraires qui l'avaient vendue furent condamnés, mais l'auteur resta encore dans les ténèbres : Almon dut payer une amende de dix marcs, et donner une caution pour sa conduite future. Il fonda ensuite le journal périodique, *Registre parlementaire*, qui existe encore. 6° *La Correspondance de Wilkes*, et 7° un *Recueil d'œuvres poétiques* ont encore été publiés par Almon. 8° Sa dernière entreprise est le *Junius* accompagné de notes biographiques et curieuses : c'est l'édition où se trouvent les renseignemens les plus exacts sur les différens personnages qui figurent dans ces lettres. Almon a cherché à découvrir le véritable auteur de ce mystère littéraire : mais, comme tous ceux qui se sont occupés de ce sujet, il n'a fait qu'amasser de nouveaux nuages sur une question déjà très obscure. Almon est mort en 1805, laissant une réputation bien méritée d'auteur satyrique, de frondeur des gouvernemens, d'esprit révolutionnaire.

* ALMONDE (Philippe van), vice-amiral hollandais, né à La Brille en 1646, se distingua en plusieurs occasions, notamment en 1672, où il délivra Ruyter son amiral, qui était enveloppé par deux vaisseaux ennemis, et en 1692, à la fameuse bataille de la Hogue, au gain de laquelle il eut beaucoup de part par sa bravoure et ses savantes manœuvres. Il mourut dans une de ses terres près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans.

*ALOADIN, ou ALA-EDDYN, surnommé *le Seigneur* ou *le Vieil de la Montagne*, était le septième prince des Ismaéliens, que l'histoire des croisades désigne par le nom d'*Assassins*. Aloadin succéda à son père Djelaleddyn, l'an 1221 de J. C. Son premier exploit fut de faire massacrer à l'âge de 9 ans tous les amis et les ministres de son père, sur le faux soupçon ou le prétexte qu'ils voulaient l'empoisonner. Du haut du mont Liban, où il s'était établi, il répandait la terreur parmi les princes de l'Asie et de l'Europe, qui pour n'être pas assassinés par ses émissaires, payaient leur sûreté par de riches présens qu'ils lui envoyaient. Aussi disait-il hautement qu'il tenait dans sa main la vie des rois; et il avait raison, car il commandait à des hordes de fanatiques qui croyaient faire un acte méritoire en immolant les victimes les plus augustes qu'il leur signalait. La plupart des émirs de Syrie, les sultans et les califes du Caire et de Bagdad étaient comme ses tributaires. Quand André, roi de Hongrie, et Frédéric II, roi d'Allemagne, arrivèrent à la Terre-Sainte, ils n'obtinrent son amitié qu'au prix de tributs aussi magnifiques qu'humilians. Possédant des états d'un très médiocre revenu, il augmentait son trésor par la crainte qu'il avait su inspirer. Louis IX, après sa captivité d'Egypte, étant venu dans la Palestine avec les débris de son armée, Aloadin lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il ne lui avait pas encore payé son tribut; mais la fermeté de Louis ne fut point ébranlée par leur insolente harangue; il ordonna aux ambassadeurs de revenir au plus tôt avec des témoignages de la soumission de leur maître, le menaçant, en cas contraire, de tout son courroux. Aloadin, quinze jours après, envoya à saint Louis une chemise et un anneau, où était gravé son nom. Par la chemise, il semblait marquer qu'il vou-

lait vivre avec le roi de France dans l'union la plus intime, et par la bague, qu'il désirait se lier à lui d'une constante amitié. Outre ces symboles, il envoya à saint Louis des présens curieux, comme des figures d'hommes, d'animaux, des échecs et des vases de cristal, travaillés artistement, etc. Louis IX, satisfait de la soumission d'Aloadin, renvoya les ambassadeurs avec des présens pour leur maître, et les fit accompagner par le frère Yves, qu'il chargea de complimenter, en son nom, *le Seigneur de la Montagne*. Le frère Yves fut très étonné, suivant le rapport de Joinville, de trouver, au chevet du lit de ce prince, un petit livre contenant plusieurs paroles que J. C. avant sa passion, avait dictées à saint Pierre. Aloadin avoua lui-même qu'il les appréciait beaucoup et les lisait souvent. Le frère Yves tâcha de le convertir; mais tous ses efforts furent vains. Joinville ajoute, d'après l'assertion de ce même religieux, que toutes les fois que Aloadin parcourait la campagne, monté sur un superbe cheval, il avait un homme devant lui qui portait sa hache d'armes, dont le manche, en argent, était plein de couteaux tranchans, lequel homme criait à haute voix, ainsi que le rappelle le même historien : « Tournez-vous en arrière; fuyez tous devant celui qui porte la mort des rois entre ses mains! » Cependant le terrible Aloadin payait lui-même un tribut aux Templiers, et pria saint Louis de tâcher de l'en délivrer, attendu, disait-il avec une naïveté un peu singulière, « qu'il ne saurait jamais s'en affranchir en faisant tuer le chef de l'ordre, puisqu'il serait aussitôt remplacé par un autre chef. » Il ne put obtenir sa demande; et *le Seigneur de la Montagne* paya toujours le tribut aux Templiers, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, depuis Baudouin II, roi de Jérusalem. Cet homme formidable, qui était la terreur des rois, trouva des assassins dans sa propre famille; il fut tué dans son lit. Son fils, Rokn-Eddyn, lui succéda; mais peu de temps après, les Tartares ruinèrent ses petits états. Aloadin mourut vers l'an 1272.

* ALPAIDE, mère de Charles-Martel (Karl-le-Martel), n'était pas l'épouse légitime de Pepin d'Héristal : à la mort de ce maire du palais, elle fut poursuivie par Plectrude qui était sa femme : mais elle se retira dans un monastère près de Namur, où elle mourut.

ALP-ARSLAN Lhaz-Ed-Dyn-Abou-Chudjaa), second sultan de la dynastie des Seljoucides de Perse, (monta sur le trône du Khoraçan après la mort de Daoud son père, et sur celui de Perse après celle de Thoghrol son oncle, l'an 1063 de J. C. Après avoir écarté différens compétiteurs, il dirigea plusieurs expéditions dans la Corasmie et la Transoxane.) Les entreprises les plus remarquables d'Alp-Arslan furent, la première contre l'empereur de Constantinople, Romain IV, surnommé *Diogène*. Il alla à sa rencontre en 1071) avec 40,000 hommes : les Grecs d'abord vainqueurs furent ensuite défaits par les Turcs; et ce ne fut qu'en payant une forte rançon, que Romain obtint sa liberté. L'autre expédition fut celle de Turkenpan, où Yousef, gouverneur de Caryr, et auquel Alp-Arslan avait rendu la liberté, le tua par surprise à coups de couteau, en décembre 1072. (On lit à Meru ou Merve cette épitaphe sur son tombeau : *Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan, élevé jusqu'aux cieux, venez à Méru et vous la verrez ensevelie sous la cendre*. Son fils Melik-Chah lui succéda.)

*ALPHONSE. *Voy*. les articles ALFONSE.

ALPHONSE (François-Jean-Baptiste, baron D'), né dans le Bourbonnais en 1756, fut d'abord avocat et ensuite employé dans les finances. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la révolution, il devint successivement vice-président et administrateur du district de Moulins, procureur-général-syndic, président du département, et enfin député de l'Allier au conseil des anciens en septembre 1795. Il y vota le rejet de la résolution qui excluait Job Aimé du Corps législatif, et il s'opposa autant qu'il put aux mesures rigoureuses qui avaient prévalu jusque-là. Ainsi il fit adopter, le 12 septembre 1796, un décret qui rendait

aux prêtres sujets à la déportation ou à la réclusion la possession de leurs biens. Le 24 septembre, il fut nommé membre de la commission des inspecteurs, et malgré sa fidélité aux principes constitutionnels, il échappa aux proscriptions de fructidor. Dans la séance de Saint-Cloud, voyant la constitution menacée, il demanda que tous les membres jurassent de la maintenir; néanmoins, après la révolution de cette journée, il passa au corps législatif dont il devint secrétaire. S'étant prononcé contre le consulat à vie, il cessa ses fonctions législatives. Dans le mois de novembre 1800 il fut nommé préfet de l'Indre, et il entreprit la statistique de ce département, qui parut si bien établie, qu'elle servit de type à toutes celles qui furent faites depuis. Il passa, en 1804, à la préfecture du Gard, et il en dressa aussi un état statistique qui lui valut une lettre pleine d'obligeance de la part du gouvernement. En 1805 il fut décoré de la croix de commandeur de la légion d'honneur, et en 1810 il fut envoyé en Hollande, avec le titre de maître des requêtes et de baron, pour y créer une administration sous le titre d'intendance de l'intérieur. Pendant le peu de temps qu'il a habité ce pays, il a rédigé sur la Hollande un ouvrage intéressant qui est demeuré inédit entre les mains de son neveu. Resté sans emploi après la première restauration, il fut appelé de nouveau au conseil d'état par Buonaparte en 1815, et envoyé extraordinairement dans la 9e division militaire. Lors du retour du roi il rentra dans la vie privée jusqu'en 1819, qu'il fut élu à la chambre des députés, où il se plaça du côté de l'opposition libérale. Il est mort à Moulins en septembre 1821.

ALPIN, *Alpinus* (Corneille), poète contemporain d'Horace, qui lui reproche l'enflure du stile.

ALPINI (Prosper), professeur de botanique à Padoue, né à Marostica dans l'état de Venise, en 1553, et mort à Padoue en 1617, voyagea en Egypte pour perfectionner la botanique. On a de lui 1° *De præsagienda vita et morte*, in-4, 1601, que l'illustre Boërhaave a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4; 2° *De plantis Ægypti*, Venise, 1592, in-4, et à Leyde, 1535, in-4; 3° *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 et 1656; 4° *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol,: Leyde, 1719, in-4; 5° *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4; 6° un excellent *Traité du baume* qui se trouve dans *Medica Ægyptiorum*, Leyde, 1718, in-4. Ses ouvrages renferment des recherches curieuses, qui l'ont tiré de la foule des botanistes. André Doria, prince de Melphe, avait voulu l'avoir pour son médecin; mais la république de Venise le fixa à Padoue par des emplois honorables. (Il est le premier auteur européen qui ait parlé du café dont il vit la plante dans les jardins du bey au Caire. Il a fait aussi connaître mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors le *Balsamum* des anciens et l'arbrisseau qui le porte. Son nom a été donné par Plumier à l'un des genres des plantes d'Amérique (Alpina): c'est la famille des *Balisiers*: Linné l'appelle *Alpinia*.)

ALQUIÉ (François-Savinien D'), écrivain français du 17e siècle. Il a publié 1° les *Mémoires du marquis de Ville au Levant*, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12; 2° les *Délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12; ouvrage peu exact et mal exécuté, nouvelle édition moins incorrecte, Leyde, 1728, 3 vol. in-8; 3° l'*Etat de l'empire d'Allemagne*, traduit de Puffendorf; 4° une Traduction des *Disquisitiones politicæ de Boxhornius*, Amsterdam, 1669, in-12. On lui attribue le *Voyage de Galilée*, publié par D. S. A., Paris, 1670, in-12.

* ALQUIER (Charles-Jean-Marie), conventionnel et ambassadeur, né à Talmont (aujourd'hui dans le département de la Vendée) le 13 octobre 1752. Après avoir terminé ses études chez les oratoriens, il passa quelques temps dans leur congrégation: puis il alla exercer à la Rochelle dans la magistrature les fonctions d'avocat du roi au présidial, et ensuite celles de procureur du roi au tribunal des trésoriers de France: il fut aussi maire électif de cette ville. En 1789, député du tiers-

état par le pays d'Aunis aux Etats-généraux, il siégea au côté gauche de l'assemblée et s'y fit remarquer surtout par les rapports nombreux qu'il fut chargé de faire et dont les conclusions furent souvent adoptées. Les principaux ont eu pour objet, un mandement de l'évêque de Tréguier que l'on accusait de vouloir soulever la Bretagne contre les nouvelles lois, et qu'il fit poursuivre devant les tribunaux; les troubles de l'île de Tabayo dont il fit rappeler le gouverneur opposé aux principes de la révolution; les rixes qui avaient eu lieu à Nîmes entre les protestans et les catholiques, et sur la conduite de la municipalité qu'il fit dissoudre. Chargé de surveiller les départemens du Nord après le départ du roi, il vint dénoncer le régiment de Bauce; il était secrétaire de l'assemblée sous la présidence de Danton. Dans le cours de ses travaux à l'Assemblée Constituante, il vota pour la libre ouverture de tous les ports, au retour de l'Inde; il demanda qu'il fût fait une *instruction au peuple sur la constitution civile du clergé*. Après la session, il fut élu président du tribunal criminel du département de Seine-et-Oise, il fit en 1792 de courageux mais inutiles efforts pour soustraire à la mort les prisonniers qu'on amenait d'Orléans à Paris. La même année il fut député par ce département à la Convention nationale qui le chargea de plusieurs missions, entr'autres d'aller à Lyon, pour prévenir les désordres que la nomination prochaine du maire pouvait y occasioner. Son vote dans le procès de Louis XVI fut ainsi exprimé: *La mort, avec sursis jusqu'à la paix, époque à laquelle le corps législatif assemblé aura la faculté de commuer la peine; mais l'exécution immédiate du jugement, dans le cas où l'invasion du territoire français aurait lieu de la part d'une armée étrangère ou de celle du ci-devant prince français émigré.* Alquier traversa le régime de la terreur sans en être ni victime ni complice; il s'éleva même en 1694 contre les excès commis dans la Vendée, et accusa le général Turreau d'avoir donné des ordres d'une extrême violence. Chargé de plusieurs missions, dans l'ouest pour des réquisitions de chevaux, dans le nord pour suivre l'armée, il fut bientôt employé à l'organisation provisoire des différentes administrations de la Hollande. A l'époque de la mise en activité de la constitution de l'an 3, il entra au conseil des armées, en devint secrétaire et fit plusieurs rapports importans, l'un entr'autres sur *l'établissement du conservatoire des arts et métiers* que l'on plaça dans les bâtimens de l'ancienne abbaye de Saint-Martin-des-Champs. En 1798, il entra dans la carrière diplomatique qu'il suivit avec succès sous le Directoire, le consulat, et l'empire. D'abord consul-général à Alger, il devint bientôt ministre résident, puis ministre plénipotentiaire près de l'électeur de Bavière, il avait l'ordre de demander la retraite des troupes impériales. Pendant son séjour à Munich, il démentit très énergiquement le projet qu'on avait attribué au Directoire de vouloir révolutionner le pays de Wurtemberg et l'électorat de Bavière; la guerre qui survint entre l'Autriche et la France le força de rentrer dans son pays où il fut pendant quelques semaines receveur-général du département de Seine-et-Oise. Peu de jours après les événemens du 18 brumaire, les consuls le nommèrent à l'ambassade d'Espagne, et le chargèrent au mois de juillet de négocier avec la cour de Madrid la rétrocession de la Louisiane en échange de la Toscane, qui en vertu de cette convention a formé depuis le royaume d'Etrurie. En 1801 Alquier fut remplacé par Lucien Buonaparte, et chargé presque aussitôt d'aller comme ministre plénipotentiaire traiter de la paix à Florence avec la cour de Naples; immédiatement après la ratification du traité de Florence qui assurait à la France entr'autres avantages la possession de l'île d'Elbe, il fut nommé ambassadeur à Naples où il resta jusqu'en 1805, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la cour des Deux-Siciles eût renoncé à la neutralité qu'elle avait promise au cabinet de Paris. Ce fut lui qui fit destituer à Naples le chevalier Acton, premier ministre depuis 30 ans et maître

absolu des affaires de cette cour, pour s'être permis dans un entretien diplomatique de parler de la France en termes peu mesurés. Alquier en quittant Naples se rendit à Rome, et remplaça le cardinal Fesch comme ambassadeur auprès du saint Siége : chargé de continuer les négociations ouvertes par son prédécesseur il eut souvent occasion de s'en entretenir directement avec le pape. Il se convainquit bientôt que la résistance noble et ferme du souverain pontife à des prétentions exagérées et illégitimes, serait un obstacle insurmontable à toute condition, il ne le dissimula point au gouvernement. Cette manière de juger déplut à celui qui était accoutumé à voir tout plier devant lui : l'ambassadeur fut appelé à Paris pour y développer les motifs de son opinion. Quatre mois après son départ (1808), des menaces violentes furent ordonnées contre la personne du pape. Alquier ne fut pas disgracié ; il se rendit en 1810, en qualité d'envoyé extraordinaire, à Stockholm ; il avait l'ordre d'exiger l'observation la plus sévère du système continental, qu'il était très difficile d'obtenir de la part de ce pays qui doit à tout prix échanger ses produits territoriaux contre les objets de première nécessité que son sol ne fournit pas, et que l'Angleterre seule peut lui offrir. Aussi Alquier ne put-il rester en Suède ; il alla en Danemarck avec le même titre qu'il avait auparavant : il arriva en 1811 à Copenhague où il conclut en 1813 un traité d'alliance offensive et défensive qui fut le dernier acte de sa vie politique. Alquier rentra en France en 1814. En 1816 on lui appliqua la loi du 12 janvier contre les régicides, il se retira dans la petite ville de Villevorde en Belgique d'où il revint en France en 1818, par l'effet des sollicitations de M. Boissy-d'Anglas qui de son propre mouvement demanda son rappel. Depuis ce temps Alquier a vécu dans l'obscurité à Paris ou aux environs de la capitale : il est mort en 1826.

* ALRIC (François), né vers l'an 1745, entra, jeune encore, dans le couvent des dominicains à Albi où il fit sa profession. Il ne fit point le serment civique ordonné aux prêtres. Lorsque la loi de déportation contre les prêtres insermentés (25 avril 1792) parut, il prit un passeport dans l'intention de quitter la France : quatre prêtres formèrent dans le même but la même demande et tous cinq ayant obtenu les papiers nécessaires des autorités d'Albi se mirent en route, et se dirigèrent vers Narbonne pour ensuite s'embarquer. Comme ils tournaient la ville de Saint-Chaumont où se trouvait alors le révolutionnaire Rouyer ancien maire de Béziers, ils furent arrêtés et conduits à la maison commune pour y faire viser leurs passeports. Pendant cette opération qui fut longue, le peuple se réunit sur la place ; bientôt des pierres furent lancées contre les ecclésiastiques dont l'un reçut à la tête un coup violent, qui le fit saigner : les municipaux cherchèrent à les soustraire à l'effervescence populaire : mais comme ils les plaçaient sous leur protection, des assassins armés tombèrent sur les cinq ecclésiastiques, les blessèrent à coups de bayonnettes et de sabres, et quand ils les eurent mis à mort, ils insultèrent à leurs dépouilles, et exposèrent leurs cadavres à toutes les profanations. Ce ne fut que le lendemain que ces victimes de l'anarchie reçurent la sépulture.

* ALSACE (Thomas-Louis de Hénin-Liétard, nommé le cardinal d'), archevêque de Malines et primat des Pays-Bas, d'une maison qui remonte à Thierry d'Alsace, comte de Flandre en 1128, naquit à Bruxelles le 22 novembre 1680. Il était fils de Philippe-Antoine de Hénin, comte de Boussu, prince de Chimai, et chevalier de la Toison d'or. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, après avoir fait sa philosophie à Cologne, il alla étudier en théologie à Rome, au collége germanique de Saint-Apollinaire, fut le premier qui y soutint des thèses polémiques, et prit le bonnet de docteur dans l'académie grégorienne. Dès l'âge de 17 ans, il avait été nommé par le roi d'Espagne, Charles II, à la prévôté de Gand. Lorsqu'il eut pris la prêtrise, il devint grand-vicaire de l'évêque de cette ville, prélat *domestique* de Clément XI, et fut désigné en 1713

pour être évêque d'Ypres ; mais l'archevêché de Malines étant venu à vaquer, l'empereur l'y nomma le 3 mars 1714. Cinq ans après le pape Clément XI le créa et le déclara cardinal. Il assista au conclave où fut élu Innocent XIII, et reçut de ce pape le chapeau et le titre presbytéral de Saint-Césarée ; il fut en même temps nommé membre de plusieurs congrégations. Vers 1721, il fit le voyage de Vienne en Autriche, où l'empereur lui donna le titre de conseiller intime en son conseil d'état. Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, frère aîné du cardinal d'Alsace, étant mort sans postérité en 1740, l'illustre prélat renonça à ce riche et noble héritage, en faveur d'Alexandre-Gabriel, son puîné, lui laissant la principauté, la grandesse, tous les biens, et ne conservant que quelques portions de revenus pour en augmenter ses aumônes. Uniquement occupé de son diocèse, il y offrait l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Rien ne donne mieux la mesure de son beau caractère, et comme sujet fidèle et comme évêque, que le discours qu'il adressa à Louis XV en 1746, lorsque ce prince, entré dans Bruxelles, qui venait de se soumettre à ses armes, se présenta à la porte de la cathédrale. « Sire, lui dit le cardinal » d'Alsace, le Dieu des armées est aussi » le père des miséricordes ; tandis que » V. M. lui rend des actions de grâces » pour ses victoires, nous lui demandons » de les faire heureusement cesser par » une paix prompte et durable. Le sang » de Jésus-Christ est le seul qui coule sur » nos autels ; tout autre nous alarme ; un » prince de l'Eglise peut sans doute » avouer cette crainte devant un roi très » chrétien. C'est dans ces sentimens que » nous allons entonner le *Te Deum*, que » V. M. nous ordonne de chanter. ». Le cardinal d'Alsace mourut doyen des cardinaux, le 6 février 1759. — Il laissait trois neveux, tous trois morts sans postérité, savoir, Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, capitaine des gardes du roi Stanislas, tué à la bataille de Minden, le 1[er] août 1759, à la tête de son régiment ; Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des titres et domaines de son frère, mort à Paris en 1802, et Charles-Alexandre-Marc-Marcelin, capitaine des gardes du comte d'Artois, depuis Charles X, victime tombée à Paris sous la hache révolutionnaire en 1791. Ce dernier, par son testament, instituait son héritier et légataire universel, Théodoric d'Alsace, fils aîné du marquis et de la marquise d'Alsace, établis en Lorraine, de sorte que la ligne directe des princes d'Alsace, de Boussu-Hénin-Liétard, est éteinte, et qu'il ne reste de cette maison que des branches collatérales.

ALSAHARAVIUS, ou Açararius, ou Albucasis, ou Albucasa, ou Buchasis ou Bulcaris-Galuf, médecin arabe du 11[e] siècle, né à Alzarah en Espagne, vivait vers l'an 1085. Ses ouvrages en latin sont imprimés à Augsbourg, 1510, in-fol. ; mais la meilleure édition, et la seule qui donne le texte arabe avec la traduction latine, a été mise au jour par Jean Channing, sous le titre de *Albucasis de chirurgia, arabice et latine*, Oxford, 1778, 2 vol. in-4. Il est le premier qui ait parlé des instrumens de chirurgie et qui en ait donné des figures. Son ouvrage porte différens titres : *Méthode de pratique* divisée en 32 traités, Venise, 1500 et 1520 ; *Theoriæ necnon practicæ liber*, Augsbourg, 1517 ; *Manualis medicina*, Strasbourg, 1532 ; *Medendi methodus certa*, etc. Bâle, 1541. Il mourut à Cordoue en 1106.)

ALSTÉDIUS (Jean-Henri), professeur de philosophie et de théologie à Herborn, ensuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette dernière ville en 1638. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils sont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux sont 1° *Methodus formandorum studiorum* ; 2° *Encyclopedia*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., recueil informe, et qui ne fera jamais un vrai savant, avant-coureur de cette massive *Encyclopédie*, encore plus mal digérée, de l'aveu même de son principal auteur, et qui a écrasé la littérature et les sciences ; 3° *Philosophia restituta* ; 4° *Ele-*

menta mathematica; 5° un Traité *de mille annis*, 1027, in-8, ouvrage qui défend le système des millénaires. Il avait une fille qui adopta les mêmes sentimens.

* ALT (François-Joseph-Nicolas, baron d'), naquit à Fribourg, d'une très ancienne famille, l'an 1689, et servit pendant quelque temps l'Autriche, en qualité de capitaine. De retour dans sa patrie, il fut nommé voyer, charge qu'il conserva plusieurs années. Il mourut en 1771. Le baron d'Alt a laissé une *Histoire de la Suisse*, en 10 v. in-8, Fribourg, 1750 à 1753, un peu trop sévèrement critiquée par M. le baron de Zurlauben, peut-être à cause du zèle de l'auteur en faveur des cantons catholiques. Le baron de Zurlauben était protestant.

* ALTER (François-Charles), savant philologue allemand, né à Engelsberg en Silésie, l'an 1749, entra jeune dans la société des jésuites, et y resta jusqu'à leur suppression. Depuis, il occupa la chaire de langue grecque dans le gymnase Sainte-Anne et dans le gymnase académique de Vienne, en Autriche; il continua d'y professer jusqu'à sa mort. Il a publié deux cent cinquante *écrits, mémoires* ou *dissertations*, sur diverses matières, dont J. G. Meuzel donne la liste dans son *Allemagne savante*. On lui doit, en outre, une édition critique du nouveau Testament, sous ce titre : *Novum Testamentum ad codicem vindobonensem græce expressum ; varietatem lectionis addidit Franciscus Carolus Alter, professor gymnasii vindobonensis*, tom. 1, 1786, t. 2, 1787, in-8. La base de l'édition est le *Codex Lambecii*, qu'Alter appelle par excellence *Codex vindobonensis*, auquel il a collationné les versions copte, esclavonne et latine, qui se trouvent dans la même bibliothèque. (*Voy.* LAMBECIUS, *au Dict.*) Outre cette précieuse édition, on a encore d'Alter 1° une *traduction allemande* de la *Bibliographie classique* d'Edouard Harwood, ministre anglican, avec des notes, Vienne, 1778, in-8 ; des *variantes*, dont il a enrichi ses éditions de Lysias, des Tusculanes de Cicéron, de Lucrèce, de l'Iliade, de l'Odyssée d'Homère, in-8 ; 3° la *Chronique grecque* de Georgius Phranza ou Phranzes, *protovestiarius* (grand-maître de la garde-robe) de l'empereur d'Orient ; 4° une *Notice* en allemand *sur la littérature géorgienne*, avec une gravure, Vienne, 1798, in-8, etc., etc. Ce savant mourut à Vienne, le 29 mars 1804, n'ayant que 55 ans.

* ALTHAMMER, ou ALTHAMER (André), appelé aussi *Andræas Brentius*, parce qu'il était né à Brentz en Souabe, et *Palolieo Sphyra*, nom qu'il se donnait quelquefois, savant pasteur luthérien à Nurenberg et à Anspach, assista en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence de J. C. dans la sainte eucharistie. On a de lui les ouvrages suivans 1° *Diallage*, *seu conciliatio locorum Scripturæ qui prima facie pugnare videntur*, *centuriis* 2, Nurenberg, 1528, in-8, en latin et en allemand. Elle a été souvent réimprimée. 2° De bonnes notes *in Tacitum*, *de situ, moribus et populis Germaniæ*, Nurenberg, 1529, in-4; 3° *Annotationes in B. Jacobi Epistolam*. Il y parle de l'apôtre saint Jacques avec peu de respect, ou pour se servir de l'expression de Bayle, *avec la dernière brutalité*. 4° *Sylva biblicorum nominum*, etc. C'est un dictionnaire des noms propres que l'on trouve dans la Bible. Il y a une *Vie* de lui, par J. Arnold Balenstadt. Il mourut à Anspach, vers 1540.

ALTHUSIUS ou Althusen (Jean), jurisconsulte du 17e siècle. Il eut la hardiesse de soutenir que la souveraineté des états appartenait au peuple : erreur renouvelée par les philosophes modernes, et dont les conséquences n'ont pas besoin d'explication. (C'est dans un livre intitulé *Politica methodice digesta* qu'il publia ses principes.)

ALTILIUS (Gabriel), précepteur de Ferdinand, roi de Naples, fut ensuite évêque de Policastro, où il mourut en 1501. On a de lui quelques vers latins dans le premier volume des *Deliciæ poetarum italorum*. Ils offrent de la facilité, et quelquefois trop d'abondance. Son morceau le plus célèbre est un *Epithalame* pour

le mariage d'Isabelle, fille d'Alfonse II, d'Aragon, avec Jean-Galéas Sforce, duc de Milan. Il était l'ami de Pontanus et de Sannazar, qui fit son épitaphe. On la trouve dans l'*Italia sacra*, t. 7, par Ughelli.

ALTING (Henri), né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral palatin, directeur d'un collége à Heidelberg, soutint le parti des gomaristes au synode de Dordrecht, où il était député de la part du palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris, en 1622, par les catholiques, sous la conduite de Maximilien de Bavière, on chercha Alting comme un boute-feu de secte et un des tyrans du fanatisme qui alors incendiait l'Allemagne; mais il échappa à ceux qui le cherchaient, par le moyen d'une équivoque. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Ce protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés et manuscrits, où ceux qui s'en tiennent à la simplicité de [illegible] et à l'unité de l'Eglise n'ont rien à [illegible]

[illegible]G (Jacques), fils du précédent, p[illegible]r d'hébreu, et ensuite de théolog[illegible]s l'université de Groningue, naq[illegible] Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel Desmarets, théologien zélé pour la méthode scolastique, en général très nécessaire contre les ergoteurs, mais qu'on a vue quelquefois trop dépouillée de l'autorité de l'Ecriture et des Pères. Alting mourut en 1679. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 vol. in-fol., en 1687. On y voit que ce docteur avait lu toutes sortes d'écrivains, et surtout les rabbins, et que sa tête en avait reçu quelque fâcheuse commotion. Ses adversaires le regardaient comme un prosélyte du judaïsme. — Il y a encore un Henri ALTING, dont on a *Succincta narratio de claris in republica, ecclesia, academia, et arte militari Altingis*, Groningue, 1772, in-8. C'est l'éloge des hommes distingués de sa famille et de son nom.

ALTING (Menso), savant bourgmestre de Groningue, mort en 1733, est auteur d'une *Chronica sacra*, et d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol. Ce dernier ouvrage est une assez bonne géographie des Pays-Bas.

ALTMAN (Jean-Georges), professeur de morale et de langue grecque à Berne, né à Zoffengen en 1697, mort en 1758. Il était curé d'un village du canton de Berne et a publié 1° *l'Etat et les délices de la Suisse, en forme de relation critique*, Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12; nouvelle édition entièrement refondue et plus exacte que les précédentes, Neuchâtel, 1778, 2 vol. in-4 : 2° la *Description des glaciers de l'Helvétie*, Zurich, 1751-53, fig., en allemand; 3° *Meletemata philologico-critica*, 1753, 3 vol. in-4; 4° *Principia ethica*, Zurich 1753; 5° *Exercitatio de lingua Italorum antiquissima*, Berne, 1721, et un grand nombre de *Mémoires* concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse. Il a rédigé, conjointement avec Breitenger, le recueil intitulé : *Tempe helvetica*, Zurich, 1735-43, 6 vol. in-8.

ALTON (Richard comte d'), Irlandais de naissance, embrassa le parti des armes, et parvint au grade de général par la faveur dont il jouit sous l'empereur Joseph II, en appuyant ses systèmes de réforme par la terreur des armes. Il contribua beaucoup à contenir les Hongrois, mais il fut moins heureux aux Pays-Bas, qu'il fut obligé de quitter avec toutes ses troupes en 1789. Il mourut à Trèves, le 15 février 1790, dans des sentimens de piété et de regret, disgracié et désavoué par l'empereur, qui mourut 5 jours après, ouvrit son cœur au même repentir. Une partie de sa correspondance avec Joseph a paru dans les *Recueils des réclamations belgiques*, puis en entier en 1791, in-4 et in-8. On y lit des choses fort étranges touchant les moyens employés pour changer la constitution belgique, et qui n'expliquent que trop naturellement les événemens qui ont eu lieu en 1789 et 1790. On a publié, en 1791, son apologie qui n'en est pas une, et dont l'auteur a commis au moins une indiscrétion, en remuant des objets irritans et désagréables, sans

pouvoir raisonnablement se flatter de changer l'opinion publique.

ALVA Y ASTORGA (Pierre de), Espagnol, prit l'habit de Saint-François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différens endroits de l'Europe, et mourut dans les Pays-Bas, en 1667, après avoir été qualificateur de l'inquisition et procureur à la cour de Rome. On a de lui une *Vie de saint François*, qu'il a intitulée *Naturæ prodigium*, *gratiæ portentum, etc.*, à Madrid, 1651, in-fol. Elle n'est recherchée que pour sa rareté. (L'auteur a comparé S. François et J. C., et trouve entr'eux 4000 conformités. Il composa aussi un ouvrage sous ce titre *Funiculi nodi indissolubiles de conceptu mentis et conceptu ventris*, dans lequel il expose toutes les opinions sur la conception de la sainte Vierge : un *Index chronologique* des brefs adressés par les papes aux religieux de S. François, et beaucoup d'autres livres roulant presque tous sur la Vierge.)

* ALVARADO (don Pedro d'), capitaine espagnol, naquit à Burgos en 1492. Il accompagna Fernand Cortès en 1518, et partagea la fortune et la gloire de ce fameux conquérant. Il fut nommé gouverneur de Mexico en 1520, et chargé de la garde de Montezuma, tandis que Cortès marchait contre Narvaez. L'avidité insatiable d'Alvarado donna lieu à une insurrection générale parmi les Mexicains; mais Cortès arriva à temps pour le délivrer. Lorsque ce dernier fut obligé de battre en retraite, le 1er juillet de cette même année 1520, Alvarado commandait l'arrière-garde. Poursuivi par les ennemis, il ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité. Les Américains avaient fait une ouverture à la grande digue de Tlacapan, afin de l'arrêter dans sa marche, mais Alvarado, appuyé sur sa lance, la franchit d'un saut, ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Saut d'Alvarado* (et à Alvarado celui de *Capitaine du Saut*); les autres Espagnols voulant l'imiter, périrent misérablement dans le précipice. Il contribua beaucoup à la réduction du Mexique, et soumit plusieurs provinces. Il aida Pizarro dans la conquête du Pérou, et retourna ensuite à Guatimala, dont Charles-Quint le fit gouverneur. Incapable de repos, il s'embarqua pour la Californie, parcourut près de 350 lieues d'un pays sauvage et inconnu, et revint au Mexique. Peu de temps après il marcha contre les *Xalisconaos*, peuple indien qui s'était révolté. En poursuivant l'ennemi, il fut atteint d'une pierre énorme qui le tua sur-le-champ, en 1541. Alvarado fut un des chefs les plus actifs et les plus courageux qui contribuèrent à la conquête de l'Amérique.

ALVAREZ (Diégo), dominicain espagnol, né à Rio-Seco, dans la vieille Castille, professeur de théologie en Espagne et à Rome, ensuite archevêque de Trani, dans le royaume de Naples. Il soutint, avec Lemos son confrère, la cause des thomistes contre les molinistes, dans la congrégation *de auxiliis*. Il mourut en 1635, après avoir publié plusieurs tr[illegible] sur la doctrine qu'il avait défendue [illegible] On a de lui 1° *De auxiliis divinæ gr*[illegible]*æ*, Lyon, 1611, in-fol.; 2° *Concordi*[illegible]*beri arbitrii cum prædestinatione* [illegible]yon, 1622, in-8; 3° un *Commentaire* [illegible] Isaïe, 1615, in-fol., 4° *id.* sur la *Somr*[illegible] de saint Thomas, in-fol., etc.

ALVAREZ (Emmanuel), né dans l'île de Madère en 1526, entra dans la société des jésuites, et devint recteur des colléges de Coïmbre, d'Evora et de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au collége d'Evora, en 1582, avec la réputation d'un savant humaniste très versé dans les langues grecque et hébraïque, et surtout dans la littérature latine. On a de lui une excellente grammaire latine, intitulée *De institutione grammatica*, 1299, in-4, et divisée en 3 livres. Il y en a eu plusieurs éditions in-12, et c'est certainement la meilleure qu'on puisse employer à l'usage des colléges; toutes celles qu'on a récemment essayé de lui substituer ne sont que des recueils informes, faits par des gens qui eux-mêmes ont grand besoin d'apprendre la grammaire d'Alvarez. Les vers techniques qui facilitent la mémoire des préceptes sont aussi naturels que la matière le comporte.

et l'on doit en savoir d'autant plus gré à l'auteur, que la grammaire est presque la seule science où cette sorte de vers puisse être de quelque secours (*Voy.* BUFFIER). (Il a composé aussi un ouvrage moins connu : *De mensuris, ponderibus et numeris.*) — Un autre ALVAREZ (Barthélemi) fut mis à mort pour la foi de J. C., en 1736, dans le royaume de Tunquin.

ALVAREZ (François), né à Coïmbre en Portugal, était chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, et aumônier de l'ambassade que ce prince envoya en 1515 à David, empereur d'Ethiopie ou d'Abyssinie. (Alvarez était secrétaire de cette ambassade confiée à Edouard Galvao qui mourut dans l'île de Camaran avant d'être arrivé en Abyssinie. Don Rodrigo de Lima vint rejoindre Alvarez dans cette île de la mer Rouge, et ils allèrent ensemble à la cour de Gondar où ils séjournèrent long-temps. Alvarez ne revint qu'en 1527. Un bénéfice fut la récompense de son zèle : il fut chargé en outre d'accompagner à Rome l'ambassadeur Zagazab que le roi d'Abyssinie envoyait au pape Clément VII.) Il rendit compte de son voyage à ce pontife, en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne, en 1533. On a de lui une *Relation* de son voyage, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Damien Goez, chevalier portugais, la traduisit en latin dans un ouvrage qu'il dédia au pape Paul III : *Fides moresque Æthiopum.* Nous en avons aussi une traduction française, intitulée *Description de l'Ethiopie*, etc., et imprimée à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8. Alvarez est le premier qui ait donné quelque connaissance sûre de l'Ethiopie ; mais n'ayant pas tout vu de ses yeux, il n'est pas toujours exact. On préfère avec raison celle de Jérôme Lobo (*voyez* ce nom). Alvarez mourut en 1540, regardé comme un prêtre sage et vertueux, qui réunissait les talens d'un négociateur au zèle de l'apostolat.

ALVARES ALBORNOS. *Voy.* ALBORNOS.

ALVAREZ DE PAZ. *V.* PAZ.

ALVAROTTO (Jacques), professeur en droit à Padoue, sa patrie, où il mourut en 1452. Son traité le plus connu est intitulé *Commentaria in libros feudorum*, à Francfort, 1587, in-fol. Il est souvent cité par les jurisconsultes italiens.

ALVIANO (Barthélemi), général des Vénitiens (pendant la guerre que fit aux Français en Italie la *ligue de Cambrai*, était au service du duc de Candie frère d'Alexandre VI, en 1497. Lorsqu'il fut employé par la république de Venise, il se battit dans les Alpes-Juliennes pendant l'hiver de 1508 contre les troupes de Maximilien, défit complétement le duc de Brunswick à Cadore. Il eût peut-être été vainqueur l'année suivante ; mais le sénat de Venise lui avait défendu de prendre l'offensive) : il fut battu et fait prisonnier par Louis XII, à la bataille de Ghiaradadda, en mai 1509. (Il ne recouvra sa liberté que 4 ans après, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français contre les Espagnols. Alors il combattit avec succès le duc de Milan auquel il enleva plusieurs villes ; il força Cardone, général espagnol, à se renfermer près de Vicence ; il l'eût vaincu sans combat ; mais il voulait obtenir une victoire et il la perdit à Créazo. Nullement abattu par cet échec il s'empara de Crémone et de Lodi.) Il contribua beaucoup à la victoire de Marignan, en 1515. Il mourut de maladie dans cette même année, âgé de 60 ans. Il était si pauvre, que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils, et de marier ses filles.

* ALVINZY (baron d'), né en Transylvanie en 1726, général au service d'Autriche, colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, se distingua par ses exploits et ses succès jusqu'en 1797, époque où il subit les défaites les plus humiliantes. Capitaine de grenadiers dans la guerre de sept ans, général de division dans la campagne de 1789 contre les Turcs, il vint la même année devant Liége pour forcer cette ville à se soumettre à l'empereur. En 1792 et 93, il se battit contre la France dans les Pays-Bas ; il reçut les compagnons de Dumouriez après leur fuite et leur demanda s'ils voulaient placer Louis XVIII sur le trône. Il obtint

quelques avantages le 17 avril 1794 à Nouvion et à Catillon sur la Sambre. Au mois de juin de la même année, il défendit la Hollande à la tête du corps d'armée autrichien sous les ordres du prince de Cobourg, et fut général en chef de l'armée autrichienne sur le Rhin en avril 1795. Le 26 mars 1796, il prit le commandement de la Gallicie; plus tard il fut nommé membre du conseil aulique. Chargé du commandement de l'armée d'Italie, le 13 octobre il traversa la Piave, obtint quelques succès sur les Français à Scalda-Ferro, se rendit à Roveredo le 9 janvier, après avoir envoyé à Mantoue le marquis de Provera. C'est ici que commencent les malheurs d'Alvinzy; dès le 13 janvier il éprouva des pertes, et enfin il fut battu complétement à Rivoli et à Arcole. Là se termina sa carrière militaire après 44 ans de services. On l'accusa de trahison; il se justifia. Il fut nommé en 1798 commandant-général en Hongrie. Il est mort à Offen, le 27 octobre 1810 à l'âge de 84 ans.

ALUNNO (Frère), religieux italien, dans le 16e siècle, renferma tout le Symbole des Apôtres avec le commencement de l'Evangile de saint Jean, dans un espace grand comme un denier. Il présenta son petit chef-d'œuvre à l'empereur Charles-Quint et au pape Clément VII, qui admirèrent son industrie autant que sa patience. Cependant ce chef-d'œuvre de petitesse n'est rien en comparaison de quelques autres dont l'imagination même ne peut saisir la subtilité. Tel est celui dont parle le cardinal Pazman, qui assure avoir vu 300 vases d'ivoire, à bords dorés, renfermés dans un grain de poivre. Ce grain se conservait alors dans le cabinet de Rodolphe II, à Prague (*Voy.* Boverikon). Alunno était en outre un mathématicien habile, et a laissé des ouvrages de philologie fort estimés. Les principaux sont 1° des *Observations sur Pétrarque*, Venise, 1539; 2° *Richesses de la Langue italienne*, 1543, in-fol.; 3° *La Fabrique du monde*, 1546, in-fol., etc.

ALY. *Voyez* les articles Ali.

ALYATE, fils de Salyate roi de Lydie, père de Crésus, monta sur le trône, vers l'an 614 avant J. C.) Il continua la guerre que son père avait commencée contre les Milésiens; mais ne pouvant les vaincre, il fit avec eux la paix, la 6e année de son règne. Après quelques autres exploits moins importans, il accueillit dans ses états des Scythes qui avaient ravagé la Médie et offensé le roi Cyaxare : le roi des Mèdes lui déclara la guerre. Elle duroit depuis 6 ans, lorsqu'une éclipse de soleil (que l'on croit avoir eu lieu le 9 juillet 597), survenue au commencement d'une bataille, étonna si fort les deux armées, qu'elles se retirèrent pour faire la paix.) Cette éclipse, suivant Hérodote, avait été prédite par Thalès de Milet. Alyate mourut vers l'an 567 avant J. C.

ALYPIUS. *Voy.* Alipius.

AMABLE (Saint), naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Ayant été élevé au sacerdoce, il paraît qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville d'Auvergne (aujourd'hui Clermont), et l'attacha à son Eglise. On pense que l'évêque dont il s'agit ici était Sidoine Apollinaire. Amable mourut sur la fin du 5e siècle. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et saint Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avait été témoin oculaire. Vers la fin du 10e siècle, son corps fut transporté de Clermont à Riom, et déposé dans l'église de Saint-Bénigne. Il mourut le 1er novembre; mais c'est le 11 juin que l'Eglise célèbre sa fête.

AMAD-EDDULAT ou Imad-Eddoulah, premier sultan de la race des Buides, conquit en fort peu de temps l'Iraque et la Karamanie. Il établit son siége à Schiraz, l'an de J. C. 933, et mourut l'an 949. Sa bravoure et sa générosité le firent regretter des soldats et du peuple.

AMAJA (François), d'Antequera, professeur en droit à Ossuna et à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1540. On a de lui, en latin, des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMAK ou Amac, poète persan, versi-

fiait du temps de Khedberg-Kan, prince qui protégeait les lettres, et qui récompensa Amak. Les Persans louent ses *Elégies* et son roman, en vers, de *Josef et Zulica*.

AMALARIC, était fils d'Alaric II, (que Clovis tua de sa main à la bataille de Vouillé l'an 507. Après cette journée malheureuse pour les Visigoths, les uns allèrent en Espagne avec le jeune Amalaric âgé alors de 5 ans ; les autres se réfugièrent à Narbonne et proclamèrent Gésalaïc, fils naturel d'Alaric : mais les exploits de Clovis les forcèrent à venir aussi chercher un asile en Espagne. C'en était fait alors de la puissance des Visigoths en France, si Théodoric, roi d'Italie, n'eût conservé quelques provinces (Provence et Languedoc) à ses compatriotes. Théodoric était l'aïeul maternel d'Amalaric : il fit aussi triompher sa cause qui n'eut plus d'ennemis l'an 511, époque où fut tué son rival. Il devint le régent de son petit-fils, qui à sa mort partagea ses états avec son cousin Athalaric, roi d'Italie et des Ostrogoths : le Rhône séparait les deux royaumes.) La conduite de ce prince avec Clotilde sa femme, fille de Clovis, roi des Français, qu'il voulut forcer à embrasser l'arianisme, fut la cause de sa ruine. Childebert, roi de Paris, voulant venger sa sœur, entra sur les terres d'Amalaric, qui tenait sa cour à Narbonne. On en vint aux mains, Amalaric fut défait, et prit la fuite pour se sauver en Espagne; mais comme il voulait rentrer dans Narbonne pour enlever ses trésors, il fut tué, en 531, par un soldat français, et selon d'autres, par des Visigoths, que Theudis, gouverneur d'Espagne, avait apostés. Amalaric avait mérité son sort : sa conduite avec Clotilde avait été odieuse. Afin de la contraindre de quitter sa croyance, il la faisait insulter dans les églises, lui imposait des châtimens cruels, et la maltraitait tellement, que, réduite au désespoir, elle fit parvenir à son frère Childebert un mouchoir teint du sang qu'elle avait répandu sous les coups de son barbare mari. (En lui finit la race des *Théodomes* qui régna 111 ans sur les Visigoths. La monarchie devint élective, et ce fut Theudis qui lui succéda.)

AMALARIUS-FORTUNATUS, bénédictin de l'abbaye de Madéloc, diocèse de Trèves, devint archevêque de cette ville. Charlemagne l'envoya en ambassade près de Michel Curopalate, empereur d'Orient, et se servit de lui dans plusieurs occasions importantes. Il écrivit la *Relation* de son ambassade, mais il paraît que cet ouvrage est perdu. On a de lui un *Traité du sacrement de Baptême*, qu'il dédia à Charlemagne, et qui se trouve imprimé sous le nom et dans les OEuvres d'Alcuin. Il mourut en 814, à son retour de Constantinople.

AMALARIUS SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'église de Metz, ensuite abbé de Hornbac, au même diocèse, avait étudié sous Alcuin, et eut ensuite sous Louis le Débonnaire la direction des écoles du palais. Il fut archevêque de Lyon. Il était savant dans les liturgies. Quelques-uns le confondent mal à propos avec le précédent, dont il était contemporain. Il est auteur d'un traité des *Offices ecclésiastiques*, ouvrage précieux pour ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'Eglise, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la *Bibliothèque des Pères*. Il mourut en 837, à Saint-Arnoult de Metz, où l'on voyait son tombeau, et où il était honoré comme saint.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie, et d'Audéfléda, (fille du roi franc Childéric, épousa en 515 un prince de la race royale des Amales, Eutharic Cilicus, qui mourut de bonne heure, laissant un fils nommé Athalaric. Lorsque Théodoric mourut, le jeune prince fut proclamé : mais il était trop jeune pour régner : il fut sous la tutelle de sa mère qui choisit le romain Cassiodore pour son ministre.) Elle fit élever son fils à la manière des Romains, ce qui déplut fort aux Goths. Cette reine, digne de régner sur un peuple plus poli, avait toutes les qualités propres à former un grand roi. Pleine de génie et de courage, elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts et les sciences, et appela les savans auprès d'elle. Elle savait les diffé-

rentes langues des peuples qui s'étaient emparés de l'empire, et traitait avec eux sans interprète. (Sa conduite à l'égard de son fils ne fut point agréable à ses compatriotes qui prétendaient que *celui-là ne regardera jamais sans crainte le fer de l'ennemi qui aura tremblé sous la férule d'un pédagogue*. Ils la forcèrent de renvoyer ses maîtres et se chargèrent de son éducation. Ils l'habituèrent à leurs usages, l'entraînant dans tous les excès de l'ivrognerie et de la débauche : sa santé s'affaiblit.) Amalasonte, après la mort de son fils, arrivée en 534, mit sur le trône Théodat son cousin, qui eut l'ingratitude et la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultère. D'après les historiens les plus exacts, Théodat exila Amalasonte, en 535, dans une île du lac de Bolsena, et permit à ceux qui avaient quelque vengeance à exercer sur elle de la poursuivre et de l'étrangler; ce que ses satellites exécutèrent. Justinien informé de cette perfidie, et pénétré de respect pour Amalasonte, déclara la guerre à son meurtrier, et le fit châtier par Bélisaire, son général. Les grandes qualités de cette princesse prennent leur source dans l'excellente éducation qu'elle reçut dans les beaux temps du règne de Théodoric, son père, lorsque les sages et les savans remplissaient une cour qu'on ne prévoyait pas alors devoir être un jour celle d'un tyran.

* AMALECH, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esaü, fut le père et le chef des Amalécites, peuple établi dans l'Idumée. Samuel commanda à Saül, de la part de Dieu, de détruire les Amalécites (*Voyez* JOSUÉ). Ce prince leur fit la guerre, prit leurs villes, et les défit entièrement l'an 1074 avant l'ère vulgaire, mais il sauva la vie à leur roi Agag, et cette désobéissance lui fut fatale. David les poursuivit après qu'ils eurent saccagé Siccleg, et les défit : ils cessèrent ensuite de faire un corps de nation.

* AMALIE, duchesse de Saxe-Weymar, de la famille des Guelfes, naquit en Italie, épousa en 1756 le duc Ernest-Constantin de Saxe-Weymar, devint veuve deux ans après à l'âge de 19 ans et gouverna son duché avec sagesse, malgré la difficulté des temps qui suivirent la guerre de *sept ans* et la disette qui affligea en 1772 une grande partie de l'Allemagne. Quand son fils fut majeur, elle lui remit les rênes du gouvernement : Wieland avait fait l'éducation de ce prince. Amalie avait reçu à sa cour tous les savans allemands de cette époque, Horder, Gœthe, Bœtigger, Schiller; c'était d'après leur inspiration qu'elle avait créé, perfectionné ou protégé un grand nombre d'établissemens utiles, et qu'elle favorisa les lettres et les arts; ces grands écrivains qui font la gloire de l'Allemagne firent les délices de sa retraite. Elle se lia avec l'auteur de Werther qui l'accompagna dans un voyage en Italie. Elle mourut en 1806. Sa mort fut l'effet du chagrin que lui causa la bataille d'Iéna à la suite de laquelle son fils faillit être victime du ressentiment du vainqueur.

AMALRIC (Arnaud), général de l'ordre de Cîteaux, (fut envoyé avec Arnoul et Pierre de Castelnau pour convertir les albigeois. Ces trois légats d'Innocent III obtinrent peu de succès : ils furent rejoints par l'évêque d'Osma et saint Dominique. Bientôt ils prêchèrent une croisade contre Raymond protecteur des hérétiques, et Amalric se distingua par la chaleur de son éloquence, et plus tard, pendant la guerre, par le zèle qu'il mit à poursuire les vaincus. Ce fut lui qui donna de la part du pape au comte de Montfort la souveraineté des pays conquis sur les hérétiques.) Après avoir été inquisiteur en Languedoc contre les albigeois, il fut archevêque de Narbonne ; et réunit les princes d'Espagne contre les Maures. Ces barbares furent vaincus dans une bataille donnée en 1212, dont Amalric, témoin oculaire, nous a laissé une relation. Ce prélat mourut en 1225. Le pape Innocent III lui dédia un volume de ses sermons. Quelques historiens l'ont assusé d'avoir étalé trop de luxe et d'avoir manqué de douceur ; mais ses dignités ne lui permirent pas de conserver la pauvreté de son premier état, et les albigeois ne furent traités avec sévérité,

qu'après qu'on eut épuisé à leur égard toutes les voies de la douceur. *Voy.* saint Dominique, Montfort (Simon), Raimond VI et VII, comtes de Toulouse.

* AMALRIC (François de Sales), né en Provence, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique et devint grand-vicaire de l'évêque de Tulle. Il commençait à se faire un nom comme prédicateur, et avait été désigné pour prêcher à la cour le carême de 1793 ; mais les tristes événemens de cette époque, en bouleversant tout, le laissèrent sans ressource. Pour se soustraire aux persécutions, il fit le serment, ensuite il se maria, puis il sollicita son pardon à la cour de Rome qui le rendit à l'état séculier. On a de lui 1° *Oraison funèbre de madame Louise, religieuse carmélite*, Paris, 1789, in-4 ; 2° *Appel à la sagesse sur les événemens et les hommes de la révolution*, 1804, in-8 ; 3° *Cours de morale pour les jeunes demoiselles, à l'usage des maisons d'éducation d'Ecouen et de St. Denis*, 1803, 2 vol. in-12, seconde édition, 1808 ; 4° le *Missionnaire selon l'Evangile*, Paris, 1820, in-12, fig. et plusieurs morceaux de poésie, de politique et de littérature dans différens journaux. Il fut long-temps un des rédacteurs de la *Clef des cabinets des souverains*. On ne sait ni l'époque précise de sa naissance ni celle de sa mort qui a eu lieu il y a quelques années.

* AMALTHÉO (Paul, Marc-Antoine et François) ; trois frères, nés à Pordenone, dans le Frioul, qui se distinguèrent dans la carrière des lettres, et surtout dans la poésie latine, au commencement du 16e siècle. François, le dernier d'entre eux, se maria en 1505, et de ce mariage sortirent les trois Amalthéo qui ont donné le plus d'illustration à cette famille.

* AMALTHÉO (Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille), tous trois fils de François Amalthéo. Le premier, à la fois médecin, philosophe et poète latin, enseigna plusieurs années la médecine et la philosophie morale à Padoue, et dans plusieurs autres villes jusqu'à l'année 1574, qu'il mourut âgé de 64 ans. Le savant Muret l'élevait au-dessus de tous les médecins et de tous les poètes de son temps. On remarque dans ses poésies, recueillies avec soin par Jean-Matth. Toscanus, ce madrigal célèbre que Muratori trouvait si parfait, qu'il ne pouvait croire qu'il ne fût point traduit du grec (*Della perfetta poesia*, tom. 2, pag. 411) :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro ;
Et potis est forma vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede parenti ;
Sic tu cæcus amor, sic erit illa Venus.

— * Jean-Baptiste Amalthéo cultiva avec succès l'étude des langues grecque, latine et italienne, la théologie et la jurisprudence. D'abord professeur des enfans de la noble et riche famille de Lippomano, puis secrétaire de la république de Raguse, il mourut à Rome, où le pape Pie IV l'avait appelé pour l'attacher à sa personne. On a de lui des poésies qui ne le cèdent en rien à celles des poètes de son temps). — Corneille Amalthéo, le dernier des trois, est principalement connu pour avoir rédigé, dans le latin le plus pur, le *Catéchisme romain*. Ses poésies, recueillies avec celles de ses deux frères, par Jean-Matth. Toscanus, lui assurent une place honorable parmi les poètes de l'Italie. Il mourut l'an 1606.

AMAMA (Sixtinus), professeur d'hébreu dans l'académie de Franeker, naquit dans la Frise, et mourut en décembre l'an 1629. Ce théologien protestant portait une haine singulière à la Vulgate, qui, malgré quelques défauts, est infiniment supérieure à toutes les versions des sectaires, non-seulement par l'autorité que lui donnent le long usage qu'on en fait dans l'église de Dieu, le suffrage des saints Pères, les décrets des conciles, etc., mais encore par son énergie, par sa noble et touchante simplicité, que tous les raffinemens des hébraïsans et hellénistes modernes n'ont pu remplacer. Amama commença par critiquer la version du Pentateuque, et il finit par un recueil de dissertations critiques contre les traductions adoptées par les catholiques. Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus biblicus*, 1656, in-4. Critique aussi grossière que mal fondée, dans laquelle l'auteur s'abandonne à

une colère brutale contre le concile de Trente.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, et favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman, choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, et obtint un arrêt de mort contre eux. Il avait déjà fait dresser une potence pour Mardochée, lorsqu'Assuérus apprit que ce Juif avait découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi, reconnaissant d'un service qui n'avait pas été récompensé, ordonna à Aman de conduire Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître, par sa jalousie et sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet qu'il avait fait élever pour son ennemi. L'histoire d'Aman est regardée par les saints Pères comme un des monumens les plus frappans des excès et des délires de l'orgueil, des malheurs et des humiliations dont la Providence a coutume de punir ce vice odieux (*V.* ESTHER).

AMAND (Saint), évêque de Bordeaux, se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de J. C. Ce fut lui qui instruisit saint Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce temps-là Paulin entretint toujours avec saint Amand une amitié très étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; et nous voyons par celles qui nous sont restées, qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu. Il fut élevé sur le siége de Bordeaux en 404; mais il céda le gouvernement de son Eglise à saint Sévérin, évêque de Cologne, qui était venu se retirer à Bordeaux, et le reprit après la mort de ce saint. Il recueillit les écrits de saint Paulin, mort avant lui. (*V. l'histoire littéraire de la France*, t. 2. pag. 177).

AMAND (Saint), évêque de Tongres, naquit aux environs de Nantes, de parens distingués par leur profession et leur piété, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, voisine de celle de Ré, et fut sacré évêque en 628, sans être attaché à aucun siége particulier. Il se consacra à la conversion des infidèles, et eut les plus grands succès, particulièrement en Flandre. Il bâtit plusieurs églises en 633, et fonda deux grands monastères à Gand, l'un et l'autre sous l'invocation de saint Pierre : l'un fut appelé Blandinberg, du mont Blandin, sur lequel il était situé (c'est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Pierre); l'autre prit le nom de Saint-Bavon, de celui qui avait donné des fonds pour le bâtir. (La ville de Gand ayant été érigée en évêché, l'église de ce dernier monastère en devint la cathédrale en 1559.) Quelques années après, il en bâtit encore un autre à trois lieues de Tournai, sur la petite rivière d'Elnon, dont il prit le nom, et que l'on appelle aujourd'hui Saint-Amand, avec la ville qui s'y est formée. Elu évêque de Tongres, il ne resta pas long-temps sur un siége où il avait été élevé malgré lui. La vue de sa première vocation, jointe à l'espérance de faire plus de bien hors de son diocèse, le détermina à donner la démission de son évêché, après l'avoir gourverné trois ans. Il désigna lui-même son successeur, qui fut saint Remacle, abbé de Cougnon. Libre désormais, il reprit ses travaux apostoliques, et consacra le reste de ses jours à la conversion des païens. Enfin, cassé de vieillesse et de fatigues, il se retira à l'abbaye d'Elnon, qu'il gouverna en qualité d'abbé un peu plus de quatre ans. Il mourut en 675, âgé de 90 ans; ses reliques étaient dans l'église de l'abbaye de son nom où il avait été enterré. Le *Martyrologe romain* fait mention de lui le 6 février. Sa vie écrite par Baudemond se trouve dans les *Bollandistes*.

AMAND (Marc-Antoine-Gérard de Saint-). *Voy.* SAINT-AMAND.

AMANDUS (Cnéius Salvius Amandus), général romain, fit révolter les Gaules, vers l'an 285, sous Dioclétien, avec Aulus Pomponius Ælianus, qui, après la mort de Carinus, s'était mis à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs et de paysans ruinés par les impôts. Ces payans s'appelaient *Bagaudes*, et tiraient leur nom d'un château à une lieu de Paris, et appelé depuis S. Maur-des-Fossés. Aman-

dus et Elien s'étant fait donner le titre d'empereurs, portèrent la désolation partout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, etc. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximien Hercule, qui les ayant affaiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espèce de citadelle près de Paris. On se rendit maître de cette forteresse, qui fut rasée, et tous ceux qui s'y trouvèrent furent livrés à la mort. Amandus périt dans le cours de cette guerre. Quant à Elien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci était d'une famille obscure des Gaules; mais il avait de l'audace, et savait saisir à propos toutes les occasions de se signaler.

* AMAR, avocat au parlement de Grenoble, et trésorier de France, né d'une famille distinguée de cette ville, se fit remarquer, dès le commencement de la révolution, par la violence de ses déclamations : aussi fut-il nommé à la Convention en 1792, et il y débuta en dénonçant les *machinations de l'aristocratie du Bas-Rhin*, et en combattant Lanjuinais, qui contestait à la Convention le droit de juger Louis XVI. Il vota la mort sans l'appel au peuple et l'exécution dans les 24 heures. Bientôt après il propose une adresse aux départemens sur la conduite de l'assemblée dans cette affaire, dénonce une addition faite au plan de constitution lu par Condorcet, et appuie le projet de Robert-Lindet sur l'organisation du Tribunal révolutionnaire. Prétendant que la république était trahie du côté du Mont-Blanc, où Kellermann commandait, il accuse ce général à la tribune, et demande qu'il soit mis en jugement. Envoyé à Bourg, dans le département de l'Ain, au mois de mars 1793, il y commit les vexations les plus injustes et les plus atroces; elles devinrent si criantes et si nombreuses, qu'une députation se présenta à la Convention pour le dénoncer. On lui reprochait, entre autres choses, d'avoir fait incarcérer une dame du pays pour avoir entretenu une correspondance avec son fils, émigré, quoiqu'il fût prouvé qu'elle n'avait jamais eu de fils; il n'en fut pas moins nommé, le 8 août 1793, secrétaire de la Convention, et le 14 septembre suivant, il entra dans le comité de sûreté générale, dont il devint un des rapporteurs habituels et le provocateur ordinaire des mesures d'arrestation. Il fut un des premiers et des plus violens antagonistes du parti de la Gironde; et après avoir réclamé la mise en accusation de Buzot, l'arrestation de Mainvielle, de Lecointre-Puyraveau et d'une infinité d'autres, on le vit successivement accuser de conspiration contre la république et conduire à l'échafaud le capucin Chabot, Bazire, Fabre-d'Eglantine, Danton, Camille-Desmoulins, Hérault-de-Sechelles. Enfin, voyant que Robespierre voulait perdre les membres des comités, il se réunit aux autres députés que menaçait le tyran, et contribua ainsi au succès de la journée du 9 thermidor; mais toujours féroce et avide du sang humain, il fit comprendre dans la proscription tous les membres de la commune, ceux même qui n'avaient pris aucune part aux mesures de résistance contre la Convention, ou qui se trouvaient absens lors de cette révolte. Peu de temps après, il fut dénoncé par Lecointre de Versailles comme un des satellites les plus farouches de Robespierre; mais il se défendit avec audace, et il osa même solliciter un décret, portant *qu'il s'était conduit d'une manière conforme au vœu national.* Ayant voulu défendre les membres de l'ancien Comité de salut public, il fut entraîné dans leur chute, décrété d'accusation et conduit au château de Ham en Picardie, où il resta plusieurs mois. Amnistié par la loi du 4 brumaire 1796, il renoua ses liaisons avec le parti jacobin, et se trouva compromis dans les conspirations de Drouet et de Babeuf. Il parvint d'abord à se dérober à toutes les poursuites; mais il fut enfin arrêté dans une maison voisine de celle où il avait arrêté lui-même, quelque temps auparavant, son collègue Rabaud-Saint-Etienne. Dans son activité meurtrière, il n'avait dédaigné aucun rôle, si avilissant qu'il fût. C'est ainsi que, pour s'assurer de la personne de ce député, il s'était mis à la tête des sbires chargés de visiter la maison

où on lui avait dit que Rabaud s'était réfugié, et qu'il l'avait découvert derrière une boiserie pratiquée pour lui servir de retraite. Amar fut transféré à Vendôme devant la haute-cour nationale, où il soutint le caractère et les principes qu'il avait déployés à la Convention, et il fut acquitté. Après les cent jours, il fut question de le comprendre dans la loi qui obligeait les régicides de quitter la France, mais il allégua pour sa défense que, depuis 1814, il n'avait rempli aucune fonction publique, qu'il n'avait proféré aucun serment, et que par conséquent il devait profiter des amnisties prononcées lors des deux restaurations. Depuis, il vécut dans l'obscurité, et mourut subitement à Paris en 1816.

AMARAL (André d') ou DE MERAIL, Portugais de nation, chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et prieur de Castille, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir trahi son ordre, et livré Rhodes à Soliman. Ce scélérat fut puni de mort en 1522. Amaral avait du courage et des talens militaires, mais sa fierté excessive indisposait contre lui tous ses confrères. Dans une expédition (en 1510) contre le soudan d'Egypte, il eut pour collègue, dans le commandement des galères de la Religion, le commandeur Villiers de l'Isle-Adam, qui, plus modéré, céda aux avis d'Amaral. La victoire que celui-ci obtint fut complète; cependant, et malgré les prétentions d'Amaral, ce fut l'Isle-Adam qui, peu de temps après, fut élu grand-maître. Le premier, dans sa colère, dit que l'Isle-Adam serait le dernier grand-maître qui régnerait à Rhodes. Ce propos et les dépositions d'un domestique servirent de base à l'accusation qui fut intentée contre lui. « Les services qu'Amaral avait rendus à » la religion (dit Vertot), sa fermeté au » milieu des plus cruels tourmens de la » question, tout cela aurait pu faire balancer la déposition d'un domestique, et » peut-être qu'on n'aurait pas traité si rigoureusement le chancelier de l'ordre, » si, quand il s'agit du salut public, le seul » soupçon n'était pas, pour ainsi dire, un » crime que la politique ne pardonne » guère. » On prétend qu'un esclave turc envoyé par Amaral à Soliman fit connaître au sultan les endroits faibles de la place de Rhodes et les moyens de s'en emparer. Ce qu'il y a de certain c'est que la torture ne lui fit rien avouer et qu'il vit avec calme les apprêts de son supplice.

AMASA, fils de Jétra et d'Abigaïl, sœur de David, fut général d'Absalon, lorsqu'il se révolta contre son père. Etant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa charge; ce qui donna tant de jalousie à Joab, qu'il prit Amasa à la barbe, sous prétexte de vouloir l'embrasser, et le tua d'un coup d'épée.

AMASIAS. *Voy.* AMAZIAS.

AMASIS, de simple soldat devint roi d'Egypte, vers l'an 569 avant J. C; (il gagna la confiance du roi Apriès qui l'envoya pour apaiser une sédition; mais les rebelles le proclamèrent et Apriès fut chassé. Le nouveau roi, après avoir fait périr son bienfaiteur, parvint à se concilier l'affection de ses sujets par son affabilité et sa prudence.) Il poliça son royaume, y attira des étrangers, fit des lois, parmi lesquelles on en remarque une qui prescrit à chaque particulier de rendre compte tous les ans, à un magistrat, de la manière dont il subsistait. (Sous son règne les étrangers et les Grecs surtout parcoururent l'Egypte, eurent des établissemens sur la côte, et purent même exercer leur culte dans des temples. Solon vint à sa cour. La prospérité de ses états fut troublée par les préparatifs de Cambyse qui fit une invasion en Egypte, aidé par le transfuge Phanès. Il mourut avant que le roi des Perses n'eût fait triompher complétement ses armes, l'an 525 avant J. C. Mais son corps ne fut point respecté par les vainqueurs qui l'arrachèrent de sa tombe. Psamméticus son fils et son successeur fut témoin de l'humiliation de sa patrie.) *V.* PSAMMÉTICUS et CAMBYSE.

AMAT (Saint), *Amatus*, vulgairement appelé saint Amé, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique; mais, animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Agaune, que

l'amour des saintes lettres et de la régularité avait rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule, taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avait un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui Notre-Dame-du-Roc. On le tira de sa solitude pour le placer, vers l'an 669, sur le siége épiscopal de Sion en Valais. Thierri, fils de Clovis II, conseillé par des courtisans que le zèle du saint offensait, l'envoya en exil à Péronne. Il mourut en 690. Saint Amé est qualifié évêque de Sens (*Senonensis*) dans la chronique d'Auxerre; mais c'est une faute qui a été copiée par Baillet, par les Bollandistes et par plusieurs autres écrivains. Hucbald, moine de Saint-Amand, qui florissait au 10e siècle, assure, dans la *Vie* de sainte Rictrude, que saint Amé fut évêque, non de Sens, mais de Sion en Valais (*Sedunensis*). Il fut abbé de Saint-Maurice d'Agaune, avant d'être élevé à l'épiscopat, ce qui se prouve, suivant Mabillon, *Annal.* t. 1, l. 16, c. 521, par le catalogue des abbés du monastère, et par celui des évêques de Sion.

AMAURI. *Voyez* AMALARIC et AMALRIC.

AMAURI I, roi de Jérusalem, en 1165, après la mort de Baudoin III, son frère, était un jeune prince de 27 ans, qui, entre plusieurs bonnes qualités, avait de très grands défauts. L'avarice qui le dominait, lui fit entreprendre, dans l'Egypte, une guerre très heureuse dans les commencemens, mais bien funeste dans la suite. Il chassa deux fois de toute l'Egypte Siracon, prit Damiette, et aurait pu emporter avec la même facilité le Grand-Caire, si la crainte qu'il eut que son armée ne profitât du pillage de cette ville, ne l'eût porté à écouter les propositions du calife. Le général mahométan, instruit de la passion lâche d'Amauri, l'amusa si long-temps, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Nour-Eddyn, sultan d'Alep, qu'il attendait, arriva, et fit lever le siége. Amauri fut obligé de retourner dans son royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur, et le tribut que les Egyptiens lui payaient. Saladin, successeur de Siracon son oncle, uni avec Nour-Eddyn, pressa vivement les chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, et, soutenu d'une puissante flotte de l'empereur grec, il mit le siége devant Damiette; mais les pluies et la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine, prit Gaza, et fit un horrible ravage, dans le temps que Noradin en faisait autant vers Antioche. Amauri, qui s'opposait avec un courage invincible aux efforts de tant d'ennemis, mourut le 11 juillet 1173, âgé de 38 ans. Son fils Baudoin IV lui succéda.

AMAURI II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy son frère, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri I, disputa à Amauri II le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisième mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute, en 1194, Amauri II, qui était veuf, épousa Isabelle, et fut couronné roi de Jérusalem. Il fit d'Acre sa résidence. Ses projets contre les Sarrasins, maîtres de la sainte cité, furent inutiles. Il mourut en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vain les secours des princes de l'Europe, auxquels on avait prêché une nouvelle croisade. (Les chevaliers français qui s'étaient croisés s'arrêtèrent à Constantinople pour y fonder l'an 1205 l'empire latin d'Orient. Amauri laissa le royaume de Chypre à son fils Henri de Lusignan, et à Marie, fille d'Isabelle, le vain titre de reine de Jérusalem.)

AMAURI, clerc, natif de Bène, village du diocèse de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du 13e siècle; mais l'esprit de dispute, de système et de nouveauté, le jeta dans d'étranges erreurs, qui d'abord furent généralement repoussése et qui ensuite trouvèrent des partisans. Il soutenait que le christianisme consistait à se croire membre de J. C.; que le paradis, l'enfer et la résurrection des corps étaient des rêves. Amauri, condamné par l'université de Paris en 1204, en appela au pape Innocent III qui l'anathématisa.

Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta, et se retira à Saint-Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin et de dépit. Ses disciples ajoutèrent à ses erreurs, que les sacremens étaient inutiles, et que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultère, ne pouvaient être mauvaises, et d'autres extravagances. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. On en brûla plusieurs, et l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie (*Voy.* DAVID de Dinant).

AMAZIAS, 8ᵉ roi de Juda, fils et successeur de Joas, eut d'abord un règne heureux qu'il commença l'en 839 avant J. C. Il vengea le meurtre de son père, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles, et les adora. Un prophète vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Son orgueil était à son comble. Il écrivit à Joas, roi d'Israël, que s'il ne se rendait pas son sujet, avec tout son peuple, ses armes l'en feraient repentir; Joas lui envoya en réponse l'apologue du cèdre du mont Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amazias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël, qui le défit et le fit prisonnier. Ses propres sujets le poignardèrent ensuite dans une conspiration, l'an 810 avant J. C. (Il avait régné 29 ans : son fils Azarias lui succéda.)

AMAZIAS, prêtre des veaux d'or qui étaient à Béthel, avertit Jéroboam, roi d'Israël, des prédictions qu'avait faites contre lui et contre le temple des idoles, le prophète Amos, et voulut empêcher ce dernier de manifester à Béthel les vérités funestes qu'il lisait dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il serait mené captif en Syrie, où il mourrait de déplaisir; qu'on abuserait de sa femme au milieu de la place de Samarie, et que ses fils et ses filles seraient tués par les mains des soldats de Salmanasar.

AMBIGAT, roi de toutes les Gaules du temps de Tarquin l'Ancien, vers l'an 590 avant J. C., était un prince très puissant.

AMBIORIX, roi des Eburons ou des Nerviens, vers le pays de Liége (contre la Meuse et l'Escaut,) régnait conjointement avec Cativulcus, quand César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J. C. (Le général avait cherché à s'attirer Ambiorix par des bienfaits : il l'avait déchargé d'un tribut que ses sujets payaient aux habitans de Namur, les Atuaticiens; il lui avait même fait renvoyer son fils et les fils de son frère retenus en otages par ces peuples. Sa haine contre les Romains l'emporta) : il prit les armes contre eux, et les ayant fait donner dans une embuscade, défit une légion commandée par deux lieutenans de César. Depuis, il attaqua en vain une autre légion commandée par Quintus Cicéron, frère de l'orateur, l'an de Rome 701, et avant J. C., 53. Il se souleva dans la suite, et fut encore vaincu. César le défit avec près de 60,000 Gaulois. Il se retira dans un château, où il pensa être pris par l'armée romaine. S'étant sauvé de là, il se réfugia dans les Ardennes, et courut quelque temps dans la forêt avec quatre cavaliers, n'osant se fier à un plus grand nombre, sans qu'on sache précisément comment il a terminé sa carrière.

* AMBLIMONT (le comte FUSCHEMBERG D'), officier-général de la marine française. Il émigra au commencement de la révolution, prit du service en Espagne, et fut tué, en 1796, dans un combat où la flotte espagnole fut battue par l'amiral Jervis. On lui doit *Tactique navale*, ou *Traité sur les évolutions, sur les signaux et sur les mouvemens de guerre*, Paris, Didot, 1788, in-4, fig.

* AMBLY (le marquis D'), issu d'une des premières familles de la Champagne, fut un de ces hommes intrépides que le torrent de la révolution et du siècle n'entraîna pas, et qui se plaçant sur la brèche défendit pied à pied les anciennes institutions de la monarchie. Il était gouverneur de la ville de Reims et lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'il fut député aux états-généraux par la noblesse. Il s'opposa avec force à la réunion des trois ordres, et pour arrêter les dénonciations qui commençaient déjà à se manifester, il proposa d'exclure de l'as-

semblée tout député calomniateur. Mirabeau ayant voulu repousser cette proposition comme injurieuse au corps des représentans de la nation, il l'appela en duel. En 1790 il combattit vivement Robespierre, lorsqu'il demanda l'égalité politique pour tous les Français, et il s'opposa avec beaucoup de chaleur à la destruction des titres et des armoiries de la noblesse. Au mois d'août il provoqua la poursuite des auteurs des journées des 5 et 6 octobre, quels que fussent leur rang et leurs fonctions, voulant désigner par-là le duc d'Orléans, le comte de Mirabeau et les autres députés de ce parti. Après le voyage du roi à Varennes, on exigea des députés un nouveau serment; il fit précéder le sien d'un discours remarquable qui finissait par ces paroles : « Je suis » fort âgé, j'avais demandé à être em- » ployé, et j'avais été mis sur la liste des » lieutenans-généraux ; mais j'ai été rayé » par les jacobins qui ont substitué à ma » place M. de Montesquiou. Je suis vieux, » ma patrie est ingrate envers moi ; n'im- » porte, je jure de lui rester fidèle. » Après la session il se vit obligé d'émigrer, et il protesta auparavant contre tous les actes de l'Assemblée nationale. Son grand âge ne l'empêcha point de prendre du service dans l'armée du prince de Condé, où il fit la campagne de 1792. Il est mort en pays étranger.

AMBOISE (Georges d'), plus connu sous le nom de *cardinal d'Amboise*, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire. Il était de l'illustre maison d'Amboise, ainsi appelée, parce qu'elle possédait la seigneurie d'Amboise. Ayant à peine atteint sa 16e année, il fut nommé à l'évêché de Montauban. (Il fut un des aumôniers de Louis XI, se déclara, à la mort de ce prince, parmi ceux qui voulaient que la régence appartînt au duc d'Orléans et non à Anne de Beaujeu, fut enfermé après la défaite de St. Aubin, sortit de prison quand le duc d'Orléans fut rendu à la liberté par Charles VIII, et obtint même l'archevêché de Narbonne qu'il échangea en 1493 contre celui de Rouen pour être plus près de la cour. A l'avénement au trône du duc d'Orléans, d'Amboise fut premier ministre.) Il rendit les Français heureux, et tâcha de conserver la gloire qu'ils s'étaient acquise. Il est vrai qu'il conseilla assez légèrement à Louis XII la conquête du Milanais en 1499. Louis-le-Maure, oncle et feudataire de Maximilien, était alors en possession de cette province; les Français l'en dépouillèrent. Ils en furent chassés bientôt après, et la reprirent encore, mais ne la conservèrent point. D'Amboise, nommé légat du pape, fut reçu à Paris en cette qualité, avec beaucoup de magnificence. Il travailla pendant sa légation à la réforme de plusieurs ordres religieux, des jacobins, des cordeliers, des moines de Saint-Germain-des-Prés. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zèle. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Après avoir gouverné les diocèses de Montauban et de Narbonne, il se contenta de l'archevêché de Rouen, et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes. Ayant remarqué que ses chanoines étaient charmés de le voir au chœur sous le même habit qu'eux, il n'y parut plus autrement, tout légat qu'il était, hors les jours où il célébrait pontificalement. Il combla de présens sa cathédrale, et remplit son diocèse de monumens, tous marqués au coin de la grandeur de son âme et de son génie. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix, pour marier sa fille, il lui donna la dot et lui laissa la terre. Ses vertus et la grande réputation qu'il s'était acquise dans toute l'Europe, lui firent donner le chapeau de cardinal; et l'on prétend qu'après la mort de Pie III il eût été élevé sur la chaire de saint Pierre, sans l'opposition des Vénitiens. Ce qu'un historien ajoute, que le cardinal, irrité, engagea Louis XII à leur faire la guerre, est un conte ridicule, une calomnie absurde contre le roi et le prélat. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510. Il mourut à Lyon dans le couvent des célestins, à l'âge de 50 ans. On dit qu'il répétait souvent au frère infirmier qui le

servait dans sa maladie : *Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean !* « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Bérault, sans avoir au degré suprême toutes » les vertus qui ont signalé les évêques du » premier âge de l'Eglise, en eut toutefois qui, dans tous les temps, feront » désirer des prélats qui lui soient comparables : il réunit d'ailleurs toutes les » qualités sociales et politiques qui font » les ministres et les citoyens précieux. » Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand » homme de bien que grand homme » d'état, le conseil et l'ami de son roi, » tout dévoué au monarque et très zélé » pour la patrie, ayant encore à concilier les devoirs de légat du saint Siége » avec les priviléges et les libertés de sa » nation, les fonctions paternelles de » l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de » la cour, partout il fit le bien, réforma » les abus et captiva les cœurs, avec l'estime publique. » *Voyez* sa *Vie*, par l'abbé Le Gendre, 1721, in-4, et en 2 vol. in-12; et ses *Lettres à Louis XII*, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12.

AMBOISE (Aimery d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubusson, en 1503, était frère du précédent. La victoire navale qu'il remporta en 1510, sur le soudan d'Egypte, près de Monte-Negro, lui fit un nom dans son ordre et dans l'Europe. Il ne vécut que 2 ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, en sa 78e année. « C'était, dit l'abbé de » Vertot, un prince sage dans le gouvernement, heureux dans toutes ses » entreprises, qui enrichit son ordre des » dépouilles des infidèles, sans s'enrichir » lui-même; qui mourut pauvre, et » n'en laissa point dans l'île. » (Le cardinal avait un autre frère nommé Charles d'Amboise, sieur de Chaumont. *Voyez* Chaumont.)

AMBOISE (François d'), fils de Jean d'Amboise (qui fut chirurgien de François I, Henri II, François II, Charles IX et Henri III), fut élevé au collége de Navarre. Il eut ensuite une charge de maître des requêtes et de conseiller d'état. Lorsque Henri III fut élu roi de Pologne, il suivit ce monarque dans ce pays. Il mourut vers 1620. C'est à lui qu'on attribue l'édition des Œuvres d'Abailard, en 1616, in-4. On a de lui une comédie plaisante, intitulée *les Napolitaines*, 1584, in-12. Il a composé un grand nombre d'autres ouvrages.

AMBOISE (Adrien d'), frère du précédent, fut curé de Saint-André à Paris, et évêque de Tréguier en 1604 : il mourut à son siége en 1616. Il est auteur de la tragédie d'*Holoferne*, 1560, in-8.

AMBOISE (Jacques d') docteur en médecine et recteur de l'université de Paris, était aussi frère du précédent. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, et commença le procès contre les jésuites : il mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt*, Paris, 1595, in-8; et quelques autres questions citées dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, par M. Carrère.

AMBOISE (Françoise d'). *V.* Françoise.

AMBOISE (Michel), sieur de Chevillon, fils naturel de Michel d'Amboise, amiral de France, naquit à Naples, et mourut en 1547. La famille d'Amboise le fit élever, et lui procura le moyen de vivre; mais un mariage fait contre le vœu de cette famille, et un crime auquel il participa, et pour lequel il fut mis en prison, lui attirèrent son ressentiment, et le réduisirent à la misère. On a de lui divers ouvrages où il prend le nom d'*esclave fortuné*, entre autres les *Contre-épîtres d'Ovide*, *le Babylon*, etc. qu'on ne lit plus, et qui ne méritent que l'oubli profond dans lequel ils sont ensevelis. (On en trouve la liste dans les *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et de Gouget, tom. 10, et dans le 33e vol. de Nicéron.)

AMBOISE (Réné d'). *Voyez* Monluc, *Jean* dit *Balugni*.

AMBRAY (d'), *V*. DAMBRAY.

* AMBROGI (Antoine-Marie), jésuite, né à Florence le 18 juin 1718, célèbre par les talens qu'il fit briller dans la chaire d'éloquence et de poésie, qu'il occupa à Rome pendant trente années. Toute la jeunesse italienne se rendait à l'envi à son cours pour y puiser le goût de la saine littérature, et admirer la science profonde et l'aimable facilité du professeur. Ambrogi a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, 1° *Traduction* de deux poèmes latins du jésuite Noceti, *De iride* et *De aurora boreali*; 2° une *Traduction* de quelques tragédies de Voltaire; 3° l'*Histoire du pélagianisme*, traduite du jésuite Patouillet; 4° la *Traduction* des lettres choisies de Cicéron, 5° *Musæum kircherianum*, Rome, 1765, 2 vol. in-fol. où l'on trouve la description de ce musée, qui fut longtemps confié à ses soins; 6° enfin, une *Traduction* de Virgile, en vers libres, qui jouit d'une grande réputation, et qui fut magnifiquement imprimée à Rome, 3 vol. in-fol., 1763. Ambrogi mourut dans cette ville en 1788. On trouvait dans ses improvisations comme dans celles de la plupart de nos rhéteurs modernes, plus de nombre que de pensées, une abondance souvent fastidieuse, et presque toujours

Un déluge de mots, dans un désert d'idées.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, et mari de sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origène, qu'il était allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit et son éloquence. Nous lisons, dans saint Jérôme, que l'occupation d'Ambroise, tant le jour que la nuit, était de faire succéder la lecture à la prière, et la prière à la lecture. C'est à ses soins et à ses libéralités, ajoute le même Père, que nous sommes redevables des commentaires d'Origène sur l'Ecriture lesquels lui sont presque tous dédiés. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de J. C. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie, et dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie, où l'empereur faisait la guerre. Mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Prototecte, qui avait été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origène à réfuter Celse, philosophe épicurien, qui avait attaqué la religion chrétienne. Ambroise mourut vers l'an 251.

AMBROISE (Saint), docteur de l'Eglise et archevêque de Milan, naquit vers l'an 340; il comptait parmi ses aïeux des consuls et des préfets. (On raconte un grand nombre de prodiges sur son enfance: ainsi l'on assure qu'un essaim d'abeilles vint se déposer sur sa bouche pendant qu'il dormait, peu de temps après sa naissance, dans la cour du prétoire, et qu'il n'en fut nullement blessé: l'antiquité regardait ce phénomène comme un présage favorable qui annonçait la douceur et le charme des discours de celui à qui il était arrivé.) Son père, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne, et d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mère qui cultiva avec soin son cœur et son esprit. (Après avoir fait ses études à Rome, il vint à Milan avec son frère Satyrus, et tous deux suivirent la carrière du barreau. La réputation d'Ambroise s'étendit au loin.) Alexis Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Emilie et de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en *évêque* qu'en *juge*. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu pour lui succéder: (les évêques de la province étaient réunis pour nommer un archevêque; les suffrages ayant été divisés, une sédition eut lieu; Ambroise vint pour l'apaiser, et c'est au moment où il s'avançait pour rétablir l'ordre qu'un enfant s'écria *Ambroise évêque*, et aussitôt il fut unanimement proclamé. Ambroise voulut se soustraire à cet honneur; en vain il chercha à s'acquérir la réputation de cruauté, en maltraitant des esclaves; celle de débauché, en faisant introduire dans son palais des femmes impudiques; en vain il veut fuir, sa retraite est découverte, ou bien il ne

prend point le chemin qui devait l'éloigner de Milan, et se retrouve aux portes de sa capitale.) Ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'était que catéchumène ; on le baptisa, on l'ordonna prêtre et on le sacra le 7 décembre 374. Ambroise se signala par les plus sublimes vertus. Gratien et Valentinien II, qui avaient succédé à Valentinien I, le regardaient comme leur père et l'impératrice Justine avait souvent recours à ses sages conseils. Alors les Goths exerçaient au loin leurs ravages ; les peuples fuyaient devant ces barbares : Ambroise recevait ces fugitifs et les accueillait avec charité. Un autre fléau menaçait l'Italie ; la guerre civile excitée par l'usurpateur Maxime, meurtrier du jeune Gratien, allait dévorer la Péninsule : Ambroise va trouver à Trèves ce prince et obtient de lui un traité qui assurait la paix à l'Italie. L'Eglise était affligée d'une autre plaie : les ariens avaient tout infecté de leur doctrine. Ambroise eut la fermeté et le courage qu'il fallait dans ces temps malheureux. L'impératrice Justine, maîtresse de l'empire sous son fils Valentinien II, voulait que les ariens eussent au moins une église ; mais Ambroise, qui savait que l'audace des sectaires croissait à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, fut ferme à ne leur rien accorder. Callogone, préfet de la chambre de l'empereur, menaça le saint évêque de lui ôter la vie, s'il n'obéissait à son maître : « Dieu veuille, répondit Am» broise, que vous exécutiez vos me» naces ! Si vous vous comportez en spa» dassin, je me comporterai en évêque. » Je ne crains point vos menaces ; vous » ne pouvez faire mourir que le corps : » mon âme est au-dessus de votre pouvoir. » En m'arrachant la vie temporelle, » vous ne porterez aucune atteinte au » mérite de mon ministère. L'âme est » tout entière dans le pouvoir de Dieu » seul. Croiriez-vous me faire quelque » mal ? Vous me rendriez au contraire un » grand service ; en me faisant perdre la » vie de ce monde, vous m'en procurerez » une éternelle. Que ne peut-il se faire » que le Seigneur délivre l'Eglise de ses » ennemis en dirigeant tous leurs traits » contre moi seul, afin que leur fureur » soit rassasiée de mon sang ! » — « Cer» tainement, » dit-il en écrivant à l'empereur Valentinien, « soit que nous con» sultions les oracles des saintes Ecritures, » soit que nous jetions nos regards vers » l'histoire de l'antiquité, nous recon» naîtrons qu'en matière de foi, c'est aux » évêques qu'il appartient de juger les » empereurs chrétiens, et non pas à ceux» ci de faire la loi à ceux-là. Il viendra, » s'il plaît à Dieu, un jour où, jouissant » d'une paisible vieillesse, vous désap» prouverez vous-même la conduite d'un » évêque qui abandonnerait aux laïques » le pouvoir sacerdotal. Votre père, que » Dieu avait fait parvenir à une vieillesse » avancée, avait coutume de dire : *Il » n'appartient pas à moi de juger » les différends des évêques.* » Ambroise triompha et ce fut à cette occasion qu'il composa le *Te Deum*. Cependant Maxime oublia son serment : Ambroise député une seconde fois près de lui, ne put l'empêcher de traverser les Alpes. Ce fut Théodose, successeur de Valens, qui mit fin à cette invasion en immolant l'usurpateur Maxime l'an 388, et qui consolida Valentinien sur son trône chancelant. Deux ans après cet heureux événement, Ambroise eut le cœur déchiré par la nouvelle d'un grand malheur. La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans la sédition. L'empereur Théodose, pour venger sa mort, fit massacrer sept mille habitans de cette malheureuse ville ; l'évêque de Milan, instruit de cette barbarie, le mit en pénitence publique, et lui refusa l'entrée de l'église. L'empereur, qui savait apprécier la force toute chrétienne du saint prélat, se soumit à cet arrêt sans se plaindre. Exemple également admirable de la part du saint et de la part de l'empereur, qui apprend aux évêques que la foi et le zèle purs ont plus de force que le trône et le sceptre, et qui avertit les princes de la terre que leur véritable grandeur consiste à s'humilier devant le roi des rois (*V.* saint Basile). Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les

captifs que les Goths avaient faits, et vendit même à cet effet les vases de l'Eglise. Les ariens le lui ayant reproché, il leur dit qu'il valait mieux conserver à Dieu des âmes que de l'or. Ce saint prélat mourut la veille de Pâques, en 397, à l'âge de 57 ans. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné, en 1686 et 1690, ou 1691, une édition de ses ouvrages, en 2 vol. in-fol., divisée en deux parties. La première renferme ses *traités sur l'Ecriture-Sainte*, la seconde, ses écrits sur différens sujets. En 1787, on a donné à Dusseldorf une édition de ses lettres *ad principes*, in-12, monument précieux de la dignité et de la fermeté épiscopale. Tous les écrits de saint Ambroise ont cet avantage, qu'ils plaisent et instruisent en même temps; autant remplis de majesté, de force et de vivacité, que d'agrémens, de douceur et d'onction. Il y a peu de vérités importantes de la religion qui ne s'y trouvent solidement établies et développées avec netteté; ce qui les a fait mettre, presque aussitôt qu'ils ont été rendus publics, au nombre des livres que l'Eglise consulte dans les matières de foi. On a une traduction française de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol in-12; de son *Traité de la virginité*, 1729, 1 vol. in-12; de son *Traité des offices*, par Bellegarde, 1689, 1 vol. in-12. On lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec saint Augustin, son disciple et sa plus illustre conquête. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre et sublime, ces deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique; d'autres prétendent qu'il est exclusivement de saint Ambroise, et le nom d'*Hymnus ambrosianus*, que l'usage lui donne, est une preuve de cette opinion. D'un autre côté, le ton et la marche du cantique semblent favoriser le premier sentiment. « Car, dit un critique éclairé, » ce qui distingue ce cantique de tant » d'autres, très respectables d'ailleurs, » et tenant à juste titre une place dans » la liturgie, ce n'est pas seulement ce » groupe d'idées vastes, grandes, pro» fondes, sublimes, qui en composent le » fond, mais encore la manière dont » cela est rassemblé, ou, si l'on veut, » jeté avec une négligence de génie in» finiment supérieure aux efforts de l'art. » Ce passage rapide du ciel à la terre, » et de la terre au ciel, et de la redou» table majesté de l'Eternel aux misères » et aux besoins de l'homme; adoration, » terreur, amour, espérance, affections » vives et tendres, apostrophes d'admi» ration et de respect, de confiance et » de gratitude; langage animé et en dés» ordre, chutes brusques et inégales, » vers sans mètre, sans nombre et sans » cadence; tout exprime un enthousiasme » nourri au feu de la divinité, et vérifie » la manière subite, et pour ainsi dire » inspirée, dont une ancienne tradition » nous apprend que cet hymne inimitable » fut composé par deux grands docteurs » de l'Eglise.... Les protestans, qui ont » fait main-basse sur tant de choses ca» tholiques, n'ont eu garde de se dé» partir de celle-ci; ils ont senti qu'elle » ne souffrait point de remplacement. » Il est également remarquable qu'on ne l'a jamais traduite en aucune langue avec quelque apparence de succès, preuve d'une beauté originale et inimitable. (*Voy.* saint AUGUSTIN.) Paulin, prêtre de Milan, écrivit sa *Vie*. Daillé, Barbeyrac et Le Clerc se sont attachés à critiquer la doctrine de ce Père; le dernier surtout, socinien de croyance, n'a pu lui pardonner son zèle contre les ariens; il va jusqu'à taxer de fourberie ce que saint Ambroise raconte, comme témoin oculaire, des corps des saints martyrs Gervais et Protais. (*Voy.* GERVAIS.) Son nom seul, et l'idée générale qu'il produit dans l'esprit des chrétiens depuis 15 siècles, suffisent pour réfuter les mauvaises critiques et les impudentes calomnies. En général toutes les injures que les novateurs disent aux Pères de l'Eglise, ne sont autre chose qu'une preuve décisive de l'opposition de l'ancienne doctrine à celle des sectes; ne pouvant s'appuyer de l'autorité de ces respectables dépositaires de la tradition, il ne leur reste que la triste et humiliante ressource de les dénigrer.

AMBROISE le Camaldule, général de

son ordre en 1431, naquit en 1378 de l'illustre famille des Traversari, de Ravenne, à Portico, dans la Romagne. Eugène IV l'envoya au concile de Bâle. Il brilla ensuite à ceux de Ferrare et de Florence, et il dressa le *décret* d'union entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. On admira sa facilité à s'énoncer en grec. Ambroise fut recherché par les savans de de son temps, qui aimaient en lui un homme de lettres enjoué et un religieux aimable, quoique sévère pour lui-même. Il dit, à l'occasion de Laurent Valla et du Pogge Florentin, qu'il n'avait pu réconcilier, qu'*on devait faire peu de cas des savans qui n'ont ni la charité d'un chrétien, ni la politesse d'un homme de lettres*; maxime qui humilierait étrangement bien des gens du premier nom, si elle pouvait être reçue dans ce siècle. Il mourut en 1439. Nous avons de lui 1° plusieurs *Traductions* des Pères grecs; 2° une *Chronique du Mont-Cassin;* 3° des *Harangues;* 4° des *Lettres* et autres ouvrages. Ses *lettres* contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile et littéraire. On les trouve dans la collection de don Martenne. On a aussi de lui *Hodæporicon*, ou *Visite des monastères de son ordre*, Florence, 1680, in-4.

AMBROISE DE LOMBEZ, pieux et savant capucin, dont le nom de famille était La Peyrie, né à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion le 25 octobre 1724, fut successivement professeur de théologie, gardien, définiteur, etc., et travailla avec beaucoup de zèle à la direction des âmes, fonction pour laquelle il avait des talens rares. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes, et rassurer ceux qui étaient d'une conscience trop timorée. On a de lui 1° *Traité de la paix intérieure*, 1 vol. in-12, plusieurs fois imprimé. Cet ouvrage, chef-d'œuvre en son genre, écrit avec netteté, élégance et précision, plein de maximes solides, de principes lumineux, de sentimens remplis d'onction, prouve la connaissance que l'auteur avait du cœur humain; 2° *Traité de la joie de l'âme*, 1 vol. in-12, écrit dans le même esprit et avec le même succès que le précédent; 3° *Lettres spirituelles sur la paix intérieure*, etc., 1 vol. in-12. Il mourut à Saint-Sauveur, près de Baréges, en 1778.

* AMBROISE (Réné-Louis), naquit le 1er mai 1720, à Laval où il était prêtre officiant dans la paroisse de la Trinité. Sous le règne de la terreur, l'abbé Ambroise fut un des quatorze prêtres, au moins sexagénaires, que l'on enferma dans les prisons de Laval; ils y auraient sans doute été tous massacrés, si l'approche des Prussiens, vainqueurs dans ce moment, n'eût occupé toute l'attention des révolutionnaires. Après cette première alarme, les Vendéens s'emparèrent de Laval et délivrèrent l'abbé Ambroise et ses treize compagnons; mais ils furent forcés de quitter bientôt la ville après la perte de la bataille de Savenay. Alors Ambroise et les autres prêtres se constituèrent d'eux-mêmes prisonniers, en décembre 1793, dans leur ancienne prison de Laval. Cet acte de soumission et de dévoûment ne désarma pas leurs bourreaux; deux proconsuls nommés par la Convention avaient établi à Laval un tribunal révolutionnaire. Plusieurs des membres de ce tribunal de sang se trouvant un jour à la chasse, un d'eux s'écria : « Citoyens, le 21 janvier approche; pour bien célébrer cet anniversaire, régalons le bourreau ce jour-là en lui faisant expédier ces quatorze vieux *calotins.* » Cette affreuse proposition fut accueillie avec des transports de joie, et fut exécutée.....

AMBROSINI (Barthélemi), professeur de médecine, et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut, dans le même temps, préposé par le sénat de cette ville au cabinet d'histoire naturelle de la république. (Il rendit de grands services à ses compatriotes dans la peste qui en 1630 affligea Bologne. A cette occasion, il fit un ouvrage *sur les moyens de guérir la peste.*) Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi (10, 11 et 12) qu'il a publiés, il a donné 1° *Panacea ex herbis*

quæ a sanctis denominantur, Bononiæ, 1630, in-8; 2° *Historia capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12; 3° *Theodorica medicina*, ibid., 1532, in-4, etc. Il mourut en 1657.

AMBROSINI (Hyacinthe), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivans: 1° *Hortus Bononiæ studiorum consitus*, etc., Bononiæ, 1654-1657, in-4; 2° *Phytologia, hoc est de plantis*, ibid., 1656-1666, in-fol. Ce dernier contient les différens noms et les synonymes avec les étymologies des plantes découvertes dans le 17e siècle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devait avoir plusieurs volumes. La partie de cet ouvrage qui a été terminée peut être quelquefois consultée pour les synonymes, mais elle est superficielle, et les étymologies qu'elle donne sont souvent très hasardées.

AMÉ. *Voyez* AMAT.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III, embrassa, après avoir été marié, la vie religieuse dans l'abbaye de Bonnevaux, et demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde, le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux, pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiés, dans la Tarentaise. Pendant qu'on bâtissait les monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers, et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. — Son fils, nommé aussi *Amédée*, qu'il avait fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

AMÉDÉE V, dit *le Grand*, comte de Savoie en 1285, défendit en 1315 l'île de Rhodes contre les Turcs, qui voulaient la reprendre. Ce fut en mémoire de cette expédition qu'Amédée et ses descendans ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F. E. R. T., qu'on explique ainsi: *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. On dit que ce prince fit trente-deux siéges, et qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon, en 1323. Il s'était rendu dans cette ville pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infidèles, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

AMÉDÉE VI, surnommé *le Comte Vert*, parce qu'il parut à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie en 1343. Il alla en Grèce secourir Jean Paléologue, et l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie, et le défenseur des papes. En 1383, il mourut de la peste. Amédée est l'instituteur de l'ordre du *Lac d'amour*.

AMÉDÉE VIII, successeur d'Amédée VII, en 1391, fut surnommé *le Pacifique* et *le Salomon de son siècle*. Il sut conserver la paix pendant que tous les potentats ses voisins se faisaient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché, en 1416, il quitta ses états et ses enfans, et se retira, avec plusieurs seigneurs de sa cour, au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il bâtit tout auprès un beau palais, auquel il donna le nom d'*Ermitage*; et dans une assemblée des grands de ses états, il y institua, l'an 1434, l'ordre de la chevalerie séculière de l'*Annonciade*, qui n'était qu'une réforme de celui du *Lac d'amour*, établi en 1355, par le comte Amédée, dit *le Vert*. Tous ceux qui étaient admis dans ce séjour tranquille, embelli des charmes de la nature et de la piété, étaient abondamment pourvus de tout ce qui rend la vie aisée et décente. Leur habit était moins rude que celui des religieux; c'était un drap gris, très fin, un bonnet d'écarlate, une

ceinture d'or, et une croix au cou de la même matière. Amédée jouissait d'un repos précieux, ne connaissant que des plaisirs honnêtes et décens, lorsque les Pères du concile de Bâle lui donnèrent la tiare, l'an 1439, et l'opposèrent à Eugène IV. Le cardinal d'Arles fut député pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites et ses domestiques, et consentit à être pape après avoir témoigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugène, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare, en 1449, par esprit de paix, et se contenta du chapeau de cardinal. Il faut lire, sur ces événemens, un ouvrage curieux, imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1626, in-8 : *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV et Amedii, Sabaudiæ ducis, in sua obedientia Felicis papæ V nuncupati, controversus commentarius, jussu serenissimi ducis ab ejus historiographo digestus.* Il mourut quelque temps après, à Genève en 1451, âgé de 69 ans, en philosophe chrétien qui avait sacrifié généreusement à la tranquillité de l'Eglise une dignité acceptée malgré lui. « Duclos et Voltaire (dit le protestant auteur de l'*Histoire littéraire de Genève*) se sont accordés à calomnier la conduite pieuse de ce prince à Ripaille, parce qu'un proverbe du pays peint une vie de plaisirs par ces mots, *faire ripaille*; mais ils n'ont pas réfléchi que cette expression n'est relative qu'à la situation riante de cet ermitage, et à la vie heureuse que les ermites y menaient, en comparaison de la vie dure et austère de la plupart des religieux. Tous les auteurs du temps font l'éloge d'Amédée. Le satirique Poggio en parle avantageusement. Æneas Sylvius donne une idée intéressante de la vie régulière de ce prince. Monstrelet, qui aime à médire, Raynaldus, etc., approuvent tout ce qu'il fit. Le suffrage des contemporains doit imposer silence aux détracteurs de nos jours. »

AMÉDÉE IX, né à Thonon, en 1435, succéda à Louis, duc de Savoie, en 1465. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouvèrent plus d'une fois; mais il usait généreusement de la victoire. Il chérissait les pauvres comme ses enfans. On lui dit un jour que ses aumônes épuisaient ses finances : *Hé bien!* dit-il, *voici le collier de mon ordre, qu'on le vende, et qu'on soulage mon peuple.* Amédée mourut saintement, en 1472, emportant les regrets de son peuple et de ses voisins. Il avait épousé Yolande de France, qui le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux*.

* AMÉDROZ (Jacob), colonel suisse au service de France, né en 1719, à la Chaux-de-Fonds dans la principauté de Neuchâtel. Il servit avec distinction dans la guerre de 1763, et son régiment tint le dernier à la bataille de Rosbach. Il soutint le siége de Cassel en qualité de commandant de cette place, et quoique sans fortune il refusa les honteuses conditions par lesquelles on le pressait de capituler. Seul il s'opposa à la signature d'une capitulation qui l'aurait flétri à ses yeux, et insista sur la nécessité de réparer les fortifications extérieures. Aujourd'hui encore, après des guerres remplies de tant d'actions héroïques, la défense de Cassel est admirée et elle le sera toujours. Il avait fait glorieusement toutes les campagnes de la guerre de sept ans, et il alla terminer sa vie dans sa patrie, sans autre recommandation que sa bravoure et ses vertus. Il mourut à Neuchâtel le 15 février 1812. Amédroz se distingua dans toutes ces guerres malheureuses, dont Mme de Pompadour traçait la marche dans son boudoir, et, suivant l'expression de Diderot, *avec des mouches*.

* AMEILHON (Hubert-Pascal), ancien historiographe de la ville de Paris, membre de la classe d'histoire et littérature anciennes de l'Institut, administrateur perpétuel de la bibliothèque de l'Arsenal, chevalier de la légion-d'honneur, et doyen des membres existans de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Paris le 5 avril 1730. Savant laborieux, il consacra toute sa vie à éclairer de nouvelles lumières les ténèbres de

l'antiquité et de l'histoire, et ses travaux furent toujours couronnés d'un entier succès. Il donna pour son premier essai un ouvrage très remarquable, ayant pour titre *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne des Ptolémées*. L'auteur fait connaître dans ce livre la grande étendue du commerce des anciens peuples, les diverses routes qu'ils suivaient, tant par terre que par mer, pour aller aux Indes, en Espagne, et en d'autres parties du globe, à une époque où la géographie n'avait pas encore atteint ce degré de perfection possible où nous la voyons parvenue de nos jours. Après la mort du savant Lebeau, il fut chargé de continuer l'*Histoire du Bas-Empire*, que le premier avait entreprise; Ameilhon acheva le vingt-deuxième volume, publia ensuite les tomes 23 et 24 ; et, peu de mois avant sa mort, termina l'ouvrage, où l'on trouve partout cet esprit de sagesse et cet amour pour la vertu qui caractérisèrent l'auteur. L'académie des inscriptions et belles-lettres ayant proposé au concours trois questions, la première fournit à Ameilhon la matière pour l'ouvrage que nous avons déjà cité : dans la seconde, il était question d'examiner *quels étaient les devoirs et les prérogatives du* pontifex maximus *de Rome sur les prêtres des sacerdoces de la ville et des provinces*; la troisième avait pour objet de savoir *quelle fut l'éducation que les Athéniens donnèrent à leur jeunesse dans les temps florissans de la république*. Ameilhon traita ces trois questions difficiles avec un égal talent, et l'académie le récompensa en l'admettant dans son sein en 1766. Peu de temps après, il y lut un mémoire qui avait pour titre *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide*. Cette épreuve consistait à plonger le patient dans l'eau ; et s'il surnageait, il était censé convaincu du crime dont on l'accusait ; s'il allait au fond, il était acquitté. On soumettait plus communément à cette épreuve ceux qui étaient accusés de sorcellerie, et l'on punissait ce crime du dernier supplice. Ameilhon regarde ces sorciers comme des individus attaqués d'affections vaporeuses et nerveuses, maladie peu connue dans ces siècles reculés, où l'on attribuait les symptômes extraordinaires de cette maladie à des effets surnaturels et produits par un odieux commerce avec le malin esprit. Sans nous permettre d'examiner une matière aussi délicate, nous croyons cependant qu'une maladie si étrange a pu induire en erreur des juges ou prévenus, ou mal éclairés. On trouve le susdit écrit dans le tome 37 des *Mémoires de l'académie*. Afin d'introduire dans l'éducation de la jeunesse l'exercice utile de la natation, Ameilhon publia ses *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens, et sur les avantages qu'ils en retiraient*. On inséra ce Mémoire dans la partie *historique* du trente-huitième volume de l'académie, et l'on doit sans doute au succès qu'il obtint les diverses écoles de natation établies à Paris et dans presque toute la France. Il donna quelques mois après l'*Art du plongeur*. Toujours infatigable dans ses études et dans ses recherches, Ameilhon publia un nouvel ouvrage intitulé *la Métallurgie ou l'art d'exploiter les mines chez les anciens*. L'auteur entre dans tous les détails sur l'exploitation de l'or, depuis l'instant qu'on le tire de la mine jusqu'au moment où il sort de la fonte. Il travailla pendant plusieurs années au journal intitulé *la Clef des cabinets des princes*, vulgairement connu sous le nom de *Journal de Verdun*. Ameilhon, également versé dans l'histoire et dans la connaissance des arts mécaniques des anciens, écrivit sur *les couleurs* que ceux-ci avaient connues ; sur les arts, en général, qui peuvent y avoir rapport, et lut à l'Institut un *Mémoire* sur l'*Art du foulon*, et deux autres sur l'*Art de la teinture chez les anciens*. Le premier de ces mémoires est accompagné de deux morceaux remarquables, relatifs, en quelque sorte, à l'histoire de l'*ancienne botanique*. Nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, Ameilhon fit preuve de ses connaissances bibliographiques, en y rectifiant la classification des livres, et en en

retirant d'autres ensevelis dans la poussière, où ils étaient depuis long-temps oubliés. Plusieurs autres écrits importans, sortis de la plume de ce savant, ont été recueillis dans les *Mémoires de l'académie* : ils ont rapport à l'histoire et aux progrès des arts des anciens. L'âge et les infirmités n'empêchèrent jamais Ameilhon de se livrer constamment à l'étude, qui était devenue pour lui un besoin indispensable. Regretté des savans par l'étendue et la profondeur de ses connaissances, et pleuré de ses amis pour la bonté de son caractère, il mourut à quatre-vingts ans, en novembre 1811.

AMÉLINE (Claude), prêtre de l'Oratoire, grand archidiacre de l'église de Paris, où il est né, en 1635. Il suivit d'abord le barreau, qu'il abandonna pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Nommé grand-chantre de l'église de Paris, il permuta sa place de grand-diacre avec Claude Joli. On a de lui 1° un *Traité de la volonté*, Paris, 1684, in-12; 2° *Traité de l'amour du souverain bien*, Paris, 1699, in-12. On lui attribue l'*Art de vivre heureux*, que quelques-uns croient être de Louis Pascal. Améline mourut à Paris, en 1706, âgé de 71 ans.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abraham-Nicolas), né à Orléans, en 1634, et mort à Paris, en 1706, dans un état peu au-dessus de l'indigence. C'était un esprit dur et un homme austère. Il est connu par son talent pour la politique. Il s'était formé sous le président de Saint-André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue 1° sa *Traduction de l'Histoire du concile de Trente*, de Fra-Paolo, 1686, in-4, qu'il a donnée sous le nom de Lamothe Josseval : elle eut de la vogue avant que celle de Le Courayer parût. Cette version fut généralement improuvée; on trouva mauvais qu'il se fût avisé de traduire l'ouvrage d'un moine factieux, qui, suivant la remarque de Bossuet, couvrait sous un froc l'esprit et les sentimens de Calvin, et qui n'avait eu d'autre but que de rendre odieuse cette grande assemblée de prélats catholiques (*Voy.* SARPI). 2° Une *traduction du Prince* de Machiavel, en 2 vol. in-12. Il s'efforce vainement d'y justifier cet écrivain des justes reproches qu'on lui a faits, d'avoir donné des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. (Il dit que Machiavel n'a pas justifié les princes et qu'il ne leur a pas donné des principes de conduite, mais qu'il a exposé ce qu'ils font, opinion que Nicéron traite de paradoxe et Laharpe de rêverie.) « Machiavel, dit un auteur estimé, enseignant une politique destructive de toute espèce de bonne foi, méritait plutôt d'être réfuté que traduit. La morale des princes, comme celle des particuliers, ne saurait être vraiment respectable et solidement utile, qu'autant qu'elle est fondée sur l'équité. » 3° La *Version de l'Homme de cour*, de l'espagnol de Gratian, in-12, avec des remarques morales et politiques; 4° celle des *Annales de Tacite*, en 4 vol. in-12; sèche et plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur; 5° L'*Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, avec l'examen de la liberté originelle de Venise, traduit de l'italien de Marc Velférus. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France : on dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille. 6° La *Morale de Tacite*, extraite de ses *Annales*, in-12. Cet ouvrage est encore recherché aujourd'hui. Amelot avait beaucoup médité sur cet écrivain; mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne perfectionna pas sa manière d'écrire. 7° *Factum* servant de réponse au livre intitulé *Procès fait aux Juifs de Metz*, accusés d'avoir tué un enfant chrétien, Paris, 1670, in-12. Ce petit écrit est fort rare. 8° Ses *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, en 3 vol. in-12, sont de tous ses écrits le plus inexact et le plus répandu; ils sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart sont fausses, et les autres si communes, que ce n'était pas la peine d'en faire un livre particulier. Il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs ont puisé dans cet ouvrage bien des petits faits qu'ils nous ont donnés en-

suite, d'un air avantageux, comme des découvertes. Amelot est auteur d'un certain nombre d'autres ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici, et sur lesquels on peut consulter le tom. 35 des *Mémoires* de Nicéron.

* AMELOT (Sébastien-Michel), né à Angers le 5 septembre 1741, était le plus ancien des évêques de France, lorsque la mort vint le frapper à Paris le 2 avril 1829, dans sa 88e année. Issu d'une famille honorable qui a donné à l'Eglise un archevêque de Tours dans le 17e siècle, et à l'état des magistrats et des ministres, il avait pour père le marquis de Chailloux, colonel d'un régiment d'infanterie. Après avoir fait ses études et pris ses degrés à Angers, il s'attacha à M. de Boisgelin dont il devint le grand-vicaire, d'abord à Lavans et ensuite à Aix. L'abbé Amelot assista à l'assemblée du clergé de 1772, fut évêque de Vannes en 1774, et abbé de Saint-Vincent (diocèse de Besançon), en 1780. Le roi le chargea en 1787 de surveiller la direction du collége de la Marine qu'on venait d'établir à Vannes. La révolution vint le trouver au milieu de ses pieuses occupations. Il avait tant d'empire sur son clergé que sur tous les prêtres qui desservaient les 160 paroisses de son diocèse, il n'y en eut tout au plus que 20 qui firent le serment. Forcé de quitter le Morbihan, il fut même appelé à la barre de l'Assemblée Constituante et conduit à Paris où l'on se contenta de lui donner son logement pour prison, et de lui faire promettre de se présenter à la première réquisition qu'on lui en ferait. Après la session, Amelot alla en Suisse, d'où il attendit les événemens, sans s'éloigner de la France. Il crut un instant revoir son diocèse : mais le désastre de Quiberon fit évanouir tous ses projets. Des environs de Constance où il était, le prélat partit, à l'approche des Français, pour Augsbourg et de là pour l'Angleterre (1800). L'année suivante il fut l'un des treize évêques qui ne donnèrent pas leur démission demandée à la suite du Concordat. Depuis ce temps il prit part à tous les actes des évêques non-démissionnaires. M. de Bausset avait été investi de son évêché (*Voyez* BAUSSET); il lui envoya sa démission qu'il ne voulut pas accepter. A la même époque, Louis XVIII fit un nouvel appel aux évêques qui avaient refusé leur démission : cette fois ils la donnèrent tous. Rentré en France, Amelot devint aveugle et ne put dès lors plus officier; il vécut dans une profonde retraite, faisant de bonnes œuvres et favorisant surtout l'éducation des jeunes ecclésiastiques. Voyez les notices du *Moniteur* du 12 mai 1829, et de *l'Ami de la religion et du roi*, tom. 59, pag. 229 et tom. 60, p. 317.

AMELOTTE (Denis), né à Saintes en 1606, prêtre de l'Oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. Il écrivit contre les théologiens de Port-Royal, quoiqu'il ait partagé en quelques points leurs sentimens. Nicole lui répondit. Nous avons de lui 1° la *Vie du père de Condren*, in-4, pleine de minuties; 2° *Traduction* du *nouveau Testament*, en français, avec des notes, en 2 vol. in-4, et 4 vol. in-8. Cette version, imprimée aussi en 1 vol. in-8 et in-12, sans notes, est très répandue. Dans la première édition, le P. Amelotte assurait qu'il avait eu les manuscrits de la bibliothèque vaticane, 20 manuscrits de France et d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du Nord et du fond de la Grèce. C'est une ruse d'auteur. Il n'avait jamais eu en main aucun de ces manuscrits; il l'avait avoué lui-même à ses confrères. Il était d'ailleurs ridicule de supposer que cet oratorien eût trouvé dans ces manuscrits, soit réels, soit imaginaires, de quoi réformer ou le texte ou le sens des livres saints. Deux protestans, Daillé le fils et Conrart, accommodèrent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, et la firent imprimer à Paris, chez Louis Vendôme, in-12, 1671, en petits caractères. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée, ce qui l'a rendue très rare; 3° Un *Abrégé de théologie*, in-4; 4° *Harmonie des quatre évangélistes*, en français, in-12, 1669, et en latin, 1670.

AMÉNOCLÈS, ou AMINOCLÈS, Corinthien, construisit, au rapport de Thu-

cydide, de Diodore et de Pline, les premières trirèmes qu'on ait vues dans la Grèce. Cependant quelques auteurs en attribuent l'invention aux Sidoniens.

AMERBACH (Jean), natif de Souabe, imprimeur du 15e siècle, s'établit à Bâle, et s'y distingua par des éditions correctes. Il publia, en 1506, les ouvrages de saint Augustin, (avec des caractères ronds qu'il substitua aux italiques et aux gothiques; et ces caractères portent encore dans les imprimeries le nom de *saint Augustin* qu'ils doivent à cette circonstance particulière. Il avait commencé une édition de saint Jérome); mais la mort qui l'enleva, en 1515, l'empêcha de l'achever. — Boniface, son fils, fut un jurisconsulte à Bâle; il mourut en 1562.

* AMERGIN, archidruide des anciens Scots-Irlandais, fils d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, appelé Gallamh ou Mileagh-Easpain (champion de l'Espagne), chef, ainsi que plusieurs de ses frères, de la colonie scythomilésienne, vint, selon les annales de ces peuples, fonder en Hibernie, la monarchie suprême et les dynasties subordonnées. Tout prêtre qu'il était, il se distingua par sa bravoure, dans la conquête de l'Irlande; et, abandonnant à ses deux frères Héber et Hérémur, les seuls qui lui restaient après plusieurs combats, la royauté de l'île, il se réserva le titre de *Druide suprême*. Les bardes ont dit de lui dans leurs chants : « La nature l'avait fait » poète et philosophe; la loi le fit pontife » et historien. Il fléchissait devant les » autels des genoux plus blancs que la » neige. « On rapporte l'existence d'Amergin à plusieurs siècles avant J. C.

AMERIC-VESPUCE, ou AMÉRICO-VESPUCCI, naquit à Florence, d'une famille ancienne, en 1431. Son goût pour la physique, pour les mathématiques et pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. (Son éducation fut conforme au but que se proposait sa famille, qui le destinait au commerce, comme c'était l'usage en Italie dans chaque maison où l'on désignait un de ses membres pour se livrer à cette profession à laquelle ce pays devait sa prospérité. En 1490, il se rendit en Espagne; il y était en 1492 quand Christophe Colomb appareillait pour son second voyage; les succès de cette heureuse navigation enflammèrent Améric du désir de partager sa gloire.) Ferdinand roi d'Espagne, lui fournit un vaisseau, avec lequel il partit de Cadix le 10 mai 1497. (Cette petite flotte se dirigea vers les Iles Fortunées, puis se dirigeant à l'ouest, elle arriva au continent d'Amérique après 37 jours de navigation.) Il revint un an après, le 15 octobre 1498, amenant avec lui 222 prisonniers. Améric, dans cette navigation, avait découvert de nouvelles terres, comme l'île Sainte-Marguerite, etc. Il parcourut le golfe de Parias, côtoya la Terre-Ferme pendant plus de 400 lieues. Il fit en 1499 une seconde course aussi heureuse que la première, d'où il apporta des pierreries, et beaucoup d'autres choses d'un grand prix; (dans ce voyage il s'était dirigé de Cadix vers le Cap-Vert, et 144 jours après son départ d'Espagne, il avait abordé à une terre inconnue située sous la zône torride, et qui était la continuation de celle qu'il avait trouvée dans son premier voyage. La flotte alla vers le nord et découvrit une grande quantité d'îles.) Emmanuel, roi de Portugal, l'enleva à Ferdinand en 1501, et fit armer, en sa faveur, trois vaisseaux qui lui servirent à découvrir quelques îles. (Un quatrième voyage entrepris par ordre d'Emmanuel fut moins heureux (1503). Améric revint en Europe après avoir perdu un vaisseau, couru les plus grands dangers, et visité le littoral du Brésil. Il resta en Espagne jusqu'en 1506, époque de la mort de Colomb. La cour de Séville sensible à la perte de ce grand navigateur, chercha à la réparer en rappelant Améric.) Ferdinand se l'attacha encore, et lui donna une flotte avec ordre de tirer vers le sud par la côte du Brésil. C'est là l'époque de ses grandes découvertes. Il jouit de la gloire de donner son nom à la moitié du globe. « Dans les 8e et 9e siècles, dit un auteur célèbre, c'étaient des barbares qui venaient faire des incursions chez des peuples policés; dans ce siècle, ce sont des peuples policés qui vont subjuguer des barbares. »

Améric mourut en 1416 aux îles Tercères. Nous avons de lui une *Relation* de quatre de ses voyages. Le roi de Portugal, au service duquel il mourut, fit suspendre, dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes de son vaisseau, nommé *la Victoire*. L'abbé Bandini publia sa *Vie*, en 1745, à Florence, in-4. Il accuse mal à propos Pluche et Charlevoix d'avoir ôté à Améric la gloire de la découverte de l'Amérique ; il est exactement vrai que cette gloire appartient proprement à Christophe Colomb. De la découverte des îles à celle du continent, il n'y avait qu'un pas à faire, et il est plus que vraisemblable qu'indépendamment des travaux de Vespuce, l'Europe n'eût guère tardé à jouir des suites toutes naturelles des connaissances que lui avaient données Colomb. *Voyez* BÉHAIM.

AMERVAL ou Amerlan (Eloi d'), né à Béthune, vers la fin du 14e siècle, est auteur d'un livre de morale en rimes françaises intitulé *Le livre de la déablerie*, Paris, 1508, in-fol., gothique, peu commun.

* AMES (Guillaume), théologien anglais, né à Norfolk en 1576, était zélé calviniste, et fut professeur de théologie à Franeker. Ames a écrit en latin sur les cas de conscience, et a fait plusieurs ouvrages de controverse contre Bellarmin, etc., 5 vol. in-12, Amsterdam, 1658. Il mourut à Rotterdam, en 1634, à 57 ans.

AMES (Joseph), secrétaire de la société des antiquaires de Londres, mort en 1759. Il avait commencé par être marchand d'allumettes à Londres dans le quartier de Wapping ; et il était déjà fort avancé en âge, quand il commença à s'occuper d'antiquités. On lui doit les *Antiquités typographiques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Londres 1749, in-4, fig.; 2e édition, avec des augmentations considérables, par Will. Herbert, 1785-90, 3 v. in-4, fig., dont on trouve peu d'exemplaires complets; réimprimée en 1810 et années suivantes, avec de nouvelles augmentations, et revue par le célèbre Dibdin. Cette édition, dont le 4e vol. a paru en 1819, est exécutée avec beaucoup de luxe, et doit former 7 volumes au moins.

*AMES (Ficher), l'un des plus éloquens orateurs des Etats-Unis, grand homme d'état, né à Dedham, petite ville de la province de Massachusset, vers 1750, devint membre de la convention de ce district, et se fit remarquer par son talent pour les discussions politiques. En 1789, il fut appelé à la législature comme premier représentant de sa province, et il porta la parole pendant huit années de suite comme principal orateur. Son éloquence était simple, énergique, dégagée de tout luxe oratoire, et néanmoins il exerçait sur son auditoire un empire irrésistible. Le trait suivant démontrera la puissance de son genre oratoire ; le 23 avril 1796, il venait de parler : aussitôt un membre d'une opinion opposée, appelé à donner son vote après lui, se leva et dit : « Messieurs, il m'est impossible de donner mon vote, dans un moment où l'assemblée et moi-même sommes encore sous l'influence irrésistible de l'orateur qui vient de parler. » Il eut beaucoup de part aux modifications insérées dans le traité avec l'Angleterre, et mourut en 1808.

*AMHERST (Jeffery, lord d'Holmsdale et de Montréal) l'un des généraux anglais qui s'emparèrent du Canada, né dans le comté de Kent le 29 juin 1717, entra de bonne heure dans la carrière militaire, et devint en 1741, aide-de-camp du général Ligonier. Il assista en cette qualité aux batailles de Dettingen, Fontenoi et Rocoux, et il y combattit avec distinction. En 1748, il fut envoyé dans l'Amérique septentrionale pour remplacer le général Abercromby, et il députa par la prise de Louisbourg et du cap Breton. S'étant concerté avec les autres généraux anglais, il entreprit la conquête du Canada, qui appartenait depuis 200 ans aux Français, et qui jusqu'alors était resté à la France malgré les tentatives fréquentes et les expéditions des Anglais; la seule affection des sauvages pour les Français leur avait conservé cet établissement ravagé presque tous les ans par la famine et par l'incendie, et que les

possesseurs, il faut le dire, laissaient sans secours, sans activité, sans crédit. L'on vit bientôt la place importante de Crown, Québec, Montréal, céder à la force de ses armes, et prouver la justesse de ses mesures. Il ne revint en Angleterre qu'en 1763. En récompense de ses services il fut créé chevalier du Bain, gouverneur de Guernesey, lieutenant-général et baron d'Amherst, lord d'Holsdale et de Montréal. Son nom jusque-là était *Jeffery*. En 1778, il fut rappelé au commandement en chef, et élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal. Il finit ses jours dans son château de Kent, en août 1797.— Il y a un autre Anglais du même nom, qui eut une mission en Chine en 1804, et qui parvint jusqu'au centre de cet empire; mais ayant refusé de se soumettre à quelques cérémonies humiliantes auxquelles cette nation assujettit les étrangers, il fut obligé de se retirer sans avoir rempli l'objet important dont il était chargé. Il a donné quelques renseignemens sur le gouvernement et les mœurs de cette nation, qui ont été insérés dans la *Relation du capitaine Elie*.

* AMICO. Il y a eu plusieurs auteurs de ce nom, dont les plus remarquables sont ANTONIN, chanoine de la cathédrale de Palerme, et historiographe de Philippe IV, roi d'Espagne, mort en 1746. Il a laissé 1° *Trium orientalium latinorum ordinum, post captam a duce Gothofredo Hierusalem, notitia et tabulana*, Palerme, 1636; 2° *Thesaurus antiquitatum Siciliæ*, Lugd.-Batav., 1723, in-fol. etc. — BERNARDIN, franciscain, prieur de son ordre à Jérusalem en 1596, a écrit *Trattato delle piante*, ou *Traité des plans et images des édifices sauvés de la Terre-Sainte, dessinés à Jerusalem*, Florence, 1620. Les gravures de ce livre sont du célèbre Callot. — VITO-MARIE, de la congrégation du Mont-Cassin, né à Catane en 1693, a publié *Sicilia sacra, dissertationibus et notis illustrata*, et dont la dernière partie seulement est de lui; il la fit réimprimer dans *Siciliæ sacræ libri* IV, *integra pars secunda*, etc. Palerme, 1773, in-fol.

AMIENS (Jean-Louis d'), capucin de la province de Paris, est auteur de différens ouvrages de chronologie et d'histoire; tels sont 1° *Atlas temporum in 4 libris, etc.* Paris, 1635; 2° *Epitome historiarum omnium, a Christo nato ad octogesimum annum supra millesimum sexcentesimum, cum omnibus characteribus usque ad consommationem seculi*, Paris, 1585, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Georges d'Amiens, également capucin, qui se fit une réputation distinguée entre les érudits du 17e siècle; on a de lui 1° *Tertullianus redivivus, scholiis et annotationibus illustratus, etc.* Il s'est fait à Paris trois éditions de cet ouvrage; la première est de 1646, in-fol. 2° *Trina sancti Pauli theologia, positiva, moralis et mystica; omnigena in sancti Pauli apostoli epistolas commentaria*, Paris, 1649, 3 vol. in-fol.

AMILCAR, nom commun à plusieurs Carthaginois. Le plus connu est le père d'Annibal, qui fut surnommé Barca; il appartenait à la faction populaire. Il faisait remonter son origine jusqu'aux anciens rois de Tyr; (très jeune encore, il commanda en Sicile vers la dix-huitième année de la première guerre punique. Alors il commença ses opérations par ravager les côtes de l'Italie méridionale; il vint en Sicile avec de riches dépouilles, y débarqua ses troupes, et de là il se jetait sur les alliés de Rome avec une habileté qui mérita les éloges même de ses ennemis. Cette campagne fut utile à sa gloire, sans être d'un grand résultat pour sa patrie. Pendant cinq ans il continua à ravager l'Italie, mais enfin l'an 242 la victoire que Lutatius remporta sur Hannon près des îles Ægates, força les Carthaginois à la paix. Amilcar fut chargé de la négocier : ce fut en frémissant qu'il signa un traité qui mettait sa patrie sous la dépendance d'un peuple auquel il avait voué une haine éternelle. De retour en Afrique, il délivra Carthage de la guerre des mercenaires qui s'étaient réunis à quelques hordes de Numides pour faire le siége de cette ville. Il vainquit les barbares, et étendit au loin la domination de sa patrie.) Il se rendit ensuite en Espagne,

subjugua plusieurs nations, et fonda Barcelonne, du nom *Barca* de la famille d'Amilcar; on dit qu'il approcha de ces plages avec neuf barques (*nona*), ce qui donna d'abord à la ville le nom de *Barcanona*. Il fut tué l'an 228 avant J. C., dans une bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie. Il avait amené avec lui, en Espagne, son fils Annibal âgé de neuf ans, (et c'est en entrant dans ce pays qu'il avait fait jurer à ce jeune Carthaginois une haine irréconciliable aux Romains. Amilcar resta neuf ans en Espagne. Il avait fait cette guerre pour donner à Carthage des moyens de se soustraire à la domination romaine, et pour s'éloigner d'une patrie qui était alors subjuguée par la faction de ses ennemis à la tête desquels était Hannon. L'armée choisit pour le remplacer Asdrubal, gendre d'Amilcar.)

AMIN-BEN-HAROUN, sixième calife de la maison des Abbassides. Son nom était Mohammed, et son surnom Amin, qui signifie *le fidèle*. Il succéda à son père Aaron Raschild, l'an de J. C. 809. Mamon son frère était subrogé au califat, par une déclaration expresse, qu'Aaron leur avait fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avait ordonné en même temps que le gouvernement de l'armée du Khoraçan, avec tous les meubles de la maison impériale, demeureraient, après sa mort, à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son père lui avait donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frère tous les meubles, dont il devait avoir seul la possession, et fit venir à Bagdad toutes les troupes du Khoraçan. Mamon arma contre son frère, le vainquit et le fit mourir l'an 813 de J. C. Il n'était âgé que de 28 ans, dont il avait régné 5. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. (L'armée de son frère approchait de Bagdad; on lui apprit cette nouvelle, au moment où il pêchait à la ligne : *ne me troublez pas*, dit-il au messager; *mon affranchi a déjà pris deux poissons, et je n'en ai encore pris qu'un seul.*) L'armée de Mamon ayant assiégé Bagdad, et pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes, pour ranimer le courage des assiégés : *laissez-moi en repos*, leur répondit-il, *car je suis près de faire un beau coup, et de donner échec et mat à mon adverse partie*. Un de ceux qui étaient présens, et qui entendit les paroles d'Amin, ne put s'empêcher de dire que bon sens et bonne fortune allaient ordinairement de compagnie. Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMINADAB, lévite habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'arche, après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Ce saint homme en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIOT. *Voyez* AMYOT (Jacques).

* AMIOT (le P.) jésuite et missionnaire à la Chine, né à Toulon en 1718, se rendit à Macao en 1750, puis l'année suivante à Pékin par ordre de l'empereur. Chargé de divers travaux pour ce prince il les exécuta à sa satisfaction et fut honoré de son estime. Tout en se livrant aux pénibles travaux de sa mission, le P. Amiot, doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, parvint en peu de temps à connaître les langues chinoise et tartare, et fit passer en France de nombreux mémoires auxquels nous devons des documens importans sur la Chine. On a de lui 1° la traduction en français d'un poème chinois composé par l'empereur Kien-Long, intitulé *Eloge de la ville de Moukden* avec un grand nombre de *Notes historiques et géographiques* sur la ville et le pays de Moukden, patrie des Tatares-Mantchoux, qui sont maintenant maître de la Chine; 2° *Art militaire des Chinois*, Didot, 1772, in-4, réimprimé dans le tome 7 des *Mémoires sur les Chinois*. Le tome 8 de ces mêmes mémoires contient un supplément à cet ouvrage, avec fig., envoyé depuis par le P. Amiot. 3° *Lettre sur les caractères chinois*, adressée à la société royale de Londres, insérée aussi dans le tome 1er des *Mémoires sur les Chinois*. Ce qui donna occasion à

cette lettre, ce sont des caractères égyptiens trouvés par Needham sur une Isis, et qu'il crut avoir de la conformité avec les caractères chinois. Amiot et les autres missionnaires ses confrères, décidèrent que les caractères de l'Isis n'avaient aucune ressemblance avec ceux de la Chine. 4° *De la Musique des Chinois tant anciens que modernes*, dans le tome 6 des *Mémoires* cités; 5° *Vie de Confucius, ornée de fig. d'après les dessins chinois*, dans le tome 12; 6° *Dictionnaire tatar-mantcheou-français*, Paris, Didot l'aîné, 1789, 3 vol. in-4; 7° *Grammaire abrégée de la langue tatar-mantchéoux*, imprimée dans le tome 13 des *Mémoires*; 8° un grand nombre de *Lettres*, d'*Observations*, de *Traités*, etc. Ce célèbre jésuite mourut à Pékin en 1794, à l'âge de 77 ans, dont il avait passé plus de 40 à la Chine (*Voy.* Cibot).

AMIRA. *Voy.* Georges Amira.

* AMMAN (Paul), né à Breslau le 3 août 1634, fit ses études médicales à l'université de Leipsick. De retour d'un voyage qu'il fit en Hollande et en Angleterre, il fut reçu successivement docteur, professeur de botanique, puis de physiologie. Il mourut en 1691. On a de lui 1° *Enumeratio plantarum horti Leipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8; 2° *Character plantarum*, 1676, in-12; 3° *Hortus Bosianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4, etc. On lui reproche d'avoir voulu introduire un sceptiscisme outré dans les sciences médicales.

AMMAN (Jean-Conrad), médecin suisse du dernier siècle, mort à Amsterdam, s'était appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia les moyens dont il se servait, dans un petit traité curieux et recherché, sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8, et dans un autre ouvrage imprimé à Amsterdam, en 1700, sous le titre de *Dissertatio de loquela*. L'abbé de l'Epée et l'abbé Deschamps, devenus célèbres dans ce siècle par l'art de faire parler les muets, ont beaucoup profité de ses ouvrages. Long-temps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès le même art, qu'un religieux nommé Ponce avait déjà fait connaître en Espagne.

AMMANATI (Barthélemi), sculpteur et architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1589, construisit dans sa patrie plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de talent. Les portiques de la cour du palais Pitti sont de lui, ainsi que le pont de la Trinité, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la naissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la façade du collége Romain, le palais Ruspoli sur le *cours*, et autres. Cet architecte composa un grand ouvrage intitulé *La Citta*, qui comprenait les dessins de tous les édifices publics, nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siècle dernier au prince Ferdinand de Toscane, et l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avait eu le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avait pour les belles-lettres. Cette femme, appelée Laura Battiferi, fit des poésies italiennes, très estimées, qu'on imprima à Florence, en 1560, sous le titre d'*Opere toscane*.

AMMIEN-MARCELLIN, grec de naissance du 4e siècle, servit d'abord sous Constance, Julien et Valens. (Il s'enrôla d'abord parmi les *Protutores domestici*, troupe dans laquelle on ne recevait que les jeunes gens des familles distinguées. Il alla successivement en Orient et dans les Gaules avec Arsificus, général de cavalerie sous l'empereur Constance : il accompagna Julien dans la guerre de Perse; il était à Antioche sous le règne de Valens; là il fut témoin de la persécution dirigée contre les Grecs que l'on accusait d'attenter par des moyens magiques à la vie des empereurs. Il quitta peu après le métier des armes et vint jouir des délices de Rome, l'an 378. (Il y travailla à son histoire, qu'il commença à la fin du règne de Domitien à l'époque où Tacite avait fini la sienne, et qu'il finit au règne de Valens. Les frères Valois en donnèrent une édition avec des notes, l'an 1636. On

en a aussi une bonne édition de Paris, 1681. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-fol., et l'embellit de plusieurs remarques savantes et curieuses. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1672, 3 vol. in-12. On en a une meilleure imprimée en 1775 à Berlin, aussi en 3 vol. in-12. Elle est de M. Moulines. Cette histoire, qui était d'abord en 31 livres, et dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le stile en est dur; mais les faits sont intéressans, et racontés avec assez d'impartialité. L'empereur Julien y est flatté, mais c'est l'effet des circonstances, et de l'influence qu'elles eurent sur la liberté de l'historien. Cependant Ammien-Marcellin ne dissimule pas les événemens les plus favorables à la religion chrétienne, que Julien détestait; il rapporte les vains efforts qu'il fit pour rétablir le temple de Jérusalem, et la manière miraculeuse dont ce projet fut anéanti. En général le christianisme n'est pas maltraité dans son ouvrage comme dans ceux d'autres païens.

AMMIRATO (Scipion), naquit à Lecce, ville du royaume de Naples, le 27 septembre 1531. Il se rendit d'abord à Venise, où il avait obtenu un canonicat, puis à Rome, sous le pontificat de Paul IV, d'où il passa à Naples; mais ayant essuyé plusieurs désagrémens dans ces diverses villes, il se fixa à Florence, d'après l'invitation de Côme I. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence*; et Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Il mourut en 1646. On a encore de lui 1° des *Discours sur Tacite*, Florence, 1598, in-4, traduits en français, Lyon, 1619, in-4; 2° des *harangues*; 3° des *opuscules*; 4° des *poésies*, et d'autres ouvrages assez faibles. La meilleure édition de son histoire, qui est très estimée, est celle de Florence, 1641-1647, en 3 vol. in-fol. Elle fut publiée par son fils adoptif, qui avait aussi pris le nom d'Ammirato. Il continua cet ouvrage, que son père avait terminé à l'année 1574. 5° *Les généalogies* des familles nobles de Florence, 1615; et celles des familles napolitaines, 1651, in-fol.

AMMON, fils de Loth et de sa fille cadette, fut père des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre contre Israël.

AMMON, appelé *Amoün* par les Egyptiens, naquit en Egypte d'une famille noble et riche. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 22 ans, en 308, ses tuteur et curateur l'obligèrent de se marier. Mais le jour même de son mariage, il lut à sa femme l'éloge que fait saint Paul de la virginité, et lui persuada facilement de s'engager avec lui à vivre dans une continence perpétuelle. Ammon fut le premier solitaire qui habita la montagne de Nitric. Il y passa 22 ans, et la rendit fort célèbre par sa sainteté ainsi que par les nombreux ermitages qu'il forma, et qu'il remplit de disciples dignes de lui. Saint Athanase, dans la *Vie* de saint Antoine, en parle avec de grands éloges. Il est nommé sous le 4 d'octobre, dans la plupart des ménologes des Grecs.

AMMONIUS, philosophe d'Alexandrie, fut élevé dans le christianisme. Il commença par porter du blé dans des sacs, ce qui le fit surnommer *Saccas*; mais ayant quitté ce métier, il fit de grands progrès dans la philosophie éclectique, ou des nouveaux platoniciens, et il l'enseignait avec succès en 243. Origène, Plotin, furent ses disciples. Saint Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des évangélistes* : elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères* (*Voy.* ZACHARIE de Goldsborough). Cette concordance est composée uniquement du texte sacré, sans y ajouter et sans en omettre un seul mot. Il est des auteurs qui lui refusent le mérite d'avoir composé cet ouvrage et qui l'attribuent à un évêque nommé comme lui Ammonius. (Ils prétendent qu'il n'écrivit rien; qu'il confiait, comme Pythagore, ses principes à quelques disciples choisis et qu'il les leur présentait sous le voile du mystère. Ils disent encore que son éclectisme n'était pas comme celui de Potamon ou des philosophes modernes, une réunion des vérités qui se trouvent éparses dans tous les systèmes, mais un mélange confus des opinions les plus opposées, extraites de

toutes les doctrines, excepté celle d'Epicure. Aussi le regarde-t-il comme le chef des illuminés de cette époque, ou d'une secte de théosophes.) Cependant Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens que des chrétiens : Plotin, Longin, Porphyre et Hiéroclès, en faisaient beaucoup de cas.

AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre. C'est ce qui le fit appeler *Lithotome,* c'est-à-dire, *coupeur de pierre.*

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus, a fleuri dans le 5e siècle. Son ouvrage *De differentia vocum,* se trouve dans un dictionnaire grec publié in-fol., à Venise, en 1497, et il est imprimé avec d'autres anciens grammairiens, Leyde, 1739, 2 part., in-4. 2° *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione, græce,* Venise, 1546, in-8, est encore de cet auteur.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si violent pour Thamar sa sœur, qu'il abusa d'elle malgré sa résistance. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frère de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin ; et dès qu'il fut ivre, il le fit assassiner, vers l'an 1030 avant J. C.

AMOLON ou AMULON succéda à Agobard sur le siége de Lyon, en 840, et mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles le Chauve et du pape Léon IV. Il est auteur de quelques *opuscules* sur la grâce et la prédestination, qui se trouvent dans les tomes 13 et 14 de la *Bibliothèque des Pères*, et dans l'Appendice aux *OEuvres* d'Agobard, par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandait à ce prélat d'ôter de l'église, et d'enterrer décemment certaines reliques dont on ne pouvait constater l'authenticité. Il appuyait ce qu'il disait sur la conduite que saint Martin avait tenue en pareil cas, et sur le décret du pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tombaient en convulsions et qui souffraient en présence de ces reliques, il disait qu'il fallait les rejeter et les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais : réflexion applicable aux farces dont la secte jansénienne a prétendu faire des œuvres divines (*Voy.* PARIS et MONTGERON). Il avait pris quelque temps la défense de Gotescalc, qu'il tâcha d'excuser dans les commencemens, ne le connaissant pas bien ; mais il rejeta toujours les erreurs que l'on condamnait en lui.

AMON, roi de Juda, fils et successeur de Manassès, fut aussi impie que son père, et ne revint pas de ses erreurs comme lui. Ses officiers lui donnèrent la mort après deux ans de règne, vers l'an 561 avant J. C.

AMON, gouverneur de la ville de Samarie, retint en prison le prophète Michée, par ordre du roi Achab.

AMONTONS (Guillaume), naquit à Paris, l'an 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité presque complète, dont il fut atteint dans sa jeunesse, l'empêchant de jouir de la société des hommes, il s'adonna aux arts mécaniques. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut employé dans plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel *hygromètre*, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres,* dédiées à la même académie, qui se l'associa en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque dans l'oubli aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des frottemens*, qui se trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Son thermomètre, quoique défectueux, en ce que le résultat dépendait en partie de la pesanteur de l'air, a paru très ingénieux. Il mourut en 1705, d'une inflammation d'entrailles. Le fonds de son caractère était la retenue, la droiture et la franchise. On croit Amontons le premier inventeur du *télégraphe;* il en fit deux fois l'expérience devant la famille royale.

AMORETTI (l'abbé Charles), célèbre minéralogiste né à Oneille, dans le Mi-

lanais, en 1740, entra dans l'état ecclésiastique, et devint un des conservateurs de la bibliothèque ambroisienne à Milan; ce qui lui donna les moyens de faire de nombreuses et utiles recherches. Il fut ensuite nommé membre de l'institut de Milan, et il entra au conseil des mines du royaume d'Italie. Il est mort en 1816. Il a publié, en italien, un *Voyage de Milan aux trois lacs de Côme, de Lucano et Majeur*, Milan, 1805, in-4, qui a été traduit en plusieurs langues, et où l'on trouve une description exacte et curieuse de toutes les substances minérales du pays. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires* et d'*Opuscules* sur la même matière, et autres objets de science et de littérature insérés dans les recueils scientifiques de l'Italie. Il a aussi donné en français *le Guide des voyageurs à Milan*, 1805, 2 v. in-12; une édition du *Premier vogage autour du monde par Pigafetta*, avec des notes et des éclaircissemens, Milan, 1800, in-4, qu'il traduisit lui-même en français, réimprimé à Paris en 1801, in-8 : et une édition du *Voyage de Ferrer Maldonaldo, à l'Océan atlantique pacifique par le nord-ouest*, Milan, 1811, in-4, traduit en français, Plaisance, 1812, in-4.

AMOREUX (Pierre-Joseph), médecin et bibliothécaire de la faculté de médecine de Montpellier, né à Beaucaire vers le milieu du 18e siècle, mort en 1825. Il a publié un grand nombre d'ouvrages qui annoncent de grandes connaissances dans la botanique et les sciences naturelles, mais dont l'incohérence des idées et la diffusion des phrases rendent la lecture pénible, et fatiguent la patience du lecteur. Les principaux sont 1° *Tentamen de noxa animalium*, Montpellier, 1762, in-4; 2° *Lettres sur la medecine vétérinaire*, 1751 et 1773, in-8, où l'on trouve des notices bibliographiques généralement exactes; 3° *Notice des insectes de la France réputés venimeux*, 1789, in-8, ouvrage estimé; 4° *Dissertation historique et critique sur l'origine du cachou*, 1812, in-8; 5° *Essai historique et litteraire sur la médecine des Arabes*, 1805, in-8; 6° *Précis historique sur l'art vétérinaire*, 1810, in-8. M. Teissier a donné de grands éloges à ses mémoires sur les haies de clôture, les mûriers, les vers-à-soie, le bornage, et l'agriculture de Montpellier.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, né le 15 novembre 1692, près de Toelz, en Bavière, fut doyen au couvent de Pollingen, où il professa la théologie, et suivit à Rome le cardinal Lercari. Revenu en Bavière, il s'y distingua par ses observations astronomiques et un grand nombre d'écrits sur différens sujets. C'était un homme sage, modeste, et profondément savant. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Philosophia pollingena*, Augsbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume un traité fort étendu contre le mouvement de la terre, intitulé *Notitia accurata de systemate ac partibus universi*, ouvrage que les astronomes modernes regardent comme suranné, et qui contient néanmoins plusieurs observations qui peut-être n'ont pas encore été suffisamment éclaircies; 2° un *Traité historico-théologique des indulgences*, in-fol.; 3° un *Supplément* au *Dictionnaire des cas de conscience*, de Pontas; 4° des *Règles tirées de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères, touchant les apparitions, révélations, visions*, etc., 1744, 2 vol. in-4; 5° une *Dissertation* qui restitue à Thomas à Kempis, son véritable auteur, le précieux livre de l'*Imitation de J. C.* Cet ouvrage, plein d'érudition et d'une critique lumineuse, dissipe entièrement les doutes que les gersénistes avaient tâché de répandre sur l'auteur de cet excellent traité de morale. Quoique les dissertations de l'abbé Ghesquière et de l'abbé Desbillons contiennent la même démonstration, et ajoutent même de nouvelles lumières à celles d'Amort, un avantage particulier de cette dernière est l'expression exacte des caractères des différentes versions que les gersénistes ont prétendues être antérieures au temps de Thomas à Kempis. Il conste, par la seule inspection de cette écriture, que la prétendue antiquité de ces manuscrits n'existe que dans l'imagination de quelques cri-

tiques, que le préjugé, ou je ne sais quel esprit de parti, a engagé à défendre un paradoxe historique qui ne soutient pas la première vue d'un lecteur impartial (*V.* NAUDÉ, GERSEN, KEMPIS, DESBILLONS). Tous ces ouvrages sont écrits en latin. Eusèbe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 83 ans. On a gravé son portrait avec cette inscription : *Litterarum, maxime sacrarum, per Bavariam restaurator*. Amort a publié d'autres écrits sur des matières théologiques, et entre autres celui intitulé *Dictionarium casuum conscientiæ gallice* (*D. Pontas*) *versum, moribus Germaniæ accommodatum, novisque notis illustratum*, 1762, 2 vol. in-4.

*AMORY (Thomas), théologien anglais non-conformiste, né en 1700 à Taunton, dans le comté de Sommerset, succéda au docteur Chandler dans la cure d'Old-Jewry, et fut un des commissaires nommés pour solliciter l'extension de l'acte de tolérance. Il était opposé au calvinisme rigide. Il n'embrassa pas, comme plusieurs de ses confrères, le socinianisme, et ne rejeta ni l'évidence naturelle d'une vie future, ni la notion d'un état séparé. Il a laissé 1° des *Sermons*, 2 vol. in-8 ; il s'y montre théologien instruit; 2° *Vie de Henri Grove;* 3° *Mémoires du docteur Benson* et ceux *du docteur Samuel Chandler*. Il mourut en 1774.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, le second selon les Septante, et le quatrième d'après dom Calmet, était un berger de la ville de Técué, comme il le dit lui-même au commencement de sa prophétie. Saint Jérôme l'appelle *pastor et rusticus, et ruborum mora distringens*. Il vivait sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, roi d'Israël. Ses prophéties, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession ; elles n'en sont plus que vraies et plus pittoresques. Des expressions vives et figurées répandent du charme dans ses écrits : on n'a pour s'en convaincre qu'à lire le 6e chapitre, où il fait la peinture de la volupté et du luxe qui régnaient à Samarie. Amazias, prêtre de Béthel (1), le fit mourir vers l'an 785 avant J. C. L'auteur de la *Vie des prophètes*, attribuée à Saint Epiphane, saint Clément d'Alexandrie, et quelques auteurs modernes, ont cru que ce prophète était le même qu'Amos, père du prophète Isaïe. Mais saint Augustin, saint Jérôme, saint Basile, saint Isidore, etc., rejettent avec raison ce sentiment. Le père du prophète Isaïe était un homme de qualité de la ville de Jérusalem, et le prophète Amos avoue lui-même qu'il était un berger. Outre cela, on écrivait ces noms diversement, quoique les Latins n'y fissent point de différence.

AMOUR (Guillaume de Saint-) naquit à Saint-Amour, petite ville de Franche-Comté, au commencement du 13e siècle. Il eut un canonicat à Beauvais, et prit le bonnet de docteur en Sorbonne. Les priviléges accordés aux religieux mendians ayant offensé l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, par ce corps, pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains auxquels ils disputaient le droit d'ouvrir des chaires publiques de théologie et de philosophie : il remplit sa mission avec une ardeur qui tenait du fanatisme. Son livre *Des périls des derniers temps*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux dominicains. « L'estime » et la faveur, dit l'abbé Bérault, que » les personnes les plus illustres témoi- » gnèrent à ces religieux, leur attirèrent » bien des reproches et des injures. On » les chargea de toutes les imputations » qu'on a renouvelées si souvent depuis, » et qu'on ne se lassera jamais de répéter » contre les nouveaux venus, dont le zèle » et les talens feront ouvrir les yeux sur » la dégradation et l'inutilité de leurs » prédécesseurs dans la jouissance de la » considération publique. » Alexandre IV, auquel les religieux portèrent contre St. Amour l'accusation d'avoir mal parlé du souverain pontife, condamna Guillaume, et le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son

(1) Il n'est rien dit dans l'Ecriture ni de l'époque de la mort d'Amos, ni du genre de cette mort.

livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti, que ce même pontife, mieux instruit de son génie inquiet et tracassier, lui écrivit qu'il lui défendait d'entrer en France, d'enseigner et de prêcher. Saint-Amour fut obligé de rester dans sa ville natale jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, et y fut bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, se contentant de traiter l'auteur avec indifférence. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages ont été publiés en 1632, in-4. Ils sont au nombre de trois : le 1er a pour titre *De pharisæo et publicano*; le 2e *De periculis novissimorum temporum*; le 3e *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ces écrits les ordres mendians, avec un enthousiasme qui le rend plaisant. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, religieux l'un et l'autre, soutinrent avec plus de dignité la cause de leur état. Le premier surtout se distingua dans ce travail. Il prononça à Anagni, en présence du pape, une longue apologie, où, avec la force et la précision qui caractérisent tous ses écrits, il défendit ces religieux contre les allégations diverses de leur injurieux agresseur. Sa seule personne, sa conduite, ses lumineux écrits, étaient une apologie permanente de l'institut qu'il avait embrassé, par les plus héroïques sacrifices.

AMOUR (Louis Gorin de St.), naquit à Paris en 1619; il était fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, en 1644, et fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait brillé durant le cours de ses études. (Les évêques partisans de Jansénius, connaissant avec quelle chaleur il s'était élevé dans la faculté de théologie contre les propositions condamnées, profitèrent de sa présence à Rome à l'occasion du jubilé pour le prier de défendre leur cause auprès d'Innocent X.) N'ayant pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclu de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal* de ce qui s'était passé à Rome, touchant les cinq propositions, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il fut imprimé en 1662, in-fol. Il est aussi vrai que peut l'être le factum d'un avocat dont la tête n'est pas peu exaltée, et qui parle contre sa partie adverse. Un arrêt du conseil d'état, de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs prélats, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. Le cardinal Bona en fit une censure détaillée, que nous avons en manuscrit, datée du mois de février 1664. Le savant prélat y dévoile la mauvaise foi et l'esprit hétérodoxe du journaliste.

AMPHILOQUE (Saint), issu d'une famille noble de Cappadoce, fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avait d'abord fréquenté le barreau. (Il se retira ensuite dans une solitude, par le conseil de saint Grégoire de Nazianze pour s'y consacrer entièrement à Dieu. Ce fut encore saint Grégoire qui contribua à le faire nommer évêque d'Icone, fonction dont il s'acquitta de la manière la plus exemplaire et la plus utile à son troupeau.) Il obtint de l'empereur Théodose des lois très sévères contre les hérétiques, lui faisant connaître les troubles que l'esprit de secte ne manque jamais d'exciter dans la constitution de l'état comme dans celle de la religion. On dit que ce saint, fâché de ce que ce prince écoutait favorablement les ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devait. L'empereur, irrité, ordonnait qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit : *Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique?* Cette seule réponse, dont la force et la sagesse fut goûtée par Théodose, détermina cet empereur à punir les ariens. Saint Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, présida au concile de Side, et fit admirer son zèle dans

l'un et dans l'autre. Il n'est plus fait mention de lui après l'année 394. Il paraît qu'il mourut vers ce temps-là. Saint Grégoire de Nazianze appelle saint Amphiloque à un pontife irréprochable, un ange, un héros de la vérité. » Nous savons, par le témoignage du même père, que le saint évêque d'Icone procura la guérison à des malades par ses prières, par l'invocation de la sainte Trinité, et par l'oblation du sacrifice. Il nous reste de lui des fragmens de divers ouvrages, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères ;* et une lettre sur les synodes, publiée par Cotelier. Le père Combefis donna une bonne édition de ce que nous avons de saint Amphiloque, à Paris, 1644, in-fol., en grec et en latin ; mais les huit sermons que Combefis lui attribue sont évidemment d'un auteur qui vécut plus tard. Peut-être sont-ils d'Amphiloque de Cyzique, ami de Photius, lequel florissait en 860. La *Vie* de saint Basile, attribuée à saint Amphiloque d'Icone, paraît être l'ouvrage d'un grec moderne, et ne mérite aucune confiance.

AMPSING (Jean-Assuérus), professeur de médecine dans l'université de Rostock, né dans la province d'Over-Yssel, est auteur de quelques ouvrages sur son art : 1° *Disputatio de calculo*, 1617, in-4 ; 2° *De morborum differentiis liber*, 1619, in-4, et 1623 in-8 ; 3° *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4, etc. Il était médecin du duc de Mecklenbourg, lorsqu'il mourut le 19 avril 1642, âgé de 83 ans.

* AMRAM, fils de Caath, de la tribu de Lévi, épousa Jocabet de laquelle il eut Aaron, Marie et Moïse. Il mourut en Egypte.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés, l'an 918 avant J. C. Son fils Achab, digne de lui, fut son successeur.

* AMROU-BEN-EL-ASS, fameux capitaine musulman, était fils d'une prostituée et d'un père inconnu. Il s'adonna de bonne heure à la poésie, et fit des vers satiriques contre Mahomet. Converti bientôt après à la doctrine du Coran, il en fut un des plus zélés défenseurs. Nommé gouverneur de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre, il marcha contre l'Egypte, éludant adroitement les ordres d'Omar, son souverain, qui le lui défendait. Il passe les frontières, prend Péluse ou *Sarmah* avec 4 mille hommes seulement, fonde la ville de Fostat, aujourdhui le Grand-Caire., et s'empare d'Alexandrie. (Cette ville avait été assiégée ; pendant le siége, Amrou fut fait prisonnier, conduit auprès du préfet, et condamné à mourir. La présence d'esprit de l'esclave qui l'accompagnait lui sauva la vie : Amrou allait périr ; il osait parler avec fierté, lorsque cet esclave lui donna un soufflet en lui ordonnant de se taire devant ses supérieurs. On le prit alors pour un soldat obscur : l'officier grec écouta la proposition d'un traité et Amrou fut renvoyé. Alexandrie ne fut point pillée : on assure qu'un ordre d'Omar fit détruire cette immense bibliothèque dont Jean le Grammairien avait demandé la conservation. Mais c'est encore un problème historique dont la solution n'est pas probable. Amrou gouverna avec tant de sagesse qu'il s'attira l'affection des Egyptiens.) Il fit creuser un canal de communication entre la mer Rouge et la Méditerranée, étendit ses conquêtes dans les parties de l'Afrique voisines de l'Egypte, et se fit distinguer par quelques vertus. Ce prince, que les chrétiens ont surnommé *le plus rusé des Arabes* mourut l'an 42 de l'hégire, 663 de l'ère chrétienne.

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit, comme lui, avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naümbourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses au salut, lorsqu'on les regardait comme des moyens d'y parvenir. Ses sectateurs furent appelés *amsdorfiens*. Il mourut à Magdebourg en 1541, date de Moréri. La *Biographie universelle* prolonge sa vie jusqu'au 14 mai 1565, le fait évêque en

1542, et dit qu'il concourut à la fondation de l'université d'Iéna.

AMULIUS, roi des Latins, 10e descendant d'Ascagne, était fils de Procas. Il chassa du trône son frère Numitor, et fit vestale Rhéa Sylvia sa nièce, dont les enfans auraient pu rentrer dans les droits de leur aïeul; mais ses précautions furent inutiles. Cette princesse mit au jour Rémus et Romulus, qui tuèrent Amulius, et rendirent la couronne à Numitor vers l'an 754 avant J. C.

AMULON. *Voy.* Amolon.

AMURATH I, ou Morad, 3me sultan des Turcs, appelé *l'Illustre* par un peuple chez qui la valeur militaire efface tous les crimes, naquit l'an 1319 de J. C. et succéda à Orcan son père, l'an 1360. Il prit sur les Grecs la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire et où il bâtit la superbe mosquée qu'on appelle encore le *temple de Morad;* il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurath, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avaient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour s'arracher à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Amurath remporta 37 victoires, et périt dans la dernière en 1389, assassiné en trahison par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avait mise en déroute. Son règne avait été de 29 ans et sa vie de 70. Amurath établit la milice des janissaires, et lui donna la forme qu'elle a conservée jusqu'en 1826, époque où elle fut abolie par le sultan actuel. Ce changement fit répandre beaucoup de sang à Constantinople, et fut le prétexte de plusieurs incendies. (Ildéric Bajazet son fils aîné lui succéda. Les empereurs grecs n'avaient plus que Constantinople.)

AMURATH II, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet I, commença à régner en 1422 à l'âge de 18 ans, et porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire grec; mais il fut obligé de lever le siége de Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique, qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie, père du fameux Scanderberg, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en otage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, et en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en étoit roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avaient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Evangile, qu'on apprit les mouvemens que faisaient les Grecs, les Vénitiens et autres nations alliées de Ladislas, pour venir à son secours. Dans ces circonstances, le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada à Ladislas de le rompre, alléguant que, lié avec des princes chrétiens, il n'avait pu traiter sans eux (*voyez* Cesarini). Les Hongrois reprirent les armes; le roi et le célèbre Huniade se mirent à leur tête; mais Amurat leur ayant livré bataille à Varne, en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt, on ne sait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-temps douteuse. Amurat aurait pris la fuite au commencement du combat, si ses officiers ne l'avaient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats allaient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, et qu'il s'écria : *Jésus! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. Si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure et la mienne.* Cette victoire fut suivie d'une autre qu'il remporta l'année suivante sur Huniade, auquel il tua plus de 20 mille hommes. Scanderberg, jadis otage d'Amurath, vengea Huniade: il défit plusieurs fois Amurath, et le força à lever le siége de Croye, capitale de l'Albanie. Amurath, piqué de l'affront qu'il avait reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines mahométans. Il avait abdiqué en faveur de son fils aîné, Mahomet II; mais

l'ambition l'emporta sur l'amour de la retraite, il revint assiéger inutilement Croye, et mourut d'une maladie de cerveau près d'Andrinople, dans sa 47e année après 29 ans de règne, en 1451. Ce prince turc était à la fois philosophe et conquérant, mais sa philosophie ne le rendit pas meilleur.

AMURATH III, empereur des Turcs, fils et successeur de Sélim II, monta sur le trône en 1575, à l'âge de 31 ans. Il augmenta ses états, fit étrangler ses frères, prit Raab en Hongrie, et Tauris en Perse. Les Croates de l'empereur Rodolphe II mirent ses troupes en déroute. Amurath sut réprimer les janissaires. Un jour qu'ils vinrent demander en tumulte la tête du grand trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, et fit trembler les autres. Ils se révoltèrent avec plus de succès, quelques années après; ce qui, joint à d'autres disgrâces, le fit mourir de chagrin, en 1595, à l'âge de 50 ans. Il avait ce courage mêlé de cruauté que l'on voit dans presque tous les héros turcs; il ne fut pas moins livré à la débauche, la luxure et les vices crapuleux qui accompagnent presque toujours la cruauté (*V.* NÉRON).

AMURATH IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône après Mustapha, son oncle, qui avait été déposé en 1622. (L'empire était alors dans les circonstances les plus difficiles, et le prince n'avait que 13 ans. Après cinq règnes faibles, les Ottomans virent sur le trône un prince plein de force et de vigueur. Aucun de ses sujets ne maniait un cheval et ne lançait un trait avec plus d'adresse. Il se mit au-dessus des lois, donna l'exemple de l'usage du vin, et agit en maître absolu. Ses guerres contre les Polonais et contre les Persans lui valurent le titre de *ghary* ou *victorieux*.) Il prit d'assaut Bagdad, en 1638, et secourait dans le même temps le grand-mogol Cha-Goan, contre son fils Aurengzeb. Il contint les janissaires en les occupant à combattre des peuples qui ne songeaient point à l'inquiéter, et à envahir des provinces sur lesquelles il n'avait aucun droit. A l'ambition d'un conquérant, il joignait la valeur, la cruauté et la débauche. Il mourut d'un excès de vin, en 1640, âgé de 31 ans.

AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique: 1° *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne*, etc., 1749, in-12; 2° *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1750, in-12; 3° *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étaim*, 1751, in-12. Tous ces ouvrages sont remplis d'observations utiles, et par-là préférables à tout ce qui n'a que de vains ornemens.

AMYNTAS I, roi de Macédoine, succéda à son père Alcétas, vers l'an 507 avant J. C. Darius, fils d'Hystaspe, de retour de son expédition contre les Scythes, lui envoya demander, en signe d'hommage, la terre et l'eau. De ce moment, Amyntas devint le tributaire et l'allié des Perses. Il périt à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C., lors de l'expédition de Xerxès contre les Grecs. Il eut pour successeur Alexandre I son fils.

*AMYNTAS II, fils de Philippe, roi de Macédoine, était petit-fils d'Alexandre I qui avait laissé en mourant trois fils, Perdiccas, Philippe et Alcétas. Perdiccas n'ayant pas voulu partager le trône avec ses frères, Philippe alla chercher des secours auprès de Sitalcès, roi des Thraces, qui ne fit rien pour lui, mais qui, après sa mort, conduisit Amyntas en Macédoine et le mit en possession de la couronne de ce pays (428 ans avant J. C.). Plus tard Sitalcès lui retira sa protection, et Amyntas fut obligé de s'enfuir. L'histoire ne dit pas ce qu'il devint.

*AMYNTAS III, fils de Ménélaüs et probablement petit-fils d'Amyntas II, fut roi de Macédoine l'an 392 avant J. C. Perdiccas ayant repris la couronne après la fuite de son neveu Amyntas II, laissa en mourant deux fils, Archélaüs et Alcétas. L'aîné, déjà grand, prit les rênes de l'état: après s'être délivré de son oncle Alcétas qui n'avait eu aucune part à la succession d'Alexandre I, de son fils Alexandre, et de son propre frère, Alcétas fut seul pos-

sesseur du royaume de Macédoine. En mourant il confia la tutelle de son fils Oreste et la régence du royaume à Æropus dont nous ne connaissons pas l'origine, et qui tua son jeune pupille : Æropus transmit en mourant la couronne à son fils Pausanias qui tomba sous les coups d'Amyntas III. Mais Argée, frère de Pausanias, leva l'étendart de la révolte : il avait de nombreux partisans. Amyntas chassé se retira en Thessalie, d'où il revint au bout de deux ans. Dès lors son gouvernement fut sage, il s'attacha les Spartiates et les Athéniens, rendit la Macédoine florissante, consolida le pouvoir dans sa famille, et mourut regretté (368 ans avant J. C.), après un règne de 24 ans, laissant trois fils, Perdiccas, Philippe et Alexandre II. Ce dernier fut roi sous la tutelle de sa mère Eurydice.

AMYOT (Jacques), naquit à Melun, le 30 octobre 1513, de parens plus vertueux qu'opulens. Son père était, selon quelques-uns, marchand mercier, et non boucher, comme dit de Thou. La prodigieuse fortune qu'il fit a rendu les littérateurs fort curieux de savoir l'état de sa famille. Ce qu'on sait de certain, c'est qu'elle était très obscure. Amyot commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva au milieu des champs, dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avait quitté sa maison pour éviter un châtiment, se rendit à Paris et y mendia. Une dame qui le trouva d'une figure fort aimable, le prit pour accompagner ses enfans au collége. Amyot profita de cette occasion pour se former; (il ne tarda pas à se faire connaître à Paris.) Il quitta cette ville peu de temps après, parce qu'on l'accusait d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme de Berri, Jacques Colin, lecteur du roi et abbé de St. Ambroise, qui lui confia l'éducation de ses neveux. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une épigramme grecque, que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri que l'auteur était digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent selon quelques auteurs le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités; mais cette origine de sa fortune paraît un peu romanesque, et est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris, au collége du cardinal Lemoine; qu'il n'avait d'autre moyen d'exister qu'un pain que sa mère lui envoyait toutes les semaines; qu'il s'éclairait la nuit à la lueur de quelques charbons embrâsés, et que pour se procurer les livres dont il avait besoin, il était en quelque sorte le domestique de ses condisciples), qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Bouchерel, alors secrétaire d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François I; et ce fut par le crédit de cette princesse qu'il eut la chaire de lecteur public, en grec et en latin, dans l'université de Bourges. Amyot traduisit *les Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec, d'Héliodore d'Emèse, qui, dit sagement l'abbé le Bœuf, *aurait été bien remplacé par la traduction d'un père grec;* mais sous François I, qui, en fait de mœurs, n'y regardait pas de si près, cette plate et dégoûtante lubricité lui valut l'abbaye de Bellozane. Le même esprit lui fit traduire *les Amours de Daphnis et Chloé*, de Longus, conte plus obscène encore, qui a paru en 1718, avec des figures gravées par Audran. Après la mort de François I, Amyot suivit en Italie Morvilliers. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon et Oder de Selves, ambassadeur à Venise. Ce fut dans cette ville qu'il reçut ordre de Henri II de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, où il se plaignait de ce qu'il ne pouvait envoyer les évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisait en Italie. Amyot, à son retour, fut fait précepteur des enfans de France. Charles IX, son élève, le nomma son grand-aumônier, et lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et l'évêché d'Auxerre. Henri III, qui avait été aussi son disciple, lui conserva la grande-aumônerie, et y ajouta l'ordre du Saint-Esprit, en considération

de ses talens et de ses services. Amyot manqua à la reconnaissance qu'il devait pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit de Thou; mais cet historien, souvent prévenu, a été contredit sur ce fait par l'auteur de la *Vie* de ce prélat, qui mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Traduction* des OEuvres de Plutarque; (il dédia à Henri II les *Vies* de cet historien, et à son élève Charles IX ses *OEuvres morales.*) Cette traduction est très estimée encore aujourd'hui, malgré tant d'autres écrites en langue moderne. « Tant qu'un stile simple et naïf aura de » quoi plaire, dit l'auteur des *Trois* » *Siècles*, elle sera lue avec plaisir par » ceux qui aiment à retrouver les traces » de l'ancienne aménité française. » On en a beaucoup moins loué l'exactitude: elle fourmille de contre-sens et de fautes. Quelques savans même ont voulu persuader qu'Amyot avait traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur de langue grecque, qu'un homme qui faisait assez bien des vers dans la même langue, ne sût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot *sept livres de Diodore de Sicile*, et quelques *tragédies grecques*, etc. La bonne édition de Plutarque est de Vascosan, 1567 et 1574, 13 vol. in-8, 6 pour les *Vies*, 7 pour les *OEuvres morales*, avec la table. Il faut prendre garde, si, dans le tome 6 des *Vies*, celles d'Annibal et Scipion, par l'Ecluse, s'y trouvent. Le même Vascosan a donné une édition de Plutarque, en 4 vol. in-fol.; et Cussac, à Paris, en a publié une belle édition en 22 vol. in-8, 1783 (*Voy.* BROTIER). Les *OEuvres morales et mêlées* de Plutarque, traduites par Amyot, sont imprimées à Lyon, 1611, 2 vol. in-8. (La vie d'Amyot par St. Réal est remplie d'inexactitudes.)

AMYRAULT ou plutôt AMIRAUT (Moïse), naquit à Bourgueil en Touraine, l'an 1596. Son père voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amyrault préféra la théologie, et vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avait une académie florissante, se félicita d'un tel élève, et bientôt Amyrault fut professeur lui-même. En 1631, le synode de Charenton, auquel il avait été député, le nomma pour haranguer le roi, qui le reçut comme un homme que sa modération distinguait parmi ses collègues. Il mourut en 1664, regretté des protestans, estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui 1° un *Traité de la prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de Cameron, s'éloigne moins de la doctrine catholique que les autres théologiens protestans; 2° une *Apologie* de sa religion, 1647, in-8; 3° une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-8; 4° une autre *sur les Psaumes*, in-4; 5° la *Vie de Lanoue*, dit *Bras de fer*, Leyde, 1661, in-4; 6° une *Morale chrétienne*, etc.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, fut mariée à Spitamès, de qui elle eut deux fils, Spitacès et Mégabernès. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, et se cacha dans un endroit très secret du palais. Cyrus, irrité de ne pouvoir le trouver, ordonna qu'on mît Amytis, son mari et ses enfans à la question. Astyages se découvrit alors, et fut traité avec plus d'humanité qu'il n'avait osé l'espérer; mais Spitamès, son gendre, fut puni de mort pour avoir répondu qu'il ne savait où il s'était caché. Son plus grand crime était d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses et Tanyoxarces naquirent de ce second mariage, vers l'an 550 avant J. C. Ils succédèrent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avait eus de Spitamès. Tanyoxarces, ayant été empoisonné par ordre de son frère, et Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, elle pressa Cambyse de lui livrer celui qui lui avait conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, et ce refus, joint à sa douleur, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Ctésias est l'auteur qui a fourni ces anecdotes; mais on sait le peu de croyance qu'il mérite. *Voyez* son article.

ANACHARSIS, philosophe scythe, dis-

ciple de Solon, s'illustra à Athènes par son savoir, son désintéressement, sa prudence et ses mœurs austères. (Il était fils du roi Gnurus et d'une femme grecque; il quitta son pays de bonne heure pour visiter la patrie de sa mère. Il était à Athènes sous l'archontat d'Eucrate, l'an 589 avant J. C. Il fut présenté à Solon dont il devint le disciple.) De retour dans sa patrie, il voulut y introduire les dieux et les lois de la Grèce; mais il fut tué par son frère Saulius devenu roi des Scythes, vers l'an 550 avant J. C. Parmi plusieurs sentences qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. *La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété.* Anacharsis, voyant qu'à Athènes les grandes affaires étaient décidées par la multitude assemblée, et souvent très mal, disait : *Les gens de bon sens proposent les questions, et les fous les décident.* On dit qu'il comparait les lois qui ne sont observées que par le peuple, tandis que les grands les violent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées, qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore que ce philosophe étant sur mer, demanda au pilote de quelle épaisseur étaient les planches du vaisseau; et que celui-ci ayant répondu de *tant de pouces;* le philosophe scythe lui répliqua : *Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant.* C'est sans doute ce qui a donné lieu à ces vers de Juvénal :

. . . . Digitis a morte remotus
Quatuor, aut septem si sit latissima tæda.

Un grec lui ayant reproché qu'il était scythe : *Je sais*, répondit-il, *que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais vous déshonorez la vôtre.* Ceux qui ont attribué à Anacharsis l'invention de la roue des potiers de terre, ne savent point qu'Homère, qui l'avait précédé de quelques siècles, en parle dans ses poèmes. Phèdre le met à côté d'Esope, parmi les barbares qui se sont fait un nom immortel par leur esprit :

Thrax Æsopus potuit, Anacharsis Scytha
Condere æternam famam ingenio suo.

Il écrivit en vers héroïques sur les lois de son pays, l'art de la guerre, la frugalité; mais les *lettres* publiées sous son nom, Paris, 1552, grec-latin, in-4, et réimprimées dans les *Epistol. grec.*, sont apocryphes. Son portrait est dans le *Laerce de Westein*, et dans les *antiquités grecques de Gronovius*. On place habituellement sous son image cette sage inscription : *Linguam, ventrem, veretrum contine.* L'abbé Barthélemi a publié, en 1788, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, 7 vol. in-8, un tableau de la Grèce, où il y a des applications plus ou moins heureuses aux mœurs et aux hommes d'aujourd'hui; ouvrage peut-être trop surchargé d'érudition, annoncé et prôné avec enthousiasme; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de très beaux morceaux, et que, malgré quelques symptômes de la philosophie du jour, ce ne soit un des livres modernes où elle se montre avec le plus de retenue et de décence : il y a même bien des réflexions dont ses coryphées n'ont pas lieu d'être contens (*Voyez* BARTHÉLEMI).

ANACLET ou CLET (Saint, natif d'Athènes, ayant entendu prêcher saint Pierre, se convertit et s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre et prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à saint Lin, en 78 ou 79. Il vit, avec la plus sensible douleur, les ravages que causait, dans le troupeau de J. C., la troisième persécution que Trajan, pour lors en Orient, excita contre l'Eglise en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces temps orageux. Des *Martyrologes* très anciens lui donnent le titre de martyr. Quelques auteurs disent que saint Anaclet succéda à saint Clément; mais l'opinion commune, conforme au canon de la messe, le place après saint Lin (*Voyez* ce dernier nom). On a prétendu aussi distinguer saint Anaclet de saint Clet, et cette assertion n'est pas sans autorité; mais il paraît que le sentiment commun est le plus vrai et que Clet est une abréviation que les Latins faisaient du mot Anaclet.

ANACLET (Pierre de Léon), antipape, était parvenu à se faire élire par ses richesses et la puissance de sa famille, originairement juive. Il tirait son nom du pape Léon IX, qui avait converti et bap-

tisé son père. Après avoir passé une jeunesse libertine en France, il s'était fait moine à Cluny. (Il parut au concile de Reims, et lorsqu'il fut de retour à Rome, Calixte II le fit cardinal, puis l'envoya en France comme légat conjointement avec Innocent II auquel il disputa plus tard la tiare pontificale.) Anaclet fut employé dans plusieurs légations, où l'on reconnut, avec le dernier scandale, que la profession religieuse n'avait pu que suspendre dans lui le débordement de ses mœurs. (Après la mort d'Honorius II, la majorité des cardinaux nomma l'an 1130 Innocent II; quelques jours après quelques cardinaux décernèrent le titre de pape à Anaclet) : aussitôt il marcha bien accompagné à Saint-Pierre et autres églises, et les dépouilla de ce qu'il y avait de précieux et même de sacré. On dit qu'il ne put trouver aucun chrétien qui osât briser les calices, afin d'en appliquer l'or à l'usage qu'il en voulait faire, et qu'il fut obligé, pour cela, de recourir aux gens de la religion de ses pères. Au moyen des largesses qu'il se mit en état de faire par ce brigandage sacrilége, il acheva de gagner le peuple et la plupart des grands. Il fut excommunié dans plusieurs conciles tenus en France, et enfin dans celui de Pise, tenu l'an 1134. Il mourut l'an 1138, après la défaite de Roger, duc de Sicile, auquel il avait donné sa sœur et accordé le titre de roi de Naples et de Sicile (*V.* INNOCENT II).

ANACRÉON, né à Téos en Ionie, florissait vers l'an 530 avant J. C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour, et trouva en lui un fidèle compagnon de volupté. Après la mort de ce prince, Hipparque, fils de Pisistrate, le fit venir à Athènes, dans un vaisseau de 50 rames qu'il lui envoya. Ce poète, livré à la débauche la plus infâme, n'a chanté dans ses poésies que l'amour et le vin. Les glaces de la vieillesse ne furent pas capables d'éteindre l'ardeur de ses passions, dont il se sentait encore embrasé à l'âge de 85 ans. Dans cette décrépitude, il soutenait sa langueur par des raisins secs; et un pepin qui s'arrêta à son gosier l'étrangla. Nous n'avons pas tous ses ouvrages. Ce qui nous reste à été publié par Henri Etienne, qui y joignit une version latine, digne de l'original. Corneille Paw, dans l'édition qu'il donna en 1752, in-4, des œuvres d'Anacréon, prétend que les poésies que nous avons sous son nom sont un recueil de pièces de différens poètes de l'antiquité. Il a entassé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe : mais il ne faut qu'une simple réflexion sur l'uniformité du stile des œuvres d'Anacréon, pour le détruire entièrement. Les éditions les plus estimées de ce poète sont celles de Josué Barnès, à Cambridge, 1705, in-12, Londres, 1706, in-8; Utrecht, 1732, in-4; Leipsick, 1776-93, in-8 (*Voy.* LONGEPIERRE); de l'abbé Spaletti, Rome 1781, et de Bodoni, Parme, 1785. On en a fait plusieurs traductions : la plus moderne et la plus estimée est celle intitulée *Odes d'Anacréon*, traduites *en vers sur le texte de Brunk, par E. T. B. de Saint-Victor*, Paris, 1810, in-8, avec de superbes vignettes gravées par M. Girardet, sur les desseins de MM. Girodet et Bouillon.

* ANAFESTE (Paul-Luc ou Paolucio), premier doge de Venise. Les habitans des îles vénitiennes, gouvernées jusqu'en 697 par des tribuns, voulurent se réunir sous un seul gouvernement, et choisirent pour chef de leur république Anafeste d'Héraclée. Il mourut en 717, laissant Marcello Taglionio pour son successeur.

ANANIAS, dont le nom chaldaïque est SIDRACH, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor; mais ils n'y périrent point. Dieu les tira miraculeusement de la fournaise où ils avaient été jetés, vers l'an 538 avant J. C.

ANANIAS, fils de Nébédée, souverain pontife des Juifs, vers l'an 49 de J. C., ayant été accusé d'avoir voulu soulever le peuple contre les Romains, fut envoyé prisonnier à Rome, pour se justifier devant l'empereur : il y réussit, et revint absous. Après son retour, il fit mettre saint Paul en prison, et le fit souffleter, au moment où il commençait à plaider sa cause. L'apôtre lui dit, dans un mou-

vement d'esprit prophétique : *Dieu vous frappera, muraille blanchie* (Act. 23, 3). Ananias en effet fut privé de sa charge par Agrippa II et massacré dans Jérusalem, au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, ainsi que l'avait prédit saint Paul.

ANANIAS, Juif des premiers convertis, eut la hardiesse de vouloir tromper saint Pierre sur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme Saphire, qui avait eu part à son crime. « Il était » libre à chacun, dit un historien de l'E» glise, de vendre ou de garder ses biens. » Mais dans le cas où l'on se déterminait » à les vendre pour contribuer au sou» lagement des pauvres, on paraissait » s'engager par un vœu, ou du moins » par une promesse solennelle de renon» cer à toute possession temporelle, pour » embrasser un genre de vie plus par» fait. Aussi voyons-nous qu'Ananias et » Saphire furent frappés de mort aux » pieds de saint Pierre, pour s'être réservé » une partie du prix provenant de la » vente de leurs biens; et l'apôtre ne » leur reprocha autre chose, sinon d'a» voir menti au Saint-Esprit, en préten» dant tromper les ministres du Sei» gneur. » Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de saint Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel : telle est l'opinion d'Origène, de saint Jérôme et de saint Augustin ; d'autres, avec saint Chrysostôme, saint Basile, etc., craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence.

ANANIAS, disciple des apôtres, qui demeuraient à Damas, eut ordre de J. C., qui lui apparut, d'aller trouver saint Paul, nouvellement converti, ce qu'il exécuta. On ne sait aucune autre circonstance de sa vie; il fut enterré à Damas dans une église dont les Turcs ont fait une mosquée. Ces infidèles conservent beaucoup de respect pour son tombeau.

ANANUS, ou ANNE, grand sacrificateur des Juifs, beau-père de Caïphe, eut cinq fils qui possédèrent après lui la grande sacrificature. C'est chez cet Ananus que J. C. fut mené dans sa passion.

* ANAPIUS et AMPHINOMUS. Dans une des éruptions du mont Etna, qui détruisit Catane en Sicile, un torrent de lave s'approchant de la ville, chacun s'empressa d'enlever ses effets les plus précieux ; mais ces deux frères, abandonnant leurs richesses, prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, qui étaient très avancés en âge, et hors d'état de s'enfuir. Strabon et Sénèque rapportent que la lave respectant ces pieux enfans les épargna, tandis que plusieurs qui avaient pris la même route qu'eux furent consumés. On leur éleva des statues.

ANASTASE I (Saint), Romain de naissance, succéda au pape Sirice en 398. Il dut son élévation à la gloire que ses travaux et ses combats lui avaient acquise. Saint Jérôme l'appelle *un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté, et d'une sollicitude apostolique.* Il s'opposa fortement aux progrès de l'origénisme, et condamna la traduction du *Périarchon* d'Origène, par Rufin, comme tendant à affaiblir notre foi, fondée sur la tradition des apôtres et de nos pères. Ce sont les termes dont il se servit dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Jean, évêque de Jérusalem. Quant à Rufin, il ne condamna point sa personne, et laissa à Dieu le soin de juger de l'intention qu'il avait eue en traduisant le *Périarchon* (*Voy.* RUFIN). Dans la même lettre, le saint pontife promet de veiller au maintien de la foi, et de prémunir contre l'erreur toutes les nations de la terre, qu'il appelle les parties de son corps. On trouve dans le recueil d'Isidore Mercator, deux décrétales attribuées faussement à ce pape. Saint Anastase mourut le 14 décembre 401, après avoir siégé trois ans et dix jours. Selon saint Jérôme, il fut enlevé de ce monde parce que Dieu voulut lui épargner la douleur de voir le sac de Rome, par Alaric, roi des Goths, lequel arriva en 410. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques, dont la plus grande partie est présentement dans l'église de Sainte-Praxède. Le *Martyrologe*

romain le nomme, sous le 27 d'avril, qui fut apparemment le jour d'une des translations dont nous avons parlé.

ANASTASE II, Romain, élu pape le 28 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anastase I en faveur de la religion catholique contre l'arianisme, et à Clovis pour le féliciter sur sa conversion. (On a encore de lui une *lettre* sur les différends qui partageaient les églises de Vienne et d'Arles. Ses *lettres* et ses *écrits* sont contenus dans le *Recueil des Conciles de Labbe* : il y a aussi dans *Baluze* des fragmens d'une autre *lettre*.) Il mourut le 17 novembre 498.

ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'Eglise avec sagesse, et ne fut que deux ans sur le saint Siége.

ANASTASE IV, pape, le 9 juillet 1153, après Eugène III, se distingua par sa charité dans une grande famine. (Il avait été, avant d'être pape, évêque de Sabine et cardinal. Il favorisa l'ordre naissant de Saint-Jean de Jérusalem. Nous avons 9 *lettres* de ce Pontife dans le *Recueil de Labbe*.) Il mourut le 2 décembre 1154.

ANASTASE (Saint), Persan, fils d'un mage, frappé du bruit que faisait l'enlèvement de la vraie croix par Chosroès, voulut examiner d'où pouvait venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme; il se mit à étudier leur religion, l'embrassa et la confessa en versant son sang pour elle, le 22 janvier l'an 628. Saint Anastase avait prédit la chute prochaine du tyran Chosroès, et la prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'empereur Héraclius entra en Perse. Les actes de ce saint sont authentiques, et ont été loués par le 7e concile général, environ 160 ans après sa mort. Le même concile approuva l'usage de peindre la tête de saint Anastase, ainsi que l'ancienne image de cette même tête, célèbre par plusieurs miracles, et que l'on gardait à Rome avec une vénération singulière. On la voit encore aujourd'hui dans l'église du monastère de Notre-Dame *ad aquas salvias*, qui porte le nom de Saint-Vincent et de Saint-Anastase.

ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, et fut ensuite chassé par ses partisans. *Voyez* BENOÎT III.

ANASTASE-SINAITE, ainsi appelé, parce qu'il était moine du Mont-Sinaï, florissait à la fin du 6e siècle. Il sortit souvent de sa retraite pour la défense de l'Eglise contre les acéphales, les sévériens et les théodosiens, hérétiques de cette époque. Etant dans la ville d'Alexandrie, il les confondit publiquement et leur montra avec la dernière évidence, qu'ils ne pouvaient condamner saint Flavien, sans condamner en même temps tous les Pères de l'Eglise. Ses raisons furent si convaincantes, que le peuple témoigna une grande indignation contre ces hérétiques, et pensa même les lapider. Le saint prit ensuite la plume, et composa le livre intitulé *Odegos*, ou *le Guide du vrai chemin*. Il y réfute les eutychiens connus sous le nom d'*acéphales*, et y établit des règles fort judicieuses contre toutes les hérésies. On ignore l'année de sa mort; il est certain qu'il vivait encore en 578. Outre le livre dont nous venons de parler, il composa plusieurs ouvrages ascétiques, qui sont parvenus jusqu'à nous : 1° *Considérations anagogiques sur l'Hexameron*, ou l'ouvrage des six jours de la création, expliqué dans un sens mystique et allégorique; 2° les 154 *Questions*; ce n'est, pour ainsi dire, qu'une compilation des passages des Pères et des conciles sur la vie spirituelle; 3° le discours de la *Synaxe*, ou de l'assemblée des fidèles. Il y est parlé de l'obligation de confesser ses péchés aux prêtres, du respect avec lequel on doit assister à la messe, du pardon des injures, etc. Canisius et Combefis en conseillent fortement la lecture aux prédicateurs, et à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes. 4° Deux *Discours* sur le psaume sixième. On attribue encore à saint Anastase quelques autres écrits dont plusieurs n'ont jamais été imprimés. Les ouvrages de ce saint respirent partout la plus tendre piété.

ANASTASE (Saint), patriarche d'Antioche, s'opposa à l'empereur Justinien, qui soutenait cette branche d'eutychiens qu'on appelait les *incorruptibles*, et qui

soutenaient que J. C. pendant sa vie mortelle avait une chair impassible et *incorruptible*. Exilé par Justinien le Jeune, successeur de Justinien, il fut rappelé par Maurice, à la sollicitation duquel il traduisit en grec le *Pastoral* de saint Grégoire, pour l'usage des églises d'Orient. Combefis a conservé trois discours d'Anastase et Canisius cinq. Anastase mourut à Antioche en 598. Nicéphore et quelques écrivains modernes ont confondu ce saint avec Anastase le Sinaïte.

ANASTASE, bibliothécaire de l'Eglise romaine, assista en 869 au huitième concile général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape. Il traduisit en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, il y a *l'histoire du schisme de Photius et du concile*, en forme de préface. Anastase possédait également bien les deux langues. Il a traduit encore du grec en latin 1° les *Actes du 7e concile*; 2° un *Recueil* de différentes pièces sur l'histoire des monothélites; 3° plusieurs autres monumens de l'Eglise orientale. On a encore de lui les *Vies des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas I, publiées à Rome par Bianchini, 1718, 4 vol. in-fol. On ne sait pas précisément en quel temps mourut cet auteur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vivait encore sous le pontificat du pape Jean VIII, qui fut élu en 872, et mourut en 882.

ANASTASE I, empereur de Constantinople, appelé *le Silenciaire*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, était né en 430, à Dyrrachium en Illyrie, d'une famille obscure. Après la mort de Zénon, l'an 491, il fut mis sur le trône par Adriade, veuve du dernier empereur, et maîtresse du nouveau qui cependant avait 61 ans. Tout retentit d'abord des louanges que l'on prodiguait à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince dont la douceur et la justice promettaient au peuple le bonheur et la tranquillité; mais Anastase ne tarda pas à lever le masque. (Il avait juré au patriarche de Constantinople Euphémius qu'il était bien éloigné de professer les erreurs d'Eutychès : mais peu fidèle à son serment, il se déclara contre les catholiques, et exila Euphémius qui lui avait reproché ses égaremens.) On ne sut jamais de quelle religion il était, et il vécut en prince qui n'en avait aucune. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque temps après. Ce prince, altier et arrogant avec les prêtres, fut de la dernière bassesse avec les ennemis de l'empire. Il acheta la paix des Bulgares et des Perses. Il y eut plusieurs séditions sous son règne; mais il sut les apaiser par son hypocrisie et par son adresse. Dans la dernière, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous ses ornemens impériaux, et protesta qu'il allait sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette comédie attendrit le peuple, qui le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement en 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns), âgé de 88 ans, regardé comme un prince qui, malgré ses défauts, avait fait plusieurs réglemens utiles. Il donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir, et abolit les spectacles où l'on voyait les bêtes se repaître de sang humain. (Il abolit le *chrysargyre*, impôt odieux qui se levait tous les cinq ans, et dont la plus grande part était fournie par la misère, les immondices et la prostitution. Il fit fermer par une muraille la pointe de terre sur laquelle Constantinople est bâtie, pour mettre à l'abri des incursions des Barbares les plaines qui avoisinent cette ville; mais, il faut le dire, ce fut sous son règne que coula pour la première fois dans les combats le sang humain pour des querelles religieuses. La division régnait entre les catholiques et les ariens; Vitalien, petit-fils du fameux Aspar (*V.* ASPAR), indigné de la conduite d'Anastase qui, au mépris de la foi jurée, poursuivait les orthodoxes, se mit à la tête des victimes et parut sous les murs de Constantinople. Proclus, dit-on, brûla les vaisseaux des assiégeans avec des miroirs ardens, comme Archimède : mais la défense était inutile; l'empereur fut obligé de céder. — Anastase avait épousé

Ariadne quarante jours après la mort de Zénon. Ce fut Justin qui lui succéda.)

ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, avait été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumières, ses qualités civiles et militaires le firent placer sur le trône par le peuple en 713. (Son premier soin fut de punir les meurtriers de Philippique): il rétablit la milice, et sut tenir les Musulmans en respect. (Au commencement de l'année 716, une sédition s'éleva sur la flotte qu'il armait dans le port de Rhodes, pour s'opposer aux progrès des Sarrasins.) Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avait mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrèrent leur général ecclésiastique et élurent un nouvel empereur, Théodose, receveur des deniers. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux en 716; et quelque temps après, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lesquels il vint investir Constantinople. Mais Léon III l'Isaurien, qui régnait alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrèrent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

ANASTASE, ou ANASTASIE (Sainte), dame romaine, martyrisée sous Dioclétien. Quoique les actes de son martyre, rapportés par Métaphraste, ne soient pas authentiques, sa mémoire est très ancienne et très respectée dans l'Eglise. Son nom est dans le canon de la messe, et dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire; il est dit, dans les actes de saint Chrysogone, qu'elle sortait d'une illustre famille de Rome, que saint Chrysogone lui-même fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, et quand ce saint martyr eut été arrêté à Aquilée, durant la persécution de Dioclétien, elle alla le joindre pour l'assister et le consoler dans ses chaînes. L'auteur des mêmes actes ajoute qu'après avoir souffert diverses tortures, elle fut condamnée à être brûlée vive, en 304, par le préfet d'Illyrie. On porta son corps à Rome, et on l'y déposa dans l'église qui porte encore le nom de la sainte. Les papes disaient anciennement dans cette église la seconde messe de la nuit de Noël; et c'est pour cela qu'on fait encore mémoire de cette sainte à la même messe. Parmi les sermons de saint Léon, il y en a un que ce saint pape prêcha dans la basilique de sainte Anastase. C'est celui où il réfute l'hérésie d'Eutychès.

ANASTASE, ou ANASTASIE, surnommée *l'Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich, durant la persécution de Néron ou de Valérien. L'Eglise honore sa mémoire le même jour que la précédente, le 25 décembre. Ses reliques furent transférées à Constantinople du temps de l'empereur Léon et du patriarche Gennade; on les mit dans l'église dite *Anastasis*, ou de la résurrection. On les porta depuis dans l'église patriarcale de Sainte-Sophie. Elles n'y étaient plus lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1453.

ANATOLIUS, patriarche de Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége; mais les légats de saint Léon s'y opposèrent. Anatolius avait été ordonné par l'hérésiarque Dioscore à la place de Flavien, que celui-ci avait déposé, parce qu'il s'opposait à ses erreurs. De plus, il avait ordonné ensuite lui-même Maxime évêque d'Antioche, à la place de Domnus, aussi injustement déposé que Flavien. Cette double irrégularité rendait Anatolius indigne de son siége, et par cette raison saint Léon pouvait le faire déposer; mais, pour le bien de la paix, il usa d'indulgence à son égard, en considération de ce qu'Anatolius avait abandonné le parti de Dioscore: indulgence qui marque bien clairement la juridiction du saint Siége. « Quoiqu'il ait abandonné l'erreur de ceux » qui l'ont ordonné, écrit le pape à l'empereur Marcien, il devait avoir soin » ne pas troubler par son ambition ce » qu'on sait qu'il a acquis par notre in» dulgence; car nous avons été plus in» dulgent que juste à cet égard.... La » dispensation m'est confiée; et je me » rendrais coupable si je permettais » qu'on violât la foi de Nicée. » Saint Léon déclare ensuite que « si le pa-

» triarche persiste dans son entreprise, » il le séparera de la paix de l'Eglise » universelle. » Anatolius se rendit encore suspect, en déplaçant l'archidiacre Aétius, dont la foi était irréprochable, pour lui substituer un nommé André, ami d'Eutychès, et qui s'était porté pour délateur contre Flavien. Saint Léon le reprit de cette prévarication, et Anatolius répara sa faute en rétablissant Aétius. Anatolius mourut en 458.

ANATOLIUS (Saint), né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva avec succès l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. (Il ressuscita la philosophie péripatéticienne que Plotin avait fait abandonner.) Il nous reste de lui quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrina temporum* de Rucherius, à Anvers, 1634, in-fol.

ANAXAGORE ou ANAXAGORAS, surnommé *l'Esprit*, parce qu'il enseignait que l'Esprit divin était la cause de cet univers, naquit à Clazomène, dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J. C. (C'est un philosophe de la secte Ionique. Son père se nommait Hégésibulus : ses parens étaient riches ; il leur abandonna ses biens pour se livrer à l'étude de la philosophie.) Il eut pour maître Anaximène de Milet, qui en fit un de ses meilleurs disciples. A 20 ans Anaxagore voyagea en Egypte, et s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Etre suprême sans se mêler des querelles des hommes ; ses voyages durèrent 20 ans. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts particuliers que pour les intérêts publics. Un jour que ses parens lui reprochaient qu'il laissait dépérir son patrimoine, il leur répondit en philosophe : *J'ai employé à former mon esprit le temps que j'aurais mis à cultiver mes terres.* Athènes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses élèves. Dans la suite, il l'aida de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyait pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passait dans sa patrie. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était venu sur la terre : *Pour contempler le soleil, la lune et les étoiles.* Tout ce qu'il débita sur ses observations, prouve le peu de progrès qu'avaient alors fait en Grèce l'astronomie et la physique. Il enseignait que la lune était habitée (*voy.* HARTSOEKER) ; que le soleil était une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponèse ; il admettait autant de principes que de corps composés ; car il supposait que chaque espèce de corps était composée de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelait *homocoméries* ou *homogénéites*. Comme on lui reprochait qu'il ne se souciait pas de sa patrie : *Au contraire*, répondit-il en montrant le ciel, *j'en fais un grand cas.* Le plaisir qu'il prenait à regarder le ciel passait, chez ses compatriotes, pour une espèce de folie ; mais c'était dans la réalité un sentiment bien raisonnable, et qu'on goûterait plus généralement, si l'on avait l'esprit et le cœur moins embarrassés par des soins et des prétentions d'un jour. Un astronome célèbre ne regardait jamais le ciel paré de toutes ses étoiles, dans le calme d'une belle nuit, sans le saluer avec respect, en l'appelant, dans une admiration ravissante, *la cité du grand roi* (civitas regis magni. *Ps.* 47.) Anaxagore eut de grands et d'injustes ennemis. Cléon, démagogue fougueux, l'accusa d'impiété, quoiqu'il reconnût une intelligence suprême, *l'Esprit*, qu'il appelait *Noûs*, et qui avait débrouillé le chaos, et on le condamna à mort par contumace. Anaxagore se retira à Lampsaque, où ses écoliers vinrent le chercher, et où il passa le reste de ses jours. Ses amis lui demandèrent, dans sa dernière maladie, s'il souhaitait qu'on portât son cadavre dans son pays : *Cela est inutile*, répondit-il, *le chemin qui mène aux enfers est aussi long d'un lieu que de l'autre.* (Le résultat de ce procès injuste n'est pas connu d'une manière certaine : si quelques-uns pensent qu'il fut condamné par contumace, d'autres disent qu'il fut absous, d'autres qu'il fut banni, d'autres enfin qu'il fut mis à mort. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il quitta Athènes, et qu'à l'âge de 72 ans il mourut à Lam-

psaque.) On éleva sur son tombeau deux autels, l'un consacré au bon sens, et l'autre à la vérité. Mais si l'on fait attention que ce philosophe eut une conduite bizarre et un esprit singulier, on ne saura à quelles divinités ces autels devaient être dédiés. Socrate n'estimait pas beaucoup les livres d'Anaxagore, parce qu'il avait négligé les causes finales, si propres à donner de l'intérêt à l'étude de la nature, et à diriger les observations des vrais philosophes. Mais si dans ses écrits Anaxagore a négligé les causes finales, il n'en est pas moins certain qu'il en a reconnu l'existence; l'idée qu'il avait de Dieu et du ciel les suppose évidemment. Malgré ses écarts, ce philosophe est un des plus raisonnables de l'antiquité. La seule notion d'un esprit auteur de l'univers lui a épargné une infinité d'extravagances et de systèmes absurdes qui ont gravement occupé les plus fameuses têtes de la Grèce et de Rome. Plutarque lui reproche néanmoins avec raison d'avoir dit « que la sagesse et la » supériorité de l'homme viennent *uni- » quement de ce qu'il a des mains et » non des pattes*; tandis qu'il pouvait » dire, ce qui est bien plus vrai, que si » l'homme a des mains, c'est parce qu'un » être ingénieux et raisonnable devait » être pourvu d'instrumens propres à » exercer son industrie. » Helvétius a reproduit cette vieille erreur d'Anaxagore dans son livre de l'*Esprit*. Ce philosophe mourut l'année 428 avant J. C., à l'âge de 72 ans, trois ans après avoir fixé son séjour à Lampsaque. — L'histoire parle encore de trois autres *Anaxagore*; l'un fut orateur et disciple d'Isocrate; l'autre, disciple de Zénon, fut un grammairien célèbre; le troisième, né à Egine, se distingua dans la sculpture, et a mérité les louanges de Vitruve, qui parle avec admiration de sa statue de Jupiter, que les Grecs firent élever à Elis, après la bataille de Platée, l'an 492 avant J. C.

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les Lacédémoniens n'avaient point de trésor : *C'est*, dit-il, *afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auraient les clefs*. Il vivait vers l'an 684 avant J. C.

ANAXANDRIDES, roi de Sparte, soumit les Tégéates. Il fut le premier qui, à la sollicitation des éphores et du sénat, et par un abus dont on n'avait point d'exemple à Lacédémone, eut deux femmes à la fois. La première épouse qu'il avait ne lui ayant point donné d'enfans, les Spartiates craignirent que la première branche de leurs rois (celle d'Eurysthène) ne vînt à s'éteindre; n'ayant pu obtenir d'Anaxandrides qu'il répudiât son épouse, ils le conjurèrent d'en prendre une seconde qui lui donna un fils nommé Cléomène; peu de temps après la première donna le jour successivement à trois enfans, Doricus, Cléombrote et Léonidas. Il mourut l'an 515 avant J. C.

ANAXANDRIDES, poète rhodien, vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre. Suidas dit que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre les malheurs que cause l'amour, et non, comme on l'a dit, les amours des hommes et les ruses de la galanterie, que l'on avait mis avant lui sur la scène grecque. Ce poète ayant osé attaquer le gouvernement d'Athènes, on le condamna à mourir de faim. Si cette police subsistait chez nous, nos auteurs ne chercheraient pas à troubler l'état par des rêveries et des paradoxes, qui tirent presque toujours leur origine de leur cupidité, de leur ambition, ou de ces deux passions ensemble. (Ils ne mettraient pas en scène les actions politiques qui ne font que réveiller des ressentimens que le bon esprit des Français devrait assoupir entièrement, pour que les enfans d'une même famille pussent vivre enfin en paix à l'ombre des lois et surtout de la religion.)

ANAXARQUE, philosophe d'Abdère, de la secte éléatique, fut disciple de Diomènes de Smyrne, ou de Métrodore de Chios, tous deux de l'école de Démocrite. On le surnommait *Eudæmonicos*, *qui rend heureux*. Son système était que *le souverain bien consiste dans la vertu*, et que le vrai sage doit trouver son bonheur en lui-même sans aller le chercher dans les objets extérieurs. Il devint le favori

d'Alexandre le Grand, et lui parla avec liberté. Ce prince, qui prétendait être dieu, et se disait fils de Jupiter Ammon, s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure : *Voilà du sang humain*, lui dit-il, *et non pas de celui qui anime les dieux*. Lorsqu'Alexandre s'enorgueillissait de ses conquêtes, Anaxarque lui faisait considérer les cieux où sont tant de mondes semblables à celui dont il ne put conquérir qu'une partie, et par la contemplation de la nature, le ramenait à des idées plus saines. Anaxarque eut des ennemis, surtout parmi les péripatéticiens jaloux de la faveur dont il jouissait, ce sont eux qui racontent sa fin qui, si le fait est vrai, ne devait point être celle d'un homme vertueux. Un jour que le roi lui demandait, à table, ce qu'il pensait du festin, il répondit qu'il n'y manquait qu'une seule chose, la tête d'un grand seigneur, dont on aurait dû faire un plat ; et dans le même instant, il jeta les yeux sur Nicocréon, tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, ce Nicocréon voulut aussi faire un plat du philosophe ; il le fit mettre dans un mortier, et le fit broyer avec des pilons de fer. C'est à ce supplice que Voltaire a fait allusion, lorsqu'il a dit : *Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui aurait intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé*. Anaxarque dit au tyran d'écraser tant qu'il voudrait son corps, mais qu'il ne pourrait rien sur son âme. Alors Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue. *Tu ne le feras point, petit efféminé*, lui dit Anaxarque ; et aussitôt il la lui cracha au visage, après l'avoir coupée avec les dents. Anaxarque était sceptique.

ANAXIMANDRE, philosophe, natif de Milet, fut disciple de Thalès, fondateur de la secte ionique, et succéda à son maître en l'école de Milet, vers l'an 545 avant J. C. Nous ne connaissons qu'un seul événement de sa vie, il fut chargé de conduire la colonie que les habitans de Milet envoyaient sur les bords du Pont-Euxin pour bâtir Apollonie. Il mourut l'an 546 avant J. C. à l'âge de 64 ans. Il se distingua dans l'astronomie et la géographie. Il observa le premier l'obliquité de l'écliptique. Il enseigna que la lune recevait sa lumière du soleil. Il soutint que la terre est ronde et semblable à une colonne et inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphère, pour représenter ses divisions. Il croyait que le soleil est une masse de matière enflammée, qui a la forme d'une roue dont la circonférence est 28 fois plus grande que celle de la terre. C'est par le moyen de cette roue mise en mouvement que s'échappent les torrens de feu d'où résulte la lumière; le trou vient-il à s'obstruer, il y a éclipse. La lune est une autre roue dont l'obliquité produit les phases, et la conversion totale est la cause des éclipses de cet astre ; elle a 19 fois la grosseur de la terre. Quelques-uns lui attribuent l'invention du gnomon, c'est-à-dire, la manière de connaître la marche du soleil par l'ombre d'un stile ; d'autres en font honneur à son disciple Anaximène. On prétend qu'il reconnaissait le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua, fort bien pour le temps, comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Il regardait l'infini comme le principe de toutes les choses : il n'en déterminait cependant pas la nature, mais il le croyait éternel, incorruptible, qui engendre et absorbe tout, dont les parties sont mobiles, et l'ensemble immuable. Il disait que les mondes sont en nombre infini et font partie du principe universel, que les Dieux naissent et meurent à de grands intervalles, etc, etc. Toutes ces connaissances écloses tout à coup, dans un homme isolé, au milieu d'une société où elles n'existaient pas, prouvent la fausseté du système de M. Bailly, sur la lenteur des progrès des sciences. *Voyez* ANICH.

ANAXIMÈNE, fils d'Eurystrate, de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville, après la mort d'Anaximandre, son ami et son maître. L'air était, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyait que l'infini est la Divinité. L'infini était, selon lui, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des substances ina-

nimées, sans aucune force par elles-mêmes; mais le mouvement dont elles sont douées leur donne la vie, et une vertu presque infinie. Voilà tout ce qu'on sait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, et que les Spartiates, à qui il le montra, admirèrent cette merveille; mais l'histoire d'Ezéchias prouve qu'il est beaucoup plus ancien. Nous avons sous son nom deux lettres à Pythagore, où il déplore la fin tragique de Thalès.

ANAXIMÈNE, de Lampsaque se distingua dans l'éloquence et dans l'histoire. Philippe, père d'Alexande le Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son élève dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'était jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très ingénieux pour obtenir sa grâce. Alexandre avait juré qu'il ne ferait point ce qu'Anaximène lui demanderait. Le rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Ce héros, désarmé par cette ruse, pardonna à la ville. Anaximène avait composé les *Vies de Philippe et d'Alexandre*; une *Histoire ancienne de la Grèce*, en 12 livres : mais il ne nous reste rien de tous ces ouvrages.

* ANAYA MALDONADO (Don Diego), archevêque de Séville et de Tarsis, naquit à Salamanque au milieu du 14e siècle, d'une illustre famille espagnole. Jean I le choisit pour être le précepteur des enfans de Castille; il fut désigné par le roi d'Espagne pour aller, avec deux autres ambassadeurs, assurer le fameux Pierre de Luna de l'obéissance de la couronne d'Espagne. Diégo, à son retour, fut nommé président de Castille, et envoyé, en qualité d'ambassadeur, au concile de Constance, où il défendit noblement la préséance de la couronne de Castille sur la maison des ducs de Bourgogne. Promu à l'évêché de Salamanca, l'an 1401, il employa toute sa fortune à créer, dans sa ville épiscopale, une école gratuite pour l'instruction de la jeunesse. Ce collége a subsisté jusqu'à nos jours sous le nom de Saint-Barthélemi le Vieux. Persécuté par le connétable Alvaro de Luna, à cause de ses relations avec Pierre de Luna, il fut suspendu de ses fonctions, et rendu honorablement à son siége peu de temps après. Cet illustre prélat mourut vers le milieu du 15e siècle, dans un âge avancé. L'illustre famille à laquelle il appartient s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous les différens noms que de nombreuses alliances lui ont fait prendre; ce sont les maisons des comtes de Villagonzalo, des marquis de l'Escale, et des comtes d'Hablitas.

ANCHARANO (Pierre d'), de la famille des Farnèse, naquit en 1330 à Bologne. Balde fut son maître dans le droit civil et canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi, en 1409, par le concile de Pisc, pour le défendre contre ceux qui désapprouvaient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Bavière, que ce concile était légitimement convoqué; qu'il avait droit de procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1417; après avoir commenté les *Décrétales*, les *Clémentines*, *le Digeste*, et publié quelques autres ouvrages. On le nomma dans son épitaphe, *Juris canonici speculum, et civilis anchora*.—Il ne faut pas le confondre avec Jacques d'ANCHARANO, plus connu sous le nom de *Palladino* (Jacques) (*Voy.* ce nom).—Vers le milieu du 16e siècle, deux autres Ancharano se distinguèrent en Italie, l'un prêtre, l'autre jurisconsulte, tous deux poètes, et connus par plusieurs ouvrages estimés.

* ANCHERSEN (Pierre), professeur au gymnase d'Odensée en Fionie, a vécu au commencement du 18e siècle. C'était un des hommes les plus érudits de sa nation. On a de lui 1° *Origines danicæ*, 1747, in-4; 2° *Parva Cimbrorum civitas*, 1746, in-4; 3° *De Suevis*; 4° *Hertedal, ou la vallée de Hertha*; 5° *De solduriis*, et divers ouvrages historiques et littéraires, insérés dans ses *Opuscula minora*, 3 vol. in-4.

ANCHIETA (Joseph), missionnaire portugais, travailla avec succès à la conversion des sauvages du Brésil en Amérique, dont ses compatriotes s'étaient emparés en 1500. Il était natif des Canaries, entra chez les jésuites de Coïmbre à l'âge

de 17 ans, et mourut au Brésil le 9 juin 1597, à l'âge de 64 ans, dont il avait passé une grande partie dans les travaux des missions. Il fonda à Piraténingua le premier collége du Brésil, qu'il appela le collége de Saint-Paul, et ce nom est resté à la ville elle-même. Il fut toute sa vie un modèle accompli d'humilité, de patience, de douceur et de charité. *Voy.* sa *Vie* par le P. Pierre Rotérigius, et par le P. Sébastien Bérétarius. Il y a des choses étonnantes, mais qui, précisément pour la raison qu'elles ne sont pas ordinaires, ne seront pas rejetées légèrement par les personnes instruites dans l'histoire de l'Eglise, et qui savent par quels moyens Dieu a secondé le ministère de ses apôtres et des hommes destinés à la conversion des peuples.

ANCILLON (David), né à Metz en 1617, étudia à Genève, où il fit sa philosophie et sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministère de l'église protestante de Charenton en 1641, puis de celle de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1513, il revint à Metz où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692. Parmi ses ouvrages, qui sont peu nombreux, ses partisans citaient une *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, Hanau, 1666; livre au-dessous du médiocre et digne du sujet.

ANCILLON (Charles), fils du précédent, né à Metz le 28 juillet 1659, et mort à Berlin en 1715, s'occupa beaucoup de littérature et de bibliographie : il avait fait ses études classiques à Metz et à Hanau ; il suivit des cours de droit à Marsbourg, à Genève, et à Paris où il se fit recevoir avocat. Les réformés de Metz l'envoyèrent à la cour pour représenter qu'ils ne devaient pas être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Il n'obtint que des promesses d'un traitement plus doux à leur égard qu'à celui des autres exilés. Il suivit son père à Berlin ; l'électeur de Brandebourg le fit juge des réfugiés français de la principauté, puis inspecteur des tribunaux que les réfugiés avaient en Prusse, conseiller d'ambassade, historiographe du roi, surintendant de l'école française, etc. Il est auteur, 1° d'une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8 ; 2° *Mélanges critiques de littérature, recueillis des conversations de son père*, 1698, 3 tom. in-8 ; 3° la *Vie de Soliman II*, 1706, in-4; 4° *Traité des eunuques*, 1707, in-12; 5° *Mémoires sur plusieurs gens de lettres*, 1709, in-12. Son *Traité des eunuques* fut publié sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme de C. Ancillon. Il y a dans ces ouvrages autant d'inexactitude que de liberté ; on y découvre souvent un écrivain sans principes fixes, et qui parle suivant les idées du moment.— Il ne faut pas le confondre avec ANCILLON, pasteur de l'église française de Berlin (encore vivant en 1789), auteur d'un excellent traité sur cette question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes ? V.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet et 1er août 1785. La famille d'Ancillon existe encore en Prusse.

* ANCKARSTROEM (Jean-Jacques), meurtrier de Gustave III, roi de Suède, naquit en 1759. Il était gentilhomme et enseigne des gardes de ce prince. Gustave, en détruisant le pouvoir du sénat et des grands, s'était attiré la haine de la noblesse qui fut dès lors en opposition avec lui. Anckastroem mécontent quitta le service militaire en 1783 à l'âge de 24 ans. Accusé d'avoir parlé en termes inconvenans de Gustave III devant des paysans assemblés, il fut arrêté et emprisonné dans la forteresse de Wisby, dans l'île de Gothland : pendant plusieurs années il fut transféré de prison en prison, et enfin relâché, parce qu'on ne trouva point contre lui de preuves juridiques : selon d'autres, le roi lui fit grâce. Retiré dans sa terre, Anckarstroem ne revint à Stockholm que pour assister à la diète de 1789, où on le vit parler avec véhémence contre le roi et ses résolutions politiques. Anckarstroem avait pris ce prince en haine, soit à cause de la persécution dont il avait été l'objet, soit à cause du

supplice du colonel Hœstsko qu'il avait accompagné jusqu'au pied de l'échafaud, et auquel il avait promis de venger sa mort par celle du roi. Il fut par conséquent de toutes les conspirations qui furent alors tramées contre Gustave dont la mort avait été résolue. Anckarstroem demandait à porter le coup; ce dangereux et criminel honneur lui fut disputé par deux jeunes seigneurs : on tira au sort, et le sort désigna Anckarstroem. Toutes les tentatives furent inutiles pendant deux ans. Mais, le 16 mars 1792, Gustave fut tué d'un coup de pistolet dans un bal masqué. On ne reconnut l'assassin qu'à ses armes abandonnées dans la salle et portées à un armurier qui déclara les avoir vendues à Anckarstroem. Ce jeune officier fut arrêté et avoua son crime. Il ne nomma aucun de ses complices; il fut condamné à mort le 29 avril 1792. Avant de monter sur l'échafaud, il réclama quelques minutes pour demander pardon à Dieu : il n'avait que 33 ans. Quoiqu'il n'eût point fait connaître de complice, plus de 200 personnes furent impliquées dans cette affaire. La conspiration d'Anckarstroem fut le sujet d'une tragédie que l'on reçut au théâtre français et que le gouvernement ne permit pas de représenter : elle était, dit-on, du baron Trouvé alors jeune encore, et rédacteur du *Moniteur* (1793). Le *Courrier de l'Europe* est le seul journal qui ait parlé du tirage au sort des conjurés; jamais gazette ou ouvrage suédois n'a parlé de cette circonstance : les actes volumineux de ce procès imprimés à Stockholm en 1792 n'en disent pas un mot.

ANCOURT (Florent Carton sieur d'), naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le grand dauphin. Le P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité et la pénétration donnaient de belles espérances; mais la légèreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. d'Ancourt aima mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien d'Ancourt l'était dans la farce. D'Ancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets et polissonneries, en transportant presque toujours la scène parmi le bas peuple et au village. Il était cependant recherché de ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville; Louis XIV l'aimait. Lorsque ce prince devait assister à la comédie, d'Ancourt allait lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule était admise. Un jour, le poète s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avait, le roi ouvrit lui-même une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, d'Ancourt étant sur le point de tomber sur un escalier qu'il ne voyait pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, d'Ancourt, vous allez tomber*. Les dernières années de d'Ancourt furent plus sages et plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité et le danger du genre de littérature auquel il avait consacré ses jours, et quitta le théâtre en 1718, pour se rerirer dans sa terre de Courcelle-le-Roi, en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut (*Voyez* MOLIÈRE). Il y mourut en 1726, à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un choix en 1783, et l'on a publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le titre de *Chefs-d'œuvre de d'Ancourt*, Paris, 4 vol. in-12, dont les pièces les plus renommées sont *le Chevalier à la mode*, et *les Bourgeoises à la mode*, qu'il fit conjointement avec Saint-Yon.

ANCRE (le maréchal d'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS-MARCIUS, 4e roi des Romains, petit-fils de Numa, monta sur le trône après Tullus Hostilius, l'an 640 avant J. C. Il déclara la guerre aux Latins, triompha d'eux, vainquit les Véïens, les Volsques et les Sabins. De retour à Rome il embellit cette ville, et bâtit le temple de Jupiter-Férétrien, fit construire le magnifique aqueduc dit de l'*Aqua marzia*, joignit les monts Aventin et Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, et y

établit une colonie romaine. Il mourut l'an 616 avant J. C., après en avoir régné 24. Il aima la paix et les arts, et rendit ses sujets heureux.

ANDÉOL (Saint), disciple, à ce que l'on croit, de saint Polycarpe, fut envoyé dans les Gaules, prêcha l'Evangile à Carpentras, et dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévère, qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparait à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois, au bourg de Bergoïate, près du Rhône, dans le Vivarais. Ses reliques sont dans la ville de Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Saint Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childebert à fonder sous l'invocation du saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale ; c'est celle de Saint-André-des-Arcs. Elle reconnaissait saint Andéol pour son premier patron.

* ANDERSON (Jacques), célèbre agronome écossais, naquit à Hermiston, près d'Edimbourg, en 1739, d'une famille qui cultivait depuis plusieurs générations le même fonds de terre. Son application à l'étude ne lui fit point négliger le soin de la ferme qu'il dirigeait, avec quatre de ses sœurs, dès l'âge de 15 ans. Il contribua puissamment à diminuer la disette dont l'Ecosse fut atteinte en 1783. L'Angleterre lui doit l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Ecosse. Il devint membre de la société royale de Londres. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Essais sur les plantations*, 1777, in-8 ; 2° *Essais sur l'agriculture*, 1773, 3 vol. in-8 ; 3° *Observations sur les moyens d'exercer l'industrie nationale*, 1777, in-4 ; 4° *l'Abeille*, journal hebdomadaire, dont il était le principal rédacteur ; 5° *Récréations, etc.*, et autres ouvrages concernant l'agriculture, l'histoire naturelle ; 6° *Correspondance avec le général Washington*, suivies de *Recherches sur la rareté des grains* ; 7° *Encyclopédie britannique*. Anderson, vers la fin de sa vie, se retira dans la solitude pour se livrer entièrement à son goût pour l'agriculture. Il termina sa carrière en 1808.

ANDERSON (Edmond), né vers l'an 1540 à Brougton ou à Fribourg dans le comté de Lincoln, jurisconsulte anglais sous Elisabeth, qui le fit chef-justicier des communs plaidoyers en 1582, place qu'il conserva sous Jacques I. Il fut un des juges de la reine d'Ecosse, et de Davidson. Il mourut en 1604. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence estimés des Anglais.

ANDERSON ou ANDREÆ (Laurent), premier ministre de Gustave Vasa, roi de Suède, naquit de parens pauvres, et se tira de son obscurité par des talens dirigés par l'ambition, à laquelle il sacrifia sa religion et l'honneur ecclésiastique qu'il avait embrassé. Il obtint l'archidiaconé de Strègnes. N'ayant pu parvenir à l'épiscopat, il s'attacha à la cour. Gustave le fit son chancelier. Il pensa dès lors à introduire le luthéranisme en Suède, et il exécuta ce projet. Il appuya si efficacement les propositions de Gustave aux états de Vesteras (en 1527), qu'il obtint malgré la forte opposition du clergé et de plusieurs grands du royaume, le recez qui mettait les intérêts de l'Eglise à la disposition du roi. Malgré la haute faveur dont il jouissait, il devint par un enchaînement de circonstances que les mémoires du temps n'expliquent pas clairement, un des partisans de la faction des mécontens. Il alla jusqu'à trahir son bienfaiteur, en ne révélant point une conspiration qu'il connaissait. Accusé devant les états, il fut condamné à perdre la vie : mais il la racheta, se retira à Strègnes, et mourut en 1552. Il donna la première traduction suédoise du nouveau Testament. L'Angleterre a vu naître dans son sein plusieurs Anderson qui se sont distingués, soit dans les arts, soit dans les sciences ; les bornes de ce dictionnaire ne nous permettent pas de nous étendre sur leur vie.

* ANDERTON (Jacques), né à Lostock, dans la province de Lancastre, se signala, quoique simple laïc, par son attachement à la religion catholique et par son zèle à la défendre. La nécessité d'échap-

per aux lois pénales de son pays l'engagea à publier ses divers écrits sous le nom de Jean Brereley. Celui qui fit le plus de sensation est son *Apologie pour la religion romaine*, 1604, in-4. Il s'attache dans cet ouvrage, chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement et de précision, à prouver la vérité de la religion catholilique par le témoignage même des auteurs protestans. Le docteur Morthon, chapelain du roi, et depuis évêque de Durham, ayant essayé de répondre à l'*Apologie* dans un ouvrage ayant pour titre *Appel aux catholiques pour les protestans*, Anderton réfuta ses sophismes dans des notes dont il enrichit la seconde édition de son livre, publiée en 1608. Guillaume Reyner, docteur de Paris, en donna une traduction latine en 1615. Les autres principaux ouvrages d'Anderton, sont: *Explication de la liturgie de la messe, sur le sacrifice et la présence réelle*, en latin, Cologne, 1620, in-4; *la Religion de saint Augustin*, 1620, in-8, où il expose la méthode dont se servit saint Augustin dans les controverses, et l'applique au point de difficulté entre les catholiques et les protestans. — Laurence ANDERTON, de la même province et peut-être de la même famille, entra chez les jésuites, où il se distingua dans la prédication et la controverse. On a de lui: 1° la *Progéniture des catholiques et des protestans*, Rouen, 1632, in-4; 2° la *Triple corde*, Saint-Omer, 1634, in-4.

ANDIER DES ROCHES (Jean), graveur du roi, né à Lyon, s'établit à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé quelques sujets de la fable, surtout d'après le Corrége. Mais son plus grand ouvrage est une longue suite de portraits en bustes des personnes distinguées, par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans les sciences et dans les arts. Cette suite monte à plus de sept cents portraits, avec des vers au bas. L'empereur Charles VI gratifia des Roches d'une belle médaille d'or, pour quelques épreuves du portrait de sa majesté impériale, que ce graveur lui avait envoyées.

* ANDIGNÉ de Mayneux (Louis-Jules-François), évêque de Nantes, né vers 1750, d'une famille ancienne de l'Anjou, était à l'époque de la révolution grand-vicaire de Châlons-sur-Marne; lors du concordat de 1801, il fut nommé grand-vicaire de Troyes, sous M. de Boulogne, évêque de ce diocèse, qu'un ordre de Buonaparte fit enfermer à Vincennes en 1811. M. Andigné sommé en même temps de cesser ses fonctions, vécut dans la retraite jusqu'en 1817, que le roi Louis XVIII le nomma au siége de Nantes. Préconisé à Rome le 1er octobre de la même année, il ne fut sacré que le 17 octobre 1819, et prit possession quelques mois après. M. d'Andigné était d'une santé très faible, qui l'empêcha de réaliser d'utiles projets pour le bien de son diocèse. Pour la rétablir, deux fois il fit le voyage des eaux, mais ce fut en vain. Au moment où l'on croyait à une amélioration, il fut saisi d'une violente attaque qui annonça sa mort prochaine. Il expira le 2 février 1822, après avoir gouverné son diocèse pendant deux années. Dans ce court espace de temps, il fit briller d'un vif éclat toutes les vertus pastorales.

ANDOCIDES, orateur athénien, né vers l'an 468 avant l'ère chrétienne, (était fils de Léogoras qui lui-même était le petit-fils d'un général athénien du même nom, célèbre pour avoir fait partie de l'expédition envoyée par les Athéniens contre Pisistrate. L'an 445, Andocides était un des négociateurs de la paix de 30 ans faite avec les Spartiates. Plus tard il commanda une flotte athénienne envoyée au secours des Corcyréens contre les Corinthiens.) Il se distingua par son éloquence, qui cependant était simple, et presque entièrement dénuée de figures et d'ornemens. On lui pardonnerait d'avoir été un orateur médiocre, s'il eût été honnête homme; mais sa religion et ses mœurs sont fort suspectes. Il fut accusé d'avoir mutilé avec Alcibiade les statues de Mercure et profané les mystères de Cérès; il n'évita la peine due à ce sacrilége qu'en dénonçant tous ses complices; et il ne recouvra la liberté qu'à condition qu'il ne reparaîtrait plus sur la place publique ni dans les temples.

(Il se livra dès lors au commerce et se retira dans l'île de Chypre, où il fut accusé d'avoir livré à Evagoras, roi de Salamine, la fille d'Aristide qu'il avait enlevée. Il revint à Athènes quand le peuple eut chassé les 30 tyrans : mais accusé de nouveau d'impiété, il se retira une seconde fois dans l'île de Chypre, d'où il envoya du blé pour les Athéniens menacés de disette). Il nous reste de lui quatre *Discours*, qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Etienne, 1575, in-fol. L'abbé Auger les a traduits en français avec ceux de Lycurgue, d'Isée et de Dinarque, Paris, 1783, 1 vol. in-8. Le plus curieux de ces discours est celui où il accuse Alcibiade : on y trouve des traits qui dévoilent le caractère fougueux et tyrannique de ce fameux citoyen, qui fit tant de bien et tant de mal à sa patrie. (Mais il est à peu près sûr qu'il n'est pas de lui, pas plus que celui dans lequel il exhorte les Athéniens à ratifier la paix d'Antalcidas. *Voyez* le *Plutarque traduit par Amyot*, édit. de Courrier, tom 5. p. 456 et suiv.)

ANDRA (Joseph), naquit à Lyon en 1714; il professa la philosophie dans cette ville, et devint ensuite professeur d'histoire à Toulouse. Grand admirateur de Voltaire, il puisait ses leçons dans l'*Essai sur l'Histoire générale*, dont il fit un *abrégé*. Le premier volume parut en 1770. On faisait encore alors attention à ce qui pouvait compromettre les principes religieux, et on craignait de corrompre l'éducation, en mettant de pareils ouvrages entre les mains de la jeunesse; on porta des plaintes contre le livre et les leçons. L'ouvrage fut condamné, le professeur perdit sa place, et mourut peu de temps après. Voltaire parle de lui dans sa correspondance, et s'épanche en regrets sur le sort d'un disciple victime de son zèle pour la philosophie.

ANDRADA (Diégo Payva d'), d'une des plus illustres familles de Portugal, né à Coïmbre, en 1528, était fils du grand-trésorier du roi Jean. De bonne heure il se destina aux missions; il se distingua parmi les théologiens de l'université de sa ville natale. Sébastien, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en Portugal (1578.) Nous avons de lui la *Défense* du concile de Trente contre Chemnitius; *Defensio tridentinæ fidei*, etc., Lisbonne, 1578, in-4, qui est rare. L'édition d'Ingolstadt, 1580, in-8, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit. Le 6ᵉ livre, qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est curieux et intéressant: on y trouve les systèmes, opinions, explications d'une multitude de savans sur ces matières. Il est auteur d'un autre bon *Traité* contre le même Chemnitius, dont l'édition de Venise, 1564, in-4, est peu commune. Il a pour titre *Orthodoxæ quæstiones adversus hæreticos*. On a encore de lui 7 vol. de sermons portugais, où il y a de très bonnes choses, et d'autres qui prêtent à la critique. Il prétendait que les anciens philosophes ont pu se sauver par une connaissance vague du Rédempteur (*Voy.* PLATON). Il faut pour cela leur supposer les lumières et la grâce de la foi, sans quoi cette opinion semblerait se rapprocher de celle de Zwingle. D'ailleurs, tout ce que nous savons de ces anciens philosophes, les notions qui nous restent de leur conduite, de leurs fastueuses et impuissantes maximes, ne sont pas de nature à nous faire augurer favorablement de leur salut (*V.* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, etc.). On a publié aussi une harangue latine prononcée par Andrada devant le concile de Trente, le second dimanche après Pâques, 1562.

ANDRADA (François d'), frère du précédent, historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III*, roi de Portugal. Cet ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1613, in-fol. On a encore de lui l'*Expédition des Portugais contre les Turcs*, en langue portugaise, Coïmbre, 1589, in-4.

ANDRADA (Thomas d'), frère des deux personnages dont nous venons de parler, nommé, dans son ordre, *Thomas de*

Jésus, commença la réforme des augustins déchaussés en 1578. Il suivit le roi don Sébastien en Afrique, et fut pris à la malheureuse bataille d'Alcaçar, donnée le 4 août de la même année; les infidèles le jetèrent dans une basse-fosse, où il ne recevait le jour que par les fentes de la porte. Ce fut par le secours de cette faible clarté, qu'il composa un ouvrage de piété que nous avons de lui, sous le titre de *Travaux de Jésus* ou *Trabalhos de Jésus*, en portugais; car c'est en cette langue que le P. Thomas d'Andrada l'écrivit en deux volumes, dont le premier fut imprimé à Lisbonne l'an 1602, et le second en 1609. Cet ouvrage est plein d'onction et respire une tendre piété. L'auteur le divisa en quatre parties; mais il ne put achever la dernière, que le P. Jérôme Romain, de son ordre, y ajouta depuis. Christophe Ferreira le traduisit en espagnol, et il fut imprimé en 1624 et 1631. Il a été ensuite traduit en italien et en français. C'est au père Alléaume, de la compagnie de Jésus, que nous devons cette traduction, qui a pour titre *Les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Il y a des éditions en 2, 3 ou 4 vol.; mais on n'y remarque aucune différence. Plusieurs sont ornées d'une Notice sur le P. Thomas de Jésus. Sa sœur, Yolande d'Andrada, comtesse de Dignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté; mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffraient avec lui. Il mourut l'an 1582, en odeur de sainteté. On a encore de lui une *Instruction aux confesseurs*.

* ANDRADA (Alphonse d'), jésuite né à Tolède en 1500, fut nommé très jeune encore, professeur de philosophie. A l'âge de 22 ans, il abandonna la chaire qu'il occupait avec beaucoup d'éclat, pour entrer chez les jésuites. Il fut professeur de théologie morale, quelque temps après *qualificateur* de l'inquisition, et travailla aux missions d'Espagne pendant près de 50 ans. Il mourut à Madrid en 1672. On a de lui en espagnol, 1° *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4; 2° *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1660, 4 vol. in-16; 3° *Vies des jésuites illustres*, 1664 et 1667; 4° *Traduction de cinq livres ascétiques* du cardinal Bellarmin, et d'autres livres de piété dont il est fait mention dans la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, de Stowel.

ANDRADA (Antoine), jésuite, né vers 1580, entra fort jeune dans la société de Jésus et se distingua par son zèle dans les missions des Indes et de la Tartarie, en 1624. Il pénétra dans le Thibet, totalement inconnu alors des Européens. Il a confondu le pays qu'il avait découvert avec le grand Catay ou la Chine. La relation de son voyage porte ce titre *Relation de la decouverte du grand Catay, ou royaume du Thibet*, Paris, 1628, in-8. Il mourut empoisonné le 19 mars 1633.— Il y a encore eu d'autres ANDRADA, comme Hyacinthe Freyre d'ANDRADA, auteur de la *Vie de don Jean de Castro, vice-roi des Indes*, Lisbonne, 1651, in-fol., qui passe pour l'ouvrage le mieux écrit en portugais. — Ruy Freyre d'ANDRADA, général, qui a donné une *Relation et une description d'Ormus et des côtes de Perse et d'Arabie*, publiée avec des commentaires par Paul Craesbeeck, Lisbonne, 1647, in-4, en langue portugaise. — Fray François de RADES-Y-ANDRADA, qui a donné une *Chronique* des trois ordres de chevaliers de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1572, in-fol., en espagnol.

ANDRÉ (Saint), apôtre, frère de saint Pierre, naquit à Bethsaïde, et exerçait avec son frère le métier de pêcheur à Capharnaüm. Il suivit d'abord saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J. C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J. C. Quelque temps après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchaient, il leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*. Lorsque J. C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes; André l'avertit qu'il n'y avait que cinq pains d'orge et deux poissons. On ne sait rien de bien certain sur la prédication de cet apôtre.

D'anciens auteurs, tels que Sophrone, Théodoret, Eusèbe, saint Jérôme, saint Grégoire, disent qu'il prêcha l'Evangile dans la Sogdiane, la Colchide, dans la Grèce, etc. Saint Paulin assure qu'il fut envoyé dans la ville d'Argos, où il confondit l'éloquence et les raisonnemens des sophistes. Mais il ne nous est resté aucun détail bien avéré de ses travaux apostoliques, non plus que de ceux des autres apôtres, comme l'observe saint Jean-Chrysostôme. (*Voyez* la réflexion qui est à la fin de l'article saint JACQUES *le Majeur*.) A la fin, saint André vint à Patras, ville d'Achaïe, lieu de son martyre. Il y fut condamné à être attaché en croix, comme l'assurent les prêtres et les diacres d'Achaïe, auteurs des *Actes* de son martyre. Quoique Tillemont et Baillet aient peine à donner à ces actes une pleine autorité, il est sûr qu'ils sont fort anciens : ils sont écrits avec une noble simplicité, et n'ont pas le ton ordinaire des légendes factices. Ils ont été reconnus par saint Pierre Damien, Yves de Chartres, saint Bernard, Baronius, le P. Alexandre, etc. M. du Saussay, évêque de Toul, a répondu à toutes les objections. L'opinion la plus commune est que la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure de la lettre X. Il est certain que l'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix, comme l'ont prouvé Gaspard Sagittarius, c. 8, p. 45 : Gretser, *de Cruce*, l. 1, c. 2. *Oper.*, t. 1.; et Ughelli, *Ital. sacra*, t. 7. Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de saint André, qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastère de Weaume, près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville, avant l'année 1250, et on l'y voit encore. Philippe le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, en obtint une partie, qu'il renferma dans une reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toison-d'Or, qui ont pour marque distinctive la croix dite de Saint-André ou de Bourgogne. L'Ecosse honore saint André comme son patron. (Les Moscovites sont persuadés qu'il annonça la foi dans leur pays.)

ANDRÉ, prétendu messie, qui se donna pour libérateur des Juifs, du temps de Trajan. (Ce Juif, natif de Cyrène, surnommé Lucuas par Eusèbe, et *l'homme des lumières*, par Albufarage), ranima leur enthousiasme, qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Les Juifs, séduits par cet imposteur, massacrèrent, dit-on, plus de 220 mille personnes, dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre. Dyon et Eusèbe disent que, non contens de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, et se frottaient le visage de leur sang : effet terrible de l'aveuglement dont Dieu avait frappé ce peuple ingrat, de l'esprit de fureur et de rage qui s'en empara, et le ravala au rang des bêtes féroces ; et en même temps, accomplissement visible de la prédiction de J. C. touchant les faux messies qui viendraient tromper le peuple infidèle et ingrat, qui avait refusé de reconnaître le véritable. *Voy.* BARCOCHEBAS. (Ce ne fut qu'après plusieurs combats que Martius Turbo, ou Adrien vint à bout de les soumettre. La plus grande partie de ces détails horribles n'est pas confirmée par Eusèbe.)

ANDRÉ, dit *de Crète*, parce qu'il était archevêque de cette île, ou le *Jérosolymitain*, parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, était de Damas, et mourut en 720, ou selon d'autres en 723. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture, et des sermons. Le P. Combefis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des OEuvres de saint Amphiloque et de Méthodius ; le tout imprimé à Paris, 1644, in-folio.

ANDRÉ *de Crète*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastère pour

aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Eglise, et eut assez de courage pour reprocher à l'empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des *iconoclastes*, et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard ; mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André consomma son sacrifice le 17 octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le *Martyrologe* romain.

*ANDRÉ I, roi de Hongrie, fils aîné de Ladislas le Chauve, fut forcé de s'expatrier lorsque Pierre I, dit *l'Allemand*, monta sur le trône (1044). Il se réfugia en Russie d'où il fut rappelé, trois ans après, par les seigneurs hongrois mécontens du gouvernement de Pierre. André chassa le roi et prit la couronne. La nation hongroise tenait à son ancien culte : André avait promis de laisser à chacun la liberté de suivre l'idolâtrie, mais s'il avait été assez ambitieux pour faire une promesse qui, seule, lui donnait un grand nombre de partisans, il était trop éclairé pour prolonger, par la religion païenne, la barbarie de son peuple ; il força donc ses sujets d'embrasser le christianisme. Le mécontentement général l'avertit de la nécessité d'assurer le trône dans sa postérité : en conséquence il fit sacrer son fils Salomon âgé de 5 ans. Béla son frère prit les armes pour faire valoir ses droits ; car il avait été convenu que la couronne lui reviendrait ; il vainquit André, qui fut fait prisonnier, s'évada et alla mourir de chagrin dans la forêt de Boxom (1061). André était cousin de saint Etienne.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, était le 2e fils de Béla III. Il partit pour la Terre-Sainte en 1217 et s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de *Jérosolymitain*. (Lorsque son frère Emric monta sur le trône après la mort de leur père, il se révolta ; mais personne ne le soutint, et il fut obligé de se mettre à la merci de son frère dont il devint dès lors le plus fidèle sujet. A la mort de son neveu Ladislas, en 1204, les états lui donnèrent la couronne, et la Hongrie jouit, pendant les douze premières années de son règne, de la plus grande prospérité.) C'est à ce prince que les gentilshommes hongrois doivent la charte de leurs droits ou bulle d'or. On y lit cette clause : *Si moi ou mes successeurs, en quelque temps que ce soit, veulent enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.* C'était une espèce de pacte réciproque entre le prince et les sujets ; mais, sous le règne de Marie-Thérèse, cette clause a été retranchée du code hongrois ; et son successeur n'a pas manqué de se prévaloir de ce retranchement. Il est difficile, au reste, de dire à quel point une telle convention est raisonnable et utile ; si elle paraît nécessaire contre un prince violent et injuste, elle peut causer aussi de grands troubles sous un bon prince par les intrigues des hommes ambitieux et inquiets. Autrefois, les sages jurisconsultes l'eussent désapprouvée ; aujourd'hui l'abus du pouvoir et l'oubli des maximes qui doivent le diriger, semblent en quelque sorte la justifier (*Voyez* BURLAMAQUI.) André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1235.

* ANDRÉ III, petit-fils du précédent, né à Venise et surnommé le *Vénitien*, était fils d'Etienne de Hongrie, fils posthume d'André II, et de Thomassine Morasini. Elevé à la cour de Ladislas où il avait été amené de bonne heure, ce prince le déclara son héritier ; à la mort de Ladislas, André qui était éloigné se hâta de se rendre à Bude ; mais Albert duc d'Autriche dans les états duquel il passait, l'arrêta et ne lui rendit la liberté qu'après en avoir reçu la promesse d'épouser sa fille Agnès. Après avoir été proclamé roi, le 11 août 1290, il déclara non-seulement qu'il n'épouserait pas Agnès, mais encore qu'il vengerait l'affront que lui avait fait Albert : il prit donc les armes, mais auparavant il fallut combattre deux rivaux, Charles Martel, fils de Charles II roi de Naples, et Albert fils de l'empereur Ro-

dolphe; il réussit à les écarter du trône, fit ensuite à l'Autriche une guerre de cinq ans que de nouveaux troubles excités en Hongrie par l'ambition de Charles-Martel forcèrent à terminer en se mariant avec cette même Agnès qu'il avait refusée si opiniâtrément. Charles-Martel s'établit malgré lui dans une partie de la Hongrie qui fut divisée entre les deux princes jusqu'à leur mort arrivée en 1301. André fut le dernier roi de la famille de Saint-Etienne : il ne laissait qu'une fille, Elisabeth, qui entra dans le couvent de Roëss en Suisse. La Hongrie appartint dès lors à la maison d'Anjou qui régnait à Naples.

ANDRÉ de Hongrie, second fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa à l'âge de sept ans Jeanne Ire, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avait pas corrigé, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince, qui n'avait que le titre de *duc de Calabre*, voulait cependant être maître, et Jeanne prétendait qu'il fût le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frère Robert, franciscain, qui voulait faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernait André; Jeanne était conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (Philippine Cabane), qui, de lavandière, était devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit de frère Robert, et connaissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, cousin et amant de Jeanne, d'autres princes du sang, les partisans de la reine, et selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté le 18 septembre 1345. André n'avait encore que 19 ans. La cour se trouvait dans un couvent près d'Averse, lorsque les conjurés firent, sous un faux prétexte, appeler André, qui était auprès de la reine (c'était pendant la nuit); ils l'entourèrent, lui jetèrent un lacet au cou, et le pendirent à un balcon donnant sur un jardin, où l'on trouva son cadavre horriblement mutilé.

ANDRÉ de Pise (Andrea da Pisa), sculpteur et architecte, natif de Pise, comme son surnom le désigne, en 1270, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talens le firent tellement chérir, qu'ils lui accordèrent le droit de bourgeoisie, et l'admirent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans. C'était aussi un peintre, un assez bon poète, un excellent musicien.

ANDRÉ (Jean d'), né à Mugello, près de Florence, ou à Bologne d'après un passage d'André lui-même, devint professeur de droit dans cette dernière ville, où il mourut de la peste en 1348. On a de lui des *Commentaires*, sur les *Clémentines*, 1471, in-fol., Mayence et Lyon, 1575; sur les six livres des *Décrétales*, Mayence, 1455, in-fol., et Venise, 1581. Il professa pendant 45 ans le droit canon à Pise, à Padoue, et surtout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée, appelée *Novella*, et mariée à Jean Calderino, était si bien instruite dans le droit, que lorsque son père était occupé, elle donnait les leçons à sa place; mais elle avait, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son commentaire sur les Décrétales, *Novellæ*. André était le plus célèbre canoniste du 14e siècle.

ANDRÉ DEL SARTO. *Voyez* SARTO.

ANDRÉ (Jean), né à Xaviva dans le royaume de Valence, était fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion de J. C., en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Il publia, après sa conversion, *la Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8, traduite de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Guy Lefèvre de la Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ ou ANDREÆ (Jacques), chancelier et recteur de l'université de Tu-

bingen, naquit dans le duché de Wittemberg, en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de sa boutique pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Augsbourg et fut employé par plusieurs d'entre eux. (Il est l'un des auteurs de la formule *de la concorde*, dont la rédaction définitive fut arrêtée en 1576 au couvent de Bergen près de Magdebourg). Il mourut en 1590. On dit que sur la fin de ses jours il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, et qu'il embrassa la véritable.

ANDRÉ (Valère), surnommé *Desseleins*, du bourg de Deschel, dans le Brabant; où il naquit en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca belgica, de Belgis vita scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre. Il aurait pu néanmoins retrancher quelques minuties, et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1643. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4, avec des additions de Foppens. On a encore de Valère André, *Synopsis juris canonici; De toga et sago*; et les *Fastes de l'université de Louvain*. Il mourut, selon quelques auteurs, le 29 mars 1655. Mais son portrait et Foppens placent sa mort en 1656.

ANDRÉ (Yves-Marie), né le 22 mai 1675, à Châteaulin, dans la Basse-Bretagne, entra chez les jésuites en 1692. La chaire de professeur royal des mathématiques le fixa à Caen. Il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1753. Il était pour lors âgé de 84 ans, et c'était bien le temps de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 26 février 1764. La nature l'avait doué d'un tempérament heureux, et il le conserva par l'uniformité de sa vie et par la gaieté de son caractère. Aucun genre de littérature ne lui était étranger; il avait réussi dans la chaire; il avait fait des vers pleins de grâces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, dont on a donné une nouvelle édition, 1 vol. in-12, Paris, 1770. Le recueil de ses *ouvrages* est en 5 vol. in-12, 1766. Son *Essai*, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et de la force dans le raisonnement. « C'est dans cette source, dit » un littérateur éclairé, que la plupart » de nos auteurs didactiques d'aujourd'hui ont puisé les bons préceptes qu'ils » ont donnés, et c'est d'après ces préceptes que les jeunes littérateurs doivent travailler pour obtenir de véritables succès. L'imitation de la nature, » voilà le but essentiel auquel il faut » tendre. Le père André nous développe » ce principe avec un ordre, un discernement, une clarté, qui ne laissent rien » à désirer. Il définit toutes les espèces » de beau avec précision, avec justesse. » Le chapitre qui regarde le beau dans » les ouvrages d'esprit est plein de réflexions profondes, instructives, lumineuses; il semble y être l'interprète des » muses et de la nature. Dans le chapitre » qui concerne le beau dans les mœurs, » la raison, le sentiment, la vérité ne » se sont jamais mieux exprimés que par » sa plume; on y voit briller une philosophie supérieure, qui connaît aussi » bien les passions du cœur que les ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituait des maximes aussi » utiles à ses folles déclamations, elle » aurait véritablement droit à la reconnaissance et au respect. » On estime aussi le *Traité sur l'homme*, où il parle en philosophe judicieux de l'union de l'âme et du corps, des sens, etc., de même que des *Discours* sur plusieurs matières intéressantes.

ANDRÉ AVELLIN. *Voy.* AVELLIN.

ANDRÉ (Le maréchal de St.). *Voyez* ALBON.

ANDRÉ (Le petit père). *Voyez* BOULENGER.

ANDRÉ CORSINI. *Voyez* ce dernier nom.

* ANDRÉ, ou ANDREÆ (Jean-Valentin), né à Herremberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1606, fut ministre luthérien et aumônier du duc de Wurtemberg, passa

par tous les grades de la hiérarchie ecclésiastique, et mourut en 1654 abbé d'Adelberg, à l'âge de 48 ans. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns, à cause de leurs allusions mystérieuses, l'ont fait soupçonner d'être le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. (*V*. à ce sujet l'ouvrage de M. Fréd. Nicolaï, sur les *Crimes imputés aux Templiers*, 2 vol. p. 179 : le *Muséum allemand de* 1779, article de M. de Herder ; *Sur la véritable origine des Rose-Croix*, par G. de Murr, Sulzbach, 1803, in-8 ; *De vera origine adhuc latente fratrum Rosea-Cruce, imprimis vero ordine franco-muriarorum*, par J. G. Buhle, 1804. (Ce que l'on sait à n'en pouvoir douter, c'est qu'à la fin de sa vie, il avait entièrement renoncé à ce genre d'association, qui ne lui parut point apparemment propre à seconder ses vues systématiques sur la régénération des sciences et de la morale. Ses productions sont au nombre de cent.

ANDRÉ (Noël), plus connu aussi sous le nom du *Père Chrysologue*, naquit à Gy en Franche-Comté, en 1728, et y mourut le 8 septembre 1808. Il s'adonna à l'astronomie et s'associa aux travaux du célèbre Lemonnier. On a de lui 1° *Hémisphère de la mappemonde projetée sur l'horizon de Paris, avec la description et l'usage de ladite mappemonde*, Paris, 1774, 2 feuilles grand-aigle; 2° *Planisphères célestes projetés sur le plan de l'équateur, avec un abrégé de l'astronomie pour leur usage*, 1778, in-8 ; 3° une *carte de la Franche-Comté*; 4° *Théorie de la surface actuelle de la terre, précédée de la vie de l'auteur*, Paris, 1813, in-8. L'Académie des sciences a fait un grand éloge de cet ouvrage dans un de ses rapports.

ANDRÉ. *Voyez* ARBELLES.

* ANDRÉA (Jean), évêque d'Aléria en Corse, naquit à Vigevano en 1417. Son nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*. C'est principalement à ses soins que les deux célèbres imprimeurs Conrad Weignheim et Arnould Pannartz sont redevables de la réputation acquise à leurs éditions d'auteurs latins. Les ouvrages à la publication desquels il a coopéré sont : les *Epîtres* de saint Jérôme, 2 vol.; les *Epîtres* et les *Oraisons* de Cicéron; les *Commentaires* de César, Lucain, Aulu-Gelle, Apulée, Pline, Quintilien, Suétone, Strabon, Virgile, Ovide, Silius-Italicus, Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Andréa (qu'il ne faut point confondre avec Jean d'Andréa, canoniste célèbre du même temps), après avoir langui quelques années à Rome dans un état de dénûment et de pauvreté, s'attacha au cardinal de Cusa, obtint par son crédit le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, puis l'évêché d'Accia, et enfin d'Aléria. Il mourut dans un âge avancé.

* ANDREA (Jean), célèbre canoniste du 15e siècle. Il a laissé plusieurs écrits sur les *Décrétales et sur les fiefs*. Il ne faut pas le confondre avec *Jean Andréa*, né à Vigevano en 1417, dont le nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*, qui a publié à Rome plusieurs éditions d'auteurs latins qui sont encore recherchées, et que le pape nomma évêque d'Aleria en Corse.

* ANDRÉA PISANO, ou ANDRÉ de Pise, né en 1270, fut l'un des architectes qui contribuèrent le plus à la grande révolution qui s'opéra alors dans les arts, et par laquelle le genre gothique fut abandonné pour prendre les modèles parmi les ouvrages des Grecs. Ce fut lui qui fit à Florence les soulptures de la façade de Sainte-Marie del Fiore, le monument le plus magnifique de ce siècle : les statues en ont été dispersées en 1586, quand on voulut faire cette façade dans un dessin plus moderne : les autres ouvrages de ce sculpteur sont connus de tous les artistes. Il mourut à Florence en 1345.

* ANDRÉADE (Ferdinand d'), amiral portugais, le premier qui ait paru avec une flotte européenne sur les côtes de la Chine (1518), s'y était conduit avec une sagesse qui allait faire ouvrir à sa nation les ports que la jalousie des Chinois ferme avec tant de sévérité aux étrangers. Mais son frère Simon d'Andréade arriva dans les mêmes lieux avec une nouvelle escadre, et détruisit par la violence et le bri-

gandage l'heureux effet de la conduite sage de Ferdinand. Depuis cette époque, les ports de la Chine ont été constamment fermés; et quand ils ont été rouverts ensuite, ce n'a été qu'à des conditions onéreuses. Ferdinand d'Andréade voyagea beaucoup dans les mers de l'Inde; il porta au midi de l'Asie les lois et les arts de l'Europe.

* ANDREHAN, ou ANDENEHAM, ou ENDREGHEN (Arnoul, sire d') s'attacha de bonne heure à Jean II, lorsqu'il n'était encore que duc de Normandie. Ce roi le combla de bienfaits; l'an 1349 il le nomma capitaine souverain du comté d'Angoulême. L'an 1351, la trève ayant été rompue avec l'Angleterre, il se distingua contre les Anglais qui le firent prisonnier dans cette campagne. Après sa délivrance, le roi lui donna la place de maréchal de France que venait de laisser vacante le maréchal de Beaujeu : il le nomma en outre lieutenant-général dans les provinces situées entre la Loire et la Dordogne. Andrehan fut chargé d'aller porter, de la part du roi de France, un défi à Edouard prince de Galles. Il réprima ensuite d'une manière barbare une révolte dans la ville d'Arras. Dans la guerre contre les Anglais qui envahissaient l'intérieur de la France, il montra de l'activité, accompagna le roi à la bataille de Poitiers, et commença l'imprudente attaque de l'avant-garde française qu'il avait sans doute conseillée. Enveloppé avec ses trois cents hommes d'armes par les archers anglais, il fut fait prisonnier et conduit avec Jean II en Angleterre. A son retour et sous le règne de Charles V, il commanda en Languedoc, alla en Espagne avec Duguesclin, et fut une troisième fois fait prisonnier à la bataille de Navarette (1367). Quand il eut recouvré la liberté, il se démit de sa charge de maréchal, fut nommé *porte-oriflamme*, retourna en Espagne avec Duguesclin et y mourut de maladie l'an 1370. Jean de Neuville son neveu et son héritier fut comme lui maréchal de France.

. ANDREINI (Isabelle), née à Padoue, et de l'académie des *Intenti* de cette ville, fut la plus célèbre comédienne de son temps. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle se distingua par la sagesse de sa conduite, chose singulièrement remarquable parmi les gens de sa profession. Elle était en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. On a d'elle des *sonnets*, des *madrigaux*, une *pastorale*, etc., etc. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse couche, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction ; et son mari (François ANDREINI) lui fit une épitaphe où il célèbre ses talens et ses vertus. On a de lui *Le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4, traduit en français, Paris, 1618, in-12, etc.—Jean-Baptiste ANDREINI, fils des deux précédens, est auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, qui ne sont ni trop bonnes, ni trop rares. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son Paradis perdu dans cette tragédie. Mais s'il est vrai que le poète anglais a profité de quelque ouvrage, il est plus apparent que c'est de la *Sarchotée* de Masénius. On a encore d'Andreini trois *Traités* en faveur de la comédie et des comédiens, publiés à Paris en 1625; ils sont peu connus, et ne méritent pas de l'être davantage.

ANDRELINUS ou plutôt Andrelini (Publio Fausto, Publius Faustus), auteur latin du 15ᵉ siècle, naquit à Forli dans la Romagne. Il fut honoré à 22 ans de la couronne de laurier que l'académie de Rome donnait à ceux qui avaient remporté le prix. Il avait composé 4 livres de poésies sous le titre d'*Amours*. Ce poète vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut pendant 30 ans professeur de belles-lettres et de mathématiques dans le collége de l'université. Il se donnait le titre de poète du roi et de la reine, Louis XII et Anne de Bretagne. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, tous vides de choses et remplis de mots. Ses différentes poésies ont été imprimées in-4 et in-8, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, et dans *Deliciæ poetarum italorum*. Ses productions en prose ne sont pas plus

estimées. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étaient pas trop pures, si l'on en croit Erasme. Ses déclamations contre les théologiens catholiques ne font honneur ni à son jugement ni à son goût. On raconte que, outre ses pensions, il recevait de riches présens de Charles VIII; et qu'un jour, ayant récité devant ce prince un poème sur *la conquête de Naples*, Charles VIII lui donna un sac d'or qu'il pouvait à peine porter sur ses épaules. En tout temps la flatterie a eu des succès auprès des monarques.

* ANDRÉOSSI (François), mathématicien et ingénieur, né à Paris, mort à Castelnaudary en 1638. On lui a attribué dans le dernier siècle l'invention du canal du Languedoc, qui a passé pour être de Riquet jusqu'au moment où le général Andréossi vint réclamer cet honneur en faveur de son bisaïeul. Il a publié à cet effet, en 1805, une *Histoire du canal du midi*, 2 vol. in-4. M. de Caraman a réfuté les prétentions du général Andréossi dans son *Histoire du canal du Languedoc*, et M. Allent dans son *Histoire du corps impérial du génie*, a examiné à fond cette question, et il paraît que si François Andréossi n'a pas la gloire d'avoir inventé le canal, il a au moins celle d'avoir contribué à l'exécuter. On a de cet ingénieur une carte du canal du Languedoc, recherchée des curieux, en 3 feuilles in-folio. Après la mort de Riquet il fut directeur particulier du canal.

*ANDRÉOSSI (Antoine-François, comte), originaire de Lucques en Italie, descend de François Andréossi qui partage avec Riquet la gloire d'avoir exécuté le grand canal du Languedoc : comme son bizaïeul il est né à Castelnaudary. Antoine-François Andréossi a vu le jour le 6 mars 1761, et il est mort le 10 septembre 1810. Il prit du service en 1781, en qualité de lieutenant d'artillerie, fit dans ce grade la guerre de Hollande (1787), fut fait prisonnier par les Prussiens, revint en France en vertu d'un échange, prit part à toutes les guerres de la révolution pendant lesquelles il arriva de grade en grade à la place d'inspecteur-général de l'artillerie, qu'il occupait quand Buonaparte monta sur le trône. Plus d'un beau fait d'armes honore le général Andréossi. 1° Le 29 juillet 1796, il commanda devant Mantoue, alors assiégée, les 5 chaloupes canonnières dont la fausse attaque attira sur lui tout le feu de la place, et favorisa la véritable attaque que dirigeaient sur deux autres points les généraux Murat et Dallemagne. 2° Le 19 mai 1797, il était général de brigade quand Buonaparte le chargea de reconnaître si l'Isonzo était guéable, et pour s'en assurer il le traversa lui-même deux fois à pied. 3° Il parcourut en 1798 les côtes de l'Océan français pour accélérer les préparatifs de la descente en Angleterre que Buonaparte devait commander. 4° Il suivit ce général en Egypte où ses talens et son courage furent remarqués plusieurs fois : il était membre de l'institut du Caire, et en cette qualité il fit plusieurs opérations savantes, observa quelques points importans; il publia ses recherches dans le grand ouvrage sur l'Egypte; on distingue parmi ces mémoires ceux qu'il a faits *sur le lac Manzaleh*, *sur la vallée du lac Nathron*, *sur le fleuve sans eau*, qui ont paru dans les *Mémoires sur l'Egypte*, Paris, 1800, in-4. Andréossi fut un de ceux qui accompagnèrent Buonaparte à son retour en France (17 vendém. an 8, 9 octobre 1799). Il le seconda efficacement au 18 brumaire, en remplissant les fonctions de chef d'état-major de son général. Il devint ensuite chef de la 4e division du ministère de la guerre (artillerie et génie) nouvellement créée : il fut en même temps commandant de l'artillerie à Strasbourg. En 1800, il fut nommé général de division et commandant de Mayence. Devenu chef de l'état-major de l'armée gallo-batave, il rendit compte de l'action éclatante et meurtrière où une poignée de Français, entre Nuremberg et Lauffenbourg, battit une armée entière; il a publié, sans nom d'auteur, la relation de cette campagne, *Relation de la campagne sur le Mein et la Reidnitz de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau, etc.*, 1802, in-8. Le 10 août 1801, il fut nommé directeur-général du département de la

guerre. Après la paix d'Amiens (1802), Buonaparte l'envoya en Angleterre comme ambassadeur; il y resta jusqu'à la rupture du traité (1804). Président du collége électoral de l'Aude (1806), il fut proposé comme candidat au sénat. L'empereur le comblait de marques de faveur; il le fit grand-aigle de la légion d'honneur, commandant de la couronne de fer, grand chancelier des trois toisons d'or, etc. Il fut nommé ambassadeur de Vienne après la paix de Presbourg, et gouverneur de cette ville le 10 mai 1809, après la bataille de Wagram. Envoyé en ambassade à Constantinople en 1812, il y était encore en 1814, d'où il fut rappelé par Louis XVIII qui le fit chevalier de Saint-Louis : son successeur fut le marquis de Rivière (14 août 1814). Quand les événemens de 1815 vinrent surprendre la France et l'Europe, le général Andréossi, quelque temps rendu au repos dont la fortune militaire l'avait privé, reparut sur la scène politique, en attachant son nom à la fameuse délibération du conseil d'état dont il était membre (25 mars 1815). Il accepta la pairie de Buonaparte, et la présidence de la section de la guerre. Ayant refusé l'ambassade de Constantinople, il fit partie de la commission chargée de présenter un rapport sur les mesures de sûreté générale, et fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés vers les armées alliées : il ne put arriver avec ses collègues jusqu'au général Blucher, dont cependant il rencontra les premières colonnes à Pont-Sainte-Maxence : mais ils parvinrent tous auprès du général Wellington qui les reçut. On affirme que dans cette conférence il voulut prévenir l'invasion de la France et demanda le rappel immédiat de Louis XVIII, et qu'un des membres de la députation s'y étant opposé, le général anglais dit qu'alors la force déciderait la question. Depuis cette époque Andréossi a été nommé député en 1827 par le département de l'Aude. Il avait des opinions libérales, mais il passait pour un des plus raisonnables de son parti. Il était instruit; il avait rendu son séjour à Constantinople utile aux sciences. Ses recherches sur le Bosphore et sur plusieurs parties de l'empire ottoman seront sans doute publiées; les mémoires qu'il a envoyés à l'Institut dont il faisait partie (Académie des sciences), *sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée*, où il a cherché à fixer la lithologie de l'embouchure de cette mer d'Asie; sur le *système des eaux qui abreuvent Constantinople*, et sur *l'ensemble des nombreux conduits employés en Turquie pour la distribution des eaux*, où se trouvent des notions extrêmement curieuses sur la science hydraulique chez les Turcs et sur l'application qu'on peut en faire aux machines d'Europe, sont comptés parmi les acquisitions les plus précieuses à l'hydrostatique et ont été cités comme tels par M. Barbier-du-Bocage, dont le suffrage ne saurait être récusé en cette matière. C'est Andréossi qui a disputé à Riquet l'honneur exclusif qu'on lui faisait d'avoir fait le canal du Languedoc, dispute à l'occasion de laquelle ont paru d'un côté : *Histoire du canal du Languedoc*, avec cette épigraphe *cuique suum*, publiée par la famille Caraman, de l'autre côté : *Histoire du canal du midi connu précédemment sous le nom de canal du Languedoc*, Paris, 1800, in-8. Après la session de 1827, une fête lui avait été préparée dans son département; la mort l'a surpris avant de recevoir les ovations de ses compatriotes. Le clergé de Castelnaudary a refusé d'entendre les discours politiques prononcés sur sa tombe, et sa conduite prudente a été applaudie par tous les hommes sages qui pensent avec raison que ce n'est point surtout au milieu de l'appareil de la mort que l'homme doit se livrer aux passions de la politique et aux folies des systèmes du jour.

*ANDRÉS (Le père Jean), jésuite espagnol, né à Planès dans le royaume de Valence, le 15 janvier 1740, fut admis à l'âge de 15 ans dans le noviciat des jésuites. Il était professeur de rhétorique et d'humanités à l'université de Candie, lorsque parut en 1767 le décret de Charles III qui expulsait son ordre de tous ses états. Andrés transporté en Italie avec ses compagnons, se retira en Corse, où il écri-

vit en latin un *Commentaire sur les malheurs soufferts par les jésuites dans leur déportation.* S'étant rendu à Ferrare, il occupa la chaire de philosophie dans la maison de son ordre, et fit sa profession le 15 mai 1773. Le 21 juillet de la même année, Clément XIV donna le fameux bref qui éteint la compagnie de Jésus. Don Jean Andrés trouva un asile à Mantoue. Après avoir disputé dans un concours ouvert par l'académie de cette ville le prix au célèbre Fontana, il y publia en 1775 un *Saggia* ou *essai sur la philosophie de Galilée*, ouvrage qui se fait remarquer par la profondeur des pensées et la plus sage critique. Andrés fit ensuite plusieurs voyages en Italie, se rendit à Vienne, à Genève, et se lia avec les savans les plus distingués. A Vienne, il publia son opuscule de l'*Origine et les vicissitudes de l'art d'enseigner à parler aux sourds et muets*, 1793. L'auteur prouve, par des faits incontestables, que les premiers qui mirent cet art en pratique, furent deux moines espagnols, savoir : Pierre Ponce de Léon, bénédictin, qui vivait à Orihuela vers la fin du 16ᵉ siècle, et Jean Paul Bonet, qui publia un ouvrage sur ce même art à Madrid, en 1620. Andrés, dans son séjour à Vienne, écrivit aussi un ouvrage très intéressant *sur la littérature* de cette ville. De retour à Mantoue, il rédigea une *Relation de ses voyages en Italie*, qu'il envoya en Espagne à son frère don Charles, et qui fut ensuite traduite en italien. En 1796, forcé par l'approche des Français de se retirer à Colorno, il y devint pensionnaire du collége des nobles. L'empereur d'Autriche l'avait désigné en 1799 pour diriger l'université de Pavie, mais les nouvelles victoires des Français le contraignirent de se réfugier à Parme. Le duc don Philippe le nomma son bibliothécaire, et l'admit dans son conseil intime. Il publia, dans cette ville, un précieux *Recueil de lettres latines et italiennes*, du savant Antoine Augustin, archevêque de Tarragone ; dans ce même temps, Ferdinand VII obtint du pape un bref en faveur des jésuites exilés de ses états en 1767 ; il fut publié à Naples le 2 août 1804. Le Père Andrés, sans égard pour sa santé chancelante, et faisant le sacrifice de ses intérêts personnels, fut un des premiers à se ranger sous les drapeaux de saint Ignace. Les jésuites avaient déjà plusieurs établissemens à Naples, lorsque l'occupation du trône par Joseph Napoléon et ensuite par Murat les forcèrent à quitter le royaume et à chercher un asile à Palerme. Le Père Andrés, accablé par l'âge et les maladies ne put entreprendre ce voyage. Le gouvernement d'alors lui permit de résider à Naples et il fut même nommé préfet de la bibliothèque royale, puis membre de l'académie d'*Histoire et Belles-Lettres*, et enfin secrétaire de l'*Académie des antiquités* après la mort de François Daniel. La chute de Napoléon ayant rendu la paix à l'Europe, et les trônes à leurs légitimes souverains, Andrés obtint de Ferdinand VII la permission de passer à Rome, où il entra de nouveau dans une des maisons de son ordre. Une maladie de poitrine le conduisit au tombeau le 13 janvier 1817 à l'âge de 77 ans. Andrés, dans le cours de sa vie, fut honoré de la bienveillance de plusieurs souverains, et dans les diverses villes d'Italie où il avait résidé, il comptait au nombre de ses amis les personnages les plus importans. Pendant son long séjour à Mantoue, il fut visité par les plus illustres voyageurs qui venaient admirer en lui, non le philosophe impie (comme à Ferney), mais le philosophe chrétien. Il laissa après lui le souvenir de ses talens ainsi que de son inépuisable bienfaisance qui le portait à se priver même du nécessaire pour secourir l'indigent. Parmi les autres ouvrages d'Andrés, nous citerons 1° *Prospectus philosophiæ universæ, publicè disputationi propositæ in templo ferrariensi*, Ferraræ, 1773, in-8. Les ouvrages suivans sont écrits en italien, et la plupart traduits en espagnol. 2° *Lettre à M. le commandeur L. Cajetan Valenti Gonzaga, sur la corruption supposée du bon goût en Italie au 15ᵉ siècle*, Crémone, 1776, in-8 ; 3° *Lettre au comte Alex. Muravi-Bra, sur le revers d'une médaille non compris par le P. Maffei*, Mantoue, 1778,

in-8; 4° *Lettre au marquis Paléotti sur une démonstration de Galilée,* Ferrare, 1779, in-4; 5° *Dissertation sur les causes du peu de progrès des sciences à notre époque*, ibid. 1779, in-4 ; 6° *Dissertation sur la musique des Arabes* (insérée par l'abbé Toderini dans son ouvrage sur la *Littérature des Turcs*, tom. 1, p. 256, Venise, 1787); 7° *Catalogue des manuscrits de la maison Capilupi de Mantoue* (avec les *Observations* de l'auteur), Mantoue, 1797 , in-8. Ce catalogue, attendu avec impatience par les savans italiens et surtout par Tiraboschi, eut un grand succès; 8° *De l'Origine, du progrès, et de l'état actuel de toutes les littératures.* Parme, 1782-1799, 7 vol. in-4, réimprimés à Venise, Prato, Pise et Rome, 1808-1817, 8 vol. in-4; Pistoie, 1818, 8 vol. in-4. Cet ouvrage, où il traite des sciences et belles-lettres chez toutes les nations, prouve une grande érudition et un esprit très pénétrant, joint à la délicatesse du goût le plus épuré. Le stile en est pur, concis et élégant. Don Carlos Andrés, frère de l'auteur, en a donné une traduction en espagnol. Le premier volume seulement a été traduit en français par Ortolani, dont la mort nous a privés des autres volumes. 9° *Lettre à l'abbé Jacques Morelli, sur quelques manuscrits des bibliothèques capitulaires de Novare et de Verceil*, Parme, 1802, in-8. Cet écrit jette beaucoup de lumières sur plusieurs *Recueils de canons*, et démontre les différentes fautes qui se sont glissées dans l'édition donnée par Muratori *sur les anciennes lois des Lombards.* 10° *Explication d'une carte géographique de 1455, et exposé des notices qu'on avait, à cette époque, sur les Antilles*, Naples, 1815, in-8; 11° *Notices historiques sur les Milésiens, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Naples*, ibid. id.; 12° *Recherches sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples*, ibid. 1816; 13° *Notice sur deux poèmes grecs de Jean d'Otranto et Georges de Gallipoli au 13e siècle, poèmes existant à la bibliothèque de Saint-Laurent à Florence*; 14° plusieurs *Dissertations* sur le culte jadis rendu à la déesse Isis, sur quelques inscriptions trouvées dans son temple, sur la découverte de Pompéïa et d'Herculanum, sur la figure de la terre; 15° *Dissertation sur l'autorité des pontifes*; 16° *Lettres familières à son frère don Charles*, en espagnol).

ANDREZEL (Barthélemy-Philibert Picon d'), né à Salins en 1757 d'une famille distinguée, dont plusieurs membres avaient suivi avec honneur la carrière diplomatique, fit ses premières études au collége de la Flèche, et entra dans l'état ecclésiastique. Il devint vicaire-général de Bordeaux, et fut député en 1785 et 1786 à l'assemblée générale du clergé; cette même année 1786 il assista aux états de Bretagne. Peu de temps avant il avait été pourvu de l'abbaye de Saint-Jacut qu'il perdit en 1791 par l'effet de nos troubles politiques. Ayant refusé le serment en 1792, il se retira à Londres. De retour en France, en 1803, il renonça à son premier état et resta sans fonctions jusqu'en 1809. A cette époque, il fut nommé l'un des inspecteurs-généraux de l'université créée l'année précédente, en 1815, inspecteur-général des études, et en 1820, membre de la commission de censure. M. de Frayssinous, ministre de l'instruction publique, le destitua, en 1824, de sa place d'inspecteur-général. Il disait depuis, avec son esprit ordinairement caustique, qu'il était tombé sous le couteau sacré. Dans les dernières années de sa vie, l'abbé d'Andrezel avait repris les fonctions ecclésiastiques; il mourut à Versailles le 1er janvier 1826, à l'âge de 68 ans. On a de lui : 1° *Histoire des derniers rois de la maison de Stuart*, traduit de l'anglais de Fox (anonyme), 2 vol. in-8, Paris, 1809. La censure impériale fit subir des suppressions et des mutilations à cet ouvrage (*Voyez* l'article Fox); *l'Annual Register* et d'autres journaux anglais les ont signalés. 2° *Excerpta e scriptoribus græcis, ad usum studiosæ juventutis in rhetorica et in secunda audientis accommodata, necnon argumentis et annotationibus recenter illustrata; favente studiorum senatu afferebat, etc. editio tertia, Parisiis, Brunot-Labbe*,

1825, in-12. — La première édition est de 1815, traduite en français par M. Hautome, Paris, Brunot-Labbe, 1825, 2 volumes in-12, suivant Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*). Il a fourni une partie des *notes* du poème de l'*Imagination*, de Delille.

ANDRISCUS (*Pseudo-Philippus*, le faux Philippe), homme obscur, de la ville d'Adramyttium, dans l'Asie mineure, se disait fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressemblait beaucoup par la taille et par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens, il se mit à la tête de leur armée, et vainquit Juventius, préteur de la république romaine dans la Macédoine. Q. Cæcilius Métellus marcha contre cet aventurier, le défit, et le conduisit à Rome, l'an 148 avant J. C. Deux autres séditieux voulurent relever le parti de cet usurpateur; mais ils eurent le même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des autres provinces romaines.

ANDROMAQUE, ou plutôt ANDROMACHUS, de Crète, premier médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre que par l'invention de la *thériaque*, médicament anti-vénéneux et alors composé de soixante substances, qu'il chanta en vers grecs élégiaques, adressés à Néron. Moïse Charas publia une traduction de ce poème curieux en 1668, in-12. Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'Archiater, ou premier médecin des empereurs. Galien inséra le poème d'Andromachus dans son *Traité de la thériaque*. — Andromachus, fils du précédent, fut aussi *Archiater* de Néron et écrivit sur la médecine.

ANDRONIC I Comnène, était né en 1110, d'Isaac Comnène. Il avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le fit mettre aux fers pour crime de rébellion. (Andronic insultait à la majesté impériale, en vivant d'une manière scandaleuse avec Eudoxie nièce de l'empereur : il entretint d'ailleurs avec les Russes et les Hongrois des intelligences qui ne restèrent pas toujours secrètes. Tels étaient les crimes que Manuel avait voulu punir par une captivité qui durait déjà depuis quatre ans, lorsque le bruit de son évasion se répandit dans Constantinople. Andronic n'était point délivré ; il était parvenu seulement à pratiquer en secret une ouverture qui le conduisait hors de sa prison ; mais il n'avait pu atteindre qu'un cachot voisin. Manuel qui ignorait sa retraite, et qui croyait que son captif s'était enfui, fit jeter la femme d'Andronic dans le cachot où avait été son mari : ses cris la firent bientôt reconnaître du captif qui apparut à elle, lui confia son secret, vécut avec elle et en eut même un fils. Le peu de surveillance qu'on exerçait à l'égard de sa femme le détermina à tenter une seconde fois de sortir de sa prison : mais cette tentative ne fut pas heureuse, et ce ne fut qu'après douze ans de détention qu'il recouvra sa liberté. Il erra long-temps en Moldavie et en Russie. Il était dans ce dernier pays lorsque l'empereur déclara la guerre aux Hongrois : Andronic engagea les Russes à se réunir aux Grecs ; il rendit même d'autres services à sa patrie, et il obtint son pardon ; mais de nouveaux désordres lui attirèrent une nouvelle captivité ; il était encore dans les fers lorsque Manuel vint à mourir. De la prison il passa sur le trône, d'après les vœux de la multitude indignée de la faiblesse du jeune empereur, et de l'orgueil de sa mère et de son favori Alexis. Mais auparavant il fit couronner le jeune Alexis qu'il porta lui-même à l'église : mais déjà Andronic était empereur de fait; il gouvernait, et son gouvernement était la plus infâme tyrannie ; toute la famille impériale tombait sous ses coups; il ne respecta pas même la mère d'Alexis dont il fit signer l'arrêt de mort au malheureux pupille qui était son jouet. Bientôt il se fait décerner la couronne par la populace qui s'écriait qu'il fallait à l'empire un maître habile et puissant : il feint de vouloir régner avec le jeune Alexis ; et quelques jours après lui avoir fait de sacriléges protestations, il fait assassiner en 1184 le malheureux prince dont il insulte le cadavre en le poussant du pied et en disant : *ton père fut un traître, ta mère une infâme, et toi un sot.* Cependant les pre-

miers jours de son règne furent assez tranquilles : ils furent troublés par le siége des villes de Lopade, Nicée et Pruze, qui n'avaient pas reconnu son autorité.|) Au siége de Pruze, il se distingua par des inhumanités encore plus singulières. Il faisait couper aux uns les pieds ou les mains, ou crever les yeux, et il s'amusait sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. (Un historien rapporte que les arbres des vergers qui environnaient Pruze, portaient suspendus autant de cadavres que de fruits.) Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône, par ses barbaries, (se révoltèrent de tous côtés : Isaac Comnène en Chypre battait ses généraux : le roi de Sicile dispersait ses troupes, partout ce n'était qu'un cri d'indignation. Les proscriptions furent ordonnées; Isaac l'Ange dont toute la famille avait péri sous les coups du tyran, est soupçonné d'être la cause du soulèvement général : sa mort est décidée; mais le bourreau qui veut exécuter l'arrêt tombe lui-même sous les coups d'Isaac qui s'enfuit dans une église, et est proclamé empereur par les habitans de Constantinople qui l'adoraient). Andronic prit la fuite; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, et lui rendit ce qu'il avait fait aux autres. On lui brisa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila; enfin des soldats italiens le percèrent de plusieurs coups, et mirent fin à ses tourmens, le 11 septembre 1185. « Ainsi périt (dit un historien) un des plus abominables princes » dont l'histoire fasse mention. Sa seule » figure représentait si bien l'atrocité de » son caractère, que l'empereur Manuel » en avait présagé tout le mal qu'il ferait à » l'empire. Il avait le regard farouche, » l'œil et le sourcil d'un homme abîmé » dans ses pensées atrabilaires et ses » projets sinistres, la démarche altière, » les manières artificieuses quand il s'ob» servait, mais hors de là, farouches et » brutales. » On a cherché à lui trouver quelques bonnes qualités; on a observé qu'un jour il diminua quelques impôts; mais pourquoi affaiblir l'horreur et la haine que la postérité a conçues envers les princes vicieux et cruels? A quoi bon étaler quelques actions utiles dans une longue suite d'excès détestables? Quel est le monstre qui n'ait fait quelque bien? Quand Néron faisait servir de flambeaux les chrétiens enduits de poix, on voyait clair dans les rues de Rome. Si quelque chose peut diminuer l'horreur que le nom d'Andronic inspire, c'est qu'il parut soutenir son malheur avec une fermeté chrétienne, et ne dit autre chose, dans la continuité de ses tourmens, que ces paroles édifiantes : *Seigneur, ayez pitié de moi*. Merveille bien consolante de la divine miséricorde, si dans ces derniers momens il perdit l'habitude de feindre et de jouer la religion.

ANDRONIC II Paléologue, né vers l'an 1258, de Michel VIII, succéda à son père en décembre 1282. Son règne est fameux par les invasions des Turcs dans l'empire. Le templier Flor (*V.* ce nom) vint d'Espagne avec une armée de Catalans au secours d'Andronic II. Il battit les Turcs, délivra l'empire, et eut en récompense la main de la nièce d'Andronic et le titre de césar. Des courtisans envieux ayant excité des soupçons contre Flor dans le cœur faible et méfiant de l'empereur, celui-ci fit assassiner Flor et arrêter son lieutenant, le grand-duc Entenca. C'est alors que les Catalans, pour venger la mort de leur chef, ravagèrent les provinces de l'empire. Andronic, connaissant la faiblesse de son fils aîné Michel IX, l'associa au trône en 1294. Ce prince étant mort, en 1320, Andronic le Jeune, son fils, partagea l'autorité avec son aïeul, dont les manières dures l'engagèrent à se révolter. Il se rendit maître de Constantinople en mai 1328, fit descendre Andronic le Vieux du trône, et lui donna le palais impérial pour prison. L'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastère, où il finit ses jours en 1332. Ce prince avait surtout les défauts opposés au génie de Michel, un esprit léger, une âme dépourvue de toute élévation, une faiblesse pitoyable, une dévotion imbécile qui allait jusqu'à

la superstition et au ridicule. La première chose qu'il fit en montant sur le trône fut de s'abandonner à la conduite de la princesse Eulogie sa tante, autre tête malsaine, vraie dévote de secte, et toujours l'arc-boutant du schisme, malgré le bannissement où l'avait réduite l'empereur son frère. Elle flatta surtout l'imbécillité de son neveu, en affectant de pleurer d'une manière inconsolable sur le sort de l'empereur défunt, parce qu'étant mort, disait-elle, dans l'hérésie des Latins, il avait indubitablement encouru la damnation éternelle. Elle fut secondée par Théodore Musalon, grand chancelier et grand fourbe, qui, ayant toujours été schismatique opiniâtre dans l'âme, et catholique simulé sous le dernier règne, fit tout ce qu'on peut attendre de la lâcheté et du fantôme de religion qui flotte ainsi à tout vent de fortune. Livré à ces deux guides, Andronic demanda et subit la pénitence publique, pour avoir souscrit à la réunion avec les Latins. Le reste des affaires allait à proportion, et l'état fut aussi mal en ordre que l'Eglise. Andronic chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnaie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers; ce qui fit tomber le commerce et languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois et aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, et à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace.

ANDRONIC III Paléologue (ou Andronic le Jeune), petit-fils du précédent, eut plus de vertus et de talens que son aïeul. Forcé de quitter Constantinople par suite d'une aventure galante, où périt son frère Manuel Despote, et par les dégoûts que lui donnait Andronic le Vieux, il leva une armée, mais il ne s'en servit que pour combattre les Bulgares, et pour amener son aïeul à une réconciliation. De retour à Constantinople, ayant eu encore à souffrir de nouveaux désagrémens, il en partit derechef, revint, s'empara de la ville, et éloigna du trône le vieil et soupçonneux Andronic. Devenu maître absolu de l'empire, il se fit craindre de ses ennemis et chérir de ses sujets. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, père de son peuple, il diminua les impôts et fut accessible dans tous les temps au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant le siège de leur monarchie de la ville de Pruze, dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets, qui le chérissaient, en juin 1341. Il avait 45 ans, et en avait régné seul environ treize. L'abbé Langlet, dans ses *Principes de l'histoire*, l'appelle mal à propos Andronic II.

ANDRONIC Paléologue, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son père, qui lui fit d'abord crever un œil, et qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1373, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avait été exilé.

ANDRONIC, de Cyrrhestes, architecte et astronome à Athènes, construisit en marbre une tour octogone, appelée la *Tour des Vents*, et grava, sur chaque côté, des figures qui représentaient les huit vents principaux. Un triton d'airain tournant sur son pivot avec une baguette à la main, la fixait sur le vent qui soufflait. Les coqs de nos clochers sont venus de là. Vitruve rapporte ainsi les noms de ces vents désignés par Andronic: *Solanus*, *Eurus*, *Auster*, *Africus*, *Favonius*, *Corus*, *Septentrio* et *Aquilo*. Cette tour subsiste encore, et sert de mosquée à des derviches. Chacune des faces de cet édifice, qui est enterré d'environ 12 pieds, avait aussi un cadran. On croit que ce monument renfermait une *clepsydre* ou horloge à eau. (*Voy.* Spon, Wheler, Le Roi et Stuart, qui ont parlé avec étendue de ce monument.)

ANDRONIC ou ANDRONICUS (Livius Andronicus), le plus ancien poète comique latin, florissait sous le consulat de Claudius Centho, l'an 239 avant J. C. Sa

première pièce fut représentée alors. Les acteurs, dans les commencemens de l'art du théâtre, montaient sur des tréteaux. Il jouait lui-même dans ses pièces, et l'on dit que s'étant enroué, il fit réciter ses vers par un esclave, tandis qu'il faisait les gestes : ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Ce qui nous reste des pièces d'Andronic ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son stile était grossier, ainsi que son siècle. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans les *Comici latini*, Lyon, 1603, Leyde, 1520, et dans le *Corpus poetarum* et la *Collectio pisaurensis*.

ANDRONIC, commandant des armées d'Antiochus Épiphanes, dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias ; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronic dans le même lieu où il avait commis le meurtre, l'an 166 avant J. C.

ANDRONIC, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivait à Rome du temps de Cicéron, 63 ans avant J. C. Il fit connaître le premier dans Rome les ouvrages d'*Aristote*, que Sylla y avait apportés. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nichomacheorum paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, 1679, in-8, qui se joint aux auteurs *cum notis variorum*. Mais un manuscrit de la bibliothèque royale, cité par Sainte-Croix, désigne Héliodore de Pruze comme l'auteur de cette paraphrase.

ANDRONIC, parent de saint Paul, et compagnon de sa captivité. Il était considéré parmi les apôtres et avait embrassé la foi de J. C. avant saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem avec Junie sa femme. — Un autre ANDRONIC fut mis à mort avec saint Probus et saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien en 304. Leurs *Actes* sont un des plus précieux monumens de l'antiquité. Voyez *Acta sincera* de D. Ruinart, pag. 419; Tillemont, t. 5, pag. 285.

ANDRONIC, chef de la secte des andronicieus, avait adopté les erreurs des sévériens. Ces sectaires croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du Diable.

ANDRONIC, de Thessalonique, un des savans qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence et à Paris, du temps de Louis XI. Il mourut en 1478. Andronic eut pour disciples Politien, Pannonius et Valla. Il a laissé un *Traité des passions*, en grec, imprimé en 1593, in-8 ; et, à la suite de la paraphrase, des *Morales à Nicée*, 1617-1673.

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques), né à Orléans ou à Paris, fameux architecte de la fin du 16ᵉ siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. Il continua, par ordre de Henri IV, en 1596, la grande galerie du Louvre à Paris, commencée sous Charles IX. Le Pont-Neuf, commencé le 30 mai 1578 et fini en 1604, les hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, etc., etc., sont de lui. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'était retiré pour exercer plus tranquillement la religion calviniste qu'il avait embrassée. On a de lui 1° *Architecture*, 1559, in-fol., réimprimée en 1611 ; 2° *Les plus excellens bâtimens de France*, 1576 ; 3° *Leçons de perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY (Nicolas), surnommé *Boisregard*, né à Lyon en 1658, d'abord professeur de philosophie à Paris au collége des Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages de littérature qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante*. Ce médecin avait un caractère aigre et porté à la satire. Il eut des démêlés très vifs avec Hecquet sur la saignée. Entêté de la ridicule prééminence de la médecine sur la chirurgie, il employa une partie de sa vie et tout son crédit à persécuter et à humilier les chirurgiens de son temps. Ayant été associé à la compagnie du *Journal des savans*, depuis augmentée de deux autres médecins, il en fit, de

concert avec ses confrères, un répertoire qui ne pouvait être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté, allait mourir, lorsque l'abbé des Fontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry 1° un bon *Traité de la génération des vers dans le corps humain*, in-12 ; 2° un autre intitulé *l'Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps* ; 3° *Traité des alimens du carême*, 1713, 2 vol. in-12 ; 4° *Remarques sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12 ; 5° *La prééminence de la médecine sur la chirurgie*, in-12, 1728, etc. Il mourut en 1742, âgé de 84 ans. M. Barbier cite les deux ouvrages suivans, qu'Andry écrivit dans sa jeunesse, savoir : 6° une Traduction du *Panégyrique de Théodose le Grand*, par Pacatus, 1687 ; 7° Des *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française*, 1692.

ANEAU (Barthélemi), fut principal du collége de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée d'une fenêtre de ce collége sur le prêtre qui portait le saint Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu ; les catholiques, irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collége, et ayant trouvé Aneau, qu'on regardait comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en pièces. On a de lui des *Chants royaux* ; un *Mystère de la Nativité*, 1559, in-8 ; *Lyon marchand*, satire française, 1542, in-16 ; et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose. Les curieux recherchent son *Alector ou le Coq, histoire fabuleuse*, Lyon, 1560, in-8.

ANGE DE CLAVASIO, franciscain génois, mort à Coni, en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience avec le titre de *Summa angelica*, Venise, 1487, in-fol. Benoît XIV a approuvé le culte qu'on rendait à ce saint religieux.

ANGE-ROCCA. *Voy.* ROCCA.

ANGE DE S. JOSEPH (Le P.), carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom était *La Brosse*, resta long-temps dans la Perse en qualité de missionnaire apostolique : le séjour qu'il fit dans ce royaume lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connaissance l'engagea à entreprendre une traduction latine de la *Pharmacopée persane*, qui vit le jour à Paris en 1681, in-8. Le docteur Hyde attribue cette traduction au père Matthieu. Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol ; ouvrage recommandable par la justesse des remarques et par divers traits historiques, quoique défiguré par d'assez nombreuses inexactitudes. L'auteur y explique les termes en latin, en français, et en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Il avait été provincial de son ordre en Languedoc, et mourut à Perpignan l'an 1697.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déchaussé et savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, et mourut à Paris en 1726. Il préparait une nouvelle édition de l'*Histoire de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*, commencée par le Père Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant après lui la mémoire d'un savant laborieux. Le Père Simplicien, son associé dans ce travail, la publia en 9 vol. in-fol., Paris, 1726—1733, avec les corrections et additions de M. du Fourny. Le Père Ange a aussi composé l'*Etat de la France*, en 5 vol. in-12. Son nom de famille était Vaffard. Il y a des inexactitudes dans l'*Histoire de la maison de France* : mais quel ouvrage de ce genre en est exempt ? C'est d'ailleurs un répertoire très utile pour l'histoire de France, et qui a demandé bien des recherches.

ANGEL (Le baron de Saint-). *Voy.* BALOUFEAU.

ANGÈLE-MÉRICI ou ANGÈLE DE BRESSE, institutrice des ursulines, naquit à Dezenzano, sur le lac de Garde, fonda cet ordre en 1537, et mourut en 1540, en odeur de sainteté, âgée de 34 ans. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt dans l'Europe. Il y en a plusieurs couvens en France. Elle a été béatifiée en 1770, et sa *Vie* a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a

une autre en italien. Bresse, 1600, in-4. *Voy.* Bus.

ANGELI (Pierre degli), ou Angelico, célèbre littérateur et poète latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Tandis qu'il étudiait à Bologne, quelques vers satiriques qu'il fit contre le mari d'une dame de distinction de cette ville, dont il était amoureux, l'obligèrent à s'en éloigner. Il se rendit à Venise où il fut généreusement accueilli par l'ambassadeur de France, qui l'occupa pendant trois ans à corriger les manuscrits grecs qu'il faisait copier par ordre de François I. Un autre ambassadeur français l'emmena à Constantinople, et visita avec lui l'Asie mineure et la Grèce. En 1543, il se trouvait sur la flotte que le Grand-Seigneur envoyait, sous les ordres de Barberousse, contre l'empereur Charles-Quint. Il se trouva au siége de Pise par les Français. Un duel dans lequel il tua son adversaire l'obligea encore à fuir; et étant arrivé à Gènes, il reçut des secours du célèbre marquis del Vasto, général de Charles-Quint. Après avoir enseigné pendant quelque temps les langues grecque et latine à Beggio en Lombardie, sa réputation le fit appeler à Pise par Côme I, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années avec beaucoup de succès, et passa ensuite, dans la même université, à une autre où s'enseignaient la morale et la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avait pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, et les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'armée ennemie en respect, et donna le temps au duc de Florence d'y envoyer du secours. Le cardinal Ferdinand de Médicis l'appela à Rome en 1575, et l'emmena à Florence quand il fut proclamé grand-duc. Chargé d'honneurs et de richesses, il se retira à Pise, où il mourut en 1596, âgé de 79 ans. Angeli est principalement connu par deux poèmes latins. L'un, qui a pour titre *Cynegeticon, ou de la chasse*, en 6 livres, fut imprimé, avec ses poésies, en 1568, in-8. Il en conçut la première idée, et en forma le plan à une partie de chasse où il accompagna Henri II. Cet ouvrage, qui lui coûta 20 années de travail, est estimé. L'autre poème est intitulé *Syrius, ou l'expédition de Godefroi de Bouillon* pour le recouvrement de la Terre-Sainte, en 12 livres, Florence, 1591, in-4. M. Osmont le fait naître à Berges, et l'éditeur de Ladvocat à Barges : c'est une petite erreur, il faut lire Barga.

ANGELI (Bonaventure), né à Ferrare, et mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée, lorsque certains passages sur Pierre-Louis Farnèse n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4. On cite aussi du même auteur 2° une *Description de la ville de Parme et de ses rivières*, 1590; 3° *De non sepeliendis mortuis*; 4° *Gli Elogi*, ou *les Eloges des héros de la maison d'Este*; 5° *Discorso*, ou *Discours sur l'origine des cardinaux*, 1565.

ANGELICO (Jean), dominicain et peintre, naquit à Fiésole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, et lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie et ses talens, mais ce religieux le refusa. On dit qu'il laissait toujours quelques fautes grossières dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui aurait données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut en 1455, à 68 ans.

* ANGELIS (Jérôme), né en 1567 à Castro-Giovanni, en Sicile, entra à l'âge de 18 ans dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé en 1595, en qualité de missionnaire aux Indes et au Japon. Il y arriva en 1602 après bien des traverses, et ne tarda pas à se signaler par des conversions éclatantes. Un édit du souverain proscrivit en 1614 les missionnaires jésuites dans toute l'étendue de ses états :

Angélis obtint de ses supérieurs la permission de quitter l'habit de son ordre, et continua de prêcher la foi dans les différentes provinces de l'île. Il porta ses pas à Méaco, à Osacka, etc., où il restait à peine 1,000 chrétiens que l'on y avait relégués, et dans peu de temps on en compta 11,000. Quand la persécution de 1623 éclata dans le Japon, Angelis fut obligé de se cacher, mais celui qui lui avait donné généreusement l'hospitalité ayant été arrêté en son absence, il n'hésita pas de reprendre l'habit de son ordre, et de se présenter au gouverneur d'Iédo qui le fit emprisonner et brûler vif, le 24 septembre de la même année, avec deux autres jésuites et 47 Japonais. Il a écrit une *courte relation* du royaume d'Iesso. Angélis mourut à la cinquante-sixième année de son âge, après avoir passé 22 ans au Japon.

* ANGELIS (Alexandre), né à Spolette, entra chez les jésuites en 1581, et professa successivement la philosophie et la théologie. Il mourut à Florence en 1620, âgé de 58 ans, après avoir laissé un ouvrage en cinq livres, contre les astrologues, imprimé pour la seconde fois à Rouen, 1615, in-4. Il avait commencé aussi des *Commentaires* sur la philosophie et la théologie universelle, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

* ANGELIS (François-Antoine), jésuite, naquit à Sarrente en 1567. En 1602, il alla prêcher l'Evangile dans l'Inde, et deux ans après en Ethiopie,. où il demeura dix-huit ans. Il mourut en 1623 après avoir traduit dans une des langues de l'Ethiopie les *Commentaires de Jean Maldonad sur les Evangiles de saint Matthieu et de saint Luc*. — Un autre ANGELIS (Martin), né à Spolette en 1558, professa pendant 16 ans la philosophie et la théologie, et mourut en 1597, âgé de 39 ans. Il avait composé des *Commentaires* sur la plupart des livres d'Aristote et la Somme de Saint Thomas, ainsi que des *Notes* sur les Epîtres de saint Paul.

* ANGELIS (Dominique), d'une famille noble et distinguée, naquit à Lecce en 1675. Appelé à Naples par un de ses oncles, il y perfectionna par l'étude des sciences et de la littérature les connaissances qu'il avait acquises dans sa patrie. Envoyé bientôt après en Espagne à la suite d'un régiment français en qualité de chapelain, il passa par Paris, où la réputation de ses talens l'avait devancé, et où Louis XIV, lorsqu'il lui fut présenté, le nomma son historien. En 1710, il obtint un canonicat à Lecce sa patrie, et y mourut en 1718, encore à la fleur de son âge. Il a laissé, 1° *Della patria d'Ennio*, Rome, 1701, in-8; Naples, 1712; 2° *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine e della fondazione della città di Lecce, etc.* Lecce, 1705, in-4; 3° *Le vite de letterati salentini, parte prima*, à Naples, sous le faux titre de Florence, 1710, in-4.

ANGELONI (François), historien et antiquaire du 17e siècle, né à Terni, dans le duché de Spolette, est mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire auguste par les médailles, depuis Jules-César jusqu'à Constantin le Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une *Histoire de Terni*, sa patrie, imprimée en 1646 in-4, qui n'est pas commune. On lui a attribué assez généralement l'ouvrage intitulé *Il Bonino, ovvero avertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo d' suoi Commentarii, istorici*, in-4; mais il est prouvé qu'il est de J. P. Bellori, neveu et disciple d'Angeloni. Angeloni a écrit aussi des épîtres et des comédies, dont deux ont été imprimées : 1° *Gl' Irragionevoli amori*, Venise, 1611, in-12. 2° *La Flora*, Padoue, 1614, in-12. Ses principales épîtres sont *Lettere di buone feste, scritte da principe a principe*. Ce sont des lettres écrites par l'auteur, au nom du cardinal Aldobrandini dont il était le secrétaire, à divers princes aux fêtes principales de l'année, suivant l'usage des Italiens. Elles font regretter vingt volumes de lettres qui n'ont point encore vu le jour.

* ANGELY (l') fou de Louis XIII célébré par Boileau dans les première et huitième satires, était d'une famille noble mais pauvre ; il fut d'abord valet d'écurie

du prince de Condé; ses saillies piquantes le firent sortir de son état obscur. Louis XIII désira l'avoir, et l'obtint. L'Angely fit à la cour une fortune considérable.

ANGENNES (Charles), d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, et la pourpre de Pie IV, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Corneto. Il y mourut en 1587, à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avait paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans, et pillèrent l'église cathédrale de Saint-Julien.

ANGENNES (Claude), frère du précédent, né à Rambouillet, en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1565. Envoyé, trois ans après, vers Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, et nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles. Il y établit un séminaire, et y mourut en 1601, aimé et respecté. On a de lui une *Lettre* contre l'action de Jacques Clément, 1589, in-8; elle est jointe à une *Réponse* d'un docteur en théologie, qu'on croit être Jean Boucher. (Il a également publié une *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8; une seconde, 1589, idem; *Avis de Rome*, tirés des Lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois, 1589 in-8. Dans cet écrit, l'auteur se prononce fortement contre Henri III. Enfin une *Lettre* à *Henri III*, dans laquelle il lui rend compte de sa mission à Rome, relative à la mort du cardinal de Guise.)

ANGERS (François d'), capucin de la province de Paris, joignait aux vertus attachées à sa profession, un amour ardent pour les lettres. L'on a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Historia missionis capucinorum ad regnum Marochii in Africa, etc.*, Madrid, 1644, in-8; 2° *Vita Patris Josephi Leclerc, capucini*, Paris, 1645, in-4.

ANGILBERT (Saint), neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un père l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pepin son fils, qu'il avait fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, pour se faire moine, en 790, dans le monastère de Centule ou de Saint-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très souvent de son monastère, pour des intérêts d'état, ou pour des affaires ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier, il accompagna Charlemagne, qui l'appelait son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages, ce sont des *poésies*. On en trouve quelques-unes dans le *Recueil des historiens de France*, dans Alcuin, dans le *Spicilége*. On a aussi l'histoire qu'il a écrite de son monastère. L'ouvrage d'Angilbert, 1741, in-8, intitulé *Histoire des premières expéditions de Charlemagne, pendant sa jeunesse et avant son règne*, composé pour l'instruction de Louis le Débonnaire, n'est qu'un roman rédigé par Dufresne de Francheville. (*Voyez* le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 4, pag. 73.)

ANGIOLELLO (Jean-Marie), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il écrivit la vie. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. Il écrivit aussi en abrégé la vie d'Ussum-Cassan, roi de Perse, sous le titre de *Breve narrazione della vita e fatti del signor Ussum-Cassano, re di Persia*, insérée dans le second volume des voyages publiés par Ramusio, Venise, 1559, in-fol.

*ANGLÈS (le comte), ministre d'état, né à Grenoble vers 1780, de Charles-Grégoire Anglès, député et président de la cour royale de Grenoble, étudia d'abord le droit, et renonça à la carrière du barreau pour entrer en qualité d'audi-

teur au conseil d'état dans l'administration des pays conquis. En novembre 1809, il fut nommé maître des requêtes, et peu après il entra au ministère de la police, où il fut chargé de la correspondance du 3e arrondissement qui comprenait les départemens au-delà des Alpes, place qu'il conserva jusqu'à l'abdication de Buonaparte. En avril 1814, le gouvernement provisoire lui confia le ministère de la police, et lui donna ensuite le titre de conseiller d'état. Il prêta serment au roi le 3 août, et suivit Louis XVIII à Gand dans le mois de mars 1815. Il revint à Paris peu de temps avant le roi. Ce prince le nomma, le 26 juillet, président du collége électoral des Hautes-Alpes, qui l'élut membre de la chambre des députés. Il remplaça M. Decaze dans le mois de septembre à la préfecture de police de Paris, qui lui-même remplaçait Fouché envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire à Dresde où il fut exilé ; il conserva cette place jusqu'en 1821. Il est mort, le 1er janvier 1828, dans sa terre de Cornillon, près de Roanne, des suites d'une inflammation d'estomac, après avoir demandé et reçu tous les secours de la religion. Le roi lui avait accordé des lettres de noblesse et le titre de comte, qui déjà lui avait été donné par Buonaparte.

ANGOULÊME (Aymar, comte d'). *Voyez* l'article d'Aymar, dans lequel il est parlé des possesseurs du comté d'Angoulême.

* ANGOULÊME (Charles de Valois duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, naquit le 28 avril 1573. Il était le frère utérin de la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV. Destiné à l'ordre de Malte, il y resta jusqu'en 1591, époque où il quitta la vie religieuse pour se marier, avec dispense, à Charlotte, fille de Henri de Montmorency. Catherine de Médicis lui avait donné le comté d'Auvergne ; mais Marguerite de Valois fit casser en 1606 cette donation. Charles conserva cependant le titre de comte d'Auvergne jusqu'en 1619 où il obtint le duché d'Angoulême. Il s'attacha de bonne heure à la fortune de Henri IV avec lequel il combattit avec gloire à Arques, à Ivry, à Fontaine-Française ; plus tard il abandonna ce prince contre lequel il fut accusé d'avoir conspiré avec Biron (1602) et ensuite avec la marquise de Verneuil ; la première fois il fut renfermé à la Bastille, la seconde on le condamna à mort ; mais cette peine fut commuée par Henri IV en une prison perpétuelle. Cependant il recouvra sa liberté en 1616. Rentré à la cour, il fut nommé colonel-général de la cavalerie légère de France, créé chevalier des ordres du roi, envoyé en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand II, au sujet du soulèvement de la Bohême et de la Hongrie, ouvrit en 1628 le siége de la Rochelle, combattit dans le Languedoc, l'Allemagne et la Flandre, et termina une longue et heureuse carrière le 24 septembre 1650. L'histoire de son ambassade a été écrite par Henri, comte de Béthune. On a du duc d'Angoulême des *Mémoires pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et de Henri IV*, des *harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestans d'Allemagne*, et d'autres ouvrages moins importans.

* ANGOULÊME (Louis-Emmanuel de Valois, comte d'Alais, duc d'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorency, naquit en Auvergne en 1596, fut évêque d'Agde en 1612. Son frère Henri étant devenu fou et ayant été renfermé dans une prison, Louis-Emmanuel changea d'état, prit le parti des armes et se distingua aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Il fut nommé par Louis XIII gouverneur de la Provence, prit le titre de duc d'Angoulême à la mort de son père (1650), et mourut à Paris en 1653. Il ne laissait qu'une fille qui mourut sans postérité.

ANGOULEVENT, fou d'Henri IV. *Voy.* Imbert (Nicolas).

* ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), naquit à Paris, en 1715, d'une famille distinguée dans la magistrature. Il fut successivement conseiller au parlement en 1735, procureur-général au grand conseil en 1746, et lieutenant-civil au Châtelet en 1774. Un trait qui a

fourni à M. Chastenet-Puységur le sujet d'une comédie en 3 actes, intitulée *Le juge bienfaisant*, honore à jamais M. d'Alleray. Dans l'hiver de 1787, les gardes du commerce avaient arrêté, pour une somme assez considérable un malheureux père d'une nombreuse famille, et son unique soutien. La justice ne pouvait soustraire cet infortuné à la condamnation légale, mais l'humanité du juge attendait le condamné en prison ; et quand il y arriva, il trouva M. d'Alleray, le paiement de sa dette et sa liberté. L'inaltérable amour de ce magistrat pour le bien le portait encore à ouvrir deux fois par semaine un cours en faveur des jeunes conseillers chez lesquels il remarquait le plus de talens. En 1787, d'Alleray fut nommé conseiller d'état, et membre de l'assemblée des notables, et deux ans après, il fut appelé par le roi à présider une des sections de la noblesse aux états-généraux. Quelques contestations s'étant élevées sur sa nomination, il se retira ; il donna aussi sa démission de lieutenant-civil et se borna à exercer ses fonctions au conseil d'état. Pendant les orages révolutionnaires, il se retira au sein de sa famille, il y fut arrêté et conduit devant le trop fameux Fouquier-Tinville. Celui-ci, qui voulait le sauver, lui conseilla de nier qu'il eût envoyé de l'argent à ses enfans émigrés, mais M. d'Alleray ne put se résoudre à conserver sa vie par un mensonge. Il avoua qu'il avait fait remettre de l'argent à M. de la Luzerne, l'un de ses gendres. « Ignorais-tu, lui » dit avec une émotion concentrée le » farouche Fouquier-Tinville, la loi » qui le défend ? — J'en connais une » plus sacrée, répondit le vieillard, celle » de la nature, qui ordonne aux pères de » secourir leurs enfans ! » Cette noble et touchante réponse fut la cause de sa mort. M. d'Alleray porta sa tête sur l'échafaud à l'âge de 79 ans, le 18 avril 1794. Il ne laissa point d'héritier de son nom : ses trois filles furent mariées l'une à M. de Vibrayes, maréchal-de-camp, les deux autres, à MM. de la Luzerne frères, dont l'aîné fut ministre de la marine et le cadet ambassadeur à Londres.

ANGRIANI (Michel), Bolonais, docteur de Paris, général des carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un commentaire sur les Psaumes, qui a pour titre *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

ANGUIEN, ou plutôt ENGHIEN (comte d'). *Voyez* FRANÇOIS DE BOURBON.

ANGUIER (François et Michel), fils d'un menuisier de la ville d'Eu en Normandie, naquirent, le premier en 1604, le second en 1612 ; et se distinguèrent dans la sculpture. Après avoir étudié à Rome, ils embellirent Paris de leurs ouvrages. On a de François l'*autel du Val-de-Grâce*, *la statue de Henri*, *duc de Rohan-Chabot*, *et le mausolée de Henri*, *duc de Montmorency*, décapité à Toulouse, qui passe pour le plus beau de ses ouvrages : on le voit toujours à Moulins (*Voy.* MONTMORENCY HENRI II).— Et de Michel, *le Tombeau du commandeur de Sauvré*, *les ornemens de la porte Saint-Denis*, *les figures du portail du Val-de-Grâce*, *le crucifix de marbre de la Sorbonne*, *l'Amphitrite*, *etc.* Le premier mourut en 1669, âgé de 65 ans ; et le second en 1686, à 74 ans.

ANGUILLARA (Jean-André dell'), excellent poète italien du 16e siècle, naquit à Sutri en Toscane, vers l'an 1517. On a de lui, outre quelques *Odes*, *Satires*, etc., une tragédie d'*OEdipe*, et des notes sur le *Roland de l'Arioste*, une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, en stances de huit vers, mise par les Italiens, quoique très mal à propos, à côté de l'original. La meilleure édition est celle de Venise, par les Juntes, 1584, in-4, avec de belles figures, et les *Remarques d'Orologi* et de *Turchi*.

*ANIANUS, astronome et poète du 15e siècle, composa un poème astronomique qui a eu plusieurs éditions *Computus manualis magistri Aniani* : il est l'auteur des vers techniques sur les signes du Zodiaque :

Sunt aries, taurus, gemini, cancer, leo, virgo,
Libraque, scorpius, arcitenens, caper, amphora, pisces.

ANICET (Saint), Syrien, fut élevé sur le siége de saint Pierre, l'an 157, après saint Pie. Il fut visité à Rome par saint

Polycarpe de Smyrne. Ces deux grands hommes agitèrent ensemble plusieurs questions, qui faisaient alors du bruit dans l'Eglise. Ils discutèrent aussi la coutume où étaient les Asiatiques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps: mais tout se fit de part et d'autre avec la plus grande modération. La diversité de sentiment, par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit point les liens de la paix. Chacun s'en tint à ce qui se pratiquait dans son église; Anicet céda même à Polycarpe l'honneur d'offrir le sacrifice. Ce saint pape sut garantir son troupeau du poison de l'erreur, et conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha par sa vigilance les funestes ravages des hérésies de Valentin et de Marcion. Il mourut l'an 168, durant la persécution de Marc-Aurèle. S'il ne répandit pas son sang pour la foi, il fut au moins exposé à beaucoup de dangers et de souffrances; ce qui l'a fait qualifier de *martyr*. Il est nommé avec ce titre dans divers martyrologes, et surtout dans le romain.

ANICH (Pierre), astronome, géomètre et mécanicien, était fils d'un paysan. Il naquit en 1723, à Ober-Perfuss, village à 3 lieues d'Inspruck, et mourut en 1766. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie et la géométrie. Le père Weinhart, jésuite, alors professeur en l'université d'Inspruck eut occasion de connaître ses talens, de les perfectionner et de les employer. Anich, dans très peu de temps, devint un grand astronome, et un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Inspruck deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Il construisit et perfectionna plusieurs instrumens de mathématiques. Il fit des cartes admirables pour la précision et la netteté. Elles furent publiées à Vienne, sous le titre de *Tyrolis chorographia, delineata à Pet. Anich et Blasio et Hueber, curante Ign. Weinhart*. Sa *Vie* parut à Munich, en 1767. Enlevé dans la fleur de son âge aux sciences et aux arts, il mérita les regrets des savans. Les progrès rapides qu'il avait faits dans l'astronomie, seul, sans maître, sans leçons, par le moyen de la pensée, et de la vue continuelle du ciel, sont une réfutation de fait du paradoxe de M. Bailly, qui a supposé des milliers de siècles imaginaires, et même *un ancien peuple perdu*, pour expliquer le degré de science où nous sommes parvenus en astronomie, et dont les progrès étaient déjà assez avancés au temps des patriarches. M. Cassini a trouvé également, dans un de ses voyages, un jeune rustre dont il admira la science astronomique, qu'il amena avec lui, et dont il prit plaisir à perfectionner les lumières; il conclut sans peine de cet exemple ce que pouvaient avoir été les premiers astronomes dans une condition où les premiers hommes étaient bergers et agriculteurs, qui les plaçait nuit et jour vis-à-vis des astres, dans une région où le ciel est toujours pur. Qui ne sait d'ailleurs combien la paix de l'âme, l'innocence et l'intégrité des mœurs, la modération des désirs, telles qu'on les remarque dans la vie des patriarches, contribuent à l'accroissement des connaissances, surtout de celles qui supposent dans l'intelligence une sublimité et une promptitude particulière? C'est à cette seule raison qu'un ancien (Ovid., l. 1, *Fas.*) a cru pouvoir attribuer les premières notions de l'astronomie. (*Voy.* l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, n. 183, 184; et ci-dessus l'art. ANAXIMANDRE.)

ANICHINI (Louis), graveur en creux, né à Ferrare, s'illustra dans le 16e siècle, par la délicatesse et la précision de son burin. Ses médailles de Paul III et de Henri II sont fort recherchées. Michel-Ange les ayant vues, s'écria que cet art avait atteint la perfection. Il s'était fixé à Venise.

ANICIUS PROBUS (Sextus), préfet du prétoire, et consul romain, se fit aimer par son humanité, et s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes perses qui vinrent voir saint Ambroise à Milan, en 390, passèrent exprès à Rome

pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avait alors quitté sa charge de préfet du prétoire, et il se préparait à finir saintement un vie illustrée par toutes les vertus chrétiennes. Sa femme *Proba Falconia* s'est également distinguée par sa piété. *Voy.* ce nom.

ANIEN, jurisconsulte du temps d'Alaric II, roi des Visigoths, publia, par l'ordre de ce prince, un *Abrégé* de seize livres du *Code théodosien*, en 506. C'est encore à lui que nous devons le seul ouvrage qui nous reste de Julius Paulus, tant vanté pour l'étendue de ses connaissances, et qui a pour titre : *Receptarum sententiarum libri quinque*. (Il fit aussi un abrégé du *Code Grégorien* : mais ce sont là ses moindres titres à la gloire : ce fut lui qui rédigea le *code des Visigoths*. Alaric II avait senti la nécessité de donner des lois à ses peuples. Il paraît qu'ayant chargé Anien de cette tâche, celui-ci se servit des *Institutes* de Caïus (*voyez* ce nom), dont il retrancha seulement ce qui était contraire aux mœurs et aux coutumes des Visigoths. De là vient que les quatre livres de Caïus n'en forment que deux dans le Code d'Anien. On sait que les *Institutes* de Caïus ont été faits dans les plus beaux temps de la république, et qu'ils servirent à la rédaction des *Institutes* de Justinien.) Anien mourut, à ce que l'on croit, dans la bataille où Alaric fut tué par Clovis.

ANIEN, diacre pélagien, a fait la *Traduction latine* de quelques homélies de saint Jean Chrysostôme.

* ANISSON (Laurent), imprimeur à Lyon, devint échevin en 1670. Il est le premier de son nom qui se soit distingué dans l'imprimerie. C'est de ses presses qu'est sortie la grande Bibliothèque des Pères, imprimée sous ce titre : *Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum Scriptorum*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. — Ses fils et petits-fils furent successivement directeurs de l'imprimerie royale à Paris. — *Anisson-Duperron*, l'un d'eux, qui l'était au commencement de la révolution, fut obligé de quitter, après le 10 août 1792, l'établissement qu'il avait enrichi et illustré à l'exemple de ses ancêtres. En 1794 il fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort. On a de lui *premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse*, 1785, in-4, lu à l'académie des sciences le 3 mars 1783, et imprimé dans le tome X des *Mémoires de mathématiques et de physique des savans étrangers*. Anisson s'y donne comme inventeur de la presse à un coup, mais MM. Didot lui ont disputé cette invention. *Voy.* à ce sujet une note de l'*Epître sur les progrès de l'Imprimerie*, à la suite d'un *Essai de fables nouvelles* par Didot fils aîné. Paris, 1786.

* ANJOU (François de France, duc d') fils de Henri II et de Catherine de Médicis et par conséquent frère de Henri III, naquit en 1554 : on lui donna d'abord le titre de duc d'Alençon, il assista au siége de la Rochelle. Après la mort de Charles IX, un parti chercha à lui donner la couronne au détriment de Henri III qui était roi en Pologne : la cour prévint l'exécution de ce projet en faisant arrêter le duc d'Alençon et Henri de Navarre ; et en ordonnant le supplice de Lamolé qui était le chef du complot et qui fut décapité. Henri III rendit la liberté à son frère ; quatre ans après il se révolta, devint le chef du parti protestant ; malgré les troupes qu'on lui amena, il fit la paix avec la cour, devint duc d'Anjou, et abandonna entièrement le prince de Condé et le roi de Navarre dont il était jaloux. En 1576, il se mit à la tête des catholiques, et remporta quelques succès en Auvergne. L'année suivante, il alla au secours des Flamands révoltés contre Philippe II d'Espagne. Henri III fut mécontent de sa conduite ; il le fit arrêter, mais il s'évada, retourna dans les Pays-Bas et en fut reconnu souverain. Il sollicitait alors la main de la reine Elisabeth d'Angleterre qu'il fut sur le point d'obtenir, car elle lui donna son anneau : mais elle s'en repentit et rompit ses engagemens. Bientôt, lorsqu'il fut de retour en Flandre, il indisposa les esprits par son gouvernement ; une révolte éclata ; son armée fut mise en dé-

route, et il revint en France couvert de honte. Ses dernières années furent passées dans la solitude ou à la cour, au milieu de laquelle il était tour à tour, suivant les circonstances, négligé ou recherché. Il mourut, à peu près de la même manière que Charles IX, par suite de la rupture d'une veine, le 10 juin 1584, à l'âge de 29 ans, laissant pour trois mille écus de dettes.

ANJOU. *V.* CHARLES, LOUIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ et ROBERT.

ANNAT (François), né à Rhodez, en 1607, jésuite, professeur de philosophie et de théologie dans son ordre pendant treize ans à Toulouse, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4, et d'autres en français, contre les nouveaux disciples de saint Augustin. Dans le nombre, on distingue ses *Observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal*. Les écrivains jansénistes ont prouvé par les vains efforts qu'ils ont faits pour réfuter ses ouvrages, le cas que l'on doit faire de ses talens. Pascal lui a adressé ses deux dernières provinciales. Annat mourut à Paris en 1670. Il avait perdu sa place de confesseur dans les commencemens de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Vallière. Des représentations, qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très docile aux leçons de la religion ; et le père Annat fut renvoyé.—Il y a encore un Pierre ANNAT, supérieur de la congrégation de la doctrine chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4, mis à l'*Index* le 12 septembre 1714.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu touché de ses prières, lui ayant promis qu'elle serait mère, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J. C. Anne signala sa reconnaissance par un cantique d'actions de grâces, plein d'idées sublimes et magnifiques de la Divinité, de sa providence, et de sa terrible et admirable justice. En voici quelques traits : « C'est le Seigneur qui ôte et » qui donne la vie ; il conduit au tom» beau et il en retire; c'est le Seigneur qui » ôte et qui donne les richesses ; il abaisse » et il élève qui il lui plaît. Il tire l'indi» gent de la poussière, et le pauvre de » dessus le fumier, pour le mettre au » rang des princes, et le faire briller sur » le trône ; car c'est le Seigneur qui a fait » les fondemens de la terre, c'est lui qui » a su y poser le monde. Il soutiendra » toujours les justes dans leur démar» che, tandis que les impies, abandon» nés de lui, seront obligés de se cacher » et de demeurer dans le silence ; car » l'homme laissé à ses propres forces ne » sera jamais que faiblesse. Le Seigneur » répand la terreur sur ses ennemis ; du » haut du ciel il fera gronder la foudre » sur eux. » Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans un cantique que toutes les traductions dégradent, sept à huit siècles avant que les Sages de la Grèce aient balbutié quelques sentences éparses sur ces grandes vérités, peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, et de ces fastueux pédagogues, qui à peine auraient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne ? *Voy.* DEBORA, MARIE, mère de Jésus.

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari dans une heureuse vieillesse, et fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE (Sainte), épouse de Joachim, et mère de la sainte Vierge. Saint Epiphane est le premier Père de l'Eglise qui nous ait appris son nom. Les Pères des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. Saint Jean Damascène a fait de grands éloges de ses vertus. L'empereur Justinien I fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de sainte Anne vers l'an 550 : on lit dans Codinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 740 ; et c'est depuis ce temps-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la Prophétesse, fille de Pha-

nuel, fut témoin de l'humilité ineffable de la sainte Vierge, quand cette mère sans tache vint après ses couches, selon la loi, se purifier au temple : alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène I, (naquit le 1er décembre 1083. Elle raconte elle-même que son père était absent quand Irène sa mère sentit les premières douleurs de l'enfantement : alors elle fit une croix sur son ventre et dit : attends, petit enfant, le retour de ton père; l'enfant obéit. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire, à l'éloquence, à la poésie, aux mathématiques, à la physique, et elle y fit des progrès qui excitèrent l'admiration de la cour. Sa réputation de science et de beauté s'étendit au loin : le sultan de Perse, Malek-sha la demanda en mariage; mais elle n'eut pas le malheur d'être l'épouse d'un ennemi du nom chrétien : elle s'unit avec Nicéphore Bryenne, prince d'une haute naissance et d'un rare savoir. La culture des lettres avait donné à Bryenne l'amour de la paix et de l'obscurité, tandis qu'elle avait rempli l'âme de son épouse d'une ambition démesurée. Anne voyant approcher la fin de son père, tâcha d'en obtenir la couronne pour son époux : n'ayant point réussi, elle chercha à détrôner son frère Jean : la crainte et le remords empêchèrent Bryenne de répondre à ses vœux : il fit échouer la conspiration. Jean se conduisit avec générosité à l'égard des conjurés. Anne, vaincue par son frère, ne songea plus qu'à vivre tranquillement au sein des jouissances que donne l'étude.) Tandis que les courtisans s'abandonnaient aux plaisirs, elle conversait avec les savans de Constantinople, et se rendait leur rivale par la *Vie de l'empereur Alexis Comnène*, son père, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le stile a un coloris très brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquens des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, et des détails aussi inutiles qu'ennuyeux. C'est ainsi qu'elle exprime son embarras au commencement de son histoire : « Si je » donne des louanges à Alexis, dit-elle » dans sa préface, on me soupçonnera » de préférer ma propre gloire à la vé» rité; d'un autre côté, si la nécessité du » sujet m'oblige à désapprouver quel» qu'une de ses actions, on m'accusera » d'impiété. » Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle qu'un *évêque, qui selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre*. On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avait plu. Le président Cousin a donné une version française de la *Vie d'Alexis*, aussi exacte qu'élégante. On la trouve dans le 4e vol. de l'*Histoire Bysantine*. David Hoeschelius en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol. (Anne Comnène avait vu dans son enfance la première croisade; elle put voir dans sa vieillesse la seconde. Elle vécut sous trois empereurs, Alexis, Jean et Manuel. Elle mourut en 1148.)

* ANNE de Savoie, fille d'Amédée V, comte de Savoie, devint impératrice de Constantinople en 1327, par son mariage avec Andronic le Jeune. L'empereur étant mort, elle devint la régente de son fils Jean-Paléologue, trop jeune pour régner. Elle avait éloigné du gouvernement le vertueux Cantacuzène, que les troupes la forcèrent de rappeler : une seconde fois elle voulut le déposer, mais un parti se forma en faveur de ce général, qui repoussait les ennemis de l'empire, et qu'on voulait placer sur le trône. Ce parti réussit enfin, malgré les revers qui signalèrent le commencement de cette entreprise, à forcer Anne à partager avec Cantacuzène les honneurs impériaux. Cette princesse avait été dirigée dans dans toutes ces affaires par un intrigant, le protovestiaire Apocauque qui fut assassiné pendant la guerre de Cantacuzène contre l'impératrice, mais que sa veuve vengea, d'après les conseils d'Anne, de la manière la plus barbare. L'impératrice

se voua aux discussions théologiques, qu'elle abandonna toutefois pour servir de médiatrice entre son fils Jean-Paléologue et Cantacuzène. Les troubles ne cessèrent que par l'abdication de ce dernier. Peu de temps après, Anne mourut.

ANNE de Russie, fille de Jaroslaw, devint en 1044 l'épouse de Henri I, roi de France. Déjà ce prince avait contracté deux mariages, l'un avec Mathilde, fille de l'empereur Conrad de Salique, l'autre avec une princesse de même nom : on dit que ce fut pour éviter les censures de l'église, qui défendait tout mariage entre parens, qu'il alla chercher une femme loin des cours avec lesquelles il était en relation : les deux premières unions qu'il avait faites sembleraient prouver qu'il ne pensa pas toujours à prendre cette précaution. Quoiqu'il en soit, c'est la première fois qu'il est question de la Russie dans les annales françaises. Anne donna le jour à quatre enfans, dont trois fils et une fille. Après la mort de Henri I, elle se retira d'abord à Senlis, puis elle donna la main à Raoul comte de Crépi en Valais. Ce mariage devait être attaqué, car Raoul était le parent de Henri I, et d'ailleurs il était marié, et son divorce n'avait pas été approuvé par l'Eglise : d'abord Raoul brava les censures ecclésiastiques, ensuite il répudia sa femme, qui retourna en Russie où elle mourut.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, seigneur de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'était une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Anne de Beaujeu n'était pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avait pour lui, et voulant prendre au gouvernement la part qu'il croyait que lui donnait sa naissance, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y serait-il mort, si Charles VIII, qui était las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, fille et héritière du duc François II, et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 26 janvier 1476. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, Anne gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avait aimée, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, regardée comme la mère des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations, qui font honneur à sa mémoire. Anne avait plus de grandeur d'âme que d'esprit, plus d'agrément que de beauté. Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondit : *Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur*. Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions ; et l'on connaît la fable *des biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très à propos. C'est la première des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les *filles d'honneur de la reine*. Elles furent remplacées, dès 1673, par les *dames du palais*, et celles-ci par les *dames d'honneur*. On sait du reste que le mariage d'Anne avec Louis XII fut précédé du divorce de ce prince avec Jeanne, fille de Louis XI, qu'il avait été contraint d'épouser. *Voy*. Louis XII.

ANNE D'AUTRICHE, reine de France,

fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, femme de Louis XIII (le 25 décembre 1615), et mère de Louis XIV (le 5 septembre 1638). Tout le temps que Louis XIII vécut, elle fut constamment éloignée du gouvernement par l'adresse et la politique du cardinal de Richelieu qui, pour régner plus en sûreté, alla jusqu'à compromettre la reine dans une conspiration de Chalais (V. ce nom.) On vit alors une reine de France publiquement accusée d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'état, et obligée de répondre aux interrogations du chancelier; mais l'innocence triompha, et un heureux rapprochement avec le roi qui depuis long-temps l'abandonnait, fit taire ses ennemis; elle devint enceinte et donna le jour à Louis XIV. A peine le roi eut-il fermé les yeux, qu'elle se vit sans rival à la tête des affaires. Cette régence ne fut guère moins agitée que celle de Marie de Médicis : les symptômes en furent les mêmes. On vit le royaume se diviser, et, sous les mêmes prétextes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris et emprisonnés ; les parlemens faire schisme entre eux, tenir les uns pour le roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avait jamais été le maréchal d'Ancre. (Alors commencèrent les troubles et les guerres de la *Fronde*, époque mémorable où tous les partis tendaient au pouvoir, par haine contre l'étranger, contre un italien qui gouvernait, et une princesse espagnole qui régnait. *V.* les articles Mazarin, Condé, le cardinal de Retz.) Mais étant venue à bout de rappeler tous les sujets à l'obéissance, Anne en goûta les premiers fruits, et l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avait fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, et l'autre toujours dévoué; tous deux ne décidaient rien sans la consulter, et par un juste retour d'égards et de complaisance, elle ne voulait jamais que ce qu'ils jugeaient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du *Val-de-Grâce*, et mourut, en 1666, d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisait l'amour des peuples et les délices de la cour. Elle était fille, sœur, femme, mère de roi, et elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épitaphe bonne ou mauvaise qu'on voit sur son tombeau :

Et soror, et conjux, et mater, nataque regum,
Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

ANNE DE BOULEN. *Voyez* BOULEN.

ANNE DE CLÈVES. *V.* HENRI VIII.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, dernier rejeton de la famille des Stuart, naquit en 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. On la maria au prince Georges de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume d'Orange, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold et à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marlborough, son favori et son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix ; et dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut le 20 juillet 1714, après avoir fait assurer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avait pris d'abord, mais en vain, quelques mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin au trône, et après sa mort, Georges d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avait plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avait pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices ; elle avait une bonté de caractère qui vaut mieux, pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté.

Elle était fort religieuse, et avait autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie Eglise. Son règne est un des plus éclatans qu'on voie dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort, elle s'est vue l'arbitre et en quelque sorte la maîtresse du sort de l'Europe.

ANNE IWANOWNA, impératrice de Russie, née en 1693. Elle était fille d'Iwan, ou Jean, empereur de Russie, frère du czar Pierre I, épouse du duc de Courlande; elle succéda au czar Pierre II, en 1730. Par une intrigue de cour, Anne avait été préférée aux deux filles de Pierre I, dont l'aînée (Anne Pétrowna) fut mère de Pierre III. Pierre II, fils du prince Alexis, venait de mourir à l'âge de 16 ans. Les jeunes princes Iwan et Basile Dolgorowsky avaient gouverné l'empire, après l'avoir arraché au fameux Menzikoff. Aussitôt qu'Anne fut sur le trône, éclata contre les Dolgorowsky et leurs adhérens, la cruelle inimitié d'Ernest-Jean de Biven, favori de l'impératrice. Deux de ces princes furent écartelés; deux autres périrent sur la roue; trois eurent la tête tranchée; enfin, pendant ces discordes civiles, Biven fit périr 12,000 personnes et en exila plus de 20,000. Il gouvernait l'empire despotiquement. L'impératrice, qui l'avait fait nommer duc de Courlande, employait en vain les prières et les larmes pour qu'il mît un terme à ses cruautés. Il faut cependant avouer qu'il étendit et fit respecter la puissance de la Russie. C'est lui qui fit placer sur le trône de la Pologne Auguste III, et qui en chassa Stanislas Leckzinsky. Anne sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour à tour de l'empereur, des Polonais, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le Grand-Seigneur, depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant la couronne à son petit-neveu Iwan.

*ANNE PÉTROWNA, fille aînée de Pierre le Grand et de Catherine I, née en 1706, mariée en 1725, à Charles-Frédéric duc de Holstein Gottorp, morte en 1728, à la fleur de son âge (22 ans), fut la mère de l'infortuné Pierre III. (*Voyez* PIERRE III.)

*ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, et sœur de Louis II, roi de Hongrie, épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche en 1527, et lui apporta les couronnes de Hongrie et de Bohême. Sa beauté et son courage, plus que son rang social, en ont fait un personnage historique. Pendant le siége de Vienne, par Soliman, empereur des Turcs, et par Jean Zopolya, vayvode de Transylvanie, qui s'était fait couronner roi de Hongrie, on la vit se défendre avec ardeur comme le guerrier le plus intrépide. Plus tard, la Hongrie fut partagée entre les deux concurrens, et c'est depuis cette époque que la maison d'Autriche a la couronne de Hongrie. Anne mourut à Prague le 27 janvier 1547. Marie de Médicis et Anne d'Autriche étaient ses petites-filles.

ANNE DE FERRARE. *Voyez* FERRARE.

ANNE DE GUISE. *V.* FRANÇOIS DE GUISE.

ANNE de Gonzague, dite la *Princesse palatine*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, puis duc de Mantoue, en 1627, et de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1645, le prince Edouard, comte palatin du Rhin, cinquième fils de Frédéric V, électeur palatin, et d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles : elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célèbre par son esprit, par sa piété et par sa charité envers les pauvres. Elle avait long-temps vécu dans la dissipation, et, séduite par une fausse philosophie, elle était même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une manière aussi extraordinaire que touchante et instructive; on trouve les détails de sa conversion dans son *Oraison funèbre*, prononcée par Bossuet. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom, en 1786, sont une pièce maladroitement supposée.

ANNE DE JÉSUS, *V.* LOBÈRE.

*ANNEBAUT ou ANNEBAUD (Claude d') baron de Retz, maréchal de France, des-

cendait d'une famille ancienne de Normandie, possédant depuis long-temps la seigneurie de ce nom, placée près de Pont-Audemer. Son aïcul au neuvième degré, Jehan d'Annebaut, avait accompagné en 1097, à la Terre-Sainte, Robert Courte-Heuse, duc de Normandie. Claude Annebaut fut fait prisonnier à la bataille de Pavie avec François I. Il eut le bâton de maréchal en 1538, la charge d'amiral en 1543, et fut ministre des finances avec le cardinal de Tournon, sur la fin du règne de François I. Ce prince le chargea de plusieurs ambassades. Il lui confia l'expédition contre l'Angleterre, après la prise de Boulogne (1545) par Henri VIII; mais cette entreprise se borna à une promenade devant Portsmouth, et une descente malheureuse dans l'île de Wigt. Ce fut Annebaut qui négocia la paix à laquelle survécurent peu de temps Henri VII et François I (1547.) Annebaut ne fut pas employé au commencement du règne de Henri II: Catherine l'appela plus tard au conseil; mais il mourut à Lafère, le 2 novembre 1552. Sa probité était à toute épreuve.

ANNIBAL, ou HANNIBAL, fils d'Amilcar Barcas, général carthaginois, (né l'an 247 avant J. C., vit un jour son père offrir un sacrifice aux dieux, au moment où il allait partir pour son expédition d'Espagne; le jeune Annibal embrasse son père et le conjure de le conduire avec lui. Amilcar le prend entre ses bras et lui accorde sa demande, après lui avoir fait jurer une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Neuf ans après, Amilcar fut tué (l'an 229 avant J. C.) Asdrubal son gendre le remplaça: alors Annibal revint à Carthage, où il ne resta que quatre ans, et d'où il fut rappelé en Espagne par son beau-frère, sous lequel il fit trois campagnes. Ce général ayant été assassiné, Annibal lui succéda.) Ainsi dès l'âge de 20 ans, 221 ans avant J. C., il commanda l'armée des Carthaginois, qui lui avaient confié leur vengeance, et prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, dissipa une armée de Gaulois, parvint au Rhône, et, du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes, dans les défilés desquelles il battit en plusieurs rencontres les belliqueux Allobroges. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé de faire sauter des rochers avec du vinaigre. Mais ce fait, par lui-même invraisemblable, n'est apparemment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyait, deux siècles après, de passer les mêmes défilés avec des éléphans et tout l'attirail d'une grande armée, impossibilité qui ne provenait que de l'éboulement des terres et des rochers, qui, en peu de temps, changent l'état des grandes montagnes (1). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardait l'Italie. Il entra dans la plaine, et la revue qu'il fit alors de ses troupes lui apprit que son armée, de 50,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux, était réduite à 20,000 hommes et à 6,000 chevaux. Le général carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornélius Scipion sur le bord du Tésin, et quelque temps après Sempronius, près de la rivière de Trébie, l'an 218 avant J. C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes; et les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A cela près, tout réussissait à Annibal. Il avait pour alliés, dans son armée, les Gaulois cisalpins et plusieurs milliers d'Espagnols. L'année suivante, il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Trasimène. Le général romain resta mort sur le champ de bataille, quinze mille en-

(1) Il y a dans les Alpes et les montagnes de la Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du temps des Romains on parvenait sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très grande étendue qui alors étaient couverts de terre, et dont on atteignait la cime par un talus doux. Les habitans de ce pays savent combien de changemens de cette nature arrivent dans le cours d'un siècle, souvent dans l'espace de quelques années.

nemis périrent, six mille furent faits prisonniers, et Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer, en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses et ses délais auraient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et Minutius Felix, qui se laissa envelopper par le général carthaginois, et qui aurait péri sans le secours de son collègue. Le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Terentius Varro et Paul Emile eurent le commandement des armées. L'un et l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. : 60,000 hommes de pied et 6,000 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul Paul Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage un boisseau d'anneaux pris aux chevaliers qui périrent dans ce combat. Il paraît qu'Annibal aurait dû peut-être profiter des avantages que lui offraient ses victoires, et marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyait des obstacles que les historiens n'ont pas fait connaître, et qu'aujourd'hui on s'efforcerait en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage, se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le sort des empires, dit un » philosophe, est si admirablement cal- » culé dans les dispositions et les arran- » gemens de la Providence, qu'on serait » tenté de croire que la science des gé- » néraux, la sagesse des ministres et des » rois, ne sont que des moyens de réa- » liser le plan éternel, et que pour cela » elles essuient des vicissitudes, des va- » riations nécessaires à son exécution. » Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; et les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avaient causé de terreur aux généraux romains. Cependant de graves historiens assurent que l'armée africaine, fidèle à son chef, ne perdit point sa discipline à Capoue, et que, pendant douze ans qu'elle se maintint encore en Italie, elle affronta tous les dangers avec la même bravoure. En effet, ce qui la perdit, ce fut la constance des Romains, les succès que les Scipions obtinrent en Espagne, l'activité du sénat de Rome qui, dans une seule année, leva dix-huit légions. En vain marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J. C. : les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campait, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; et comme il en présentait un quatrième, Annibal se retira, en disant : « Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu? » Cependant Asdrubal, frère d'Annibal, s'avançait en Italie, pour secourir son frère; mais Claude Néron lui ayant livré bataille, l'an 207 avant J. C., tailla son armée en pièces, et le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois, en la voyant, dit qu'il ne doutait plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valait mieux donner la paix à son pays, que lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui et Scipion; mais le général romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama, l'an 201 avant J. C. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires : 40,000 Car-

thaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. Annibal lui-même la leur conseilla. Telle fut la fin de la 2e guerre punique, après dix-huit ans de combats les plus sanglans. Annibal conserva néanmoins tout son crédit, et fut mis à la tête d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique. Mais Rome exigea son rappel. Devenu préteur, il réforma plusieurs abus, jusqu'à ce que la faction des Hannon, son ennemie, l'ayant accusé auprès des Romains, d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, il fut exilé de Carthage. Il se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bithynie. Mais ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches et les réquisitions des Romains, et craignant d'être livré entre leurs mains, il avala un poison subtil, qu'il portait depuis long-temps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. « Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire; ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le voulait empoisonner; et ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias à me faire périr. » Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, et d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restait quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin sont grossis, et qu'ils partent de la haine que lui portaient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troublait, une connaissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal au premier rang des grands généraux de tous les siècles. M. Turpin de Crissé, le considérant dans son exil et ses disgrâces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui désespéra si légèrement du salut public. « Annibal, dit-il, qui fuit de contrées en contrées pour soulever contre » Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre par l'espoir de venger » sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à » devenir le courtisan d'un roi, me paraît plus grand que Caton, qui se donne » la mort, lorsqu'il peut opposer au génie » et à la fortune de César son propre génie, son courage et son nom. » — Il y a deux autres généraux carthaginois de ce nom. ANNIBAL, fils de Giscon, qui se distingua dans une expédition contre la Sicile, l'an 409, avant J. C., et qui mourut de la peste trois ans après. — ANNIBAL l'*ancien*, dans la première guerre punique, 261 ans avant J. C., ravagea les côtes de l'Italie, et fut tué par ses soldats, pour s'être laissé surprendre par les Romains.

ANNIUS, ou JEAN NANNI, de Viterbe, dominicain, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, qui en faisait beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans, empoisonné, dit-on, par César Borgia. (On a de lui 1° *Traité de l'empire des Turcs;* 2° *De futuris christianorum triumphis in Turcas*, qui n'est qu'un recueil de réflexions sur *l'Apocalypse;* ces deux livres qu'il publia presque en même temps, firent une grande sensation, alors que les Mahométans détruisaient l'empire de Constantin. Mais l'ouvrage qui a donné à Annius le plus de réputation, est son recueil d'*Antiquités*, en 17 livres, (*Antiquitatum variarum volumina* XVII, *cum commentariis*, etc.) Rome, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-fol.; Anvers, 1552, in-8, compilés sans jugement, dans des temps où il n'y avait pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés, qu'on a attribués aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, etc. Il paraît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, et qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avait enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du Père Labat, tome 7, page 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrère (*Voy.* MÉGASTHÈNE). On peut encore consulter une apologie d'Annius, par Didime Re-

paligero, Vérone, 1679, in-fol., en italien. (On peut diviser en quatre classes les opinions des auteurs au sujet d'Annius; la première est celle de Feller dans cet article; la deuxième accuserait Annius d'avoir ajouté à des fragmens d'anciens auteurs des tradition fabuleuses; la troisième défend Annius et prend avec lui pour de véritables antiquités tout ce qu'il a donné sous ce titre; enfin il y a des auteurs qui regardent Annius comme un faussaire et un imposteur, et c'est le sentiment qui a prévalu. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on n'ajoute aucune foi à ses antiquités.

ANNON (Saint), archevêque et électeur de Cologne, était sorti d'une famille noble, (de la famille des comtes de Sonnenberg de Souabe); il prit, dans sa jeunesse, le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça, et résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus et son devoir le firent connaître à la cour de l'empereur Henri III, dit *le Noir*. Ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque temps après, il le nomma prevôt de Groslar, dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siége archiépiscopal de Cologne en 1056. Après avoir réformé tous les monastères de son diocèse, il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent et premier ministre, pour gouverner durant la minorité de Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance, excitèrent un mécontentement général. Annon fut rappelé, et il reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075, jour auquel on lit son nom dans le *Martyrologe* romain.

* ANOT (Pierre-Nicolas), docteur en théologie, chanoine théologal et grand pénitencier de Reims, né à Saint-Germain-du-Mont, en 1762, était destiné à occuper une des premières chaires dans l'université de Reims, lorsque la révolution éclata. Son refus de prêter serment le força de chercher un asile en pays étranger; il parcourut successivement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et résida quelque temps à Malte. Après douze années d'exil, il revint à Reims, où il se livra à l'exercice de ses fonctions, et aux bonnes œuvres, avec le plus généreux dévoûment. Ami et consolateur des affligés, il donnait aux prisonniers les soins les plus assidus, et se privait même du nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Il est mort le 21 octobre 1823. M. Macquart, vicaire général de Reims, a publié son éloge; et une notice sur sa vie est insérée dans l'*Annuaire* de 1824 du département de la Marne. Nous devons à l'abbé Anot 1° *Guide de l'histoire, ou Annales du monde, depuis la dispersion des hommes jusqu'en* 1801, in-folio. Réimprimé et considérablement augmenté, en 1816, sous le titre d'*Annales du monde, ou Tableaux chronologiques, etc*; 2° *Les deux Voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, etc.*, 1803, 2 vol. in-12, avec fig.; 3° *Oraison funèbre de Louis XVI*, 1814, in-8; 4° *Tableau de l'histoire universelle, ouvrage qui sert de texte aux Annales du monde*, 1817 à 1822, 6 vol. in-12; 5° *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence*, 1823, 2 parties in-12; 6° Des *Sermons* imprimés séparément de 1821 à 1823, où l'on trouve autant de goût que de solidité.

* ANQUETIL (Louis-Pierre), auteur d'une *Histoire de France*, très connue, et souvent réimprimée, naquit à Paris le 21 janvier 1723, fit ses premières études au collége Mazarin, et entra de bonne heure dans la congrégation de Sainte-Geneviève. Envoyé ensuite au prieuré de Sainte-Barbe, il y étudia la théologie sous le Père Courayer; il professa successivement les belles-lettres, la philosophie et la théologie au collége de Saint-Jean : il n'avait que 20 ans. L'on remarqua qu'il enseignait aux autres avec

succès, ce qu'il étudiait encore lui-même. Nommé directeur du séminaire à Reims, il y écrivit l'*Histoire de cette ville*, qu'il dégagea de toutes les superfluités dont les historiens précédens l'avaient surchargée. Cet ouvrage, rempli de recherches curieuses, avait été fait de concert avec Félix de la Salle : celui-ci prétendit y mettre son nom, et il y eut à ce sujet une discussion dans laquelle les deux partis firent entendre leurs moyens : la brochure suivante parut à cette époque : *Mémoire servant de réponse pour le sieur Delaistre, contre le sieur Anquetil*, Reims, 1758, in-4. On tira au sort, et ce fut Anquetil qui l'emporta. Nommé prieur de l'abbaye de la Roque (1759), il fut ensuite chargé de la direction du collége de Senlis, où les études étaient négligées depuis quelque temps. Ce fut là qu'il composa l'*Esprit de la ligue*, ouvrage justement célèbre et l'un des meilleurs morceaux d'histoire du 18e siècle, 1767, 3 vol. in-12, réimprimé en 1771 et 1797. Il fut nommé en 1766 prieur de l'abbaye de Château-Renard (Loiret), où il croyait passer le reste de sa vie. Il n'en fut pas ainsi : au commencement de la révolution, il devint curé de la Villette près de Paris; la terreur vint le trouver jusque dans cette retraite, d'où il fut jeté dans la prison de Saint-Lazare. Déjà, depuis quelque temps, il travaillait à un *Précis de l'histoire universelle* : lorsqu'il fut dans les fers, il conserva assez de calme et de sérénité pour continuer son travail, qu'il fit paraître peu de temps après avoir recouvré sa liberté, 1797, 9 vol. in-12. Alors il fut nommé membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et employé au ministère des affaires étrangères. Il fit paraître à cette époque *Ses motifs des traités de paix*, 1798, in-8. Anquetil fut décoré de la croix de la légion d'honneur. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a encore composé 1° *Intrigues du cabinet sous Henri IV, sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV*, 4 vol. in-12, 1780 : le stile de cette production est faible, ainsi que le plan et les vues. 2° *Louis XIV, sa cour et le Régent*, 4 vol. in-12, 1789, réimprimés dans le même format, en 1794; les anecdotes rapportées dans cet ouvrage sont peu saillantes, et elles le sont encore devenues beaucoup moins depuis la publication des *Mémoires* dont l'auteur les avait extraites. 3° *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, suivie du journal de la Cour* de 1724 à 1734, 4 vol in-12, 1797 : c'est un extrait fidèle des *Mémoires* de ce maréchal. 4° *Notice sur la vie d'Anquetil du Perron*, son frère, savant distingué auquel ses voyages dans l'Inde, ses recherches sur la langue et les institutions de ce pays, et sa traduction du *Zend-Avesta*, avaient depuis long-temps ouvert les portes de l'académie des Inscriptions, 4° *un Almanach de Reims*, 1754, in-24. 5° *plusieurs dissertations* insérées dans les *Mémoires* de l'Institut; 6° *Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, 14 vol. in-12, 1805 et suiv., réimprimée dans d'autres formats. Cet ouvrage, que l'on dit avoir été fait sur l'invitation de Buonaparte, n'a répondu ni aux besoins du temps, ni aux talens de l'auteur; c'est une histoire succincte, un peu sèche, sans couleur, régulièrement distribuée par dates, où la suite des faits est présentée avec exactitude. L'âme d'un Français, admirateur des annales de sa patrie, n'a point passé dans cette longue chronique : l'auteur est bien loin de Rollin; la France attend encore un historien. Anquetil écrivit cette histoire dans un âge très avancé, il avait 80 ans quand elle parut, il mourut le 6 septembre 1808, à l'âge de 84 ans. Il était plein de vigueur, car il travaillait encore dix heures par jour. La veille de sa mort, il dit à un de ses amis; *venez voir un homme qui meurt tout plein de vie.*

* ANQUETIL-DUPERRON (Abraham Hyacinthe), frère du précédent, naquit à Paris le 7 décembre 1731; il fit ses études à l'université où il apprit l'hébreu avec succès; M. de Caylus, évêque d'Auxerre, lui fit faire sa théologie, d'abord dans son diocèse, puis dans le séminaire d'Amersfort près d'Utrecht. La vocation d'Anquetil le portait vers l'étude des

langues orientales, et par conséquent l'éloignait de la science théologique : il ne put rester à Amersfort et revint à Paris ; son assiduité à la bibliothèque du roi le fit remarquer de l'abbé Sallier, garde des manuscrits, qui parvint à lui faire obtenir une petite pension, en qualité d'élève pour les langues orientales. Quelque temps après il remarqua plusieurs feuilles calquées sur un manuscrit du *Vendidad-Sadé* : il forma le projet d'aller chercher dans l'Inde les livres sacrés des anciens Perses ; il sollicita la faveur de passer gratuitement en Asie sur un vaisseau de l'état; n'ayant pu l'obtenir, il s'engagea comme simple soldat sur un bâtiment de la marine royale ; il partit le sac sur le dos, mais il revint riche de 180 manuscrits importans. Ses amis avaient informé le gouvernement de la détermination d'Anquetil : l'ordre fut envoyé de lui accorder gratuitement le passage, la table du capitaine, des livres, des instrumens de mathématiques, et un traitement que devait déterminer le gouverneur des établissemens français dans l'Inde ; mais cette bienveillance ne fut point profitable à Anquetil qui était parti avant la réception des dépêches du ministre. Il avait débarqué à Pondichéry après 9 mois de traversée, (10 août 1755). Il séjourna dans cette ville pour apprendre le persan moderne ; il alla ensuite à Chandernagor, pour y étudier le shanskrit. Anquetil devint grièvement malade dans cette ville, qui d'ailleurs tomba bientôt au pouvoir des Anglais. Dès qu'il put se mettre en route, il retourna à Pondichéry, seul, sans argent, à travers de vastes contrées infectées par les bêtes féroces ; la route était de 400 lieues ; il la fit péniblement, mais la science y gagna ; car il visita toutes les pagodes. Arrivé à Pondichéry, il rencontra un de ses frères, avec lequel il s'embarqua pour Surate, sur un vaisseau qui devait relâcher dans plusieurs endroits : ce qui lui donna l'occasion de visiter Calicut, Goa, Aurengabad, le pays des Marates, les monumens des juifs et des chrétiens de saint Thomas. Partout il avait soin de recueillir les traditions locales, et de faire des observations sur les mœurs des habitans et le climat du pays. Arrivé à Surate, il alla aussitôt auprès des prêtres qui étaient dépositaires des livres sacrés qu'il recherchait, mais la loi leur défendait de les communiquer aux hommes qui étaient d'une religion étrangère. Cependant, à force d'instances et de soumissions, il parvint à les posséder ; mais il fallait les comprendre : il décide un *destour* à lui enseigner le pelwi, langue dans laquelle ils sont écrits. Il étudia avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il fut dans le cas d'en faire le vocabulaire, qu'il termina le 24 mars 1759. Il avait intéressé en sa faveur le prêtre qui lui avait donné des leçons. Ce prêtre, au péril de sa vie, l'introduisit dans l'intérieur le plus secret du temple, où il vit pratiquer les rites et les cérémonies imparfaitement décrites dans les liturgies. Il se proposait d'aller étudier les langues et les livres des Indoux à Bénarès ; mais la prise de Pondichéry par les Anglais le força de renoncer à cette entreprise ; il partit pour l'Europe et alla à Oxford collationner les ouvrages qu'il rapportait sur un manuscrit du *Vendidad-Sadé*, qui s'y trouve. Il revint à Paris le 4 mai 1762, rapportant un trésor plus précieux pour lui que toutes les richesses de la terre. Il obtint par l'intermédiaire de quelques amis, et en particulier de l'abbé Barthélemy, la place d'interprète des langues orientales à la bibliothèque du roi (1763). Nommé membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, il employa dès lors tout son temps à la publication de ses ouvrages. Il fit paraître (1771, 3 vol. in-4) la *Traduction du Zend-Avesta*, recueil des livres sacrés des Parses ou Parsis : il y joignit 1° un *Récit* intéressant *de ses voyages* et une *Vie* estimée *de Zoroastre*, auteur d'une partie du *Zend-Avesta*, dont les deux morceaux les plus anciens et les plus remarquables sont le *Vendidad* et *l'Izeschné* ; 2° *Législation orientale*, ou *le despotisme considéré dans la Turquie, la Perse et l'Indostan*, 1778 ; l'auteur combat dans cet ouvrage le système de Montesquieu, qui représente comme esclaves les peuples de l'Inde : il s'attache à prouver qu'il y existe des lois également

obligatoires pour le souverain et pour la nation. 3° *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786 ; cet ouvrage fait partie de la *géographie de l'Inde* du Père Thieffenthaler ; 4° *Traité de la dignité du commerce et de l'état de commerçant*, 1789 ; 5° *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798 ; 6° *Oupnek'hat*, ou *Upanischada*, c'est-à-dire, *secrets qu'on ne doit pas révéler* ; livre remarquable dont M. Lanjuinais a donné l'analyse. Il allait publier *la traduction du voyage du Père Paulin de St.-Barthélemy* dans l'Inde, lorsqu'il mourut à Paris le 17 janvier 1805. M. Sylvestre de Sacy l'a fait paraître en 1808, 3 vol. in-8. Anquetil a laissé beaucoup de manuscrits, parmi lesquels on distingue *la traduction d'un traité latin sur l'Eglise*, du docteur Legros, 4 vol. in-4. Anquetil était d'un désintéressement bien rare ; il refusa en Angleterre trente mille livres de sa traduction du *Zend-Avesta* ; il refusa une gratification de 3000 livres que lui envoyait Louis XVI ; il refusa des pensions même de 6000 francs que le gouvernement lui accordait, et cependant il était dans un état voisin de la misère ; le mauvais état de ses vêtemens ne l'annonçait que trop : il lui arriva de recevoir l'aumône d'un ancien ami qui ne le reconnaissait pas. A l'époque de la révolution, il rompit toutes ses anciennes liaisons, redoutant les dissensions politiques qui se manifestaient déjà avec violence, et ne voulut plus avoir d'autres amis que ses livres et ses manuscrits. Nommé membre de l'Institut à l'époque de son organisation, il donna sa démission pour ne pas prêter serment aux constitutions de l'empire ; il était plein de sentimens religieux. Il écrivit aux prêtres persans, depuis son retour en France, pour les engager à traduire en persan les anciens livres de l'Inde ; il leur décrit ainsi sa manière de vivre. « Du pain avec du fromage, le tout valant quatre sous de France, ou le douzième d'une roupie, et de l'eau de puits, voilà ma nourriture journalière ; je vis sans feu, même en hiver : je couche sans draps, sans lit de plumes ; mon linge de corps n'est ni changé ni lessivé ; je subsiste de mes travaux littéraires, sans revenu, sans traitement, sans place ; je n'ai ni femme, ni enfans, ni domestiques, privé de biens, exempt aussi des liens de ce monde, seul, absolument libre, mais très ami de tous les hommes et surtout des gens de probité ; dans cet état faisant rude guerre à mes sens, je triomphe des attraits du monde où je les méprise ; aspirant avec ardeur vers l'Etre suprême et parfait, j'attends avec patience la dissolution de mon corps. »

* ANSART (André-Joseph), naquit dans l'Artois en 1723, et entra dans l'ordre de Saint-Benoît, qu'il quitta étant procureur d'une des maisons de cet ordre, parce qu'il était accusé, sans doute injustement, d'avoir soustrait les fonds qui lui étaient confiés. Il s'attacha ensuite à l'ordre de Malte dont il devint *conventuel*. Naturellement changeant, il se fit recevoir avocat au parlement, et docteur en droit, il fut ensuite prieur-curé de Villeconin. Il était membre des académies d'Arras, et des Arcades de Rome. Il mourut vers l'an 1790. Il a publié : 1° *Dialogue sur l'utilité des moines rentés*, 1768, in-12 ; 2° *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1770, in-12 ; 3° *Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuille*, 1772, in-12. La première partie contient la vie du saint, la deuxième et la troisième, les diverses translations de ses reliques, et la quatrième une histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés ; 4° *Eloge de Charles V*, *empereur*, traduit du latin de J. Madenius, 1777, in-12 ; 5° *Esprit de saint Vincent de Paul*, ou *Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12 ; 6° *Histoire de sainte Reine d'Alise et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12 ; 7° *Histoire de saint Fiacre*, 1784, in-12 ; 8° *La vie de Grégoire Cortez*, *bénédictin*, *évêque d'Urbin et cardinal*, 1786, in-12. On a dit dans le temps qu'Ansart était peu instruit, et qu'il avait trouvé tous les matériaux de ses ouvrages dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés.

ANSBERT (Saint), né à Chaussi, village du Vexin, fut élevé à la cour du roi

Clotaire III, et refusa un riche mariage pour se consacrer à Dieu. Quoiqu'il fût nommé chancelier, il n'en persista pas moins dans l'accomplissement de ses projets de retraite. Il alla dans l'abbaye de Fontenelle, où il embrassa la règle de Saint-Benoît; il devint ensuite abbé de ce monastère, qu'il gouverna sagement, et en fonda plusieurs autres. Ayant été élu archevêque de Rouen, après la mort de saint Ouen, en 683, il fut sacré par saint Lambert, à Clichi, où Thierri III avait convoqué les états du royaume. Son élection fut fort agréable au roi, qui l'estimait singulièrement, à cause de son éminente sainteté, et qui l'avait choisi pour son confesseur. Pepin, maire du palais, aux yeux duquel la calomnie l'avait noirci, le relégua dans le monastère de Haumont, en Hainault. Le saint évêque édifia les religieux de cette maison par l'austérité de ses jeûnes, par sa ferveur et son assiduité à la prière. Sa mort, arrivée en 697, l'empêcha de profiter de la permission qu'on lui avait accordée de retourner dans son diocèse. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture. Sa vie écrite par Aigrade se trouve dans Surius et dans Bollandus.

ANSE DE VILLOISON. *V.* Villoison.

ANSEAUME (J.), né à Paris vers l'an 1722, y mourut vers l'an 1784. D'abord souffleur au théâtre italien, il fut de 1755 à 1757 sous-directeur de l'opéra-comique de la Foire, auquel il avait donné naissance. Souffleur de nouveau en 1678, il donna au théâtre *le Peintre amoureux*, opéra comique qui est demeuré long-temps au répertoire. En 1766, il publia son *Théâtre* en 3 vol. in-8, dans lequel on remarque des pièces qui ne sont pas sans mérite. Pour former ces trois volumes, on s'est contenté de recueillir les pièces imprimées séparément dans leur nouveauté. Anseaume est auteur d'un grand nombre d'autres pièces qui ne sont point dans ce recueil, parmi lesquelles on remarque le *Tableau parlant*, farce divertissante, la meilleure de ce genre.

ANSECHAIRE ou ANSGAIRE, *Ancharius* (Saint), (ou plutôt *Ansgarius*, comme il paraît par une charte de Louis le Débonnaire), surnommé *l'Apôtre du septentrion*, premier évêque de Hambourg et de Brême, naquit en Picardie vers l'an 805, et fut élevé dans le monastère de Corbie. L'an 821, il passa du monastère de Corbie en Picardie dans celui du même nom en Saxe, qui avait été bâti par Louis le Débonnaire, sur le Weser, y ayant été envoyé par Adelard, abbé de l'ancienne Corbie. Il fut nommé, par Louis le Débonnaire, pour gouverner ce monastère. Les Danois et les Suédois ayant demandé des prêtres pour leur prêcher l'Evangile, l'an 836, le pape Grégoire IV y envoya Anschaire, qui en convertit un grand nombre, et qui fut fait, l'an 842, évêque de Hambourg, pour travailler plus commodément à la conversion des peuples septentrionaux. On croit qu'il pénétra jusqu'en Islande, et, selon quelques auteurs, jusqu'au Groënland. Il mourut à Brême l'an 864. Cette église avait été unie à celle de Hambourg en 849. Sa vie, que don Mabillon a publiée avec de savantes remarques, a été écrite par saint Rembert, son successeur. Saint Anschaire nous a laissé une *Vie de saint Willehad*, premier évêque de Brême, qui mourut en 789 ou 791. C'est un ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse et d'élégance. Il est précédé d'une préface, que l'on regardera comme un chef-d'œuvre, si l'on considère surtout le temps où vivait son auteur. Surius donna un assez mauvais extrait de cette vie, qui fut imprimée en entier à Cologne, en 1642. Le Père Mabillon l'a publiée de nouveau. Fabricius l'a fait aussi réimprimer dans ses *Historiens de Hambourg*, tome 2.

ANSEGISE, ou Ansigise (Saint), issu du sang royal né au diocèse de Reims, embrassa l'état monastique; mais Charlemagne ne voulant pas que ses talens fussent ensevelis dans la retraite, le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, et lui conféra en titre de bénéfice l'abbaye de Saint-Germer en Flex, qu'il réédifia. Il avait eu auparavant les abbayes de Saint-Sixte, près de Reims, et de Saint-Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner celle de Germer. Louis le Débonnaire lui conféra

celles de Luxeuil et de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades, et mourut en 834. On lui doit un recueil des *Capitulaires* de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, imprimé par les soins de Pierre et François Pithou, en 1588, 1603 et 1620. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs prétendent qu'Ansegise fut aussi abbé de Lobbes; ce qui peut très bien être, les hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus ayant, durant ces siècles, fréquemment passé du gouvernement d'une abbaye à une autre pour y maintenir ou rétablir la régularité; quelques-uns l'ont confondu avec le suivant.

ANSEGISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens, le 21 juin 871. Charles le Chauve, qui ambitionnait la dignité d'empereur, l'envoya au pape Jean VIII, pour s'assurer de son suffrage; ce pontife le fit primat et vicaire dans les Gaules et dans la Germanie. Cette dignité donna un nouvel éclat à l'église d'Ansegise, qui voulut se faire reconnaître comme primat, dans un concile où Charles le Chauve se trouva, en 876. Mais plusieurs prélats s'y opposèrent, et entre autres Hincmar de Reims, qui avait publié un écrit contre cette primatie. A son retour d'un second voyage à Rome, Ansegise se trouva, en 878, au concile de Troyes, où le pape était présent; et l'année d'après, 879, il sacra, dans l'abbaye de Ferrière en Gatinais, les rois Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue. Il mourut en 883.

ANSELME, chanoine, et ensuite doyen de l'église de Liége, issu d'une famille noble, florissait au 11[e] siècle. Son mérite le rendit cher à Wason, évêque de Liége en 1041, et à Théoduin, qui lui succéda en 1048. Il fit avec celui-ci le voyage de Jérusalem. Il continua, par l'ordre de ses supérieurs, c'est-à-dire, de l'archevêque de Cologne, l'*Histoire des évêques de Liége*, commencée par Hérige, abbé de Lobbes en 991, et déjà continuée par un nommé Alexandre, chanoine aussi de la cathédrale de Liége, qui avait entrepris ce travail à la sollicitation de la bienheureuse Ide, abbesse de Sainte-Cécile de Cologne. Don Martenne et don Durand, de la congrégation de Saint-Maur, ont donné une édition de celui d'Anselme, dans leur *Amplissima collectio*. Anselme vécut au moins jusqu'en 1056, année à laquelle il a publié son ouvrage.

* ANSELME DE GEMBLOUX, en latin *Gemblacum*, fameuse abbaye du Brabant, y entra jeune, et y fit profession de la règle de Saint-Benoît. Il y eut pour maître Guérin, son parent, religieux de l'abbaye, sous lequel il fit de grands progrès dans les saintes lettres. Sa réputation engagea l'abbé de Hautvillers en Champagne à le demander pour donner des leçons à ses jeunes religieux. Après avoir enseigné à Hautvillers, il fut appelé à l'abbaye de Lagny, pour rendre les mêmes services. De retour à Gembloux, il continua d'y professer, et fut chargé de la bibliothèque. Il y exerça ce dernier emploi en homme qui aime les livres, et qui est capable d'en apprécier le mérite. Il les revoyait, et quand l'occasion s'en présentait, il en corrigeait les fautes. *Bibliothecæ assiduus scrutator erat, et ubi utilitas poscebat, eam, emendando et augendo, meliorabat*, disent les écrits du temps. L'abbaye ayant vaqué en 1113, il fut élu d'un consentement unanime. Il était d'une santé faible et délicate, ce qui ne l'empêchait ni de se livrer aux austérités de la vie monastique et à la méditation, ni de donner l'exemple de l'assiduité à l'étude des saintes Ecritures. Il a continué la *Chronique* de Sigebert, religieux du même monastère, depuis 1112, que mourut cet écrivain, jusqu'en 1137. Il a eu trois continuateurs anonymes, tous trois de l'ordre de Saint-Benoît: le premier, religieux de Gembloux a poussé la *Chronique* depuis 1137 jusqu'en 1148; le deuxième, religieux d'Afflighem, jusqu'en 1165, et le troisième, religieux d'Anchin, jusqu'en 1224. Cette *Chronique* avec sa continuation, a été publiée par Aubert Le Myre, à Anvers, chez Verdussen, 1608, in-4. Il existait à Anchin un poème latin manuscrit, à la louange de saint Bernard, abbé de Clair-

vaux et de ce monastère, avec cette inscription *Venerabili abbati Clarovallensi Bernardo Anselmus*, qu'on pourrait attribuer à Anselme de Gembloux, à moins que peut-être ces vers ne soient d'Anselme, moine de Saint-Médard de Soissons, puis abbé de Saint-Vincent de Laon, aussi contemporain de saint Bernard, qui concourut à son élévation sur le siége épiscopal de Tournai. Cette pièce commençait par ce vers :

Vallis deflexa quam mons deflexus opacat.

Anselme de Gembloux mourut le 20 mars de l'an 1137 ou 1138, si l'on fait commencer l'année au moins de janvier (*Voy.* SIGEBERT).

ANSELME (Saint), archevêque de Cantorbéry, naquit à Aost en Piémont, en 1033. Il vint au monastère du Bec, en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, et en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbéry, l'an 1093. Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, à qui il reprochait ses déréglemens et ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince était dans le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme soutenait le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain II le reçut comme il le méritait. Il soutint la procession du Saint-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari, en 1098. Il partit ensuite pour la France, et s'arrêta à Lyon, jusqu'à la mort du monarque, son persécuteur. Henri I, successeur de Guillaume, rappela l'archevêque de Cantorbéry; mais il ne jouit pas long-temps de la paix que son rappel semblait lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France et en Italie, jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna à Cantorbéry, et y mourut, en 1109, à l'âge de 76 ans. Don Gerberon a publié, en 1675, une très bonne édition de ses OEuvres, in-fol., faite sur les meilleurs manuscrits de France et d'Angleterre. Il y en a une autre, donnée à Venise, en 1744, en 2 vol. in-fol. Saint Anselme fut un des plus célèbres docteurs de son temps, et le premier qui allia avec la théologie cette précision dialectique et cette méthode scolastique qui donne de la force aux preuves de la vérité, et qui confond l'erreur en découvrant ses sophismes. Il est vrai que, dans les siècles suivans, on a quelquefois abusé de cette méthode; on a fait de la théologie une espèce de logique contentieuse, et quelquefois une audacieuse métaphysique, qui s'exerçait fort inutilement ou fort témérairement sur des questions où la simple foi répand plus de lumières que toutes les spéculations; mais cela ne prouve rien contre la théologie scolastique en elle-même. Elle est nécessaire, à un certain point, pour confondre toutes les espèces d'hérétiques, mais surtout ceux qui, comme les ariens, s'arment de la subtilité du raisonnement plutôt que de l'autorité des livres saints. (*Voy.* CRELLIUS, SUAREZ, PETAU, SAINT THOMAS, etc.) Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifians, pleins d'onction et d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un stile simple, naturel, clair et concis, fait le principal mérite de ses lettres. On juge par les vers qui nous restent de lui, qu'il n'avait pas le génie poétique dans le plus haut degré. Jean de Salisbury, et Eadmer, moine de Cantorbéry, ont écrit sa vie, sur laquelle on peut aussi consulter Guillaume de Malmesbury, *De gestis pontificum anglorum.*

ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques, en Italie, en 1061, quitta son évêché, parce qu'il se reprochait d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, et le fit son vicaire-général en Lombardie. Il mourut en 1086, hors de son diocèse, dont il avait été chassé par son clergé, qu'il avait voulu réformer. Il était d'une vaste érudition; il savait par cœur toute l'Ecriture sainte, et lorsqu'on l'interrogeait sur quelque passage, il disait aussitôt comment chaque saint Père l'avait expliqué. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *Apologie pour Grégoire VII*; 2° *Explication des lamenta-*

tions de Jérémie; 3° *Explication des Psaumes*, qu'il entreprit pour la princesse Mathilde, dont il était directeur, et que la mort l'empêcha d'achever; 4° *Collection de canons*, en 13 volumes; 5° *Réfutation des prétentions de l'antipape Guibert*. On trouve ses écrits, en très grande partie, dans la *Bibliotheca Patrum*.

ANSELME, de Laon, doyen et archidiacre de cette ville, mort en 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, et ensuite dans le diocèse de Laon. On a de lui une glose interlinéaire sur la Bible, imprimée avec celle de Lira. Abailard en parle comme d'un arbre qui avait quelquefois de belles feuilles, mais qui ne portait point de fruits. On a aussi de lui des *Commentaires* sur saint Matthieu et sur saint Jean.

ANSELME DE SAINTE-MARIE (Pierre de Guibours, communément appelé le *Père*), augustin déchaussé, connu par son *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 2 vol. in-4, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. « Cet écrivain a beaucoup con» tribué, dit l'auteur des *Trois siècles*, » à fournir des lumières à ceux qui ont » travaillé sur l'histoire de France. On ne » peut le regarder que comme ceux qui » découvrent les mines, en laissant aux » autres le soin d'épurer les métaux qu'on » en tire, et de les mettre en valeur. » Son ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de du Fourny, des révérends pères Ange et Simplicien, continuateurs de cette histoire. Elle est actuellement en 9 vol. in-fol., 1726, et années suivantes. On y trouve des recherches abondantes et curieuses. Il y a certainement beaucoup de fautes; mais quelle compilation en est exempte? (*Voyez* ANGE *de Sainte-Rosalie*, et FOURNY.) On a encore de lui : 1° *la Science héraldique*, 1675, in-4; 2° *Le Palais de l'honneur*, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France, 1663, 1668, in-4; 3° *Le Palais de la gloire*, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France, et de plusieurs nobles familles de l'Europe, 1664, in-4.

ANSELME (Antoine), né à l'Ile-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, l'an 1652, d'un chirurgien, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et fut couronné deux fois par l'académie des jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, et on ne les a guère vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint avec son élève à Paris. La capitale applaudit à son éloquence, presque autant que la province. On l'avait surnommé le *petit prophète*. En 1683, il fut nommé pour prêcher à la cour, les jours de la Cène et de la Pentecôte; en 1698, il y prêcha pendant l'avent, et en 1709, pendant le carême. Ses panégyriques surtout et ses oraisons funèbres, firent sa réputation. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtimens. L'académie de peinture et celle des Inscriptions et belles-lettres l'admirent en qualité d'associé, dans leur corps. L'abbé Anselme se retira sur la fin de ses jours dans son abbaye de Saint-Sever, en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son temps entre ses livres et ses jardins. Son abbaye et les paroisses qui en dépendaient se ressentirent de sa présence; il ouvrit de nouveaux chemins pour la communication des unes aux autres, décora les églises, fonda des hôpitaux, et accommoda tous les différends. Il mourut en 1737, à 86 ans. Nous avons de lui : 1° un *Recueil de sermons, panégyriques et oraisons funèbres*, en 7 vol. in-8. Les sermons qui forment 4 de ces volumes, ont été réimprimés en 6 vol. in-12; ils n'ont pas soutenu la réputation que l'auteur avait acquise en les débitant; car ils firent alors la plus vive impression, même sur ceux qui étaient prévenus contre lui. « J'ai été ce matin (écrivait madame de » Sévigné) à une très belle Passion, à » Saint-Paul : c'était l'abbé Anselme.

» J'étais prévenue contre lui. Je le trouvais gascon, et c'était assez pour m'ôter la foi en ses paroles; il m'a forcée de revenir de cet injuste jugement, et je le trouve un des bons prédicateurs que j'aie jamais entendus : de l'esprit, de la dévotion, de la grâce, de l'éloquence; en un mot, je n'en préfère guères à lui. » 2° Plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des Inscriptions; on y découvre un sage érudit et un bon littérateur.

ANSELMO (Antoine), né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années, et avocat fiscal de l'évêque, mourut en 1668, presque octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le droit belgique. On a de lui : 1° un *Recueil d'ordonnances*, en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; 2° *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol.; 3° *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1663, in-fol.; 4° *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1656, in-fol.; 5° *Consultationes*, etc., Anvers, 1671, in-fol. Ces ouvrages sont écrits avec méthode, et sont recherchés des jurisconsultes.

ANSER, poète latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Virgile n'avait pas grande opinion de ses talens, s'il est vrai qu'il fait allusion à ce poète, en disant dans sa 9e églogue :

Nam neque adhuc Varo videor neque dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

* ANSGARDE, première femme de Louis le Bègue, roi de France, dut à sa beauté et non à son rang l'honneur de devenir reine : Charles le Chauve, père de Louis, n'approuva pas ce mariage. Cette épouse mit au jour deux fils qui furent rois, Louis et Carloman. Ansgarde fut répudiée et Louis épousa Adélaïde; mais Hincmar archevêque de Reims et le pape Jean VIII refusèrent leur approbation à ce second mariage, d'où naquit Charles le Simple, qui fut aussi roi de France.

ANSON (Georges), célèbre marin anglais, né dans Stafford-Shire, en 1697, d'une famille noble et ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers auxquels il fut exposé dans sa première course, qu'il commença d'apprendre le grand art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte des périls effrayans. Poursuivi par deux corsaires, il leur échappa, malgré la disproportion des forces et les horreurs d'une tempête furieuse. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1723 capitaine d'un vaisseau de guerre de 60 canons. De 1724 à 1735 il alla trois fois avec les vaisseaux qu'il commandait, à la Caroline du Sud, où il bâtit une ville qui porte son nom. En 1738 et 1739, il fit un voyage à la côte de Guinée et en Amérique. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit un nom célèbre. En 1739, la guerre s'étant élevée entre l'Espagne et l'Angleterre, le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols. On lui donna six navires, qui portaient environ 1,400 hommes d'équipage. La saison était si fort avancée, quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printemps de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restait plus que deux et une chaloupe, lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap. Le reste avait été dispersé par les vents, ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'île fertile et déserte de Juan-Fernandès, osa attaquer la ville de Payta, une des plus riches places des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendre, et partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1,500,000 piastres : le gain pour les Anglais d'environ 180 mille. Le vainqueur s'éloigna de Payta, à l'approche d'une armée espagnole. Il fit voile vers les îles des Larrons, avec le *Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais avant d'y arriver, un scorbut d'une nature affreuse lui avait enlevé

les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau et se remit en mer. Quelques jours après, il rencontra un navire espagnol richement chargé; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chineexige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Mais ce qui ne donne pas des Chinois une idée aussi brillante que la plupart des voyageurs et des philosophes modernes voudraient nous en faire concevoir, c'est que ces lâches et cruels spectateurs de la victoire d'Anson ne purent comprendre qu'il n'eût pas massacré tous les Espagnols au moment de la prise du vaisseau. Anson ayant vengé l'honneur de sa nation, retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et aborda en Angleterre le 15 juin 1744, après un voyage de trois ans et demi. Il fit porter à Londres en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient en or et en argent à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral de la *Bleue* fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral de la *Blanche*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre M. de la Jonquière, qui ramenait en Europe une escadre, composée de six vaisseaux de guerre, et quatre vaisseaux revenant des Indes orientales. « Vous avez vaincu » l'*Invincible*, lui dit la Jonquière, et la » *Gloire* vous suit. » Cette défaite n'enlève rien à la réputation du marin français, qui, à cause de l'infériorité de ses forces, pouvait difficilement lutter contre son rival. Le ministère britannique nomma le vainqueur vice-amiral d'Angleterre, et peu de temps après premier lord de l'amirauté. L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait depuis long-temps une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo, en 1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés aux Français et les ramena en Angleterre. Il mourut à Londres, le 6 juin 1762. La gloire de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes, sur sa valeur, sur son intrépidité; il fut homme de bien, il respecta l'humanité, lors même que son bras s'armait pour la détruire. Nous avons de lui *Voyage autour du monde*, traduit en français, 1 vol. in-4, 1789, Amsterdam, réimprimé en 4 vol. in-12; et à Lyon, 1756, 2 vol. in-4.

* ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris en 1744, était agrégé à la faculté de droit, lorsque d'Ormesson, intendant des finances, l'appela auprès de son fils, depuis contrôleur-général. Anson occupa avant la révolution plusieurs places dans les finances, fut député à l'Assemblée Constituante, et ensuite administrateur des postes, place qu'il occupait à sa mort, arrivée en 1810. Anson a publié, 1° une traduction en vers des *Odes d'Anacréon*, petit in-8, Paris, 1795; traduction faible et d'une grande médiocrité; 2° *Lettres de milady Montague*, 2e édition, Paris, 1805, 2 vol. in-12, traduction qui avait été précédée de deux autres versions du même ouvrage (*Voy.* l'article de cette dame auteur). Les autres productions d'Anson sont si peu importantes que nous nous abstenons de les citer.

* ANSPRAND, roi des Lombards, était régent de la Lombardie et tuteur du jeune

Lieubert, fils de Canibert (700); mais il fut dépouillé de ces fonctions par Ragimbert duc de Turin, qui se déclara ensuite contre le jeune Lieubert : ce prince, fait prisonnier (702), fut massacré dans un bain, et la famille d'Ansprand fut mutilée d'une manière atroce. Ansprand fut le seul qui échappa ; il alla rejoindre son père en Bavière, d'où ils vinrent tous deux en 712, attaquer, avec une armée puissante, Aribert fils de Ragimbert qui régnait en Lombardie, et qui se noya en traversant le Tésin. Ansprand devint roi : après un règne de trois mois, il mourut laissant le trône de Lombardie à son fils Luitprand, qui fut l'un des plus célèbres monarques du 8e siècle.

* ANTALCIDAS est le spartiate dont le nom est devenu fameux par le traité humiliant qu'il fit avec les Perses (387 ans avant J. C.) au nom de la Grèce. Une ligue avait été formée contre Sparte ; Agésilas avait volé de l'Asie où il remportait des succès sur les Perses, pour secourir sa patrie ; malgré la victoire de Coronée, Athènes l'emportait, lorsque les Spartiates envoyèrent Antalcidas auprès de Téribaze, satrape d'Artaxerxès Mnémon, pour lui offrir la cession de toutes les villes grecques de l'Asie mineure. Ce traité honteux fut accepté : Artaxerxès en témoigna sa satisfaction à Antalcidas ; mais la patrie de Lycurgue s'était déshonorée en cédant à une basse jalousie. Antalcidas fut fait éphore. Plus tard, les Lacédémoniens l'envoyèrent encore au grand roi pour lui demander des secours ; mais alors la puissance de Sparte était abattue ; son envoyé n'obtint rien. Antalcidas fut sur la fin de sa vie en butte aux railleries de ses compatriotes et peut-être à ses propres remords ; il se laissa mourir de faim.

ANTERE (Saint), *Anteros*, Grec de naissance, succéda à saint Pontien sur le siége de Rome, l'an de J. C. 235. Son pontificat fut très court, puisqu'il ne siégea que quarante jours. Bède, Adon et le nouveau Martyrologe romain lui donnent le titre de *Martyr*.

ANTESIGNAN (Pierre), naquit à Rabasteins, au diocèse d'Albi, dans le 16e siècle. Sa *Grammaire grecque* fut imprimée plusieurs fois, et a continué d'être estimée des savans, même après celle de Port-Royal, à laquelle elle a beaucoup servi. Il fit ensuite une *Grammaire universelle* : compilation confuse et compliquée, dont il est impossible de tirer grand profit. Son édition de Térence est chargée d'érudition ; on peut même dire qu'il y en a trop. C'était le goût des savans de son siècle, hommes à recherches et à pénibles études. On a encore de lui : *Thematis verborum investigandi ratio* et *Praxis præceptorum linguæ græcæ*.

ANTHELME (Saint), évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Belley. Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande-chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor III, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre. On le choisit en 1163 pour remplir le siége épiscopal de Belley ; mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son Eglise. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il quitta son évêché ; mais le pape l'obligea de retourner à son Eglise. Ce comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui. Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande-chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi une grande tendresse pour les pauvres, et leur procurait des secours abondans. Il mourut le 26 juin 1178.

ANTHELMI (Joseph), chanoine de Fréjus en Provence, publia plusieurs *Dissertations* latines sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus, Aix, 1680, in-4 ; sur

le Symbole de saint Athanase, 1693, in-8; sur saint Eucher, 1726, in-12 ; sur quelques ouvrages attribués à saint Léon, en particulier les livres de la *Vocation des gentils*, qu'il prétend, contre le père Memel, être de saint Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le stile de l'ouvrage. (*V.* saint Léon.) Son dernier ouvrage est une *Lettre* au père Pagi, touchant les actions et la mort de saint Martin de Tours. Il mourut à Fréjus, en 1739, âgé de 49 ans. Il règne dans tous ses écrits une modération et une honnêteté dignes d'un vrai savant. — Deux autres Anthelmi méritent d'être cités, savoir Nicolas, grand-oncle du précédent, et Pierre, son oncle, premier chanoine et vicaire-général de Fréjus, syndic-général du clergé, né dans la dernière moitié du 16e siècle, lequel rendit de grands services à son chapitre, et assista aux assemblées du clergé qui se tinrent en 1605 et 1606. Ce fut lui qui fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, le catalogue des évêques de Fréjus pour leur *Gallia christiana*. On a aussi de lui des *Adversaria*, cités à la page 170 du traité de Pierre Anthelmi *De initiis ecclesiæ foro-juliensis*. Il mourut le 2 mars 1646. — *Pierre* Anthelmi, neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, fit à Paris ses études en théologie et en droit, et fut reçu docteur dans les deux facultés. D'abord, lié avec le célèbre Peiresc, il se livra comme lui à la recherche des antiquités. Il abandonna ensuite cette étude pour ne s'occuper que de théologie. On a de lui : 1° *De initiis ecclesiæ foro-juliensis*, Aix, 1680, in-4; 2° *Leontius episcopus et martyr suis foro-juliensibus restitutus*. Il mourut le 27 novembre 1648.

ANTHÉMIUS (Procopius), empereur d'Occident, né à Constantinople, de la famille du tyran Procope, qui avait pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphémia sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthémius ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de césar, et proclamé auguste en avril 467, par le sénat et le peuple. Son gouvernement commençait à être agréable à ses sujets et favorable à l'Eglise, lorsque l'empire fut accablé par de grands malheurs. Les Romains furent entièrement chassés de l'Espagne.) Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident : Anthémius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque temps après, le siége devant Rome, où Anthémius était enfermé. La terreur qu'il répandait lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. A l'approche de Ricimer, Anthémius s'était réfugié dans une église, tandis que ses partisans n'osaient se montrer et que la famine désolait Rome. Un gaulois mommé Berlimé, fidèle à Anthémius, lui amena un corps de troupes, avec lequel il livra sur le Pont-Adrien un combat dans lequel il fut tué en 472, après un règne de 5 ans.) Ce prince joignit la piété au courage : il était zélé pour la justice et la religion, compatissant envers les malheureux, et n'ayant, ni dans son caractère, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

* ANTHÉMIUS vivait sous les règnes d'Arcadius et de Théodose II : petit-fils de Philippe, préfet d'Orient, il parvint à la même dignité (405), après avoir été ambassadeur en Perse, maître des offices et consul. Il était patrice, lorsque Arcadius mourut (408), laissant son fils Théodose II, âgé de 7 ans. Il fut chargé de la régence pendant six ans : sa sagesse sauva bien des malheurs au jeune prince dont il conserva l'héritage. Pendant ce temps, sa cour ne fut fréquentée que par des hommes vertueux et intègres : les eunuques cherchèrent à la troubler par leurs intrigues, mais il réprima leur esprit de révolte ; il arrêta la violence des différentes sectes qui troublaient Constantinople ; il forma d'utiles établissemens : au dehors, il fit alliance avec les Perses et les Grecs, en sorte que l'empire fut heureux au dedans et respecté par les étrangers. Anthémius se retira quand Pulchérie prit les rênes de l'état (414). Saint Jean Chrysostôme a fait un éloge pom-

peux des vertus et des talens d'Anthémius.

ANTHÉMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au 6e siècle, divers moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs. (Quelques savans ont pensé qu'il avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre.) Il existe un recueil de machines, qu'on lui attribue. On y voit, entre autres, le miroir ardent, tel que Kircher et Buffon ont cru qu'avait été celui d'Archimède. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliothèque d'Autriche : c'est le 229e de la 4e partie du catalogue que M. Nessel y a fait des manuscrits de cette bibliothèque. Il en est un autre dans celle du roi de France. *Voy.* la description de son miroir dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1775, page 239. Son plus beau titre à la gloire est la construction de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, la plus belle de l'Orient; il n'en vit poser que les fondemens ; mais il eut toujours le mérite d'avoir tracé le plan de cet édifice admirable, qui se fait encore remarquer aujourd'hui. Cet architecte est appelé pour l'ordinaire *Anthemius Trallianus*, du nom de sa patrie. Il mourut l'an 534. Isidore de Milet continua la construction de l'église de Sainte-Sophie.

ANTIGÈNES, Macédonien, un des capitaines d'Alexandre le Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigène ne méritait pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumène à Antigone, vers l'an 315 avant J. C., mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie, car Antigone le fit brûler tout vif dans une cage de fer.

• ANTIGÉNIDE ou ANTIGÉNIDAS, fils de Satyrus, célèbre musicien de Thèbes, en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le nome ou l'air du *Char*, en présence d'Alexandre le Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives. (Il dut presque toute sa célébrité aux changemens qu'il fit à la flûte, dont il multiplia les trous, pour qu'on pût jouer de cet instrument dans tous les modes. — Un autre Antigénidas, fils de Dionysius, fut maître de musique d'Alcibiade.)

ANTIGONE, l'un des généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumène, qu'il fit mourir. Il défit Ptolémée Lagus, bâtit Antigonie, et fut tué dans un combat contre Cassandre, Séleucus et Lysimachus, qui s'étaient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'était fait couronner roi d'Asie, et aurait voulu l'être de tout l'univers. Sa mort arriva l'an 299 avant J. C., à l'âge de 84 ans. Comme on était surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit qu'*il voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force*. Il disait communément que *la royauté est une honnête servitude*; ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siècle, que *les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets*. Antigone ajoutait que *si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de se la mettre sur la tête*. On raconte qu'un poète (Hermodore) lui ayant donné le titre de *fils du soleil*, il répondit sèchement : *Mon valet de chambre sait bien le contraire.* Antigone ternit ce qu'il avait de belles qualités par son avarice. Il employait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, et lorsqu'on lui représentait qu'Alexandre se comportait bien différemment : *Alexandre*, avait-il coutume de répondre, *moissonnait; mais moi je ne fais que glaner.* Thrasylle le cynique se présenta devant Antigone et lui demanda une drachme : *Ce n'est pas assez pour un prince*, répondit-il. — *Donnez-moi donc un talent.* — *C'est trop*, reprit Antigone, *pour un cynique.*

*ANTIGONE GONATAS, ainsi surnommé parce qu'il était né à Gonnuse dans la Thessalie, fils de Démétrius Poliorcète, accompagna son père dans la Béotie, lorsque celui-ci fut chassé de la Macédoine par Lysimaque et par Pyrrhus. Démétrius ayant été fait prisonnier en Asie par Séleucus, Antigone ne négligea rien

pour lui rendre la liberté ; mais Démétrius mourut dans les fers. Antigone chercha vainement à reprendre la Macédoine ; mais Ptolémée Céraunus le força de se retirer. Après la mort de ce prince, il se fit reconnaître roi de Macédoine, l'an 277 avant J. C. Cinq ans après il en fut chassé par Pyrrhus, qui ne survécut pas longtemps à ce succès. Reconnu une seconde fois en Macédoine, il fut encore attaqué et défait par Alexandre, fils de Pyrrhus. Démétrius son fils lui rendit une troisième fois la couronne qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée l'an 241 avant J. C., à l'âge de 80 ans.

* ANTIGONE DOSON, ainsi surnommé parce qu'il promettait beaucoup et ne donnait guère, était fils de Démétrius, fils de Démétrius Poliorcète, devint roi de Macédoine après la mort de Démétrius, fils d'Antigone Gonatas, qui laissait un fils nommé Philippe encore enfant (231 ans avant J. C.) La Macédoine était alors en guerre avec presque tous ses voisins. Il soumit les Dardaniens, les Thessaliens et les Mésiens, qui avaient secoué le joug des rois de Macédoine. Dans une révolte de son peuple, il parut au milieu des rebelles, leur jeta les insignes de la royauté, et les engagea à aller chercher un roi qui valût mieux que lui : on lui rendit la couronne. Il alla ensuite au secours des Achéens qui étaient en guerre avec les Macédoniens : il défit Cléomène et prit Sparte. Il se dirigeait surtout d'après les conseils d'Aratus 1, mourut l'an 221 avant J. C., laissant le trône à Philippe son petit-neveu.

* ANTIGONE CARYSTIUS, ainsi surnommé parce qu'il était de Carystos dans l'île d'Eubée, contemporain de Pyrrhon et de Ptolémée-Philadelphe, vivait vers l'an 270 avant J. C. Il a écrit *Histoires mémorables*, publiées par Jean Meursius Leyde, 1619, in-4, (*historiarum mirabilium collectio*) : c'est une compilation faite sans goût. La meilleure édition est celle de Beckmann, Leipsick, 1791, in-4.

ANTIGONE SOCHOEUS vivait du temps d'Eléazar, environ 300 ans avant J. C. Il a donné naissance à la secte juive des saducéens : il soutenait qu'on ne doit pas servir Dieu en vue des récompenses, mais uniquement par une piété pure et désintéressée : ses disciples allèrent encore plus loin que lui, dans leurs principes, désintéressés de conduite religieuse.

ANTIGONE, roi des Juifs, était fils d'Aristobule II. Dans la guerre des Romains contre les Juifs, Aristobule et Antigone furent faits prisonniers par Pompée (l'an 61 avant J. C., et conduits à Rome. Ayant pu s'échapper, ils retournèrent en Judée et recommencèrent la guerre. Pris une seconde fois par Labinius et amenés encore à Rome, Jules-César leur permit de retourner en Judée, où ils tombèrent au pouvoir des partisans de Pompée, qui mirent à mort Aristobule et son fils Alexandre. Enfin les Parthes ramenèrent Antigone à Jérusalem, où il ne régna que trois ans. Pendant son règne il fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, qu'il voulait empêcher d'être grand sacrificateur ; mais Hérode, qui avait épousé Marianne, petite-fille de Hyrcan, s'étant rendu maître de Jérusalem, envoya Antigone à Marc-Antoine, qui lui fit couper la tête l'an 35 avant J. C.

* ANTILLON (Isidore), professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au séminaire royal des nobles à Madrid, quitta cette ville dans le mois de mai 1808, à l'époque de l'invasion des Français, et se retira dans sa province, où il fit partie de la junte populaire de Ternel. Lorsque les Français pénétrèrent dans l'Andalousie, il suivit la junte centrale à Cadix, et fut presque aussitôt nommé juge à la cour royale de Majorque, où il publia l'*Aurore patriotique*, journal dirigé contre les Français, et destiné à défendre les principes libéraux des Cortès. Les Aragonnais le choisirent, en 1813, pour les représenter, il se rendit aussitôt à Cadix, où se trouvait le gouvernement ; il y défendit, avec énergie et véhémence les nouveaux principes, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Dénoncé pour ses opinions à la rentrée de Ferdinand VII, il fut arrêté ; il mourut pendant le trajet qu'on lui faisait faire pour

se rendre à Saragosse où l'on devait le juger. Il a composé plusieurs cartes géographiques et un grand nombre d'écrits sur la politique et sur les sciences. Les principaux sont des *Leçons de géographie générale*, et des *Elémens de la géographie astronomique*, où il a relevé un grand nombre d'erreurs que des géographes étrangers ont commises en se copiant les uns d'après les autres, relativement à la Péninsule.

ANTINE (Don Maur-François d'), savant religieux de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1688, à Gonrieux, dans le diocèse de Liége, et professa la philosophie à Saint-Nicaise de Reims. Ses sentimens au sujet des décrets de l'Eglise sur le jansénisme passent pour suspects; M. de Mailly, archevêque de Reims et cardinal, exigea qu'il sortît de son diocèse. Les supérieurs de la congrégation l'appelèrent à Saint-Germain-des-Prés, où il travailla d'abord à la collection des *Décrétales*, et ensuite à la nouvelle édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de du Cange, dont il donna plusieurs volumes avec don Carpentier, son confrère. Recherché de nouveau pour le même sujet qui l'avait fait exiler de Reims, il fut en 1734, exilé à Pontoise. Rappelé à Paris en 1737, il travailla avec don Bouquet à la *Collection des historiens des Gaules et de la France*. Il s'était chargé de la partie des croisades, et contribua aussi à *l'Art de vérifier les dates*, 1740, in-4. On a de lui en outre une *Traduction des psaumes sur l'hébreu, avec des notes tirées de l'Ecriture-Sainte et des saints Pères, pour en faciliter l'intelligence*; 1738, in-18, 1739 et 1740, in-12. Don d'Antine mourut d'une attaque d'apoplexie le 3 novembre 1746.

ANTINOUS, jeune homme bithynien, fut aimé par l'empereur Adrien, avec une fureur peu propre à honorer le nom de philosophe que ce prince affectait. On dit que cet autre Ganymède se noya dans le Nil, l'an 129 de J. C. D'autres prétendent qu'il s'immola dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien pleura l'objet de ses infâmes amours, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes et un oracle. Il fit frapper des médailles en son honneur. Nous en avons encore quelques-unes, où il est représenté en Bacchus. Telle était la philosophie de ces siècles : peu d'hommes célèbres étaient exempts de ces lâches horreurs, qui disparurent sous l'empire des mœurs chrétiennes, et qui renaissent à mesure que le christianisme s'éteint parmi nous.

ANTIOCHUS I, surnommé *Soter*, c'est-à-dire, *Sauveur*, fils de Séleucus-Nicanor, roi de Syrie, eut le caprice d'aimer sa marâtre Stratonice, et l'épousa du consentement de Séleucus; genre d'inceste qui étonna dans ces temps même de corruption, où les mœurs avaient perdu tous leurs ressorts. De concert avec son père, il soumit la plupart des pays situés entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablit plusieurs villes qu'Alexandre y avait fondées. Après la mort de Séleucus, il remporta des victoires sur les Bithyniens et les Macédoniens. Antiochus défit, l'an 275 avant J. C., les Gaulois qui dévastaient l'Asie : il dut cette victoire à ses éléphans. Il déclara la guerre à Ptolémée-Philadelphe, mais il en fut détourné par la révolte de son fils aîné, qu'il fit mourir. Au combat près d'Ephèse, il était victorieux, lorsqu'un Gaulois le tua, l'an 262 avant. J. C., et celui-ci fut aussitôt entraîné dans un précipice par le cheval d'Antiochus, dont il s'était emparé. Stratonice était morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins, tribut d'adulation ordinaire chez ces peuples rampans et aveuglés.

ANTIOCHUS II, surnommé *Théos* ou *le Dieu* (car l'extravagance du paganisme changeait en blasphèmes les noms des rois), succéda à son père Antiochus-Soter, et fit la guerre à Ptolémée-Philadelphe : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicée, qui l'empoisonna l'an 247 avant J. C., et fit mettre sur le trône Séleucus, son fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Ces rois-dieux n'étaient pas à l'abri des plus lâches trahisons, et les provoquaient souvent par la haine

qu'ils inspiraient. Laodicée fit ensuite poignarder Bérénice, avec le fils que cette princesse avait eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolémée Evergète entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS III, surnommé *le Grand*, roi de Syrie, successeur de son frère Séleucus Céraunus, l'an 222 avant J. C., fut vaincu par Ptolémée Philopator dans un combat meurtrier, donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjugua la Judée, la Phénicie et la Célésyrie, et méditait de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce asiatique demandèrent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolémée-Epiphanes le pays qu'il lui avait enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre, l'an 192 avant J. C. Ce prince, qui avait alors Annibal chez lui, animé par les discours de ce général, crut pouvoir la soutenir; Acilius Glabrio qui lui avait prouvé le contraire fut forcé de quitter la Grèce. Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, obligé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut contraint de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avait en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde, où il allait piller le temple de Jupiter Bélus, l'an 187 avant J. C. Les Juifs se louent beaucoup des priviléges que ce prince leur accorda. Il fournissait l'argent qu'il fallait pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. Ce prince avait d'excellentes qualités, mais elles ne se soutinrent pas. « Jusqu'à l'âge de 50 ans, dit un » historien, il s'était conduit dans ses » affaires avec une valeur, une prudence » et une application qui avaient fait » réussir toutes ses entreprises, et lui » avaient mérité le titre de *Grand*. Mais » depuis ce temps, sa sagesse avait fort » décliné, et ses affaires avaient pris le » même train. Sa conduite dans la guerre » contre les Romains, le peu d'usage, » ou plutôt le mépris qu'il fit des con» seils d'Annibal, la paix honteuse qu'il » fut obligé d'accepter, ternirent l'éclat » des premiers succès; et sa mort, causée » par une entreprise impie et sacrilége, » imprima à son nom une tache ineffa» çable (1). »

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, prit le surnom d'*Epiphanes*, c'est-à dire, *illustre*. Il méritait bien davantage celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnèrent, et qui veut dire *furieux* et *insensé*. Il fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé en otage. Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter Olympien, emporta tous les vases sacrés, et fit mourir les sept frères Machabées avec le vieillard Eléazar. Ce prince sacrilége avait usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu : il voulut aussi s'emparer de l'Egypte sur Ptolémée-Philométor, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Matathias et Judas Machabée défirent ses armées; lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avait attiré l'ardeur effrénée du pillage. Il était peu éloigné d'Ecbatane, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait Lysias; qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char, de hâter sa course. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable : il se sentit tout à coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre

(1) *L'Ami du Roi*, 19, pag. 164.

les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son chariot, et eut le corps tout meurtri de cette chute : « Ainsi, dit l'Ecriture, celui qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer, se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu, qui éclatait en sa propre personne. Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux, avec une odeur si infecte, que l'armée ne pouvait en souffrir la puanteur. Ce roi, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état, que personne ne pouvait plus le porter, à cause de l'infection horrible qu'il répandait. Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit « Le sommeil » est éloigné de mes yeux ; mon cœur est » tout abattu, et je me sens défaillir, à » cause du grand chagrin dont je suis » saisi. J'ai dit au fond de mon cœur : A » quelle affliction suis-je réduit, et en » quel abime de tristesse me vois-je plon- » gé, moi qui auparavant étais si heu- » reux et si chéri au milieu de la puis- » sance qui m'environnait ! Je me sou- » viens présentement des maux que j'ai » faits dans Jérusalem..... Je reconnais » donc que c'est pour cela que je suis » tombé dans tous ces maux, et l'excès » de ma tristesse me fait maintenant pé- » rir dans une terre étrangère. » Il promit de rendre Jérusalem libre, de lui accorder les plus beaux priviléges, de l'égaler à la ville d'Athènes ; il s'engagea à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, même à se faire juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels : ce qui a fait dire à l'écrivain sacré : *Cet impie priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde.* Il mourut 164 ans avant l'ère chrétienne. Polybe rapporte de ce prince les plus révoltantes extravagances, qui prouvent qu'il était aussi insensé que cruel et impie. On le voyait souvent confondu dans des ateliers avec des artisans, ou dans des tavernes avec des débauchés. Il sortait presque toujours ivre, et passait de cette gaîté dissolue à un emportement furieux et insensé. Les courtisanes furent ses ministres. Faut-il s'étonner qu'un prince de ce caractère fût ennemi de Dieu et de son peuple ?

ANTIOCHUS V, surnommé *Eupator*, succéda, à l'âge de 9 ans, à son père Antiochus-Epiphanes, l'an 164 avant J. C. Il entra en Judée par le conseil de Lysias son général, avec une armée de 100 mille hommes de pied, 20 mille chevaux, 32 éléphans et 300 chariots de guerre ; défit Judas Machabée (1), qui ne céda qu'après la plus brave résistance, et vint former le siége de Jérusalem. Mais ayant appris que sa capitale avait été prise par un ennemi dont il ne se défiait pas, il fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, et s'en retourna dans son royaume, où ses propres soldats le livrèrent à Démétrius, son cousin-germain, qui le fit mourir l'an 168 avant J. C.

*ANTIOCHUS VI, surnommé *Dionysius*, ou *Bacchus*, était fils d'Alexandre Balas. Tryphon, qui avait pris soin de son enfance, et qui voyait le mécontentement produit par la tyrannie de Démétrius Philadelphe, alla le chercher en Asie, et le fit reconnaître roi l'an 144 avant J. C. Un an après, Tryphon qui avait vaincu Démétrius fut las de régner pour un autre ; il fit croire à Antiochus qu'il avait la pierre, et il le mit entre les mains des médecins qui le firent mourir en lui faisant l'opération.

*ANTIOCHUS VII, surnommé *Evergètes* ou *Sidètes*, fils de Démétrius Soter, succéda sur le trône de Syrie à son frère Démétrius Nicanor fait prisonnier par les

(1) Notre auteur est allé ici plus loin que l'Ecriture, qui ne dit nulle part que Judas Machabée ait été vaincu par Eupator.

Parthes l'an 140 avant J. C. Il s'empara de Tryphon qui avait usurpé la couronne, fit la guerre aux Juifs qui s'étaient rendus indépendans, assiégea Jérusalem, et accorda pour une somme très forte la paix à ces peuples. Après avoir ainsi rétabli l'ordre dans ses états, il alla attaquer les Parthes qu'il défit trois fois : mais ayant été obligé de disséminer ses troupes, il fut battu à son tour; les Parthes lui opposèrent son frère; il fut même abandonné de sa femme Cléopâtre, qui retourna à Démétrius son premier époux. On dit qu'il devint fou sur la fin de sa vie, du moins on ne peut expliquer que par la folie le projet qu'il eut de se marier avec la déesse Elymaïs, dont les prêtres l'assommèrent à coups de pierres quand il entra dans le temple pour contracter cette singulière alliance (127 ans avant J. C.).

* ANTIOCHUS VIII, surnommé *Epiphanes* ou *Grypus (nez crochu)*, fils de Démétrius Nicanor et de Cléopâtre, qui fut l'épouse du précédent, monta sur le trône de Syrie, l'an 125 avant J. C. Ce prince se dirigea quelque temps d'après ses conseils; il chassa l'usurpateur Zabinas, épousa Triphéné, fille de Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, et gouverna ensuite par lui-même. Sa mère mécontente voulut s'en défaire par le poison; mais Grypus la prévint; elle fut contrainte d'avaler la coupe qu'elle avait préparée pour lui. On assure qu'il chercha ensuite à empoisonner son frère Antiochus Philopator de Cyzique; mais que celui-ci leva une armée, s'empara d'Antioche, et força son frère à lui laisser gouverner la Célésyrie. Dans cette lutte entre les deux fils de Cléopâtre, la femme de Grypus se signala par sa cruauté envers sa sœur Cléopâtre qui était l'épouse de Philopator; elle la fit tuer; mais Philopator lui fit subir ensuite le même sort. La guerre ne fut point terminée : au milieu de tous ces troubles; plusieurs villes se rendirent indépendantes. Grypus fut tué, l'an 97 avant J. C., par un assassin qu'il avait comblé de bienfaits. Philopator régna seul pendant quelque temps sur toute la Syrie; mais son frère avait laissé cinq fils, Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III et Antiochus XII : tous prétendaient au trône. Séleucus VI défit Philopator dans une bataille décisive l'an 95 avant J. C., et ce prince malheureux se donna la mort : il ne laissait qu'un fils, Antiochus X.

*ANTIOCHUS IX PHILOPATOR, surnommé aussi *Cyzicus* parce qu'il avait été élevé à Cyzique. *V*. l'article précédent.

ANTIOCHUS X, surnommé *Eusèbe* ou le Pieux et *Philopator*, fils d'Antiochus de Cyzique, s'enfuit d'Antioche après la mort de son père (95 ans avant J. C.), leva une armée, continua la guerre contre Séleucus VI, fils d'Antiochus Grypus, le défit, et après la mort de ce prince attaqua ses deux frères Antiochus XI et Philippe qu'il vainquit. Mais l'an 92 il fut battu à son tour par ce même Philippe et par son frère Démétrius III; il se retira chez les Parthes, et mourut l'an 75 avant J. C. laissant deux fils, Antiochus XIII et Séleucus Cybiosactes.

*ANTIOCHUS XI, surnommé *Epiphanes* et *Philadelphe*, fils d'Antiochus VIII, partagea la couronne avec son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI, leur aîné, qu'ils vengèrent en massacrant les habitans de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Antiochus X les vainquit tous deux (*V*. l'article précédent). Antiochus XI, en fuyant après cette défaite, tomba dans l'Oronte où il se noya (93 ans avant J. C.).

*ANTIOCHUS XII, surnommé *Dionysius Epiphanes*, *Philopator*, *Callinicus*, cinquième fils d'Antiochus VIII, prit la couronne lorsqu'il sut que son frère Démétrius III était prisonnier chez les Parthes. Il traversa la Judée, malgré Alexandre Jannée, entra dans le pays des Arabes, les vainquit dans un premier combat, fut défait, et perdit ensuite la vie (85 ans avant J. C.).

*ANTIOCHUS XIII, l'Asiatique, fils d'Antiochus X, avait été élevé en Asie. Séléné sa mère, l'envoya à Rome pour réclamer le royaume d'Egypte. Verrès le dépouilla en Sicile, comme on peut le voir dans Cicéron. Antiochus se rétablit sur le trône de son père l'an 69 avant

J. C. Mais quatre ans après, Pompée le chassa et réduisit la Syrie en province romaine (64 ans avant J. C.).

*ANTIOCHUS, roi de Comagène, royaume d'Asie au pied du mont Taurus, se réunit d'abord à Tigrane contre les Romains, et l'abandonna après sa défaite. Lucullus lui accorda la paix ; mais s'étant joint à Mithridate, il fut vaincu par Pompée, qui cependant lui laissa le gouvernement des états de son allié vaincu. Ce fut pour lui témoigner sa reconnaissance qu'Antiochus lui envoya des troupes contre César. Après la mort de Pompée, il se rangea du côté des Parthes dont le roi Orode avait épousé sa fille ; mais il fut battu par Ventidius, lieutenant de Marc-Antoine, puis par Marc-Antoine lui-même, qui lui accorda la paix à des conditions honorables (36 ans avant J. C.). Peu de temps après il mourut, laissant deux fils qui se disputèrent le trône.

*ANTIOCHUS II, fils du précédent, eut pour rival son frère Mithridate ; celui-ci sollicita les secours des Romains : mais Antiochus fit tuer son ambassadeur. Auguste le fit venir à Rome pour rendre raison de cet attentat. Antiochus fut condamné à mort l'an 27 avant J. C.

ANTIOCHUS III, fils du précédent, fut replacé sur le trône de Comagène par Caligula, qui le déposa ensuite : Claude lui rendit la couronne.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéade et maître de Cicéron. Lucullus l'attira à Rome, et lui donna son amitié. Il suivit d'abord les opinions de Platon, auxquelles il préféra ensuite celles de Zénon. On ne sait s'il finit par se tenir à celles-ci : rien n'étant bien fixe dans les pensées ni dans la conduite de ces vieux sages. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévère et Caracalla, dignes de récompenser les leçons et les exemples du cynisme.

* ANTIOCHUS, moine et ensuite abbé de la Laure de Saint-Sabas en Palestine, composa en grec, à la prière d'Eustathe, abbé d'un monastère près d'Ancyre, et pour ce religieux, un abrégé moral de l'Ecriture-Sainte, intitulé *Pandectæ divinæ Scripturæ in centum nonaginta distinctas homilias, una cum exomologesi*, lequel contenait tout ce qui était nécessaire au salut. Tillemont, chartreux de Paris, l'a traduit du grec en latin, et le père Fronton Le Duc en a publié le texte original : cet ouvrage est divisé en 190 chapitres ou homélies. Dans la 107e, l'auteur parle de la prise de Jérusalem par Chosroës, l'an 614, de la manière dont la ville fut saccagée, le bois de la sainte croix enlevé, etc. Il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, que les Perses avaient, dit-on, emportée parmi leur butin. On trouve le poème d'Antiochus en grec et en latin dans la *Bibliotheca Patrum*. Antiochus vivait dans le 7e siècle.

ANTIPAS, martyr, fut un des premiers disciples du Sauveur, et souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent de feu ; mais ces actes, quoique anciens, ne sont pas authentiques ; ce qui n'empêche pas que son martyre ne soit indubitable, étant formellement attesté dans l'Apocalypse, chap. 2, v. 13, où J. C. l'appelle *un témoin fidèle*. Le lieu de son martyre y est également exprimé.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, ministre et général de Philippe et puis d'Alexandre, avait le talent de la guerre et celui des lettres. Il réduisit les Thraces et défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine, pour plaire à sa mère Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea en empoisonnant son maître. « Ce qu'il y a de sûr, dit un » historien, c'est que jamais il ne put se » laver de cette tache, et que, tant qu'il » vécut, les Macédoniens le détestèrent » comme le traître qui avait empoisonné » Alexandre. » Il mourut l'an 317 avant J. C. Il paraît cependant que cette accusation est dénuée de fondement, et encore plus la haine que, d'après l'historien ci-dessus cité, lui vouèrent les

Grecs. Ceux-ci, au contraire, le nommèrent tuteur de l'enfant dont Roxane, femme d'Alexandre, était enceinte. Il gouverna de nouveau la Macédoine, soumit encore une fois la Grèce entière. Il confia, avant de mourir, au général Polysperchon, la tutelle du jeune roi.

ANTIPATER, fils de Cassandre et de Thessalonice, roi de Macédoine et frère de Philippe, disputa le trône à Alexandre son second frère, après la mort de Philippe, et fit mettre à mort sa mère, qu'il soupçonnait de favoriser les prétentions de son rival : il fut tué par Lysimachus, l'an 292 avant J. C.

ANTIPATER, Iduméen, et fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcan, et le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritaient ses services. Il eut la conduite des affaires, et se rendit agréable aux Romains, par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avait beaucoup servi dans la guerre d'Egypte, lui donna le titre et le droit de citoyen romain, ainsi que le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné, l'an 49 avant J. C. par un Juif de ses amis, qui le soupçonnait de vouloir se faire roi. Hérode le Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride.

ANTIPATER de Sidon, stoïcien, cultivait la philosophie et la poésie, environ l'an 136 avant J. C. Il nous reste de lui plusieurs épigrammes dans l'*Anthologie*. Cicéron vantait son extrême facilité à faire les vers. Au rapport de Pline et de Valère-Maxime, ce philosophe avait tous les ans, le jour de sa naissance, une fièvre éphémère, et ce jour fut, dit-on, celui de sa mort.

ANTIPATER (Lælius Cœlius), historien latin, environ 124 ans avant J. C., écrivit une *Histoire de la seconde guerre punique*. L'empereur Adrien le préférait à Salluste, comme il préférait Ennius à Virgile. Nous avons quelques fragmens de ses ouvrages. Antoine Augustin les a recueillis avec des fragmens d'autres historiens; ils ont été imprimés à Anvers, 1511.

ANTIPHILE, peintre égyptien, contemporain d'Apelle, dont il était le rival. — Pline parle d'un autre ANTIPHILE, qui peignit un garçon soufflant le feu, dont la lueur faisait briller sa beauté. Comme un tableau de nuit était alors une espèce de merveille (*voy.* APELLE), Pline admirait beaucoup celui-ci.

ANTIPHON, orateur athénien, naquit à Rhamnus, dans l'Attique, ce qui lui fit donner le surnom de *Rhamnusien*. On dit que ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, et qui enseigna et plaida pour de l'argent. On avait de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize oraisons qui lui sont communément attribuées, et qui se trouvent dans la *Collection des anciens orateurs grecs* d'Etienne, 1575, in-fol. Elles tiennent plus de la déclamation que de la véritable éloquence, et ne justifient pas les éloges que les anciens rhéteurs lui ont prodigués. Il mourut vers l'an 411 avant J. C. Thucydide fut son disciple; Photius dit son maître. — Vossius distingue deux ANTIPHON, l'un de Rhamnus, plus ancien que Thucydide, l'autre postérieur.

ANTISTHÈNES, philosophe athénien, chef des cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples, en leur disant : *Allez chercher un maître; pour moi, j'en ai trouvé un.* Cela n'empêcha pas qu'il ne se fît une secte à part (la secte des cyniques). Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau, encore était-il déchiré. Socrate, qui s'en aperçut, lui dit : *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau.* Il méprisait la noblesse et les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'était, selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avait été utile : *A vivre avec moi*, répondit-il avec l'orgueil ordinaire à ces vieux sages. On eût peut-être pu lui répliquer : *Prenez garde que vous ne viviez avec un méchant homme.* Ce philosophe enseignait l'unité de Dieu, mais d'une manière timide et inconséquente (*Voy.* STILPON, PLATON, etc.).

il joignait d'ailleurs à cette vérité la doctrine erronée du suicide. *L'âme*, disait-il, *paie trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps : ce séjour la ruine, la décrédite, et on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie.* Diogène, son disciple, profita assez bien de ses leçons de vanité, et le surpassa dans celles de cynisme. Antisthènes vivait vers l'an 404 avant J. C. Voici à peu près ce qu'il a dit de plus raisonnable ; car on a recueilli comme des choses merveilleuses les moralités les plus communes échappées à ces anciens pédagogues. *Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font de mal qu'aux morts ; ceux-ci dévorent les vivans.... Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille.... Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent..... Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé est le plaisir d'avoir fait une bonne action....* Ses *Lettres* sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Antisthène, dont on trouve les *Discours* dans les orateurs grecs d'Alde, 1513, in-fol. Phlégon parle d'un Antisthène historien et philosophe péripatéticien ; peut-être est-ce le même que l'auteur des discours dont nous venons de faire mention.

ANTOINE (Marc-), *l'Orateur*, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla, l'an 87 avant J. C. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avait retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent comme le modèle des honnêtes gens.

ANTOINE (Marc-), fils du précédent, (était préteur l'an de Rome 679. Chargé d'un commandement illimité sur toutes les côtes, il fit en Cilicie une expédition assez heureuse contre les pirates : mais les exactions qu'il commit en Sicile déshonorent sa mémoire.) Il mourut de chagrin pour avoir mal réussi dans la guerre de Crète. Il n'en fut pas moins surnommé le *Crétique* ; ce qui, vu l'usage des Romains de donner aux vainqueurs le nom des provinces conquises, devenait un sarcasme amer. Il laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine, le triumvir. *Voyez* l'article suivant.

ANTOINE (Marc-), le triumvir, fils du précédent, et de Julia de la famille de César, naquit l'an 86 avant J. C. Après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes qualités et de ses déréglemens, il alla dans la Grèce pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinius, qui allait combattre Aristobule, chef des Juifs qui tentaient de secouer le joug de Rome, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette guerre. Le même général le mena en Egypte au secours du roi Ptolémée : il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé le brouilla avec le sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisait de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie ; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 44 avant J. C., César, ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête

des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu concerté, dit-on, entre eux deux, hâta la mort de Jules-César, déjà préparée par Brutus. Antoine, qui vit sa fortune dérangée par ce meurtre, en conçut la douleur la plus vive. « C'est ainsi, dit un » auteur, que, dans les courtisans, la » cupidité, l'ambition, l'intérêt person- » nel et le dur égoïsme, prennent l'ap- » parence de l'amitié et de l'affection, » qui ne trouvent jamais entrée dans ces » cœurs-là. » Antoine tâcha de dissimuler son dépit, mais il éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre Brutus, qui allait le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins. Son parti devint plus considérable de jour en jour; et il aurait pu remplacer César, si l'orateur Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Sa haine contre ce jeune homme, héritier de César, le rendit odieux aux Romains. Déclaré ennemi de la république, il se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Mutina, aujourd'hui Modène. Antoine fut vaincu, et forcé de se retirer auprès de Lépidus. Pansa fut tué à cette journée; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec 23 légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lépidus, Octave et Antoine. Ils en stipulèrent les conditions dans une petite île formée par le *Rhenus* (Reno), près de Bologne, et les triumvirs se livrèrent l'un à l'autre la vie de leurs ennemis. Un des premiers fruits de ce célèbre brigandage fut la mort de Cicéron, dont la tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Les triumvirs, ayant cimenté leur puissance du sang des plus illustres citoyens, se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui prétendaient à la gloire de rétablir la liberté. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagèrent entre eux l'empire. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il ne le fit que par ses généraux, et ne se montra dans aucune de ces occasions l'élève de César. Il ne pensait plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Egypte, qui craignait ses armes, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Cette princesse l'enivra de plaisir, et dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Egypte, de Chypre et de la Célésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il eut d'elle furent déclarés rois des rois. On leur donna des habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre venait de s'y joindre. Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait quitté son épouse et ses enfans pour sa Cléopâtre. C'est en vain que cette femme vertueuse était venue voir Marc-Antoine, pour rétablir la paix entre son frère et son époux: celui-ci ne voulut point la recevoir et lui ordonna de retourner à Rome. C'est ainsi que le libertinage et les autres passions des chefs mettaient tout l'empire en feu. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, *qu'il perdait toujours, à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave.* Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J. C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre avait déjà pris ce parti avec 60 vaisseaux qu'elle avait amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous

les moyens pour se distraire, tantôt se livrant à la solitude, tantôt s'abandonnant aux excès les plus honteux et les plus extravagans. L'année suivante, Octave entra en Egypte, et se rendit maître de Péluse. Antoine se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi et la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat particulier; mais celui-ci répondit froidement qu'*Antoine avait pour sortir de la vie d'autres chemins que celui d'un combat singulier*. Cléopâtre s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Cet amant le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, et que des philosophes forcenés travaillent à nous faire considérer de la même manière, il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Eros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie et ses tourmens. Mais Eros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, le poignard à son maître. *Est-il possible*, s'écria Antoine, *que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi?* En prononçant ces mots, il se frappa du poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré la quantité de sang qu'il avait perdue, il se fit porter à la tour où était la reine. Cléopâtre ne voulut point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise : mais elle parut à une fenêtre haute, et jeta en bas des cordes et des chaînes; et la princesse, aidée de deux femmes, qui étaient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle (*Voyez* CLÉOPATRE). Il expira peu de temps après, l'an 30 avant J. C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, et sa fureur pour les plaisirs; mais il poussa plus loin encore que lui cette dernière passion. Elle causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, ses talens et son zèle pour ses amis. Il avait l'âme élevée d'un général, et les goûts rampans d'un homme vulgaire. Après avoir paru conquérant sur la scène de l'univers, il allait se mêler à ces troupes de libertins effrénés qui mettaient leurs plaisirs dans les querelles, les aventures nocturnes, et la fréquentation des lieux infâmes. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou celui d'*Antoine le Jeune*; Auguste le fit assassiner dans un temple érigé par Cléopâtre à la mémoire de Jules-César, dont cet infortuné embrassait la statue. Le second, appelé *Jule Antoine*, fut mis à mort par ordre du sénat. « Quand on réfléchit, dit un philosophe, que le siècle de la philosophie, » de la politique, de la tactique, des belles-lettres, fut précisément celui des » assassinats, des folies, des plus révoltantes scènes de cruauté et de luxure, » on n'aura pas de peine à se persuader » qu'il faut chercher ailleurs des leçons » et des moyens de bonheur. »

* ANTOINE (Lucius), surnommé le *gladiateur asiatique*, frère du triumvir Marc-Antoine, fut nommé *septemvir*, c'est-à-dire, d'une commission de sept membres, chargés d'estimer les propriétés et de partager certaines terres : il remplit, suivant Cicéron (*V.* les *Philippiques*), cette charge en brigand. Après la bataille qui décida du siége de Modène, Lucius s'enfuit dans les Alpes, attaqua Octave, fut obligé de s'enfermer dans Pérouse, s'y défendit avec courage, et fut contraint de capituler entre les mains du vainqueur, qui lui pardonna et qui fit retomber sa vengeance sur les habitans de la ville. Il fut consul l'an 41 avant J. C.

ANTOINE (Primus), Gaulois, surnommé *Becco*, l'un des grands capitaines de son siècle, remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J. C. Il était de Toulouse.

ANTOINE (Saint), surnommé *l'Ermite*, instituteur de la vie monastique, né au village de Come en Egypte, l'an

251. Ayant entendu ces mots de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel*, il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et s'enfonça dans la solitude. L'esprit tentateur se présenta à lui sous différentes formes, et l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu croit que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayans qui troublaient le repos du saint, doit s'entendre métaphoriquement des impressions du vice, et des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais puisque l'Ecriture enseigne que durant les ténèbres d'Egypte les esprits infernaux augmentèrent la terreur des habitans par des illusions effroyables (Sap. 17), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublèrent la solitude d'Antoine. Les païens ont également reconnu, sans doute sur le témoignage des Livres saints, l'extrême variété des figures hideuses dont le démon pouvait se revêtir. Il paraît que c'est cette persuasion qui a donné lieu à ces vers du 4e livre des *Géorgiques* :

> Variæ illudent species atque ora ferarum.
> Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
> Squammosusque draco et fulva cervice leæna....
> Omnia transformat sese in miracula rerum :
> Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.

Antoine passa 20 ans dans des combats continuels qui lui méritèrent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui. Il fut obligé de faire bâtir plusieurs monastères dans le désert; ce n'étaient que des huttes, des cabanes éparses. La prière, le chant des psaumes, la lecture, le travail des mains, occupaient tout le temps de ces solitaires. Antoine soutenait ses frères par ses vertus et par ses leçons : il leur donnait l'exemple de la mortification et de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première pendant la persécution de Maximin, en 312, pour donner des secours aux chrétiens qui versaient leur sang pour l'Evangile; et la seconde en 355, à la prière de saint Athanase, afin de défendre la foi contre les ariens, qui osaient publier qu'il suivait la même doctrine qu'eux. Constantin lui écrivit plus d'une fois, en le traitant de *père*, et en lui demandant comme une faveur quelques mots de réponse à sa tendresse filiale. A la première de ces lettres, le saint avait rassemblé les solitaires et leur avait dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les » maîtres du siècle nous ont écrit; mais » quelle relation peut-il y avoir entre eux » et des hommes qui, étrangers pour le » monde, en ignorent jusqu'au langage? » Si vous admirez la condescendance » d'un empereur, formé de poussière » aussi-bien que nous, et qui doit pareille» ment retourner en poussière, quel doit » être votre étonnement de ce que le Mo» narque éternel nous a tracé la loi de sa » propre main, et nous a parlé par son » propre fils! » Cependant les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritait les plus grands égards, et qu'il pourrait se scandaliser d'un détachement dont il ne pénétrerait pas le motif, il ouvrit la lettre, et y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles et des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et distinction. Ce patriarche des moines mourut l'an 356 de Jésus-Christ, âgé de 105 ans. Nous avons de lui sept *Lettres* écrites en égyptien, traduites en grec et en latin; mais il ne nous en reste que cette dernière version. Quelques-uns mêmes lui attribuent une *Règle* et des *Sermons*. Ces différens ouvrages sont dans la *Bibliothèque des Pères*. Saint Athanase, auquel il donna en mourant son manteau et une de ses tuniques, écrivit sa *Vie*, qui a été traduite par Evagre. Son corps ayant été découvert en 561 fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Egypte vers l'an 635, on le porta à Constantinople. De cette ville il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, à la fin du 10e siècle, ou au commencement du

11e, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'empereur de Constantinople en avait fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de Saint-Antoine. Cet ordre, fondé par Albert de Bavière, comte de Hainaut, afin de faire la guerre aux Turcs, a été supprimé et incorporé à celui de Malte, par deux bulles en date des 17 décembre 1776, et 7 mai 1777. V. saint PAUL, l'ermite.

ANTOINE (Saint), dit *de Padoue*, né à Lisbonne en 1194, d'une famille distinguée, prit l'habit de Saint-François, qui vivait encore. Le désir d'obtenir la couronne du martyre le fit embarquer pour l'Afrique; à peine y fut-il arrivé, qu'une maladie très grave le força à retourner en Espagne; mais un coup de vent l'ayant jeté en Sicile, il vit là saint François, fondateur de son ordre, s'attira son amitié, et alla par son conseil professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges; il s'adonna aussi beaucoup à la prédication. Ses *Sermons* eurent un succès prodigieux. Le pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome en 1227, en fut si frappé, qu'il appela Antoine *l'arche du Testament*, voulant dire qu'il était rempli et pénétré d'idées saintes. Ses discours sont, à la vérité, pleins d'allégories et d'allusions mystiques, selon le goût du siècle; mais ils contiennent d'excellentes leçons, et respirent la piété la plus vive. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, et mourut dans cette dernière ville, en 1231, à l'âge de 35 ans. Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Voici comment le pape s'exprime dans sa bulle datée de Spolette : « Ayant vu les preuves authentiques des » miracles de cet homme vénérable, » ayant de plus connu par nous-mêmes » sa sainte vie, et ayant eu le bonheur » de converser avec lui; après avoir pris » l'avis de nos frères et de tous les prélats » assemblés avec nous, nous l'avons mis » au nombre des saints. » Il avait dit auparavant, dans la même bulle : « Saint » Antoine, qui présentement habite dans » le ciel, est honoré sur la terre par plu» sieurs miracles que l'on voit tous les » jours s'opérer à son tombeau, et dont » la vérité nous a été certifiée par des » pièces dignes de foi. » Trente-deux ans après la mort du saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées; mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si ce serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement et dit, fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessez » de louer Dieu, et qui l'avez fait louer » par un nombre infini d'âmes! il paraît » présentement combien vous êtes pré» cieuse devant celui qui vous avait for» mée pour servir à une fonction si noble » et si sublime. » Cette langue se garde dans l'église dont nous venons de parler, et qui est celle des franciscains conventuels de Padoue. On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Ses *Sermons*, écrits en latin, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. Le Père Antoine Pagi a donné quelques autres *sermons* du même saint, écrits aussi en latin; ils parurent à Avignon, en 1624. Voyez *Sancti Antonii Paduani, et sancti Francisci Assisiatis opera omnia*, Pedeponti, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le père Jean de la Haye donna à Paris, en 1641, des ouvrages de saint François et de saint Antoine, n'est point complète. Le père Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons sur les saints*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*, et la *Concorde morale de l'Ecriture*. V. un trait éclatant de sa fermeté, article EZZELINO.

ANTOINE de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en 1518,

et épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, et le titre de roi de Navarre. Ce prince, né dans un temps où l'intrépidité était indispensable, eut une conduite irrésolue et sans vigueur. Le prince de Condé s'étant mis à la tête des huguenots, et ayant entraîné son frère Antoine dans sa révolte, l'un et l'autre furent mandés à la cour. On avait même dit à Antoine que Marie de Médicis voulait le faire assassiner. Après avoir refusé les secours que lui avait offerts la noblesse, Antoine se rend à Paris, entre seul dans la salle du conseil, et son intrépidité en impose à ses ennemis. Son frère, le prince de Condé, fut arrêté et puis relâché; c'est à cette époque qu'il se réconcilia avec les Guise et Marie de Médicis, qu'il haïssait, et qu'il embrassa le culte catholique. Il voulut avoir la régence du royaume après la mort de François II; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il forma ensuite, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent le *triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisait à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, et mourut à Andelys le 17 novembre, n'ayant pu passer outre, le 35e jour de sa blessure, la même année 1562. La plaie n'était devenue mortelle que par l'incontinence du malade.

ANTOINE (don), prieur de Crato, prétendant à la couronne de Portugal, eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, et fut pris par les Maures, à la bataille d'Alcaçar-Quivir, en 1558, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que Louis, son père, avait épousé sa mère secrètement; mais le public ne le regardait que comme bâtard : d'ailleurs son père et ses descendans avaient été déclarés déchus du droit de succession, à la mort du cardinal Henri son oncle, appelé le *Prêtre-Roi*. Il revint à Lisbonne, où la populace ne laissa pas de le proclamer roi le 19 juin 1580. Philippe II, héritier du Portugal par sa mère Isabelle, leva une armée, qu'il confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80 mille ducats à qui lui livrerait don Antoine. Battu par le duc d'Albe, et abandonné de tout le monde, il implora le secours de la France. On lui donna 6,000 hommes, avec 60 petits vaisseaux, qui furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut en 1595, à l'âge de 64 ans. Il céda ses prétendus droits à Henri IV. Mais ce prince ne fit jamais usage de ce legs, persuadé que les droits d'Antoine n'étaient pas fondés. On a imprimé les *Psaumes de la confession* du sérénissime prince don Antoine, roi de Portugal, pour demander à Dieu le pardon de ses péchés, avec des prières du même roi sur différens sujets; le tout traduit en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE de Bourgogne, second fils de Philippe le Hardi, eut en partage le duché de Brabant, dont il prit possession l'an 1406. Il se trouva à la bataille d'Azincourt, et y fut tué le 15 octobre 1415. Son corps fut transporté à Furnes, où l'on voit encore son épitaphe.

ANTOINE de Palerme, ou le *Panormitain*, naquit à Palerme, d'une famille distinguée. Alfonse d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il était, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par le Pogge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla. Suivant l'usage établi depuis longtemps parmi les gens d'esprit, ils em-

pruntèrent des crocheteurs de leur temps toutes les injures dont ils purent se charger, et qu'un homme célèbre a tâché d'introduire dans le stile littéraire du 18e siècle ; on peut même assurer que ni Valla ni Antoine de Palerme n'ont imaginé d'aussi grossières injures que le chef des philosophes modernes. Il mourut à Naples en 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du *Panormitain* : 1° cinq livres d'*Epîtres* ; 2° deux *Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Epigrammes* et ses *Satires* contre Laurent Valla, parurent à Venise en 1553, in-4. 3° Un *Recueil* d'apophthegmes d'Alfonse son maître, en latin, Pise, 1485, in-4 ; Bâle, 1538, in-4. Antoine se distingua dans la poésie autant que dans la jurisprudence et l'éloquence.

ANTOINE-GALATÉE. *Voyez* GALATEO.

ANTOINE-NEBRISSENSIS, ou DE LEBRIXA, ou Lebrisa, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, en 1442. Il professa pendant 20 ans dans l'université de Salamanque, et ensuite dans celle d'Alcala, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 1522. Le cardinal Ximenès, qui l'avait attiré dans cette dernière université, le fit travailler à l'édition de sa *Polyglotte*. Antoine publia plusieurs ouvrages sur l'histoire, les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie ; entre autres : 1° deux *Décades de l'Histoire de Ferdinand et Isabelle*, Grenade, 1545, in-fol. ; 2° des *Lexicons* ou *Dictionnaires* de droit civil, de médecine, etc., Grenade, 1545, in-fol. ; 3° des *Explications de l'Ecriture-Sainte* dans les *Critici sacri* ; 4° des *Commentaires* sur Virgile, Perse, Juvénal, Pline ; 5° une *Rhétorique*, tirée d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien ; 6° Des *Méthodes* pour apprendre le latin, le grec, l'hébreu ; 7° des *Poésies latines*, publiées par Vivamo en 1491. Il mourut à Alcala de Henarès, le 11 juillet 1522, à 77 ans. C'était un homme aussi profondément érudit que modeste et vertueux. L'estime qu'en faisait le cardinal Ximenès est un sûr garant de son mérite.

ANTOINE de Messine, appelé aussi *Antonello*, apprit de Jean Vand Eick dit Jean de Bruges, l'art de peindre à l'huile qui était alors inconnu en Italie. Ce secret le mit en réputation ; mais Jean Bellin le lui ayant enlevé adroitement, le rendit public. Il mourut à Venise en 1496, âgé de 49 ans, et on lui fit une épitaphe où il est dit qu'*il a enseigné le premier en Italie la manière de peindre à l'huile*. (*Voyez* BRUGES.)

ANTOINE (Paul-Gabriel), théologien jésuite, vit le jour à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après y avoir professé avec distinction la philosophie et la théologie. Nous avons de lui 1° *Theologia universa dogmatica*, à Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du Père Offermann, qui l'a augmentée et réduite à une meilleure forme. Dans le 3e tome, on trouve une bonne réfutation des erreurs de Fébronius. 2° *Theologia moralis*, à Paris, 1744, en 4 vol. in-12. La Morale du Père Antoine est plus estimée que sa Théologie dogmatique, quoique celle-ci ne soit pas sans mérite. Benoît XIV ordonna qu'on se servît de la Morale dans le collége de la Propagande. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. Sa piété répondait à son savoir. Il a été l'éditeur des *OEuvres* spirituelles du Père Caussade, son confrère et a publié quelques ouvrages de piété.

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II à la prise de l'île de Négrepont, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, et se préparait à brûler tous les vaisseaux qui étaient dans le port, lorsque les flammes qui s'étendaient de tous côtés, l'obligèrent d'aller se cacher dans un bois. Les Turcs l'y ayant découvert, le menèrent devant le Grand-Seigneur. Antoine lui dit fièrement qu'il avait mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. Mahomet le fit scier, avec ses compagnons, par le milieu du corps. Le sénat de Venise donna une pension considérable au frère de ce malheureux, et maria sa sœur.

ANTOINE DE GÈNES (Antonius Genuensis) se distingua par l'étude de la

philosophie et de la théologie dans l'académie de Naples. Benoît XIV estimait son savoir, et lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un stile assez dur, et quelquefois obscur. Les principaux sont : 1° *Institutiones theologicæ*, réimprimées à Cologne, 1778, 2 tomes réunis en 1 vol. in-4 ; 2° *Elementa artis logico-criticæ ;* 3° *Elementa metaphysica*, où le Père Storchenau, savant professeur de Vienne, trouva matière à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

* ANTOINE (Jacques-Denys), architecte, naquit à Paris le 6 avril 1733. Fils d'un simple menuisier, il fut d'abord maçon. Choisi pour expert-entrepreneur, il eut occasion de déployer le talent qu'il avait reçu de la nature ; l'instruction ajouta à ses dispositions naturelles, et il fut bientôt à même de concevoir et d'exécuter les plus beaux plans. La voûte du palais de justice, l'escalier du même bâtiment, l'hôtel des monnaies à Paris, sont des témoignages encore existans de son mérite. L'hôtel de Bervick à Madrid, et l'hôtel des monnaies à Berne, sont l'ouvrage d'Antoine, qui fut nommé membre de l'Institut en 1799, et mourut le 24 août 1801. On a son *Eloge* par M. Lussault, Paris, 1801, in-8.

ANTOINETTE d'Orléans, fille d'Eléonore d'Orléans duc de Longueville, et de Marie de Bourbon, fut mariée à Charles de Gondi, qui fut tué en 1596 au mont Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Dégoûtée des illusions du monde, elle entra chez les feuillantines à Toulouse en 1599, sous le nom de sœur Antoinette de sainte Scholastique, et ensuite, à la sollicitation du pape, dans l'ordre de Fontevrault qu'elle édifia par la régularité de ses vertus, sans jamais vouloir consentir à en devenir l'abbesse. Animée du désir d'une vie plus austère, elle quitta cet ordre, alla dans le monastère de l'Euclaistre, près de Poitiers, où elle fonda la congrégation du Calvaire, et mourut en odeur de sainteté en 1618.

* ANTONELLE (Pierre-Antoine, marquis d'), révolutionnaire, né à Arles en Provence, d'une famille noble et riche, parvint au grade de capitaine, dont il se démit pour faire de la philosophie. Partisan aveugle de la révolution, il fit le *Catéchisme du tiers état*, ce qui lui valut le titre de maire d'Arles et les éloges de Mirabeau. Il réussit dans deux missions qui lui furent confiées, la réunion d'Avignon à la France, et la pacification de Marseille alors agitée par divers partis. Pendant qu'il était à l'Assemblée Législative (1791), des commissaires furent envoyés à Arles ; quelques journaux publièrent alors qu'on leur avait donné une fête, suivie d'une course de taureaux, au milieu de laquelle Antonelle, représenté par un manequin, avait été traîné la corde au cou et ensuite éventré, et qu'on avait arraché et brisé la pierre qui portait l'inscription de *place Antonelle :* mais la municipalité d'Arles nia toutes ces assertions. Antonelle fit à l'Assemblée plusieurs rapports législatifs sur les troubles du midi, et parla contre les commissaires civils, envoyés dans ces contrées. Chargé par la Législative de faire connaître à l'armée du centre ou de Lafayette les événemens du 10 août et la déchéance du roi, il écrivit à l'Assemblée que ces déplorables *nouvelles* avaient été accueillies avec une joie universelle. C'est dans cette occasion qu'il fut arrêté à Mézières et conduit à Sedan avec ses collègues Kersaint et Peraldi, comme otages de l'inviolabilité du monarque : il resta en prison jusqu'au 19 août : la municipalité de Sedan avait favorisé son arrestation, et c'était elle qui ensuite l'avait mis en liberté : plus tard, tous les membres de cette administration payèrent de leur tête leur première décision, qui fut regardée comme un crime par le tribunal révolutionnaire dont Antonelle était juré. Il refusa d'être porté comme candidat à l'une des mairies de Paris. Il avait accepté la place de commissaire aux Iles sous le vent (1792), mais le temps ne lui permit pas d'accomplir sa mission. La Convention nationale ne le compta pas dans ses membres : il resta alors à Paris. Sa qualité de noble le fit exclure de la société des jacobins (février 1793). Il était juré au tribunal révolutionnaire lors du

procès de la reine : c'était à l'époque où Vergniaud et les 21 proscrits du 31 mai parurent devant cette cour de sang ; il avait dit dans l'instruction que sa conscience n'était pas encore éclairée ; 24 heures après, il déclara que les accusés étaient coupables. Peu de temps après, ayant écrit pour réclamer la liberté des opinions des jurés, il fut arrêté par ordre du comité du salut public, et détenu au Luxembourg jusqu'après le 9 thermidor. Au 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795), il se rangea sous les drapeaux de la Convention attaquée par les sections : son caractère philosophique se reproduisit d'une manière assez singulière dans cette circonstance : on le vit pendant l'action au cul-de-sac Dauphin, calme et sans armes, se promenant au milieu du feu et à travers les balles un livre à la main. Le Directoire le chargea de la rédaction d'un journal officiel auquel il ne tarda pas à renoncer ; mais il inséra un grand nombre d'articles dans le *Journal des hommes libres*, qu'on appelait le *Journal des hommes tigres*, et dont la hardiesse le fit impliquer dans l'affaire de Babeuf. Pendant quelque temps il se cacha ; mais ennuyé de vivre ainsi dans la contrainte, il parut au Palais-Royal où on l'arrêta, et d'où on le conduisit devant la grande Cour de Vendôme ; il dédaigna de se défendre et prit la parole pour ses co-accusés. Acquitté avec la majeure partie des prévenus, il revint à Paris, où il fut sur le point d'être enveloppé dans la proscription du 18 fructidor an 5 (9 novembre 1797) : cependant il fut condamné par le pouvoir exécutif, comme anarchiste incorrigible, à demeurer détenu dans le département de la Charente-Inférieure : cette mesure ne fut que comminatoire. L'an 6 (1798) Antonelle fut nommé au conseil des Cinq-cents par les Parisiens réunis à l'Oratoire : il en fut exclu par la loi du 22 floréal qui permettait au Directoire d'épurer les choix : il fut aussi nommé l'an 7 par le département des Bouches-du-Rhône : cette élection reconnue valide par le conseil des Cinq-cents fut infirmée par celui des Anciens. Au 18 brumaire le nom d'Antonelle figura sur une liste de déportation : il en fut aussitôt rayé. Plus tard Fouché (3 nivose) le fit exiler à 48 lieues de Paris : Antonelle alla plus loin ; il visita l'Italie, sans doute pour y trouver, au milieu de la patrie des arts, l'oubli de ses erreurs passées. Quoique son ban ne fût pas levé, il rentra en France quelques années après, et se retira à Arles, où il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1814, où il publia le *réveil d'un vieillard*, brochure où il prit ouvertement la défense des Bourbons, et déclara que sans eux il ne pouvait plus y avoir en France de liberté civile et politique. Il mourut en 1819 à Arles : il ne mérita pas les honneurs de la sépulture catholique. Ses principaux écrits sont : 1° *Observations sur le compte rendu au roi par Debourge, l'un des commissaires civils envoyés à Arles, en exécution du décret du 23 septembre* 1791, in-8 ; 2° *le Contraste des sentimens, ou le citoyen Delacroix en présence d'un démocrate*, 1795, in-8 ; 3° *Sur la prétendue conspiration du 21 floréal ; mon examen de conscience, ou le détenu à Vendôme interrogé par le ci-devant Hermite, an* 6, 1797, in-4 ; 4° *Quelques idées à l'ordre, mais peut-être pas à la couleur du jour*, 1798, in-8 ; 5° *P. A. Antonelle au corps municipal de Paris*, in-8 ; 6° *Motion d'ordre à l'occasion de la brochure de Louvet, par Antonelle*, in-4. 7° *Quelques-uns des mensonges du commissaire Debourge dans les observations sur les affaires d'Arles*, in-8 ; 8° *Réplique au citoyen Salaville, rédacteur de l'article* Paris *dans les annales patriotiques ;* 9° *Quelques observations qui peuvent servir d'appendice à la seconde lettre de Robespierre*, in-8 ; 10° *Observations sur le droit de cité*, in-8. On lui attribue aussi quelques pièces de vers, et entr'autres, *Inscriptions pour la fête du couronnement de Louis XVIII.*

*ANTONELLI (Léonard), cardinal, né à Sinigaglia le 6 novembre 1730, était neveu du cardinal Nicolas ; son attachement aux jésuites le mit en opposition avec le pape Clément XIV qui avait aboli cet ordre. Il ne parvint que très tard (sous le pontificat de Pie VI) aux pre-

mières dignités de l'Église. Néanmoins il fut un des membres les plus distingués du sacré collége dans ces derniers temps. Après avoir rempli diverses charges à Rome, il fut fait cardinal le 24 avril 1775, puis préfet de la Propagande; enfin il devint doyen du sacré collége en 1797. Il avait toute la confiance de Pie VII, et il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à Paris en 1804. Lorsque les Français pénétrèrent à Rome en 1808, il fut enlevé de cette ville, conduit à Spolette, puis à Sinigaglia, où il mourut en 1811. Ce cardinal était savant, pieux, zélé et universellement estimé pour sa sagesse et ses lumières. On a de lui une *Lettre aux évêques d'Irlande*, rapportée dans une lettre pastorale du docteur Croy, archevêque de Dublin, et citée dans le *Rapport du comité anglais sur l'état des catholiques dans les différens royaumes*. On la trouve dans l'*Ami de la religion et du roi*, n° 457; elle démontre que ce prélat n'était pas aussi intolérant que le supposent quelques biographes modernes, qui semblent ne lui avoir consacré un article que pour le calomnier.

* ANTONELLI (Nicolas), cardinal, né en 1697 ou 1698 à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin, se distingua par une rare et profonde érudition. Étant entré dans l'état ecclésiastique, et s'étant attaché à la cour de Rome, il y occupa différentes charges dans la prélature, et obtint enfin le chapeau de cardinal sous Clément XIII. Il était très versé dans la connaissance des langues orientales. Il succéda au cardinal Passionci, dans la charge de secrétaire des brefs, et mourut le 14 septembre 1767. Il a publié 1° une dissertation latine *De titulis quos sanctus Evaristus romanis presbyteris distribuit*, 1725, in-8; 2° *Ragioni della sede apostolica sopra il ducato di Parma e Piacenza, esposte a sovrani e principi catolici dell' Europa*, 1742, 4 vol. in-4 imprimés à Rome, sans nom d'auteur, 3° *Sancti Athanasii, archiepiscopi Alexandriæ, interpretatio Psalmorum*, Rome, 1746, in-fol.; 4° *Vetus missale romanum præfationibus et notis illustratum*, Rome, 1756, in-4; 5° des *Poésies* italiennes, dont on trouve quelques-unes dans le 10e vol. de celles *Degli Arcadi di Roma*, 1747, in-8.

* ANTONI (le chev. Alexandre-Victor Bayacino d'), directeur de l'école d'artillerie de Turin, né à Villefranche, dans le comté de Nice, en 1714, s'éleva, par sa bravoure, du rang de simple canonnier au grade de lieutenant-général, et mourut en 1788. On lui doit : 1° *Examen de la poudre*, traduit de l'italien par le vicomte de Flavigny, Paris, 1773, in-8; 2° *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortification*, trad. de l'ital. par le même, Paris, 1775, in-8; 3° *Cours de mathématiques, d'artillerie et d'architecture militaire*, trad. de l'ital. par Montrozard, 1777, in-8; 4° *Institutions physicomécaniques à l'usage des écoles royales d'artillerie*, trad. par le même, Strasbourg, 1777, 2 vol. in-12, fig.; 5° *Du service de l'artillerie à la guerre*, trad. par le même, Paris, 1780, in-8, fig.; 6° *De l'usage des armes à feu*, trad. par le marquis de Saint-Auban, Paris, 1785, in-8, avec 6 planches; 7° l'*Architecture militaire pour les écoles royales théoriques d'artillerie et de fortifications*, 1797, 1 vol. in-8, avec 23 planches.

*ANTONJ (Vicenzo Berni Degli), avocat célèbre, né à Bologne le 25 avril 1746, mort dans la même ville le 14 mars 1828, à l'âge de 81 ans, fit ses études dans le collége de Saint-François-Xavier de Bologne, suivit les cours de droit de l'université, obtint les prix de droit naturel et de droit civil, et acheva son éducation au barreau de Rome. De retour à Bologne, il y remplit à l'université une chaire de droit civil, et bientôt après il fut nommé *auditeur de chambre* du cardinal Archetti, puis du cardinal Vincenti, légats de Bologne, place dans laquelle il s'attira l'affection générale, malgré les circonstances difficiles où il se trouva. Il refusa de prêter serment à la république française, dont l'armée venait pour la première fois d'envahir Bologne : alors il fut privé de sa chaire et exilé. Quand cette ville fut reprise par les Autrichiens en 1799, il fut nommé membre de la ré-

gence impériale ; après la seconde invasion des Français, il accepta la place de commissaire-général des finances. L'Italie ne tarda pas à être érigée en royaume : alors Vincent fut nommé procureur près le tribunal suprême de révision, place qu'il occupa jusqu'au moment où Bologne rentra sous l'autorité pontificale : Pie VII l'avait désigné pour être juge du tribunal d'appel ; mais Vincent ne crut pas que sa santé lui permît d'accepter ces fonctions, et il les refusa. Vincent avait composé plusieurs ouvrages de jurisprudence, des poésies, et même des comédies. Le comte Carlo Pepoli de Bologne a publié une *Notice* sur Vincenzo Degli Antonj.

ANTONIA, seconde fille de Marc-Antoine le Triumvir et d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son temps, quoique son père fût le plus débauché des Romains. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère, et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfans, deux fils, Germanicus, père de Caligula, et Claude, depuis empereur : et une fille, nommée Livie, fameuse par ses débauches. Attachée uniquement à l'éducation de ses enfans, elle fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire ; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula, son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés auparavant à l'impératrice Livie ; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité ; on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J. C.

ANTONIA, vestale. *Voyez* CLAUDIA-ANTONIA.

ANTONIANO (Sylvio) naquit à Rome, d'une famille pauvre, en 1540. Ses talens éclatèrent dès son enfance. Le duc de Ferrare, charmé de son esprit, le fit élever avec soin par les plus habiles maîtres. A l'âge de 10 ans il s'accompagnait de la lyre et faisait des vers *impromptu*, sur tous les sujets qu'on lui proposait. Un jour un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui serait pape ; et cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur-le-champ. Médicis, devenu souverain pontife, s'en souvint, et le fit professeur de belles-lettres dans le collége Romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré-collége sous Pie V, et secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite par la pourpre, en 1598. Le travail abrégea ses jours, et il mourut 5 ans après, à l'âge de 63 ans, recommandable par toutes les vertus du sacerdoce, surtout par la chasteté qu'il conserva sans tache. Il nous reste de lui des *Lettres*, des *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, et un traité *Dell' Educazione Cristiana de figliuoli libri trè* ; des dissertations *De obscuritate solis in morte Christi*, *De primatu Petri* ; *De successione apostolorum*, etc.

ANTONIDES (Jean, van der Goes), poète de Zélande, mourut à la fleur de son âge, en 1684. On donna une édition de ses ouvrages à Amsterdam en 1714, in-4. On remarque dans toutes ses poésies beaucoup de facilité, de feu et de hardiesse. Son meilleur poème est celui dans lequel il chanta la rivière d'Y, sur laquelle Amsterdam est bâtie.

ANTONIN LE PIEUX (Titus Aurelius Fulvius Antoninus Pius), empereur romain, né de parens originaires de Nîmes, vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium ou Lavinium le 19 septembre, l'an 86 de J.C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, et consul l'an 120 de J. C., il se montra dans ces premiers emplois ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, et il fut son successeur en 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs citoyens arrêtés par les ordres d'Adrien, qui les destinait à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*, et ordonna qu'on lui érigeât des statues : Antonin les méritait. Il diminua les

impôts; il défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides; il écouta les plaintes de ceux qui étaient surchargés; il consuma son patrimoine entier en aumônes. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois même vinrent lui faire hommage. Plus attentif à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à les accabler d'impôts en voulant étendre sa domination, il sut éviter la guerre, et son nom seul contint les Barbares. Rome et les provinces de l'empire ne furent jamais aussi florissantes que sous son règne. Si l'une de ses villes essuyait quelques calamités, il la consolait par ses largesses. Si quelque autre était ruinée par le feu, il la faisait rebâtir des deniers publics : c'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche, et de plusieurs autres villes. Dans les inondations, dans les famines, il donnait tous les secours que ces fléaux exigeaient. Il orna plusieurs villes de monumens magnifiques et utiles. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avaient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantait les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre, il disait, comme Scipion l'Africain : *Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis*. Cependant les chrétiens étaient tous les jours immolés à la fureur des païens, et ces exécutions sanglantes se faisaient au nom de l'empereur. Saint Justin lui fit parvenir une apologie, qui eut l'approbation de ce prince. Il donna un édit en faveur des chrétiens, où il s'étend sur la constance avec laquelle ils supportaient leurs supplices; sur les victoires qu'ils remportaient sur leurs persécuteurs, en bravant la mort pour la défense de leur foi; sur la confiance qu'ils ont dans l'Etre qu'ils adorent, et leur attachement à son culte. Il l'appelle simplement *Dieu* et *l'Eternel*. Il est apparent que cet édit fit cesser la persécution, du moins dans les provinces d'Asie, auxquelles il est adressé. Jules Scaliger a prétendu que cet édit, qu'Eusèbe nous a conservé, était une pièce supposée; d'autres critiques, en le reconnaissant pour authentique, l'ont attribué à Marc-Aurèle, mais ils se trompent. L'édit est réel, et il est d'Antonin. On peut voir la dissertation de M. Tobie Godefroi Hégelmayer, imprimée à Tubingen, en 1776, 1 vol. in-4. Cependant cet édit n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs chrétiens martyrisés. Ce prince faible et timide n'avait pas le courage de se déclarer le protecteur des fidèles, tout innocens qu'ils étaient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace ou la malice des gouverneurs de provinces. Antonin mourut l'an 161 de J. C., emportant les regrets des Romains. Ses bonnes qualités avaient été cependant obscurcies par plusieurs vices, et principalement par l'amour des femmes, qui avaient tant d'empire sur son esprit, qu'elles disposaient à leur gré des honneurs et des charges, souvent en faveur de ceux qui en étaient les plus indignes. Julius Capitolinus nous apprend que Répentinus fut de ce nombre. On ne peut aussi dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il souffrit le libertinage forcené de sa femme (*voy.* FAUSTINE), et la folie sacrilége à laquelle il se livra après la mort de cette princesse débauchée, en lui faisant décerner les honneurs divins et en lui consacrant un temple; c'est sur cela que l'empereur Julien, lors même qu'il loue la sagesse de son gouvernement, le blâme avec force et le tourne en ridicule. Ce qu'il y a d'également révoltant, c'est l'étrange dessein de faire rendre les mêmes honneurs à l'empereur Adrien, prince détestable, autant par sa cruauté que par sa mauvaise administration, et dont le sénat voulait flétrir la mémoire. Voici un trait qui caractérise bien sa modération, ainsi que la morgue des philosophes de ce temps-là. Antonin étant proconsul d'Asie, fut logé, en arrivant à Ephèse, dans la maison du philosophe Polémon, alors absent. Lorsque celui-ci fut de retour, il fit tant de bruit qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin

étant devenu empereur, Polémon vint à Rome, et alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : *J'ai ordonné qu'on vous logeât dans mon palais ; vous pouvez prendre votre appartement, sans craindre qu'on vous chasse à minuit* (1). Mais les courtisans ne purent s'empêcher d'observer que, suivant les circonstances, il n'y a rien de si lâche ou de si insolent que les philosophes. (On pense que c'est à Antonin que Nîmes sa patrie dut son amphithéâtre et le magnifique aquéduc connu sous le nom de *Pont-du-Gard*. Ce qui prouve la haute vénération que l'on avait pour cet empereur, c'est que pendant un siècle tous ses successeurs prirent le surnom d'*Antonin*. Marc-Aurèle et le sénat consacrèrent à sa mémoire une colonne entourée de bas-reliefs, qui subsiste encore à Rome sous le nom de *colonne Antonine* : mais on a substitué la statue de saint Paul à celle de ce prince, qui était placée au sommet de ce beau monument.

ANTONIN : c'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* où l'on trouve les routes militaires des Romains, et d'un *Iter britannicum*, quelquefois attribués à l'empereur Antonin, et d'autres fois à Marc-Aurèle-Antonin ; mais qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. Quelques critiques pensent que l'Itinéraire a été écrit du temps de l'empereur Antonin Caracalla ; d'autres le datent de l'an 337.

ANTONIN (Saint), né à Florence en 1389, dominicain et ensuite archevêque de Florence, se distingua par sa piété et par son savoir. Eugène IV, qui l'avait placé sur ce siége, à la prière des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, eut toutes les vertus de son nouvel état, et conserva, sous la mitre, toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étaient ses enfans ; il se privait de tout pour fournir à leurs besoins. La peste et la famine, qui désolèrent successivement son diocèse, lui donnèrent occasion de signaler son courage et sa charité. Il disait « que les revenus ecclésiastiques étaient le patrimoine des pauvres, et n'étaient pas faits pour entretenir le luxe et la mollesse des prélats. » Il mourut en 1459, à 70 ans. Le saint Siége eut toujours pour lui tant d'estime et de respect, que le pape Eugène IV voulut mourir entre ses bras, que Pie II (Æneas-Sylvius) assista à ses funérailles, et qu'Adrien VI s'empressa de le canoniser. Le second de ces pontifes a consigné dans ses ouvrages l'histoire édifiante des vertus de cet illustre archevêque. Nous avons de saint Antonin : 1° *Historiarum opus trium partium historialium seu chronica libri* 24, Venise, 1480, Bâle, 1491, 3 vol. in-fol. L'édition de Lyon, 1517, contient une lettre du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'ancien Testament qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque. Cette lettre curieuse n'est point dépourvue d'une certaine bonne foi et d'une certaine impartialité. 2° *Summa theologiæ moralis, partibus 4 distincta.* Cet ouvrage a eu plusieurs éditions à Venise, à Strabourg, à Bâle, etc. Celle de Venise, 1582, 4 vol. in-4, a pour titre *Juris pontificii et cæsarei summa*, etc. Le Père Mamachi en a donné une édition dans la même ville en 1751, 4 vol. in-4, avec des notes très estimées. C'est l'ouvrage le plus soigné de saint Antonin ; 3° *Summula confessionis*, imprimée peu de temps après l'invention des caractères, sous le titre de *Tractatus de instructione simplicium confessorum*, in-fol., sans date ni nom de lieu, et réimprimée à Venise en latin, 1473, in-4, sous le titre de *Confessionale* ; 4° un *Traité* sur l'excommunication et les autres censures ecclésiastiques ; 5° un autre sur les *vertus* ; 6° une *Lettre* écrite sur les disciples allant à Emmaüs, et quelques *notes* sur la donation de Constantin. *Voy.* le père Echard, *De script. ord. pro dicat.* tom. 1, p. 818 ; et le père Fouron, *Vie des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

* ANTONINUS-HONORATUS, évêque de Constantine en Afrique, vivait au 5e siè-

(1) On peut ajouter l'anecdote suivante au sujet de Polémon. Ce philosophe, peu endurant, eut au cirque une dispute avec un comédien, et le chassa du théâtre. Celui-ci va sur-le-champ le dire à l'empereur. Quoi, répondit ce prince, il vous a chassé en plein midi ! Eh bien ! moi, il m'a chassé à minuit, et je ne m'en suis jamais plaint.

cle. Dans la persécution suscitée par Genséric, roi des Vandales, contre les catholiques, en faveur des ariens, Antoninus écrivit à Arcade, pour le consoler dans son exil, et le soutenir dans la foi; sa lettre, pleine de sentimens généreux et chrétiens, a été écrite vers l'an 435, et se trouve dans la *Bibliotheca Patrum*.

ANTONIO (Nicolas), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, agent de Philippe IV, roi d'Espagne, à Rome, l'un des conseillers de Charles II, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, et mourut en 1684. Sa *Bibliothèque des auteurs espagnols* l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges, il exagère; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talens. Le cardinal d'Aguirre, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca hispana vetus*, 1696, 2 v. in-fol. La première avait paru dans la même ville en 1672, 2 vol. in-fol. Elle est intitulée *Bibliotheca hispana nova*. L'une et l'autre sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité *de Exilio*.

ANTONIO. *Voyez* MARAIGNON.

ANTONIUS-MUSA. *Voyez* MUSA (Antonius).

ANTONIUS ou ANTONINUS LIBERALIS, auteur grec, dont on ne connaît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les *Mythologi græci*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8. Les *Métamorphoses* d'Antonius ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774, in-8, à Leipsick, en 1731. (*V.* la lettre critique de M. Bast à M. Boissonnade, Paris, 1805, in-8; et en latin, Leipsick, 1809, in-8.)

ANVARI, surnommé *le roi de Khoraçan*, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poète de son pays. Il était encore au collége, lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi était son rival. Ces deux poètes furent pendant quelque temps de deux partis différens. Anvari était au camp de Sangiar, lorsqu'il assiégeait Atsiz gouverneur, puis sultan des Kouaresmiens, avec lesquels Raschidi s'était enfermé. Pendant que les deux sultans donnaient et repoussaient des assauts, les deux versificateurs se battaient à leur manière, se décochant l'un à l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poète était en même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan, et il fut obligé de se retirer dans la ville de Balk, où il mourut l'an 1200 de J. C. Ce versificateur persan retrancha de la poésie de son pays les libertés qu'elle se permettait contre le bon goût et contre les mœurs.

ANVILLE (Jean-Baptiste BOURGUIGNON d'), premier géographe du roi de France, pensionnaire et membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, secrétaire du duc d'Orléans, etc., né à Paris le 11 juillet 1697, mort le 28 janvier 1782, possédait la géographie dans un degré supérieur et a beaucoup contribué à ses progrès. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont estimées, surtout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve, ce genre d'ouvrage ne comportant guères une exactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entre autres pour les histoires ancienne et romaine de Rollin et de Crévier. Son *Atlas de la Chine*, 1737, in-fol., est aussi estimé, parce que, malgré ses défauts, il serait difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui, 1° *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique. 2° *Traité des mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8, ouvrage plein de recherches; 3° *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12; 4° *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12; 5° *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1744, in-12; 6° *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4; 7° *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne*

Jérusalem, 1747, in-8; 8° *Mémoire sur l'Egypte ancienne et moderne, avec une description du golfe Arabique*, 1766, in-4; 9° *Analyse de la carte intitulée* Les côtes de la Grèce et l'Archipel, 1757, in-4; 10° *Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain en Occident*, 1771, in-4; ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde depuis le 5e siècle jusqu'au 12e; 11° *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*, 1761, in-4, etc. M. de Manne a publié la notice des ouvrages de d'Anville, 1802, in-8. Ce savant avait les mœurs les plus simples et les plus douces, et ne connaissait guère que son cabinet. Tant que ses forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour, et il trouvait fort étrange que les élèves qu'on lui confiait, ne pussent pas soutenir cette continuité de travail. L'éloge de d'Anville fait par Condorcet et par Mme Dacier est dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*.

ANYSIS, quoique aveugle, devint roi d'Egypte après Asychis : il fut chassé du trône par Sabacus, roi d'Ethiopie, qui, après avoir régné avec beaucoup de sagesse, rendit son royaume à Anysis, qui s'était caché durant tout ce temps dans des marais. (M. Larcher place le commencement de son règne vers l'an 1012 avant J. C. Quelques critiques pensent que ce prince n'a jamais existé, et que c'est une époque personnifiée, une époque de ténèbres pendant laquelle il y eut une invasion des Ethiopiens.)

ANYTA, nom d'une grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8, réimprimé à Hambourg, 1734, in-4. Dans cette dernière édition, il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4. A ces deux volumes, on en a joint un troisième : *Mulierum græcarum, quæ oratione prosa usæ sunt, fragmenta et elogia*, grec et latin, Gœttingue, 1729, in-4. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolfius.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée, où il fut assommé à coups de pierre, environ l'an 366 avant J. C. C'était (comme nous aurons l'occasion de l'observer dans plusieurs articles) la coutume du mobile et fantasque peuple d'Athènes, de tourner sa rage tantôt contre l'accusé, tantôt contre les accusateurs, de condamner à mort, et de déifier ensuite le condamné. Les panégyristes de Socrate sont parvenus à imprimer une espèce d'horreur au nom d'Anytus; mais on sait que dans les enthousiasmes d'admiration et de haine, il y a toujours beaucoup à rabattre. (*Voy.* MÉLITUS et SOCRATE.)

AÔD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, tua Eglon, roi des Moabites, qui, durant 18 ans, avait fait gémir les Hébreux sous la plus cruelle tyrannie. Ayant averti ses concitoyens de ce qu'il venait de faire, ils prirent les armes, chassèrent les Moabites, et choisirent pour juge celui qui les avait délivrés, vers l'an 1325 avant J. C. Le gouvernement d'Aod fut longtemps heureux. Comme il tua le tyran en trahison, son action a essuyé des critiques; mais il ne faut pas juger sur les règles ordinaires la conduite des Hébreux, à l'égard des anciens habitans de la Palestine (*Voy.* JOSUÉ).

* APACZAI, APATZAI TSERE (Jean), savant hongrois du 17e siècle, naquit à Apatza, village de la Transylvanie. Envoyé à Utrecht, aux frais du gouvernement de son pays, il s'y distingua tellement dans les langues orientales, la philosophie et la théologie, qu'on lui offrit une chaire de professeur; mais il crut devoir à ses concitoyens une instruction qu'il tenait de leur générosité. On le plaça au collége de Weissembourg pour y professer la géographie, la physique et l'astronomie. Zélé partisan de Descartes et de plusieurs opinions des presbytériens, il se fit un grand nombre d'ennemis, et fut condamné à être précipité du haut d'une tour. De puissans amis le sauvèrent; mais de nouveaux orages l'attendaient à Clausembourg, où il se retira, et où la faveur de Jean Béthlem lui procura la place de professeur. Sa mort, arrivée en

1659, en prévint les suites funestes. On a de lui 1° *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, avec des *Lettres* à *Leusden*, *Glandorps*, *Gelder*, Utrecht, 1648; 2° *Magyar encyclopædia, etc.* (Encyclopédie en hongrois), Utrecht, 1560; 3° *Magyar logica* (logique en hongrois), Weissembourg, 1656; 4° *Oratio de studio sapientiæ, etc.*, Utrecht, 1655; 5° *Dissertatio de politica ecclesiastica*, Clausembourg, 1658; et quelques *discours* inédits.

APCHON DE CORJENON (Claude-Marc-Antoine d'), naquit à Montbrison, en 1722, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de quitter pour se consacrer à l'Eglise. Après avoir donné des preuves de son zèle, il fut nommé à l'évêché de Dijon, en 1755, et passa à l'archevêché d'Auch, en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illustrèrent la primitive Eglise, et mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'était allé dans la capitale du royaume que vaincu par les prières de ses propres diocésains, et parce que l'état de sa santé semblait exiger qu'il consultât les médecins. On ne peut se rappeler, sans être attendri, les vertus héroïques dont il a donné tant d'exemples. Ainsi on le vit, dans un incendie, proposer d'abord cent louis, et ensuite deux cents louis à celui qui délivrerait deux enfans qui allaient être la proie du feu; personne ne s'étant présenté, il prit lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux enfans à travers les flammes, et les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'écroulât. On raconte qu'étant descendu heureusement avec son fardeau, il dit aux assistans : « Je pense qu'on ne me disputera point » d'avoir gagné la somme que j'avais » promise? Hé bien, j'en dispose en faveur de ces deux enfans. » Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par une épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant sept mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux paysans. Dans un des siéges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixième partie de son revenu. Les *Instructions pastorales* qu'il a données sont pleines de cette onction qui caractérisait tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçait qu'il serait le 3e évêque de Dijon, quoique alors il n'y eût pas d'évêque dans cette ville, et qu'il ne s'agit point de l'ériger en évêché. Cette prédiction, exactement accomplie, est citée dans une *ode* imprimée, et présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché. Le père Soave, Italien, a consacré une de ses *Nouvelles morales* à peindre l'action héroïque de ce pieux évêque, lorsqu'il sauva les deux enfans dont nous avons parlé.

APELLES, fils de Pythius, et disciple d'Ephorus et de Pamphile, était de l'île de Cos. On peut l'appeler le *Raphaël* des anciens. Ses ouvrages étaient répandus dans les villes de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie et de l'Egypte. Il florissait l'an 332 avant J. C. Alexandre le Grand, sous lequel il vivait, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolémée, roi d'Egypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il allait être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, et n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce peintre, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephèse, ce qui l'a fait quelquefois appeler *Ephésien*. C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admirait encore le *portrait* d'Antigone, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avait perdu un œil; celui de *Vénus* sortant de la mer; ceux d'*Alexandre*, de la *Victoire*, de la *Fortune*, et celui d'*un cheval*, si bien imité que des chevaux hennirent, dit-on, en le voyant. Les anciens plaçaient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de

génie, soit pour les grâces de son pinceau. Sa touche était si délicate, que sur la vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogène de Rhodes, peintre célèbre, connut qu'Apelles seul pouvait en être l'auteur. Cet artiste, justement admiré dans ce temps-là, ne dut pas sa célébrité rien qu'à son talent; il travaillait avec assiduité. Le proverbe *Nulla dies sine linea* (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposait ses ouvrages au public, pour en mieux connaître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué la chaussure de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur-le-champ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie : *Ne sutor ultra crepidam*, qui est devenue un proverbe. Un peintre se glorifiait devant lui de peindre fort vite : *On s'en aperçoit bien*, lui répondit Apelles. Un autre artiste lui montrait Vénus revêtue d'habillemens superbes, et lui demandait, d'un air content, ce qu'il en pensait : *Je crois*, lui dit Apelles, *que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as faite riche*. Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles : mais s'étant avisé, fort mal à propos, de vouloir raisonner sur la peinture devant ce maître de l'art, Apelles, pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire : *Tandis que tu as gardé le silence, je te croyais bonnement supérieur aux autres hommes; mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfans qui broient mes couleurs*. Cet artiste mettait toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, le mot grec ΕΠΟΙΕΙ, *faciebat*, pour marquer par-là qu'il ne les croyait pas achevés, et qu'il se proposait d'y revenir. Il ne mit le mot ΕΠΟΙΗΣΕ, *fecit*, qu'à trois de ses ouvrages. Tous ces tableaux ne seraient point placés aujourd'hui dans les cabinets de Dusseldorf et de Florence. Les anciens ignoraient la peinture à l'huile, et connaissaient très peu la perspective et les ombres (*Voy*. PROTOGÈNE).

APELLES, hérétique du IIe siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J. C. Il n'admettait qu'un seul principe éternel et nécessaire, qui avait donné à un ange de feu le soin de créer notre monde; mais comme ce créateur était mauvais, son ouvrage l'était aussi. Marcion le retrancha de sa communion, à cause de ses mœurs déréglées; il s'enfuit à Alexandrie, et dogmatisa en particulier. Il avait des écrits qu'il disait être des révélations; c'étaient les rêveries d'une prétendue prophétesse nommée Philouména. Il vécut dans un âge avancé. Il rejetait tous les livres de Moïse et des prophètes, et niait la résurrection corporelle. Il disait que J. C. s'était formé un corps de toutes les parties des cieux par lesquels il avait passé en descendant; et il ajoutait qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris. (*Voy*. saint Epiphane, *Hær*. 44; Tertul., *De præscrip*. cap. 30 et 31.)

APELLICON de Téos, philosophe péripatéticien, acheta les livres d'Aristote, de quelques ignorans, héritiers de Nélée, à qui Théophraste, successeur d'Aristote, les avait laissés en mourant. Ceux-ci les avaient cachés dans une fosse, où ils restèrent plus de cent-trente ans, et où l'humidité et les vers les endommagèrent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes, mais comme il n'avait pas le génie de l'auteur qu'il suppléait, il mit beaucoup d'inepties dans les endroits où Aristote était incomplet. Ce barbouilleur de livres mourut à Athènes. Il s'était lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon, dans l'île de Délos. Le gouverneur romain l'ayant surpris et battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athènes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. Tyrannion, aussi mauvais grammairien que grand partisan d'Aristote, eut alors occasion de copier des livres de ce philosophe; mais comme ces manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenaient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du pré-

cepteur d'Alexandre passèrent à la postérité avec mille erreurs, ajoutées à celles qui lui appartiennent en propre. Strabon remarque qu'Apellicon, tout philosophe qu'il était, n'aimait que les livres et non la science. C'était un bibliomane et non pas un savant. Quand l'argent lui manquait pour acheter des livres, il les dérobait. C'est ainsi que la vanité, l'ignorance et la fourberie ont de tout temps déshonoré le nom de philosophe.

APER (Marcus), orateur latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il se fit beaucoup de réputation au barreau par son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. On le croit auteur du *Dialogue des orateurs* ou *de la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'académie française, donna en notre langue une traduction de ce dialogue, Paris, 1630, in-4, précédée d'une préface de Codeau. On en a publié encore d'autres *traductions*; la dernière est de Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa traduction de Tacite, Paris, 1809, 5 vol. in-8. Aper mourut vers l'an 85 de J. C. — Il ne faut pas le confondre avec Arius APER qui tua l'empereur Numérien en 284, et fut tué lui-même par Dioclétien. Une magicienne druide ayant prédit à celui-ci qu'il serait empereur lorsqu'il aurait tué le *sanglier*, on ne manqua pas d'appliquer cette prédiction au meurtre d'*Aper*.

APHTHONE ou APHTHONICES, rhéteur d'Antioche au 3e siècle, dont nous avons une *Rhétorique* adaptée aux préceptes d'Hermogène, Upsal, 1670, in-8, et dans le *rhéteur grec*, d'Alde, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. Les meilleures éditions que l'on ait de cette rhétorique, traduite en latin, sont celles de François Escobar, Barcelonne, 1611, et d'Amsterdam, Elzevir, 1642-1665, in-12, sous ce titre *Aphonii progymnasmata, partim a Rodolpho Agrigola, partim a Joe-Maria Cantanæo latinitate donata, cum scholiis R. Lorichii*. On a d'Aphthone quelques autres ouvrages qui ne sont d'aucune utilité.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville de Numidie, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évêques d'Afrique regardèrent cet appel comme contraire à l'usage et aux canons de leur église, et particulièrement aux décrets du concile de Milet, qui ordonnaient que les causes des prêtres et des clercs inférieurs fussent absolument terminées dans la province, et défendaient l'appel au-delà des mers. Zozime envoya des légats en Afrique, où l'on assembla un concile en 418. Les légats, selon les instructions qu'ils avaient reçues, alléguèrent les canons du concile de Nicée, mais on reconnut qu'ils n'étaient pas de ce concile, mais de celui de Sardique. On ne peut cependant pas accuser Zozime de mauvaise foi, comme l'ont fait les centuriateurs de Magdebourg et plusieurs hérétiques; parce que le concile de Sardique était considéré comme un appendice du concile de Nicée : il avait été tenu pour le même sujet, sous un même président (Osius); on les joignait ensemble, et la coutume romaine était de n'en faire qu'un. Le pape Zozime étant venu à mourir avant que cette affaire fût terminée, les Pères d'Afrique écrivirent au pape Boniface que l'évêque Urbain avait corrigé ce qu'il devait corriger, et qu'Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, avait été rétabli dans l'exercice de son ordre, mais hors de l'église de Sicca. Apiarius, retiré à Tabraque, tomba dans des crimes qui le firent derechef déposer par le concile de la province. Il en appela de nouveau au pape Célestin, qui envoya Faustin en Afrique, pour assembler un nouveau concile, où Apiarius, pressé par les remords de sa conscience, confessa, au moment qu'on s'y attendait le moins, les fautes dont il était coupable. Les évêques confirmèrent sa condamnation, et la contestation avec le saint Siége fut terminée. C'est faussement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestaient alors le droit d'appel au saint Siége; ils étaient mécontens du légat, qui avait paru trop favorable à Apiarius, et prièrent

Célestin de ne pas recevoir facilement ces sortes d'appels, *demande*, dit l'abbé Bérault, *qui fait une nouvelle preuve de leur soumission, quant au fond du droit.* Hist. de l'Egl., tom. 5, p. 15. *Voy.* saint Athanase, Innocent I.

APICIUS. Il y eut trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise et la gloutonnerie ont acquis une espèce de célébrité. Le premier vivait sous Sylla; le second sous Auguste et Tibère; le troisième sous Trajan. Le second, le plus connu de tous, publia un traité *De opsoniis et condimentis, sive de arte coquinaria*, *libri* 10, Amsterdam, 1709, in-12. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Il fut l'inventeur des gâteaux qui portaient son nom, et le chef d'une académie de gourmandise. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que 250 mille livres qui lui restaient ne pourraient jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna. Le troisième se signala, dit-on, par l'invention d'un secret pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. Aujourd'hui, sans aucun secret, on les fait parvenir très fraîches à plus de 100 lieues de la mer. Pour apprécier la découverte de cet Apicius, il faudrait savoir dans quelle saison, dans quel degré de température, froide ou chaude, avec quelle célérité ces huîtres ont été transportées, et enfin à quelle distance précise de la mer se trouvait alors Trajan; car le pays des Parthes s'est singulièrement étendu ou rétréci, selon les victoires ou les défaites des Romains.

APIEN (Pierre), natif de Misnie, professeur de mathématiques à Ingolstadt, mourut dans cette ville le 21 avril 1551, à l'âge de 56 ans. Il est auteur d'une *Cosmographie*, de l'*Astronomicum cæsareum*, Ingolstadt, 1540, et de plusieurs autres ouvrages. On trouve dans le privilége accordé à ce dernier la liste d'une foule d'écrits sur l'astronomie et les mathématiques, qu'Apien se proposait de publier; mais on n'y voit pas deux ouvrages qui passent pour lui appartenir et qui ont pour titre, le 1er *Instructiones SS. Vetustatis non illæ quidem romanæ, sed totius vere orbis*, Ingolstadt, 1554; le 2e, *Tabulæ directionum perfectionumque*, Vittemberg, 1606. Il fut un des premiers à proposer l'observation des mouvemens de la lune pour découvrir les longitudes; il veut pour cela qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe peu éloignée de l'écliptique, et c'est encore la manière que l'on suit actuellement. L'empereur Charles-Quint fit imprimer à ses dépens sa *Cosmographie* en 1548, in-folio, et ajouta à cette gratification celle d'anoblir l'auteur. Cette Cosmographie a été réimprimée à Anvers, 1548, in-4.

APIEN (Philippe), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt l'an 1521, et mourut à Tubingen en 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires*, et d'autres écrits. L'empereur Charles-Quint prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Apien était valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

APION, grammairien, natif d'Oasis en Egypte, vint se fixer de bonne heure à Alexandrie. Cette ville le nomma chef de l'ambassade qu'elle envoya à Caligula, pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J. C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisaient les Juifs de consacrer des images à cet empereur, et de jurer par son nom. Apion composa une *Histoire d'Egypte*, suivie d'un *Traité* contre le peuple hébreu, dans lequel il employait toute sorte d'armes pour le battre. L'historien Josèphe le réfuta avec le plus grand succès; ce qui n'a pas empêché un des plus bruyans philosophes du 18e siècle, de répéter avec effronterie ses mensonges. Aulugelle lui reproche sa vanité. Tibère l'appelait *Cymbalum mundi*, et il méritait bien ce titre. Les esprits vains et faux ont toujours débité leurs contes avec beaucoup de fracas, et fait plus de bruit que les vrais savans.

APOCAUQUE ou APOCAUCHUS, Grec d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire,

à Constantinople, sous les empereurs Andronic et Catacuzène. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais par la souplesse de son génie il parvint jusqu'à pouvoir affermer quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, grand-duc, enfin tout ce que pouvait être un ambitieux qui ne voyait au-dessus de lui que le trône. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince qui l'élevait si haut, et qui se servait de lui dans ces grands emplois, loin de l'estimer, ne le regardait que comme un homme vil et méprisable. Apocauchus avait voulu persuader le grand-domestique Catacuzène de s'emparer du trône après la mort d'Andronic le Jeune; mais ce fidèle sujet fit couronner Jean Paléologue fils de l'empereur. Jean fils aîné d'Apocauchus, qui avait pris le titre de grand-duc, tâcha de semer la discorde entre Catacuzène et l'impératrice Anne de Savoie; mais les troupes se déclarèrent pour le premier, qui eut la générosité de sauver Apocauchus de la fureur des soldats. Pendant que Catacuzène se battait en Asie, Apocauchus voulut le faire assassiner et enlever l'empereur pour l'enfermer dans la tour d'Ebibate, qu'il avait fait bâtir près de Constantinople. Son entreprise échoua; mais il dominait dans cette ville ainsi que Catacuzène, que le vœu de toutes les villes avait associé à l'empire. La guerre civile s'alluma, on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques, et il fut assassiné en 1345, le 11 juin, par des prisonniers de Constantinople qu'il était allé visiter. L'impératrice livra les coupables à la vengeance de son épouse, qui les massacra tous impitoyablement. Nicéphore Grégoras, témoin oculaire, a fait un récit effrayant de cet acte de barbarie. — Il y a eu, sur la fin du 13e siècle, un autre APOCAUCHUS, homme de lettres, à qui le célèbre médecin grec Actuarius, dédia son ouvrage *Des Règles à observer dans les cures*, imprimé à Venise en 1554, sous ce titre *Methodi medendi libri sex*.

APOLLINAIRE (E. Sulpitius), grammairien de Carthage, au IIe siècle, est auteur, selon quelques savans, des vers qui servent d'argumens aux comédies de Térence. On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

APOLLINAIRE (Saint), premier évêque de Ravenne, qu'on croit avoir été disciple de saint Pierre, est très célèbre dans l'histoire de l'Eglise, quoique les *Actes* de sa vie, tels que nous les avons, ne soient pas authentiques. Saint Pierre Chrysologue, un de ses plus illustres successeurs dans le siége de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de saint Apollinaire : dans lequel il lui donne souvent le titre de *martyr*. Mais il ajoute que, quoiqu'il eût souffert à différentes reprises des tourmens cruels et l'exil pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à J. C. le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son Eglise, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Les Hongrois prétendent que, durant son exil, il prêcha la foi dans leur pays. Son corps se gardait autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre milles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Fortunat exhortait ses amis à faire des pèlerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. Saint Grégoire le Grand voulait que l'on fît jurer devant le même tombeau pour découvrir la vérité que cachaient des disputes contentieuses. Le pape Honorius fonda une église à Rome, en l'honneur de saint Apollinaire, vers l'an 630. Son nom se lit dans tous les Martyrologes; celui de Rome en fait mention le 23 juillet.

APOLLINAIRE (Claude), évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Eglise. Nous ne savons presque rien de ses actions. Mais l'éloge que les anciens auteurs font de lui, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les héréti-

ques trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savans traités, où il réfutait sans réplique leurs systèmes impies ; et afin de leur ôter tout subterfuge, il montrait dans quelle secte de philosophes chacun avait puisé ses erreurs. Vers 177, il présenta à Marc-Aurèle une Apologie, pleine de raison et d'éloquence, pour les chrétiens, que cet empereur philosophe persécutait cruellement. C'est dans cette apologie qu'il rappelle à ce prince la pluie miraculeuse qui sauva son armée, et obtenue par les prières de la 12e légion, nommée *Mélitine*, miracle dont l'empereur lui-même avait été le témoin, et dont il avait tiré le plus grand avantage. Le Martyrologe romain a fixé la fête de saint Apollinaire au 8 janvier. *V.* MARC-AURÈLE.

APOLLINAIRE, dit l'*Ancien*, pour le distinguer de son fils, de même nom, était prêtre et professeur de grammaire à Béryte, puis à Laodicée de Syrie. Socrate écrit qu'il était originaire d'Alexandrie, et qu'après la mort de sa femme il se fit prêtre. Lorsque Julien eut interdit aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, des ouvrages en prose et en vers pour remplacer les auteurs profanes.

APOLLINAIRE LE JEUNE, *Apollinaris* ou *Apollinarius*, fils du précédent, évêque de Laodicée en Syrie, eut d'abord l'amitié de saint Athanase et de saint Basile. Il la perdit par ses erreurs sur la personne de J. C. Saint Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, et écrivit contre lui : le pape Damase le condamna également. Voici quelles étaient ses principales erreurs : « Il enseignait que J. C n'avait point » pris une âme humaine, mais seulement la chair, c'est-à-dire, un corps » avec l'âme sensitive ; que la personne » divine lui avait tenu lieu de l'âme humaine, ce qu'il prétendait prouver par » ces paroles, *le Verbe a été fait chair* ; » que l'âme humaine étant un principe » de péché, on ne pouvait dire que J. C. » l'eût prise. Il suivait de là que J. C. » ne s'était point fait homme, puisqu'il » n'avait pris qu'un corps qui est la partie la moins noble de la nature humaine. » Apollinaire enseignait encore que le » corps de J. C. venant du ciel, était » impassible; qu'il était descendu dans le » sein de la vierge Marie ; qu'il n'était » point né d'elle ; qu'il n'avait souffert » et n'était mort qu'en apparence. Il faisait revivre aussi l'hérésie des millénaires, et avançait encore d'autres erreurs sur la Trinité. » Deux de ses disciples, Vital et Timothée, furent évêques de cette secte, l'un à Antioche, l'autre à Alexandrie. Les conciles tenus dans ces deux villes reçurent les décrets de Damase contre Apollinaire ; ils furent aussi reçus par le concile général de Constantinople. Cet hérésiarque parvint à un âge fort avancé, et mourut vers 381. Il est auteur, conjointement avec son père, de plusieurs ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Nous avons, dans la Bibliothèque des Pères, son *Interprétation des Psaumes*, en vers, qui contient des sentimens erronés sur J. C. Elle a aussi été imprimée séparément à Paris, 1612, in-8. On trouve dans les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze, une *tragédie de J. C. souffrant*, qu'on croit être de lui. Apollinaire avait composé d'autres pièces ; c'était afin que les chrétiens pussent se passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres. Il écrivit en vers héroïques, et à l'imitation d'Homère, l'*Histoire sainte* jusqu'à Saül, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec : intention louable, quoique le succès n'ait pas répondu à son attente, et qu'il eût été plus heureux pour lui de se tenir en garde contre l'erreur, que de chercher à en préserver les autres.

APOLLINAIRE, Sidonius (*Voy.* SIDONIUS APOLLINARIS).

APOLLINE, ou APOLLONIE, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre vers 249. Les *Actes* que nous avons de son martyre méritent peu de croyance. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, ce qui est faux ; car ce fut à Alexandrie (*Voyez* Tillemont, tom. 3, p. 295). Un monument authentique sur cette vierge est la lettre de saint Denys d'Alexandrie à Fabius,

évêque d'Antioche, qu'Eusèbe nous a conservée, et dans laquelle on apprend que « parmi les fidèles qui furent arrêtés était » une vierge nommée *Apollonie*, que » son grand âge et sa vertu rendaient » également respectable. On lui cassa les » dents par la violence des coups qu'on » lui déchargea sur le visage. On alluma » en suite n grand feu hors de la ville, » et on la menaça de la jeter dedans si » elle refusait de proférer certaines pa» roles impies. La sainte demanda quel» que temps comme pour délibérer sur le » parti qu'elle avait à prendre, ce qui » lui fut accordé. Mais on ne l'eut pas » plus tôt laissée en liberté, que, pour » convaincre ses persécuteurs que son » sacrifice était pleinement volontaire, » elle se jeta elle-même au milieu des » flammes, où elle rendit son âme au » Seigneur. » Cette action, qui paraît contraire aux règles ordinaires de la morale chrétienne, fait supposer un mouvement particulier de l'Esprit de Dieu. « Nous n'avons garde, dit un auteur as» cétique, de proposer à l'imitation des » fidèles la manière dont notre sainte » termina sa vie. Si les Pères ont loué » son courage, c'est qu'ils présumaient, » avec saint Augustin, qu'elle avait agi » par une inspiration particulière du » ciel, ou que du moins son action était » l'effet d'une pieuse simplicité, qui avait » pour principe la ferveur du zèle et de » la charité. » Si l'on considère toutes les circonstances, si l'on fait attention que la sainte fille allait être incessamment jetée dans le feu, et que son supplice n'était différé d'un moment que pour la tenter et la pervertir, on concevra aisément que, transportée par la vivacité de la foi, elle ne vit dans cette démarche qu'une réponse de fait aux vaines sollicitations des séducteurs (*Voy*. RAZIAS). On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de sainte Apollonie, et où la dévotion attire un grand nombre de fidèles. L'Eglise honore cette sainte le 7 février.

APOLLODORE, d'Athènes, grammairien célèbre vers l'an 150 avant J. C., était disciple d'Aristarque. Nous n'avons plus de lui que trois livres de sa *Bibliothèque*, publiés pour la première fois à Rome, en 1550, in-8, et ensuite à Saumur, par Lefèvre, en 1661, in-12, en grec et en latin. On en a donné deux éditions à Gœttingue, la première, 1782-1783, 4 vol. in-12; la seconde, 1803, 2 vol. in-8. On y trouve des choses curieuses. Passerat en a donné une traduction française, 1605, in-8, qui a vieilli. Son ouvrage *sur l'Origine des dieux*, qui était en plus de 20 livres, est totalement perdu. Plusieurs savans croient que c'est le même ouvrage que sa Bibliothèque. D'autres pensent, au contraire, que sa Bibliothèque n'est pas de lui, et n'est qu'un abrégé de ses ouvrages. C'est l'opinion de M. Clavier, qui en a donné une traduction avec le texte à côté, 1805, 2 vol. in-8. Les anciens citent quelques autres ouvrages de cet écrivain.

APOLLODORE, peintre d'Athènes, eut un talent particulier pour peindre la nature avec ses agrémens : on assure qu'il possédait l'art de fondre, de nuancer les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Zeuxis son disciple l'éclipsa. Il vivait vers l'an 408 avant J. C. Du temps de Pline, on voyait à Pergame les deux chefs-d'œuvre d'Apollodore, savoir, un *prêtre en prières devant une Idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Il se vantait d'être le prince des peintres, et ne sortait jamais sans avoir une robe traînante et une tiare, à la manière des Mèdes. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture*.

APOLLODORE, de Damas, architecte célèbre sous le règne de Trajan. Cet empereur lui fit construire le *Forum* qui portait son nom, sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la *colonne Trajane*, une grande bibliothèque, un odéon, la basilique Ulpienne, des thermes, des aqueducs, et le pont construit sur le Danube dans la basse Hongrie, qui avait 21 arches, larges de 170 pieds, et dont les piles s'élevaient à la hauteur de 150 pieds. Ce pont était un ouvrage très remarquable, à cause de l'extrême rapidité du Danube et de sa prodigieuse largeur dans

cet endroit ; on en voit encore des restes à quelques lieues au-dessous d'Orsova. Marsigli en a donné une description dans le 2e tome de son *Opus danubianum* (1). Apollodore avait tellement l'esprit et l'enthousiasme de son art, qu'il ne savait flatter ceux qui n'y entendaient rien. Un jour, comme Trajan s'entretenait avec lui sur quelque édifice, l'architecte dit à Adrien, qui se mêlait de dire son avis : *Allez peindre vos citrouilles*. Il critiqua avec la même hardiesse le temple de Vénus, qui était un des ouvrages de ce prince : *le temple n'est pas assez dégagé*, écrivit-il à cet empereur ; *il est trop bas, et les statues des déesses trop grandes ; si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas*. Cette franchise lui coûta la vie, l'an 130 de J. C. On voit qu'Adrien était bien moins tolérant en fait de critique que Denys le Tyran.

APOLLON, ou APOLLOS, Juif originaire d'Alexandrie, possédait le talent de l'éloquence. Etant arrivé à Ephèse pendant l'absence de saint Paul, il parla hardiment dans la synagogue, et montra que Jésus était le Christ. Aquila et Priscille, l'ayant entendu, le retirèrent chez eux, et l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. Quelque temps après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de conversions, et convainquit les Juifs par les Ecritures. Mais l'attachement que ses disciples avaient pour lui causa presque un schisme, les uns disant : Je suis à Paul ; d'autres : Je suis à Apollon ; et d'autres : Je suis à Céphas. Cependant, cette division n'empêcha pas que Paul et Apollon ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité ; et l'Apôtre donne à cette occasion aux chrétiens d'admirables leçons sur la pureté et l'indivisibilité des motifs de leur foi, qui les attachant à J. C., doit exclure toute considération humaine, même des attachemens personnels et trop naturels à ses ministres. Les Grecs, dans leurs Ménologes, font Apollon évêque de Duras ; et dans leurs Ménées, ils le font second évêque de Coloplias, en Asie. Ferrarius le fait évêque de Cone ou d'Icone, en Phrygie ; d'autres évêque de Césarée.

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, vécut long-temps avec honneur à la cour d'Artaxerxès I. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvait guérir de quelques indispositions dont elle se plaignait, qu'en suivant son penchant à l'amour, et il fut un de ses amans. Le contraire arriva ; la princesse eut une maladie très dangereuse, et il s'éloigna d'elle. Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, et enfin le fit enterrer vif, le jour même de la mort de sa fille. Plusieurs historiens nient ce fait, qu'ils croient être de l'invention de Ctésias, historien et médecin lui-même, et concluent qu'Apollonides fut victime d'un despotisme barbare, qui punit dans le médecin l'impuissance de l'art.

APOLLONIE. *V*. APOLLINE.

APOLLONIS, native de Cyzique, épousa Attale I, roi de Pergame. Quoique d'une famille peu distinguée, elle fut couronnée reine, et conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Douée d'une âme élevée et incapable d'artifices, elle ne descendit à aucune de ces viles caresses qui siéent si peu à d'honnêtes femmes ; sa vertu seule, sa bonté et sa modestie lui gagnèrent le cœur de son époux. La mort l'ayant frappé le premier, Apollonis sut se consoler de cette perte, le voyant revivre dans quatre enfans qu'elle aima tous avec une égale tendresse, et qu'elle ne cessa de former à la vertu. Cette princesse, digne du rang où son mérite l'avait élevée, vécut encore quelque temps, heureuse, chérie de ses enfans et de ses sujets. On

(1) Ce pont était entièrement construit en pierres ; excepté les cages des piles, rien n'y était de bois. Aujourd'hui quelques-unes de ces cages sont à demi pétrifiées. Il n'en a pas fallu davantage pour bâtir des systèmes sur l'antiquité du monde. On a dit que s'il fallait seize siècles pour commencer une pétrification, il en fallait cent pour pétrifier de gros arbres. Mais cet argument est fondé sur une erreur grossière, et suppose que toutes les pétrifications se font d'une manière uniforme et dans un temps égal, tandis qu'il est démontré, par la nature même des corps pétrifiés, qu'elles sont souvent subites, et pour ainsi dire, instantanées, et qu'en général la vitesse ou la lenteur de cette opération dépend de circonstances et de causes incalculables.

rapporte que ses enfans ayant été la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son époux, la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, la conduisirent dans les temples, et la promenèrent dans la ville, entourés d'un nombreux cortége. Après sa mort, ils lui élevèrent un temple à Cysique.

APOLLONIUS de Perge en Pamphylie, disciple d'Eubulide, qui avait étudié sous Euclide, composa plusieurs *Traités* sur les mathématiques. Nous n'avons plus que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit et commenté bien des fois par les modernes, auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumières. La meilleure édition de ce livre est celle d'Oxford, 1770, in-fol. Les savans n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut en cette année que Jean-Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque des Médicis, un manuscrit arabe, avec cette inscription latine : *Apollonii pergæi libri octo*. On le traduisit en latin, et Barrow le publia à Londres en 1675, in-fol. Robert Simpson en a fait une nouvelle édition; une plus récente en a été donnée par Halley en 1710. Apollonius florissait sous le règne de Ptolémée Evergète, roi d'Egypte, comme nous l'apprend Héraclius dans la vie d'Archimède, l'an 224 avant J. C. Cardan, dans son traité *De subtilitate*, le met entre les esprits les plus fins ou les plus subtils. On peut aussi consulter l'ouvrage de M. Camerer qui a pour titre *Apollonii pergæi de tactionibus quæ supersunt, ac maxime luminata Pappi in hos libros cum observationibus. Goth.* 1785, in-8.

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé *Dyscole* à cause de son humeur chagrine, a fait 1° *Quatre livres de construction*, qui se trouvent en grec dans la Grammaire de Théodore d'Alde, 1495, in-fol., et séparément, Francfort, 1590, in-4; 2° *Historiæ commentitiæ*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4.

APOLLONIUS de Rhodes, originaire d'Alexandrie où il naquit l'an 194 avant J. C., mais surnommé *Rhodien*, parce qu'il enseigna long-temps à Rhodes, et qu'il mourut dans cette ville, était contemporain d'Apollonius de Perge. Il fut disciple de Callimaque, et successeur d'Eratosthènes dans la garde de la bibliothèque d'Alexandrie. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Poème sur l'expédition des Argonautes*, Leyde, in-8, 1641; Florence, 1596, in-4; Venise, avec des commentaires grecs, 1521. On l'a traduit en plusieurs langues : il l'a été en français, par M. Caussin, Paris, 1797, in-8. Ce poème, selon Quintilien, tient le milieu entre l'élévation et la bassesse; la marche est tempérée et uniforme. Longin en porte le même jugement.

APOLLONIUS de Thyanes, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J. C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, et il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, apaisait les séditions, etc. Apollonius, vivant de cette manière, ne parlant que par sentences pleines d'emphase et d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que tous les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivait; les artisans même quittaient leurs métiers; les villes lui envoyaient des députés; les oracles chantaient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Cet imposteur se fit partout des disciples. Il conversa avec les brachmanes des Indes, les mages des Perses, les gymnosophistes d'Egypte, et s'en fit admirer. A Ninive, à Ephèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. A Rome, où il était venu sous Néron *pour voir de près*, disait-il, *quel animal c'était qu'un tyran*, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il prétendit bientôt faire

des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, et dit quelques paroles tout bas; la fille, qu'on croyait morte, s'éveille, parle à tout le monde, et retourne à la maison de son père. Cette farce, concertée sans doute avec des gens qui favorisaient ses impostures, n'en fit pas moins d'impression sur la multitude. (M. Huet et d'autres savans ont réfuté ce prétendu miracle dans toutes les règles d'une bonne critique.) Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique: *Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas*. Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et fit tomber la coupe qu'il portait à sa bouche: le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait peu que l'empepereur ne fût frappé. C'était faire un commentaire absurde sur des paroles ridicules. L'empereur Vespasien, qui n'aurait pas dû penser comme le peuple, regardait pourtant cet imposteur comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Domitien résolut de le faire mourir, lorsqu'il fut élevé à l'empire, parce qu'il avait voulu soulever contre lui Nerva, auquel il avait prédit l'empire; mais il disparut de sa présence par le secours d'un démon, qui le transporta, dit-on, à Pouzzol, et lui fit faire trois journées de chemin en une demi-journée. Etant à Ephèse, et haranguant le peuple, il s'arrêta tout court, en s'écriant avec un visage égaré: *Frappe le tyran! frappe le tyran!* ajoutant qu'on avait tué Domitien, ce qui se trouva véritable. Il mourut vers la fin du 1er siècle; les uns disent en 97, les autres en 99. On dressa des statues, et on rendit des honneurs divins à cet homme, dont le nom serait peut-être inconnu aujourd'hui, sans un nommé Damis, fidèle compagnon de ses impostures, qui écrivit sa vie, et sans Philostrate, que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, princesse très déréglée et curieuse du merveilleux, chargea, 200 ans après, de recueillir tout ce que la crédulité a débité sur le compte de cet imposteur. M. Dupin, dans un livre intitulé l'*Histoire d'Apollonius de Thyane convaincue de fausseté et d'imposture*, prouve 1° que l'histoire de ce fourbe célèbre est destituée de témoins dignes de foi; 2° que Philostrate n'a fait qu'un roman; 3° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie; 4° enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela on doit ajouter qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire et celle de ses prétendus prodiges s'est étendue chez tous les peuples; qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin et aucun événement qu'on puisse leur attribuer: c'est donc insulter au bon sens que d'opposer, à l'exemple d'Hiéroclès, ces impostures aux miracles de J. C., à des faits dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, et qui ont paru, à tous les hommes attentifs, l'opération de la Divinité. « Tandis que » Paul (dit l'abbé Bérault) prêchait avec » éclat le nom de J. C., l'enfer voulut » opposer un rival, non-seulement à l'a» pôtre, mais à son adorable maître. Il » sortit tout à coup de Thyanes, en Cappa» doce, un homme extraordinaire, le plus » illustre suppôt de la philosophie pro» fane et du paganisme, comme aussi le » plus propre à leur donner du crédit. » Et, après avoir rapporté les diverses farces du magicien ou du charlatan, il ajoute: « Quoi qu'il en soit du fond des choses, le » prophète du paganisme ne put tenir de» vant l'apôtre de J. C., dans le même » temps et les mêmes provinces. L'œuvre » de Dieu, dont Paul était chargé, subsiste » après plus de 17 siècles; au lieu qu'après » 2 siècles seulement, on se souvenait à » peine d'Apollonius. » V. PHILOSTRATE.

APOLLONIUS, que saint Jérôme nomme un personnage très savant, vivait sur la fin du 2e siècle ou au commencement du 3e. Il écrivit contre Montan et ses disciples, et tourna en ridicule leur doctrine et leurs prophéties. Saint Jérôme nomme cet ouvrage *insigne et longum volumen*. Tertullien, qui avait donné dans les rêveries de Montan, vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius, qui les montrait à découvert ; et, pour parer le coup, il écrivit sept *Traités* contre l'Eglise : dans le dernier, il tâcha d'éluder la force des argumens d'Apollonius, qu'il traitait d'emporté et de calomniateur. Il ne nous reste de l'ouvrage d'Apollonius qu'un fragment rapporté par Eusèbe. — Il ne faut pas le confondre avec APOLLONIUS, sénateur romain, comme l'a fait Nicéphore, qui prit la défense de la religion chrétienne en plein sénat, et mérita par-là la couronne du martyre, vers l'an 186. Voyez *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, in-4, p. 117, du cardinal Noris.

APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connaître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, dont M. de Villoison a donné la première édition avec la traduction, Paris, 1773, 2 vol. in-4 ; une autre édition en grec parut à Bath, en 1788, in-8 ; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport avec celui d'Hésychius.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, et selon d'autres, de Calchédon en Bithynie, vint à Rome à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius, qui joignait à la grossièreté d'un pédant l'orgueil d'un philosophe, lui fit répondre « que c'était au disciple à venir trouver » le maître, et non pas au maître à aller » au-devant du disciple. » Antonin, aussi doux que ce stoïcien était brutal, répondit en souriant, « qu'il était bien » étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, » trouvât le chemin de son logis ou palais plus long que celui de Chalcis à » Rome. » Et sur-le-champ ce prince, plus honnête qu'il ne fallait dans cette circonstance, envoya Marc-Aurèle à son précepteur, dont il eût été plus expédient d'abaisser l'orgueil, que de le nourrir par des égards qu'il ne méritait pas.

APOLLONIUS (Lævinus), né dans un village entre Bruges et Gand, vivait au 16e siècle, et s'est fait un nom par sa Description du Pérou, et le Voyage des Français à la Floride, imprimés en latin sous ces titres : 1° *De navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade anno* 1565 *ab Hispanis accepta*, Anvers, 1568, in-8, ouvrage curieux ; 2° *Libri* 5 *de Peruviæ, regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ, inventione, et rebus in eadem gestis*, Anvers, 1567.

APOLLONIUS COLLATIUS (Pierre), prêtre de Novare, au 15e siècle, est auteur d'un *poème* sur le siége de Jérusalem par Vespasien, en 4 liv., Milan, 1481, in-4 ; du *Combat de David avec Goliath*, et de quelques autres ouvrages de poésie, *ibid.*, 1692 in-8. Il mêle dans ces poèmes le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes, genre de contraste également proscrit par la religion et par le bon goût.

APOLLOS (Saint), solitaire dont Rufin et Sozomène font de grands éloges, fonda un monastère où l'on compta plus de 500 moines, et dont la célébrité se répandait au loin par la régularité qui y régnait. Il avait près de 80 ans quand il reçut la visite de saint Pétrone, qui fut évêque de Bologne, vers 393. On croit qu'il mourut peu de temps après cette visite.

APON ou APONO, d'Abano (Pierre), médecin et astrologue, naquit à Abano, village du territoire de Padoue, en 1250. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne voulait jamais aller voir un malade hors de la ville, qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avait fait appeler ; il ne voulut se mettre

en chemin qu'après qu'on lui eut promis 400 ducats par jour. Il devint si odieux par son avarice qu'on tâcha de le faire périr en l'accusant d'hérésie et de magie. Son *Elucidarium necromanticum*, et d'autres écrits, dont quelques-uns ont été recueillis avec ceux de Corneille Agrippa, donnaient du poids à l'accusation de magie. Il fut mis à l'inquisition, et mourut, dit-on, avant la fin du procès, en 1316, à l'âge de 66 ans. Cependant, dans une inscription que le sénat de Padoue fit mettre au bas de la statue qu'il lui éleva, il est dit qu'il fut absous : *Astrologiæ adeo peritus, ut in magiæ suspicionem inciderit, falsoque hæresis postulatus, absolutus fuerit.* Mais peut-être que cela ne regarde que l'accusation d'hérésie. Frédéric, duc d'Urbain, plaça aussi sa statue parmi celles des hommes illustres. Son *Conciliator differentiarum philosophorum, et præcipue medicorum*, imprimé à Mantoue, 1472, in-fol., lui a fait donner le nom de *Conciliateur*, parce qu'il tâche d'y concilier les différentes opinions des philosophes ; on comprend sans peine avec quel succès. Il a laissé encore d'autres ouvrages dont quelques-uns se trouvent à la bibliothèque du roi, à Paris.

APONIUS, auteur ecclésiastique du 7e siècle, dont nous avons un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, Fribourg, 1538, in-fol., et dans la Bibliot. des Pères : c'est une allégorie soutenue de l'alliance de J. C. avec l'Eglise. Les commentateurs qui sont venus après lui en ont beaucoup profité. *Voyez* SALOMON.

* APOSTOOL (Samuel), prédicateur de l'église des *mennonites*, à Amsterdam, donna son nom à la secte des apostoliens, appelés autrement waterlandins, parce qu'ils se répandirent principalement dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande, en 1664 ; ces mennonites, appelés aussi mennonites relâchés (*crassiores*), pour les distinguer des mennonites flamands, se divisèrent en deux partis, dont l'un avait pour chef le médecin Galénus Abraham, de Haan, et fut appelé celui des galénistes, et l'autre appelé celui des adhérens, eut à sa tête Samuel Apostool. Galènus admettait dans sa société tous ceux qui, la croyance aux livres saints joignaient des mœurs pures et une intacte probité. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites, sur l'absurdité du baptême des enfans, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Dieu, maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. Vainement on tâcha depuis de réunir ces deux branches d'une même secte, les apostoliens et les galénistes firent toujours deux partis distincts, qu'aucun acte public, mais l'indifférence des derniers temps a presque réunis. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis exercitatio*, qu'il composa conjointement avec Samuel Deyl. On trouve sur Apostool et son adversaire Galénus, les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, *Deduct. plenior histor. mennonit.*, chap. 15 et 18. *Voyez* aussi MOSHEIM, *Instit. hist. ecclésiastique*, pag. 1012.

* APPIANO (Jacques), tyran de Pise, né vers l'an 1328. Son père, d'une famille obscure du territoire de Florence, avait eu la tête tranchée par ordre de l'empereur Charles IV, pour s'être attaché aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise. Pierre Gambacorti rappelé dans sa patrie, y ramena Jacques d'Appiano, qu'il fit nommer chancelier perpétuel de la république. Cet ami ingrat ayant embrassé le parti gibelin, le fit massacrer ainsi que tous ses partisans, et se fit proclamer seigneur de Pise au milieu de la consternation générale. Il régna 6 ans sous la protection de Jean Galéas, duc de Milan, et mourut couvert de crimes en 1398. Gérard son fils lui succéda dans la seigneurie de Pise, mais se sentant mal affermi dans sa domination, il vendit cette seigneurie au duc de Milan, qui avait voulu s'en emparer de vive force du vivant de son père, se réservant seulement la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe, où il se retira en 1399. Ses descendans en sont demeurés maîtres près de 2 siècles.

APPIEN, historien grec, naquit à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il floris-

sait sous Trajan, Adrien et Antonin le Pieux, vers l'an 123 de J. C. Il plaida quelque temps à Rome, puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live, mais nation par nation. Cet ouvrage estimé était en 24 livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous en reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, des fragmens de celle d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles; et quelques fragmens de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. La meilleure édition de cette histoire est celle d'Amsterdam, en 2 vol. in-8, 1670. La première version latine qui ait paru fut imprimée à Venise en 1472, in-fol.; elle est rare. Nous avons une traduction en français de cette histoire, par Odet-Philippe, sieur de Marès, Paris, 1659, in-fol. Les cinq livres des *Guerres civiles* ont aussi été traduits par M. Combes-Daunous, Paris, 1808, 3 vol. in-8.

APPIEN (Saint), né en Lycie de parens illustres, et disciple de saint Pamphile, souffrit le martyre le 2 avril 306, à la 19e année de son âge. Ses *Actes*, écrits en chaldaïque, ont été publiés par Assémani (*Act. Mart.* t. 2, p. 188). Eusèbe, témoin oculaire de ce qu'il en rapporte, a laissé les plus touchans détails de son martyre, dans son livre *de Martyr. Palest.*, c. 4. Le jeune homme fréquentait l'école de saint Pamphile, qui expliquait l'Ecriture-Sainte à Césarée, en Palestine, lorsqu'arrivèrent des lettres de Galère Maximien, qui ordonnaient à tous les sujets de l'empire de se trouver aux sacrifices. Touché d'une vive douleur, il n'attendit pas qu'on le cherchât pour déclarer ses sentimens. *Il sortit*, dit Eusèbe, *sans avoir communiqué son dessein à personne, pas même à nous, avec lesquels il demeurait;* il alla brusquement au temple, et s'approcha du gouverneur Urbain, les soldats de la garde, qui ne se doutaient de rien, lui ayant permis de passer. Lorsqu'il le vit lever la main pour offrir le sacrifice, il le saisit par le bras et l'arrêta, en lui disant qu'on ne devait adorer que le vrai Dieu, et que le culte rendu aux idoles était sacrilége. « Cette action hardie, » dit un hagiographe, ne s'accordait pas » avec les règles ordinaires de la prudence; mais dans cette circonstance, » Dieu inspira le jeune Appien, qui n'avait pas encore vingt ans, pour confondre l'impiété des idolâtres, et pour » montrer jusqu'à quel point un disciple » de J. C. portait le mépris de la mort. » On ne peut lire sans frémir, et en même temps sans admirer la constance chrétienne, les tourmens horribles qu'on lui fit souffrir.

APPION. *Voyez* APION.

APPIUS-CLAUDIUS. *Voyez* CLAUDIUS.

APRIÈS, roi d'Egypte, succéda, dit-on, à son père Psammis, vers l'an 595 avant J. C., se rendit maître de l'île de Chypre et de la ville de Sidon, et fut tué après un règne de 25 ans, à la suite d'une conspiration qui fut la cause de l'élévation du célèbre Amasis, son successeur. On croit que c'est le même qui, dans l'Ecriture-Sainte, est appelé Ephrée ou Ophra, dont il est dit dans Jérémie : « Je » vais livrer Pharaon Ephrée, roi d'E» gypte, entre les mains de ses ennemis, » entre les mains de ceux qui cherchent » à lui ôter la vie. » Toute cette partie de l'histoire d'Egypte, et en général l'histoire profane de ces siècles, est couverte de ténèbres; ce n'est que par l'Ecriture-Sainte qu'on en saisit, par intervalle, le fil, qu'on est obligé de lâcher dès qu'il cesse de nous diriger.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, né à Vintimille dans la Ligurie en 1607, forma une très belle bibliothèque dans le couvent des augustins de sa patrie. Il en composa un catalogue raisonné, sous le titre de *Bibliotheca aprosiana*, publié à Bologne en 1673. Cette liste, qui ne renferme que les trois premières lettres de l'alphabet, est rare. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, l'*Adonis* du cavalier Marini, et publia, sur ce poème licencieux, divers écrits qui n'honorèrent pas son

état, et ne donnèrent pas une idée fort avantageuse de son attachement aux bonnes mœurs. Le plus connu est *Sferza poetica Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Le Père Aprosio passa un bon tiers de sa vie à défendre le poème licencieux de l'*Adonis*, contre le poète Stigliani, et publia sur ce sujet divers pamphlets sous des noms supposés et avec des titres bizarres, comme le *Crible*, le *Moulin*, le *Bluttoir*, la *Lunette brisée*, etc. Il écrivit aussi un ouvrage contre le luxe, *Lo scudo*, ou le *bouclier de Renaud*; il traduisit de l'espagnol quelques *sermons* du Père Osorio, etc. Il mourut vers l'an 1582.

APSÉE fut auteur de la révolte des Palmyréens, qui, peu de temps après la prise de leur ville par Aurélien, élurent pour empereur, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou selon d'autres Antioque, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint à Palmyre, prit cette ville, la rasa, et y fit passer au fil de l'épée tous les habitans, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, l'an de J. C. 273 ou 274.

APSINES, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé, *Præcepta de arte rhetorica*, inséré dans les *Rhetores græci* d'Alde; mais comme on en trouve au moins trois de même nom et de la même profession, qui vivaient dans les 3e et 4e siècles, on ne sait lequel a écrit ce livre.

APULÉE (Lucius), natif de Madaure, en Afrique, d'une famille distinguée, vivait au 2e siècle sous Antonin et Marc-Aurèle. Il fit ses études à Carthage, à Athènes et à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages pour satisfaire sa curiosité et perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il plaida à Rome, pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve, qui répara ses pertes. Les parens de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie pour avoir son cœur et sa bourse, et d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame; mais il se défendit contre cette double accusation devant le proconsul d'Afrique, par une *apologie* que nous avons encore, et que saint Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. Le peuple ne persista pas moins à croire que c'était un magicien, et cette idée, long-temps attachée à son nom, n'est pas encore entièrement effacée. Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers et en prose. Le plus connu de ceux que nous avons, est sa *Métamorphose*, ou l'*Ane d'or*, en onze livres. L'objet de l'auteur, dit le savant Warburton, a été de prouver l'utilité des mystères du paganisme, ce qui ne donne pas une grande idée de ses jugemens ni de ses mœurs. D'autres critiques ne croient pas que ce fût là le but d'Apulée, et regardent son *Ane d'or*, comme un vain amusement, un recueil de contes. Quelques-uns ont cru qu'Apulée rapportait sérieusement des faits magiques comme des vérités, et ont prétendu les opposer, comme les prestiges d'Apollonius, aux miracles de J. C.; prétention dont saint Augustin, dans les livres de la *Cité de Dieu*, parle avec la pitié qu'elle mérite. Les autres productions d'Apulée roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avait embrassée. Ses *OEuvres* sont imprimées à Goude, 1650, in-8°, *ad usum Delphini*, 1688, 2 vol. in-4. Les éditions de l'*Ane d'or*, en français, de 1623, 1631 et 1648, in-8, sont recherchées, à cause des figures. La traduction italienne d'Agnolo-Firenzuola, Venise, 1667, in-8, est rare, ainsi que la première édition de l'original, Rome, 1469, in-fol. Nous avons une assez bonne traduction de cet ouvrage par l'abbé de Saint-Martin, en 2 vol. in-12. En 1787, il en a paru une nouvelle édition, avec des notes qui se ressentent de la légèreté, de l'ignorance, de l'esprit de compilation et de plagiat, qui caractérisent la fin du 18e siècle. L'épisode de *Psyché*, compris dans les 4e, 5e et 6e livres du même ouvrage, a été traduit plusieurs fois en français, et dernièrement, en 1802, par MM. Dubois et Marchias, peintres, avec le texte latin.

AQUA-PENDENTE. *Voy.* FABRICIUS (Jérôme).

AQUAVIVA ou plutôt ACQUAVIVA, ainsi que les noms suivans (André-Matthieu d'), duc d'Atri, prince de Téramo, dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivaient les sciences et les arts, et les cultiva lui-même. Il servit d'abord sous Ferdinand V, roi d'Aragon, se trouva à deux batailles perdues, et fut fait prisonnier dans la dernière; mais après avoir été délivré, il crut devoir préférer le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très imparfaite, et des *Commentaires sur les Morales de Plutarque*. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

AQUAVIVA (Octavio), de la famille du précédent, référendaire de l'une et de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de saint Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon, place alors difficile par les troubles que les hérétiques ne cessaient d'exciter dans la province, et qu'Aquaviva calma par sa fermeté et sa prudence. Devenu archevêque de Naples, il se distingua par toutes les vertus d'un bon pasteur, cultiva les lettres, protégea les savans, et mourut en 1612, dans sa 52e année.

AQUAVIVA (Claude), encore de la même maison, général des jésuites en 1581, mourut en 1615, âgé de 72 ans. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Rome, 1586, in-8, qui fut supprimée par l'inquisition, et vue de mauvais œil par les jésuites. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnait à ses religieux, dans ce célèbre réglement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même temps d'adoucir ce système par le *congruisme*. Nous avons d'Aquaviva : 1° des *Epitres*, 2° des *Méditations*, en latin, *sur les psaumes* 44 et 93; 3° *Directorium exercitionum sancti Ignatii industriæ pro superioribus societatis ad curandos animæ morbos*, Venise, 1611, in-12; Anvers, 1635, in-8; ouvrage qui marque une grande connaissance du cœur humain. Il en a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des supérieurs*, Paris, 1776, in-12; 4° *Oratio de passione Domini*, 1641, in-12: il prononça ce discours devant le pape Grégoire XII. Aquaviva était un homme de caractère, qui voulait avec constance et fermeté tout ce qui lui paraissait juste et raisonnable : il ne se décidait pas légèrement, mais son parti une fois pris, il y tenait avec une espèce de roideur suffisamment justifiée par les inconvéniens d'une excessive facilité.

AQUIAB. *V*. ACHIAB.

AQUILA, surnommé *le Pontique*, parce qu'il était originaire du Pont, contrée d'Asie. Ce fut chez lui que saint Paul logea lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit, avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très grands services à Ephèse, jusqu'à exposer leur tête pour sauver la sienne. Saint Paul en parle avec de grands éloges dans son Epître aux Romains. On ne sait ni le temps ni le lieu de leur mort. Les martyrologes d'Usuard et d'Adon la mettent dans l'Asie mineure, au 8 juillet.

AQUILA, de Synope, dit aussi *le Pontique*, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J. C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire l'ayant fait chasser de l'Eglise, il passa dans la religion des Juifs. Devenu rabbin, il acquit une connaissance exacte de la langue hébraïque, et s'appliqua à traduire l'*ancien Testament* d'hébreu en grec. Quoique sa version, dont il ne reste plus que des fragmens, fût faite mot à mot sur le texte hébreu, on vit bien que le dessein de cacher la honte de son apostasie l'avait engagé à détourner le sens des passages favorables au christianisme. « Aquila, dit » M. Bossuet, fit sa version exprès pour » contredire celle des Septante, dont les » Eglises se servaient, à l'exemple des » apôtres, et pour affaiblir les témoigna- » ges qui regardaient J. C. » Justinien en défendit la lecture aux Juifs. Cependant saint Jérôme dit qu'en examinant continuellement la traduction d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses qui sont favorables à notre croyance, ce qui

prouve seulement qu'Aquila n'a pas tout altéré, que bien des choses ont échappé à sa mauvaise intention, et que la vérité, comme il arrive toujours, s'est fait jour à travers les artifices de l'erreur. La version grecque de la Bible par Aquila est la première qui ait été faite depuis celle des Septante. Saint Epiphane rapporte que l'empereur Adrien le nomma intendant de ses bâtimens, et le chargea de rebâtir Jérusalem sous le nom d'*Ælia Capitolina*.

AQUILANO (Sébastien d'), *Aquilanus*, médecin italien, dont on ignore le vrai nom, était d'Aquila, ville du royaume de Naples, et professa son art dans l'université de Padoue. Il était en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un ouvrage; et il mourut en 1543. On a de lui un traité *De morbo gallico*, Lyon, 1506, in-4, avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8; et *De febre sanguinea ad mentem Galeni*, dans la Pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8, et Lyon, 1538, in-8.

AQUILANO (Sérafino), ainsi appelé du nom de sa patrie, Aquila, ville de l'Abruzze, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses poésies italiennes, imprimées à Rome, 1503, in-8, et qui consistent en *Sonnets*, *Eglogues*, *Epîtres*, etc. Il fut le contemporain et l'émule du Caviteo, de l'Altissimo, et de Thebaldeo da Ferrara. Ces poètes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie qui, dans ce siècle, défigurait la poésie italienne; mais toute leur réputation s'éclipsa lorsque Sannazar et Bembo parurent. Aquilano mourut à Rome en 1500, à l'âge de 34 ans. Son nom de famille était *Cimino*. Aquilano fut successivement attaché au cardinal Ascagne Sforce, à Ferdinand II, duc de Calabre, à François de Gonzague, marquis de Mantoue, et enfin à César Borgia, duc de Valentinois.

AQUILIN (Saint), né à Bayeux vers l'an 620, de parens nobles, devint évêque d'Evreux après la mort de saint Eterne, et s'illustra par toutes les vertus pastorales. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avait été assemblé par saint Ansbert son métropolitain, et mourut à la fin du 7e siècle, après quarante-deux ans d'épiscopat. On célèbre sa fête à Evreux le 19 octobre. *Voy.* sa vie dans Surius; dans l'Histoire d'Evreux, p. 40; Trigan, Hist. eccl. de Normandie, tom. 1, p. 309.

* AQUILINI (*Fulvio Corboli*), patrice d'Urbin, chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, est mort dans cette ville le 18 juin 1826, à l'âge de 64 ans. Il cultiva les beaux arts, honora les lettres, et aima ceux qui s'y adonnaient. On lui doit la route d'Urbain à Pesaro. Il introduisit dans sa patrie la culture de plusieurs plantes exotiques. Il fut l'un des fondateurs du lycée d'Urbain. Aquilini est un de ces hommes de bien dont les actions doivent être présentées pour modèle.

AQUILIUS GALLUS, savant jurisconsulte, orateur et ami de Cicéron, florissait vers l'an 65 avant J. C. Son équité et sa sagesse parurent dans l'affaire de Vitellius Varro. Cet homme, qui vivait en commerce de galanterie avec une maîtresse, étant tombé malade, avait ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnaissait lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la femme lui demanda cette somme, disant qu'elle la lui avait prêtée, et se servait de son aveu pour prouver que c'était une dette réelle. Aquilius découvrit sa mauvaise foi; et afin de pourvoir à un cas aussi captieux et à plusieurs autres de semblable espèce, il composa un traité *De dolo malo*. Il en laissa aussi d'autres : *De posthumorum institutione; De stipulatione*, etc., que nous voyons souvent cités dans le Code et dans le Digeste, mais dont l'ensemble est perdu.

* AQUILIUS (Manius), consul et collègue de Marius, l'an 101 avant J. C., fut envoyé en Sicile pour combattre les esclaves révoltés sous les ordres d'Athénion. Ses efforts n'ayant point suffi pour les soumettre la première fois, il y fut renvoyé l'année d'après, en qualité de proconsul. Le combat s'engagea, mais la victoire demeura long-temps incertaine; les

deux généraux, lassés de voir périr tant de monde, s'avancèrent l'un contre l'autre afin de vider la querelle dans un combat particulier. Les deux armées étant en présence, ils en vinrent aux mains, et Athénion, forcé de céder à la force et à la valeur de son rival, tomba mort à ses pieds. Les Romains profitant de la victoire de leur général, se précipitèrent sur les révoltés, et en massacrèrent un grand nombre. Il n'en restait plus que dix mille qui aimèrent mieux s'entre-tuer que de se soumettre ou d'aller servir de triomphe à un vainqueur odieux. Aquilius, à son retour, fut honoré de l'ovation. Accusé et même convaincu de concussion par L. Furius, il ne dut qu'à ses anciens services d'échapper au supplice qui l'attendait. Il mourut d'une mort moins honteuse dans la guerre contre Mithridate.

AQUILIUS SABINUS, jurisconsulte romain, surnommé le *Caton de son siècle*, fut consul l'an 214 de J. C. On a cru qu'il était père d'Aquila Sévéra, vestale que l'empereur Héliogabale épousa. Il le fut certainement de Fabius Sabinus, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre-Sévère choisit pour être un de ses conseillers d'état. Aucun des ouvrages d'Aquilius n'est parvenu jusqu'à nous.

AQUILIUS SÉVÉRUS, ou ACHILLIUS et ACILIUS, fut historien et poète sous l'empereur Valentinien. Il était Espagnol de nation, et de la même famille que Sévérus, à qui Lactance avait adressé deux livres de Lettres. Aquilius Sévérus composa un ouvrage en prose et en vers, qui était nommé le journal de sa vie, auquel il donna pour titre *la Catastrophe, ou l'épreuve*, mais que nous n'avons plus. Il y a apparence que la vie d'Aquilius avait été remplie d'incidens extraordinaires, et que c'est pour cela qu'il l'avait écrite, et qu'il lui avait donné le nom de catastrophe, ou d'épreuve. Il mourut vers l'an 370.

* AQUIN, de Château-Lyon (Pierre-Louis d'), né à Paris, vers l'an 1720, et mort en 1797. Il reçut le grade de bachelier en médecine, mais s'adonna particulièrement à la littérature. On a de lui 1° *Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais*, 1775, in-8; 2° *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12, reproduit en 1753 sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XIV*; 3° *La Pléiade française, ou l'Esprit des sept plus grands poètes*, 1754, 2 vol. in-12; 4° *Semaine littéraire*, 1759, in-12 (en société avec de Caux); 5° *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs* (Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu et Voltaire), in-12, sans date; 6° *Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon*, 1777-93, 17 vol. in-12; quelques-uns sous le nom d'un cousin de Rabelais, et d'autres sous celui de Rabelais d'Aquin. Il a composé encore d'autres ouvrages qui ne sont recommandables ni par leur titre ni par le talent de l'auteur. Son père était un organiste distingué qui l'emporta dans un concours sur le célèbre Rameau. On a fait allusion à l'état du père, et au peu de talent du fils dans ce vers :

On souffla pour le père, on siffle pour le fils.

AQUINO (Philippe), juif et rabbin, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino, dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom d'*Aquino*, au lieu de celui de *Mardoçai* ou *Mardochée* qu'il portait auparavant. Ce Juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, et y mourut en 1650. Le célèbre Le Jai le chargea de l'impression et de la correction des textes hébreu et chaldéen de sa Polyglotte. Son principal ouvrage est un dictionnaire hébreu, rabbinique et thalmudiste, qui a pour titre *Dictionarium hebraico-chaldæo-thalmudico-rabbinicum*, Paris, 1629, in-fol. On a encore de lui, 1° *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620 in-fol.; 2° *Explication des treize moyens dont se servaient les rabbins pour entendre le Pentateuque, recueillis du Thalmud*; 3° *Traduction italienne des apophthegmes des anciens docteurs de l'Eglise judaïque*; 4° *Aquinatis hebrææ linguæ professoris lacrymæ in obitum illust. cardinalis de Berulle*; il déplore dans cet ouvrage la

mort du cardinal, son bienfaiteur et son appui; 5° *Discours du tabernacle et du camp des Israélites*, Paris, 1623, in-4; 6° *Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*, Paris, in-8, sans date; 7° *Voces primigeniæ, seu radices græcæ*, Paris, 1620, in-16. — Louis d'AQUIN son fils, qui devint, ainsi que son père, très habile dans les langues orientales, a laissé plusieurs ouvrages rabbiniques. — Antoine d'AQUIN, premier médecin de Louis XIV, et mort l'an 1696, à Vichi, était fils de ce dernier.

AQUINO (Charles d'), jésuite né à Naples en 1654, enseigna, pendant 18 ans, avec beaucoup de succès et d'éclat, la rhétorique à Rome, où il mourut l'an 1740. Il était de l'académie des Sciences et de celle des Arcades. Ses ouvrages sont estimés pour leur stile et pour l'érudition qu'il a su y répandre. On a de lui trois vol. de *Poésies latines*, Rome 1702. Le 1er contient *Anacreon recantatus* : ce sont des odes en égal nombre à celles d'Anacréon, mais opposées par la pureté de la morale à la lubricité de celles du poète grec; le second renferme des poésies héroïques et des élégies; le troisième des satires avec des notes; 2° *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8. 3° *Similitudines ex comœdia Dantis Aligherii, latinis totidem carminibus redditæ*, Rome, 1707, in-8; 4° *Lexicon militare*, Rome, 1728 et 1739, 2 vol. in-fol. Outre l'explication des termes militaires, on trouve dans ce dictionnaire des observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens et modernes, et de savantes dissertations; 5° *Miscellaneorum libri* III, Rome, 1725, in-8; 6° *Fragmenta historiæ de bello hungarico*, Rome, 1726, in-12; 7° *Vocabularium architecturæ ædificatoriæ*, Rome, 1734, in-4; 8° *Nomenclator, seu Lexicon agriculturæ*, Rome, 1736, in-4.

ARA, hérétique des premiers siècles du christianisme, prétendit que J. C. lui-même n'avait point été exempt du péché originel.

ARAB-CHAH, docteur musulman, est auteur de l'histoire de Tamerlan, qu'il a intitulée, en bon mahométan : *Les merveilleux effets du décret divin dans le récit des faits de Timur*; on en a publié le texte à Leyde, 1636; et Vatier en a donné une traduction française en 1658. La bibliothèque royale en possède deux manuscrits précieux dans la langue originale. Il a encore fait d'autres ouvrages, entre autres un *Traité de l'unité de Dieu*. Cet écrivain mourut à Damas, sa patrie, en 1450. On trouve des détails curieux sur cet historien, dans la biographie d'Aboul-Mahaçan.

ARAGON (Jeanne d'), épouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, se signala par son courage et par sa capacité dans les affaires; mais s'étant mêlée dans les querelles que les Colonne eurent avec Paul IV, on lui défendit de sortir de Rome, et on l'aurait même mise en prison, sans les égards dus à son sexe. Elle mourut l'an 1577, dans un âge fort avancé. Les vers que les beaux esprits du temps firent à sa louange ont été publiés à Venise en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona*.

ARANDA (Emmanuel d'), né à Bruges, en 1612, vivait encore en 1671. Il alla dans sa jeunesse en Espagne, d'où voulant revenir dans sa patrie, il fut pris par des corsaires d'Alger, et resta esclave pendant deux ans. De retour à Bruges, en 1642, il donna une histoire de sa captivité, avec un sommaire des Antiquités de la ville d'Alger. Cette histoire a été imprimée à Bruxelles et à Paris, sous le titre de *Relation de la captivité et liberté du sieur Emmanuel d'Aranda, jadis esclave à Alger, où se trouvent plusieurs particularités de l'Afrique, dignes de remarque; nouvelle édition augmentée de treize relations*, Paris, 1665, in-16. Elle a été aussi traduite en anglais et en flamand. On en a donné une édition augmentée, à Bruges, en 1682. — Un autre Aranda (Antoine), espagnol, a publié *Verdadera*, ou *Description exacte de l'état où se trouve la Terre-Sainte*, Tolède, 1545, gothique.

* ARANDA (Don Pedro Pablo, Abarca de Bolea, comte d'), ministre de Charles IV, naquit à Saragosse en 1719. Il

descendait de don Sanche Abarca, roi de Navarre, qui vivait en 1082. Il fit les guerres de 1740, et reçut une blessure fort grave à la bataille mémorable de Campo-Santo, où il fut laissé pour mort, et sauvé deux jours après par un de ses domestiques qui le reconnut sur un monceau de cadavres. En 1758, ambassadeur auprès d'Auguste III, roi de Pologne, il obtint à son retour le grade de capitaine-général du royaume de Valence. Le roi Charles III le rappela quelque temps après, pour l'admettre au conseil de Castille en qualité de président; sa vigueur et sa fermeté rendirent bientôt la tranquillité à la capitale. Il protégea les sciences et les arts, fonda des établissemens utiles; heureux si, en créant des institutions nouvelles, il n'avait souillé sa mémoire par l'abolition de la plus célèbre de toutes les institutions, la compagnie de Jésus! Ce fut lui qui, soit par haine, ou par *philosophie*, contribua puissamment à sa destruction. Aranda était, avec le marquis Campo Alègre, de Mognino et de Campomanès, du conseil privé, dans lequel se trama dans l'ombre ce coup d'état aussi impolitique qu'irréligieux; il envoya ses instructions à Azara, ambassadeur à Rome, afin qu'il mît la dernière main à cette affaire; il lui enjoignit même de ne pas souscrire à la sécularisation des jésuites, mais d'exiger l'expulsion pure et simple. Ces religieux, malgré l'influence qu'ils avaient auprès des personnes les plus qualifiées, ne purent ni prévoir ni arrêter le coup. A la même heure, dans tous les lieux de l'Espagne, ils furent arrêtés avec une barbarie dont on a vu peu d'exemples, et envoyés en exil en Italie. Aranda fut disgracié peu de temps après; cependant il fut envoyé en qualité d'ambassadeur à Paris. Il jouit pendant tout le séjour qu'il y fit d'une grande considération, quoique ses liaisons particulières avec les apôtres de la philosophie moderne dussent le rendre très suspect aux amis de la religion. Quelques discussions qu'il eut avec le marquis de Florida-Blanca le firent rappeler en Espagne en 1784. Après la mort de Charles III, la reine le nomma ministre à la place de Florida-Blanca; mais il ne fit que paraître pour céder sa place à don Manuel Godoï, si malheureusement célèbre sous le nom de prince de la Paix. Il resta cependant doyen du conseil d'état; mais ayant, dans ce conseil, blâmé avec trop de franchise la guerre entreprise contre la république française, et dit à ce sujet des paroles assez dures au favori Godoï, il fut exilé dans sa terre d'Aragon. Il y termina sa carrière en 1794, ne laissant point d'enfant de sa jeune épouse, fille du duc de Hijar. Malgré tous les éloges qu'Aranda a reçus d'un certain parti qui dominait en France pendant qu'il y séjourna, on ne peut pas dire qu'il fut un grand homme. S'il avait, comme l'ont assuré ses amis, de la profondeur dans l'esprit et de l'activité dans le génie, il est encore moins excusable de tous les maux qu'il a causés, et dont son pays recueille aujourd'hui les tristes fruits; qu'importe qu'il ait eu un grand fonds d'attachement pour sa religion, l'histoire le jugera d'après ce qu'il a fait pour elle; et lorsqu'elle répétera les propos que, dans la société de ses amis, il tenait contre les corps religieux et les institutions conservatrices de la religion de son pays, la postérité le regardera ou comme un ennemi du christianisme, ou comme un esprit faux qui, abusé par des préjugés bien différens de ceux qu'on attribue à sa nation, crut voir le salut de la religion dans ce qui faisait sa perte. (Un ambassadeur de Naples, le marquis de Caraccioli, qui le connaissait beaucoup, l'a jugé par ces mots : *c'est un puits profond dont l'orifice est étroit.*)

ARANTON (Jean d'), né au château d'Alex, dans le Genevois, en 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1695. Le père Le Masson, général des Chartreux, a écrit sa vie, in-8. C'est un modèle de conduite pour les prélats. Aranton fut l'admiration de son diocèse, par la pureté de ses mœurs et l'amour de ses ouailles, par sa bienfaisance et sa charité.

ARATOR, Ligurien, c'est-à-dire, né sur la côte de Gênes, fut secrétaire et inten-

dant d'Athalaric, et naquit, dit-on, en 490. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint sous-diacre de l'Eglise de Rome, et présenta, en 544, au pape Vigile, les *Actes des apôtres* mis en vers latins, qu'on trouve avec d'autres poèmes latins, Venise, 1502, in-4, dans la Bibliothèque des Pères, et séparément. Si l'on ne peut dire que ces vers sont beaux, on ne peut pas non plus les traiter de *plats*, comme ont fait certains critiques, qui, dans un poème purement historique, ou, si l'on veut, dans une histoire versifiée, ont sans doute prétendu trouver l'esprit de l'Enéide. Dans un siècle où la langue latine était mieux connue qu'aujourd'hui, le pape Vigile les trouva dignes d'être lus dans l'Eglise. Le père Sirmond a publié une *Lettre en vers*, écrite par Arator à Parthénius. Ce poète était aussi négociateur; il jouissait de la confiance et de la considération publiques, et fut, selon plusieurs auteurs, envoyé en ambassade, par Athalaric, auprès de l'empereur Justinien. Il mourut en 556.

ARATUS, de Sicyone, naquit dans cette ville l'an 272 avant J. C. Echappé aux meurtriers de son père Clinias, il se réfugia à Argos. Il conçut, dès sa plus tendre jeunesse, le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes, animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, et le contraignit de prendre la fuite. Aratus ayant procuré à ses concitoyens le plus grand bien qu'il crût pouvoir leur faire, la liberté, il leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secoué elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, et surprit la forteresse de Corinthe, en chassa le roi de Macédoine, délivra Argos de la tyrannie, réunit plusieurs villes à sa république, et mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Philippe II, roi de Macédoine, le fit empoisonner, après se l'être attaché par une feinte amitié. Aratus supporta l'effet du poison sans se plaindre, comme une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang en présence d'un ami qui était dans sa chambre : *Voilà*, dit-il, *le fruit de l'amitié des rois*. Il mourut l'an 214 avant J. C.

ARATUS, poète et astronome du temps de Ptolémée Philadelphe, naquit à Soles, dans la Cilicie, et fut un des courtisans d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son poème sur l'astronomie, intitulé les *Phénomènes*, a été fort applaudi des anciens, quoique les vers en soient négligés, et qu'Aratus soit plutôt versificateur que poète. On sait que, dans les poèmes didactiques, on s'attache plutôt à l'utilité des leçons qu'aux agrémens du stile : c'est ainsi que l'*Art poétique* d'Horace, dont les vers sont quelquefois durs et prosaïques, n'en jouit pas moins d'un suffrage général. Le poème d'Aratus peut se diviser en trois parties. La première a pour objet l'énumération des constellations célestes, leur position respective, l'éclat plus ou moins grand dont elles brillent. Dans la seconde, Aratus traite des principaux cercles de la sphère. Dans la troisième, il détaille les constellations qui montent sur l'horizon, ou qui descendent au-dessous, lorsque chacun des douze signes commence à paraître. Trois anciens auteurs ont traduit le poème d'Aratus en vers latins : le premier est Cicéron. Il était jeune quand il fit cette traduction, sous le titre *Aratea*; mais la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre *De natura deorum*, prouve que dans un âge avancé il ne désavouait pas ce fruit de sa jeunesse. Il n'en est parvenu jusqu'à nous qu'environ les trois quarts; Grotius a suppléé à ce qui manque. Le second traducteur d'Aratus fut Germanicus César; le troisième, Festus Aviénus qui écrivait sous le règne des fils de l'empereur Constantin, ou peut-être même sous celui de Théodose I. Cet ouvrage a généralement emporté les suffrages de l'antiquité, et l'on connaît le vers d'Ovide, qui ne craignait pas d'assurer à Aratus une renommée égale en durée aux objets qu'il a chantés :

Cum sole et luna semper Aratus erit.

On sait que saint Paul, dans le magni-

fique discours sur la Divinité, qu'il prononça dans l'aréopage, a cité le poète Aratus : *Sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt* : IPSIUS ENIM ET GENUS SUMUS (Act. XVII, 28). C'est au commencement du poème qu'on trouve ce passage cité, que Cicéron a traduit ainsi :

Nos GENUS ILLIUS; nobis ille omine magno
Dextera præsignat, etc.

Les meilleures éditions de son poème sont celles que Grotius publia en 1600, in-4, à Leyde; et celle d'Oxford, 1672, in-8. M. Pingré, célèbre astronome, chanoine et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, a donné une traduction française des *Aratées* de Cicéron, avec de bonnes notes, à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8; mais la plus complète de ces éditions est celle qu'a donnée J.-Th. Buhle, Leipsick, 1793-1801, 2 vol. in-8.

ARBACES, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Bélésis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque temps après ce roi, pressé par l'ennemi, dit-on, mit le feu à son palais, et se brûla lui-même, et les conjurés partagèrent son royaume en trois parties. Arbaces eut l'empire des Assyriens. Il régna 23 ans : on ignore l'époque de sa mort, que les uns placent environ vers l'an 930, et d'autres vers 920 avant J. C.

ARBAUD. *Voy.* PORCHÈRES.

ARBELLES (André D'), né à Montluel, près Lyon, était frère de M. André, évêque de Quimper, puis démissionnaire, mort le 25 août 1818. Il était secrétaire du vicomte de Clermont-Tonnerre, émigra en 1792, et servit en qualité de simple volontaire dans l'armée des princes, où il fut connu sous le nom de Montluel. De retour en France en 1798, il fut employé dans la rédaction du journal le *Messager du soir*, et ensuite au ministère des relations extérieures, dont il reçut plus tard le titre d'historiographe, ce qui le mit dans le cas de publier divers écrits pour justifier la politique de Buonaparte. En 1814, il reçut la décoration de la légion d'honneur; mais ayant refusé le nouveau serment exigé par Buonaparte, il perdit sa place l'année suivante. Le roi, après son retour, lui donna la préfecture de la Mayenne, et le nomma maître des requêtes. Il se conduisit avec beaucoup de fermeté lors de l'invasion des Prussiens, et rendit, à cette époque, de grands services à son département. Il fut ensuite destitué comme trop royaliste; mais le roi le rappela à ses fonctions en 1823, et le nomma préfet de la Sarthe le 28 septembre 1825. Peu après il mourut d'une chûte de cheval : il reçut les secours de la religion à laquelle il faisait profession d'être attaché. Il a publié : 1° *De la politique et des progrès de la puissance russe*, Paris, 1807, in-8 : ouvrage qui lui avait été demandé par le gouvernement d'alors, et qui parut anonyme; 2° *Tableau historique de la politique de la cour de Rome*, 1810, in-8 : ouvrage qu'il eut également la faiblesse d'entreprendre contre ses principes, qu'il publia aussi sous le voile de l'anonyme; 3° un *Précis des causes et des événemens qui ont amené le démembrement de la Pologne*; il se trouve en tête des *Mémoires sur les révolutions de la Pologne*, 1806, in-8. On lui a attribué un *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*, mais on croit que cet ouvrage n'est pas de lui.

ARBÉTION, ou ARBITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il vainquit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Sylvain, fils de Bonit, capitaine franc de nation, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant dessein de faire naître par-là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion, mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite, par l'empereur Constance, contre les Perses, en 361, puis contre Julien l'Apostat, qui s'était révolté. Ce prince étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice, établie en Chalcédoine, contre

les ministres de l'empereur Constance. Arbétion vivait encore sous l'empereur Valens, qu'il servit utilement contre Procope. C'était un esprit pernicieux, malfaisant, et dont l'envie s'acharnait sur tous les gens de bien.

ARBOGASTE, comte, gaulois de nation, fut envoyé par Théodose dans les Gaules, où il défit et tua Victor, fils de Maxime. Cette victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Arbogaste acquit une si grande autorité sur Valentinien, que ce prince n'était, pour ainsi dire, empereur que de nom. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre les Francs, pour satisfaire une haine particulière, mais cette guerre n'ayant pas été heureuse l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par les eunuques. Le meurtrier fit Eugène empereur, et voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince, mais ayant eu ensuite le dessous, il se donna deux coups d'épée, dont il mourut en 394.

ARBOGASTE (Saint), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Par esprit d'humilité et de pénitence, il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutait les criminels. Sa vie a été écrite vers le milieu du 12e siècle, par Othon, évêque de Strasbourg. C'est la même que celle qui a été publiée par le père Bosch, *Act. SS.*; tom. 5, jul.

ARBOUSE (Marguerite Veny d'), naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de Saint-Pierre de Lyon, où elle était religieuse; pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grâce, à Paris. Sa première pensée en y entrant fut d'y établir la réforme, et de la maintenir par de sages réglemens. Elle se démit elle-même de son abbaye, en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626. Elle mourut en odeur de sainteté, la même année, à Sery, près Dun-le-Roi, où elle était allée pour rétablir la régularité dans un monastère. L'abbé Fleury a écrit sa Vie, in-8, 1685.

ARBRISSEL (Robert d'), ainsi appelé d'un petit bourg de Bretagne, où il prit naissance l'an 1047, fut archidiacre de Rennes, et chancelier du duc de Bretagne. Il combattit dans ce diocèse la simonie et l'incontinence du clergé, deux vices très communs dans son siècle. Il se retira ensuite à Angers, et de là dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque temps après de sa solitude, sans se fixer nulle part; prêchant partout, et partout avec fruit. Le pape Urbain II, que le projet d'une croisade avait fait venir en France, et qui se trouvait à Angers pour la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas, voulut connaître cet homme dont la renommée publiait tant de merveilles. Il l'entendit prêcher le jour de cette cérémonie avec une telle satisfaction, qu'il lui donna le titre de missionnaire apostolique, avec plein pouvoir d'annoncer l'Evangile par toute la terre. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, et les femmes qui le suivaient dans le fond des déserts, ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance sans exciter la critique du public, formalisé de cette nouvelle manière de prêcher et d'écouter l'Evangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans un endroit appelé *Fontevrault* : c'est là qu'il établit sa nouvelle famille. On fit d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air. Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, et ceux-ci au travail. Ses disciples devaient porter le nom de *Pauvres de J. C.* et obéir aux femmes, qui en étaient les servantes. Ces pauvres ne tardèrent pas d'être riches; mais ces richesses étaient le fruit de leur travail; ils avaient défriché des marais, des landes et des bois. Outre ce monastère, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Mais comme le bien ne se fait pas sans contradiction, ses succès firent des envieux. On tâcha de calomnier son zèle et sa vertu. Quelques personnes, même estimables, se laissèrent prévenir jusqu'à lui en écrire, afin qu'il

se justifiât, entre autres Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes (si pourtant la lettre qu'on en cite est réellement de lui) (1); mais la vérité ne tarda pas à triompher. Geoffroi et Marbode furent dans la suite ses apologistes et les coopérateurs de son zèle, et l'on ne comprend pas comment il s'est trouvé parmi les modernes des auteurs assez corrompus pour tenter de ressusciter d'anciennes calomnies, confondues dans le temps même par tout ce qu'il y avait de gens dignes de foi. (*Voyez* l'Histoire de l'ordre de Fontevrault, la Vie du B. Robert d'Arbrissel, et l'Institut de l'ordre, par le Père Picquet, jésuite, Paris, 1642, et Angers, 1686, in-4, et la dissertation apologétique pour le B. Robert d'Arbrissel contre Bayle, par le père Soris, in-8, Anvers, 1701.) Robert assista au concile de Beaugenci, en 1104, et, quoique simple prêtre, y prit place parmi les prélats. Il accompagna, en 1114, le comte de Poitiers à la conquête de Toulouse, et mourut le 24 février 1117, au prieuré d'Orsan, près de Linières en Berry. Léger, archevêque de Bourges, conduisit son corps à Fontevrault, et y fit la cérémonie de ses funérailles avec Raoul de Tours, Renaud d'Angers, et grand nombre de personnes de qualité. Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault en 1633, fit transporter le corps du fondateur dans un tombeau de marbre, que l'on orna d'une épitaphe qui rappelle en peu de mots toutes ses vertus; elle est très bien faite pour ce temps-là; en voici quelques vers:

Attrivit lorica latus, sitis arida fauces,
Dura fames stomachum, lumina dura vigil.
Indulsit raro requiem sibi, rarius escam;
Guttura pascebat gramine, corda Deo.
Legibus est subjecta caro domina rationis,
Et sapor unus ei, sed sapor ille Deus.

En 1644, l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il est honoré, depuis sa mort, sous le titre de *Bienheureux*, et l'on trouve son nom dans les litanies de son ordre. Il n'a cependant pas d'office particulier, et l'on dit la messe de la Trinité le jour de sa fête.

ARBUTHNOT (Alexandre), naquit en Ecosse, l'an 1538, d'une famille illustre. Après avoir fait son droit à Bourges, sous le fameux Cujas, il fut fait principal, ou régent du collége royal d'Aberdeen. Il s'était fait protestant peu de temps auparavant, et joua un rôle dans les troubles que cette religion suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. On a de lui des *Discours* en latin *sur l'origine et l'excellence du droit*, Edimbourg, 1572, in-4, et l'édition de l'*Histoire* d'*Ecosse*, de Buchanam son ami, dont il adoptait les maximes et le fanatisme de secte. Il mourut à Aberdéen en 1583, âgé de 46 ans. C'était un esprit faux et inconstant, propre à l'intrigue et aux petits manéges de parti.

* ARBUTHNOT (Jean), aussi Ecossais, se distingua au commencement du 18e siècle par plusieurs ouvrages estimés de médecine et de littérature; les principaux sont 1° *Essai sur l'utilité de l'étude des mathématiques*, 1700; 2° *Table des monnaies, poids et mesures des anciens, appliqués avec des exemples; dans une suite de dissertations*, 1727, in-4; 3° *Des effets de l'air sur le corps humain*, 1733; 4° *L'art de mentir en politique*, etc. Arbuthnot est un des hommes de l'Angleterre qui ont réuni le plus d'esprit aux connaissances les plus solides et les plus étendues. Il est mort à Londres en 1735.

ARC. *V.* Jeanne-d'Arc.

ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose le Grand, naquit en Espagne en 377, fut revêtu de la pourpre par son père, à l'âge de 7 ans, en 384, et lui succéda en 395. Honorius son frère eut l'empire d'Occident. Ruffin, préfet du prétoire, le gouverna d'abord, et seconda

(1) Le Père Alexandre et le Père de la Mainferme prétendent que cette lettre n'est pas de Marbode; les continuateurs de l'Histoire littéraire de la France ont prouvé qu'elle était de lui; mais cela ne prouve rien contre Robert. Marbode ne parle que d'après des bruits; toutes ses expressions respirent la charité. Il exhorte Robert à se corriger, s'il est coupable, ou à se justifier, s'il est innocent. Il découvrit ensuite la vérité, rendit justice à sa vertu, et protégea en 1101, les missions qu'il fit en Bretagne. Il paraît même qu'il l'invita à venir instruire les fidèles de son diocèse. Geoffroi de Vendôme fut également désabusé, et rendit justice à Robert; il devint même son ami et son défenseur. Souvent il l'allait voir à Fontevrault, où il fit une fondation considérable: il s'y bâtit aussi une maison, afin d'avoir la facilité de l'entretenir plus commodément; et plus d'une fois il lui aida à exécuter ses pieuses entreprises.

son zèle contre les païens et les ariens; mais n'ayant pu le déterminer à être son gendre, il ouvrit l'Orient aux Barbares. Ce traître ayant fini par une mort tragigique, Arcadius plaça sa confiance encore plus mal. Eutrope, eunuque, qu'il fit son grand chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, et parvenu peu à peu, le conduisit comme une *bête*, selon l'expression de Zozime. Arcadius, après avoir mis la plus grande confiance dans son eunuque, la donna ensuite à Eudoxie, sa femme, à laquelle il sacrifia saint Jean Chrysostôme (*V.* ce nom). Arcadius ne survécut pas long-temps à cette illustre victime de sa criminelle complaisance. Le premier jour de l'an 408, ce prince religieux et faible, doux et inconstant, timide et borné, à la fleur de son âge, n'ayant que 31 ans, alla rendre compte du mal qu'il avait fait, ou plutôt qu'il avait laissé faire, pendant un règne de 13 ans, abandonné à la conduite de sa femme et de ses eunuques; heureux s'il a pu trouver son excuse dans la faiblesse de son courage ou dans les bornes de ses lumières!

* ARCERE (Louis-Etienne), oratorien, né à Marseille l'an 1698, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa quelque temps les humanités, et se fit remarquer par plusieurs prix de poésie qu'il remporta dans diverses académies de province. Il se fixa à la Rochelle en 1743, et devint secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture. C'est là qu'il rédigea, sur les matériaux qu'avait entassés le père Jaillot, l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4. Cette histoire valut à son auteur une pension de la province et le titre de correspondant de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. On a encore de lui 1° *Journal historique de la prise de Mahon;* 2° *Mémoire apologétique de la révolution de Corse*, en 1760; 3° *Dissertation sur l'état de l'agriculture chez les Romains*, in-8, Paris, 1776. Arcère avait des connaissances très étendues, soit dans les langues anciennes, soit dans l'histoire. Il a légué à la bibliothèque de l'Oratoire de Marseille ses manuscrits en 4 vol. in-fol., intitulés *Arceriana*. Ses poésies sont répandues dans différens recueils. Il mourut à la Rochelle, supérieur de la maison de l'Oratoire de cette ville, le 7 février 1782.

ARCESILAUS, ou ARCÉSILAS, de Pitane en Eolide, disciple et successeur de Crantor dans l'école platonique, forma la secte appelée *la seconde académie*. Ses principes étaient qu'il fallait douter de tout, et ne rien affirmer. Ce système qui, réduit à ses justes bornes, est peut-être le seul raisonnable, amenait, de la façon qu'Arcésilas l'enseignait, le renversement de toutes les sciences. Il est solidement réfuté dans le livre de Cicéron, intitulé *Lucullus*(lib. 4. *Acad. Quæstion.*)« Comment, y est-il dit, peut-on s'engager » dans une secte qui confond le vrai avec » le faux, qui nous ôte tout usage de la » raison et du jugement, qui nous défend » de rien approuver, et qui nous dépouille » de tous les sens? Encore ces peuples » cimmériens, qu'on dit ne voir jamais » le soleil, ont-ils quelques feux et quel» que crépuscule qui les éclairent. Mais » ces philosophes, au milieu des profon» des ténèbres dont ils nous environnent, » ne nous laissent aucune étincelle dont la » lueur puisse nous éclairer. Ils nous » tiennent comme garottés par des liens » qui ne nous permettent pas de faire au» cun mouvement; car enfin nous dé» fendre, comme ils font, de donner no» tre consentement à quoi que ce puisse » être, c'est réellement nous ôter tout » usage de l'esprit, et nous interdire en » même temps toute action. » Quoique sa conduite fût peu propre à lui donner de la considération, et à inspirer de la confiance en ses leçons, Arcésilaüs ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples. Il passait de la lecture à la débauche et à la crapule, et n'avait d'autre règle de vie que le caprice et le goût du moment. On rapporte qu'il mourut d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, l'an 300 avant J. C. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tant de disciples quittaient les sectes de leurs maîtres pour embrasser celle d'Epicure, tandis qu'aucun épicurien n'abandonnait la sienne

pour se jeter dans une autre, il répondit : « Parce que des hommes on peut faire » des eunuques ; mais que des eunuques » on ne peut point faire des hommes. » Il eût été plus clair de répondre, qu'un homme peut bien s'abrutir, mais qu'une fois abruti, il ne saurait guère revenir à son premier état. *V.* PYRRHON.

ARCET. *V.* DARCET.

* ARCHAGATHUS, médecin grec, le premier qui vint s'établir à Rome, 219 ans avant J. C. Le peuple romain, soit par admiration pour ses talens, soit pour les services qu'il attendait de son art, lui acheta une *boutique* dans le faubourg d'Elius, et lui fit accorder le titre de citoyen. Il employa d'abord une méthode fort douce dans l'exercice de la chirurgie, qu'il pratiqua avec succès; aussi le nomma-t-on *Vulnerarius*, guérisseur de plaies ; mais forcé bientôt d'employer des agens plus violens, comme le fer et le feu, on lui donna le nom de *Bourreau*, et on prit la médecine en horreur. Mais quelques années après, la guérison qu'opéra le célèbre Asclépiade, réconcilia le peuple romain avec cet art aussi difficile qu'il est nécessaire.

ARCHÉLAUS, roi de Lacédémone, se rendit maître de la ville d'Egias et de quelques autres places, et mourut après un règne de 60 ans, vers 800 avant J. C.

ARCHÉLAUS, fils naturel de Perdiccas, et selon quelques-uns, d'Alexandre, prédécesseur de Perdiccas, s'empara de la couronne de Macédoine après en avoir fait mourir l'héritier légitime. Cet usurpateur, à la cruauté près, se conduisit en grand prince : il disciplina ses armées, fortifia ses places, équipa des flottes, et protégea les lettres et les arts. Il employa sept talens (environ 40,000 f.) à faire peindre son palais par Zeuxis, qui lui reconnaissant beaucoup de goût pour la peinture, lui fit présent de son tableau de Pan. Les plus grands écrivains et les plus habiles artistes vinrent en foule à sa cour. Socrate y fut appelé ; mais il répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller voir un homme de qui il recevrait des biens qu'il ne pourrait lui rendre. On croît que ce philosophe avait un autre motif de son refus, le gouvernement dur de ce prince, et les caprices toujours redoutables des tyrans. Un de ses favoris l'assassina l'an 398 avant J. C., après un règne de 14 ans. L'histoire de Macédoine, à cette époque, n'est pas bien sûre dans ses détails.

ARCHÉLAUS, fils d'Archélaüs qui commanda en chef les troupes de Mithridate, obtint de Pompée le pontificat de la déesse de Comane dans l'Arménie. Il servit quelque temps dans l'armée des Romains, en Grèce. Archélaüs, non content de posséder, comme grand-prêtre de Comane, un vaste territoire, beaucoup de richesses, des esclaves, et d'avoir presque l'autorité d'un roi, se rendit en Egypte, où il se fit passer pour fils de Mithridate, et sous ce faux titre, il épousa Cléopâtre, fille de Ptolémée, qu'on venait de chasser, et auquel il succéda. Son règne ne fut que de six mois, ayant été défait et tué par les troupes de Gabinius, général romain, vers l'an 56 avant J. C.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut fait roi de Cappadoce par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'Actium contre Auguste, et ne laissa pas que de se maintenir sous cet empereur. Tibère, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avait rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, et l'invita à venir à Rome, lui faisant les plus belles promesses ; mais à peine fut-il arrivé, qu'il le fit enfermer dans une dure prison où il mourut la 17e année de J. C. après un règne de 52 ans (1). Son royaume fut déclaré province de l'empire.

ARCHÉLAUS, fils d'Hérode le Grand, lui succéda dans le royaume de Judée, l'an 3 de J. C. Il commença son règne en faisant assassiner 3,000 Juifs mécontens de ce qu'on avait mis à mort ceux qui avaient arraché un aigle d'or sur le portail du temple. Il partit ensuite pour Rome. Auguste confirma sa royauté ;

(1) Tibère, dit-on, s'était laissé fléchir, ainsi que le sénat, en considération du grand âge et du peu d'esprit d'Archélaüs: d'où on a conclu que ce dernier ne mourut pas en prison. Mais on doit savoir que toute la clémence de Tibère consistait à ne pas faire mourir les personnes qu'il accusait : le reste ne leur était pas épargné.

mais il ne lui donna que la moitié des états de son père ; et sur les plaintes qui s'élevèrent contre lui, il l'exila à Vienne dans les Gaules. Il y mourut l'an 6 de J. C. C'est cet Archélaüs dont il est parlé au chap. 2 de saint Matthieu, et dont saint Joseph connaissait sans doute la cruauté, lorsqu'apprenant qu'il avait succédé à son père, il jugea qu'il était prudent de ne pas retourner en Judée.

ARCHÉLAUS, de Milet ou d'Athènes, philosophe grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques changemens. Il erra dans la physique et la morale, quoiqu'on lui eût donné le surnom de *Physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athènes, où il eut, dit-on, pour disciples Euripide et Socrate. Il soutenait, comme Anaxagore, que, tout se forme par des parties semblables ; que toutes les actions sont indifférentes, et qu'elles ne sont justes ou injustes, que parce que les lois ou la coutume les ont rendues telles; erreur que les philosophes du dernier siècle ont essayé de ressusciter et qui renverse le fondement de toute morale. Cet Archélaüs, qui philosophait ainsi vers l'an 444, fut le maître de Socrate.

ARCHÉLAUS, célèbre sculpteur, fils d'Apollonius, était de Priène, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homère*, sous l'empereur Claude. Ce monument fut déterré, en 1658, dans une campagne appartenant aux princes Colonne, et où l'on prétend que l'empereur Claude avait eu une maison de plaisance.

ARCHÉLAUS, évêque de Cascar ou Casghar, dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès, l'an 277, dans une conférence dont la relation subsiste encore en latin, traduite par Zacagni sur le grec. Cette relation ne fut point écrite par Archélaüs, comme quelques auteurs l'ont avancé. Saint Jérôme croyait qu'elle avait été traduite en grec par Hégémoine; mais Photius prouve qu'Hégémoine en est l'auteur. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par Joseph Assémani (*Append. ad tom.* 1 ; *Bibliot. orient.*, p. 45).

ARCHÉMOR, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle était à montrer une fontaine aux princes qui allaient assiéger Thèbes ; un serpent le mordit et il mourut de sa blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice ; mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux néméens, qui se célébraient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettaient en deuil et se couronnaient d'ache.

ARCHIAS, poète grec, est plus connu par le plaidoyer éloquent que Cicéron prononça en sa faveur, que par les petits fragmens qui nous restent de lui. Il vivait vers l'an 60 avant J. C. Il avait composé un poème sur la guerre des Cimbres, et en avait commencé un autre sur le consulat de Cicéron. Les quarante épigrammes qui nous restent de lui ont été recueillies d'abord dans l'Anthologie grecque, et publiées séparément, quelque temps après, par Daniel Alswort. — Il y a un autre ARCHIAS, que la ville de Corinthe regarde pour son fondateur.

* ARCHIDAMUS I, roi de Sparte, de la seconde branche, fils d'Anaxidamus, monta sur le trône après la mort de son père vers l'an 620 avant J. C. Les Lacédémoniens, affaiblis par la seconde guerre de Messénie, restèrent tranquilles sous son règne. Il eut pour successeur Agasiclès son fils.

* ARCHIDAMUS II, roi de Sparte, de la même branche que le précédent, fils de Zeuxidamus, monta sur le trône l'an 476 avant J. C. Il ne succéda pas à son père qui mourut sans avoir été roi, mais à Léotychide son grand-père exilé par les Lacédémoniens. Son règne fut troublé par des tremblemens de terre, et par une révolte des Messéniens qui se retirèrent sur le mont Ithôme. Il tâcha de faire oublier les malheurs occasionés par ces terribles phénomènes de la nature, et força les peuples rebelles, après une guerre de dix ans, à demander la paix et à s'éloigner de leur patrie. Il s'était opposé à la guerre du Péloponèse ; lorsqu'elle fut décidée, il y prit part, et fit plusieurs invasions

dans l'Attique. Il mourut l'an 428 avant J. C. Il laissait deux fils, Agis et Agésilas.

ARCHIDAMUS III, fils et successeur d'Agésilas II, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Epaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, et fut tué par les Lucaniens l'an 338 avant J. C. Ce fut un prince digne des plus grands éloges par ses belles actions dans la guerre, et par les autres circonstances de sa vie. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. Quelqu'un demandait à Archidamus jusqu'où s'étendait le domaine des Lacédémoniens? il répondit : *Partout où ils peuvent étendre leurs lances*; maxime affreuse, mais malheureusement mise en pratique dans tous les siècles et chez tous les peuples. Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes, « que s'il regardait son ombre » au soleil, il ne la trouverait pas plus » grande qu'avant la victoire. »

* ARCHIDAMUS IV, roi de Sparte, fils d'Eudamidas, défendit Sparte contre Démétrius fils d'Antigone (293 avant J. C.). Il fut défait sous les murs de cette ville que le vainqueur aurait prise, s'il n'avait été forcé par d'autres événemens de quitter la Laconie. Il était monté sur le trône, selon M. Larcher, l'an 304 avant J. C., et aurait régné, d'après ce savant critique, 46 ans.

ARCHILOQUE, poète grec, naquit à Paros, vers l'an 700 avant J. C., d'une famille distinguée. Il porta d'abord les armes, et nous apprend lui-même dans ses poésies qu'il prit la fuite dans un combat, et jeta son bouclier pour être plus léger à la course. Il réussit mieux dans la poésie qu'à la guerre. C'était le poète le plus satirique de l'antiquité. Quand il était las de critiquer ses amis ou ses ennemis, il médisait de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il était né d'une mère esclave, que la faim obligea de quitter son pays, qu'il se fit détester partout où il put se faire connaître, et qu'il était livré à toutes sortes de déréglemens. Il se déchaîna avec une rage si envenimée contre Lycambe, qui, malgré sa parole, avait promis sa fille à un concurrent plus riche, que le bon homme se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusque sur la famille de ce malheureux, et avec tant de violence, qu'elle ne voulut pas survivre aux satires de ce poète. Archiloque fut dans ses vers aussi licencieux que médisant. Lacédémone défendit à ses concitoyens de lire ses poésies; et l'empereur Julien, en faisant une comparaison des mœurs chrétiennes avec celles des païens, bien honorable au christianisme, dit à un des pontifes que « le moyen » d'imiter les chrétiens est d'éviter les » lectures obscènes, en particulier celle » des écrits d'Archiloque. » On en trouve des fragmens dans les poètes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servirent des vers ïambes, comme le dit Horace :

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Son stile est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence et d'énergie; on l'a comparé à un philosophe célèbre du dernier siècle, qui, pour la véhémence et l'atrocité des injures, ainsi que par la licence de ses écrits, peut être considéré comme l'Archiloque de ce temps. Ce satirique assassin fut assassiné lui-même : on se vengea, par le fer, du poignard que ses ïambes enfonçaient dans le cœur.

ARCHIMÈDE naquit à Syracuse, d'une famille illustre, vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent du roi Hiéron, et préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettait. Hiéron, son ami et son souverain, conversait journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivait. On prétend qu'un jour, en lui expliquant les effets des forces mouvantes, il osa lui dire que, s'il avait une autre terre que notre globe, pour placer ses machines, il lèverait celle-ci à son gré. Ce trait, que plusieurs historiens racontent, a été regardé comme une fable par quelques modernes, on ne sait pourquoi, car l'assertion d'Archimède est très raisonnable et très vraie; il ne faudrait pas même que ses machines fussent d'une grande force pour produire cet ef-

fet. Quant à sa sphère de verre, dont on dit que les cercles suivaient les mouvemens de ceux du ciel, c'était sans doute une espèce de planétaire, moins parfait peut-être que ceux d'aujourd'hui. L'histoire des miroirs ardens dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus, qui assiégeait Syracuse, a été traitée de conte par Descartes; le père Kircher en a fait voir la possibilité. « Supposons », dit ce savant physicien dans sa *Magia catoptrica*, « les principes suivans : 1° Plus un miroir droit a de surface, plus il réfléchit de lumière sur le plan qu'on lui oppose; n'a-t-il qu'un pied de surface, il n'enverra qu'un pied de lumière sur la muraille, encore faut-il qu'elle soit près; l'expérience nous apprend qu'il ne lui enverrait que le quart de cette quantité, s'il en était à cent pieds; 2° cette lumière est composée d'une infinité de rayons réfléchis par les différens points de la surface du miroir. Dirigez donc un second miroir plan vers le même endroit que le premier, la lumière et la chaleur qu'il y aura seront doubles; elles seraient triples si vous dirigiez de la même manière un troisième miroir plan, et ainsi des autres à l'infini. 3° Pour prouver que l'intensité de la lumière et de la chaleur est en raison directe des surfaces réfléchissantes, j'ai pris cinq miroirs; je les ai exposés au soleil, et j'ai éprouvé que la lumière réfléchie par le premier me donnait moins de chaleur que la lumière directe du soleil; avec deux miroirs, la chaleur augmentait considérablement, trois miroirs me donnaient une chaleur à peine supportable; et celle que me causaient cinq miroirs dirigés vers un même point, était tout-à-fait insupportable. J'ai donc conclu qu'en multipliant et en dirigeant de cette manière les miroirs plans, non-seulement j'aurais de plus grands effets que ceux que l'on a au foyer des miroirs paraboliques, hyperboliques et elliptiques, mais j'aurais ces effets à une plus grande distance; cinq miroirs me les ont donnés à cent pieds. Quels phénomènes terribles n'aurait-on pas, si l'on employait mille miroirs? Je prie donc instamment les mathématiciens qui s'adonnent à la catoptrique de tenter avec soin cette expérience; ils éprouveront qu'il n'est point de machine catoptrique aussi propre que celle-ci à brûler à une certaine distance. » Buffon a suivi et perfectionné la théorie de ce jésuite. Son miroir est composé d'environ 400 glaces planes, d'un demi-pied en carré. Il fond le plomb et l'étain à 140 pieds de distance, et allume le bois beaucoup plus loin. Ainsi celui d'Archimède, qui brûlait à la portée du trait (c'est-à-dire à 150 ou 200 pieds) ne doit pas être regardé comme une chimère. Disons toutefois que cette anecdote est racontée par Tzetzès et d'autres écrivains du Bas-Empire, mais que Polybe, Tite-Live et Plutarque, historiens plus rapprochés de l'événement, n'en disent rien. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien est d'avoir inventé des machines et des batteries, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connaissances n'étaient pas bornées aux mathématiques seules. Un orfèvre ayant mêlé du cuivre avec de l'or dans une couronne d'or destinée au roi, il trouva le secret (alors inconnu, aujourd'hui très commun) de découvrir la fraude; il conçut tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'apercevoir qu'il était nu, en criant : *je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!* Marcellus ayant enfin, après un long siége, surpris Syracuse, ordonna, en entrant dans la ville, que l'on épargnât Archimède; mais l'application de ce mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problème, il ne sut la prise de la place que lorsqu'un soldat se présenta à lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'il eût fini son opération géométrique; mais le soldat ne comprenant rien à ce qu'il lui disait, le perça de son épée, l'an 212 avant J. C. La mort de ce grand homme causa une vive

douleur au général romain; il traita ses parens avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau, sur lequel on voyait un cylindre et une sphère. Cicéron, questeur en Sicile, découvrit ce monument de la vénération de Marcellus. Nous avons de lui quelques traités, dont nous sommes redevables aux Grecs qui se refugièrent en Italie après la prise de Constantinople. Les éditions les plus recherchées sont celle de Londres, in-4, en 1575, et celle de Paris, 1615, in-fol., qui est la meilleure. Les *OEuvres* d'Archimède ont été traduites en plusieurs langues modernes; en français par M. Peyrard, Paris, 1707, in-4; 1808, 2 vol. in-8. Parmi les anciens, Archimède est le seul qui ait laissé quelque chose de positif sur la mécanique et l'hydrostatique dans ses *Traités sur les centres des gravités*, *des lignes et des plans*, et *sur l'équilibre des corps plongés dans la mer*. Dans son *Areiraire*, qu'il adressa au roi Gélon, fils d'Hiéron, il se montre profond astronome et arithméticien habile, et cela dans un temps où les calculs numériques n'avaient pas de règles ou de procédés déterminés. On le considère comme le premier inventeur des *moufles*; ou d'une combinaison de poulies propres à élever les plus grands fardeaux, comme un vaisseau, etc. On lui attribue aussi l'invention de la *vis sans fin* et de la *vis creuse,* dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Voyez les *Recherches* sur la vie d'Archimède, par M. Mélot, dans le 14e vol. des *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*.

ARCHINTO (Octave), créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, était d'une famille illustre du duché de Milan, qui prétendait descendre des rois lombards. C'était un des plus grands antiquaires du 16e siècle. On a publié le *Recueil des antiquités*, qu'il avait réunies en 1 vol. in-fol., sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare. On estime beaucoup ses *Epilogati raconti delle antichità e nobiltà della famiglia Archinti, etc.*, *aggiuntavi una breve esposizione degli antichi marmi che ne' palazzi di questa famiglià si leggono*, Milan, 1648, in-fol.

*ARCHINTO (le comte Charles), gentilhomme de la chambre de l'empereur Léopold, chevalier de la Toison-d'Or, et grand d'Espagne, naquit à Milan le 30 juillet 1669. Après avoir terminé son cours de philosophie et de mathématiques, il voyagea en divers pays de l'Europe, s'arrêta long-temps à Rome, et retourna se fixer à Milan en 1700. Ami éclairé des lettres, il s'occupa de diverses fondations utiles, et créa dans sa patrie une académie des sciences et des arts. Une partie de sa fortune fut consacrée à réunir dans son palais une riche et nombreuse bibliothèque, à laquelle il joignit aussi divers instrumens de physique et de mathématiques. C'est sous ses auspices et par ses soins que se forma la réunion de la société Palatine qui donna tant d'éditions précieuses, dont la première fut la collection de Muratori *Scriptores rerum italicarum.* On n'a imprimé d'Archinto que quelques *notes* sur trois livres de l'Histoire d'Arnolphe de Milan, tom. 4 *Scrip. Rer. ital.*, et quelques tables publiées après sa mort, qui ont pour titre : *Tabulæ præcipuæ scientiarum et artium capita digesta per ordinem repræsentantes.* Sa famille possède un grand nombre de manuscrits qui n'ont point encore vu le jour. Ce savant estimable mourut le 17 décembre 1732.

ARCHITRENIUS. *Voy.* HAUTEVILLE.

ARCHON (Louis), chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la chapelle des rois de France*; Paris, 1704-1711, 2 vol. in-4, pleine de recherches curieuses. Le premier volume renferme l'histoire de la chapelle des rois de France de la première et seconde race; et le second, l'histoire de la chapelle de la troisième race jusqu'à Louis XIII. Un troisième volume, qu'il n'eut point sans doute le temps d'achever, devait renfermer l'histoire de la chapelle royale de Louis XIV. Ce n'est pas une simple liste des officiers de cette chapelle, mais une histoire édifiante de leur piété, et un récit historique de leurs

vertus, de leur libéralité et de leur mort.

ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, et fut son huitième successeur dans la profession de cette secte; il était contemporain de Platon. Egalement profond dans la géométrie et la mécanique, il enrichit celle-ci de la vis et de la poulie, et se distingua par un grand nombre d'applications des sciences aux différens usages de la vie. Eutochius rapporte qu'il trouva la duplication du cube, découverte plus utile que celle d'un *pigeon volant* qu'on prétend qu'il fit. Ses exercices de l'école ne l'empêchèrent pas d'être un grand homme d'état et un bon général d'armée. Il eut différens emplois, et les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avait jeté. Il florissait l'an 408 avant J. C. Porphyre nous a conservé un fragment d'Archytas. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle dissertation sur ce philosophe guerrier et politique, in-4, à Copenhague.

ARCO (Nicolas), de la famille des comtes d'Arco de Bavière, est compté par Paul Ubaldini, parmi les écrivains de Vérone, peut-être parce qu'il avait une demeure et des biens dans le territoire de cette ville. Le comte d'Arco, poète et historien, mourut en 1546. On a de lui un *Recueil* de vers latins, 1546, in-4, peu connu, selon la remarque de Scipion Maffei, parce que ce livre est fort rare. Dans une lettre qui est à la fin de ce recueil, on cite les ouvrages suivans du même auteur : *Hymni ecclesiastici*; *Conflictus ticinensis*; *De laudibus olivæ*; *Obsidio Viennæ*; tous en vers.

ARÇON (Jean-Claude-Eléonore Lemicaud d'), correspondant de l'Institut, officier général du génie, est né à Pontarlier en 1733. Son père, avocat instruit, est auteur de plusieurs brochures *sur la coutume de Franche-Comté*: il destinait son fils à l'état ecclésiastique ; mais pour faire voir que telle n'était pas sa vocation, le jeune d'Arçon substitua sur son portrait qu'on venait de faire, l'habit militaire à la soutane sous laquelle on l'avait représenté. Ses parens, ne s'opposant plus à ses désirs, le firent admettre en 1754 à l'école de Mézières, d'où il sortit en 1755 avec le titre d'ingénieur ordinaire. Il prit part à la guerre de *sept ans*, dans laquelle il se distingua, surtout à la défense de Cassel. En 1774 il fit la carte du Jura et des Vosges, et pour accélérer l'opération, il inventa une nouvelle manière de *laver* qui fut une conquête pour l'art. En 1774 et 1775, il se mêla de la querelle occasionée par l'opinion de M. Guibert sur *l'ordre profond et sur l'ordre mince*, et publia deux brochures qui ont pour titre *Correspondance sur l'art militaire*. Ce fut l'an 1780 qu'il conçut pour le siége de Gilbraltar son projet de *batteries insubmersibles* et *incombustibles*, *ou batteries flottantes*, destinées à entamer le corps de la place du côté de la mer, tandis que par d'autres batteries placées sur le rivage on l'attaquerait de revers. Il en fit construire plusieurs qu'il essaya lui-même, mais qui ne produisirent pas l'effet inévitable qu'elles devaient produire, parce que l'esprit de rivalité et un sentiment bas de jalousie de la part des officiers espagnols s'opposèrent à leur succès. Il fit revêtir ces bateaux, sur lesquels étaient placées les pièces d'artillerie, d'une forte cuirasse en bois, les couvrit d'un blindage assez fort pour résister aux bombes; il y ménagea une circulation d'eau entretenue par des pompes pour les garantir du feu ; et au moyen d'un lest capable de contrebalancer le poids de l'artillerie, il établit un équilibre parfait. Ces batteries étaient soutenues par des chaloupes canonnières, des bombardes et des vaisseaux de ligne qui devaient sur différens points à la fois occuper les assiégés. Dix de ces machines furent disposées, cinq à deux rangs de batterie, et autant à un seul rang : elles contenaient en tout 150 pièces de canon. D'abord deux seulement mirent à la voile et essuyèrent le feu de la place, les autres ne furent pas amenées en face de Gibraltar, et il y a mieux, c'est que pendant le commencement de l'attaque,

l'ordre arriva de brûler les machines, sous le prétexte ridicule qu'elles pourraient tomber entre les mains des Anglais. Cet essai eut lieu le 13 septembre 1782. Le général Elliot qui défendait Gibraltar et le prince de Nassau estimèrent l'invention de d'Arçon, qui d'ailleurs exprima dans une brochure écrite avec noblesse tous ses regrets et sa profonde affliction : ce fut une justification dont il n'avait pas besoin. Le peu de succès de cette découverte ne l'empêcha pas de s'occuper du perfectionnement de la science militaire; il publia peu de temps après un *Mémoire sur les lunettes à feux de revers et à réduit*, dans lequel il donne les moyens d'une résistance imposante sur un très petit espace isolé. En 1793, il allait partir pour faire une reconnaissance au mont Saint Bernard, lorsqu'il fut dénoncé et obligé de se soustraire au pouvoir tyrannique de cette époque. Il fut rappelé pour l'exécution du projet d'invasion de la Hollande : il se distingua encore de nouveau dans cette guerre, surtout à la prise de Bléda et de Gertruydemberg. Dénoncé une seconde fois, il se retira de nouveau, et dans sa retraite il publia son dernier ouvrage : *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, livre très estimé, dont le gouvernement ordonna l'impression. Carnot employa d'Arçon dans les conseils et les comités militaires. En 1799 Buonaparte le nomma membre du sénat conservateur. Il mourut l'an 1800, près de Paris, à l'âge de 67 ans. On a de lui 1° *Réflexions d'un ingénieur*, en réponse à un tacticien, Amsterdam, 1773, in-12; 2° *Correspondance sur l'art de la guerre entre un colonel de dragons et un capitaine d'infanterie*, Bouillon, 1774, 2 parties in-8; 3° *Défense d'un système de guerre nationale*, *ou analyse raisonnée d'un ouvrage intitulé : Réfutation complète du système de* M. Menil Durand, par M. Guibert, Amsterdam, 1779, in-8; 4° *Conseil de guerre privé sur l'événement de Gibraltar en* 1782-1785 in-8; 5° *Mémoire pour servir à l'histoire du siége de Gibraltar par l'auteur des batteries flottantes*, Cadix, 1783, in-8; 6° *Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'état*, 1786, in-8; *Examen détaillé de l'importante question de l'utilité des places fortes et retranchemens*, Strasbourg, 1789, in-8; 8° *De la force militaire dans ses rapports conservateurs*, Strasbourg, 1789, in-8; 9° *Réponses aux mémoires de M. de Montalembert, sur la fortification dite perpendiculaire*; 1790, in-8; 10° *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, imprimerie de la République, 1795, in-8. M. Girod-Chantrans a fait une Notice sur le général d'Arçon, Besançon, 1801, in-12.

* ARCONVILLE (Geneviève-Charlotte d'Artus, épouse de Louis-Lazare Thiroux d'), née le 17 octobre 1720, mourut le 23 décembre 1805. Elle a publié un grand nombre d'ouvrages sous le voile de l'anonyme : 1° *Pensées et réflexions morales sur divers sujets* (adressées à madame Angran d'Alleray, sœur de l'auteur), Avignon, Paris, 1760; petit in-12, 2ᵉ édition, augmentée; La Haye et Paris, 1766, petit in-12; 2° *De l'Amitié*, Amsterdam et Paris, 1761, in-8; 3° *Des Passions*, Paris, 1764, in-8. Ces trois ouvrages de morale sont d'une personne de beaucoup d'esprit, qui sait penser et bien exprimer ce qu'elle pense. Les deux derniers ont été réunis vers 1766, in-12. 4° *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, Paris, 1766, in-8; ouvrage utile, intéressant et curieux; 5° *L'Amour éprouvé par la mort*, *ou Lettres modernes de deux amans de la Vieille-Roche*, Paris, Musier, 1763, in-12; 6° *Mémoires de mademoiselle de Valcourt*, Paris, 1767, in-12, deux parties; 7° *La Vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8. Cette vie est très curieuse et fort bien faite. 8° *La Vie de Marie de Médicis*, Paris, 1774, 3 vol. in-8. Il y a beaucoup de recherches et de franchise dans cet estimable ouvrage. 9° *Histoire de François II, roi de France*, suivie d'un discours traduit de l'italien de Michel Suriano, ambassadeur, Paris, 1783, 2 vol. in-8; 10° *Avis d'un père à sa fille*, par le marquis d'Hallifax, traduit de l'anglais, Londres (Paris),

1756, in-12, réimprimé dans l'étranger en 1757; ouvrage plein de raison, de sagesse et de solidité; 11° *Leçons de chimie propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, par P. Shaw; traduites de l'anglais, Paris, 1759, in-4; 12° *Traité d'ostéologie du docteur Monro*, traduit de l'anglais, Paris, 1759, 2 vol. in-fol.; 13° *Romans traduits de l'anglais* de Littleton et de madame Behn), Amsterdam (Paris), 1761, in-12. On trouve dans ce volume les *Lettres d'un Persan en Angleterre; Polidore et Emilie; Agnès de Castro*. Ce dernier roman est de madame Behn; 14° *Mélanges de poésies anglaises*, traduits de l'anglais, 1764, in-12. Ce volume renferme l'*Essai sur la poésie*, de Buckingham; le *Temple de la renommée*, de Pope; *Henri et Emma*, imité de la *Belle Brune de Chaucer*, par Prior; 15° *Le Bijoutier philosophe*, comédie traduite de l'anglais, de Dodsley, Londres, 1767, in-12; 16° *Histoire d'Amyntor et de Thérèse*, traduite de l'anglais, Amsterdam (Paris), 1770, deux parties in-12; 17° *Méditations sur les tombeaux*, traduites de l'anglais d'Hervey, Paris, 1771, in-12; 18° *Les Samiens*, conte traduit de l'anglais; *Le Phénix*, apologue arabe; *Calliste et Philétor*, fragment d'une nouvelle grecque, traduit de l'italien, Paris, 1781, in-12; 19° *Histoire de Saint Kilda*, par le révérend Père Kennet Macanlan, traduit de l'anglais, Paris, 1782, in-12. Une notice sur cette femme distinguée, qu'on trouve dans le *Cours de botanique médicale comparée* par M. Bodard, loue ses bonnes qualités, et ne nous apprend presque rien sur sa vie et ses actions.

ARCQ (Philippe-Augustin DE SAINTE-FOY, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, naquit à Paris, et mourut en 1779 à Tulle, où il avait été exilé. Il cultiva les lettres avec beaucoup de goût. On a de lui: 1° *Mes loisirs*, 1755, in-12, traduits en allemand, Helmstadt, 1759. C'est un recueil de pensées, la plupart agréables et instructives, et quelques-unes paradoxales. Ce qui n'est pas un petit éloge pour un homme du monde du 18e siècle, c'est d'y avoir non-seulement respecté la religion, mais encore de s'y être élevé avec zèle contre ceux qui l'attaquent; 2° *Le palais du silence*, 1754, in-12; roman écrit avec délicatesse, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. « Il serait à souhaiter, dit un critique estimé, que les » trois quarts des auteurs modernes allas» sent faire un peu de séjour dans ce » *temple*. » 3° *Lettres d'Osman*, roman; 4° *La noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la noblesse commerçante de l'abbé Coyer; 5° *Histoire générale des guerres*, 1756, in-4, 2 volumes qui devaient être suivis de plusieurs autres. Quoique bien écrit, cet ouvrage, un peu superficiel, n'a pas été bien accueilli. 6° *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12, pleine de recherches, de vues sages et utiles. L'auteur a profité de ce que Huet et Pluche ont écrit sur la navigation et le commerce des anciens.

ARCUDIUS (Pierre), prêtre grec de l'île de Corfou, vint étudier à Rome. Grégoire XIV l'envoya en Pologne et en Russie pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs dans ces régions. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, mais dont les fruits ne subsistèrent pas long-temps, il s'attacha au cardinal Borghèse, et mérita sa protection et son estime. Nous avons de lui 1° un ouvrage savant, intitulé *De concordia Ecclesiæ occidentalis et orientalis, in septem sacramentorun administratione*, imprimé à Paris en 1672; 1 vol. in-4; 2° *Utrum detur purgatorium?* Rome, 1632, in-4; 3° *De purgatorio igne*, ibid., 1637, in-4; 4° *Opuscula de processione Spiritûs sancti*, ibid. 1630, in-4. Le fonds de ces ouvrages et de quelques autres du même auteur est très estimé; mais l'ordre y manque quelquefois, et le stile en est un peu négligé. Ils sont surtout propres à défendre l'Eglise romaine et sa croyance contre le schisme des Grecs; et c'est ce qui l'a rendu odieux au parti de la *petite Eglise*, et lui a attiré plus d'une sorte de sarcasmes de la part des écrivains de cette secte. Léon Allatius, auteur érudit, et Grec lui-même, zélé

pour l'union, lui rend plus de justice : il paraît cependant l'accuser d'un excès de zèle, en disant qu'*il haïssait jusqu'au nom même des novateurs,* mais en réfléchissant bien sur les fruits de l'esprit d'innovation, et sur ce qu'on appelle *novateurs*, on se persuadera que ce jugement est plutôt un éloge qu'une critique. L'abbé Renaudot semble l'accuser de *s'être proposé de décrier l'Eglise grecque ;* mais quoi qu'il en soit de cette intention supposée, comme il s'agit des Grecs tombés dans le schisme, l'ignorance et la superstition, il est à croire qu'Arcudius ne leur a pas fait grand tort. Il mourut vers l'an 1634, dans le collége des Grecs, où il s'était réfugié. Il vivait encore en 1633, lorsque Léon Allatius publia ses *Apes urbanæ ;* mais il était mort en 1637, quand Pantaléon Ligaridius imprima son traité *De purgatorio.*

* ARDANT (Isaac-Philibert), né à Tannay, département de la Nièvre, en 1765. Il était avocat au conseil avant la révolution, et fut nommé maître des requêtes au retour du roi. Il est mort à Paris le 26 février 1827. On lui doit 1° *Projet de code rural et forestier,* Paris, 1819, in-8 ; 2° *Essais de philosophie physique et astronomique sur quelques phénomènes de la nature et du globe*, Paris, 1826, 2 vol. in-8 ; 3° Plusieurs *Mémoires* sur différentes matières. Il a laissé en manuscrit un ouvrage *sur les monnaies anciennes.*

ARDENE. *Voy*. Rome.

ARDSCHIR Babeghan, ou Artaxerxès, premier roi de la dynastie des Sassanides, en Perse, reprit la couronne de ses ancêtres sur Ardavan, qui l'avait usurpée. Il vainquit et mit à mort le père et le fils ; et cette victoire le fit roi l'an 223 de J. C. Il nous a laissé un *journal* exact de ses actions particulières et publiques ; il est à croire qu'il n'est pas toujours scrupuleusement vrai, et qu'il ne dit pas tout, quoiqu'il rapporte quelques fautes qui lui sont échappées. Il joignit à l'histoire de sa vie un ouvrage intitulé : *Règles pour bien vivre*, adressées aux princes et aux sujets. Les maximes de ce monarque étaient que « le peuple est plus obéissant quand » le roi est juste ; que le plus méchant de » tous les princes est celui que les gens » de bien craignent, et duquel les mé» chans espèrent. » Il voulait que les peines fussent proportionnées aux fautes, et il répétait souvent à ses officiers : *N'employez pas l'épée, quand la canne suffit.* Il ne négligea ni l'utile, ni l'agréable. Il enrichit son état des plus beaux monumens d'architecture. Il mourut l'an 238, après 15 ans de règne.

* ARDUIN (marquis d'Yvrée), fut appelé au trône par les Italiens l'an 1002, après la mort d'Othon III. Mais Henri, duc de Bavière, ne le laissa pas jouir en paix du royaume : voulant soutenir les droits des Othons sur la couronne d'Italie, il se fit son concurrent sous le nom de Henri II. Appuyé dans ses prétentions par les Allemands ses sujets, et par une grande partie des seigneurs italiens, il se fit sacrer à Pavie en 1004 et visita toutes les villes de la Lombardie. Arduin s'enferma dans sa forteresse d'Yvrée, et tranquille spectateur des querelles de ses nouveaux sujets, il abandonnait à ses partisans le soin de lui assurer l'empire ; mais une seconde invasion de Henri II, en 1013 et 1014 acheva de l'abattre : il tomba malade, et déposa ses ornemens royaux sur l'autel du couvent de Fructérie, au diocèse d'Yvrée. Il mourut le 30 octobre de l'an 1015, après avoir pris l'habit religieux.

* ARDUINI (Pierre), botaniste, né à Vérone vers l'an 1728, a publié sur la botanique des ouvrages estimés, entre autres son *Animadversionum botanicarum specimen*, pars I, Patavii, 1759, in-4, tab. 22 ; pars II, Venetiis, 1764, in-4, tab. 20. Il fut nommé professeur d'agriculture et d'économie rurale à Padoue, et fit à cette occasion des observations et des expériences sur la culture et les usages des diverses plantes qui peuvent servir dans l'économie rurale et domestique, qu'il publia sous ce titre : *Memorie di osservazioni e d'esperienze sopra la coltura e gli usi di varie piante che servir possono all' economia*, Padova, 1766, in-4. Linnée lui a dédié, sous le nom d'*Arduinum*, un genre de plantes qui a été depuis réuni à celui de *Carissa.*

* ARDYS, roi de Lydie vers l'an 678 avant J. C., était fils de Gygès. Il prit les armes contre les Ioniens, s'empara de la ville de Priène, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il eut à son tour à repousser l'invasion des Cimmériens. Ces peuples, chassés des bords du Bosphore par les Scythes nomades, s'emparèrent de la ville de Sardes, capitale de la Lydie, et forcèrent Ardys à se réfugier dans la citadelle. Lassés par la résistance du roi, ces guerriers vagabonds se retirèrent, laissant Ardys maître de son royaume, qu'il maintint dans une paix profonde jusqu'à sa mort, qui arriva la 49e année de son règne. Sadyatte son fils lui succéda.

* ARE-FRODE, c'est-à-dire, *Are le Savant*, dont le nom de famille était Thorgilsen, historien islandais, estimé parmi les annalistes du Nord, naquit en Islande l'an 1068. Snorron assure qu'il écrivit un ouvrage sur les rois de Norwége, de Danemarck et d'Angleterre. Snorre-Sturleson est regardé cependant comme le premier historien du Nord, quoiqu'il ne vécût qu'en 1240. D'après ce qu'on lit dans Suhm (Hist. crit., tom. 4), on conserve dans la Collection d'Arnas Magneus un manuscrit qu'on croit être l'abrégé de l'ouvrage d'Are-Frode, et qui a pour titre: *Généalogie des rois de Norwége*: un seul fragment est considéré comme authentique, c'est celui qui est intitulé *Schedæ de Islandia*. Théodore Thoslacius, évêque islandais, le publia à Skalholt, en 1668. La partie la plus intéressante de ce fragment est une table généalogique des ancêtres d'Are-Frode; elle remonte depuis Rognoald, cousin du roi Haraldus Pulchricemus, qui vivait en 803, jusqu'à Ingre, contemporain d'Odin. Are-Frode mourut en 1148, âgé de 80 ans.

* ARELLANO (Jean de), peintre espagnol, natif de Torcys, près Tolède, en 1607; fut élève de Jean de Solis, et se distingua surtout dans la peinture des fleurs. Il mourut à Madrid, en 1670, à l'âge de 63 ans. L'église de Notre-Dame-de-Bon-Conseil de cette ville possède quatre de ses tableaux. — On compte encore quatre ARELLANO: le premier (Gille Ramirez d'), président de l'inquisition, a composé un traité *De privilegiis creditorum*, et un ouvrage intitulé *El memorial de la grandeza del conde de Aquilar*. Le second (Ramirez), a composé en espagnol un traité sur l'*orthographe*. Le troisième (J. Salvador Baptiste), moine espagnol au 17e siècle, a écrit: 1° *Antiquitates urbis Carmonæ ejusque historiæ compendium*; 2° *De origine imaginis sanctæ Mariæ*; 3° *De reliquiis Justæ et Rufinæ*. Le quatrième enfin (Michel Gomez de Arellano), fut chevalier de Saint-Jacques, et membre du conseil des affaires de l'Inde; il a écrit: 1° *Opera juridica tripartita*, Anvers, 1651, in-4; 2° *Juris canonici antilegomena*; 3° *Theoremata pro immaculata conceptione sanctæ Mariæ*; 4° *Supplicatio ad Innocentium*, au sujet de la Conception.

* ARELLIUS, célèbre peintre romain, né vers l'an 4 avant J. C., avait un talent particulier pour peindre les *déesses*; il orna de ses productions la plupart des temples de cette immense cité. Ses talens étaient ternis par des mœurs très dépravées. Il reproduisait les traits de plusieurs courtisanes sous les attributs de Junon, Minerve, etc. Le sénat l'ayant appris, n'eut aucun égard à la beauté de ses ouvrages, et les fit tous détruire comme profanes.

ARELLI. *Voy*. AURELLIS.

AREMBERGH (Jean de Ligne, comte d'), se signala en différentes rencontres pour le service de la maison d'Autriche. Charles-Quint le fit chevalier de la Toison d'or; Philippe II lui donna le gouvernement de la province de Frise, et l'empereur Maximilien érigea la terre d'Arembergh en principauté, qu'il réunit au cercle du Bas-Rhin. Il fut tué dans une bataille donnée contre les mécontens des Pays-Bas, le 24 mai 1568, dans le territoire de Groningue.

AREMBERGH (Philippe-Charles-François, duc d'), né le 10 mai 1663, s'illustra par ses exploits contre les Turcs, et mourut de blessures reçues à la bataille de Salankmène, le 25 août 1691.

AREMBERGH (Antoine d'), comte de Séneghem, fils de Charles, duc de Croy, d'Arschot, d'Arembergh, etc., et d'Anne,

duchesse de Croy et princesse de Chimay, entra chez les capucins, le 4 mars 1616, à l'âge de 22 ans, prit le nom de *Charles*, et se distingua dans différens emplois pendant 40 ans. Il a écrit 1° *Flores seraphici*, où il trace rapidement la vie de ceux qui ont illustré son ordre, depuis 1525 jusqu'en 1580 : les gravures dont cet ouvrage est orné furent faites aux dépens de sa famille; 2° *Seraphicus clypeus*, Cologne, 1643, 5 vol.

ARÉNA (Antoine d'), jurisconsulte et poète, naquit à Solliers, dans le diocèse de Toulon. Il fit d'abord quelques mauvais livres sur la jurisprudence, et se consola du peu de vogue qu'ils eurent, par ses vers *macaroniques*. On sait que cette poésie, que Merlin Coccaie rendit célèbre en Italie, consiste à enfiler confusément des mots moitié latins, moitié français, moitié provençaux, et d'en faire un mélange d'un goût barbare. Le principal ouvrage du poète provençal dans ce genre, est sa *Description de la guerre de Charles-Quint* en Provence, imprimée à Avignon, en 1537, édition rare, réimprimée en 1747, in-8, à Paris, sous le nom d'Avignon. Pour donner une idée du stile barbare de cet auteur, nous transcrirons le titre de cette *Histoire* de Charles Quint : *Meygra entreprisa catholiqui imperatoris quanto, an* 1536, *veniebat per Provensam bene carrossatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensa*, etc.; et on lit à la fin, *Scribatum estando cum gaillardis paysanis per boscos, montagnas, forestas de Provensa*, etc. Il y a encore d'autres poésies macaroniques du même auteur : *De Bragardissima villa de Soleriis*, etc., 1670, in-12. Il mourut en 1544, étant juge de Saint-Remi, près d'Arles.

* ARÉNA (Joseph), né dans l'île de Corse, fut nommé adjudant-général en 1793, employé au siége de Toulon et député au corps législatif en 1797. Arrêté le 10 octobre au spectacle de l'Opéra, sur l'accusation d'avoir attenté aux jours du premier consul, il fut condamné à mort le 20 janvier 1802, avec Cérachi, Topino, Lebrun, Demerville et Diana, accusés d'être ses complices.

*ARENTZ (Frédéric-Chrétien Holberg), petit neveu du célèbre Holberg (*Voy.* ce nom), mort à l'âge de près de 90 ans, le 31 octobre 1825, à Bergen, sa ville natale. Arentz a professé pendant 64 ans à l'école publique ou au collége royal de la ville de Bergen dont il a été le recteur depuis 1781. Plusieurs de ses élèves ont fait honneur à leur professeur et à leur patrie. Arentz a laissé plusieurs ouvrages et des mémoires intéressans; il avait été créé chevalier de l'ordre de Danebrog en 1810.

ARESI (Paul), né à Crémone vers 1574, se distingua dans l'ordre des théatins, et fut ensuite évêque de Tortone, dans le Milanais. Il cultiva et protégea les lettres. On a de lui des *Sermons* en latin, des *Livres* de philosophie, de théologie, de mysticité, et un savant ouvrage sur *les Devises sacrées*, en italien, in-fol., et imprimé aussi in-4, à Milan, 1625, 8 tomes. Ce prélat mourut dans sa ville épiscopale en 1644.

ARETÆUS ou ARÉTÉE, de Cappadoce, médecin grec de la secte des pneumatiques. Wigan croit qu'il vivait sous le règne de Néron : on a de lui divers traités de médecine, dont le principal est celui *des Maladies aiguës*. Boerhaave en a donné une édition grecque et latine, à Leyde, en 1735, in-fol., avec de savantes notes; celle de Wigan, à Oxford, en 1723, in-fol., est aussi fort estimée. Ce médecin étudiait la nature plus que les livres. Son stile est concis et serré, comme celui d'Hippocrate. Il a écrit aussi sur *les maladies chroniques*, le tout formant huit livres. On les trouve dans *Medicæ artis principes* (ou Recueil des meilleurs ouvrages anciens sur la médecine), par Henri Etienne, 1567, nouvelle édition, par Haller, 1772, in-8, dont *Aretæus* compose les cinq premiers volumes. Lefebvre de Villeneuve en a fait une traduction française. Il faut espérer que M. le docteur Nayme, helléniste distingué, fera paraître celle qu'il vient de terminer.

ARÉTAS, roi des Arabes, était beau-père d'Hérode-Antipas, et un des plus ardens persécuteurs des premiers chrétiens. Un de ses officiers faillit d'enlever

saint Paul à Damas, en faisant garder toutes les portes, pour que le saint apôtre ne pût lui échapper. Mais le zèle ingénieux des fidèles rendit ses recherches vaines. Ils descendirent saint Paul du haut des murs de la ville dans une corbeille, et le sauvèrent ainsi des mains de ses ennemis, l'an 41 de J. C. C'est l'apôtre lui-même qui raconte ce danger imminent, dans le touchant tableau qu'il fait de ses souffrances, 2e épître aux Corinthiens, chap. 11. — Plusieurs rois de l'Arabie ont porté ce nom.

ARÉTAS, évêque de Césarée en Cappadoce, au 10e siècle (comme le prouve Bernard de Montfaucon *Palæographia, græca*, pag. 43 et 275), est auteur d'un *Commentaire* sur l'Apocalypse, qui a été imprimé en grec et en latin, à Paris, 1621, in-fol. Il se trouve en latin dans la Bibliothèque des Pères.

ARÉTIN (Guy) vit le jour à Arezzo. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et devint abbé. Il substitua aux six lettres de l'alphabet romain, dont on se servait dans le plain-chant grégorien, les syllabes *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne *Ut queant laxis*, etc., composée par Paul Diacre, et simplifia tellement l'art du chant, qu'il apprenait dans un an, à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvait à peine apprendre dans dix et vingt. Le pape Jean XIX admira son invention, et le fit venir à Rome. (*Voy.* dans le Dictionnaire de musique de M. Brossard, l'analyse des ingénieuses découvertes de Guy Arétin.) Ce bénédictin florissait vers l'an 1028. Il laissa deux livres sur la musique. *Voyez* MURS (Jean).

ARÉTIN (Léonard), ainsi appelé par ce qu'il était né à Arezzo, en 1370. Son nom de famille était Bruni. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla à Florence, où il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la jurisprudence et à la politique. Il apprit la langue grecque sous Emmanuel Chrysoloras. La réputation de ses talens et de son savoir, secondée des bons offices du Pogge son intime ami, lui mérita dans un âge encore peu avancé, la place de secrétaire des brefs sous Innocent VII, qu'il remplit avec distinction pendant le règne de ce pontife et de quatre de ses successeurs. Il se trouva au concile de Constance; en 1415, avec Jean XXIII. Ce pape y ayant été déposé, Arétin jugea qu'il y avait peu de sûreté à Constance pour ceux qui avaient suivi son parti, et s'enfuit secrètement de cette ville. Il retourna à Florence, où il consacra entièrement à son goût pour les lettres, et à la composition de divers ouvrages, le loisir que lui laissaient ses différentes charges. Il fut employé à plusieurs ambassades par sa république, dont il était chancelier, et mourut en 1444. De magnifiques obsèques lui furent faites aux dépens du public; on prononça son oraison funèbre, pendant laquelle, son corps étant déposé dans l'église, l'orateur, par ordre des magistrats, le couronna de laurier. Léonard Arétin doit être regardé comme un des plus beaux génies de son siècle, et l'un de ceux qui firent époque à la renaissance des lettres. Historien, orateur, polygraphe, traducteur, il ne réussit pas également dans tous ces genres: mais il surpassa la plupart de ses contemporains, surtout dans l'histoire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés; les principaux sont: 1° *Trois livres de la guerre punique*, qu'il a presque tous pris de Polybe, et qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live, 1537, in-8; 2° *Histoire de l'ancienne Grèce fabuleuse, et de Rome*, sous le titre d'*Aquila volante*, Venise, 1543, in-8; 3° *De bello Italico adversus Gothos gesto libri* 4, 1470, in-fol.: 4° *Historiarum florentinarum libri* 12, 1610, in-8, qu'il traduisit en italien, 1476, in-fol.; 5° *Traductions latines* de quelques Vies de Plutarque, des Politiques et des Economiques d'Aristote; 6° *De studiis et litteris*, réimprimé en 1642 par les soins de Naudé; 7° *Epistolæ*. Ce dernier ouvrage est fort estimé, tant pour le stile qu'à cause de diverses notices importantes pour l'histoire de ce temps-là. L'abbé Mehus en donna, à Florence, en

1741, une nouvelle édition, 2 vol. in-8, avec des notes et la *Vie* de l'auteur.

ARÉTIN (Pierre), fils naturel de Louis Bacci, simple gentilhomme d'Arezzo, né le 20 avril 1492, fit l'essai de son talent poétique par un *sonnet* contre les indulgences. Des indulgences, il passa aux rois, et les outragea avec une hardiesse si brutale, qu'il fut appelé *le fléau des princes*. Charles V et François I furent assez bons pour payer à ce poète le silence qu'ils auraient dû lui imposer d'une autre manière. Des princes d'Italie, moins complaisans que ces deux rois, n'employèrent que le bâton pour le faire taire, et s'en trouvèrent mieux. Les présens, loin de le calmer, ne faisaient qu'augmenter sa rage poétique. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats : *Voilà*, dit le satirique, *un bien petit don pour une si grande sottise*. Il se vantait « que ses » libelles faisaient plus de bien au monde » que les sermons. » On disait de lui « que sa plume lui avait assujetti plus » de princes, que les princes n'avaient » subjugué de peuples. » Il fit courir une médaille où son buste était gravé d'un côté avec ces mots : *Il divino Aretino;* de l'autre on le voyait sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin était le plus lâche et le plus bas de tous les adulateurs lorsqu'il manquait de pain. Ses panégyriques alors étaient aussi outrés que ses satires. Personne n'était plus importun que lui quand on lui avait donné quelque espérance, ni plus insolent quand il avait obtenu ce qu'il demandait. Il répondit à un trésorier de la cour de France qui venait de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je » garde le silence. J'ai usé mes forces à » demander, il ne m'en reste plus pour » remercier. » L'Arétin, pour mieux parvenir à ses fins, usait du secret des charlatans. Il se vantait beaucoup, moyen le plus sûr d'en imposer à la multitude. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue dans ses écrits les poètes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A » moi, dit-il, qui sais donner du relief » aux vers et du nerf à la prose, et non à » ces écrivains dont l'encre est parfumée, » et dont la plume ne fait que des minia» tures..... L'éloge que j'ai fait de Jules III » (écrit-il ailleurs) respire quelque chose » de divin. Ces vers, par lesquels j'ai » sculpté les portraits de Jules, de Charles, » de Catherine et de François, s'élèvent » comme des colosses d'or et d'argent, » au-dessus des statues de marbre et de » bronze que les autres érigent à leur » gloire. Dans ces vers, dont la durée » égalera celle du soleil, on voit comme » toutes les parties sont arrondies ; on re» marque le relief des muscles et tous » les replis des passions cachées. Si » j'avais prêché J. C. comme j'ai loué » l'empereur, j'aurais amassé plus de » trésors dans le ciel que je n'ai de dettes » sur la terre. » L'Arétin se déshonora encore plus par ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties ; par ses lettres et par ses sonnets sur les postures les plus indécentes, gravées par Marc-Antoine de Bologne, d'après les dessins de Jules Romain, en 1525. Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable, se trouve dans ces infâmes ouvrages. Les turpitudes de la dépravation la plus outrée y sont dévoilées avec une impudence qui révolte et contre le peintre et contre le poète. Il mourut à Venise, vers 1557, à l'âge de 66 ans. On raconte, d'après Laurent Politien, que l'Arétin se mit si fort à rire en écoutant les lubricités de ses deux sœurs (qui menaient une vie scandaleuse à Venise), qu'il renversa la chaise sur laquelle il était assis, se cassa la tête en tombant, et mourut sur l'heure. Dans le *Discours* sur la liberté des écrivains, qui fait partie des *Épîtres latines* du chancelier de l'Hôpital, on trouve de très beaux vers qui semblent nous apprendre que l'Arétin finit ses jours par la corde, à Venise, cette république étant sans doute de moins bonne composition que les monarques qui le laissaient parler à son aise.

Nuper Aretinus Venetæ se clauserat urbis

Manibus; unde velut celsa sublimis in arce,
Omnes Europæ reges figebat acutis
Incessens jaculis et diræ verbere linguæ:
Atque illum missis omni regione tyranni
Placabant donis; tantum mala vatis avari
Lingua potest! at ei claræ tutela nec urbis
Profuit, Ionii longe regnantis in alto,
Non circumfusæ miserum texere paludes,
Quin meritas læso pœnas exsolveret orbi
Terrarum, dignum vel haberet carmine funem.

Apostolo Zeno a nié ce genre de mort de l'Arétin, par la raison que ses ennemis ne s'en sont pas prévalus pour insulter à sa mémoire. Mais on sait qu'à Venise ces sortes d'exécutions ne sont pas publiées à son de trompe. Un versificateur italien lui a fait l'épitaphe suivante,

Qui giace l'Aretin, poeta tosco,
Di tutti disse mal, fuor che di Cristo,
Scusandosi con dir: Non lo conosco.

qu'on a rendue ainsi en français :

Le temps par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des grands monarques, dont la gloire
Est vivante après le trépas:
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ceux qui voudront connaître plus particulièrement cet écrivain odieux peuvent consulter sa Vie, imprimée en 1750, in-12, à Paris; ou *la Vita di Pietro Aretino*, Padoue, 1741, in-8. Il y a moins de détails minutieux dans celle de Paris. On peut voir la liste des principaux ouvrages de l'Arétin dans le Dictionnaire des livres rares, par M. Osmont. On y trouve, après une longue suite d'abominations, une Vie de sainte Catherine de Sienne, une Paraphrase des psaumes de la pénitence, et d'autres ouvrages de piété, qui ont fait croire à quelques auteurs que l'Arétin avait pris à la fin de ses jours des sentimens honnêtes et chrétiens; d'autres disent que ces ouvrages ne prouvent autre chose, sinon que cet homme corrompu passait du sacré au profane, avec la même facilité qu'il passait de la médisance à l'adultation.

ARÉTIN (François). *Voyez* Acot (François).

* ARÉTIN (Jean-Christophe, baron d'), savant et laborieux bibliographe, membre de l'académie de Gœttingue, vice-président de l'académie de Bavière, etc., né à Munich le 2 décembre 1773, mourut le 16 août 1822. Il fut nommé, en 1793, conseiller de la direction générale des états de Bavière; en 1804, vice-président de l'académie de Munich, et quelque temps après, premier conservateur de la bibliothèque de cette ville. Le baron d'Arétin, membre de plusieurs sociétés savantes, a publié beaucoup d'opuscules, presque tous en allemand, parmi lesquels on distingue 1° *Discours sur les plus anciens monumens de l'Art typographique en Bavière*, 1803, in-8, Landshut; 2° *Histoire des Juifs en Bavière*, 1803, in-8, Munich; 3° *Recherches sur les cours d'amour dans le moyen âge*, in-8; 4° *Théorie abrégée de la Mnémonique*, 1807, in-8, Nuremberg; 5° *Discours sur les résultats immédiats de l'invention de l'imprimerie*, 1808, in-8, Munich, etc. On lui doit encore un *Mémoire* sur des recherches pour une langue universelle.

ARFE (Juan d'), sculpteur, naquit à Séville en 1603. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels on cite les statues en marbre des *évangélistes* qu'il fit dans la chapelle de communion de Séville, et qui ont vingt pieds de hauteur.

ARFE (Jean d'), appelé Arfe Villafano, naquit à Léon en 1524. Il cultiva avec succès la sculpture et l'architecture. On a de lui un ouvrage intitulé *Quilador*, c'est-à-dire, *l'essayeur de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*, Valladolid, 1572; Madrid, 1578. Arfe mourut à Madrid en 1595, à l'âge de 71 ans.

* ARGAIZ (Grégoire d'), bénédictin espagnol, naquit à Logrono, dans la Vieille-Castille, et fit profession à l'abbaye de Saint-Sauveur d'Ona. Une facilité extraordinaire jointe à un travail assidu le firent bientôt remarquer parmi les savans dont cet ordre était rempli. On a de lui : 1° *Histoire ecclésiastique de l'Espagne*, tirée des écrits de saint Grégoire, évêque de Grenade, et de la Chronique de Haubert, moine espagnol, 2 vol. in-fol. Garcias de Molina l'accuse,

on ne sait sur quel fondement, d'avoir travaillé seulement d'imagination et d'avoir supposé la Chronique de Haubert lui-même; 2° *Histoire de Notre-Dame de Mont-Serrat.* Dans cet ouvrage, Argaiz prétend que les exercices spirituels ne sont point de saint Ignace, mais d'un religieux du Mont-Serrat. Après la mort de don Antoine d'Yèpres, Argaiz fut chargé de continuer les chroniques de l'ordre, commencées par ce savant. Tous ces ouvrages forment une collection de 14 vol. in-fol.

ARGANIL. *Voy.* MICHEL DELL' ANNUNCIATA.

ARGENS (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'), naquit le 24 juin 1704, à Aix en Provence. Son père, procureur-général au parlement de cette ville, voulut en vain le consacrer à la magistrature. Il prit le parti des armes, dès l'âge de 15 ans. Il a donné, dans ses *Mémoires*, l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople où sa famille l'avait envoyé, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau; mais il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva, en 1734, au siége de Kehl, où il fut blessé légèrement. Après le siége de Philipsbourg, il fit une chute de cheval, qui le mit hors d'état de remonter en selle, et fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume. Frédéric II étant parvenu au trône de Prusse, l'appela auprès de lui, et se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, et revint à Aix, où il vécut en philosophe. Il y mourut le 11 janvier 1771. Sa conversation plaisait par une vivacité pétillante et des saillies tout-à-fait originales. Il avait du penchant à l'hypocondrie; mais il était d'ailleurs bon époux, bon ami et bon maître. Il avait, comme il le disait lui-même, des dogmes qui dépendaient des saisons; aussi laissait-il courir sa plume avec une liberté qui tenait de la licence. Bayle était son modèle, et sans doute l'instigateur des combats qu'il livrait à la religion. Il avait une ardeur de savoir qui s'étendait à tout. Il possédait plusieurs langues; il se mêlait de chimie et d'anatomie; il peignait assez bien. Ses ouvrages sont connus du public. Les principaux sont : 1° les *Lettres juives*, les *Lettres chinoises* et les *Lettres cabalistiques*, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens*, sous le titre d'*OEuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. in-12. La religion est peu respectée dans ce recueil, et ses ministres y sont déchirés avec un acharnement révoltant. Il y a de l'érudition, des recherches, quelques bonnes réflexions; mais le stile est trop diffus et manque de nerf. Sa plume était plus facile qu'énergique. On remarque partout un homme qui n'a aucun principe fixe, et qui flotte entre les opinions les plus opposées. 2° Un grand nombre de romans mal imaginés, et écrits d'une manière lâche et incorrecte. Le seul dont on se souvienne, est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*, nouvelle édition, 1807, 1 vol. in-8. Les faits qui y sont racontés n'immortaliseront jamais leur auteur, et ne méritaient guère de passer à la postérité. 3° Les *Traductions* du grec en français d'*Ocellus Lucanus* et de *Timée* de Locres, l'une et l'autre in-12 et in-8. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par M. l'abbé Batteux. 4° Il a aussi mis en français le *Discours de Julien sur le christianisme*, ouvrage contraire à la religion, qu'on a réimprimé à Genève, avec des notes téméraires et indécentes; 5° *Mémoire secret de la république des lettres*, 1744, 7 vol. in-12; 6° *Lettres philosophiques et critiques*, par M. Cauchois, avec les *réponses* de M. d'Argens, 1744, 1 vol, in-12, etc. A la fin de sa vie, le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, et se rapprocher de la religion de ses pères, qu'une vaine ostentation de philosophie lui avait fait abandonner. Il portait sur lui le nouveau Testament, qu'il lisait lorsqu'il était seul, comme l'a attesté un de ses domestiques, qui était protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez

M. le président d'Eiguille son frère, il était toujours le premier à lui parler religion, et à faire des objections. Le président, qui joignait à l'âme la plus grande, la foi la plus éclairée et la plus généreuse, mais qui avait la prudence de ne pas trop presser son frère, se contentait de résoudre ses difficultés, et de lui faire sentir qu'elles ne provenaient que des fausses idées qu'il avait sur la religion. Ce qui fit aussi une singulière impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frère, l'abbé d'Argens, et M. l'abbé de Monvallon, qui étaient avec lui à la campagne, et qui joignaient aux qualités de l'esprit cette belle simplicité que donne la solide vertu, et qui est toujours la plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frère : Je ne crois pas encore, il est vrai, mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut près de Toulon, chez madame la baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les sacremens de l'Eglise, et témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avait écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des délibérations capitulaires du chapitre de la cathédrale de Toulon. Il mourut le 11 janvier 1771. S'il jeta du ridicule sur la religion, du moins il n'était pas athée (*Voyez* sur cet écrivain les mémoires pour servir à l'histoire du 18e siècle, tome 2, p. 282).

* ARGENSOLA (Lupercio et Barthélemi), frères, nés à Balbastro en Aragon, le premier en 1565, le second en 1566. Ils cultivèrent tous deux la poésie et les lettres avec beaucoup de succès. Leurs ouvrages ont été recueillis sous le titre de *Poésies de Lupercius et du docteur Barthélemi Léonard d'Argensola*, Saragosse, 1634, in-4. On a en outre de Barthélemi 1° *Conquête des îles Moluques*, Madrid, 1609, in-fol., traduite en français, Amsterdam, 1706 ou 1707, 3 vol. in-12; 2° *Première partie des annales d'Aragon, pour faire suite à celles de Zurita*; Saragosse, 1630, in-fol.; 3° quelques *opuscules* qui ne méritent point d'être cités. —Barthélemi avait embrassé l'état ecclésiastique; nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, il fut successivement chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, recteur de Villa-Hermosa, et historiographe d'Aragon. Il mourut en 1631, 18 ans après avoir perdu son frère, qu'il avait accompagné à Naples, quand il y fut appelé pour être ministre secrétaire d'état de la guerre, sous le vice-roi comte de Lemos.

ARGENSON. *V*. Le Voyer d'.

* ARGENTAL (Charles-Augustin de Ferriol, comte d'), né à Paris le 20 décembre 1700, était fils de M. de Ferriol, président au parlement de Metz, frère de Pont de Vesle, auteur du *Complaisant*, et neveu de madame de Tencin. Il fut nommé conseiller au parlement et dans la suite ministre du duc de Parme auprès du roi de France. Ses relations intimes avec Voltaire le sauvèrent de l'oubli où il aurait constamment vécu. L'enthousiasme aveugle avec lequel il admirait le patriarche de Ferney, et l'affection qu'il avait pour lui, le lièrent avec la secte qui dominait alors, et lui valurent quelques éloges de la part de son héros. Marmontel, plus impartial, l'appelait l'*âme damnée de Voltaire*, et le peint comme un *gobe-mouche*, un imbécile, qui ne pouvait avoir d'opinion à lui. En effet, sa seule occupation était de colporter les livres de son ami, de servir ses haines, et de contribuer de son mieux à la propagation de ses principes. On a de lui quelques vers qui ne sont pas entièrement dépourvus de grâce, mais qui doivent la plus grande partie de leur réputation plutôt aux éloges qu'ils ont reçus, qu'à leur propre mérite. Il paraît, au reste, que la poésie n'était pas sans attrait pour lui, puisque le jour même de sa mort il adressa quelques rimes à une dame qui était l'une de ses plus anciennes amies. A en croire cette dame, c'est lui qui est l'auteur de l'ouvrage qui a pour titre *Le comte de Comminges*, roman attribué à madame de Tencin, et publié sous son nom; peut-être est-il aussi l'auteur des *Anecdotes de la cour d'Edouard*, attri-

buées de même à sa tante. Le comte d'Argental mourut le 5 janvier 1788.

ARGENTIER (Jean), né à Castelnovo en Piémont, fit de grands progrès dans la médecine, et se distingua dans la théorie de son art. Il mourut à Turin, en 1572, âgé de 58 ans. Ses ouvrages furent recueillis après sa mort, en 2 vol. in-fol., à Venise, 1592, 1606 et 1610. Ce médecin n'était bon que pour le cabinet. Lorsqu'il fallait appliquer ses remarques dans la pratique, sa mémoire ne les lui fournissait plus. Il censura les écrits de Galien avec amertune, et c'est ce qui lui mérita le titre de *Censeur des médecins*.

ARGENTINA (Thomas d'), nommé aussi *Thomas de Strasbourg*, parce qu'il était né dans cette ville, savant et pieux général des augustins en 1345. On a de lui des *Commentaires* sur le *Maître des sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol., et d'autres ouvrages qui furent recherchés. Il mourut à Vienne en Autriche, après avoir gouverné son ordre avec sagesse pendant 12 ans.

ARGENTRÉ (Bernard d'), né à Vitré en 1519, se fit estimer, dans le 16e siècle, par sa probité et son savoir. Il s'adonna beaucoup à la jurisprudence et à l'histoire. C'était un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, du chagrin, dit-on, de voir sa patrie en proie aux guerres civiles que le calvinisme y avait excitées. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne*, Paris, 1621, in-fol., en latin; et l'*Histoire de Bretagne*, Rennes, 1582. Cet ouvrage, fait à la hâte, sur les mémoires de Pierre Le Baud, qui écrivait vers l'an 1480, est plein de fautes. L'auteur s'en aperçut, retoucha son ouvrage, et en donna une nouvelle édition, à Paris, 1588. — Charles d'Argentré, sieur de la Boissière, fils de l'auteur, revit l'ouvrage de son père, et en donna une édition corrigée, Paris, 1612, in-fol. Nicolas Vignier, d'abord protestant, ensuite catholique, relève avec un peu trop d'amertume les fautes de cette histoire, dans son ouvrage intitulé de l'*Ancien Etat de la Petite-Bretagne*, Paris, 1619, in-4, et traite de calomnies ce qui n'est peut-être que trop vrai.

ARGENTRÉ (Charles Duplessis d') naquit en 1673, du doyen de la noblesse de Bretagne. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1700, et eut la place d'aumônier du roi en 1709. Il fut nommé évêque de Tulle en 1723. Il édifia son diocèse par ses vertus, et l'éclaira par son savoir. Malgré ses occupations pastorales, il étudiait sept heures par jour. On a de lui plusieurs ouvrages : le plus connu est en 3 vol. in-fol., publié à Paris en 1728, sous ce titre *Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio seculi 12 ad annum 1725, in Ecclesia proscripti sunt et notati;* compilation pleine de recherches savantes. On a encore de lui des *Elémens de théologie*, en latin, Paris, 1702, in-4, et une *explication des sacremens*, 3 vol. in-12; enfin des sermons et d'autres livres de théologie et de piété. Ce prélat mourut en 1740, regretté des pauvres, dont il était le père, et des gens de bien, dont il était la lumière et l'exemple.

ARGENVILLE. *V.* DEZAILIER.

ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, se fit un nom célèbre dans l'antiquité, par sa tendresse conjugale pour Polynice, tué au siége de Thèbes. Elle rechercha son cadavre avec sa belle-sœur Antigone, parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendait sous peine de la vie, et lui rendit les derniers devoirs. Créon, irrité qu'elle eût transgressé ses ordres, et insensible au cri de la nature, la rejoignit à son époux. Ces événemens furent antérieurs à la guerre de Troyes.

ARGIS (Boucher d'). *V.* BOUCHER.

ARGOLI (André), mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, essuya dans sa patrie des désagrémens qui l'obligèrent de se retirer à Venise. Le sénat, connaissant tout son mérite, le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, et lui donna le titre de chevalier en 1636. Il mourut en 1653. On a de lui 1° *De diebus criticis;* 1652; 2° *Ephemerides, ab anno* 1620 *ad* 1700; 3° *Astronomicorum libri* 3; 4° *Problemata astronomica*: ouvrages exacts pour ce temps-là, et dont

les astronomes postérieurs ont beaucoup profité.

ARGOLI (Jean), fils du précédent, naquit avec une inclination décidée pour la poésie. Dès l'âge de 15 ans il fit imprimer une *Idylle sur le ver à soie*. Peu de temps après, enflammé d'émulation par les applaudissemens prodigués à l'auteur du licencieux poème d'Adonis, il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant enfermé dans une chambre où l'on n'entrait que pour lui apporter à manger, il acheva en 7 mois, à l'âge de 17 ans, un poème en 12 chants, intitulé *Endymion*. Cet ouvrage fut goûté des mêmes lecteurs qui avaient approuvé le modèle (*V.* MARINI). Il est auteur de plusieurs autres poésies, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Son goût pour les belles-lettres ne l'avait pas empêché de se livrer à l'étude de la jurisprudence, qu'il professa pendant quelques années à Bologne. Argoli a composé aussi des ouvrages sur la *philologie* et l'*Archéologie*. Il mourut vers 1660.

ARGONNE (don Bonaventure d'), né à Paris en 1640, mourut chartreux à Gaillon, en 1704, âgé de 64 ans. Son esprit et son savoir lui avaient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenait un commerce réglé de littérature, qui charmait sa retraite, et remplissait les momens que la piété et les devoirs de la règle lui laissaient libres. On a de lui, 1° un *Traité de la lecture des Pères de l'Eglise*, écrit avec discernement et avec goût. La meilleure édition est de 1697, in-12, donnée par M. Pellestre, qui l'a beaucoup augmentée. On en a fait une traduction latine, Turin, 1742. 2° Des *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville, réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux et intéressant d'anecdotes littéraires et de réflexions critiques, souvent justes, mais qui, quelquefois, prêtent elles-mêmes à la critique. 3° L'*Education*, *Maximes et Réflexions avec un Discours du sel dans les ouvrages d'esprit*; donné sous le nom de Moncade, Rouen, 1691. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

ARGOU (Gabriel), natif du Vivarais, avocat au parlement de Paris, aussi estimable par ses mœurs que par son savoir, mourut au commencement du 18e siècle. Il est auteur d'une *Institution au droit français*, en 2 vol. in-12, très bien dirigée. *L'Institution* au droit ecclésiastique, par l'abbé Fleury, son ami, le porta à composer cet ouvrage. La dernière édition est de 1788.

ARGUES (Gérard des), géomètre du 17e siècle, naquit à Lyon en 1597, et y mourut en 1661. Il était ami de Descartes; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami et des Argues défendit son maître. Nous avons de lui 1° Un *Traité de perspective*, in-fol.; 2° *Traité des sections coniques*, in-8; 3° *Pratique du Trait*, in-8; 4° Un très bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8.

ARGYRE (Isaac), moine grec, habile mathématicien, florissait au 14e siècle. Il est auteur de plusieurs écrits de *géographie* et de *chronologie*, et de quelques autres traités sur diverses matières.

ARGYROPHILE, ou ARGYROPULO (Jean), né à Constantinople, passa en Italie vers l'an 1434, et demeura quelque temps à Padoue. De retour à Constantinople, il en sortit encore après la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. S'étant rendu une seconde fois en Italie, Côme de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, et le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers 1474 d'un excès de melon. Jean Lascaris, qui avait été son disciple, lui a fait en grec une épitaphe fort honorable. On dit qu'il mangeait beaucoup, et que le produit de ses livres et ses autres revenus suffisaient à peine à la dépense de sa table. Il a laissé une *Traduction* de la Morale et de la Physique d'Aristote, dédiée à Côme de Médicis. On dit que Théodore de Gaze, son ami, la lui céda, et l'engagea à suppri-

mer une version moins bonne qu'il préparait. On a encore de lui un Traité *De regno*, et *Consolatio ad imperatorem Constantinopolitanum*, etc. Il eut pour disciple le célèbre Politien. Hody a publié la *Vie* d'Argyropulo avec celles d'autres savans grecs, 1742, in-4.

ARIADNE, fille de l'empereur Léon I et de Vérine, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial l'an 474 de l'ère chrétienne. Cette princesse fut soupçonnée d'avoir une intrigue avec Anastase le Silentiaire. Zénon, selon Jornandès, donna ordre à un de ses officiers de la tuer; mais l'impératrice en ayant été avertie, se réfugia dans la maison d'Acace, évêque, qui représenta l'atrocité de ce forfait à Zénon; ce prince consentit à ce qu'elle revînt au palais. Si l'on en croit quelques auteurs, elle se vengea de son mari : l'empereur étant tombé dans une syncope violente après un excès de table (d'autres disent que c'était un accès d'épilepsie), elle le fit enfermer dans un tombeau, où il mourut. Mais ce récit n'a pas, à beaucoup près, assez d'authenticité pour qu'on y ajoute foi (*Voyez* ZÉNON). Ce qui est plus certain, c'est qu'Ariadne fit proclamer Anastase empereur, et n'attendit que 40 jours, après la mort de Zénon, pour épouser ce nouveau prince. Elle mourut l'an 515.

ARIARATHE I, roi de Cappadoce, fils et successeur d'Ariamnès, commença à régner conjointement avec son frère Holoferne, l'an 330 avant J. C. Il se joignit à Cchus, roi de Perse, dans l'expédition d'Egypte; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, et mourut peu de temps après laissant deux fils, Ariarathe et Arézas trop jeunes pour régner.

ARIARATHE II, fils du précédent, succéda à Holoferne son oncle. Quoiqu'il restât fidèle au roi de Perse, son pays ne fut pas envahi par Alexandre le Grand; mais il fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, et tuteur du jeune roi Philippe, prétendait lui être échus en partage. Le malheureux Ariarathe fut défait, et attaché en croix avec ses principaux officiers, par l'ordre du vainqueur, vers l'an 321 avant J. C. Il avait alors 81 ans. Quelques-uns disent qu'il se donna lui-même la mort, mais ce récit est moins vraisemblable.

ARIARATHE III, ou I, suivant ceux qui ne commencent qu'à lui la suite des rois, était de Cappadoce, fils d'Ariarathe II; il s'était enfui en Arménie, dans le temps du supplice de son père. Ayant appris la nouvelle de la mort de Perdiccas et d'Eumènes, il rentra dans la Cappadoce, remporta une victoire contre Amyntas, général macédonien, et monta sur le trône vers l'an 310 avant J. C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV posséda la couronne après Ariamnès son père. Ce prince régna quelques années conjointement avec son père. Il avait épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 avant J. C. La chronologie et les diverses circonstances de ce règne ainsi que des trois précédens, ne sont pas bien sûres ni rapportées uniformément par les historiens.

ARIARATHE V, successeur et fils du précédent, était encore enfant quand son père mourut vers l'an 220 avant J. C. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus le Grand. Il donna du secours à ce roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya à Rome des ambassadeurs, chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus, dont le sénat lui rendit depuis la moitié, à la prière du roi de Pergame. Ariarathe se ligua ensuite avec son gendre Eumènes contre Pharnace, roi de Pont, qui ayant refusé la médiation des Romains, paya ce refus assez cher, et fut obligé de conclure un traité désavantageux. Antiochide, épouse d'Ariarathe, désespérant d'avoir des enfans, lui avait supposé deux fils, Ariarathe et Holopherne ou Orophernes; mais elle devint grosse ensuite, et eut Mithridate et un autre Ariarathe. Le roi envoya le premier à Rome, pour y être élevé à la manière des Romains, l'autre Ariarathe lui succéda. Ariarathe V secourut les Romains contre Persée, et mourut après

un long règne, avec la réputation d'un prince inconstant dans son amitié et ses alliances, l'an 168 avant J. C.

ARIARATHE VI, fils du précédent, surnommé *Philopator*, à cause de son attachement pour son père, qui voulait lui donner la souveraineté de son vivant, et que ce fils ne voulut point accepter, s'appelait Mithridate avant de monter sur le trône. Il prit le sceptre vers l'an 166 avant J. C. Ce roi renouvela l'alliance qu'Ariarathe V avait entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser Laodicée sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holopherne ou Orophernes, qui se prétendait son frère. Ariarathe fut renversé de son trône. Le Sénat ordonna le partage entre les deux concurreus; mais Attale, roi de Pergame, secourut Ariarathe, et le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains, contre Aristonicus, usurpateur du royaume de Pergame; il périt dans cette guerre, l'an 130 avant J. C., et laissa six enfans. Laodicée, veuve d'Ariarathe, et régente du royaume, craignant de perdre son autorité, fit périr cinq de ses enfans par le poison; le sixième, qui suit, se sauva à l'aide de ses parens. Le peuple fit mourir cette mère cruelle.

ARIARATHE VII, surnommé *Epiphane*, fut proclamé roi l'an 130 avant J. C. Ce prince épousa Laodicée, fille du célèbre Mithridate, dont il eut deux fils. Son beau-père le fit assassiner. Laodicée donna sa main et la couronne à Nicodème, roi de Bithynie. Mithridate chassa ce nouveau roi, et restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avait fait tuer vers l'an 117 avant J. C.

ARIARATHE VIII, surnommé *Philométor*, fils du précédent, fut placé sur le trône par Mithridate. Ce prince voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son père. Ariarathe leva des troupes contre son oncle. Celui-ci attira Ariarathe à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées (l'an 106 avant J. C.), et fit régner à sa place son propre fils, âgé de 8 ans. Les Cappadociens se soulevèrent, et mirent sur le trône Ariarathe, frère du dernier roi.

ARIARATHE IX. Mithridate, le cruel persécuteur de cette famille, chassa le nouveau roi, qui mourut bientôt après de chagrin, et rétablit son fils. Alors Nicomède, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, intéressa les Romains dans cette affaire. Le sénat voulut rendre les Cappadociens libres, mais ce peuple demanda un roi. Les Romains lui donnèrent Ariobarzane, vers l'an 91 avant J. C.

ARIARATHE X, appelé *Philadelphe*, devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane III son frère, vers l'an 42 avant J. C. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, concubine d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane, dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, et fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archélaüs, second fils de Glaphyra, l'an 36 avant J. C.

ARIAS-MONTANUS (Benoît) naquit à Frexenal, en Estramadure, en 1527. Il était fils d'un notaire, et fit ses études à Alcala, où il fit des progrès dans les langues anciennes et modernes, il prit l'habit de l'ordre de Saint-Jacques, et en 1562, l'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour, il se retira à l'ermitage de Notre-Dame-des-Anges, près d'Aracena, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, et le chargea d'une nouvelle édition de la Bible polyglotte. Elle fut imprimée à Anvers, par les Plantin, depuis 1569 jusqu'en 1572, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chère que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias-Montanus augmenta cet ouvrage de paraphrases chaldaïques, et de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Pagnin très fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau et n'accepta qu'une commanderie de Saint-Jacques, et une place de chapelain du roi. Il mou-

rut dans sa patrie, en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Ecriture-Sainte. Ses 9 livres des *Antiquités judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1596, in-4. Ils se trouvent aussi dans la Polyglotte d'Anvers, et dans les grands Critiques d'Angleterre. Arias a mis encore en vers latins le *Psautier*, 1574, in-4. Richard-Simon a parlé de cet auteur avec beaucoup d'humeur. Il ne faut pas s'en tenir à l'idée qu'il donne de ses ouvrages, quoique plusieurs de ses obervations critiques soient fondées. On a encore d'Arias-Montanus *Humanæ salutis monumenta*, Anvers, 1571, in-4, avec figures; une traduction latine de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle; *Historia naturæ*, 1601, in-4; une excellente *Rhétorique*, en 4 livres, avec des *notes* de morale.

ARIAS (François), jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses ouvrages de piété avaient le suffrage de saint François de Sales, qui en recommande la lecture dans son *Introduction à la vie dévote*. Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en français et en italien. — Il y a un autre Arias (Alvarez), natif aussi de Séville, et jésuite, mort à Rome en 1643. Il avait occupé les premières dignités de la compagnie. Il publia divers ouvrages, un entre autres intitulé *Encomia SS. Eucharistiæ et B. Virginis Mariæ, ex sacra Scriptura deprompta*.

ARIBERT, fils de Clotaire II, et frère de Dagobert I, se trouvait seul, à l'âge de 14 ans, auprès de son père lorsqu'il mourut; il eût bien pu s'emparer des trésors de la couronne et se faire sacrer; mais trop jeune pour un pareil coup, il vit le sceptre entre les mains de son frère, qui, ayant usé de la plus grande diligence, prévint tous les projets de son rival. Dagobert céda à Aribert une part du royaume, et celui-ci vint établir le siége de son gouvernement à Toulouse, où il se fit sacrer. Mais il mourut deux ans après (630), laissant un fils qui le suivit de près, ce qui fit planer des soupçons sur Dagobert, auquel on sait que les crimes coûtaient peu. Ce que dit le Père Vaissette de deux autres fils d'Aribert, qui ont été l'origine de deux illustres familles de Languedoc, est dénué de probabilité: comment penser, en effet, qu'un jeune prince mort à 16 ans ait pu laisser trois enfans?

* ARIBERT I, roi des Lombards, fils de Gondoald duc d'Asti, bavarois d'origine, fut choisi pour chef par les Lombards en 653, pour succéder à Radoald. Il proscrivit l'arianisme et établit définitivement la religion catholique dans ses états. Il mourut en 661, après avoir partagé son royaume entre ses deux fils, Pertharite et Godebert.

* ARIBERT II, roi des Lombards, était fils de Ragimbert, duc de Turin, qui avait usurpé le sceptre de Lombardie en 700. Il fit mourir le roi Luitbert, détrôné par son père, et exerça des cruautés atroces contre la femme et les enfans d'Ansprand, tuteur de ce roi. Il rendit à l'Eglise romaine les biens qui lui avaient appartenu dans les Alpes cottiennes, gouverna parfaitement ses états, et se livra avec un zèle extrême aux soins du gouvernement. On dit qu'il sortait la nuit déguisé, et se mêlait parmi ses sujets, pour connaître les plaintes du peuple et la manière dont ses officiers exerçaient leurs emplois. Ansprand, qu'il avait chassé au commencement de son règne, fondit sur la Lombardie en 712, et le battit complètement. Aribert, voyant son armée en pleine déroute, prit tout l'or qu'il put ramasser, et essaya de s'échapper en passant le Tésin à la nage; mais le poids de l'or dont il était chargé fut la cause de sa perte, il se noya dans le fleuve.

ARIBON, premier abbé du monastère de Schlecdorf en Bavière, dont on rapporte la fondation à l'an 753, fut élevé sur le siége de Freisingen l'an 760, et mourut en 783. Nous avons de lui: 1° la *Vie de saint Emmeran*, que Surius a publiée. Canisius l'a donnée dans son *Thesaurus*, tom. 3; 2° la *Vie de saint Corbinien*, premier évêque de Freisingen, publiée par Surius, et insérée dans le 3e vol. des Actes de don Mabillon.

* ARIBON, archevêque de Mayence, au 11e siècle, fut archi-chapelain de l'em-

pereur Henri III, et couronna l'empereur Conrad II en 1024. Il était grand zélateur de la discipline ecclésiastique. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Commentaires* sur les quinze psaumes graduels, dédiés à Bernon, abbé de Richemon. Cet archevêque mourut le 13 avril de l'an 1031.

ARIEH (Jacob-Juda), rabbin de la synagogue d'Amsterdam, plus connu sous le nom de Léon de Modena, était fils d'Isaac, rabbin de Venise et recteur de la synagogue. Il est auteur d'une savante *Description du Tabernacle*. Il y en a plusieurs éditions in-4, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce juif florissait dans le 17e siècle, et mourut en 1654.

ARIGE (Saint), fils d'Apocrasius et de Sempronia, l'un et l'autre distingués par leur naissance, fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire, en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, et fut honorablement recu par saint Grégoire, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, et ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel. Saint Grégoire écrivit plusieurs lettres à saint Arige, et lui accorda la permission qu'il lui avait demandée pour lui et son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'était point encore commun dans ce siècle. Saint Arige vécut peu de temps après son retour de Rome; on ne sait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1er mai 604, à l'âge d'environ 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de saint Eusèbe; puis, s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps et du sang de J. C., qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué au 1er de mai dans divers martyrologes; et c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence et le Dauphiné.

* ARIGISE I, duc de Bénévent, succéda en 591 à Zotton fondateur de cet état: Agilulphe, roi des Lombards, non-seulement le reconnut, mais encore lui donna l'investiture de ce duché. Arigise continua la guerre en Italie contre les Grecs, leur enleva Crotone en 596, et mourut en 641 après 50 ans de règne. Son fils Aione qui lui succéda, ayant été tué l'année suivante par les Slaves, le peuple élut Radoald qui fut confirmé par le roi des Lombards.

* ARIGISE II, duc de Bénévent, succéda en 758 à Luitprand. Didier ou Désidério roi des Lombards avait contribué à son élévation; Arigise avait même épousé sa fille Adelberge. Fidèle à sa famille malheureuse, il ne se soumit point à Charlemagne vainqueur des Lombards et nouveau roi d'Italie. Pendant 13 ans il lutta contre les Francs qui le forcèrent enfin à se reconnaître feudataire de Charlemagne, à payer un tribut annuel de sept mille sous d'or, et à donner en otage son fils Grimoald. La même année (787) il mourut. Arigise laissa une réputation de prince juste et ami des lettres. L'historien des Lombards, Paul Diacre, ou Warnefried, vint, après la conquête de la Lombardie par Charlemagne, chercher un asile à sa cour. Son fils Grimoald fut son successeur.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre le Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit répondre : *S'il pouvait voler?* Alexandre s'étant emparé du château, fit pendre Arimase et ses soldats. Arien, qui, en cela, est d'un avis contraire à Quinte-Curce, dit uniquement que la forteresse se rendit vers l'an 328 avant J. C.

ARINGHI. *Voy.* Bosio.

ARIOBARZANE I, surnommé *Philoromæus*, roi de Cappadoce, fut élu par les Cappadociens l'an 91 avant J. C., sous le bon plaisir des Romains, qui leur avaient offert la liberté, dont ils ne pouvaient, disaient-ils, s'accommoder. Il fut chassé de son royaume par Tigranes, roi d'Ar-

ménie ; mais Pompée le rétablit l'an 66 avant J. C. Il abdiqua en faveur de son fils Ariobarzane II, qui se trouva malheureusement engagé dans les guerres civiles qui agitèrent l'Orient après la mort de César. Cassius le fit surprendre dans ses états, qui furent ravagés, et il fut tué par ordre du même Cassius, l'an 42 avant J. C. Cicéron en parle avec beaucoup d'intérêt, comme d'un fidèle allié du peuple romain, dans sa belle oraison *pro lege Manilia*.

* ARIOBARZANE II, surnommé *Philopator*, fils du précédent, devint roi par l'abdication de son père vers l'an 63 avant J. C. Sa conduite à l'égard d'Ariobarzane I, lui a fait donner le surnom de Philopator. On assure qu'il songeait à rebâtir à Athènes l'Odéon brûlé par Sylla. De sa femme Athénaïs que l'on croit être sa sœur, il eut deux fils, Ariobarzane et Ariarathe. Il mourut, d'après Cicéron (Lettres famil. liv. xv, p. 2), victime d'une conspiration, vers l'an 52 avant J. C.

* ARIOBARZANE III, surnommé *Eusèbes Philoromæus*, fils du précédent, monta sur le trône vers l'an 52 avant J. C., après avoir fait de grands sacrifices pour acheter la protection du peuple romain. Cicéron vint dans ses états, au commencement de son règne : il trouva son pouvoir menacé par une vaste conspiration dont le but était de donner la couronne à Ariarathe son frère : cette faction était dirigée à la cour par sa mère Athénaïs, et au dehors par Enyo ou Bellone, grand prêtre et personnage très puissant : ce dernier fut obligé de sortir du royaume. Ainsi ce fut à Cicéron que ce roi dut son trône. Après la mort de César, Ariobarzane prit le parti des triumvirs contre les meurtriers : Cassius le fit assassiner l'an 42 avant J. C.

ARIOBARZANE, gouverneur de la Perside pour Darius, repoussa Alexandre, et lui empêcha l'entrée dans sa province, mais ce prince s'étant fait conduire par un berger qui connaissait le pays, surprit Ariobarzane, lequel après avoir été défait, voulut se retirer à Persépolis, capitale de son gouvernement ; mais les habitans lui en fermèrent les portes, ce qui l'obligea de retourner contre l'ennemi, et de lui livrer un combat dans lequel il périt les armes à la main, l'an 330 avant J. C.

ARION, musicien et poète grec, naquit dans l'île de Lesbos, et florissait l'an 626 avant J. C. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, et qu'il excellait dans la poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-temps parmi ses courtisans. Le poète musicien passa de là en Italie et en Sicile, où s'étant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'était embarqué voulant le dépouiller, il s'élança, dit-on, dans la mer ; et un dauphin, que les charmes de sa lyre avaient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, et éleva un tombeau au dauphin qui avait sauvé Arion.

ARIOSTE (Louis l'), naquit à Reggio d'une famille noble, le 8 septembre 1474. Son père ayant long-temps été au service d'Hercule I, fut fait par ce duc juge du premier tribunal de Ferrare. Louis, l'aîné de dix enfans, montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Il plut au cardinal Hippolyte d'Est ; mais ayant refusé de l'accompagner en Hongrie, en 1518, à cause de sa faible santé, il perdit la protection du cardinal. Son frère, Alfonse I, duc de Ferrare, l'appela à sa cour, le nomma son gentilhomme et le fit entrer dans tous ses divertissemens. Sa conversation était un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédait parfaitement la langue latine ; mais il préféra écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiome ; il lui représenta qu'il acquerrait plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore et plus étendue : *J'aime mieux*, lui répondit l'Arioste, *être le premier des écrivains italiens que le second des latins.* Ce poète avait bâti une maison à Ferrare, et y avait joint un jardin, qui était ordinairement le lieu où il méditait et où il composait. Cette maison respirait la simplicité d'un sage. On lui demanda pourquoi il ne l'avait pas

rendue plus magnifique, lui qui avait si noblement décrit, dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines? Il répondit qu'*on assemblait bien plus tôt et plus aisément des mots que des pierres.* Sa droiture et sa probité étaient si connues, qu'un vieux prêtre, qui possédait trois ou quatre riches bénéfices, et qui craignait d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui attendaient sa succession, choisit l'Arioste, préférablement à tous ses parens et à tous ses amis, pour demeurer avec lui. L'Arioste, d'une santé délicate et faible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il mourut le 6 juin 1533, à l'âge de 58 ans, après s'être rendu célèbre par des *Satires*, des *Comédies*, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Ballades*, des *Chansons*, et surtout par son poème de *Roland le Furieux*, sur lequel la louange et la critique se sont réciproquement exercées. « Si » l'on veut mettre, sans préjugé, dit un » bel esprit, l'Odyssée d'Homère avec le » Roland de l'Arioste dans la balance, » l'Italien l'emporte à tous égards. Tous » deux ayant le même défaut, l'intempé» rance de l'imagination, et le romanes» que incroyable, l'Arioste a racheté ce » défaut par des allégories si vraies, » par des satires si fines, par les grâces » du comique qui succèdent sans cesse à » des traits terribles, enfin par des beau» tés si innombrables en tout genre, qu'il » a trouvé le secret de faire un monstre » admirable. » Le grand talent de l'Arioste est cette facilité de passer tour à tour du sérieux au plaisant, et du plaisant au sublime. Les poètes de son temps puisaient leurs fictions dans les livres de chevalerie et dans les romans. De là ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui *qu'il parlait bien*, *mais qu'il pensait mal;* et on a dû le dire. On a dit encore que le tombeau de Roland était dans la Jérusalem délivrée; et cela est vrai: car la célébrité de l'Arioste s'est fort affaiblie depuis que le Tasse a fixé sur lui l'attention des littérateurs italiens. Le genre de leurs ouvrages est, à la vérité, très différent, et ne paraît pas susceptible de parallèle; mais, par-là même, l'Arioste, qui se signalait dans le burlesque, a dû céder la place à celui qui, au talent de la poésie, joignait la gravité et la raison. On dit que le cardinal d'Est, à qui il dédia son poème, lui dit en riant: « Messire Louis, où diable » avez-vous pris tant de sottises? » La Fontaine y a puisé quelques contes. Le mélange monstrueux du sacré et du profane, qu'il a eu la témérité de faire dans son ouvrage, le peu de respect qu'il a eu pour la décence et les mœurs, éloigneront toujours les gens de bien de cette lecture. Nous avons plusieurs traductions du poème de Roland: les meilleures sont celle de Mirabaud, de l'Académie française, imprimée à Paris, sous le titre de la Haye, en 1741, en 4 vol. in-12, avec une Vie abrégée de l'auteur; et celle que MM. Panckouke et Framery ont donnée en 1787, Paris 10 vol. in-18, avec le texte. L'Arioste avait été chargé pendant quelque temps du gouvernement d'une province de l'Apennin qui s'était révoltée, et qu'infestaient des bandits et des contrebandiers. L'Arioste apaisa tout; il acquit dans la province un grand empire sur les esprits, et en particulier sur les voleurs. Un jour le gouverneur poète, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre d'une forteresse où il faisait sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'entre eux le reconnut, et avertit que c'était le signor Arioste. Au nom d'Arioste, de l'auteur du poème d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombèrent à ses pieds, et le reconduisirent jusqu'à la forteresse, en lui disant que la qualité de poète leur faisait respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'édition la plus recherchée du *Roland le Furieux* en italien, est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli, et les figures de Porro. On a réuni tous les ouvrages de l'Arioste en 2 vol. in-fol., Venise, 1730.

ARIOSTE (Alexandre), religieux de l'ordre de Saint-François, vivait au commencement du 16e siècle, et fit imprimer

à Paris, en 1514, à l'usage des confesseurs et directeurs des âmes, un ouvrage sur les cas de conscience, intitulé *Interrogatorium pro animabus regendis*, réimprimé à Lyon, 1540, et à Bresse en Italie, en 1579, sous le titre d'*Enchiridion*, seu *Summa confessariorum.*

ARIOVISTE, ou EHRENVEST, roi des Suèves dans la Germanie, était allié des Romains, mais il soumit les Séquanais et autres tribus de la Gaule. Jules-César alla le combattre; mais ses soldats craignant le courage d'Arioviste furent saisis d'une terreur panique, et il ne dut sa victoire qu'aux superstitions de ce peuple barbare. Leurs *devineresses* leur avaient prédit qu'ils perdraient la bataille s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Jules-César le sut, les attaqua aussitôt, les surprit et en tua 80 mille, l'an 58 avant J. C. Deux de ses femmes périrent dans la fuite, et de deux filles qu'il avait, l'une fut tuée et l'autre faite prisonnière. Il ne manquait ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il était d'une hauteur et d'une fierté qui lui nuisaient beaucoup.

ARISTACRIDAS, capitaine spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsque Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens, et tué Agis leur roi, l'an 330 avant J. C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écriait : « Malheureux Spartiates, vous serez donc » esclaves des Macédoniens ? » Il répondit fièrement : « Hé quoi ! le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens » d'échapper à l'esclavage par une belle » mort, en combattant pour leur patrie ? »

ARISTAGORE, fils de Molpogoraz, était gouverneur de Milet pour Darius. Ce prince avait confié à Aristagore la conquête de Naxos; mais Artaphernes, satrape de Lydie, avec lequel il s'était brouillé, fit échouer cette expédition. C'est alors que redoutant que Darius ne l'en punît, Aristagore se révolta contre son souverain, mit en insurrection l'Ionie, et ensuite alla chercher des secours dans la Grèce. Il tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux Athéniens et aux autres Grecs ce qu'il n'avait pu persuader à Lacédémone. On lui donna 25 navires, avec lesquels il fit des courses dans le pays ennemi, prit et brûla Sardes. Le roi Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappelât qu'il avait une injure à venger. Les généraux persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres; Aristagore put s'embarquer, et se réfugia dans la Thrace, où il fut tué l'an 498 avant J. C.

ARISTANDRE, fameux devin, était de Telmèse, ville de Lycie. Il exerça son emploi dans la cour de Philippe, et ensuite dans celle d'Alexandre le Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquait sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion était gravée; le devin courtisan ne manqua pas de soutenir, contre ses confrères, que ce songe marquait que la reine accoucherait d'un fils qui aurait le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planait sur la tête d'Alexandre; ce présage heureux encourageait les soldats, et n'était pas inutile au devin.

ARISTARQUE, de Samos, astronome qui florissait l'an 264 avant J. C., est un des premiers qui aient soutenu que la terre tourne sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Mais ce système était informe, sans preuve et sans ensemble. Nicolas de Cusa, Copernic, Galilée, Descartes, Newton, l'ont successivement soutenu par leurs argumens. On dit qu'il inventa une horloge solaire; mais il est certain que cette invention en général est fort antérieure (*Voy.* ÉZÉCHIAS.) On a de lui un *Traité de la grandeur et de la distance du soleil et de la lune*, publié en grec à Pésaro, 1572, in-4, traduit et commenté en latin par Frédéric Commandin; on le trouve dans le 3e vol. de la collection des Œuvres de Wallis, Oxford, 1695 à 1699. Le *Système du monde*, qui a paru sous son nom, est de Roberval.

ARISTARQUE, de Samothrace, disciple d'Aristophane le grammairien, fut

précepteur du fils de Ptolémée Philométor, et naquit l'an 160 avant J. C. Il publia neuf livres de *corrections* sur l'Iliade d'Homère, sur Pindare, sur Aratus, et sur bien d'autres poètes. Il discuta surtout les ouvrages d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop sévère; car dès qu'un vers ne lui plaisait pas, il le traitait de supposé. On croit que c'est lui qui divisa l'Iliade et l'Odyssée en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Horace, dans son Art poétique, donne une idée fort avantageuse de sa critique; il l'appelle un homme de bien, un homme prudent, préférant la vérité à la flatterie :

> Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
> Culpabit duros, etc.
> Fiet Aristarchus, nec dicet, cur ego amicum
> Offendam in nugis?

Il mourut dans l'île de Chypre, à 72 ans, d'une hydropisie. Ne pouvant en guérir, il se laissa mourir de faim. On a donné son nom aux censeurs pénétrans et sévères.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, était de Thessalonique, mais Juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Ephèse, et demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant ensemble les dangers et les travaux de l'apostolát. Dans le tumulte qu'un orfèvre de cette ville excita au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr avec Caïus. Il sortit d'Ephèse avec saint Paul, et l'accompagna à Corinthe. Il le suivit encore dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, et s'embarqua avec lui lorsqu'il fut conduit à Rome, l'an 60. Saint Paul, écrivant aux Colossiens, témoigne qu'il était avec lui, et l'appelle le compagnon de sa captivité, *concaptivus meus*. On ne sait point ce qu'il devint après la mort de saint Paul. Les Grecs l'honorent sous le titre d'apôtre et de martyr le 14 avril, et les Latins font mention de lui le 4 août. (*Voyez* les *Actes des apôtres*, chap. 19, 20, 27; l'Epître de saint Paul à Philémon, v. 24; et celle aux Colossiens, c. 4.)

ARISTÉE le *Proconésien*, historien et poète grec, florissait du temps de Cyrus et de Crésus, vers l'an 556 avant J. C. On lui attribue un *poème épique* en trois livres sur la guerre des Arimaspes ou Scythes hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son Traité du *sublime*, et Tzetzes six autres. Aristée avait encore composé un livre en prose sur la *théogonie*, ou *l'origine des dieux*. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, et on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a surnommé *l'Ancien*, vivait vers le temps d'Alexandre le Grand. Euclide avait tant d'estime et d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avait traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'était acquise. On avait de lui deux ouvrages qui roulaient sur la géométrie sublime; mais l'injure des temps en a privé la postérité.

ARISTÉE, officier de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, était Juif d'origine. Ce prince l'envoya demander au grand-prêtre Eléazar des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, six de chaque tribu, qui firent cette traduction appelée *des Septante*. On prétend qu'Aristée composa l'*histoire* de cette version. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom, mais il est difficile de décider quel degré de croyance elle mérite. Bellarmin, La Bigne, et quelques autres, ont cru qu'elle était la même que citaient saint Jérôme, Eusèbe et Tertullien; mais Louis Vivès, Alphonse Salmeron, Scaliger, etc., ne doutent pas que ce ne soit une pièce supposée par quelque Juif : et il semble qu'on n'en doive plus douter, après ce que Henri de Valois a écrit dans ses notes sur Eusèbe. Elle a été publiée sous le titre *Historia de sanctæ Scripturæ interpretibus*, Oxford, 1692, in-8, et dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Van Dale a donné une dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam, 1707, in-4. Il prétend que Ptolémée ne fit traduire que le Pentateuque, et que les autres livres qu'on trouve dans la version appelée *des Septante* ont été traduits par d'autres interprètes; mais ce sentiment

est contredit par Bonfrérius et d'autres savans. Quoi qu'il en soit, cette traduction, très ancienne, suivie par J. C. et les apôtres, a toujours été d'une autorité égale à celle du Pentateuque. Les saints Pères ont regardé la version *des Septante*, comme un moyen choisi par la Providence pour préparer les nations à la prédication de l'Evangile ; et l'on attribue communément aux traducteurs une assistance particulière du Saint-Esprit, quoique saint Jérôme n'en soit pas toujours content. La traduction *des Septante* a été imprimée pour la première fois à Rome, 1772, in-fol, et réimprimée avec les *notes* de M. C. Ségaer, Trajecti ad Renum, 1775, in-8. Il a paru un *specimen* de cette version, contenant la *Genèse*, Oxonii, 1798.

ARISTENÈTE, auteur grec du 4e siècle, périt dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie en 358. Nous avons de lui des *Lettres* ingénieuses, Paris, 1610, in-8, traduites en français, in-12. *L'Aristenète français*, publié par M. F. Nogaret en 1797, 2 vol. in-18, est une imitation des *Lettres d'Aristenète*.

ARISTIDE, surnommé le *Juste*, avait pour rival à Athènes le célèbre Thémistocle. Ces deux hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avaient des qualités différentes : l'un, si l'on on croit les partisans d'Aristide, fut plein de candeur et de zèle pour le bien public ; l'autre artificieux, fourbe et dévoré d'ambition ; mais il est plus naturel de croire qu'ils allaient tous deux au même but, celui de l'autorité suprême, par des voies différentes, assorties à leur caractère. Aristide aurait voulu éloigner son rival du gouvernement ; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant J. C. Les Athéniens, peuple volage et inconstant dans sa haine comme dans son affection (*voyez* PÉRICLÈS, SOCRATE, ANYTUS, etc.), le rappelèrent quelque temps après avec tous les exilés. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, et se distingua dans plusieurs batailles. Nommé archonte, il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. Le désintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeler siècle d'or le temps de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, et de donner quelques biens à son fils. Lysimachus, fils de l'une de ses filles, gagnait sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. Le surnom de *Juste* lui fut donné plusieurs fois de son vivant. Mais pour bien apprécier ces sortes d'épithètes, il faut sans cesse se rappeler ici l'état où était la justice et toutes les vertus chez ces nations vaines et corrompues. L'homme qui se garantissait tant soit peu, ne fût-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, passait pour un phénomène de sagesse. Théophraste assure qu'Aristide ne connaissait plus d'équité ni de vertu lorsque la politique l'exigeait ; qu'il déliait les Athéniens du serment de fidélité, et se chargeait seul du parjure du peuple entier. Il se faisait un devoir et un système de s'opposer aux conseils de Thémistocle, lors même qu'ils étaient d'une utilité sensible, et le haïssait au point de dire que la république était détruite, s'il n'était jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens prenait sa source, selon quelques-uns, dans une rivalité d'amour, et non dans un zèle patriotique. *Voy.* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURÈLE, SÉNÈQUE, SOLON, SOCRATE, TRAJAN, ZÉNON, etc.

ARISTIDE, de Milet, historiographe, se rendit célèbre par ses *Milésiaques*, contes romanesques et souvent licencieux. Apulée, auteur de l'*Ane d'or*, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes *à la milésiaque* : ce qui prouve que ces ouvrages devaient avoir du succès. Plutarque le cite souvent dans ses petits parallèles. Il vivait long-temps avant J. C.

ARISTIDE (Saint), d'Athènes, philosophe, vivait dans le 2e siècle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession, et soutint par sa philosophie l'Evangile de J. C. ; car il composa pour les chrétiens une excellente *Apologie*, qu'il

présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il était à Athènes, vers l'an 125. Elle ne produisit point tout son effet, mais elle adoucit au moins les lois portées contre les chrétiens. (Elle fit rendre le célèbre édit par lequel l'empereur ordonne de ne faire mourir personne qu'après une accusation et une conviction juridique de son crime : cette apologie est perdue. (Saint Jérôme dit que l'on voyait encore de son temps cet ouvrage, dont Eusèbe fait mention dans son Histoire, liv. 4, chap. 3 et 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce saint au 31 août. (*Voy.* don Cellier, Histoire des aut. sac. et eccl., tom. 1.)

ARISTIDE (*Ælius*), orateur grec, prêtre de Jupiter, né à Hadriani dans la Mysie, vers l'an 129 de J. C., prit le surnom de *Théodore*, qui veut dire *grâce* ou *don de Dieu*, en mémoire d'une guérison qu'il avait reçue, et qu'il crut surnaturelle. Les plus grands maîtres lui donnèrent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer et à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurèle, que ce prince ordonna sur-le-champ de la rétablir. Les habitans érigèrent, en reconnaissance, une statue à Aristide. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 60 ans. On a de lui des *Hymnes* en prose à l'honneur des dieux et des héros; des *panégyriques*, des *Oraisons* funèbres, des *Apologies*, des *Harangues*, où il soutient le pour et le contre. Samuel Jepp, savant médecin anglais, nous en a donné une excellente édition, en 2 vol. in-12, grecque et latine, à Oxford, en 1722 et 1730, avec des notes pleines d'érudition, recueillies de Camer, Paulmier, Spanheim, Normann, Tristan, Lefèvre, Louis Bar, auxquelles l'éditeur a joint aussi les siennes.

ARISTIDE, peintre de Thèbes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'âme et les passions qui l'agitent. Pline le naturaliste dit qu'Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux. Il vivait du temps d'Apelles, l'an 350 avant J. C.

ARISTIPPE, de Cyrène, disciple de Socrate, fondateur de la secte *cyrénaïque*, était d'une famille assez riche, puisqu'il fut envoyé par son père aux jeux olympiques. Il entendit parler de Socrate et aussitôt il quitta la Libye, dont il était originaire, pour aller entendre ce philosophe à Athènes. Le fond de sa doctrine était que la volupté est le souverain bien de l'homme pendant cette triste vie. Une philosophie si commode eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent; Denys le Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe, de celui de courtisan. Il dansait et s'enivrait avec lui. Il donnait sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenaient ses ordres pour la préparation et la délicatesse des mets. Sa conversation était piquante par une infinité de bons mots. Denys le Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeaient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'allaient jamais chez les philosophes : *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands ne connaissent pas les leurs*. D'autres disent qu'il lui répondit plus simplement : *C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades*. On voit par ces réponses que de tout temps les philosophes, même les épicuriens, ont eu une très forte dose de suffisance et d'orgueil; ils ont toujours affiché le titre de *précepteurs du genre humain*. Le désordre des mœurs d'Aristippe égalait sa vanité, mais elle était sujette à de singulières inconstances. Un jour le même prince lui donna le choix de trois courtisanes. Le philosophe les prit toutes trois, disant : *Que Pâris ne s'en était pas mieux trouvé pour avoir choisi*. Il les mena ensuite jusqu'à sa porte et les congédia. Quelqu'un le plaisantant sur son commerce avec la courtisane Laïs : *Il est vrai*, dit-il, *que je la possède : mais elle ne me possède pas*. Il avait raison, car sa passion changeait continuellement d'objet, et Laïs était moins volage que lui. Les philosophes de ce temps-là, comme ceux du nôtre, se plaisaient à s'injurier réciproquement. *Si Aristippe pouvait se contenter de légumes*, disait Diogène le cynique,

il ne s'abaisserait pas à faire lâchement la cour aux princes. — *Si celui qui me condamne*, répliquait Aristippe, *savait faire la cour aux princes, il ne se contenterait pas de légumes.* Comme on lui demandait ce que la philosophie lui avait appris : *A bien vivre avec tout le monde*, répondit-il, *et à ne rien craindre.* — En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes? — *C'est*, disait-il, *que, quand il n'y aurait point de lois, ils vivraient comme ils font*, rodomontades dont personne n'est la dupe. Il avait coutume de dire « qu'il valait » mieux être pauvre qu'ignorant, parce » que le pauvre n'a besoin que d'être aidé » d'un peu d'argent, au lieu qu'un igno» rant a besoin d'être humanisé. Il ne songeait pas que l'humanité est bien plus souvent la qualité des idiots que des savans de parade. On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenses de ses disciples. Ayant demandé 50 drachmes à un père pour instruire son fils : *Comment, 50 drachmes!* s'écria cet homme, *il n'en faudrait pas davantage pour avoir un esclave.* — *Eh bien!* repartit le philosophe, plein de l'importance de ses leçons, *achète-le, et tu en auras deux.* Il vivait vers l'an 400 avant J. C. Il avait composé des livres d'histoire et de morale, que nous n'avons plus, et il est à croire que la perte n'est pas grande. Il avait un fils et une fille : il abandonna le premier parce qu'il ne voulait pas être philosophe, et prit un grand soin de la seconde, appelée *Arétée*, qui devint célèbre, et qui eut un fils auquel il donna le nom d'Aristippe. M. Wielan a publié un ouvrage intitulé *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, que M. Coiffier à traduit en français, 1802-1805, 7 vol. in-12.

ARISTIPPE, dit *le Jeune*, petit-fils du précédent, devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-père, vers l'an 364 avant J. C. Il admettait pour principe de toutes les actions, deux mouvemens de l'âme, la douleur et le plaisir.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivait dans les frayeurs, suite de la tyrannie. Le soir, après son souper, il fermait toutes les portes de son appartement, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats ; il montait ensuite, par une échelle, dans une chambre écartée avec sa maîtresse ; la mère de la jeune fille retirait aussitôt l'échelle, l'enfermait sous la clef, et le lendemain matin venait la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aristippe, malgré ces précautions, fut assassiné par un Crétois, l'an 242 avant J. C. Plutarque seul parle d'Aristippe, Polybe n'en dit rien.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, était précepteur de Ptolémée Evergète, fils aîné de Philométor, roi d'Egypte, l'an 120 avant J. C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit une belle lettre, pour lui donner avis des grâces que Dieu avait faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, et en découvrant aux Solymitains le feu sacré caché depuis si long-temps. Elle le suppliait, lui et tous les Juifs qui étaient en Egypte, de célébrer en action de grâces, avec pompe et solennité, la fête de la *Scénopégie*. — ARISTOBULE, juif et philosophe péripatéticien, dédia des livres qui contenaient des *commentaires sur les livres de Moïse*, à Ptolémée (Philadelphe, selon Eusèbe, Hist. ecclés., liv. 7, et mourut 160 ans auparavant).

* ARISTOBULE I, surnommé *Philellène*, prince juif, devint après la mort de son père Hyrcan (103 ans av. J. C.) grand prêtre des Juifs. A cette dignité était ordinairement réunie l'autorité souveraine. Hyrcan qui en avait joui, confia en mourant le pouvoir à son épouse, ne laissant à son fils que le sacerdoce. Aristobule la fit enfermer; et non-seulement il s'empara de l'autorité, mais il prit encore le diadème et le titre de roi, ce qui n'était pas en usage chez les Juifs. Son règne qui ne dura qu'un an fut souillé de crimes. Le plus grand de tous fut l'assassinat de son frère Antigone, qui cependant venait de terminer la guerre qu'il avait commencée lui-même contre les Ituréens : Antigone avait été calomnié par la femme d'Aristobule, qui obtint son supplice et qui le fit exécuter de la manière la plus perfide,

La mort d'Aristobule donna la liberté à trois de ses frères, dont l'un, Alexandre Jannée, fut son successeur.

* ARISTOBULE II, était le second fils d'Alexandre Jannée; en vertu des lois du royaume de Judée, c'était à son frère Hyrcan que revenait le sacerdoce et la royauté. Mais ce prince s'était livré aux pharisiens, et comme les Juifs ne les aimaient pas, Aristobule profita de cette haine pour se faire nommer roi. Il parvint à son but : les Romains cependant ne le reconnurent point; Pompée l'assiégea même dans Jérusalem, et comme les Juifs ne voulaient pas combattre le jour du sabbat, il fut pris après trois mois de siége dans un de ces jours de repos. Il fut conduit à Rome et parut au triomphe du vainqueur. Mais peu de temps après, il trouva moyen de briser ses fers : il revint en Judée où Gabinius le poursuivit. Pris une seconde fois par les Romains, Aristobule fut reconduit à Rome (50 ans avant J. C.). Sur ces entrefaites, César et Pompée déchirèrent la république par leurs discordes. César voulut se faire un partisan d'Aristobule auquel il rendit la liberté, et donna même deux légions, pour faire prononcer la Judée et l'Asie en sa faveur : les partisans de Pompée trouvèrent le moyen de l'empoisonner pendant qu'il marchait vers sa patrie.

ARISTOGITON, jeune Athénien d'une condition obscure, conspira contre Hipparque, tyran d'Athènes. Il se joignit à Harmodius, et délivra son pays du fléau de la tyrannie. Hippias, frère d'Hipparque (que les conspirateurs avaient déjà tué dans une émeute), fit mettre inutilement plusieurs accusés à la torture, entre autres une courtisane, qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. Aristogiton, mis à la torture à son tour, accusa de complicité les amis d'Hippias, qui furent tous mis à mort. Comme le tyran lui demandait s'il n'y en avait plus : « Il n'y » a plus que toi, lui répondit en souriant » Aristogiton, qui sois digne de mort. » On raconte la même chose de Zénon d'Elée : ce qui peut faire douter de la vérité de cette anecdote que Thucydide n'a d'ailleurs pas rapportée. Dans la suite, les Athéniens firent élever, dans la place publique, des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avait été accordé à personne. Une petite-fille d'Aristogiton fut mariée et dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les rois le furent de Rome, l'an 513 avant J. C.

ARISTOMÈNE, Messénien né à Andanie, était fils de Nicomède, descendant des anciens rois de Messénie. Lorsqu'il vit le jour, son pays était sous le joug des Spartiates. L'an 685 avant J. C. il le souleva contre ses tyrans. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favorisèrent la révolte. Aristomène battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, et attacha à la porte de Minerve un bouclier qui alarma le peuple de cette ville. Les Messéniens, après quelques succès, furent abandonnés de leurs alliés, vaincus, et obligés de se retirer dans une place forte sur le mont Ira. Aristomène soutint le siége pendant onze ans. Mais enfin, obligé de céder, il se réfugia dans l'île de Rhodes. Il fut tué quelque temps après, ou, selon d'autres, il mourut de maladie, l'an 640 avant J. C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva le cœur tout velu. Pausanias a écrit sa vie.

ARISTON, fils et successeur d'Agasiclès, vers l'an 560 avant J. C. dans le royaume de Lacédémone, est connu dans Plutarque par ses reparties. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un roi était de faire du bien à ses amis, et du mal à ses ennemis, il répondit « qu'il convenait bien plus à un roi de conserver » ses anciens amis, et de savoir s'en » faire de nouveaux de ses plus grands » ennemis. » Ayant appris que l'on avait fait un éloge funèbre des Athéniens qui avaient été tués en combattant contre les Lacédémoniens, il dit : « S'ils honorent » tant les vaincus, quel honneur méri» tent donc les vainqueurs ? » Il eut pour fils Démarate, qui lui succéda.

ARISTON de l'île de Chio, surnommé *Sirène*, et disciple de Zénon, abandonna son premier maître, dont la rigueur des principes stoïques le rebutait, et s'atta-

cha à Palémon, dont la morale s'accommodait très bien avec sa douceur naturelle. Il se fit une doctrine particulière; il disait qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi et celui d'un valet. Le souverain bien, selon lui, était dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice et la vertu. Il comparait ingénieusement les argumens des logiciens aux toiles d'araignée, fort inutiles, quoique faites avec beaucoup d'art. Il rejetait la logique, parce que, disait-il, elle ne mène à rien; et la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisait à peu de chose. Il ne reconnaissait qu'une seule vertu qu'il appelait santé, et à laquelle toutes les autres devaient se rapporter. Aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie : sort commun à tous ceux qui ne sont philosophes que par ostentation et pour le vain plaisir de débiter des maximes sonores. Il florissait vers l'an 236 avant J. C. On dit qu'il était fort chauve, ce qui lui fit donner le surnom de *Phalantus*, et qu'ayant été frappé à la tête d'un coup de soleil, cet accident fut cause de sa mort.

ARISTON (Titus), jurisconsulte romain, sous l'empire de Trajan, cherchait la récompense de la vertu dans la vertu même, ce qui est une espèce d'absurdité, car la vertu doit avoir un principe et un motif différent d'elle-même. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins s'il pouvait espérer sa guérison, en leur déclarant que s'il n'y avait pas d'espérance, il se donnerait la mort, mais que si son mal n'était point incurable, il se résoudrait à souffrir et à vivre pour sa femme, sa fille et ses amis. Pline le Jeune en fait un bel éloge : mais n'eût-il eu que la faiblesse du suicide, il est clair qu'il en faut beaucoup rabattre.

ARISTONICUS, fils naturel d'Eumènes et d'une concubine d'Ephèse, irrité de ce qu'Attalus III avait donné le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer et s'y maintenir, et défit le consul Licinius Crassus, l'an 121 avant J. C. La même année, le consul Perpenna le prit, et l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occupèrent le trône de Pergame l'espace de 154 ans.

ARISTOPHANE, poète comique grec, Athénien de naissance, qui vivait l'an 427 avant J. C., fit retentir le théâtre d'Athènes des applaudissemens que l'on donna à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avait lancés contre ceux qui étaient à la tête de la république, et qui paraissaient avoir besoin de cette correction. Il avait composé 54 comédies; il ne nous en reste plus que 11. Ce qui le distingue parmi les comiques grecs, est le talent de la raillerie. Il saisissait les ridicules avec facilité, et les rendait avec vérité et avec feu. Platon a jugé favorablement ce poète, puisqu'il lui donne une place distinguée dans son *Banquet*, où il le fait parler suivant son caractère. On rapporte que le même Platon envoya à Denis le Tyran un exemplaire de cet auteur, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la république d'Athènes. Les philosophes se sont déchaînés contre lui; et la raison de cet acharnement, c'est qu'ils prétendaient que sa comédie des *Nuées* avait causé la mort de leur maître Socrate, qui fut condamné vingt-trois ans après. Voltaire est de tous ses critiques celui qui l'a le moins épargné; car il a été jusqu'à dire que ce *poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent*. Une telle assertion devait soulever la colère des savans; aussi M. Brunck, un des plus habiles critiques de nos jours pour la littérature grecque, n'a-t-il pu se dispenser de témoigner son indignation. Il prétend que jamais Voltaire n'avait lu Aristophane en grec; qu'Aristophane ne voulait pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, d'Eu-

ripide, et autres qu'il a joués, sans influer sur la mort des uns ni des autres. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ce sont les obscénités grossières, les plates et ordurières bouffonneries dont il a parsemé ses pièces. Julien l'Apostat, écrivant à un de ses pontifes, et lui indiquant les moyens de rapprocher les mœurs des païens de celles des chrétiens, ne manque pas de lui suggérer la défense de lire les ouvrages d'Aristophane. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des comédies d'Aristophane, en grec et en latin, avec de savantes notes, Amsterdam, 1710, in-fol. L'édition de Kuster a été réimprimée à Leyde en 1760, en 2 vol. in-4, par les soins de Burmann, *cum notis variorum ;* mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Les comédies d'Aristophane sont : le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux et les déesses; les *Nuées*, contre Socrate, où la vanité et le genre de fanatisme propres à ce philosophe ne sont pas mal joués; les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Arcaniens*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes au sénat*, et *Lysistrate*. Nous avons une traduction française du *Plutus* et des *Nuées*, par madame Dacier, et des *Oiseaux*, par Boivin de Cadet. M. Poinsinet de Sivry a donné le théâtre d'Aristophane traduit en français partie en vers, partie en prose, Paris, 1784, vol. in-4 et in-8. M. A.-C. Brottier, neveu de l'éditeur de Tacite, a traduit en prose tout le théâtre d'Aristophane. On trouve sa traduction dans les tomes 12 et 13 de la nouvelle édition du Théâtre des Grecs.

ARISTOPHANE, de Byzance, disciple d'Eratosthène, et célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolémée Evergète lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J. C.

ARISTOTE, surnommé le *prince des philosophes*, naquit à Stagire, ville de Macédoine, l'an 384 avant J. C. Son père Nicomachus était médecin, et descendait, dit-on, d'Esculape. Aristote l'ayant perdu fort jeune, dissipa son bien, se livra à la débauche, prit le parti des armes, et le quitta ensuite pour la philosophie. L'oracle de Delphes lui ordonna d'aller à Athènes; il s'y rendit, entra dans l'école de Platon, et en devint l'âme et la gloire. On dit qu'il fut obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Continuellement livré au travail, il mangeait peu, et dormait encore moins. Diogène Laërce rapporte que, pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendait hors du lit une main, dans laquelle il tenait une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin, le réveillât : mauvaise pratique, car l'homme qui ne dort pas, n'a pas l'esprit assez calme pour agir et écrire avec sagesse; mais on ne risquera rien de croire que c'est une fable, semblable à d'autres anecdotes de ce genre, qu'on s'est plu à répandre sur le compte des hommes célèbres, comme si le ridicule et l'absurdité pouvaient être pour quelque chose dans les titres à la gloire. Du reste, il faut avouer que celle des philosophes s'est nourrie quelquefois de ces ignobles ressources. Après la mort de Platon, Aristote se retira à Atarne, petite ville de la Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur qui était restée sans biens. Quand Alexandre le Grand eut atteint environ 14 ans, Philippe son père appela Aristote pour le lui confier. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance, fait honneur au prince et au philosophe : « Je vous apprends, lui disait-il, que j'ai un fils. » Je remercie les dieux, non pas tant de » me l'avoir donné, que de me l'avoir » donné du temps d'Aristote. J'espère que » vous en ferez un successeur digne de » moi et un roi digne de Macédoine. » Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple les sciences qu'il possédait, et cette sorte de *philosophie qu'il ne communiquait à personne*, comme dit Plutarque; ce qui ne donne pas de cette philosophie une

bien bonne idée ; car le vrai sage ne songe qu'à répandre ses lumières : on est allé jusqu'à croire que cette philosophie était celle de Machiavel. L'usage qu'en a fait Alexandre confirme cette idée. Philippe lui érigea des statues, et fit rétablir sa ville natale, ruinée par les guerres. Lorsque son élève se disposa à ses conquêtes, Aristote qui préférait le repos au tumulte des armes, retourna à Athènes. Il y fut reçu avec les honneurs dûs au précepteur d'Alexandre, et au premier philosophe de son temps. Les Athéniens, auxquels Philippe avait accordé beaucoup de grâces à sa considération, lui donnèrent le Lycée pour y ouvrir son école. Il donnait ordinairement ses leçons en se promenant, ce qui fit appeler sa secte, la *secte des Péripatéticiens*. Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya 800 talens pour la dépense que cette étude exigeait, et lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs, pour faire des recherches. Aristote au comble de sa gloire, ne fut pas au-dessus des passions et des folies qui en sont l'effet naturel. Son amour pour la courtisane Pythaïs devint une espèce de fureur, qui le porta à l'ériger en divinité, et à lui rendre après sa mort, le même culte que les Athéniens rendaient à Cérès. Eurymédon, prêtre de cette déesse, l'accusa de ne pas y croire. Aristote se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), pour empêcher qu'on ne commît une injustice contre la philosophie, mais il aurait eu plus de bonne philosophie à ne pas diviniser la créature féminine qui lui tenait si fort à cœur. C'est sans fondement que quelques critiques modernes ont nié cette anecdote, comme si la vérité de l'histoire devait être sacrifiée à la gloire des hommes célèbres. Aristote mourut à 63 ans, l'an 322 avant J. C., deux années après la mort d'Alexandre. Les Stagyrites lui dressèrent des autels, et lui consacrèrent un jour de fête. Il ne paraît cependant pas trop qu'il dût exciter tant d'admiration par ses vertus, ni par sa doctrine religieuse et morale. Sans parler des crimes dont Diogène Laërce et Athénée le disent coupable avec Hermias, de sa conduite insensée et impie envers Pythaïs, on connaît les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avaient acquis quelque réputation, les médisances et les injures avec lesquelles il les opprima, les faussetés manifestes qu'il leur imputa, la manière dont il abandonna Hermias dans ses disgrâces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe et d'Alexandre le Grand ; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre son bienfaiteur, découvre assez quel était le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend que l'empereur Caracalla fit brûler tous les livres de ce chef des péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avait donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendait que Dieu était sujet aux lois de la nature, sans prévoyance, sourd et aveugle pour tout ce qui regarde les hommes, croyait le monde éternel, et selon l'opinion commune de ses commentateurs, l'âme mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant que cette manière de penser était, il est vrai, d'un sage et d'un homme de bien, mais qu'elle manquait de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisaient à leurs propres intérêts, et s'exposaient au ressentiment des polythéistes. Belle morale et digne d'un chef des philosophes ! (*Voyez* PLATON, STILPON) Si nous en croyons Diogène Laërce, sa mort fut semblable à sa vie : il s'empoisonna, pour se soustraire à la colère de Médon. Mais saint Grégoire de Nazianze, saint Justin et d'autres écrivains disent qu'il se précipita dans l'Euripe. Il laissa de Pythaïs une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démaratus, roi de Lacédémone. Il avait eu d'une autre concubine un fils, nommé *Nicomachus*, comme son aïeul : c'est à lui qu'il adressa ses livres de *Morale*. Le sort d'Aristote, après sa mort, n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il a été long-temps le seul oracle des écoles, et on l'a trop dédaigné ensuite. Le nombre

de ses commentateurs, anciens et modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa mémoire a éprouvées, elles lui sont communes avec tous les fondateurs des sectes philosophiques, et tiennent autant aux caprices de la postérité qu'à la nature des systèmes enseignés. Diogène Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences qui n'ont rien de bien extraordinaire, et dont quelques-unes sont outrées ou fausses, d'autres trop recherchées. « Les sciences ont » des racines amères ; mais les fruits en » sont doux.... Il y a la même différence » entre un savant et un ignorant, » qu'entre un homme vivant et un » cadavre..... L'amitié est comme l'âme » de deux corps...... Il n'y a rien qui » vieillisse sitôt qu'un bienfait.... L'espérance est le songe d'un homme » éveillé...... Soyons amis de Socrate et de » Platon, et encore plus de la vérité.... » Les lettres servent d'ornement dans la » prospérité, et de consolation dans l'adversité. » Aristote confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple et son successeur dans le lycée ; mais ils ne sont pas parvenus en entier et sans altération jusqu'à nous. *Voyez* APELLICON. Les plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *poétique* et sa *Rhétorique*. Le précepteur d'Alexandre montra, dans ce dernier ouvrage, que la philosophie est le guide de tous les arts. Il creusa avec sagacité les sources du bel art de persuader. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, et qu'être éloquent, c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire ; sur les passions et les mœurs ; sur l'élocution, sans laquelle tout languit ; sur l'usage et le choix des métaphores, mérite d'être étudié. Aristote fit cet ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la manière de son maître. Celui-ci avait suivi la méthode des orateurs : son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent ; l'un et l'autre furent composés pour Alexandre. Quant à la philosophie, il mêle à des vues justes et profondes, des erreurs grossières et des obscurités qui ont donné bien de l'exercice à ses commentateurs. Un de ses principes favoris est que l'âme acquiert ses idées par les sens ; principe combattu par de célèbres métaphysiciens, et qui dans le sentiment même d'Aristote doit s'entendre *occasionnellement*, comme s'exprimaient les Arabes, c'est-à-dire, que les sens sont l'occasion des idées que l'âme se forme elle-même des choses matérielles. « Mais » il y a, dit un philosophe, bien des » idées dont les sens ne sauraient même » être *l'occasion*. Il n'y a rien que nous » concevions plus distinctement que » notre pensée même, ni de proposition » qui puisse nous être plus claire que » celle-ci, *je pense*, *donc je suis*. Qu'on » nous dise, si l'on peut, par quel » sens sont entrées dans notre esprit les » idées de l'être et de la pensée. » Sa *Rhétorique* a été traduite en français par Cassandre, sa *Poétique* par Dacier et le Batteux (*Voyez* ces articles), sa *Politique* par Millon, avec des notes et éclaircissemens, et son *Histoire des animaux* par Camus, avec le texte à côté, 2 vol. in-4. La meilleure édition des ouvrages éditions de Genève ou Lyon 1590, 1596, d'Aristote est celle de Paris, au Louvre, 1619, donnée par Duval, en 2 vol. in-fol. grecs et latins. On estime encore les 1605, 2 vol. in-fol. grec et latin, et celle publiée in-4, à Francfort, chez les héritiers d'André Wechel. Les ouvrages d'Aristote ont tous été imprimés séparément avec ou sans commentaire. On peut consulter un ouvrage de Jean de Launoi : *De varia Aristotelis fortuna*, celui de Patricius, *Peripateticæ discussiones*, et un traité du Père Rapin, *Comparaison de Platon et d'Aristote*.

ARISTOTE, de Chalcide, a écrit une *Histoire d'Eubée*, citée par Hypocration et par le scoliaste Apollonius. — Diogène Laërce parle de plusieurs autres ARISTOTE, dont l'un gouverna la république d'Athènes, et publia des *Harangues* fort élégantes ; l'autre écrivait sur l'Iliade d'Homère ; un troisième, natif de Cyrène, fit un *Traité de l'art poétique*, etc.

ARISTOTE est le même que ALBERTI-ARISTOTILE. *V*. ce nom.

ARISTOTIME, tyran d'Elide, vivait du temps de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter, par Thrasybule et Lampis, auxquels Hellanicus en avait inspiré le dessein. Sa femme et ses deux filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

ARISTOXÈNE, de Tarente, en Italie, s'adonna à la musique et à la philosophie, sous Alexandre le Grand, et sous ses premiers successeurs. Des 453 volumes dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Elémens harmoniques*, en 3 livres, qui est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde, en grec, en 1616, in-4. Il avait déja paru en latin avec les *Harmoniques* de Ptolémée par Antonin Gogavin, Venise, 1561, in-4. L'ouvrage d'Aristoxène reparut bien plus correct dans le *Recueil des musiciens grecs*, de Marc Meibomius, 2 vol. in-4, à Amsterdam, 1652, avec de savantes notes.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une belle lettre dans une feuille carrée, et scellée d'un cachet où était empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui faisait savoir qu'il avait trouvé dans les archives de Sparte, que les Juifs et les Lacédémoniens n'avaient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham, et qu'ainsi ils devaient n'avoir que les mêmes intérêts (*Voyez* le premier livre des Machabées, chapitre 12).

ARIUS, chef et fondateur de la secte *arienne*, naquit en Libye, ou, selon d'autres, à Alexandrie. Achillas, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, et le chargea de la prédication, et du gouvernement d'une de ses églises. Son éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié, semblaient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le perdit. Après la mort du saint évêque Achillas, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Il soutenait que le nom de Dieu ne convenait pas au fils; que ce fils était une créature tirée du néant, capable de vertu et de vice; qu'il n'était pas véritablement Dieu, mais seulement par participation comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existait avant tous les siècles, il affirmait qu'il n'était point coéternel à Dieu. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles en 319 et en 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée furent les plus ardens (quoique ce dernier trouve quelques défenseurs parmi les critiques). Arius travaillait en même temps à répandre ses erreurs parmi le peuple; il les mit en chansons: son poème intitulé *Thalie* (nom emprunté d'une pièce efféminée de Sotade, poète égyptien), composé sur des airs infâmes, n'est qu'un tissu d'impiétés et de louanges fades qu'il se donnait à lui-même. Eusèbe de Nicomédie assembla un concile formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie et de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il voulut aussi faire entendre à l'empereur Constantin que cette question n'était qu'une vaine subtilité; imposture que les philosophes modernes ne cessent de répéter, et qui n'en est pas moins le comble de l'absurdité comme de l'impiété, puisque la divinité de J. C. fondée sur la consubstantialité du Verbe, est le dogme fondamental du christianisme, et que si ce dogme n'est pas vrai, J. C. a établi une religion fausse. Il est clair d'ailleurs, que si les trois personnes divines le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ne sont pas un seul Dieu, dans le sens le plus exact et le plus rigoureux, le christianisme, tel qu'il subsiste dans toutes les communions qui ne sont pas ariennes ou sociniennes, est un véritable polythéisme, puisque nous rendons à ces trois personnes divines le même culte suprême. Entre les païens et nous, il n'y aura point de différence, sinon qu'ils admet-

taient un plus grand nombre de dieux, et que nous savons déguiser notre polythéisme par des subtilités qui leur étaient inconnues. Enfin, Jésus-Christ a déclaré qu'il était venu dans le monde pour apprendre aux hommes à rendre à Dieu le culte d'adoration en esprit et en vérité; or, il veut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. S'il n'est pas un seul Dieu avec le Père, ce culte est-il juste et légitime? C'est une profanation et une impiété (*Voyez* EUTYCHÈS, NESTORIUS). Constantin comprit sans peine l'importance de la vérité qu'Arius attaquait; il assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un concile œcuménique, où l'hérésiarque fut convaincu de ses erreurs, excommunié par les Pères, et condamné au bannissement par le prince; décision qui prouve, contre les sociniens, combien la foi de la divinité de J. C. était constante et générale avant le concile de Nicée, puisqu'elle y fut unanimement reconnue comme une vérité ancienne et incontestable, et l'opinion contraire rejetée comme un blasphème (*Voy.* PAUL DE SAMOSATE). On remarque de plus que le concile, en condamnant Arius, anathématise nommément sa *Thalie*; ce qui prouve qu'on n'avait alors aucun doute sur l'infaillibilité de l'Eglise en matière de faits dogmatiques. Après trois ans d'exil, Constantin, à l'instigation d'un prêtre arien, rappela Arius et ceux de son parti, qui avaient été anathématisés par le concile de Nicée. Cet hypocrite présenta à l'empereur une profession de foi composée avec tant d'art qu'il était difficile d'y apercevoir les erreurs qu'on y avait cachées sous le masque de la vérité. Arius revint triomphant à Alexandrie; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite, en 335, au concile de Tyr, auquel il présenta sa profession de foi captieuse, qui fut approuvée. Les Pères écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, préservé du venin de l'erreur par saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avait causé à Alexandrie, l'appela à Constantinople; il lui demanda s'il suivait la foi de Nicée? Arius le jura, en lui présentant une nouvelle profession de foi, où l'hérésie était couverte par des paroles tirées de l'Ecriture. Constantin ne soupçonnant point que l'hérésiarque le trompât, fit ordonner à Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à la communion des fidèles. Mais cet ordre resta sans effet, par un événement qui, en faisant triompher les catholiques, donna au monde entier une preuve éclatante des arrêts secrets et redoutables de la justice divine. « On avait choisi un » dimanche, » dit un historien qui rapporte la chose avec le plus intéressant détail, « pour le rétablissement de cet » impie, afin de le rendre plus éclatant. » Le samedi, sur le soir, comme saint » Alexandre continuait de prier, l'orgueil » impatient des hérétiques leur fit con- » duire Arius par la ville comme en triom- » phe; et lui-même, enchérissant sur » leur ostentation, se répandit en dis- » cours insolens. La foule était innom- » brable, et grossissait de rue en rue. » Comme on approchait de la place dite » *Constantinienne*, et qu'on apercevait » au fond de cette place le temple où » l'hérésiarque devait être rétabli, il pâ- » lit à la vue de tout le monde, éprou- » va une soudaine frayeur, et de violens » remords. Il sentit en même temps quel- » que besoin naturel. Il entra dans un » des lieux publics, multipliés dans la » nouvelle Rome avec autant de magni- » ficence que tous les autres édifices. Il » y expira dans les plus cruelles douleurs, » en rendant une grande abondance de » sang, avec une partie de ses entrailles, » l'an 336 de J. C.; digne fin d'un impie, » trop semblable, pendant sa vie, au » perfide Judas, pour ne pas lui ressem- » bler dans les circonstances de sa » mort (1). Ce dénoûment effrayant, et » qui passa pour miraculeux, causa au- » tant d'abattement aux ariens que d'es-

(1) Arius est mort simple prêtre. On ne sait pourquoi quelques monumens le représentent la mitre épiscopale sur la tête; il ne lui eût pas été permis de la porter, même dans ce triomphe si court, et qui eut pour lui une fin si déplorable.

» poir aux fidèles orthodoxes. Le lieu de » cette tragique scène devint l'horreur » publique; et par la suite un arien l'a- » cheta, afin d'effacer ou d'affaiblir, en » le convertissant en un autre usage, la » mémoire de cet opprobre. » Il s'en faut bien que son hérésie mourût avec lui. On est surpris et effrayé de toutes les scènes horribles que présente l'histoire de l'arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des ariens, paraîtraient incroyables, si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du temps, et de saint Athanase lui-même. L'arianisme, timide dans ses commencemens, mit en œuvre la souplesse et l'artifice. Soutenu par la puissance impériale, il s'enhardit, et ne connut plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions. Il semblait menacer l'Eglise d'une destruction entière; mais il ne réussit point, parce que celui qui a fondé cette Eglise lui a promis que *les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle*. *Voy.* saint ATHANASE.

* ARKWRIGHT (sir Richard), d'abord barbier, puis grand manufacturier d'Angleterre, dut sa fortune à son premier état. Il travailla d'abord chez un barbier de Manchester, et bientôt s'établit dans une cave pour y exploiter son métier : en avant de son singulier salon de coëffure, il avait mis cette enseigne : *Au Barbier souterrain*, *on rase pour un penny* (2 sous). Il eut la vogue; parmi ses pratiques, se rencontra un savetier qui se présenta avec une barbe dure et longue et qui ne donna que le prix indiqué par l'enseigne. Le savetier fut émerveillé de la conduite généreuse d'Arkwright avec lequel il se lia d'amitié et auquel il fit connaître un homme qui avait inventé une machine à filer. Il la vit, l'étudia, s'associa à un horloger, et commença ses travaux : ils ne réussirent pas d'abord; plus tard il trouva des capitalistes qui lui fournirent les moyens d'établir une manufacture assez importante. On l'accusa de n'être point l'inventeur de ses mécaniques; poursuivi devant la cour du banc du roi, il démontra que s'il n'était point l'inventeur des machines à filer, il les avait perfectionnées beaucoup; sa patente fut maintenue, et il acquit une fortune d'un demi million de livres sterling, tout en donnant aux fabriques anglaises une grande supériorité. Il est mort en 1792.

ARLAUD (Jacques-Antoine), naquit à Genève, en 1668. Il fut peintre de fort bonne heure, et fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat et son coloris brillant lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur et juge de tous les arts, disait, en parlant de sa miniature : « Les peintres » en ce genre n'ont fait jusqu'ici que des » images; Arlaud leur a appris à faire » des portraits. Sa miniature s'exprime » aussi fortement que la peinture à l'hui- » le. » Ce prince se l'attacha, et le gratifia d'un appartement dans son château de Saint-Cloud, où Arlaud lui donnait des leçons. Ses portraits étaient non-seulement ressemblans, ils avaient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'âme des personnes qu'il peignait. Arlaud se retira ensuite à Genève. Le grand-duc de Toscane, Jean Gaston, le dernier de l'illustre famille des Médicis, souhaita de joindre le portrait d'Arlaud à la grande collection des portraits des plus illustres peintres, faits par eux-mêmes, qu'on voit dans la *Galerie* de Florence. Arlaud le lui envoya, et il reçut en reconnaissance une très belle médaille d'or. Il mourut à Genève en 1747. Il légua à la bibliothèque de cette ville une collection de livres rares et curieux, et plusieurs bons tableaux anciens et modernes.

ARLES (Le cardinal d'). *Voy.* ALEMAN (Louis).

ARLINGTHON. *V.* BENNET.

ARLOTTO, curé de la paroisse de Saint-Just à Florence, dans le 15ᵉ siècle. Son nom de famille était *Mainardi*; mais il n'est guère connu que sous celui d'*Arlotto*. Cet homme se rendit célèbre de son temps par ses bons mots, ses tours joyeux, et ses saillies originales. On en fit un recueil après sa mort sous le titre de *Facetie piaccevoli*, *favolle e motti del Piovano Arlotto*, *prete fiorentino*. Ce

recueil a été réimprimé plusieurs fois. Il mourut en 1483, à 87 ans. Arlotto voyagea beaucoup, et obtint de riches préseus de plusieurs princes, comme d'Edouard, roi d'Angleterre, de René d'Anjou, roi de Naples, etc.

ARMACH, ou ARMACHANUS. *V.* RICHARD d'ARMACH.

ARMAGNAC (Jehan d'), cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, et frère de Jean III, et de Bernard, connétable de France, fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1391; puis conseiller-d'état en 1401, par le roi Charles VI; et enfin cardinal par Pierre de Lune, en 1409. Il mourut peu de temps après.

ARMAGNAC (Bernard, comte d') connétable de France, frère du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avait fait la guerre pendant 20 ans avec distinction. La reine, femme de Charles VI, le fit venir à la cour pour le mettre du parti des Orléanais (en 1410): c'est de là qu'ils furent nommés *Armagnacs*. Le comte se fit acheter bien cher; car outre l'épée de connétable qu'il reçut presqu'en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes et des finances. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. La liaison de la reine et du connétable ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvait publiquement la conduite de cette princesse, qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine voyant que le connétable avait juré sa perte, et que le roi, prévenu contre elle, allait l'exiler, prit la fuite, et alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris le 29 mai 1418. Il eut beau se cacher, il fut décelé par un maçon, chez qui il s'était sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avouerait où étaient ses trésors. Mais quelques jours après, sur le bruit qui se répandait que lui et le chancelier en seraient quitte pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tirer de la Conciergerie, et les massacra sur-le-champ dans la cour du palais.

ARMAGNAC (Jehan d'), maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier et chambellan du roi Louis XI, était fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très médiocre de capacité et de valeur. Il ne dut le bâton qu'à la faveur de Louis XI, car il n'avait jamais servi.

ARMAGNAC (Georges d'), fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, né en 1501, devint archevêque de Toulouse, colégat et archevêque d'Avignon. Il fut fait cardinal en 1544 par Paul III, assista au colloque de Poissy en 1561, et mourut en 1585, à 85 ans, à Avignon, dans le couvent des minimes, qu'il avait fondé, après avoir signalé dans plusieurs occasions son zèle pour la religion catholique. Il protégea les gens de lettres, et en fit connaître plusieurs à François I.

* ARMAGNAC (Jean I, comte d'), fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, descendait de Clovis par les ducs d'Aquitaine et de Gascogne. Les domaines de cette maison étaient l'Armagnac, le Rouergue et le val Dorat. Jean seconda en 1336 le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais. Il était commandant du Languedoc à la paix de Bretigny; et il refusa de livrer cette province aux Anglais. Il eut ensuite à soutenir une guerre contre la maison de Foix qui le fit prisonnier et qui ne le rendit que moyennant 50 mille livres. Plus tard, Jean alla en Espagne avec Edouard prince de Galles, qui voulait soutenir contre les Français les droits de Pierre le Cruel. Il mourut après s'être réconcilié avec la France en 1373.

* ARMAGNAC (Jean III), petit fils du précédent, fit en 1591 une expédition dans le Milanais contre Galéas Visconti. D'abord heureux, il allait avec ses 5,000 aventuriers s'emparer d'Alexandrie de la Paille dont il faisait le siége, lorsqu'il tomba dans une embuscade et fut tué:

son armée fut dispersée ou exterminée. Quelques-uns de ses compagnons, ayant voulu franchir les Alpes pour revenir dans leur patrie, les trouvèrent fermées par des troupes, et périrent de faim et de misère.

ARMAGNAC. *Voy.* NEMOURS, JACQUES D'ARMAGNAC.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *V.* CONTI.

ARMELLE, fille célèbre par sa piété, née en 1606, à Campénac, dans le diocèse de Saint-Malo, et morte à Vannes en 1671, fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernières années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte de tous les exemples de vertu que cette fille lui avait donnés, des lumières extraordinaires qu'elle avait en matière de religion, des sentimens rares et sublimes qu'on ne supposerait point dans son état. Les savans profanes ne conçoivent pas cette espèce de phénomène; mais les hommes instruits dans les voies de Dieu, n'y voient rien d'étonnant. « J'entends » une bonne âme qui me parle de Dieu » (dit le Père Bourdaloue); je suis sur- » pris, en l'écoutant, de la manière dont » elle s'explique. Quel feu anime ses pa- » roles ! quelle onction les accompagne ! » elle s'énonce avec une facilité que rien » n'arrête; elle s'exprime en des termes » qui, sans être étudiés ni affectés, » me font concevoir les plus hautes » idées de l'Etre divin, des grandeurs » de Dieu, de ses mystères, de ses mi- » séricordes, de ses jugemens, des voies » de sa providence, de sa conduite à » l'égard des élus, de ses communica- » tions intérieures. J'admire tout cela, » et je l'admire d'autant plus que la per- » sonne qui me tient ce langage si relevé » et si sublime, n'est cependant qu'une » simple fille et qu'une domestique, » qu'une villageoise. A quelle école s'est- » elle fait instruire ? quel maître a-t-elle » consulté ? quels livres a-t-elle lus ? Ah ! » mon Dieu ! il n'y a pas eu pour cette » âme d'autre maître que vous-même et » que votre esprit. Il n'y a pas eu pour » elle d'autre école que la prière, où elle » vous a ouvert son cœur avec simplicité » et avec humilité. Il ne lui a point fallu » d'autres livres ni d'autres leçons qu'une » vue amoureuse du crucifix, qu'une con- » tinuelle attention à votre présence, » qu'une dévote fréquentation de vos sa- » crés mystères, qu'une pleine conformité » à toutes vos volontés, et qu'un désir » sincère de les accomplir. Voilà par où » elle s'est formée, ou plutôt, voilà, » mon Dieu, par où elle a mérité, au- » tant qu'il est possible à la faiblesse » humaine, que votre grâce la formât, » l'éclairât, l'élevât. » Sa vie a été écrite par une ursuline de Vannes, nommée sœur Jeanne de la Nativité. Poiret la fit réimprimer en 1704, in-12, sous ce titre *L'Ecole du pur amour de Dieu*. On y raconte qu'Armelle croyait voir les diables sous des figures horribles (*V.* saint ANTOINE L'ERMITE); qu'ayant sans cesse l'esprit préoccupé de l'objet sacré de sa flamme, elle serrait ce qu'elle rencontrait sous ses mains, et qu'elle demandait : *N'est-ce point vous qui cachez le bien-aimé de mon cœur ?* On dit qu'elle mourut d'un excès d'amour divin. On ne peut douter que sa piété ne fût fort vive, sa vertu pure et constante; et c'est mal à propos que des personnes qui ont de la peine à goûter ce qui sort de l'ordre ordinaire des choses se sont formalisées de quelques singularités dont les âmes fortement émues ne peuvent toujours se défendre, ou par lesquelles il plaît à Dieu de les distinguer. On ne saurait cependant trop inculquer à ceux qui écrivent les vies des saints ou des personnes illustrées par une piété particulière, le sage avis que leur donne un homme très judicieux. « La conduite de Dieu à l'égard » des âmes à qui il fait part de ces com- » munications les plus intimes, a des » mystères cachés qu'il est inutile et quel- » quefois dangereux de dévoiler aux yeux » du public. Outre que peu de personnes » sont en état de les comprendre, et que » ce n'est pas dans les livres, mais à l'é- » cole du Saint-Esprit qu'on peut s'en » instruire, ils deviennent souvent des » pierres de scandale pour ceux auxquels » Dieu n'en a pas donné l'intelligence. » On ne saurait trop, selon l'avertisse-

» ment du saint conducteur de Tobie, » publier les œuvres par lesquelles le » Seigneur veut bien manifester au » monde sa puissance et sa bonté; mais » il est certains secrets qu'il révèle rarement et uniquement aux âmes en qui » il juge à propos d'établir son règne » d'une façon toute mystique, qu'il n'est » pas, ordinairement parlant, à propos » de divulguer. *Sacramentum regis abs-* » *condere bonum est; opera autem Dei* » *revelare et confiteri honorificum est.* » Tob. 12. » C'est encore à cette observation qu'on peut rapporter ces paroles de J. C. : *Nemini dixeritis visionem.* Matth. 17, et celles de saint Paul : *Audivit arcana verba quæ non licet homini loqui.* 2 Cor. 12 (*Voy.* sainte CATHERINE de Sienne, RUSBROCH, THAULÈRE). M. Duché de Vancy a inséré un abrégé de la vie d'Armelle dans ses *Histoires édifiantes.* Le nom d'*Armelle* lui avait été donné au baptême. Ses parens étaient Georges-Nicolas et Françoise Néant, pauvres villageois, dont elle ne reçut qu'une éducation chrétienne.

*ARMELLINI (Jérôme), appelé par quelques auteurs *Armenini*, mais plus ordinairement *Jérôme de Faenza*, du lieu de sa naissance, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut en 1516 inquisiteur à Mantoue; un astrologue calabrois, nommé Tiberio Rossiliano, ayant prétendu que l'on aurait pu, au moyen de l'astrologie, prévoir facilement par la conjonction des planètes le déluge de Noé, Armellini fit pour y répondre un ouvrage que ses contemporains couvrirent d'éloges. Ce livre n'est connu que par ce qu'en dit Echard, *Script. ord. prædic.*, tom. 2, p. 33, qui assure qu'il existe en manuscrit à la bibliothèque du Vatican. Mazzuchelli, après bien des recherches, ne l'a trouvé ni imprimé ni manuscrit. On assure qu'Armellini a aussi travaillé sur les œuvres d'Aristote.

*ARMELLINI (Mariano), bénédictin du mont Cassin, naquit à Rome vers l'an 1660, et embrassa la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Paul de cette ville, en 1677. Il étudia avec fruit la langue grecque au mont Cassin, et enseigna la philosophie à Florence. Les succès qu'il obtint dans la carrière de la prédication le firent élever successivement aux charges les plus éminentes. Il fut abbé à Sienne, à Assise et à Foligno. Armellini mourut en 1737, âgé de 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, la plupart sur son ordre : 1° *Vie de la bienheureuse Marguerite Conradi*, en italien, Venise, 1726, in-12. Cette production, la première de l'auteur, annonça ce qu'on pouvait attendre de ses talens. 2° *Bibliotheca benedictino-cassinensis, sive scriptorum cassinensis congregationis, alias Sanctæ Justinæ patavinæ, qui in ea ad hæc usque tempora floruerunt operum ac gestorum notitiæ*, 1re part., Assise, 1731, in-fol; 2e part., Assise, 1732, in-fol. 3° *Catalogi tres monachorum, episcoporum, reformatorum et virorum sanctitate illustrium e congregatione cassinensi*, Assise, 1733, dédié au cardinal Marie Conti, de l'ordre de Saint-Benoît; 4° *Continuatio catalogi virorum sanctitate illustrium, etc.*, 1734, in-fol.; 5° *Additiones et correctiones bibliothecæ benedictino-cassinensis*, Foligno, 1735, in-fol.; 6° *Bibliotheca synoptica ordinis Sancti-Benedicti, etc.*

ARMELLINO (François), né à Pérouse, d'une famille assez obscure, gagna la confiance de Léon X, qui le créa cardinal en 1517, lui donna le commandement de la marche d'Ancône, le fit intendant des finances, etc. Il perdit son crédit sous Adrien VI, mécontent des subsides dont il avait chargé le peuple pour fournir de l'argent à son prédécesseur. Mais Clément VII le prit en amitié, lui donna l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices considérables. Il fut assiégé avec ce pape dans le château Saint-Ange, en 1527, et mourut de chagrin d'avoir perdu à la prise de Rome tout ce qu'il possédait dans cette ville. Mais, comme il était fort riche en terres, et qu'il mourut sans testament, sa succession vint très à propos au pape pour payer sa rançon.

* ARMFELDT (Charles, baron d'), général suédois, né en 1666, servit d'abord en Allemagne avec distinction, et revint en Suède en 1708 se ranger sous les dra-

peaux de Charles XII son souverain. Après la défaite de Pultawa (1709), il fut envoyé en Finlande, afin de défendre contre l'invasion étrangère son pays assailli de toutes parts. Il contribua, avec les autres généraux, à réparer les maux de sa patrie. Assiégé, en 1713, dans Helsingfors par Pierre I, il fit une résistance des plus opiniâtres; et, obligé de céder à la force, il aima mieux déterminer les habitans à laisser brûler leur ville que de la rendre à leurs ennemis; exemple fameux, et que les Russes ont imité dans la suite par l'incendie de Moscou. Ayant obtenu le commandement de toutes les troupes de Finlande, qui se portaient à peu près à six mille hommes, il combattit près de Storkyro le général russe Apraxin. Celui-ci, à la tête de dix-huit mille soldats, eut une peine extrême à enfoncer l'armée suédoise qui, au milieu des neiges et des glaces, fit la plus vigoureuse résistance. Armfeldt quitta le dernier le champ de bataille. En 1718, Charles XII lui donna l'ordre de pénétrer dans le nord de la Norwége; il eut à souffrir des maux inouis dans cette expédition. Une partie de ses soldats périt de froid au milieu des neiges, l'autre chercha un asile chez les paysans et force fut pour lui de reprendre la route de Stockholm, suivi seulement de quelques officiers. Armfeldt mourut en 1736, quelque temps après la mort de Charles XII.

ARMINIUS, ou mieux HERMANN, l'un des chefs de la première noblesse des Chérusques, peuples germaniques, naquit l'an 18 avant J. C. Il était jeune encore lorsqu'il forma le projet de délivrer sa patrie du joug de Rome, où il avait été élevé. Auguste lui avait conféré le titre de chevalier, et il servait dans ses armées. Plein de bravoure, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant et dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général romain, qui commandait dans la Germanie, tandis que dans l'ombre du mystère il fit révolter les cantons les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, qui ignorait la conspiration, marcha avec trois légions contre les rebelles; mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois et de montagnes, il aperçut trop tard qu'il était trahi, et en fut la victime. Arminius, qui, avec ses troupes, le suivait sous prétexte de le soutenir, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces, et par un excès de cruauté, fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avaient été faits prisonniers. Ce barbare vainqueur défendit encore pendant quelque temps la liberté de ses compatriotes, et sut se défendre contre le célèbre Germanicus; mais, ébloui par ses succès, il voulut en devenir l'oppresseur, et les assujettir à sa domination. La défaite de Varus par Arminius remplit Rome de terreur. Auguste en fut si affligé que, au dire de Suétone, il déchira ses vêtemens, et criait de toutes parts, comme un forcené : *Varus, Varus, rends-moi mes légions*. Les Bructères et les Marses, peuples de la Westphalie, combattaient sous Arminius. Il aurait fait trembler longtemps les Romains; mais ayant enlevé la fille de Sigeste, ce chef germain appela Germanicus pour l'opposer à Arminius, qui fut enfin défait par l'illustre général romain. Cette défaite entraîna sa mort: il fut assassiné dans une conjuration en sa trente-septième année, vers l'an 1[illegible] de J. C. On voit dans la cathédrale d'Hildesheim un pilier nommé *Irminsaul*, qu'on croit être une pierre consacrée à Arminius, ou peut-être la base de sa statue. Cette pierre était devenue une idole des anciens Saxons dispersés par Charlemagne. Il est assez vraisemblable que le nom de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, habitée par des Saxons, dérive d'*Arminius*, que les lexicographes allemands traduisent par *Herman* ou *Heerman* (chef d'armée), et c'est sous ce nom que le poète Klopstock a célébré Arminius dans ses vers. Voyez *Joann. Henr. Drumelii Lexicon, Ratisbonæ*, 1753, 3 v. in-4, art. *Arminius* et *Irminsula*.

ARMINIUS (Jacques), proprement *Harmensen*, chef de la secte des *arminiens* ou remontrans, naquit à Oude-Water, ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ses études à Genève, aux frais

des magistrats d'Amsterdam. Il fut obligé de sortir de Genève, parce qu'il marqua trop d'ardeur à soutenir la philosophie de Ramus. Après diverses courses en Italie et en Suisse, il revint à Amsterdam, où il fut ministre quinze ans. On le choisit ensuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde, en 1603. Les leçons qu'il donna sur la prédestination, l'universalité de la rédemption, etc., mirent la division parmi les protestans. Ne pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignait, c'est-à-dire prédestinant les hommes au péché comme à la vertu, il donna dans un autre extrême; il affaiblit les droits de la grâce, et releva trop ceux de la liberté. On le cita à la Haye pour rendre compte de sa doctrine. Les chagrins qu'il essuya, les fatigues de ses voyages, l'accablèrent au point qu'il en mourut en 1609; il laissa plusieurs disciples, qui furent appelés *arminiens*, et condamnés par les calvinistes rigoristes à Dordrecht, en 1618. Mais cette condamnation se tourna contre leurs adversaires, et leur fit beaucoup plus de mal qu'aux arminiens. « Ceux-ci, » dit Mosheim, attaquèrent leurs antagonistes avec tant d'esprit, de courage » et d'éloquence, qu'une multitude de » gens fut persuadée de la justice de » leur cause. Quatre provinces de Hollande refusèrent de souscrire au synode » de Dordrecht; ce synode fut reçu en » Angleterre avec mépris, parce que les » anglicans témoignaient du respect pour » les anciens pères, dont aucun n'a » osé mettre des bornes à la miséricorde » divine. Dans les églises de Brandebourg » et de Brême, à Genève même, *l'arminianisme* a prévalu. » Mosheim ajoute que les calvinistes de France s'en rapprochèrent aussi, afin de ne pas donner trop d'avantage aux théologiens catholiques contre eux; mais il oublie l'acceptation formelle des décrets de Dordrecht, faite dans le synode de Charenton, en 1623. Ou cette acceptation ne fut pas sincère, ou les calvinistes ont rougi dans la suite de l'aveuglement de leurs docteurs : ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inconséquence des calvinistes assemblés à Dordrecht a couvert la prétendue réforme d'un opprobre éternel. Après avoir posé pour maxime fondamentale de cette réforme, que l'Ecriture-Sainte est la seule règle de foi, le seul juge des contestations en fait de doctrine, il était bien absurde de juger et condamner les arminiens, non par le texte seul de l'Ecriture-Sainte, mais par les gloses, les commentaires, les explications qu'il plaisait aux gomaristes d'y donner. Quand on jette les yeux sur les passages allégués par ces derniers dans le synode de Dordrecht, on voit qu'il n'y en a presque pas un seul à la lettre duquel ils n'ajoutent quelque chose, et que la plupart peuvent avoir un sens tout différent de celui qu'y donnent les gomaristes. Les arminiens en alléguaient de leur côté, auxquels les adversaires ne répondirent point; de quel front peut-on dire qu'ici c'est l'Ecriture-Sainte qui décide la contestation, pendant que c'est le fond même sur lequel on dispute? (*Voy.* GOMAR, VORSTIUS.) On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de *Opera theologica*, à Francfort, 1631 ou 1635, in-4. Les principaux sont : 1° *Disputationes de diversis christianæ religionis capitibus*; 2° *Examen libelli Guilelmi Perkinsi de prædestinationis modo et ordine*; 3° *Dissertatio de vero sensu capitis 7 ad Romanos*; 4° *Analysis cap. 9 ad Rom.*, etc.

ARNAUD, de Brescia en Italie, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine, pour débiter plus facilement ses erreurs. Il rejetait le sacrifice de la messe, la prière pour les morts, le baptême des enfans, le culte de la croix, etc. Il soutenait que les évêques et les moines qui possédaient des terres ne pouvaient manquer d'être damnés, et que les biens de l'Eglise appartenaient aux princes. Cette doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands n'étaient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran, 1139. Arnaud, anathématisé, se réfugia dans les montagnes de Suisse avec ses disciples. Il entretenait

toujours un parti puissant en Italie, où il ne tarda pas à se rendre. Il revint à Rome en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, et fit piller les palais des cardinaux. Le pape Adrien IV, qui avait succédé à Eugène III, après plusieurs combats contre ce fanatique, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque temps après par le cardinal Gérard; et malgré les efforts des vicomtes de Campanie, qui l'avaient remis en liberté, il fut conduit à Rome, et condamné à mort en 1155. Mosheim, apologiste déclaré de tous les hérétiques, dit « qu'Arnaud de Brescia était un » homme d'une érudition immense et » d'une austérité étonnante, mais d'un » caractère turbulent et impétueux; qu'il » ne paraît avoir adopté aucune doctrine » incompatible avec l'esprit de la véritable religion; que les principes qui le » firent agir ne furent repréhensibles que » parce qu'il les poussa trop loin, et qu'il » les exécuta avec un degré de véhémence » qui fut aussi criminel qu'imprudent; » qu'à la fin il fut victime de la vengeance » de ses ennemis; que l'an 1155, il fut » crucifié et jeté au feu. » Mosheim a sans doute oublié qu'Arnaud de Brescia était moine, et qu'il n'a laissé aucun ouvrage qui prouve son érudition : il ne fallait donc pas lui en supposer, après avoir peint tous les moines de ce temps-là comme des ignorans. Celui-ci condamnait le baptême des enfans, le sacrifice de la messe, etc. Il voulait que l'on dépouillât les ecclésiastiques des biens qu'ils possédaient légitimement; il excita des séditions. Nous reconnaissons là les principes et l'esprit des prétendus réformateurs; mais est-il compatible avec l'esprit de la véritable religion, qui défend de troubler l'ordre public, surtout à un moine sans autorité? Mosheim eût-il trouvé bon qu'un zélateur de la pauvreté évangélique lui eût ôté les deux abbayes qu'il possédait? Arnaud de Brescia ne fut donc pas victime de la vengeance de ses ennemis, mais justement puni comme séditieux et perturbateur du repos public; il ne fut point crucifié, mais attaché à un poteau, étranglé et brûlé.

* ARNAUD (François l'abbé), naquit à Aubignan le 17 juillet 1721. Il embrassa de bonne heure la carrière ecclésiastique, mais son goût le portant vers les lettres, il se livra en entier à la littérature, et il vint à Paris en 1752, où dix ans après, ses talens lui ouvrirent l'entrée de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. Tant que le prince Louis de Wirtemberg demeura attaché au service de France, Arnaud demeura auprès de lui. L'avocat Gerbier, son ami, ayant plaidé, en 1765, une cause pour le clergé de France, contre l'ordre des bénédictins, il la gagna, et obtint, en reconnaissance de ses travaux, l'abbaye de Grand-Champ pour l'abbé Arnaud. Celui-ci prit possession de son bénéfice, et retourna à Paris. Il fut reçu à l'académie française en 1771, eut quelque temps après le titre de lecteur et historiographe de Monsieur, et mourut à Paris en 1784. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un ouvrage intitulé *Lettres sur la musique, au comte de Caylus*; cette brochure fut prônée avec enthousiasme, et attira à l'auteur des éloges qui auraient pu être mieux mérités. Le goût de l'abbé Arnaud pour la musique lui fit prendre part dans les querelles qui s'élevèrent en 1777, entre les admirateurs de Piccini et de Gluck. Il travailla avec M. Suard, son ami, au *Journal étranger*, depuis janvier 1760 jusqu'en mars 1762; à la *Gazette de France*, à la *Gazette de l'Europe*, aux *Variétés littéraires*, ou *Recueil des pièces, tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts* 1764-1769, 4 vol. in-12; ouvrage reproduit, à quelques articles près, par M. Suard, sous le titre de *Mélanges de littérature*, 1803-1804, 5 vol. in-8. On a encore de lui : le 1er vol. de la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*; 1780, 2 vol. in-fol.; le deuxième porte le nom des abbés de la Chau et Le Blond; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-

lettres; des *Opuscules*, la plupart traduits de l'italien, et dont il semble se faire honneur, publiés par M. Léonard Boudou, avec le titre assez fastueux d'*OEuvres complètes de l'abbé Arnaud*, 1808, 3 vol. in-8. Arnaud aurait beaucoup ajouté à sa réputation, s'il eût consacré à l'étude le temps qu'il passait dans les sociétés de Paris, où il était vu avec plaisir, et dont il faisait les charmes et l'ornement. Sa facilité et son naturel paresseux s'opposaient d'ailleurs à tout travail sérieux et approfondi.

* ARNAUD (François-Thomas-Marie Baculard d'), né à Paris le 15 septembre 1718 d'une famille originaire du comtat Venaissin, fit ses études chez les jésuites. Il débuta très jeune par trois tragédies qui ne furent pas jouées: *Idoménée*, *Didon*, *Coligny*; cette dernière fut imprimée en 1740. Voltaire, qui épiait tous les talens naissans pour en faire autant d'apôtres de la philosophie, fixa bientôt les yeux sur Arnaud, l'encouragea par des éloges et alla même jusqu'à lui donner des secours pour l'aider à suivre son penchant pour les lettres. Soit par ses ouvrages, soit par ses amis, d'Arnaud fixa sur lui l'attention de Frédéric roi de Prusse, qui le fit son correspondant à Paris, l'attira ensuite à Berlin, le nomma son Ovide, et lui adressa même des vers que Voltaire, pour y être comparé au soleil couchant, n'a jamais pardonnés ni à l'un ni à l'autre. Ce philosophe vindicatif et jaloux retira dès ce moment sa protection à d'Arnaud, et employa, pour lui nuire, tous les moyens que put inventer son amour-propre blessé. Après un séjour de moins d'une année à la cour de Berlin, d'Arnaud se retira à Dresde, où il fut conseiller de légation. Il revint à Paris, et vécut au milieu d'une société choisie, de laquelle il s'éloigna insensiblement pour composer ses nombreux ouvrages. Pendant la révolution il fut incarcéré et traduit au tribunal révolutionnaire, mais il fut acquitté malgré son talent et ses opinions. Rendu à la liberté, sans autre fortune que le produit de ses ouvrages et les secours du gouvernement, il vécut dans une médiocrité que le défaut d'économie changea bientôt en une misère profonde. Tout le monde sait sa manie d'emprunter de petites sommes qu'il ne rendait jamais, ce qui avait fait dire à Champfort que d'Arnaud devait plus de 100,000 *écus en pièces de 6 sous*. Ses principaux ouvrages sont 1° *les Epreuves du sentiment*, 12 vol. in-12; 2° *Délassemens de l'homme sensible*, 12 vol. in-12; 3° *les Loisirs utiles*. Ce sont des recueils d'anecdotes, de nouvelles et de contes « qui, suivant La Harpe, ne sont » pas des contes *bleus*, mais des contes » *noirs*, la plupart tirés de l'Anglais, et » surchargés d'une déclamation prolixe, » qui est le genre d'éloquence de l'au» teur. » L'abbé Sabathier de Castres le juge plus favorablement : « Ses pro» ductions, dit-il, sont autant de cours » de morale mise en action de la manière » la plus propre à faire impression, et » qui peuvent être utiles à toutes les na» tions policées ; » et il ajoute que » presque tous ses ouvrages réunissent à » la morale et au sentiment la chaleur et » la correction du stile. » Il faut avouer cependant qu'à force de vouloir exciter la sensibilité, il la torture et l'épuise, et qu'il donne aux passions un empire dont l'exemple est toujours dangereux. 4° *Les Epoux malheureux*, 2 vol. in-12; 5° *ses OEuvres dramatiques*, 2 vol. in-12; 6° les *Lamentations de Jérémie*, odes sacrées, in-4 et in-8. Il mourut le 8 novembre 1805, dans sa 89e année.

* ARNAUD ou ARNAULT de Nobleville (Louis-Daniel), médecin, né à Orléans en 1701, et mort le 1er mars 1778. On a de lui : 1° le *Manuel des dames de charité*, *ou formules de médicamens faciles à préparer*, 1747, in-12, réimprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues; 2° *Adologie, ou traité du rossignol franc ou chanteur*, 1751, in-12; 3° *Histoire naturelle des animaux*, pour servir de suite à la *Matière médicale* de Geoffroy, 1756, 9 vol. in-12; il eut pour collaborateur dans cet ouvrage un nommé Salerne ; 4° *Description des plantes usuelles, employées dans le Manuel de charité* (avec le même collaborateur), 1767, in-12; 5° *Cours de médecine pra-*

tique, rédigé d'après les principes de Ferrein, 1769 et 1781, 3 vol. in-12.

* ARNAUD DE RONSIL (Georges), célèbre chirurgien français, se distingua long-temps à Paris dans son art, et se retira à Londres, où il mourut le 27 février 1774. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : 1° *Traité des hernies ou descentes*, 1749, 2 vol. in-12, en anglais ; 2° *Observations sur l'anévrisme*, 1760, in-8 ; 3° *Instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, traduites en français, Amsterdam, 1764, in-12 ; 4° *Discours sur l'importance de l'anatomie*, prononcé à une séance académique, Londres, 1767 ; 5° *Mémoires historiques sur l'étude de la chirurgie et de la médecine, en France et en Angleterre*, Londres et Paris, 1768, 2 vol. in-4. On trouve une édition des œuvres complètes d'Arnaud traduites en français, 2 vol. in-4. Ce chirurgien vivait au temps où la science prenait un essor nouveau ; il contribua par ses lumières à en hâter les progrès.

ARNAUD DE VILLENEUVE, médecin du 13e siècle, était né vers 1235 ; il s'adonna aux langues et aux sciences. Après avoir voyagé dans différens pays pour se perfectionner, il se fixa à Paris, où il exerça la médecine et l'astronomie. Il se mit à publier que la fin du monde arriverait infailliblement vers le milieu du 14e siècle ; il en fixa même l'année à 1335 ou 1345. Il soutenait en même temps que le démon avait perverti tout le genre humain, et fait périr la foi ; que les moines seraient tous damnés, et que Dieu n'a menacé du feu éternel que ceux qui donnent mauvais exemple. Il ajoutait à ces rêveries d'autres erreurs. L'université de Paris l'ayant condamné, il se retira en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Quelque temps après, ce prince l'ayant renvoyé en France pour traiter Clément V, alors malade, il périt avec le vaisseau qui le portait, et fut enterré à Gênes en 1314. Quinze propositions tirées de ses ouvrages furent condamnées après sa mort par l'inquisition de Tarragone, parce qu'elles avaient des sectateurs en Espagne. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1504 et 1505, et à Bâle en 1585, in-fol., avec sa vie, et des notes de Nicolas Taurellus. On a cru que le Villanovanus, auquel Postel attribue le livre *De tribus impostoribus*, était Arnaud de Villeneuve ; mais La Monnaye prouve que c'est Michel Servet qui a publié quelques ouvrages sous le nom de Villanovanus. Ce livre, du reste, n'est pas plus de l'un que de l'autre (*Voy.* Frédéric II, empereur). Ce médecin est le premier qui ait eu la folie d'essayer la génération humaine par la chimie. Paracelse, qu'on regarde ordinairement comme l'auteur de cet absurde projet, lui est postérieur de plus de deux siècles. On croit communément qu'Arnaud trouva l'esprit de vin, l'huile de térébenthine et les eaux de senteur ; il découvrit les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique. On lui doit les premiers essais réguliers de distillation. *V*, sa vie, publiée à Aix, 1719, in-12, sous le nom de Pierre Joseph : elle est d'un littérateur provençal, nommé de Haitse.

ARNAULD, abbé de Bonneval, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Chartres, nommé aussi Arnauld de Chartres, était ami de saint Bernard, qui lui écrivit sa dernière lettre, peu de jours avant sa mort. Arnauld est auteur du second livre de la vie de saint Bernard, attribué mal à propos, comme l'a prouvé don Mabillon, à un autre Arnauld, abbé de Bonneval, en Dauphiné. Il passe pour être le véritable auteur des douze traités *De operibus Christi cardinalibus*, attribués par quelques-uns, sans fondement, à saint Cyprien. Ils sont adressés au pape Adrien IV. On a encore de lui 1° *Tractatus de septem verbis Domini in cruce* ; 2° *Sermo de Laudibus B. Mariæ*, dans la Bibliothèque des Pères : le Père Titelman cordelier, et le Père Schott, jésuite, les ont publiés l'un et l'autre ; 3° *Tractatus de operibus sex dierum*, publié par Denys Pertonnet, de Melun, théologal d'Auxerre.

ARNAULD (Antoine), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement et s'y distingua par plusieurs plaidoyers. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y

en eut point de plus célèbre que celle où Henri IV et le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissait d'une femme qui accusait un jeune homme du meurtre de son fils ; Arnauld, avocat de la mère, gagna cette cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. « Les circonstances dans lesquelles il fut fait, dit l'auteur des trois » siècles, contribuèrent beaucoup à le » mettre en vogue chez les ennemis de » la société. Si on le lit aujourd'hui de » sang-froid, on y remarquera plutôt ce » ton de chaleur et d'emportement qui » naît de la prévention, que le caractère » de cette véritable éloquence qui réunit » la vérité des faits à la force de l'expres- » sion. » Il a été réimprimé, en 1717, in-12, avec un plaidoyer de M. Chevalier, avocat au parlement, de l'an 1610. Il publia un autre ouvrage contre la société de Jésus ; il a pour titre : *Le franc et véritable discours du roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites*, in-8. Henri IV, auquel il était adressé, n'en fit aucun cas, et ne laissa pas que de rétablir les jésuites. Parmi ses autres ouvrages, on citait dans le temps *L'Anti-Espagnol*, et les deux *Philippiques* contre Philippe II, roi d'Espagne ; *La fleur de lis*, 1595, in-8 ; *La délivrance de la Bretagne ; La première Savoisienne*, 1601, in-8, réimprimée à Grenoble, en 1630, avec la seconde ; un *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*, 1615, in-8. Arnauld mourut en 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 22 enfans ; douze moururent en bas âge ; parmi les dix autres étaient 6 filles, toutes religieuses à Port-Royal. On l'accusait d'être huguenot. Il est vrai qu'il était fort opposé à la ligue ; mais on prétend qu'il ne l'était pas moins à la religion prétendue réformée.

ARNAULD D'ANDILLY (Robert), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1589. Il parut à la cour de bonne heure, et y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y eut beaucoup de crédit, et n'en fit usage que pour rendre service à ses amis. Balzac disait de lui, « qu'il ne » rougissait point des vertus chrétiennes, » et ne tirait point vanité des vertus mo- » rales. » A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il dit, en prenant congé de la reine-mère, « que si S. M. » entendait dire qu'on faisait des sabots » à Port-Royal, elle n'en crût rien ; mais » que si on lui rapportait qu'on y culti- » vait des espaliers, elle le crût, et qu'il » espérait en faire manger des fruits à sa » majesté. » Il lui en envoyait tous les ans, que Mazarin appelait, en riant, *des fruits bénits*. « L'anecdote des sabots, dit un au- » teur, paraît néanmoins bien constatée ; » ce n'était pas là d'ailleurs une imputa- » tion dont des solitaires humbles et mor- » tifiés dussent se défendre. Si le fameux » Pâris a passé une partie de sa vie à faire » des bas au métier, pourquoi d'autres » saints du parti auraient-ils rougi de » faire des sabots ? » Il mourut en 1674, à 85 ans. Son esprit et son corps conservèrent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° la *Traduction des Confessions de saint Augustin*, in-8 et in-12 ; 2° de l'*Histoire des Juifs de Josèphe*, 5 vol. in-8 et in-12, plus élégante que fidèle, au jugement de plusieurs savans, et en particulier du Père Gillet, génovéfain, dernier traducteur de cet historien. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol. avec figures. 3° *Des Vies des saints Pères du désert, et de quelques saintes*, écrites par des Pères de l'Eglise, 3 vol. in-8 ; 4° de l'*Echelle sainte de saint Jean Climaque* ; 5° des *OEuvres de sainte Thérèse*, in-4, 1670 ; 6° de celle du *B. Jean d'Avila*, in-fol. Ces traductions ont été bien accueillies, et l'on ne peut nier qu'elles n'aient contribué à entretenir parmi les chrétiens l'esprit de piété et de foi. Celles qui sont faites sur le latin sont plus exactes que celles qui sont faites sur le grec. Elles sont en général écrites d'un stile clair et aisé. 7° *Mémoires de sa vie*, écrits par lui-même, 2 vol. in-12, imprimés en 1734. Ces sortes d'écrits sont toujours le fruit de l'égoïsme, et quelque raffiné que soit l'amour-propre, on l'y reconnaît tou-

jours (*Voyez* la fin de l'article Adrien, empereur). 8° *Poème sur la vie de J. C.*, petit in-12; 9° *OEuvres chrétiennes en vers*, et plusieurs autres ouvrages. L'auteur du Projet de Bourg-Fontaine a cru que les lettres initiales A. A. de la Relation de Filleau désignaient Arnauld d'Andilly (*V.* Filleau).

ARNAULD (Henri), frère du précédent, naquit à Paris, en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fameux père Joseph, capucin; mais les querelles que le droit d'élire occasiona l'empêchèrent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour les intérêts de sa patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue. Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers, l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de la Trémouille, son père. La ville d'Angers s'étant révoltée, en 1652, ce prélat calma la reine-mère, qui s'avançait pour la punir, et lui dit un jour, en la communiant: *Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix.* Cette morale était autant dans son cœur que sur ses lèvres. On disait de lui, *que le meilleur titre pour en obtenir des grâces était de l'avoir offensé.* Il était le père des pauvres, et la consolation des affligés. La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupaient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devait prendre un jour de la semaine pour se délasser, il lui dit: *Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque.* Il fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il signa le formulaire, après l'avoir refusé, et fit sa paix, non sans quelque subterfuge, avec Clément IX (*Voyez* ce nom). « Il ne » faut pas juger trop sévèrement, dit un » théologien judicieux et modéré, quel» ques hommes célèbres qui, dans les » premiers temps du jansénisme, ont té» moigné du goût pour cette hérésie » naissante. Elle avait alors tellement » réussi à prendre les dehors de la piété, » de l'austérité, du zèle, et même de » l'attachement à l'Eglise catholique, » que bien des personnes ont pu être les » dupes de l'hypocrisie. Les scènes scan» daleuses de Saint-Médard, les farces » sacriléges des secouristes, le schisme » formel de la prétendue église d'Utrecht, » n'avaient pas encore eu lieu. Le juge» ment de l'Eglise s'est manifesté par des » décisions plus formelles et plus soute» nues, par des décrets pontificaux, so» lennellement et universellement reçus, » par la conviction complète et générale » de tous les catholiques; tous les subter» fuges du parti, toutes les subtilités des » dogmatisans opiniâtres dans l'erreur » ont été confondus; les apparences de la » piété ont fait place au libertinage et au » philosophisme. L'illusion qui a pu » exister d'abord s'est dissipée; et il ne » faut pas douter que bien des gens qui » ont paru favorables au parti se garde» raient bien de l'être aujourd'hui. » On sent bien que cette réflexion ne regarde pas les fondateurs, les chefs, et les principaux agens (1). Arnauld mourut en 1692, à l'âge de 95 ans. Il avait perdu la vue 5 ans auparavant. Ses négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie ont été publiées à Paris en 1748, 5 vol. in-12, long-temps après sa mort. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, et des particularités intéressantes, défigurées quelquefois par l'esprit de prévention.

(1) Les commencemens d'une secte se montrent presque toujours sous les formes les plus douces: mais, par un juste jugement de Dieu, le masque ne tarde pas à tomber. L'esprit de rébellion et de haine contre le saint Siége, qui a singulièrement animé les modernes disciples de Jansénius; l'éloignement des sacremens, réduit en système sous le spécieux prétexte de notre indignité; enfin la prétendue constitution civile du clergé, forment un corps de preuves suffisant de ce que nous avançons ici; et l'on peut, à quelque chose près, appliquer à la secte janséniennne cette tirade de la *Henriade*:

J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France.

ARNAULD (Antoine), frère du précédent et le 20e des enfans d'Antoine Arnauld et de Catherine Marion, né le 6 février 1612, fit ses humanités et sa philosophie aux colléges de Calvi et de Lisieux; il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictait le traité de la grâce, et s'éleva contre son professeur. Dans son *Acte de tentative*, soutenu en 1635, il mit en thèse des sentimens sur la grâce entièrement opposés à ceux qu'on lui avait dictés, et les défendit avec une vivacité qui annonçait ce qu'il ferait plus tard. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne, en 1641; et en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang, promesse que font depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia, avec l'approbation de quelques évêques et de 24 docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente communion*, auquel il aurait pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paraissait être écrit; mais il fut défendu encore plus vivement. Les disputes sur la grâce lui donnèrent bientôt occasion de déployer son éloquence sur une autre matière. Un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution à M. le duc de Liancourt, qui était extraordinairement signalé dans la défense du livre de Jansénius, Arnauld écrivit deux lettres à cet occasion. On en tira deux propositions qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La première, qu'on appelait de droit, était ainsi conçue : « Les Pères » nous montrent un juste en la personne » de saint Pierre, à qui la grâce, sans » laquelle on ne peut rien, a manqué » dans une occasion où l'on ne saurait » dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appelait de fait : « L'on » peut douter que les cinq propositions » condamnées par Innocent X et par Alex» andre VII, comme étant de Jansénius, » évêque d'Ypres, soient dans le livre » de cet auteur. » Arnauld n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclu de la faculté. Quelque temps auparavant, il avait pris le parti de la retraite; il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrâce, et n'en sortit qu'à la prétendue paix de CLÉMENT IX, en 1678. (*V.* Clément IX). Il fut présenté au nonce, à Louis XIV et à toute la cour. On l'accueillit comme le méritaient ses talens et le désir qu'il faisait paraître de jouir du repos que donne la soumission à l'Eglise. Il travailla dès lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre la Sorbonne et les évêques. Ces temps heureux produisirent la *Perpétuité de la foi*, le *Renversement de la morale de J. C. par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse qui le firent redouter des protestans. Il semblait que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatiser troubla bientôt ce calme passager. Arnauld, devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevait, et cru dangereux par Louis XIV, se retira dans les Pays-Bas en 1679, loin de l'orage qui le menaçait. Son *Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre*, *contre le ministre Jurieu*, fruit de sa retraite, souleva la bile du prophète protestant. Cet écrivain lança un libelle intitulé l'*Esprit de M. Arnauld*, dans lequel il maltraitait étrangement ce docteur, qui refusa d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le Père Malebranche, qui avait embrassé des sentimens différens sur la grâce, les développa dans un traité, et le fit parvenir à Arnauld. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; ce qui n'était point un procédé bien généreux. N'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très vifs. Arnauld n'attaquait pas le Traité *de la nature et de la grâce*, mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage *Des vraies et des fausses idées*. Il prenait ce che-

min, qui n'était pas le plus court, pour apprendre, disait-il, à Malebranche à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière dont il n'était nullement question avait été choisie, parce qu'elle était la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables : que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. On sent que le génie d'Arnauld était tout-à-fait guerrier, et celui de Malebranche fort pacifique. Arnauld avait un parti nombreux, qui chantait victoire pour son chef dès qu'il paraissait dans la lice. Ses *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la nature et de la grâce*, publiées en 1685, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses partisans, mais Malebranche le fut aussi aux yeux de ses disciples, et même au jugement des gens qui n'avaient aucun intérêt dans la querelle. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles en 1694 (1). Malebranche lui avait déclaré « qu'il était las de donner » au monde un spectacle, et de remplir » le *Journal des savans* de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient eu. Son cœur fut apporté à Port-Royal, puis transferé à Palaiseau. Santeuil et Boileau lui firent chacun une épitaphe, l'un en latin et l'autre en français. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction dangereuse plongea pendant 60 ans dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'état, lui qui, si l'on en croit ses disciples, aurait pu être cardinal, et cela pour des opinions qu'il ne croyait pas lui même (*V.* JANSÉNIUS). Le plaisir d'être chef de parti lui tint lieu de tout. Il avait si grand'peur d'être reconnu en Flandre, et qu'on exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Eglise, que, sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du Père Quesnel son disciple, qui lui administra la viatique et l'extrême-onction, quoiqu'il n'eût pas ses pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'ordinaire. On a sous son nom environ 140 vol. en différens formats, dont un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou leur assurer la vogue par l'autorité d'un grand nom. On peut les diviser en cinq classes; la première composée des livres de belles-lettres et de philosophie. 1° *Grammaire générale et raisonnée*, avec M. Lancelot, publiée de nouveau en 1756, sous ce titre : *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, etc.*, par MM. de Port-Royal, nouvelle édition, augmentée des notes de M. Duclos, de l'académie française, et d'un supplément par M. l'abbé Froment, in-12; 2° *Elémens de géométrie*; 3° la *Logique, ou l'art de penser*, avec Nicole; livre fort méthodique, propre à faire saisir les règles d'une bonne

(1) Quoique l'on convienne assez généralement qu'il est mort à Bruxelles, il y a des disputes sur le lieu de sa sépulture. Un historien du temps, en parlant de son cœur transporté à Port-Royal, dit: « Quelque dévotion qu'on ait » pour le cœur, ce n'est que la petite relique: le corps est » la grande, mais tout le monde ne sait pas où il repose. » On en tient le lieu fort secret, sans doute pour empêcher » la multitude de pèlerinages qui s'y seraient faits, et dont » les suites auraient été à craindre. » Le convulsionnaire auteur du Dictionnaire janséniste, en 6 tomes, le dit enterré dans l'église paroissiale de Sainte-Catherine, à Bruxelles, *au bas d'une chapelle, près du chœur*; et par une contradiction singulière, il lui applique, avec autant d'indécence que de fanatisme, ces paroles du texte sacré, au sujet de la sépulture de Moïse; *Et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in praesentem diem.* (*Voyez* des réflexions fort sensées sur ce sujet dans le Dict. hist. de Ladvocat, préface de l'édit. de 1764, pag. 25.) Des personnes bien instruites assurent qu'Arnauld est enterré sous le maître-autel de l'église des Oratoriens de Lacken, près de Bruxelles. Quelques-uns prétendent que le cadavre de Quesnel y est aussi, ayant été transporté de Hollande, dit-on, pour faire compagnie à celui de son prédécesseur dans la suprématie jansénienne.

logique; 4° *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, à Paris, en 1695, adressées à Dubois, membre de l'académie, qui, dans la préface d'un traité traduit de saint Augustin, avait avancé que les prédicateurs doivent renoncer à l'éloquence. On peut voir l'occasion et le jugement de cet ouvrage dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet. 5° *Objections sur les méditations de Descartes;* 6° *le Traité des vraies et des fausses idées*, à Cologne, en 1683. La 2ᵉ classe, des ouvrages sur les matières de la grâce, dont on trouve une liste fort longue dans le *Dictionnaire* de Moreri. Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques et théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la traduction des livres de saint Augustin, de la *Correction*, de la *Grâce*, etc. La 3ᵉ, des livres de controverse contre les calvinistes : 1° *La perpétuité de la foi*, ouvrage auquel il avait eu, dit-on, beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole son coopérateur l'avait désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X, et Innocent XI lui firent écrire des lettres de remercîment. Plusieurs écrivains ont assuré que cet ouvrage est entièrement de Nicole, et qu'il ne fut attribué à Arnauld, ainsi que plusieurs autres, que pour rehausser la célébrité et l'autorité du chef du parti; place qu'il paraissait être particulièrement propre à remplir, étant frère de l'évêque d'Angers, d'Arnauld d'Andilli, de la mère Angélique, et cousin du duc de Liancourt; et l'on ne peut douter que sa grande réputation ne fût l'ouvrage de sa secte, bien plus que celui de sa science. Les jansénistes ne l'appelaient que le *grand Arnauld*. « Parmi les esprits factieux, dit un célèbre » orateur, être leur adhérent, c'est le » souverain mérite, n'en être pas, c'est » le souverain décri. Si vous êtes dévoué » à leur parti, ne vous mettez pas en » peine d'acquérir de la capacité, de la » probité. Votre dévoûment vous tiendra » lieu de tout le reste. Caractère particu» lier de l'hérésie, dont le propre a tou» jours été d'élever jusqu'au ciel ses fau» teurs et ses sectateurs, et d'abaisser jus» qu'au néant ceux qui osaient l'attaquer » et la combattre. La manie des héré» siarques était de s'ériger eux-mêmes » premièrement, et puis leurs partisans » et leurs associés, en hommes rares et » extraordinaires; tout ce qui s'attachait » à eux devenait grand : le seul titre » d'être dans leurs intérêts était un éloge » achevé; il n'y avait parmi eux, à les » entendre, que des génies sublimes, » que des prodiges de science et de ver» tu. » (Bourd., Serm. sur l'aveugle-né.) 2° Le *Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, en 1672, in-4; 3° l'*Impiété de la morale des calvinistes*, en 1675; 4° L'*Apologie pour les Catholiques;* 5° *Les calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale;* 6° *Le prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwel.* L'auteur du *Siècle de Louis XIV* prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le stile du titre ressemble à celui du Père Garasse; il ne connaissait sans doute pas l'abondance des termes que M. Arnauld trouvait sous sa main, quand son zèle s'enflammait. Cet ouvrage a toujours passé pour être de lui, on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fît imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La 4ᵉ, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Morale pratique des jésuites*, en 8 vol. qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier, et d'une partie du second. Il y a dans cet ouvrage certaines choses vraies, beaucoup d'altérées, et un plus grand nombre d'exagérées. On peut mettre dans cette 4ᵉ classe tous les écrits contre la Morale relâchée, dont il était un des plus ardens ennemis (*Voy.* PONTCHASTEAU). La 5ᵉ, des écrits sur l'Écriture-Sainte : 1° *Histoire et concorde évangélique*, en latin, 1653; 2° La *Traduction du Missel, en langue vulgaire, autorisée par l'Ecriture-Sainte et par les Pères*, faite avec de Voisin. *Voy.* une réflexion de Fénelon, à l'article EUSTOCHIUM; 3° *Défense du nouveau Tes-*

tament de Mons, contre les sermons de Maimbourg, avec Nicole; et quelques autres écrits sur la même matière, etc. On a imprimé après sa mort neuf volumes de lettres, qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa vie. On trouve dans le troisième volume de ses lettres une réponse aux reproches qu'on lui avait faits, de se servir de termes injurieux contre ses adversaires; elle a pour titre *Dissertation selon la Méthode des géomètres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs.* Il veut y prouver par l'Ecriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts et piquans. Il ne songeait pas que ses adversaires n'étaient pas, pour l'ordinaire, ceux de l'Ecriture et des Pères, et qu'un zèle enflammé contre les ennemis de Dieu est très différent de celui qui brûle pour des opinions et l'honneur d'un parti. Cette apologie ne pouvait donc justifier son stile âpre et insultant. Nous finirons ce long article par une réflexion du pieux réformateur de la Trappe, M. de Rancé. « Enfin voilà » M. Arnauld mort (écrivait-il à l'abbé » Nicaise, chanoine de Dijon); après » avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il » a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Son érudition et son autorité » étaient d'un grand poids pour le parti. » Heureux qui n'en a point d'autre que » celui de J. C.! » Le Père Quesnel a publié la vie d'Arnauld, avec des pièces relatives et des écrits posthumes. *Voy.* JANSÉNIUS, PARIS, MONTGERON, ROCHES (Jacques.)

ARNAULD (Antoine), abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnaud d'Andilli, passa quelques années dans le service. Il se retira depuis auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, et mourut en 1698. Il a laissé des *Memoires* dans lesquels il se plaint beaucoup de son père, 1776, 3 vol. in-12.

ARNAULD (Simon), marquis de Pomponne, frère du précédent, et neveu du célèbre Antoine Arnauld de Port-Royal, fut employé, dès l'âge de 23 ans, en Italie, en qualité de négociateur. Il y conclut plusieurs traités et fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur extraordinaire en Suède, l'an 1665. Il y demeura 3 ans, et remplit cette place une seconde fois, en 1671. La même année, il mourut un secrétaire d'état. « Je fus quelque » temps à penser à qui je ferais avoir » cette charge » (dit Louis XIV, dans un mémoire déposé à la bibliothèque du roi); « et, après avoir bien examiné, je trou» vai qu'un homme qui avait long-temps » servi dans les ambassades, était celui » qui la remplirait le mieux. Je lui fis man» der de venir. Mon choix fut approuvé » de tout le monde.... Mais l'emploi que » je lui ai donné se trouvait trop grand » et trop étendu pour lui.... Enfin, il a » fallu que je lui ordonne de se retirer, » parce que tout ce qui passait par lui » perdait de la grandeur et de la force » qu'on doit avoir en exécutant les or» dres d'un roi de France. » Arnauld fut privé du ministère des affaires étrangères en 1679. Sa disgrâce n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu et d'esprit. Ses qualités le faisaient chérir dans le monde, et il préférait quelquefois les agrémens des sociétés où il plaisait aux affaires. Ce fut par les intrigues de Louvois que M. de Pomponne perdit sa place. Cependant Louis XIV l'honorait de son estime, et lui promit de le rappeler bientôt. Toutes les personnes furent sensibles à la disgrâce du probe ministre. « Les » étrangers, dit Saint-Simon, en regret» tant la personne qu'ils aimaient, furent » bien aises d'être soulagés de sa capa» cité... ». Bossuet lui-même lui écrivait: « J'ai été autant affligé que surpris de ce » qui vous est arrivé. Je me suis en même » temps tourné à Dieu pour le prier de » vous faire trouver en lui la consola» tion que vous ne pouviez, en effet, » trouver que là... » Ce ne fut qu'après la mort de Louvois (en 1691), que M. de Pomponne fut rappelé au ministère; il en partagea les fonctions avec M. de Croissy et puis avec M. de Torcy, auquel Louis XIV fit épouser la fille de M. de

Pomponne. Celui-ci faisait tout le travail, donnait les audiences, et son gendre n'avait d'autre soin que de préparer les dépêches. Le roi lui conserva le titre de ministre d'état avec la permission d'entrer au conseil. On a de lui la *Négociation* de sa première ambassade en Suède. Il mourut en 1699, à 81 ans.

ARNAULD (Henri-Charles), plus connu sous le nom de l'*abbé de Pomponne*, naquit en 1662, à la Haye, où le marquis de Pomponne était ambassadeur. Sa naissance procura au désintéressement de son père une occasion de triomphe. Les états-généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonts baptismaux. Cet honneur apportait à l'enfant une pension viagère de deux mille écus. Le marquis de Pomponne remercia les états, pour éviter, dans ses négociations, l'embarras de la reconnaissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pomponne fut pourvu de l'abbaye de Saint-Maixent; neuf ans après, le roi l'ayant nommé à celle de Saint-Médard, il remit la première. En 1699, il perdit son père. Louis XIV voulut bien soulager sa douleur, en la partageant; ce prince lui dit: *Vous perdez un père que vous retrouverez en moi, et moi je perds un ami que je ne retrouverai plus.* L'abbé de Pomponne, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs, comme au milieu des succès. La fermeté faisait son caractère. Dans la charge de commandeur, chancelier, garde-des-sceaux et surintendant des finances et des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, et eut le bonheur d'y réussir. L'abbé de Pomponne fut élu membre de l'académie des Inscriptions, en 1743; et quoique dans un âge avancé, il n'avait pas renoncé au commerce des muses. Il mourut en 1756.

ARNAULD (Angélique), sœur d'Antoine Arnauld, abbesse de Port-Royal des Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'ancienne discipline de l'ordre de Saint-Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes, parce qu'elle voulait y accréditer en même temps les nouvelles erreurs qu'elle avait introduites à Port-Royal. Elle mourut en 1661. — Sa sœur, la mère AGNÈS, publia 2 livres, l'un intitulé *L'Image de la religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12; et l'autre *Chapelet secret du saint Sacrement*, 1662, in-12, accusé d'erreurs par quelques docteurs, et supprimé à Rome. La mère Agnès mourut en 1671. Elles étaient cinq sœurs religieuses dans le même monastère, toutes très opposées à la signature du formulaire, et fortement occupées des disputes sur la grâce. Comme si *la simple foi*, dit Bossuet, *ne valait pas mieux que tout cela*, surtout pour des filles et plus encore pour des filles consacrées à Dieu, dont l'humilité et la docilité doivent être les premières qualités. On attribue aussi à la mère Agnès les *Constitutions de Port-Royal.* La mère de ces deux abbesses, la mère Angélique de Saint-Jean a écrit des *Relations*, des *Réflexions* et des *Conférences.* Elle eut une grande part au *Nécrologe de Port-Royal*, et mourut en 1684.

ARNAULT (François), seigneur de Laborie, gentilhomme de Périgord né au commencement du 16ᵉ siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et s'y distingua par ses mérites et ses emplois. Il fut doyen de Carennac, prieur de Lurcy, archidiacre de Bordeaux, et chancelier de l'université de cette ville. Il mourut à Périgueux, en 1607, dans un âge avancé. On a de lui 1° les *Antiquités du Périgord*, 1577, ouvrage fort rare; 2° *L'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564. C'est une apologie des femmes nobles, bonnes et honnêtes. 3° *Traité des anges et des démons*, traduit du latin de Jean Maldonat, Rouen, 1619, in-12.

ARNDT (Jean), *Arndtius*, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine; mais cette science ne l'ayant pas empêché d'être dangereusement malade, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissait. Il fut successivement ministre

dans son pays, à Quedlimbourg et à Brunswick. Les erreurs qu'on lui attribua l'obligèrent de se retirer à Isleb. Georges, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après, en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises du duché de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé *Du vrai christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8, et en français, par Samuel de Beauval; il veut y prouver que le déréglement des mœurs qui régnait alors parmi les protestans ne venait que de ce qu'ils rejetaient les bonnes œuvres, et qu'ils se contentaient d'une foi stérile. Il avait beaucoup lu, beaucoup médité Taulère, Thomas à Kempis, saint Bernard, et les autres auteurs ascétiques. Il eût fallu commencer par embrasser la vraie foi, que ces écrivains professaient, et ne chercher qu'ensuite à recueillir chez eux les lumières mystiques. Luc Osiander, théologien du Tubingien, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium theologicum*.

ARNDT (Josué), professeur de logique à Rostock, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklembourg, mourut à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1687, à 61 ans. On a de lui 1° *Miscellanea sacra*, 1648, in-8; 2° *Anti-Vallembourg*, Gustrou, 1664, in-4; 3° *Clavis antiquitatum judaïcarum*, Leipsick, 1707, in-4. (Il avait des connaissances très étendues dans l'histoire et les sciences.) — Son fils Charles, professeur de poésie et d'hébreu dans l'école de Melchin, est mort en 1721, et a laissé plusieurs *Dissertations poétiques* dans les Mélanges de Leipsick, et d'autres ouvrages dont Moreri donne la liste.

*ARNDT (Ernest-Maurice), professeur de philosophie à Greifswald en Poméranie, est un de ces philosophes allemands que le vague de leurs spéculations a fini par jeter dans les agitations de la politique. Grand idéologue, partisan de ces doctrines de la civilisation qui deviennent en Germanie une espèce de culte de la pensée, enthousiaste de la liberté civile, défenseur de l'indépendance de son pays, il opposa aux desseins de Buonaparte toute la force de sa dialectique. Il fut un des chefs de l'association connue en Allemagne sous le nom de *Société d'union pour les vertus*, qui a beaucoup contribué à la délivrance de la Prusse, et qui porta toute l'Allemagne à se soulever en masse, après les désastres de l'armée française à Moscou, pour secouer le joug qu'elle subissait depuis si long-temps. Arndt y a beaucoup contribué par ses écrits. Ils lui ont acquis une grande réputation par les talens littéraires qu'on y remarque, et par l'indépendance de ses opinions. Son *Esprit du temps* fit surtout beaucoup de sensation. On y trouve des vues intéressantes sur l'issue de la guerre; il conseillait, comme un moyen sûr de renverser Buonaparte, de lui opposer ses propres armes; mais il voulait avant tout une insurrection nationale: ce livre fixa l'attention de Buonaparte dont il évita les poursuites en fuyant en Suisse. Arndt vit ses désirs accomplis et il put jouir de la chute de celui qu'il accusait à juste titre de vouloir enchaîner les esprits. Ses autres ouvrages sont 1° *Discours philanthropique sur la liberté des anciennes républiques*, Greifswald, 1800, in-8; 2° *Voyage fait en* 1798 *et* 1799 *dans une partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la France*, Leipsick, 1800-1803, 6 parties, in-8; 3° *Essai historique sur l'état des serfs, en Poméranie et dans l'île de Rugen, avec une introduction sur le droit de la glèbe*, Berlin, 1803, in-8; 4° *La Germanie et l'Europe*, Altona, 1803, in-8; 5° *Fragmens sur la civilisation*, 1805, 2 parties in-8: 6° *Idées sur un aperçu général des langues considérées sous le rapport historique*, 1805, in-8; 7° *Voyage en Suède* fait en 1804, Berlin, 1806, 4 parties in-8. Les persécutions qu'il éprouva à Naples comme suspect de carbonarisme, avancèrent sa mort qui arriva en 1824.

ARNISOEUS (Henningus), naquit près d'Alberstadt, et mourut en 1636. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt; il voyagea en France et en Angleterre. Le roi de Danemarck Christian IV l'appela à sa cour, et le fit son conseiller et son médecin. On a de lui plusieurs ou-

vrages de politique, de jurisprudence et de médecine : 1° *De auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4. Il y enseigne cette maxime si favorable à la paix des gouvernemens, que le peuple ne peut en aucun cas porter atteinte à l'autorité du prince. 2° *De jure majestatis*, 1610, in-4; 3° *De jure connubiorum*, 1613, in-4; 4° *De subjectione et exemptione clericorum*, in-4; 5° *Lectiones politicæ*, in-4; 6° *Observationes anatomicæ*, 1610, in-4, etc, etc.

ARNOBE L'ANCIEN (*Arnobius*), fameux rhéteur, enseigna la rhétorique à Sicca, en Afrique, sa patrie. Lactance fut son disciple. Il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, et signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les Gentils*; Rome, 1542, in-fol.; Amsterdam, 1651, in-4. La meilleure édition est celle de Paris, 1666, à la suite des OEuvres de saint Cyprien. Il n'était pas encore baptisé lorsqu'il composa cet ouvrage; et ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mystères, il lui échappa quelques méprises. Don Le Nourry et don Gellier l'ont justifié sur plusieurs articles. Le Père Petau a jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions touchant le mystère de la Trinité. Ce qu'il dit contre le paganisme est assez solide; ses preuves pour le christianisme sont moins heureuses. Il a dans son stile la véhémence et l'énergie des Africains; mais il écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, et des phrases obscures et embarrassées. Saint Jérôme raconte qu'avant sa conversion il était un des plus ardens sectateurs du paganisme; qu'il était très habile dans la théologie païenne, et très ennemi du christianisme, auquel il fut appelé, ajoute ce Père, par des avertissemens que le ciel lui donna en songe (*somniis compulsus*). Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions qui s'opérèrent dans ces temps orageux pour l'Eglise, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe, liv. 6, ch. 5, de saint Basilide, soldat. Mais rien de plus remarquable que ce qu'a écrit le savant et solide Origène (Lib. contra Celsum). « Plusieurs, dit-il, » ont embrassé le christianisme par l'es- » prit de Dieu, qui frappait leurs âmes » d'une impression subite, et qui leur » envoyait des visions tant le jour que la » nuit; en sorte qu'au lieu de rejeter la » parole divine, ils devenaient disposés à » y conformer leur vie. J'en ai vu plus » d'un exemple... Je prends Dieu à témoin » que mon but est de faire aimer la reli- » gion de J. C., non par des contes in- » ventés à plaisir, mais par la vérité et » par le récit de ce qui est arrivé en » ma présence. » Arnobe mourut vers 320. Trithème a eu tort de lui attribuer un *Commentaire sur les Psaumes*; il est d'Arnobe le Jeune, qui suit.

ARNOBE LE JEUNE, que l'on croit gaulois d'origine, était, dit-on, moine de Lérins, vers 460, ou, selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille qui attaquèrent quelques points de la doctrine de saint Augustin et de ses disciples dans le 5ᵉ siècle. Il est auteur d'un *Commentaire* sur tout le texte du Psautier, qui parut à Bâle, 1537 et 1560, in-8; à Paris, 1539, in-8, et enfin dans la Bibliothèque des Pères. Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Le semi-pélagianisme reproché à cet auteur, est particulièrement fondé sur le passage suivant: *De même que la grâce précède la volonté, la volonté précède aussi la grâce; car vous n'êtes pas baptisé avant de vouloir croire*. Les auteurs de l'Eglise gallicane remarquent qu'on peut donner à ces paroles un sens catholique; d'autres en ont jugé moins favorablement. Sans être parfaitement pur, le stile d'Arnobe n'est point obscur ni dépourvu d'élégance.

ARNOLD-MELCHTAL. *Voy*. MELCHTAL.

ARNOLD (Geoffroi ou Godefroi), ministre de Perleberg et historiographe du roi de Prusse, naquit à Annaberg dans l'Estzgeburg, le 5 septembre 1665. Il fut l'un des plus ardens défenseurs de la secte des *piétistes*, secte protestante d'Allemagne, qui se pique d'être plus régulière que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise et des hérésies*, Leipsick, 1700, in-8,

qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la théologie mystique* est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beaucoup d'autres en allemand, qui ne sont lus que par ceux dont l'imagination n'est pas mieux réglée que celle de l'auteur. Il paraît d'après ses ouvrages, qu'il avait fait de bonnes études et ne manquait pas d'érudition.

*ARNOLD (Benoît), général américain brave jusqu'à la témérité, mais traître à sa patrie, a laissé un souvenir couvert de gloire et d'opprobre. Son tombeau est au milieu des sépultures royales de Westminster : mais son nom est prononcé avec horreur dans toute l'Amérique. La première partie de sa vie fut toute glorieuse. Arnold marche contre les Anglais pour les battre : la prise de Ticondérago commença sa réputation. Bientôt il traverse les déserts impraticables du Maine, et par l'une des plus savantes et des plus pénibles marches, il arrive devant Québec. Blessé dans les derniers jours de 1775 à l'assaut de cette ville, il se retire du combat : la victoire se retire avec lui et les Américains sont forcés de s'enfuir. Dès qu'il fut guéri, il revint à la tête de ses troupes, et battit les Anglais d'abord sur le lac Champlain : puis à la suite de deux autres batailles sanglantes sur les bords de la rivière du Nord, il contraignit les ennemis de l'indépendance à déposer les armes. L'homme à qui son pays devait tant de reconnaissance s'enorgueillit et s'enivra de sa gloire. En 1778, il fut nommé commandant de Philadelphie, et dès cette époque sa conduite changea totalement. Ses dépenses, son luxe, ses exactions et ses dédains pour l'autorité civile lui attirèrent la haine de ses concitoyens. Arnold voulant mettre fin aux reproches dont il était l'objet, s'endetta, chercha à réparer ses pertes par le jeu, tomba dans la misère, employa pour en sortir des moyens indignes de lui : il fut accusé de péculat, d'extorsions, de vols frauduleux, par les habitans à l'assemblée de Pensylvanie, qui le condamna à une réprimande publique. Il parut d'abord se repentir de sa conduite passée, et chercha à regagner la confiance de ses concitoyens, qui lui donnèrent le commandement d'une place importante, West-point, non loin des avant-postes anglais. Ce fut alors que pour exécuter les projets de vengeance qu'il méditait depuis longtemps, il entreprit des négociations avec le général anglais Clinton, par l'entremise du major André, qui, ayant été surpris par les gardes avancées américaines paya sa perfidie de sa tête. Des lettres cachées dans ses bottes firent connaître la trame. Arnold parvint à s'échapper, et fut nommé brigadier-général au service de l'Angleterre. Alors il tourna ses armes contre sa patrie, qu'il avait défendue avec tant d'ardeur, et partout où il put pénétrer, la dévastation accompagna ses pas jusqu'au moment où l'indépendance de l'Amérique fut reconnue. Alors il se retira en Angleterre, où il mourut en 1801. Ce fut le *seul* Américain transfuge qui eût combattu dans l'armée anglaise. Il manifesta dans ses derniers momens de vifs regrets sur sa trahison, et fut enterré entre Newton et Nelson à Westminster, où les Anglais lui ont élevé un superbe monument. On dit que sa mort arracha des larmes à Washington. On trouve des détails très curieux sur sa vie dans un ouvrage intitulé *Révolte d'Arnold*, publié par M. Marbois.

ARNOLDUS (Nicolas), ministre protestant, né à Lesna en 1618. Après avoir parcouru différentes villes, croyant par ces sortes de pèlerinages perfectionner ses talens, il fut recteur en 1639 de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franecker dans la Frise, il se fit une certaine réputation par ses sermons, et mourut en 1680. On a de lui 1° *Réfutation du Catéchisme des sociniens*; 2° un *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux*; 3° un ouvrage intitulé *Lux in tenebris*, etc. Leipsick, 1698, in-8. C'est une explication des passages de l'Ecriture dont les sociniens abusaient. Ce qu'il y a d'estimable dans les écrits de ce prédicant, c'est qu'au lieu de s'acharner, à l'exemple de ses confrères, contre l'Eglise catholique, il tourne presque toujours ses armes contre les ennemis de la divinité de J. C.

ARNON, chanoine régulier, florissait

dans le 12[e] siècle. Il fut doyen de la communauté de Reicherspergh en Bavière, et mourut le 30 janvier 1175. C'était un homme recommandable par sa piété, sa science et son zèle pour la réforme des congrégations de chanoines réguliers, comme on le voit dans un ouvrage intitulé *Scutum canonicorum*, où il parle de la façon de vivre, des coutumes et des observances des chanoines réguliers de son temps. Il y a beaucoup de piété et d'onction dans cet écrit; il y soutient que l'état de chanoine régulier peut être aussi parfait que celui de moine. Ce n'est pas une des moindres pièces du recueil publié par Raimond Duelli, sous le titre de *Miscellanea*, Augsbourg, 1723, in-4. Arnon ne fut pas moins zélé pour la doctrine de l'Eglise et contre ceux qui l'attaquent. Il composa un bon ouvrage contre Folmar, prévôt de Treifeinstein, en Franconie, qui débitait des erreurs touchant l'eucharistie. On peut voir sur cet ouvrage la Bibliothèque des Pères, édition de Cologne, tom. 13, et l'*Auctarium* d'Aubert Le Mire.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière et d'Italie, duc de Carinthie l'an 880, fut déclaré roi de Germanie en 887, et couronné empereur à Rome en 896. Il avait passé en Italie pour s'emparer de la succession de son oncle, Charles le Gros. Il eut à soutenir plusieurs guerres contre Guy, roi d'Italie, qu'il vainquit : aidé par les Hongrois, il défit Zwentebold, roi de Moravie. Couronné empereur par le pape Formose, le concile de Rome, en 898, annula son élection. Arnoul se vit alors contraint à soutenir de nouvelles guerres : il mit le siége devant Spolette. On prétend qu'une femme lui fit prendre un breuvage empoisonné par un de ses domestiques, et que ce poison le mina lentement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois avec un corps malade, un esprit inquiet et une armée délabrée. Il mourut en 899, devant Fermo, dont il faisait le siége. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion. Son fils, Louis IV, lui succéda; et sa fille Ghismonde fut mère de Conrad I.

ARNOUL. *V.* BAVIÈRE (Arnoul duc de).

ARNOUL (Saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz. Clotaire II ayant divisé ses états en 622, et fait son fils Dagobert roi d'Austrasie, il mit saint Arnoul avec Pepin de Landen à la tête du conseil du jeune prince. Tandis que le saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire et de bonheur. Mais Arnoul ne pouvant résister au désir qu'il avait de ne plus s'occuper des choses de la terre, alla se cacher dans les déserts des Vosges. Saint Arnoul avait eu de Dode, sa femme, deux fils, dont l'un, nommé *Anchise*, fut père de Pepin Héristel, qui eut pour fils Charles Martel, duquel les rois de France de la seconde race sont descendus. La vie de ce saint évêque, écrite avec fidélité par son successeur, a été traduite par Arnauld d'Andilli. Saint Arnoul mourut le 16 août 641. Ses reliques rapportées à Metz, se conservaient dans l'abbaye de son nom. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 18 juillet; en France, on célèbre sa fête le 16 août.—Un autre ARNOUL, dont la vie nous est presque entièrement inconnue, prêcha la foi parmi les Francs après que le roi Clovis eut été baptisé par saint Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions. Il reçut la couronne du martyre dans la forêt d'Yveline, entre Chartres et Paris. Son culte est fort célèbre à Paris, à Reims et dans toute la France. La fête de saint Arnoul est marquée au 19 de juillet dans le bréviaire de Reims.

ARNOUL (Saint), sorti d'une famille illustre de France, embrassa la profession des armes, et servit avec distinction sous les rois Robert et Henri I. Il y avait trois ans et demi qu'il vivait de la sorte, lorsque le clergé et le peuple de Soissons le demandèrent pour évêque aux Pères du concile que le légat du pape Grégoire VII avait assemblé à Meaux. Les députés du concile étant venus lui faire part de son élection, il leur donna la réponse sui-

vante : « Laissez un pécheur offrir à Dieu » quelques fruits de pénitence, et n'o- » bligez point un homme tel que moi à » se charger d'un fardeau qui demande » tant de sagesse. » Il fut cependant obligé de se rendre. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle incroyable. Mais l'impossibilité de corriger certains abus crians, et la crainte du compte qu'il aurait à rendre pour lui et pour les autres, lui firent demander la permission de se démettre. Il fonda depuis un monastère à Aldenbourg, ville alors considérable du diocèse de Bruges, située du côté d'Ostende. Il y mourut sur le cilice et la cendre en 1087. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles dont la vérité fut reconnue par le concile de Beauvais, en 1121.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le 12e siècle, défendit hautement Alexandre III et saint Thomas de Cantorbéri. Il fit le voyage de la Terre-Sainte avec Louis le Jeune en 1147, et revint deux ans après. Sur la fin de ses jours, il se démit de son évêché, et mourut l'an 1184, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il s'était retiré. On a de lui un volume d'*Epîtres* écrites avec assez d'élégance; elles sont surtout remarquables par les particularités sur l'histoire et sur la discipline de son temps. Turnèbe en donna une édition à Paris en 1585, in-8. On a encore de lui des *poésies* imprimées avec ses *lettres*. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

ARNOUL (François), dominicain, natif du Maine, projeta, vers le milieu du dernier siècle, d'ériger un ordre de chevalerie propre au sexe, et qui étendît le culte de la sainte Vierge. Anne d'Autriche, régente de France, à qui il communiqua son dessein, lui donna son agrément. Le nouvel instituteur publia en 1647, à Paris et à Lyon, le projet de son ordre du *Collier céleste du sacré rosaire, composé de* 50 *demoiselles*; mais il ne put trouver de chevalières. N'ayant pu être fondateur, il voulut être du moins de quelque utilité. Ayant fait l'essai de divers remèdes qui avaient produit de bons effets, il les publia sous le titre de *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, Lyon, 1651, in-12; il eut soin auparavant de les faire approuver par des gens de l'art.

ARNOUL, ou ARNULPH, évêque de Rochester, naquit à Beauvais, vers l'an 1050, et mourut en 1124. Il laissa un livre intitulé *Textus Roffensis*, et quelques autres traités insérés dans le Spicilége. Ces écrits sont intitulés *De incestis nuptiis*; des *réponses à diverses questions de Lambert, abbé de Munster, principalement sur le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, etc.

ARNOUL DE LENS. *Voyez* LENS (Arnoul de).

ARNOULD (Ambroise-Marie), député aux conseils des Anciens et des Cinq-cents, puis membre du tribunat. Il s'occupa particulièrement des finances, et se fit peu remarquer dans les discussions politiques jusqu'au moment de la réélection des deux tiers des conventionnels; en 1795 il s'opposa vivement à cette mesure, et devint un des principaux moteurs des événemens de la journée du 13 vendémiaire an 4. Echappé aux proscriptions qui la suivirent, il reparut en 1798, et fut élu au conseil des Anciens. L'année suivante, il passa à celui des Cinq-cents, et devint, dans les journées des 18 et 19 brumaire, membre des commissions législatives chargées de donner à la France une nouvelle constitution. Il espérait le portefeuille des finances, mais il fut seulement nommé membre du tribunat, et il en devint le rapporteur habituel dans les projets de finance. En 1804, il se prononça en faveur du gouvernement impérial, et en 1807 il fut nommé maître des comptes. Il est mort en 1812. Ses principaux ouvrages sont 1° *de la Balance du commerce et des Relations commerciales extérieures de la France, dans toutes les parties du globe*, 2e édition, Paris, 1795, 2 v. in-8 avec cartes et tableaux, ou 1 vol. in-4. La première édition était de 1791, et il en avait reproduit un extrait en 1794, sous ce titre *Point de terrorisme contre les assignats*, in-8; 2° *Système maritime politique des Européens pendant le* 18e *siècle*, 1797, in-8. 3° *Mémoires sur différens*

sujets relatifs à la marine, 1799, in-8; 4° *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie*, 1806, in-4.

* ARNOULT (Jean-Baptiste, le Père), né à Besançon en 1689, et mort dans cette ville en 1753, a laissé les ouvrages suivans : 1° Recueil de proverbes français, italiens et espagnols, intitulé *Traité de la prudence*, Besançon, 1733, in-12. Il est rempli de plaisanteries contre les jansénistes. 2° *Traité de la grâce*, 1738 : ces deux ouvrages sont pseudonymes; ils portent le nom d'*Antoine Dumont*. 3° *Le Précepteur* : ce sont huit traités ainsi intitulés, *Grammaire francèze, ortografe francèze, Elémens d'aritmétique, Abrégé de la Cronologie, de la Géografie, Elémens de la religion crétienne, et art de se santifier*, Besançon, 1747. On voit que le système d'orthographe de quelques novateurs modernes avait été déjà trouvé par un jésuite du milieu du siècle dernier. Arnoult se proposait de l'appliquer à d'autres ouvrages qui n'ont pas paru.

ARNU (Nicolas), naquit à Meraucourt, près de Verdun l'an 1629. Il se fit dominicain en 1644, et mourut à Padoue en 1692, professeur de métaphysique. C'était un esprit bizarre et singulier. Nous avons de lui : 1° *Clypeus Philosophiæ Thomisticæ*, 8 vol. in-8, Padoue 1686; 2° un *Commentaire sur la première partie de la Somme de saint Thomas*, 1691, 2 vol. in-fol.; 3° un ouvrage sur la ligue entre l'empereur et le roi de Pologne, contre le Grand-Seigneur, qu'il menace de la destruction de son empire; et pour donner du poids à cette menace, il entasse tous les pronostics qui ont passé par la tête des rêveurs de tous les siècles. Ce livre parut à Padoue en 1684.

ARONCE ou ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, et frère de Tarquin le Superbe, épousa Tullia, fille de Servius-Tullius, princesse pleine de cruauté et d'ambition, qui se défit de son mari vers l'an 436 avant J. C., et se maria ensuite à son beau-frère Tarquin, dont le caractère était également furieux et emporté.

ARONCE, fils de Tarquin le Superbe, et de la cruelle Tullia, fut chassé de Rome, l'an 509 avant J. C., avec toute sa famille; quelque temps après, il fut tué par Brutus dans un combat.

AROUET. *V.* VOLTAIRE.

ARPAJON (Louis, marquis de Séverac, duc d'), se distingua au siége de Montauban en 1621, contribua beaucoup à sauver Casal, le Montferrat et le Piémont, se trouva à la prise de plusieurs villes en Franche-Comté, se rendit maître de Lunéville et de quelques autres places, et mit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, le sultan Ibrahim menaçant l'île de Malte en 1645, il alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils, et généralissime des armées de la religion (on appelait ainsi l'ordre). Le grand-maître Jean-Paul Lascaris, et son ordre, pénétrés de reconnaissance pour le zèle avec lequel il avait pourvu à la sûreté de Malte, lui accordèrent, pour lui et pour ses descendans aînés, le privilége de mêler à leurs armes celles de la religion, de nommer chevalier en naissant, au choix du père, un de leurs enfans, qui serait grand'croix à l'âge de 16 ans. Ce privilége, après l'extinction des mâles, fut continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles; et il devait passer aux filles, au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Pologne, auprès de Ladislas IV; et après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de Casimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut à Séverac, une de ses terres, en 1679.

* ARPE (Pierre-Frédéric), né en 1682 à Kiel, capitale du duché de Holstein, occupa pendant quelques années une place de professeur en droit dans sa patrie, et se retira ensuite à Hambourg, où il vécut sans emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns annoncent, comme le titre le fait entendre, des sentimens très hétérodoxes, sont curieux et recherchés. Voici le titre de quelques-uns : 1° *Bibliotheca fatidica, sive Museum*

scriptorum de divinitate, 1711, in-8; 2° *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino*, 1712, réimprimée en 1718, in-8; 3° *Theatrum fati, sive Notitia scriptorum de providentia, fortuna et fato*, 1712, in-8; 4° *Diatriba de prodigiosis naturæ et artis operibus, talis mala, et amuleta dictis cum recensione scriptorum hujus argumenti*, 1717, in-8; 5° *Laicus veritatis vindex, sive de jure laicorum præcipue Germanorum in promovendo religionis negotio*, 2ᵉ édit. 1720, in-4; 6° *Feriæ æstivales, sive scriptorum suorum historia*, 1726. C'est le catalogue des ouvrages qu'Arpe avait publiés, ou se proposait de publier. 7° *Themis cimbrica, sive de Cimbrorum et vicinarum gentium antiquissimis institutis*, 1737, in-4. On attribue à cet auteur une réponse à la dissertation de La Monnaye sur le livre des *Trois Imposteurs*; et M. Renouard le regarde comme l'auteur de l'ouvrage publié en français sous le titre de *Traité des trois Imposteurs*; mais c'est sans fondement. Cet écrit, qui circule en France depuis 1769, n'est autre que l'esprit de Spinosa, imprimé à la suite de sa vie en 1719, in-8.

ARPHAXAD, fils de Sem, et petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les Septante. Josèphe croit qu'il passa le Tigre, et qu'il se fixa dans le pays appelé d'abord Arphaxatide, et depuis la Chaldée.

ARPHAXAD, roi des Mèdes, dont il est parlé dans le livre de *Judith*, est, suivant la commune opinion, le même que Phraortès, fils et successeur de Déjocès, roi des Mèdes. Hérodote dit qu'il assujettit premièrement les Perses, et qu'ensuite il se rendit maître de tous les peuples de l'Asie, passant successivement d'une nation à l'autre; mais qu'enfin étant venu attaquer Ninive et l'empire des Assyriens, il fut vaincu et mis à mort par Nabuchodonosor, la 22ᵉ année de son règne. L'autorité d'Hérodote est à la vérité très faible, mais son récit paraît ici s'accorder avec le livre de Judith, où il est dit qu'il bâtit Ecbatane, et qu'il fut vaincu dans la plaine de Ragau (*V.* MONTFAUCON, Vérité de l'histoire de Judith).

ARPINO (Joseph César d'), né au château d'Arpin en 1560, est connu dans l'école de peinture sous le nom de *Josepin*. Son père le plaça, dès l'âge de 13 ans, auprès des peintres que Grégoire XIII employait pour peindre les loges du Vatican. On le faisait servir à préparer les palettes et broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses, que le pape ordonna que tant qu'il travaillerait au Vatican, on lui payât un écu d'or par jour. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII. Il le fit chevalier du Christ, et le nomma directeur de Saint-Jean-de-Latran. Arpino suivit en 1600 le cardinal Aldobrandini, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de Saint-Michel. Caravage, son ennemi et son rival, l'ayant attaqué, Arpino refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'était point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Caravage allât à Malte se faire recevoir chevalier servant. Arpino mourut à Rome en 1640. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs idées. Mais son coloris est froid, et ses expressions forcées. Il en est de l'esprit en peinture comme en littérature, rarement il s'accorde avec la liberté et le feu du génie. Les morceaux d'histoire romaine qu'on voit de lui au Capitole sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *bataille entre les Romains et les Sabins* est un de ses meilleurs ouvrages. Le roi de France possède trois de ses tableaux : une *Nativité*, *Diane et Actéon*, et l'*Enlèvement d'Europe*. Arpino gravait aussi à l'eau forte.

ARRACHION, fameux athlète, né en Arcadie, avait terrassé deux fois à Olympie (612 et 608 avant J. C.) tous ses adversaires au pancrace. La dernière fois, il ne lui restait plus à vaincre qu'un adversaire qui avait eu un doigt du pied rompu. Celui-ci ayant déclaré qu'il était hors de combat, surprit Arrachion, qui avait cessé de le presser, et se jeta sur lui avec tant de violence, que lui serrant en forcené la gorge avec ses doigts, il l'étrangla. Les Eléens, témoins de cette ruse perfide, adjugèrent le prix au ca-

davre d'Arrachion, qui fut déclaré vainqueur après sa mort. Que penser des nations qu'on nous représente tous les jours comme vertueuses et sages, et dont la plus douce satisfaction était de se repaître de ces scènes de meurtre et d'horreur? Et combien cette pensée devient plus affligeante, en considérant que dans les siècles éclairés par le christianisme, on a renouvelé ces spectacles dans les joutes chevaleresques, dans les tournois, où presque toujours l'arène était teinte du sang des combattans? Que penser encore de ces duels journaliers, que les gouvernemens semblent autoriser en les tolérant? La manie de ces affreux spectacles est souvent le fruit du débordement des mœurs, toujours suivi de plaisirs sanguinaires et atroces. *V.* Néron.

ARRAES (Amador), Portugais, né à Béja, entra chez les carmes déchaussés à Lisbonne, en 1545, se fit un nom par ses leçons de théologie et ses sermons, et gagna les bonnes grâces du cardinal don Henri, archevêque d'Evora, qui le fit son coadjuteur. En 1581, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalègre; il y vécut en saint évêque. Sur la fin de ses jours, ne voulant plus songer qu'aux choses éternelles, il se retira dans le couvent de son ordre à Coïmbre, où il mourut en 1600. On a de lui des *Dialogues moraux*, en portugais, Coïmbre, 1589 et 1604.

* ARRHÉNIUS (Jacob), professeur d'histoire à l'université d'Upsal, à laquelle il rendit des services importans par son crédit et par sa probité, était né à Linkoping, et mourut à 73 ans, en 1725, après avoir procuré à la bibliothèque des manuscrits précieux. Il a laissé plusieurs ouvrages 1° *Patria et ejus amor, ex Cicerone de legibus*, lib. 2, Upsal, 1670; 2° *Recueil de cantiques*, en suédois, Upsal, 1689; 3° *Dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature*. Claude Arrhénius, son frère, a publié une *Histoire ecclésiastique de Suède*, estimée.

ARRIAGA (Roderic d'), né à Logrono en Espagne, l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque et à Prague. Il mourut dans cette dernière ville en 1667; on a de lui plusieurs ouvrages: 1° un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. On y voit une grande force de raisonnement, quelquefois un peu de subtilité; mais plusieurs questions agitées de son temps en demandaient (*Voyez* Duns). Il y a d'ailleurs des vues solides et favorables aux progrès des sciences. Il fait l'éloge de ceux qui cherchent à étendre les lumières par de nouvelles découvertes. 2° Une *Théologie*, en 8 vol. in-fol. L'auteur travaillait au 9ᵉ, lorsqu'il mourut. Pour être long, il n'est pas toujours clair; voulant mettre ses assertions à l'abri de toute attaque, il allonge ses preuves, et les noie dans les moyens trop multipliés de les défendre contre les agresseurs. Sa *logique* et sa *métaphysique* sont excellentes, mais l'Ecriture et les Pères sont un peu négligés.

ARRIAGA (Paul-Joseph d'), Espagnol, se fit jésuite en 1579. Il passa au Pérou, et fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il eut un grand soin des missions, et en établit en plusieurs endroits. Il fut recteur du collége de Lima pendant 24 ans en divers temps. En 1622, s'étant embarqué pour repasser en Europe, son vaisseau fit naufrage près de la Havane, et il y périt. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, et un traité fort utile aux missionnaires, *sur la manière de travailler à la conversion des infidèles*, Lima, 1621, in-4.

ARRIE, ou plutôt Arria, dame romaine, célèbre dans l'antiquité par son courage. Cécinna Pétus, son époux, lié avec Scribonien, qui avait fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à la mort pour cet attentat, l'an 42 de J. C. Voyant qu'elle ne pouvait sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant: *Tiens*, dit-elle, *Pétus, cela ne fait aucun mal*, et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Il y a une belle épigramme de Martial sur cette héroïne forcenée.

ARRIEN, poète qui vivait du temps de l'empereur Auguste et de Tibère, vers l'an 14 de J. C. On le croit auteur d'un

poème en 24 livres, dont Alexandre le Grand est le héros.

ARRIEN (Flavius), historien grec, natif de Nicomédie, se fit un nom célèbre sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, par son savoir et son éloquence. On l'appelait le nouveau Xénophon. Adrien le fit gouverneur de la Cappadoce. Il battit les Alains et arrêta leurs courses. Il nous reste de lui 7 livres de l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, Leyde, 1704, in-fol., Amsterdam, 1668 et 1757, in-8, *cum notis variorum*. On en a une traduction française par d'Ablancourt, in-12. Il est moins éloquent, mais on le croit plus véridique que Quinte-Curce. Son ouvrage est très estimé, parce qu'il avait eu recours aux histoires d'Alexandre composées par Ptolémée, fils de Lagus, et par Aristobule. Arrien paraît également versé dans la science militaire et dans la politique. Son stile est moins doux que celui de Xénophon, auquel on le comparait. Epictète, philosophe stoïcien, avait été son maître. Le disciple publia quatre livres des Discours de ce philosophe, Cologne, 1595, in-8; Londres, 1739, 2 vol. in-4. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, celui de la *mer Rouge*, une *Tactique* et un *Traité de la chasse*. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec et en latin, avec l'Enchiridion d'Epictète, Amsterdam, 1683, et réimprimés en 1750, in-8. C'est Arrien qui avait dressé cet Enchiridion. Son traité de la chasse a été traduit en français par Fermat, Paris, 1690, in-12. Arrien écrivit beaucoup d'autres ouvrages; mais ayant été perdus pour nous, il est inutile d'en donner la nomenclature. Sa *Tactique* a été traduite en français par le colonel Guischard, et insérée dans ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, 1760, 2 vol. in-8.

* ARRIGONI (Pompée), cardinal et archevêque de Bénévent, né à Rome en 1552, de parens nobles, s'adonna à l'étude de la jurisprudence, et y fit de si grands progrès, que le roi d'Espagne le choisit pour être son avocat à Rome. Il mérita, dans cet emploi, l'estime et la confiance de plusieurs papes. Grégoire XIII le nomma, en 1584, avocat consistorial; Grégoire XIV le fit auditeur des causes du palais apostolique; Clément VIII, en 1596, l'éleva à la dignité de cardinal. Il exerça la charge de dataire sous Léon XI et Paul V. Ce dernier lui donna l'archevêché de Bénévent en 1607. Il mourut à Naples le 4 avril 1616, et fut transporté à Bénévent, pour être inhumé dans l'église métropolitaine. On lui attribue plusieurs ouvrages.

ARRINGTON. *V.* HARRINGTON.

* ARROY (Bésian), docteur de Sorbonne et théologal de Lyon, est connu par quelques ouvrages qui supposent du travail et de l'érudition. On a de lui 1° *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles*, 1634, in-8; 2° *Apologie pour l'église de Lyon, contre les notes et prétendues corrections sur le nouveau bréviaire de Lyon*, 1644, in-8; 3° *Briève et dévote histoire de l'abbaye de l'île Barbe*, Lyon, 1664, in-12; 4° *Domus Umbræ-vallis vimiacæ descriptio*, 1661, in-4. C'est une description de la maison de campagne de l'archevêque de Lyon.

ARROWSMITH (Jean), professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime surtout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1647, in-4.

*ARROWSMITH, éditeur de cartes géographiques, né à Londres vers le milieu du 18e siècle, mort en 1822. Il s'était occupé toute sa vie de géographie, et il y avait acquis des connaissances assez étendues; cependant on lui reproche des inexactitudes, ayant souvent admis des renseignemens qu'il n'était pas à même de vérifier. Ses *mappemondes*, d'après la projection de Mercator, sont ce qu'il a fait de mieux.

ARRUBAL (Pierre), né en 1559, à Cénicéros, en Espagne, aux confins de la Navarre et de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque et à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations *de auxiliis*, à la place de Valentia, qui était tombé malade pendant

le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1603 à Salamanque. On a de lui 2 vol. *de Deo uno et trino*, *et de Angelis*, écrits avec précision et clarté.

ARSACES I, roi et fondateur de la monarchie des Parthes. Il était issu d'une condition très basse. Arsaces monta sur le trône à la faveur d'une révolte qu'il excita contre le gouverneur du pays, sous Antiochus Théos, qui avait voulu faire un outrage infâme au jeune frère d'Arsaces. Cette révolution eut lieu vers l'an 352 avant J. C. Arsaces devint aussi renommé parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses. Il chassa les Macédoniens, battit les généraux de Séleucus, et ce prince lui-même, qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, et fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés Arsacides. Arsaces mourut dans une bataille contre le roi de Cappadoce. Arsaces II, son fils, lui succéda.

* ARSACES II, roi des Parthes, succéda à son père. Dès le commencement de son règne, il profita de l'éloignement d'Antiochus le Grand, engagé alors dans une guerre contre Ptolémée roi d'Egypte, pour s'emparer de la Médie. Quand Ptolémée eut terminé sa campagne contre l'Egypte, il chassa Arsaces de la province qu'il avait conquise, le poursuivit dans ses états, et le força de se réfugier en Hyrcanie. Arsaces parvint à réunir une armée considérable : Antiochus épouvanté s'empressa de faire la paix. Arsaces laissa son trône à son fils Arsaces Priapatius qui est peu connu.

ARSACES TIRANUS, roi catholique d'Arménie, fut obligé par Julien l'Apostat de l'accompagner contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsaces combattit ces peuples avec assez de bonheur ; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance. Il l'invita même à un festin, et au milieu de la fête il le fit charger de chaînes d'argent et enfermer dans la tour de *l'Oubli*, à Ecbatane. Il y fut ensuite assassiné par ordre de Sapor, l'an 369 de J. C., et l'Arménie devint une province de la Perse.

ARSACIUS (Saint), Persan de nation, servit dans les armées, puis devint gouverneur des biens de l'empereur. Ayant embrassé le christianisme et la vie ascétique, il confessa la foi, et souffrit dans la persécution de Licinius. Dieu lui accorda le don de révélation. Il prédit un grand tremblement de terre, qui devait faire de grands ravages dans la ville de Nicomédie ; on ne voulut pas le croire, mais l'événement justifia sa prédiction. Le tremblement eut lieu l'an 358. Après qu'il fut passé, on trouva ce saint homme mort dans une tour, dans l'attitude d'un homme en prières. M. de la Lande (*Voy. d'Italie*, tom. 1, p. 9) fait mention d'une prophétie de la même nature qui précéda la ruine de la ville de Pleurs, écrasée sous une montagne le 26 août 1618.

ARSÈNE, diacre de l'Eglise romaine, d'une famille illustre et d'un rare mérite, instruit parfaitement dans les lettres divines et humaines, menait à Rome une vie retirée avec une sœur qu'il avait, lorsqu'il fut choisi en 383, par le pape Damase, pour être précepteur d'Arcadius et d'Honorius, fils de l'empereur Théodose. Ce prince le pria de regarder ses élèves comme ses propres enfans, et de prendre sur eux l'autorité d'un père. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de ses enfans pour assister à leurs leçons, il les trouva assis, et Arsène debout : il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à ses fils de se tenir levés ; en même temps il ordonna qu'on leur ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant qu'il les croirait indignes du trône s'ils ne rendaient à leur maître les honneurs qu'ils lui devaient. Cet avis ne changea pas Arcadius. Arsène n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe et opiniâtre, se retira de la cour, et alla se cacher dans le désert de Scéthé (1). On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avait commises à

(1) La volonté de Dieu, qui distribue ses dons comme il lui plaît, suffit bien sans doute pour expliquer la vocation d'Arsène. On peut donc se dispenser de croire avec quelques biographes, qu'une passion *secrète* y eut quelque part. Avec ces mots *secret*, *peut-être*, il n'est point d'anecdote qu'on ne puisse accréditer : ne fût-ce que pour jeter un léger nuage sur la plus pure vertu.

instruit, avait fait des tragédies, des discours, et des ouvrages d'histoire.

ARTABASE, fils de Pharnace, capitaine de Xerxès, accompagna ce prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont, avec 60,000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'était engagé, contre l'avis d'Artabase, ce sage général revint avec 40,000 hommes qu'il commandait, et qu'il sauva par cette retraite.

ARTABASE, fils de Pharnabaze et d'Apamée, fille d'Artaxerxès Mnémon, resta fidèle à Artaxerxès Longuemain, tant qu'il vécut; mais à la mort de ce prince il déclara la guerre à Ochus, son roi, l'an 356 avant J. C., à la tête d'un parti de mécontens. Il se fortifia dans la Libye, et appela à son secours les Athéniens. Charès, amiral de la république d'Athènes, joint à Artabase, remporta une victoire signalée sur l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athènes ayant ensuite rappelé son armée, Artabase, assisté par les Thébains, défit entièrement les Perses. Il obtint ensuite sa grâce, revint en Perse, fut fidèle à Darius Codoman, et le servit contre Alexandre le Grand. Après la mort de Darius, le conquérant macédonien le reçut amicalement, et le fit satrape de la Bactriane, vers l'an 330 avant J. C. Artabase avait alors 95 ans, et se démit de sa satrapie. Il présenta neuf de ses enfans à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au père, et leur donna des gouvernemens.

ARTAGNAN. *Voy.* MONTESQUIOU, maréchal de France.

ARTALIS ou ARTALE (Joseph), poète italien, né en 1628, à Mazareno, en Sicile, aima également les muses et les armes. Au sortir de ses études, n'ayant encore que quinze ans, il blessa mortellement un satirique qu'il avait déjà bâtonné, et se déroba aux poursuites de la justice en allant à Candie, dans le temps que les Turcs en faisaient le siége. Il s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de saint Georges. Il mourut à Naples, en 1679. On a de lui beaucoup d'écrits en vers et en prose.

* ARTAUD, archevêque de Reims, au 10e siècle, fameux par les contestations qu'il eut avec Hébert, et Hugues de Paris, qui assiégèrent Reims et forcèrent ce prélat à se soumettre. Artaud, abandonné des siens, alla auprès de la cour à Laon. On voulait lui donner pour successeur Hugues de Paris, âgé de 20 ans : il ne voulut jamais y consentir. Cependant Hugues fut sacré en 941. Artaud parvint à le faire excommunier. Le roi Louis d'Outremer avait rétabli l'ancien évêque dans son siége, et lui avait accordé sa confiance ; son fils Lothaire suivit son exemple : tous deux le nommèrent leur chancelier. Artaud mourut le 30 septembre 961. Il a écrit l'histoire de ses démêlés avec Hugues. Voyez *Hist. de l'Egl.* de Reims et *Gallia christ.*

ARTAUD (Pierre-Joseph), né en 1706, à Bonieux, dans le Comtat Venaissin, alla de bonne heure à Paris, et remplit avec distinction les différentes chaires de la capitale. Devenu curé de Saint-Méry, il édifia son troupeau et l'instruisit. Son mérite lui valut, en 1756, l'évêché de Cavaillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire et d'un homme aimable. On a de lui : 1° *Panégyrique de saint Louis*, 1754, in-4 ; 2° *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance de Mgr. le duc de Bourgogne, 1757, in-4 ; 3° quelques *Mandemens et Instructions pastorales*. Il règne dans tous ses ouvrages une éloquence solide et chrétienne. Ses prônes étaient des modèles dans le genre familier.

ARTAVEL. *Voy.* ARTEVELLE.

ARTAXERXÈS, surnommé *Longuemain*, à cause de la longueur de l'un de ses bras, fils et successeur de Xerxès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône (en 464 avant J. C.) qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui disputaient. Il tua son frère Darius, qu'Artaban, meurtrier de son père accusait de ce crime, et tua ensuite le meurtrier lui-même, après avoir reconnu la vérité, et après avoir découvert la conspiration que cet Artaban avait faite pour le détrôner. Les parens et les amis de cet Artaban

formèrent un puissant parti contre lui, assemblèrent des troupes, et osèrent lui livrer bataille, mais la perdirent. (Plusieurs écrivains ont confondu cet Artaban avec l'oncle de Xerxès.) Il remporta ensuite une victoire contre Hystaspes, son frère, et ruina entièrement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens et les vainquit. Thémistocle, retiré à sa cour, fut comblé d'honneurs et de présens. Il lui donna 200 talens, et lui assigna cinq villes pour son entretien. L'Egypte s'étant révoltée, il alla la faire rentrer dans le devoir, et en chassa les Athéniens qui étaient venus la secourir; (mais ceux-ci continuèrent à lui faire la guerre, et Cimon s'empara de l'île de Chypre. Alors Artaxerxès fit avec ce général un traité par lequel il consentait à ce que toutes les villes grecques de l'Asie fussent libres, et s'engageait à ce que ses vaisseaux n'approchassent des côtes de la Grèce de plus de trois journées (*V.* CIMON). C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république et la religion des Juifs, et de rebâtir Jérusalem. C'est à la 20e année de son règne (en y comprenant le temps qu'il a régné avec son père, et la 7e depuis qu'il régnait seul), que commencent les septante semaines de Daniel, après lesquelles le Messie devait être mis à mort. (On le croit l'Assuérus de l'Ecriture-Sainte. Ce fut auprès de lui que Thémistocle se réfugia, quand Athènes l'eut chassé de ses murs.) Il mourut l'an 424 avant J. C.

ARTAXERXÈS MNÉMON appelé ainsi par les Grecs à cause de sa grande mémoire, succéda à Darius II son père, l'an 405 avant J. C. Cyrus, frère de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert et son arrêt de mort prononcé; (mais Artaxerxès eut la faiblesse généreuse de lui pardonner et de lui confier même le commandement de la Lydie et des côtes de l'Asie.) Cet ingrat leva des troupes sous différens prétextes, et vint présenter la bataille à son frère avec 113,000 hommes : elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frère. Parisatis sa mère, jalouse du crédit de Statira sa belle-fille, empoisonna cette princesse, et troubla le règne d'Artaxerxès. Le roi se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda à se retirer. (C'est à la suite de ce combat qu'eut lieu la retraite des dix mille (*V.* XÉNOPHON). Artaxerxès se lia d'abord avec les Athéniens, et poursuivit les Lacédémoniens qui avaient secondé la révolte de son frère : il parvint même à forcer Agésilas de quitter l'Asie où il était vainqueur, pour venir défendre sa patrie menacée par une ligue, à la tête de laquelle étaient les Athéniens; enfin il fit souscrire aux habitans de Sparte, par l'entremise d'Antalcidas, le honteux traité qui flétrit Sparte, et qui humilia la Grèce (*V.* ANTALCIDAS). Artaxerxès fit d'autres expéditions.) Ochus le troisième des enfans qu'il avait eus de Statira, voulant aussi être roi, fit périr deux de ses frères Arsame et Ariaspe. Ce malheureux n'épargna pas même son père. Artaxerxès mourut de la main de son propre fils, l'an 361 avant J. C., après un règne de 43 ans. C'était un prince doux, humain, libéral, qui aimait ses peuples. Il porta loin la gloire de ses armes, terrassa entièrement la puissance de Lacédémone, et conquit sur elle les villes et les îles grecques de l'Asie. Sa vie est ternie par le mauvais exemple qu'il donna le premier en épousant deux de ses filles.

ARTAXERXÈS III, surnommé *Ochus*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J. C. Il cacha pendant dix mois la mort de son père, pour s'affermir en agissant au nom du prince défunt. Peu de tyrans ont été plus cruels. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits-fils. Tous les principaux seigneurs persans subirent le même sort. Un seul, nommé Datame, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce et la Paphlagonie. Ochus ne pouvant le vaincre, lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Datame les ayant démasqués, leur fit à tous éprouver le traitement

qu'ils lui réservaient. Il se laissa ensuite tromper par un traître, qui, ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux et les gouverneurs d'Artaxerxès étaient dignes de leur maître ; ils tyrannisaient tous les pays qui étaient de leur dépendance. L'Egypte et quelques autres provinces s'étant révoltées, Artaxerxès marcha contre elles, s'empara de l'île de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Péluse, et de là se répandit dans toute l'Egypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, qu'il se fit servir dans un repas, enleva les livres de la religion et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxerxès avait fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 avant J. C. Le meurtrier mit la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxerxès, après avoir fait périr tous les autres. On croit que c'est sous son règne que Bagoas (terme qui signifie *eunuque*) profana le temple, et imposa aux Juifs un tribut de cinquante drachmes, payables aux dépens du public, pour chaque agneau qu'ils offraient en sacrifice, ainsi que le rapporte Josèphe, liv. 11, Ant. jud., chap. 7. Sévère-Sulpice a cru (liv. 11, Hist. sac.) que cet Artaxerxès est le Nabuchodonosor de l'Ecriture, sous le règne duquel arriva l'histoire de Judith ; mais il est bien plus vraisemblable que ce Nabuchodonosor est Chiniladan, roi d'Assyrie.

ARTAXERXÈS BABEGAN. *V*. ARDECHIR.

ARTAXIAS I ou ARTAXAS, général d'Antiochus le Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Araxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avait soumis son royaume aux Romains, après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus Epiphanes, l'an 179 avant J. C.

* ARTEAGA (Etienne), jésuite espagnol, naquit en 1744 en Galice. Il fit ses premières études avec succès et entra chez les jésuites peu de temps avant la fatale conjuration qui les supprima : il se retira en Italie, le refuge de tous les jésuites de sa nation. Le cardinal Albergati, se l'attacha et le garda long-temps auprès de lui. C'est là qu'il se lia avec le chevalier Azara, qu'il suivit à Paris. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *Traité sur le beau idéal*, en espagnol ; 2° *Les révolutions du théâtre musical en Italie depuis son origine jusqu'à nos jours*, en italien, Venise, 1785, 3 vol. in-8. On a fait en français un extrait de cet ouvrage, Londres, 1802, in-8 de 102 pages. 3° Plusieurs *Dissertations* savantes, qu'il se proposait de publier ; mais il fut prévenu par la mort, le 30 octobre 1799.

ARTEDI (Pierre), médecin suédois, né en 1705 dans la province d'Angermanland, se lia d'une amitié très étroite avec Charles Linnée ; ils s'aidèrent mutuellement des lumières qu'ils acquéraient. Linnée travailla dans la botanique, Artedi s'appliqua à la recherche de la nature des animaux quadrupèdes, des poissons, des amphibies et des pierres. Il était près de publier ses ouvrages, quand il se noya dans un des canaux d'Amsterdam, l'an 1735, à l'âge de 30 ans. Linnée les a fait imprimer sous les titres suivans : 1° *Bibliotheca ichthyologica*, Leyde, 1738, in-8 ; 2° *Philosophia ichthyologica*, ibid., 1738, in-8.

ARTÉMAS, disciple de saint Paul, fut envoyé par l'Apôtre dans l'île de Crète, en la place de Tite, pendant que ce disciple demeura auprès de saint Paul à Nicopolis, où il passa l'hiver. On ne connaît rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artémas ; mais l'emploi auquel l'Apôtre le destina, est une preuve de son mérite.

ARTÉMAS, ou ARTÉMON, hérétique qui niait la divinité de J. C., et dont les principes étaient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance. Il vivait dans le 3e siècle.

ARTEME (Saint), duc ou comman-

dant des troupes en Egypte, sous le règne de Constance, vers l'an 357. Quoiqu'il ne fût pas arien, il eut la faiblesse de se charger de faire des perquisitions contre saint Athanase. Il le chercha dans les monastères de la Thébaïde; mais il fut détourné de ses recherches, selon l'auteur de la *Vie de saint Pacôme*, par une hémorrhagie qui lui prit dans une église d'un de ces monastères. Après la mort de Constance, il fut accusé par les païens d'Alexandrie, devant l'empereur Julien, d'avoir brisé les idoles, et prêté main forte pour dépouiller les temples des faux dieux de leurs ornemens et de leurs richesses. Julien lui fit trancher la tête l'an 362. Il est honoré comme martyr le 20 octobre.

ARTÉMIDORE, d'Ephèse, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mère était de Daldis, ville de Lydie, florissait sous Antonin le Pieux. On a de lui un *Traité des songes et de la chiromancie*, matière qu'il avait beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses et absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518; et Rigaud, en grec et en latin, à Paris, 1603, in-4, avec de savantes notes. Le texte grec a été réimprimé à Leipsick en 1805, in-8; il a été traduit en italien, et en français par Dumoulin, avec le traité de Nephus sur les augures, Rouen, 1664, in-12. — Strabon et Pline parlent avec éloge d'un autre ARTÉMIDORE qui vivait avant J. C. et qui est auteur d'une *Description de la terre*. On trouve des fragmens de cet ouvrage dans les *Géographes secondaires de la Grèce*, par Hudson (1er vol.), Oxford, 1703.

ARTÉMISE, fille de Ligdamie, devint reine d'Halicarnasse après la mort de son mari dont nous ne connaissons pas le nom; elle ne devait être que la tutrice de son fils Pisindélas. Elle se trouva à l'expédition de Xerxès contre les Grecs, et se signala surtout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xerxès, commandé par Damasithymus, roi de Calynde, avec lequel elle avait eu une querelle, et le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle était de leur parti. Xerxès dit à cette occasion « que dans le combat les » hommes avaient été des femmes, et les » femmes des hommes. » Les Athéniens, informés de la ruse d'Artémise, promirent une somme à ceux qui la leur amèneraient vivante; mais elle eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte parmi celles des généraux perses. Artémise s'empara de la ville de Patmos, où elle était entrée sous prétexte d'y célébrer la fête de la mère des dieux. On dit qu'ayant un amour violent pour un jeune homme d'Abydos, qui n'y répondit pas, elle lui creva les yeux, et se précipita ensuite du haut du rocher de Leucate. Mais cette époque de l'histoire de la Grèce n'est pas encore assez éloignée des temps fabuleux, pour que l'on puisse compter sur les événemens qu'elle présente.

ARTÉMISE, fille d'Hécatombus, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort en 355 avant J. C., elle lui fit élever un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Il avait, dit-on, 63 pieds du midi au septentrion, et son tour était de 411 pieds; il avait 56 pieds et demi de hauteur, et 36 colonnes dans son enceinte. Pline a pris plaisir à en faire la description, aussi-bien qu'Aulu-Gelle. Les tombeaux qu'on a distingués dans la suite par des ornemens d'architecture ou de sculpture ont pris leur nom de Mausole, et ont été appelés mausolées. Artémise fit proposer dans toute la Grèce des prix considérables pour ceux qui réussiraient le mieux à faire l'oraison funèbre de son époux. Isocrate, Théodecte, Naucrite et Théopompe concoururent pour avoir la récompense promise. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêlait avec sa boisson, voulant lui servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-temps à son mari. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avait fait

élever, l'an 351 avant J. C. Au lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes considérables. Il paraît, par une harangue de Démosthène, qu'on ne la regardait point à Athènes comme une veuve désolée, qui négligeait les affaires de son royaume. Le courage avec lequel elle se soutint contre les efforts des Rhodiens, et la ruse qu'elle employa, au rapport de Vitruve, pour se saisir de leur flotte et de leur ville, prouvent qu'elle savait joindre la douleur amère d'une veuve avec les devoirs d'une reine, et que les affaires lui tinrent lieu de consolation : *Negotia pro solatiis accipiens*. Tacit.

ARTÉMON, de Clazomène, mécanicien célèbre, suivit Périclès au siége de Samos, et y inventa le *bélier*, la *tortue*, et les autres machines de guerre.

ARTEVELLE (Jacques van), nommé *Sire*, noble bourgeois de Gand, brasseur de bierre, fut commis en 1337, par ceux de cette ville, au gouvernement de Flandre, et gouverna ce pays assez heureusement l'espace de sept ans; mais étant soupçonné de vouloir faire élire comte de Flandre le fils aîné d'Edouard, roi d'Angleterre, des mécontens l'assaillirent dans sa maison, et le massacrèrent au mois de juillet 1344.— Philippe ARTEVELLE, son fils, s'étant mis à la tête de près de 60 mille Flamands, fut tué à la bataille de Rosebecq en 1382.

ARTHUR. *Voyez* les articles ARTUR et ARTUS.

ARTIGNI (Antoine GACHET d'), chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné sa patrie, né le 8 novembre 1706, mort le 6 mai 1778, s'est fait un nom dans la république des lettres par ses *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749, et années suivantes, 7 vol. in-12; compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre d'inutiles. L'abbé Irail en a profité pour faire ses *Querelles littéraires*, et d'Artigni avait lui-même profité de l'*Histoire* manuscrite des poètes français, par feu l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricole à Avignon. On a encore de l'abbé d'Artigni *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse*, 1739, in-12. « Le lieu de l'assemblée (dit un » critique) est très bien choisi, et con» forme au mérite de cette production. » (Cette censure est exagérée).

* ARTIS (Gabriel d'), natif de Milhau en Rouergue, ministre protestant, était un esprit inquiet et turbulent. Né, comme il le dit lui-même, pour le débat, dès les premières années de son ministère il se brouilla avec ses collègues réfugiés, et s'attira une suspension de son ministère, qui dura 12 ans. A son retour, il accusa de socinianisme trois de ses plus estimables confrères; il en insulta scandaleusement un quatrième en pleine église. Obligé de quitter encore Berlin, il diffama publiquement une société littéraire, en la représentant comme une troupe de sociniens, ainsi qu'on le voit dans la préface du livre qu'il publia sous ce titre *Recueil de trois écrits importans à la religion*, dédié au roi de la Grande-Bretagne, La Haye, 1774, in-12. Il renouvela encore les mêmes accusations contre MM. L'Enfant, Beausobre et Desvignoles, qui répondirent victorieusement à ses calomnies. La pièce d'attaque est intitulée *Lettre pastorale* du plus ancien et du plus légitime pasteur de l'église française de Berlin, à son cher troupeau, etc. La réponse a pour titre général *Lettres* de M. d'Artis et de M. L'Enfant sur les matières de socinianisme, Berlin, 1719, in-4. D'Artis avait commencé à publier, en septembre 1693, un journal d'Amsterdam, qui fut bientôt interrompu, et qui reprit au mois de février 1694. Etant allé demeurer à Hambourg, il publia un *Journal de Hambourg*, dont on a 4 volumes in-12. Ce journal a commencé le 3 septembre 1694, et finit le 27 avril 1696.

ARTOIS (Robert de France, comte d'). *Voy.* ROBERT I, et ROBERT II, comtes d'Artois. Dans l'article de ce dernier, il est parlé des princes qui ont, après lui, possédé ce comté.

ARTORIUS, chevalier romain, s'étant sauvé dans un portique du temple de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius son am

de le recevoir entre ses bras lorsqu'il se jetterait du haut en bas, et s'engagea de le faire son héritier. Lucius le reçut heureusement, et lui sauva la vie; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant, victime de sa généreuse hardiesse. Jos., Hist., l. 6, chapitre. 19.

ARTOXARÈS, eunuque de Paphlagonie, entra de bonne heure à la cour d'Artaxerxès I, vers l'an 340 avant J. C. Il n'avait que 20 ans lorsque ce prince l'envoya avec les plus grands de l'état en Syrie, pour engager Mégabyse, qui s'y était révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint ensuite le gouvernement de l'Arménie, et fut un de ceux qui forcèrent Darius-Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnaissance à Artoxarès, en lui donnant le premier rang parmi les ennuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses désirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassa d'être sujet, et voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignait de lui les mécontens, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa que ceux qui voulurent l'être. Ses desseins ayant été découverts, avant qu'il eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta; et la reine Parysatis, qui gouvernait avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

ARTUR, ou ARTHUR, roi de la Grande-Bretagne, après son père Uther, qu'on a surnommé *Pendragon*. On prétend qu'il vainquit les Saxons, et qu'il soumit l'Ecosse, l'Hibernie, avec toutes les îles voisines. Ces victoires pourraient avoir quelque fondement; mais ce qu'on ajoute est tout-à-fait fabuleux. Ce prince, dit-on, défit Lucius, capitaine romain, ravagea la plus grande partie des Gaules, et institua à son retour l'ordre des chevaliers de *la Table ronde*, qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec le nom de ces prétendus chevaliers. On dit encore qu'étant attaqué pas Mordelus et Calvinus, fils de Lothus, roi des Pictes, il fut blessé dans la bataille, et disparut aux yeux de son armée, sans que l'on pût depuis avoir de ses nouvelles. Si cela est vrai, il est croyable qu'il fut tué dans cette bataille, et enterré sans qu'on le connût, et non pas qu'il fut porté dans l'île d'Avalon, pour satisfaire à la passion d'une fée, ainsi que les contes des romans le disent. Comme les faiseurs de romans du temps passé l'ont pris pour sujet de leurs fictions, et ont confondu ses véritables actions avec les aventures fabuleuses qu'ils y ont mêlées, bien des écrivains l'ont regardé comme une espèce d'Amadis, et ont douté même de son existence. Ce doute aurait dû être dissipé par la découverte de son tombeau du temps de Henri II, qui, sur les indices qu'en donnaient d'anciennes chansons bretonnes, ayant eu la curiosité de le faire chercher dans le cimetière de Glastenbury, endroit désigné dans les chansons, l'y trouva avec un reste d'ossemens, et l'inscription qu'on y avait mise. D'après Whitaker, celui de tous les historiens qui a mis le plus de soin à découvrir les faits qui regardent Artur, ce souverain est mort dans l'île d'Avalon, l'an 542.

* ARTUS ou ARTUR, fils de Geoffroi, troisième fils d'Henri II d'Angleterre et de Constance de Bretagne, héritière de ce duché, et neveu de Richard I dit *Cœur de Lyon*, était le successeur légitime de ce monarque. Il fut reconnu comme tel par l'évêque Eli, régent d'Angleterre dans l'absence de Richard, qui se trouvait en Palestine. Le roi d'Ecosse le reconnut aussi; mais Richard, de retour dans son royaume, entra dans la Bretagne, et fit enlever la princesse Constance. Il ne put cependant s'emparer d'Artur, que l'évêque de Vannes avait sauvé et conduit à la cour de France. La crainte de voir les Bretons embrasser le parti de Philippe-Auguste, porta Richard à conclure la paix en 1197, et à rendre la liberté à Constance. Mais à sa mort, arrivée en 1199, il nomma pour son successeur son frère Jean Sans-terre. Cependant Philippe-Auguste reçut l'hommage d'Artur pour les provinces de l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Bretagne, le Poitou et la Normandie, qui devaient appartenir aux rois d'Angleterre. On pro-

posa de laisser ce royaume à Jean, et les provinces du continent à Artur. Sur ces entrefaites, Constance mourut en 1201, et Philippe-Auguste déclara la guerre à Jean. Artur, à peine âgé de 14 ans, alla mettre le siége devant la ville de Mirebeau, en Poitou. Jean, qui se trouvait en Normandie, surprit Artur, le fit prisonnier, fit périr de faim, dans le château de Corf, vingt-deux de ses chevaliers, et enferma le jeune prince dans une prison, à Falaise puis à Rouen. Ne pouvant trouver d'assassins, il le devint lui-même. S'étant approché dans une barque, auprès de la tour située sur la mer et où était captif Artur, il le fit amener dans sa barque, lui passa plusieurs fois son épée au travers du corps, et le fit jeter dans la mer. Un pêcheur l'en ayant tiré, Artur fut enseveli dans le prieuré de Notre-Dame-des-Prés. Philippe-Auguste et la cour des pairs déclarèrent Jean *félon* et *traître*, et ordonnèrent la confiscation de toutes ses terres.

ARTUS III, dit *le Justicier*, auparavant comte de Richemont, et connétable de France, naquit en 1393, de Jean V duc de Bretagne. C'était un petit homme, mais plein de bravoure. Il contribua à relever le trône de Charles VII, se signala à la malheureuse bataille d'Azincourt, battit les Anglais en Normandie et en Poitou, remporta deux victoires, l'une à Patay en Beauce l'an 1429, et l'autre à Formigni, l'an 1450. Dans la dernière, après leur avoir donné de fausses alarmes pendant deux jours, il feignit de se retirer; mais retournant sur ses pas durant la nuit, il les surprit au point du jour, et les défit totalement. Son neveu Pierre, dit le *Simple*, duc de Bretagne, étant mort en 1456, sans laisser d'enfans, il lui succéda. Depuis cette époque, il fit toujours porter deux épées nues devant lui : l'une comme duc de Bretagne, et l'autre comme connétable. Il ne régna que 15 mois et mourut dans sa 66e année, en 1458, regretté de ses peuples, qu'il gouvernait avec douceur; estimé, mais haï des troupes, dont il réprimait les brigandages avec sévérité. C'était un prince sobre, chaste, ennemi des plaisirs, exact à rendre la justice, zélé pour la religion, grand négociateur, et plus grand homme de guerre. La paix d'Arras fut son ouvrage.

ARTUS. *Voy*. THOMAS.

ARTUSI (Jean-Marie), né à Bologne; dans le milieu du 16e siècle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, étudia les mathématiques, et surtout la partie qui concerne l'harmonie. On lui doit un excellent *Traité du contre-point*, en italien; livre peu commun et où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique, on trouve à s'instruire. Il fut imprimé à Venise en 1586, 2 vol. in-fol.

ARUMÆUS (Dominique), VAN ARUM, né à Leuwarde en 1579, se donna entièrement à l'étude du droit. Il mourut à Iéna en 1637. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur le droit, dont le meilleur est *Discursus academici de jure publico imperii*, Leipsick, 1623, 5 vol. in-4.

ARUNDEL (Thomas), fils de Robert, comte d'Arundel, d'une illustre maison d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siége d'Ely sous Edouard III, et transféré par le pape, en 1388, à l'archevêché d'Yorck, où il dépensa des sommes considérables pour bâtir le palais archiépiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, et posséda cette dignité jusqu'en 1396, lorsqu'il passa à l'archevêché de Cantorbéry. C'est le premier qui ait quitté le siége d'Yorck pour celui de Cantorbéry. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrâce du roi Richard II. Accusé de haute trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France et à Rome, où Boniface IX le reçut très bien, et le nomma à l'archevêché de Saint-André en Ecosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbroke, duc de Lancaster, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, et à détrôner Richard II. Il fit paraître un grand zèle contre Wiclef et les Lollards, surtout contre le chevalier Jean Oldcassle, lord Cobham. Il mourut en 1414. C'est peut-

être le premier qui ait défendu de traduire l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire. Il semble avoir pressenti l'abus que les sectaires des siècles suivans feraient de cette lecture ; mais dans tous les temps il doit être défendu de publier des versions de l'Ecriture sans la permission et l'approbation des évêques : sans cette sage précaution, les erreurs de toutes les sectes circuleraient parmi le peuple chrétien, sous l'autorité de la parole de Dieu. On lit dans la *Vie* de Ximenès, par Fléchier, un passage bien propre à faire sentir la profonde sagesse qui dirigea ce réglement de l'évêque Arundel. « Ximenès croyait que dans ces siècles si éloignés de la foi, de la docilité des premiers » chrétiens, rien ne convenait moins » que de mettre indifféremment entre les » mains de tout le monde ces oracles sacrés que Dieu fait concevoir aux âmes » pures, et que les ignorans, selon l'apôtre saint Pierre, corrompent et tournent à leur propre perte ; que c'était » la nature des petits esprits de ne pas » estimer ce qu'ils ont toujours devant » les yeux, et de révérer les choses cachées et mystérieuses ; que les peuples » les plus sages avaient toujours éloigné » des secrets de leur religion le profane » vulgaire ; que J. C. lui-même, qui » est la sagesse du Père, n'avait si souvent parlé par figures et par paraboles, » que pour cacher aux troupes grossières, ce qu'il voulait révéler en particulier à ses disciples. Il ajoutait qu'il » était bon de publier dans la langue du » pays des catéchismes, des prières, des » explications solides et simples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifians, et autres écrits propres » à éclairer l'esprit des peuples et à leur » inspirer l'amour de la religion, tels » qu'il avait dessein d'en donner au public » au premier loisir qu'il aurait. Mais pour » plusieurs endroits de l'ancien et du nouveau Testament qui demandaient beaucoup d'attention, d'intelligence et de » pureté de cœur et d'esprit, il valait » mieux les laisser dans les trois langues » que Dieu avait permis qu'on eût comme » consacrées sur la tête de J. C. mourant (1) ; qu'autrement l'ignorance en » abuserait, et que ce serait un moyen » de séduire les hommes charnels, qui » *ne comprennent pas ce qui est de Dieu*, » et les présomptueux, qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit » qu'il prévoyait dès lors l'abus que les » dernières hérésies devaient faire des » Ecritures. Ceux qui étaient de l'avis » contraire eurent peine à se relâcher là-dessus ; mais il fallut déférer aux raisons et aux remontrances du prélat, » qui donnait beaucoup de poids et d'autorité à ses opinions. » (*Voy.* ALGASIE, EUSTOCHIUM.)

ARUNDEL (Thomas Howard, comte d'Arundel et de Surrey), maréchal d'Angleterre au commencement du 17e siècle, envoya au Levant Guillaume Petty, qui découvrit, dans l'île de Paros, les célèbres marbres dit d'*Arundel*. Ces monumens précieux renferment les principales époques de l'histoire des Athéniens, depuis la première année de Cécrops, l'an 1582, jusqu'en 264 avant J. C. Le comte d'Arundel plaça ces marbres dans les salles et les jardins de son palais, sur les bords de la Tamise. Jean Selden publia, en 1629, des observations sur ces belles antiquités. Humfrey Prideaux donna, en 1677, un recueil de ces marbres et de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxoniensia*. Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-fol., par Chandler ; il y a cependant dans l'édition donnée en 1732, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. Les inscriptions sans gravures ont été imprimées à Oxford, en 1791. On trouve dans ce recueil des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire. Les marbres d'Arundel ont été d'un grand secours au Père Pétau, à Saumaise, à Vossius, et aux autres chronologistes qui sont venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres servirent, dans des temps de troubles, à réparer des portes et des cheminées.

(1) *Hebraice, græce et latine*, Joan 19.

ARUNS. *Voyez* ARONCE.

ARVIEUX (Laurent), né à Marseille en 1635, fut emmené dans le Levant par un de ses parens, consul de Seyde, en 1653. Pendant 12 ans de séjour dans différentes villes de la Syrie et de la Palestine, il apprit les langues orientales, et s'appliqua à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut envoyé en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 esclaves français, qui, en reconnaissance, lui envoyèrent une bourse de six cents pistoles, qu'il refusa. Il fut ensuite consul d'Alger, et puis d'Alep, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom français, et répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un bref, par lequel il le nommait à l'évêché de Babylone ; et en cas de refus, il lui permettait de faire choix du sujet qui lui plairait. Arvieux refusa en effet, et usant de la liberté que le pape lui avait accordée, il présenta pour cet évêché le Père Pidou, carme déchaussé. Il mourut en 1702, après avoir reçu d'autres marques d'estime de ce pontife. Le Père Labat (*V.* ce nom) a publié à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12, les *Mémoires du chevalier Arvieux*, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, etc. Le *Voyageur d'Arabie*, par la Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits : la vie d'Arvieux se trouve à la tête de cet ouvrage.

* ARVISENET (Claude), chanoine et vicaire-général du diocèse de Troyes, né à Langres le 8 septembre 1755, mort à Gray le 17 février 1831, fut un des membres les plus recommandables du clergé de France. Il fit ses premières études au collége de Molsheim où l'avait placé un de ses oncles, lieutenant-général du bailliage de Langres et vice-dôme du prince-évêque de Strasbourg. Il étudia la théologie, dans la communauté de Laon à Paris, où il fut en même temps maître de conférences de philosophie. Après avoir pris ses degrés et avoir reçu la prêtrise, il fut rappelé à Langres par M. de la Luzerne qui le nomma chanoine et archidiacre du diocèse ; il en exerça les fonctions dans l'archidiaconé de l'Auxois, pendant huit ou dix ans, jusqu'à la révolution, époque où, n'ayant pas voulu prêter le serment, il se retira en Suisse, dans le canton de Lucerne. Arvisenet composa dans cet exil plusieurs ouvrages de piété, notamment le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, ouvrage répandu dans toute l'Europe catholique, qui a mérité à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, M. de la Tour du Pin, archevêque-évêque de Troyes, lui offrit un canonicat et la place de vicaire-général, dans lesquels l'ont conservé M. de Boulogne et son successeur. Arvisenet s'est toujours fait remarquer par sa piété, sa charité, et par toutes les vertus qui font le bon prêtre.

ARYSDAGHES (Saint), natif de Césarée en Cappadoce, était second fils de saint Grégoire, surnommé l'*Illuminateur* pour avoir converti l'Arménie à la foi chrétienne. Il étudia avec ardeur sous un habile maître nommé *Nicomaque*, qui venait d'embrasser la religion chrétienne. Tyridate, roi d'Arménie, appela Arysdaghès à Valarsabad, sa ville capitale, afin d'y soutenir par son zèle et ses lumières la religion encore naissante. Il fut sacré évêque de Diospont par son propre père, qui, évêque lui-même, lui laissa le soin de consolider son œuvre. Une piété éminente, une grande fermeté, un zèle ardent pour la conversion des païens, honorèrent son épiscopat. Plusieurs personnes mal intentionnées ayant blâmé la sévérité avec laquelle il traitait les violateurs des lois évangéliques, Tyridate usa contre eux de son autorité, et il n'y eut plus de mécontens. Il fonda des monastères qu'il remplit d'ouvriers apostoliques qui pussent lui succéder. Il bâtit deux églises, l'une dans le bourg de Tilveman, et l'autre à Khosan, dans la province de Sophène. Pendant qu'il se rendait à cette dernière, il fut surpris par Archélaüs, gouverneur de cette province, son ennemi, et mis à mort, l'an 339 de J. C.

*ARZACHEL ou EIZARACHEL (Abraham), célèbre astronome du 12e siècle, naquit à Tolède dans la religion juive et se dis-

tingua parmi les savans de son temps. Il fut un des principaux auteurs des *Tables alphonsines*, publiées par Alphonse le Savant de Castille. On a de lui un livre sur l'*obliquité du zodiaque*, qu'il fixa à 23° 34'. Il détermina l'apogée du soleil par 402 observations. Ses connaissances astronomiques nous paraîtraient aujourd'hui très imparfaites et fort erronées; mais on doit toujours de la reconnaissance aux savans dont les travaux, quoique défectueux, ont néanmoins contribué à tirer les sciences de la nuit qui les couvrait, et donné à l'esprit le ressort dont il a besoin pour son développement.

* ARZAN, pontife païen en Arménie, vivait au commencement du 4e siècle. Il avait reçu pour son apanage quatre bourgs de la province de Daron : il résidait à Vichap, et portait les titres fastueux d'*enfant du soleil, gardien des temples des dieux Kissanné et Themetz*. Il était le boulevard du paganisme dans l'Arménie au temps où saint Grégoire l'Illuminateur régénérait ce pays, et y portait la lumière du christianisme : Arzan voulut, mais en vain, s'opposer aux efforts de ce missionnaire; Grégoire soutenu par le roi Tyridate et accompagné de 7,000 hommes s'avança dans la province où résidaient les prêtres des faux dieux. Arzan de son côté se mit en état de défense, réunit à la hâte 6,000 combattans, et malgré son grand âge, voulut livrer lui-même bataille : il se battit en désespéré, mais la victoire demeurant incertaine, il s'avance au milieu de ses troupes, appelle le général ennemi à un combat singulier, et meurt frappé d'un coup sur la tête, l'an 302 de J. C. — Un autre ARZAN, qui florissait dans le 5e siècle, a traduit en arménien les œuvres de saint Athanase; il a laissé, 1° un *Traité* manuscrit *contre le pyrisme, ou la religion du feu*; 2° un *Discours sur l'Ascension de Jésus-Christ*; 3° une *Homélie sur l'apôtre saint Paul*, aussi manuscrite.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia l'an 955 avant J. C., abattit les autels élevés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, ôta à sa mère Maacha les marques de la royauté, parce qu'elle avait fait une idole consacrée à Astarté, remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Ethiopie (*voyez* ce nom), et se rendit maître de plusieurs villes d'Israël. Bénadad, roi de Syrie, l'avait secouru dans cette dernière guerre. Asa fit transporter les matériaux de la ville de Rama, que Baasa, roi d'Israël, avait fait élever, et les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophète Ananus lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce saint homme, le fit mettre en prison. L'Ecriture lui reproche aussi de n'avoir pas détruit les hauts lieux que le peuple, par une dévotion mal entendue, avait consacrés au Seigneur, et où il offrait des sacrifices, au lieu de les offrir, selon la loi, dans le temple; mais quelques auteurs croient que les circonstances rendaient la réforme de cet abus difficile. Dieu le punit en l'affligeant de la goutte, et l'on croit que sa piété se réveillant dans l'état de souffrance, il se repentit de ses fautes, et surtout de ce qu'il avait fait contre le prophète; car l'Ecriture lui rend en général un témoignage favorable, en disant qu'*il fit ce qui était juste devant le Seigneur*. Cependant ayant mis, durant sa maladie, plus de confiance dans les médecins que dans Dieu, il mourut l'an 914 avant J. C., après avoir régné 41 ans. Il eut Josaphat pour successeur. *Reg.*, *l.* 3, *c.* 15; *Paralip. l.* 2, *c.* 16; Jos. *Ant.*, l. 8, ch. 16.

ASAEL. *Voyez* AZAEL.

ASAN III, roi de Bulgarie, était petit-fils d'Asan II, par Marie sa mère. A peine eut-il été reconnu, par les soins de Michel Paléologue son beau-père, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de *despote*. Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, et ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan s'en étant aperçu, et préférant une vie privée et tranquille aux troubles auxquels la royauté l'exposait, feignit d'aller faire une visite à son beau père. Il emporta tous ses trésors à Con-

stantinople, où il vécut depuis, content du titre de despote de Romanie. Ce prince, bon philosophe, fut la tige d'une famille illustre, qu'on appela des *Asanites*. Les événemens que nous venons de rapporter doivent être placés entre 1275 et 1280 : on ne sait pas la date précise.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, chantre de David, et très habile musicien. On lui attribue quelques psaumes; mais plusieurs interprètes pensent que son nom n'est mis à la tête de ces psaumes, que parce qu'il les avait mis en musique, et qu'il les chantait lui-même dans le temple avec un talent qui lui était propre. Dans la distribution que David fit des lévites pour chanter dans le temple, il ordonna que la famille de Gerson, dont était Asaph, tiendrait la droite.

ASARADDON. *Voyez* ASSARHADDON.

ASCAGNE (Ascanius), appelé aussi Ilus et Iulus, fils d'Enée, et son successeur au royaume des Latins, vainquit Mézence, roi des Toscans, qui avait refusé la paix. Il fut le fondateur d'Albe-la-Longue, qui devint la capitale de son petit état, mais tout cela est très incertain. *Voyez* ENÉE.

ASCELIN, né en Poitou, fut moine de l'abbaye du Bec, et non de Saint-Evroult, comme quelques auteurs l'ont dit. Il combattit, à l'exemple de Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, et disputa si vivement contre lui à la conférance tenue l'an 1050, à Brionne, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une *Lettre* à cet hérétique sur la présence réelle : elle se trouve dans la *Collection des conciles*, du Père Labbe.

ASCÈNES, premier fils de Gomer. On conjecture qu'il est le père des Ascantes, peuples qui demeuraient aux environs du Tanaïs et du Palus-Méotide. Josèphe le nomme *Ascanaxès*, et assure qu'il est le chef des Ascanaxiens, ou Rhéginiens, peuples de la Grèce, mais l'on comprend que tout ce qui remonte à de si anciennes origines est peu certain.

ASCENSIUS. *Voyez* BADIUS (Josse).

ASCHAM (Roger), secrétaire, dans la langue latine, de la reine Elisabeth, était de Kirckbywish dans la province d'Yorck. Il mourut à Londres en 1568, à 53 ans, et laissa 1° un livre utile, intitulé *le Maître d'école*: cet ouvrage est en anglais; 2° des *Lettres latines*, Oxford, 1703, in-8, écrites avec assez d'élégance; 3° *De rebus in Germania gestis*. — Un autre ASCHAM (Antoine), républicain anglais, après avoir été membre du long Parlement, après la mort de Charles I, fut envoyé comme ambassadeur en Espagne, où il fut tué par des Anglais qui s'y étaient réfugiés, le 6 juin 1650. Il publia les *Révolutions des gouvernemens*, 1649, in-8.

ASCHARI, ou ACHARI, docteur musulman, chef des *Aschariens*, opposés aux *Hanbalites*. Ceux-ci soutenaient que Dieu agit toujours par des volontés particulières, et fait toutes choses pour le bien de chaque créature; au lieu que les ascha-riens croyaient que l'Etre suprême ne suit que les lois générales qu'il a établies. « Peut-» être dans ceci, dit un critique, comme » dans beaucoup d'autres matières de ce » genre, ce n'est qu'une dispute de mots; » et que les deux sentimens sont vrais. » Les lois générales existent sans doute, » elles s'exécutent sans interruption et » sans désordre; mais elles sont d'une » docilité, d'une flexibilité incompréhen-» sibles dans la main de Dieu qui les a » dessinées, et qui les dirige sans en » abandonner la conduite un seul in-» stant. Leur combinaison avec une infini-» té de circonstances, produit ou ne pro-» duit pas tel effet, opère ou n'opère pas » tel événement, suivant les vues géné-» rales ou particulières d'une Providence » qui agit encore à chaque moment avec » autant de force et de sagesse sur la na-» ture que lorsqu'elle créa la nature. » Vu cependant le penchant général des Musulmans vers la doctrine de la fatalité ou du destin absolu, on peut croire que cette explication, quoique très sage et solide, est trop favorable au système d'Aschari. Il mourut à Bagdad, vers l'an 940 de J. C.

ASCLÉPAS, évêque de Gaze en Palestine, se trouva au concile général de Nicée, en 325. Les ariens, qui étaient puissans à la cour de Constantinople,

l'accusèrent de divers crimes, et le firent déposer vers l'an 330. Tout son crime ne consistait cependant que dans l'aversion qu'il avait témoignée contre l'hérésie. Quintien, très méchant homme, fut mis à sa place. Après la mort de Constantin, on rétablit Asclépas, mais les ariens le firent encore chasser. Il se retira auprès du pape Jules I, qui reconnut l'innocence de sa vie et l'orthodoxie de sa doctrine dans le concile de Rome de l'an 342 (*Voy.* saint ATHANASE). Ce zélé confesseur de J. C. fut encore rétabli et justifié dans le concile de Sardique. Il est qualifié, dans une ancienne Vie de saint Porphyre, un de ses successeurs, *de très saint, très heureux prélat, qui a souffert beaucoup d'afflictions pour la défense de la foi orthodoxe.* On ignore l'année de sa mort.

ASCLÉPIADE, philosophe platonicien, natif de Phliase, ville du Péloponèse. Après avoir suivi quelque temps la doctrine de Platon, il choisit pour son maître Stilpon de Mégare. Ménédème, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent se séparer. Leur indigence était telle que, n'ayant pas même le nécessaire, ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. Ils se louèrent ensuite à un boulanger, où ils passaient la nuit à moudre du blé. L'Aréopage ayant appris leur misérable état, donna 200 drachmes à chacun d'eux. Ils s'étaient promis réciproquement de vivre dans le célibat, mais cet état leur pesant trop, ils se marièrent. Ménédème épousa la mère, et Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, et en prit une autre fort riche. Tel était alors l'état des mœurs et le respect que l'on portait aux plus saints engagemens, à ceux même qui fondent le bonheur des familles comme celui des royaumes. Asclépiade mourut dans un âge très avancé, quelque temps après la mort d'Alexandre, vers l'an 320 avant J. C.

ASCLÉPIADE, ou ASCLÉPIADÈS, médecin, natif de Prusa en Bithynie, refusa les offres de Mithridate, qui l'appelait auprès de lui, et exerça son art à Rome du temps de Pompée le Grand, vers l'an 110 avant J. C. Il avait été rhéteur; mais il trouva qu'on gagnait plus à guérir les hommes qu'à les instruire. Il n'employa presque aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'était, selon lui, que la *méditation de la mort.* Il proscrivit presque tous les remèdes, et n'en fut que plus à la mode. Il permit à certains malades l'usage du vin et de l'eau froide. Il adoucit les remèdes rebutans, et en donna de moins difficiles à prendre. Pline les réduit à cinq: *l'abstinence des viandes, l'abstinence du vin* dans certaines occasions, *les frictions, la promenade* et *la gestation*, c'est-à-dire, les différentes manières de se faire voiturer. Asclépiade voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade; il la gagna, et mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 avant J. C. Il nous reste quelques fragmens des ouvrages de ce médecin dans Aétius, *Malagmata hydropica, etc.*, et qui ont paru corrigés et augmentés à Weimar, 1794, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCLÉPIADE, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins qui ont porté le même nom.

ASCLÉPIADE, ou ASCLÉPIADÈS, historien grec, vivait du temps de Ptolémée Epiphanès, vers l'an 200 avant J. C. Les anciens lui attribuent une *Histoire d'Alexandre le Grand*, une de *Bithynie*, et un *Traité des illustres grammairiens*, mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. — Il ne faut pas le confondre avec ASCLÉPIADE, auteur des vers qui portent son nom, et que l'on appelle aussi *Choriambiques.*

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles son contemporain. Mnazon, roi d'Elatée dans la Grèce, acheta de cet artiste douze portraits des dieux pour 300 mines chacun. — Il y eut un autre ASCLÉPIODORE, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes et des vieillards.

ASCLÉPIODOTE, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate le Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime et Aristhènes. Mais sur le point d'exécu-

ter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna, et fit mourir ses complices dans les tourmens, l'an 84 avant J. C.

ASCLÉTARION, astrologue du temps de Domitien, s'étant avisé de faire le prophète sur l'empereur, ce prince lui dit : *Mais toi, qui sais le moment de ma mort, connais-tu le genre de la tienne?* — *Oui*, répartit l'astrologue, *je serai dévoré des chiens.* Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât et que son corps fût brûlé; mais un grand orage survenu ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pièces et le mangèrent. C'est Suétone qui rapporte cette histoire ou cette fable. Dion Cassius en fait aussi mention.

ASCONIUS-PÉDIANUS (Quintus), natif de Padoue, habile grammairien et ami de Virgile, mourut vers le commencement de l'empire de Néron : Tite-Live en faisait beaucoup de cas. Ses *Commentaires* sur les Harangues de Cicéron lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste peut servir de modèle en ce genre. On les trouve dans le Cicéron de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4. La première édition des Commentaires d'Asconius, publiée à Venise en 1477, in-fol., est aussi rare que recherchée. On estime aussi celle de Leyde, 1644, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCONIUS PÉDIANUS, qui mourut sous Vespasien, comme nous l'apprenons par la chronique d'Eusèbe. Il est cependant des critiques qui pensent que cette chronique pourrait bien être fautive quant à cette date, et que les deux Asconius n'en font peut-être qu'un. Dans la Vie de Virgile, il est fait mention d'un Asconius Pédianus, comme d'un ami de ce poète, ce qui ne peut regarder que le premier.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar et beau-frère d'Annibal, fonda la ville qu'on appelle *Carthagène*, en Espagne. Asdrubal battit les Numides, amena ensuite en Espagne le jeune Annibal; il vainquit *Orisson*, puissant prince espagnol, victoire qui le rendit maître d'un grand nombre de villes. Les Romains, occupés en Italie contre les Gaulois, conclurent avec les Carthaginois un traité par lequel ceux-ci s'engagèrent à ne point passer l'Ebre. Asdrubal poursuivit donc ses conquêtes depuis l'Océan jusqu'à ce fleuve. Il se maria avec la fille d'un prince espagnol. Il fut tué en trahison par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître, l'an 223 avant J. C.

ASDRUBAL-BARCA, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut l'ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frère. Les généraux romains le poursuivirent dans sa marche, et remportèrent sur lui une victoire complète l'an 219 avant J. C. Mais, réuni à son frère Magon, et à Masinissa, roi des Numides, il défit en deux combats différens, les deux Scipion, qui y perdirent la vie l'an 213 avant J. C. Quelque temps après, s'étant frayé un passage dans les Alpes, le consul Néron vint le surprendre, comme il s'avançait pour se joindre à son frère. Il y eut une bataille sanglante près de la rivière de Métaure (207 avant J. C.), que Tite-Live compare à celle de Cannes. L'armée carthaginoise fut taillée en pièces, et Asdrubal mourut les armes à la main. Par un barbare abus de la victoire, sa tête fut jetée par ordre du vainqueur dans le camp d'Annibal (1). A cette vue le Carthaginois, attendri et consterné, s'écria : *En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, et Carthage toute son espérance.* Ce combat meurtrier, donné l'an 207 avant J. C., coûta aux vaincus 56,000 hommes, et aux vainqueurs près de 20,000, tant Romains qu'alliés. Horace a fait sur cette victoire du consul Néron, une de ses plus belles odes, et a rendu ainsi les paroles d'Annibal :

> Carthagini jam non ego nuntios
> Mittam superbos : occidit, occidit
> Spes omnis et fortuna nostri
> Nominis, Asdrubale interempto.

(1) La fidélité de l'histoire exige que le consul Néron ne soit pas cité comme le seul vainqueur dans cette mémorable journée. Son collègue Livius y eut sans doute une bonne part, puisqu'il soutint et repoussa constamment les efforts de l'élite de l'armée carthaginoise, commandée par Asdrubal en personne.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Giscon, commandait en Espagne avec le frère d'Annibal. Lorsque celui-ci alla en Italie, Asdrubal eut à se mesurer avec le jeune Scipion qui le força de se retirer en Afrique. Il attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avait déjà, firent échouer le projet de Scipion sur Utique, l'an 204 avant J. C. Mais, l'année suivante, le général romain, ayant battu les Carthaginois et les Numides en un même jour, Asdrubal retourna à Carthage, où, selon Appien, il fut crucifié; mais d'après Tite-Live, il parvint au contraire à détourner le sénat de faire avec les Romains des propositions déshonorantes, marcha de nouveau à la tête des troupes carthaginoises et numides contre Scipion, qui le vainquit entièrement. Asdrubal mourut peu de temps après, vers l'an 201 avant J. C. *Voyez* SOPHONISBE.

ASDRUBAL, autre général carthaginois, dernier suffète de Carthage, d'une autre famille que les *Barca*, fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la 3e guerre punique. Une armée de 20,000 hommes qu'il commandait ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage. Asdrubal traitait inhumainement tous ceux qu'il pouvait surprendre. Scipion le Jeune, qui était à leur tête, poursuivit le général carthaginois; celui-ci ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître, l'an 146 avant J. C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme et ses enfans, dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnait quelque espérance aux assiégés : mais Asdrubal les abandonna bientôt, et alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grâce. Le général romain le montra aux transfuges dans cette posture; et ceux-ci, plus courageux ou plus furieux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, et, après avoir vomi mille imprécations contre son mari, elle égorgea ses deux enfans, et se précipita avec eux et les transfuges indignés, au milieu des flammes. Appien dit cependant qu'ASDRUBAL se tua pour ne pas survivre à sa honte. Il y a eu encore d'autres *Asdrubal* : 1° Asdrubal fils de Magon, fut onze fois suffète et commença la conquête de la Sardaigne. Son fils délivra Carthage d'un tribut que cette ville payait aux Numides depuis son origine.— 2° ASDRUBAL, fils d'Hannon, envoyé en Sicile l'an 255 avant J. C., fut vaincu près de Panorme par Métellus : il fut mis à mort à son retour à Carthage. 3° ASDRUBAL LE CHAUVE alla en Sardaigne occupée par Manlius : il fut vaincu et la Sardaigne appartint aux Romains 215 ans avant J. C. 4° ASDRUBAL, petit fils de Masinissa, roi des Numides, était à Carthage avec le gouverneur de cette ville, quand Scipion l'attaquait pendant la troisième guerre punique. Quoiqu'il eût brûlé la flotte des Romains on l'accusa d'intelligence avec l'ennemi, et la populace l'immola l'an 147 avant J. C.

ASELLE, *Asella*, dame romaine, fut aussi recommandable par sa piété que distinguée par sa naissance et son savoir. Elle s'était consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans, et vieillit dans un monastère de Rome, où elle avait la conduite de plusieurs vierges. Elle mourut entre 404 et 410. Saint Jérôme en fit un éloquent éloge dans l'épître 15, adressée à Marcella. Le martyrologe romain fait mention d'Aselle au 6 décembre.

ASELLIUS, ou plutôt ASELLI (Gaspard), médecin de Crémone, découvrit les vaisseaux lactés dans le mésentère. Il publia sa dissertation *De lactibus, seu lacteis venis, quarto vasorum mesaraicorum genere*, où sa découverte est consignée. La première édition de cet ouvrage curieux est de Milan, où il mourut en 1626; mais on le réimprima ensuite à Bâle, en 1627, in-4, et à Leyde, 1645. L'auteur professait l'anatomie à Pavie vers 1620, avec un succès distingué.

ASENAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitans (I Esdr. 4). C'est le

nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la lettre qu'elle écrivit à Artaxerxès, pour empêcher le rétablissement du temple que les Israélites avaient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. Il y en a qui croient que cet Asenaphar est le même qu'Assarhaddon. *Voy.* son article.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, fut mère d'Ephraïm et de Manassé. La plupart des commentateurs croient que ce Putiphar n'est pas le même qui avait acheté Joseph, et qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison, mais un prêtre d'Héliopolis, différent du premier. Cependant saint Jérôme, l'abbé Rupert, Tostat, et quelques autres, sont d'un avis contraire.

ASER, né de Jacob et de Zelpha, servante de Lia sa femme, vécut 126 ans. Il fut chef d'une des douze tribus, eut quatre fils et une fille. Son père, par sa bénédiction, lui promit qu'il serait *les délices des rois*, voulant désigner la fertilité du pays que sa tribu occuperait. Le partage de ses enfans fut dans une contrée féconde, entre le mont Liban et le mont Carmel; mais cette tribu, soit par faiblesse ou par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avait été assigné.

ASFELD (Claude-François Bidal, marquis d'), fils du baron d'Asfeld, fut nommé lieutenant-général en France en 1704. Il avait mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui dut en partie le gain de la bataille d'Almanza, en 1707. Il prit ensuite Xativa, Denia et Alicante, et s'illustra jusqu'à la fin de la guerre par ses talens pour l'attaque et la défense des places. En 1715, il fut fait chevalier de la Toison-d'Or, directeur-général des fortifications de France, et conseiller aux conseils de guerre de la marine. En 1734, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, fut fait maréchal de France le 14 juin, et prit Philipsbourg le 18 juillet d'après. Il mourut à Paris en 1743. Le roi d'Espagne, reconnaissant des services qu'il avait reçus de ce général, lui avait permis d'ajouter à l'écu de ses armes celles du royaume de Valence, et pour devise *Bellicæ virtutis in Hispania præmium*. La reine Christine avait élevé son père à la dignité de baron, lui, ses enfans et ses descendans, tant mâles que femelles; et pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronnie où il pût résider.

ASFELD (Jacques-Vincent Bidal d'), né en 1664, abbé de la Vieuville en 1688, docteur de Sorbonne en 1692, mourut à Paris l'an 1745. Il s'était démis de son abbaye en 1706. On lui a attribué plusieurs ouvrages; mais on prétend qu'ils se bornent à la préface du livre des *Règles pour l'intelligence des saintes Ecritures*, par M. Duguet; aux 4ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ tomes de l'*Explication d'Isaïe*; aux trois volumes in-12 de celle des Rois et des Paralipomènes, et à quelques autres écrits sur les disputes du temps, qui lui occasionèrent des chagrins. Il eut une lettre de cachet en 1721, à cause de son attachement au jansénisme. Il ne donna cependant pas, comme quelques-uns du parti, dans la folie des convulsions; au contraire, il provoqua et signa la consultation qui les condamnait. On le dit auteur de l'écrit intitulé *Les vains efforts du mélangiste confondus*, 1738, où Poncet et Bourdier sont confondus. Ses conférences à la paroisse de Saint-Roch lui avaient acquis beaucoup de réputation à Paris. Son stile est froid, mais pur et élégant.

* ASGILL (Jean), avocat anglais et publiciste, né vers le milieu du 17ᵉ siècle. Il passa en Irlande, où ses talens le firent élire membre du parlement; mais un ouvrage singulier où il prétendait que l'*homme peut être transporté à la vie éternelle sans passer par la mort*, le fit accuser d'impiété, et exclure de la chambre peu de temps après qu'il y eut été admis. Il revint en Angleterre en 1705, où il fut élu membre de la chambre des communes; mais les anciennes accusations d'impiété ayant été renouvelées contre lui, il fut également expulsé du parle-

ment anglais. Ses affaires se trouvaient dans le plus mauvais état; il fut arrêté, emprisonné pour dettes, et mourut en 1738, à l'âge de 100 ans, dans la prison du banc du roi, après une détention de trente années. On a de lui 1° *Essai sur la création d'une monnaie autre que l'or et l'argent*; 2° *Essai sur un registre pour les titres de terre*; 3° *Argument qui prouve que, conformément à la conviction de la vie éternelle, révélée dans l'Ecriture, l'homme peut y être transporté sans passer par la mort, quoique la nature humaine du Christ lui-même n'ait pu y être transportée jusqu'à ce qu'il eût passé par la mort*. C'est cet ouvrage qui lui mérita d'être exclu de la chambre des communes d'Irlande. 4° *De jure divino*, dans lequel il veut prouver que la maison de Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre. On a encore d'Asgill divers ouvrages qu'il composa pendant les trente années de sa détention, et qui furent tous reçus du public avec beaucoup d'intérêt.

ASGILL. *Voyez* WASHINGTON.

ASHBY (sir John), célèbre amiral anglais. Il fut chargé, sous Jacques II, d'éloigner les escadres françaises de l'Irlande, où le vœu des catholiques rappelait la maison de Stuart, et il s'acquitta de cette commission avec autant d'activité que de bonheur. Il se distingua aussi à la fameuse bataille de la Hogue (1692); mais on l'accusa de n'avoir pas poursuivi avec assez de vigueur les restes de la flotte, et de l'avoir laissé rallier dans la rade de Saint-Malo. Cependant il fut déchargé de l'accusation, et reçut les témoignages les plus honorables de l'estime publique. Il n'en quitta pas moins le service sans retour, et il mourut vers 1730.

ASHMOLE (Elie), antiquaire, surnommé aussi le *Mercuriophile anglais*, né à Litchfield, d'une famille noble, fut élevé à Oxford. Il obtint, sous Charles II, la charge de hérault d'armes et celle d'antiquaire, et mourut en 1692, à 75 ans. Le *Musæum ashmoleanum* d'Oxford, a tiré son nom de ce savant, qui l'avait enrichi de plusieurs raretés. On donne particulièrement ce nom au théâtre de chimie, qui occupe la partie supérieure du musée, bâti en 1683. On a de lui 1° le *Théâtre chimique britannique*; 2° l'*Histoire et les statuts de l'ordre de la Jarretière*, Londres, 1672, in-fol., dont on a fait un abrégé in-8, 1715; 3° l'édition de l'ouvrage d'un inconnu sur la pierre philosophale, intitulé *Chemin à la félicité*; et dont le véritable titre devrait être *Chemin à la démence*. On se fera une idée juste de l'état où se trouvait quelquefois la tête du pauvre Ashmole, en lisant le journal de sa vie, écrit par lui-même, et imprimé à Londres en 1754: en voici un passage qui peut faire juger du reste : « L'an 1646, le 20 avril, à cinq » heures après midi, une grande forme, » en tombant sur mon pied, m'a foulé le » gros orteil. — 22 septembre, il m'est » venu un mal de dents qui a duré trois » jours. — 1670, 5 juillet, j'ai eu une in» digestion; mais, grâce à Dieu, j'en ai » été guéri le lendemain. — 1674, 18 dé» cembre, M. Lilly est tombé malade; on » l'a saigné au pied gauche. Il y avait eu » nouvelle lune le jour précédent, et » éclipse de soleil. — 1675, ma femme » est tombée de cheval près de Farnham» Castle; elle s'est démis la main et l'é» paule gauche. — 1681, 11 avril, j'ai » pris ce matin une forte dose d'élixir; » j'ai pendu trois araignées à mon cou : » tout cela a emporté ma fièvre, *Deo gra*» *tias*. »

* ASHTON (Charles), ecclésiastique anglais, fut nommé vers 1701 principal du collége de Jésus, à Cambridge. Il est regardé comme un des plus savans critiques de son temps. On a de lui 1° *Locus Justini martyris emendatus in Apol.* 1, page 11, édit. Thirlby, 1744; 2° *Cicéron et Hirtius conciliés sur le temps du départ de César pour la guerre d'Afrique*, avec une explication de l'armée romaine, comme elle avait été réglée par César; 3° *Origen de oratione*; 4° *Hieroclis in aurea carmina pythagorea comment.*, Londres, 1742, in-8.

* ASIATICUS, vil esclave, agent des infâmes plaisirs de Vitellius. Dégoûté un jour de son maître, Asiaticus ne put le dissimuler; on le mit aux fers, mais presque aussitôt délivré, il s'associa de

nouveau aux voluptés de l'empereur, qui dans le caprice de ses passions le vendit, le reprit, l'affranchit, et lui donna ses bonnes grâces. L'armée ayant demandé pour Asiaticus la dignité de chevalier, Vitellius, piqué de cette lâche adulation, la refusa; mais quelques jours après, il accorda dans une partie de débauche ce qu'il avait refusé au vœu de son armée. Asiaticus abusa de son crédit auprès de son maître pour lui faire commettre bien des fautes, et mourut du supplice des esclaves après Vitellius, l'an 67 de J.C.

* ABINARI (Frédéric), comte de Camerano, naquit à Asti, et florissait vers l'an 1550. Il prit le parti des armes, et alla au secours de Maximilien II, lorsque celui-ci tenait sa diète pour s'opposer à la marche et aux victoires du fameux Soliman. A cette occasion fut frappée une médaille dont la copie se trouve dans le *Sylloge numismatum elegantiorum* de Jean-Jacques Locchio, Argentinæ, 1620, in-fol. Asinari consacrait aux muses le temps que lui laissaient ses occupations guerrières; et c'est aux fruits de ses loisirs qu'il doit la plus belle partie de sa gloire. On a de lui : 1° deux *Sonnets*, qui sont imprimés dans la seconde partie de la *Scelta di rime di diversi excellenti poeti*, Gênes, in-12; 2° dans le *Muse toscane*, Bergame, 1594, in-8, quatre *Canzoni* et un *Sonnet*; 3° dans les *Rime di diversi illustri poeti*, Venise, 1599, in-12, plus de quatre-vingts pièces, consistant en *Sonnets*, *Madrigaux*, *Canzoni*, etc. On conserve plusieurs manuscrits d'Asinari, qui n'ont point encore vu le jour et dont une grande partie est déposée à la bibliothèque de Turin.

ASINIUS-POLLIO, consul et orateur romain, se fit un grand nom sous l'empire d'Auguste par ses exploits et par ses écrits. Il défit les Dalmates, et servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile et Horace, ses amis, l'ont célébré dans leurs poésies. Il avait fait des tragédies, des oraisons, et une histoire en 17 livres. Nous n'avons plus rien de tout cela : il ne reste que quelques-unes de ses lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. Auguste l'honorait de son amitié. Ce prince ayant un jour fait des vers contre Pollio, et ses amis voulant l'engager à y répondre : *Je m'en donnerai*, dit-il, *bien de garde ; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire*. Il mourut à Frascati, à 80 ans, l'an 4 de J. C.

ASMONÉE, ou ASSAMONÉE de la tribu de Lévi, père de Simon, donna son nom aux Machabées ou descendans de Mathatias son petit-fils, qui furent appelés aussi Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant 126 ans, et y soutint la religion et la liberté. Le dernier qui porta la couronne, fut Antigone, qui eut la tête tranchée : le trône des Juifs passa, après sa mort, à Hérode, prince étranger.

* ASP (Matthieu), savant Suédois, archidiacre de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, professa successivement dans cette ville l'éloquence, les langues anciennes et la théologie, et fit des voyages en Allemagne, en Angleterre et en France, où il se lia avec les savans les plus recommandables de son temps. On a de lui plusieurs *Dissertations* en latin sur la littérature ancienne, et deux *Oraisons funèbres* en suédois.—Son fils fut anobli après avoir été ministre de Suède près de plusieurs cours, et mourut en 1808. Il a publié peu de temps avant sa mort, en suédois, des *Observations* intéressantes sur les îles de l'Archipel, qu'il visita dans une mission dont il fut chargé à Constantinople.

ASPASIE, fille d'Axiochus de Milet, dans l'Ionie, courtisane et sophiste. Sa beauté et son éloquence la rendirent si fameuse, que Socrate même venait à son école; ce qui ne semble pas trop bien assorti à la dignité philosophique de cet homme si grave. Elle reçut les hommages du fameux Alcibiade. Périclès l'aima passionnément, et quitta sa femme pour la posséder. Ce héros se laissa gouverner par cette femme, tant elle eut d'ascendant sur son esprit comme sur son cœur. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitans de Milet

ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il fallait les combattre, décision digne d'une courtisane : de là la guerre de Mégare, d'où naquit celle du Péloponèse. Elle fut accusée devant l'Aréopage, en même temps que le philosophe Anaxagore, de ne pas croire aux dieux ; et ce ne fut qu'à force de prières et de larmes que Périclès parvint à la faire absoudre, laissant le philosophe en butte à la sévérité de ses juges, qui le condamnèrent à mort. « Il ne soupçonnait pas, dit l'auteur de » la *Décadence des lettres et des mœurs*, » que cette Aspasie, qu'il aimait si éperdument, n'attendait que l'occasion de » pouvoir passer dans les bras d'un homme » de la lie du peuple (ce qu'elle fit immédiatement après la mort de Périclès, » en 428 avant J. C.). Tel est le caractère de ces femmes méprisables ; les » circonstances décèlent la bassesse de » leur âme, et leurs malheureuses victimes, après avoir tout sacrifié pour » elles, honneur, repos, fortune et liberté, ne sont payées de tant et de si » grands sacrifices, que par l'infidélité, » la perfidie, l'ingratitude et l'oubli. » Aspasie, par son crédit, éleva son nouvel amant Lysiclès aux premiers emplois de la république. Le nom d'Aspasie devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxerxès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant *Milto*. — Cette dernière Aspasie, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, était en même temps la maîtresse et le conseil de ce prince. Artaxerxès, après l'avoir gardée plus de 37 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avait inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque temps après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. M. l'abbé Coyer a cru illustrer le nom de ces deux courtisanes, en le donnant à celle à qui il adresse son *Voyage d'Italie*.

* ASPASIE (Carle-Migelli), fille d'un coureur de la maison du prince de Condé. Victime d'une passion malheureuse et d'une maladie cruelle pour laquelle on lui administra des remèdes violens, elle fut conduite à l'hôpital et soumise au traitement des aliénés. On aime à penser qu'elle n'en sortit point parfaitement guérie, afin d'excuser bien des crimes qui, par leur diversité et les opinions politiques qui les ont engendrés, prouvent qu'Aspasie n'eût rien moins qu'un système de conduite raisonné et suivi. En 1794, elle dénonça sa mère comme contre-révolutionnaire, et fut arrêtée quelque temps après elle-même, pour avoir crié *vive le roi* dans les rues de la capitale. Le 21 mai 1795, armée d'un couteau, elle marchait à la tête des femmes qui se portèrent avec le peuple des faubourgs à la Convention nationale pour demander du pain et la constitution de 93. Elle contribua à l'assassinat du député Ferraud en le frappant avec ses galoches. Boissy-d'Anglas lui ayant été désigné comme l'auteur de la disette, elle l'aurait assassiné si elle eût pu le rencontrer. Elle essaya, mais en vain, d'attenter à la vie du député Cambon, fut arrêtée pour tous ces faits, et prétendit n'avoir agi que d'après l'impulsion des Anglais, des émigrés et des royalistes. Aspasie fit part d'une conspiration qui avait pour but d'enlever du Temple le jeune Louis XVII, pour le placer sur le trône ; mais elle ne nomma pas les auteurs. Elle demeura en prison environ un an, comparut devant les tribunaux, assura qu'elle persistait toujours dans les mêmes sentimens, et monta courageusement à l'échafaud au mois de mai 1795, à l'âge de 23 ans.

* ASPE (A. J. B. d'), président au parlement de Toulouse, né à Auch, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires à laquelle il donna son nom ; mais comme cette légion était destinée à soutenir la monarchie contre la révolution, on l'accusa des desseins les plus hostiles contre les protestans du Gard, et sa légion fut dissoute par un décret de l'Assemblée Constituante en 1790. En 1794, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire avec presque tout le parlement de Toulouse, et condamné à mort le 6 juillet pour avoir protesté contre les décrets de l'Assemblée Constituante.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre,

prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se servait que de la main gauche pour toucher les cordes, et il le faisait avec tant de délicatesse, qu'il n'était presque entendu que de lui seul. De là ce proverbe, par lequel les Grecs lui comparaient ceux qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers : *C'est*, disait-on, *le musicien d'Aspende ; il ne joue que pour lui.* Ils appelaient aussi les larrons *joueurs aspendiens*, parce qu'ils font toujours en sorte de n'être entendus de personne quand ils veulent voler.

* ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, était gouverneur de Bayonne sous Charles IX. On dit que lorsqu'il reçut l'ordre de faire massacrer les protestans de cette ville, il répondit au roi : « j'ai trouvé » parmi les habitans et les gens de guerre » des hommes dévoués à votre majesté, » mais pas un bourreau. Ainsi eux et moi, » nous vous supplions de n'employer nos » bras et nos vies qu'en choses possibles, » quelque hasardeuses qu'elles soient. »

ASPREMONT (François de la Mothe-Villeret, vicomte d'), ingénieur sous Louis XIV. Il prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à l'étude des siéges, et rendit de grands services à Stenay, Condé, Valenciennes, Dunkerque, Tournai, Douai, et aux travaux d'Ath qu'il dirigeait, où il s'exposa à tous les dangers, ainsi qu'en Espagne ; ce qui lui valut le grade de maréchal-de-camp. Il mourut excédé de fatigues, le 26 juin 1678, à Toulon, où il avait été envoyé pour tracer les agrandissemens du port.

ASSARHADDON, que quelques auteurs croient être le même que *l'Osnapar* d'Esdras, succéda à son père Sennachérib, au royaume d'Assyrie, l'an 680 avant J. C. Il réunit les royaumes de Ninive et de Babylone, s'empara d'Asoth, attaqua l'Egypte, le pays de Chus et l'Idumée, fit la guerre à Manassès, roi de Juda, prit Jérusalem, et emmena à Babylone le roi, et tout ce qu'il rencontra des dix tribus qu'il remplaça par des colonies. Assarhaddon mourut l'an 668 avant J. C. Il est nommé dans Isaïe, *Sargon* ou *Saragon*. Le nom d'*Assarhaddon* a paru à M. Fréret ressembler si fort à celui de *Sardanapale*, qu'il n'a pas balancé à croire que l'un n'est pas différent de l'autre. Les yeux et les oreilles des savans ont sans doute un degré de finesse que ceux du vulgaire ne peuvent atteindre. Il est vrai cependant que quelques chronologistes ont cru que ces deux noms différens désignaient le même prince ; mais il paraît qu'ils se sont trompés.

*ASSAS (Nicolas, chevalier d') capitaine français, servait dans le régiment d'Auvergne, et le 16 octobre 1760 commandait à Clostercamp, près de Gueldre, une avant-garde. Sorti du camp au point du jour pour reconnaître les postes, il tombe entre les mains d'une colonne ennemie, qui l'entoure et le menace de la mort s'il dit un seul mot ; il y allait du salut de l'armée. D'Assas recueille ses forces et s'écrie : *A moi, Auvergne, voilà l'ennemi*, et à l'instant, il tombe percé de coups ; mais son cri d'alarme sauva les français. Ce trait auquel Voltaire a donné la publicité dont il jouit, a été récompensé dans la famille de d'Assas par une pension de 1,000 livres réversibles à perpétuité sur les aînés portant son nom. La révolution n'a fait que suspendre cette marque de la bienveillance de nos rois pour cette noble famille.

ASSEDI, ou ASSADI, poète persan, né dans le Khoraçan, est auteur d'un poème où il montre les avantages de la nuit sur le jour. Ses poésies sont pleines de sentences : c'est à peu près tout le mérite qu'elles ont. On y lit celle-ci : *La vie de ce monde n'est qu'un voyage, qui se fait de gîte en gîte.* Il florissait du temps du sultan Mahmoud, et avait été le maître de Ferdousi (*Voy.* cet article). Il ne faut pas le confondre avec SADI, ou SAADI, postérieur de près de deux siècles (*V.* ce dernier nom).

ASSELIN, moine. *Voyez* ASCELIN.

ASSELIN, fils d'Arthur, bourgeois de Caen, fit dans le 11[e] siècle un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume le Conquérant étant mort à Rouen, l'an 1087, son corps fut apporté à Caen, suivant sa dernière volonté, pour être enterré dans l'abbaye de Saint-

Étienne, qu'il avait fondée. Au moment où on allait l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée, et d'une voix forte : « Clercs, évêques, dit-il, ce » terrain est à moi, c'était l'emplacement » de la maison de mon père : l'homme » pour lequel vous priez me l'a pris de » force pour y bâtir son église : je n'ai » point vendu ma terre ; je ne l'ai point » engagée ; je ne l'ai point forfaite ; je ne » l'ai point donnée ; elle est de mon droit, » je la réclame. Au nom de Dieu, je défens » que le corps du ravisseur y soit placé et » qu'on le couvre de ma glèbe. » Tous les assistans confirmèrent la vérité de ce que venait de dire Asselin. Les évêques le firent approcher, et d'accord avec lui payèrent 60 sous pour le lieu seul de la sépulture, s'engageant à le dédommager équitablement pour le reste du terrain. (*Voy.* Aug. Thierry, *Hist. de la conq. de l'Anglet. par les Norm.*) Henri Spelman (*voy.* ce nom) regarde cette aventure, et plusieurs autres également singulières qui accompagnèrent l'enterrement de Guillaume, comme un effet de la profanation des églises et des choses saintes, qu'il n'épargnait pas dans sa fureur, quoiqu'il eût d'ailleurs du zèle pour la religion.

ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne, et proviseur du collége d'Harcourt, était né à Vire en 1682. Il fut l'élève de Thomas Corneille, et l'ami de la Motte-Houdard. Il mourut à Issy le 11 octobre 1767, à 85 ans. Il avait remporté le prix de poésie à l'académie française, en 1709, et ceux de l'idylle et du poème aux jeux floraux, en 1711. On a de lui une *Ode* estimée *sur l'existence de Dieu*, et une *sur l'immortalité de l'âme*, et d'autres pièces de vers. Ses œuvres ont été recueillies en 1 vol. in-8, Paris, 1725.

* ASSELIN (Matthieu), né le 19 mars 1736 à Bonnières, diocèse d'Amiens, d'une famille considérée dans le pays. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut ordonné prêtre et nommé à la cure de Falaise, place qu'il occupa jusqu'à la révolution. Les représentations de son frère aîné, curé de Notre-Dame et ecclésiastique plein de mérite, ne purent l'empêcher de prêter serment. Après la terreur, il desservit une paroisse à Saint-Omer, et le 1er octobre 1797, il fut sacré à Paris évêque du Pas-de-Calais. On ne saurait dire au juste par qui il fut élu ; si ce fut par les prêtres constitutionnels du pays ou par le concile de 1797, dont Asselin était membre (suivant *les Annales*, son élection paraît avoir eu lieu le 2 avril). Rendu dans son diocèse, il affectait de faire toutes ses courses à âne, pour mieux se distinguer, disait-il, des évêques de l'ancien régime, qui allaient en voiture ; de là lui vint le surnom d'*Evêque à baudet*. Il assista au concile de 1801, donna sa démission la même année, et se soumit à ce qu'on exigeait des évêques constitutionnels. Nommé curé de Saint-Sépulcre à Saint-Omer, il n'y resta que peu de temps, et se retira à Bonnières au sein de sa famille, où il mourut le 8 janvier 1825, dans les sentimens d'un vrai chrétien.

ASSELINE (Jean René), évêque de Boulogne, naquit à Paris en 1742, fit ses études avec distinction, entra dans l'état ecclésiastique, fut le premier de sa licence, et succéda, quoique fort jeune, à l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu, fondée en Sorbonne par le duc d'Orléans, pour expliquer le texte de l'Ecriture. Il occupa cette place pendant 30 ans, et devint grand-vicaire de MM. de Beaumont et de Juigné. Sa modestie, son désintéressement, ses lumières, sa vie laborieuse et occupée, lui attirèrent l'estime et la confiance générale, et le rendaient digne d'un poste plus élevé. M. de Pompignan, ministre de la feuille des bénéfices, le choisit en 1789 pour occuper l'évêché de Boulogne, à la mort de M. de Pressy. La révolution éclata peu de temps après, et enleva à son diocèse et à la France ce digne prélat qui promettait tant de bien. *Son instruction pastorale* du 24 octobre 1790, *sur l'autorité spirituelle de l'Eglise*, fut adoptée par l'archevêque de Paris et par 40 évêques français. Pendant son exil en Allemagne, il donna d'autres instructions et mandemens relatifs aux affaires du temps. Il refusa sa démission lors du concordat de 1801, et fut auteur des réclamations des évêques non démissionnaires en 1803 et 1804. Après la mort

de M. l'abbé Edgeworth; Louis XVIII appela auprès de lui M. Asseline, et le choisit pour son confesseur. Le prélat obtint en même temps la confiance de Mgr. le duc d'Angoulême et de Madame, et fut d'un grand secours à la famille royale jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 10 avril 1813. Outre ses mandemens et ses lettres pastorales, il a composé dans son exil un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont 1° *Considérations sur les principaux mystères de la foi, tirées des divines Ecritures et des ouvrages des saints Pères*; 2° *Exposition abrégée du symbole des apôtres*; 3° *Pratiques et prières tirées des lettres de saint François-Xavier*, etc. M. l'abbé de Prémort publia les OEuvres choisies de ce prélat, 6 vol. in-12, 1824.

ASSÉMANI (Joseph-Simon), syrien maronite, archevêque de Tyr, chanoine du Vatican, né en 1687, mort à Rome, octogénaire, le 14 janvier 1768. Il était très versé dans les langues orientales. On a de lui plusieurs excellens ouvrages, entre autres une *Bibliothèque orientale*, dans laquelle il a fait imprimer grand nombre de manuscrits syriaques, arabes, perses, avec la vie des auteurs. Cet ouvrage est intitulé *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana, recensens manuscriptos codices, syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraicos, samaritanos, armenicos, æthiopicos, græcos, ægyptios, iberios et malabaricos, de jussu et munificentia Clementis XI*, Rome, 1719. 1728. On a encore de lui *Sancti Ephrem Syri opera omnia quæ exstant, græce, syriace et latine, in sex tomos distributa ad manuscriptos codices vaticanos aliosque castigata, multis aucta, nova interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus illustrata*, Rome, 1732-1754, 6 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Etienne-Evode et Joseph Moïse ASSÉMANI, qui nous ont également donné beaucoup de choses intéressantes qui regardent les Orientaux. Nous devons au premier, qui fut évêque d'Apamée et succéda à son oncle dans la charge de préfet de la bibliothèque du Vatican, la publication des œuvres de saint Ephrem, que Joseph Simon Assémani avait commencée, et les *Acta martyrum orientalium et occidentalium, in duas partes distributa, uti etiam acta Simonis Stylitæ et bibliotheca apostolico-vaticana, in lucem pertraxit chaldaice, cum textum recensuit, notis vocalibus animavit, latine vertit, admonit. perpetuisque annot. illustravit, Steph. Evod. Assemani*, Rome, 1748, 2 vol. in-fol. Ils sont particulièrement estimés, et peuvent servir à réfuter la paradoxale dissertation de Dodwel *Sur le petit nombre des Martyrs* (*Voyez* DIOCLÉTIEN, DODWEL, RUINART). Ces actes ont été tirés de deux anciens manuscrits chaldéens de la bibliothèque du Vatican, et traduits en latin. Le second, Joseph-Louis, professeur de syriaque à la Sapience et au collége de la Propagande, mourut en 1782, après avoir publié *Codex liturgicus Ecclesiæ*, 1749-1763, 12 vol. in-4, *Dissertatio de sacris ritibus*, 1757. in-4. *Commentaria de ecclesiis, earum reverentia et asilo*, 1766, in-fol. *Commentaria de catholicis seu patriarchis Chaldæorum et Nestorianorum*, 1775, in-4.

* ASSÉMANI (l'abbé Simon), savant maronite, professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, et de la même famille que les célèbres orientalistes de son nom, naquit à Tripoli de Syrie, le 14 mars 1749. Il fut conduit à Rome en 1756, et entra au collége des maronites, dirigé par les jésuites. Après avoir fait sa philosophie et sa théologie dans le collége romain, il retourna dans l'Orient, et s'y appliqua pendant 12 années à l'œuvre des missions. Rappelé à Rome par ses oncles, il fut depuis attiré à Vienne, et employé quelque temps à la bibliothèque impériale. De là il passa à Padoue, où une fluxion de poitrine l'a enlevé aux sciences et aux lettres, le 7 avril 1821. On lui doit en italien ou en latin, 1° la *Description d'un globe céleste arabe, chargé d'inscriptions cufiques, provenant du musée Borgia*, Padoue, 1790, in-fol.; 2° *Description du Musée cufique de Nani à Venise; Catalogue raisonné des manuscrits orientaux de la même bibliothèque; Dissertations sur des monumens arabes*

en Sicile et à Vienne, et beaucoup de morceaux sur divers sujets de littérature. Simon Assémani était membre de plusieurs académies, et en correspondance avec un grand nombre de savans. Tiraboschi parle de lui avec éloge, et les mémoires de l'Institut de France ont mentionné honorablement plusieurs de ses ouvrages. On trouve un article sur Simon Assémani dans l'*Annuaire nécrologique de Mahul*, année 1822. L'auteur de cet ouvrage a commis trois erreurs dans la première note de l'article qui nous occupe; la première, en attribuant *Acta SS. Martyrum orient.* à Joseph-Simon Assémani; la seconde, en attribuant au seul Etienne-Evode Assémani la publication des *œuvres de saint Ephrem*; la troisième, en annonçant qu'il a publié ces œuvres en arménien seulement.

ASSER, célèbre rabbin, composa en 476, avec l'aide d'Hammaï, son confrère, le *Talmud de Babylone*, ainsi appelé parce qu'il fut fait dans cette ville. Ce recueil de visions, commenté par le rabbin Maïr, vers l'an 541, et depuis par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elzevir, 1630, in-4, et avec tous ses commentaires à Amsterdam, 1744, en 12 vol. in-fol. Bossuet observe que toutes ces imaginations, rêves, visions, commentaires, paraphrases des rabbins, sont l'effet et en même temps la cause de l'aveuglement persévérant des Juifs; que l'Ecriture-Sainte en est obscurcie, détournée à des sens impropres, ou même ridicules, etc.

ASSERIUS MENEVENSIS, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, fut nommé par ce prince évêque de Salisbury. Il mourut selon quelques-uns en 909, selon d'autres en 883; mais cette dernière opinion est peu probable. On a de lui une *Histoire d'Angleterre* et une *Vie d'Alfred*, imprimée pour la première fois à Zurich en 1575. L'estime que ce grand roi faisait d'Assérius est un éloge complet de ce savant religieux.

ASSOUCI, ou DASSOUCY (Charles Coypeau, sieur d'), appelé le *Singe de Scarron*, naquit à Paris en 1604, d'un avocat au parlement. Il était dans sa neuvième année lorsqu'il s'échappa de la maison paternelle, se rendit à Calais, où il se donna pour un fils de César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de rendre la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais croyant qu'il devait sa médecine à la magie, voulait le jeter dans la mer. Il se réfugia alors en Angleterre, et ensuite à Turin, où il entra au service de la duchesse de Savoie, fille d'Henri IV, comme joueur de luth. De retour en France, il fut employé en cette qualité auprès de Louis XIII, et de Louis XIV enfant; mais ses satires et son inconduite le firent chasser de la cour. Il lui en arriva autant à Turin, où il était retourné. Après plusieurs autres courses à Londres et dans d'autres villes, il vint à Montpellier, où son amour déréglé pour deux pages manqua de lui attirer un châtiment exemplaire. Il erra ensuite de pays en pays, et arriva enfin à Rome, où ses satires contre cette cour le firent mettre à l'inquisition. Revenu en France, il fut mis à la Bastille, et après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet avec ses deux pages, pour le même crime qui l'avait fait enfermer à Montpellier. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Cet homme vicieux et méchant mourut en 1679. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1678. On y trouve une partie des Métamorphoses d'Ovide, traduites sous le titre d'*Ovide en belle humeur*. C'est une version burlesque dans laquelle il y a mille platitudes et mille grossièretés à côté d'une bonne plaisanterie. On y trouve encore *Le Ravissement de Proserpine*, de Claudien, dans lequel il fait parler à cette déesse le langage des harengères. « Dassoucy, dit un critique, avait choisi » le plus pitoyable de tous les genres; » sans avoir les mêmes talens que Scar» ron pour se le faire pardonner. Sa vie, » comme sa prose et ses vers, ne fut » qu'un mélange de misère, de burlesque » et de platitude. Tous les pays par où il » passa, et il en vit beaucoup, furent » marqués par ses disgrâces. » Dassouci

a publié ses aventures d'un stile bouffon: on peut le voir dans le *Dictionnaire critique* de Bayle. Le plus rare de ses écrits est un vol. in-12, 1678, qui contient ses *Pensées sur la Divinité*, ouvrage qui le fit sortir des prisons du saint Office. Ses mœurs étant totalement corrompues, comme Chapelle le prouve dans son *Voyage du Languedoc*, et comme on doit le conclure de ses aventures, il n'y a pas lieu de s'étonner de la licence brutale qui règne dans ses écrits; c'est en vain que l'auteur des *Trois siècles* semble vouloir justifier ses mœurs: ses livres et l'histoire de sa vie déposent contre cette apologie. Il fut contemporain de Molière et de Boileau qui ne l'épargnait pas dans ses satires et qui disait de ses ouvrages ce qu'on ne dit plus aujourd'hui:

Et jusqu'à Dassoucy tout trouva des lecteurs.

ASSUÉRUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du Juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. On ne sait point quel est cet Assuérus. On croit communément que c'est Artaxerxès Longuemain. C'est le sentiment de Nicéphore, Zonaras, Suidas, Louis Vivès, Bellarmin, Cajetan, Ménochius, etc. Usérius croit que c'est Astyages, père de Cyaxares, aïeul maternel de Cyrus, ce qui est peu vraisemblable. Sérarius tâche de prouver que c'est Artaxerxès III ou Ochus; d'autres croient que c'est Artaxerxès Mnémon. Cette opinion est celle de saint Jérôme, de Bède. Marsham soutient que c'est le même que Darius le Mède. Enfin quelques autres critiques, entre autres don Calmet, veulent que ce soit Darius, fils d'Hystaspes, et disent qu'Atossa, fille de Cyrus, est la Vasthi de l'Ecriture. *Voyez* ESTHER.

ASSUR fils de Sem, quitta le pays de Sennaar, pour se fixer vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit, selon quelques-uns, Ninive, Rehoboth, Chalé et Résen; d'autres disent que ce fut Nemrod. Il est regardé comme le fondateur du royaume d'Assyrie. (Quelques critiques modernes le regardent comme un personnage fictif, sous le nom duquel on a désigné l'époque de la formation du royaume d'Assyrie.)

* ASTELL (Marie), naquit à Newcastle sur la Tyne, en 1668, d'un négociant de cette ville. Son éducation fut confiée à un ecclésiastique de ses parens, qui, voyant ses heureuses dispositions, l'instruisit dans toutes les sciences qui faisaient alors partie de l'enseignement. Histoire, géographie, littérature, langues anciennes et modernes, philosophie, mathématiques, etc., rien n'échappa au zèle du professeur et à la facilité de l'élève. A l'âge de 20 ans Astell vint à Londres, où elle publia entre autres ouvrages 1° *Lettres concernant l'amour divin*, 1695, in-8; 2° *Essai de défense du sexe féminin*, 1696; 3° *Proposition sérieuse adressée aux femmes, contenant une méthode pour le perfectionnement de leur esprit*, 1697, in-12; 4° *Réflexions sur le mariage*, 1705, in-8; 5° *La religion chrétienne professée par une fille de l'église d'Angleterre*, 1705, in-8; 6° six *Essais familiers sur le mariage, les contrariétés en amour et en amitié écrits par une dame*, 1706, in-12. Marie Astell mourut en 1731, à l'âge de 63 ans.

ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit à Philippe comme un tireur du premier ordre, qui ne manquait jamais les oiseaux à la volée. Ce prince lui répondit: *Je te prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux hirondelles.* L'arbalétrier, piqué, se jeta dans Méthone, que Philippe assiégeait; et visant l'appréciateur de son talent, il décocha une flèche qui portait cette inscription: *A l'œil droit de Philippe*, cette flèche atteignit le but. Le roi lui renvoya la même flèche, avec ces mots: *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville*; et il n'y manqua pas.

ASTÉRIUS ou ASTÈRE (Saint), souffrit le martyre sous Dioclétien, avec Claude, Néon, etc. Ses *Actes* authentiques ont été publiés par Baronius et don Ruinart.—Un autre ASTÉRIUS ou ASTYRIUS, sénateur romain, fut mis à mort en 272. Il avait assisté au supplice de saint Marin. Quoiqu'il jouît de la plus grande considération, et qu'il fût magnifiquement vêtu, il ne laissa pas de char-

ger le corps ensanglanté sur ses épaules, et de l'emporter à la vue du peuple. Il l'enveloppa ensuite dans une étoffe très précieuse, et l'enterra avec toute la décence convenable. Il fut condamné au même genre de mort, au rapport de Rufin. *Voy*. aussi Eusèbe, *hist. ecclés*. l. 7, chap. 15 et suiv.

ASTÉRIUS, orateur distingué, parut avec éclat dans le barreau, qu'il abandonna pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut élevé sur le siége d'Amasée, dans le Pont, après la mort d'Eulalius, et il s'illustra par toutes les vertus pastorales. Il paraît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien en homme qui en a été témoin, et qui connaissait à fond le caractère faux et les artifices de cet apostat. Les *Homélies* qui nous restent de saint Astérius sont un monument éternel de son éloquence et de sa piété. Les réflexions sont justes et solides, l'expression naturelle, élégante et animée; la vivacité des images y est jointe à la beauté et à la variété des descriptions; on y découvre une imagination forte et féconde, un génie pénétrant et maître de son sujet, et le talent si rare d'aller au cœur par des mouvemens puisés dans la nature. Son *Homélie* sur Daniel et Susanne est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur saint Pierre et saint Paul est également remarquable. « Il y enseigne que la juridiction spéciale » qu'a reçue le prince des apôtres s'étend » sur tous les fidèles de l'Orient et de » l'Occident; que Jésus-Christ l'a établi » son vicaire, et qu'il l'a constitué le » père, le pasteur et le maître de tous » ceux qui devaient croire l'Evangile. » Dans le panégyrique de saint Phocas, martyr de Sinope, il s'exprime comme le fait encore aujourd'hui l'Eglise catholique, sur l'invocation des saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leurs vertus. Ces *Homélies* ont été publiées par Combefis et Richard. Les quatorze premières sont du saint docteur, de l'aveu de tous les critiques. L'authenticité de la plupart des dernières est fort douteuse. Elles pourraient être l'ouvrage d'Astérius, évêque de Scythopolis, dont parle saint Jérôme dans son Catalogue des hommes illustres. Maucroix les a traduites en français, 1695, in-12.

ASTÉRIUS, évêque de Pétra en Arabie, dans le 4e siècle, après avoir été engagé dans le parti des ariens, abjura leurs erreurs, l'an 347, au concile de Sardique, et se joignit aux catholiques. Sa constance le fit ensuite bannir dans la haute Libye, où il eut beaucoup à souffrir pour la foi. Il assista en 362, au concile d'Alexandrie, sous Julien, et y fut député pour porter la lettre synodale adressée à l'église d'Antioche. Il y a apparence qu'il mourut vers ce temps, car l'histoire n'en fait plus mention. Les Grecs et les Latins en font mémoire le 10 juin. Saint Athanase fait l'éloge de sa foi dans sa lettre aux solitaires. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASTÉRIUS, sophiste arien, qui vivait dans le même temps, et dont saint Athanase fait mention dans son livre des *Synodes*; ni avec ASTÉRIUS, évêque arien fort éloquent, qui vivait dans le même siècle, vers l'an 370. Saint Julien surnommé *Sabas*, passant par Cyrrhe, trouva les catholiques en alarme, parce que cet Astérius devait prêcher le lendemain; ils craignaient que son éloquence n'en pervertît quelques-uns. Sabas leur dit de mettre leur confiance en Dieu. Il pria avec eux, et on attribua généralement à l'efficacité de sa prière, la mort subite d'Astérius, arrivée la veille de la fête où il devait faire cette prédication. Saint Jérôme dit qu'il fit des *Commentaires* sur les Psaumes, les Evangiles, et sur les Epîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages que ceux de sa secte lisaient avec avidité.

ASTÉRIUS, ou ASTURIUS, consul romain, en 449, est auteur d'une *Conférence* de l'ancien et du nouveau Testament, en vers latins. Chaque strophe renferme, dans le premier vers, un fait de l'ancien Testament, et dans le second, une application de ce fait à quelque point du nouveau. Son stile est assez pur pour son temps, mais sa poésie est très faible. Il revit aussi et publia le *Poème pascal* de Sédulius, inséré dans la *Bibliot. des Pères*.

ASTESAN, religieux de l'ordre de Saint-François; ainsi nommé, parce qu'il était de la ville d'Ast, publia une *Somme de cas de conscience*, appelée *Astesane*, l'an 1317. Ce livre composé à la prière de Jean Cajetan Stéphanerie, protecteur de l'ordre, a été long-temps estimé et consulté. La première impression de cet ouvrage est de Venise, 1478, in-fol. L'auteur mourut en 1236.—Il y a un autre ASTESAN qui a vécu quelque temps après, auteur d'un *Commentaire* sur le livre des Sentences, et de quelques *Sermons*.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée et Cumes, et vainquit les Athéniens près de Cnide, l'an 411 avant J. C.; mais il fut rappelé par les artifices d'Alcibiade, jaloux de sa gloire.

ASTOLFE. *Voyez* AISTULFE.

ASTORGA (La marquise d'), sous Charles II, roi d'Espagne, se fit connaître par un trait horrible de fureur jalouse qu'on raconte de la manière suivante : « Le marquis son époux aimait une jeune » personne parfaitement belle. Instruite » de cette intrigue, elle court aussitôt, » bien accompagnée, chez sa rivale, et » la tue de sa main : elle lui arrache en- » suite le cœur, qu'elle fit accommoder en » ragoût, et le servit à son mari. Lorsqu'il » en eut mangé, elle lui demanda si ce » ragoût lui semblait bon ? il lui dit que » *oui*. — *Je n'en suis pas surprise*, ré- » pond-elle aussitôt; *car c'est le cœur* » *de la maîtresse que tu as tant aimée*. » En même temps elle tire d'une armoire » sa tête encore toute sanglante, et la » fait rouler sur la table, où ce malheu- » reux amant était avec plusieurs de ses » amis. Sa femme disparaît dans le mo- » ment, et se sauve dans un couvent, » où elle devint folle. » Ce trait est si semblable à celui qu'on lit dans l'histoire de Gabrielle de Vergi, qu'on est tenté de le regarder comme un roman, ou une répétition maladroite et pleine d'anachronismes de cet ancien et dégoûtant forfait. Quelques-uns pensent au contraire que l'anecdote espagnole est vraie, et que celle de Gabrielle n'est qu'un roman. *Voy*. FAÏEL.

ASTRAMPYLDUS, auteur ancien, qui n'est connu que par un traité qui a pour titre *Opeirocriticon*, in-8, 1599.

ASTRONOME (L'). On appelle de ce nom un écrivain du 9[e] siècle, auteur de l'*Histoire de l'empereur Louis le Débonnaire*, à la cour duquel il avait exercé quelque charge. On a donné plusieurs éditions de cet ouvrage : la meilleure et la plus exacte est celle qui se trouve dans le 2[e] tome de la Collection des historiens de Duchesne. L'auteur eut plusieurs conférences avec l'empereur sur les matières d'astronomie. Le président Cousin a traduit cette *Histoire* du latin en français; elle se trouve dans son Histoire de l'empire d'Occident, t. 1[er]; elle est aussi dans la collection des mémoires relatifs à l'histoire de France de M. Guizot.

ASTRUC (Jean), docteur de la faculté de Montpellier, né à Sauve, dans le diocèse d'Alais, le 19 mars 1684, professa d'abord la médecine dans l'université où il avait pris ses degrés. Le bruit de son savoir étant parvenu à la capitale, la faculté de Paris l'adopta en 1743. Louis XV le mit au nombre de ses médecins consultans, et lui donna une place de professeur au collége royal. Les étrangers que l'ardeur d'apprendre attirait à Paris s'empressaient de se procurer une place dans son école : la foule des auditeurs la rendit souvent trop petite. Ce médecin mourut à Paris le 5 mai 1766, à 83 ans, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'était rendu auprès de ce prince; mais se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Sa modestie, sa politesse, son humeur bienfaisante, sa sagesse et sa modération, le rendaient aussi recommandable que son savoir. Ses principaux ouvrages sont 1° *Origine de la peste*, 1721, in-8; 2° *De la contagion de la peste*, 1724, in-8; 3° *De motu musculari*, 1710, in-12; 4° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, 1737, in-4; 5° *De morbis venereis libri sex*; 6° *Traité des maladies des femmes*, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, la pratique la plus sûre et la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui

ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761, 1765. On y trouve beaucoup de méthode, jointe à une instruction complète sur les différens maux qui affligent le beau sexe. 7° L'*Art d'accoucher, réduit à ses principes*, où l'on expose les pratiques les plus sûres et les plus usitées dans les différentes espèces d'accouchemens, avec l'*Histoire sommaire de l'art d'accoucher*, et une lettre sur la conduite qu'Adam et Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans, 1766, in-12. Ce traité, purement élémentaire, et à la portée des sages-femmes, pour lesquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 et 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes de Paris (*Voyez* HECQUET et HIÉROPHILE). 8° *Theses de phantasia, de sensatione, de fistula ani, de judicio, de hydrophobia*; 9° *De motus fermentativi causa*, 1702, in-12; 10° *Mémoire sur la digestion*, 1714, in-8; 11° *Tractatus pathologicus*, 1766, in-8, et *Tractatus therapeuticus*, 1743, in-8; 12° *Traité des tumeurs*, 1759, 2 vol. in-12; 13° *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12 (*Voy.* CONDAMINE); 14° des *Dissertations* sur différentes matières médicales, et sur d'autres qui n'y ont aucun rapport, telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genèse*, Paris, 1753, in-12; et sa *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant ne sont point de vaines compilations; ils sont remplis de choses curieuses et agréablement variées. Il y a de l'érudition et de la critique, et dans le stile de la noblesse et de la chaleur. Ce qui les rend surtout précieux, c'est qu'ils respirent l'ardeur et le zèle d'un médecin ami de l'humanité, et d'un philosophe chrétien; mais il y a inséré souvent des idées systématiques peu dignes de son talent. On a publié après sa mort des *Mémoires* pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, in-4, 1767.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes, suivant Hérodote. Cet historien, et Justin long-temps après lui, rapportent que, pendant la grossesse de Mandane, sa fille, mariée à Cambyse, il vit en rêve une vigne qui sortait de son sein, et qui étendait ses rameaux dans toute l'Asie. Les mages lui assurèrent que ce songe signifiait que l'enfant que portait Mandane, subjuguerait plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astyage ordonna à Harpage son confident de le faire mourir; mais Harpage ne put exécuter cet ordre barbare. Ce monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit qu'Harpage vengea plus tard cette sanglante injure en appelant Cyrus, qui détrôna son grand-père, l'an 559 avant J. C. Ce récit d'Hérodote ne paraît qu'un conte. Celui de Xénophon n'a pas plus de réalité. Il dit que Cyrus était fils d'un roi de Perse, qui lui donna une très bonne éducation; qu'Astyage son grand-père l'appela à sa cour de bonne heure; que pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, et le charma par sa douceur et sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très bien avec Astyage, et avec Cyaxare son successeur. Cette partie de l'histoire appartient encore, à quelques égards, aux temps fabuleux, et plusieurs circonstances en échappent aux recherches de la plus vigilante critique. *Voy.* CYRUS.

ATABALIBA, ou ATAHUALPA, était fils d'Huana-Capac, douzième inca, et d'une princesse de Quito, royaume dont il hérita en 1517 : son frère aîné Huescar eut le Pérou. Une sanglante guerre s'établit entre les deux héritiers, dans laquelle Huescar succomba. Atabaliba le fit massacrer avec toute la race des incas. Intimidé par l'arrivée des Espagnols, que Huescar avait appelés à son secours, il demanda une entrevue à Pizarre, et se rendit à Catamalca avec une troupe de domestiques qui avaient caché des armes sous leurs habits, dans le dessein de massacrer le général espagnol. Xerez, Zarate, Herrera, et les meilleurs historiens d'Espagne, rapportent ce fait d'une manière uniforme; il répond d'ailleurs parfaitement à la perfidie et à toutes les mauvaises qualités de l'usurpateur

fratricide, et tout ce que raconte le péruvien Carcilasso dans l'Histoire de son pays, est en opposition avec le récit des autres historiens. Pizarre fit faire le procès à son prisonnier, qui fut étranglé à un poteau l'an 1533. Il faut convenir qu'il ne méritait pas un meilleur sort; mais on a trouvé à redire parce qu'on ne l'a pas envoyé en Espagne, comme il l'avait demandé, et qu'on a allégué, dans la sentence de mort, les victimes humaines, et autres horreurs qui étaient en usage chez cette nation lâche et abominable, mais dont Atabaliba ne paraissait pas devoir être personnellement responsable. On a dit encore que les Espagnols n'avaient aucun droit de s'ingérer dans les affaires du Pérou; mais ne pourrait-on pas croire que l'état des peuples sauvages, sanguinaires, anthropophages, etc., ne doit pas être envisagé comme une propriété sacrée? La raison, l'humanité, condamnent de telles constitutions; subjuguer ces peuples pour en faire des hommes ne paraît point être un exploit contraire à la justice ni à la bienfaisance. « Il sera toujours beau, dit Montesquieu, » de gouverner les hommes pour les » rendre heureux. » *Voy*. CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTÉZUMA.

*ATAULPHE ou ADOLPHE, roi des Visigoths, succéda à son beau-frère Alaric en 411. Il s'empara de Rome et sauva cette ville du pillage et de l'incendie, à la prière de sa captive Galla-Placidie, fille du grand Théodose et sœur de l'empereur Honorius. Ataulphe avait formé le projet de s'unir à Placidie, et ce mariage l'eut mis en état de suivre le plan de son prédécesseur, de s'allier aux Romains, et d'en obtenir un établissement dans les Gaules. Mais Honorius lui ayant refusé la main de sa sœur, il envahit les Gaules, les ravagea, et sembla menacer l'Aquitaine. Il se ligua ensuite avec Jovien, et obtint l'Aquitaine, à condition cependant qu'il rendrait Placidie, et qu'il combattrait les ennemis d'Honorius dans les Gaules. Puis il abandonna Jovien, le vainquit, et envoya sa tête à Honorius. Ayant de nouveau demandé en vain la main de Placidie, il se vengea de ce refus en portant la désolation dans la Provence, et en épousant Placidie malgré son frère. Peu de temps après, il marcha contre Marseille; l'héroïque contenance des habitans le força à en abandonner le siége. Pour tâcher de se réconcilier avec son frère, Placidie engagea Ataulphe à abandonner Narbonne aux Romains et lui fit tourner ses armes contre les Suèves, les Alains et les Vandales, qui avaient successivement envahi l'Espagne. Ataulphe franchit les Pyrénées, et arriva sans obstacle jusqu'à Barcelonne. Ses ennemis fuyaient devant lui : il marchait à la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné par un de ses officiers, gagné par Singéric, qui usurpa le trône après sa mort. Ce monarque avait recommandé que l'on renvoyât Placidie avec honneur à la cour de son frère; mais son barbare meurtrier la fit suivre à pied sa marche triomphale dans les rues de Barcelonne. Quatre années de règne avaient suffi à Ataulphe pour faire les exploits dont nous avons parlé.

ATAYDE (Don Alvare d'), gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, se rendit odieux par ses exactions et ses violences. Il s'opposa fortement au voyage que saint François-Xavier voulut faire à la Chine, se saisit du vaisseau de Jacques Pereyra, qui devait l'y conduire, et multiplia tellement les obstacles, que l'apôtre des Indes y mourut dans l'île de Sancian, à la vue de la Chine, avant de pouvoir y porter la foi. Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit de la tyrannie et de l'avarice de don Alvare le priva du gouvernement de Malaca, et l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'état, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là, tous ses biens furent confisqués à la chambre royale, et, pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle.

ATAYDE (Georges), comte de Castanheira, Portugais, assista, en qualité de théologien, au concile de Trente. Après la septième session, il se retira à Rome, où il fut employé à la réformation du bréviaire. Il fut ensuite fait évêque de Vizeu en 1568. Après y avoir rempli avec zèle

tous les devoirs d'un bon évêque, il quitta son siége pour ne vaquer qu'à son salut et refusa depuis constamment les archevêchés d'Evora et de Lisbonne. Il ne put néanmoins se défendre d'accepter la dignité de grand-aumônier que le cardinal don Henri lui offrit, et cette dignité l'engagea à recueillir les priviléges accordés à la chapelle royale, qui furent imprimés en 1609. Philippe II l'honora aussi de son estime, et le nomma président du conseil de conscience. Il mourut en 1611, âgé de 76 ans.

ATÉPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, ayant mis le siége devant Rome, déclara aux assiégés qu'il ne ferait point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les dames et les principales bourgeoises de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de .eurs femmes dirent qu'il fallait plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis ayant été suivi, elles prirent le temps que les Gaulois étaient ensevelis dans un profond sommeil; et l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, l'on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelée *fête des servantes*.

ATERGATIS. *Voyez* DERCETIS.

ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône, après la mort de Théodoric son aïeul maternel, en septembre 526. Il était fils d'Heutharic et d'Amalasonte, laquelle lui donna une éducation digne de sa naissance. Les Goths, craignant que les maîtres qu'on lui donnait n'énervassent son courage, demandèrent que ce prince fût formé par eux aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, laissé à sa disposition, se corrompit aisément au milieu d'une cour de guerriers dissolus. S'étant abandonné à la débauche, il mourut d'une maladie de langueur, âgé à peine de 16 ans, en 534. Les catholiques le regrettèrent. Ils avaient trouvé auprès de lui justice et protection. Le pape Félix III s'étant plaint de ce que les Goths obligeaient les clercs de plaider devant les juges séculiers, Athalaric donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Eglise.

ATHALIE, fille d'Achab et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans que son fils Ochosias avait laissés. Jocabed, sœur de ce dernier, sauva Joas, que le grand-prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les soldats et par le peuple. Athalie, accourue au bruit du couronnement, fut mise à mort par les troupes, l'an 878 avant J. C. Saint Jérôme dit qu'Athalie n'est nommée fille d'Achab que par imitation, c'est-à-dire, par ses crimes et ses impiétés qu'elle imita parfaitement; et cela parce qu'elle est aussi nommée fille d'Amri; mais Athalie était réellement fille d'Achab et petite-fille d'Amri. On sait que dans l'Ecriture-Sainte, le nom de *fils* se donne à l'égard des ancêtres même les plus reculés. *V.* l'*Athalie* de Racine, regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre classique.

* ATHALIN (Claude François), médecin, né à Cemboing en Franche-Comté, le 10 mars 1701, professa la médecine à Besançon où il est mort le 15 mai 1782; il est l'aïeul d'un officier-général du même nom, qui est maintenant aide-de-camp du roi des Français. Il a laissé les ouvrages suivans : *Institutiones anatomicæ per placita et responsa*, Vesuntione, 1756, in-8, et une *Lettre à un médecin*, etc. Besançon, 1746, in-8.

* ATHANAGILDE, roi des Visigoths d'Espagne, monta sur le trône vers l'an 554, à la suite d'une élection populaire et après une insurrection des habitans de l'Andalousie, qui avaient pris les armes contre le roi Agila. Pour faire triompher sa cause, il appela d'Italie les troupes de Justinien qui lui envoya en effet une armée conduite par Libérius, élève de Bélisaire. Athanagilde avait promis à l'empereur une grande partie de son royaume, c'est-à-dire, toutes les places qui sont sur la Méditerranée depuis Valence jusqu'à Gibraltar. Les troupes de Justinien réunies à celles d'Athanagilde, défirent près de Séville

l'armée d'Agila qui fut tué par ses propres soldats. Athanagilde, reconnu roi, s'empressa de tenir ses promesses en remettant aux Romains les places qu'il était convenu de céder. Mais plusieurs villes, n'ayant point voulu de la domination d'un arien, se livrèrent d'elles-mêmes aux Romains : peu s'en fallut que l'Espagne entière ne devînt une province de l'empire. La faiblesse de Justinien et la révolte de Narsès empêchèrent cette réunion. Athanagilde se contenta de repousser l'invasion des Romains qu'il ne put entièrement chasser. Le reste de son règne ne présente aucun événement intéressant. Son administration fut sage : il mourut à Tolède où il avait fixé sa résidence, l'an 567, après 13 ans de règne. On assure qu'il était arien seulement en apparence et catholique au fond de l'âme. La crainte de déplaire aux Visigoths fut la cause de cette espèce d'hypocrisie. Il fut le père de Galsuinde, qui fut l'épouse malheureuse de Chilpéric, roi de Soissons, et de Brunehaut, qui fut mariée à Sigebert roi d'Austrasie.

* ATHANARIC, roi des Visigoths dans le quatrième siècle, n'était encore que juge de sa nation, lorsqu'elle obtint la permission de s'établir en Thrace. Quand Procope se révolta contre Valens, Athanaric envoya trois mille Goths à ce rebelle, et attira sur son pays une guerre que ses compatriotes furent obligés de soutenir. Athanaric fut vaincu par Valens, l'an 369, et les Goths par cette défaite perdirent les subsides que leur payaient les Romains. On est étonné de voir qu'Athanaric fut excepté de cette disposition et qu'il conserva sa pension. Sa conduite fut plus noble, lorsqu'il refusa pour une entrevue de mettre le pied sur les terres des Romains, et qu'il força les envoyés de Valens à tenir leur conférence avec lui au milieu du Danube. Dans cette circonstance les Goths se soumirent à ne plus passer ce fleuve, et pendant six ans ils observèrent religieusement cette convention. Tout à coup les Huns vinrent les attaquer; Athanaric chercha vainement à les arrêter sur les bords du Niester. Vaincu par ses ennemis, abandonné par les siens qui choisirent deux autres chefs et implorèrent les secours des Romains, il se retira dans le pays montagneux de Caucaland. Les Goths se donnèrent un roi. Fritigern qu'ils choisirent, les conduisit souvent à la victoire, et les Romains épouvantés n'osaient plus se battre avec ces peuples belliqueux. A la mort de Fritigern, Athanaric se présenta pour lui succéder. Nommé roi, il voulut non combattre les Romains, mais traiter avec eux. L'empereur Théodose lui avait fait des propositions qu'il accueillit. Bientôt le roi barbare entra dans Constantinople où il mourut l'an 381, des excès auxquels il se livra à la table somptueuse de l'empereur. Depuis cette époque, les Goths furent les alliés des Romains dont ils s'engagèrent à garder les frontières sur les bords du Danube. Ammien fait l'éloge d'Athanaric : saint Jérôme au contraire le représente comme un prince entièrement barbare et l'irréconciliable ennemi des chrétiens.

ATHANASE (Saint), né à Alexandrie, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat par saint Alexandre, évêque de cette ville. « Dieu, dit un historien, qui » le destinait à combattre la plus terrible » des hérésies armée tout à la fois des » subtilités de la dialectique et de la puis» sance des empereurs, avait mis en lui » tous les dons de la nature et de la grâce » qui pouvaient le rendre propre à rem» plir cette haute destination. » Il accompagna son évêque au concile de Nicée, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. Saint Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. Il signala son entrée dans l'épiscopat en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventèrent contre celui qu'ils n'avaient pu gagner mille impostures, espèce d'armes que les sectaires de tous les temps ont employées contre les défenseurs de la foi. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le condamner ou pour l'absoudre; mais le saint évêque refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis auraient été ses juges. On assembla un autre concile à Tyr, en 335; les ariens et les

méléciens le composaient presque entièrement. Ces imposteurs l'accusèrent de trois crimes, le premier, d'avoir violé une vierge; le deuxième, d'avoir tué l'évêque Arsène, et le troisième, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Le premier chef d'accusation fut confondu par la prétendue vierge elle-même, qui ayant paru au concile pour accuser le saint prélat, s'adressa au prêtre Timothée, qui s'était présenté à la place d'Athanase, et lui fit voir qu'elle ne connaissait pas même l'accusé de vue. Les deux autres calomnies furent réfutées par Arsène, qui se montra plein de vie avec ses deux mains. Cela n'empêcha pas cette assemblée factieuse de condamner Athanase. On le déposa. Le saint prélat s'adressa à Constantin; mais cet empereur prévenu contre lui par les ariens, qui l'avaient accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, le relégua à Trèves. Ce prince ordonna, dans sa dernière maladie, qu'on le fit revenir, malgré les oppositions d'Eusèbe de Nicomédie, évêque courtisan, homme de lettres factieux, et sectateur déclaré d'Arius. Son fils, Constantin le Jeune, ayant rappelé, en 338, les évêques catholiques chassés de leurs siéges, fit revenir saint Athanase. En 340, le concile d'Alexandrie, composé de 100 évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats catholiques, pour le laver des nombreuses infamies qu'on avait vomies contre lui; mais ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étaient détruites, il alla à Rome, où le pape Jules, auquel il en avait appelé (1), convoqua un concile de 50 évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé 5 ans après, en 347, confirma la sentence de celui de Rome, et déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siége. Athanase y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur Constant. Après la mort de ce prince, Constance, prince d'un caractère faible, léger, inconstant, dissimulé, opiniâtre dans l'hérésie arienne qu'il soutint par toutes sortes de cruautés, l'exila de nouveau, après l'avoir fait condamner par des évêques de sa secte. Athanase, poursuivi par ses ennemis, délaissé par ses amis, prit le parti de s'enfoncer dans le désert. Il y visita les monastères, et les édifia. Le pape Libère, traité avec inhumanité dans l'exil que lui avait attiré sa fermeté contre les ennemis d'Athanase, consentit enfin à sa condamnation · ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour ce saint évêque. Les ariens mirent sur le trône patriarcal

(1) Rien de plus remarquable que la manière dont saint Athanase lui-même s'exprime sur cet appel, dans sa lettre au pape. On voit qu'il regarde les appels au saint Siége de Rome comme tenant aux fondemens de l'Eglise et à la doctrine formelle de l'Evangile, ainsi qu'à la conviction unanime des évêques catholiques. *A prædictis fratribus definitum est consonanter ut vestra sancta romana interpelletur sedes, cui ab ipso Domino potestas ligandi et solvendi speciali privilegio super alias concessa est. Ipsa firmamentum à Deo fixum, ipsa est sacer vertex, in quo omnes vertuntur, sustentantur, levantur.* Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza en appelèrent également au pape. Jules reçut leurs plaintes, comme étant chargé, en qualité de chef des pasteurs, dit Sozomène, de veiller sur toutes les églises, et il les rétablit sur leur siége. « Ignorez-vous (écrit ce pontife, en cette » occasion, aux évêques d'Orient) qu'il est d'usage de » commencer par nous informer de ce qui se passe en pa- » reil cas, afin que nous puissions régler ce qui paraît » juste? Il fallait donc vous adresser à nous, si vous aviez » des sujets de plaintes contre un évêque..... C'est ce que » nous avons appris de l'apôtre saint Pierre, et ce dont je ne » vous parlerais pas, parce que je vous crois suffisamment » instruits, si ce que vous venez de faire ne nous avait af- » fligé. » C'est encore par l'autorité de ce pape que les évêques d'Orient et d'Occident s'assemblèrent à Sardique en 347, pour dissiper les nuages que les ariens avaient élevés au sujet des décrets de Nicée.—Ursace et Valens, les suppôts de l'arianisme, s'étant rétractés au concile de Milan, en 349, le concile les renvoie au saint Siége pour être jugés. — Eustache de Sébaste ayant été déposé par le concile de Mélitine, en Arménie, s'adresse au pape Libère, qui le restitue à son siége. — Lorsque Ursace et Valens retournent à leurs premières erreurs, c'est encore de Rome que part la sentence qui les soumet à l'anathème. Le pape saint Damase, après les avoir condamnés dans un concile, en donne avis à tous les évêques. Le même pape concourt avec l'empereur à la convocation du second concile général contre Macédonius; et il a déjà proscrit l'erreur à Rome, lorsque les Pères l'anathématisent à Constantinople. On voit, en toute occasion, que dans ces premiers siècles, les jugemens définitifs venaient constamment de Rome. Le même ordre de choses fut soigneusement conservé dans les siècles suivans. (*Voyez* INNOCENT I). Saint Bernard regardait l'appel à Rome comme *aussi nécessaire dans l'Eglise que le soleil dans le monde*. Les évêques de France, dans une de leurs plus nombreuses assemblées (20 janvier 1620), en parlent comme d'une maxime fondamentale de la hiérarchie, dont l'observance tient substantiellement à la conservation de l'Eglise : *Hortamur episcopos omnes, ut apostolicam sedem, utpote Dei sponsione infallibili fundatam, omniumque Ecclesiarum matrem, omni honore cultuque prosequantur; ipsa enim, ut cum B. Athanasio loquamur, est sacrum illud caput, a quo in omnes Ecclesias velut totidem membra, omnis spiritus diffunditur, quo nutriuntur et conservantur.*

d'Alexandrie un certain Grégoire, qui le posséda jusqu'à la mort de l'empereur Constance. Saint Athanase, rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les païens l'ayant rendu odieux à Julien, ce prince aussi crédule que superstitieux, nourrissant d'ailleurs dans son cœur une haine formelle contre J. C., ordonna qu'on chassât d'Alexandrie ce défenseur de sa divinité. Athanase se cacha une seconde fois; mais, dès que Jovien fut monté sur le trône impérial, il reparut dans Alexandrie, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avait souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'Egypte, de la Thébaïde et de la Libye, au nom duquel il adressa une lettre à Jovien, dans laquelle on proposait la formule de foi du concile de Nicée, comme règle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à Antioche. Les ariens, qui étaient venus pour le noircir dans l'esprit de l'empereur, se retirèrent, confus de le voir l'objet de l'amitié et de l'estime de ce prince, tandis qu'eux-mêmes étaient un objet d'horreur et de mépris. Valens, successeur de Jovien, fut moins favorable à la saine doctrine. Athanase se vit obligé de prendre la fuite pour la quatrième fois, et de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un petit bâtiment construit sur le tombeau de son père. L'empereur l'ayant rappelé, le saint évêque ne s'occupa plus qu'à préserver son peuple du venin de l'hérésie, et à se préparer à la mort. Il mourut enfin très paisiblement dans les bras de son peuple, le 2 mai 373, après quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle. « Il termina sa vie, » dit saint Grégoire de Nazianze, dans » un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, aux patriarches, aux » prophètes, aux apôtres, aux martyrs, à l'exemple desquels il avait généreusement combattu pour la vérité. » Je dirai, pour renfermer son épitaphe » en peu de mots, qu'il sortit de cette vie » mortelle avec beaucoup plus d'honneur » et de gloire qu'il n'en avait reçu à » Alexandrie, lorsqu'après ses différens » exils il y rentra de la manière la plus » triomphante. Qui ne sait en effet que » tous les gens de bien pleurèrent amèrement sa mort, et que la mémoire de » son nom est restée profondément gravée dans leur cœur? Puisse-t-il du haut » du ciel abaisser sur moi ses regards, me » favoriser, m'assister dans le gouvernement de mon troupeau, conserver dans » mon église le dépôt de la vraie foi! Et » si, pour les péchés du monde, nous » devons éprouver les ravages de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ces » maux, et nous obtenir par son intercession la grâce de jouir avec lui de la vue » de Dieu! » Quelques incrédules ont peint ce grand homme comme un zélateur imprudent, comme un boute-feu, un fanatique. La vérité est qu'il n'opposa jamais que la patience, la prudence et la force de la vérité à une persécution de 50 ans. Son caractère se montre dans ses ouvrages : il n'injurie point ses adversaires, il ne cherche point à les aigrir, il les accable par l'autorité de l'Ecriture-Sainte et par la force de ses raisonnemens. « Il avait, dit l'abbé de la Bletterie, dans son éloquente Histoire de Jovien, l'esprit juste, vif et pénétrant, le » cœur généreux et désintéressé, un courage de sang-froid, et, pour ainsi dire, » un héroïsme uni, toujours égal, sans » impétuosité ni saillies; une foi vive, » une charité sans bornes, une humilité » profonde, un christianisme mâle, simple et noble comme l'Evangile, une » éloquence naturelle, semée de traits » perçans, forte de choses, allant droit » au but, et d'une précision rare dans les » Grecs de ce temps-là. L'austérité de sa » vie rendait la vertu respectable; sa » douceur dans le commerce le faisait » aimer. Le calme et la sérénité de son » âme se peignaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas d'une taille avantageuse, » son extérieur avait quelque chose de » majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les sciences profanes, mais il » évitait d'en faire parade. Habile dans » la lettre des Ecritures, il en possédait » l'esprit. Jamais ni Grecs ni Romains » n'aimèrent autant la patrie qu'Athanase

» aima l'Eglise, dont les intérêts furent » toujours inséparables des siens. Une » longue expérience l'avait rompu aux » affaires ecclésiastiques. L'adversité, qui » étend et raffine le génie, lorsqu'elle ne » l'écrase pas, lui avait donné un coup-» d'œil admirable pour apercevoir des » ressources, même humaines, quand » tout paraissait désespéré. Menacé de » l'exil lorsqu'il était dans son siége, et » de la mort lorsqu'il était en exil, il lutta » près de 50 ans contre une ligue d'hom-» mes subtils en raisonnemens, profonds » en intrigues, courtisans déliés, et maî-» tres du prince, arbitres de la faveur et » de la disgrâce, calomniateurs infatiga-» bles, barbares persécuteurs. Il les dé-» concerta, les confondit, et leur échappa » toujours, sans leur donner la consola-» tion de lui voir faire une fausse démar-» che; il les fit trembler, lors même qu'il » fuyait devant eux, et qu'il était ense-» veli tout vivant dans le tombeau de son » père. Il lisait dans les cœurs et dans » l'avenir. Quelques catholiques étaient » persuadés que Dieu lui révélait les des-» seins de ses ennemis : les ariens l'accu-» saient de magie, et les païens préten-» daient qu'il était versé dans la science » des augures, et qu'il entendait le lan-» gage des oiseaux : tant il est vrai que » sa prudence était une espèce de divi-» nation. Personne ne discerna mieux que » lui les momens de se produire ou de » se cacher, ceux de la parole ou du si-» lence, de l'action ou du repos. Il sut » fixer l'inconstance du peuple (des » Alexandrins, c'est tout dire), trouver » une nouvelle patrie dans les lieux de » son exil, et le même crédit à l'extrémité » des Gaules, dans la ville de Trèves, » qu'en Egypte, et dans le sein même » d'Alexandrie; entretenir des correspon-» dances, ménager des protections, lier » entre eux les orthodoxes, encourager » les plus timides, d'un faible ami ne se » faire jamais un ennemi, excuser les fai-» blesses avec une charité et une bonté » d'âme qui font sentir que s'il condam-» nait les voies de rigueur en matière de » religion, c'était moins par intérêt que » par principes et par caractère. Julien, » qui ne persécutait pas les autres évê-» ques, du moins ouvertement, regardait » comme un coup d'état de lui ôter la vie, » croyant que la destinée du christia-» nisme était attachée à celle d'Atha-» nase. » Nous avons diverses éditions des Œuvres de ce saint. Celle de Commelin, en 1600, et celle de Paris, 1627, avec les corrections de Pierre Nannius, sont belles; mais la meilleure est celle de don de Montfaucon, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur tous les anciens manuscrits, enrichie d'une version nouvelle, d'une Vie du saint, de plusieurs ouvrages qui n'avaient point vu le jour, et de quelques opuscules attribués à saint Athanase : on y joint ordinairement, du même don de Montfaucon, *Collectio nova Patrum græcorum*, Paris, 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ouvrages de ce Père sont sa *Défense de la Trinité et de l'Incarnation*; ses *Apologies*; ses *Lettres*; ses *Traités contre les ariens*, *les méléciens*, *les apollinaristes* et *les macédoniens*. Le stile de saint Athanase n'est ni au-dessus, ni au-dessous du sujet qu'il traite, tour à tour noble, simple, élégant, clair, pathétique. « On y trouve » (dit Photius, le meilleur critique des » écrivains de sa langue), avec une dic-» tion nette, facile, abondante, une force » et une finesse inimitables. Tout ce qu'il » avance, et qu'il présente sous le jour » le plus avantageux, porte sur une » logique solide, et en même temps » susceptible de termes nobles et des or-» nemens de la haute éloquence. Mais son » plus grand art consiste à cacher l'art » même; et rien ne paraît si simple et si » naturel que les traits les plus victorieux. » Il s'insinue dans les esprits, couvert de » ses moyens qui font disparaître sa per-» sonne : ce n'est pas l'auteur, c'est la » raison même qui domine le lecteur; et » celui-ci se trouve persuadé sans s'être » aperçu qu'on le voulût faire; docteur » et orateur d'une sagesse extrême, d'un » goût exquis, d'une justesse unique » dans l'expression, partout il propor-» tionne exactement le tour du discours » au sujet qu'il traite, et aux personnes » qui l'écoutent. » Erasme était grand

admirateur du stile de saint Athanase ; et il le préférait à celui de tous les autres Pères. Il trouvait qu'il n'était point dur et difficile comme celui de Tertullien, point gêné et embarrassé comme celui de saint Hilaire, point recherché comme celui de saint Grégoire de Nazianze, point entortillé comme celui de saint Augustin. Il est partout, selon le même auteur, facile, élégant, orné, fleuri, et admirablement adapté aux différens sujets que traite le saint docteur ; et si quelquefois ils n'ont pas tout le poli que l'on pourrait désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires, et aux persécutions qui ne permettaient pas à saint Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Côme, avait coutume de dire : « Quand vous » trouverez quelque chose des ouvrages » de saint Athanase, si vous n'avez pas » de papier, écrivez-le sur vos habits. » *Prat. spirit.*, c. 40. On ne connaît pas l'auteur du *Symbole* qui porte son nom ; mais la plupart des savans pensent qu'il n'est pas de lui, quoiqu'il soit l'exacte expression du dogme pour lequel il a tant souffert. Quesnel l'attribue à Vigile de Tapse; Antelmi à Vincent de Lerins : l'abbé Le Clerc publia une Dissertation en 1730, tendant à prouver que ce symbole est réellement de saint Athanase. Nous avons une Vie de saint Athanase, par Godefroi Hermant, en 2 vol. in-4, très propre à faire connaître ce défenseur de la divinité de J. C., et ses adversaires.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, fut ordonné par les anoméens, du vivant de Marcel, évêque de cette ville; mais le défaut qui se trouvait dans sa promotion à l'épiscopat fut réparé par le zèle qu'il fit éclater pour la foi de Nicée, et par les combats qu'il soutint pour défendre la divinité du Verbe et du Saint-Esprit. Il envoya deux prêtres au concile d'Antioche en 343, et assista à celui de Thyane en 366. Il mourut vers l'an 372. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile lui donnent de grands éloges.

ATHANASE, diacre de Jérusalem, soutint avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, et fut persécuté par Théodose, chef du parti des eutychiens, patriarche intrus de Jérusalem. Athanase lui ayant reproché les cruautés qu'il exerçait, fut enlevé par des satellites, qui, après l'avoir déchiré à coups de fouet, lui coupèrent la tête, vers l'an 452. Son corps fut traîné par un pied dans toute la ville et donné à manger aux chiens. Le Martyrologe fait mention de lui le 5 juillet.

ATHANASIE (Sainte), fille de Nicétas et d'Irène, naquit au commencement du 9e siècle, dans l'île d'Egine. Etant encore vierge, elle avait résolu de se consacrer à Dieu, mais ses parens l'obligèrent à se marier à un officier, qui fut tué peu d'années après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque temps veuve, elle fut obligée de se marier une seconde fois, par l'édit de l'empereur Michel le Bègue, qui ordonnait aux filles nubiles et aux jeunes veuves de se marier; édit aussi contraire à la liberté personnelle et civile des citoyens, qu'à la liberté évangélique et au respect dû aux conseils de l'Apôtre; édit digne d'un prince qui voulait rétablir le judaïsme, et qui régnait en despote violent et débauché. Le second mari d'Athanasie, touché des exemples de sa femme, entra dans un monastère, et Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après, elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté et solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastère fut appelé *Timie*, c'est-à-dire, lieu honoré et respecté. Athanasie fut obligée de faire un voyage à Constantinople, et mourut à son retour, le 15 août 866. Les Grecs font sa fête le 16 août.

ATHANATUS, homme d'une force prodigieuse, se promenait, au rapport de Pline le Naturaliste, sur un théâtre, revêtu d'une cuirasse de plomb, pesant 500 livres, et chaussé avec des brodequins qui en pesaient autant. Quoique Pline passe pour exagérateur, on n'a pas plus sujet douter de ce fait que de ce qu'on a raconté de Milon de Crotone. (*Voy.* ce nom.) Scheuchzer, dans sa *Physica sacra*, tom. 4, pag. 480, fait mention d'un Allemand qui leva un ca-

non de 1900 livres, et d'un Anglais qui porta 2019 liv. de plomb.

ATHÉAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, et promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnait du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Ce fut la source d'une guerre dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 avant J. C. On a dit que dans les courses que ses gens faisaient sur les Macédoniens, ils prirent un célèbre musicien, nommé Isménias. Athéas le fit chanter, et comme ses sujets, tout farouches qu'ils étaient, l'écoutaient avec complaisance : *Pour moi*, dit Athéas, *j'aime mieux entendre hennir un cheval que d'ouïr chanter cet homme-là*. Cela nous paraît bien barbare ; il se pourrait cependant qu'il y eût là quelque chose qui tînt de près à la bonne philosophie, ou tout au moins au génie d'un guerrier, insensible à tout ce qui peut faire des impressions molles et sensuelles.

ATHELSTAN, huitième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils aîné et successeur d'Edouard, surnommé l'*Ancien* ou le *Vieux*, et petit-fils du grand Alfred, monta sur le trône en 925, régna 16 ans, et se signala par sa prudence et son courage. Ses deux frères aînés, admirant ses qualités rares, lui cédèrent tous leurs droits, quoiqu'ils fussent enfans légitimes, tandis que lui était fils naturel d'Edouard. Le père ayant détruit le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland, et força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. Il vainquit aussi les Ecossais, en 938, et mourut en 941, après avoir fait à l'Eglise et à l'état tout le bien que peut leur faire un prince bon, juste et chrétien.

ATHÉNAGORAS ou ATHÉNAGORE, d'Athènes, philosophe chrétien, adressa à Marc-Aurèle, et à son fils Commode, associé à l'empire, une *Apologie*, dans laquelle il décharge les chrétiens de toutes les calomnies qu'on imaginait contre eux. On voit par cette apologie que les païens les accusaient de trois crimes principaux, de nier l'existence d'un Dieu, de tuer et de manger un enfant dans leurs assemblées, de s'y livrer ensuite à l'impudicité. Accusations absurdes qu'Athénagoras n'eut pas de peine à réfuter, et qui prouvent autant la parfaite innocence des chrétiens que la haine aveugle de leurs ennemis, haine qui se manifestait dans tous les procédés des païens contre les enfans de l'Evangile. « Pourquoi, demande Athénagoras, sous le règne de » deux princes philosophes, et naturelle- » ment équitables, n'accorde-t-on pas aux » chrétiens, qui font profession d'honorer » la Divinité, la même liberté dont jouis- » sent les superstitions les plus absurdes ? » Pourquoi ne procède-t-on pas contre des » hommes dont les mœurs sont innocen- » tes, dans la même forme juridique que » contre des malfaiteurs coupables des » plus grands crimes ? » Questions qui trouvent une réponse toute naturelle dans l'opposition essentielle qu'il y aura toujours entre la perversité et la corruption du monde et la religion de J. C., conformément à ce divin oracle : *Eritis odio omnibus propter nomen meum. Nolite mirari si vos odit mundus*. Conrad, Gesner, et Suffrius Pétri ont traduit du grec en latin cette apologie. On a encore de lui un *Traité sur la résurrection des morts*. Ces deux ouvrages sont écrits avec pureté : on les trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et à la suite des Œuvres de saint Justin, dans l'édition des bénédictins. Ils ont été imprimés plusieurs fois séparément. La meilleure édition de ces deux traités est celle d'Oxford, 1706, in-8, sous le titre de *Legatio pro christianis*. « Quelques critiques protestans, » dit un théologien, font plusieurs re- » proches contre la doctrine d'Athéna- » goras, et l'accusent d'y avoir mêlé trop » d'idées platoniciennes. Mais il faut faire » attention que cet écrivain parlait à » des empereurs qui faisaient profession » de philosophie, et qui, sans doute, » respectaient Platon : c'était un trait » de prudence de se conformer à leur » goût, et de leur alléguer en plusieurs » choses l'autorité de ce philosophe. » Quand même Athénagoras aurait con-

» servé, après sa conversion, les opi-
» nions platoniciennes qui lui paraissaient
» conciliables avec les dogmes du chris-
» tianisme, nous ne voyons pas où se-
» rait le crime. De là même il s'ensuit que
» notre religion, dès sa naissance, n'a
» pas redouté l'examen des philosophes.»
Martin Fumée, seigneur de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'Athénagoras le roman du *Vray et pafaict amour*, contenant les *Amours honnestes de Théagène et de Chariclée, etc.*, en 1599 et 1612, in-12, mais cet ouvrage n'a jamais existé avant lui, ou du moins avant son siècle. Labbé Langlet l'attribue à Philander. Quelque mince que soit le mérite de cet ouvrage, on peut louer l'intention de l'auteur, qui voulait l'opposer au roman obscène des *Amours de Théagène et de Chariclée*. *Voyez* HÉLIODORE d'Emèse. L'*Apologie* et le *Discours sur les morts*, d'Athénagore, ont été traduits en français par Arnaud du Frerier, en 1577. On trouve, en outre, une *Analyse* de l'*Apologie*, dans le 1er volume de la *Suite des anciens apologistes de la Religion chrétienne*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1785, in-8.

ATHÉNAIS. *Voyez* EUDOXIE.

ATHÉNÉE, grammairien, appelé le *Varron des Grecs*, né à Naucratis en Egypte, vivait dans le 2e siècle, sous Marc-Aurèle. Son érudition était profonde, et sa mémoire prodigieuse. De tous les ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste que les *Dipnosophistes*, c'est-à-dire, *les Sophistes à table*, en 15 livres, dont les deux premiers, une partie du troisième, et presque tout le dernier, nous manquent. Le nombre infini de citations et de faits curieux rendent cet ouvrage intéressant à tous ceux qui aiment à connaître les mœurs de l'antiquité. L'auteur aurait pu se dispenser de faire égayer ses philosophes par des médisances et des obscénités. Noël le Comte (*Natalis Comes*) l'a traduit en latin, et c'est sur cette version que l'abbé de Marolles l'a mis en français. Ces deux traductions sont peu fidèles. L'édition d'Athénée donnée par Casaubon, 1621, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de Daleschamps, est préférable à toutes les autres. Une nouvelle traduction latine par M. Jacobs savant professeur de Munich, a paru à Iéna en 1809, in-8. Il ne faut pas le confondre avec ATHÉNÉE, philosophe de Séleucie, qui vint à Rome sous Auguste, et fut ami intime de Muréna, qui conspira contre ce prince; il fut néanmoins jugé innocent, et mourut quelque temps après, écrasé par la chute de la maison où il dormait.

ATHÉNÉE, médecin de Cilicie, florissait du temps de Pline. Il soutenait que le feu, l'air, l'eau et la terre n'étaient pas les vrais élémens; mais le chaud, le froid, le sec et l'humide, et un cinquième qu'il ne savait comment définir: il l'appelait *esprit*, en grec *pneuma*; ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *pneumatiques*. On voit que dans le choix des quatre élémens, Athénée prenait des effets pour des causes et des principes.

ATHÉNÉE, de Byzance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur pour fortifier les places de Thrace et d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le *Recueil* des ouvrages des anciens mathématiciens, Paris, 1693, in-fol., grec et latin.

ATHÉNOBIUS, fils de Démétrius, fut envoyé par Antiochus-Sidétès, roi de Syrie, vers Simon Machabée, pour lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gazara et de la forteresse de Jérusalem, et de lui payer des tributs pour les villes qu'il occupait hors de la Judée. Simon répondit qu'il n'avait rien usurpé du domaine du roi, et que pour les places que le roi répétait, elles avaient été prises par les Juifs pour se mettre à couvert des maux continuels qu'elles occasionaient. Athénobius alla rapporter la réponse de Simon à Antiochus au siége de Dora. Ce monarque envoya contre lui Cendebée, qui fut défait et mis en fuite par les deux fils du grand-prêtre Simon. 1 Mach. 16.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, précepteur et ami d'Auguste, avait été choisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna

souvent de très bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimait les femmes. Parmi les dames qu'il cultivait, il y avait la femme d'un sénateur, ami d'Athénodore. Celui-ci étant allé le voir, le trouva baigné de pleurs. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litière qu'Auguste envoyait à sa maîtresse; et s'étant présenté à Auguste, étonné de ce déguisement, il lui dit : « A quoi vous » exposez-vous, seigneur ? Un mari au » désespoir ne peut-il pas se déguiser et » laver dans votre sang la honte que vous » lui prépariez ? » Auguste ne fut pas fâché de cette leçon : elle le rendit plus circonspect et plus équitable. Athénodore ayant obtenu la permission de se retirer à Tarse, sa patrie, conseilla en partant à son élève, pour calmer son naturel bouillant, de compter les vingt-quatre lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvemens de sa colère; mais il paraît qu'il ne les compta pas long-temps. Ce philosophe mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui, par une reconnaissance absurde, lui décernèrent des sacrifices comme à un dieu. Athénodore avait fait plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, entre autres un *Traité de la noblesse*, un *du travail et du délassement*. Quelques critiques croient que c'est le même Athénodore qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude, qui depuis parvint à l'empire. M. Brucker (*Hist. crit. de la philosop.*) adopte cette opinion : mais M. l'abbé Sévin (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, t. 13, p. 54) prouve assez bien qu'Athénodore, précepteur d'Auguste, était mort avant la naissance de Claude.—Pline le Jeune parle d'un philosophe ATHÉNODORE, auquel un spectre apparut avec des circonstances effrayantes. Mais l'ensemble de cette histoire n'en favorise pas la croyance, et Pline lui-même ne sait dans quel sens et jusqu'à quel point on peut l'adopter.

ATHÉNODORE (Saint), évêque de Néocésarée, frère de saint Grégoire le Thaumaturge, assista au concile d'Antioche contre Paul de Samosate, et fut martyrisé pendant la persécution d'Aurélien, vers l'an 233.—Il ne faut pas le confondre avec un autre saint ATHÉNODORE, évêque de Mésopotamie, martyrisé sous le président Eleusius, du temps de Dioclétien.

ATHÉNOGÈNE, martyr du 3e siècle, fut jeté dans un abîme. Saint Basile, au chap. 3 du livre du Saint-Esprit, fait mention d'une hymne sur la Trinité, qu'il composa avant d'être précipité.

ATHIAS (Joseph), Juif, imprimeur d'Amsterdam, publia en 1661 et 1667, deux éditions de la *Bible hébraïque*, en 2 vol. in-8, qui lui méritèrent une chaîne d'or et une médaille, dont les Etats-généraux lui firent présent. Ces éditions étaient recherchées par les savans avant celle d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8. Il mourut en 1700. La *Bible* d'Athias, conjointement avec la *Polyglotte* d'Alcala et de Bamberg, ont servi comme de base à l'édition de Reineccius, réimprimée en 1793, par les soins du savant Dorderlein.—Il ne faut pas le confondre avec Isaac ATHIAS, rabbin espagnol, dont on a une *Explication* des différens préceptes de la loi mosaïque.

ATHLONE (Godard de Réede, comte d'), d'une famille distinguée de Westphalie, général des troupes hollandaises. Après avoir remporté des victoires qui facilitèrent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, il fit la campagne de 1702 avec le duc de Marlborough, et mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'était distingué autant par sa clémence que par sa valeur.

* ATKINS (sir Robert), célèbre jurisconsulte anglais né en 1621, fut nommé au couronnement de Charles II en 1661, chevalier du bain, et en 1679 l'un des douze grands juges d'Angleterre dans la cour des communs-plaids. C'est lui qui prit la défense du fameux lord Russel qu'il ne put cependant, malgré son éloquence, arracher à l'échafaud. La révolution de 1688 le compta parmi ses plus chauds partisans, et le roi Guillaume le nomma, pour récompense de son zèle, lord-chef, baron et premier président de la cour de

l'échiquier et orateur de la chambre des pairs, à la place du marquis d'Halifax. Atkins mourut dans ses terres de Glocestershire en 1709. On a de lui *Traités parlementaires et politiques*, vol. in-8; *Dissertation sur l'élection des membres du parlement*, et un *Discours* très applaudi dans le temps, qui contient une violente diatribe contre Louis XIV, et qui dénonce toute la corruption du gouvernement anglais.—Son fils ATKINS (sir Robert) fut élu membre du parlement par le comté de Glocester, écrivit l'histoire de ce comté, et mourut à l'âge de 67 ans, en 1711.—Un autre ATKINS (Richard) a composé un livre intitulé *Traité sur les progrès de l'imprimerie en Angleterre*, Londres, 1664, in-4. Il naquit dans le comté de Glocester en 1615, et mourut en prison pour dettes, l'an 1677.

ATOSSA, fille aînée de Cyrus, roi de Perse, épousa d'abord Cambyse son propre frère, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en troisièmes noces, l'an 321 avant J. C., à Darius, dont elle eut Xerxès, qui succéda à son père dans le royaume des Perses. Atossa, selon Usserius, est la même qui est appelée Vasthi dans l'Ecriture. Il ne faut pas s'attendre à trouver quelque chose d'exact et d'uniforme chez les écrivains sur cette époque de l'histoire profane : ce n'est qu'en la combinant avec l'Histoire sainte qu'on trouve quelque point d'appui pour se décider ; mais cette combinaison même est un ouvrage pénible et incertain. *V.* ASSUÉRUS.

ATRÉE, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Pélops, et père d'Agamemnon et de Ménélas, vivait l'an 1291 avant J. C. Thyeste son frère, s'étant fait aimer de sa femme Erope, et craignant le ressentiment d'Atrée, se retira dans un lieu de sûreté. Atrée feignit de s'être réconcilié avec lui, et lui fit manger dans un festin deux enfans, fruits de son crime. Sénèque, Crébillon et Voltaire ont mis ces horreurs sur le théâtre : mais quel peut être le but de telles représentations, sinon de noircir le caractère national, de le familiariser avec les forfaits, d'exalter l'imagination par des images atroces, et d'irriter les cœurs par des commotions aussi inutiles que dangereuses ? Horace, dans son Art poétique, semble avoir voulu proscrire ce sujet de la scène :

Nec humana palam coquat exta nefarius Atreus.

On dira qu'il n'a condamné que la représentation de la catastrophe : mais quel est donc le choix des dramatistes qui se déterminent pour des sujets dont l'action principale n'est pas représentable ?

ATRONGE, simple berger qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archélaüs demandait à Rome cette couronne pour lui. Le roi berger s'étant soutenu quelque temps avec le secours de quatre de ses frères, aussi vaillans que lui, fut pris enfin par Archélaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume et le fit ensuite mettre à mort.

ATTAIGNANT (l'abbé de l') *V.* LATTAIGNANT.

ATTALE I, roi de Pergame, cousin-germain et successeur d'Eumène l'an 241 avant J. C., combattit les Gaulois et les vainquit. Il poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, et prit le titre de roi, que ses prédécesseurs n'avaient point. Il secourut les Romains contre Philippe, roi de Macédoine, et mourut laissant quatre fils, l'an 197 avant J. C., après un règne de 44 ans. Il s'illustra par sa générosité, par sa valeur et sa fidélité envers ses alliés. Il mourut d'une manière extraordinaire : après avoir fait un discours véhément aux Bestiens, pour les exhorter à s'unir aux Romains contre Philippe, il tomba épuisé de fatigue, et cessa de vivre peu de jours après.

ATTALE II, Philadelphe, roi de Pergame et frère d'Eumène II, prit la couronne, et la fit passer ensuite sur la tête de son neveu, dont il était le tuteur. Il défit Antiochus, donna du secours aux Romains, arrêta les irruptions de Démétrius, et fonda Attalie, Philadelphie et d'autres villes. Il mourut l'an 138 avant J. C., âgé de 82 ans. Ce prince était fort lié avec les philosophes de son temps, particulièrement avec Polémon; chez le-

quel cependant il n'avait pas grande sagesse à puiser. *Voy.* Polémon. C'est à cet Attale que les Romains écrivirent en faveur des Juifs. *I. Mach.* 17.

ATTALE III, roi de Pergame, surnommé *Philométor*, fils d'Eumène et de Stratonice, commença son règne par ôter la vie à plusieurs de ses amis et de ses parens. Il donnait pour prétexte à ces atrocités, de vouloir venger, tantôt la mort de sa mère, tantôt de son épouse Bérénice. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce prince était tombé en démence, et qu'il ne lui restait que peu d'éclairs de raison. Il abandonna ensuite le soin de ses affaires pour s'occuper entièrement de son jardin. Il y cultivait des plantes salutaires et des poisons, tels que l'aconit et la ciguë, qu'il envoyait quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux. Il avait entrepris d'élever un tombeau à sa mère; mais ayant trop longtemps travaillé au soleil, il contracta une fièvre, et en mourut l'an 134 avant J. C., sans laisser d'enfans de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisseries. Il laissa les Romains héritiers. *Populus romanus meorum hæres esto*, portait son testament en vertu duquel la république prit possession de son royaume.

ATTALE (Priscus-Attalus), né dans l'Ionie, s'avança à la cour des empereurs d'Occident, et obtint le rang de sénateur. Il était préfet de Rome en 409, lorsqu'Alaric se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnaître empereur par le sénat et le peuple romain; mais étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla en 410 de sa pourpre impériale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale obligé de suivre Alaric comme un simple particulier, devint la risée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de temps après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majesté romaine. On prétend qu'un jour Alaric le produisit en public habillé en empereur, et le lendemain il le fit paraître à sa suite avec une robe d'esclave. Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules : mais comme il n'avait ni argent, ni soldats, ni province, il fut errant jusqu'en 416, où il fut pris par le général Constance, et envoyé à Honorius, qui était pour lors à Ravenne. Ce prince le laissa vivre, et se contenta de lui faire couper la main qui avait porté le sceptre; il publia même un édit par lequel il pardonnait aux gens de guerre qui l'avaient suivi. Attale mourut dans l'île de Lipari, où Honorius l'avait relégué.

*ATTAVANTI (Paul), provincial de l'ordre des servites, né à Florence en 1419 et vulgairement connu sous le nom de *frère Paul de Florence*, se distingua par son savoir, son éloquence, étendit son ordre dans diverses parties de l'Italie et mourut en 1499, à l'âge de 80 ans. On a de lui 1° *Vita beati Joachimi ordinis Servorum*, insérée dans le tome 2 des actes de Bollandus : 2° *Quadragesimale de reditu peccatoris ad Deum*, Milan, 1479, in-4; 3° *Breviarum totius juris canonici*, Milan, 1478-79, in-fol.; 4° *Expositio in psalmos pœnitentiales*, Milan, 1479, in-4; 5° *De origine ordinis Servorum B. Mariæ dialogus*, Parme, 1727, in-4, Florence 1741, in-8. Attavanti a encore composé d'autres ouvrages, entre autres une *Histoire de sainte Catherine de Sienne*, *Histoire de la maison de Gonzague*; mais ils n'ont point été imprimés.

ATTAYDE. *Voyez* Atayde.

* ATTÉIUS-CAPITO, un des plus habiles jurisconsultes de Rome, fut tribun avec Aquilius Gallus, et consul avec Germanicus. Honoré de la faveur d'Auguste et de celle de Tibère, il reçut de ce dernier des emplois honorables; homme superstitieux, courtisan servile, il rampa devant son maître et caressa ses passions. Ses écrits étaient 1° *Commentaria ad duodecim tabulas*; 2° *Conjectaneorum libri* CCLX, *de pontifico jure*; 3° *De jure sacrificiorum libri decem*; 4° *De senatoris officio*. Attéius mourut l'an 23 de J. C.

* ATTENDOLO (Jean-Baptiste), né à Capoue vers l'an 1520, prêtre séculier, auteur de poésies estimées, littérateur

versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, se rendit célèbre par les discussions qu'il soutint en faveur de la Jérusalem délivrée, à l'académie de la Crusca dont il était un des membres distingués; il mourut en 1572. On a de lui *Orazione nell' essequie di Carlo d'Austria, principe di Spagna*, Naples, 1571, in-4; 2° *Orazione militare all' altezza del serenissimo D. Giovanni d'Austria, per la vittoria navale ottenuta dalla santa lega nell' Echinadi*, Naples, 1573, in-4; 3° *Rime* ou *poésies*, publiées avec un discours sur la poésie épique *de Benedetti dell' Uva* et *Camilla Pellegrino*, Florence, 1584, in-8; 4° *Corso di XII lerzioni sopra la Canzone di M. Francesco Petrarca : Vergine bella, etc.*, Naples, 1604, in-4; 5° *L'unità della materia poetica sotto dieci predicamenti e sentimenti ne' due principi della toscana e latina poesia, Petrarca e Virgilio*, Naples, 1724, in-8. Ce fut Attendolo qui, après la mort de Transillo, corrigea l'ouvrage de ce poète intitulé *Le lacrime di san Pietro*, laissé imparfait par l'auteur.

ATTERBURY (François), naquit à Mitleton, dans la province de Buckingham, le 6 mars 1662. Ses premières études, faites aux colléges de Westminster et d'Oxford, annoncèrent ses talens. Dès l'âge de 22 ans, il mit en vers latins l'*Absalon* et l'*Achitophel* de Dryden, poète anglais. En 1687, année de son doctorat, il écrivit une *Apologie pour Martin Luther*, contre les catholiques; ouvrage peu digne de ses lumières, et dont l'enthousiasme de secte fait tout le mérite. Le roi Guillaume le fit son chapelain. Il eut la même charge sous la reine Anne, fut doyen de Westminster, et évêque de Rochester en 1713. Après la mort de cette princesse, Atterbury s'étant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et banni l'année suivante du royaume. Cet évêque anglican, retiré en France, fut l'ami des gens de lettres; il s'en fit rechercher par son érudition et par son goût, et aimer par sa politesse et les agrémens de son commerce. Il mourut à Paris en 1732, âgé de 71 ans. On a de lui 1° des *Sermons* en anglais; 2° des *Lettres latines*, dignes des meilleurs littérateurs : on les trouve dans le recueil des pièces de littérature, par l'abbé Granet; 3° des *Réflexions sur le caractère de Japis dans Virgile*. On peut voir un long extrait de cette dissertation à la fin du Virgile de l'abbé des Fontaines. L'auteur la composa pendant son séjour à Paris, comme il le dit dans ces vers élégans qui terminent son écrit.

Hæc ego lusi
Ad Sequanæ ripas, Tamesino a flumine longe,
Jam senior, languensque, sed ipsa in morte meorum
Quos colui, patriæque memor, nec degener usquam.

ATTERSOL (Guillaume), savant anglais, vivait au commencement du 17e siècle. Il a composé plusieurs ouvrages : le plus connu est son *Commentaire* en anglais sur le livre des Nombres, 1618, in-fol.

ATTICHI. *Voy.* DONI D'.

ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, fils d'un père qui cultivait les lettres, et qui lui inspira ce goût, dut son surnom à son séjour à Athènes; il fut étroitement uni avec Cicéron, son contemporain. Les proscriptions de Cinna et de Sylla l'obligèrent de se retirer à Athènes. Il y apprit la langue grecque avec tant de succès qu'il la parlait aussi facilement que la latine. Les troubles de Rome étant calmés, Atticus revint dans sa patrie, emportant les regrets de tous les Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célèbre orateur Hortensius et tout ce qu'il y avait de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. Durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, il se comporta si bien, qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. Quoiqu'Atticus ne se fût point montré partisan d'aucune des factions qui déchiraient Rome, quand il apprit que Brutus était forcé de quitter l'Italie, il lui envoya 100,000 sesterces, et donna ordre qu'on lui en remît 300,000 en Epire. Content de partager sa vie entre les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur, il refusa constamment toutes les charges.

Il composa des *Annales*, des *Eloges des hommes illustres*, en vers, et divers autres écrits grecs et latins. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il ressentit les faiblesses de la philosophie, et n'eut pas le courage de supporter les infirmités de la vieillesse; il se laissa mourir de faim, quoique son ami Cicéron se fût efforcé de lui faire comprendre que la vraie philosophie proscrivait toute espèce de suicide, et qu'il n'était pas permis à l'homme de quitter à volonté le poste où Dieu l'avait placé. *Piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis, nec injussu ejus a quo ille datus est, ex vita migrandum est.* Il mourut l'an 33 avant J. C. Cicéron lui a adressé les deux beaux traités *de Amicitia* et *de Senectute*, et écrit un grand nombre de lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république et de ses affaires domestiques. L'abbé Montgault les a traduites en français, avec des notes, 6 volumes in-12. *Voyez* ce nom.

ATTICUS (Hérode), fils d'Atticus, préfet de toute l'Asie sous Nerva, l'an 77 de J.C., était d'une famille illustre d'Athènes, et descendait des *Eacides*. L'un de ses ancêtres avait été consul à Rome, et il fut lui-même revêtu de cette dignité l'an 143. Disciple de Favorin et Polémon, il fut le maître de l'empereur Vérus; mais cette éducation, à en juger par ses fruits, lui fit peu d'honneur. Son père lui avait laissé des richesses immenses; mais il préféra à tous ses trésors la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente. On disait de lui, qu'*il était la langue grecque elle-même, et le roi du discours*. Il avait composé divers ouvrages; mais il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut dans un âge avancé. On prétend que dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçait : *Ne sais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus?* Cette réponse, qui renferme un sens profond, et qui devrait être vraie, est contredite néanmoins par la pusillanimité ordinaire aux vieillards, et qui suivant Horace, en fait le caractère :

Res omnes timide gelideque ministrat.

Dans le 16e siècle, on a trouvé un monument grec qui fait mention de cet Atticus. C'est une colonne de marbre avec une inscription que Saumaise a publiée avec des notes.

ATTICUS, moine de Sébaste, en Arménie, n'étant encore que prêtre, servit de témoin contre saint Jean Chrysostôme, lorsque celui-ci fut chassé de Constantinople. Il succéda à Arbène sur le siége patriarcal de Constantinople, en 406, du vivant de saint Jean Chrysostôme, pasteur légitime. Le pape Innocent I, et divers évêques d'Orient désapprouvèrent cette élection. Innocent envoya ses légats pour rétablir saint Jean Chrysostôme, mais ils furent maltraités par le parti d'Atticus, sans qu'il soit certain qu'Atticus y eût part, tout se faisant par ordre de l'impératrice Eudoxie, qui régnait despotiquement. Ce qui peut en faire douter, c'est qu'après la mort de saint Jean, le pape lui accorda sa communion, à condition qu'il remettrait le nom du saint patriarche dans les diptiques, ce qu'Atticus exécuta sans répugnance. Devenu possesseur légitime de son siége, il édifia son troupeau et l'instruisit. Il composa un traité *De fide et virginitate*, pour les princesses filles de l'empereur Arcadius. Saint Cyrille et le pape saint Célestin font son éloge, et se servent de son témoignage contre les erreurs de Nestorius. Les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine citent ses écrits, pour en composer, avec les témoignages des autres Pères, une chaîne de traditions contre les nestoriens et les eutychiens. Saint Prosper loue le zèle avec lequel il opposa aux pélagiens l'antiquité de la foi. Il mourut en 437.

ATTILA, prince scythe et idolâtre, surnommé le *fléau de Dieu*, roi des Huns, était fils de Mandras et succéda à son oncle Roas, en 434. Il régna d'abord avec son frère Bléda, qu'il fit ensuite assassiner, attribuant ce meurtre à une inspiration du ciel. Afin de mieux se concilier le respect des Huns, il leur fit accroire qu'il avait trouvé l'épée de leur divinité tutélaire, avec laquelle il pouvait prétendre à l'empire de l'univers. De la Hongrie et de la Scythie où il se trouvait avec

ses peuples barbares, il commença par désoler la Thrace et l'Orient, et imposa un tribut à l'empereur Théodose le Jeune. Il s'avança ensuite du côté du Danube et du Rhin, mit tout à feu et à sang, entra dans les Gaules, saccagea Trèves, Worms, Mayence, Tongres, Arras, etc. Troyes fut délivrée par son évêque (*Voy.* saint LOUP). Il fondit sur Orléans, l'an 451. Aétius, Théodoric et Mérovée, qui avaient joint leurs troupes contre ce monstre altéré de sang, le chassèrent de devant cette ville. Ils lui livrèrent bataille peu de temps après dans les plaines de Châlons (1), et lui tuèrent, dit-on, plus de 200 mille hommes; mais il est bon de se rappeler toujours, à l'occasion des anciennes batailles, que le nombre de tués y est toujours exagéré, comme celui des combattans. Attila, frémissant de fureur et de rage, craignit pour la première fois. Il avait fait dresser au milieu de son camp un large bûcher, où il devait se précipiter avec tous ses trésors, en cas de désastre. C'était fait de lui, si Aétius, qui appréhendait que la défaite des Huns n'augmentât trop la puissance de Thorismond, roi des Goths, fils de Théodoric, tué dans la bataille, n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares, et de les massacrer tous. Attila eut le temps de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes et rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la première dont il se rendit le maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses, et égorgé les habitans, il la livra aux flammes. Comme elle ne fut ni rétablie ni démolie depuis, et que le feu épargna tout ce qui n'était pas combustible, ses ruines présentent encore aujourd'hui un aspect imposant et bien propre à fixer les regards d'un voyageur philosophe. Milan, Padoue, Vérone, Mantoue, Plaisance, Modène, Parme, et presque toute la Lombardie et la Vénétie, essuyèrent à peu près le même traitement. Il avait pris pour prétexte de cette nouvelle guerre, le refus qu'on lui avait fait de lui remettre Honoria, sœur de Valentinien III. Cette princesse avait eu la lâcheté de réclamer les secours d'Attila contre sa famille. Elle lui avait aussi demandé d'être reçue au rang de ses épouses. Attila, en feignant de défendre la beauté persécutée, exigeait avec la main d'Honoria, la moitié de l'empire. Le pape saint Léon, craignant que Rome et son troupeau ne fussent la proie de ce conquérant barbare, eut le courage de l'aller trouver, et lui persuada, au grand étonnement de son armée, de rebrousser chemin. Baronius rapporte, d'après un écrivain du 8e siècle, qu'Attila vit deux personnes vénérables, qu'on a crues être saint Pierre et saint Paul, à côté du pape Léon, pendant qu'il parlait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la rétrogradation subite de ce barbare, à la voix d'un prêtre, est une merveille plus grande que toutes les apparitions. Il repassa le Danube avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se montrer. Il épousa, peu de temps après, une fille du roi des Bactriens, nommée Ildico, se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la table et du lit, le soir et la nuit de ses noces, que s'étant endormi, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa l'an 453. C'est ainsi que mourut ce conquérant, ou plutôt ce dévastateur, qui joignait à un courage impétueux, la férocité, l'artifice et la fourberie. Il prenait dans ses lettres et ses édits les titres suivans : *Attila, filius Bendemi, nepos magni Nemrod, nutritus in Engaddi, Dei gratia rex Hunnorum, Medorum, Gothorum, Dacorum, metus orbis et flagellum Dei.* « Attila, fils de » Bendemus, petit-fils du grand Nemrod, » élevé et nourri dans Engaddi, par la » grâce de Dieu roi des Huns, des Mèdes, » des Goths, des Daces; la terreur de » l'univers et le fléau de Dieu. » Il avait coutume de dire, « que les étoiles tom» baient devant lui, que la terre trem-

(1) Plusieurs écrivains pensent que c'est au siége d'Orléans même qu'Attila fut défait, et qu'au lieu de *Campis catalaunicis*, il faut lire *Secalaunicis*, la bataille s'étant donnée selon eux, près de la Sologne (*Secalaunum* ou *Secalaunia*). Il est effectivement difficile de comprendre qu'Attila ait levé le siége d'Orléans sans en venir aux mains. Les plaines de l'Orléanais semblent aussi propres à vérifier cette leçon.

» blait, et qu'il était un marteau pour le » monde entier. » *Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis*. Il fut occupé pendant 20 ans de l'ambition de subjuguer la terre, et il n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois, que pour les distribuer à ses soldats. Après ses expéditions, il se reposait dans une cabane, où on lui servait à manger dans des plats de bois. Tel devait être le caractère d'un homme destiné à châtier la mollesse et la corruption des Romains. Attila était petit, mais très robuste; il avait la voix forte et sonore; les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la sévérité de ses regards.

ATTILIUS Regulus. *Voy*. REGULUS *Attilius*.

ATTILIUS, poète latin, a écrit quelques tragédies, et entre autres *Electra*, qu'il avait traduite de Sophocle, comme le remarque Cicéron, qui trouvait ses vers durs. Suétone fait aussi mention de cette pièce. Il vivait vers l'an 615 de Rome.

* ATTIRET (Le frère Jean-Denis), naquit à Dôle, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702. Son goût le porta d'abord vers la peinture. Il étudia son art en France, et alla se perfectionner à Rome, à la sollicitation du marquis de Brossia, son protecteur. Il entra chez les jésuites à l'âge de 30 ans en qualité de frère convers. Les jésuites de la Chine ayant demandé un peintre pour leur mission, Attiret sollicita cette destination et partit vers l'an 1737. Il présenta à l'empereur son tableau de l'*Adoration des Rois*, qui a justement mérité les suffrages des connaisseurs. Habitant d'un pays nouveau, il lui fallut essayer son pinceau sur des matières nouvelles, et plier son goût aux bizarres usages de cette nation; il prit des leçons des peintres chinois, qui admirèrent son talent et s'avouèrent vaincus. L'empereur Kien-Long occupait alors le trône et agrandissait tous les jours ses états par de nouvelles conquêtes. Attiret ne cessait pas plus de peindre que le roi de vaincre, et tous les mois voyaient éclore quelque tableau en l'honneur d'une nouvelle bataille gagnée. La rapidité avec laquelle il était obligé de les faire ne lui permit pas de les soigner parfaitement; mais l'empereur ne laissa pas d'en orner ses appartemens, sans doute parce que même avec ses défauts, il n'avait point de rival. Il avait un logement dans le palais. Kien-Long se donnait tous les jours le plaisir d'aller le voir dessiner, et l'encourageait par des paroles flatteuses. Reconnaissant des services de son Apelles, il voulut le récompenser en lui envoyant le brevet de mandarin : l'humble frère le refusa constamment, et ne voulut même pas accepter la pension qui lui fut offerte. Accablé de travaux qui ne lui laissaient point un instant de relâche, il mourut en 1768, à l'âge de 66 ans, plus estimable par ses vertus qu'admirable par son talent. Attiret, au rapport des missionnaires, avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit, et une piété tendre réunie au plus aimable caractère. Tous ses tableaux sont conservés dans un des appartemens du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Son tableau de l'*Ange gardien* orne la chapelle des néophytes, dans l'église de la Mission française de Pékin. On trouve une lettre d'Attiret dans le tome 37 des *Lettres édifiantes*.

ATTO, ou ATTON, surnommé *Second*, fut fait évêque de Verceil, en 945. Il remplit avec zèle tous les devoirs de l'épiscopat, et gagna la confiance du roi Lothaire, qui le fit un de ses conseillers. Il ne vécut pas au-delà de l'an 960. On a de cet évêque un *Capitulaire* distribué en cent chapitres, inséré dans le Spicilége de don Achery; des *Sermons*, des *Lettres*, des *Commentaires*, etc. Charles Barontius, chanoine de Verceil, a donné une édition de tous ces ouvrages; à Verceil, en 1768, en 2 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec ATTO, qui a écrit la *Vie de saint Jean Gualbert*, en latin, Rome, 1612, in-4.

*ATTUMONELLI (Michel), membre de la société de médecine de Paris, né à Andria, dans la terre de Barri, royaume de Naples, en 1750, s'instruisit dans la médecine dès sa plus tendre jeunesse, et se fit recevoir docteur à Salerne. De re-

tour à Naples, il fut quelque temps professeur de clinique à l'hospice royal des Incurables; enfin, il s'adonna entièrement à la médecine, et un grand nombre de cures heureuses établirent bientôt sa réputation. Les armées françaises s'étant retirées de Naples en 1799, il vint se fixer à Paris où il se fit bientôt une brillante clientelle, et il y mourut le 17 juillet 1826. On lui doit 1° un *Mémoire sur les eaux minérales de Naples et sur les bains de vapeur,* qui contribua à faire connaître avantageusement le vaste établissement de bains que M. Paul venait d'établir; 2° des *Elémens de physiologie médicale ou Physique du corps humain*, Naples, 1787 et 1788; ouvrage remarquable autant par l'érudition avec laquelle la matière est traitée, que par la justesse des vues de l'auteur. Il avait entrepris de réduire le grand ouvrage sur l'Egypte, dont le prix est au-dessus des moyens pécuniaires de beaucoup d'amateurs, et surtout des gens de lettres; mais son travail est malheureusement resté inédit.

* ATWOOD (Georges), physicien célèbre, naquit l'an 1742. Dès ses premières études, son goût et son talent le portèrent spécialement vers les sciences physiques, dans lesquelles il fit beaucoup de progrès. Nommé professeur à Cambridge, il s'acquitta de son emploi avec distinction, et attira à son cours tout ce qu'il y avait de grand dans la ville. Le célèbre Pitt l'ayant entendu une fois seulement, lui fit obtenir un emploi dans les finances, et une pension dont il a joui jusqu'à la mort du ministre, arrivée en 1806. Il ne survécut lui-même qu'un an à son protecteur. Il a laissé 1° *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet.* C'est lui qui a inventé la machine qui sert, dans les cabinets de physique, à démontrer les lois de la chute des corps; 2° *Analyse d'un cours sur les principes de la physique, fait à l'université de Cambridge;* 3° *Recherches fondées sur la théorie du mouvement, pour déterminer le temps des vibrations des balanciers des horloges.*

AUBAIS (Charles de Baschi, marquis d'), né au château de Beauvoisin en Languedoc, le 20 mars, en 1686, mort au château d'Aubais en 1777, a laissé un recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4, qui ont servi à guider beaucoup d'auteurs dans leur travail. Aubais travailla aux *Pièces fugitives* conjointement avec le sieur Ménard. Le premier publia seul une *Géographie historique*, 1761, in-8.

* AUBAN (marquis DE SAINT-), lieutenant-général des armées du roi, mort le 5 septembre 1783, après 46 ans de service, ayant fait dix-sept campagnes, et s'étant trouvé à trente-huit siéges ou batailles. On lui doit un *Mémoire sur les nouveaux systèmes d'artillerie*, 1775, in-8; une *Traduction du Traité des armes à feu*, d'Antoni; et quelques autres écrits sur l'art militaire.

AUBERT (Saint), *Audebertus* ou *Autpertus*, fut sacré évêque de Cambrai et d'Arras le 21 mars 633, ces deux siéges étant alors réunis. Ses instructions, soutenues par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits merveilleux. La conversion de saint Landelin fut le fruit de ses prières et de ses larmes. Le comte Vincent, Waldetrade sa femme, sainte Aldegonde sa sœur, reçurent l'habit religieux des mains du saint évêque. Tous ces saints fondèrent des monastères par son conseil, il en fonda lui-même quelques-uns, et bâtit plusieurs églises. Il fit, en 666, la translation des reliques de saint Vaast d'Arras, et concourut à la fondation du monastère qui porte le nom de ce saint. Il fit fleurir la religion et l'étude des saintes lettres dans le Hainaut et la Flandre, mourut en 668, après trente-six ans d'épiscopat, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre à Cambrai. C'était autrefois une abbaye célèbre connue sous le nom du saint évêque. L'abbé Godescard, dans les *Vies des Pères*, parle de lui au 13 de décembre. *Voyez* sa Vie, publiée par Mabillon, Act., Ben. 1. tom. 2, page 873.

AUBERT (Pierre), avocat, né en 1642, et mort en 1733, laissa sa bibliothèque

à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle serait publique. On a de lui 1° une nouvelle *édition* du Dictionnaire de Richelet, en 3 vol. in-fol., 1728, que les dernières ont fait oublier; 2° un recueil de *Factums*, en 2 vol. in-4, Lyon, 1710.

AUBERT (Guillaume), sieur de Massoignes, né à Poitiers vers l'an 1534, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1553, et se fit une réputation par ses ouvrages. On distingue 1° celui auquel il donna le nom singulier de *Les Retranchemens*, Paris, 1585, in-8. C'est le recueil choisi de ses pièces qu'il jugeait dignes de passer à la postérité. Il contient entre autres un éloge du président de Thou, poème de 500 vers, qui ont été traduits en vers latins par Scévole de Sainte-Marthe; un *Traité* en prose *de la connaissance de soi-même*, qui ne vaut pas celui d'Abbadie sur le même sujet; 2° *Vers* dédiés au chancelier de l'Hôpital, avec la traduction en vers latins de Scévole de Sainte-Marthe, in-8, sans date. 3° *Histoire des guerres faites par les chrétiens contre les Turcs, sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1559, in-4. Il mourut vers l'an 1601.

*AUBERT (Jean-Baptiste-Simon), né à Fontvieille au diocèse d'Arles, le 14 août 1731, et mort dans le même lieu le 16 février 1816, fut un religieux augustin, professa la philosophie et la théologie, prêta serment à la Constitution civile du clergé de 1791, fut curé à Aix et ensuite président du presbytère des Bouches-du-Rhône. Il devint évêque de ce département après la mort de Roux (6 mai 1798). Il donna sa démission en 1801, après avoir assisté au concile de Paris de la même année. Retiré dès lors dans le lieu de sa naissance, il vécut très simplement. Son costume différait peu de celui des augustins réformés. Avant de mourir il signa la rétractation de son serment. Voyez *l'Ami de la Religion et du Roi*, tom. 62, p. 274.

*AUBERT (J.) écrivain et avocat, né à Nancy vers 1740, d'une famille riche et honnête, se distingua dans la carrière du barreau, obtint la bienveillance de Stanislas et publia la vie de ce monarque sous le titre de *Vie de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Nancy, 1769, in-12. Les faits y sont exacts, mais on pourrait reprocher à l'auteur un stile quelquefois diffus, et de trop nombreuses réflexions. Il rendit aussi un juste hommage aux vertus de la fille de Stanislas, en faisant paraître la *Vie de Marie-Thérèse Leczinska, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre*, Nancy, 1774, in-8. Ces deux ouvrages ont fourni d'utiles renseignemens à l'abbé Proyart pour publier aussi une vie de Stanislas. Aubert se livra entièrement à la littérature et mourut en 1805.

*AUBERT-DUBAYET, né à la Louisiane en 1759, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais, fit la campagne d'Amérique et revint en France au commencement de la révolution. En 1791, nommé à l'Assemblée Constituante, il fut un des plus ardens novateurs. A la fin de la session, il rentra au service militaire, défendit Mayence, et après la capitulation de cette place marcha contre la Vendée. En 1796 il commandait l'armée sur les côtes de Cherbourg. Il passa de là au ministère de la guerre, et du ministère à l'ambassade de Constantinople, où il mourut le 17 décembre 1797.

AUBERTIN (Edme), ministre de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, mort à Paris en 1652, est auteur d'un livre estimé dans sa communion, sous le titre de *l'Eucharistie de l'ancienne Eglise*, 1633, in-fol. Cet ouvrage a été victorieusement réfuté par Arnauld, dans la *Perpétuité de la Foi*. Bayle accuse M. Olier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, d'avoir tourmenté ce ministre à sa mort. Tous ceux qui connaissent le genre de vertu de cet illustre ecclésiastique savent ce qu'il faut penser de cette accusation d'un philosophe.

AUBERY ou AUBRY (Jean), *Albericus*, natif du Bourbonnais, médecin du duc de Montpensier, vivait au commencement du 17e siècle. On a de lui l'*Apologie de la médecine*, en latin, Paris, 1608, in-8, et l'*Antidote de l'amour*, 1599, in-12. Cet ouvrage curieux et savant fut remis sous presse en 1663, in-12.

AUBERY (Antoine), avocat de Paris, né le 18 mai 1616, écrivain infatigable, se levait à 5 heures tous les jours, et étudiait sans relâche jusqu'à 6 heures du soir qu'il allait chez quelqu'un de ses amis. Il ne faisait guère de visites, et en recevait encore moins. Quoiqu'il eût prêté le serment d'avocat au conseil, il préférait le commerce tranquille de ses livres au tumulte des affaires. Les *Remarques* de Vaugelas étaient son seul livre de récréation. Il mourut d'une chute, en 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont presque tous au-dessous du médiocre pour le stile, mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont 1° l'*Histoire générale des cardinaux*, en 5. vol. in-4, 1642, composée sur les Mémoires de Naudé et de Dupuy; 2° *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1650, 2 vol. in-fol. 1657, 5 vol. in-12. Ces Mémoires sont très curieux et renferment une infinité de pièces, de lettres, d'actes, de négociations propres à faire connaître l'état des affaires sous le règne de Louis XIII; 3° l'*Histoire du même ministre*, 1660, in-fol. 1665, 2 vol. in-12. Les matériaux en sont bons; si l'historien est un peu louangeur envers le cardinal, il s'en faut bien qu'il le soit à l'égard de plusieurs seigneurs, dont il s'est trouvé dans le cas de parler. On dit que la reine-mère répondit au libraire Bertier, qui lui témoignait la crainte qu'il avait que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parlait pas avantageusement, ne lui fissent de la peine : *Allez, travaillez en paix, et faites tant de honte au vice, qu'il ne reste que la vertu en France.* « Paroles, dit un auteur estimé, qui caractérisent l'esprit d'un gouvernement » vraiment sage, et que les princes ne » sauraient trop répéter, pour l'encouragement de ceux qui ne craignent pas » de s'élever contre l'erreur et l'iniquité, » les plus redoutables ennemis des rois » et des nations. » Aubery est un de ceux qui doutaient que le testament publié sous le nom du cardinal de Richelieu, fût réellement de ce ministre, mais on sait aujourd'hui qu'il se trompait (*Voy.* Plessis Richelieu). 4° L'*histoire du cardinal Mazarin*, en 1651, 4 vol. in-12, ouvrage moins estimé que le précédent; 5° *Histoire du cardinal de Joyeuse*, Paris, 1654, in-4, accompagnée d'un grand nombre de pièces justificatives; 6° un *Traité historique de la prééminence des rois de France*, 1649, in-4; 7° un *Traité des justes prétentions du roi de France sur l'empire*, 1667, in-4, qui le fit mettre à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne crurent que les idées d'Aubery étaient celles de Louis XIV; peut-être ne se trompaient-ils pas, mais dans ce moment malheureux pour Aubery, le monarque ne jugea pas à propos d'en convenir. Aubery, d'après M. Barbier, était fils d'un aubergiste de la rue Saint-Denis, et d'une tout autre famille que celle des suivans.

AUBERY (Louis), sieur du Maurier, suivit son père dans son ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne et à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mère; mais cette faveur ne le faisant point avancer selon ses désirs, il se lassa d'être courtisan, et alla jouir du repos dans ses terres : il y mourut en 1687. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande*, Paris, 1688, in-12, avec les notes d'Amelot de la Houssaye, 1754, 2 vol. in-12 : les Hollandais les accusèrent d'une partialité outrée. Son petit-fils a donné, en 1737, des *Mémoires de Hambourg*, in-12, qui sont aussi de lui. Il a publié l'*Histoire de l'exécution de Cabrières et de Mérindol*, Paris, 1645, in-4, écrite par Jacques d'Aubery, lieutenant-civil au Châtelet de Paris et depuis ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour traiter de la paix, l'an 1555 (*Voy.* l'article Oppède, où cette expédition est représentée sous son vrai jour).

AUBERY (Jean-Henri), jésuite, poète latin, né à Bourbon, enseigna les belles-lettres dans sa société pendant 20 ans, avec beaucoup de réputation, et mourut à Auch le 27 novembre 1652. Entre ses écrits, on distingue 1° *Missus poeticus, sive varia carmina, elegiæ, poemata epica, lyrica*, Toulouse, 1617, in-4; 2° *Cyrus, tragedia*; 3° *Theogonia*,

seu de diis gentium, Toulouse, 1684; 4° *Leucata triumphans*; 5° *Thomæum, sive sancti Thomæ Aquinatis gloriosum sepulcrum, Tolosæ.* La plupart de ses poésies ont été imprimées dans le *Parnassus societatis Jesu*, Francfort, 1654.

AUBESPINE (Claude de l'), d'une famille originaire de Bourgogne, baron de Châteauneuf-sur-Cher, secrétaire-d'état, et employé dans différentes affaires importantes, sous François I, Henri II, François II, et Charles IX. Il servit l'état jusqu'au dernier moment de sa vie; car la reine Catherine de Médicis, qui prenait son conseil dans toutes les occasions, alla le consulter au chevet de son lit, le jour de la bataille de Saint-Denis. Il mourut le lendemain, 11 novembre, en 1567. C'était le bouleversement des affaires de l'état qui avait causé sa maladie, et surtout l'impossibilité de ramener les huguenots à des conditions raisonnables. Il avait eu récemment une conférence avec les chefs du parti, qui le traitèrent avec la hauteur et la morgue que les factieux ne manquent jamais de prendre quand ils ont de quoi faire valoir leurs prétentions.

AUBESPINE (Gabriel de l'), évêque d'Orléans, né le 24 janvier 1579 d'une famille féconde en diplomates habiles et originaire de Beaune, succéda sur le siége d'Orléans à son oncle Jean de l'Aubespine, n'ayant encore que 20 ans; il fut sacré à Rome par Clément VIII en 1604. Il joignit aux études d'un savant laborieux le zèle d'un pasteur vigilant, et servit en même temps l'état dans des occasions importantes. Henri IV et Louis XIII employèrent utilement ses conseils. Il mourut à Grenoble en 1620, âgé de 52 ans. On a de lui 1° *De veteribus Ecclesiæ ritibus*, in-4, en 1622. Cet ouvrage respire l'érudition la plus profonde, et la connaissance la plus vaste des antiquités ecclésiastiques. 2° Un *Traité de l'ancienne police de l'Église*, sur l'administration de l'eucharistie, très savant. On a encore de lui des *notes* sur les conciles, sur Tertullien, et sur Optat de Milève.

AUBESPINE (Charles de l'), marquis de Châteauneuf, abbé de Préaux, frère du précédent, naquit à Paris en 1580. Il remplit diverses ambassades avec une distinction qui lui mérita les sceaux en 1630. Il présida deux ans après au jugement du maréchal de Marillac, et à celui du duc de Montmorency. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait procuré les sceaux, les lui fit ôter, et le fit emprisonner en 1633. On ne connaît pas la cause de cette disgrâce. Anne d'Autriche le tira de prison dix ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650; mais dès l'année suivante on fut obligé de les lui ôter, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessait de le décrier et de cabaler contre lui. Châteauneuf mourut en 1653, âgé de 73 ans. C'était un négociateur habile; mais son orgueil était extrême. On a dit de lui qu'il avait plutôt les manières d'un grand-visir que celles du ministre d'une cour chrétienne: si c'était alors un crime insolite, il est devenu bien commun depuis.

AUBESPINE (Madeleine de l'). Elle était tante des deux précédens et femme de Nicolas de Neufville de Villeroi, secrétaire d'état. Son esprit et sa beauté la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ronsard la célébra. Elle mourut à Villeroi en 1569. Bertaud, évêque de Séez, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction* des épîtres d'Ovide, et d'autres ouvrages en vers et en prose. On voyait sa statue en marbre blanc, au musée des monumens français.

AUBETERRE. *Voy.* BOUCHARD, et LUSSAN (François).

AUBIGNAC. *V.* HÉDELIN.

AUBIGNÉ (Théodore-Agrippa d'), né le 8 février 1550 à Saint-Maury, près de Pons, dans la Saintonge, fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à huit ans il traduisit, dit-on, le Criton de Platon. Mais l'on sait que ces essais de savans précoces sont presque toujours, au moins en grande partie, l'ouvrage des instituteurs, occupés à se faire une réputation par celle de leurs élèves. Son père, qu'il perdit dès

l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom et des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée l'avancerait plutôt que la plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal-de-champ, gouverneur des îles et du château de Maillezais, et vice-amiral de Guienne et de Bretagne, et, ce qui valait encore mieux, son favori. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, et surtout par une inflexibilité de caractère que les rois n'aiment pas, et que les particuliers souffrent avec peine. Il quitta la cour, et ensuite le royaume, pour se réfugier à Genève, où il mourut en 1631, à 80 ans. Cette république l'avait comblé d'honneurs et de distinctions. La générosité de ses sentimens égalait son courage. Henri IV lui reprochait son amitié pour la Trémouille, exilé et disgrâcié : « Sire, lui répond » d'Aubigné, la Trémouille est assez mal» heureux d'avoir perdu la faveur de son » maître : pourrai-je lui refuser mon ami» tié dans le temps qu'il en a le plus be» soin....? » Le principal ouvrage de d'Aubigné est son *Histoire universelle depuis* 1550 *jusqu'en* 1601, avec une *Histoire abrégée de la mort de Henri IV*, en 3 vol. in-fol., imprimée à Saint-Jean-d'Angely, quoique le titre porte à Maillé, en 1616-1618-1620, et réimprimée en 1626, avec des augmentations et des corrections. « Cette histoire, dit l'au» teur des *Trois siècles*, porte l'em» preinte de son âme, c'est-à-dire qu'elle » est écrite avec beaucoup de liberté, » d'enthousiasme et de négligence. Il » était né pour la satire et la plaisanterie, » comme on en peut juger par un de ses » autres ouvrages, qui a pour titre *Con*» *fession de Sancy* (satire amère de ce » seigneur, auquel il donne le rôle de » Mercure de Henri IV). » A peine le premier volume de l'*Histoire universelle* eut-il paru, que le parlement de Paris le fit brûler. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris et l'horreur. On y compte sur son caractère et sur ses mœurs mille particularités curieuses, qui peuvent être vraies, mais dont la publicité ne peut produire aucune espèce de bien. Le détail des opérations de guerre qu'on trouve dans cette histoire est ce qu'il y a de mieux. On a encore de lui 1° *Les tragiques,* 1616, in-4 et in-8 ; 2° *Petites œuvres mêlées,* Genève, 1630, in-8 ; 3° son *Baron de Fæneste*, 1731, in-12, est plein de grossièretés, et fort inférieur à la *Confession de Sancy*; 4° *Libre discours sur l'état des églises réformées en France,* 1625, in-8. Sa *Vie*, écrite par lui-même, est un de ces égoïsmes que les auteurs ne devraient jamais se permettre. Il y règne d'ailleurs une licence qui ne donne pas de l'écrivain une idée bien favorable. Les ennemis d'Aubigné l'accusèrent d'avoir, au mépris des lois, employé à la réparation des bastions de Genève, les matériaux d'une église ruinée depuis 1572. Ils le firent condamner à avoir la tête tranchée : c'était le quatrième arrêt de mort rendu contre lui pour de semblables crimes. Malgré la confiscation de ses biens et ces terribles arrêts, une noble et riche veuve de l'illustre maison des *Burlamaqui* voulut l'épouser. D'Aubigné avait alors soixante ans.—Constant d'Aubigné, père de madame de Maintenon, était fils de Théodore Agrippa.

AUBIGNY (Le maréchal d'). *Voyez* Stuart (Robert).

AUBIN (Saint), en latin *Albinus*, né d'une famille noble et ancienne, qui s'était établie dans la Bretagne, mais qui était originaire d'Angleterre, fut tiré du monastère de Tintillan, nommé alors *Cincillas*, élevé sur le siége épiscopal d'Angers en 529, par les suffrages réunis du clergé et du peuple. Il voulut s'opposer à son élection, mais on n'écouta point les raisons que lui suggérait son humilité, et il fut obligé de se laisser consacrer. Son extrême douceur ne l'empêchait point d'être ferme lorsqu'il s'agissait de défendre la loi de Dieu, et de maintenir le sévérité de la discipline. Ce fut par ses soins que le concile tenu à Orléans en 538, remit en vigueur le 30ᵉ canon du concile d'Epaone, qui proscrivait les mariages incestueux, assez communs dans ce temps. Ce saint évêque

mourut le 1er mars 549, à l'âge de 81 ans. Le martyrologe romain fixe sa fête au 1er mars. En 556, son corps fut levé de terre et enchâssé par saint Germain de Paris, en présence d'une assemblée d'évêques, du nombre desquels était Eutrope, successeur du saint. La plus grande partie de ses reliques est encore à Angers, dans la célèbre abbaye de Saint-Aubin, fondée par le roi Childebert. Il y a en France beaucoup de monastères, d'églises et de villages qui portent le nom de Saint-Aubin.

AUBIN (Guedier de Saint-). *Voyez* GUEDIER.

* AUBLET (Jean-Baptiste-Christophe Fusée), botaniste français, né à Salon en Provence, le 4 novembre 1720, étudia la science des plantes à Montpellier, alla exercer dans les colonies espagnoles d'Amérique l'état de pharmacien, fut envoyé en 1752, à l'île de France, pour y fonder une pharmacie et un jardin de botanique, voyagea dans la Guiane où il découvrit des plantes inconnues avant lui, et revint en 1765 à Paris, chargé de riches matériaux. En 1775 parut son ouvrage des *Plantes de la Guiane*, 4 vol. in-4, qui lui mérita l'estime des savans, et surtout de M. de Jussieu. Les plantes y sont rangées suivant la méthode de Linnée. L'abbé Rosier (*Journal de physique*), tome 1er) lui a dédié un genre; Linnée et Gaertner lui ont rendu le même honneur. Aublet est mort à Paris le 6 mai 1778, bien moins recommandable par ses mœurs et les déréglemens de sa vie privée, qu'il ne l'avait été par ses talens.

AUBREY, *Albericus* (Jean), né en Angleterre le 3 novembre 1625, perdit tout le bien que lui avait laissé son père, par des procès qu'on lui intenta. Il fit naufrage en 1760, en revenant d'Irlande, et manqua de périr. Il se maria l'année d'après; mais fut si peu content de sa femme, qu'il aurait voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asile chez une dame qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford l'an 1700. On a de lui 1° la *Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury*, qui n'a point été imprimée, mais où le docteur Blackbourne, qui a écrit aussi l'histoire de ce philosophe, a puisé de très bons matériaux, 1682, in-4; 2° une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglais, sous ce titre, *Voyage dans le Comté de Surrey*, ouvrage plein de recherches; 3° *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8, dans lesquels il traite de la fatalité des jours et des lieux, des présages, des songes, etc.

AUBRIET (Claude), célèbre dessinateur d'histoire naturelle, naquit à Châlons-sur-Marne en 1651, et mourut à Paris en 1743. Il fit briller son talent vers la fin du 17e siècle. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon parisiense* de Vaillant. On a réuni en 5 vol. in-fol. ce que cet artiste avait fait de mieux en plantes et en papillons.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances, et prévôt de Paris sous Charles V, était natif de Dijon. Il décora Paris de plusieurs édifices pour l'utilité et pour l'agrément. Il fit bâtir la Bastille en 1369, pour servir de forteresse contre les Anglais, le pont Saint-Michel, le pont au Change, les murs de la porte Saint-Antoine, et le Petit-Châtelet, pour réprimer les excès des étudians de l'université. En ayant fait arrêter quelques-uns, l'université, dont les privilèges se trouvaient blessés, se déchaîna contre lui, et, avec l'appui du duc de Berry (ennemi de la maison de Bourgogne qui le protégeait), elle lui fit faire son procès, et Aubriot fut renfermé à la Bastille comme coupable d'hérésie. Des séditieux, nommés *maillotins*, l'en tirèrent en 1381, pour le mettre à leur tête; mais Aubriot les ayant quittés dès le soir même, se retira en Bourgogne, ne voulant servir ni de prétexte ni d'encouragement aux troubles publics. Il mourut en 1382. — Jean AUBRIOT, de la même famille, fut évêque de Châlons-sur-Saône, depuis 1342 jusqu'en 1350.

AUBRY (Jean), prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de N. D. de l'Assomption, fit une étude particulière de la chimie. Décoré du titre de médecin ordinaire du roi, il exerça son talent à

Paris, et fit ensuite un voyage en Orient, pour convertir les infidèles. Mais, peu content de ses succès, il revint en France dans le dessein d'y trouver un remède qui pût lui donner de la célébrité par ses effets. Il en trouva un dont il fit un grand débit, avec des suites bonnes et mauvaises. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages singuliers par leur titre: 1° *La merveille du monde, ou la Médecine véritable ressuscitée*; Paris, 1655, in-4; 2° *Le triomphe de l'archée, et le désespoir de la médecine*, ibid., 1656, in-4. Ces deux ouvrages réunis ont reparu sous ce titre *La médecine universelle et véritable, pour toutes sortes de maladies les plus desespérées*, in-4. 3° *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4, etc. On a encore de lui un livre plein d'enthousiasme, qui commence par ces mots: *Au public, à l'honneur et gloire de Dieu; je commencerai la trompette de l'Evangile*, etc.

AUBRY, médecin. *Voyez* AUBERY.

AUBRY (Jacques-Charles), digne émule de Cochin et de Normant, fut reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, et plaida avec le plus grand succès. Son principal talent était l'art de manier l'ironie: figure en général odieuse, et qui, lorsqu'elle est trop répétée, est aussi peu favorable à la vraie éloquence qu'elle est peu propre à honorer le caractère de l'orateur. On a de lui un grand nombre de consultations et de mémoires imprimés, mais épars dans différentes bibliothèques. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont ses deux *Consultations* pour Soanen, évêque de Senez, la première souscrite par 20 avocats, et la seconde par 50; ces consultations d'avocats, dans une affaire de dogme et purement ecclésiastique, ne produisirent aucun effet. Tout le monde fut surpris de voir un avocat s'élever contre les décisions de l'Eglise universelle, et ériger en saints les réfractaires à ses décrets. Il mourut en 1749.

* AUBRY (François), né à Paris en 1749, embrassa la carrière des armes, et était capitaine d'artillerie en 1789. Elu à la Convention par le département du Gard, il devint d'abord un des ardens partisans de la révolution, vota la mort du roi avec sursis, protesta contre les décrets du 31 mai 1793, et fut mis en arrestation par la *Montagne*. En 1794 Aubry membre du comité de salut public, fut accusé d'avoir fait exclure des armées un grand nombre d'officiers patriotes parmi lesquels étaient Masséna, et Buonaparte qui ne le lui pardonna jamais. Appelé au conseil des Cinq-cents, et membre du parti clichien, il fit rapporter la loi du 3 brumaire qui excluait des fonctions publiques les nobles et les parens des émigrés, proposa un code militaire, et suivit constamment un système qui tendait au rétablissement de la famille des Bourbons. A la chute du parti clichien, Aubry fut déporté à Cayenne, d'où il s'échappa avec Pichegru et quelques députés. Il se retira en Angleterre, où il fut parfaitement accueilli, et mourut dans cette île, étant le seul qui ne pût rentrer en France, lorsque tous les autres furent rappelés en 1799; c'est au ressentiment de Buonaparte, alors premier consul, qu'il dut de ne point revoir sa patrie avant de mourir.

* AUBRY (Jean-Baptiste), bénédictin, né en 1736 à Deyvillier, près d'Epinal, continua *l'histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, commencée par le Père don Remi Cellier, et publia divers ouvrages remarquables par la pureté du stile et de la morale. On a de lui 1° *L'Ami philosophe, où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié*, 1774, in-8; 2° *Théorie sur l'âme des bêtes*, 1780 et 1790; 3° *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, 1783, in-8. Les abbés Ribalier et Bergier, et les philosophes d'Alembert et Lalande, ont loué également ce livre, quoique les systèmes et les objections de l'incrédulité moderne s'y trouvent victorieusement réfutés. L'abbé Guinot, dans ses leçons philosophiques, ayant essayé d'en faire la critique, Aubry y répondit par l'ouvrage intitulé *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne*.

4° *Leçons métaphysiques, à un mylord incrédule, sur l'existence et la nature de Dieu*; 5° *L'Anti-Condillac*, ou *harangue aux philosophes modernes*, 1801; 6° *Nouvelle théorie des êtres*, 1804, ouvrage maltraité dans le *Journal des Débats*, auquel l'auteur répondit par son *Aubade*, ou *Lettres apologétiques et critiques à MM. Geoffroi et Mongin*; 7° *Le nouveau Mentor*, 1807; ouvrage qui contient des notions claires et précises sur les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts. Aubry est mort l'an 1809, le 4 octobre, à Commercy, aussi recommandable par ses vertus que par les ouvrages nombreux qu'enfanta sa plume.

*AUBRY, curé de Véel, élu en 1689 député du clergé du bailliage de Bar-le-Duc aux Etats-généraux, fut un des premiers qui se prononcèrent pour la réunion des trois ordres. Après la session, il signa l'acte constitutionnel présenté à l'acceptation de Louis XVI, et fut élu évêque constitutionnel du département de la Meuse. Lorsque le culte catholique fut interdit, il se livra d'abord à la profession d'avocat. Il devint ensuite administrateur de son département, puis conseiller à la cour de Colmar. Quelques biographes prétendent qu'il entra dans l'administration forestière, et qu'il reprit ses fonctions de prêtre. On croit qu'il mourut à Commercy en 1813; car il n'y a aucun renseignement certain sur la fin de cet évêque constitutionnel.

*AUBRY (Jean-François), médecin, intendant des eaux de Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795. On lui doit les *Oracles de Cos*, Paris 1776, in-8, nouvelle édition, avec une introduction à la thérapeutique de Cos, Paris, 1781, in-8. Cet ouvrage a obtenu du succès à Montpellier, et y a été réimprimé en 1810, in-8. On y trouve des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins, et leur manière de pratiquer la médecine.

AUBRY de GOUGES. *Voy*. GOUGES.

AUBUSSON (Pierre d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, d'une famille très distinguée, en 1423. Son courage se développa de fort bonne heure. Les Turcs dévastaient alors la Hongrie. Aubusson suivit Albert duc d'Autriche, gendre et général de Sigismond; et dans une bataille gagnée sur les Infidèles, il rallia l'infanterie chrétienne qui pliait, et la ranima tellement, qu'elle tua 18,000 ennemis, et mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, et se fit aimer du dauphin, fils de Charles VII. Il l'accompagna en 1447, au siége de Montereau-Faut-Yonne, dont ce prince avait la direction, et y donna les mêmes preuves de valeur qu'il avait montrées en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son père, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connaître, dit de lui: *qu'il était rare de voir ensemble tant de feu et de sagesse*. Le récit des beaux exploits de Huniade, et des barbaries exercées par les Turcs, enflammèrent son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1457 le grand-maître de Milly envoya d'Aubusson, déjà commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi du nom chrétien. Il s'acquitta de cette ambassade avec succès. A son retour, il fut élu premier bailli, et ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1476, après la mort de J. B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre, s'occupa à le faire respecter au dehors, et à régler les affaires du dedans. Il fit fermer le port de Rhodes d'une grosse chaîne, bâtit des tours et des forts, et prépara tout ce qu'il fallait pour repousser les efforts de Mahomet II, conquérant de Constantinople, qui menaçait Rhodes depuis long-temps. Sa flotte parut devant l'île en 1480, forte de 160 voiles et de 100,000 hommes. Mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, et surtout la valeur éclairée du grand-maître, qui y reçut cinq blessures considérables, obligèrent les Turcs, deux mois après, de lever le siége. « Les relations de ce siége mémorable nous apprennent qu'un saint cordelier, nommé Antoine Fradin, contribua beaucoup à

» soutenir le courage des Rhodiens, parmi lesquels il faisait le personnage que » le bienheureux Capistran avait fait à » Belgrade. » Mahomet II, l'année d'après, se préparait à assiéger de nouveau Rhodes ; mais la mort dérangea tous ses projets. Bajazet II son fils aîné, et Zizime son cadet, se disputèrent l'empire : le dernier n'ayant pu monter sur le trône de son père, demanda un asile à Rhodes. D'Aubusson le lui accorda en 1482, et ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur et en roi. Au bout de trois mois il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frère, et il le faisait garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourg-Neuf en Poitou. Plusieurs souverains le demandèrent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet. D'Aubusson le remit par préférence entre les mains des agens d'Innocent VIII (*Voyez* Zizime). En reconnaissance, ce pape, qui avait donné au grand-maître les noms de *Bouclier de l'Eglise*, et de *Libérateur de la chrétienté*, l'honora de la pourpre en 1483, et renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. « Les in» fidèles, dit un historien, avaient si » bien conçu qu'à son sort était attaché ce» lui de la place, qu'ils soudoyèrent deux » scélérats transfuges pour l'assassiner ; » mais le ciel ne permit pas un crime » dont les suites, dans ces tristes con» jonctures, eussent été funestes à tout » le monde chrétien. » Bajazet ne put s'empêcher de l'estimer et de le respecter. Il lui fit témoigner qu'il ne troublerait jamais la paix, et lui donna pour gage de son amitié, la main de saint Jean qui avait baptisé J. C. D'Aubusson n'ayant pu voir se réaliser une croisade contre les Ottomans, à la tête de laquelle devait se trouver Charles VIII, et très affligé en outre de la mort violente de Zizime, son protégé, tomba dans une mélancolie qui l'emporta le 13 juillet 1503, à l'âge de 80 ans. L'ordre n'a point eu de chef plus accompli. Sa vie avait été celle d'un héros, et ses derniers jours furent ceux d'un saint. Le chapitre général de Rhodes ordonna que la religion lui élèverait des deniers publics un magnifique mausolée en bronze, avec une épitaphe pour consacrer ses exploits. Il a écrit lui-même la relation de ses exploits sous ce titre *Petri d'Aubussoni Rhodiorum militum magistri, de servata urbe præsidioque suo et insigni contra Turcas victoria, ad Fridericum III relatio*, dans le tome 2 de *Rerum germanicarum scriptores* de Freher. Le Père Bouhours publia sa Vie en 1677, in-4, et in-12.

AUBUSSON (François, vicomte d'), duc de la Feuillade, pair et maréchal de France, se distingua à la bataille de Rhétel en 1650, aux sièges de Mouzo, de Valenciennes, de Landrecies, et à celui d'Arras en 1654, où il força des premiers les retranchemens des ennemis. Il ne signala pas moins sa valeur au combat de Saint-Gothard contre les Turcs. Il suivit le roi à la conquête de la Franche-Comté en 1674, et emporta le fort Saint-Etienne l'épée à la main. Il fut nommé ensuite vice-roi de Sicile, cette île ayant subi le joug de l'Espagne ; mais la conduite de ses habitans lui ayant fait soupçonner leur sincérité, il les abandonna la même année, et sauva les troupes qu'il avait avec lui par une retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. C'est lui qui, ayant acheté l'hôtel de Senneterre, le fit abattre, et y fit élever en 1686 une statue pédestre de Louis le Grand, dans la place qui fut appelée la place *des Victoires*. Il mourut subitement en 1691, et n'eut que le temps de s'écrier : *Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le roi !*

* AUCKLAND (William Edme lord-baron d'), issu d'une ancienne famille anglaise, anoblie par Charles II en 1672, se livra de bonne heure à l'étude du droit. Il entra au barreau en 1768, et fut nommé en 1771 auditeur et l'un des directeurs de l'hôpital de Greenwich. Il obtint en 1772 la charge de sous-secrétaire d'état, qu'il occupa pendant 6 ans, et devint membre de la chambre des communes. Plusieurs lois importantes furent le fruit de ses travaux. En 1776, il fit rendre un bill pour faire employer aux travaux publics les malfaiteurs envoyés aux colonies occi-

dentales. Chargé de plusieurs missions diplomatiques, il y déploya beaucoup d'habileté, notamment en 1778, comme médiateur entre les colonies et la métropole : ses collègues d'ambassade étaient dans cette circonstance lord Howe, sir Clinton, Georges Johnston, et le comte de Carlisle : le succès ne répondit pas au talent des négociateurs. Auckland prit part aux débats de la session de 1779, et fit réformer les lois pénales : il contribua aussi à la réforme du régime des prisons d'Angleterre. Nommé en 1780 secrétaire d'état d'Irlande, il épousa les intérêts de ce malheureux pays, et y fit établir une banque à l'instar de celle d'Angleterre ; ce qui accrut son industrie et ses relations commerciales. Il proposa aussi, comme moyen d'assurer le calme dans ce royaume, de reconnaître solennellement son indépendance en matière de législation. Il avait étudié avec soin les mœurs, les besoins et les ressources des Irlandais : mais il retira sa motion par déférence pour la majorité de la chambre dont l'opinion était contraire à sa proposition. Il fut appelé en 1783 au conseil privé de sa majesté Britannique. Il se trouvait en 1785 l'un des lords commissaires du conseil du commerce et des colonies, lorsqu'il fut envoyé en mission extraordinaire à la cour de France, pour y conclure un traité de commerce qui fut signé les 26 septembre 1786, 15 janvier et août 1787. A son retour on lui donna la pairie d'Irlande et l'ambassade de Hollande, où il rendit de grands services à son gouvernement. Enfin, il fut créé baron sous le titre de lord Auckland, et il appuya dans la chambre des pairs toutes les mesures ministérielles dirigées contre la France. Après la mort du comte de Mansfield il fut nommé chancelier du collége Marschal, et il vota en 1799 pour la réunion de l'Irlande à l'Angleterre. Il mourut à Londres le 28 mai 1814. On a de lui des *Principes sur la jurisprudence criminelle*, et 4 *Lettres au comte de Carlisle*, qui traite les plus hautes questions relatives à la situation de l'Angleterre, de la France et de plusieurs autres états principaux de l'Europe.

AUCOUR (Jean Barbier d'). *V.* BARBIER D'AUCOUR (Jean).

AUDEBERT (Germain), jurisconsulte d'Orléans, disciple d'Alciat, parcourut l'Italie, et fit en vers l'*Eloge de Venise*, qui, en reconnaissance, le fit chevalier de Saint-Marc, et lui envoya la chaîne d'or de l'ordre avec la médaille du doge. Henri III l'anoblit avec permission de porter des fleurs de lis en chef. Il mourut en 1598, âgé de plus de 80 ans. Ses poésies sont entre autres 1° *Roma, poema*, Paris, 1655, in-4 ; 2° *Venetiæ, poema*, Venise, 1683, in-4, dont nous venons de parler ; 3° *Parthenope, poema*, Paris, 1585, in-4. Ces poèmes ont été recueillis à Hanovre en 1603, in-8. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge parmi ceux des hommes illustres. — Il ne faut pas le confondre avec Matthieu AUDEBERT, qui a écrit *Flores D. Bernardi*, etc.

* AUDEBERT (Jean-Baptiste), peintre et naturaliste célèbre, né à Rochefort en 1759, s'attira par son talent l'attention de M. d'Orcy, qui l'employa à peindre sa collection d'objets d'histoire naturelle. Audebert est le premier qui ait eu l'idée d'imprimer les figures en couleurs, et de réunir même différentes couleurs sur une même planche ; il substitua aux couleurs détrempées à l'eau des couleurs à l'huile plus solides et plus durables. Il parvint à varier dans l'impression les couleurs de l'or, de manière à produire les effets les plus piquans et les plus difficiles ; il s'attacha surtout à saisir les couleurs propres à tous les animaux qu'il représentait, et ne négligeait rien, pas même les détails les plus minutieux. On a de lui *Histoire naturelle des singes, des makis et des galéopithèques*, Paris, 1800, 1 vol. grand in-fol., contenant 162 planches. Deux ans après, parut l'*Histoire des colibris, des oiseaux-mouches, des jacamars et des promerops*, 1 vol. grand in-fol., très remarquable par le luxe typographique, et qui ne fut tiré qu'à 200 exemplaires. Il a composé encore l'*Histoire des grimpereaux et des oiseaux de paradis*. Sa mort, arrivée en 1800, l'empêcha de les publier. Ces deux ouvrages ont été continués par les soins de M. Desray, qui en

possédait les matériaux, et publiés en 1802 sous le titre de *Oiseaux dorés, ou à reflets métalliques*, 2 vol. grand in-fol. et grand in-4.

AUDEBRAND (Etienne), moine de Saint-Allire de Clermont, après avoir été prieur de Turet en Auvergne, et ensuite trésorier et grand-camerlingue de l'Eglise romaine, fut élu évêque de Mont-Cassin, de Saint-Pons, et enfin archevêque de Toulouse en 1331. L'histoire de son élévation est remarquable. Lorsqu'il était dans son prieuré de Turet, il arriva que Pierre Roger, moine de la Chaise-Dieu, venant de faire ses études à Paris, fut volé dans la forêt de Rendant en Auvergne, ensorte que les voleurs ne lui laissèrent qu'une simple tunique. En cet état, il prit le chemin de Turet, et fut bien reçu du prieur, qui lui donna un habit et fournit à ses besoins. Roger, pénétré de reconnaissance, dit au prieur : *Quand pourrai-je reconnaître la grâce que vous m'avez faite ? — Quand vous serez pape*, répondit Audebrand. Roger étant devenu pape, sous le nom de Clément VI, se souvint de cette réponse, appela auprès de lui son bienfaiteur, et le combla de biens et d'honneurs. Cette anecdote est exprimée dans l'épitaphe d'Audebrand, qu'on lisait dans l'église de Notre-Dame d'Entre-Saints à Clermont, et qui a été imprimée par Etienne Baluze, dans son livre intitulé *Antifrisonius*.

AUDÉE, ou Audie, chef des *audiens*, hérétiques du 4e siècle, était de Mésopotamie. Un zèle ardent et amer le jeta dans l'erreur et dans le schisme. Cet orgueilleux atrabilaire commença par déclamer contre quelques membres de l'Eglise qui excitaient son envie, et finit par s'en séparer. Il enseignait à ses disciples qu'on devait célébrer la Pâque comme les Juifs ; que Dieu avait une figure humaine ; que les ténèbres, le feu et l'eau, n'avaient point de cause, et étaient éternels. Il affectait des mœurs fort austères, comme tous les chefs de sectes. Il avait une aversion invincible pour toute espèce de condescendance, qu'il appelait du nom odieux de *respect humain*. Ayant trouvé beaucoup de partisans parmi les esprits faibles et les caractères inquiets, il fut exilé en Scythie, loin de ses prosélytes. Il passa de là dans le pays des Goths, et s'y forma un nouveau troupeau. Il établit des monastères, où la virginité et la vie solitaire étaient en vigueur. Sa secte fut gouvernée après sa mort par divers évêques qu'il avait établis ; mais ces évêques étant morts avant l'an 377, les audiens se trouvèrent réduits à un petit nombre ; ils se retirèrent vers l'Euphrate, dans le territoire de Chalcide, où, selon Théodoret (Hist. eccl., lib. 4, cap. 9), ils dégénérèrent bientôt de leur première austérité, et menaient même une vie très licencieuse. Ils donnaient l'absolution aux pénitens, sans aucune satisfaction canonique, se contentant, par un rit fort ridicule, de les faire passer entre les livres sacrés et les livres apocryphes. Le père Petau prétend que saint Augustin et Théodoret n'ont pas bien saisi les sentimens des audiens, et qu'ils n'ont pas compris ce qu'en dit saint Epiphane, qui, selon lui, ne leur attribue autre chose que de croire que la ressemblance de l'homme avec Dieu consistait dans le corps. Mais il paraît que ce sentiment même exprime l'anthropomorphisme, à moins de supposer que cette ressemblance corporelle ne regardât directement J. C., conformément à ces vers de Prudence :

Christus imago Patris, nos Christi forma et imago.
Fingimur in faciem, Domini bonitate superna,
Venturi carne in nostra post secula Christi.

Cette secte n'existait plus sur la fin du 5e siècle.

* AUDIFFREDI (Jean-Baptiste), fameux astronome italien né à Saorgio, près de Nice, en 1714, entra dans l'ordre des dominicains, et devint bibliothécaire de la casanate, à Rome, en 1765. Il s'occupait d'astronomie, de mathématique, d'histoire naturelle, de bibliographie et d'antiquité : sa vie fut obscure comme celle de presque tous les savans. Il est mort en 1794. On lui doit 1° *Catalogus historico-criticus Romanarum editionum seculi XV*, 1783, in-4, ouvrage exact et rare ; 2° *Catalogus editionum italicarum seculi* XV, 1794, in-4 ; 3° *Catalogus bibliothecæ Casanatensis*

librorum typis impressorum, 1761-1788, 4 v. in-fol. L'ouvrage n'est pas terminé; 4° *Phenomena cœlestia observata*, *investigatio parallaxis solis*, *exercitatio Dadei Ruffi*, anagramme de son nom, 1765, in-4, etc.

AUDIFFRET (Hercule), de Carpentras, pieux et savant général de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, fut effacé par son disciple. Il naquit le 16 mai 1603, et mourut en 1659. On a de lui 1° *Oraisons funèbres*; 2° *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12. La chaire était livrée de son temps au stile guindé des Italiens et des Espagnols. Il fut un des premiers qui s'attachèrent à proportionner les expressions aux pensées, et les mots aux choses : il traça ainsi la route de la véritable éloquence.

AUDIFFRET (Jean-Baptiste d'), gentilhomme de Draguignan en Provence, ou, selon d'autres, de Marseille; envoyé extraordinaire à la cour de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine, mourut à Nancy, en 1733, à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne*, *moderne et historique*, en 2 vol. in-4, 1689 et 1690, et en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la géographie et de l'histoire a fait regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage.

AUDIGUIER (Vital d'), mauvais écrivain et mauvais poète, fut assassiné vers l'an 1624. Sorel, dans sa Bibliothèque, donne une liste ennuyeuse de ses ouvrages, dont on aurait bien pu se passer. Il publia des romans et des livres de piété; il traduisit de l'espagnol les *Nouvelles de Cervantes*, Paris, 1613, fit un *Traité de la conversion de la Madeleine*, des *Poésies* oubliées, 1614, et *Le vrai et l'ancien usage des duels*, 1617, in-8. Audiguier menait un vie désordonnée, et avait un caractère mordant; ce qui lui valut divers cartels, et plusieurs coups d'épée. Se trouvant un jour dans une maison de jeu, ou *guet-à-pens*, dans le faubourg Saint-Germain, il dit à un des joueurs qui le trichait : *vous comptez mal*... Aussitôt des scélérats, cachés derrière une tapisserie, s'élancèrent sur lui et le percèrent de coups, jusqu'à ce qu'il eût expiré. Audiguier avait alors 55 ans. Il était né, suivant quelques auteurs, à Clermont en 1565.

* AUDOENUS. *V.* OUEN (Saint.)

* AUDOUIN (Pierre), graveur, né en 1768, mort à Paris en 1822. Il fut nommé graveur du roi en récompense du zèle qu'il mit à reproduire les traits de la famille royale depuis la restauration. On lui doit un très grand nombre d'autres portraits et beaucoup de sujets d'histoire, et autres d'après les plus grands maîtres. Le *Christ au tombeau*, la *Vierge* dite *la Belle Jardinière*, qu'il fit pour la collection du muséum de Laurent, son beau-père, et *la Charité*, sont cités comme les meilleurs morceaux de son burin. On estime aussi son *Portrait en pied de Louis XVIII*, d'après M. Gros.

* AUDOUIN ou ALDUIN (ALDUINUS, ou HIELDUINUS), 9ᵉ roi des Lombards, hors d'Italie, commença la conquête de la Pannonie vers l'an 527, et la termina en 548. Il eut à combattre pendant longtemps les Gépides, peuple qui faisait partie de la nation des Goths, et qui était établi sur la rive gauche du Danube. Après les avoir vaincus l'an 551, il mourut l'an 553. Il fut le père d'Alboin qui conduisit les Lombards en Italie.

AUDOUL (Gaspard), Provençal, avocat au parlement de Paris, conseiller ordinaire du duc d'Orléans. Il est auteur d'un traité de l'*Origine de la régale, et des causes de son établissement;* Paris, 1708, in-4. On voit dans cet ouvrage, divisé en huit livres, entre autres, une *Dissertation* par laquelle il prétend prouver contre Baronius, Bellarmin, et plusieurs autres habiles écrivains, même français, l'authenticité du canon 22, distinct. 63 de la première partie du droit canonique, et le synode dont il y est fait mention. Cet ouvrage fut condamné par un bref du pape Clément XI, du 18 janvier 1710, qui fut supprimé par le parlement. Audoul mourut l'an 1691.

* AUDOVÈZE, première femme de Chilpéric, roi de Soissons, avait déjà donné à

ce prince trois fils, lorsqu'il la répudia pour s'attacher à l'ambitieuse Frédégonde. On rapporte que ce roi engagea Audovèze à tenir elle-même sur les fonts-baptismaux le dernier de ses fils, afin, lui disait-il, qu'elle devînt en quelque sorte doublement sa mère, ce qui était défendu par les canons de l'Eglise : on ajoute que Chilpéric fit valoir cette circonstance pour motiver leur rupture; il n'est pas probable que l'ecclésiastique qui devait administrer le baptême ignorât la défense de l'Eglise ou qu'il permît de l'enfreindre. Chilpéric n'était d'ailleurs pas assez scrupuleux pour chercher de pareils prétextes. On sait qu'il n'en employa point quand il fit périr Galsuinde. Audovèze fut étranglée vers l'an 580, par les ordres de Frédégonde, dans le couvent où elle s'était retirée.

* AUDRA (Joseph), né à Lyon en 1714, prit l'état ecclésiastique et devint professeur de philosophie dans sa ville natale. En 1769, il fut nommé professeur d'histoire à Toulouse. Alors l'affaire de Silven occupait tous les esprits; la part qu'il y prit avec activité, fut la cause de ses relations avec Voltaire. En 1770, il publia le 1er volume d'une *histoire générale* que d'Alembert et Voltaire (voyez la note sur le 62e chapitre de l'*Essai sur l'histoire générale*), s'empressèrent d'approuver, mais que l'archevêque de Toulouse, M. de Brienne, condamna dans un mandement, flétrissure à laquelle ne put survivre l'abbé Audra, qui mourut de chagrin le 17 septembre 1770. Dans cette circonstance M. de Brienne avait mis, même au témoignage de Voltaire, tous les ménagemens possibles pour cette condamnation, qui depuis près d'une année était provoquée par le parlement et par le clergé.

AUDRAN (Girard) naquit à Lyon, en 1640, d'un graveur. Son père lui donna les premières leçons de son art. Ses talens se perfectionnèrent à Rome, dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris, Le Brun le choisit pour graver les *Batailles d'Alexandre*, ouvrage digne de ce héros, qui immortalise également Le Brun et Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après le Poussin, Mignard et autres. Tous ses ouvrages sont remarquables par la correction du dessin, la force de son burin, le bon goût de sa manière. Ses plus belles pièces après les batailles d'Alexandre, sont *six feuilles* de la coupole du Val-de-Grâce, gravées sur les dessins de Mignard. Il mourut à Paris, en 1703, âgé de 63 ans, considéré comme le plus célèbre graveur qui ait existé dans le genre d'histoire.

AUDRAN (Claude), frère du précédent, né à Lyon comme lui, mourut à Paris, en 1684, à 42 ans, professeur de l'académie de peinture. Il fut employé par Le Brun, dans plusieurs ouvrages, et surtout dans les quatre grands tableaux des *batailles d'Alexandre*. Il était peintre d'histoire, et il ne faut pas le confondre avec Claude, son neveu, mort en 1734, peintre en décorations. Le principal ouvrage de ce dernier est le *Recueil des douze mois de l'année*, caractérisés par les divinités qui y président. On cite aussi de ce peintre, et avec un égal éloge, une *Décollation de saint Jean-Baptiste*, *de saint Denis*, *saint Louis*, *le miracle des cinq pains*; les peintures de la *chapelle du château de Sceaux*, *du grand escalier de Versailles*, *de la galerie des Tuileries*, etc.

AUDRAN (Jean), né à Lyon, mort en 1756, à 89 ans. Il obtint de Louis XIV le titre de son graveur, une pension et un logement aux Gobelins, et en 1708 fut reçu membre de l'académie de peinture. Il est principalement connu par l'*Enlèvement des Sabines*, qu'il a gravé d'après le Poussin : par la *Pêche des disciples*, et la *Résurrection du Lazare*, peintes par Jouvenet, à Saint-Martin-des-Champs; par le *Couronnement de la reine Marie de Médicis*, et le *Départ de Henri VI pour l'Allemagne*, retracés à la galerie du Luxembourg; et par le morceau de la galerie de Versailles, où l'on voit la Hollande acceptant la paix, et se détachant de l'Allemagne et de l'Espagne. Il y a eu plusieurs autres peintres et graveurs dans cette famille.

AUDRAN (Prosper-Gabriel), de la même famille que les célèbres graveurs de ce nom, naquit à Romans en Dauphiné en

1743, et devint d'abord conseiller au Châtelet de Paris; mais s'étant dégoûté de ses fonctions, il étudia l'hébreu, et devint professeur au collége de France en 1799. Il est mort en 1819. On a de lui une *Grammaire hébraïque en tableaux*, Paris, 1815, in-4, 2e édition, 1818; et une *Grammaire arabe, aussi en tableaux, à l'usage des étudians qui cultivent la langue hébraïque*, Paris, 1818, in-4. Il a fait à l'étude de l'hébreu l'application des méthodes synoptiques devenues communes depuis que Dumarsais et Court de Gebelin ont porté l'analyse dans la science grammaticale, méthodes précieuses en ce sens qu'elles réunissent sous le même coup-d'œil toutes les différences et toutes les variations comme toutes les analogies du langage.

AUDREIN (Yves-Marie), né au diocèse de Quimper, en 1741, fut successivement professeur au collége de cette ville, préfet à Louis-le-Grand, vice-gérant aux Grassins, vicaire épiscopal du Morbihan, membre de l'Assemblée Législative et de la Convention, et évêque constitutionnel du Finistère. Il adopta entièrement les idées nouvelles que propageait la révolution, et se fit remarquer par les réformateurs des doctrines et des institutions anciennes. En 1798, il fut nommé par une réunion de prêtres constitutionnels, évêque de Quimper, et comme il allait en 1800 prendre possession de son siége, il fut tué par un parti de chouans qui arrêtèrent la diligence dans laquelle il était. Il est auteur 1° d'un *discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790; 2° d'un *Mémoire sur l'éducation nationale française;* 3° d'un *Recueil de discours à la jeunesse;* 4° d'un *Mémoire à l'Assemblée nationale sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, c'est-à dire, *l'Eglise constitutionnelle*, 1792, in-8; 5° d'une *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8; 6° de divers *Rapports* aux assemblées dont il fut membre.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont: 1° T. Aufidius, orateur du temps de Sylla: 2° Cnéius Aufidius, savant historien, vers l'an 100 avant J. C.; 3° Aufidius Bassus, historien sous Auguste; 4° M. Lusco Aufidius, qui trouva la manière d'engraisser les paons: découverte qui lui apporta un profit très considérable, dans un temps où l'austérité républicaine avait fait place au luxe et aux délices de la table.

AUFRERI (Etienne), jurisconsulte du 15e siècle, président du parlement de Toulouse, s'est fait un nom par ses ouvrages. Tels sont 1° *De officio et potestate judicis ordinarii. Accessit tractatus de potestate secularium super ecclesiis ac personis et rebus ecclesiasticis. Item de potestate ecclesiæ super laïcis, etc.*, Paris, 1514, et dans le recueil intitulé *Tractatus tractatuum juris, etc.*, Venise, 1584. Les droits des juridictions ecclésiastique et civile y sont bien distingués. L'auteur avait bien étudié ces matières, ayant été long-temps official; 2° *Decisiones curiæ archiepiscopalis tolosanæ*, Lyon, 1616, in-4. Cet ouvrage traite principalement de la forme de procéder dans les cours d'Eglise. 3° *Tractatus de recusationibus*.

AUGÉ (Daniel d'), né à Villeneuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens, professeur royal en grec, en 1578, mourut en 1595, avec la réputation d'un bon littérateur. On a de lui 1° l'*Institution d'un prince chrétien*, traduit du grec de Synésius, avec une harangue *de la vraie noblesse*, traduite de P. Philon, Paris, 1554; 2° quatre *Homélies* de saint Macaire, traduites, Lyon, 1689; 3° une édition du poème de Sannazar, *de morte Christi*, avec des notes, 1557, in-4; 4° *Gregorii Nyssæ pontificis, de immortalitate animæ dialogus, antehac nec græce neque latine excusus*, Paris, 1557, in-8.

AUGEARD (Matthieu) fut reçu avocat au parlement en 1703, et secrétaire du sceau sous Chauvelin, qui fut garde-des-sceaux depuis 1727 jusqu'en 1737. En 1735, il acheta une charge de secrétaire du roi du grand collége, et mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un

Recueil d'arrêts des différens tribunaux du royaume, en 3 vol. in-4, dont le premier parut en 1710, et le troisième en 1718. Ce recueil a été réimprimé en 1756, in-fol., 2 vol.

AUGER (Edmond), jésuite, naquit en 1515 à Allemans, village du diocèse de Troyes, d'un père qui était laboureur et qui cependant lui fit faire ses premières études chez un oncle qui était curé. On a dit qu'il avait fait danser dans sa jeunesse un ours dans les rues. On a dit encore qu'il fit à pied et en mendiant le voyage de Rome; qu'obligé de faire, pour vivre, le métier d'écrivain il s'arrêta quelque temps au Campo de Fiori; qu'ensuite il entra aux jésuites comme garçon de cuisine; qu'enfin saint Ignace l'ayant aperçu et ayant découvert en lui quelque talent, il lui fit faire son noviciat. Il enseigna les humanités en Italie avec beaucoup de succès, et ne se distingua pas moins en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le barbare des Adrets l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre attendri par son éloquence, espérant de pouvoir le gagner à son parti, obtint sa grâce. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'Eglise. Son zèle le fit surtout admirer en Auvergne et dans Lyon, au milieu des ravages d'une cruelle peste. Il eut le bonheur de rétablir l'exercice de la religion catholique dans cette grande ville. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur; poste dangereux alors et désagréable, parce qu'on attribuait, quoique très mal à propos, au confesseur toutes les momeries du pénitent, les processions auxquelles ce prince inconséquent assistait vêtu d'un sac, les confréries, etc. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois de France. Une de ses maximes était que dans les disputes de religion, le calme et la modération faisaient autant d'impression sur les adversaires que les meilleurs argumens. Il mérita les éloges des écrivains les plus connus de son siècle, de Florimond de Rémond, de Chopin, de Ronsard, d'Aurât, de Pasquier lui-même, qui, dans ses lettres, rend hommage à son éloquence. L'historien Matthieu, qui assurément n'était pas l'ami des jésuites, l'appela « le » Chrysostôme de la France, le plus éloquent et le plus docte prédicateur de son » siècle, et tel que si la religion donnait » des statues aux orateurs, il faudrait que » la sienne fût avec une langue d'or » comme celle de Bérose : prêchant avec » passion le service de Henri III, supportant avec patience les mouvemens de la » ligue, il allait de maison en maison, » à Lyon, après l'exécution de Blois, » (le massacre des Guises), pour fortifier les cœurs dans l'obéissance du » prince, que ce coup commença à ébranler. » Henri IV l'honora de son amitié et de son estime. Il mourut à Côme en 1591, dans la 61e année de son âge. On a de lui 1° plusieurs ouvrages de controverse, où il y a autant de zèle que de force de raisonnement; 2° un *catéchisme* très estimé, dont on a donné des éditions en latin et en grec; 3° *Métanœlogie sur le sujet de la congrégation des pénitens et de toutes les autres dévotieuses assemblées en l'Eglise sainte*, Paris, 1584, in-4, devenu fort rare; 4° *Le pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour entreprendre et achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son état et de l'Eglise*, 1568. On lui a reproché d'y avoir conseillé la proscription des hérétiques; mais, indépendamment de toute considération de zèle et d'orthodoxie, il voyait la nécessité absolue de réprimer leurs fureurs et leurs ravages : la suite l'a bien justifié. Le Père Doriny a écrit sa *Vie*, in-12, 1751. Une lettre violente et calomnieuse de M. Mercier, abbé de Saint-Léger, contre le Père Auger, insérée dans le *Journal général de France* (1788, n° 67), a été solidement réfutée dans le même Journal (n° 85).

AUGER (Athanase), né à Paris le 24 décembre 1734, professeur de rhétorique au collége royal de Rouen, grand-vicaire de l'évêque de Lescar, s'est distingué par des discours et des traductions qui d'abord ont été applaudis, puis

jugés plus sévèrement. Deux de ces discours roulent sur l'éducation, et ont été imprimés à Rouen, 1775, in-8. Le premier traite de l'*Influence du corps sur l'esprit et sur le cœur* : c'est l'alliance de l'éducation physique avec l'éducation morale, conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam.* Les notes qui servent de commentaire à ce discours sont d'une prolixité extrême, et comprennent 77 pages ; une seule, qui est toute transcrite de la Nouvelle Héloïse, en remplit 18. Le second discours est consacré à l'éducation du cœur. L'auteur s'annonce dans l'un et dans l'autre avec un peu trop d'emphase ; et, malgré une espèce de prétention qu'il n'est pas difficile d'apercevoir, les mots prennent souvent la place des choses. Il s'y déclare ennemi de la langue latine, pour des raisons très peu satisfaisantes ; peut-être ne les a-t-il pas toutes publiées. Mais s'il n'aimait pas le latin, il était grand et zélé helléniste. Ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est sa *Traduction des OEuvres de Démosthène*, qui a reçu autant d'éloges des uns, qu'elle a essuyé de critiques de la part des autres. Il a traduit aussi les *OEuvres d'Isocrate* et *d'Eschine* ; les *Discours de Lycurgue*, *d'Andocides*, *d'Isée*, etc.; des *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide; des homélies* et *lettres choisies de saint Basile le Grand*, 1788, in-8 ; des *homélies*, *discours* et *lettres choisis de saint Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8 ; des *Gouvernemens en général, etc.* ; *Projet d'éducation publique*, *etc.* ; de la *Constitution des Romains*, etc., 1792, 3 vol. in-8. Quelques savans ont prétendu que ces diverses traductions n'avaient pas été faites sur le grec, mais sur d'anciennes versions latines ou françaises : le reproche est trop grave pour être jugé légèrement, puisqu'il prouverait que le traducteur ne devait pas avoir plus d'affection pour le grec que pour le latin. La révolution de France a ouvert un nouveau champ au génie de l'abbé Auger ; il s'est signalé dans la défense de la nouvelle église constitutionnelle ; il est douteux qu'un autre ecclésiastique ait mis dans cette tâche autant de chaleur et de persévérance. Il a combattu dans cette arène jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1792. Quelques symptômes avaient paru annoncer qu'un jour il s'y distinguerait, s'il avait occasion d'y descendre. Un ecclésiastique qui n'aime pas le latin, un professeur qui viole la loi de l'université, ordonnant pour les discours publics la langue romaine, loi saintement observée jusque-là ; un grand-vicaire dans un diocèse dont l'évêque tantôt richériste, tantôt millénaire, prophétise des choses étranges et contraires à la nature de l'Eglise, substitue dans ses sermons et discours publics d'autres versions latines à la Vulgate, etc., promettait bien de ne pas se perdre dans la foule des prêtres du Seigneur, quand l'orage, grondant sur le sanctuaire, en disperserait les ministres. L'abbé Auger fut membre de l'académie des Inscriptions : il mourut le 7 février 1792. Son éloge funèbre a été fait par Hérault de Séchelles. Les ouvrages de l'abbé Auger forment une collection de 29 vol. in-8.

* AUGER (Louis-Simon), de l'académie française, né à Paris le 29 décembre 1772, fut d'abord (1793) employé à l'administration des vivres à Mézières, et ensuite au ministère de l'intérieur. Il débuta dans la carrière des lettres par de petits *vaudevilles* qui eurent peu de succès. Il se fit journaliste, et travailla dans la *Décade philosophique* intitulée depuis *la Revue* (1802-1808), où ses nombreux articles étaient signés de la lettre O ; il fut aussi l'un des rédacteurs du *Journal général* et du *Spectateur*. Auger quitta la *Décade* pour le *Journal de l'Empire*, dont les opinions classiques convenaient mieux à son goût : ses articles y sont signés T : il écrivit aussi dans le *Mercure*. Auger se livra à d'autres travaux : il composa *l'éloge de Boileau* qui fut couronné par l'Institut (1805), puis l'*éloge de Corneille* qui eut un accessit (1808). Il s'adonna spécialement à la critique littéraire et à la Biographie, et fut l'éditeur des ouvrages suivans qu'il accompagna de notes : *Souvenirs de* Mme *de Caylus*, 1804,

in-12; *Œuvres complètes de Hamilton*, *de Malfilâtre*, *de Mmes de Lafayette et de Tencin*, 1804 *et* 1820, 5 vol. in-8; *de Duclos*, 1806 *et* 1820, 10 vol. in-8; *de la Fontaine*, 1814, 6 vol. in-8; *de Molière*, 1819-27, 9 vol. in-8 et 1825-26, 5 vol. in-8; *des œuvres poétiques de Boileau*, 1825, in-8; *de la traduction des comédies de Térence* par Lemonnier, 1825, 3 vol. in-18, du *Lycée de Laharpe*, etc. Il fit le discours préliminaire de la *Biographie Universelle*, au sujet duquel il s'engagea entre lui et Mme de Genlis, une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre quelques brochures assez piquantes. Cet ouvrage contient un grand nombre d'articles d'Auger, entre autres ceux de Voltaire et d'un grand nombre d'écrivains français. En 1812, il avait donné sa démission de la place qu'il avait au ministère de l'intérieur, pour ne s'occuper que de ses travaux littéraires. Il fut adjoint à la commission de l'université, chargée de l'examen et de la composition des livres classiques. Lors du retour des Bourbons en avril 1814, il rentra au ministère de l'intérieur; après la seconde restauration (1815), la pénurie des finances nécessitant plusieurs réformes, il quitta de nouveau sa place et fut nommé censeur royal. Au mois de juin 1814, il avait abandonné le *Journal des Débats* pour prendre la direction du *Journal général de France*, que son ami M. Feuillant venait de fonder. Ses articles politiques donnèrent quelque éclat à cette feuille; il s'y exprima avec beaucoup d'indépendance, surtout pendant les cent jours : ce qui lui valut une arrestation ordonnée par la police, et une détention de trois jours à la préfecture. Auger, rendu à la liberté conserva dans ses articles le ton qui lui avait mérité cette honorable proscription. Il fut récompensé de son courage par une pension de Louis XVIII, et de son talent par son admission à l'académie française. Il fut en 1820 censeur des journaux; mais ne pouvant concilier les devoirs de cette fonction avec ses habitudes d'écrivain, il donna sa démission. Ses opinions en politique étaient favorables à une sage liberté; mais il combattait les innovateurs avec le zèle de l'honnête homme qui veut épargner de nouvelles révolutions à son pays : c'était avec la même ardeur qu'il défendait ses principes politiques et ses principes littéraires. Admirateur de nos meilleurs écrivains dont il reproduisit les ouvrages dans ses nombreuses éditions, il ne pouvait pas n'être pas *classique*, et dans le sein de l'académie française dont il était secrétaire perpétuel, il fit plus d'une sortie contre les doctrines anarchiques du *Romantisme*. Son dernier ouvrage est intitulé *Mélanges philosophiques et littéraires*. Vers la fin de sa vie, il fut en proie à d'horribles maux de nerfs : le 2 janvier 1829, il avait reçu la plupart de ses amis sous prétexte de leur faire ses adieux avant de partir pour un voyage d'Italie : le soir il avait disparu, et un mois après seulement on retrouva son corps dans la Seine, à Meulan (1er février). Il ne paraît pas qu'il eût prémédité le déplorable dessein qui a plongé dans le deuil sa famille et ses amis : le jour même de sa mort il écrivit à ses collègues de l'académie pour leur demander un congé qui était nécessaire au rétablissement complet de sa santé menacée d'une nouvelle rechute. M. Etienne a été son successeur à l'académie dont lui-même avait été plusieurs fois le directeur : il la présida dans des circonstances marquantes, notamment lors des réceptions de MM. de Quélen, Soumet, Droz, Casimir Delavigne et Feletz. Malgré la triste fin d'Auger, sa mémoire n'est point flétrie par un suicide volontaire. Tout porte à croire qu'il fut dans ce moment fatal sous l'influence d'une aliénation complète. Ses ouvrages témoignent de la justesse de son esprit et de la variété de ses connaissances.

*AUGEREAU (Pierre-François-Charles), duc de Castiglione et maréchal de France, naquit à Paris le 11 novembre 1757. Son père était un marchand de fruits du faubourg Saint-Marceau. Augereau s'engagea d'abord dans les troupes napolitaines comme simple carabinier, et y servit en cette qualité jusqu'en 1787, époque où il ouvrit à Naples une salle d'escrime. En 1792, il fut renvoyé comme tous ses com-

patriotes. De retour en France, il s'engagea comme volontaire dans les armées républicaines du Midi. Sa fortune fut si rapide, grâce à son intelligence et à son audace, que de grade en grade, il arriva en moins de deux ans au rang de général de brigade; c'est en cette qualité que l'an 1794, il fut employé à l'armée des Pyrénées : dans cette campagne qui dura deux ans, il se distingua à l'affaire de *Figuières* (19 mai 1794), et contribua puissamment l'année suivante à la défaite des Espagnols sur les bords de la Flavia. En 1796, il servit dans l'armée d'Italie comme général de division. A la suite d'une marche forcée de deux jours, il s'empare le 10 avril 1796 des gorges de Millésimo; puis s'étant réuni par cette opération aux généraux Mesnard et Joubert, il chasse l'ennemi des positions environnantes et enveloppe la division du général autrichien Provera. Le 15 du même mois, il occupe les redoutes de Montésimo au combat de Dégo, et facilite la jonction de l'armée avec les troupes que commandait le général Serrurier. Il devient difficile de détailler ses titres de gloire; le nom d'Augereau se rattache à tous les exploits brillans de cette armée. Après s'être rendu maître du camp retranché de *Seva*, il emporte les villes d'Alba et de Casal : il rencontre les ennemis retranchés à la tête du pont de Lodi, dont une nombreuse artillerie défendait le passage; Augereau se précipite, ses troupes le suivent; le pont et les retranchemens sont emportés. Il traverse ensuite le Pô, fait prisonnier l'état-major de l'armée autrichienne, dégage Masséna qui était dans une position difficile, seconde avec beaucoup de zèle et de succès, avec promptitude et hardiesse les autres généraux de cette armée. Pendant un jour entier, il soutient le choc de troupes supérieures en nombre, s'empare de Castiglione dont il reçut plus tard le nom avec le titre de duc, bat complétement l'ennemi que la tour de Scagecello protégeait, et passant l'Adige, le chasse devant lui jusque sur Rovérédo. Il prend ensuite Primolan, Cavélo, tient en échec un corps posté à Bassano, et se dirige sur Porto-Legagno, tandis que Masséna s'avance du côté de Villa-Nova : par cette opération, il enveloppe les vingt mille hommes du général Wurmser, qui se sauve non sans peine jusqu'à Mantoue. Augereau entre dans Porto-Légagno, s'empare du fort Saint-Georges, court à l'ennemi qui avait passé le Brenta et qui menaçait d'une attaque, l'atteint, le poursuit pendant quatre lieues et le rejette sur Bassano après l'avoir mis dans un état de désordre complet. Le dernier exploit d'Augereau, dans cette mémorable campagne, est cette affaire d'Arcole qui la termine si glorieusement; les colonnes françaises s'ébranlent pendant le combat; elles veulent reculer devant une artillerie formidable : Augereau saisit un drapeau, et s'élance en l'agitant vers l'ennemi; ses soldats le suivent avec transport et la victoire est enlevée au pas de charge. Tant de beaux faits tiennent du merveilleux ou semblent du moins être empruntés aux Grecs ou aux Romains, que cependant nous égalons en illustration militaire. Augereau n'eut cependant pas une gloire entièrement pure: plusieurs accusations ont été dirigées contre lui, entre autres celle d'une avide cupidité et quelquefois d'une barbarie qui n'est plus dans les mœurs européennes. Ainsi on le vit livrer au pillage pendant trois heures la ville de Lugo, rebelle, il est vrai, mais vaincue, et par conséquent punie. Ainsi encore, ses compagnons d'armes le virent-ils rapporter d'Italie des richesses énormes, et le soldat répétait : *nous n'avons pas le fourgon d'Augereau*. Buonaparte choisit ce général pour porter au gouvernement les drapeaux enlevés aux Autrichiens avant la prise de Mantoue. Le vainqueur d'Arcole reçut du Directoire des éloges publics et le drapeau dont il s'était servi pour ranimer le courage de ses troupes. Depuis cette époque, Augereau ne paraît plus avec la même distinction dans l'histoire; il remplaça, il est vrai, dans le commandement de l'Italie, Buonaparte qui venait de partir pour l'expédition d'Egypte (1797). L'année suivante (9 août 1798), il fut nommé commandant de la 17ᵉ division militaire (Pa-

ris), à la place de Hoche qui fut envoyé sur le Rhin. Tous les regards furent dès lors fixés sur Augereau, dont on ne connaissait point les opinions politiques. Pour le forcer à une explication qu'il semblait éviter, Matthieu Dumas fit de lui au conseil des Anciens un de ces brillans éloges qui obligent à répondre et amènent des aveux. Dans cette circonstance difficile, Augereau montra une adresse et une habilité que l'on ne devait pas attendre d'un soldat élevé sous la tente, il dit : « *Je suis enfant de Paris, jamais Paris n'aura rien à craindre de moi.* » Cependant peu de temps auparavant, il avait déjà dirigé contre le club dit de Clichy ou royaliste, une proclamation menaçante. Il n'y eut toutefois qu'un seul journaliste qui prévit la conduite d'Augereau (Dupont de Nemours, rédacteur de l'*Historien*). On était d'ailleurs dans une époque d'agitation, dans un de ces momens où les partis en présence sont sur le point de se mesurer. Certaines parties de vêtement avaient été insultées comme signes de royalisme : la lutte entre les *cadenettes* et les *collets noirs* se renouvelait. Augereau prit parti pour cette dernière faction et mit fin à ces disputes futiles. Peu de jours après ce fut lui qui entra dans la salle du Corps législatif, à la tête de la force armée, arracha lui-même les épaulettes du colonel Ramel, et fit arrêter comme suspects Willot, Pichegru et d'autres députés qu'il envoya au Temple. Le parti vainqueur proclama Augereau *sauveur de la patrie et triomphateur de fructidor*. Ce triomphe devait être suivi d'une honteuse récompense; on lui avait promis la place de l'un des deux directeurs *fructidorisés*. La promesse ne fut pas remplie, on plaça pour la forme son nom sur la liste des candidats : mais comme il en avait été convenu, Merlin de Douai et François de Neuchâteau furent nommés. Augereau avait été joué; il se plaignit, il menaça même. Mais on l'envoya sur le Rhin où il succéda au général Hoche, qui venait de mourir de maladie. Il vint à Cologne où il se fit remarquer par son républicanisme outré et par son faste oriental. Dans ce poste inactif, Augereau était encore trop près du Directoire : on l'accusa de vouloir malgré la paix *révolutionner* la Souabe. On prétendit même qu'il tramait en secret un complot contre Buonaparte et Rewbell. Augereau, *le vainqueur de fructidor*, fut arraché des bords du Rhin pour aller prendre le commandement de la 10e division militaire (Perpignan), sous prétexte d'une expédition dans le Portugal qui n'eut jamais lieu. Le département de la Haute-Garonne le nomma au conseil des Cinq-cents (1799) : Augereau se hâte de quitter Perpignan et son commandement inutile pour venir à Paris jouer un rôle plus utile à sa fortune. Il y arrive presque en même temps que Buonaparte qui revenait d'Egypte. Il fut élu secrétaire de l'assemblée. Il soutint la motion de Jourdan, *qui voulait faire déclarer la patrie en danger*, et il ajouta avec une énergie toute populaire « *que la tête du général de fructidor serait jetée bas, avant que l'on osât rien entreprendre contre le gouvernement établi.* » Chacun cependant pouvait jusqu'à un certain point prévoir le coup d'état que préparait Buonaparte. Augereau, jaloux de son ancien compagnon d'armes, n'assista point au repas que le conseil donna au jeune vainqueur des Pyramides, dans l'église de Saint-Sulpice; il se déclara même un moment contre lui. Mais le 18 brumaire, ayant appris que Buonaparte commandait aux Tuileries, il se rendit auprès de ce général et lui donnant l'accolade : « *Quoi, dit-il, vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie, et vous n'avez pas appelé Augereau !* » Buonaparte devenu consul, lui donna le commandement de l'armée de Hollande (1800); il seconda les opérations de Moreau sur le Rhin, combattit Kalkreuth avec des succès divers, termina la campagne par la victoire de Hohenlinden, et retrouva au sein des armées le seul genre de gloire qu'il pût acquérir. Remplacé par le général Victor (1801), il resta pendant trois ans sans emploi, vivant paisiblement dans une très belle terre qu'il possédait près de Melun. A la reprise des hostilités avec l'Angleterre (1803), il se rendit à Bor-

deaux, et prit le commandement de l'armée destinée contre le Portugal; mais cette expédition n'ayant pas eu lieu, il revint à Paris, assista au sacre de l'empereur, fut élevé à la dignité de maréchal d'empire (19 mai 1804), et nommé peu après chef de la 5e cohorte de la légion d'honneur. Il avait été présenté au Pape à Fontainebleau; il fut plus tard nommé président de l'assemblée électorale du Loiret. Napoléon le comblait de faveurs : c'était sous les honneurs qu'il étouffait l'envie et la rivalité. Bientôt la guerre éclate en Allemagne : Augereau reprend son épée, et avec son épée cette gloire qu'il avait perdue en adorant d'une manière si basse les pouvoirs qui se succédaient en France. Il avait pris le commandement de l'armée expéditionnaire de Brest, destinée contre l'Angleterre. A la fin de 1805, il commandait un corps de la grande armée d'Allemagne, formée des troupes réunies à Brest, sous son commandement. Il passa le Rhin à Huningue, battit le corps autrichien du général Wolfskehl, sur la rive orientale du lac de Constance, et prit Bregentz et Linden; en un mot, il contribua aux divers succès qui amenèrent la paix de Presbourg. Ayant reçu l'ordre de se replier vers la Franconie, il s'établit à Francfort, et s'empara du territoire de Wetzlaer. Il fit la campagne de 1806 contre les Prussiens, et aux champs d'Iéna, on le vit déployer des talens dont il n'avait pas encore fait preuve : sa prudence et l'habilité de ses manœuvres firent changer le sort du combat. Le 26 octobre, il s'empara de Berlin. A la bataille d'Eylau, Augereau était dévoré par une fièvre violente; dans l'impossibilité où il était de se soutenir, il se fit lier sur son cheval : il combat, il commande, il est partout; une balle lui perce le bras et il ne s'en aperçoit qu'après la victoire. Son corps d'armée s'était ressenti de l'état de souffrance de son chef. Buonaparte dit dans son bulletin qu'il fut *flottant*. L'histoire plus exacte répète qu'il fut en désordre et que les ennemis le détruisirent presque en entier. Augereau disgracié, rentra en France sous prétexte de soigner sa santé affaiblie par sa blessure. Il ne fut employé qu'en 1809 à l'armée d'Espagne, où il se distingua d'abord au siége de Gironne dont il s'empara; mais plus tard, il fut défait complétement et obligé de se retirer sur Barcelonne : le maréchal Macdonald le remplaça. Cette seconde disgrâce dura jusqu'en 1812, où il eut le commandement du 11e corps d'armée à Berlin. Lors des désastres de l'armée française, atteint dans cette ville par un corps de Cosaques et de Prussiens, il fut attaqué dans sa maison le 20 février 1813, repoussa les assaillans à coups de canons, maintint l'ordre, et ne pouvant défendre cette capitale attaquée par des forces supérieures, il la quitta peu de jours après, se retira à Francfort, dont il fut nommé gouverneur général, en même temps qu'il reçut le gouvernement du grand-duché de Wurtzbourg. Le 18 octobre, il se signala à la bataille de Leipsick, et défendit pendant toute la journée avec une poignée de soldats un bois qui était un poste important. Arrivé en France après la bataille de Hanau, il fut nommé commandant en chef des 6e et 7e divisions militaires (Besançon et Lyon). Il se rendit dans cette dernière ville, dont il exhorta les habitans à se défendre vigoureusement contre les Autrichiens. Après avoir tenu quelque temps en échec le corps d'armée du général Bubna, il capitula, quitta Lyon, se retira sur Valence, où il fit une proclamation contre le gouvernement et la personne de Buonaparte. On assure que ces deux guerriers se rencontrèrent au moment où l'ex-empereur traversait le département de la Drôme, pour aller à l'île d'Elbe : ils se firent des reproches réciproques et mérités. Buonaparte reprocha à Augereau sa versatilité : *tu vas à la cour*, lui dit-il; il lui parla aussi avec amertume de l'inconvenance des injures qu'il lui avait adressées dans sa dernière proclamation : Augereau reprocha à son ancien maître son ambition à laquelle il avait tout sacrifié, même le bonheur de la France. Tous deux s'étaient tutoyés, embrassés, salués froidement : ils se quittèrent mécontens l'un de l'autre. Le 6 mai suivant, Augereau fut nommé membre du conseil de guerre que Louis XVIII formait

près de sa personne. Le *vainqueur de fructidor* avait reçu la croix de Saint-Louis, et le titre de pair; il avait assisté au service funèbre en l'honneur de Louis XVI, à Clermont-Ferrand, et dans un repas militaire et solennel donné aux troupes par la garde nationale de Lyon, il avait porté un toast qui annonçait l'attachement le plus sincère à la dynastie des Bourbons. Il était commandant de la 14e division militaire lorsqu'arriva la nouvelle du débarquement de Buonaparte. En quittant l'île d'Elbe, le guerrier qui voulait encore troubler la France et reprendre sa couronne, avait fait une proclamation dans laquelle il signalait Augereau comme un traître. Le 22 mars, Augereau ne se déclara pas moins pour celui qui l'avait si gravement insulté, il fit une proclamation aux troupes qui étaient sous son commandement, et les engagea à reconnaître l'empereur. Buonaparte refusa les offres de ce guerrier courtisan; il le raya même de la chambre des pairs. Au retour de Louis XVIII, Augereau fit de nouveaux efforts pour être accueilli par les Bourbons, mais son ambition fut déçue : il ne put que rentre à la chambre des piars, parce que Buonaparte l'avait exclu de la sienne. Il se retira dans sa terre de la Houssaye, où il mourut le 12 juin 1816. Il faut distinguer dans Augereau l'homme et le soldat; le soldat se couvrit de gloire; l'homme se rendit méprisable par son amour des richesses, son esprit de courtisan, et son caractère de flatteur.

AUGUIS (Pierre-Jean-Baptiste), né à Melle département des deux Sèvres, en 1742, entra d'abord dans la carrière des armes, et devint capitaine de dragons. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes, et fut nommé président du tribunal de Melle, préférant cette place à celle de procureur-général en Corse. En septembre 1791, il fut appelé au Corps législatif, d'où il passa à la Convention. Dans le procès du roi il vota l'appel au peuple, ensuite la détention jusqu'à la paix; et lorsque la condamnation fut prononcée, le sursis. Après le 9 thermidor au 12 (juillet 1794) il fut envoyé à Marseille, et il poursuivit avec beaucoup de vigueur les partisans de Robespierre. De retour à Paris, il entra au comité de sûreté générale, et il montra beaucoup de courage et de sang-froid dans l'insurrection des faubourgs qui eut lieu le 1er avril 1795, où il reçut deux blessures assez graves, ainsi que dans celle qui éclata dans la nuit du 20 au 21 mai de la même année. Il fut du nombre des députés qui arrivèrent à minuit dans la salle des séances à la tête de la force armée, pour en chasser la multitude qui s'était emparée des galeries intérieures et extérieures, et même d'une partie des bancs des députés, pour diriger à leur gré les délibérations, et y faire décréter le retour de la terreur. Il proposa ensuite et fit adopter les mesures qui assurèrent la victoire aux comités du gouvernement, et il poursuivit personnellement Thirion et Barrère. Devenu membre du conseil des anciens, il en fut nommé secrétaire en 1798, et l'année suivante il passa à celui des Cinq-cents. A la séance orageuse du 15 octobre, il s'opposa avec autant d'énergie que de succès à la proposition du général Jourdan qui voulait faire déclarer la patrie en danger, mais il se montra favorable à la journée du 18 brumaire. Il fut encore nommé trois fois par son département au nouveau Corps législatif, dont il fut élu secrétaire le 1er janvier 1800. Il est mort le 7 février 1810.

AUGURELLO (Jean-Aurèle), né à Rimini, en 1441, professa avec succès les belles-lettres à Venise et à Trévise. Il se fit une réputation distinguée comme poète, quoiqu'il manquât d'enthousiasme et de chaleur. Il se mêlait aussi d'alchimie, et a célébré la pierre philosophale par un poème intitulé *Chrysopeia*. Léon X, à qui il le présenta, lui donna, dit-on, une grande et belle bourse vide, en lui disant : *Celui qui sait faire l'or n'a besoin que d'un endroit pour le mettre*. Il mourut à Trévise, vers 1524, âgé de 83 ans. Ses *Poésies* parurent à Vérone en 1491, in-4, et à Venise, 1505, in-8. Ce sont des *élégies*, des *vers ïambes* et des *odes*. Sa *Chrysopée* est la meilleure de ses pièces. On a aussi de lui des *Haran-*

gues éloquentes et d'une bonne latinité, mais verbeuses et trop dénuées de choses... Jules Scaliger les a jugées trop sévèrement. Paul Jove disait d'Augurello, qu'il avait un grand génie dans un petit corps.

AUGUSTE (Caïus Julius César Octavianus, appelé d'abord Caïus Octavius), fils d'Octavius, édile du peuple, et d'Attia, fille de Julie, sœur de Jules-César, naquit à Rome, pendant le consulat de Cicéron, le 23 septembre l'an 62 avant J. C. Sa famille était originaire de Velletri, dans le pays des Volsques, et sa branche tenait à l'ordre équestre. Il n'avait que 4 ans lorsqu'il perdit son père, et 18 seulement lorsque César fut assassiné au milieu du sénat. Il était alors à Apollonie en Grèce : il partit sur-le-champ pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avait fait son héritier, et l'avait adopté pour son fils. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, et la multitude par des libéralités, des jeux et des fêtes. Le sénat, qui voulait l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, et lui donna la même autorité qu'aux consuls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modène, et les deux consuls Hirtius et Pansa, qui commandaient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Pansa mourant déclara au jeune général le dessein du sénat, qui était d'affaiblir Octave et Antoine l'un par l'autre, et de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès lors à négocier avec son rival, devenu plus fort, depuis que Lépidus s'était joint à lui. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue connue sous le nom de *triumvirat,* et convinrent de partager entre eux toutes les provinces de l'empire, et le pouvoir suprême pendant 5 ans, sous le titre de *triumvirs réformateurs de la république*, *avec la puissance consulaire*. Ces réformateurs jurèrent en même temps la perte de tous ceux qui pouvaient s'opposer à leurs projets ambitieux (*Voyez* Antoine Marc). On disputa long-temps sur ceux qui devaient être proscrits. Ils s'abandonnèrent enfin l'un à l'autre leurs amis et leurs parens. La tête de Cicéron, à qui Octave était redevable de tant de services et qu'il avait accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépidus. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave et Claudia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscription, et la font exécuter. Il y eut plus de 300 sénateurs et plus de 2000 chevaliers massacrés. Des fils livrèrent leurs pères aux bourreaux, pour profiter de leurs dépouilles. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menait au supplice par son ordre lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture ; *Ne t'en inquiète pas,* lui répondit-il, *les corbeaux en auront soin....* Antoine et Octave ayant assouvi leur rage à Rome, marchèrent contre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui s'étaient retirés en Macédoine. Ils leur livrèrent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui, ce jour-là, était au lit, pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, et s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit après ce second combat. Octave s'étant fait apporter la tête de ce dernier soutien de la république, l'accabla d'outrages, et la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance, celle de faire mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir insultés. Il revint en Italie pour distribuer aux soldats vétérans les terres qu'on leur avait promises en récompense de leurs services. A cet effet, il fit dépouiller les habitans des plus beaux pays de l'Italie. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta pour faire cesser le cri universel ; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, et ne les ouvrit plus qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpens de terre qui ne lui

furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Egypte dans les liens de Cléopâtre, conspira sourdement contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Claudia sa fille, et la força elle-même de sortir d'Italie. Lucius, son beau-frère, qui avait pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse, fut vaincu et fait prisonnier par Octave. Antoine quitta alors sa maîtresse pour mettre une digue aux progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie renoua leurs liens, et l'amant de Cléopâtre se détermina à épouser Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde : l'un eut l'Orient, et l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à ses possessions; il en dépouilla Lépidus, qu'il exila, et à qui il ne laissa que le titre de grand pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome, depuis ses victoires sur ces deux Romains. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles. Il établit un corps de troupes chargées d'exterminer les brigands qui infestaient l'Italie. Il décora Rome d'un grand nombre d'édifices pour l'utilité et pour l'agrément. Il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenant à la république. Il fit brûler, dans la place publique, des lettres et d'autres écrits de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, et dont il aurait pu se servir contre eux. Le peuple romain conçut l'espoir d'être heureux, il créa Octave tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée, après quelques petits combats, par la fameuse bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J.C. Cette journée donna à Octave l'empire du monde. Sa clémence envers les officiers et les soldats vaincus, à qui il fit grâce, aurait fait beaucoup d'honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avaient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel lors de la proscription, et après la bataille de Philippes, parce qu'il n'était pas encore le maître et qu'il voulait l'être; il fut clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu, par cette journée, au plus haut degré de puissance, il fallait la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grâce aux habitans, et permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort, quoiqu'il dût voir avec plaisir la chûte d'un si puissant ennemi. Le vainqueur, de retour à Rome, l'an 29 avant J. C., reçut trois triomphes différens, l'un pour une victoire sur les Dalmates, dans laquelle il avait été blessé; l'autre pour la bataille d'Actium, et le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de Cléopâtre mourante, qu'Octave destinait à être attachée derrière son char, si elle ne s'était fait mordre par un aspic. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avait toujours été ouvert. On conféra le titre d'*Empereur* à perpétuité à celui qui avait fait couler des flots de sang pour en obtenir le pouvoir. On multiplia les jeux et les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples et des autels. Le sénat lui donna le nom d'*Auguste*. On dit que cet empereur voulait renoncer à l'empire, et qu'ayant consulté Agrippa et Mécène, le premier le lui conseilla, et le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste annonça au sénat qu'il voulait se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder : mais ce n'était qu'un jeu de sa politique. Il devint tout-puissant, et réunit en lui à la fois le pouvoir d'*imperator*, de proconsul, de tribun perpétuel, de censeur, et de souverain pontife; exerçant ainsi son autorité sur l'armée, les provinces, le peuple, les mœurs et la religion. « Sylla, » homme emporté, mena violemment les » Romains à la liberté (dit un auteur » moderne), Auguste, tyran rusé, les » conduisit doucement à la servitude. » Pendant que la république, sous Sylla, » reprenait des forces, tout le monde » criait à la tyrannie, et pendant que sous » Auguste la tyrannie se fortifiait, on ne

» parlait que de liberté. » Il fut surnommé le *Père de la patrie*. On remarque que presque tous les surnoms donnés aux princes par la flatterie, sont des antiphrases ou des contre-vérités. « Au sein de » la corruption, dit un philosophe, où » les Romains étaient parvenus, le sen- » timent de la liberté et celui de l'escla- » vage n'existaient plus. L'essor des âmes » se bornait à demander *panem et cir-* » *censes*. Le spectacle d'une danseuse ou » de quelque farceur remplissait mieux les » vœux du public que la prospérité de » l'état et le salut des citoyens. » Revêtu de la dignité de grand-pontife, 8 ans avant J. C., il fit brûler les livres des Sibylles, peut-être parce qu'ils contenaient des choses qu'il interprétait à son désavantage, et corrigea dans le calendrier quelques erreurs que Jules-César avait laissé subsister (*Voy.* Macrobe, liv. 1. ch. 14). C'est alors qu'il donna son nom au mois appelé auparavant *Sextilis*, nommé depuis *Augustus* (août). Enfin, après avoir fait des lois, bonnes ou mauvaises, et supprimé des abus fictifs ou réels, il associa Tibère à l'empire (choix qui suffirait seul pour rendre sa mémoire odieuse), et mourut à Nole, âgé de 76 ans, l'an 14 de J. C. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis qu'il « avait trouvé Rome bâtie de briques, » et qu'il la laissait bâtie de marbre. » S'il avait été bon politique et vrai philosophe, il eût senti que c'était là même un symptôme de sa décadence. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, et se fit peigner, trouvant ses cheveux trop négligés. Après quoi il dit à ceux qui étaient autour de son lit : *N'ai-je pas bien joué mon rôle ?* On lui répondit que oui. — *Battez donc des mains*, répliqua-t-il, *la pièce est finie.* Tant il est vrai que les sages et les héros du monde regardent eux-mêmes le tableau de leurs actions comme une farce qui finit avec eux ! Outre les vices que nous venons de relever dans cet heureux tyran, et que ses dernières années ont en partie fait oublier, on lui reproche de s'être livré à la volupté et aux caprices de Livie son épouse, qui le tournait à son gré. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain ; ce qui prouve jusqu'à un certain point la vérité de l'observation de J. J. Rousseau, que les lettres n'adoucissent pas les mœurs, et ne les rendent pas plus honnêtes. Virgile, Horace, Ovide, Properce, etc., fleurirent dans cet âge célèbre. Les deux premiers reçurent de ce prince des récompenses, et les payèrent par les flatteries les plus outrées et les plus basses. (Lui-même s'était adonné à la poésie : on a quelques fragmens de ses œuvres recueillis par Rutgers et publiés par J. A. Fabricius, Hambourg, 1727, in-4.

AUGUSTE, duc de Brunswick et de Lunebourg, cultiva et protégea les lettres, et mourut en 1666, à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les protestans. La *Stéganographie*, qui parut sous le nom de *Gustave Sélénus*, Lunebourg, 1624, in-fol. est aussi de lui.

AUGUSTE I et AUGUSTE II, rois de Pologne. *Voyez* FRÉDÉRIC - AUGUSTE I, et FRÉDÉRIC - AUGUSTE II.

* AUGUSTI (Frédéric-Albert), né en 1696, à Francfort-sur-l'Oder, de parens juifs, fut converti au christianisme par un ministre luthérien, et devint lui-même, en 1734, pasteur à Eschenberg dans le duché de Gotha, où il mourut en 1792, à l'âge de 85 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui prouvent qu'il avait renoncé bien sincèrement au judaïsme : 1° *Dissertatio de adventu Christi, necessitate, tempore templi secundi*, Leipsick, 1794, in-4 ; 2° *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*, Gotha, 1731, in-4 ; 3° *Mystères des Juifs, contenant le fleuve miraculeux Sambathion, et les Juifs rouges, pour l'explication du verset 12 du chap. 27 du IIe livre des Rois*, Erfurt, 1748, in-8 (en allemand) ; 4° *Notice sur les Karaïtes*, ibid. 1752, in-8 (id.) ; 5° *Dissertationes historico philol., in quibus Judæorum hodiernorum consuetudines, mores et ritus, tam in rebus sacris quam civilibus, exponuntur*, ibid., 1753, in-8. Augusti a composé d'autres écrits, dont la liste se trouve dans le

Répertoire des auteurs allemands morts de 1750 à 1800. Sa vie a été écrite par un de ses amis, et publiée à Erfurt, 1791, in-8.

AUGUSTIN, *Aurelius Augustinus*, (saint), né à Tagaste en 354, de Patrice et de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madaure et à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adéodat, fruit d'un amour criminel, mais né avec le génie de son père. La secte des manichéens fit d'Augustin un prosélyte qui en devint bientôt un apôtre. Il professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise était alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours et des larmes de Monique sa mère, pensa sérieusement à quitter le dérèglement et le manichéisme. Il fut baptisé à Milan, à la pâque de 387, dans la 32e année de son âge. Il renonça dès lors à la profession de rhéteur, et se borna à celle d'observateur exact de l'Evangile. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque temps après, s'étant rendu à Hippone, Valère, qui en était évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilége singulier et inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre manichéen, dans une conférence publique, et avec d'autant plus de succès, qu'il avait connu le fort et le faible de cette secte. Un an après, en 393, il donna une explication si savante du *Symbole de la foi*, dans un concile d'Hippone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritait d'être leur confrère. Un autre concile, convoqué en 395, le donna pour coadjuteur à Valère dans le siége d'Hippone. Ce fut alors qu'on vit éclater toutes les vertus et tout le génie d'Augustin. Il établit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivait. Il s'appliqua de plus en plus à confondre l'erreur. Félix, manichéen célèbre, du nombre de leurs élus (c'est-à-dire, de ceux qui se souillaient de toutes les abominations de la secte), vaincu dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne fit pas moins admirer sa pénétration et son éloquence, dans une conférence des évêques catholiques et donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Eglise, et le communiqua à tous ses collègues. Les livres *de Civitate Dei* ne tardèrent pas à paraître. La philosophie, l'érudition, une logique exacte, la religion, la piété, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens, qui attribuaient les irruptions des Barbares et des malheurs de l'empire à l'établissement de la religion chrétienne et à la destruction des temples. On a vu un empirique prétendre que cet ouvrage admirable avait été tiré des livres de Varron, et que ces livres avaient été brûlés par ordre d'un pape, pour cacher le plagiat d'Augustin; mais ce conte absurde, démenti par la nature de l'ouvrage, ne peut nuire qu'à son auteur (*voyez* le *Naudeana*). L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique à Carthage contre les pélagiens; Augustin, qui avait déjà réfuté leurs erreurs, dressa neuf articles d'anathèmes, et montra un zèle si ardent contre cette hérésie pernicieuse, que la postérité lui a donné le titre de *Docteur de la grâce*. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut en 430 à l'âge de 76 ans, dans la ville d'Hippone, assiégée depuis plusieurs mois par les Vandales. Ce grand homme vivait, pour ainsi dire, des succès de la religion et de la gloire de l'Eglise; c'était là la seule mesure de sa joie, comme les malheurs de l'Eglise étaient pour lui le seule source de chagrin et d'une tristesse profonde : *Dominicis lucris gaudens et damnis mœrens*. Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit sa vie. Dans la pépinière des grands hommes que nourrissait alors l'église d'Afrique, il n'en est point qui ait un nom aussi célèbre qu'Augustin. Son historien

compte 1030 de ses ouvrages, en y comprenant ses *Sermons* et ses *Lettres*. On remarque dans tous un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un stile énergique, malgré les mots impropres et barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes et les jeux de mots dont il est semé, surtout dans ses *Homélies*, ont fait sentir combien il était au-dessous de la plupart des Pères pour l'éloquence. Il s'arrête sur des détails de peu de conséquence, commente des nombres et des mesures, dont le résultat ne peut présenter rien de solidement instructif; ce qui a fait dire à Calvin, qui respectait d'ailleurs ce Père plus que tous les autres (parce qu'il le croyait, très mal à propos, favorable à son système de prédestination), *in scrutandis numeris curiosior est Augustinus*. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antithèses, quand on le lit de suite. On a donné plusieurs éditions particulières et générales de ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1574, et celle des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relient en 8, et qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. Celle-ci est aujourd'hui la plus estimée; on lui reproche néanmoins des fautes, dont quelques-unes sont très remarquables. Elle fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, et fut confiée à don Blampin. Don Mabillon, son confrère, fit l'Epître dédicatoire en l'état où nous l'avons; ce n'est pas un des moindres morceaux de cette édition, qui a été réimprimée à Amsterdam, en 1703, avec des notes de J. Le Clerc, très injurieuses au saint docteur. Le 1er volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant que d'être prêtre, avec ses *Rétractations* et ses *Confessions*, qui sont comme la préface de de cet immense recueil. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilly et Dubois, in-8 et in-12. M. Genoude en donne en ce moment une nouvelle traduction qui n'a point encore paru. L'abbé Grou, dans *la Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, à Paris, 1786, 2 vol. in-12, a bien fait sentir la profonde sagesse de ce livre. C'est celui de tous ses ouvrages, si on en excepte ses *Soliloques*, qui est le plus empreint de cette piété vive et sincère, pleine d'onction et de feu, qui fait le caractère de la sainteté d'Augustin. Le 2e est occupé par ses *Lettres*, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort, en 430. Il y en a en tout 270, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en français, en 6 vol. in-8 et in-12, avec beaucoup d'élégance. Ces deux premiers volumes ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la première édition. Le 3e est consacré à ses *Traités sur l'Ecriture*. Le 4e à son *Commentaire sur les Psaumes*, plus allégorique que littéral. Le 5e à ses *Sermons*. Le 6e, à ses *Ouvrages dogmatiques*, sur divers points de morale et de discipline. Le 7e, à l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre, traduit en français par Lombert, en 2 vol. in-8, ou 4 vol. in-12. Le 8e, à ses *Traités* contre différens hérétiques. Le 9e, à ceux contre les donatistes. Le 10e, à ses *Traités* contre les pélagiens. Le dernier, à sa *Vie*, traduite en latin sur le français de M. de Tillemont. On a imprimé un *Appendix* à Anvers, 1703, in-fol. Eugippius a donné, *Thesaurus ex sancti Augustini operibus*, Bâle, 1542, 2 tom. en 1 vol. in-fol., qui n'est pas commun. Saint Augustin fait éclater beaucoup de modération à l'égard des auteurs qu'il combat; mais la manière pleine de force dont il attaque les erreurs a donné quelquefois à son triomphe une étendue où les droits de la vérité ont paru compromis. Plusieurs théologiens ont cru que son zèle pour la saine doctrine lui avait quelquefois fait perdre de vue ce milieu si difficile à déterminer avec précision, qui se tient à une distance égale des extrêmes. Cependant les principes qu'il a établis contre les erreurs des pélagiens, savoir, l'existence et les effets du péché originel, et la nécessité

de la grâce, même pour le commencement des bonnes œuvres, sont regardés par l'Eglise comme des dogmes incontestables; et c'est à cet égard que ses écrits passent pour être dépositaires de la doctrine catholique. Ceux qui ont osé attribuer à ce Père une espèce d'infaillibilité sont réfutés par lui-même; car, dans plus d'un endroit, il approuve qu'on doute de la vérité de ses assertions; et ceux qui ont avancé que tous ses écrits avaient la sanction de l'Eglise, sont en opposition avec la déclaration formelle de Célestin I, et d'Innocent XII (*Voyez* SADOLET, CÉLESTIN I). C'est aussi une exagération blâmable de dire que saint Augustin a été le plus illustre et le plus savant des Pères de l'Eglise. Il est sûr qu'il n'était pas fort habile dans les langues, et qu'il avait moins lu les anciens que saint Jérôme, saint Basile, et d'autres Pères. Il n'avait ni la pureté de langage, ni l'élégance, ni l'énergie de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Jérôme, etc. Il a certainement illustré l'Eglise, mais Athanase, martyr de la divinité de J. C.; Chrysostôme, le plus éloquent des Pères grecs; Léon, aussi grand pontife que grand homme, écrivain solide, judicieux, plein de dignité et de grâces, etc., lui ont fait autant d'honneur qu'Augustin. Berti, dans la *Vie* de ce Père lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec saint Ambroise, cantique admirable, dont le célèbre Atterbury mettait l'énergique simplicité au-dessus de toutes les fleurs de la poésie et de la rhétorique. *V.* AMBROISE.

AUGUSTIN ou AUSTIN (saint), premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé par saint Grégoire le Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastère de Saint-André de Rome, dont il était prieur. Augustin passa en France et vint à la cour de Brunehaut. Il convertit, l'année d'après, Ethelbert, roi de Kent, qui lui donna un établissement à Cantorbéry. Il passa ensuite en France, pour y être sacré évêque, et conférer sur divers articles avec les prélats de ce royaume. A son retour, il baptisa plus de dix mille personnes, le jour de Noël. Le christianisme se répandant de plus en plus, le pape établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *pallium*. La rapidité de ces conversions était non-seulement l'effet du zèle du saint missionnaire ou du spectacle de ses vertus, mais encore celui des merveilles que Dieu opérait par son ministère. Le bruit s'en répandait dans toute l'Europe; et saint Grégoire lui donna à cette occasion des avis d'autant plus remarquables qu'ils servent à constater la notoriété et la certitude de ces merveilles. « Prenez garde, » lui disait-il, de tomber dans l'orgueil et » la vaine gloire, à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu fait » éclater au milieu de la nation qu'il a » choisie. Parmi les choses que vous faites à l'extérieur, ayez soin de vous juger vous-même intérieurement. Tâchez » de bien comprendre ce que vous êtes » personnellement, et quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple, pour la conversion duquel vous » avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours devant les yeux » les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles ou par actions, afin » que le souvenir de vos infidélités étouffe » les mouvemens d'orgueil qui voudraient » s'élever dans votre cœur. Au reste, » vous devez vous persuader que le don » des miracles que vous recevez ou que » vous avez déjà reçu, est une faveur accordée non à vous, mais à ceux dont » Dieu veut le salut. » Quelques écrivains protestans, tels que Rapin Thoyras, ont cru que leur haine contre la religion catholique les dispensait d'être justes envers celui qui l'avait établie en Angleterre. Ils ont parlé d'Augustin d'une manière injurieuse; ils ont calomnié son caractère, ses actions et ses vues. Mais laissant à part ses lumières et ses vertus, il a pour lui les faits qui feront son éloge au jugement même de la philosophie. « On ne peut qu'avoir la plus haute idée » de saint Augustin et de ses coopérateurs, dit un historien moderne, lors-

» qu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. » Avant l'arrivée des saints missionnaires, » les Anglais étaient livrés à toutes sortes » de vices, plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout » cette ignorance, c'est que quand ils » débarquèrent dans la Bretagne, ils ne » connaissaient point l'usage des lettres, » et que tout le progrès qu'ils firent dans » les sciences jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, » selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfans comme esclaves, » inhumanité qu'on ne trouve point dans » les nègres d'aujourdhui; mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plus tôt » brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils » devinrent des hommes nouveaux et de » vrais disciples du Sauveur. Frappés de » la vie angélique de leurs apôtres, ils » se portèrent avec ardeur à l'imitation » de leur détachement du monde, et de » leur zèle pour la pratique des conseils. » Les nobles et les princes bâtirent des » églises et des monastères qu'ils dotèrent richement. » On ignore l'année précise de la mort de saint Augustin. Il mourut le 26 mai, selon les uns, en 607, selon d'autres en 604. Warton, dans son *Anglia sacra*, prouve cette dernière date par plusieurs autorités.

AUGUSTIN (Antoine), un des plus savans jurisconsultes et des plus illustres prélats de l'Espagne. Il fut successivement auditeur de rote, évêque d'Alise, puis de Lérida, et enfin archevêque de Tarragone, naquit à Saragosse, de parens illustres, l'an 1516, mourut dans son siége archiépiscopal l'an 1586, à l'âge de 70 ans. Il se trouva au concile de Trente en 1562, et s'y distingua beaucoup. A l'âge de vingt-cinq ans, il fit paraître ses *Emendationum et opinionum juris civilis libri quator*, où l'un des premiers, il fait servir les antiquités romaines à l'intelligence du *droit* de ce même peuple, aussi éclairé qu'ambitieux. Jules III et Paul IV l'employèrent dans plusieurs missions diplomatiques. Paul III, Jules III, Paul IV, et le roi d'Espagne Philippe II, l'honorèrent de leur estime et de leur confiance. « Jamais, dit un auteur, personne ne fit paraître dans toute la conduite de sa vie, plus d'intégrité, plus » de constance et plus de grandeur » d'âme que cet illustre archevêque. Il » vivait dans une abstinence et une chasteté exemplaires, et distribuait ses » biens aux pauvres avec tant de libéralité, » qu'après sa mort on ne trouva pas dans » ses coffres de quoi l'enterrer suivant sa » qualité. » Ses lumières égalaient ses vertus. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont on peut voir le catalogue à la fin de l'édition *De emendatione Gratiani*, in-8, 1672, donnée par Baluze avec des notes : livre savant, profond, et nécessaire aux jurisconsultes. L'édition originale de Tarragone, in-4, 1587, est fort recherchée. On a de lui 1° *Antiquæ collectiones decretalium*, Paris, 1621, in-fol., avec des notes estimées; 2° cinq livres *des Constitutions de l'église de Tarragone*, en latin, imprimées dans cette ville, chez Mey, en 1580, in-4, cette édition est fort recherchée; 3° *Canones pœnitentiales*, imprimé chez le même, deux ans après, in-4 : ce livre est rare; 4° ses *Dialogues sur les médailles*, publiés à Tarragone en 1587, in-4, en espagnol, le sont encore davantage. Il y en a plusieurs traductions italiennes, in-4 et in-fol., et une latine, 1617, in fol. Il faut prendre la traduction italienne in-4 pour avoir les médailles des dialogues de 3 à 8, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1587. Etienne Baluze en a donné une édition avec des notes. 5° *Epitome juris pontificis*, tom. 1, à Tarragone, 1587, tom. 2 et 3, Rome, 1611, in-fol.; 6° *De propriis nominibus Pandectarum florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol., très rare, l'édition qui porte sur le titre *Barcinone*, 1592, est la même. Tous les savans de son temps ont rendu justice à son profond savoir, même ceux dont l'égoïsme et les prétentions pouvaient voir de mauvais œil la gloire dont il se couvrait. Vossius disait que c'était un des plus grands hommes du monde. Il admirait surtout les *notes* sur Festus.

Celles qu'il fit sur Varron ne furent pas moins applaudies. « Vous excel- » lez, lui écrivait Paul Manuce, dans la » belle littérature, et si je suis quelque » chose à l'égard des autres, étant com- » paré à vous, je ne suis rien. » Le seul Fra-Paolo, moine vain et ambitieux, osa dire qu'il n'était pas versé dans l'histoire ecclésiastique : cet apostat en froc, qui travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise, voulait par-là affaiblir la preuves que les écrits de l'illustre archevêque fournissaient contre les novateurs. André Schott a publié son Eloge, Anvers, 1586, qui a été inséré dans l'édition des *Dialogues*, avec des notes par Etienne Baluze. Augustin publia plusieurs autres ouvrages, tous estimés.

AUGUSTIN (Léonard), ou plutôt AGOSTINI, né dans l'état de Sienne au 17e siècle, vieillit parmi les antiques, dans l'étude desquels il prit un goût exquis; il joignait l'esprit à l'érudition. Son ouvrage intitulé *Le gemme antiche figurate* a été imprimé et traduit plusieurs fois; la 1re édition fut donnée à Rome, en 1657 et 1669, 2 vol. in-4. La 2e dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la première pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Galtruzzi, dessinateur et graveur habile. Ce recueil fort estimé, ainsi que le discours préliminaire qui le précède, a été redonné au public par Maffei, en 1707, 4 vol. in-4. Gronovius l'a traduit en latin, et on fit deux éditions de cette traduction, l'une à Amsterdam, en 1685, recherchée; et l'autre à Franeker, en 1694, beaucoup moins belle que la précédente.

AUGUSTIN PATRICE PICCOLOMINI. *Voyez* PATRICE, *Patricius* (Augustin Piccolomini).

AUGUSTULE (Romulus), dernier empereur d'Occident, fils d'Oreste, patrice et général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus était son vrai nom; mais les Romains, par dérision, lui donnèrent celui d'*Augustulus*. Oreste son père, patrice de Rome, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur, que de prendre pour lui-même le sceptre. L'Italie était alors inondée par les Barbares. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils des marques impériales, l'exila dans la Campanie avec un revenu de 6,000 liv. d'or, et se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident, qui, depuis la fondation de Rome, avait subsisté 1229 ans. Cette ancienne capitale du monde fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, et dont le nom était une insulte dans les temps florissans de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J. C., 507 ans après la bataille d'Actium. On a regardé comme une singularité que le dernier empereur ait été appelé *Auguste* comme le premier, et que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

AUHADI-MALAGAH, un des plus célèbres mystiques mahométans, mit en vers persans le livre intitulé *Giam-Giam*, production qui est comme l'*élixir de la spiritualité musulmane*. Il vécut dans la pauvreté, et mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J. C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan, quoique ce poète mystique ait fait aussi des ouvrages de galanterie.

AULISIO (Dominique), savant italien, né à Naples en 1649, s'appliqua à l'étude des langues, des belles-lettres, du droit, de la médecine, de l'architecture, et de presque toutes les sciences : il mourut en 1717, après avoir enseigné le droit à Naples, et gouverné l'école d'architecture militaire. Il était très attaché aux sentimens et aux écrits de Platon, ce qui lui attira quelques critiques. Ses écrits sont 1° *De gymnasii constructione*; 2° *De mausolæi architectura*; 3° *De harmonia timaica, et numeris medicis*, imprimés ensemble en un vol. in-4, Naples, 1694; 4° *Historia de ortu et progressu medicinæ*; 5° *Delle scuole sacre*, in-4, 1723, sa *Vie* se trouve à la tête de cet ouvrage; 6° des *Commentaires sur les Pandectes*, 3 vol. in-4.

AULTANNE (N. d'), devenu officier-général par sa bravoure, se fit particulièrement remarquer dans la campagne de 1806 contre les Russes, les Prussiens et les Anglais réunis, et notamment à la bataille d'Iéna et au combat de Pulstuck 26 décembre 1806. Cette glorieuse campagne lui valut le grade de général de division, et il fut autorisé à porter la décoration de commandeur de l'ordre de Saint-Henri de Saxe. En 1813, il se signala également en plusieurs occasions contre les Anglais et les Espagnols. Le duc d'Angoulême, qui s'était porté dans le midi en mars 1814, le choisit pour chef de son état-major, et il lui resta fidèle jusqu'à la capitulation. Le maréchal Davoust lui fit intimer l'ordre de se rendre à Paris et d'y garder les arrêts forcés. Louis XVIII à son retour lui donna le commandement d'une division de la garde royale. Il est mort subitement à Valréas en janvier 1828.

AULU-GELLE (Aulus-Gellius), grammairien latin, florissait à Rome, sa patrie, vers l'an 130 de J. C. et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. Il publia un ouvrage en 20 livres, intitulé les *Nuits attiques*, qu'il nomma ainsi parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de matières différentes. Il peut servir à éclaircir les monumens et les écrivains de l'antiquité; on y trouve une grande quantité de fragmens des anciens auteurs. Le compilateur aurait dû se dispenser d'y entasser tant de remarques minutieuses de grammaire, et il aurait pu mettre plus de pureté et de clarté dans son stile. « Ce » n'est, dit un critique, qu'un grammai» rien de peu de goût, sans élévation, » idolâtre des rides de l'antique, et qui, » rempli des citations d'Ennius, de Caton » le Censeur, de Claudius Quadrigarius, » ne nomme pas une seule fois Horace, » Tite-Live, ni Tacite. » Cette collection qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfans, a eu plusieurs éditions. On estime celle du Père Proust, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4, et celle de Leyde, par Gronovius, 1706, in-4; on a encore l'Elzevir, 1651, in-12. En 1776-1777, il en a paru une traduction française par l'abbé de Douzé de Verteuil, à Paris, 2 vol. in-12. La première édition de l'original est de 1469, in-fol. Il y a aussi une bonne *Traduction* anglaise, par Béloé, Londres, 1795, avec des *Notes*.

AUMALE (Claude de Lorraine d') était le 3e fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France. Il s'opposa aux huguenots, et mourut en 1573. — Son fils Charles fut un des plus zélés de la ligue. Le parlement le condamna, comme d'intelligence avec les Espagnols, à être écartelé, en 1595. Il se retira à Bruxelles, où il mourut, en 1631, sans laisser d'enfans mâles.

AUMONT (Jean d'), naquit en 1522, et se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il se signala aux batailles d'Arques et d'Yvry. Après cette mémorable victoire, Henri IV l'invita à souper le soir même, en lui disant : « Il est juste » que vous soyez du festin, après m'a» voir si bien servi à mes noces. » M. d'Aumont fut successivement gouverneur de Champagne et puis de Bretagne, et après s'être emparé de plusieurs places fortes, il mourut en 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Comper, près de Tours. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il était plus vaillant que rusé. Ses manières dures et impolies le faisaient passer à la cour pour un *franc Gaulois* ; c'était d'ailleurs un sujet fidèle, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme et habile. Il s'opposa, en 1588, à l'assassinat du duc de Guise, ordonné par Henri III, et fut d'avis qu'on lui fît son procès dans les règles; mais lorsque les volontés arbitraires ont remplacé la justice et les lois, de tels conseils ne sont plus de saison.

AUMONT (Antoine d'), petit-fils du précédent, se trouva en divers siéges et combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Rhétel en 1650, et contribua beaucoup au succès de cette journée. Il fut fait maréchal de France en

1651, gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665, et mourut dans cette capitale en 1669, âgé de 68 ans.

AUNEZ. *Voyez* Czeli.

AUNOY (Marie-Catherine Jumelle de Berneville, comtesse d'), veuve du comte d'Aunoy, mourut en 1705. Elle écrivait facilement dans le genre romanesque. Les gens frivoles lisent encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, 4 vol. in-12; et surtout ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Duglas*, in-12. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis* 1672 *jusqu'en* 1679, sont pleins de fautes, de même que ses *Mémoires de la cour d'Espagne*, en 2 vol., où elle avait vécu quelque temps avec sa mère. On y trouve des imputations injurieuses à cette nation estimable, et surtout des contes calomnieux sur l'inquisition : l'auteur avait trop bien profité des leçons de madame des Loges, sa tante, qui était protestante, et qui lui avait inspiré cette haine si naturelle à ceux de cette secte contre un tribunal si redoutable à l'erreur (*Voyez* Vayrac). Tous ces romans, fruit d'un peu d'esprit et de beaucoup de galanterie, ne peuvent plaire qu'à la paresse ou à la corruption. Son mari, le comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, manqua de perdre la tête. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AURAT. *V.* Dorat (Jean).

AURE (Sainte), ou Aurée, de la race des Sarrasins en Espagne, se retira dans un monastère. Les Infidèles voulurent la tirer de ce saint lieu, et la faire renoncer au christianisme; mais ayant persévéré dans la foi, elle fut honorée de la couronne du martyre le 19 juillet 856, à Cordoue.

AURE (Sainte), en latin *Aurea*, abbesse à Paris, sous Dagobert I. Saint Eloi, en 531, aidé des libéralités de ce prince, ayant fondé un monastère dans sa propre maison, près de l'église de Saint-Martin, lui donna Aure pour abbesse. Elle le gouverna pendant 33 ans avec sagesse et prudence; elle fut avertie de sa mort par une vision, et décéda le 4 octobre 666. De trois cents religieuses qui composaient sa communauté, environ soixante moururent le même jour qu'elle, enlevées par la peste. Elles furent enterrées avec leur abbesse dans le cimetière de l'église de Saint-Paul, laquelle alors était hors la ville. Mais cinq ans après, les reliques de sainte Aure y furent transférées. On les voyait encore dans ces derniers temps en l'église des barnabites, la même que celle de Saint-Martin, et on les y exposait à la vénération des fidèles le jour de la fête de la sainte, et aux deux fêtes de saint Eloi. — Le Martyrologe romain fait mention, au 24 d'août, d'une sainte Aure, vierge et martyre à Ostie, où elle fut précipitée dans la mer une pierre au cou. Malgré cette précaution des persécuteurs, le flot rejeta son corps sur le rivage, où il fut recueilli par un personnage pieux, et enseveli honorablement.

AURÈLE (Marc-). *Voy.* Marc-Aurèle-Antonin.

AURÈLE (Saint), évêque de Carthage en 388, fut lié d'une étroite amitié avec saint Augustin, de qui il reçut de sages avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des donatistes. Il montra un grand zèle pour ramener ces schismatiques au centre de l'unité; il assembla divers conciles pour discuter les difficultés qu'ils proposaient, et prit tous les moyens qui lui parurent les plus propres à rétablir la paix dans l'Eglise. Son zèle ne brilla pas avec moins d'éclat dans l'affaire des pélagiens Il fut le premier qui condamna Célestius, disciple de Pélage; et cette condamnation se fit dans un concile tenu en 412. Quatre ans après, il condamna Pélage lui-même dans un autre concile. Il anathématisa la doctrine de cet hérésiarque, avant que saint Augustin se fût mis sur les rangs pour le combattre. Ce saint évêque mourut en 423. Saint Fulgence lui donne de grands éloges. Il est nommé sous le 20 de juillet dans le calendrier d'Afrique, qui est du cinquième siècle.

AURÉLIEN (Lucius Domitius Aurelianus) naquit dans le territoire de Sirmium en Illyrie, d'une famille obscure. Son père cultivait une petite ferme d'un riche

sénateur appelé Aurélius. Aurélien s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales, où il se distingua bientôt par sa force et sa bravoure. Ses camarades lui donnèrent le surnom d'*Aurelianus manus ad ferrum* (La main à l'épée.) On raconte qu'une fois et dans une seule bataille, il tua quarante-huit Sarmates. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut tribun, et défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connaissait son zè'e, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour y rétablir la discipline ou pour l'y maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler, en l'attachant à deux branches d'arbre courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs, étaient fouettés sur-le-champ : *Enrichissez-vous*, disait-il à ses soldats, *des dépouilles de l'ennemi*, *et non des larmes des citoyens*. Il fut élevé au consulat en 258; et Valérien, qui ne l'appelait que le libérateur de l'Illyrie et des Gaules, et l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpius Crinitus, dont il avait été lieutenant dans la Thrace, l'adopta; et Claude II, qui aimait et estimait sa valeur et sa sagesse, le fit général de l'Illyrie et de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Elu par l'armée, il fut confirmé par le sénat et par le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans et les Sarmates, assura la paix au dehors et la tranqui lité au dedans. On lui reprocha d'avoir terni ses victoires en punissant trop sévèrement, et même avec cruauté, de légers propos tenus à Rome sur ses défaites. Il quitta bientôt la capitale de l'empire pour aller contre Zénobie, reine de Palmyre. Il traversa l'Illyrie et la Thrace, tailla en pièces les Barbares, passa en Asie, prit Thyane en Cappadoce, et jura, pendant le siége de cette ville, qu'il n'y laisserait pas un chien en vie; mais lorsqu'il s'en fut rendu maître, il se calma, et dit aux soldats, qui voulaient la mettre à feu et à sang, qu'il leur permettait seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreraient. Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avait conduit elle-même ses armées, n'encouragea pas moins fortement les assiégés; elle se défendit en grand capitaine et en femme animée par le désespoir. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville, lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie se contenta de lui répondre : que *c'était par la valeur, et non par des promesses, qu'on forçait un ennemi à ouvrir ses portes*. Cette réponse ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. Elle se rendit bientôt après, l'an 275. Zénobie avait tenté de se réfugier en Perse; mais Aurélien la fit arrêter et charger de chaînes. Palmyre, qui s'était révoltée quelque temps après, fut rasée, et les habitans passés au fil de l'épée. Aurélien, avant cette révolte, avait déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entre autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuait la lettre fière de cette princesse. Il marcha ensuite contre Firmius, qui s'était fait proclamer empereur en Egypte pour venger Zénobie, le défit, et lui ôta la vie par des tourmens recherchés. De là il vint attaquer Tétricus, qui dominait dans les Gaules, et qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs goths, alains, roxelans, sarmates, francs, suèves, vandales, allemands, éthiopiens, arabes, indiens, bactriens, géorgiens, sarrasins et perses. Zénobie, chargée de chaînes d'or et de bijoux précieux, et Tétricus suivirent le char de triomphe. La première obtint des terres dans le territoire de Tivoli, et le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie. Aurélien lui dit, en le lui donnant, qu'*il valait mieux gouverner les beaux pays de l'Italie*, *que de régner au-delà des Alpes*. Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain et de la viande, remit les impôts, fixa le nombre des eunuques, et défendit d'avoir des concubines, si ce n'est une esclave. Il était en marche contre les Perses, lorsque Mnestée, l'un de

ses secrétaires, le fit tuer près d'Héraclée, en 275. Ce traître, dont les concussions avaient irrité Aurélien, craignant la colère de son maître, en contrefit l'écriture, et montra aux principaux chefs une liste de proscrits, parmi lesquels étaient leurs noms et le sien. Les chefs, croyant prévenir leur supplice, et excités par Mnestée, attaquèrent et massacrèrent Aurélien. Ses assassins détrompés livrèrent Mnestée aux bêtes féroces, et élevèrent à Aurélien un tombeau et un temple. Leur repentir ne les sauva pas. Une partie d'entre eux fut massacrée par les soldats; et les ordres de Tacite ou de Probe firent périr les autres. Aurélien ne laissa qu'une fille. Ainsi mourut cet empereur, admiré et haï. Il ne laissa aucun ennemi aux Romains, qui ne l'en regrettèrent pas davantage. Sa cruauté dans les châtimens fit dire de lui, qu'*il était bon médecin, mais qu'il tirait un peu trop de sang* On prétend que, dans ses différentes batailles, il avait tué de sa main plus de 900 hommes. Il assistait souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. C'est surtout contre les chrétiens que son humeur barbare se signala; il en fit périr un très grand nombre dans toute l'étendue de l'empire. Il fit cependant à leur égard un acte de justice, lors des troubles que l'hérésie de Paul de Samosate occasiona à Antioche, en donnant gain de cause à ceux qui étaient dans le communion de l'évêque de Rome, qu'il regardait comme le chef et le grand pontife de cette religion, et en obligeant l'hérésiarque d'abandonner la maison épiscopale à celui à qui le pape adressait ses lettres. « C'était, dit un historien, » une de ces âmes brutes et grossièrement » fières, pour qui tout objet d'orgueil » est bon, même le triomphe sur une » femme. Naturellement dur et sans pitié, » il n'avait que rarement cette sensibilité » apparente que l'amour-propre affiche » un moment pour tromper l'opinion pu» blique, et se livrer ensuite avec plus » de sécurité à des penchans atroces. » Il fut le premier empereur qui prît le diadème.

AURÉLIEN (Saint), fut placé sur le siège d'Arles en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *pallium* et la qualité de vicaire du saint Siége; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitaient la même grâce en sa faveur. Le pape l'accorda, et en conséquence lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, » ce qu'à Dieu ne plaise, dit-il, il s'élève » des disputes sur la foi, ou s'il se pré» sente quelque autre cause majeure, » après avoir vérifié les faits et dressé » votre rapport, réservez-en le jugement » et la décision au siége apostolique; car » nous trouvons dans les archives de l'E» glise romaine, que c'est ainsi qu'en » ont usé à l'égard de nos prédécesseurs, » ceux des vôtres qui ont été honorés de » la qualité de vicaires du saint Siége. » Le saint évêque fit plusieurs établissemens utiles et édifians; il instruisit avec zèle et avec cette force que donne l'esprit de Dieu, le peuple et les rois, et donna une règle pleine de sagesse aux religieux d'un grand monastère qu'il avait fondé à Arles. Il mourut saintement le 12 avril l'an 553, comme le prouve, contre quelques historiens, une inscription découverte en 1308, sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nizier de Lyon. Aurélien est un des évêques d'Occident qui furent le plus alarmés de ce que Vigile avait signé la condamnation des trois chapitres; ce pape lui écrivit une lettre pleine de modération et de raison pour le tranquilliser. *Voy.* VIGILE.

AURÉLIUS-VICTOR (Sextus), Africain, vivait dans le 4ᵉ siècle, sous l'empire de Constance et de Julien l'Apostat. Né dans la pauvreté, il s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361, préfet de Rome et consul avec Valentinien en 369. Il composa, dit-on, une *Histoire romaine*, que nous avons perdue, et dont il ne nous reste qu'un abrégé. Du moins la sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait conjecturer à quelques savans qu'il n'était pas de lui, et qu'il avait composé

un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet abrégé par madame Dacier, à l'usage du dauphin, Paris, 1681, in-4. Les éditions, *cum notis variorum*, d'Utrecht, 1696, in-8, et d'Amsterdam, 1733, in-4, sont estimées. On le trouve aussi dans *Scriptores historiæ romanæ minores*, 1789, in-8. Les ouvrages qu'on attribue à cet auteur, sont 1° *Origo gentis romanæ*; 2° *De viris illustribus urbis Romæ*; 3° *De Cæsaribus historia, ab Augusto Octavio, id est, a fine Titi Livii, usque ad consulatum decimum Constantii Augusti, et Juliani, Cæsaris tertium*; 4° *De vita et moribus imperatorum romanorum excerpta, a Cæsare Augusto usque ad Theodosium imperatorem*. M. Caperonnier a donné ses soins à une bonne édition d'*Aurelius Victor*, par Barbou, Paris, 1793, in-12. Elle est à la suite d'*Eutrope*.

AURÉLIUS (Cornélius), né à Gonda en Hollande, chanoine régulier de Saint-Augustin, et précepteur d'Erasme, fut honoré par l'empereur Maximilien I de la couronne de poète. Son disciple devint plus célèbre que lui. Aurélius est auteur de deux traités, l'un intitulé *Defensio gloriæ batavinæ*; et l'autre *Elucidarium variarum quæstionum super batavina regione*. Bonaventure Vulcanius publia, depuis, ces deux traités sous le titre *De situ et laudibus Bataviæ*. On ne sait point en quelle année il mourut; on croit qu'il vivait encore en 1520.

AURELLI, ou plutôt ARELLI (Jean Muzio), poète latin du 16e siècle. Ses poésies sont dans les *Délices des poètes latins d'Italie*. Il se proposa Catulle pour modèle et ne s'éloigna que de ses obscénités. On trouve dans ses poésies de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement et de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelli, il fut trouvé mort, quelque temps après, avec sa mule, au fond d'un puits. Les habitans, que ce gouverneur opprimait, tirèrent de lui cette cruelle vengeance, en 1520.

AURENG-ZEYB (MOHHY-EDDYN, c'est-à-dire le vivificateur de la religion, surnommé plus tard *Aâlem-guyr*, le conquérant de l'univers), grand mogol, naquit le 20 octobre 1619, se ligua avec un de ses frères contre son père Schach-Gehan, et l'enferma dans une dure prison, en 1660. Il se défit ensuite de son complice, et fit étrangler les deux autres frères qui lui restaient. Son père étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou, pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités en se bornant au pain d'orge, aux légumes et à l'eau. Ce scélérat fut heureux dans toutes ses expéditions. Il conquit les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, et presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel et de Malabar. Il campait ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfans ne le traitassent comme il avait traité son père. Il mourut en 1707, âgé de près de cent ans; vie longue pour un homme agité sans cesse par l'image de ses crimes, qui en portait les vengeurs dans son cœur, et qui dans ses enfans mêmes ne croyait voir que ses bourreaux. (*Voyez* l'Histoire de l'empire du Grand-Mogol, par le père Catrou.) On raconte de cet empereur des Mogols un fait qui prouve et son astuce, et son avarice. Il invita à un festin un grand nombre de fakirs, et voulut ensuite les revêtir d'habillemens neufs, qu'ils furent contraints d'accepter malgré leur résistance. On brûla aussitôt leurs vieilles robes, et on trouva dans les cendres une quantité énorme de pièces d'or et d'argent. Heider-Ali, père de Tipoo-Sayb, ayant besoin d'argent, eut recours au même moyen avec un égal succès.

AURÉOLE (Manius-Acillus Auréolus), né dans la Dacie, fils d'un berger, et berger lui-même, s'enrôla dans la milice romaine, et devint général de l'empire, sous Valérien. En 262, il délivra ce prince des Macrin; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour aller faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandait à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, et vainquit l'usurpateur dans une bataille ran-

;ée ; mais ce prince ayant été assassiné ur ces entrefaites, Auréole se maintint :ncore quelque temps. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Iilan, où il s'était réfugié, et lui ayant ivré bataille, il le fit prisonnier. Le vain[q]ueur voulut, par un mouvement de ma[g]nanimité, lui laisser la vie ; mais les sol[d]ats, irrités de sa rébellion, le tuèrent en : vril 268. Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à ses talens [s]upérieurs pour les armes, et lui fit élever un tombeau. Claude fit aussi bâtir un [p]ont sur l'Adda, auquel il donna le nom [d]e *Pons Aureoli*, duquel tire son nom [l]e village de *Pontirol* entre Milan et Bergame.

AUREOLUS. *Voy.* AURIOL ou ORIOL.

AURIA (Vincent), né à Palerme en 1625 et mort dans la même ville en 1710, [a]bandonna le barreau pour la littérature. . fut assez mal partagé des biens de la [fo]rtune ; mais il se consola avec les mu[se]s. On a de lui un grand nombre d'ou[v]rages en italien, et quelques-uns en la[ti]n. Les premiers sont plus estimés que [le]s seconds. Parmi ceux-là on compte une *[H]istoire*, assez recherchée, *des grands [h]ommes de Sicile*, à Palerme, 1704, in-, et une *Histoire des vice-rois de Sicile*, [ib]id. 1697, in-fol.

AURIFICUS, ou ORIFICUS BONFILIUS Nicolas), carme de Sienne, a laissé di[v]ers ouvrages de morale et de piété. C'est [l]ui qui a publié les œuvres de Thomas [W]aldensis. Il vivait encore l'an 1590, qui [é]tait le 60e de son âge. Sa principale pro[d]uction *De antiquitate et cæremoniis [m]issæ* parut à Venise en 1572, in-8.

AURIOL (Blaise d') natif de Castelnau[d]ary, doyen de l'église de Pamiers, et [p]rofesseur du droit canon à Toulouse. Il [d]emanda à François I, en 1533, à son pas[s]age par cette ville, d'accorder à l'univer[si]té le titre de noble, et aux professeurs le [p]rivilége de faire des chevaliers : ce prince [l]e lui accorda. Pierre Daffis, docteur ré[g]ent et comte-ès-lois, titre qu'on donnait [a]ux docteurs qui avaient régenté 20 ans, [d]onna à Blaise d'Auriol les éperons dorés, [l]a chaîne d'or au cou et l'anneau au doigt, [e]t fit un beau compliment au docteur-chevalier. Voltaire d'après Bodin et René Herpin, prétend que des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, craignant de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parens et ses amis. Il mourut vers l'an 1540. Il se mêlait de poésie ; nous connaissons sa *Départie d'Amours*, imprimée à la suite de la *Chasse d'Amours*, d'Octavien de Saint-Gelais, Paris, 1533, in-4. *Les joies et douleurs de Notre-Dame*, en vers et en prose, Toulouse, 1520, in-4. Le premier ouvrage est fait d'après les poésies de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, dont le manuscrit est à la bibliothèque du roi de France. On a encore d'Auriol quelques ouvrages de *jurisprudence*, peu connus aujourd'hui ; mais le nom de l'auteur est toujours en vénération dans l'université de Toulouse. Il fut aussi auteur d'*Interpretatio de capite de rescriptione in antiquis*.

AURIOL. *Voy.* ORIOL.

* AURISPA (Jean), un des restaurateurs de la littérature grecque et latine dans le 15e siècle, naquit à Noto en Sicile vers l'an 1369. Il apprit le grec à Constantinople, où il passa en 1418, et d'où il vint en Italie avec 238 manuscrits précieux, parmi lesquels on trouvait l'Histoire de Procope, les Poésies de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, et celles qu'on attribue à Orphée ; toutes les Œuvres de Platon, de Proclus, de Plotin, de Xénophon, de Lucien ; les Histoires de Dion, de Diodore de Sicile, et la Géographie de Strabon, etc., etc. Après avoir occupé à Bologne et à Florence la chaire de littérature grecque, il fut successivement employé comme secrétaire dans les cours de Nicolas III, duc de Ferrare, et des papes Eugène IV et Nicolas V. Il mourut à Ferrare en 1460, âgé de 90 ans. On a de lui la *Traduction* d'Archimède, celle du Commentaire d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore, Bâle, 1543, in-8 ; *Philisci consolatoria ad Ciceronem, dum in Macedonia exularet, è græco Dionis Cassii, lib. 38. Hist. Rom. in latinum versa.* Paris, 1510, in-8.

AUROGALLUS (Matthieu), natif de

Bohême, professeur des langues dans l'académie de Wittemberg, mourut en 1543. Il publia une *Grammaire hébraïque et chaldaïque,* à Bâle, 1539, in-8, et une *Géographie de la Terre-Sainte.* Il avait travaillé à la version de la Bible allemande donnée par Luther.

AUROUX DES POMMIERS (Matthieu), conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnais, était prêtre et docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire,* fort estimé et rare, *sur la coutume de Bourbonnais,* 1732, 2 parties in-fol. En 1741, il a donné des additions à son ouvrage.

AUSONE (Jules), père du poète de ce nom, natif de Bassas en Aquitaine, vers l'an 287, premier médecin de l'empereur Valentinien, se fraya des routes nouvelles dans son art, qu'il exerçait gratuitement. Il était philosophe, mais sans faste, sans passions, sans désirs ambitieux, jouissant, dans la médiocrité, d'une paix précieuse. Il se vit élever aux honneurs, sans les rechercher. Il fut préfet de l'Illyrie, et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. Il mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de 90 ans. Son fils l'a célébré dans ses vers. Nous n'avons plus les livres de médecine d'Ausone le père.

AUSONE (Decius Magnus), fils du précédent, professait la grammaire et la rhétorique à Bordeaux, où il naquit vers l'an 309, lorsque Valentinien I le fit venir à Trèves, où était sa cour, et le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien son fils, qui était alors Auguste. Il fut élevé aux premières dignités de l'empire : à celle de préfet du prétoire par Valentinien, et à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 333, il revint à Bordeaux. Il y mourut en 394, dans un âge fort avancé. Ausone avait de l'esprit, de la facilité, et une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût, et de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. On a de lui des *Epigrammes*, des *Idylles*, dont le *Poème de la Moselle* fait partie; des *Eglogues,* des *Lettres* en vers, et un *Discours à Gratien.* C'est faussement que l'on a conclu d'un passage de sa 16e épître, qu'il avait composé une histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à son consulat. Ce qu'il a fait de meilleur, ce sont ses petits poèmes, et surtout sa dixième idylle, qui est une *Description de la Moselle.* Cette pièce a été publiée séparément avec de longs commentaires par Marquad Fréher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son panégyrique de Gratien serait quelque chose d'achevé. Son but, dans ce discours, est de remercier le prince de ce qu'il l'avait élevé au consulat, en 378. Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone était idolâtre; mais il est prouvé qu'il était chrétien, par son idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poème où il enseigne à ses disciples la manière de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages montrent qu'il était peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, et qu'il y fut excité par l'exemple et les lettres de saint Paulin. Ce grand homme avait été son disciple, et n'oublia jamais le soin qu'il avait pris de son éducation; il lui exprima sa reconnaissaince de la manière la plus forte et la plus tendre, en lui donnant les noms de *précepteur*, de *patron* et de *père*, et en déclarant qu'il lui devait tout : *carm.* 10, 93. La meilleure édition des œuvres d'Ausone est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphini*, et qui fut publiée en 1730 par l'abbé Souchai, et par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres. L'abbé Jaubert en a donné une traduction, 1769, 4 vol. in-12. Ausone avait composé les *Fastes consulaires* jusqu'à l'an 383; mais cet ouvrage est perdu.

AUSONE (Saint), premier évêque d'Angoulême, prêcha l'Evangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnait encore. Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de ré-

pandre son sang pour la gloire de J. C. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des Barbares qui s'étaient jetés sur les Gaules. Les reliques de saint Ausone furent brûlées par les huguenots en 1568.

AUSPICE (Saint), évêque de Toul dans le 5e siècle, était, selon saint Sidonius Apollinaris (*lib.* 4, *ep.* 17), l'un des plus illustres prélats des Gaules. Sa science profonde, son éloquence, sa foi, ses œuvres, tout le rendait extrêmement recommandable. Le comte Arbogaste ayant demandé à saint Sidonius quelques explications des livres saints, celui-ci le renvoya à saint Loup, de Troyes, ou à saint Auspice, de Toul, comme à des prélats plus capables que lui de satisfaire à sa demande. Il ne vécut guère au-delà de l'an 474. On trouve son nom, au 8e jour de juillet, dans le Martyrologe de Baronius, et dans celui de du Saussai. On a de lui une *Lettre* en vers, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trèves, et depuis, selon quelques auteurs, évêque de Chartres. Elle se trouve dans la Collection de Duchesne, tom. 1. Il y a une lettre de saint Sidonius à saint Auspice, pour lui recommander un nommé *Pierre ;* elle est la 10e ou la 11e du livre des Lettres de Sidonius; mais Baronius croit qu'il s'agit là d'un autre saint Auspice.

AUSSUN (Pierre d'), grand capitaine, d'une famille noble et ancienne de Bigorre, servit pendant 40 ans avec beaucoup de réputation, et se distingua surtout à la bataille de Cérisoles en 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562. Le nombre des fuyards fut d'abord si grand, qu'il fut emporté par eux; mais, revenant sur ses pas, il se rangea près du duc de Guise, et contribua beaucoup à la victoire des catholiques. Cependant la douleur d'avoir fui devant l'ennemi le toucha tellement, qu'il en mourut la même année à Chartres, suivant les uns, et à Paris, suivant d'autres.

AUSTREGESILE (Saint), vulgairement appelé *saint Outrille*, archevêque de Bourges, né en cette ville l'an 551, mourut en 624, après avoir gouverné saintement son église pendant 12 ans. Avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondit à ses parens, qui voulaient le marier: « Si j'avais une bonne femme, » je craindrais de la perdre; si j'en avais » une mauvaise, je craindrais de ne pou» voir m'en défaire. » Le roi Gontran le respectait comme son père, et avait souvent recours à ses lumières. Un nommé Bettelin, qui avait détourné les finances du roi, en rejeta le crime sur ce saint. Celui-ci soutint son innocence. Le prince ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce que l'on appelait dans ce temps-là le *jugement de Dieu*, mais le jour même où ce jugement devait avoir lieu, Bettelin tomba de cheval, et mourut misérablement, ce qui fut regardé généralement comme un effet de la vengeance divine, qui voulait épargner au saint prélat cette épreuve judiciaire. Sa vie, écrite par un auteur contemporain, a été publiée par Mabillon et par les bollandistes.

AUSTREMOINE (Saint), (en latin Stremonius ou Strymonius), l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par l'Église de Rome, vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne, et mourut en paix, après avoir opéré plusieurs conversions. Le détail de ses actions nous est inconnu. Mabillon a publié avec des remarques l'histoire de la translation des reliques de saint Austremoine à Mauzac.

AUTCAIRE. *V*. OGER.

AUTEL, ou plutôt AUTELZ (Guillaume des), poète français et latin, naquit à Charolles en Bourgogne, en 1529, et mourut vers 1580. Il savait le grec et le latin, et en farcissait ses vers. On a aussi de lui quelques ouvrages en prose de très médiocre mérite, par exemple *Fanfreluche et Gaudichon*, *Mythistoire baragouine*, faite à l'imitation de Rabelais : plusieurs recueils de poésies, comme le *Mois de mai; Récréation des tristes; La paix venue du ciel*, en vers héroïques; plus, *Le tombeau de Charles-Quint*, en 12 sonnets, Paris, 1558; Anvers, 1559; et en latin, *En-*

comium Galliæ Belgiæ, accesserunt ejusdem alii versiculi, Antuerpiæ, 1559, etc. Des Autelz avait une Iris réelle ou feinte, comme tous les poètes de son temps. Il l'appelait *sa sainte*, et déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur, détaché des sens : on sait que ces amours romanesques ont été long-temps de mode. *Voy.* PÉTRARQUE ET NOVES. Ce fut à cette époque qu'un certain Meygret, de Lyon, publia un ouvrage sur la nécessité de réformer l'orthographe française. Autelz le critiqua, et il s'établit une polémique où chacun prit part ; il y eut dès lors des *meygretistes* et des *anti-meygretistes*.

AUTHARIS, roi des Lombards d'Italie, obtint la couronne par les suffrages des dix ducs, qui à la mort de Cléphis son père s'étaient divisé le pouvoir; l'approche de Childebert roi de France leur fit prendre ce parti, afin d'avoir un chef unique pour les conduire au combat. Autharis repoussa non-seulement les Francs, mais encore les Grecs de l'exarcat. Il épousa Théodelinde, fille de Garibald duc de Bavière, auprès de laquelle il se présenta *incognito* avec les députés qui allaient la demander à son père : on assure que la princesse le reconnut à la manière passionnée avec laquelle il saisit sa main qui lui offrait la coupe hospitalière. Après son mariage, Autharis continua la guerre contre les Grecs : on assure qu'ayant pénétré jusqu'à Reggio en Calabre, il poussa son cheval dans les flots afin d'atteindre de sa lance une colonne plantée en avant du rivage, et qu'il dit : « ce n'est qu'ici » que je reconnais la limite du royaume » des Lombards. » Cependant les Francs firent une troisième invasion sous son règne : Autharis ne put la repousser : il fut obligé de se renfermer dans ses places fortes ; la famine et le mauvais temps forcèrent ses ennemis à repasser les Alpes. Le 6 septembre de la même année (590), Autharis mourut à Pavie. Il était arien comme son peuple.

AUTHIER DE SISGAU (Christophe d'), né à Marseille en 1609, bénédictin de l'abbaye de Saint-Victor, dans la même ville, institua, à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des *prêtres du saint Sacrement*, pour les missions et la direction des séminaires. Authier fut fait évêque de Bethléem en 1651 Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borely, prêtre de sa congrégation, a écrit sa vie, Lyon, 1703, in-12, qui est un tableau des principales vertus religieuses et sacerdotales.

AUTHON. *V.* AUTON.

AUTHVILLE DES AMOURETTES (Charles-Louis d'), né à Paris en 1716, entra au service et parvint au grade de colonel des grenadiers royaux. Il a publié : 1° *Essai sur la cavalerie tant ancienne que moderne*, Paris, 1756, in-4 ; 2° *Relation navale de* 1759, in-4 ; 3° l'*Anti-légionnaire français*, Wesel, 1772, in-12. Il a aussi donné de nouvelles éditions 1° des *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne en Allemagne*, de Deschamps, 1756, in-12, réimpr. dans l'*Histoire de Turenne*, par Ramsay, Paris, 1773, 4 v. in-12 ; 2° du *Parfait capitaine*, par Henri, duc de Rohan ; édition revue et augmentée de notes, Paris, 1757, in-12 ; 3° *de la Politique militaire*, ou *Traité de la guerre*, par Paul Hay du Chastelet, avec des augmentations, Paris, 1757, in-12. Il a encore fourni plusieurs morceaux à l'Encyclopédie in-fol. Il est mort vers 1772.

AUTICHAMP (Antoine Joseph-Eulalie DE BEAUMONT, comte d'), issu d'une famille noble et ancienne, distinguée dans ces derniers temps dans la profession des armes, entra très jeune au service, se distingua en plusieurs circonstances dans des contrées diverses, et devint aide-de-champ du maréchal de Broglie en 1759. Il fut ensuite cornette dans le régiment de dragons que commandait son frère, et il se trouvait dans le même corps, le 1er mars 1769, aide-major-général-des-logis, lorsqu'il fit en cette qualité la campagne de Corse. Il se signala dans cette expédition, surtout à Pentagolo où son cheval fut tué sous lui ; et à son retour en France il fut successivement nommé mestre-de-camp de dragons et colonel du régiment d'Agénois. Peu de temps après il passa en Amérique sous les ordres du

général Lafayette, et fit preuve de beaucoup de valeur au siége d'Yorck-Town, ainsi qu'à la prise de Saint-Christophe où son fils aîné fut tué par un boulet de canon. Il fut alors nommé maréchal-de-camp, et peu après commandant en second de la partie méridiona e de Saint-Domingue. Lorsqu'il rentra en France, il fut employé comme inspecteur divisionnaire des troupes cantonnées à Tours, Blois et Orléans. En 1792, il émigra et se rendit à l'armée des princes français, et il fit sous leurs ordres toutes les campagnes de cette époque. Il ne rentra en France qu'en novembre 1799, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration de 1814. Le gouvernement d'alors lui avait accordé une pension de 2,000 fr. comme ancien maréchal-de-champ. Il fut depuis nommé gouverneur de Saint-Germain-en-Laye, où il est mort en avril 1822.

AUTOLYCUS, célèbre mathématicien, né à Pitane en Asie, florissait vers l'an 340 avant J. C. Il a laissé quelques *Traités d'astronomie*, que Joseph Auria, de Naples, a mis en latin, sous ces titres : *De sphæra* et *De siderum ortu*. Il fut le maître d'Arcésilas le philosophe. — Il ne faut pas le confondre avec AUTOLYCUS, philosophe du 11e siècle, auquel saint Théophile, évêque d'Antioche, a adressé trois livres contre les calomniateurs de la religion chrétienne.

AUTOMNE (Berhard), né en 1587 dans l'Agénois, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'une *Conférence du droit français avec le droit romain*, dont la 3e édition a paru en 1629; il avait alors 44 ans. Son *Commentaire* sur la coutume de Bordeaux, 1644, 2 vol. in-fol. a été imprimé avec les observations du père Dupin, Bordeaux, 1728, in-fol. Il mourut en 1666.

AUTON ou AUTHON ou AUTUN (Jean d') et non pas ANTON, comme quelques-uns ont écrit, augustin, abbé de l'Angle, et historiographe de France, sous Louis XII, naquit en 1466, écrivit l'*Histoire depuis l'an* 1499 *jusqu'en* 1508, avec la fidélité d'un témoin qui dépose, Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premières années de cette histoire en 1620, in-4, et les deux dernières qui avaient paru dès 1615, in-4, avec l'*Histoire de Louis XII* par Seyssel; les trois autres n'ont pas encore vu le jour. Il mourut en 1527.

AUTPERT, ou AUSBERT, natif de Provence, bénédictin, abbé de Saint-Vincent de Voltorne dans l'Abruzze, fit sur les Psaumes, le Cantique des Cantiques et l'Apocalypse, des *Commentaires* qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans la Collection de Martenne. Il mourut en 778. Il demanda au pape l'approbation de ses ouvrages, persuadé que rien n'était plus propre à constater l'orthodoxie d'un ouvrage, que le jugement du chef de l'Eglise.

AUTREAU (Jacques d'), naquit à Paris en 1650. Peintre par besoin et poète par goût, et constamment attaché à ces deux professions, il mourut dans la pauvreté à l'hôpital des Incurables de Paris, en 1745. D'Autreau, d'un caractère sombre et mélancolique, a composé des comédies qui ont fait rire et qui amusent encore, comme le *Port-à-l'Anglais*; *Démocrite prétendu fou*, etc. Il avait près de 60 ans lorsqu'il s'adonna au théâtre. Ses intrigues sont trop simples; on prévoit trop facilement le dénoûment, et on perd le plaisir de la surprise. Les Œuvres de d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12. Le plus connu des tableaux de ce peintre est celui de *Diogène, la lanterne à la main*, cherchant un homme, et le trouvant dans le cardinal de Fleuri. D'Autreau vivait fort retiré, méprisant tout ce que les autres estiment, et ne s'accordant avec le public que dans le peu de cas qu'il faisait de lui-même.

AUTROCHE (Claude DELOYNES d') né à Orléans, le 1er janvier 1744, d'une famille opulente, conçut dès sa jeunesse un goût décidé pour les arts et la littérature, et il entreprit le voyage d'Italie dont il parcourut les endroits les plus célèbres. Comme littérateur, il voulut aussi connaître Voltaire, qui tenait alors le sceptre de la république des lettres. Il se rendit donc à Ferney; mais loin d'être séduit par ses raisonnemens, il fut révolté de son impiété, et il disait à ce sujet qu'il était sorti de Ferney plus chrétien qu'il

n'y était entré. Effectivement, il se maria et vécut retiré presque continuellement à sa campagne de la Porte, située à quelques lieues d'Orléans; partageant son temps entre la culture des lettres et les embellissemens de sa terre qu'il avait, pour ainsi dire, créée. Il avait une piété profonde, et il répandait tous les ans d'abondantes aumônes. Le séminaire, la maison de la Providence et les églises d'Orléans, recevaient de lui de généreux secours. Il fit aussi agrandir l'église d'une de ses terres; mais il ne se bornait pas à honorer la religion, il en pratiquait tous les devoirs, et il a voulu consigner dans son testament l'expression de ses sentimens. Il commence ainsi : Au nom du » Père.... Je crois et professe, sans aucune » exception, toutes les vérités que Jésus-» Christ et son Eglise ont enseignées. Je » m'honore du titre de chrétien, de ce » titre qui ajoute tant à la dignité de » l'homme, qui lui impose les plus no-» bles devoirs, qui lui inspire les senti-» mens les plus purs, et lui propose pour » règle et pour but de ses actions les mo-» tifs les plus sublimes, la jouissance d'un » bonheur infini et éternel, et la posses-» sion du Dieu de toute perfection, créa-» teur de l'univers. » Les dispositions de son testament étaient dignes de sentimens si chrétiens. Il a pris des arrangemens pour continuer au séminaire et à la maison de la Providence la rente annuelle qu'il leur faisait. Il a aussi pourvu à d'autres bonnes œuvres; et soutenu par les vues de la foi, il a montré pendant une longue maladie une résignation entière. Sa mort, arrivée le 17 novembre 1823, a été pour les pauvres un juste sujet de deuil. Ses écrits sont nombreux. Il s'adonna particulièrement à la poésie, et il publia successivement des traductions en vers 1° des *Odes d'Horace*, suivies de notes historiques et critiques, Orléans, 1789, 2 volumes in-8; 2° de l'*Enéide de Virgile*, suivie de notes littéraires et morales, Orléans et Paris, 1804, 2 vol. in-8; et avec le texte latin, 3 vol. 3° l'*Esprit de Milton*, ou *Traduction en vers du Paradis perdu*, Paris, 1808, in-8; 4° de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1810, in-8; 5° des *Psaumes de David*, avec le texte latin en regard, précédés d'un discours préliminaire, où il examine le caractère des poésies de David, la grandeur des idées, la richesse des images, la pureté de la morale, l'attachement à la loi de Dieu, la variété des tableaux, la vivacité des sentimens, et cette inépuisable fécondité, avec lesquelles le psalmiste célèbre les bienfaits du Très-Haut et les merveilles de la nature, Orléans, 1820, in-8. Dans tous ces ouvrages sa verve n'offre rien de brillant; mais elle est facile, abondante, et prouve la fécondité de son talent. On a encore de lui *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne*, 1787, in-8, et plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés.

AUVERGNE (Martial d'). *Voy.* MARTIAL D'AUVERGNE.

AUVERGNE (Théophile-Malo-Corret de la Tour d'), *premier grenadier de la république française*, sorti d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon, naquit à Carhaix (département du Finistère) le 23 novembre 1743, fit ses études au collége de Quimper, entra au service en 1767, fut fait capitaine en 1779 au régiment d'Angoumois, et servit en 1782 comme volontaire dans la guerre d'Amérique. Au siége de Mahon, il était aide-de-camp du duc de Crillon qui commandait l'armée espagnole. La Tour d'Auvergne avait 50 ans quand éclata la révolution française; il vivait retiré avec une modique pension. Il adopta avec transport les nouveaux principes de l'époque, et servit comme capitaine de grenadiers. En 1793 il commanda 8,000 grenadiers à l'armée d'Espagne, sans vouloir accepter le titre de général : dans mille occasions il se signala par son intrépidité, et notamment à la retraite d'Ustariz, lors de la prise de Saint-Sébastien et de la batterie espagnole, en-deçà de la Bidassoa. Il était toujours à la tête de sa colonne qu'on appelait *l'infernale*, et décidait la victoire par sa présence. Après la paix de Bâle, il s'embarqua en Bretagne, fut fait prisonnier par un corsaire anglais, resta un an sur les pontons, et revint en France où il se fixa à Passy, pour s'occuper de

travaux d'antiquités. Lorsque la guerre se ralluma, il remplaça un conscrit, fils de son ami et compatriote, Lebrigand, et fit partie de l'armée d'Helvétie commandée par Masséna. En 1800 Buonaparte, 1er consul, lui offrit un grade supérieur; la Tour d'Auvergne refusa : ce fut alors qu'il reçut le beau surnom de *premier grenadier des armées de France*, et le don solennel d'un sabre d'honneur : il n'accepta pas la pension attachée à cette distinction militaire : on assure même qu'il ne voulut point porter cette arme, avant de *l'avoir*, comme il le disait lui-même, *montrée de près à l'ennemi*. Il reprit du service dans la 46e demi-brigade à l'armée du Rhin, et fut tué le 27 juin 1800, d'un coup de lance à la bataille de Neubourg. Il fut enseveli au champ d'honneur : des branches de chêne et de laurier servirent à couvrir sa dépouille ; et un cénotaphe fut placé dans le lieu même avec cette inscription : « A la mémoire de la Tour d'Auvergne, » premier grenadier de France, tué le 27 » juin 1800. » Lorsqu'on lui rendit les derniers honneurs, un de ses compagnons lui retourna la face vers le ciel, en disant : « Jamais pendant sa vie, il n'a tourné » le dos à l'ennemi, plaçons-le dans le » tombeau comme il était sur le champ » de bataille. » L'orateur et l'oraison funèbre étaient dignes de ce héros. Le général Dessoles rendit à la Tour d'Auvergne un hommage qui a duré jusqu'à la restauration : la place qu'il avait dans sa compagnie resta vacante, et son nom fut conservé dans le contrôle : chaque fois qu'on en faisait l'appel, une voix répondait au nom de la Tour d'Auvergne, *mort au champ d'honneur*. Son cœur embaumé, et renfermé dans une boîte d'argent recouverte d'un velour noir, était porté en tête de la compagnie par le premier sergent, toujours escorté de quatre grenadiers ; les traits de courage et les belles actions abondent dans cette vie héroïque. Dans la guerre d'Espagne, pendant la révolution de 1793, il était avec une petite troupe en présence de 8 ou 10 mille espagnols : il n'avait presque plus de munitions, il défend de tirer, et en même temps il approche de l'ennemi ; quelques soldats l'accusent de trahison, et s'écrient que c'est un *ci-devant* : « Soldats, leur dit-il, vous me connaissez, » je suis votre camarade, votre ami, mé» prisez ces discours de fous, et exécutez » mes ordres ; nous sortirons de ce pas avec » gloire ! » Et en même temps, il était à portée des Espagnols qui jugeaient au silence des Français qu'ils allaient se rendre; il fait aussitôt décharger les armes sur eux, met en désordre cette troupe ennemie, et se retire dans le meilleur état. C'est à la suite de cette action que le gouvernement le nomma colonel du régiment de Champagne ; dès qu'il en fut informé, il réunit les grenadiers et leur demanda conseil : ceux-ci, qui le regardaient comme leur père, manifestèrent leur avis par leur tristesse et leur abattement ; la Tour d'Auvergne renvoya aussitôt sa nomination, mais il garda un cheval dont le ministre lui avait fait présent, et il s'en servit pour les besoins de sa compagnie. Dans d'autres occasions on le vit prendre des blessés sur ses épaules, et les porter dans l'ambulance loin du combat. Il apprit aux soldats à se servir de la baïonnette qui depuis cette époque est devenue si redoutable dans la main de notre infanterie. On le vit refuser les dons du roi d'Espagne, de Buonaparte, du prince de Bouillon. Un jour un représentant du peuple lui offre son crédit : *je l'accepte*, dit la Tour d'Auvergne : *Eh bien! voulez-voulez un régiment? Non*, reprit-il, *je veux une paire de souliers*. Il était religieux, et se faisait un scrupule de remplir tous les devoirs d'un chrétien ; enfin il était instruit. Il publia un *Traité des origines gauloises*, 1792, qu'il augmenta beaucoup en Angleterre et à Passy. Dans cette dernière retraite il avait composé un *Glossaire de quarante-cinq langues*, et un *Dictionnaire français-celtique* ; ces deux ouvrages n'ont pas été publiés. On peut consulter *Quelques détails sur* la Tour d'Auvergne-Corret, premier grenadier de France, par M. Lecoz, brochure in-8, 1815.

AUVIGNY (Jean du Castre d'), né dans le Hainaut en 1712, demeura quelque temps

avec l'abbé des Fontaines, qui forma son goût. Il entra ensuite dans les chevau-légers de la garde, et fut tué en combat d'Ettingen en 1643, âgé de 31 ans. C'était un homme d'esprit et d'imagination. On a de lui 1° les prétendus *Mémoires de madame de Barneveldt*, 2 vol. in-12; 2° un *Abrégé de l'Histoire de France et de l'Hstoire romaine*, par demandes et par réponses, 1759, 2 vol. in-12, qui peut être utile à la jeunesse; 3° Les 3 premiers volumes et la moitié du 4e de l'*Histoire de Paris*, (jusqu'en 1730) 1735, en 5 vol. in-12; 4° les 8 premiers volumes des *Vies des hommes illustres de la France*, in-12. Le 9e et le 10e ont été publiés en 1744, par son frère, chanoine prémontré. Il y a des anecdotes curieuses et des faits peu connus; mais l'auteur a préféré les ornemens du stile à l'exactitude historique. « Il ignorait, dit un critique, » que l'affectation d'esprit, la recherche » des ornemens préférés à l'exactitude » historique, qu'un ton quelquefois ro- » manesque, un stile inégal, trop exalté » dans quelques endroits, trop plat dans » d'autres, etc., sont des défauts exclu- » sifs pour obtenir le titre de bon histo- » rien; peut-être la maturité de l'âge l'en » eût-elle corrigé. » M. Turpin, un des continuateurs de l'ouvrage, a porté ces défauts beaucoup plus loin.

AUXENCE, arien, de Cappadoce, intrus dans le siége de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile de 93 évêques, à Rome, en 372. Il était né plutôt pour être homme d'affaires qu'évêque. Il ne savait pas le latin, et ne connaissait que l'intrigue. Il posséda pourtant cet évêché jusqu'en 374, année de sa mort. —Il ne faut pas le confondre avec AUXENCE, surnommé *le Jeune*, qui voulut disputer, vers l'an 385, le siége de Milan à saint Ambroise, et que les ariens reconnurent pour évêque. On voit dans les écrits de saint Ambroise un beau sermon que ce saint docteur fit contre cet usurpateur.

AUXILIUS, prêtre du 11e siècle, ordonné par le pape Formose, publia en 907 trois *Traités* contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose. Deux de ces *Traités* sont dans le *Traité des ordinations* du Père Morin. Ils sont écrits avec beaucoup de fermeté et de liberté. L'auteur y démontre la validité des ordinations faites par des évêques illégitimes, pourvu cependant qu'ils soient véritablement évêques; que Formose, pour avoir été transféré d'un siége sur un autre, ne laisse pas d'être évêque légitime. Le Père Mabillon les a fait imprimer tous trois dans ses Analectes, in-fol.

AUZANET (Barthélemi), ou Pierre *Ausannet*, naquit en 1591, et fut reçu avocat en 1609. Il eut une place au conseil établi en 1665 pour la réformation de la justice. On le fit à cette occasion conseiller d'état. Il mourut en 1673, âgé de 82 ans, avec la réputation d'un magistrat éclairé et intègre. On a de lui des *Notes sur la Coutume de Paris*, des *Mémoires*, des *Arrêts*, etc. Le recueil de ses ouvrages a été publié en 1708, in-fol.

AUZOLES. *Voy.* PEYRE (La).

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien du 17e siècle, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'académie des sciences de Paris. Il inventa, en 1667, le micromètre à fils mobiles, sur lequel il publia un *Traité*, imprimé au Louvre, dans le *recueil de l'académie des sciences*, in-fol., 1693. Quelques anglais lui disputèrent la gloire de cette invention. Il eut encore la première idée d'appliquer le télescope au quart du cercle astronomique, dont quelques savans ont fait honneur à Picard, qui perfectionna cette idée.

AVALON (Irénée d'), né en Bourgogne, entra chez les capucins, et travailla avec beaucoup de zèle et de succès à la conversion des calvinistes. Outre un livre apologétique en faveur des seigneurs de Passade, de Mazel, et autres gentilshommes qui abjurèrent leurs erreurs entre ses mains, il a publié *Libri tres controversiarum contra calvinistas, huguenotos et anabaptistas*, Lyon, 1628, 3 vol. in-4. Le titre montre assez qu'on mettait alors quelque différence entre les huguenots et les calvinistes, mais il n'est pas facile de dire en quoi elle consistait,

parce que la véritable origine du mot *huguenot* n'est pas bien connue, malgré tout ce que les érudits ont écrit sur sujet.

AVALOS (Ferdinand-François d') marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit et par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le temps de sa prison à composer un *Dialogue de l'amour*, qu'il dédia à son épouse, Vittoria Colonna, dame également illustre par sa beauté, sa vertu et son esprit, dont les poésies parurent en 1548, in-8. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'empereur Charles-Quint. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanais, et à la victoire de Pavie, l'an 1525. Clément VII et les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposèrent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils voulaient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettait l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions, mais que l'empereur l'ayant su, il se défendit en disant que c'était une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. Cependant les historiens les mieux instruits assurent qu'à l'instance de sa sage et vertueuse épouse, il rejeta ces offres, et resta fidèle à son souverain, qui le fit généralissime de son armée. « Le pape, dit Macquer (*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*), les Vénitiens, les Florentins, » et même François Sforce, duc de Milan, » formèrent une confédération contre » l'empereur; ils offrirent au marquis de » Pescaire le royaume de Naples, s'il voulait se mettre à la tête de la confédération; mais ce seigneur instruisit de tout » l'empereur, et par ses ordres se mit » en devoir de punir l'ingratitude du » duc de Milan. Il l'assiégea dans sa capitale, et se rendit maître des autres » places de son duché. Le marquis de » Pescaire mourut sur la fin de l'année, » non sans soupçon d'être la victime de » ses ennemis, quoique les fatigues considérables d'une campagne laborieuse » aient pu avoir précipité la fin d'une » vie qu'il rendit célèbre par ses exploits » militaires, et recommandable par son » inviolable attachement à son souverain (*Voyez* VITTORIA COLONNA). » Il mourut sans postérité, à Milan, le 4 novembre 1525. C'était un des protecteurs des lettres, dans un siècle qui en eut beaucoup. Il était lui-même très instruit, ayant eu un excellent instituteur. Paul Jove a écrit sa Vie.

AVALOS (Alfonse d'), marquis de Guast ou plutôt del Vasto, héritier des biens de son oncle, dont nous venons de parler, fut fait lieutenant-général des armées de Charles-Quint en Italie. Il avait suivi, en 1535, cet empereur à l'expédition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise, et, quelque temps après, il fit lever le siége de la citadelle de Nice, formé par Barberousse II, et par le duc d'Enghien en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, dans la journée de Cérisoles, où il prit des premiers la fuite. La mort de Frégose et de Rinçon, envoyés de François I, tués dans une embuscade, lui faisaient appréhender de tomber entre les mains des Français. « Deux jours avant que de partir » de Milan, dit Brantôme, pour aller livrer cette bataille (de Cérisoles), il » brava fort, et menaça de tout battre, » vaincre et renverser, dont en ayant » fait un festin aux dames de la ville, car » il était fort dameret, s'habillant toujours fort bien, et se parfumant fort » tant en paix qu'en guerre, jusqu'aux » selles de ses chevaux. On dit même qu'il » avait fait faire deux charrettes toutes » pleines de menottes, qui se trouvèrent » par après, pour enchaîner et faire esclaves tous les pauvres Français qui seraient pris, et aussitôt les envoyer aux » galères. Il arriva le contraire à son » penser et dire; car il perdit la bataille, » et au lieu de maltraiter les prisonniers » ennemis, les nôtres lui firent une très » honnête et bonne guerre. » Le même Brantôme raconte qu'il s'arracha la moitié de la barbe de dépit et de tristesse, et que ses équipages ayant été pris, son bouffon

disait aux soldats qui les fouillaient : *Cherchez bien, vous ne trouverez pas ses éperons, il les a pris avec lui.* Mais cette relation de Brantôme est contraire en beaucoup de choses à l'idée que tous les historiens du temps, nommément Paul Jove, nous donnent d'Alfonse d'Avalos. Ce qu'il dit des chaînes préparées pour les Français est un conte ridicule ; et ce qu'il ajoute des galères est plus absurde encore. Il n'était certainement pas au pouvoir de d'Avalos d'envoyer aux galères des prisonniers de guerre. Cette conduite, opposée à toutes les maximes et usages de la cour d'Espagne, lui aurait attiré une punition éclatante. Le récit de Brantôme n'est qu'une répétition de ces contes et de ces chansons burlesques qui ne manquent jamais de circuler parmi le petit peuple après quelque victoire. Quant à Frégose et Rinçon, en temps de guerre on tue les ennemis sans demander leurs passeports. Ils allaient, d'ailleurs, susciter de nouveaux ennemis à ceux auxquels ils faisaient la guerre ; ils n'avaient garde d'annoncer leurs qualités et le but de leur voyage furtif : d'Avalos les traita en espions, en embaucheurs ; il n'y a pas matière à grands reproches entre deux nations armées l'une contre l'autre (*Voyez* BOURDEILLES). D'Avalos mourut en 1546, à 42 ans.

AVANTIN. *Voy.* AVENTIN.

AVANTIO (Jean-Marie), né en 1564, se fit admirer à Ferrare et à Rovigo par l'étendue de ses connaissances dans le droit. Mais son frère ayant été assassiné dans cette dernière ville, et lui-même ayant couru grand risque de l'être, il se retira à Padoue, où il mourut le 2 mars 1622. On a de lui en manuscrit *Consilia de rebus civilibus et criminalibus*, et une *Histoire ecclésiastique* depuis Luther. Le seul ouvrage dont jouisse le public est le poème qu'il dédia à l'archiduc Ferdinand (depuis empereur), qui lui en témoigna hautement sa reconnaissance. — Charles AVANTIO, son fils, célèbre médecin, s'est fait connaître aussi par ses *Annotations* sur l'ouvrage de Baptiste Fiera, qui parurent après sa mort, à Padoue, 1649, in-4.

AVARAY (Antoine-Louis-François, comte d'), fils du marquis d'Avaray, député de la noblesse d'Orléans aux États-généraux, servait avant la révolution comme colonel du régiment de Boulonnois. Monsieur, depuis Louis XVIII, qui avait en lui une entière confiance, le chargea des préparatifs de son voyage, lorsqu'il se décida à quitter la France en 1790. Il y avait de grands dangers à courir. Le comte d'Avaray, qui s'était procuré des passeports sous des noms anglais, accompagna le prince dans sa fuite. Lorsqu'ils furent arrivés à Avesnes, craignant d'être obligé de coucher à Maubeuge où ils pouvaient être reconnus, il obtint adroitement du postillon de le conduire jusqu'à Mons sans passer par Maubeuge, en lui disant qu'une de ses sœurs chanoinesse à Mons, dangereusement malade à Soissons, ne voulait recevoir de secours que d'un médecin de Mons en qui elle avait toute confiance, et qu'il était urgent pour la sauver d'emmener de suite ce médecin. L'humanité et quelques pièces d'or décidèrent le postillon à tourner Maubeuge, et ils parvinrent ainsi à gagner la frontière. Ces détails sont consignés dans la *Relation du voyage à Bruxelles*, écrite par Louis XVIII lui-même, imprimée en 1823, et que l'auguste prince crut devoir dédier au comte d'Avaray, comme un tribut qu'il payait à l'amitié. Ce service important lui valut la place de capitaine de ses gardes, et après la mort de Louis XVIII, celle de capitaine des gardes du roi. Il lui accorda en outre le droit de porter sur ses armes celles de France, et d'y joindre, avec cette devise tirée de Virgile *durum facit pietas iter* la date du jour où il avait sauvé son maître. Depuis ce temps il l'accompagna en Italie, en Allemagne, en Russie, en Pologne, en Angleterre, et il remplissait auprès de lui les fonctions de ministre et de maître de la garde-robe; mais l'humidité et l'air épais de ce dernier pays ne convenant point à sa santé, il fut obligé, pour obéir aux instances du roi, d'aller respirer un air plus salubre à Madère, où il termina ses jours en 1810 en exprimant le regret de mourir



sur un sol étranger. La douleur de Louis XVIII fut inexprimable ; il composa lui-même une épitaphe latine pour être placée sur le monument qu'il lui fit élever, et lorsque des circonstances plus favorables vinrent mettre un terme à l'exil de nos princes pour satisfaire en quelque sorte au désir de celui qu'il appelait son fidèle ami, il fit envoyer à Madère un bâtiment du roi pour rapporter en France sa dépouille mortelle et la pierre tumulaire qui la couvrait. La cérémonie fut exécutée avec beaucoup de pompe, et le corps fut placé dans une chapelle de l'église d'Avaray, en attendant le moment d'être déposé dans la sépulture particulière de la famille.

AVAUX. *Voyez* MESMES (Claude.)

AVED (Jacques-André-Joseph), peintre, fils d'un médecin de Douai, naquit en 1702, et mourut d'apoplexie à Paris le 4 mai, en 1766. Il resta orphelin dès l'enfance. Après avoir parcouru la Flandre, il vint à Paris en 1721, puiser, dans les leçons des meilleurs artistes, les principes dont il avait besoin. Il entra comme élève à l'académie royale de peinture en 1729, et en fut reçu membre en 1734. L'ambassadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir son portrait à Louis XV, choisit Aved, comme le meilleur peintre. Le succès qu'eut ce tableau lui procura l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avait fait appeler à la cour. Aved avait le secret si rare de rendre dans ses portraits, non-seulement la figure, mais encore le génie et le caractère de la personne qu'il peignait.

AVEIRO (Don Joseph Mascarenhas, duc de Lancastre d') était un des plus grands seigneurs de Portugal, par sa naissance, par ses biens et par son crédit. Il était extrêmement considéré pendant le règne de Jean V. A l'avénement de Joseph I au trône, sa faveur diminua beaucoup. En 1758, le roi se rendant incognito, dans la voiture de son valet de chambre, auprès de la marquise de Tavora, sa maîtresse, reçut deux coups de mousquet qui le blessèrent grièvement. Carvalho, ministre, depuis marquis de Pombal, accusa d'Aveiro d'avoir trempé dans ce complot, et le fit condamner à mort comme criminel de lèse-majesté. Cet infortuné duc fut rompu vif, ainsi que le marquis de Tavora, dont presque toute la famille périt par divers supplices, le 13 janvier 1759. Les ténèbres qui ont couvert assez long-temps cette affaire, se sont dissipées depuis la disgrâce et l'exil du marquis de Pombal, par l'innocence déclarée des prétendus complices, que la reine Marie-Françoise a rétablis dans leurs droits et leur honneur, et enfin par la sentence qui condamne l'oppresseur de tant d'illustres victimes. *Voy.* MICHEL DELL' ANNUNCIATA, TAVORA, POMBAL, etc.

AVELLANEDA. *Voyez* CERVANTES.

AVELLINO (Saint-André), né en 1521 à Castro-Nuovo, petite ville du royaume de Naples, embrassa la règle des clercs réguliers, appelés théatins, et se retira en 1556 dans leur maison de Naples, qui faisait l'édification de toute la ville ; elle était encore animée de l'esprit et de la ferveur de saint Caétan, mort en 1547. Il quitta le nom de Lancelot, qu'il avait porté jusque-là, et prit celui d'André. Pour se mettre dans la sainte nécessité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers, qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les règles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de scrupules ou de transgressions ; mais ils lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grâce. Le premier fut de combattre toujours sa propre volonté ; le second de faire tous les jours quelque progrès dans la vertu. Ce second vœu, qui n'est pas plus sans inconvénient que le premier, et qui semble présenter des vues, des calculs et des mesures que l'élan de la piété et de l'amour ne connaît pas, a reçu une espèce d'approbation dans l'oraison que l'Eglise récite le jour de sa fête, *Deus, qui in corde beati Andreæ confessoris tui, perarduum quotidiè in virtutibus proficiendi votum, admirabiles ad te ascensiones disposuisti.* Saint Charles-Borromée avait pour lui une estime particulière, et lui demanda quelques sujets formés par sa main, pour fonder à Milan une maison de théatins. Epuisé de fatigues et cassé de



vieillesse, il tomba frappé d'apoplexie au pied de l'autel lorsqu'il commençait la messe. Il répéta trois fois ces paroles : *Introibo ad altare Dei*, et ne put aller plus loin. On lui administra les sacremens de l'eucharistie et de l'extrême-onction, qu'il reçut avec la plus tendre piété. Il expira le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On garda son corps à Naples, dans l'église des théatins de Saint-Paul. Il fut béatifié seize ans après sa mort. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété, qui ont été imprimés en 5 volumes in-4, à Naples, 1733 et 1734.

AVENDANO (Diego d'), né à Ségovie, se fit jésuite à Léma au Pérou; il s'y consacra aux missions, fut deux fois recteur du collége de Lima, provincial, etc. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus considérable est *Thesaurus Indicus pro regimine conscientiæ in iis quæ ad Indios spectant*, Anvers, 1668, 2 vol. in-fol.

AVENELLES. *Voy.* RENAUDIE (d').

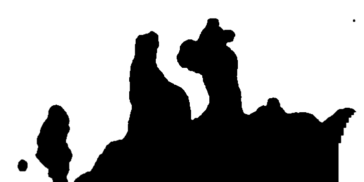
AVENPORT. *Voy.* DAVENPORT.

AVENTINUS (Jean Tourmayer), fils d'un cabaretier d'Abensberg en Bavière, et auteur des *Annales* de ce pays, ainsi que de plusieurs autres ouvrages, mourut en 1534, à l'âge de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jérôme Ziegler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, et la plupart des fables dont cet historien avait rempli ses Annales. Elles ont été réimprimées en 1710, in-fol. Le cardinal Baronius en parle désavantageusement. Cet ouvrage est défendu par l'*Index* du concile de Trente.

AVENZOAR, ou ABEN-ZOHAR, c'est-à-dire, fils de Zoar, médecin, surnommé *le Sage* et *l'Illustre*, naquit près de Séville, au 12e siècle, et fut contemporain d'Avicenne et d'Averrhoès. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie, qui, de son temps, n'étaient exercées que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, et s'y fit un grand nom. On a de lui *Rectificatio medicationis et regiminis*, Lyon, 1531, in-8° et *Traité sur les fièvres*, 1576, Venise, in-fol.

AVERANI (Benoît), né à Florence en 1645, et mort à Pise, professeur de belles-lettres en 1738, avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses : philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématiques, astronomie, il possédait à un certain point toutes ces sciences. Sa mémoire était prodigieuse : sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citait assez exactement les passages dans ses leçons, et les trouvait souvent sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avait beaucoup de goût pour les poésies latine et italienne, il était peu de poètes dans ces deux langues qu'il ne sût en partie par cœur. On publia à Florence, en 1716 et 1717, le recueil de ses ouvrages latins, en 3 vol. in-fol. Ce recueil contient des *Dissertations* sur plusieurs auteurs grecs et latins; des *Traductions*, des *Discours*, des *Lettres*, et des *Poésies*.

AVERRHOES (Aboul-Vélyd-Mohammed ou Ibn-Rochd), philosophe et médecin Arabe, fut surnommé le *Commenteatur* : parce qu'il traduisit le premier Aristote en arabe, et qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue en Espagne, dans le 12e siècle, d'une famille illustre. Manzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc, et de toute la Mauritanie; mais Averrhoës la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. On l'accusa d'hérésie auprès de ce prince, qui, en ayant vu les preuves, l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreraient. Il mourut en 1198. Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, et fit même quelques vers galans; mais il les brûla dans un âge plus avancé. Un docteur juif de Cordoue, philosophe, médecin et astrologue, lui fut dénoncé comme poète lascif. Averrhoès le réprimanda, et le menaça de le punir : « ce » qui, dit un critique, ne s'accordait pas » avec les principes d'impiété dont il a » fait parade dans quelques occasions et » dans quelques-uns de ses écrits; car » quel intérêt les mœurs auraient-elles



» pour un homme qui se range avec la » brute, et qui croit qu'en mourant il » s'ensevelit tout entier dans la matière? » Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes arabes, à cause de sa subtilité; mais le grand nombre de ses erreurs est une nouvelle preuve de l'affinité de l'esprit subtil avec l'esprit faux. Sa *traduction* d'Aristote, quoique infidèle, fut mise en latin; les Espagnols l'apportèrent en France, d'où elle se répandit dans toute l'Europe. Nous n'eûmes long-temps que cette version latine, très inexacte, faite sur une copie arabe qui ne l'était pas moins. Le pape Nicolas V en fit faire une autre en 1448. On a de lui d'autres ouvrages : *De natura orbis; De remediis; De theriaca*, etc. Gilles de Rome rapporte qu'étant auprès de l'empereur Frédéric II, il y trouva deux fils d'Averrhoès, qui durent sans doute être bien reçus dans cette cour, s'il est vrai que cet empereur soutenait (comme le pape Grégoire IX l'en accusa publiquement) que le monde avait été séduit par trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. Averrhoès et ses deux fils étaient dans de tels principes; et le même écrivain rapporte que ce philosophe appelait la religion chrétienne une *religion impossible*, à cause du mystère de l'eucharistie, dont son esprit ergoteur et sa mince physique ne reconnaissaient pas la possibilité, même dans les vues et les moyens de Dieu (ce qui prouve au moins que les chrétiens d'alors admettaient la transsubstantiation); qu'il nommait celle des Juifs une *religion d'enfans*, à cause des différens préceptes et des observations légales; ignorant la sagesse des raisons qui les avaient dictés; qu'enfin il avouait que la religion des mahométans, bornée aux plaisirs des sens, était une *religion de pourceaux*; et qu'ensuite, faisant une parodie impie d'un passage de l'Ecriture, il s'écriait : *Moriatur anima mea morte philosophorum!* Il serait difficile de dire quel attrait il trouvait dans ce qu'il appelait *mort des philosophes*. Toutes celles que nous avons vues dans ce siècle, où les exemples n'en ont pas manqué, n'ont rien eu de bien attirant. Les uns se tuent, les autres meurent en enragés, la plupart se rétractent (*Voy* VOLTAIRE, ROUSSEAU, D'ARGENS, LA METTRIE, BOULANGER, etc.) « Averrhoès, di » un auteur moderne, alliait à la vanit » du savoir et à la morgue philosophiqu » tout le ridicule des pédans. Il parlai » avec ce ton d'apophtegme qui annonc » la suffisance, et qui en même temp » décèle un homme convaincu de so » insuffisance et de son peu de solidité. » On cite encore d'Averrhoès des *Commentaires sur les canons d'Avicène*, Venise 1484, in-fol. La liste des ouvrages d'Averrhoès se trouve dans l'ouvrage du savant Casiri, intitulé *Bibl. arab. hispana.*

AVESNES (Baudouin d'), frère de Jean, comte de Hainaut, vivait vers l'an 1289. On a de lui une *Chronique des comtes de Hainaut*, qui a été imprimée à Anvers, en 1693, in-fol., avec des notes historiques, par Jacques Le Roi.

AVESNES (Bouchard d'), fils de Jean, comte de Hainault, et évêque de Metz en 1283, défit le duc de Lorraine, et l'obligea à faire un paix désavantageuse On dit que l'empereur Rodolphe ayant voulu se mêler de cette querelle, et paraissant favorable au duc, le prélat ne perdit rien de sa fierté, et osa même braver l'empereur dans la ville de Mayence, y passant à la tête de ses troupes, enseignes déployées, et aux fanfares des trompettes. Il mourut en 1296 et fut enterré dans la cathédrale de Metz, sous une tombe de marbre.

AVESNES (François d'), né à Fleurence, dans le bas Armagnac, disciple du fanatique Simon Morin, se signala par des ouvrages pleins d'extravagances. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, le renouvellement du monde. Il l'annonce aux pontifes et aux rois; et il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : 1° *Les huit béatitudes des deux cardinaux* (Richelieu et Mazarin) *confrontées à celles de J. C.*; 2° *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siége du dragon et de la bête, par l'ange et le verbe de l'Apocalypse*; 3° *Factum de la sapience éternelle au parlement*; 4° plusieurs autres



ouvrages dans le même genre et le même goût. On croit qu'il mourut avant son maître, en 1662. Il avait été emprisonné en 1651, et relâché l'année suivante.

AVICENNE ou IBN-SINA, (Abou-Aly-Hocéïn), philosophe et médecin arabe de Bokhara en Perse, naquit à Afchanah, bourg dépendant de Chyraz, dont son père était gouverneur, en septembre de l'an 980 de J. C., avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de 10 ans il savait l'Alcoran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine, avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie, et commença par la Métaphysique d'Aristote. Il la lut, dit-on, quarante fois sans l'entendre, et il n'est pas encore bien décidé s'il l'a entendue plus tard, quoiqu'il en ait paru persuadé. Ses études furent finies dès l'âge de 18 ans. Il fut ensuite médecin et vizir du sultan Cabous. Il mourut l'an 1037 après J. C., à 57 ans, des suites d'un poison subtil qu'un esclave, avide de ses richesses, mêla dans une potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie, imprimés d'abord à Rome, en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin, à Venise, 1564, 2 vol. in-fol., de même en 1595 et 1608. Il y en a une traduction de Vopiscus Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol.; et ils ont été commentés par différens auteurs. Il y a eu 28 éditions de ses divers ouvrages. On trouve beaucoup de détails sur Avicenne dans la *Biblioth. arab. hisp.* de M. Casiri; et on y remarque quelques observations utiles au milieu de beaucoup de minuties.

AVIÉNUS (Rufus Festus), poète latin, florissait vers l'an 400, sous Théodose l'Ancien. On a de lui une *Traduction* en vers des Phénomènes d'Aratus, Venise, 1599, in-fol.; de la *Description de la terre*, de Denys d'Alexandrie, et de quelques *fables d'Esope*, fort au-dessous de celles de Phèdre, pour la pureté et les grâces du stile. On trouve sa *Traduction* d'Esope en vers élégiaques, dans le *Phèdre de Paris*, 1747, in-12. Il avait mis aussi en vers iambes tout Tite-Live, travail ridicule de son temps, mais qui à présent pourrait suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien.

AVILA Y ZUNIGA (Don Louis d'), gentilhomme espagnol, natif de Placentia, fut commandeur dans l'ordre d'Alcantara, et général de la cavalerie pour Charles-Quint, au siége de Metz, en 1552. Il a écrit des *Mémoires historiques* de la guerre de cet empereur contre les protestans d'Allemagne, imprimés pour la première fois en espagnol l'an 1549, et intitulés *Commentaires de la guerre d'Allemagne faite par Charles V pendant les années* 1546 et 1547, traduits depuis en latin et en français. Il a aussi écrit des *Mémoires de la guerre d'Afrique*, qui n'ont jamais été imprimés, et qui n'ont pu se retrouver.

AVILA (Jean d'), né à Almodovar del Campo, bourg de l'archevêché de Tolède, dans la nouvelle Castille, vers l'an 1500, fut surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*. Dominique Soto fut son maître de philosophie à Alcala. Après la mort de ses parens, il distribua tous ses biens aux pauvres. Il exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle, qu'il opéra des conversions sans nombre. François de Borgia et Jean de Dieu lui durent la leur. Sainte Thérèse lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. « On peut » le regarder, dit un hagiographe, comme » le père de tant de saints qui parurent » en Espagne dans le 16e siècle. Il méri» ta par sa doctrine, par son zèle et par » ses autres vertus, d'être l'édification, » le soutien et l'oracle de l'Eglise. C'était » un génie universel, un directeur éclai» ré, un prédicateur célèbre, un homme » révéré de toute l'Espagne, connu de » tout l'univers chrétien, un homme enfin » dont la réputation était parvenue à un » point que les princes se soumettaient à » ses décisions, et que les savans lui de» mandaient le secours de ses lumières.» D'Avila passa les 17 dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles et les douleurs les plus aiguës; il s'écriait souvent : *Domine, adauge dolorem, sed adauge etiam patientiam* (Seigneur,



» portez mes douleurs, mais augmen- » tez aussi ma patience). Il mourut le 10 »·i 1569. On a de lui des *Lettres spirituelles* et des *Traités de piété*, traduits en français par Arnauld d'Andilly. Martin Ruiz a publié sa *Vie et ses OEuvres*, Madrid, 1618-1757, 2 vol. in-4.

AVILA (Sanche d'), ainsi appelé de la ville de ce nom, en Espagne, qui fut son berceau, l'an 1546, sortit d'une famille distinguée. Sa naissance l'illustra moins que sa science et ses prédications, qui eurent un grand succès. Il fut confesseur de sainte Thérèse. On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagène, puis celui de Siguenza, et enfin de Placentia, où il mourut le 6 décembre 1625. Il a laissé des *Sermons*, des *Traités de piété*, et les *Vies de saint Augustin et de saint Thomas*.

AVILA (Sanche d'), général espagnol, célèbre dans les guerres des Pays-Bas. Il se distingua surtout sous Alexandre de Parme.

AVILA (Gilles-Gonzalès d'), historiographe du roi d'Espagne pour la Castille, vit le jour dans la ville dont il portait le nom, et mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. Il publia en espagnol l'*Histoire des antiquités de Salamanque*, le *Théâtre des églises d'Espagne et des Indes*, l'*Histoire du roi don Henri III*, etc.

AVILA. *Voyez* DAVILA.

AVILER (Augustin-Charles d'), naquit à Paris en 1653, d'une famille originaire de Nancy. Le goût de l'architecture l'engagea à s'embarquer à Marseille pour aller perfectionner ses talens à Rome. La felouque sur laquelle il était monté fut prise par des Algériens. Mené à Tunis, il donna le dessin de la superbe mosquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut sa liberté que deux ans après, et ne s'en servit que pour aller admirer et étudier les chefs-d'œuvre de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier une porte magnifique (la porte du Peirou), à la gloire de Louis XIV, en forme d'arc de triomphe. Les états du Languedoc créèrent pour lui un titre d'architecte de la province, en 1693. Cet emploi l'engagea à se marier à Montpellier. Il y mourut en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'architecture*, 2 vol. in-4, qui est estimé. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois à Paris et à La Haye, avec des augmentations. L'édition la plus belle et la plus complète est celle de 1750-1755. Mariette y joignit plusieurs nouveaux dessins, et un grand nombre de remarques utiles. D'Aviler avait auparavant traduit de l'italien le 6e livre de l'Architecture de Scamozzi.

AVIRON (Jacques Le Batelier d'), avocat au présidial d'Evreux, l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, composa, vers 1587, des *Commentaires sur la Coutume de Normandie*. Après sa mort, le premier président Groulard les ayant fait imprimer, sans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il voulait se les attribuer, et on le lui reprocha. *Ce livre est tant beau*, dit-il, *qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques Le Batelier, ne connu sous autre nom.* Les *Commentaires* d'Aviron ont été réimprimés avec ceux de Béraud et de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol.

AVITUS (Flavius Mæcilius ou Flavius Éparchius), empereur d'Occident, natif d'Auvergne, d'une famille illustre, préfet du prétoire des Gaules sous Valentinien, maître de la cavalerie sous Maxime, se fit proclamer empereur à Toulouse, en juillet 455, et repoussa les Vandales et les Suèves. Le général Ricimer, auquel il avait donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de laquelle Avitus l'avait placé. Ce prince était alors dans les Gaules; il passa en Italie pour se maintenir. Mais Ricimer l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale en octobre 456, après un règne de 14 mois. Il fut ordonné évêque de Plaisance, et comme il appréhendait d'être tué par Ricimer, il résolut d'aller achever sa carrière en Auvergne : mais il mourut en chemin, et son corps fut apporté à Brioude.

AVITUS (Sextus Alcimus Ecditius), neveu de l'empereur Avitus, fut élevé sur le siége de Vienne (en Dauphiné),

après la mort de saint Mammert. Son éminente vertu le fit respecter par Clovis, roi de France, et par Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique le premier fût encore idolâtre, et que le second fût infecté de l'hérésie arienne. Ayant eu une conférence à Lyon avec les évêques ariens, il les confondit et les réduisit au silence. Le roi de Bourgogne, qui était présent, fut si frappé du triomphe de la foi catholique, qu'il l'aurait embrassée, s'il n'eût craint de choquer ses sujets. Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, fut plus courageux que son père; il se rendit aux sollicitations de saint Avit, qui le pressait d'abjurer l'arianisme. Lorsque ce prince eut trempé ses mains dans le sang de Sigeric, son fils, que sa belle-mère avait accusé d'un crime supposé, Avitus lui fit sentir toute l'indignité de sa conduite, et lui inspira des sentimens de pénitence. Il présida, en 517, au célèbre concile d'Epaone, où l'on fit quarante canons de discipline; puis à celui de Lyon, en 525. Il se plaignit, au nom de toute l'église des Gaules, de ce que le concile de Palme s'était mêlé de juger le pape Symmaque, et dit: « Comme » Dieu nous ordonne d'être soumis aux » puissances de la terre, aussi n'est-il pas » aisé de comprendre comment le supé» rieur peut être jugé par les inférieurs, » et principalement le chef de l'Eglise. » Il mourut l'an 525, en odeur de sainteté. Il est nommé, le 5 février, dans le Martyrologe romain. On l'honore le 20 d'août, dans l'église collégiale de Notre-Dame de Vienne, où il fut enterré. Ses *ouvrages* ont été publiés à Paris, in-8, en 1643, avec des notes, par le Père Sirmond. Son stile est embrouillé, et défiguré par des pointes. Cependant la manière serrée avec laquelle il presse les ariens dans quelques-unes de ses lettres doit nous faire regretter les autres ouvrages qu'il avait composés contre ces hérétiques.

AVOIE. *Voy.* HEDWIGE (Sainte).

AVRIGNY (Hyacinthe Robillard d'), né en 1675, à Caen, jésuite en 1691, mourut l'an 1719. La régence des basses classes ayant beaucoup affaibli sa santé, naturellement délicate, on le fit procureur du collége d'Alençon, où il resta dans l'obscurité malgré ses talens. On a de lui 1° *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, *avec des réflexions et des remarques critiques,* 4 vol. in-12. On s'est plaint que dans cet ouvrage, estimable par l'exactitude des dates et par plusieurs faits très bien développés, les remarques critiques sont poussées quelquefois jusqu'à la satire; et c'est sans doute ce qui l'a fait supprimer à Rome, par un décret du 2 septembre 1727. Mais ce défaut est réparé par des avantages qu'on trouve rarement réunis dans les ouvrages de ce genre. Il n'est guère possible de traiter ensemble l'histoire et les dogmes de la religion avec plus d'ordre et d'intérêt. 2° *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, à Paris, 1725, 4 vol. in-12, et réimprimés en 1757, en 5 vol., avec des additions et des corrections, par le Père Griffet. Le discernement des faits, l'exactitude des dates, le choix des matières, l'élégante précision du stile, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs abrégés chronologiques que nous ayons. D'Avrigny pèse les auteurs et leur témoignage; il les redresse, il écarte le faux, discute le douteux, et choisit presque toujours le vrai. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher est une partialité outrée, qui passe tout ce qu'on peut imaginer en fait de préjugés nationaux; il est peut-être le seul historien français qui ait osé justifier les cruautés atroces exercées dans le Palatinat; il le fait avec une contenance qui a de quoi étonner dans un homme de son état; mais il est à croire qu'il a travaillé sur des mémoires infidèles, et d'une prévention extrême.

*AVRIGNY (Charles-Joseph-Louis l'OEILLARD d'), né à la Martinique vers 1760, passa en France, et vint se fixer à Paris où il est mort le 17 septembre 1823. Il a composé plusieurs pièces pour l'opéra-comique, et divers morceaux de poésie sur des sujets patriotiques, ou à la louange de Buonaparte, imprimés sous le titre de *Poé-*



sies nationales; elles ont été couronnées par le jury des prix décennaux. Il a voulu suivre le précepte d'Horace et célébrer les faits de notre histoire, *domestica facta*; c'est dans ce but qu'il a fait sa tragédie de *Jeanne d'Arc à Rouen*, en 5 actes et en vers, représentée par les comédiens ordinaires du roi, et qui a obtenu deux éditions, Paris, 1819, in-8. C'est sa meilleure production. On a encore de lui un *Tableau historique des commencemens et des progrès de la puissance britannique dans les Indes orientales*, inséré dans l'*Histoire de l'empire de Mysore*, par M. Michaud; un *poëme* sous le titre de *Navigation moderne*, ou *le départ de La Peyrouse*.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Elie), né à Paris, en 1652, minime distingué par ses sermons et sa piété, mourut à Paris, en 1729, âgé de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont 1° *Méditations et sentimens sur la sainte communion*, in-12; 2° *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12; 3° *Conduite pour passer saintement le temps de l'avent*, in-12; — *pour passer saintement le temps du carême*, in-12; — *pour passer saintement les octaves de la Pentecôte, du saint Sacrement et de l'Assomption*, in-12; 4° *Commentaire affectif sur le psaume* Miserere, *pour servir de préparation à la mort*, in-12; 5° *L'année affective, ou Sentimens sur l'amour divin, tirés du Cantique des Cantiques*, in-12; 6° *Réflexions théologiques, morales et affectives sur les attributs de Dieu*, in-12; 7° *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12; 8° *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J. C.*, in-12; 9° *Sentimens d'un solitaire en retraite pendant l'octave du saint Sacrement*, in-24; 10° *Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes, et de l'amour du prochain*, in-12; 11° *Pensées sur divers sujets de morale*, in-12. Tous ces ouvrages sont très estimés par les hommes versés dans les voies spirituelles et dans la connaissance des cœurs. Ils sont écrits avec beaucoup d'onction, d'une manière attachante et persuasive. Le stile est clair, noble et naturel.

AVRILLOT (Barbe d'). *Voyez* les articles MARIE DE L'INCARNATION et BOUZONVILLE.

AXA, fille de Caleb, fut promise à celui qui emporterait la ville de Cariat-Sepher, qui lui était échue en partage; ce qu'Othoniel ayant exécuté, il obtint Axa.

AXERETO, ou ASSERETO (Blaise), général des galères de Gênes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale près l'île de Ponce, où il fit prisonniers Alfonse V, roi d'Aragon, et plusieurs autres princes. Il se signala aussi contre les Vénitiens.

AXIOTHÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisait en homme pour aller entendre son maître. D'autres femmes qui voulurent l'imiter donnèrent lieu à beaucoup de bruits défavorables à la vertu du divin Platon.

AYALA. *Voyez* INTERIAN et AJALA.

AYBERT (Saint), moine bénédictin du monastère de Saint-Grépin dans le Hainaut, né en 1060 au diocèse de Tournai, fut ordonné prêtre par Burchard, évêque de Cambrai, avec un pouvoir particulier d'administrer dans sa cellule les sacremens de pénitence et d'eucharistie; pouvoir qui lui fut confirmé par Pascal II et Innocent II. Cependant il renvoyait les pénitens à leurs évêques, à moins qu'ils n'eussent quelque répugnance à se confesser à eux. Il disait tous les jours deux messes, une pour les vivans, et l'autre pour les morts (1), et pratiquait de très grandes austérités; son abstinence surtout passait pour une espèce de prodige. Il mourut le jour de Pâques de l'an 1140. Sa Vie a été écrite aussitôt après sa mort par l'archidiacre Robert, qui l'avait connu beaucoup. Elle a été publiée par Surius et Bollandus.

AYGULFE (Saint), ou AYEUL, vulgairement saint AOUST, archevêque de Bourges vers l'an 820, mourut le 22 mai 840. Théodulphe, évêque d'Orléans, lui donne de grands éloges et le titre de patriarche, dans la 42ᵉ Epître du 4ᵉ liv. de ses poésies. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, et qui est une

(1) Un décret d'Honorius III a depuis réformé l'usage de dire plusieurs messes, et ne l'a laissé subsister que pour le jour de Noël.

paroisse de l'archiprêtré de Châteauroux.

AYLE, ou AGILE (Saint), fils d'Agnoald, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, roi d'Austrasie, fut élevé dans l'abbaye de Luxeuil, où il embrassa la vie monastique. Sa piété et son zèle le firent choisir pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles de delà les Vosges, jusqu'en Bavière. A son retour, il fut élu abbé de Rebais, où il mourut en 950. Sa Vie, écrite par un anonyme, a été publiée par Mabillon.

AYLON (Luc Vasquès d'), Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à Saint-Domingue, s'est rendu célèbre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avait fait un grand armement contre Fernand Cortès, qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès; et voyant qu'il rejetait aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une défense de passer outre, sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyait à Cuba; mais d'Aylon engagea le patron de la mener droit à Saint-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, où il fut gouverneur de la province de Chicora, et où les dépenses qu'il fit le ruinèrent. On croit qu'il périt dans un second voyage de la Floride.

AYMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'histoire que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême, qui existait depuis 866. C'était Charles le Chauve qui avait donné ce comté à son parent Wulgrain. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean Sans-terre, épousa le comte de la Marche, dont l'arrière petite-fille, Marie, héritière de ce comté, le céda à Philippe le Bel. Il devint le partage de Jean, 5[e] fils de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de 30 ans en otage en Angleterre, et mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, fut père de François I, qui réunit ce comté à la couronne.

AYMAR (Jacques), paysan de Saint-Véran, en Dauphiné, se vantait de découvrir, *par le moyen de la baguette divinatoire*, les trésors, les métaux, les bornes des champs, les larrons, les homicides, les adultères. On dit qu'il les poursuivait à la piste, conduit par la seule agitation de la baguette qu'il tenait à la main, et par les émotions violentes qu'il ressentait dans les endroits par lesquels ils avaient passé. Quelques savans ont traité cette vertu occulte de chimère et d'imposture; d'autres ont soutenu qu'elle était naturelle; d'autres enfin y ont soupçonné de la magie : si les faits qu'on en raconte étaient vrais, il n'y aurait que ce dernier parti à prendre, comme l'a prouvé par des observations multipliées le Père Le Brun, dans son *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, tom. 1. Le Père Kircher, qui a profondément traité la matière des *sympathies*, du *magnétisme*, et tous les secrets de la physique corpusculaire, observe également qu'aucune explication naturelle ne peut rendre raison des phénomènes de la baguette. *Ac proinde omnes ridendi sunt*, *qui virgulas illas bifurcatas manibus apprehensis a tam subtili halituum vi concitari sibi posse imaginantur* (Mund. subt. l. 10, sect. 2, cap. 7). La réputation qu'Aymar s'était faite dans sa province ne s'est pas soutenue à Pàris, où l'on assure qu'il a échoué à l'hôtel de Condé, en 1693; ce qui a donné lieu à un auteur estimé de faire une observation applicable à une multitude de phénomènes de ce genre, en particulier à tout ce que l'on raconte des magnétiseurs et des hydroscopes. « Une » cause naturelle, dit-il, doit toujours » agir de la même manière dans les » mêmes circonstances physiques, et » son effet ne peut dépendre des vues » différentes des hommes; donc le tour» noiement de la baguette n'est pas » l'effet d'une cause physique et natu» relle; il ne peut être que l'effet d'une » cause capable de se contredire. Dieu » l'ordonne ainsi, afin qu'on puisse se

» détromper, et que le mensonge ne » prenne par la consistance de la vérité, » conformément à ce qui est écrit dans » Isaïe : *Ego Dominus irrita faciens signa divinorum, et ariolos in furorem vertens.* » Voyez VALLEMONT.

AYMON (Jean), naquit en Dauphiné, où il fut curé pendant quelques années. Il accompagna à Rome l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier, alla à Genève, où il embrassa le calvinisme, puis à La Haye où il se maria. Quelques années après, il feignit de vouloir rentrer dans l'Eglise romaine. Clément, garde de la bibliothèque du roi, lui obtint un passeport pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, et le mit au séminaire des missions étrangères. Pendant ce temps-là, Clément lui donna une entière liberté dans la bibliothèque du roi; mais, par la plus noire ingratitude pour tous les services qu'il en avait reçus, il vola plusieurs livres, entre autres *l'original des actes du Synode de Jérusalem*, tenu en 1672 et 1673. Il fit imprimer ce manuscrit en Hollande, avec les *lettres* de Cyrille Lucar, et quelques autres pièces sous ce titre, *Monumens authentiques de la religion grecque, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi*, 1718, in-4. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance crasse et la mauvaise foi de l'auteur. On a encore d'Aymon 1° les *Synodes nationaux des églises réformées de France*, imprimés en 1710, 2 vol. in-4; 2° *Tableau de la cour de Rome*, 1707, in-12; ouvrage où il déploie tout le fanatisme des nouvelles sectes; 3° une mauvaise *Traduction des Lettres et Mémoires* du nonce Visconti, 1719, 2 vol. in-12. On ignore l'époque de la mort d'Aymon.

* AYNÈS (François-David), né à Lyon, consacra toute sa vie à l'éducation de la jeunesse, ou à composer des livres à leur usage. Il fut quelque temps principal du collége de Villefranche, ensuite il revint à Lyon, où il publia successivement plusieurs ouvrages élémentaires jusqu'en 1811, où des agens de police vinrent se saisir de sa personne et de ses papiers, parmi lesquels se trouvait un petit livre du *Chemin de la Croix*, un *Tite-Live* latin, et un livre de compte en grande partie en papier blanc. On lui laissa les deux derniers; mais on lui enleva le *Chemin de la croix*, qui lui eût été le plus utile, dit-il, dans la solitude de son cachot où on le tenait au secret. Pour se distraire cependant il entreprit la traduction des *Narrations de Tite-Live*, mais il lui fallait de l'encre; il en fit avec du marc de café et de la suie de son poêle. Quant au papier, il en trouva dans les feuillets de son *agenda*. Il était accusé d'avoir fait imprimer la correspondance du pape avec le gouvernement français, ainsi que le manifeste de la nation espagnole à l'Europe, et soupçonné d'avoir contribué à faire connaître en France la bulle d'excommunication du pape Pie VII contre l'empereur Napoléon. Sur ces soupçons et sur la simple déclaration d'un libraire étranger qui avoua qu'il lui avait envoyé la correspondance du pape, il avait été enlevé à sa famille et conduit à Paris dans la prison de la Force, d'où il ne sortit qu'après onze mois de la détention la plus rigoureuse, quoiqu'il n'y eût aucune preuve matérielle contre lui, et qu'il eût des amis puissans qui s'intéressaient à son élargissement. Encore ne put-il recouvrer entièrement la liberté. Il fut exilé à Avignon, où il éleva une maison d'éducation, et ne rentra dans sa patrie qu'après la restauration. Le pape lui envoya à cette époque son portrait comme une marque de son estime. Espérant des jours plus heureux sous le nouveau gouvernement, il ouvrit alors un pensionnat de jeunes gens, qui devint en peu de temps un des plus florissans de la ville, et qui continue d'exister sous la direction de son gendre qu'il avait depuis long-temps associé à ses travaux, car depuis sa réclusion il était tout perclus par suite de ses douleurs. A l'époque même des cent jours, il perdit l'usage de la parole tant il fut effrayé des événemens qui se préparaient. Il est mort à la fin de décembre 1827, à l'âge de 61 ans. On lui doit : 1° *nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814,

3 vol. in-8, regardé comme le meilleur qui eût été fait jusqu'alors; 2° *nouveau Dictionnaire universel de géographie moderne*, Paris, 1813, un gros vol. in-8, grand papier. C'est une seconde édition de l'ouvrage ci-dessus, corrigé et augmenté, où il a supprimé la partie ancienne qu'il se proposait de faire imprimer plus tard séparément; mais ses nombreuses occupations et ses infirmités ne lui ont pas permis de terminer ce travail. Son successeur se propose de publier une 3ᵉ édit. du Dictionnaire de géographie moderne, considérablement améliorée. 3° *Grammaire latine de Lhomond, disposée dans un ordre plus conforme aux principes de la langue française*, 16ᵉ édit., Lyon et Paris, 1827; 4° *Grammaire française de Lhomond*, revue par Aynès, 14ᵉ édit., Lyon, 1828; 5° *Grammaire française*, 3ᵉ édition, in-12. Ce n'est plus le même ouvrage que celui ci-dessus, mais une grammaire entièrement rédigée par Aynès; 6° *Aperçu géographique du monde*, ou *Leçons de sphère et de géographie*, Paris, 1813, in-12; 7° *le livre des premières classes*, ou *Exercices en français et en latin*, *à l'usage des commençans, avec un double dictionnaire*, in-12, 1818; 8° *Elémens d'arithmétique par demandes et par réponses, avec un tableau pour faciliter les calculs d'intérêt*; 9° *Gradus ad Parnassum*, revu et corrigé par Aynès, 3ᵉ édit., augmentée de notes critiques, gros vol. in-8; 10° *Narrations choisies des histoires de Tite-Live, avec le texte en regard, suivies d'une dissertation sur le passage du Rhône par Annibal*, avec une carte géographique, Lyon, 1822, 2 vol. in-12; 11° *Méthode du plain-chant, par La Feuillée*, refondue par Aynès, gros vol. in-12, 1826. Il a donné de plus une édition du *Bréviaire romain*, 4 volumes; du *Graduel* et de l'*Antiphonaire romain*, in-fol.; et in-12. Dans ces éditions il a fait de nombreuses corrections et additions, ainsi que dans le *Graduel* et le *Vespéral de Lyon*, qui ont été trouvées utiles par l'autorité ecclésiastique. M. Courbon, vicaire-général, lui avait accordé sa confiance entière pour les améliorations à faire dans tous les ouvrages de la liturgie de Lyon. C'est lui qui a fait les meilleures traductions des hymnes et des proses.

AYRAULT. *Voy.* AIRAULT.

AZADE (Saint), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut une des victimes de la cruelle persécution contre les chrétiens, ordonnée par ce prince en 341. Ce tyran ignorait qu'Azade était chrétien, ou bien il ne croyait pas qu'on oserait commencer l'exécution de son édit par les gens de son palais. Il fut si vivement touché de la mort d'Azade, qu'il estimait pour sa fidélité et sa vertu, qu'il publia un autre édit par lequel il restreignait la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on ne sait pas les noms. Sozomène en compte seize mille; mais un ancien écrivain persan en fait monter le nombre jusqu'à deux cent mille. On ne cessa de massacrer les chrétiens depuis la sixième heure du vendredi-saint jusqu'au dimanche de la Pentecôte. « La croix, dit saint » Maruthas, qui a écrit l'histoire de cette » persécution, germa sur le bord des » ruisseaux de sang. La vue de ce signe » salutaire fit tressaillir de joie la sainte » troupe des fidèles; elle les remplit d'un » nouveau courage qu'ils inspirèrent aux » autres. Enivrés des eaux fécondes du » divin amour, ils enfantèrent une race » spirituelle digne de leur succéder. » Assémani a publié les actes de saint Azade et d'autres martyrs persans, durant cette persécution, dans le 1ᵉʳ tome des *Acta mart. orient.*

AZAEL, frère de Joab, était si léger à la course, qu'on le comparait aux chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1053 avant J. C.

AZAEL. *Voy.* HAZAEL.

AZARA (don Joseph-Nicolas d'), né en 1731 à Barbunales en Aragon, d'une famille illustre, fit ses études à l'université d'Huesca, et ensuite à celle de Salamanque avec tant d'éclat, que don Ricordo Wal, ministre [illegible] Ferdinand VI, lui offrit une [illegible] gistrature, dans [illegible]

partement des affaires étrangères. Azara se détermina pour cette dernière carrière, et fut envoyé à Rome en 1765, en qualité d'agent du roi pour les affaires ecclésiastiques auprès de la daterie. Il obtint bientôt toute la confiance de sa cour et celle du ministre d'Espagne auprès de la cour de Rome, Joseph Monino, appelé depuis *Florida-Bienca*. Lorsque ce dernier fut nommé au premier ministère et remplacé par le duc Grimaldi, homme au-dessous de lui pour les talens et les connaissances, le chevalier d'Azara resta chargé des affaires et exerçait les fonctions d'ambassadeur, sans en avoir le titre. Après la mort de Grimaldi, il fut choisi pour lui succéder. Pendant plus de vingt ans qu'il occupa ce poste éminent, il se montra le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres, et fut lié avec les personnes les plus distinguées par leur rang et par leurs talens. Son goût pour les antiquités le porta à faire entreprendre à Tivoli, à la villa ou maison de campagne des Pisons, des fouilles très coûteuses. C'est là que fut trouvé le buste véritable d'Alexandre, dont il fit hommage au premier consul Buonaparte. A la mort de Charles III, il fit aussi bâtir dans Saint-Jacques, église espagnole à Rome, un temple monoptère d'ordre dorique, avec le cénotaphe du roi, dont l'urne avait été exécutée d'après le magnifique cénotaphe de porphyre, connu sous le nom de tombeau d'Agrippa. Son long crédit parut s'affaiblir au commencement de la révolution française dont il ne paraissait pas désavouer les principes. Cependant son influence et ses protections lui conservèrent son poste à Rome jusqu'en 1796. A cette époque, le palais de la légation française ayant été assailli par le peuple romain, qui arracha des portes les armes de la république, et couvrit d'insultes l'ambassadeur lui-même, la France crut devoir faire éclater son ressentiment, et fit ordonner aux troupes qui occupaient le nord de l'Italie, de marcher contre Rome. Pie VI choisit Azara pour porter au général Buonaparte des paroles de [illegible] que put obtenir le mi-[illegible] française n'entrerait pas dans la ville. On remarqua cependant que depuis ce moment Azara fut très lié avec l'empereur. Son mauvais succès dans cette négociation lui valut la disgrâce entière du roi d'Espagne; mais il parvint encore à se faire nommer ambassadeur à Paris. Disgracié peu de temps après par le prince de la Paix, il triompha de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin Godoï l'éloignât entièrement, parcequ'il ne voulut point le servir dans ses projets. Buonaparte obtint pour lui la permission de demeurer à Paris, où il mourut en 1804, au moment où il se disposait à aller reprendre ses études en Italie. On lui fit de magnifiques funérailles. C'est avec peine que l'on se voit forcé de ranger ce ministre au nombre de ces philosophes modernes dont les doctrines ont perdu la religion et les monarchies. On voudrait en vain soutenir qu'il avait des principes religieux : un admirateur constant des d'Alembert, des Helvétius, des Voltaire et des Rousseau, qui, non content d'avoir servi de tous ses moyens les projets d'Aranda, se montra partisan zélé de la révolution française, et fut lié avec les hommes qui gouvernaient alors la France, devait avoir conservé bien peu des principes de la religion de son pays. Il a laissé les ouvrages suivans : 1° *Vie de Cicéron*, par Middleton, Madrid, 1790, 4 vol. in-4. Cette traduction est remarquable par la noblesse et la correction du stile. 2° *Histoire naturelle et géographie physique de l'Espagne*, traduite de Bowels, imprimée deux fois à Madrid; Milizia l'a traduite en italien, sur la 2e édit., Parme, 1783, 2 vol. in-4; 3° *Eloge de Charles III*. Il avait aussi *traduit* en espagnol le 6e livre de Pline et les œuvres de Sénèque le Philosophe. Sa mort l'a empêché de le publier. La belle édition d'Horace, Bodoni, 1791, 2 vol. in-fol., et la *Religion vengée* de Bernis, 1795, in-fol., ont été imprimées par ses soins. M. Bourgoing a publié une notice sur la vie d'Azara, Paris, 1804. C'est un philosophe qui en loue un autre.

AZARIAS, ou OZIAS, monta sur le trône de Juda, après le meurtre de son père Amazias, l'an 810 avant J. C. Il

marcha contre les Philistins, avec une armée de 300,000 hommes, et remporta de grands avantages sur eux. Il vainquit ensuite les Arabes et les Ammonites. Il fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azot. Ses victoires lui enflèrent le cœur; il voulut offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et s'attribuer les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron. Il fut couvert tout à coup de lèpre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté, et de demeurer hors de la ville jusqu'à sa mort; il pleura son péché, et mourut l'an 759 avant J. C. Il fut enterré dans les champs où étaient les tombeaux des rois, mais dans un endroit séparé, parce qu'il était lépreux. Joseph (*Ant.*, *l.* 9, *c.* 11) dit que lorsqu'Azarias entreprit d'offrir l'encens dans le temple, on sentit un grand tremblement de terre, et que le temple s'étant ouvert par le haut, un rayon de lumière frappa le front du roi, et qu'aussitôt il fut couvert de lèpre. Il ajoute que le tremblement de terre fut si violent, qu'une partie de la montagne qui est à l'occident de Jérusalem se détacha et roula l'étendue de quatre stades, et que par-là les jardins du roi furent endommagés par les terres qui y furent amoncelées.

AZARIAS, fils d'Obed, prophète, fut envoyé par le Seigneur au-devant d'Asa, roi de Juda, qui venait de remporter une victoire signalée sur Zara, roi de Chus. Il l'exhorta à demeurer ferme dans le culte du vrai Dieu. Le discours du prophète fit tant d'impression sur le roi, qu'il fit exterminer tout ce qui restait d'idoles dans ses états, 2 Par. 15.

AZARIAS, capitaine juif, à qui la garde de Jérusalem fut confiée, avec un autre capitaine nommé *Joseph*, par Judas Machabée. Ces deux officiers ayant appris l'heureux succès des armes de Judas, voulurent aussi rendre leur nom célèbre; en allant combattre les ennemis; mais ils furent bien trompés dans leur attente, car ils furent vaincus par Gorgias, près de Jamnie, et perdirent 2,000 hommes pour avoir combattu sans ordre, et sans cet esprit qui donne la victoire sur les ennemis de Dieu : aussi l'Ecriture-Sainte nous dit-elle qu'ils n'étaient pas du nombre de ceux par les mains desquels le Seigneur voulait opérer le salut d'Israël : *Ipsi non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* 1 Mach. 5.

AZARIAS. *Voyez* Abdenago.

AZARIAS de Rubeïs, rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu intitulé, *La Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, un vol. in-fol., dans lequel il discute plusieurs points d'histoire et de critique. Les livres des chrétiens, qu'il connaissait beaucoup, y sont souvent cités, et l'on y trouve une histoire de la version des Septante, d'après celle d'Aristée.

AZE (le rabbin), compila le Talmud de Babylone, l'an 500 ou 600, suivant le Père Morin.

AZER. *Voyez* Aser.

AZÉVÉDO (Ignace), jésuite, né à Porto en 1527, fut nommé, à l'âge de 26 ans, recteur du collége de Saint-Antoine, à Lisbonne, puis recteur des jésuites de Brague, et s'embarqua quelque temps après pour le Brésil, où il se livra sans relâche à la conversion des infidèles. De retour à Lisbonne, il sentit se réveiller dans son âme tout son zèle pour la propagation de la foi, et fut choisi pour être chef d'une troupe de 39 missionnaires qui s'embarquèrent en 1570 pour la conversion des sauvages du Brésil. Un corsaire de Dieppe nommé Sourie s'étant rendu maître du navire qui les portait, les immola tous aux mânes de Calvin, dont il avait embrassé les dogmes. L'élégant auteur du *Theatrum crudelitatis*, observe que les hérétiques, non contens d'une criminelle indifférence à l'égard de l'instruction des Barbares, empêchaient encore, par des cruautés atroces, les catholiques de leur porter la lumière de la foi :

> ....Fluctusque sacro scelerata cruore
> Inficit, externis Christum ut procul arceat aris;
> Scilicet ut genio quæ negligit ipsa nefando,
> Per cædes adimat populis ea dona remotis.

Le Père de Beauvai[illegible]uite [illegible] é[illegible]
Vie du père[illegible]
de so[illegible]

pagnons, 1744, in-12. On y voit le décret du pape Benoît XIV, du 21 septembre 1742, qui prépara leur béatification. — Il ne faut pas le confondre avec Louis AZÉVÉDO, autre jésuite portugais, qui prêcha avec succès l'Evangile en Ethiopie, et mourut en 1634, âgé de 61 ans. Il a traduit en langue éthiopienne le nouveau Testament et un catéchisme.

AZON (Azon Portius), jurisconsulte du 12e siècle, surnommé *le Maître du droit et la source des lois*, professeur de jurisprudence à Bologne et à Montpellier. Après que l'on eut retrouvé les *Pandectes*, l'école de Boulogne devint fameuse par les leçons d'Irnerius, qui vint enseigner le droit dans cette ville. Ses disciples Martin, Bulgare, Pileus, soutinrent cette réputation, mais Azon, élève de ce dernier, la rendit encore plus illustre. Il était si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute que, pendant sa prison, il s'écriait souvent : *Ad bestias, ad bestias* ; pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce titre, et qui ordonne qu'on modère la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque science ou dans quelque art. Ses juges, fort ignorans, s'imaginant qu'Azon les appelait par le nom qu'ils méritaient, le condamnèrent à mort, vers l'an 1200, et le privèrent des honneurs de la sépulture. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, ne conviennent point de cette fin funeste d'Azon, qu'ils traitent de fable. Nous avons de lui une *Somme* et des *Commentaires* sur le *Code* et les *Institutes*, Spire, 1482, in-fol. ; mais on ne les consulte plus à présent.

AZOR (Jean), jésuite espagnol, professeur à Alcala et à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales* et d'autres ouvrages. Ces institutions jouissaient du suffrage de Bossuet, qui en recommande la lecture dans ses *statuts synodaux*. Clément VIII en a autorisé l'impression par [illegible] bref rapporté au commencement du [illegible] en a fait différentes [illegible] à Cologne, à [illegible]

AZPILCUETA (Martin), surnommé *le Navarre* (ou *Navarrais*), parce qu'il était né dans le royaume qui porte ce nom, fit ses études en France, à Cahors et à Toulouse. Devenu prêtre et chanoine régulier de Saint-Augustin, il enseigna la jurisprudence à Toulouse, à Salamanque et à Coïmbre, était consulté de toutes parts, comme l'oracle du droit. Son ami Barthélemi Caranza, dominicain, archevêque de Tolède, ayant été mis à l'inquisition à Rome, sur des accusations d'hérésie, Navarre partit à 80 ans pour le défendre. Le pape le fit pénitencier. Il était d'une santé très délicate, mangeait peu, et avait une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'en rencontrait jamais sans leur donner l'aumône ; on remarquait que sa mule s'arrêtait lorsqu'elle en voyait venir. Il mourut à Rome le 21 juin 1580, à 93 ans. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé en 6 vol. in-fol., à Lyon, en 1597, et à Venise, 1602. On y trouve plus de savoir que de précision, mais partout d'excellens principes, une raison droite et saine. Il était oncle de saint François-Xavier, par sa sœur, Marie Azpilcueta, mère du saint. Il voulut accompagner son neveu dans le voyage des Indes, et se consacrer à la conversion des Infidèles ; mais ce courage était au-dessus de ses forces. « J'aurais fini là mes jours, » dit-il dans son Manuel, si Xavier, à » cause de mon âge, ne m'eût jugé inca» pable des fatigues de sa mission, et s'il » ne m'eût écrit, en partant, que je me » consolasse de son absence par l'espé» rance de nous voir au ciel. »

AZZOLINI (Laurent), né à Fermo, dans le duché d'Urbin, d'une famille noble, devint évêque de Narni en 1630, et secrétaire d'Urbain VIII. Il eut bien de la peine à quitter son église pour accepter cet emploi, étant extrêmement attaché à ses ouailles, dont il était chéri ; mais le pape voulait l'avoir auprès de sa personne, et l'aurait élevé au cardinalat, s'il n'était pas mort à la fleur de l'âge, l'an 1632. Il a laissé des *Satires*, en toscan, Venise, 1686, in-8 ; elles sont sagement écrites, et pleines de bonne morale ; il y a de la vivacité et de l'éléva-

tion, surtout dans sa *Satire contre la luxure*.

AZZOLINI (Decius), né à Fermo, dans la Marche d'Ancône, le 11 avril 1623, fut nommé cardinal-diacre, par Innocent X, le 2 mars 1654. La reine Christine, qui avait fixé son séjour à Rome, eut pour lui des attentions et une confiance extraordinaire. Alexandre VII l'avait donné à cette princesse pour régir ses affaires, fort dérangées par ses profusions, et par le peu d'exactitude qu'on avait à lui payer ses pensions. D'abord elle fut peu contente de cette précaution, mais elle en comprit ensuite la nécessité et la sagesse. Elle fit d'Azzolini son ami et son héritier; mais il ne jouit que 50 jours de cette succession. Il mourut en 1689, à ans. Avant d'être cardinal, il avait été secrétaire des brefs *ad principes*, et s'était distingué tellement dans cet emploi par sa belle latinité, par la délicatesse et la sublimité de ses pensées, qu'Innocent X l'appelait *l'Aigle*. Il publia en italien des *Réglemens* pour la tenue du conclave qui furent dans la suite traduits en latin, sous ce titre *Aphorismi politici, quæ in conclavi observanda habeat cardinalis pontificum axioma ambiens, hujusque desideriis favens. Opus incomparabile ex italico in latinum translatum a Joachimo Henningio*, Osnabruck, 1691, in-4.

FIN DU TOME PREMIER.



EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉDITATIONS

SUR LES PRINCIPALES VÉRITÉS

DE LA VIE CHRÉTIENNE ET ECCLÉSIASTIQUE,

1 VOL. IN-12. PRIX 4 FR.

Le fond de ces méditations est de **M. BEUVELET.** L'éditeur, **M. VERNIER**, directeur de la Mission diocésaine de Besançon, avait d'abord entrepris, sur la demande des directeurs d'un séminaire où les méditations de M. BEUVELET sont depuis longtemps en usage, d'y corriger seulement ce qu'il y a de suranné dans le style; mais il s'est bientôt convaincu que l'ouvrage resterait toujours trop imparfait; il a donc cru devoir se livrer à un travail qui pour [illegible] aux ecclésiastiques un ouvrage nouveau.

